

REVUE

DE PARIS

XIII

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME TREIZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
—
1843

HUBERT TALBOT.

Que n'avez-vous passé quelques semaines au milieu de cette vallée, dans la paix et la liberté! Que n'en avez-vous parcouru tous les sentiers et caressé du regard et de la pensée tous les sites, tous les recoins, aux plus doux momens du jour et de la nuit! Vous trouveriez comme moi que ce pays est le plus beau du monde, vous souhaiteriez d'y vivre et d'y mourir, et ces heureuses journées vivraient dans votre mémoire comme un de ces souvenirs brillans qu'on retrouve si clairsemés, quand on est vieux, sur l'uniforme obscurité de la vie. Que ne connaissez-vous surtout le bon M. Noël, le curé du lieu, et son presbytère un peu écarté du village, une petite maison si paisible, si modeste, si riante, qu'elle répand un air de grace et de bonheur jusque sur le cimetière qui l'avoisine! On n'a plus pour ainsi dire regret à la mort qui vous y envoie dormir pour jamais. Il semble qu'on ira seulement demeurer un peu plus près de cet excellent homme. Dans ce cimetière, je vous aurais montré la tombe, à présent cachée sous les herbes, du malheureux que ce récit vous fera connaître. Le souvenir de celui qui repose sous ce gazon vous rendrait surtout ce pays doux et cher. Il l'a consacré par sa vie et par sa mort. Il a laissé partout dans ces paysages comme un parfum d'infortune poétique que j'ai pris plaisir à recueillir.

C'est au cœur de la Bourgogne, à quelques lieues de Dijon. La rivière, côtoyée par une route, traverse à pleins bords la vallée. Sur chaque rive s'élèvent en amphithéâtre, semés d'arbres, tapissés de

vignes, des coteaux couronnés de feuillages sombres où perce çà et là quelque cime de roches rougeâtres. Un chemin creux part du bord de l'eau et s'avance en montant à travers les champs, dont la limite est plantée de menus arbres. Le village est au bout, après dix minutes de marche.

On était dans les grands jours, à cette heure du soir où l'on quitte les travaux des champs et que les poètes ont tant célébrée; heure pleine de bruits, de rayons, de magnifiques spectacles, et pourtant d'une mélancolie inexprimable. Le soleil se couchait derrière les collines, et ses derniers feux, se brisant sur l'arête des monts, rejaillissaient en quelque sorte plus éclatans et remplissaient encore la vallée. Un reflet rouge embrasait les sommets opposés; les ombres s'allongeaient sur les chemins, une poussière ardente s'élevait sous les pieds des bestiaux qui se pressaient sur la route, faisant sonner en tumulte leurs clochettes fêlées; les charrettes revenaient comblées de foin, traînées par deux bœufs accouplés le front bas et pesamment couronné par le joug. Des filles suivaient, bras nus, le tablier plein d'herbes, en chantant d'une voix perçante que l'écho renvoyait au loin. Puis venait un paysan qui rentrait en sifflant, son hoyau sur l'épaule; des chiens aboyaient dans l'éloignement. Tous les chants, tous les bruits, tous les vagues murmures se confondaient avec une triste harmonie dans cette lumineuse et chaude atmosphère.

Sur le bord de la route qui longeait la rivière s'élevait un tertre couvert d'ombre par un bouquet de peupliers et rafraîchi par un ruisseau qui coulait dans la prairie voisine. Là était assis un jeune homme d'un extérieur singulier. Il était vêtu d'un pantalon de toile, serré d'une ceinture bleue; sa veste de velours était près de lui par terre; il portait, un peu incliné sur le front pour se garantir du soleil, un chapeau de paille orné sur le côté d'un gros bouquet de fleurs des champs attaché d'un ruban fané. On entrevoyait là-dessous un visage jeune, d'une expression fine et noble, un teint hâlé mais délicat, deux yeux bleus et une forêt de cheveux roux et touffus; il tenait un livre sur ses genoux, mais il ne lisait point. Il se retournait par momens et demeurait tout occupé de l'admirable spectacle qu'il avait sous les yeux.

Cependant une troupe de jeunes filles s'avançaient sur la route en babillant. Elles entouraient une charrette où trônait sur les herbes fleuries une de leurs compagnes vêtue avec plus de recherche, et qui semblait la fille d'un gros fermier.

Du plus loin que ces filles virent le jeune homme, elles se turent, et chacune lui dit bonjour en passant.

Le jeune homme leva la tête.

— Tu n'as pas de fleurs, Toinette?

— Non, Adèle a tout pris aujourd'hui.

Elle montra sur la charrette la jeune fille, abritée sous son grand chapeau, et qui affectait de ne point détourner les yeux.

— Allez, monsieur Hubert, elle a fait un beau bouquet, reprit Toinette en riant.

Les filles s'entreregardèrent d'un air goguenard.

—Allons, donne-le lui donc, puisque c'est pour lui que tu l'as fait.

La fille de la charrette sourit avec un mélange de courroux et de confusion :

— N'en croyez rien, monsieur Hubert... Qu'elle est folle, cette Toinette!.. J'avais cueilli ces fleurs pour moi... Si elles vous font plaisir, les voilà.

Elle lança à tour de bras un bouquet qui alla tomber aux pieds du jeune homme; on poussa des cris de joie; le jeune homme remercia d'un geste et respira l'odeur du bouquet; la jeune fille se retourna ravie et riant encore.

— Bonsoir, monsieur Hubert, dirent les filles. — Elles rejoignirent la charrette, qui marchait toujours.

Pendant que cela se passait, une cavalcade que personne n'avait encore aperçue s'avançait à petit pas derrière la charrette, à travers des flots de poussière. Une femme jeune, en habit de chasse, marchait la première, fièrement montée sur un cheval impatient. Elle avait vu toute la scène et tenait les yeux fixés, de loin, sur le jeune homme avec une extrême curiosité. Au bruit des chevaux, il leva la tête son bouquet à la main. La dame le regardait si hardiment, qu'il baissa les yeux. Trois cavaliers étaient avec elle; une dame plus âgée suivait dans une espèce de mauvais carrosse.

Le jeune homme reprit son livre par contenance.

Quand la cavalcade atteignit les paysannes, la dame s'adressa brusquement à celle qui était assise sur la charrette :

— Dites, la fille, qu'est-ce que c'est que ce monsieur de là-bas?

Adèle, encore émue, répondit fièrement en levant le bras vers les coteaux :

— C'est M. Hubert, qui demeure là-bas à Cerizy.

La dame se retourna de loin plusieurs fois, vivement frappée de tout ce qu'il y avait de romanesque dans cette rencontre, en un tel

endroit, et de la singulière figure de ce jeune homme. Puis elle s'approcha de la dame qui était dans la calèche, en disant :

— C'est bien lui.

Hubert Talbot demeurait avec sa mère à l'extrémité du village, sur la lisière d'un petit bois appelé le bois Gassot, dont la maison avait pris le nom. Le caractère et la destinée de ce jeune homme n'étaient point tout-à-fait ordinaires; il était né dans cette même maison qu'il habitait, fils unique du capitaine Talbot, qui s'était fixé dans ce pays pour y vivre modestement de sa pension de retraite. Hubert était encore enfant quand le capitaine mourut, laissant à sa veuve cette petite propriété. Le curé Noël s'était lié avec M. Talbot, il avait vu naître le petit Hubert et s'était attaché à lui. A la mort du capitaine, il dit à la veuve qu'il apprendrait le latin à son fils et qu'on verrait plus tard. Il le mit en état de faire ses humanités, après quoi il le fit entrer par son crédit au séminaire de Dijon. Hubert y termina ses études et se tira du commun des élèves; il montrait un esprit distingué, mais on se plaignait de sa conduite, on l'accusait de se trop livrer à des lectures pernicieuses ou inutiles. Ce n'était pas qu'il n'eût des intervalles de grande piété. Il commençait à étudier sa théologie quand il avoua qu'il n'avait point de vocation; il fallut partir, il dit à son vieil abbé Noël ses scrupules à ce sujet.

— Eh bien! dit le curé, je vais m'entendre avec ta mère; je te procurerai des lettres de recommandation, et tu iras te lancer dans l'instruction, à Paris.

Hubert, très content, partit pour Paris. M[me] Talbot fit des sacrifices pour l'y soutenir jusqu'à ce qu'il entrât à l'école normale. Il devait se mettre en état de subir les examens. Hubert avait de grandes dispositions, mais en même temps une nonchalance, un défaut de vigueur et de résolution qui les rendaient inutiles. Il fut séduit par la lecture des poètes et commença quelques essais; il se lia avec des étudians qui n'étudiaient pas, il fréquenta les spectacles, et, en somme, ne fit que rêver. Les remords le dévoraient sans cesse, surtout quand il fallait écrire à sa mère le peu de succès de ses études. Il éprouva les déchiremens de ces combats interminables entre sa bonne volonté, les obligations qu'il avait prises, la tendresse qu'il devait à ses proches, et cette paresse invincible qui l'enchaînait dans l'inaction. Paris et ses illusions, la vue des réputations et des fortunes qui s'élevaient, l'ambition, l'inquiétude de l'avenir, aiguisaient encore ses douleurs. Souvent il se clouait pour ainsi dire à sa table et sur ses livres, mais la plus légère distraction, le moindre volume tombé sous sa main, le

détournaient tout un jour. Les examens arrivèrent; il n'eut pas le courage de se présenter. Il ne lui resta de ces deux ans de sacrifices que des morceaux de poésie faibles et inachevés. Dévoré de honte et de regret, et ne voulant plus être à charge à sa mère, il revint au pays. Sa mère et l'abbé pleurèrent avec lui. Le pire, c'est que ses premiers sentimens religieux s'étaient fort altérés dans l'air corrompu de Paris. Il avait pris cette contagion morale, cette peste des opinions à la mode dont tout y est infecté, et dont les plus robustes esprits ont peine à se défendre. Le curé le mena chez un notaire, à Dijon, pour lui ménager un nouvel avenir. Cette solitude de la province au sortir de Paris lui fut odieuse. Il n'y avait plus là ce bruit qui soutient et enivre. Il dédaigna de se mêler à des jeunes gens étrangers à ses habitudes d'esprit. Il lut alors par hasard un livre qui lui tomba sous la main, parmi ceux que le curé lui avait envoyés. C'était le traité de *l'Indifférence*, de M. de La Mennais. Ce livre l'ébranla fortement, et réveilla l'étincelle laissée sous la cendre par la première éducation. Il étendit ses lectures; le calme et les lettres de l'abbé les fécondèrent. Il fut enfin gagné par ce concert auguste des plus grands hommes de ce temps, qui se sont réunis pour soutenir dans nos ténèbres le flambeau de la religion; la persuasion entra dans son ame, et les croyances de sa jeunesse se rallumèrent plus ardentes. Sa dévotion, quoiqu'il la modérât, le rendit singulier; il ne remplissait pas ses devoirs à la satisfaction de ses maîtres; il tomba dans le découragement, et n'espéra plus rien de son nouvel état.

Ces détails parvinrent au bon curé. Un beau matin, il monte à cheval et descend à Dijon, chez Hubert.

— Écoute, lui dit-il, tu n'es pas heureux, je le sais, ta mère aussi. Tu ne feras pas grand' chose ici. Je te connais; tu te consumes dans la tristesse; ta jeunesse se passe, il est trop tard pour rien entreprendre, et d'ailleurs tu as assez tenté. Il est temps de prendre un parti et de t'assurer dès à présent une vie tranquille. Nous cherchons bien loin ce que nous avons sous la main. Viens chez nous; ta mère a de quoi vivre pour vous deux. Tu t'occuperas de ton jardin, tu feras ta partie avec moi. Je ne t'aurais rien dit de pareil l'an dernier, mais à présent tu te résigneras. Après tout, vois-tu, c'est le bonheur. Ma bibliothèque est à toi; tu pourras étudier. Tu vivras en bon campagnard, comme tu es né, et si tu trouves chez nous une brave femme qui puisse te rendre heureux, tu te marieras. Je t'emmène; voilà qui est fait.

— Vous avez raison, dit Hubert; j'y ai bien pensé, mais je n'osais rien dire.

Il sauta au cou de l'abbé, et ils partirent.

Son retour fut une fête dans le pays. Ses goûts poétiques, ses lectures romanesques, lui peignaient sa vie nouvelle sous un jour agréable; il aimait son village, il rêverait dans la campagne, il étudierait, il ferait des vers.

Les premiers jours, tout alla bien; il courut, il chassa, il prit ses ébats comme un écolier en vacances; mais peu à peu la solitude appesantit sur lui son ennui. Il eut plus de temps pour rêver, c'est-à-dire pour désirer et souffrir. Il n'était point assez occupé; il enviait le soir les laboureurs qui revenaient des champs le front baigné de sueur. Il répandit ses plaintes en forme de vers où il crut reconnaître une inspiration véritable; mais ces premières marques de son talent ne firent que redoubler son abattement. Il montrait ces poésies au curé, qui devinait à peu près ce qui se passait en lui, et qui ne s'en assura que trop dans ces confidences rimées. Souvent le brave homme l'attaquait brusquement.

— Qu'est-ce enfin? qu'as-tu? que te manque-t-il? Tu es dans ton pays, avec ta mère, avec moi, et de braves gens qui t'estiment et te chérissent. Tu aimes la campagne, tu vis dans l'aisance, tu as quelques coins de terre à cultiver, mille moyens agréables de t'occuper; tu es libre comme l'air, et tu vieilliras doucement, sans les inquiétudes, sans les soucis de la richesse et de l'ambition. Mais vois donc ce que le bon Dieu fait pour toi, et dis-moi si tu n'es pas l'homme le plus heureux du monde?

— C'est vrai, disait Hubert; et ses yeux se remplissaient de larmes.

Un jour le curé, impatienté, lui répliqua, en fermant sa tabatière d'un coup sec :

— Que veux-tu que j'y fasse? Je ne sais comment vous appelez cela, vous autres; pour moi, c'est de la lâcheté, de la vanité, de la faiblesse. Grace à toi, je connais un peu la maladie du jour. Ils me font rire; ils ont inventé que la vie est triste. Quelle rareté! Il faut vraiment n'avoir pas mis le nez dans un livre, car on n'a jamais écrit que pour se plaindre. Peut-on traîner si loin un lieu-commun! C'est conscience. C'est clair, c'est assez connu; le bonheur n'est pas ici, mais nous ne passons dans le monde que cinquante ans. Il n'y a pas de quoi perdre patience. On peut mieux employer son temps. Sarpebleu! tu me ferais jurer, relis *le Cid*, que tu ne comprends plus;

vois Racine, Pascal, La Vallière: voilà comment se traitent les douleurs humaines et comment en raisonnaient les gens d'esprit, au lieu de bercer leur petit chagrin comme un nourrisson. Mais, direz-vous, il y a des ames blessées à mort, toujours inquiètes et déplacées dans le monde? Vous n'entendez plus rien aux couvens. Voilà justement à quoi ils servaient. Ces ames trouvaient là un asile et pouvaient encore remplir leur tâche ici-bas. Vous n'avez aujourd'hui d'autre ressource que le suicide; jolie façon de vivre que de se tuer! Je ne m'étonne plus si je vois à chaque instant, dans le journal, des abominations qui font frémir.

— Vous avez raison, dit Hubert; je me suis interrogé souvent, et je n'ai trouvé que ce que vous dites, faiblesse et vanité. Mais ce mal n'est plus rien; je ne cède que par momens, j'ai pris mon parti. Je suis heureux, rien n'est plus vrai, je ne saurais l'être davantage; et pourvu que Dieu ne m'abandonne pas...

— Certainement, dit le curé en humant sa prise, Dieu ne t'abandonne pas..., ni les jolies filles non plus.

Il ajouta ces mots d'un ton brusque et matois en lorgnant Hubert du coin de l'œil. Hubert à son tour le regarda d'un air étonné qui signifiait : Que voulez-vous dire?

— Allons, la fille de Germain ne te veut point de mal, je m'en suis aperçu, et toi aussi sans doute. Je ne dis rien, mais je vois tout. La pauvre enfant se cabre à vue d'œil quand tu parais, c'est clair comme le jour.

— Vous croyez? dit Hubert en rougissant.

— Il n'y a pas de mal. Si tu veux te marier, l'occasion est belle : ta mère et moi, nous en serions charmés. Germain a du bien; Adèle est la fleur du pays, tu es le premier des garçons, vous ne convenez l'un qu'à l'autre. Tu t'occuperais du bien de ta femme et tu vivrais tranquille au milieu de tes enfans, que nous pourrions voir, ta mère et moi, avant de mourir... Qu'en dis-tu?

Hubert reprit en hésitant :

— Je suis bien jeune et un peu sauvage; nous n'avons pas été élevés de même, Adèle et moi. Je redoute un engagement si grave.

— Mon ami, reprit le curé, tu réfléchiras; patience.

Le père Germain, comme on l'appelait dans le pays, n'était qu'un paysan, mais il avait en propriété un superbe moulin sur la rivière et de bons fonds de terre qui faisaient de lui l'homme le plus important des environs. Il voyait M. le curé et Mme Talbot; mais, quoique riche, il n'avait changé de façons à l'égard de personne, et l'on n'en avait

point changé avec lui. Seulement il se distinguait, le dimanche, par un habit-veste gros bleu, un chapeau à longs poils hérissés, et un col de chemise qui lui cachait la moitié du visage, serré au pied par une cravate rouge à pois jaunes. Ce brave homme, après trois ans de ménage, avait perdu, par le plus triste des accidens, une femme jeune, qui lui avait apporté du bien et qu'il aimait beaucoup. Elle vit un jour un bœuf se ruer, dans la cour, sur sa petite fille, et se troubla tellement qu'elle en mourut quelques jours après. La petite n'avait point eu de mal. Germain, toujours occupé au dehors, se remaria pour le bien de cette enfant, qui était Adèle, et, par extraordinaire, sa nouvelle femme aima la petite autant que lui. Ils n'eurent point d'autres enfans.

Hubert et Adèle se connaissaient donc dès le plus bas âge; tous les souvenirs leur étaient communs. Hubert était pourtant plus âgé. Leur condition à peu près égale au-dessus des autres enfans du pays les avait mis en vue réciproquement : il avaient une fois tenu ensemble un nouveau-né sur les fonts. Ils se tutoyaient.

Le départ d'Hubert détourna ce premier attachement. A son retour, Adèle, déjà grande fille, changea de manières avec lui. Il semblait au-dessus d'elle par son éducation et par ses voyages; elle lui disait *vous*, quoiqu'il la tutoyât toujours. Ce n'était plus la liberté et la familiarité d'autrefois; seulement, quand Hubert fit mine de demeurer dans le pays, on dit partout qu'il n'y avait d'autre femme pour lui que la fille de Germain. Il est certain que le bon air et l'espèce de nouveau lustre que lui avait donnés son voyage à Paris avaient fait de grands ravages dans le cœur d'Adèle. On remarquait, le dimanche, un surcroît d'élégance dans sa parure, dont elle écrasait volontiers les filles du pays. Le père Germain lui donnait tout ce qu'elle voulait. Il n'allait jamais à Dijon sans lui rapporter en secret quelque bout de dentelle. Cela faisait un peu crier. Hubert était le seul à ne pas s'en apercevoir. En somme, ils se voyaient peu, quoiqu'il restât entre eux des traces de leur amitié d'enfance. A l'époque des vendanges, on fit une partie aux vignes; Hubert en fut, le curé et Mme Talbot en étaient aussi. Hubert fut fort gai par extraordinaire; il but, il dansa, surtout avec Adèle, tout enflée de sa joie. Ils revinrent dans la carriole l'un à côté de l'autre. Le feu de la danse, les chants, les rires, les cris des jeunes filles, les avaient animés. Adèle, rayonnante, renfermait son bonheur et surveillait le moindre geste d'Hubert, se trahissant par sa réserve; elle osa pourtant lui dire, comme il riait aux éclats :

— Vous n'êtes donc plus triste à présent?

— Mais est-ce que je le suis quelquefois? dit Hubert en souriant.

Adèle reprit sans détourner la tête :

— C'est sans doute quelque belle dame de Paris que vous regrettez?

— Je n'ai connu personne à Paris, dit Hubert.

— Vous me ferez croire que vous n'avez pas pris garde aux Parisiennes... qui sont si coquettes.

— Je ne me souviens de rien, reprit gaiement Hubert, sinon de beaucoup de tristesse et d'ennui.

Adèle laissa percer une gaieté vive jusqu'à l'arrivée. Elle était allée une fois, par hasard, au lavoir, sur la lisière du petit bois qui remontait jusqu'à la maison de Mme Talbot. Hubert prenait ce chemin le matin quand il sortait de chez lui, un livre ou son fusil sous le bras. Adèle l'avait ainsi rencontré ce jour-là. Depuis, elle trouva des raisons pour aller tous les jours au lavoir, à la place de la fille de ferme. C'était un gros ruisseau qui coulait au bas des prés et qui formait bassin dans un fond. Il y avait près de là un petit pont de pierre. On entendait de loin le bruit des battoirs et le babillage des laveuses. Quand Hubert passait, tout faisait silence; on répondait la tête baissée s'il s'arrêtait à causer. Adèle, cachée sous son chapeau de paille, levait une fois sur lui ses yeux noirs, toute rouge, et ne souriait qu'il n'eût souri le premier. Après quoi, elle tordait son linge, remplissait sa corbeille, et s'en retournait chez elle joyeuse jusqu'au lendemain.

Ces indices d'un mariage prochain n'étaient un mystère pour personne, si ce n'est peut-être pour Hubert, qui n'y songeait point. Le père Germain et M. le curé en parlaient souvent. Un jour, se rencontrant sur la porte de Mme Talbot :

— Eh bien! dit le curé, que faisons-nous de ces enfans? Votre fils, mère Talbot, votre fille, père Germain...

— Oh! dit Germain, quand vous voudrez. Je la connais, elle ne dira pas que non. Ce n'est pas le courage qui lui manque. Pour moi, ça ne me fera pas de peine, si M. Hubert veut bien... C'est un brave garçon, il nous fera bien de l'honneur.

Mme Talbot se mit à rire.

— Mon garçon est libre, je n'y puis rien.

La bonne femme avait la faiblesse de tenir le haut bout dans ce projet d'alliance. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que son fils aurait pu prétendre à mieux qu'à une fille du pays.

Hubert, depuis un an, paraissait heureux et calme. Il se nourrit des excellens ouvrages de la littérature française qu'il ne connaissait pas ou qu'il avait mal lus. Il y trouva de toutes parts la confirmation des vérités qui brillaient de nouveau pour lui. Le curé, qui le poussait dans ses travaux, le mena jusqu'à l'étude des Pères, et souvent le soir, en se promenant dans les prés au clair de lune, ils débattaient ensemble quelques subtilités des doctrines gallicanes, car ils n'en étaient plus, Dieu merci, qu'à ces questions que les catholiques agitent aujourd'hui fraternellement.

Hubert, d'ailleurs, suivait avec intérêt les travaux de la campagne, donnant, il est vrai, trop de temps encore à la promenade et aux rêveries. Leste et adroit, passionné pour les exercices violens, il avait pris goût à la chasse et à la pêche. On ne manquait pas de l'avertir quand il paraissait quelque gibier rare. C'était pour lui autant de distractions salutaires. D'habitude, il se levait avec l'aurore et descendait d'abord au jardin pour voir son verger et ses fleurs. Il y faisait ensuite quelque lecture ou travaillait dans la salle. Après le déjeuner, il embrassait sa mère et sortait pour ne rentrer souvent que le soir, de quoi la bonne femme grondait un peu. Dans les champs, les paysans lui criaient de loin, en ôtant leur chapeau : Bonjour, monsieur Hubert.

Il s'arrangeait au moins une fois le jour pour prendre le petit sentier qui menait le long de l'église devant la petite maison du curé, précédée par une claie qui enfermait quelques fleurs. On voyait de là, par les fenêtres, les vieux meubles de chêne noir, les antiques reliures sur leurs rayons, le fauteuil de velours jaune et les rideaux à carreaux de la salle du rez-de-chaussée où lisait, mangeait et recevait M. le curé. On montait par trois marches à la porte ombragée de vignes; là pendait la chaîne d'une sonnette, où la main du malheureux ne venait jamais s'attacher en vain. Hubert s'informait si l'abbé était chez lui, et souvent, s'il avait un livre à consulter, si le temps était mauvais, il demeurait à travailler avec lui.

Le soir, ils se retrouvaient encore; le curé venait faire sa partie chez Mme Talbot. C'étaient les meilleurs momens de la bonne femme, qui était charmée après tout que son fils se fût décidé à demeurer avec elle, et qui s'efforçait de lui rendre cette existence agréable.

Cependant la vie antérieure d'Hubert, la bizarrerie de sa destinée, le contraste de ses goûts, de son éducation avec son état présent, avaient laissé leurs traces, au moins à l'extérieur. L'engouement pittoresque avait déteint sur lui durant son séjour à Paris. Il n'avait

pu s'en débarrasser; il y avait dans toute sa personne quelque chose d'agreste et de fin, un parfum d'élégance romanesque qui se mêlait malgré lui à la grossièreté rustique qu'il affectait. De là, ce goût pour les fleurs, dont il avait toujours un bouquet sur lui. Cette singularité dans le vêtement et dans tout l'ensemble ne pouvait manquer de frapper vivement certaines femmes du monde venant de Paris, comme celles qu'il avait rencontrées dans cette soirée dont on va reprendre le récit. D'autre part, on en a dit assez sur Hubert pour expliquer la rêverie profonde où le fit tomber cette rencontre, et dans laquelle il demeura plongé plus de temps qu'il n'en faut pour donner ces détails.

Il suivit des yeux la cavalcade autant qu'il le put, s'oubliant à cette place, et reprit enfin tout pensif le chemin de sa maison. Le soleil était tout-à-fait couché; la rivière blanchissait dans l'ombre croissante; quelques lumières s'allumaient çà et là sur le flanc des coteaux; on n'entendait plus que des aboiemens lointains, et les coups de marteau de la forge, qui flamboyait dans l'ombre et prolongeait ses éclairs par intervalles jusque sur le chemin. Hubert ne regardait plus autour de lui; il voyait toujours en lui-même le visage ardent de cette femme fixant sur lui ses grands yeux. Les objets se boursoufflent dans la solitude comme dans la machine du vide, dit joliment Mme de Staal : on conçoit que cette espèce de vision, dans le calme ordinaire de ces campagnes, dut fort occuper un garçon comme Hubert. Ce cortége élégant, ces femmes parées, lui avaient peint d'un trait toutes les splendeurs parisiennes. Ainsi, ce monde qu'il avait rêvé ou entrevu, ces illusions brillantes qu'il avait voulu fuir, le poursuivaient jusqu'au fond de ses solitudes et semblaient le narguer jusque dans la fière allure de ces chevaux qui avaient passé rapidement devant lui. Ce n'était point la première fois qu'il faisait cette rencontre; mais, ne s'étant point informé, il se perdait en conjectures.

Quoi qu'il en fût, cet incident évoqua bien des tristes images et rouvrit bien des plaies. Il marchait si doucement, il rêvait si bien, il se trompa si souvent de sentier, qu'il arriva chez lui fort tard, à la clarté de la lune.

La table était mise, sa mère l'attendait en compagnie du curé, qui était venu souper avec eux. Elle ne put s'empêcher de gronder.

— Tenez, disait-elle à l'abbé, voilà ce qui me fâche contre ce vilain enfant. Je ne puis pas obtenir qu'il vienne souper à l'heure, depuis cinq ou six jours surtout. S'il avait des occupations... mais je

vous demande un peu ce qui le retient et ce qu'il va faire dehors.... lire... rêvasser.

— Allons, la mère, dit le curé, le voilà; ne vous faites pas attendre à votre tour.

Hubert sourit sans rien dire, prit une prise dans la tabatière de l'abbé et lui frappa doucement sur l'épaule. On se mit à manger.

— Il y a long-temps qu'elles n'étaient venues, dit Mme Talbot en suivant la conversation commencée avant l'entrée d'Hubert.

— Deux ans; c'était à Pâques : elles rendirent le pain bénit.

— Le père n'était pas mort.

— Si fait; je l'ai à peine vu.

— Elles ont l'intention de vendre Franchart.

— On en parle.

— On dit que la fille est une éventée; qu'elle chasse, qu'elle nage, qu'elle tire le pistolet.

— Peuh! elle est jeune; on l'a élevée à la mode; mais qu'est-ce que cela prouve?

— Germain l'a vue se jeter l'autre jour en pleine rivière le long du parc, avec une espèce d'habillement de garçon.

Mme Talbot se retourna vers son fils.

—Tu ne dis rien ce soir : nous sommes dans nos jours de brouillard.

Hubert leva les yeux, tiré de sa rêverie; il n'avait pas entendu un mot de la conversation.

— Cela te regarde, dit l'abbé; je suis venu tout exprès. Ces dames désireraient voir du monde. Elles m'ont demandé quelles étaient les personnes d'agréable société dans les environs; elles te connaissent et veulent t'avoir. Mlle Luciana surtout a fait beaucoup d'instances...

— Quel nom! dit Mme Talbot.

— Elle s'appelait Lucie étant jeune.

— C'est sainte Luce.

— C'est un barbarisme, reprit l'abbé.

Il se retourna vers Hubert.

— Elles prétendent que tu les a rencontrées plusieurs fois, mais que tu es un sauvage, et que tu les fuis.

— Qui? dit Hubert.

— Il ne sait jamais rien, dit Mme Talbot.

— A propos, reprit Hubert tout entier à sa pensée, à propos, l'abbé, quelles sont ces dames qu'on a rencontrées à cheval dans le pays tous ces jours-ci?

— Vous allez voir que c'est précisément ce dont on lui parle, dit le curé.

— Il n'y a qu'elles dans le pays, dit Mme Talbot en haussant les épaules, c'est Mme de Perrachon et sa fille qui viennent d'arriver à Franchart.

— Une jeune fille brune, pâle, de grands sourcils, des yeux vifs, s'écria Hubert, frappé d'un rapport subit; une dame en calèche....

— La mère et la fille, reprit l'abbé patiemment.

— Elles passaient encore aujourd'hui le long de l'eau; je les ai vues.

Il baissa la tête sur son assiette.

— C'est une visite dont tu ne peux te dispenser à présent, reprit le curé. Nous la ferons ensemble : je te dirai le jour.

— Moi! dit Hubert, je n'oserai jamais. Je n'ai pas d'habits; on se moquerait de moi.

— Allons donc, tu viendras me prendre dimanche après la grand' messe.

— Est-ce que vous leur aviez parlé d'Hubert? dit la mère, flattée.

Elle ne faisait pas attention, la pauvre femme, qu'on ne l'invitait pas avec son fils.

— Moi! du tout, dit le curé : elles ont entendu parler de lui; elles l'ont rencontré je ne sais où. Elles y mettent d'ailleurs beaucoup d'obligeance. Je ne veux pas te donner de la vanité, mon ami, mais elles prétendent que tu as bien de l'esprit et bien du talent. Je ne sais qui le leur a dit.

— Je suis bien aise, dit Mme Talbot, que vous remettiez la visite à dimanche; il me faut au moins ce temps-là pour blanchir son pantalon de coutil.

— Non, dit Hubert, c'est une chose impossible.

— Allons donc, dit résolument Mme Talbot; le fils du capitaine Talbot peut bien se présenter chez mesdames de Perrachon.

Là-dessus, la conversation s'engagea sur le compte de ces dames. Le curé, qui savait quelques détails sur leur famille, montra pourtant beaucoup d'indulgence; mais ni le curé ni personne du pays ne les connaissait à fond.

Mme de Perrachon était demeurée veuve de bonne heure, avec sa fille unique encore enfant. Son mari, Claude de Perrachon, qui n'était que Perrachon tout court sous l'empire, s'était fort mêlé des tripotages qui se faisaient en ce temps-là pour arracher les fils de famille à la conscription; il avait gagné vite à ce trafic une fortune peu solide à la vérité et qu'il avait laissée très ébréchée à sa femme. Le

chagrin de certaines pertes à la bourse n'était pas étranger, disait-on, à sa fin singulière; il était mort d'une maladie inflammatoire durant laquelle il avait bu, soi-disant par mégarde, une grande fiole de laudanum. Mme de Perrachon, encore jeune et coquette, aimait beaucoup sa fille sans doute, mais de cette affection qui n'est que faiblesse et insouciance. Elle aimait surtout le monde, les plaisirs, et ne voulut point se laisser gêner par les soins qu'aurait exigés l'éducation de son enfant. Elle n'en perdit pas un bal, pas une fleurette, et menait partout Lucie avec elle; elle trouva même plus commode de l'initier prématurément à toutes les confidences d'une femme de son âge et de ses mœurs. C'est là une faiblesse abominable de bien des veuves avec leurs filles. Lucie, qui ne manquait pas d'esprit, profita vite de ce qu'on lui laissait voir et entendre; pas un livre ne lui fut interdit parmi ceux qu'on ose croire sans danger dans le monde, surtout parmi les romans à la mode. De tout temps la basse littérature a exercé un grand empire sur les bas esprits, qui sont nombreux. Ce n'est jamais Molière et La Fontaine qui sont ce qu'on appelle en vogue, c'est La Calprenède et Scudéry; les précieuses ne font que changer d'habit. Durant la révolution, elles tricotaient dans la tribune de nos assemblées; aujourd'hui, elles professent le libertinage et pleurent sur quelque assassin. Il faut remarquer seulement, à la gloire de nos progrès en toutes choses, que ce qui n'était qu'un ridicule est devenu un crime. Lucie, déjà grande et nourrie de théâtre et de romans, donna dans des écarts où sa mère, qui vieillissait, la suivit honteusement; elles devinrent deux coryphées des ridicules modernes. Ce fut alors que Lucie se fit appeler Luciana; elles s'éprirent d'un certain héroïsme, vague, imbécile et abject, répandu dans les livres du jour à la faveur d'un pathos transcendant, tout fleuri de barbarismes. Elles ne se doutaient pas que ces œuvres s'élaboraient dans les fumées de la plus méprisable débauche en tous genres, et que leurs auteurs s'exprimaient en particulier dans un langage infect qui peut-être leur eût fait horreur; elles ne virent pas que la sottise et l'orgueil se dressaient simplement des autels, et de toutes parts l'ignorance et le vice insurgés contre le bon sens. Mlle de Perrachon, sans un principe honnête, sans une idée saine, sans notion d'aucun de ses devoirs, excella dans tous les travers qui font la honte d'une femme. Elle se pâmait sur une romance, faisait de méchans vers, et les déclamait en public; en politique, les contradictions les plus extravagantes se choquaient dans sa tête; elle était républicaine, mais fort touchée aussi du bon goût aristocratique, et pleine de dé-

votion pour les titres et les distinctions; elle n'aurait jamais digéré le Perrachon tout court, qu'elle n'aimait point trop déjà tout ennobli qu'il était. Quatre ou cinq histrions convulsifs, selon la mode, se partageaient son enthousiasme. Elle était surtout passionnée pour le mystère et les aventures, croyant à peine en Dieu, mais fort superstitieuse sur les sujets tendres et suspects; elle gardait comme une relique des fleurs desséchées, en souvenir d'une soirée passée au bord de l'eau; elle affichait toute l'admiration voulue pour les beautés de la nature, mais elle les aimait à la manière d'un peintre en décors, sans vrai sentiment, sans élévation, sans réflexion surtout. Les nuages n'avaient qu'à s'arranger sous peine de déplaire par un *ton un peu cru*. La terre et ses biens, le firmament et sa gloire, avaient toutes les peines du monde à trouver grace. Ces émotions jouées, cette poésie de commande, avaient leurs heures fixes; on allait voir coucher le soleil à certaines places, et l'on se posait de manière à former tableau dans le paysage. Au logis, on étudiait devant une glace la coiffure des Andalouses et tous les ajustemens de l'Europe, hors ceux des personnes sensées. Enfin, pour la digne et dernière expression de ces ridicules, il y avait chez ces dames un certain jargon, prétendu badin, qui sentait l'argot d'une lieue, et dont l'estaminet ne voulait plus.

Le domaine de Franchart était resté dans la succession de M. de Perrachon, mais il était grevé d'hypothèques; on l'avait rarement habité, et Mme de Perrachon, dans le dépérissement de sa fortune, n'y était venue cette année que dans l'intention de chercher à le vendre. Franchart était de l'autre côté de la rivière, à dix minutes à peu près du village, on y arrivait par une longue prairie bordée de peupliers; c'était une maison blanche et carrée, insignifiante, mais dont la situation était agréable. Devant la façade, sur le bord de l'eau, régnait une terrasse, enfermée d'un vieux balustre de pierre, où s'élevaient quatre marronniers d'une grosseur extraordinaire, renommés dans le pays; un petit escalier de trois marches descendait dans la rivière, où l'on voyait amarré parmi les joncs le batelet de la maison.

Une femme comme Mlle de Perrachon ne pouvait manquer d'être vivement frappée de la rencontre d'un personnage comme Hubert; sa tête prit feu sur la simple apparence de ce jeune homme étrange, solitaire et méditatif, dont toute la personne était un contraste mystérieux dans les campagnes perdues où il passait sa vie; le lieu, l'heure, les diverses circonstances où on l'avait aperçu, son air de mélan-

colie, la grace et la singularité de ses vêtemens, tout prêtait à l'effet. Luciana, depuis huit jours, ne parlait d'autre chose à sa mère, qui partageait son engouement; elles se perdirent en conjectures, appliquant à Hubert les visions ordinaires de leur imagination. C'était sans doute un poète, un homme éprouvé par le malheur, un rejeton de grande maison frappé de quelque anathème, une victime illustre des rigueurs de la société; ces jeunes villageoises qui lui avaient donné des fleurs en passant ajoutaient, pour Luciana, le piquant d'une jalousie naissante. Au demeurant, elle s'expliquait ouvertement de son enthousiasme pour l'inconnu devant les hommes qui étaient à Franchart. On était accoutumé à la grande liberté de ses discours.

Ces dames s'informèrent activement de ce jeune homme, et les bruits vagues qu'elles recueillirent redoublèrent leur curiosité; les paysans disaient seulement avec un certain respect qu'il était un savant, qu'il courait les champs avec un livre, qu'il était grand chasseur. Mmes de Perrachon trouvèrent enfin qu'elles ne pouvaient se passer d'entamer la connaissance d'un pareil homme, et mirent tout en œuvre pour y parvenir. On ne parlait plus à Franchart que du héros au chapeau à fleurs, et Luciana passait la moitié des nuits à sa fenêtre en rêvant à l'inconnu. Franchart avait conservé quelque ombre des prérogatives de l'ancien château à la place duquel on l'avait bâti, et ces prérogatives pouvaient fournir quelque ressource à ces dames. La mère enfin s'avisa du curé. On pouvait inviter le bonhomme selon l'ancien usage, comme le premier habitant du lieu; on avait appris qu'il voyait de près l'inconnu, par lui on saurait tout, et l'on ne désespérait pas d'attirer le jeune homme. Mlle de Perrachon embrassa sa mère pour cette découverte.

Il y avait assez de monde à Franchart pour justifier des invitations; mais la société était singulière, et ce choix jettera un nouveau jour sur le caractère de Mmes de Perrachon. C'étaient d'abord deux dames à peu près de leur humeur; on disait tout bas de l'une d'entre elles qu'on l'avait vue en son beau temps danser sur la corde dans un théâtre d'acrobates. La plus jeune, femme d'un pianiste à la mode, était fort jalouse de Mlle de Perrachon, visant aux mêmes effets. Le pianiste était un personnage ennuyeux et nul, qui prenait soin d'ébouriffer sa chevelure et prétendait exprimer sur son instrument des émotions qu'il ne savait point exprimer en français. Il y avait ensuite un grand hallebreda d'aide-de-camp, alors en semestre, qui n'ouvrait jamais la bouche que pour bâiller; un peintre barbu, qui nourrissait le mauvais ton de l'atelier dans la maison, et qui tenait son

sérieux quand on parlait de Raphaël; enfin deux poètes qui prenaient le titre de journalistes, et qui sollicitaient depuis quatre ans l'honneur de mentir dans les basses feuilles. Ces dames aimaient surtout à s'entourer d'hommes. Quant à l'esprit de cette société, c'était, comme on voit, un orchestre parfaitement d'accord. Une conspiration fut ourdie entre ces personnages pour la réception de l'abbé Noël, peut-être dans des vues que Mmes de Perrachon avaient déjà conçues, et que la suite fera connaître.

Le curé allait jadis à l'ancien château; il avait même, lors de la vente, entrevu ces dames, qui se doutaient à peine qu'il fût encore dans le pays, en sorte que cette invitation ne le surprit point. Qu'on se figure à présent le bonhomme droit et simple comme un enfant, s'apprêtant à donner en plein dans cette scène concertée. Il faut dire un mot de sa figure où l'on lisait à livre ouvert dans son ame : il avait le teint hâlé, vif et rougeaud, d'une teinte répandue si uniformément qu'on la voyait trancher jusque sur son cou avec le blanc du rabat; des cheveux blonds, rudes, frisés, s'échappaient de sa calotte; ils commençaient à s'éclaircir au sommet. Son nez au vent, court et animé, aurait fait jaser, si l'on n'avait su que le digne homme ne buvait jamais que du vin trempé; il avait les yeux gros, clairs, étonnés, à fleur de tête, ombragés de sourcils épais, obliques et d'une extrême mobilité; son tricorne, négligemment planté de côté, laissait voir la moitié de sa calotte, et donnait le dernier trait à ce je ne sais quoi de naïf, de brusque, d'ébahi, de fin pourtant, qu'exprimait sa physionomie; il avait la voix rude, brève et nazillarde par l'usage du tabac. Ces dames trouvèrent qu'il ressemblait à M. Samson de la Comédie-Française dans ses bons rôles; cela n'était vrai que d'une ressemblance vague, autant que l'effort de l'art toujours visible peut ressembler à l'exquis naturel. L'abbé mit ce jour-là sa belle soutane et sa ceinture de soie; il ne portait d'ordinaire qu'une lévite noire à revers qui avait roussi, et qui laissait voir ses gros souliers et le velours usé de sa culotte à reflets jaunâtres.

Toute la compagnie était réunie au salon, dans des dispositions fort enjouées; on attendait M. le curé : c'était tout dire. Cependant, à cause du résultat qu'on attendait de cette visite, Mme de Perrachon avait recommandé que les choses n'allassent pas trop loin. La conversation roula d'abord sur des sujets insignifians; on proposa au curé de voir le parc.

— Je connais Franchart, j'y suis venu souvent du temps de M. le marquis.

Mais, en vérité, il n'était pas besoin qu'on se proposât d'étonner le curé; Mme de Perrachon même aurait inutilement essayé de l'empêcher : toute la compagnie était dûment frottée des sauvageries philosophiques qui se disputent les sots de ce temps. Le poète était sceptique, le militaire athée, le peintre néochrétien, et le pianiste tout cela à la fois; il leur échappait naturellement mille incongruités sur de graves questions de morale et de littérature qui revenaient à tout propos.

On était ainsi disposé dans le grand salon dont le mobilier flétri se ressentait de la longue absence des maîtres, et que Mlle de Perrachon, pour ce motif, ne pouvait souffrir : Mme de Perrachon était de profil près de la fenêtre, devant une broderie qu'elle avait quittée; de l'autre côté, le long du mur, sa fille était nonchalamment adossée sur un canapé; le grand aide-de-camp se tenait derrière Mme de Perrachon, plus décemment qu'aucun de ces messieurs. Après le canapé venaient des fauteuils où s'étaient renversés sans gêne le peintre, le virtuose et les autres; le curé était donc seul modestement assis sur le bord d'un fauteuil, à quelques pas en avant de ce demi-cercle, fort en vue comme une visite de cérémonie, son chapeau sur les genoux et son mouchoir roulé dans sa main.

Chaque fois que le bonhomme était frappé de quelque énormité, il tournait lentement les yeux sur celui qui parlait, étonné sans le vouloir paraître; il ouvrait sa boîte, y pétrissait longuement une grosse prise de tabac, la portait à son nez, puis il époussetait patiemment son rabat du dos de la main. Quand on s'adressait à lui, il éludait la question doucement ou répondait par un signe. La conversation s'était engagée sur un procès *en vogue* à propos d'un journal que le peintre tenait à la main : le poète demanda si l'accusé était condamné.

— Non, dit le peintre, mais le procureur du roi demande sa tête avec un acharnement digne de son métier.

— Comment peut-on être procureur du roi ! dit Mme de Perrachon en regardant l'abbé.

Comme il ne répondait rien, elle ajouta :

— Quel horrible métier ! n'est-ce, pas monsieur le curé?

— Madame, permettez, dit l'abbé, ce n'est pas mon avis; votre sensibilité vous égare, cela vous fait honneur; mais c'est faute de réflexion : la profession en soi est honorable, j'y trouve même, jusque dans le titre qu'elle porte, quelque chose de touchant. Le roi doit veiller sur ses sujets comme un père, mais le roi ne peut être

partout, et il établit des magistrats qui recherchent le crime en son nom. Ils soutiennent la cause du roi pour les honnêtes gens contre les scélérats. On loue les soldats : que font-ils de mieux, quand ils ne font rien de pire? Le magistrat vengeur a pour lui du moins qu'il ne brûle, ne pille ni ne viole, qu'il ne sévit ou ne prétend sévir que contre des coupables, et que ces coupables sont en petit nombre. Gardez-vous en tout cas d'attribuer les défauts de l'homme à l'institution. Il demande une tête, dites-vous? C'est une erreur : il demande que les nôtres demeurent sur nos épaules. Je ferais comme lui, et naturellement je ne suis pas sanguinaire... non, vraiment...

On se regarda, on fut étonné.

— Mais ne trouvez-vous pas que cette peine de mort passe l'imagination, dans cette affaire surtout?

— Si l'accusé est innocent, je le conçois. Je ne sais rien; qu'a-t-il fait?

— Il a tué sa femme, mais...

— Qu'y faire? la loi punit de mort l'assassinat; il faut la suivre ou la refaire.

— Diable! dit le journaliste, vous êtes dur, pour un prêtre chrétien, et vous nourrissez une furieuse haine contre la faiblesse humaine!

— Cela se conçoit de la part d'un homme de bien, dit entre deux Mme de Perrachon.

— Cela ne prouve rien contre moi, dit l'abbé; je m'explique sur la question et ne me compare à personne. Chacun connaît ensuite ses misères. « Quand vous verriez quelqu'un commettre de grands crimes, vous ne devez pas pour cela vous juger meilleur que lui, parce que vous ne savez pas si vous persévérerez dans le bien. » Cela est dans l'*Imitation*. Encore un beau livre, madame; je vous le recommande. Voltaire, Voltaire lui-même, avec tout son esprit, ne l'eût point écrit; il n'avait point cette douceur.

Cette naïveté passa pour une raillerie; et comme sur cette thèse des égaremens de la passion fourmillaient de toutes parts des argumens tirés des romans à la mode :

— Ah! messieurs, reprit l'abbé, les poètes et les romanciers répandent des erreurs qui partent d'un esprit bien faible et d'un bien mauvais cœur! Et combien ces esprits faibles en corrompent d'autres! Considérez au fond ce qu'ils prônent, ce qu'ils défendent, ce qu'ils divinisent dans leurs plus superbes compositions : c'est l'égoïsme, la haine et la vanité. Ils déplorent comme des supplices

et des martyres les moindres démangeaisons d'un amour-propre effréné : découvrez la plaie, ce n'est qu'une égratignure. Et voilà pourtant ce qu'ils plâtrent de galimatias! Qu'ai-je affaire de livres pour savoir que je souffre et me plaindre? J'ai besoin qu'on me guérisse et qu'on me fortifie. Que de pauvres créatures s'avisent de se trouver malheureuses sur la foi de certaines héroïnes de roman! J'ai voulu connaître un peu la douleur de ces dames. Franchement, ne voilà-t-il pas d'impertinentes pécores? Il semble que ce genre de littérature exige quelque connaissance du cœur de l'homme; mais il est clair que ces écrivains n'ont jamais lu de leur vie trois phrases de morale. Oui, messieurs, tout ce fatras ne tient pas contre la première ligne du catéchisme; eh! s'il faut se heurter aux moindres écueils de la vie, commencez donc, héros du jour, par supprimer tout ce qu'il y a de haine, d'impatience, d'entêtement de votre côté, et vous aurez guéri la moitié du mal, peut-être le mal tout entier.

A propos du mot catéchisme qui avait échappé au curé, l'entretien ne manqua pas de glisser dans la religion. On ne résista pas au mauvais goût d'attaquer un prêtre sur sa croyance et sur sa profession.

— Messieurs, dit l'abbé, ce que vous dites de vos doutes et de vos erreurs ne m'étonne point. Je sais où en sont les esprits. Il est difficile de ne point se laisser éblouir aujourd'hui par les progrès et la prodigieuse fécondité de la déraison. Cependant je connais un moyen assez sûr, c'est de consulter l'avis de tous les siècles dans les écrits de leurs plus grands hommes. C'est ainsi que je me forme, en ma petite judiciaire, une opinion sur les questions du jour.

Le bonhomme avait déjà révolté vingt fois l'auditoire. Mme de Perrachon regardait sa fille et ces messieurs à toute minute; mais ces messieurs demeuraient muets. M. le curé commençait à se faire respecter.

— Si je ne trouvais de bonnes raisons, continua-t-il, que dans mes livres de théologie, je concevrais peut-être qu'on pût m'ébranler, mais il n'est point de question présente que toute la philosophie ne décide comme la religion. Devant un tel accord, je n'ai plus qu'à me soumettre. Toutes les bonnes maximes sont dans le monde, dit Pascal, on ne manque qu'à les appliquer; et j'ajouterais aujourd'hui, on ne cherche qu'à les nier. Tenez, pour ne dire qu'un mot de la politique, vous voyez la grande fortune que font depuis cinquante ans nos assemblées constituantes et législatives, nos gouvernemens représentatifs et parlementaires. Or, les anciens ne tarissent pas sur la vanité de l'éloquence en matière de gouvernement...

Vous n'avez peut-être pas lu les philosophes, mesdames; mais monsieur que voilà, qui, me dit-on, a l'honneur de tenir la plume...

Le journaliste rougit légèrement, tout effrayé de se voir pris à partie.

— Monsieur vous dira que tous les moralistes s'accordent là-dessus, et Montaigne, monsieur a lu cela..., Montaigne ajoute dans son chapitre de *la Vanité des Paroles*, je crois..., à peu près en ces termes : « C'est un outil inventé pour manier et agiter une tourbe déréglée et qui ne s'emploie que dans les états malades comme la médecine. » Vous vous souvenez, monsieur?

Le lettré garda un silence suspect.

— Tous les modernes s'accordent pareillement. Là-dessus qu'on pérore tant qu'on voudra, je conclus que tout état qui se gouverne par la parole est dans le trouble et la décadence; et je dis l'art de la parole, vous savez qu'on ne se gêne guère aujourd'hui : quand on a donné le dessus à la parole improvisée sur le travail lent et solide de la pensée, il n'y a plus d'art. Je vous recommande ma méthode, si vous êtes curieux d'y voir clair parmi les sottises du temps. Il en est ainsi de la religion, qui n'enseigne rien que je ne voie étayé dans les meilleurs auteurs profanes, et qui n'est composée que de ce qu'il y a partout d'excellent. Ceux qui l'attaquent en reproduisent les maximes. Ah! si l'on s'en tenait du moins à la morale! Je voudrais, dit La Bruyère, entendre un parfait homme de bien me dire qu'il n'y a point de Dieu.

Le curé regarda encore l'écrivain, qui se détourna.

— Et de même, reprit-il, quand je verrai un honnête homme, dans toute l'étendue du mot, parmi ces novateurs, il sera temps d'examiner.

Le curé continua sur ce ton, citant nettement ses auteurs et jetant dans le discours ses preuves, ses conséquences comme autant de traits de lumière. Il lisait depuis cinquante ans de bons livres, il les avait médités, et en avait tiré un ensemble solide d'opinions justes et bien liées.

Ces messieurs, ébranlés par ses paroles et sa simplicité, gardaient le silence. Mlle de Perrachon, plus aveugle, se contenait avec peine. On se regardait, on souriait, mais du bout des lèvres. Le curé se moucha.

— Ainsi, dit le peintre avec un rire amer, vous vous consolez pieusement, monsieur le curé, en pensant que nous serons tous damnés?

— Moi, mon cher monsieur! dit l'abbé; mais je me ferais couper

les deux mains pour vous voir de mon avis. Vous ne serez pas damné, je ne l'entends pas, je ne le veux pas ainsi; vous êtes un enfant de Dieu, et Dieu est si bon! Si l'on vous l'a fait terrible, ne le croyez pas; il vous suit pas à pas, il vous aime, il vous écoute, il vous protége, il vous fait mille biens, même quand vous l'offensez, et le mal que vous vous faites à vous-même, il en pleure. Vous damné, mon fils!

Il s'approcha du jeune homme et prit une de ses mains entre les siennes :

— Non pas, non pas, espérez, priez, le bon Dieu vous sauvera; sa miséricorde est infinie.., oui, infinie! et je ne saurais vous la peindre; ma bouche n'en est pas capable. Tenez, ce que j'ai vu de mieux là-dessus, à mon sens, est un sermon que m'a fait le petit Hubert, ce jeune homme, madame, dont vous me parliez tout à l'heure.

— Il fait des sermons! dirent à la fois la mère et la fille.

— Oui, pour moi, je n'y mets pas de fierté; qu'importe d'où vienne la bonne parole, je ne veux pas faire tort à ce garçon de son travail.

On se récria :

— Dites-nous en vite un passage.

— Volontiers, si cela peut vous plaire; au reste, cela vient à propos.

Les jeunes gens, souriant, marquèrent la même curiosité.

Le curé se leva, posa son chapeau sur le fauteuil, et passa derrière le dossier où il appuya ses deux mains.

— C'est un morceau de la péroraison...

Il toussa et commença d'une voix douce et naturelle, du même air dont il parlait sans doute à son auditoire familier de chers et honnêtes paysans.

« Il se glisse, mes frères, d'étranges subtilités d'égoïsme dans nos idées sur la miséricorde divine. Que dis-je, d'égoïsme? Je n'ai pas besoin d'insister sur la misère de l'homme; il est si petit, si vain, si mauvais, que, même dans ses meilleurs mouvemens de repentir et d'amour, même quand il vient épancher son cœur aux pieds du Seigneur, même quand il s'humilie, quand il dompte son orgueil féroce et demande pardon à ce père excellent; oui, même alors il se remue dans son cœur, à son insu, je ne sais quel levain indestructible de haine et de vengeance contre son prochain. Seigneur! s'écrie-t-il, on m'a blessé, on m'a opprimé, on m'a fait tort, je viens à vous tout meurtri. J'ai péché, je le sais; mais vous êtes si bon, je

vous prie si ardemment, votre miséricorde est si grande, que vous me pardonnerez. Mon père, mon père, je me réfugie dans votre sein! et la consolation entre dans l'ame de cet homme, il se voit à l'abri, pardonné, aimé de Dieu; mais en même temps, et sans qu'il se l'avoue, sa réconciliation lui semble une marque de la condamnation de ses ennemis, et il dit dans son cœur : Dieu me pardonne, mais ceux qui font le mal seront punis, ceux qui m'ont blessé seront blessés, ceux qui m'ont humilié seront abattus; ceux qui m'ont fait tort et qui m'ont contredit, ceux qui ne pensent point comme moi, ceux qui ne viennent point à vous, ne seront point pardonnés. Insensé! misérable! et vous osez dire que la miséricorde de Dieu est infinie! Mais, malheureux pécheur, et le dernier de tous les pécheurs, Dieu n'est pas seulement ton père, il est le père de tous tes frères, des plus coupables, des plus égarés, des plus criminels, de ceux-là surtout; ce sont ceux-là qu'il aime et qu'il surveille, car ce sont eux qui en ont le plus besoin. Souviens-toi de la parabole du bon pasteur : il laisse là son troupeau, il court par les monts et les vallées après la brebis égarée, il la rapporte dans ses bras; oui, sa miséricorde est infinie, et si bien que tu ne peux la comprendre et qu'elle révolterait ta faible intelligence et ton mauvais cœur. Oui, ceux qui t'ont blessé, ceux qui t'ont trahi, ceux qui t'ont dépouillé, ceux qui ont tué tes proches, ceux qui t'ont fait pâlir par leurs iniquités, qu'ils tournent seulement les yeux vers le ciel, et Dieu les recevra comme il te reçoit, car il est leur père comme il est le tien; oui, cet être qui te fait reculer de dégoût et qui soulève toute la lie venimeuse lentement amassée dans ton cœur, qu'il donne un jour quelques gouttes d'eau à Lazare, elles éteindront le feu qui l'attend. Oui, ceux qui t'ont calomnié et couvert d'opprobres, ceux qui ont inondé la terre de sang, les plus dignes objets des haines politiques et de l'exécration universelle; oui, vous qui fûtes leurs victimes, Robespierre sur l'échafaud, Marat dans son bain fétide, n'avaient à dire qu'une parole, Dieu les aurait entendus. Tu t'effraies, pécheur, ton orgueil se cabre, ta haine frémit, tes passions s'indignent, mais Dieu ne connaît ni ta haine, ni ton orgueil, ni tes passions misérables, et il ouvre es bras à tous, il pardonne à tous, car sa miséricorde est infinie, infinie...... *Misericordiâ Domini plena est terra!* » s'écria le curé en sueur. Il s'essuya le front, et se remit en place en ajoutant :

— Et il a raison... et cela n'est pas mal dit, comme vous voyez.

— Mais que cela est beau! s'écria Mlle de Perrachon, je me sens tout émue. Amenez-nous ce jeune homme, il est plein de talent.

— Je ne savais pas, dit la mère faisant chorus, que nous fussions dans le voisinage d'un pareil génie.

— Ah! madame, dit le curé en s'inclinant avec modestie, cela est trop fort.

— Il y a là-dedans un aperçu profond, dit le poète d'un ton capable.

— Et une chaleur, une verve, une éloquence qui enlève, ajouta Mlle de Perrachon.

— Surtout, dit le curé, il y a du cœur, et voilà comme Dieu doit aimer qu'on parle de lui.

— Amenez ce poète, je vous prie, dit Mme de Perrachon.

— Eh bien! je vous le ferai connaître, dit l'abbé flatté, s'il le veut : il est un peu farouche.

Mmes de Perrachon avaient vite compris qu'il n'y avait qu'à flatter les idées du bonhomme pour obtenir de lui ce qu'elles désiraient, et le plus sûr était de se montrer ébranlées en faveur de la religion. La mère parut touchée de ses argumens, la fille du sermon; les jeunes gens entrèrent d'instinct dans le complot; le pianiste offrit d'aller jouer de l'orgue à l'église le dimanche suivant.

— Il n'y en a point, dit le curé confus de tant de bienveillance.

Il donna dans le piége avec la candeur d'un enfant, et crut qu'il avait commencé une bonne œuvre par le moyen d'Hubert.

Dès qu'il fut sorti, la conversation prit un autre tour. On agita diverses opinions sur le jeune homme inconnu que les renseignemens du curé n'avaient guère fait mieux connaître; on fut d'avis que c'était un homme *très fort*, un poète *énorme*, qui s'était enseveli dans la solitude, et qui, pour s'amuser, composait des sermons à ce bonhomme. Assurément il n'y avait rien de sérieux là-dedans; un homme de ce talent ne pouvait se jeter franchement dans ces idées d'un autre temps, et c'était sans doute un grand esprit qui donnait sa mesure en soutenant de cette force des paradoxes trouvés à plaisir.

Ces conjectures, ce mystère à peine éclairci, la distinction avérée d'Hubert, le souvenir de son costume et de sa figure étranges, irritaient au plus haut point l'imagination de Mlle de Perrachon. Habituée à voir tout céder à ses désirs, elle ne cachait plus même son impatience; elle demandait à tous les gens du pays des détails sur M. Hubert. Deux ou trois fois elle obligea sa mère de l'accompagner le matin, sous prétexte de promenade, jusque dans le voisinage de la maison de Mme Talbot; enfin elle apprit que la visite d'Hubert était remise au dimanche suivant. La fin de cette semaine lui parut un siècle.

La prairie où était le lavoir touchait d'un côté aux dernières maisons du village, et remontait, comme on sait, jusque vers les murs du jardin de Mme Talbot. Dans le coin de cette prairie, le sol était battu sous les arbres et fermé d'une haie. C'était la salle de danse. Il y avait à l'entour des bancs et des tables. Il fit beau temps le soir du dimanche; les prés embaumaient, l'on entendait au loin le bruit des rires et des violons. Les jeunes filles endimanchées venaient de se réunir, les jeunes gens étaient attroupés au milieu. Hubert ne dansait point, mais il venait tous les dimanches, en se promenant, s'accouder un moment sur la claie à hauteur d'appui qui formait l'enceinte. Sa présence animait la danse, et chaque fille lui souriait. Au milieu du bruit, Adèle, parée, charmante, était ce soir-là tout-à-fait dans son rôle de la plus jolie fille du pays, se prêtant avec un doux sourire aux invitations des danseurs, l'air complaisant, mais distrait, et ne prenant guère part à rien de présent. Elle ne s'était ajustée ni pour le bal ni pour aucun de ceux qui étaient là.

— Tiens, dit une jeune fille derrière elle, nous n'avons pas vu M. Hubert ce soir.

Adèle ne se détourna point, mais elle tressaillit de la tête aux pieds; elle attendait ce nom depuis long-temps.

— Il vient de passer là-bas, beau comme le soleil, dit un garçon.

Adèle trembla que la conversation n'en demeurât là.

— Ils vont du côté de Franchart, lui et M. le curé.

Ce mot retrancha tout à coup cette soirée de sa vie; elle apprit en quelques mots l'invitation d'Hubert et conçut comme un pressentiment sinistre de ce qui devait suivre.

Hubert, en effet, descendait avec l'abbé le petit sentier qui menait à Franchart. On les voyait de loin au clair de la lune. Le curé, s'arrêtant, tirait Hubert par un bouton de l'habit et se remettait à marcher. Hubert cependant ne l'écoutait pas; son cœur battait avec violence; il regardait avec effroi si l'on approchait du château, et favorisait de tout son pouvoir les poses de l'abbé.

Tout le village savait donc que M. Hubert allait en visite à Franchart. On ne s'en étonna point, à cause de la haute opinion qu'on avait de lui; mais on en causa beaucoup, parce que certaines vieilles gens connaissaient à peu près ces dames et ne leur voulaient aucun bien.

Ce soir-là, toute la société du château était sous les armes. Mlle de Perrachon, en attendant cette entrevue tant désirée, avait pris et quitté vingt postures et vingt fois lorgné la pendule. Mme de Perra-

chon alla au-devant des visiteurs avec une grace et un empressement extrêmes. Hubert, paraissant comme le virtuose tant annoncé, et l'abbé, le produisant avec sa bonhomie ordinaire au milieu d'un salon ainsi peuplé, durent nécessairement paraître un peu gauches. Hubert sentit ce ridicule, et n'en fut que plus troublé. Son costume aussi l'inquiétait; il savait, pour avoir habité Paris quelque temps, que ses vieilleries couraient grand hasard au milieu de ces jeunes gens à la mode. Il se trompa. Prévenu comme on l'était sur son compte, la négligence de ses habits, qui n'était pas sans grace, passa pour une heureuse singularité. Ce fut là surtout l'effet que produisirent sur Mlle de Perrachon ses cheveux longs et touffus, son col rabattu sans art, et jusqu'à son maintien gêné, qui tranchait avec l'élégance ajustée des autres hommes qui étaient là. La physionomie d'Hubert répondait bien à ce qu'elle avait imaginé; elle lui trouva seulement les traits plus durement prononcés qu'elle n'avait cru, mais l'extrême douceur du regard se répandait sur toute sa physionomie. En ce moment-là, son émotion se lisait dans ses yeux, qui semblaient humides comme s'il allait pleurer. Bientôt la déférence qu'on lui marquait l'enhardit; il vit à quelles gens il avait affaire, et, dans cette conversation brève et banale d'une première visite, il ne dit pas un mot qui ne justifiât la réputation qu'il avait au château.

Mme de Perrachon le pria de revenir à Franchart, et même l'engagea pour une partie de chasse qu'on se proposait. Mlle sa fille ne manqua point de se joindre à elle. Quant au curé, on lui promit des adversaires déterminés aux dames et au piquet. Quand ils furent partis, on demeura dans le salon jusqu'à minuit à parler de M. Talbot. Mlle de Perrachon trouvait ce nom noble et tout-à-fait digne du personnage.

Hubert reçut deux jours après une invitation nouvelle, écrite à la main de cette jolie écriture illisible, à la mode parmi les femmes. Tout cela se sût aussitôt dans le pays; Mme Talbot ne manquait pas de s'en prévaloir. Hubert fut dès-lors de toutes les parties de Franchart; il reconnut même avec étonnement qu'on faisait des frais pour lui et qu'il avait le haut bout entre tous les hôtes. On lui témoignait, bon gré mal gré, une considération singulière; ses plus humbles avis avaient force de loi, et, s'il se présentait encore quelques discussions, comme il ne se déguisait en rien, elles se terminaient toutes à son avantage.

Mme Talbot, échauffée des prospérités de son fils, ne tarissait pas là-dessus avec ses voisines; elle n'eut pas même la délicatesse d'épar-

gner Adèle, dont la froideur choqua la bonne femme. Elle dit à son fils un soir :

— Tiens, j'aurais cru cette petite Adèle sans malice; ça se mêle d'être envieux et médisant comme une autre.

Hubert regarda sa mère et ne se méprit point aux propos de la jeune fille; il répondit :

— Cela m'étonne; c'est une bonne fille.

Toute la société de Franchart avait fini par céder de bonne grace aux influences nouvelles qui agissaient dans la maison. On avait fait le projet d'aller en corps à la messe le dimanche suivant; c'était Mlle de Perrachon qui avait sous main tout organisé. Il ne lui déplaisait pas de prendre un petit air de religion; elle avait ouï dire à Paris que cela était de bonne compagnie. En effet, le dimanche, la petite église du pays fut pompeusement honorée d'une assemblée nombreuse, à la grande surprise et surtout à la grande édification des fidèles de la paroisse.

Mme Talbot, toute gonflée derrière sa chaise, eut bien des distractions durant la messe, et ne put s'empêcher de penser qu'elle était pour quelque chose dans l'éclat de la cérémonie.

Ce ne fut pas tout; elle ne se doutait pas des honneurs qui l'attendaient. Mmes de Perrachon étaient fort curieuses de pénétrer dans la vie privée d'Hubert, dont les apparences étaient si bizarres. Elles voulurent connaître sa mère; on fit beaucoup d'instances. Mme Talbot, éblouie, ne voulait point paraître. Ces dames poussèrent la civilité jusqu'à l'aller voir les premières, pour la décider. Enfin elle parut au château, bon gré mal gré, avec son humble bonnet de campagnarde tout hérissé de rubans. Personne n'osa s'en amuser. Ce triomphe lui tourna la tête.

Hubert, durant ce temps-là, ne voyait plus Adèle; il ne la rencontra qu'une fois. Il prenait souvent le chemin du lavoir en sortant, mais il ne voyait plus la fille de Germain parmi les laveuses. Un jour il arriva sans bruit jusqu'auprès des jeunes filles courbées, les mains dans l'eau. Tout à coup Adèle leva la tête, et Hubert vit briller ses grands yeux dans l'ombre de son chapeau de paille. Il dit d'un air décontenancé : Bonjour, Adèle. Adèle pâlit et reprit son linge, et les laveuses virent de grosses larmes qui tombaient de ses yeux dans l'eau du ruisseau tandis que M. Hubert s'éloignait. On connaissait le chagrin d'Adèle, on n'osa lui parler de rien.

Six semaines se passèrent au milieu de ces honneurs surprenans qui pleuvaient sur les Talbot; Hubert allait tous les jours à Fran-

chart; le curé, qui l'y suivait moins souvent, l'accompagnait un soir en revenant; ils marchaient dans un sentier à travers champs, par un beau ciel étoilé. L'abbé allait devant dans le chemin trop étroit; Hubert le suivait lentement et profitait de cette allure pour garder le silence. Il était depuis quelque temps fort absorbé, surtout quand il revenait de Franchart. Le curé, après divers propos, voyant que Hubert ne répondait point, se retourna tout à coup et lui barra le passage :

— Halte-là! et réponds une fois pour toutes. Je te vois très occupé; ne dissimule plus avec moi. Il se passe quelque chose que tu me caches; dis-le-moi, ou je vais te le dire, car je sais tout.

— Quoi donc? dit Hubert étonné.

— Veux-tu me tromper? Ces dames ont avec toi d'étranges manières, mais je ne suis plus leur dupe. Quand ces dames me firent venir, je donnai dans le panneau; je m'imaginai que c'était par égard pour moi et pour suivre le vieil usage; mais, Dieu merci! j'y vois clair à présent, et je ne suis pas si bonhomme qu'on croit. C'était à toi qu'on en voulait, sois franc. Il est question d'un mariage, n'est-ce pas?

— Il est vrai que...

— Que cela est vrai; nous avons causé, la mère et moi. D'ailleurs les façons de la demoiselle, sauf le respect que je te dois, ne sont pas équivoques... Ce n'est pas, reprit le bonhomme, que je lui en fasse un tort, la vue d'un mariage à son âge n'a rien que d'innocent; mais enfin il faut s'expliquer. Que veux-tu qu'on pense?

— Eh bien! dit Hubert en pressant la main de l'abbé, eh bien! oui, l'on veut me marier. Je me trouve engagé dans un pas difficile où l'on me pousse malgré moi. Mlle de Perrachon m'a marqué quelque préférence; je ne puis, je n'ose tout vous dire. Elle est vive, elle est jolie, elle m'étonne, elle m'entraîne. Sa mère a daigné me questionner. Je ne sais plus que faire, que devenir. J'ai glissé des représentations sur ma famille et ma condition; elles ont réponse à tout.

Le curé venait de mettre le doigt sur la plaie. En effet, il n'était plus possible, même pour un étranger, de se méprendre aux intentions de ces dames, et les choses étaient si avancées entre Hubert et Mlle de Perrachon qu'il ne restait plus à faire que la demande d'usage. Hubert avait caché par une sorte de pudeur le train qu'avait pris cette intrigue, strictement honnête il est vrai, mais à laquelle Mlle de Perrachon avait donné ce caractère emporté, mystérieux, romanesque, qu'elle aimait en tout.

— Oui, reprit Hubert abattu, tandis que le curé pensif l'écoutait, oui, dit-il avec effusion, je suis dans une situation bien étrange... Il me paraît si impossible que cela finisse ainsi...

Le curé se retourna.

— Comment diable!...

Il reprit naïvement :

— Et par où veux-tu que cela finisse?

— J'y vois tant de disproportion.

— Pourquoi? tu es jeune, tu as fait de bonnes études, tu peux encore entreprendre quelque chose. Elle épouserait un gros fainéant; tu figureras aussi bien que lui dans un fauteuil de salon.

— Vous en parlez ainsi! Ne voyez-vous là rien que d'ordinaire? Trouvez-vous tout simple que le choix tombe sur moi, parmi ces messieurs qui sont là?

— Cela est clair; tu vaux mieux qu'aucun d'eux.

— Quoi! que j'épouse une fille jeune, riche, belle; qu'on s'en prenne justement à moi, qui n'ai ni état, ni figure, ni fortune; avec mes goûts et mes opinions, qu'on me charge d'une femme du monde, rompue au train de Paris, étrangère à mes idées et à mes habitudes autant que je le suis aux siennes : n'avez-vous pas un scrupule là-dessus, pas un conseil à me donner?

— Heuh! heuh! heuh! dit le curé; j'ai déjà réfléchi. M[lle] de Perrachon m'a l'air d'une brave demoiselle; elle montre de bons sentimens, et même à présent de la dévotion, mais, en effet, je lui voudrais un peu plus de prudence et de suite dans les idées. Elle dit parfois des choses qui m'étonnent. Tiens, l'autre jour, en discourant d'un psaume de David qu'elle venait de lire, elle a trouvé que *cela était bien écrit*.... Conçois-tu rien de plus dur pour ce saint prophète? Hier encore, quand elle s'est mise à parler des anges, j'étais d'abord édifié; mais, à mesure que je l'écoutais, il m'a semblé voir à la place des glorieux archanges tenant la cithare ou le glaive de flamme, de petits jeunes gens bien cravatés, roucoulant des amourettes. J'ai été bien surpris, et même bien affligé; et ce qui me surprend encore davantage, c'est que sa mère ne la reprend point. Je ne sais plus comment on élève les enfans. Il faut réfléchir. Je ne serais pas fâché de te voir marier.

— Oui, dit Hubert; je ne peux être prêtre, et le mariage est un état fixe.

— Et ce parti, sous bien des rapports, semble plus convenable que... la fille du père Germain.

— Que dites-vous là? Je n'aime pas à penser à cette pauvre enfant.

— Écoute : Mlle de Perrachon est jeune, tout peut s'arranger; ces visions s'envolent avec l'âge, mais il faudra voir.

— Tout cela, reprit le jeune homme, me trouble et me chagrine.

— Tu l'aimes donc?

— Oui, dit tout bas Hubert.

— Oh! oh! dit le curé, tu as mis un peu de précipitation dans tout ceci; je me consulterai avec ta mère. Bonne nuit, mon enfant.

Ils s'étaient arrêtés devant le presbytère,

— Gertrude! cria le curé.

La lumière parut aux fentes de la porte.

— Adieu.

Hubert lui serra la main et reprit son chemin en rêvant.

Le lendemain, le curé alla trouver Mme Talbot et lui détailla cette affaire. Dès les premiers mots :

— Je m'en doutais, dit la bonne femme, la joie dans les yeux: cet évènement la transportait. Qu'allaient dire les voisins? Ce fut sa première pensée. Née dans le peuple, ayant passé sa vie dans un village, elle n'avait pu se défendre des petites jalousies dont on y prend l'habitude. Elle avait à cœur de se maintenir dans le haut rang qu'elle y avait occupé naturellement, quoique sans fortune, avec M. Talbot, capitaine au 19e léger. Elle croyait que tous les yeux étaient ouverts sur son fils; elle avait subi mieux que lui, pour ainsi dire, les vicissitudes de sa fortune, les alternatives de la belle éducation qu'il avait reçue et du peu de bénéfices qu'il en avait recueilli; elle fit donc éclater sa joie, et ne parlait que de tout conclure aussitôt.

— Prenez garde, dit le curé, ne nous pressons pas. Il faut voir.

— Oh! dit Mme Talbot, ce sont de si braves femmes; je les ai jugées quand je les ai vues d'abord m'inviter, moi qui, tout compté, ne puis aller de pair pour la fortune.

Cette expression modérée fit sourire le curé, qui regarda de côté Mme Talbot. Il reprit :

— Laissons aller les choses tout naturellement; je crois même que cet étourdi s'est trop pressé.

Hubert entra sur ces entrefaites, il acheva d'exalter sa mère en la prévenant que ces dames la voulaient venir voir le lendemain et qu'il les avait invitées de sa part à une petite collation.

— Mon Dieu! dit Mme Talbot, tu me fais honte, je ne sais comment les recevoir.

—Laissez, ma mère, dit Hubert, on sait qui nous sommes. J'ai dit que nous étions de pauvres campagnards vivant petitement; si ces dames ne nous dédaignent pas, elles n'auront point à le faire ensuite. Elles trouvent tout cela charmant et ne veulent boire ici qu'une tasse de lait.

Mme Talbot, toute troublée et tout heureuse, moitié riant, moitié grondant, se leva aussitôt, songeant à d'immenses apprêts; elle courut chez Gertrude lui demander des meubles et de la vaisselle qui lui manquaient. Elle alla chez le messager pour avoir de la viande de choix le lendemain; elle se mit ensuite à nettoyer la maison. On ne put la revoir de tout le jour; le curé et Hubert, riant du train qu'elle menait, demeurèrent à causer ensemble.

L'abbé, qu'on avait invité, refusa rigoureusement pour ne point donner trop d'embarras et parce qu'il avait un malade à voir dans le haut pays à deux bonnes lieues. Le dessein de ces dames était de lier tout-à-fait connaissance avec Mme Talbot. Elles avaient mis pour condition à ce déjeuner que la mère de M. Hubert viendrait à son tour dîner le soir à Franchart.

Le lendemain, bien avant l'heure convenue, tout était prêt chez Mme Talbot, elle avait fait laver par la petite paysanne qui la servait jusqu'à la porte d'entrée peinte en vert. La maison de Mme Talbot était agréable, et le jardin devait aux soins d'Hubert une certaine élégance. Il avait obtenu d'un voisin une *concession d'eau* au moyen de laquelle il avait établi un petit vivier avec le jet d'eau, la cascade, même du poisson, qu'il entretenait avec un plaisir d'enfant; dans le fond, sous un bouquet d'arbres, il avait dressé en treillage une espèce de petit kiosque, il laissait là des livres favoris; aux plus fortes branches voisines pendaient un hamac et une escarpolette. Le jardin, entremêlé de légumes et de fleurs rustiques, laissait voir ce désordre plantureux, cette physionomie champêtre et domestique si préférable à la décoration des parterres à la mode; on y respirait ces parfums de vieux jardins que chacun retrouve dans ses souvenirs d'enfance; dans les plates-bandes à bordure de buis s'élevaient pêle-mêle les pois de senteur, les tournesols, les roses trémières, de grosses touffes de pivoines et de chrysanthèmes; çà et là dans un coin gisait quelque vase rompu, et de toutes parts des vignes et des espaliers couraient sur les murs couronnés de giroflées et d'épaisses herbes jaunies. Au milieu de la grande allée, où l'on pouvait aller trois de front, le puits élevait ses montans joliment entrelacés de lierre et de capucines jusqu'à la poulie. Enfin une treille touffue longeait la façade de la mai-

son, où la verdure grimpait jusqu'au toit. Les fenêtres de la salle à manger, qui était au rez-de-chaussée, donnaient sous ce couvert; c'était là qu'était dressée la table, éblouissante de blancheur et de propreté, et que le grand jour, passant à travers le feuillage, colorait d'un reflet doux et verdâtre. Il y avait là les friandises les plus recherchées dans le pays, des fraises, du lait caillé, de la crême, un beau gâteau bien doré et des *croquettes*, où Mme Talbot excellait. Hubert, qui connaissait le goût de ces dames pour les fleurs, en avait jonché la salle.

Mme Talbot, la tête perdue de tant d'honneurs, s'efforçait de garder sa dignité. Elle avait besoin de se souvenir de temps à autre du 19e léger; mais son trouble venait aussi de l'inquiétude et de l'embarras de bien recevoir. Enfin on annonça sur la route la voiture dont ces dames n'avaient eu garde de se passer. Une voiture devant la porte de Mme Talbot, c'était de quoi perdre l'esprit.

Ces dames firent une entrée des plus aimables; ce furent des cris, des joies à étourdir. Elles affectaient un grand abandon, elles jetèrent en entrant schals et chapeaux pour être plus à l'aise. Mlle de Perrachon n'avait pas laissé de se composer là-dessous un charmant négligé de campagne. Elle embrassait à tout coup Mme Talbot, qui se mourait d'attendrissement; elle la suppliait de ne point trop se déranger, et de quitter la cérémonie. Elle regardait tout, les livres, les meubles, les dessins, et trouvait tout d'un *caractère* exquis. Hubert la suivait, fort ému, la priant d'excuser.

Le déjeuner fut charmant, sinon que Mme Talbot endimanchée se donnait malgré ces dames tout le soin d'un sergent de bataille. On ne pouvait la tenir assise, et c'étaient à chaque minute des débats interminables.

Après le repas, Mlle de Perrachon s'envola dans le jardin; Hubert se leva pour la suivre.

— Allez, allez, jeunes gens, dit Mme de Perrachon.

Les mères demeurèrent à causer. Ces deux entretiens, qui durèrent toute la matinée, furent décisifs sur le même objet; le mariage fut arrêté.

ÉDOUARD OURLIAC.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

L'ILE D'EUBÉE.[1]

C'était le jeudi 20 mai, jour de l'Ascension : le soleil, en sortant des eaux du Bogaz ou canal de Trikeri, entre la pointe de l'île d'Eubée et la pointe de l'antique Thessalie Phthiotide, patrie d'Achille, teignait de rose et le ciel et la mer. Deux légers bâtimens voguaient à pleines voiles dans ces flots de rose et d'azur. Une légère brise de sud-ouest me promettait une favorable et prompte navigation vers l'Eubée; je fis porter des provisions pour la journée sur mon caïque à deux rameurs, et me disposai à profiter de ce beau temps pour franchir les quelques lieues de mer qui séparent l'antique Locride, où régnèrent le rapide Ajax, fils d'Oïlée, et l'Opuntien Mœnetus, père du bon Patrocle, de l'antique domaine des Histiéens et des Abantes, la verdoyante île d'Eubée. Mais avant de m'éloigner des environs si délicieux et si embaumés des Thermopyles, je voulus faire un dernier pèlerinage aux ruines de l'homérique Thronium (2), près du torrent du Boagrius ou Platania. Je désirais essayer une fouille sur l'emplacement d'un temple dont quelques débris

(1) Voyez les livraisons des 3 juillet, 23 octobre, 20 novembre et 11 décembre.

(2) « Et Thronium, non loin des rapides eaux du Boagrius. » (*Iliade,* chant II, vers 533.

se montrent hors de terre, un peu au-dessous de la pente de l'ancien Acropolis de Thronium. Je pris avec moi le maître-maçon de la fabrique de sucre de betterave de Kainourio-Khorio, laborieux, économe et patient Albanais de Castoria en Pélagonie, et deux de ses ouvriers, Albanais-Turcs comme lui, l'un venu de Velestino, presque à égale distance de Pharsale et de Larisse, l'autre d'Elassona (Thalassinum), au pied du mont Olympe. Les ouvriers albanais de la Macédoine et de la Thessalie ont coutume d'émigrer tous les ans de leurs villages au mois de septembre, pour y rentrer à la fin de mai. Pendant ce temps, leurs femmes et enfans restent comme otages sous la main des autorités turques, et les émigrans laissent même une certaine somme pour caution. Malgré l'amour de la patrie, si vif dans le cœur de tout habitant des montagnes, ils pourraient bien, sans cette précaution de leurs maîtres, ne plus vouloir rentrer dans un pays où tout ordre, toute activité, toute énergie ancienne, tout gouvernement, toute nationalité même s'en vont mourant en même temps.

J'avais eu beaucoup de peine à décider mes Albanais à me suivre avec leurs pioches un jour de fête. Voyant cependant que je ne voulais qu'un essai, et non un travail suivi, et que mon caïque m'attendait, ils se décidèrent, et nous nous dirigeâmes ensemble à travers les champs et les prés vers les bords du Boagrius.

En approchant des pentes inférieures du Knémis, un spectacle tout-à-fait original et plein d'intérêt s'offrit à ma vue. Tous les versans septentrionaux du Knémis et ceux du Kallidrome, depuis la baie de Talante jusqu'à la baie de Lamia, au-delà des Thermopyles, sont gracieusement ondulés à la base et couverts de la plus opulente végétation, tandis que la partie supérieure s'élève comme un mur impénétrable de rochers aux belles couleurs. Sur ces mille collines croissent majestueusement les platanes et les chênes les plus magnifiques; ici les arbres de Judée, les hauts genêts, les myrtes et les grenadiers charment tour à tour l'œil et l'odorat; là les vignes sauvages et les chèvre-feuilles s'entrelacent autour du tronc des grands arbres pour les transformer en haies de verdure. Tantôt, sortant en bouillonnant du flanc des rochers, une source d'eau thermale fume et bruit à vos pieds, et tantôt surgit mollement du milieu des gazons une source d'eau fraîche et pure qui va coulant doucement et mourant presque sans bruit sous les racines d'un vieil arbre. Les rossignols, charmés d'une solitude si bien faite pour eux, emplissent toute la forêt de leur suave harmonie. C'est au milieu de ces bosquets, à l'ombre de ces arbres parfumés, le long de ces ruisseaux aux bords émaillés d'anémones aux corolles rose, pourpre et bleu, que serpente la route qui conduit de la Locride en Thessalie. Cette route était ce jour-là couverte de nombreuses caravanes de Grands-Vlaques, qui, tous les ans, à l'approche de la saison froide, descendent de la chaîne du Pinde et des monts d'Agrapha, pour aller poser leurs tentes et faire paître leurs troupeaux dans les régions plus chaudes de la Béotie, et qui, à l'approche des grandes

chaleurs, au jour consacré à saint George, vers la fin d'avril, partent de leurs campemens d'hiver pour aller reprendre, dans la chaîne ombragée du Pinde, leurs frais campemens d'été. Les femmes marchent les premières, à pied, filant leur coton ou tricotant l'espèce de chaussettes ornées et bariolées qu'on appelle ici *tzourapia*. Elles portent souvent en même temps sur le dos le dernier-né de leurs nombreux enfans et jusqu'au long fusil de leurs maris. Les hommes s'avancent gravement et solennellement par derrière, assis la plupart sur leurs ânes ou mulets, sans rien faire ni rien porter. Les troupeaux de moutons et de mulets se pressent sur les pas de leurs maîtres. La marche est fermée à distance par les vieillards, qui suivent lentement à pied avec les enfans les plus jeunes, s'arrêtant avec eux au bord des fontaines pour leur distribuer leur pain et une eau salutaire, et s'il se fait tard, rester chaque soir à dormir avec eux sous les grands arbres, tandis qu'à peu de distance en avant, le reste de la famille vlaque a disposé aussi ses tentes ou ses toits de verdure pour le repos du soir, prête à recommencer le lendemain avec ses bestiaux son pèlerinage habituel vers ses chères montagnes.

Je m'arrêtai quelques instans à causer avec les Vlaques; j'étais bien aise de contrôler par leur témoignage l'exactitude des renseignemens topographiques que j'avais obtenus de mon Albanais de Castoria sur un point important de l'histoire de notre principauté française de Morée, la bataille de Castoria en 1259. Les chroniques grecques du temps racontent que le prince Guillaume de Villehardouin, beau-fils du despote d'Épire, Michel III, qui avait épousé sainte Théodora Petr-Aliphas (issue des Blacas d'Aulps), et beau-frère du roi Mainfroi de Sicile, se rendit de Morée par mer à Lépante avec ses chevaliers, et de là à Arta, où il fit sa jonction avec Michel; que d'Arta ils marchèrent jusqu'au pied de l'Olympe à Thalassinum, où le prince Guillaume avait donné ordre à ses grands feudataires d'Athènes, de l'Eubée et de Bodonitza de venir le rejoindre par les Thermopyles et la plaine de Pharsale. J'étais allé déterminer moi-même sur les lieux le point de débarquement des troupes d'Eubée, à Sidero-Porton, en face de la baie d'Aidipsos, et j'avais suivi leur itinéraire jusqu'aux débouchés des monts Othrys dans la grande plaine de Thessalie. Mon Albanais, qui faisait souvent cette route jusqu'à Castoria, sa patrie, me l'avait indiquée avec beaucoup de précision, à partir de la baie de Palœo-Chori, près de l'ancienne ville de Sidero-Porton. « En cinq jours, m'avait-il dit, je fais cette route sans fatigue. Je passe les défilés de l'Othrys, entre Lamia et Patradjik (absolument comme l'avait fait notre armée d'Athènes et d'Eubée, qui ne voulait ni passer sous les forteresses de Zeitoun et de Patradjik, ni s'arrêter à en faire le siége); puis j'arrive dans la plaine de Thessalie. A Domocos, la route est dominée par une tour ancienne fort considérable construite en murs de ciment (c'est-à-dire d'origine franque), et aujourd'hui en ruines. Cette tour domine toute la plaine de Larisse et de Pharsale. Ces deux dernières villes sont en plaine, mais Larisse est fortifiée. A Pharsale, qu'on laisse à droite, ainsi que Velestino, sont aussi deux vieux châteaux à

murs de ciment. De Larisse je vais à Tournovo, et de Tournovo j'arrive à Elassona (ou Thalassinum, point de jonction du prince Guillaume de Villehardouin et de ses feudataires), le quatrième jour après mon départ de Palœo-Chori; enfin, le cinquième jour, j'arrive dans ma patrie de Castoria, qui est située sur le bord d'un lac, et contient dix mille habitans, dont huit mille Grecs et deux mille Turcs. » Les renseignemens que les Grands-Vlaques que je rencontrais me donnèrent sur les mêmes lieux et sur l'itinéraire qu'avait dû suivre le prince Guillaume pour se rendre d'Arta à ce même point d'Elassona, près d'un des contreforts méridionaux de l'Olympe, me satisfirent complètement, et je repris ma route vers Thronium, après que nous eûmes bu tour à tour, en signe d'affection mutuelle, quelques gorgées de vin des *tzitzas,* ou dame-jeannes de bois, que portait chacun de nous.

On n'a pas à passer le Boagrius pour arriver de ce côté sur l'emplacement de Thronium; on laisse ce fleuve un peu à sa droite, et on remonte vers la chaîne du Knémis, au point où elle s'abaisse pour laisser apercevoir à distance les sommets neigeux du Parnasse. Strabon décrit avec beaucoup d'exactitude la situation de Thronium dans la Locride Epi-Knémide, et ce qu'il dit du Boagrius s'applique de la manière la plus juste au fleuve ou plutôt au torrent de la Platania, qui coule au pied de cette colline. Meletius, dans sa description de la Locride, donne fort exactement aussi l'emplacement de Thronium, parmi les ruines de laquelle il dit avoir trouvé une inscription mentionnant le nom de cette ville. La colline sur laquelle elle est placée descend d'un côté dans la vallée de la Platania vers la mer; l'autre versant s'étend sur une petite vallée qui s'enchaîne au groupe de montagnes dans lesquelles s'ouvre la route par Drakhmana jusqu'à Livadia. De ce côté on aperçoit toute cette chaîne de montagnes qui ceignent la vallée intérieure de la Doride, et derrière laquelle s'élève le fier Parnasse tout blanchi de neige; de l'autre côté s'étendent la vallée de la Platania, la mer, le golfe Malliaque, le canal de Trikeri, les îles Lichades formées, dit la fable antique, des membres du malheureux Lichas, et l'Eubée avec ses belles montagnes. Les murs d'enceinte de la ville de Thronium sont reconnaissables sur les deux flancs du coteau, et les habitans du pays, en cherchant des pierres pour leurs moulins et leurs maisons, les ont mis à découvert en plusieurs endroits, ainsi que les murs de quelques maisons de l'intérieur de la ville, car les murailles des maisons particulières étaient construites en vastes pierres quadrilatères presque aussi grosses que celles des murs d'enceinte. Cette ville devait être peu considérable, puisqu'elle semble ne s'être pas étendue au-delà des deux versans de la colline, mais sa situation était délicieuse, et elle paraît avoir été assez opulente. En suivant la croupe du coteau jusqu'au sommet sur lequel était placé l'Acropolis, je retrouvai, un peu au-dessous de l'Acropolis, les ruines du temple où je voulais tenter une fouille. Un fût de colonne cannelée en marbre blanc, et quelques autres fragmens de marbre presque informes répandus çà et là à l'entour, me faisaient espérer qu'en soulevant quelques-

uns de ces marbres et en les mettant à découvert, je pourrais retrouver soit des fragmens de bas-reliefs ou de statues, soit une inscription antique. Je dis donc à mes Albanais de me déchausser un peu quelques-uns de ces marbres avec leurs pioches. Ils se montrèrent épouvantés de l'énormité de ma demande; c'était le jour de l'Ascension, jour de fête solennel, et je voulais que ce jour-là ils travaillassent, à quoi? à profaner le terrain religieux sur lequel avait existé une église! Tout temple, de quelque date qu'il soit et à quelque culte qu'il ait appartenu, est pour eux une église, et toute église en ruines, tout terrain où a été bâti une église, est un terrain sacré qu'on ne viole pas sans crime. J'ai vu près de Chalcis, le long des rochers qui précèdent la petite vallée qu'arrose l'Aréthuse, terre natale du papyrus, comme Syracuse elle-même, au milieu des nombreux tombeaux antiques creusés sur tous leurs flancs, un reste de voûte taillée dans le roc, et qui avait probablement fait partie d'un *héroüm* antique, d'un tombeau consacré à quelque héros ou demi-dieu des temps fabuleux. La tradition populaire du respect voué à ce tombeau s'est conservée de génération en génération, et sous cette voûte est placée une lampe toujours allumée. Le berger qui fait paître ses brebis sur le coteau voisin, le pêcheur qui vient étendre ses filets sur cette côte, se chargent religieusement d'en renouveler l'huile à leurs frais, et les voyageurs qui passent à côté ne manquent pas de placer sur la pierre de la tombe l'offrande de quelques monnaies auxquelles personne n'oserait toucher, et que vient ensuite recueillir avec solennité un prêtre du voisinage, pour pouvoir un jour relever l'*héroüm* et le transformer en chapelle consacrée à quelque saint vénéré dans le pays, à quelque successeur chrétien des demi-dieux antiques. Ainsi l'idée religieuse protége encore le culte qui a cessé d'être, et le respect des choses sacrées forme une chaîne non interrompue jusqu'à nous. Il me fallut de longs argumens pour bien établir, aux yeux de mes Albanais, la différence de respect dû à un temple païen et à une église chrétienne, et pour bien leur démontrer que c'étaient là les ruines d'un temple, et non d'une église. Ils se rendirent enfin, et l'un d'eux, bien qu'avec une profonde répugnance, commença à donner un coup de pioche et à soulever un marbre à demi enterré; mais qu'on juge de son effroi quand il vit du milieu des marbres sortir un gros serpent qui alla tout doucement se perdre au milieu des broussailles. Mon homme crut voir en lui le vengeur des dieux offensés et le protecteur du temple, et, sans dire un mot, il déposa sa pioche en faisant vingt signes de croix. Je m'adressai alors à son compagnon, qui me semblait plus hardi, et je me servis moi-même de la pioche pour lui donner l'exemple et dissiper ses terreurs. Il se laissa persuader, et donna, les yeux à demi fermés, un vigoureux coup de pioche à un endroit que je lui désignai, près d'un autre fragment de marbre; cette fois, ce ne fut pas un seul serpent, mais un nombreux nid de petits serpens verts qui se découvrit à nos regards. En vain je cherchai à lui prouver que ces petits serpens étaient inoffensifs, la terreur religieuse avait pris le dessus. Je ne voulais pas d'ailleurs blesser si

vivement leur conscience, et je renonçai à mon temple pour utiliser leur travail dans un autre lieu. Je me contentai de suivre l'enceinte extérieure de la ville et de l'Acropolis, et d'en bien déterminer l'étendue, et je quittai les ruines de Thronium pour aller me jeter dans mon caïque.

Pendant les deux ou trois heures que j'avais passées dans ma course à Thronium, le vent qui m'était favorable le matin m'était devenu quelque peu contraire, sans être toutefois très violent; le temps d'ailleurs continuait à être magnifique. A onze heures, je fis lever ma voile latine et quittai la rive de la Locride. Tout en tirant de longues bordées entre le cap Kiliomeli et le cap Vromo-Limni, je ne me lassais pas d'admirer la beauté de cette enceinte de montagnes qui encadrait comme un lac cette mer sur laquelle je me berçais : le Knémis verdoyant avec ses murailles immenses de rochers rouges; puis le Kallidrome, qui ferme les Thermopyles; puis, par derrière, le Parnasse neigeux, qui s'étend bien loin comme pour rejoindre l'OEta, neigeux comme lui; et, de l'autre côté de la vallée du Sperchius, la pointe blanche du Velouki et la chaîne des monts Othrys, par lesquels on pénètre dans les plaines de Thessalie.

Malgré mes longues bordées, j'avançais peu vers le canal de Trikeri et vers la ville d'Oréos en Eubée, qui était le but de mon voyage. J'hésitai si, au lieu de suivre cette direction, je ne me ferais pas conduire dans la baie d'Aidipsos (1), pour visiter les restes de ses bains antiques et son temple romain enfoui, avec plusieurs constructions anciennes, sous la croûte sulfureuse déposée pendant une longue série de siècles par les eaux thermales; mais de là à Oréos, que je voulais voir, la route de montagnes est longue, âpre et difficile, et il m'eût fallu renoncer à parcourir le délicieux *bogaz* de Trikeri. Je pris donc mon parti; je fis raser les îles Lichades, et, en attendant que le vent me permît de pénétrer dans le bogaz, je me fis débarquer au pied du bourg de Lithada en Eubée, près d'une fontaine d'eau excellente placée à deux pas de la mer. Les Turcs avaient fait construire à leur manière une petite fontaine en forme de tombeau, pour recueillir les eaux de la source; mais les pierres de ce petit monument se sont écroulées, et la source s'en va se perdant sous le sable de la mer. Les marins de ces côtes, qui connaissent la bonté de cette source, viennent s'approvisionner de son eau en passant. Je m'assis sur un tapis que je fis jeter sur le sable auprès de la fontaine. Il y avait plus de cinq heures que je naviguais, et la brise, qui enflait ma voile pendant mes bordées, m'avait donné appétit. Je fis le meilleur des repas, arrosé d'une excellente eau très fraîche et d'une bouteille de non moins excellent vin de Bordeaux, en souvenir de notre généreuse terre de France. Mes matelots le trouvèrent moins bon que leur affreux vin résiné. Bientôt une légère brise favo-

(1) La ville d'Aidipsos, sous le nom de Lipsos, passa comme fief, au XIVe siècle, dans la famille des ducs de Naxie, par le mariage du baron d'Oréos avec la duchesse de Naxie.

rable se fit sentir, et nous nous hâtâmes d'en profiter pour entrer dans le bogaz.

C'était un spectacle gracieux, par ce beau soleil, de voir les légers bâtimens qui voguaient avec toutes leurs voiles sur cette mer unie, les uns faisant voile de Volo à Chalcis, les autres de Chalcis à Volo, d'autres se dirigeant vers Hagia-Marina, dans la Phthiotide d'Achille, tandis que celui-ci se tenait immobile au milieu des eaux, dressant comme un signal funeste sa bannière et ses voiles jaunes de quarantaine. A peine eûmes-nous dépassé l'entrée du bogaz que le vent tomba tout-à-fait, et j'eus à subir une de ces bonaces qui font le désespoir des marins. Pas un souffle de vent ne ridait la surface unie de la mer et ne tendait les plis de notre voile; nous étions là parfaitement immobiles. J'avais réservé les forces de mes matelots pour cette occasion, et je fis prendre les rames. Après deux heures, j'aperçus la fumée de Gardiki. Au-dessus de ce village sont les ruines de la capitale du petit royaume, ou plutôt de la baronie d'Achille, Larissa-Kremasti (la suspendue), où on trouve fréquemment encore des restes de monumens antiques. Elle est à une lieue de la mer et dans une situation fort pittoresque, en face des côtes montueuses d'Eubée, dont les belles et rapides pentes viennent se plonger dans les flots avec leurs verdoyantes et vastes forêts, qui ne sont animées par aucune habitation humaine. La côte de la Phthiotide offre des pentes plus adoucies et quelques villages fort gracieux. Du point où j'étais dans le bogaz, j'apercevais, vers la haute mer, l'île de Skiathos, qui s'étendait avec ses pentes douces vers la gauche, et l'île de Skopelos, qui surgissait avec sa montagne élégante vers la droite. Skiathos est renommée par les excellens vins blancs de son monastère; Skopelos est peut-être la plus gracieuse des îles de la Grèce par ses vallées ombragées et ses belles montagnes revêtues de grands bois qui se perdent dans la mer.

La brise du soir ne survint pas, comme elle le fait d'ordinaire après le coucher du soleil, pour m'aider dans ma navigation vers Oréos. La nuit tomba, mes matelots continuèrent à ramer, et j'avançai lentement et mollement, traçant avec ma barque et la rame de longs sillons de feu sur cette mer phosphorescente. Tout était silence et repos autour de moi; les rames seules de mon bateau interrompaient ce calme profond, comme les étincelles luisantes qu'elles faisaient jaillir en frappant les flots interrompaient seules cette profonde obscurité. Ainsi bercé sur cette belle mer, entre les rives de la Phthiotide et de l'Eubée, je me laissais aller doucement au bonheur de rêver, et je rêvais à mes amis de France. A minuit enfin, les rames avaient triomphé de la torpeur de la bonace, et nous entrions dans le port d'Oréos en Eubée. Tout le monde reposait sur la côte. Un brick du gouvernement grec, chargé de la garde du port, nous héla à notre entrée. Après avoir su que j'étais Français, le capitaine m'envoya offrir de venir coucher à son bord, où je serais plus à l'aise que dans une petite barque découverte, car à Oréos, et surtout à cette heure si tardive, il n'y avait aucun moyen de trouver un gîte. Je n'étais

pas fâché d'avoir à me rappeler plus tard cette nuit passée en plein air dans un port d'Eubée, au jour anniversaire de ma naissance, et je refusai l'offre obligeante du capitaine; puis je m'enveloppai dans mon manteau, m'étendis dans ma barque, et, me couvrant la figure d'un léger voile de gaze pour défendre mes yeux de l'humidité de la nuit, je m'endormis comme sur le meilleur des lits de France.

Dès quatre heures du matin, au moment où se firent apercevoir sur les eaux les premiers rayons de l'aurore, je m'éveillai. J'enlevai de ma figure mon voile tout humide de la fraîcheur de la nuit, je me débarrassai de mon vaste manteau, et regardai autour de moi. Une dizaine de petits bâtimens que je n'avais pu voir en arrivant à minuit étaient en panne çà et là, dans cette baie d'Oréos qui peut devenir un des ports les plus riches de la Grèce par la beauté de sa position et la bonté de son ancrage. Toute la côte appartient aujourd'hui à deux personnes dont les propriétés s'étendent des deux côtés du port. L'une est un Français de mes amis, M. de Mimaut, qui a renoncé très jeune encore à l'état militaire pour venir s'établir dans ces lieux dont la beauté le charmait, et dont les améliorations possibles tentaient son esprit philantropique et aventureux. Il possède là une magnifique propriété achetée d'un Turc de Négrepont au prix de 400,000 francs. L'autre propriétaire est ce même Turc nommé Méhémet-Bey, petit-fils d'un ancien pacha de Négrepont, qui possédait aussi par sa mère beaucoup d'autres riches *tchiflicks* (fiefs turcs) en Livadie. Pour ces vastes propriétés réunies, Méhémet-Bey, comme il me l'a dit lui-même à Athènes, ne recevait pas, sous l'administration inepte des Turcs, autant de revenu que lui en rapporte aujourd'hui l'intérêt seul de la somme qui lui a été payée par M. de Mimaut, tant l'arbitraire et la tyrannie sont funestes à ceux même qui les exercent.

La baie d'Oréos est grande et belle, et de toutes parts protégée par des montagnes bien boisées qui enceignent un beau vallon dont Hagi-Janni, propriété de M. de Mimaut, fait le plus bel ornement. Derrière ces montagnes boisées surgissent dans le lointain et sur divers plans de plus hautes cimes, En se retournant du côté des rivages de la Thessalie, on voit aussi de belles montagnes s'échelonner pittoresquement les unes derrière les autres. C'est d'abord le Plessidi ou Pélion, puis bien loin à gauche le Kissavo ou Ossa, puis plus loin encore à gauche, mais majestueux et tout couvert de neige, le poétique Olympe, qui domine toute la scène; enfin, à l'extrémité de cet horizon à droite, le mont Athos. Du côté de la Locride, on voit aussi de loin blanchir le Parnasse, mais il semble comme anéanti en présence du majestueux Olympe.

Je me fis débarquer près des magasins récemment construits par Méhémet-Bey. L'emplacement de l'antique Histiæa était probablement tout près d'Hagi-Janni, où on trouve encore, en fouillant la terre, beaucoup de restes d'anciennes murailles. Histiæa fut remplacée, suivant Strabon, par Oréos, située sur une colline à un quart de lieue de là. Le village moderne d'Oréos a suc-

cédé probablement à la ville antique. Au-dessus du village est une colline plus élevée, qui ressemble beaucoup, par sa forme allongée, à la Cadmea de Thèbes, et sur laquelle était placé l'Acropolis d'Oréos. Les grandes ruines de murailles et de tours qui en couronnent le sommet m'apparaissaient du rivage, et je m'y rendis aussitôt. Cette situation avait un intérêt tout particulier pour mes études sur la principauté française de Morée. Au moment de l'organisation de cette principauté, en 1205, l'île d'Eubée, qui avait été conquise par Jacques d'Avesnes, répartie par lui en fiefs donnés à ses amis ou à l'église de Rome, puis laissée entre les mains de ses compagnons d'armes au moment de son retour en France, fut disputée à la fois par les Vénitiens et les Français. Un traité concilia leurs différends et détermina les limites entre les droits commerciaux et maritimes des Vénitiens et la suprématie féodale des princes français de Morée. L'Eubée fut divisée en trois grands fiefs : celui de Carysto, à la pointe méridionale; celui de Chalcis, au centre; et celui d'Oréos, à la pointe septentrionale de l'Eubée. Trois frères, les Dalle Carcere, de famille véronaise, obtinrent ces trois fiefs, avec l'alliance commerciale de Venise et sous la suzeraineté féodale des Villehardouin. Tous trois, en qualité de pairs du prince et hauts barons, avaient le droit de guerre privée et le privilége de bâtir des châteaux-forts au centre comme sur les frontières de leurs baronies. C'étaient les restes de ces châteaux-forts que je venais visiter en Eubée. J'eus beaucoup de peine à me frayer une voie jusqu'aux ruines de l'Acropolis d'Oréos, à travers l'épaisse et haute végétation de la colline. La rosée était si abondante, que j'étais complètement mouillé jusqu'aux épaules. Tout le long de l'enceinte on retrouve les assises à large pierre, qui annoncent l'époque hellénique; mais tout à côté surgissent les ruines des tours carrées des Francs, qui flanquaient ces murs. On retrouve encore quatre de ces tours. L'une d'elles a conservé en entier son mur de côté. Sur le haut des créneaux brisés, une cigogne a posé son nid, et elle y domine, debout et paisible, s'élançant de temps à autre pour saisir et rapporter la proie destinée à sa couvée. Au milieu de ces débris croissent de hautes herbes; une vieille femme, dont la cabane est placée au pied des tours, fait paître ses chèvres et semble la propriétaire incontestée de ce vieux manoir féodal. Dans l'intérieur de cette enceinte sont les restes amoncelés de l'antique église, que recouvre comme avec respect une herbe épaisse. La porte de cette forteresse franque était située sur le côté de la colline et de la plaine par lequel se dirige la route d'Oréos à Xirochori, et la partie inférieure de cette porte, arrondie de manière à bien indiquer sa forme générale, s'y conserve encore sur ses deux soubassemens. La position de cette forteresse était aussi belle qu'imposante.

Cette excursion matinale, après ma navigation de la veille, avait vivement éveillé mon appétit; mais il ne me restait aucun moyen de le satisfaire. Comptant trouver au village d'Oréos au moins quelques œufs et un peu de lait, j'avais distribué le reste de mes provisions à mes matelots, qui avaient

pris le large et s'étaient éloignés de l'Eubée. Il n'y avait ni œufs, ni poulets, ni vaches, dans ces pauvres *calyvia*. Tout ce qu'on avait à me présenter, c'étaient quelques deniers tournois de l'ancienne principauté française de Morée et du duché français d'Athènes, avec quelques médailles d'argent et de cuivre de l'antique Histiæa, ramassées par les laboureurs dans les champs voisins; ces monnaies prouvaient à la fois l'importance de la ville antique et celle de la seigneurie féodale du moyen-âge. Je les achetai;

Mais le moindre grain de mil
Était bien mieux mon affaire.

Il me fallut pourtant patienter et attendre l'arrivée des chevaux que j'avais envoyé chercher à Xirochori, la grande ville de cette partie du monde, à une lieue de là. Ils arrivèrent enfin, et je partis.

Le chemin d'Oréos à Xirochori serait facile à transformer en route carrossable, ce que ne manquera sans doute pas de faire promptement à ses frais M. de Mimaut. Xirochori est une ville de deux mille cinq cents habitans. M. de Mimaut, qui n'a pas encore bâti de maison pour lui, était allé faire une promenade en France et en Suisse. A défaut de son hospitalité amicale, je cherchai un *konaki* ou gîte public quelconque. Un café était ouvert sur la place; mais il n'avait à m'offrir d'autre chambre que la chambre publique, la seule chambre de la maison; d'autre nourriture qu'une tasse de café à la turque. Une auberge ou simple cabaret est chose dont on ne comprend pas la possibilité en Grèce. Au moment où j'étais ainsi incertain sur mon abri de la journée, un habitant du pays, M. Diamanti, qui venait d'être informé de l'arrivée d'un étranger, accourut à moi, m'offrit sa maison de la manière la plus gracieuse, et fit diriger à l'instant de ce côté mon *agoiate* (muletier), mes chevaux et mes effets de voyage. Je ne me fis pas prier long-temps pour accepter une hospitalité si opportune. J'entrai avec lui dans une maison de fort bonne apparence, et pris place sur un très comfortable divan qui régnait tout autour de la pièce principale. Le *glyko*, ou confitures du pays, le verre d'eau fraîche, le café et la longue pipe, me furent à l'instant apportés et servis par sa jeune femme et par sa sœur, deux fort jolies personnes agréablement et simplement parées à la mode du pays. C'est une des habitudes les plus gracieuses de l'hospitalité grecque. Aussitôt que vous entrez dans une maison, on vous présente le glyko, l'eau fraîche, le café et le chibouk. Dans les maisons les plus modestes, la maîtresse du logis apporte le plateau, vous le présente avec un léger salut assez digne, puis vous apporte le chibouk, qu'elle allume elle-même, et, vous le présentant d'une main, s'incline gracieusement en plaçant l'autre main sur son cœur. Dans les maisons riches, les serviteurs tiennent le plateau, mais c'est la maîtresse de la maison elle-même qui vous présente le café et le chibouk avec le même geste affectueux et modeste et le même cordial salut de la main posée sur le cœur. Je me reposai avec délices au milieu de cette famille si bienveillante; mais la légère

cuillerée de glyko et la légère petite coupe de café, semblable à un élégant coquetier enchâssé dans une enveloppe en filagramme d'argent, ne me faisaient sentir que plus vivement les pointes de l'appétit. Je n'osais dire un mot à cet égard, dans la crainte de causer le moindre dérangement à mes hôtes, et je me dérobai pour aller dans la ville en quête d'un moyen quelconque d'approvisionnement. On m'indiqua à l'extrémité de la ville une humble calyvia où je pourrais trouver quelques œufs frais, et je m'y rendis à l'instant même. Un bon vieux paysan me vendit quelques œufs et voulut bien se charger de les faire cuire chez une voisine, et d'aller m'acheter du sel, du pain et du vin. Tout cela était d'excellente qualité et fort abondant; mais jamais le paysan ne voulut recevoir au-delà du prix du pays, c'est-à-dire cinq sous pour le tout, œufs, pain et vin; c'était là une hospitalité bien noble dans sa pauvreté, et je ne pus lui en montrer ma reconnaissance qu'en lui donnant d'excellent tabac d'Armyros que j'avais avec moi. J'avais souvent entendu parler en Europe de l'avidité et de la friponnerie des Grecs, mais je déclare que pendant tout le cours de mon voyage je n'ai trouvé partout dans les maisons grecques qu'une hospitalité de franc aloi et une honnêteté souvent ferme et fière. La race albanaise ne se pique pas des mêmes bons sentimens, et ne mérite pas toujours les mêmes éloges. Le reproche toutefois ne doit pas être trop généralisé, et j'ai trouvé aussi de nombreuses et honorables exceptions à ces défauts du caractère albanais.

Pendant qu'assis dans le verger de la calyvia, à l'ombre d'un immense figuier, j'étais occupé à savourer mon excellent repas en causant avec un vermeil petit enfant de la calyvia voisine, et en contemplant avec admiration les chaînes du Pélion, de l'Ossa et de l'Olympe, qui se déroulaient devant moi, voici que tout à coup survient mon hôte Diamanti. Il s'était enquis de moi, avait appris la cause de mon départ, et m'avait suivi pour m'avertir que le déjeuner m'attendait chez lui. Je m'excusai de mon mieux et rentrai avec lui. Nous nous mîmes à table, lui, son frère, qui était un jeune et coquet pallicare, à la taille de guêpe, bien serrée par une ceinture de soie, et à la veste élégante de couleur tendre à longues raies, et moi. Les femmes ne prennent jamais place à table avec l'étranger; elles le servent ou se tiennent debout à la porte intérieure à regarder et à écouter. Il y avait ce jour-là une fête champêtre très populaire dans les environs de Xirochori. Mon hôte, qui avait compté sur ma curiosité, m'annonça qu'il avait fait chercher dans toute la ville une selle à la française pour moi, car j'avais renvoyé la mienne à Athènes; qu'il avait été assez heureux pour la trouver, et qu'il me l'offrait avec un de ses chevaux pour aller avec lui et sa famille à cette fête nationale, où toutes les femmes de la ville ne manqueraient pas de se rendre, mais où ne pouvait assister aucune femme non encore mariée. A ce moment, je vis descendre à la porte de la maison, d'un fort bon cheval équipé à la française et la cravache en main, un homme d'une cinquantaine d'années, en habit franc, et, d'un beau cheval équipé d'une selle anglaise, une jeune et jolie per-

sonne de seize à dix-sept ans, en habit d'amazone. C'était un habitant de Rhodez dans l'Aveyron, un M. Falguer, qui s'étant laissé captiver par la beauté du pays, avait fait venir ses capitaux de France, s'était marié, s'était établi dans une fort jolie propriété non loin de Xirochori, et y vivait paisiblement avec sa femme et sa fille, la jeune personne au teint blanc et rose, à la physionomie vive et douce, que je voyais devant moi. En passant dans la ville, il avait appris, car les nouvelles se répandent vite en Grèce, qu'un de ses compatriotes de France était descendu chez Diamanti, et il venait m'offrir ses services, ses chevaux et sa maison. A peine avais-je eu le temps d'entrer en communication tout amicale avec mon compatriote M. Falguer, qu'arrive un autre étranger domicilié dans le pays, M. Stolly, intendant de M. de Mimaut. Avant de partir pour la France, M. de Mimaut lui avait écrit que je passerais en Eubée, et il lui avait recommandé de me bien accueillir. M. Stolly avait été informé, en venant à la ville, qu'un étranger était arrivé le matin, et il ne douta pas que cet étranger ne fût précisément le Français qui lui était recommandé par M. de Mimaut, car l'intérieur de l'Eubée, qui n'était jamais visité des étrangers au temps de la domination turque, ne l'est pas davantage aujourd'hui, même des consciencieux et réguliers touristes de l'Angleterre. Il accourait donc avec empressement m'offrir ses services et mettre à ma disposition sa maison, ses chevaux pour visiter le pays et les magnifiques villages et terres que venait d'acheter M. de Mimaut, Hagi-Janni, Castaniotis, et Hagi-Balani (l'antique Artemisium). J'étais encore à le remercier, lorsqu'arriva le commandant de la place de Xirochori, le major Mavromichalis, parent des Mavromichalis du Magne, qui venait m'inviter à un repas champêtre donné par lui à des dames et à ses amis sur la pelouse d'Hagios Nicolaos, à deux lieues de là, à l'occasion de cette même fête annuelle qui s'y célébrait.

J'acceptai avec empressement. On sella les chevaux, et nous nous disposâmes à nous mettre en route. M[lle] Falguer, en qualité d'étrangère et surtout de Française, usant de son droit de rendre élégant ce qu'elle trouve élégant, fut la seule jeune fille qui se joignit à la cavalcade, tout aussi à son aise dans son costume parisien, au milieu de tant de costumes divers, que si elle eût suivi un *steeple-chase* près du bois de Verrières. Le reste de la population féminine se pressait, en avant et en arrière, tantôt sur un haut édifice de châles et de tapis, tantôt en croupe avec un mari ou avec une amie. De voitures, point; les routes sont inconnues ici; les sentiers ne sont pas encore devenus des chemins. Les jeunes filles regardaient mélancoliquement partir cette foule joyeuse, appuyées sur leur porte, lançant quelques beaux regards non perdus, et se promettant bien de se joindre l'année suivante à la fête des femmes mariées. Nous chevauchâmes gaiement à travers les prés, les ruisseaux, les bosquets. De temps en temps, la chute de quelque cavalier aventureux excitait de fous rires. Le spectacle de cette foule d'hommes et de femmes de tous costumes, à cheval et à pied, eût mérité le pinceau de Scheffer, de

Delacroix ou de Johannot. A ma droite, un mulet rebelle baissait constamment la tête entre ses jambes pour mieux déranger l'équilibre d'une belle Hydriote, laissant voir plus qu'elle ne le croyait la perfection de sa jambe et de son pied bien chaussé. A ma gauche chevauchait gravement un montagnard du Parnasse, avec ses grosses moustaches tombantes, sa longue pelisse de peau de mouton bien blanche, et sa ceinture garnie de son grand couteau et de ses deux longs pistolets; en avant, c'était un léger pallicare à la veste de soie et à la taille fine, caracolant sur une grosse selle turque, avec une chaîne de fer en main au lieu de bride; plus loin, deux jeunes femmes de l'Eubée, assises sur le même cheval, riaient du dérangement perpétuel de leur joli costume et du danger sans fin de leur équilibre. Tous et toutes chantaient, riaient, folâtraient : cela ressemblait beaucoup à la gravure du pélerinage à Canterbury, car le papas lui-même n'y manquait pas, et nous allions aussi à une sorte de pélerinage, puisque le rendez-vous était fixé sur le bord de la mer, sous les beaux platanes de l'église de Saint-Nicolas. C'est autour des églises que se trouvent toujours les plus beaux arbres, les plus beaux gazons et les plus pures fontaines de toute la Grèce. Le respect dû à l'église et à son patron assure le respect pour tout ce qui l'environne : une croix tracée grossièrement à la main sur un mur suffit pour en assurer l'inviolabilité.

La fête était déjà commencée. Des musiciens, établis sur différens points, étaient devenus le centre d'une immense ronde d'hommes et de femmes réunis au hasard; d'autres étaient assis en cercle autour d'un repas champêtre auquel ils appelaient tous leurs amis; de tous les grands arbres pendaient des escarpolettes où venaient se faire balancer les femmes accourues de tous les environs, certaines qu'un mauvais temps imprévu ne viendrait pas, comme chez nous, troubler leurs plaisirs, car ce jour-là la femme la plus grave tient à honneur d'assister à la fête et de s'y montrer la plus gaie et la plus folâtre. Quoique animée, cette foule si mélangée est toujours convenable et polie. Pendant que la guitare grecque et le tambour appelaient les Grecs à la danse, le major Mavromichalis, qui avait fait étendre de vastes tapis sur les gazons et placer à l'entour des bâts revêtus de petits tapis pour servir de siéges, faisait les honneurs de son nombreux festin, qui fut gai et décent. A mesure que les repas finissaient, tous se mettaient en danse et formaient des rondes. Il y a dans ces danses beaucoup plus de mouvement et plus de grace que dans les rondes ordinaires. Les femmes, encouragées dans leur gaieté, se livrent avec un innocent abandon au plaisir de la danse. A chaque cercle que trace la ronde, le couple conducteur se renouvelle successivement, et chaque couple tâche de surpasser le précédent, la femme en légèreté et en aisance, l'homme en vigueur et en agilité, tandis que les autres danseurs suivent en chantant et en exécutant des pas et des mouvemens tour à tour simples et légers. Notre ronde terminée, une de nos compagnes d'Hydra, mariée à un Eubéen de Xirochori, se mit en avant avec un pallicare pour

exécuter une danse à deux dans laquelle elle excellait. C'est une sorte de tarentelle, et, comme la tarentelle napolitaine, une allégorie parlante de poursuite amoureuse. Chacun des deux danseurs tient en main une écharpe qu'il balance et tourne élégamment autour de lui-même et autour de son danseur et de sa danseuse. On se cherche, on s'évite, on se retient avec son écharpe, on se fuit, on se boude, on se fait mille coquetteries, et on termine par quelques pas assez vifs qui achèvent de rendre tout-à-fait claire l'allégorie de cette danse. Exécutée aussi gracieusement que je l'ai vu, avec ces jolis pieds, ces grands yeux et ce joli costume, la tarentelle d'Hagios Nicolaos aurait partout le plus brillant succès. Le pas styrien, la mazourque, et même la cachucha de M[lle] Ellsler, sont bien loin de valoir la grace légère de cette simple danse.

La fête champêtre des femmes d'Eubée, qui, dans un pays où les traditions sont si vivaces, remonte peut-être à la plus haute antiquité, se termina avec la chute du jour. Nous repartîmes tous ensemble, femmes et hommes, au nombre de plus de deux mille, piétons et cavaliers, qui à pleine course et de chute en chute à travers prés et champs de maïs, qui d'une manière plus calme, le long des ruisseaux et des halliers. Les jeunes filles de Xirochori attendaient toutes en dehors de leurs maisons pour avoir des nouvelles de la fête, qui semblait se prolonger encore au milieu des rues de la ville. Mes excellens hôtes firent tout leur possible pour me retenir quelques jours à Xirochori, mais j'avais à remplir des devoirs envers l'intendant de M. de Mimaut, logé à une demi-lieue de la ville, à Kamaria, et envers mon compatriote M. Falguer, fixé à une lieue de là, et je quittai avec regret cette ville et cette famille si hospitalière.

Kamaria est un joli petit hameau situé au milieu des arbres et des ruisseaux, et partout où il y a de l'eau dans un pays où le soleil est si puissant, la terre ouvre son sein prodigue à tous les vœux. L'habitation de M. Stolly est simple, mais bien bâtie et très comfortable. Je ne pus m'y arrêter que quelques instans; déjà la nuit arrivait, et j'avais pour me rendre à Monokarya, où demeure M. Falguer, une heure de marche à travers des sentiers difficiles. M. et M[lle] Falguer connaissaient heureusement les moindres détours de ces sentiers, et nos chevaux étaient habitués à cheminer à travers forêts, torrens, rochers et terres labourées. Nous arrivâmes tard chez M. Falguer, et je ne pus me former aucune idée ni du pays, ni de la maison, qui me sembla cependant bien bâtie et spacieuse. A l'intérieur, tout rappelait une bonne maison de France : larges sophas, épais tapis, meubles commodes, chaises à la française, chose introuvable dans les provinces de la Grèce, large et haute table à manger, où on s'assied à l'aise sans croiser les jambes sous soi, souper simple et délicat, et accueil bienveillant de la maîtresse de la maison, grecque d'origine, c'était là un doux repos de mes fatigues. Pour dernier raffinement de luxe, je trouvai dans ma chambre un excellent lit, au lieu du tapis où je m'attendais à chercher le sommeil à l'abri d'un grand platane et sur le *chaiati* (perron de bois) d'une masure de village.

L'habitation de M. Falguer, à Monokarya, ressemble beaucoup à la maison de ferme d'un bon domaine de Normandie, et la cour, entourée des écuries, étables et bâtimens d'exploitation, me rappela tout-à-fait, le matin à mon lever, une cour de grande ferme. En Eubée, c'est un véritable château. Il est seulement à regretter que l'habitation n'ait pas été bâtie sur la colline voisine, d'où elle aurait commandé de fort beaux points de vue. Là où elle est placée, elle n'a en perspective que l'intérieur du domaine et le bois d'agrément qui l'entoure.

Après avoir joui avec délices du bon accueil de mon compatriote et de sa famille, et visité tout cet établissement si utile au pays par l'exemple d'une bonne culture et d'une administration paternelle et juste, je montai à cheval et pris congé de mes hôtes, qui m'accompagnèrent jusqu'à la lisière de leurs bois. Toute cette route de Monokarya à Kokkino-Milia, d'où partent les deux routes qui se rendent à Achmet-Aga, l'une par les ruines de la ville antique d'Orovios et le bord de la mer jusqu'à Limni, l'autre, que je suivis de préférence, par les vallées intérieures du Xeron-Oros ou Xero-Vouni, est un parc continuel avec la végétation la plus riante et les sites les plus variés. Tantôt on arrive au sommet d'une montagne d'où on aperçoit en entier le bogaz de Trikeri avec les côtes brisées du golfe de Volo jusqu'au golfe de Salonique et au mont Athos, tantôt c'est un autre côté de la mer qui vous apparaît avec les îles de Skiathos et de Skopelos; puis, en se tournant du côté opposé, on voit encore au-dessous de soi la mer avec le golfe de Talante et les chaînes du Knémis et du neigeux Parnasse aux bornes de l'horizon. A quelques milles plus loin, la scène change. Vous êtes enfoncé dans une vallée profonde et solitaire fermée de tous côtés par une barrière de hautes montagnes, le Kandili avec ses flancs rocheux, le Xero-Vouni dont les crêtes aiguës sont entrecoupés de pentes boisées, et derrière elles le pic neigeux du mont Delphi à l'est de Chalcis. Pendant plus de douze lieues on voyage à travers des forêts épaisses ou des prairies verdoyantes et sur le bord de ruisseaux abondans. La nature ici a tout fait pour l'homme, mais l'homme manque à la terre d'Eubée, et sur ces collines et dans ces vallées si propres à toute culture, on ne rencontre pas un habitant, même pour en recueillir les fruits. A peine sur tout cet espace trouve-t-on, à Kokkino-Milia sur la hauteur, à Kourkoulous située à mi-côte, à Mandianika placée sur le chemin, et toutes dans des situations charmantes, quelques misérables calyvias de cultivateurs. Ce n'est qu'autour de ces villages qu'on aperçoit quelques champs cultivés çà et là, et ce peu de culture suffit pour montrer ce que l'homme y pourrait obtenir de la terre. Tous les grains y viennent presque sans soins. Le vin y est excellent, mais, comme on n'a ici ni pressoirs, ni cuves, ni tonneaux, ni celliers, ni caves, que le vin y est fabriqué à l'air, qu'il fermente à l'air, qu'il est jeté ensuite dans des outres et tenu dans des lieux chauds, il ne peut manquer de s'aigrir promptement et à peine peut-on le conserver six mois. Les arbres sont magnifiques, mais il n'y a ni scierie pour les mettre en valeur ni route

pour les exploiter. Les Turcs, qui étaient propriétaires d'une bonne partie des terres d'Eubée, ne s'imaginaient pas qu'on pût tirer parti d'un autre arbre que des arbres à fruit, et ils laissaient dépérir les forêts. Après leur départ, la population grecque, impitoyablement frappée par eux, n'était plus assez nombreuse pour suffire à la culture bien entendue de la terre. Avant la conquête turque, il y avait en Eubée une population de plus de cent vingt mille habitans chrétiens. Pendant les années qui ont précédé la révolution, on n'y comptait plus que cinquante-sept mille Grecs et six mille six cents Turcs, et en 1833 seulement trente-huit mille chrétiens et quatre mille cinq cents Turcs. Le nombre des pieds d'oliviers en rapport régulier était alors de quatre mille. Tous les habitans étaient divisés en cinq mille *hanés* ou familles. Les contributions étaient imposées ordinairement à raison de 300 piastres et quelquefois au-dessous, mais jamais moins de 200 pour chaque hané. Cette somme comprenait non-seulement les taxes régulières, mais aussi les impôts arbitraires ou irréguliers. Il y avait aussi de temps à autre des taxes imposées arbitrairement par les pachas, mais la somme qui arrivait au trésor du sultan, pour cette grande et belle île, n'excédait pas 250,000 à 300,000 piastres, tant était déplorable l'administration de ce gouvernement ignare. Depuis le départ des Turcs, quelques étrangers riches, des Français, des Anglais, des Allemands, ont acheté plusieurs belles propriétés de ce côté et cherché à y amener un peu d'aisance par un travail bien dirigé; mais, dans une île qui pourrait nourrir cinq cent mille habitans, les bras manquent partout à la culture.

Je m'arrêtai quelques instans pour faire reposer mes bêtes au bas de Kokkino-Milia, dans un épais bouquet d'arbres, au pied d'un torrent. Il y a là les sites les plus heureux pour un peintre paysagiste, et la transparence de l'air de la Grèce leur donne un éclat qu'on ne trouve jamais dans nos climats. Les arbres surtout offrent les plus belles études. Comme ils ne sont jamais taillés ni coupés, ils poussent avec une indépendance de formes et une puissance inconnue dans les pays où la main de l'homme les tourmente sans fin. Ici c'est un saule ou un frêne dont les racines ont été creusées à jour par un ruisseau et forment comme un pont suspendu sur ses deux rives, tandis que le ruisseau se fraie une route paisible sous cette voûte de racines et de verdure; ailleurs c'est un grand platane isolé au milieu d'une prairie et entouré de tous côtés de festons de vignes qui forment un berceau impénétrable au soleil. Autour des troncs de tous ces arbres croissent des fleurs aux couleurs les plus vives, tandis que des milliers de rossignols luttent entre eux d'harmonie. Ce pays me rappelle les plus riches vallées du Schwarz-wald et de l'Oden-wald avec le soleil d'Italie pour les éclairer.

Une fontaine d'eau excellente, et l'ombre d'un grand arbre au pied du petit coteau de Mandianika, me déterminèrent à y fixer mon campement jusqu'au lendemain matin. J'envoyai chercher quelques provisions au village, et m'étendis paisiblement à l'ombre sur mon tapis, savourant avec délices

mon café improvisé et mon chibouk de Yenitsché, en attendant le repas et le repos du soir. Il y avait quelques minutes que j'étais installé, quand m'arriva une députation du village de Mandianika, pour faire appel à ma science médicale supposée. Tout Franc en Orient, et tout Franc surtout portant bâton, passe pour médecin, et à mon costume franc tout pastoral, composé d'un pantalon et d'une veste de coutil blanc avec chapeau rond de feutre gris, à ma *mangoura* ou houlette grecque, on m'avait sans doute pris pour un médecin, peut-être pour un astrologue. Le village de Mandianika était travaillé par la fièvre, qui règne assez constamment dans ces vallées inhabitées de l'Eubée. Devenu médecin malgré moi, je suivis la députation dans ces pauvres calyvias. Presque partout la fièvre exerçait ses ravages sur tous les sexes et tous les âges. A mon départ de Paris, je m'étais muni d'une large provision d'excellent kinine divisé d'avance en petits paquets de deux grains. J'en fis ample distribution, en fixant magistralement les doses proportionnelles à prendre. Je m'étais fait si grand homme par mon air grave et solennel, qu'en sortant de là, tout le monde accourait pour consulter le médecin franc. L'un m'ouvrait sa bouche et me montrait sa langue appesantie ou ses gencives enflammées, et je faisais distribution de ma crème de tartre; une autre portait ma main sur son ventre grossissant comme atteint d'hydropisie, et voulait que je lui rendisse la fraîcheur de son teint et la souplesse de ses membres; celui-ci était muet, et voulait que je le fisse parler, sourd, et voulait que je le fisse entendre, aveugle. et voulait que je le fisse voir. En cas d'embarras, j'avais une panacée qui m'était propre, panacée facile à confectionner à bon marché en Grèce, où il y a beaucoup trop de poulets : j'ordonnais du bouillon de poulet.

Je m'apprêtais à aller reprendre mon kief sur mon tapis ombragé, quand je vis venir à moi une nouvelle députation. L'orateur avait une sorte de mauvaise honte à s'expliquer nettement. C'était comme un voltairien surpris à une procession, comme un esprit fort remettant son départ au samedi, comme un médecin de la faculté se faisant magnétiser, tous d'autant plus disposés à se montrer amers dans leurs attaques publiques qu'ils sont plus souples et plus timorés dans leur obéissance secrète. Mon homme m'avoua qu'à tous les fléaux qui poursuivaient le village venait de s'ajouter un fléau plus redoutable : on avait découvert un *vourkolakas* ou vampire! et il me demandait le moyen de s'en délivrer. On n'ignore pas sans doute ce qu'est un vampire; pourtant je crois devoir donner à ce sujet quelques explications.

Avant la dernière révolution grecque, on enterrait les morts sans cercueil et on les déposait dans la terre, tantôt enveloppés de simples linges, et tantôt, quand c'étaient des personnages notables, revêtus de leurs plus beaux habits. La terre dans ce pays est si brûlante, qu'en peu de mois elle a dévoré la chair, et que les os restent dépouillés comme un squelette. Après un an, de même que chez nous on célèbre un service anniversaire pour les morts, on fait dans l'église grecque la cérémonie de l'*anacomidi*. On convoque le

plus grand nombre de prêtres que l'on peut, jusqu'à cent prêtres quelquefois; on se rend au champ de mort qui entoure l'église, on déterre le cadavre ordinairement desséché, on lave bien les os dans une eau parfumée, on les enferme dans un petit sac de toile, et on se dirige en pompe vers l'église pour la liturgie. Après le service, on distribue à tous les assistans, aux frais de la famille, des grains de blé cuit, des raisins secs, des amandes et grenades cuites dans du caramel, des noix sèches, des pois appelés *leblebia,* une espèce de céleri appelé *makedonisi,* du pain, du vin et même de la viande. Les pauvres arrivent avec une écuelle pour recevoir une plus large part de ce *kolyva* ou mélange (1), et les riches se contentent de quelques grains ou fruits secs, que chacun accepte en souvenir du mort, en prononçant les mots: *O theos synchoresei ton,* Dieu lui pardonne. Puis les prêtres reçoivent la rétribution appelée *sarandari,* comme après le premier service des morts, pour dire pendant quarante jours la prière nommée *mnemosinon,* souvenir, et on porte le sac mortuaire pour le suspendre au mur d'une chambre réservée de l'église, jusqu'à ce que, tout souvenir de la personnalité de ces restes s'étant éteint dans les familles de la paroisse, on les dépose en commun dans un souterrain appelé *kimitirion,* cimetière, lieu de repos, ou *polyandrion,* lieu de sépulture commune.

Voilà ce qui se passe quand, lors de la cérémonie de l'*anacomidi,* on a retrouvé les os bien secs et bien dépouillés; mais la vertu de la terre n'est pas toujours la même, et quelquefois il arrive que le cadavre, au moment de cette cérémonie, est retrouvé comme à l'heure de la mort. Chez nous, c'est un signe de la sainteté du mort, et cette conservation est même nécessaire après cinquante ans, pour avoir droit à la béatification. Chez les Grecs, c'est une preuve que le mort a eu une conduite criminelle pendant sa vie, qu'il a été *aphorismenos* (excommunié) au moment du trépas, et que, conservant ses mauvaises habitudes après sa mort, il s'est levé toutes les nuits de sa tombe pour aller sucer le sang des vivans, dont il a dû se nourrir pour se conserver ainsi. Le peuple croit que l'aphorisme ou excommunication transforme toujours le mort en *vourkolakas,* ou vampire, et un vampire est l'être le plus redoutable qu'on puisse rencontrer. Beaucoup de familles, dans la crainte de voir leurs parens prononcés vampires au jour d'épreuve de l'*anacomidi,* ont pris l'habitude de ne célébrer cette cérémonie qu'après cinq et même dix ans;mais malheur à la mémoire de leurs ancêtres si, au jour de l'*anacomidi,* il n'est pas réduit à l'état parfait de squelette; cela seulement prouve en effet qu'il a renoncé aux affaires de ce monde pour ne plus s'occuper que des affaires de l'autre. Or, au moment de mon arrivée, une des meilleures familles du pays avait eu le chagrin d'apprendre qu'un parent, estimé cependant pendant sa vie, était devenu un *vourkolakas* après sa

(1) Le *kolyva* est distribué neuf jours, puis quarante jours, puis six mois, puis un an après la mort, puis au jour de l'*anacomidi.*

mort, et que sa mémoire était livrée à toutes sortes d'imprécations. C'était pour se défendre contre le vampire et pour le rendre au repos qu'on venait me consulter.

Je rassurai complètement les esprits inquiets et les parens du vampire. « L'homme mort, leur dis-je, était un grand voyageur comme moi. Il s'était beaucoup fatigué pendant sa vie, et devait se reposer sous terre plus long-temps qu'un autre après sa mort, pour entreprendre son dernier voyage d'adieu et de migration finale. Vous avez eu tous très grand tort de ne pas le laisser reposer plus long-temps. Il faut le réenterrer bien soigneusement et lui donner un parfait repos pendant dix ans encore, qui représentent les migrations et les fatigues de ses dix plus pénibles années. Pendant ce temps, chaque année vous donnerez le *sarandari* au papas pour qu'il dise son *mnemosinon*, seulement pendant dix jours, et, en mémoire de mon confrère le voyageur, je vous demande l'autorisation de payer le premier *sarandari* (de 2 à 3 francs); puis vous pourrez en toute assurance célébrer l'*anacomidi*, et je vous déclare que pendant ce temps le mort reconnaissant dormira fort paisible et ne donnera ni tourment ni crainte à aucun de vous. »

Mon arrêt rassura tout le monde. Je me disais comme le charlatan du bon La Fontaine :

Avant l'affaire,
Le roi, l'âne ou moi, nous mourrons.

Et de plus je comptais qu'avant dix années révolues, l'instruction, qui a fait déjà en Grèce de si rapides progrès, se serait étendue avec plus de rapidité encore, et que ce vieux préjugé, déjà affaibli, serait complètement éteint alors. Je regagnai donc ma fontaine avec la conscience fort calme, j'arrangeai mon tapis pour jouir de tous les charmes du meilleur kief possible, et, sans vouloir accepter l'hospitalité d'une cabane dont je redoutais les habitans secrets, je me préparai doucement au pied de mon arbre, sans crainte du vampire, à mon sommeil de la nuit.

BUCHON.

(*La suite au prochain n°.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Le Dix-huitième Siècle,
PAR M. ARSÈNE HOUSSAYE (1).

Un Ménage de Garçon en Province,
PAR M. DE BALZAC (2).

Lorsqu'un livre agréable dans sa forme légère a su nous plaire, il est difficile, en l'oubliant lui-même, de ne pas se souvenir du moins qu'il nous a fait plaisir; c'est ainsi qu'on se rappelle volontiers le charme des mille petites histoires que M. Jules Janin, il y a déjà de cela dix ou douze ans, écrivait au courant de sa plume. L'aimable conteur les composait alors sans presque y songer, un peu au hasard, semblable au semeur prodigue et distrait qui laisse tomber toutes les graines de sa vanne, sans choix ni réflexion, sachant que toutes seront appelées à fructifier comme il plaira à Dieu. Le beau temps de babillarde et nonchalante paresse que c'était là! Mais comme il s'est vite enfui, emportant toutes ces roses demi-fanées qui n'ont laissé que le souvenir de leur fugitive fraîcheur!

Quant à leur doux et gracieux parfum, si quelqu'un pouvait encore nous le rappeler aujourd'hui, ce serait M. Arsène Houssaye dans sa nouvelle publication du *Dix-huitième siècle.* Fraîche imagination, cœur léger, esprit tout de saillies et de caprices, il a en effet pris à son maître, à son ami, ses meilleures qualités et ses plus charmans défauts; mais, disciple intelligent et sensé, il a vite mêlé ces qualités et ces défauts à d'autres qui lui sont propres.

(1) Chez Desessart, éditeur, 2 vol. in-8°.
(2) Chez Souverain, éditeur, 2 vol. in-8°.

L'auteur du *Dix-huitième siècle* a bien accepté le reflet de M. Jules Janin, mais il s'est gardé de se reposer à son ombre. Depuis l'année de ses débuts, en s'étudiant, s'observant et se corrigeant lui-même, il a voulu se créer une originalité. Ses premiers livres nous montraient en lui un jeune écrivain romanesque, insouciant, plus enclin à la rêverie qu'à la réflexion, plus amoureux de la gloire de Gessner que de celle d'un romancier sérieux. Ses contes n'étaient, à vrai dire, qu'un paysage perpétuel, qu'une chanson d'amour; et quant à ses personnages, ils semblaient vivre au temps de l'âge d'or, n'ayant d'autre souci que celui de cueillir des fleurs et d'en parer leurs bien-aimées. Je me souviens d'un chapitre de *la Couronne de Bleuets,* où une jeune Champenoise se baigne dans un frais ruisseau, et se tresse une couronne tout en folâtrant dans l'onde. Un « pâle poète » est caché sur la rive, derrière un saule, et il contemple ce gracieux tableau. — Les *Aventures galantes de Margot,* et d'autres que je ne nomme pas, sont aussi de pures idylles : un nuage, un buisson, quelques pieds d'eau dormante y suffisent à l'action. Quant à l'homme, on le voit à peine rire ou pleurer, souffrir ou être heureux, vivre enfin dans ce paysage qui ne devrait être qu'un cadre. Assurément, ce qui manquait alors à M. Houssaye, c'était l'observation. Il avait besoin de regarder sentir autour de lui, de sentir lui-même et d'étudier les passions, tant dans son propre cœur que dans le cœur des autres hommes. La méditation lui était encore une qualité indispensable, car, après avoir observé, il devait réfléchir et se demander d'après quelles lois il lui faudrait faire agir ses personnages, et aussi dans quelles conditions ils se trouveraient le mieux posés pour émouvoir et intéresser le lecteur. Il lui restait aussi à mieux ordonner une composition, à en mieux arrêter le plan. Ses chapitres se suivaient un peu au hasard. Ce manque de régularité dans ses œuvres y jetait de l'indécision, de la confusion même, et souvent, après avoir fermé le volume, on cherchait encore la donnée première du roman.

M. Arsène Houssaye, il faut le dire, rachetait ces défauts, inséparables de la première jeunesse de tout écrivain, par de précieuses qualités de style. Sa phrase avait déjà, comme celle de M. Jules Janin, de l'éclat, du trait, et souvent elle était plus ferme, plus nette encore; des incorrections, même grammaticales, pouvaient cependant y être parfois relevées. Remarquable à plus d'un titre, ce style n'était pas encore tout-à-fait formé, calme, uni, comme il aurait convenu. M. Houssaye promettait d'être un écrivain distingué; mais, en attendant qu'il le devînt, il lui restait à faire. Ce travail, assez ennuyeux, je l'avoue, auquel doit s'astreindre tout jeune écrivain qui aspire à se créer une méthode, ce travail de consciencieux examen, l'auteur du *Dix-huitième siècle* l'a mené à bout avec un zèle et une persévérance dignes d'éloges. Dans ses nouveaux volumes, son style est facile et abondant, sans cesser d'être clair, et doux avec coquetterie. L'abandon, qui parfois en fait tout le charme, n'a pas exclu, dans certains passages, l'élévation que communique une pensée sévère. M. Arsène Houssaye devra toutefois faire disparaître quelques traces d'affectation que son ancien penchant pour l'idylle y a

laissées à de rares endroits. Ainsi dans le chapitre: *Watteau,* l'auteur, ayant à parler d'une femme, vante sa *grace gazouillante.* Qu'est-ce qu'une grace qui gazouille? Ces taches légères une fois enlevées, *le Dix-huitième siècle,* en ce qui regarde le mérite de l'exécution, reste une œuvre pleine de charme et d'intérêt: le talent jeune et capricieux de l'auteur y répand encore tout son parfum, la fougue indiscrète d'autrefois s'y est pourtant tempérée, et la passion semble l'avoir mûri.

Si nous examinons maintenant les personnages, nous les trouverons peut-être par trop poètes et amoureux, Watteau comme Dancourt, Piron comme Dorat. M. Arsène Houssaye a examiné les gloires frivoles du XVIIIe siècle à travers le prisme de son esprit brillant; et comme il a presque autant de sensibilité que d'esprit, ce mélange du doute d'un côté et de l'amour de l'autre donne à ses héros un caractère tout-à-fait particulier, mais qui est commun à presque tous. M. Houssaye a fait peut-être trop soupirer le XIXe siècle dans le XVIIIe; ce n'est pas seulement l'épître galante qu'il a reproduite, il a mis en regard l'élégie plaintive et la romance tendre et langoureuse de ce temps-ci. Il se peint lui-même, et il peint sa génération dans les portraits qu'il donne des célébrités de la régence. Les amours de ces artistes d'il y a cent vingt ans ne doivent pas avoir été tout-à-fait celles que leur prête l'auteur. Son imagination a brodé de ses mille fleurs les quelques pages de stricte biographie qui nous sont restées sur ces hommes connus; il a fait enfin de petits romans, charmans à lire, mais où la biographie exacte et la critique occupent peut-être trop peu de place. Les artistes que M. Houssaye nous représente sont des *bohémiens,* un peu à la façon de certains aimables jeunes gens d'à présent, qui se donnent ce titre à eux-mêmes; s'il n'était dit qu'ils ont peint des naïades, des fêtes galantes, et si leur nom n'avait survécu à leurs productions, on se prendrait à douter par momens de leur existence historique. Le cercle où l'auteur les met en scène est, en revanche, des plus vrais et des mieux reproduits; c'est bien là l'entourage musqué, frivole, de la régence; voici ses marquises avec leur rouge et leurs falbalas dans leurs petites maisons si galamment décorées. M. Houssaye a voulu faire avec ses lecteurs une promenade variée d'aspects et toujours amusante à travers les folles années de la régence, et il a très bien réussi à nous plaire comme il en avait l'intention. Il a rajeuni les noms des auteurs que nos ancêtres ont aimés; c'est dans l'histoire de la littérature et des arts en France une veine heureuse qu'on pouvait exploiter d'une manière plus rigoureuse, mais qui, ainsi mise au jour, est des plus aimables. Assez d'autres, après tout, ont examiné le XVIIIe siècle sous ses faces les plus tristes et les plus honteuses; M. Arsène Houssaye, lui, nous le montre souriant et fardé, avec des mouches et des talons rouges; on lui doit des remerciemens pour le plaisir qu'il a fait éprouver, et des éloges pour le tact avec lequel il a fait revivre ces vieilles amours surannées qui paraissent dans son livre aussi fraîches que si elles dataient d'hier. Deux des biographies qui composent ce livre sont surtout dignes d'être remarquées; ce sont celles de *Fontenelle* et du roi *Louis XV.* Quoiqu'il semble, à la pre-

mière réflexion, assez étrange de classer Louis XV parmi les poètes du XVIIIe siècle, M. Houssaye a su montrer avec beaucoup de finesse originale les mérites littéraires de ce monarque débauché. Assurément, on ne se serait jamais attendu à trouver un écrivain élégant et fleuri, un vrai poète de Mme de Pompadour, dans le prince qui avait eu l'idée du Parc aux Cerfs. La corruption n'avait pu toutefois étouffer complètement l'intelligence en lui; M. Houssaye l'a très bien fait voir. — Pour ce qui est de Fontenelle, l'auteur du *Dix-huitième siècle* a mis en relief avec bonheur, avec trop de sévérité peut-être, son esprit frivole, sa fatuité un peu ridicule, et, comme écrivain, lui a assigné sa véritable place. Il faut féliciter M. Houssaye d'avoir dit le premier ce que les mémoires du temps n'avaient osé qu'indiquer.

En examinant *le Dix-huitième siècle* comme une œuvre d'imagination, il y a progrès évident chez M. Arsène Houssaye. Pour le style, nous en avons loué le mérite. Cet ouvrage marque donc un pas en avant dans la carrière de l'auteur. Il ne s'arrêtera pas au milieu d'un chemin brillant et devant lequel s'ouvre un large horizon. Pour arriver au sommet, il s'observera lui-même, et, portant ses regards en avant, il s'amusera moins aux caprices et aux hasards de la route que parfois il ne l'a fait. M. Houssaye, nous le savons, ne regarde pas le feuilleton et la littérature facile comme le but principal à atteindre. Ce goût dominant que nous lui connaissons pour l'églogue, les fêtes de la nature, le repos champêtre, que ne le contente-t-il, par exemple, par la poésie pure et sérieuse, la poésie versifiée? M. Houssaye a fait des vers pleins de tendresse et de fraîcheur : son recueil des *Sentiers perdus* a donné d'élégantes promesses; ces promesses, que son talent les tienne. Une pièce, adressée à M. Gérard de Nerval, était particulièrement distinguée; nous voudrions que l'auteur en publiât encore de semblables. Il le peut sans peine, pourquoi ne le ferait-il pas? Pour cette sensibilité vive, qui est aussi une de ses précieuses qualités, elle a pu trouver à s'épancher dans les biographies du *Dix-huitième siècle*, lorsque le roman n'était pas déplacé à côté de l'histoire. Nous aurions souhaité toutefois que M. Houssaye en eût gardé la complète manifestation pour des contes pleins de verve et d'*humour,* tels qu'il nous en a déjà donné et qu'il se propose sans doute encore d'en écrire. On n'y rencontrera pas de noms depuis long-temps célèbres, et toutes les capricieuses fantaisies de l'imagination seront alors les bienvenues. L'auteur aura cependant à introduire plus de variété dans la forme de ses nouvelles, et à ne pas leur donner à toutes la même allure pastorale ou élégiaque. Ses descriptions seront aussi plus exactes, il observera minutieusement la nature avant de la peindre. Pour ses personnages, nous l'avons dit, ils ont toujours un peu manqué de vérité, mais M. Houssaye est dans une trop bonne voie pour ne pas acquérir bientôt le sens psychologique.

M. Houssaye n'en trouvera pas moins dans la biographie un cadre heureusement approprié à la nature de son talent : qu'il s'y obstine donc et qu'il s'y perfectionne de plus en plus. Ne faut-il pas en effet, pour se fonder une renommée durable, s'appuyer à quelque chose de noble et de sans cesse appré-

ciable? ne faut-il pas, pour l'âge déclinant, se réserver des travaux recommandables à tous? Si l'on n'y prend garde, en effet, les ans se suivent, on dépense son esprit, et à l'époque où on regarde derrière soi, on n'a déjà plus le secret de ces rêves si naïfs et si doux dont on se contentait parce que le public y trouvait un légitime amusement. Alors en des pages plus tristes, d'où s'échappe un secret parfum de mélancolie et de tendre retour, on s'écrie avec un soupir : « Qu'êtes-vous devenues, Rosalie, Lucile, Natalie, vous toutes que nous avons aimées et chantées? » Ces gracieux fantômes se sont enfuis avec la première ivresse, et il semble qu'il ne reste plus rien après elle, après eux. Ils n'auront pas emporté que la joie, que le bonheur, que le perpétuel sourire du cœur et des lèvres, hélas! ils auront emporté aussi la plus grande part de la verve insoucieuse et folle qui effeuillait sur notre chemin les plus belles et les plus odorantes fleurs de l'esprit. Mais aussi pourquoi se flatter que cette verve de franche gaieté, d'élégant abandon pût durer encore, lorsque le cœur se ride en même temps que le front se plisse, et, pour tout dire en un mot, lorsque la Jeunesse s'en va?

J'étais un arbre en fleurs où chantait ma Jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé...

s'écriait l'autre jour un poète aimé, qui, lui aussi, se lamente et regrette (1). Oui, la jeunesse s'en va; on s'aigrit parce qu'on s'ennuie, et on n'a plus rien à conter parce qu'on ne sait plus aimer comme autrefois. Est-ce donc une loi suprême et à laquelle nul ne saurait échapper, que l'intelligence ait comme le corps, comme la nature, ses transformations, et que, tout à la fois, les cheveux tombent, les arbres s'effeuillent, les cœurs gais ou tendres deviennent moroses (2)! Ce doit être là une douloureuse leçon, un triste exemple pour ceux qui seraient tentés d'imiter de spirituels et heureux improvisateurs.

(1) Sainte-Beuve, *Stances et Sonnets d'Amaury*. (*Revue de Paris* du 2 octobre 1842.)

(2) Ce thème de la jeunesse enfuie a été, ce semble, une mine féconde d'inspirations, où, de tout temps, les poètes ont puisé avec bonheur. Euripide, dans une de ses tragédies, *Hercule furieux*, fait ainsi parler le chœur des Vieillards : « Je ne voudrais pas les trésors de l'Asie,... tout l'or emplissant ma maison,... en échange de la Jeunesse, *laquelle est très belle dans la richesse, laquelle est très belle dans la pauvreté...* »

Ce dernier trait n'est-il pas déjà le refrain de Béranger :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!

Et nous, nous qui l'avons, ce bien précieux, plus désirable cent fois que *les trésors de l'Asie*, ne le méconnaissons pas; sachons en jouir pour avoir moins à le regretter; mais surtout ne faisons pas de cette belle couronne de jeunesse ce que font les filles curieuses des marguerites des prés, dont elles veulent surprendre le secret. Non, trop rapides années toutes de graces et de senteurs (un aimable poète l'a dit encore) :

Ne vous effeuillons pas plus vite que le temps!

Si M. Arsène Houssaye a paru s'attaquer trop souvent aux ridicules et aux passions des notaires et des clercs de notaire, M. de Balzac, lui, n'abandonne ni ses vieux garçons ni ses vieilles filles. Ce que le célibat, depuis tantôt dix ans, lui a inspiré de récits scandaleux, est vraiment incroyable : on n'a pas oublié, entre autres aventures, celle de cette demoiselle d'Alençon à la recherche d'un époux, non plus que l'histoire plus curieuse et plus vraie des abbés Troubert et Biroteau, qui avaient hérité de la bibliothèque du chanoine Chapeloud. La persévérance que, depuis quelque temps, M. de Balzac avait mise à exploiter le veuvage nous avait un moment laissé croire que le célibat était à jamais délaissé par lui, mais *Un Ménage de Garçon en province* vient de nous apprendre que ce n'était là qu'une fausse espérance. Le sujet de ce dernier roman ne saurait se dire sans beaucoup de circonlocutions; il méconnaît, je ne dirai pas la morale la moins rigoureuse, mais bien les plus simples lois de la bienséance et de la décence. Certainement on ne saurait exiger d'un romancier une pruderie ridicule, mais encore faut-il que l'on puisse s'entretenir d'un livre sans craindre de blesser les personnes même les plus tolérantes. Cependant nous laisserons entendre qu'*Un Ménage de Garçon en province* est le récit des infortunes d'un vieux célibataire soumis aux caprices tyranniques d'une grosse fille de campagne, dont M. Rouget père avait voulu faire sa maîtresse vers les dernières années de sa vie, et dont lui, Rouget fils, avait hérité en même temps que de ses millions. Nous savions bien que les vieillards de M. de Balzac étaient tous millionnaires, mais, jusqu'à ce jour, il n'avait pas fait entrer dans leur succession, avec leur riche mobilier, les jeunes femmes dont ils n'avaient pu se faire aimer. — Le moyen, au reste, dont fait usage M. Rouget fils pour tenter Flore Brazier mérite que nous le rapportions. Cet héritier d'une immense fortune avait atteint l'âge de trente-sept ans; mais encore très timide et ne *sachant* d'ailleurs *jusqu'où la bienfaisance de son père était allée* envers la jeune fille qu'il avait recueillie, il ne trouve que cette phrase à lui adresser : *— Êtes-vous la même que quand vous étiez là, pieds nus, amenée par votre oncle? — Belle question, ma foi,* répond Flore en rougissant. *Ce pauvre niais... dont les tempes et le front chargés de boutons, semblables à des ulcères, portaient cette horrible couronne, attribut des sangs gâtés...*, ne sait comment accueillir *une réponse si flatteuse pour un homme;* mais le lendemain, après avoir proposé à Flore de rester près de lui, il *invente cet argument horrible : — Voyons, cela ne vaut-il pas mieux que de retourner aux champs? —* Flore, vaincue par cet *argument,* se laisse séduire. — M. de Balzac nous apprend alors quels furent les résultats de cet amour : *Jean-Jacques changea complètement; son visage pâle et plombé, dégradé par les boutons aux tempes et au front, s'éclaircit, se nettoya, se colora de teintes rosées.*

On voudra sans doute savoir maintenant ce qu'était cette Flore Brazier qui avait *changé* aussi *complètement* Jean-Jacques; c'était simplement une *rabouilleuse.* Jusqu'à présent l'intéressante profession de *rabouilleuse* nous

était aussi inconnue que le mot qui l'exprime, mais M. de Balzac va nous dire d'où était venu ce surnom *à la sultane de la place Saint-Jean : — Rabouiller est un mot berrichon qui peint admirablement ce qu'il veut indiquer : l'action de troubler l'eau d'un ruisseau en la faisant bouillonner à l'aide d'une grosse branche d'arbre dont les rameaux sont disposés en forme de raquette. Les écrevisses, effrayées par cette opération, dont le sens leur échappe, remontent précipitamment le cours d'eau...* — M. Rouget le père, un médecin, avait rencontré Flore dans une de ses promenades, comme elle était ainsi occupée à *rabouiller*, et il trouva que cette *nymphe avait des yeux bleus garnis de cils dont le regard eût fait tomber à genoux un peintre et un poète.* Dans ce moment-là, d'ailleurs, *Flore Brazier tenait à la main son rabouilloir avec la grace naturelle à l'innocence.* Ce dernier trait nous semble des plus touchans. Le *malicieux et vicieux* docteur était subitement devenu amoureux de cette jeune fille de douze ans, et il l'avait prise chez lui pour faire son éducation; aussi, à sa mort, son fils la trouva-t-il parfaitement *éduquée.*

Ce que nous venons de raconter jusqu'ici n'est qu'un des prologues d'*Un Ménage de garçon;* il en existe un second, peut-être aussi nécessaire à connaître que celui-ci; c'est le roman des *Deux Frères,* dont *Un Ménage* n'est que la deuxième partie. L'analyse, cependant, (à ce qu'il est dit dans une note précédant cet ouvrage) n'en est pas *absolument indispensable pour l'intelligence du récit qui va suivre.* Nous passerons donc outre, en laissant même de côté le chapitre intitulé : *Horrible et vulgaire Histoire.* Nous répugnons à suivre page à page le romancier dans la peinture qu'il nous a donnée de la vie de Jean-Jacques Rouget et de la rabouilleuse; ce n'est là une histoire intéressante que pour les habitans de la petite ville d'Issoudun, la plus immorale, à coup sûr, de toutes les petites villes de France, s'il faut en croire M. de Balzac. Ce récit des infamies d'une femme qui, peu à peu, établit sa domination sur un homme faible et méprisable, ne nous causerait qu'une émotion pénible; mais n'est-ce pas une chose triste et des plus déplorables qu'un écrivain, doué d'un rare esprit d'observation et qui a fait preuve de goût en quelques analyses délicates de passions, emploie aujourd'hui toute son intelligence à nous dépeindre la vie commune dans ce qu'elle a de repoussant et de vil? Nous n'avons jamais compris qu'on se plût ainsi aux plus tristes aspects de la réalité. *Un Grand homme de province à Paris* a ouvert une série de tableaux hideux : la critique en a souvent montré la fausseté; M. de Balzac n'a jamais tenu compte des avertissemens sérieux qui lui ont été donnés; il s'est fait le romancier des mœurs les plus infames, et s'il est quelquefois revenu à ses duchesses et à ses femmes de trente ans, ç'a été pour les créer à l'image des *rabouilleuses* et des Florine qu'il affectionne tout particulièrement. Et, à ce propos, c'est une chose triste et décourageante que la façon dont les romanciers modernes traitent les femmes d'à présent. Qu'est devenue cette galanterie toute française, si renommée et célébrée dans l'Europe entière? Je ne sache pas qu'au temps des mœurs les plus relâchées de

la régence, au temps même du Parc aux Cerfs, un écrivain, fût-ce Piron, fût-ce Crébillon fils, eût osé rabaisser la femme au degré d'abjection où nous la voyons tombée dans les livres du jour. Il ne s'y trouve pour héroïnes que des créatures de coulisses ou des filles que l'on paie. Les femmes des classes aristocratiques, si elles sont mises en scène, ne font montre, elles aussi, que de sentimens bas; et dans toutes les intrigues auxquelles on veut nous intéresser, je ne vois pas l'ombre d'amour. Ce serait, en effet, méconnaître le sens de ce mot sublime, que l'appliquer aux passions des personnages des romans actuels. Il n'est pas seulement faux qu'une femme puisse se conduire ainsi qu'on nous le donne à penser, mais cela n'est pas même vraisemblable. Aussi, qu'arrive-il? C'est que les romanciers auxquels je fais allusion perdent toute vogue et tout crédit, car cette vogue et ce crédit, c'est aux femmes et aux jeunes gens qu'ils doivent particulièrement les demander. Une fiction amoureuse intéresse surtout ces deux sortes de personne : les jeunes gens, parce que, d'une imagination riche et ardente, d'un esprit exalté, ils y cherchent un aliment à leur curiosité et à leurs espérances; les femmes, parce que, paresseuses et inoccupées d'ailleurs, elles passent les plus longues heures de leur vie à rêver d'amour, et que ce qui les entretient dans cette vague et molle rêverie les charme avant tout. Femmes et jeunes gens vivent par le cœur, et tout ce qui vient du cœur a le secret de leur plaire. Mais l'amour est calomnié, la débauche est partout complaisamment donnée en spectacle, ils abandonnent alors le livre, ceux-ci pour se fier à leurs seules illusions, celles-là parce qu'elles ont au fond de leur ame, qui lui sert de cage, un joli petit oiseau qu'un rien effarouche et qui n'est autre que la pudeur. Quand il n'y aurait encore là qu'une question de bienséance, de simple politesse même, ce devrait être une loi pour les hommes que leur talent appelle à parler publiquement de la vie privée des femmes, de nous les présenter aussi retenues qu'elles le peuvent être réellement. Si quelques-unes mentent à leur sexe, ce n'est pas là un motif suffisant pour faire d'une règle une exception et pour donner du relief au scandale. Je voudrais que la génération d'auteurs survenante eût toujours présent à la pensée l'exemple du discrédit où sont tombés certains auteurs contemporains, qu'elle fît oublier leurs calomnies et leurs médisances en montrant, dans toutes les occasions, les femmes dignes en même temps que sensibles; je voudrais enfin que tous, ceux qui s'en vont comme ceux qui viennent, se souvinssent que le roi Louis XIV, écoutant la supplication d'une vivandière, resta, un quart d'heure durant, la tête nue sous la pluie.

Flore Brazier, forte de la tendresse du vieux Rouget, son maître et son amant, l'assassine lentement en lui faisant endurer les plus cruelles et les plus douloureuses tortures morales. Elle l'a contraint à recueillir un mauvais sujet, un nommé Maxence Gilet, jeune officier sans honneur, dont elle s'est éprise, et qu'elle veut mettre en tiers dans son ménage avec Rouget. Le bonhomme cède et, non content d'être malheureux par cette femme, se rend à plaisir ridicule. Je ne pourrais dire toutes les bassesses et les turpitudes dont

est témoin le domicile du vieux garçon, et ce que l'existence de cette créature, qui fait deux parts de son amour et de ses sens, offre de scandale et de honteux cynisme. Non satisfaite de mener au tombeau son bienfaiteur imbécile, la rabouilleuse, conseillée et aidée par Max, veut lui voler sa fortune. C'est ici que se retrouvent toutes ces combinaisons d'affaires d'intérêt, de famille et d'argent, auxquelles les précédens romans de M. de Balzac nous ont déjà initiés. On se rappelle ces détails de succession disputée, d'embarras pécuniaires, de sommes empruntées, où s'est complu l'auteur. Eh bien! dans le livre que nous venons de lire, ils se retrouvent plus nombreux, plus ennuyeux que jamais. Dès le moment où Philippe Bridau, neveu de Jean-Jacques Rouget, arrive à Issoudun dans l'intention de détruire l'ouvrage de Maxence et de Flore, et de leur arracher l'héritage de son oncle, il n'est plus parlé que d'inscriptions de rentes sur le grand-livre, de pensions viagères, de procurations, de tableaux qui valent cent mille écus, de friponneries toutes plus incroyables les unes que les autres, et plusieurs chapitres, en cet endroit, semblent des feuilles détachées de l'instruction d'une affaire de cour d'assises ou d'un dossier de notaire. Ce Philippe Bridau est aussi un scélérat, et il n'est pas de tours déshonorans qu'il ne joue à la coterie de la rabouilleuse. Pour annuler le pouvoir de cette fille, il écrit à un de ses amis, à Paris :

« Mon vieux camarade, informe-toi si ce petit rat de Césarine est occupée, et tâche qu'elle soit prête à venir à Issoudun dès que je la demanderai; la luronne arriverait alors courrier par courrier. Il s'agira d'avoir une tenue honnête, rien qui sente les coulisses : il faut se présenter dans le pays comme la fille d'un brave militaire mort au champ d'honneur, beaucoup de mœurs, des vêtemens de pensionnaire, et de la vertu première qualité. Si j'ai besoin d'elle et si elle réussit, à la mort de mon oncle il y aura 50,000 francs pour elle... »

La réponse à cette lettre, que nous ne voulons point citer, est écrite dans un argot de mauvais lieu dont nous aurions honte. Les mœurs d'un certain monde théâtral parisien sont surtout reproduites dans toute leur vulgarité vers la fin d'*Un Ménage de Garçon*. Philippe, après avoir tué en duel Maxence, conduit à Paris Flore et son oncle Rouget. Là, le vieux garçon trouva des *rabouilleuses à en mourir..... Lolotte, une des plus belles figurantes de l'Opéra, fut l'aimable assassin de ce vieillard.* — Lui mort, Philippe épouse Flore et toute la fortune qui lui avait été léguée; mais il ne s'est pas plutôt marié à cette créature, qu'il la fait aussi mourir de débauche pour obtenir la main d'une fille de pair de France. Ici se présente une nouvelle complication de faits froidement atroces, sérieusement monstrueux, qui forme le dénouement du livre sans autre préparation. M. de Balzac, après nous avoir fait connaître les actions honteuses que le ménage d'un garçon peut cacher en province, nous donne en grand le spectacle des infamies parisiennes, tant chez les plus hauts fonctionnaires de l'état que dans la loge des actrices et l'estaminet des journalistes Finot, Lousteau, Bixiou et autres.

Quant à la manière dont est écrit cet imbroglio, ridicule à force d'immo-

ralité, on a pu déjà s'en faire une idée par les quelques phrases que nous avons citées. Le style de M. de Balzac est pâteux, lourd, indécis et souvent même incompréhensible. On sent qu'il a dû faire autrefois des efforts inouïs pour arriver à construire des phrases courtes et brillantes, mais aujourd'hui il ne trouve plus sous sa plume rapide qu'un langage bizarre, affecté, mélange de prétention et de négligence. Ce n'est pas là du français, c'est une sorte de patois propre à M. de Balzac, où les images les plus étranges se heurtent sans raison, où les mots eux-mêmes n'ont plus leur sens primitif et ne traduisent qu'imparfaitement la pensée de l'auteur. A l'avant-dernier chapitre, le grand poète Daniel d'Arthez, que vous connaissez sans doute, s'écrie : « *La couleur, madame, est le moment à saisir par le peintre où les choses sont dans toute la splendeur de leurs effets!* » La *couleur* qui est un *moment!* — Puis, *un moment à saisir* où les choses... *Saisir où?* — En vérité le grand poète Daniel d'Arthez a raison de rester dans son cénacle et dans sa solitude. — Un reproche grave à faire encore au style de M. de Balzac, c'est de n'employer que des termes et des locutions qui rappellent la populace, les termes et les locutions qui suivent, par exemple : — *C'est de fiers mâtins!* — *Il est propre, votre peintre!* — *Il faut se ficeler,* etc., etc.

Ce que nous regrettons le plus en tout ceci, c'est que cette œuvre informe, esquisse imparfaite d'un livre qui eût été plus mauvais encore, soit dédiée par l'auteur à M. Nodier. Que peut avoir *Un Ménage de Garçon en province* de commun avec le spirituel académicien dont on sollicite le patronage? N'est-ce pas une ironie que ces deux noms, — M. de Balzac, M. Charles Nodier, — écrits l'un près de l'autre? M. de Balzac, c'est-à-dire un des hommes de ce temps-ci qui aient le plus mésusé d'un talent dans le principe estimable, l'écrivain qui, par de longues et courageuses tentatives, s'était créé dans les lettres une position brillante et qui, depuis dix ans, se déconsidère le plus lui-même par le trafic de sa pensée; M. Nodier, c'est-à-dire un de nos littérateurs les mieux pensans, un de ceux qui ont toujours et partout conservé une attitude digne, en même temps que la plus parfaite urbanité de formes, le seul peut-être de tous auquel puisse s'appliquer le mot, si rarement juste, de Buffon : *Le style, c'est l'homme.* Est-il rien, en effet, de plus ingénieux, de plus savant parfois, de plus *affable* toujours (si cela peut se dire) que le style de M. Charles Nodier? Aussi a-t-on raison de s'étonner que ce nom si respectable se trouve placé en tête du dernier livre de M. de Balzac. — S'adressant à M. Nodier, l'auteur lui dit : — *Peut-être votre nom défendra-t-il cet ouvrage des accusations qui ne lui manqueront pas.* — Assurément rien ne saurait défendre un semblable ouvrage, pas même une renommée pure et illustre; quant aux accusations, elles ne manqueront pas, M. de Balzac a raison de le prévoir. Ce n'est pas que ce livre en lui-même semble mériter les honneurs d'une critique accusatrice, mais c'est que l'auteur, dans sa dédicace, prétend qu'*il en résulte de grands enseignemens et pour la famille et pour la maternité.* Il est bon de lui enlever cette prétentieuse

ambition. *Un Ménage de Garçon* ne renferme aucun enseignement; la lecture, bien au contraire, n'en laisse à l'esprit qu'une idée de cynique dépravation. La famille y est montrée sous le jour le plus triste et le plus décourageant : mise en scène au moyen des trois personnages Philippe, Joseph Bridau et Agathe Rouget, leur mère, elle nous apparaît désunie, immorale et heureuse dans son impiété. La mère est faible, les fils sont tous deux désobéissans; l'une meurt de chagrin, les deux autres sont presque toute leur vie honorés et considérés; et il n'est cependant pas une action honteuse devant laquelle l'un d'eux, Philippe, ait reculé. M. de Balzac croit trouver une excuse à cette inconséquence en disant : — *Quelque tendre et bonne que soit la mère, elle ne remplace pas plus cette royauté patriarcale* (celle du père) *que la femme ne remplace un roi sur le trône...* Si l'intention de l'auteur d'*Un Ménage* était de remettre en honneur le respect de la famille, il semble qu'il eût mieux fait de nous en montrer une dont l'union eût été le bonheur, mais il pensait sans doute que quelques mots pompeux, jetés au hasard et après coup, lui tiendraient lieu de conclusion (1).

Non, ce livre n'est qu'une ébauche, et nous nous en félicitons pour l'auteur, car, complété et sérieux, il eût été l'apologie raisonnée du scandale et du vice. Tel qu'il est, on se méprendra sur la signification, et on n'y verra avec raison qu'un roman ennuyeux, composé en grande hâte et écrit dans une langue souvent barbare. M. de Balzac, s'adressant à M. Nodier, se devait à lui-même, au moins dans la dédicace, de rendre sa phrase correcte et intelligible. Et pourtant voici le compliment qu'il adresse à l'illustre académicien : « *Vous avez jeté sur notre temps un sagace coup d'œil dont la philosophie se trahit dans plus d'une amère réflexion qui perce à travers vos pages élégantes, et vous avez, mieux que personne, apprécié les dégâts produits dans l'esprit de notre pays par quatre systèmes politiques différens.....* » — La *philosophie d'un coup d'œil!* — Une *réflexion* qui *perce à travers des pages!* — Des *systèmes politiques* qui *produisent des dégâts!* — Des *dégâts dans l'esprit d'un pays!* — Sommes-nous chez les Welches?

Et l'écrivain qui a tracé ces lignes ambitieuses est le même qui vient de parler des *grands enseignemens* qui *résultent* de son livre. Que dire d'une pareille vanité? — Vanité? Oui, c'est là ce qui a perdu les meilleurs, et ce dont il faudra bien nous garder, nous qui suivrons. Certes, à se reporter par la pensée vers ces belles et trop fugitives années où l'intelligence a trouvé vite à se faire ouverture, à se reporter vers les derniers temps de la restauration et les premiers du régime politique actuel, on reconnaît à distance un groupe d'écrivains déjà renommés, recherchés et vantés. Les uns romanciers, les autres critiques, un petit nombre poètes, tous ayant chacun à un degré différent, sinon le *génie* (mot dont on abuse), le *talent* au moins (mot

(1) Nous devons dire que nous avons consulté pour cette analyse le texte de l'ouvrage de M. de Balzac tel qu'il a été donné par un journal quotidien.

plus vague, mal défini, mais plus vrai), ils semblent n'avoir plus besoin désormais que de la volonté pour percer définitivement et arriver. Mais un écueil est là, qui les fera trébucher, et auquel ils n'auront pas voulu prendre garde, tant, nature humaine, vous êtes faible et indécise dans la prospérité! Cet écueil, je l'ai dit, c'est la vanité, vice qui en contient plusieurs autres, et qui les explique tous. Ainsi, si l'on m'oppose que ce qui a bien plutôt abusé, puis perdu ces écrivains, c'est l'or envié par eux, puis rencontré, gaspillé pour être envié de nouveau, je répondrai que ce besoin du luxe chez des penseurs a été une conséquence de la vanité. Par l'or fastueusement acquis, plus fastueusement dépensé, on attire les regards tout aussi bien que par la publicité. Ici les prétentions de M. de Balzac me reviennent tout naturellement en mémoire, et c'est lui d'ailleurs qui m'a amené à cette réflexion : ne se souvient-on pas d'une certaine lettre et de certains *maréchaux de France?* La célébrité, puis la richesse, c'est-à-dire faire parler de soi toujours, voilà quel a été le grand mobile; mais pour s'enrichir, pour se donner plus long-temps en spectacle, on a méconnu soi-même ses facultés, et c'est ainsi qu'on est tombé à ce degré d'épuisement qui étonne d'abord, puis indigne, et finit par simplement affliger. A lire *Un Ménage de Garçon,* nous avons été spontanément porté à la sévérité; et n'était-ce pas naturel? Nous avions gardé souvenir de *la Femme abandonnée,* de *la Fleur des Pois*, de *Béatrix,* qui est un livre véritablement remarquable, du *Lys dans la Vallée* même, et les charmantes héroïnes de ces livres, entrevues de loin encore, nous les avions rapprochées de la rabouilleuse. Il eût mieux valu sans doute les avoir oubliées tout-à-fait, mais le peut-on? On est poursuivi dans ses rêves par ce qu'elles y ont laissé de gracieux et d'aimable. Avoir ainsi autrefois deviné la femme, et la méconnaître à ce point aujourd'hui! Avoir levé sur certaines alcôves un rideau si eutr'ouvert à propos, et maintenant montrer à nu tant d'énormités! N'y a-t-il pas là sujet à épancher même un peu d'amertume? M. de Balzac lui-même nous la pardonnerait, si par endroits elle avait percé, car les vrais talens, en se fourvoyant mille fois, savent toujours se juger eux-mêmes; et ce qui prouve, en cette occasion, que la conscience de sa valeur est restée à M. de Balzac, c'est le prix attaché par lui à un ouvrage qu'il sait mauvais et indigne de son passé.

ALFRED ASSELINE.

BULLETIN.

Il y a deux ans, les Espagnols semblaient rechercher avec un certain empressement l'alliance et l'amitié de l'Angleterre. Celle-ci avait eu l'art d'afficher des sympathies pour le parti démocratique, qui dans la Péninsule demandait incessamment au gouvernement de la reine Christine de nouvelles concessions. L'Angleterre paraissait faire les vœux les plus ardens pour le bonheur et la liberté de l'Espagne, et elle l'excitait à prendre un grand essor démocratique. Ces conseils étaient de nature à caresser l'amour-propre de l'Espagne. Il était flatteur pour elle que la nation qui avait offert à l'Europe le premier modèle de gouvernement représentatif l'invitât à marcher à grands pas dans la carrière si nouvelle pour elle de la liberté. Quelle différence avec la France, qui semblait vouloir comprimer l'élan des Espagnols, qui les avertissait de ne pas précipiter leur course, d'être libres avec sagesse et sobriété! L'Angleterre avait donc le beau rôle, le rôle populaire; nous, au contraire, à force de prêcher la modération, nous étions devenus importuns et presque suspects.

Aujourd'hui, les choses sont un peu changées. On connaît maintenant en Espagne les causes de cet intérêt si touchant que les Anglais témoignaient aux Espagnols; on comprend pourquoi ils ont favorisé toutes les exagérations démocratiques, et concouru au renversement de la régente Marie-Christine. L'Angleterre voulait en Espagne un gouvernement qui fût à elle, dont l'élévation fût en partie son ouvrage, et qui fût engagé par la reconnaissance à servir ses projets et ses désirs. Ce qu'elle cherchait, elle l'a trouvé dans le pouvoir d'Espartero. Elle s'est donc liée par une étroite solidarité à la destinée du régent. Or, aujourd'hui, une partie des démocrates espagnols fait une opposition vive au gouvernement du duc de la Victoire, et ces démocrates ont contre eux l'Angleterre, qui les soutenait il y a deux ans. La politique an-

glaise, qui se glorifiait alors de travailler à l'émancipation de l'Espagne, qui ne trouvait rien de trop libéral et de trop démocratique quand il s'agissait de renverser Marie-Christine, patronise aujourd'hui un pouvoir tyrannique, et lui vend son appui au prix d'un traité désastreux pour la Péninsule. L'Espagne connaît maintenant la sincérité et le désintéressement de ces alliés si chauds.

Il se fait aussi à notre égard, dans la Péninsule, un revirement d'opinion, mais dans un sens inverse : on commence à rendre plus de justice aux intentions de la France. On reconnaît maintenant que nous avons toujours été sincères dans nos vœux et dans nos conseils pour l'affermissement du régime constitutionnel en Espagne. D'ailleurs, n'était-ce pas notre intérêt, intérêt qui peut s'avouer hautement, puisqu'il se concilie avec les véritables convenances du peuple espagnol? La conformité des mêmes institutions est pour l'Espagne et la France comme une consécration du pacte de famille, et amène nécessairement une alliance honorable et utile pour les deux nations que séparent les Pyrénées. L'Espagne a vu dans les derniers évènemens la preuve incontestable de notre neutralité; au milieu des partis qui la divisent, nous nous sommes bornés à défendre les droits de l'humanité. Ce n'est pas nous qui étions auprès d'Espartero pour l'exciter ou le fortifier dans ses projets de vengeance.

Voilà donc tous les changemens qui se sont opérés depuis deux ans. Le parti démocratique, qui avait élevé Espartero sur le pavois, est en lutte et en guerre avec lui; ce même parti qui s'était engoué des Anglais les connaît aujourd'hui et vient de les voir dans les rangs de ses plus impitoyables adversaires. Les Anglais, qu'abandonnent les sympathies du peuple espagnol, ne peuvent plus se donner pour les amis de la liberté et du progrès; ils ne sont plus que les soutiens d'un pouvoir qui voudrait être dictatorial. Enfin il y a vers la France des retours de justice et de bienveillance; on comprend que ce n'est pas elle qui veut tyranniser l'Espagne et l'exploiter.

Dans cette situation, quelle est pour nous la meilleure politique à suivre? C'est de garder dans la Péninsule notre indépendance et la liberté de nos mouvemens, et de ne pas paraître aux yeux de l'Espagne nous réunir à l'Angleterre, qui, en ce moment, lui est devenue presque odieuse. C'est le cas ou jamais de rester isolé, de se tenir en observation. Laissons à l'Angleterre l'entière responsabilité de sa politique et de ses actes : elle a fait son choix, elle a épousé sans réserve la cause d'Espartero; qu'elle subisse seule les conséquences du parti qu'elle a cru devoir prendre. Nous n'avons rien à gagner, nous ne pouvons que nous compromettre en paraissant agir de concert avec la politique anglaise.

Qui le sait mieux que l'Angleterre? Elle n'est pas sans inquiétude sur l'avenir d'Espartero. Si le régent tombait, l'Angleterre se trouverait n'être plus que l'alliée d'un parti vaincu, d'une minorité violente désavouée par le pays. Sa position serait assez mauvaise, surtout en face de la France, qui aurait gardé toute son indépendance, et qui pourrait offrir son appui moral à la majorité des honnêtes gens. L'intérêt de l'Angleterre est donc de nous

avoir à côté d'elle, de nous faire partager la solidarité morale de l'assistance qu'elle prête à Espartero. De cette manière, elle pourrait, dans le cas d'une catastrophe, dire qu'elle n'a pas eu d'autre politique que la France; quoi d'étonnant que l'Angleterre et la France, signataires du traité de la quadruple alliance, aient reconnu et assisté un gouvernement qui semblait avoir pour lui les suffrages du peuple espagnol? C'est ainsi que l'Angleterre se servirait de nous pour couvrir ses fautes; c'est ainsi que nous perdrions, si nous n'y prenions garde, les bénéfices de l'heureuse réaction qui commence à s'opérer en notre faveur de l'autre côté des Pyrénées.

Le ministère est-il bien convaincu des avantages qu'il y a pour nous à nous distinguer, à nous séparer de l'Angleterre dans les affaires d'Espagne? Nous craignons le contraire. Il paraît attacher une grande importance à voir l'Angleterre reconnaître le néant et le mensonge des accusations dont nous avons été l'objet à l'occasion des évènemens de Barcelone. En vérité, ce serait une diplomatie un peu trop naïve que celle qui verrait une satisfaction, un triomphe, dans le certificat de bonne conduite que voudrait bien nous délivrer l'Angleterre. S'il lui convient, aujourd'hui, de proclamer notre innocence après l'avoir noircie, c'est qu'elle trouve dans cette générosité dérisoire un intérêt. Elle désire nous ramener à elle, nous attirer dans son orbite; elle ne veut pas que nous ayons notre politique à nous, notre sphère d'action distincte. Cet isolement, cette indépendance, pourraient suggérer l'idée aux Espagnols de chercher dans notre alliance et nos conseils un appui, une force.

Nous ne blâmons pas le cabinet d'éviter ce qui pourrait amener une rupture ouverte avec l'Angleterre, telle n'est pas, à coup sûr, notre pensée; mais nous voudrions qu'il n'appliquât pas à toutes les questions le même expédient, qui est de toujours agir de concert avec l'Angleterre, et souvent à sa suite. Même dans le cas d'une alliance sincère et honorable entre l'Angleterre et la France, il y aura toujours deux politiques, la politique anglaise et la politique française; il y aura toujours deux intérêts distincts, deux génies différens. L'Angleterre et la France ne peuvent être alliées d'une manière réelle et durable qu'en gardant chacune son indépendance et son individualité, qu'en restant libres toutes deux de pousser leur fortune. C'est donc un mauvais calcul, même dans l'intérêt de l'alliance anglo-française, de confondre toujours notre politique avec celle des Anglais, de nous associer à leurs démarches et d'épouser leurs vues. Cependant c'est ce qui a lieu sur tous les points; nos agens, nos consuls, nos ambassadeurs, semblent avoir pour instructions de combiner en toute circonstance leur conduite avec celle des représentans de l'Angleterre; notre diplomatie est comme une sorte de doublure de la diplomatie britannique : nous n'en sommes pas plus amis avec l'Angleterre, et cette complaisance systématique nous rend plus faibles vis-à-vis des autres peuples.

Ainsi, pour les affaires de Syrie, c'est à l'ambassadeur d'Angleterre qu'au nom des Maronites Mourad-Bey se propose de faire des représentations pour se plaindre de l'état de cette province. C'est bien à tort qu'on s'était hâté d'annoncer que, grace aux efforts de notre ministre à Constantinople,

tout était pacifié en Syrie, et que les chrétiens respiraient enfin. L'anarchie, loin d'avoir disparu, se propage tous les jours. La nomination par la Porte de deux kaïmakan, l'un chrétien pour les Maronites, l'autre musulman pour les Druses, n'est qu'une mesure provisoire que le divan se réserve de révoquer sur le moindre prétexte. Cette situation fâcheuse doit nous faire regretter vivement que notre gouvernement n'ait pu, dès l'origine, prêter son assistance aux chrétiens de Syrie. Cette protection eût pu s'exercer sans humilier la Porte et sans inquiéter l'Europe, et elle eût plus avancé la pacification de la Syrie que cette interminable suite de notes présentées au divan, et restées sinon sans réponse, du moins sans effet.

Pour les affaires de Servie, tout le monde paraît d'accord. L'Autriche, l'Angleterre et la France ont déclaré au divan qu'elles protestaient contre la révolution qui venait de s'accomplir et qu'elles exigeaient la réintégration du prince Michel. Dès qu'il eut appris cette démarche, M. de Boutenieff a remis de son côté, au divan, une note qui contenait la même protestation et la même demande. Jusqu'ici c'est un véritable concert; mais voici quelque chose qui pourrait plus tard troubler l'harmonie : on annonce que l'Autriche a déclaré aux autres puissances qu'elle enverrait une armée d'observation sur la frontière de Servie. Enfin l'Autriche ferait un pas; elle témoignerait qu'elle a l'intention de maintenir l'indépendance des provinces danubiennes. C'est peut-être dans l'espoir de prévenir cette démonstration que la Russie s'était hâtée de blâmer la révolution de Servie : elle a pu penser qu'en paraissant faire cause commune avec l'Europe, elle ôtait tout prétexte au cabinet autrichien de veiller plus particulièrement sur la Servie. Cette fois elle se serait trompée, et l'Autriche ne s'est pas laissé détourner d'un acte nécessaire par le langage de M. de Boutenieff: elle n'y a sans doute vu qu'un artifice pour masquer la connivence de la Russie avec la Porte. Quoi qu'il en soit, le divan est placé dans une situation délicate; il se trouve en contradiction avec toutes les puissances, et la Russie ne peut ostensiblement venir à son secours, car elle s'est liée par ses propres déclarations. S'il se confirme que l'Autriche a vraiment pris la résolution d'envoyer un corps d'observation sur la frontière servienne, la situation que nous avons prévue commencera. Ce sera entre l'Autriche et la Russie une longue et sérieuse lutte; on la soutiendra en secret le plus long-temps qu'on pourra, mais enfin le moment viendra où il faudra bien qu'elle éclate. Pour la Russie, il s'agit de conquérir la domination de ces races slaves qu'elle envisage comme le complément nécessaire de son empire; pour l'Autriche, il s'agit de défendre la liberté de la navigation du Danube et de maintenir la neutralité, l'indépendance des provinces cotoyées par un fleuve d'une importance aussi capitale. La question d'Orient se déplace; elle passe des rives de l'Euphrate sur celles du Danube, et dans cette nouvelle phase elle n'est ni moins difficile, ni moins compliquée qu'auparavant.

Le message du président des États-Unis est venu mettre sous nos yeux l'ensemble de la politique américaine. Il faut rendre cette justice à M. Tyler, qu'il ne s'exprime pas sans courage et sans indépendance sur les fautes de

cette démocratie américaine, dont le hasard plus que l'élection l'a fait le chef temporaire. Cela est d'autant plus méritoire, que le moment approche où la république sera consultée sur le choix d'un président. M. Tyler blâme dans son message l'élévation excessive du tarif, qui avait été de sa part l'objet d'un *veto* suspensif. « Des droits extravagans, dit-il dans son message au sénat et à la chambre des représentans, manquent leur but, non-seulement en excitant dans l'opinion publique une hostilité contre les intérêts manufacturiers, mais en encourageant un système de contrebande sur une large échelle. Une politique opposée aurait des résultats bien différens dont auraient à se féliciter les intérêts sociaux et les intérêts manufacturiers. On ne peut trop souvent répéter que tout système de législation qui est incertain et soumis à des fluctuations n'est ni sage ni salutaire....... Je remplis donc les devoirs élevés et solennels de la place que j'occupe, en recommandant des droits modérés, imposés avec discernement, comme étant non-seulement les plus durables, mais encore les plus utiles aux vrais intérêts de tous. » Parler ainsi à une démocratie mobile et avide, faire devant elle l'éloge de la modération dans les mesures gouvernementales et de la stabilité dans les lois, c'est, il faut l'avouer, une assez noble conduite, et pour un président de rencontre, comme on l'a appelé aux États-Unis, M. Tyler ne remplit pas mal les hautes fonctions dont il se trouve investi.

Nous devons d'ailleurs lui savoir gré, en France, de la manière dont il s'est exprimé dans son message sur le traité Ashburton, et sur les dispositions relatives à la répression du trafic des esclaves. Il a expliqué comment l'Amérique avait dû se proposer à la fois de remplir tous les engagemens qu'elle avait pris pour détruire un odieux commerce, et de ne faire aucune concession qui pût compromettre l'indépendance de son pavillon. Il remarque avec orgueil que l'Amérique s'est levée pour défendre la liberté des mers, et qu'en même temps elle remplit tous ses devoirs envers la cause sacrée de l'humanité. M. Tyler ne s'est pas contenté d'inscrire ce résultat dans son message : il a voulu, dans une pièce officielle qu'il savait dévoir être lue dans toute l'Europe, engager les autres nations à suivre l'exemple de l'Amérique. « Un pareil arrangement, a-t-il dit, fait par les autres puissances, ne pourrait manquer d'anéantir sur l'Océan la traite des nègres, sans l'interpolation d'aucun nouveau principe dans le code maritime. » Rien de plus juste et de plus sensé. M. Tyler dénonce avec sagacité à l'Europe l'abus dont elle doit se garder; cet abus, c'est l'interpolation d'un nouveau principe dans le code maritime. La liberté des mers, l'indépendance du pavillon, ont tout à perdre avec ces innovations captieuses qui faussent ou abolissent les anciennes règles. Avec les vïeux principes, il est possible de venger efficacement la cause de l'humanité, sans offenser la souveraineté de chaque nation. On voit que le représentant de l'Amérique a saisi avec plaisir l'occasion de protester à la face du monde contre la prétention qu'a la Grande-Bretagne d'innover dans le droit qui régit la circulation des mers. L'Europe est avertie; elle s'était laissé abuser par les doctrines nouvelles de l'Angleterre et par le généreux

désir de trouver contre la traite le remède le plus énergique. L'Amérique lui montre, par son exemple et son langage, que, pour sauver la liberté humaine, il n'est pas nécessaire de sacrifier les nationalités. La France ne l'ignorait pas, mais il est bon qu'un autre peuple se charge de l'affirmer encore une fois.

L'ordonnance du 23 décembre 1842 sur les ministres d'état a rétabli ce que, dans les premiers momens qui ont suivi la révolution de 1830, on avait eu le tort de faire disparaître. Ces réparations, ces résurrections, ne sont pas rares dans un siècle fécond en vicissitudes politiques. On est obligé de revenir sur des erreurs. Ce qui paraissait sagesse infaillible est reconnu pour folie, et l'on est forcé de rendre hommage à des principes d'ordre et de gouvernement qu'on avait calomniés, parce qu'on ne les comprenait pas. Il ne saurait y avoir de contestation sur ce qui fait le fond de l'ordonnance du 23 décembre. Il est évident que l'état et le pays se doivent à eux-mêmes de ne pas laisser ceux qui les ont servis comme ministres dans une situation qui ne soit pas en harmonie avec leur élévation antérieure. C'est une question de dignité non-seulement pour les personnes, mais pour le gouvernement et le pouvoir. Il faut que les hommes qui ont passé par les grandes affaires, et qui ont siégé dans les conseils de la couronne, puissent toujours garder un rang honorable, et ne soient plus aux prises avec les difficultés matérielles d'une existence tourmentée : c'est convenance, c'est justice. Nous avons peu de ministres qui abordent la gestion des affaires publiques avec les facilités et les agrémens que donne une grande fortune. Beaucoup d'entre eux ont été mis en demeure par le point d'honneur politique de quitter des carrières honorables qui suffisaient à leur existence pour la possession éphémère d'un portefeuille, et quand une crise ministérielle l'a fait tomber de leurs mains, ils se trouvent avoir perdu non-seulement le pouvoir, mais encore ce qui faisait l'honneur et le soutien de leur vie tout entière. Ce déplorable inconvénient avait frappé tout le monde. A deux reprises la chambre des députés, par l'organe de ses commissions, avait signalé ces tristes effets de la mobilité du terrain politique, et la nécessité d'y apporter un remède. En rétablissant les ministres d'état, le gouvernement pouvait donc compter sur une approbation à peu près universelle. Voilà pour le fond.

Maintenant la forme est-elle irréprochable? Pourquoi une ordonnance? Pourquoi pas une loi? Telle est la question qu'ont faite les hommes les plus disposés à proclamer comme des nécessités le rétablissement des ministres d'état et l'institution du conseil privé. Il a paru étrange qu'à la veille de la réunion des chambres on fît sans elles ce qu'on pouvait si bien faire avec leur concours. Quel danger pouvait-il y avoir à se présenter au parlement avec une loi à la main? La chambre des députés s'était engagée de son propre mouvement à approuver ce qu'on lui proposerait; comment douter de l'empressement de la pairie à voter en faveur de ce qui devait rehausser la dignité du pouvoir et l'éclat du trône? Mais, dit-on, il s'agit de ministres d'état, de conseil privé, c'est-à-dire de ce qui relève le plus de la volonté exclusive de

la couronne; ce n'était donc que par ordonnance royale qu'on pouvait statuer sur ces objets, et d'ailleurs il y avait à cet égard des précédens. Nous croyons que, dans cette manière d'envisager les choses, il y a quelque confusion.

A coup sûr il dépend du roi seul d'élever à la dignité de ministre d'état qui lui convient, il dépend de l'unique volonté de sa majesté de consulter dans son conseil privé qui lui plaît; mais indépendamment de la question et du choix des personnes, il y a l'institution même. Or, sans aller jusqu'à dire qu'il est contraire à la charte d'avoir créé le conseil privé par ordonnance, nous croyons qu'il eût été plus constitutionnel et plus politique de donner la vie à cette institution par une loi.

Que fait l'ordonnance du 23 décembre? Elle établit des catégories, c'est-à-dire qu'elle exclut les uns et qu'elle admet les autres. Est-il d'une légalité bien exacte de se permettre cela par ordonnance? Il n'appartient qu'aux lois seules de créer des capacités. Nous concevons que le roi n'appelle à délibérer en sa présence que ceux qu'il honore particulièrement de sa confiance sur une question spéciale; mais pour la question des catégories de principe, la couronne n'a-t-elle pas besoin du concours des chambres?

Examinons un peu la situation telle que l'a faite la dernière ordonnance. Voilà des catégories instituées; fussent-elles irréprochables en elles-mêmes, elles seraient encore l'objet de nombreuses critiques, car il n'est point de sujet plus délicat et plus épineux. Que sera-ce si, comme c'est le cas de l'ordonnance, ces catégories peuvent être justement censurées! Il arrivera alors que les fautes de détails compromettront l'institution elle-même, et on pourra craindre que la forme emporte le fond. Or, ces fautes de détails existent. Prenez l'avis des hommes éminens qui doivent être appelés les premiers à faire partie du conseil privé, si l'ordonnance reçoit son exécution : ils vous en signaleront les vices. Quels sont les candidats naturels au titre de ministres d'état, si ce ne sont les anciens ministres? Vous avez servi le roi et le pays dans les premiers postes de l'état, vous avez figuré à la tête de l'armée, de la diplomatie, de la magistrature, de l'administration; c'est bien, voilà qui vous donne le droit d'emporter, au sortir des affaires, le titre de ministre d'état, de rester avec ce titre dans le voisinage du pouvoir et à l'entour du trône. C'est un grand privilége sans doute, toutefois il n'est pas au-dessus des fonctions qu'ont traversées ceux qu'on en revêt. Mais si l'on fait un pas de plus, si l'on descend l'échelle hiérarchique, alors d'inextricables difficultés commencent. Pourquoi ceux-ci? Pourquoi pas d'autres? On se trouve assailli de mille prétentions. Les vrais ministres d'état, c'est-à-dire les anciens ministres, se trouveront avoir d'innombrables collègues, et voilà l'institution qui dégénère avant d'avoir fonctionné. De bonne foi, M. Molé, M. Thiers, M. Guizot, quand il ne sera plus ministre en exercice, peuvent-ils se trouver flattés de recevoir un titre et des attributions qu'ils partageront avec des hommes qui ont servi sous leurs ordres, et qui occupent dans l'état des postes honorables, mais secondaires? Pourquoi avoir mis dans les catégories le procureur-général près la cour royale de Paris, ainsi que le premier président de la même

cour? Quel rapport ces fonctions de la magistrature ont-elles avec l'idée toute politique d'un conseil privé, avec une institution qui ne peut avoir d'autre but que de rallier autour du trône toutes les puissances parlementaires et tous les chefs de parti?

L'institution du conseil privé est utile et importante à la condition de la circonscrire dans sa haute sphère, et de ne pas l'en faire descendre au profit de certaines convenances personnelles. On a généralement regretté que le ministère ait cru pouvoir se passer du concours des chambres pour prendre parti sur le mécanisme de l'institution. On n'est même pas sans inquiétude sur le sort qui attend à la chambre des députés la demande d'allocation nécessaire pour l'exécution de l'ordonnance. Il se pourrait que la chambre, pour contraindre le ministère à lui apporter une loi, refusât les fonds qui lui seront demandés. Nous croyons qu'il suffit de cette possibilité pour que le ministère ne doive pas songer à créer des ministres d'état avant que la chambre ait voté sur la question pécuniaire. Autrement, il s'exposerait à compromettre l'initiative de la couronne, que peut-être il a déjà trop engagée.

C'est prématurément qu'on a représenté le cabinet comme ayant pris un parti définitif au sujet de la loi sur les sucres. Le ministère ne s'est pas encore déterminé à supprimer le sucre indigène avec indemnité. Si cette solution agrée à quelques-uns de ses membres, il en est d'autres qui y résistent. D'ailleurs, le cabinet aurait appris que ce projet, s'il l'apportait à la chambre, trouverait dans le centre gauche et dans son chef, l'honorable M. Thiers, une vive opposition. L'ancien président du 1er mars, dont la législation existante est l'ouvrage, est en situation de faire une rude guerre sur une question dont il connaît à fond tous les élémens. Aussi, on commence à penser dans le cabinet qu'il y a de sérieuses raisons qui s'opposent à la suppression du sucre indigène, et l'on penche plutôt aujourd'hui vers une transaction nouvelle que vers un parti extrême.

Avec les sucres, les chambres auront à s'occuper des patentes. On parle d'un projet de loi dont le ministère paraît se promettre beaucoup. On tendrait à diminuer le nombre des patentés; on n'exigerait plus de patentes des fabricans qui travaillent dans leurs chambres sans avoir ni boutiques ni magasins. Cela donnerait à une loi du fisc un caractère moral, et dénoterait une certaine sollicitude pour le sort des travailleurs les moins riches. Il est vrai que l'opposition pourra prêter au ministère l'intention de diminuer ainsi le nombre des électeurs, diminution qui porterait surtout sur les électeurs les plus démocrates. Le débat qui ne manquera pas de s'élever à cette occasion mêlera à la discussion sur les patentes la question électorale.

— Sous ce titre : *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, M. Bouillet vient de publier un des recueils les plus substantiels et les plus utiles qui aient paru depuis long-temps. Il a réuni dans le cadre d'un même

ouvrage l'histoire, la biographie, la mythologie, la géographie ancienne et moderne; et, comme ces différentes sciences se tiennent de fort près et qu'elles ont entre elles une multitude de points de contact, il a été facile à M. Bouillet, en évitant les répétitions et les doubles emplois, de resserrer dans un seul volume, qui contient plus de quarante mille articles, la matière des plus volumineuses collections.

Il faut ajouter, pour expliquer comment M. Bouillet a pu être à la fois si concis et si complet, qu'il a rédigé lui-même, en y consacrant sept années de sa vie, la totalité de son dictionnaire, et qu'autant il a mis de soin à traiter toutes les questions vraiment importantes, autant il s'est interdit sévèrement les développemens inutiles, les recherches purement accessoires. Cette unité de plan et de méthode a produit celle du style, qui est partout simple, élégant, précis. M. Bouillet a porté dans son travail les habitudes philosophiques de son esprit. Non-seulement il a écrit avec autant d'exactitude que de talent les notices consacrées aux philosophes anciens ou modernes et à leurs systèmes; mais encore dans la clarté de son style, dans la justesse des opinions qu'il exprime sur les grands évènemens ou les grands personnages historiques, dans le méthodique arrangement de toutes les parties de ce vaste recueil, il est facile de reconnaître un écrivain qui a passé par la philosophie et qui l'a long-temps enseignée avec honneur.

L'université s'est empressée d'adopter cet excellent livre pour l'usage des colléges et des écoles, et le public a prouvé qu'il était de l'avis de l'administration universitaire en épuisant, dans l'espace de peu de mois, la première édition du *Dictionnaire universel*. M. Bouillet a ainsi recueilli la juste récompense de son dévouement à la science et à l'instruction publique. Il a pu se convaincre qu'après les brillantes et rapides ébauches de nos écrivains à la mode, il y a quelque chose qui peut encore réussir : c'est une érudition consciencieuse jointe à la justesse du goût et à la patience du travail.

— Le succès qu'avait obtenu à une première audition la pièce de M. Léon Gozlan, *la Main gauche et la Main droite*, s'est confirmé aux représentations suivantes. Un dialogue plein de verve, une action vivement nouée, et surtout les intentions fines et touchantes des rôles de Rodolphine et du major Palmer, rendues avec un remarquable talent par Bocage et Mme Dorval, ont décidément conquis les suffrages du public. Nous ne pouvons encore cette fois apprécier avec détail le drame de M. Gozlan, mais nous avions hâte de constater le résultat qu'avait eu pour son œuvre l'épreuve difficile et décisive de la seconde représentation.

— M. Labitte ouvrira son cours au Collége de France, le vendredi, 6 janvier, à trois heures.

F. Bonnaire.

HUBERT TALBOT.[1]

Si l'on avait principalement en vue, dans ce récit, les dames de Perrachon, et s'il fallait surtout rendre compte des actions de deux femmes sans raison et sans conseil, ce serait ici le lieu d'expliquer les motifs d'un pareil dessein si résolument poursuivi; il n'en eut pas d'autre pour Mlle de Perrachon qu'une passion folle, subite, aveugle, qu'elle voulut donner pour extraordinaire et qu'elle fit éclater avec l'emportement dont elle était capable. Elle avait entraîné Hubert et s'était vite compromise avec lui. Il était, disait-elle, le seul homme qui eût répondu à ses idées sur l'amour, et ce beau roman ne pouvait plus avoir qu'un dénouement de roman. Sa mère avait risqué des objections, mais l'ombre d'un obstacle ne faisait qu'irriter Luciana. Elle finit par dire qu'elle se tuerait si elle n'épousait l'homme de son choix. Mme de Perrachon céda, comme de coutume, et entra de moitié dans l'extravagance de sa fille.

Mme Talbot devait dîner à Franchart. On l'emmena tout étourdie dans la voiture avec son fils, et l'on passa le reste de la journée ensemble. Comme la tête des femmes va vite en besogne, on réglait déjà toutes choses. Il fut convenu que le mariage se ferait à Paris où l'on emmènerait Mme Talbot pour y demeurer si elle y consentait. Mme de Perrachon lui expliqua que Hubert n'aurait qu'à prendre la suite des

(1) Voyez la livraison du 1er janvier.

affaires de sa maison pour en doubler les revenus, et que d'ailleurs un homme de *son talent* n'était jamais embarrassé.

— Et puis je lui ferai un joli trousseau, disait Mme Talbot, et, dame, à ma mort, il aura le peu que j'ai; d'ici là je tâcherai d'économiser, soyez tranquille. Jugez, toute seule je vivrai avec rien.

La société de Franchart, pour qui rien de ce qui se passait n'était un secret, s'était discrètement retirée à l'écart. Les hommes, ce jour-là, étaient allés faire une partie de chasse; Hubert et Mlle de Perrachon jouaient à loisir leur rôle de fiancés. Le soir, la voiture reconduisit triomphalement Mme Talbot et son fils. Ni l'un ni l'autre ne purent dormir : c'était pour Hubert une habitude depuis quelque temps; il passait la moitié des nuits à quitter et à reprendre un livre, à rêver à la clarté des étoiles sur le rebord de sa fenêtre.

Le lendemain, le curé, à qui Mme Talbot contait tout à la hâte, reprit en hochant la tête : Tout cela va bien vite.

Mais Mme Talbot, sans l'écouter, courut faire ses préparatifs. Il s'agissait d'envoyer à Dijon commander le trousseau, les habits et le reste. En deux jours, toutes les mesures étaient prises; mais la bonne femme manquait d'argent. Elle fit elle-même un voyage à Dijon, assurant à son fils qu'elle tenait en réserve, pour une bonne occasion comme celle-ci, certaines économies dont elle ne lui avait jamais parlé. En réalité, elle alla chez un nommé Rondeau, très connu pour faire l'usure, et engagea secrètement sa petite propriété.

Cependant les entrevues se multiplièrent, les caisses de fournitures arrivaient à toute heure de Dijon. Mme Talbot, fille d'un marchand d'étoffes, avait conservé quelques nippes précieuses. Elle fit des jabots à Hubert de ses plus belles dentelles; elle troqua son argenterie contre de menus bijoux, ne gardant strictement pour elle que deux couverts. En donnant, dans sa joie, ces détails au curé, elle lui disait :

— Quand je reviendrai de Paris, qu'ai-je besoin de ces bagatelles? cela dormait dans mes tiroirs; il vaut mieux que mon fils s'en serve : il n'y a pas de meilleure occasion.

Elle fit fondre jusqu'à son vieux gobelet d'argent pour en faire une pomme de canne, comme les jeunes gens en portaient, à ce qu'on lui dit.

— Pour du linge, disait-elle à Mme de Perrachon, Dieu merci! nous n'en manquons pas. Je puis en donner à ces jeunes gens pour bien des années, et du beau. C'était la passion de ma mère. J'ai de quoi leur en fournir et en user moi-même jusqu'à ma mort.

En effet, elle fit porter à Franchart cinq ou six malles de linge qu'elle avait choisi parmi le plus beau; il y en avait dont on ne s'était jamais servi, faute d'occasion assez solennelle, et notamment un service damassé acheté en Hollande pendant les guerres, amené en fraude à prix d'or, et qui avait vieilli tout neuf.

De si grands apprêts ne pouvaient manquer d'être connus dans le pays et les environs; d'ailleurs Mme Talbot, quoiqu'on fût convenu du secret, ne pouvait prendre sur elle de s'en cacher; c'était l'entretien de chaque soir sur toutes les portes. On mêlait à tout cela le nom d'Adèle; on la plaignait. Elle ne paraissait plus que rarement, et l'on ne savait point ce qui se passait chez elle; mais le père Germain dit un soir chez le notaire :

— Elle rencontrera bien encore un brave homme : toutes les filles n'ont pas ce que je lui donnerai. Mme Talbot trouve à marier son garçon; elle en profite; faites donc entendre raison aux filles.

Mais Mme Talbot ne pouvait s'empêcher de considérer Adèle comme une ennemie, et lui prêtait dans sa pensée mille propos qu'elle n'avait point tenus.

L'époque du départ était fixée. La société de Franchart, femmes et hommes, avait pris les devans pour retourner à Paris. Mais à mesure que le terme approchait, au milieu des témoignages non interrompus d'amour romanesque entre les fiancés et de bonne intelligence entre les parens, on s'avisa tout à coup que Mme Talbot serait fatiguée du voyage à Paris, qu'il fallait quelqu'un pour garder sa maison. On fit tout enfin, par représentations et manœuvres, pour l'empêcher de partir. La pauvre femme se rendit en disant : Mon Dieu! cela m'est égal; qu'ils soient heureux là-bas, je le serai ici.

Le curé soupçonnait vaguement le trafic qu'elle avait fait à Dijon. Il prit à part Hubert.

— Ça, mon ami, ta mère a fait de grands sacrifices; elle n'en dit rien, mais j'en suis sûr; c'est à toi de l'en dédommager : quand tu seras à Paris, économise et soutiens-la. Je crois bien que la pauvre femme n'a plus d'espoir qu'en toi.

Hubert fit des questions, mais le curé ne savait rien. Mme Talbot se défendit et ne voulut jamais rien avouer. Hubert lui déclara qu'il ne se marierait point qu'elle ne consentît à recevoir une pension et préalablement une petite somme pour l'indemniser de ses dépenses.

Il en parla le même soir à ces dames, qui se récrièrent sur la justice de ces propositions; on voulait combler la mère de biens et qu'elle fût heureuse. Tout fut ainsi arrangé; mais comme ces dames

n'étaient pas flattées des anciennes liaisons d'Hubert dans le village, on commença de l'isoler peu à peu. On le gardait des journées entières à Franchart; Mme Talbot elle-même ne le voyait plus qu'à peine, mais elle n'en rabattait rien de sa joie. Enfin, au jour fixé, la mère et le curé étant seuls prévenus, on se rendit le matin au château. Les adieux furent longs et tristes, Mme Talbot n'osait pleurer. Hubert, quoique gêné par la présence de ces dames, recommanda mille fois sa mère à l'abbé. Ils réglèrent leur correspondance : l'abbé promit à son cher enfant que ses conseils ne lui manqueraient jamais. Pendant ce temps, Mmes de Perrachon, l'œil sec, l'air affairé, s'occupaient de leurs emballages, allant et venant à la hâte dans la salle à manger où ceci se passait. A huit heures, tout fut prêt, et l'on monta en voiture, Hubert étouffé de sanglots. Mme Talbot, que le curé ramenait, fut obligée de se reposer trois ou quatre fois avant d'arriver chez elle. Ce départ se fit sans bruit. On ne sut que le lendemain dans le pays que Franchart était inhabité.

Ce même jour, Mme Talbot disait le soir au curé, qui l'avait trouvée en pleurs :

— J'étais habituée à vivre avec lui, c'est tout simple, cela semble triste. Ces jeunes gens seront heureux. Allez me dire pourquoi je pleure, et je ne puis m'en empêcher.

La pauvre femme éclata en sanglots.

— Allons, la mère, dit l'abbé, faisons un cent de piquet, cela vous distraira.

Mme Talbot, en essuyant ses yeux, prépara ce qu'il fallait. Cette scène se renouvela bien souvent, mais l'abbé adoucissait de son mieux ce dur abandon.

Sans y mettre d'intention, Mme Talbot se ressentait un peu dans ses manières et son vêtement de la condition brillante de son fils. On lui parlait moins dans le voisinage. Elle y avait gagné en considération, mais son isolement n'en était que plus grand; elle ne voyait plus absolument que le curé; à l'église même, elle semblait se tenir à l'écart.

Elle reçut une première lettre d'Hubert avec les détails tout secs du mariage et quelques lignes de la jeune Mme Talbot de Perrachon. On avait arrangé le nom de cette manière pour qu'il eût meilleur air. Le curé n'était point oublié. Mme Talbot reçut ainsi régulièrement quelques lettres toujours apostillées en quelque sorte par sa bru, mais on ne disait pas un mot de la rente qu'on lui devait faire. L'abbé fut obligé de le remarquer pour elle, mais elle se récria dès le premier

mot qu'il en dit; elle ne voulait point qu'il en fût question. L'hiver lui parut bien triste; cependant les lettres qu'elle recevait étaient connues et paraphrasées dans le voisinage, et de toutes parts on la félicitait en prévoyant ce que promettait encore l'avenir de son fils.

— On ne sait pas, disait le notaire, ce que peut devenir maintenant le fils de la mère Talbot, avec son talent, sa jeunesse, et de la fortune.

— Voilà une femme heureuse! disaient les mères qui avaient des garçons.

On citait Hubert pour modèle à dix lieues à la ronde, car cet évènement s'était répandu dans une bonne partie du département. Mme Talbot elle-même, s'efforçant de croire à son bonheur, remerciait Dieu tous les jours; mais, quoiqu'elle cachât sa situation, même à l'abbé, elle se trouvait alors dans une singulière extrémité, et voici comment on le sut.

Le père Germain, qui s'était mis en tête de marier sa fille pour la guérir de sa mélancolie, découvrit enfin un excellent parti; c'était le fils d'un riche vigneron qui demeurait à huit lieues de là. Ce jeune homme trouvait Adèle à son gré, et d'ailleurs le bien du père Germain accommodait tout. Le meunier poussa la négociation avec activité, mais, quand il s'en ouvrit à sa fille, elle refusa net. Le père Germain prit ceci pour des caprices de fille dont il aurait raison. Il poursuivit l'affaire à Dijon avec le futur et son homme d'affaires; or, il se trouva qu'on mettait en ligne de compte, dans le bien du futur, des hypothèques insolvables qui, addition faite des intérêts, devaient remettre une propriété tout entière dans les mains du vigneron.

— Tenez, père Germain, cela vous regarde, dit l'homme d'affaires en prenant un papier dans une liasse, c'est du côté de chez vous.

— Bah! qui donc? dit le père Germain.

L'homme d'affaires lut :

— Veuve Talbot, maison avec cour et jardin.... Vous devez connaître ça?

— Si je connais! dit Germain stupéfait; la pauvre femme, comment cela se fait-il? Ah! je devine, il a fallu marier son garçon, il a fallu se montrer; et personne qui n'en sait rien chez nous. Je la reconnais bien là.

Il continua se parlant à lui-même, car les deux autres poursuivaient leurs calculs. Le père Germain, fort occupé de ce qu'il avait appris, en parla le soir à sa fille comme pour la consoler.

— Voilà ce que c'est, dit-il à table, ils ont visé trop haut. La mère Talbot est ruinée, et le fils n'y peut rien, car s'il ne dépendait que de lui...! C'est un brave garçon, il faut le dire.

Adèle s'étonna d'abord comme son père et lui fit à peine quelques questions; comme elle parlait peu d'habitude, on ne s'aperçut point de son agitation.

Le lendemain, elle courut dans la matinée chez Mme Talbot, de manière à n'être point vue; la bonne femme fut très étonnée de la voir, à cause de leur grand refroidissement; mais Adèle, avec une émotion où éclatait la sincérité, se jeta à son cou en pleurant.

— Mère Talbot, vous êtes dans la peine, je le sais, je le sais toute seule, soyez tranquille. Ne pensez plus à rien de ce qui s'est passé entre nous; je vous aime, voyez-vous, et je ne songe qu'à vous tirer d'embarras.

A ce mouvement si franc, si brusque, si bon, Mme Talbot, suffoquée, ouvrit ses bras en criant :

— Ah! mon enfant! mon enfant!

Elles demeurèrent à pleurer ensemble. Adèle conta ce qu'elle savait; mais, en même temps, elle consola Mme Talbot et lui détailla ses projets sans appuyer sur l'endroit sensible, qui était le silence du fils, dans l'impossibilité où il était sans doute de porter aucun secours. Elle ajouta qu'elle avait obtenu par son père une remise à la saisie et finit par dire qu'elle allait épouser le vigneron pour avoir dans ses mains la créance.

— Comme vous pensez, reprit-elle, ce n'est pas moi qui vous tracasserai. Nous vous tirerons de là, soyez-en sûre.

Mme Talbot lui prit les mains, l'embrassa, pleura, et, quand elle put parler :

— Non, mon enfant; vois-tu, Hubert ne le souffrirait pas. Il ne connaît pas ma position, il est tout simple qu'il ne s'en occupe point; je n'ai pas voulu le chagriner, car je n'aurais qu'un mot à dire, cela n'est rien pour lui; justement il doit venir ce printemps. Tout s'arrangera bien vite; tu conçois bien qu'on ne peut pas me mettre à la porte, à la porte de chez moi, de la maison où il est né, où je dois mourir.

— Enfin, mère Talbot, dit Adèle, c'est du fond du cœur, voyez.

Elle ne put vaincre l'orgueil de la veuve Talbot, mais elle mit obstacle aux poursuites sans le lui dire. Le père Germain obtint aisément ce délai.

Le printemps arrivait. En effet, Hubert et sa femme avaient promis

de revenir passer la belle saison à Franchart, qui n'était pas encore vendu, mais on ne les voyait point paraître. Mme Talbot reçut une lettre où l'on disait que sa belle-fille avait besoin de prendre les eaux, et que cela était cause qu'on avait remis le voyage à l'automme. Elle en fut très affligée, et l'on conçoit ses raisons; le curé lui dit que sans doute Hubert, qui était fort doux, n'avait pas voulu résister à sa femme, encore moins se séparer d'elle, et que c'était une marque qu'ils vivaient en bonne intelligence. Mme Talbot dévora son chagrin; le curé lui-même était devenu soucieux et semblait n'avoir plus le courage de la consoler.

La saison était belle et hâtive; tout était déjà vert et en fête, les oiseaux gazouillaient dans les jeunes pousses du bois Gassot. Il y avait entre le village et le grand chemin une plaine bornée au fond par un amas de roches qu'on appelait le rocher de Chèvre-Morte, et traversée par un sentier qui serpentait à perte de vue. Un de ces premiers jours du printemps, un homme à pied, bien vêtu, passait lentement en cet endroit. Il était cinq heures du matin. C'était un de ces momens d'inexprimable sérénité dont on ne perd plus le souvenir. La plaine verdoyante et bariolée fuyait à l'horizon; les gouttes de rosée étincelaient dans l'herbe aux rayons du soleil levant; le ciel était clair, pur, d'un bleu pâle, rayé vers Chèvre-Morte de légers nuages blancs. L'alouette au loin s'élevait en chantant dans les airs; tout était désert, frais et calme dans le paysage.

L'homme semblait fatigué et s'arrêtait de temps en temps en jetant les yeux autour de lui, puis il reprenait sa marche en s'appuyant lourdement sur un jonc où brillaient des dorures.

Une petite fille de basse-cour, qui menait paître sa vache, dit au garçon du moulin qu'elle rencontra :

— Si M. Hubert n'était pas à Paris, je croirais que c'est lui qui vient de passer là-bas : c'est un étranger qui lui ressemble beaucoup.

M. le curé venait d'ouvrir ses volets et se promenait à la fraîcheur devant sa porte, un arrosoir à la main. Il leva la tête à un certain bruit, poussa un cri de surprise, et Hubert, accourant, vint tomber dans ses bras.

— Eh! mon enfant, quelle joie, quelle surprise de te revoir! Comment cela se fait-il?

Hubert l'embrassait sans rien dire et pleurait toujours.

— Comment cela se fait-il? qu'as-tu donc? Tu vas me faire pleurer aussi sans savoir pourquoi. Mon enfant! Hubert! Allons, tu n'as pas vu ta mère. Comment es-tu venu?

Hubert lui dit qu'il avait quitté la voiture sur la route : le curé le regarda.

— Comme te voilà beau! tu as l'air d'un prince! Mais qu'est-ce donc? tu es pâle, tu es maigre... Mon enfant, tu es donc malade?

— Oui, dit Hubert avec un étrange sourire; me voilà dans un équipage fort étranger à mon pays et à moi-même. Cela n'est rien; je demeure à Paris dans un appartement dont vous n'avez pas idée; mes yeux ne rencontrent que des dorures et des tapis. On ne sait où cracher, sinon partout. Je suis bien servi, j'ai de l'aisance, je pourrais contenter bien des fantaisies autrefois impossibles. Je suis heureux, il semble.... Mais, mon cher abbé, il n'est point de forçat qui périsse plus misérablement dans son bagne que je ne le fais tous les jours depuis que je vous ai quitté.

— Hélas! dit le curé en croisant les bras, je ne sais comment j'en avais l'idée; mais tu m'accables..... Ta pauvre mère.... Où est ta femme?

— Elle est aux eaux.

— Ils t'ont laissé, malade comme tu l'es!

— Heureusement; je serais mort. Je vous dirai tout plus tard.

— Veux-tu te reposer? te rafraîchir?

— Non, je veux aller chez ma mère.

— Il faut la prévenir; laisse-moi prendre mon chapeau. J'irai la préparer.

Ils se mirent en marche. A quelque distance de la maison de Mme Talbot, l'abbé quitta Hubert, qui s'assit auprès du lavoir, devant cette prairie qu'il avait traversée tant de fois. Il semblait inquiet d'y rencontrer Adèle, qu'il y cherchait malgré lui; mais les filles n'étaient point encore venues. Le chien de la maison courut à lui en jappant. Il se leva, oppressé par la grande émotion. Sa mère sortit les bras ouverts, suivie du curé. Ils s'embrassèrent sans parler et se pressèrent à plusieurs reprises.

— Je ne veux rien savoir, dit Mme Talbot; te voilà, c'est tout ce qu'il me faut.

Le chien ne cessait de s'agiter autour de lui; il le flatta de la main, et tomba plutôt qu'il ne s'assit en entrant, retrouvant et regardant tout avec des yeux ravis. Mme Talbot allait et venait en larmoyant, et mettait en l'air sa cuisine. Elle avait connu d'abord que son fils n'était pas bien portant. Elle lui prépara du lait, du vin chaud; elle rétablit son lit. Hubert refusait tout; cependant, comme il avait la fièvre, il consentit à se coucher, mais il ne put dormir. Il voulut que

sa mère et l'abbé demeurassent près de lui. Aucun des trois n'osait entamer l'entretien; on tremblait de se questionner et de se répondre.

Hubert affectait un visage calme et souriant; il était en réalité fort heureux, mais l'émotion violente de l'arrivée lui avait fait grand mal. Quand il fut couché, sa mère, le considérant, s'aperçut de son grand changement : il était d'une maigreur effrayante; la fatigue du voyage lui avait donné une forte fièvre qui redoublait en ce moment. Ses yeux brillaient, son teint était enflammé; Mme Talbot frappait des mains en disant tout bas : Mon Dieu!

— Que je suis bien! disait Hubert par momens.

La mère et le curé lui offrirent d'aller chercher le médecin.

— Non, cela n'est rien; quelques jours de repos me remettront... Je suis bien.

On l'invitait à dormir, mais il était trop agité; il ne parlait point cependant. La mère n'osait l'interroger. Le curé le regardait d'un air inquiet. Il dit plusieurs fois, se parlant à lui-même :

— Mon pays, ma mère, la campagne... J'éprouve un bien-être... Je suis délivré.

Sur le soir, il s'endormit. Le lendemain, le curé revint avec des livres : Hubert lui avait demandé qu'il travaillât auprès de lui. Mme Talbot se mit de l'autre côté avec son tricot, et de temps en temps, contenant leur chagrin, ils échangeaient quelques paroles pour distraire Hubert, qui paraissait abîmé dans ses réflexions. Sa mère le regardait à chaque minute. Il était sur son séant, la tête penchée et les yeux fixés sur un portrait en médaillon qu'il tenait sur le drap et que sa mère n'avait pas encore vu. Elle dit d'une voix timide, pour interrompre les tristes pensées qu'elle devinait :

— C'est le portrait de ta femme?

— Oui.

Le curé leva les yeux de dessus son livre. La mère se pencha pour voir le portrait. Hubert reprit entre ses dents :

— Que cela est singulier! quels yeux charmans et quelle douceur répandue sur ce visage!

— C'est vrai, dit Mme Talbot.

— Vous la connaissez? reprit Hubert; brune, vive, alerte, elle a par momens l'air d'un enfant.

Il sourit amèrement en se tournant vers sa mère :

— Qui dirait que les plus effroyables vices qui soient sortis de l'enfer se cachent dans ce petit corps, sous cette douce et pâle figure?

— Que dis-tu? cela est-il possible?

— Non! s'écria Hubert transporté par la fièvre; non, Dieu ne le souffrira pas! Vous voyez, Seigneur, l'affreuse machination : c'est une famille obscure, pauvre, honnête, trahie et opprimée par deux créatures sans honneur et sans frein, qui l'entraînent dans leur infamie et l'y veulent retenir en étouffant ses cris! Non, vous ne permettrez pas des châtimens si terribles et de telles iniquités!

— Mon enfant, explique-toi.

— Ne le questionnez pas, disait l'abbé.

— Ma mère! reprit Hubert en se roulant sur son lit, si vous saviez quelle vie je mène depuis que je vous ai quittée.

Mme Talbot se jeta dans ses bras, pleurant avec lui.

— Pauvre enfant, tu as souffert! je m'en doutais; sois tranquille, te voilà avec nous.

Il reprit avec plus de calme :

— J'aurais commis les crimes les plus noirs, je vous aurais abandonnée, et vous m'auriez maudit, que je n'aurais pas été plus terriblement puni. Mon premier tort fut de vous laisser ici. Je le sentis aussitôt, mais je n'osais, je ne savais leur résister. Ces femmes sont folles, hardies, prodigieusement actives dans le mal; j'étais seul et timide : je cédai sur bien d'autres points et bien à regret. Vous savez qu'il était question de nous marier obscurément, sans fracas. Je parus à l'église au milieu d'une assemblée curieuse et cruelle dont tous les yeux étaient fixés sur moi. Je ne saurais vous exprimer le poison de certains sourires; ce fut un vrai supplice pour moi, qui ne voulais que prier Dieu. Durant le reste des cérémonies, rude et gauche, tel que vous me connaissez, il y eut encore mille pointes qui me déchirèrent au vif; mais je dévorais tout en aveugle, dans le premier feu de ce courage dont j'avais fait provision. A présent même, ce mariage, Paris, ces évènemens, tout cela n'est plus qu'un rêve dont les détails se brouillent dans ma tête. Je ne puis croire que ce soit le même homme qui ait vécu là-bas et qui vous parle aujourd'hui. Je ne suis ramené à la réalité que par mes souffrances. Vous savez que Lucie m'aimait, ou du moins le faisait paraître; cela n'était qu'une fantaisie. Je m'en étais douté, et j'avais en vain tenté de la prévenir. Cette fantaisie passa vite, comme bien d'autres que cette malheureuse osa depuis m'avouer. Elle n'avait vu en moi qu'une certaine apparence étrange et frivole qui l'avait séduite, elle poursuivait je ne sais quelle vision de félicité sans forme et sans nom qui s'évanouit; pour mieux dire, elle ne m'aimait pas. Dès les premiers

jours de familiarité, ses discours m'effrayèrent; j'y reconnus mot à mot les phrases les plus traînées de ce sentimentalisme obscène qui s'étale dans les romans de rebut. Ah! les exécrables fadaises! Tenez, les gens d'esprit sont à l'abri de ces sottises et ne font qu'en rire, mais elles s'implantent, le croiriez-vous? elles fructifient et font des ravages incalculables dans de pauvres cervelles de filles et de femmes. Je ne fus donc tout à coup qu'un homme vulgaire, ce que devient le *mari* entre mère et fille. On s'aperçut que je n'avais ni fortune, ni talent, ni naissance; on me le fit entendre doucement. De là des scènes, des menaces, des emportemens, et cette aigreur obstinée qui ne cherche qu'à déplaire, qu'à contredire, qu'à irriter. Lucie s'en prit d'abord à mes sentimens les plus chers et les plus respectables. L'impiété, la débauche, tout ce qui m'était abominable dans les désordres et les doctrines du jour, elle le défendait contre moi. Je l'entendis justifier, exalter des infamies célèbres et jusqu'à des crimes qui avaient fait trembler. Elle ne prenait plus la peine de me cacher son éducation détestable et l'étrange liberté qu'on lui avait laissée jusqu'alors. Elle m'opposa impudemment des noms, des souvenirs; je pus tout deviner et tout supposer. Je passe bien des choses, je ne finirais pas. Ce qu'il me fut aisé de voir surtout, c'est qu'on m'avait réservé l'infame rôle de couvrir d'un nom honnête une conduite suspecte, et que si ma femme, de son côté, pouvait regretter la perte de quelque illusion, il ne tenait qu'à moi de reconnaître dans ce mariage la plus infernale des trahisons. En effet, je découvris en peu de temps que ces dames étaient fort mal vues, fort peu estimées, que les honnêtes gens s'écartaient d'elles, qu'elles n'avaient accès qu'en un certain monde toujours au service des gens décriés, où l'on n'a rien à se reprocher les uns les autres. Il était douteux pour tant de raisons que Mlle de Perrachon eût facilement trouvé un mari. Je m'adressai d'abord à la mère, mais la mère et la fille, engouées l'une de l'autre, étroitement liées par les mêmes goûts et la même humeur, se tournèrent contre moi; on me trouva fort extraordinaire, je n'étais que trop heureux, et l'on m'avait fait une grande grace; ma politesse, ma douceur, ne furent qu'ineptie et faiblesse. Je voulus me plaindre, on se moqua de moi, ou j'étais obligé de m'excuser pour avoir la paix. Si du moins j'avais été soutenu par un chef de famille recommandable! mais le père était mort sans considération, sans position avouée dans le monde, sans qu'on sût la source de sa fortune. Je demeurai donc seul et trop faible contre ces deux femmes liguées en complot permanent et contre la

foule insensée qu'elles voyaient malgré moi. Je n'étais plus dans la maison qu'un valet; mieux encore, un ridicule et un paysan, car on me reprocha tout. Vous-même, ma digne mère, s'écria Hubert transporté, vous ne fûtes point épargnée, vous dont ces créatures ne sont pas dignes de baiser les pieds!

—Ne parle pas tant, dit Mme Talbot les mains jointes.

—Vous allez le questionner! dit l'abbé en haussant les épaules.

—Non, poursuivit Hubert de plus en plus animé, j'en ai trop sur le cœur, je me soulage en vous parlant..... Je vous passe des mécomptes et quelques travers bien capables de refroidir mon goût pour ma femme, mais que j'aurais pardonnés volontiers. Jugez pourtant de ma surprise, quand je vis cette fille délicate, romanesque, qui parlait de ne vivre que de soupirs et de poésie, se gorger goulument de je ne sais quelles viandes froides qu'elle traînait jusque dans son lit; quand je surpris cet *ange*, comme l'appelait sa mère, avalant discrètement de grandes rasades qui m'auraient déchiré l'estomac; quand je l'entendis, pour la première fois, toute fleurie de beau langage, me couvrir d'injures en style des halles. Négligée chez elle jusqu'à l'excès, je la voyais livrée tout le jour aux apprêts rebutans de la parure qui devait briller le soir. A peine rentrée, tout tombait, tout disparaissait; elle détachait çà et là de longues chevelures postiches et toutes sortes d'appareils informes qui semblaient déguiser des infirmités; enfin, elle se dédommageait avec moi, dans l'abandon le plus révoltant, de la contrainte qu'elle venait de souffrir pour d'autres. Il s'ensuivait une prodigalité de fioles, d'essences, de préparations nauséabondes qui soulevaient le cœur. Je m'endormais au milieu d'un laboratoire infect. Mais c'étaient là les moindres défauts d'un enfant gâté. Non, jamais ces femmes coquettes ne se douteront des moyens sûrs et naturels de plaire, jamais elles n'inspireront que le dégoût à l'homme qui les voit de près; et pour moi, je l'avoue, ce dégoût était devenu insurmontable; ce désordre, en outre, amenait de grandes dépenses. Vous savez quelle confiance j'avais mise dans les négociations, et combien j'étais loin de penser qu'en fait d'intérêts je fusse le plus à plaindre. On m'avait trompé en ceci comme en tout le reste. Ces dames n'étaient venues ici que pour vendre Franchart; quand je pénétrai dans leurs affaires, je vis que cette terre était tellement surchargée d'hypothèques, qu'elle ne leur appartenait déjà plus; on ne voulait toucher le surplus que pour l'achever avec quelques restes de capitaux. Je me trouvai enfin, au milieu de ce luxe, face à face avec la misère,

sans qu'il me fût possible de persuader ces deux têtes folles et de les ramener à l'économie et à la raison. On avait parlé de me donner une place, et j'avais pensé à rentrer dans l'enseignement. Mais il fallait obtenir d'abord par un travail acharné le grade de docteur. Je voulus me remettre à l'étude; la lenteur et l'incertitude des résultats faisait croire à ces dames ce travail inutile; d'ailleurs il ne m'était pas possible de m'y appliquer au milieu de l'agitation infatigable qu'elles mettaient dans la maison; elles se confirmèrent dans l'idée de mon incapacité et de l'inutilité de ces efforts; que dis-je, elles osèrent reprocher à ma paresse le temps qu'elles m'enlevaient par leur tyrannie et leurs dissipations. Chaque soir, on m'entraînait, vêtu de noir et les yeux mal essuyés, dans le monde, au milieu de je ne sais quel amas d'oisifs qui mettent en commun leur ennui et leur sottise. Prodigieux ensemble! mon cher abbé, j'avais l'air, dans ces endroits, d'un voyageur chez les sauvages. J'étais tout-à-fait étranger à ces mœurs, à ces entretiens qui m'étonnaient, qui m'effrayaient parfois. On assure qu'il existe quelque part une bonne compagnie, je ne l'ai jamais vue que dans mes livres; si vous saviez, l'abbé, quelles conversations ont ces gens-là, et de quoi ils jugent à propos de s'occuper! Je n'y savais que dire, avec la meilleure volonté; je me taisais, je parlais avec distraction et tout de travers sur les sujets les plus communs de modes et de politique; je passai pour un sot, et l'on finit par me faire croire que je l'étais. Ces dames avaient honte de moi, on tremblait à chaque instant qu'il ne m'échappât une de ces bévues qui n'étaient chez moi que l'effet de la distraction et de l'ennui. Souvent on me coupait la parole et l'on m'imposait silence tout net devant la compagnie.

— Voilà, murmura l'abbé, la première fois de ma vie qu'il me prend fantaisie de donner des coups de bâton à quelqu'un.

— On priait de m'excuser en souriant, et l'on haussait les épaules; j'entendais dire à des hommes ventrus : Mais qui diable a donc épousé Mlle de Perrachon? ce pauvre garçon ne distingue pas sa main droite de la gauche, c'est une espèce de niais. Un jour, l'un d'eux, avec qui j'avais causé, disait de moi : Que voulez-vous faire, il ne sait pas même le nom du ministre président du conseil. Et l'on désespérait de moi.

— Les animaux! dit l'abbé, que ne les entreprenais-tu sur la grace suffisante?

— Figurez-vous que je me prenais quelquefois tout seul à partie, me demandant rigoureusement ce que je savais, ce que je valais;

et je trouvais qu'en effet je n'étais bon à rien, qu'on m'humiliait justement. Il me semblait me réveiller d'un rêve orgueilleux.

— Allons, en voici d'un autre! dit le curé impatienté, je te ferai relire tes vers, moi; je te remettrai face à face avec tous les bouquins que tu as dans la tête; tu veux me forcer à te faire des flatteries, laisse-moi en repos.

— Voilà bien de quoi te rendre malade, dit Mme Talbot.

— Hélas! reprit Hubert. Le pire, ma pauvre mère, c'est que Lucie avait des momens de retour, de repentir, que sais-je? Elle me trouvait souvent seul à pleurer; j'étais pâle, défait, je sentais les premières atteintes de ce mal qui me mine; elle me prenait en pitié, il lui repassait dans l'esprit quelque lueur de ses premières illusions, elle m'embrassait avec emportement, elle m'accablait de flatteries outrées, elle voyait s'ouvrir devant moi le plus bel avenir. Le lendemain, le soir même, le monde, le bruit, le caractère, reprenaient le dessus. Mon corps et mon ame s'épuisaient dans ces alternatives dévorantes. Luciana était coquette, elle aiguisait sur moi les couteaux de la jalousie; je n'étais dans la maison et dans le monde, où je les accompagnais, que le paravent de ses succès, qui flattaient aussi sa mère; elle passait ses journées devant son piano, et ce n'étaient chez nous que jeunes gens à la mode, brillans officiers, riches faquins et prétendus hommes à talens, littérateurs et musiciens, qui m'éclipsaient aisément de leur fracas et de leur sotte vogue d'un jour. Et quand je me comparais à ces héros de salon, moi qui n'étais qu'un paysan sans nom, sans fortune, inférieur en toutes façons, la rage s'emparait de moi parce que j'aurais donné tout au monde pour me faire aimer de ma femme; et savez-vous, l'abbé, l'orgueil se révolte à la fin; alors je me déchirais la poitrine. Malheureux! m'écriais-je, qu'es-tu venu faire ici? quel démon t'a arraché de ta vallée pour te jeter dans la boue de ce Paris où tu ne peux vivre, parmi ces hommes et ces femmes à qui tu ne ressembles en rien? O ma maison! ô ma mère! ô mes campagnes si pleines de mes souvenirs les plus doux, qu'êtes-vous devenues? N'est-ce pas toi qui peuplais les champs de tes rêves, qui te sentais si jeune et si fort, dont le cœur et la tête débordaient de sentimens et d'idées? N'est-ce pas toi qui croyais répandre ton ame sur le monde entier, et dont les échos sympathiques caressaient la voix? N'est-ce pas toi qu'on environnait dans ton beau pays d'amour et d'admiration?

Il s'était dressé sur son séant et levait les mains dans son transport.

— Qu'es-tu donc à présent, loin de tes livres, de tes amis, de tes

champs bien-aimés? Qu'es-tu, si l'on ne tient compte de ton cœur et de ton esprit? Qu'es-tu parmi ce monde vain et stupide, qui te foule aux pieds corps et ame? Pauvre Hubert! regarde-toi passer dans cette foule. O poète! où t'a-t-on mené? Tu voulais aimer, tu n'as trouvé que haine et mépris; tu voulais vivre honnête et considéré, le vice et le déshonneur te menacent et te pressent de toutes parts. Je me voyais seul, opprimé, outragé, dévoré d'envie et de désespoir parmi cette foule imbécile et opulente; je tombais dans une véritable agonie, et ma raison, obstruée de visions désespérantes, me semblait à chaque instant près de s'égarer. Je n'osais, je ne pouvais plus prier Dieu.

— Oui, oui, dit le curé, voilà ta tête partie, je la connais.

— Moi aussi, et je cherchais à m'arrêter dans cet abîme; j'essayais de me modérer et de m'expliquer nettement les choses. Je me disais que l'orgueil avait seul à souffrir en moi, et que, me voyant oublié, méconnu, dédaigné, au milieu de ce monde brillant, je manquais de patience et d'humilité.

— Point du tout, mon enfant, s'écria le curé, c'étaient les affections les plus légitimes qui se révoltaient en toi.

— Quoi qu'il en soit, je m'efforçais de me vaincre, de me résigner, et j'avais résolu de me cacher le visage comme César et de tout attendre patiemment... Bientôt pourtant je ne crus point qu'aucune loi divine ou humaine pût me contraindre à vivre dans la honte et dans un désordre dont je serais devenu le complice. Ma femme se lia étroitement à des femmes suspectes; sa mère avait conçu je ne sais quel abominable dessein pour parer à la perte de sa fortune. Je le découvris peut-être bien tard... Je vis introduire chez moi une sorte d'officier supérieur riche et déjà mûr. C'est alors que fut imaginé ce voyage aux eaux... Ne croyez pas que la jalousie... C'était fini. Je ne connais qu'une jalousie qui naît de l'amour. Une femme sage aurait pu me l'inspirer; mais une créature qui m'avait menacé et qui ne songeait qu'à repaître son atroce vanité, je l'aurais vue froidement dans les bras d'un autre; encore celui-là m'eût-il fait pitié... Les échos du ridicule dont elle me couvrait, et dont elle se souillait elle-même, me servirent de prétexte; je refusai net d'aller aux eaux, et j'annonçai le dessein de venir ici voir ma mère en attendant. Si vous aviez vu la colère de la mère! Elle voulait que je fusse là pour tout autoriser de ma présence. La fille aussi voulait m'avoir pour me tourmenter de ses triomphes et en redoubler le plaisir. Ah! cela m'a fait faire d'étranges réflexions sur les êtres humains. Si les cœurs pou-

vaient être, comme les corps, soumis à l'analyse exacte, je me charge, quand on voudra, de trouver plus de cruauté froide et imbécile dans le cœur de certaines femmes que dans ceux de Tibère et de Caligula. L'oppression de ces deux femmes, calculée jusqu'à l'assassinat, est une chose que j'ai étudiée et qui est faite pour épouvanter. Comme j'étais déjà malade, elles poussaient la tyrannie jusqu'à m'empêcher de me plaindre : une dernière pudeur leur faisait craindre que je ne m'ouvrisse à vous, mes amis. J'étais espionné; toutes mes lettres, par importunité, étaient visitées, et elles y glissaient ces lignes perfides qui vous abusaient sur mon sort. C'étaient autant de raisons pour m'empêcher de venir ici. Cependant je tins ferme. Ma maladie avait fait de tels progrès, qu'elles finirent par consentir. J'étais dans un état à faire pitié. Si vous aviez vu l'insensibilité de ces deux femmes au départ! Elles voulaient un nom, que leur importe à présent que je meure? Comprenez-vous ce qu'il y a d'horrible dans leur calcul? Après m'avoir enchaîné, on m'ôte tout doucement l'honneur et la vie.

Le curé joignit les mains.

— Quand l'aura-t-on assez répété, dit-il, qu'il vaudrait mieux d'abord donner cent coups de couteau à son enfant que de le lâcher dans le monde élevé ainsi? Quelle fille est-ce là?

Mme Talbot entoura son fils de ses bras.

— Oublie ces femmes. Tout est pour le mieux. Tu resteras avec nous, nous serons heureux.

— Tu as joué de malheur, reprit le curé, mais enfin tu as tendu la gorge comme un agneau. Il ne faut pas se laisser rebuter par les premiers chagrins, chaque famille a les siens; ta tête s'est emportée, et tu as jeté le manche après la coiguée... Tu as manqué de patience, enfin.

— Et de force, dit Hubert; je crains de le montrer bientôt.

Heureusement on ne fit pas attention à cette parole dont on ne comprit pas le sens.

— Et te laissera-t-on quelque temps tranquille? dit Mme Talbot.

— Elles viendront me chercher en juillet pour voir une dernière fois Franchart qu'elles vont vendre.

— Ainsi rien n'est rompu.

— Non, dit Hubert avec désespoir; mais du moment que je verrai paraître ici ces deux femmes, c'est qu'il me faudra mourir. Je ne veux plus les voir! s'écria-t-il en se débattant.

— Allons, dit le curé, ne fais pas l'enfant; je te l'ai toujours dit.

Hubert, la veille, avait demandé des nouvelles d'Adèle et de son

père. Mme Talbot lui avait répondu qu'il n'y avait plus entre eux l'ombre de rancune et que sans doute ils viendraient le voir. En effet, le lendemain, le père Germain arriva plein d'amitié et de bonhomie, sur les premiers bruits qui avaient circulé du retour et de la maladie d'Hubert.

La mère Talbot le reçut au bas de la maison, et comme il l'avait trouvée en larmes, elle entra dans le détail de ses douleurs et de la situation de son fils. Le père Germain, étonné dans sa grossièreté, levait les mains, se retournait par impatience, tout entier aux chagrins de cette famille. Ce colloque dura assez long-temps, enfin le bonhomme entra dans la chambre du malade, et, continuant sans gêne le même sujet :

— Ah! bon, voilà donc comme on s'entend là-bas! M. de Cressy m'avait bien dit que les femmes de Paris avaient de ces infirmités-là. C'est-il bien possible, monsieur Hubert, que ce soit vous qu'on ait ennuyé comme ça? Un si brave garçon!

Il s'assit au chevet, son bâton entre les jambes. Hubert lui prit la main et la lui serra. Le bonhomme reprit en appuyant sur les mots :

— Sarpedi! et vous ne pouviez pas lui allonger quelques bons revers d'une gaule à nœuds?

Hubert fit un mouvement de répugnance.

— Oh! père Germain, battre une femme.

— Ah! dame, vous avez raison, battre une femme! C'est clair, c'est mauvais, faut jamais en venir là. C'est contre vos idées. Je vous approuve d'ailleurs; il y a une grande folie dans ces têtes-là, c'est comme les enfans, ça n'entend pas la raison; il y a rien à dire à ça; mais, voyez-vous, de temps en temps, quand il faut se faire entendre.... un filet de coups de trique.... ça ne nuit pas, ça veut être compris.

— Mais, père Germain, dit Hubert, vous comprenez que je ne m'étais pas marié pour faire ce métier-là; je ne suis ni crocheteur ni charretier.

— Oh! c'est vrai; il ne faut jamais battre une femme; mauvais moyen! Ça ne se doit pas, surtout un homme comme vous, qui a reçu votre éducation... Mais, c'est égal, voyez-vous, de temps en temps...

Il fit mine de cracher dans une de ses mains et la porta sur le manche de fouet de son bâton noueux, l'entortillant lentement dans le petit cordeau de cuir. Hubert et l'abbé se regardèrent en souriant.

— Voyez-vous, reprit le père Germain du même sérieux, je ne suis pas méchant, moi, je ne suis pas vif, mais si une femme..... ah

ben! Et pour mon enfant, moi qui parle, je vous aurais autorisé.... Il n'y a pas d'autre remède, voyez-vous; il ne faut pas qu'un brin de femme, qui n'a que du vent dans la tête, s'en vienne chagriner un brave homme. Vous entendez, monsieur Hubert, je suis votre ami, moi; nous n'avons pas pu nous arranger, n'en parlons plus; mais, ma fille et moi, nous vous aimons toujours. Faut espérer que ça ira mieux. Ah! quand je pense à cette pauvre petite et comme vous auriez été heureux tous les deux! Enfin, suffit. Adieu, monsieur Hubert, je reviendrai, je m'en vais au moulin. Sans adieu, monsieur le curé.

Le bonhomme sortit; on l'entendit encore causer avec Mme Talbot.

Hubert souriait toujours, les yeux levés vers le curé.

— Il n'a pas tort, dit l'abbé; il y a plus de bon sens dans cette grossièreté, que dans tout le verbiage moderne. En ceci, le bonhomme suit encore à son insu les plus vieilles et les plus saines traditions de famille, et il est dur pour les ridicules du temps de n'avoir pas raison même contre de tels procédés.

Le curé fit ensuite une lecture au malade, qui ne voulait point dormir, et céda à l'invitation qu'on lui fit de demeurer à dîner. Hubert, malgré sa faiblesse, voulut se mettre à table. Le lendemain, il ne put se lever; cet état l'empêcha de jouir de son arrivée et de revoir ses campagnes chéries. On savait tout dans le pays, mais peu de gens vinrent le voir. On était retenu par le respect qu'on avait toujours eu pour lui; on demandait seulement de ses nouvelles, et l'on s'occupait de lui avec grand intérêt.

Il dormit assez bien dans la nuit; ces premiers momens de calme eurent un bon effet; il reprit quelques forces, il paraissait très heureux de son retour. Quelques jours après son arrivée, comme il était allé s'asseoir sous la vigne du jardin, il entendit la voix de sa mère qui disait tout haut:

— Allons! n'aie pas peur, il sera si content de te revoir!

Une voix timide résistait doucement; il tressaillit. Il reconnut Adèle et s'écria : Adèle! Adèle!

Mme Talbot parut attirant la jeune fille par le bras; il se leva tout chancelant. Adèle était devant lui, pâle et les yeux baissés.

— Bonjour, Adèle; tu ne voulais donc pas me voir?

Elle balbutia des excuses, sans lever les yeux, avec un sourire gros de larmes.

— Allons, allons, enfans, dit Mme Talbot, je vous laisse causer un peu; contez-vous vos petits chagrins.

Adèle fit un mouvement pour la suivre, mais Hubert la retint par la main.

— Reste, je t'en prie; il y a si long-temps que je ne t'ai vue! viens t'asseoir à mes côtés et me donner des nouvelles de chez toi.

Il la força de s'asseoir à côté de lui sous le berceau.

— Tu me trouves bien changé, n'est-il pas vrai?... Mais toi-même, comme te voilà pâle! qu'as-tu?

Adèle leva ses grands yeux tout flétris; ils se regardèrent en silence, et, tout à coup suffoqués, Hubert éclata en sanglots tandis que de grosses larmes coulaient le long des joues de la jeune fille.

— Mon enfant! ma chère Adèle! s'écria Hubert en lui serrant les mains, tu as bien souffert aussi. Je sais ce que tu as fait pour ma mère. Tu m'aimais, toi, ma pauvre enfant, tu m'aimais de cet amour que ces comédiennes du monde ne savent pas seulement imiter. Tu ne traînes pas après toi des parfums fétides, mais ta beauté est à toi, la vérité est dans tes yeux et dans ton cœur. Je suis un misérable; je me suis laissé séduire à mon insu par la vanité, par de honteuses illusions; je t'en demande pardon à genoux. Je t'aimais, Adèle, je t'aime, et si jamais les ames se cherchent dans un monde meilleur, oui, je le crois, je l'espère ardemment, je te retrouverai.

Adèle écoutait la tête baissée. Elle balbutia à travers ses pleurs :

— Ne vous chagrinez pas, monsieur Hubert; je ne vous en ai pas voulu, moi; je sais que vous êtes si bon. J'aurais voulu que vous fussiez heureux. Il faut que ces femmes n'aient point de cœur.....

La mère vint interrompre cette scène de douleur.

— Épouse Bastien, dit Hubert d'une voix déchirante; c'est un brave garçon...

Il voulait parler du jeune homme qu'Adèle avait refusé, car il savait tout. M[me] Talbot emmena la fille de Germain.

Hubert, tous ces premiers jours, put se traîner sous le chèvre-feuille. Parfois il se faisait conduire jusqu'à la porte du fond du jardin, qui donnait sur les champs et le petit bois; là il faisait ordinairement quelque lecture. Il ne lisait plus que des livres de piété, le nouveau Testament, l'Imitation, les Psaumes, qu'il aimait pas-dessus tout.

— Non, disait-il à l'abbé, jamais le souffle divin n'a transporté si haut et si loin l'ame humaine.

Un médecin qu'on faisait venir de Dijon et le médecin du pays le visitaient souvent. Ils avaient reconnu une grave maladie de poitrine, compliquée d'une affection au cœur. Hubert, en effet, était sujet,

depuis six mois, à des palpitations accablantes. Le curé seul était instruit de la gravité du mal. Au bout de trois semaines, Hubert fut obligé de s'aliter. Ses bons amis ne le quittaient point; le curé s'était installé au pied du lit. A dater de ce moment, la maladie fit des progrès effrayans. On les cachait à Mme Talbot, mais Hubert ne s'abusait pas; il en parlait ouvertement avec le curé, qui disputait avec lui et voulait qu'il fût très bien.

Sur ces entrefaites, le jardinier, qu'on laissait à Franchart, vint porter à Mme Talbot une lettre de ces dames, qui ne savaient plus rien de l'état de Hubert. Elles racontaient en style enjoué les plaisirs variés des eaux et la belle société qu'on y rencontrait. Le curé ne se fit aucun scrupule de décacheter la lettre pour en conférer avec Mme Talbot avant d'en rien dire au malade. On lui rapporta seulement ce que disaient ces dames : Qu'elles arriveraient sous peu, par grande grace, c'est-à-dire beaucoup plus tôt qu'elles n'avaient dit, *de peur qu'il ne s'ennuyât.*

— Il faut espérer, dit Hubert amèrement, qu'il sera encore trop tard.

Le curé fut scandalisé de ce propos tenu devant la mère; il dit tout bas à Hubert : Mon ami, veux-tu la tuer? Lui et Mme Talbot demeurèrent en silence au pied du lit. Il faisait nuit. Hubert, les yeux fixes, les sourcils froncés, paraissait livré à une sombre agitation. Tout-à-coup il tressaillit dans son lit; il se prit à trembler, à se rouler en tordant ses bras, pleurant et criant.

— Je ne veux pas les voir. Mon Dieu! ayez pitié de moi! Les voilà; l'abbé, à moi! On ne m'arrachera pas d'ici. Ma mère! l'abbé! au secours!

— N'aie pas peur, mon fils; Hubert, mon cher enfant, nous sommes là. Voilà l'abbé; tu es au milieu de nous.

L'abbé et la pauvre mère se pressaient auprès de lui, et tandis que le curé cherchait à contenir ce délire furieux, Mme Talbot fut obligée d'aller appeler des voisins. On veilla auprès du malade. Toute la nuit il déraisonna, se croyant dans un grand péril. Il ne parlait que de monstres et de furies.

La mère, quoi qu'on lui cachât les progrès du mal, ne les voyait que trop. Elle assistait à des crises terribles qui finissaient par de grands crachemens de sang. Un jour, seule avec le malade, elle le considérait dans une douleur muette. Il était sur son séant, soutenu par des oreillers. Il regardait attentivement ses mains maigres et blanches comme celles d'un christ d'ivoire; il tâtait ses bras dé-

charnés, et paraissait rêver profondément. Il s'abîmait dans cette pensée que ces bras, ces doigts, ces chairs, allaient bientôt se détruire et se décomposer dans la terre; il avait oublié que sa mère était là, et la pauvre mère avait pénétré son effroyable réflexion. Qui sait ce que pense et souffre un homme comme Hubert en se voyant mourir, et ce qui dut se passer dans le cœur de cette malheureuse mère en devinant son fils?

Hubert, se sentant au plus bas, ne voulait plus que le curé le quittât. Ils avaient de longs entretiens sur la mort et sur la situation de son ame. Quoiqu'il eût fait ses dispositions long-temps à l'avance, il se retournait parfois vers l'abbé, qui lisait.

— L'abbé, ayez soin de ma mère, n'est-ce pas?

Le curé, les yeux secs sous ses lunettes, regardait le malade, lui serrait la main en silence et brusquement, de peur d'éclater. De temps en temps, Hubert le priait de lui relire certain passage d'un auteur qu'il lui indiquait, puis il l'interrompait par des réflexions.

— Eh bien! tenez, l'abbé, lui dit-il un matin, en présence de Dieu, je vous assure que je meurs sans grand regret, si ce n'est pour ma mère et pour vous. Mais vous m'adoucissez encore ce passage. Qui sait si le bon Dieu ne m'avait point réservé ces épreuves pour me faire sortir du monde avec moins de peine? J'ai toujours eu grand'-peur de la mort. Tandis que je suis dans un calme, un bien-être... Hélas! comme je suis assuré de ce que j'avais souvent rêvé sans fruit, qu'il n'y a rien que de pénible et de misérable dans le monde. Combien je plains ceux que j'y laisse! combien j'ai pitié de leurs fatigues et de leur agitation! J'avais bâti des plans de vanité, commencé des travaux; mais, avec ma paresse et mes études imparfaites, je ne laisse que des ébauches; il n'y a guère à regretter; je voulais d'ailleurs consacrer mes travaux au service de Dieu. Peut-être que l'orgueil se cachait encore là-dessous, et le ciel m'en préserve. Faute d'un ouvrier, la vigne du Seigneur ne souffrira pas; tout se termine heureusement pour moi ici-bas, et j'ai la certitude que nous nous retrouverons là-haut..., nous qui nous sommes aimés.

Un peu après, il demanda :

— Ne sommes-nous pas le 20 juin, aujourd'hui?

— Oui, mon enfant.

— C'est aujourd'hui *qu'elles* doivent arriver... et j'avais dit que je ne les attendrais pas... je le crois encore.

Le curé sortit à la fin du jour. A l'insu de Mme Talbot, il faisait faire une neuvaine à l'église pour M. Hubert, et presque tous les gens du

pays ne manquaient pas de s'y trouver. Il rencontra, chemin faisant, le médecin, qui lui assura que le malade ne passerait pas la nuit; il fit donc commencer, ce soir-là, les prières pour les agonisans. Tous les paysans répondaient aux litanies; on fut obligé d'emporter Adèle, qui s'était trouvée mal.

Après les prières, le curé retourna auprès du malade, qui avait toujours des accès de délire, mais en ce moment-là il se trouvait un peu mieux.

— Eh bien! mon ami, lui dit tout bas l'abbé, voilà le 20 juin passé.

Hubert sourit à grand' peine, puis il murmura :

— Elles ne sont pas arrivées.

— Bah! dit le curé, peut-être ne viendront-elles pas, ou peut-être elles te trouveront bien portant.

Hubert ne répondit pas, puis il poussa un gémissement prolongé et frémit d'horreur.

— Mon enfant, dit le prêtre, j'ai remis jusqu'à présent à te parler d'une chose importante; tu veux remplir tes devoirs de religion, et par conséquent te présenter devant Dieu avec une conscience pure.

Il s'arrêta ému.

— Et je crois bien que tu n'es pas tout-à-fait dans les dispositions que demande la charité à l'égard de ta femme et de ta belle-mère.

— Ah! l'abbé, que me dites-vous là? Oui, je ne pense à autre chose; oui, je suis un misérable; je fais des efforts qui me tuent. Mais, voyez-vous, c'est inutile, Dieu ne m'assiste pas, Dieu n'a point pitié; j'ai beau faire; là, voyez-vous...

Il porta les deux mains sur son cœur :

— Là s'agite, et se roule, et se dresse le serpent de la haine qui me dévore le cœur...; je ne puis l'étouffer.

Il se pressait la poitrine, dans son délire, comme s'il eût voulu l'entr'ouvrir.

— Mon fils! mon fils! disait l'abbé en pleurant.

— J'ai beau faire, mon ami : il y a là un brasier que souffle et attise le démon... Ces deux femmes... Mon Dieu!... pour moi du moins passe encore... mais quand je songe à ma mère qu'elles égorgent en même temps... Ces deux femmes sans ame, sans entrailles, sans rien d'humain, qui traînent deux malheureux dans la tombe... et que je vois d'ici, un exécrable sourire sur les lèvres... Mon ami! mon ami! délivrez-moi de ces spectres... grace!

— Mon fils! s'écriait le curé se jetant à genoux. Seigneur, Seigneur, ayez pitié de lui!

li courut à la porte pour empêcher d'entrer Mme Talbot qui accourait au bruit.

— Mon fils, reprit le brave homme, du courage; ce sont deux créatures de Dieu; elles peuvent revenir à lui. Songe à tant de saints et d'illustres victimes priant pour leurs bourreaux; songe à ce que tu as écrit toi-même sur la miséricorde de Dieu. Il ne faut qu'une larme à ces pauvres femmes, et tu peux être assis auprès d'elles dans la Jérusalem céleste, là où toutes les misères de la vie s'effacent, jugées et pesées dans la balance de la justice divine. Mon enfant, sois ferme, sois miséricordieux; ta mère te prierait avec moi; ne me donne pas ce chagrin mortel.

Le bonhomme eut le courage de sourire en lui prenant la main.

— Qu'est-ce que ces misérables divisions dans un moment pareil où la vie de ce monde n'est plus rien pour toi?.. Aie pitié de nous en nous laissant, n'emporte rien de nos misères sur le seuil de l'éternité. Hubert, je t'en prie!

Il reprit tendrement :

— Tu sais, quand tu étais enfant et que tu étais bien malade, c'était moi qu'on appelait pour te faire prendre les breuvages noirs des médecins; je te parlais du bon Dieu, des petits enfans qu'on avait martyrisés, et tu buvais en souriant pour imiter leur courage. Me résisteras-tu cette fois? Il s'agit d'un moindre effort, mais il s'agit de la vie éternelle. Je te le demande au nom de ta mère, si tu veux la revoir là-haut.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria Hubert étouffé de sanglots. Et le bon curé se pencha, pleurant avec lui. Il se releva, et poursuivit sur un autre ton :

— Mon fils, je vais te chercher l'appui des sacremens; Dieu t'assistera pour les recevoir dignement. Je n'osais t'en parler, non plus qu'à ta mère, mais le moment est venu.

Il le laissa livré à cette crise qui achevait de l'épuiser. Le curé avertit en sortant les femmes qui étaient auprès de Mme Talbot, et courut en toute hâte à l'église, craignant d'arriver trop tard.

On était éveillé dans toutes les maisons, et l'on attendait de moment en moment les dernières nouvelles. Cette sortie du curé donna l'alarme; on le suivit, en sorte qu'il revint avec son clerc, suivi de paysans et de femmes qui entrèrent dans la cour et jusque dans la chambre du malade.

Une voisine vint tout éplorée au-devant du curé lui dire qu'on avait cru plusieurs fois que M. Hubert était mort. On fit écarter tout

le monde du lit; l'abbé ferma la porte, parce qu'on entendait les cris de Mme Talbot, et il s'approcha d'Hubert.

— Eh bien! mon enfant, tout le monde prie pour toi, lui dit-il doucement.

Le malade ne répondit pas d'abord, puis il reconnut le curé, et dit avec un soupir qui sembla briser sa poitrine :

— Je leur pardonne... Aidez-moi à dire un *Ave* pour... pour elle...

Ils le récitèrent tout bas.

— Et un *Ave* pour la mère, dit le curé.

Quand ils eurent fini, le curé l'embrassa, et l'on fit rentrer l'assistance. Hubert communia et reçut l'extrême-onction avec toute sa connaissance et en répondant aux versets. Ensuite on se mit à genoux, et l'on continua de prier à voix basse. Le malade était tombé dans l'anéantissement. On distinguait au milieu du profond silence le léger sifflement qui s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes.

Le curé se retira quelques momens après pour revenir bientôt, mais il n'avait pas fait vingt pas qu'on courut lui dire que M. Hubert venait d'expirer. Il donna aussitôt les instructions pour qu'on emmenât Mme Talbot chez le père Germain, qui avait offert sa maison. Hubert était mort doucement, sans souffrance, sans plainte. Beaucoup de femmes passèrent la nuit, agenouillées auprès du corps; le curé y retourna lui-même, pour épargner à la pauvre mère quelque coup trop violent. Il ne voulut point la voir, et mit tout en œuvre pour lui adoucir cette extrémité.

Le deuil fut général, tout le monde en somme aimait Hubert et sa mère, qui avaient fait dans le pays le peu de bien qu'ils pouvaient. Personne n'alla travailler le surlendemain, qui était le jour de l'enterrement, et le curé apprêta la messe funèbre avec toute la solennité possible dans sa petite église. Le village entier y assista.

Après la cérémonie, le convoi se mit en marche, et fit le tour de l'église en dehors pour se rendre au cimetière, qui était tout proche. Des garçons de l'âge d'Hubert portaient le cercueil; Mme Talbot, selon l'usage du pays, avait voulu le suivre, et l'on entendait des gémissemens étouffés qui partaient de dessous le mantelet de drap noir qui lui couvrait la tête. Elle était soutenue par plusieurs femmes. Des jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient de chaque côté.

A la vue de ce long cortége, extraordinaire en ce lieu-là, une calèche, qui avait pris le chemin de traverse, s'arrêta; des dames descendirent, en disant à une vieille femme qui ramassait du bois au revers d'un fossé :

— C'est donc fête ici?

— Non, reprit Mme de Perrachon, c'est un enterrement.

Elles se dirigèrent aussitôt vers la queue du cortége. La jeune Mme de Perrachon-Talbot s'approcha d'une fille voilée, et demanda :

— Qu'y a-t-il donc?

Adèle leva son voile, et lui dit :

— C'est votre mari que l'on enterre.

Tout à coup, à la vue de ces deux femmes, la vieille Mme Talbot, saisie d'un transport étrange, se débarrasse des gens qui la tiennent; s'élance, s'arrête devant elles en chancelant, et dressant la tête sous ses coiffes de deuil :

— Mon fils! mon fils! rendez-moi mon fils, misérables! Je vous l'ai livré, et voilà ce que vous en avez fait. Toi la mère, et toi la fille, je vous maudis, et Dieu entendra la voix d'une pauvre femme sur la tombe de son enfant!

Elle montrait le cercueil d'un geste si terrible, qu'on n'osait l'emmener. Luciana de Perrachon fit semblant de se laisser tomber dans les bras de sa mère, et sa mère fit mine de la secourir. On les emmena vers la voiture. Le cocher, qui venait de tout apprendre, ne savait plus ce qu'il fallait faire, et répétait dans son trouble : Où faut-il aller?

Un grand homme à moustaches passa la tête hors de la portière et cria :

— Hé! parbleu! à Franchart, imbécile!

Un murmure courut parmi la foule indignée : la voiture partit au galop.

Lors de mon séjour dans ce pays, précisément à cette même terre de Franchart vendue depuis long-temps, M. l'abbé Noël, de qui je tiens ces détails, m'entretenait encore du jeune Hubert Talbot, dont le souvenir, à mon sens, illustre la contrée. Nous étions assis sur un banc, dans un coin du cimetière, qui est derrière la maison du vieux prêtre, et qui lui sert pour ainsi dire de jardin et de lieu de promenade. J'en revenais toujours à ce jeune homme qui m'intéressait si vivement, et je demandais au curé comment ces dames de Perrachon avaient pu jeter les yeux sur lui. Il me l'expliqua de son mieux, mais il s'interrompait comme en songeant.

— Mon pauvre enfant... il vivait de soleil et de beaux vers... Ils me l'ont étouffé à Paris.

Il reprit ensuite :

— Ils me l'ont tué parce qu'il ressemblait à un... Van Dick... je ne sais quoi, un portrait qu'elles avaient vu je ne sais où; voilà bien de quoi.

Et comme je déplorais le sort de cette jeunesse du temps présent qui périt si misérablement de toutes parts et de tant de sortes, et que je voyais frappée là dans l'un de ses plus dignes et de ses plus innocens sujets :

— On s'élève, dit le curé, contre bien des tyrannies à présent : quand s'avisera-t-on de se révolter contre l'oppression de la bêtise? Car voilà les méchantes actions qu'enfantent vos méchans écrits. On ne s'égorge à présent, on ne s'empoisonne que par sottise. Ce siècle ne sait plus même commettre le crime avec courage, quoi qu'en ait dit un de vos écrivains. Il ne voit dans le sang que de l'imprévu et de l'énergie, il n'y a plus que de la niaiserie.

Mais ma pensée ne se détachait pas de l'aimable figure du poète dont je retrouvais le souvenir partout dans cette campagne.

— On a dû l'enterrer ici? dis-je au curé.

— Voilà sa tombe, dit-il.

Je tressaillis comme si j'eusse marché sur le cadavre; sa tombe était sous mes pieds. Je ne puis rendre l'effet que me causa cette vue; il me sembla qu'Hubert m'entendait.

Je me baissai sur une pierre rongée par la mousse, et je lus ces mots presque effacés : *Hubert Talbot,* et la date.

Je ne saurais vous dire combien ce détail m'a rendu présente toute son histoire; il me semble que je l'ai connu. Il y avait au chevet de la pierre un bouquet blanc sous un globe de verre abrité d'un petit dais de fer blanc.

— La fille de Germain, me dit le curé, a voulu mettre là son bouquet de première communion, et je l'y laisse.

— Et sa mère? repris-je les souvenirs un peu troublés.

— Sa mère est ici.

Il montra une tombe voisine.

— Elle est morte?

— Cette femme était minée par le chagrin. Nous avons fait ce que nous avons pu. Le père Germain s'est bien conduit. Ils ont voulu la prendre chez eux. Adèle s'est mise ensuite à demeurer chez elle. Ils ont payé ses dettes ou du moins ils l'ont mise à couvert; elle ne voulait pas. D'ailleurs le coup était porté, ceci l'a achevée. Elle est morte un an après son fils, jour pour jour.

De retour à Paris, j'attachais trop d'intérêt à tout ceci, comme vous pensez, pour ne pas m'informer de Mme de Perrachon dans le monde; cela me fut facile : je tenais du curé quelques indications, et les acquéreurs de Franchart étaient encore en relation avec elle. Je vis, l'hiver suivant, Mme de Perrachon-Talbot entourée d'hommages et coquetant dans le monde, dans quel monde! Ces dames passent pour équivoques; l'histoire de ce mariage a transpiré : on ne les voit que dans certaines maisons où les hommes seuls peuvent aller sans scrupule.

On me rapportait ce propos de la mère parlant de son beau-fils :

— Un original, un fou, qui a quitté ma fille aux eaux. Il avait laissé là-bas une espèce de petite vachère; c'était un *sentiment*..... rustique... Il abandonne sa femme sans rien dire... et puis il s'est laissé mourir de la poitrine; il n'avait pas de santé.

On ne sait de quoi elles vivaient dès ce temps-là, car la vente de Franchart avait été faite par nécessité et à grande perte; ce bien était depuis long-temps dévoré. Enfin elles parurent ruinées au grand jour; elles ont fini par se mettre à la tête d'un hôtel garni où l'on tient table d'hôte : c'est tout dire. On n'y reçoit que des étrangers distingués, et l'on fait la partie le soir.

ÉDOUARD OURLIAC.

L'ÉGYPTE

SOUS

MÉHÉMET-ALI.

Il va paraître sous peu de jours un nouvel ouvrage en deux volumes, sur l'Égypte sous la domination de Méhémet-Ali. Ce livre sera sous tous les rapports le pendant de celui de Clot-Bey. L'auteur, M. Hamont, a été pendant quatorze ans, comme Clot-Bey, au service du pacha. Tandis que Clot-Bey travaillait à organiser en Égypte la médecine humaine, il avait pour mission d'organiser la médecine vétérinaire. Il a été successivement directeur de l'école vétérinaire d'Abouzabel, fondateur du haras et de l'école d'agriculture de Choubra, inspecteur des bergeries, etc. Élève de notre école vétérinaire d'Alfort, il était attaché à un régiment français, quand il prit du service auprès du pacha sur l'invitation du ministre de la guerre. Il a assisté à toutes les phases de la puissance de Méhémet-Ali, et il revient riche des faits qu'il a dû nécessairement recueillir pendant une participation aussi longue et aussi laborieuse à l'administration égyptienne.

Autant l'ouvrage de Clot-Bey était favorable au gouvernement du pacha, autant celui de M. Hamont lui est contraire. C'est sous ce rapport surtout qu'il est curieux. Nous avons beaucoup entendu en France les admirateurs du réformateur d'Alexandrie; nous avons peu écouté les critiques. Nous avons

besoin de beaucoup apprendre sous ce rapport. Les jugemens de M. Hamont ne seront pas adoptés par tout le monde; mais, à coup sûr, ils méritent d'être examinés. Quant à nous, nous croyons qu'il y a beaucoup de vrai dans son livre, et c'est pourquoi nous avons cru utile de le faire connaître. La question d'Égypte est une de celles qui touchent de plus près à la France; non-seulement c'est une des faces, et une des plus grandes, de l'immense question d'Orient, mais c'est le côté par où notre pays s'est trouvé engagé dans une grave querelle. Il nous importe plus qu'à personne de savoir au juste quelle est la véritable valeur de l'établissement égyptien, et à quelles conditions il peut mériter la continuation de l'intérêt qu'on lui a porté un moment chez nous. D'après M. Hamont, Méhémet-Ali est toujours un homme hardi, intelligent, mais qui a trop tenté, et dont les entreprises ont avorté. Ceci vaut bien la peine qu'on y regarde.

La première question qui se présente quand il s'agit de l'administration de Méhémet-Ali, c'est celle des monopoles. M. Hamont consacre à cette question plusieurs chapitres de son livre, et il faut avouer que le tableau qu'il présente des résultats des monopoles est effrayant. Les ennemis de la liberté du commerce, les partisans de l'économie politique fouriériste ou saint-simonienne, ont besoin de lire avec attention cette partie du livre de M. Hamont. Ils y verront que les théories les plus séduisantes en apparence conduisent quelquefois aux plus épouvantables réalités. M. Hamont commence par exposer toutes les raisons données en faveur du monopole par Méhémet-Ali et les siens :

« Méhémet-Ali, parvenu au pouvoir par l'ascendant de son génie, ou par la volonté des ulémas, se présente en novateur. Sans secouer, d'une manière ostensible, les liens qui l'attachent à son souverain, ses desseins disent assez quel doit être le dernier effet du mouvement anormal qui agite le pays dans tous les sens.

« Pressé d'accomplir les hautes destinées auxquelles il se croit appelé, tout fléchit devant lui, et afin d'anéantir un moment plus tôt les difficultés qui s'opposent à l'exécution de sa volonté, le vice-roi pose les scellés sur les hommes et les choses. Désormais, tout lui appartient, le monopole est créé; l'Égypte, c'est Méhémet-Ali.

« L'Arabe, sans prévoyance, dit-on, refuse de se rendre à l'appel généreux du vice-roi. — Tenter la persuasion est un acte ridicule aux yeux de quiconque connaît le fellah.

« La richesse de l'Égypte, la véritable mamelle de l'état, c'est l'agriculture. Tout émane du sol auquel le Nil donne la vie; l'armée, la marine, grands, petits, étrangers ou indigènes, tous puisent à ce vaste réservoir. Le pacha a donc pensé qu'en dirigeant lui-même les travaux agricoles et ceux de l'industrie, il obtiendrait des produits en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant, et d'une qualité supérieure. Chef suprême devant qui tous baissent la tête, il croit que l'adoption de cette mesure lui donnera la possibilité

d'enrichir la culture indigène de végétaux exotiques lucratifs, et d'obtenir à volonté les denrées dont la vente lui paraît avantageuse.

« Toutes ses pensées sont tournées vers ce point.

« Dès-lors, propriétaire unique en Égypte, il est le seul marchand, et le fellah devient un ouvrier salarié, un être passif sous les ordres des représentans du pacha.

« Les partisans de Méhémet-Ali prétendent que le monopole de l'agriculture est une conséquence forcée de l'introduction des idées nouvelles, comme l'instruction en général, la médecine, la vaccination.

« Vous blâmez, disent-ils aux détracteurs de cette mesure, le gouvernement, qui sème, récolte et vend pour son compte, tandis que vous approuvez les moyens, parfois violens, employés par lui pour contraindre les Égyptiens à laisser vacciner leurs enfans, à recevoir dans les hôpitaux les secours de la médecine. Et de quelle manière le vice-roi aurait-il rendu à l'Égypte la culture de l'opium abandonnée dans la Thébaïde, s'il n'avait été le directeur, le maître absolu des opérations rurales? Et puisque l'Égyptien est naturellement enclin à la paresse, comment le gouvernement pourrait-il suffire sans le monopole aux exigences des dernières créations?

« D'ailleurs, le monopole, en Égypte, semble inhérent à la nature du pays. Il a existé sous les sultans, sous les Mamelouks, et ce qui serait blâmable en Europe peut être fort bon en Égypte. L'ame de cette contrée, c'est le Nil, et le Nil est un fleuve unique. Dans ses eaux seules gît la propriété ; point de Nil, point d'agriculture. Or, afin que les eaux du fleuve deviennent profitables à tous, pour que les inondations puissent se pratiquer d'une manière convenable, régulière, afin de prévenir les abus, les avanies, qui ne manqueraient pas de survenir si le Nil était abandonné, il est urgent que le gouvernement s'en empare et veille à la distribution des eaux.

« Telles sont les raisons émises en faveur d'un système qui a été reçu avec un empressement indicible par Méhémet-Ali, dont toute la science gouvernementale reposait sur ce fait. Il a donné lieu à l'établissement d'une administration dont nous allons développer les effets. »

Suit en effet le tableau des effets produits par le système adopté, et ces effets ne sont rien moins que la misère, la famine, la dépopulation. Sous l'empire du monopole, le cultivateur n'est plus maître de semer ce qui lui plaît; il n'est plus maître de vendre sa récolte au prix qui lui convient. Le gouvernement désigne à l'avance, pour toute l'Égypte, la nature des ensemencemens; le gouvernement fixe le prix des produits et les accumule dans ses magasins. Qu'en résulte-t-il? Que le cultivateur, ne travaillant plus pour lui-même, cultive mal; que les ordres pour semer telle ou telle chose arrivent trop tôt ou trop tard; que les terres, n'appartenant en réalité à personne, sont mal préparées; que les genres de culture ne sont pas appropriés au sol; que le prix fixé par le gouvernement pour les denrées n'est même pas payé; que, le jour de l'impôt arrivé, le paysan n'a rien pour s'acquitter; qu'on saisit

alors ses bestiaux, ses instrumens de travail, et que le malheureux, privé de toutes ressources, se fait voleur ou meurt de faim.

Ces résultats sont dus, dit-on, à la paresse, à la nonchalance du fellah. Mais M. Hamont établit au contraire que le fellah, quand il est livré à lui-même, quand il cultive pour son propre compte, est très actif et très industrieux. Voyez-le, par exemple, dans le champ de maïs ou *doura*, dont la moisson est à lui :

« Il sème vers la fin de juin, et le végétal dont il tire son aliment doit être mûr quand l'inondation arrive.

« Nu, à l'ombre d'un saule ou d'un mûrier, le fellah fixe un long *chadouf* (machine hydraulique), près d'une fosse qu'il a creusée, et où il puise l'eau dans un seau fait avec une pièce de vieux cuir. L'Égyptien ne quitte pas son champ. De moitié avec un voisin, ou assisté d'un membre de sa famille, du matin au soir, il fait mouvoir le levier qui amène l'eau d'arrosage. Ce travail exige une grande dépense de force, puisque l'homme est obligé de baisser et de relever continuellement le corps, en tenant une longue perche des deux mains. Tandis qu'un premier fellah est au puits, un second distribue les eaux.

« Vers le milieu du jour, l'Égyptien fait un repas : quelques rondelles de pain composé de farine de maïs, des légumes cuits dans l'eau avec un peu de beurre ou de graisse, constituent son dîner. Le repas achevé, il fume, et bientôt il retourne saisir la machine hydraulique, ou répare, construit des rayons d'irrigation. L'activité que l'Égyptien déploie pour conserver, hâter la végétation de son champ est surprenante.

« Quand la saison est avancée, qu'il craint la crue du Nil, il redouble de zèle; uni d'intérêt avec un habitant de son village, ou aidé d'un parent, il arrose pendant la nuit même. Trois ou quatre heures de repos sur vingt-quatre suffisent au fellah. Le Nil vient-il avant le temps ordinaire? toute la famille se porte sur le lieu du travail; les petits enfans entièrement nus, les femmes vêtues d'une chemise bleue, entrent dans l'eau. Ils apportent des branches d'arbres, de la paille de riz, des pierres, de la boue, et petit à petit on voit s'élever une digue qui entoure le champ. Les eaux augmentent-elles? on hausse la levée d'enceinte; le chef dirige, surveille les travaux. Dans le jour, il dort quelques instans, tandis que son fils, sa femme travaillent. La nuit, il veille, fortifie les endroits faibles, ou bien il apporte de nouveaux matériaux. Par une ouverture ménagée avec adresse, le champ reçoit les eaux fécondantes du Nil. Enfin le maïs ou *doura* est mûr, et, pour aller plus vite, on prie les voisins de prendre part à la moisson. Les tiges sont abattues; on les tourne, on les retourne pendant plusieurs jours, et le tout est porté dans la demeure du laborieux villageois.

« On dépose le grain dans des vases de terre, et les fanes servent à chauffer le four, à planter des haies sur les terrains destinés à la culture des concombres, ou à former la toiture d'une habitation.

« Cependant, malgré la vigilance et le grand déploiement d'activité du

fellah, il arrive qu'une masse d'eau venue tout à coup inonde son champ de *doura*, dont les gros épis blanchissent à peine. Son courage augmente; et, s'il ne peut opposer une barrière à l'ennemi, il sauve la majeure partie de la récolte, dût-il manger le maïs imparfaitement mûr. Des paysans viennent à son secours, et, comme lui, dans l'eau jusqu'à la ceinture, depuis le matin jusqu'à la nuit tombante, ils abattent à coups de faucilles les hautes tiges qu'ils transportent au village. »

Quand on a vu que le monopole réussissait si mal avec des cultivateurs réputés libres, on a fait un pas de plus dans le système, et on a établi des *chiflikes*. Le mot *chiflike* veut dire *ferme*. Ce sont de grands espaces de terre à peu près abandonnés par leurs habitans, que le pacha prend sous sa direction immédiate, et qu'il exploite pour son propre compte. Le gouvernement veut montrer par là aux fellahs que ce sont eux qui ont tort, et que le sol d'Égypte peut produire des trésors quand les bons procédés agricoles sont suivis et que l'administration est bien conduite. Or, voici ce que M. Hamont raconte des *chiflikes :*

« On procède à l'inventaire de ce qui existe en hommes, femmes, enfans, animaux, instrumens de labour, etc. Le tout devient propriété du vice-roi. Le divan nomme un directeur, et, sans doute pour donner une idée de sa haute compétence en matière d'agriculture, le conseil privé du pacha confie les charges importantes de directeurs à des officiers de marine, d'artillerie, d'infanterie ou de cavalerie, qu'il détache de leurs corps respectifs! Le pacha considère les chiflikes comme autant de centres d'expérimentation, et en espère de grands avantages. Dans l'un d'eux, il place une école d'agriculture.

« Le directeur a sous ses ordres plusieurs aides, un chef des ensemencemens, nommé *koli,* des sous-*koli,* un ou deux écrivains, et il fait surveillans des opérations du chiflike les anciens *cheiks-bélads* présens.

« On rassemble les bestiaux sous des hangards. Un médecin-vétérinaire, élève de l'école d'Abouzabel, est chargé de veiller au maintien de leur santé. Les habitans font l'ouvrage des champs et reçoivent, à titre d'émolumens, le sixième des produits en blé, maïs ou orge.

« La nature, le temps des semailles, les travaux essentiels, sont fixés par un directeur en chef qui commande tout un district. Ce dernier est contrôlé par un inspecteur-général qui relève, sans intermédiaire, du conseil privé de Méhémet-Ali. Ce qui veut dire, en d'autres termes, que le vice-roi lui-même, du haut de son trône, conduit les opérations rurales d'un chiflike situé à cinquante ou cent lieues de sa résidence. Et, pour rendre aux domaines privés la population qui a disparu, le pacha ordonne une recherche générale dans les villages et dans les villes. Il prescrit aux directeurs, accompagnés des anciens cheiks, de prendre partout où ils les trouveront les sujets émigrés qui appartiennent aux terres dont ils ont la direction. On en ramasse des milliers. Les fellahs, accompagnés des sbires du gouvernement, reviennent dans leurs chétives habitations. Je les ai rencontrés plus d'une fois dans mes

excursions; ils formaient autant de groupes qu'il y avait de familles; les fellahs chassaient devant eux un veau, une vache, portaient un panier plein de poules; et, précédés d'un âne chargé des haillons de la famille, ils cheminaient forcément et venaient se placer sous l'enseignement des nouveaux propriétaires.

« Le nombre des animaux est insuffisant; on l'augmente. Dès-lors, rien ne doit s'opposer à la marche progressive de la colonie. Examinons les résultats obtenus.

« Comme les approvisionnemens de fourrages n'ont pas été faits, les bestiaux meurent faute de nourriture.

« En attendant les récoltes, on donne aux émigrés de retour aujourd'hui un peu de maïs, le lendemain une demi-mesure d'orge, et le troisième jour.... rien! parce que les fournitures attendues ne sont pas arrivées et que les premières sont épuisées. Quelques jours se passent, point de vivres; nouvelles désertions. On parvient à ressaisir une partie des fuyards, et le directeur a reçu des provisions de bouche.

« Vient l'époque des moissons. Le directeur, qui n'a pas touché d'appointemens depuis un an, d'accord avec le koli, prend une portion des céréales.

« Les fellahs ne reçoivent pas le sixième promis; ils s'emparent des rations des bestiaux, qui, déjà surmenés, exténués, périssent d'inanition. Des inspecteurs passent; ils visitent les registres, font les comptes, et constatent de grandes pertes.

« La terre, si fertile, n'a pas donné la moitié de ce qu'elle produisait autrefois. Un tiers des laboureurs prend la fuite, et le gouvernement de rechercher les causes du déficit. Le vice-roi ordonne des investigations rigoureuses. Les administrateurs cachent la cause véritable du mal; ils accusent les anciens maîtres des chiflikes, et les coups de bâton meurtrissent les pieds, les mains des accusés.

« Le médecin-vétérinaire est destitué, quoiqu'il démontre jusqu'à l'évidence que les animaux sont morts de faim. Un conseil se forme; une autre organisation est présentée au chef de l'état; cette fois, tout a été prévu, rien n'est omis, les chiflikes vont fleurir. Le sixième est aboli parce qu'on a remarqué qu'il ne peut suffire à l'entretien des hommes. Les statuts adóptés concèdent à la population des domaines privés le cinquième des terres qu'elle devra labourer. Autre inconvénient : les fellahs n'ont point de bestiaux, et l'administration est encore obligée de modifier l'organisation des chiflikes.

« En l'année 1254 (1838), le conseil privé, dans un firman approuvé du pacha, décrète que les animaux d'un chiflike serviront aux labours des terrains concédés aux fellahs. Même résultat. Le gouvernement lui-même ne peut compléter ses travaux parce que les bestiaux manquent; les hommes, qu'on a pris de force, ne peuvent tenir plus long-temps et vont demander ailleurs un morceau de pain qu'ils ne trouvent pas dans ces domaines.

« La concession faite par le divan n'était d'aucun avantage. Supposons, en

effet, que la localité ait eu la quantité d'animaux désirable pour la culture des terres du pacha. Les habitans ne pouvaient rien faire à moins d'avoir obtenu l'autorisation de pratiquer leurs labours avant ceux du maître, ce qui n'était pas admissible.

« Les directeurs ne peuvent prendre l'initiative en rien; on ne leur laisse que la latitude de voler.

» Les bestiaux envoyés des provinces sur l'ordre du vice-roi sont trop jeunes, trop faibles ou d'un âge très avancé; les terres qui entourent la commune sont incultes depuis bon nombre d'années déjà; les alimens sont consommés, et les directeurs ne savent comment les remplacer.

« Afin de prévenir les vols, en épouvantant les cultivateurs des chiflikes, on donne aux directeurs le droit de vie et de mort. J'ai vu pendre des Égyptiens accusés d'avoir volé une livre de coton ou une poignée de maïs qu'ils destinaient à leurs familles.

« Les registres des écrivains comptables ne sont pas en règle; si un recensement est prescrit, il est impossible d'obtenir de ces écrivains le chiffre exact des animaux existans. Les produits des troupeaux, comme veaux, laitage, laines, ne sont jamais inscrits.

« Tous les chiflikes, quoique différens par le sol, par le nombre, la force des bestiaux qu'ils contiennent, sont soumis à des règlemens identiques, uniformes. Le vice-roi, éloigné de ces centres d'expérimentation, fait écrire d'ensemencer ici du coton, là du sézame, et presque constamment il adopte l'inverse de ce qui devrait se faire. Un retard est survenu; on veut alors qu'après dix jours, les terres soient préparées; et comme les ordres doivent suivre une voie hiérarchique, il arrive souvent que l'époque des ensemencemens est près de finir quand le directeur a connaissance de la volonté du pacha.

« Alors, toute perte de temps devenant extrêmement préjudiciable, le directeur fait prendre les buffles, les vaches pleines ou nourrices, les grands veaux, les chameaux valides ou infirmes. Toutes les charrues sont dehors; on attèle des hommes, on défriche, on laboure. Les aides du directeur n'accordent pas un moment de repos. On mange en courant; puis, à grands coups de fouet, hommes et animaux travaillent aux champs. Au terme désigné par le pacha, les terres sont labourées, ensemencées; le directeur a exécuté les ordres qu'il a reçus, mais les hommes, les bestiaux sont épuisés, harassés, et la mortalité recommence.

« Le directeur, à qui l'on refuse toute spontanéité, n'est qu'un instrument aux mains d'une autorité supérieure. Il s'attache donc à exécuter ponctuellement ce qui lui est commandé, le reste lui importe fort peu : advienne que pourra, dit-il. Cette condition est la cause principale du mauvais état de l'institution.

« Le sol ensemencé de coton, de sézame ou d'autres productions d'été, a besoin d'être arrosé. Nouvelle difficulté. Les *sakies* (puits à roues) ne sont

pas montés; le directeur a écrit vingt fois peut-être, et, malgré ses lettres pressantes, les bois, les clous, les cordages, les godets n'ont pas été envoyés.

« Les plantes sèchent sur pied, qui punira-t-on?

« Le directeur prouve qu'il a écrit; son supérieur immédiat ouvre son registre et démontre à son tour qu'il a expédié copie des lettres avec une apostille pressante.

« L'inspecteur-général offre également la preuve qu'il n'a rien négligé pour assurer le bien-être des villages placés sous son contrôle. Tout le monde a raison, et les chiflikes sont en perte. »

Malgré ces inconvéniens, M. Hamont affirme que le pacha a accaparé, sous ce nom de *chiflikes,* les deux tiers des terres d'Égypte, qu'il a gardées pour lui et distribuées entre ses enfans. Par ce moyen, il élude la liberté du commerce, dont le sultan lui a fait une loi par son dernier hatti-schériff et qu'il paraît avoir particulièrement en horreur.

Il serait trop long d'entrer ici dans les détails donnés par M. Hamont sur la vénalité des gouverneurs, des gardes-magasins, etc., qui vendent les objets confiés à leur garde et s'entendent tous pour tromper le pacha. Le récit des inspections que fait de temps en temps Méhémet-Ali dans les provinces, pour s'assurer de l'état de l'agriculture, est particulièrement caractéristique. D'après M. Hamont, le pacha ne peut rien savoir; il ne voit que des hommes intéressés à le flatter et à lui cacher le véritable état des choses.

M. Hamont nie jusqu'à l'utilité des travaux entrepris sur le Nil :

« Les partisans du vice-roi disent : — Le pacha a fait creuser des canaux. Tous les pachas, tous les sultans, tous les rois, tous les vice-rois, ont dû en faire creuser aussi, puisque, sans canaux, le Nil ne peut couvrir le sol. « Beaucoup de terres, dit-on encore, ne jouissaient qu'imparfaitement des « bienfaits de l'inondation, elles sont maintenant traversées par des canaux « qui portent avec eux l'aisance, le bonheur, la richesse. » Nous répondrons : la répartition des eaux du fleuve se fait parfois avec si peu d'intelligence, qu'on la croirait confiée à des aveugles. On perce des conduits sur des terres de peu de valeur, sans habitans, tandis que celles dont la fertilité est connue de tout le monde sont négligées.

« De nouveaux besoins, l'extension donnée à des végétaux exotiques, ont nécessité le passage des eaux sur un sol jugé plus convenable à cette importation. De grandes plaines ont perdu la faculté de produire, parce que les canaux se sont comblés. Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha, leurs enfans, se sont nommés propriétaires; et afin d'accroître la valeur de leurs domaines, on a fait en sorte que le Nil pût les visiter chaque année.

« Les partisans du vice-roi ajoutent : « Les travaux de canalisation ont été « pratiqués avec plus d'intelligence qu'on ne les pratiquait autrefois. » Ce n'est pas toujours vrai. La prise d'eau du Mahmoudieh, ce canal très essentiel dans les relations commerciales du jour, s'abouche au Nil, de manière à ne pouvoir tirer, en été, la quantité de liquide nécessaire à la navigation.

Pour remédier à ce vice, on a été contraint de creuser un autre conduit à quelques lieues plus haut. Il est une quantité de canaux qui offrent la preuve de ce que j'avance, et qu'il serait trop long de citer. En général les canaux ont été faits sans aucune connaissance de la science hydraulique; plusieurs ont des embouchures si larges qu'ils donnent lieu à des courans fort rapides qui font dévoyer les barques. De plus, ils ne répartissent pas les eaux d'une manière égale, ce qui occasionne des querelles entre les cultivateurs des villages riverains.

« Les canaux d'irrigation contiennent si peu d'eau en été, qu'on a dû augmenter chaque année le nombre des puits à roues.

« Le travail fondamental, celui qui pouvait faire naître les améliorations désirables, devait se faire sur le Nil; qu'a-t-on construit? Le fleuve continue d'élargir son lit; aucune levée d'une importance majeure n'a été établie sur ses bords; le Nil est livré à lui-même, l'eau de la mer se mêle toujours à ses eaux. Les lacs salés s'agrandissent; il s'en forme de nouveaux peut-être, et le pays cède ainsi à cette invasion des portions d'un sol qui nourrissait des familles.

« Rien ne démontre autant l'apathie des gouverneurs que la statistique du Nil; ces gouverneurs ne prévoient rien et se laissent toujours prendre au dépourvu.

« Annonce-t-on une crue extraordinaire? les gouverneurs ne songent pas à se mettre en mesure. Le Nil grossit déjà, des dégâts ont été occasionnés dans plusieurs cantons, les limites ordinaires sont franchies, et les gouverneurs comptent sur leurs digues. Des fellahs épouvantés accourent : les eaux gagnent, disent-ils, elles filtrent partout. Les terrassemens ne peuvent tenir, ils s'affaissent, ils seront enlevés. Un commandant de province écoute, puis fait saisir les femmes, les hommes, les filles, les garçons, les vieillards, qu'il envoie sur tous les points menacés. On pioche, on remplit des couffes de terre, on creuse dans les environs; des hommes plantent des pieux; des barques amènent des pierres; on jette de la terre; l'infiltration continue, on craint un éboulement, on prépose des fellahs à la garde des travaux. De cette manière on prévient assez souvent une irruption dont les effets seraient terribles; mais les terres des environs sont submergées, et les plantes pourrissent sur pied. D'un instant à l'autre, des courriers apprennent de nouveaux désastres : des communes sont enlevées, des bestiaux se sont noyés, des hommes sont morts, etc., etc. Alors les commandans des villages ne prennent plus de repos, on travaille de toutes parts, on frappe les habitans, qui charrient des matériaux. Mais il n'est plus temps, le Nil est maître partout. A chaque inondation mêmes ravages, et les chefs n'en sont pas plus prévoyans.

« Parcourez les bords du Nil, pénétrez dans les campagnes, et vous reconnaîtrez la cause du mal. Les digues manquent ou sont dans un état de détérioration qui fait honte aux gouvernans.

« Afin de suppléer aux inondations naturelles pendant les mois qui précé-

dent et suivent un nouveau Nil, Méhémet-Ali a voulu réaliser le projet de Napoléon, il a songé au barrage et en a ordonné l'exécution.

« Toute l'attention du pacha semblait se porter sur ce travail grandiose, qui eût, dit-on généralement, doublé les revenus du pays. On explique ainsi les avantages qui seraient résultés du barrage :

« Le fleuve, en décroissant, attire à lui les eaux de ses embranchemens. A une certaine époque, la baisse est telle que les canaux sont à sec; dans quelques-uns seulement on trouve encore un peu d'eau; alors l'arrosage des terres se fait à l'aide des machines hydrauliques connues.

« Supposons le Nil barré, on ferme les écluses, le niveau augmente en deçà, les eaux entrent dans les divisions du fleuve et se répandent elles-mêmes sur le sol; c'est une inondation artificielle. Les sakies, les chédouffes, deviennent inutiles, et toutes les terres seront fertilisées.

« La détermination du vice-roi connue, des hommes se sont offerts et ont présenté, sur le papier, la manière dont ils concevaient le barrage; l'un des projets a été accepté. Le vice-roi a fait commencer le travail immédiatement. Ici une faute grave a été commise. Le pacha, habitué à rompre les entraves, a pensé peut-être qu'il devait en être toujours ainsi; il a cru qu'il lui suffisait de vouloir pour réussir. Le barrage devenait l'ouvrage le plus considérable, le plus important qui eût été pratiqué sur la terre d'Égypte, et à aucune époque on n'a apporté autant de légèreté dans une œuvre d'utilité publique.

« Avant de mettre à exécution le plan qui avait semblé le mieux conçu, le gouvernement n'aurait-il pas dû demander la formation d'une commission composée d'hommes spéciaux, s'éclairer de leurs lumières ? On aurait établi des devis, arrêté les travaux, désigné le personnel, le matériel nécessaires, etc., etc.; tout eût été prévu, rien n'aurait été livré au hasard, au tâtonnement. Pour plus de garanties, le pacha pouvait demander à la France, à l'Angleterre ou à toute autre nation de l'Europe, qu'un des hommes les plus remarquables dans la spécialité des barrages se rendît en Égypte, visitât les lieux, et s'assurât par lui-même de la possibilité de conduire à bonne fin une pareille entreprise. Le mode de procéder du pacha devait infailliblement amener un résultat négatif.

« Pendant plusieurs années consécutives, on a apporté des pierres, de la chaux, du bois, du fer, là où l'on voulait barrer le Nil. On a creusé la terre, on a frappé sur du fer, on a limé, on a frotté. Des barques allaient, venaient, et des Grecs, les entrepreneurs ordinaires des édifices publics, riaient tout bas et soufflaient aux oreilles de leurs amis que l'échafaudage ne s'élèverait pas.

« On a dépensé soixante mille bourses en pure perte. Le vice-roi, fatigué, a renoncé au barrage. Il a usé les moyens sans but. On voulait barrer le Nil, et l'on ne s'était pas encore occupé de former des bataillons de manœuvres, de choisir les charpentiers, les menuisiers, de s'assurer du nombre voulu de forgerons, de serruriers, nécessaires à la construction du barrage.

« Tel a été le principe, et telle a été la fin de cette entreprise qui devait changer l'aspect de l'Égypte.

« Le Nil est demeuré ce qu'il était, et les champs attendent encore, pour produire davantage, que les eaux n'aillent plus à la mer. »

Après avoir traité des établissemens administratifs du pacha, M. Hamont parle de l'organisation militaire donnée à l'Égypte; ici le tableau devient plus lugubre encore. Avant Méhémet-Ali, les Turcs seuls étaient soldats; le pacha a importé la conscription en Égypte, il a fait porter les armes à des paysans égyptiens, ce qui ne s'était jamais vu. Voici, d'après M. Hamont, l'histoire de la formation du *nizam* ou armée régulière égyptienne :

« La guerre avait éclaté au loin... Dans les montagnes de l'Assir, au-delà de la Mecque et de Médine, s'était formée une religion qui menaçait de détruire le mahométisme. Wahab était son fondateur, et ses adhérens se nommaient wahabites; ils professaient l'unité de Dieu, mais n'admettaient point de prophètes, et Mahomet, à leurs yeux, n'était qu'un imposteur. Les Wahabites avaient pillé les lieux saints, et méditaient une irruption dans les contrées habitées par les mahométans. Pour prévenir le débordement de ces hordes que les Turcs désignaient sous le nom de barbares, le vice-roi expédia dans l'Hedjaz la majeure partie des soldats indisciplinés; il en conserva un petit nombre auprès de lui, et, tôt ou tard, ces soldats acceptèrent de faire l'exercice comme des militaires français. Mais le nombre des Turcs n'était point suffisant, et celui des instructeurs augmentait chaque jour; il fut arrêté qu'on formerait des régimens avec des Égyptiens. Nouvelle opposition, elle est plus vive que la première. Les Turcs sont indignés; ils qualifient de fou l'auteur d'une pareille proposition. Donner des armes aux fellahs, c'était, disaient-ils, ravaler la profession de soldat, et mettre dans les mains des vaincus les moyens de chasser les vainqueurs. On publiait, dans les lieux les plus fréquentés, que Méhémet-Ali était d'accord avec les chrétiens pour expulser les Ottomans de l'Égypte, et abattre la vraie religion. D'autres riaient du plan conçu par le pacha, et pronostiquaient une fin malheureuse très prochaine, que le vice-roi ne pouvait éviter, assuraient-ils, en instituant avec des fellahs ses légions de troupes régulières. Un Turc avec un fouet, ou en montrant sa canne à pomme d'argent, faisait fuir une multitude de fellahs, comme un pasteur chasse devant lui des troupeaux de bœufs ou de moutons. Les Turcs avaient donc quelque raison de rire du projet qu'on prêtait au pacha, et ils se promettaient bien d'agir encore sur les Égyptiens comme ils l'avaient fait jusqu'alors. La victoire n'était pas pour eux chose douteuse, et ils voyaient, dans un avenir peu éloigné, renaître un système que le visir de la Porte s'était trop hâté de condamner.

« Tandis que les descendans d'Othman raisonnaient ainsi, les Égyptiens, relégués dans les campagnes, plongés dans le dernier degré d'abaissement, entendaient parler d'une levée d'hommes, mais ils n'admettaient pas que le grand pacha pût méconnaître ses intérêts au point de faire du fellah l'instrument de sa gloire, en l'opposant à ses ennemis. Ils considéraient comme une fable inventée pour les humilier les annonces qui leur étaient faites. Cependant les avis furent répétés, et les fellahs, accroupis sur des décombres, se

demandaient en plaisantant s'ils pouvaient être transformés en vaillans guerriers.

« Tout à coup un bruit étrange se fait entendre et fixe l'attention du fellah; il écoute, sa surprise augmente, et dans l'inquiétude où il est, l'Égyptien ne sait s'il doit rester ou prendre la fuite. Il distingue les cris des femmes, le hennissement des chevaux, un son confus de voix d'hommes; et tandis que, saisi, agité, il prête l'oreille à ce murmure inattendu, un villageois arrive en toute hâte et haletant, pâle, effaré, regardant autour de lui : « Sauve-toi! « dit-il à son compatriote, sauvons-nous! Des *ascaris* (militaires) unis à des « Bédouins s'emparent forcément des hommes pour en faire des soldats du « *nizam*. » Tous deux, unis par la crainte, marchent vers la plaine; mais des hommes du gouvernement les saisissent lorsqu'ils sortent du village. Méhémet-Ali avait pensé que les Égyptiens, musulmans comme lui, se prêteraient facilement au système d'éducation militaire récemment importé dans ses états, et cette idée l'avait amené à décréter le tribut qui jeta la consternation dans les familles des fellahs. La désolation fut grande. Les premières impositions du sang humain dans les cantons divers de la vallée du Nil produisirent des sinistres dont plus d'un voyageur fut le témoin. Les Égyptiens ne connaissaient point la vie des camps. Aucun gouverneur, au nom du sultan, n'avait songé à composer des régimens avec les enfans des fellahs. Les conquérans étrangers, depuis les Grecs jusqu'aux Français, n'avaient point incorporé dans leurs légions des hommes de l'Égypte; et, sous les uns comme sous les autres, l'habitant des bords du Nil vivait dans l'appauvrissement, il est vrai, mais au milieu de ses enfans, dans le sein de sa famille, exécutant les travaux de la terre. L'Égyptien ne comprenait pas la guerre, et, dans le trouble qu'avait fait naître en lui l'irruption subite des émissaires du pouvoir, il se crut une victime désignée par le chef du pachalik.

« Le vice-roi avait prescrit à ses lieutenans d'expédier dans les communes révoltées des compagnies de Bédouins et de Turcs armés. Les envoyés de l'autorité se jetèrent dans les villages, forcèrent les habitations, insultèrent les femmes, et voulurent se rendre maîtres des hommes. Il y eut un affreux tumulte, les femmes excitèrent les maris. Nues, égarées, elles couraient dans les rues, poussaient des cris horribles; et en tenant leurs enfants sur les épaules, elles se réunissaient, formaient des groupes, et attaquaient ceux qui s'étaient emparés des hommes. Les autorités locales furent méconnues; les paysans se révoltèrent et assommèrent les agens du pacha ou les *cheiks-el-bélads* qui osaient prêter main-forte à ces derniers. Des femmes égorgèrent, déchirèrent des militaires, et dans plus d'un village, la conscription fit couler des ruisseaux de sang. Des habitans, que de pareilles innovations épouvantèrent à l'extrême, prirent la route de la Syrie, emmenant avec eux femmes, enfans et troupeaux. D'autres abandonnèrent leurs maisons, et allèrent demander aux Bédouins de vivre parmi eux. Il s'opéra une émigration considérable.

« Cependant le gouvernement de Méhémet-Ali ne pouvait laisser les re-

belles impunis, il fit un exemple qui causa la terreur. Des hommes coupables ou innocens furent saisis et mis à mort sous les yeux de leurs compagnes ou de leurs enfans, qui demandaient du pain. On fit des soldats, et de loin en loin seulement, on entendit dire qu'un cheik-el-belad avait été massacré par les gens de sa commune.

« Dans l'impossibilité de résister aux exigences du pacha, les Égyptiens, que la force armée soumettait, inventèrent un moyen extraordinaire pour se soustraire aux enrôlemens. Ils s'excisaient avec une hache le doigt indicateur de la main droite , ou s'introduisaient dans l'œil droit un peu de chaux vive; le fellah devenait borgne, et, dans l'un ou dans l'autre cas, il se rendait impropre au service militaire. Des Égyptiens allèrent habiter des localités éloignées des leurs, et d'autres demandèrent aux Européens de les admettre chez eux en qualité de domestiques. Les levées d'hommes se répétèrent et bientôt le maître du pachalik ne fut plus contraint de faire cerner les communes avec des corps de troupes. Mais les fellahs recoururent à la fraude, c'était à qui échapperait à la conscription, et, pour atteindre ce but, il n'est point de ruses que les habitans n'aient employées. Les chefs de villages, obligés de fournir les contingens demandés, usèrent d'artifices, et le recrutement de l'armée se pratiqua de la manière suivante :

« Le gouvernement expédiait aux administrateurs des provinces l'ordre de présenter, dans un délai déterminé, un nombre d'hommes qu'il précisait. Les gouverneurs réunissaient les chefs d'arrondissement; les chefs des cantons, ceux des communes, et on lisait devant eux les firmans que les administrateurs avaient reçus. « Vous nous livrerez ici, très promptement, vos recrues, disaient les gouverneurs à leurs subalternes. — Nous n'avons pas de bras pour les labours, » répondaient les subordonnés. Et les gouverneurs n'admettaient point d'excuses, aucune raison. — Allez adresser vos observations au pacha, répliquaient-ils; quant à nous, il nous faut des hommes, et, si l'un de vous ose apporter du retard dans l'exécution de nos commandemens, point de grace, il mourra sous le bâton. Les *mammours,* les cheiks-el-belad s'en allaient, et un colonel, assisté d'un médecin, les attendait au chef-lieu de la province.

« De retour dans leurs communes, les subordonnés des gouverneurs avaient à ménager leurs parens, des amis intimes et des recommandés. Puis, un homme offrait mille piastres, un autre promettait de donner son buffle. Comment faire? Les chefs ordonnaient alors qu'on prît les individus les plus pauvres du canton; ils postaient des valets sur la route et faisaient arrêter les passans. Des barbiers coupaient la barbe des vieux, rasaient la tête aux uns, appropriaient les autres, et les premiers comme les seconds étaient jetés dans une prison en attendant le jour du départ. Chaque matin, un serviteur apportait du pain de maïs aux prisonniers, qui priaient Dieu et son prophète de les délivrer des mains de leurs oppresseurs. Quand le principal d'une commune avait ainsi rassemblé la quantité d'hommes qui lui était imposée, il montait à cheval, précédé de deux *saïs* (palefreniers coureurs), armés de

longs bâtons. Derrière le cheik-el-belad marchaient les conscrits; ils étaient en file, attachés l'un à l'autre par des cordes qui passaient autour du cou, et un seul homme, porteur d'un fouet, conduisait le troupeau.

« De pauvres femmes cheminaient sur les côtés, elles accompagnaient le convoi, et dans une couffe (panier) elles portaient quelques morceaux d'un pain de maïs très sec pour leurs fils ou des époux captifs. Arrivés au lieu de destination, un officier de santé procédait à la visite des hommes. Ceux que l'on trouvait bons étaient incarcérés de nouveau et l'on renvoyait ceux qui n'offraient point une organisation assez vigoureuse. Les fellahs que les cheiks-el-belad avaient fait arrêter sur la voie publique accusaient leurs ravisseurs, et ces derniers riaient de l'audace très grande que montraient des hommes qu'ils assuraient être de leurs communes. Après un temps dont la durée variait, les recrues acceptées sortaient de prison et, liées comme la première fois, elles étaient dirigées sous escorte sur un corps dont l'effectif n'était pas complet. On prenait les Égyptiens depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de cinquante ans.

« Quand les médecins refusaient un certain nombre de conscrits amenés, les conducteurs faisaient offrir aux visiteurs des sommes d'argent plus ou moins considérables, et si les offres étaient rejetées, alors les chefs déployaient toutes les ressources de leur imagination pour se tirer d'embarras. Ils se plaçaient sur les chemins, saisissaient les voyageurs, et venaient les présenter aux officiers de santé, sans que jamais les réclamations, les instances des prisonniers pussent les en affranchir. On les qualifiait de menteurs et on imputait au mauvais vouloir les plaintes qu'ils portaient contre leurs supérieurs.

« Si des médecins refusaient des Égyptiens parce que la barbe blanche ou grise dont ces derniers étaient porteurs indiquait un âge trop avancé, les chefs ne disaient mot. Ils ramenaient leurs administrés, et à quelque distance, dans un village, sur la route, ils les faisaient raser, puis le lendemain ils retournaient aux officiers de santé, qui admettaient pour le service actif les hommes qu'ils avaient rejetés la veille. Le cheik Matrude, chef des Bédouins de la province du Béhéré, reçut l'ordre de fournir immédiatement six cents Bédouins que le vice-roi devait expédier en Syrie; et, sur l'invitation de Méhémet-Ali, on lui consigna six cents bourses pour frais d'équipement et achats de montures. Soit que les Bédouins aient refusé de marcher, soit qu'ils aient été en nombre insuffisant, Matrude ne les envoya pas, et, pour suppléer au manque des premiers, il fit saisir des fellahs partout où il les rencontrait. Il les déguisait avec un costume de Bédouin, remettait à chacun d'eux un cheval, et il les faisait conduire à Alexandrie. Le vol des Égyptiens ne se fit pas sans accidens toutefois; il y eut des rixes violentes dans les villages; des fellahs se révoltèrent, et sept ou huit hommes furent tués. Les Bédouins prirent ainsi cinq cent cinquante fellahs, et le contingent demandé fut complété avec des enfans des nomades. »

Voici maintenant quel était, toujours d'après M. Hamont, le sort des Égyptiens devenus soldats :

« L'Égyptien enrôlé, jeune ou vieux, marié ou célibataire, père de famille ou sans enfans, sert jusqu'à ce qu'il ait atteint un âge très avancé, à moins de blessures graves ou de maladies qui nécessitent la réforme.

« En général, les soldats arabes ne peuvent vivre sans femmes ; ils se marient, et le mariage, dit-on, empêche la désertion. Méhémet-Ali a autorisé le mariage. Toutefois, si le vice-roi n'a point empêché les Égyptiens au service militaire de prendre femme, il n'a rien fait pour les hommes qui avaient quitté le célibat, et le soldat, dans l'union conjugale, s'est trouvé dans une position fausse et très fâcheuse. A peu de distance des camps, les fellahs enrôlés bâtissaient avec de la boue ou des morceaux de pierres des masures qu'ils adossaient l'une contre l'autre, et dans ces demeures étroites, très basses, souvent humides et toujours sales, ils logeaient leurs femmes, leurs enfans, le père, la mère, infirmes, trop vieux, et incapables désormais de subvenir à leur entretien. Après l'exercice, le fellah accourait dans sa baraque, et restait auprès de sa femme, au milieu de sa famille, jusqu'à l'annonce d'un appel ou d'un nouveau travail. Mais les femmes, les enfans, le père, la mère, ne possédaient rien; et le soldat de Méhémet-Ali était contraint de partager sa ration déjà modique, avec deux, trois, quatre ou six personnes. La nourriture était insuffisante, le militaire affaibli ne pouvait supporter la vie des camps, et des maladies ont apparu. Le militaire mourait à l'hôpital, et sa compagne, ses fils, ses filles, sans appui, dans le dénuement le plus complet, retournaient au hameau, où ils demandaient le morceau de pain pour ne point mourir !

« Si des militaires avaient quelqu'argent, leurs femmes vendaient des fruits, des légumes, tenaient un café dans le voisinage du camp, et le gain qu'elles retiraient de ce commerce venait en aide au ménage. Mais dans l'un et l'autre cas, le mariage a eu des inconvéniens graves, qu'il est utile de signaler. Les Égyptiennes, naturellement malpropres, fréquentaient leurs voisines; elles allaient journellement dans les villages environnans, communiquaient avec ce qu'il y avait de plus sale parmi les fellahs, et contractaient la gale ou la syphilis. Les maris gagnaient ces affections, donnaient la gale à leurs compagnons d'armes, et parfois on a vu un tiers, la moitié d'un régiment, être obligé de suspendre ses opérations pour se traiter d'un mal qu'une administration plus expérimentée aurait pu prévenir. Lorsque les corps étaient commandés par des colonels vigilans, soigneux, les suites du mariage n'étaient point aussi redoutables ; les chefs visitaient les habitations des militaires, excluaient les Égyptiennes malades que les médecins avaient ordre de visiter, se hâtaient d'envoyer aux infirmeries ceux des maris qui présentaient des signes de maladies, et contraignaient les femmes à tenir leurs cabanes dans un état de propreté convenable.

« Mais le nombre de ces colonels était extrêmement restreint, et les affections vénériennes et les maladies de la peau ont toujours été très répandues.

« Quand un régiment changeait de garnison, le militaire plaçait sur un baudet, chétif héritage de son père, ou le produit d'un larcin, le plus jeune de

ses enfans, les hardes qu'il possédait, et la mère faisait cheminer devant elle, à pas lents, tout l'avoir du soldat. Si l'âne manquait, la femme se chargeait de porter à la résidence nouvelle les chiffons du ménage. Elle les déposait dans un panier qu'elle mettait sur sa tête, s'attachait un sac sur le dos, y logeait l'un de ses enfans, en tenait un second sur une épaule, et souvent elle en traînait un troisième par la main. Elle arrivait au lieu de la garnison, quelques jours après son mari, se blottissait le soir, avec ses enfans, dans un lieu écarté, et pendant le jour elle construisait sur un terrain choisi la chétive maisonnette qui allait encore une fois réunir le soldat, sa femme et ses enfans.

« Si l'existence des Égyptiens, dans la condition où les avait placés le vice-roi, était extrêmement pénible, cette existence devenait horrible, quand un ordre émané du pacha annonçait le prochain envoi d'un régiment dans des contrées étrangères ou lointaines. Toutes les femmes voulaient suivre leurs maris, mais toutes ne le pouvaient pas ; il fallait rester en Égypte, et l'avenir qui s'offrait à celles qui avaient acquis le nom de mères était affreux. Point de vivres ! Pas d'argent ! Le gouvernement n'avait pas payé depuis un an, et il faisait défendre la vente des appointemens. La femme allaitait un garçon, élevait une fille, et son père, sa mère étaient morts ! Elle n'avait ni frères ni sœurs : que devait-elle faire ?... Elle attendait en versant des larmes, dans la misérable enceinte où elle était reléguée, que le roulement du tambour lui fît perdre tout espoir !

« Un homme, du haut d'un minaret, venait d'annoncer l'heure, c'était celle du départ ; le régiment avait pris les armes, et, à quelque distance du camp, une multitude de femmes élevaient en l'air des enfans tout nus et jetaient des cris de désespoir. Les troupes partaient, et les mères délaissées se frappaient le visage, sanglotaient, ou, dans le délire, se livraient aux mouvemens les plus désordonnés. Personne ! Aucun agent du gouvernement de Méhémet-Ali ne venait offrir aux veuves des militaires, la faible ration de pain qu'elles avaient perdue. Abandonnées de tous, elles prenaient la route d'une ville, d'un village, mais aucune d'elles ne délaissait l'enfant qui, plus tard, s'il échappait aux maladies, compagnes de la misère, devenait encore, par les seuls soins d'une femme, l'instrument de gloire du grand pacha ! Les Égyptiens , en quittant la métropole, laissaient à leurs familles les appointemens en argent, et se réservaient seulement les rations. Mais de quelle manière payait-on ? Après un an, tous les deux ans ou plus tard encore, l'administration donnait un mois, deux mois de solde, c'est-à-dire, quatre ou cinq francs ! Et pour toucher cette misère, combien de peines ! combien de courses ! Les femmes faisaient dix, vingt voyages; elles demeuraient des journées entières sur le seuil de marbre d'un divan d'où le Turc et l'Arabe les chassaient, parfois, à coups de crosse de fusil. Sans secours, elles se livraient à la prostitution pour élever les enfans du soldat. »

Malgré ces affreux détails, M. Hamont dit que les fellahs égyptiens sont d'assez bons soldats, qu'ils sont naturellement sobres, patiens, courageux et

rusés. En toute chose, il fait une grande distinction entre le pays considéré en lui-même et son administration. D'après lui, le sol de l'Égypte est très fertile, ses habitans sont industrieux, intelligens, dociles, susceptibles de bravoure, mais tous ces avantages sont étouffés par le système d'exploitation aveugle qui a été suivi par le pacha. Le pacha a compris qu'il y avait un grand parti à tirer de l'Égypte, tant des hommes que du sol; mais il s'y est mal pris; le dessein était d'un homme supérieur, les moyens d'exécution ont été d'un barbare.

M. Hamont raconte ensuite l'expédition des armées égyptiennes en Syrie. Ce récit fait frémir à toutes les lignes. Nous n'en donnerons qu'un extrait.

« Nous avons rapporté comment s'opérait la conscription en Égypte; voyons comment elle fut faite en Syrie.

« *Conscription à Alep.* — C'était pendant le carême des musulmans. Ibrahim-Pacha avait arrêté, en conseil, le nombre de soldats que la ville d'Alep devait fournir. On choisit un jour de marché. Des militaires égyptiens armés de bâtons avaient été disséminés dans les différens quartiers de la ville, et les troupes avaient été consignées dans la caserne de Baker ou de Bekire, sur l'esplanade. Les soldats se mêlent à la population. Tout à coup le canon retentit, c'est le signal convenu. Alors on voit les militaires s'emparer forcément des habitans de tout âge; ils enlèvent des vieillards, des enfans, des femmes, juifs, chrétiens ou musulmans. Les uns et les autres sont entraînés dans les mosquées, dans les églises, dans les sérails, que des troupes gardent avec soin. Les Égyptiens obtiennent de cette manière trente mille individus dont on fait un choix. Le nombre des recrues ne suffit pas. Ibrahim-Pacha ordonne une nouvelle réquisition; les militaires enfoncent les portes, pénètrent dans les maisons, prennent les hommes, pillent les habitations et violent des filles et des femmes. Les Égyptiens traînent leurs captifs au sérail, et là des officiers, des médecins, désignent ceux qui paraissent propres au service de l'armée. Les chrétiens, les juifs sont rejetés, on conserve les musulmans.

« *Conscription à Hama.* — La première eut lieu en l'année 1835, pendant le carême des mahométans. La population de Hama venait d'être désarmée, lorsque le général en chef décréta une levée de six mille conscrits à prendre dans la ville. Au milieu de Hama existe une élévation où se trouvait autrefois la citadelle. Un jour de foire, un peloton de soldats égyptiens fut envoyé de très bonne heure sur cette élévation. Les habitans circulaient déjà dans la ville; des soldats reçurent l'ordre de se répandre dans la foule et de saisir tous les hommes indistinctement aussitôt qu'une fusillade se ferait entendre. Bientôt, en effet, le peloton qui siégeait sur la hauteur de Hama fait un feu roulant; les Égyptiens alors se jettent sur les habitans; ils les poursuivent dans leurs maisons, ils les garrottent et les conduisent au sérail. Cette prise se fait sans aucune résistance.

« *Conscription à Damas.* — Damas était commandée par Chérif-Pacha, général de division. Craignant la population souvent mutine de cette ville, le lieutenant de Méhémet-Ali ne savait pas comment obéir aux ordres que ve-

nait de lui expédier le général en chef. Il eut recours à un stratagème qui lui réussit au-delà de ses espérances. Chérif-Pacha fit publier dans les divers quartiers de la ville que, la caravane de la Mecque devant partir bientôt, il avait besoin d'une escorte de six mille hommes. Le crieur ajoutait que, le gouverneur ne pouvant confier la conduite de la caravane aux troupes égyptiennes, il invitait les hommes de bonne volonté à se réunir au sérail au jour et à l'heure qu'il désigna pour recevoir les armes et l'argent qu'Ibrahim-Pacha ordonnait de distribuer à tout habitant qui consentirait à faire le voyage.

« La grande cour du sérail fut bientôt remplie d'hommes vigoureux qui briguèrent l'honneur d'escorter les pèlerins. Les troupes régulières cernèrent le palais, et, à un signe que les chefs connaissaient, on vit les soldats se ruer sur les habitans, dont ils s'assurèrent. Un conseil était réuni, il examina les prisonniers, en prit un très grand nombre, et renvoya le reste.

« La perception des impôts, la conscription, établies maladroitement en Syrie comme elles l'étaient en Égypte, répandirent l'alarme dans les populations guerrières du Liban. L'émir Bechir avait ses fils dans les rangs des Égyptiens, il favorisa le désarmement des peuplades qui l'avaient nommé leur chef; mais les montagnards, les Druses, n'avaient livré qu'une faible partie de leurs armes, et des armes vieilles, inutiles. Les plus influens parmi eux fomentèrent des troubles, organisèrent des bandes, et se mirent sur la défensive. L'insurrection gagna de proche en proche, elle s'étendit au loin, et bientôt la montagne fut comme un volcan dont l'explosion faisait craindre un incendie général. Dans les villages, dans les villes, les Égyptiens armés prenaient de l'argent, saisissaient, frappaient les hommes, faisaient vendre les bestiaux, brûlaient les maisons, pourchassaient les habitans, et les hommes, dénués de tout, sans pain, sans domicile, vendaient leurs propres enfans pour subvenir aux demandes trop rigoureuses du gouvernement égyptien. En 1835 et 1836, des Druses avaient été saisis, liés, garrottés, et expédiés dans les galères de Saint-Jean-d'Acre ou aux mines de Tarsous. Mis à bord des bâtimens, ils se jetèrent à la mer. Les Égyptiens tirèrent sur les fugitifs; les uns abordèrent au rivage, les autres furent tués.

« Dans le Ghébel-el-Kelb (montagne du chien), depuis Tripoli jusqu'à Lataquié, dans le courant de l'année 1838, Ibrahim-Pacha frappa quelques villages ansariés d'une contribution extraordinaire. Malgré les efforts des villageois, il fut impossible de réunir les sommes déterminées. Le généralissime, irrité d'un résultat qu'il imputait à la mauvaise volonté des Ansariés, envoya sur les lieux le colonel du 30e régiment d'infanterie, Moustapha-Bey, avec le chef des bachis-bozous (troupes irrégulières), qui maltraitèrent les habitans. Les Ansariés vendirent leurs troupeaux; cela ne suffit pas : les agens du pacha insistaient toujours. Alors les habitans, pour échapper à la mort dont les menaçait Moustapha-Bey, conduisirent leurs propres enfans sur les marchés des environs. Un garçon se vendait 100 francs; une fille, de 40 à 50 francs. Cela fait, comme on demandait encore de l'argent, les Ansariés se sauvèrent chez les Arabes.

« Les Druses, continuellement harcelés par les soldats égyptiens, avaient vu leurs villages incendiés; ils s'insurgèrent sur tous les points et chassèrent les Égyptiens. Ce fut le signal d'une guerre qui devint générale : elle fut horrible. La révolte des Druses occasionna la perte des légions d'Ibrahim-Pacha. Tous les jours, c'étaient de nouveaux combats. Vainqueurs aujourd'hui, demain vaincus, les montagnards reparaissaient toujours, et toujours ils étaient menaçans. Avec eux, point de quartier; ils tuaient les soldats que le sort des armes faisait tomber dans leurs mains. Le nom d'Ibrahim perdit de son prestige; le général égyptien, maître des Turcs à Koniah, à Homs, fut battu dans les gorges du Liban : de simples partisans, des hommes sans discipline, mais courageux, intrépides, vainquirent l'orgueilleux pacha. Le fils de Méhémet-Ali vit sa gloire se ternir, ses armes reçurent plus d'un affront. Les Égyptiens perdirent vingt mille hommes; le 4e régiment d'infanterie fut entièrement détruit, il n'en resta pas un seul soldat. Méhémet-Pacha, Tayfour-Bey, Regeb-Bey, etc., abandonnés des Turcs, furent massacrés dans la montagne. Soliman-Pacha lui-même, à la tête de quelques milliers de soldats, fut repoussé, et dut peut-être son salut à la vitesse de son cheval. Le général de division Akmet-Pacha Minikli, que son courage avait poussé trop loin, fut vigoureusement attaqué; ses soldats furent pris, décapités, fusillés, et lui-même, atteint d'une balle à la main droite, parvint, après mille difficultés, à regagner la plaine.

« La Syrie, à cette époque, était le théâtre d'une tuerie qui ne finissait pas. Les populations, sans chefs, fuyaient de toutes parts; les villages avaient perdu leurs habitans, et les champs étaient déserts. Ici on tuait des hommes, là on vendait des enfans; les bestiaux avaient disparu, la famine survint, des maladies apparurent, et l'une des plus belles contrées du monde offrit à l'œil du voyageur toutes les horreurs dont les hommes peuvent se rendre coupables.

« Les soldats de Méhémet-Ali n'avaient point de vivres; ils faisaient du pain avec de l'orge mêlée de sable, de poussière; ils mangeaient des racines, de l'herbe, ou ne mangeaient pas. Les troupes n'étaient point payées. Sans nourriture, sans habits, sans argent, souvent battues, elles perdirent courage. Les Égyptiens reprochèrent à leurs officiers de se cacher derrière eux au moment du combat. La discipline se relâcha, les soldats se plaignirent tout haut et menacèrent leurs chefs. »

Après la prise de Beyrouth par les Anglo-Turcs, l'armée égyptienne se concentra à Damas, d'où elle rentra en Égypte. M. Hamont donne sur cette retraite, pire encore que celle de Moscou, des détails si effroyables, qu'on a peine à les croire. Nous allons reproduire le commencement de son récit, en supprimant les détails les plus affreux :

« L'armée arriva à Damas par une pluie froide, abondante; elle alla prendre place dans le camp d'Ibrahim, où un corps de trente mille hommes, qui venait de Zeli, s'était également rendu. C'était en décembre 1840. Les montagnes étaient couvertes de neige; des pluies glaciales tourmentaient les

soldats et les gens de la suite, qui, faute de tentes, séjournaient dans la boue. Damas devint le point central, le point de ralliement où tous les Égyptiens se hâtaient d'arriver; il y eut un personnel immense. En comprenant les femmes, les enfans, les domestiques, les employés de l'administration, le camp présentait peut-être un effectif de deux cent mille individus. Afin de prévenir une rébellion que l'état de la Syrie faisait redouter, Ibrahim-Pacha avait fait placer deux cent dix pièces de canon sur les points élevés qui environnent Damas. Les combustibles manquant, on coupa les arbres dans les jardins de la ville.

« Lorsque toute l'armée fut rassemblée, le général en chef arrêta qu'une demi-ration de vivres serait accordée tous les jours à chacun des hommes, des enfans de troupe, et à chacune des femmes qui composaient le personnel du camp.

« En amenant sur un même point les corps d'armée dont il était le chef, Ibrahim-Pacha avait eu l'intention de former une colonne mobile qui irait de Damas à Saint-Jean-d'Acre pour s'opposer à l'entrée des Anglo-Turcs dans l'intérieur de la Syrie. Cette colonne devait passer dans les gorges du Liban, à travers des chemins affreux. Les habitans repoussèrent les envoyés d'Ibrahim, le passage ne put s'effectuer, et Saint-Jean-d'Acre se vit isolé du gros de l'armée.

« Pour alimenter la multitude qui vivait sous le pavillon égyptien, Damas n'avait pas été seule frappée d'impositions extraordinaires. Des soldats parcouraient les environs, et contraignaient les villages à fournir des vivres pour les hommes et pour les chevaux. Une fois, un de ces villages, dont la population était composée de musulmans et de chrétiens, refusa. Il paya cher son refus! Ibrahim-Pacha, irrité, fit marcher sur lui des troupes régulières, un peloton de *chichkanés* (gardes d'honneur), et quelques bachis-bozous (soldats irréguliers).

« Les bachis-bozous pénétrèrent dans le village, qui les repoussa. Le généralissime lança les chichkanés, avec ordre de mettre tout à feu et à sang. Les chichkanés se jetèrent sur la commune insurgée, saisirent des vieillards, des femmes, des enfans, qu'ils égorgèrent et taillèrent en morceaux dans leurs habitations, dans les rues, partout où ils les rencontraient. Les gens d'Ibrahim s'emparèrent des bestiaux et du grain que l'armée attendait. Mais les premières exterminations n'avaient pas assouvi la rage des vainqueurs; ils prirent cent hommes dans la population du village, et après les avoir chargés de chaînes, ils les conduisirent à Damas.

« Pour se rendre du village à la ville, il fallait passer sur des routes inclinées, dont le terrain, humecté par les pluies, par les neiges, abondantes à cette époque, était on ne peut plus glissant. Les prisonniers tombaient; leurs gardes les égorgeaient; ils en tuèrent de cette manière plus de la moitié peut-être; le reste vint à Damas.

« Le lendemain de leur arrivée, les rebelles furent condamnés à mort. On

en forma plusieurs groupes que des militaires conduisirent dans les différens quartiers de la ville.

« Damas, située au pied des montagnes, reçoit les eaux qui en découlent. Les pluies n'avaient pas cessé depuis quatre jours; les chemins étaient presque impraticables; les puisards se trouvaient obstrués, et une couche de boue de l'épaisseur d'un pied couvrait les rues de la ville. C'est dans cette boue que le sang dut couler!

« C'est au camp de Damas qu'Ibrahim reçut la nouvelle de la perte de Saint-Jean-d'Acre et l'ordre de rentrer en Égypte. Cette nouvelle le mit hors de lui. Ibrahim devint irascible au point d'insulter ses généraux. On assure qu'un moment il eut l'intention de désobéir à son père.

« Les succès rapides, étranges, des troupes ennemies, placèrent l'armée égyptienne dans une situation fort difficile. Derrière, elle avait tout dévasté, tout détruit; les habitans ne pouvaient lui être favorables. En avant, sur le chemin qui conduit en Egypte, les populations prenaient une attitude fière, et semblaient attendre avec impatience l'occasion de se venger du tyran égyptien. Les Bédouins disposaient leurs armes, préparaient leurs chevaux et se promettaient d'acquérir un immense butin, que les soldats de Méhémet-Ali, en passant dans les défilés étroits de leurs montagnes, seraient forcés de leur abandonner. Le vice-roi trembla pour son fils; long-temps il n'en reçut pas de nouvelles, et tandis qu'en Égypte les partisans d'Ibrahim craignaient pour ses jours, le généralissime des troupes égyptiennes faisait ses préparatifs de départ.

« Quelques jours avant de quitter Damas, le généralissime fit saisir trois cents jeunes hommes qu'il incorpora dans ses légions. Comme ils étaient trop faibles pour servir dans l'armée, tous moururent à une certaine distance de la ville. Au moment du départ, il y avait dans l'hôpital de Damas cent soixante soldats égyptiens; les plus malades furent délaissés; les moins malades partirent et succombèrent en route.

« Dans une dernière circonstance, à Damas, le chef de l'armée égyptienne se trouva fort embarrassé lorsqu'il fallut tracer à chaque commandant d'une division l'itinéraire qu'il devait suivre.

« Ibrahim-Pacha avait possédé la Syrie pendant plusieurs années consécutives, et, durant ce temps, il n'avait fait dresser aucune carte géographique, aucun plan du pays. On dut laisser à chacun le soin de conduire sa colonne comme il l'entendrait, et des personnes ont rapporté qu'Ibrahim-Pacha, forcé de quitter la Syrie, avait résolu de perdre l'armée.

« Le 27 décembre 1840, on donna à chacun des vivres pour plusieurs jours, et, le 28 au matin, l'armée se mit en mouvement. Elle partit en masse et se déploya sur trois colonnes jusqu'à Muzéribe, à cinq jours de Damas. Elle emmenait avec elle des Syriens, des femmes, des enfans, qui appartenaient aux employés du gouvernement égyptien.

« De longues files de soldats prirent le chemin qui conduit au Nil, en priant

le prophète des mahométans de leur être favorable. Le temps était affreux; les pluies avaient rendu les routes bourbeuses; on passait dans les terres labourées. L'artillerie était souvent arrêtée dans sa marche; on détachait les chevaux d'une pièce pour les atteler à une autre. Des femmes, des enfans, cheminaient à pied; d'autres étaient montés sur des mulets, sur des ânes chargés. La boue, l'eau des pluies, rendaient les sentiers glissans, occasionnaient fréquemment des chutes. Les femmes pleuraient, les enfans criaient; les chevaux ne pouvaient se dépêtrer; les cavaliers frappaient leurs montures, et la pluie continuait.

« Tandis que les colonnes armées d'Ibrahim luttaient contre les difficultés du jour, la désertion augmentait et prenait un caractère fort grave. Les soldats placés à l'arrière-garde fusillaient les fuyards qu'ils pouvaient arrêter.

« De Damas, l'armée vint à Kissoué. Kissoué est un village à trois lieues de Damas; il avait été pillé par l'avant-garde.

« Le 30, l'armée se rendit à Salamouné, village bâti au temps des croisés, à sept lieues de Kissoué. Un grand désordre s'était introduit dans l'administration; les colonels ne savaient pas retrouver leurs régimens. Le 31, il se fit un ralliement général. L'armée marcha sur Ezra; les soldats pillèrent ce village, où il existait des approvisionnemens de fourrages. D'Ezra, les colonnes égyptiennes partirent pour Muzéribe, où elles arrivèrent le 1er janvier 1840. L'armée séjourna plusieurs jours dans ce dernier endroit, où elle trouva du blé, de l'orge et des lentilles. A Muzéribe, Ibrahim-Pacha fit cinq divisions de ses corps de troupes.

« Après cette répartition des troupes, les généraux de division furent abandonnés à eux-mêmes. Il n'y avait pas de guides, pas d'éclaireurs. Les légions égyptiennes se jetèrent dans les montagnes, pénétrèrent dans les défilés, et, sans boussole, sans itinéraire, au milieu des ennemis, souvent sans approvisionnemens, elles allèrent au caprice des commandans, tantôt au nord, tantôt au midi; cédant, un jour, aux conseils d'un soldat; obéissant, un autre jour, à la volonté d'un sous-lieutenant qui prétendait connaître les localités. »

Nous nous arrêterons là; le reste est le tableau hideux de la destruction successive de l'armée égyptienne.

De toutes les créations de Méhémet-Ali, la marine est la seule qui trouve grace devant M. Hamont. Comme il y a peu de passages de ce genre dans son livre, nous allons citer celui-là, quoiqu'il ne nous apprenne précisément rien de nouveau.

« Sous la savante direction de l'ingénieur en chef du pacha, des navires s'achèvent dans les vastes chantiers d'Alexandrie. L'arsenal est un modèle en ce genre, et les dépendances de cette création magnifique obtiennent l'approbation des hommes versés dans les connaissances maritimes. La terre d'Égypte ne fournit pas de bois, pas de cuivre. Le pacha les fait venir de la Caramanie, de l'Allemagne, de l'Italie, de la France ou de l'Angleterre.

« Les laboureurs égyptiens ne connaissent point la culture, la préparation du chanvre, plante dont on fait les cordages.

« Méhémet-Ali prend des Européens qui connaissent cette spécialité, et il fait cultiver, préparer le chanvre dans les provinces de la Basse-Égypte.

« Une difficulté naît et disparaît aussitôt. Le vice-roi aplanit les chemins, il marche et ne s'arrête pas. Ses collaborateurs le suivent et promettent d'atteindre le but que du doigt le maître leur indique.

« Un jour une foule immense se presse, se heurte dans les avenues, dans les cours de l'arsenal. Une musique militaire se fait entendre; on annonce une fête nouvelle, inouie dans l'histoire de l'Égypte moderne. Un vaisseau, construit dans l'arsenal du gouvernement, doit être lancé à la mer!

« Méhémet-Ali est assis auprès du premier navire que des Égyptiens et des Européens ont fini, au grand étonnement des habitans. Les ingénieurs vont, viennent, s'agitent autour du vaisseau; des hommes de toutes les nations, des Musulmans, des chrétiens, des juifs, ont les regards attachés sur la merveille du jour; ils ne savent encore ce qu'ils doivent penser du spectacle étrange qui se présente à eux.

« Tout à coup un grand bruit éclate, le vaisseau marche, il court, il est lancé et va se précipiter dans les eaux d'un bassin. Chacun des spectateurs avait suivi de l'œil le navire en mouvement. Un profond silence succède au premier bruit, et lorsque le bâtiment, en se balançant, vient poser avec majesté sous les yeux des assistans, des cris d'allégresse se font entendre et annoncent un succès que Méhémet-Ali, seul peut-être, espérait.

« Le vice-roi triomphe. Le vaisseau que supportent les eaux de la Méditerranée est l'image d'une révolution entière; son apparition annonce une succession de grands évènemens; elle donne à l'Égypte une force nouvelle, et, à l'ombre des voiles que portent les mâtures du bâtiment, le chef de l'Égypte médite des conquêtes, une résistance vigoureuse aux obstacles qui s'opposent à l'agrandissement de sa puissance.

« Dans ces conjonctures, d'autres combinaisons sont nécessaires. La nature de son gouvernement ne lui semble plus en harmonie avec la puissance de son nom. L'Égypte est nation maritime. Le pacha ordonne la confection d'autres vaisseaux, et il songe à donner à sa marine naissante l'organisation, la force, nécessaires pour remplir la mission que dans son esprit il lui assigne.

« Le fellah rompu aux manœuvres des armées de terre, le fellah qui mesure ses allures au son des tambours, est-il capable de devenir un marin?

« Méhémet-Ali s'en empare, il le fait placer à bord de ses bâtimens de guerre, lui impose des instructeurs chrétiens, et lui prescrit, sous peine de mort, d'obéir à ses nouveaux maîtres. L'indigène ne sait rien de ce qu'il voit, ne sait rien de ce qu'il entend; le monde au milieu duquel il se trouve est un monde nouveau; il écoute, marche quand on lui dit de marcher, s'arrête quand on lui d'arrêter, reçoit sans se plaindre les punitions corporelles auxquelles on le condamne, monte aux mâts, tombe, se casse les reins, et, en rendant le dernier soupir : « Que Dieu soit loué! » dit-il. Ses coreligionnaires, ses compatriotes, continuent les exercices que leur commandent des

hommes dont ils ne comprennent pas la langue. Des interprètes traduisent les commandemens, et les Égyptiens, après quelque temps, deviennent bons marins, bons soldats, intrépides dans les manœuvres des armées navales.

« Des officiers français dirigent le service; un ancien capitaine de la marine française, M. le commandant Besson, est nommé instructeur en chef; le pacha le fait contre-amiral; des règlemens sont rédigés. Le vice-roi crée une administration spéciale, un ministère de la marine, et bientôt une flotte considérable, armée, équipée, exécute dans les eaux d'Alexandrie des évolutions de ligne, forme un rempart solide, et représente un grand nombre de forteresses ambulantes qui protègent l'Égypte, promenant au loin l'étoile et le croissant qui annoncent au monde le pavillon de Méhémet-Ali.

« L'escadre du vice-roi occupe désormais une place sur les mers. Cette escadre est visitée par les marins étrangers, et tous louent la tenue, le bon ordre qui règnent dans les navires de guerre du vice-roi.

« Méhémet-Ali mande au directeur de l'école égyptienne à Paris de désigner plusieurs de ses sujets pour apprendre, en France, ce qui constitue le marin. Des Turcs, des indigènes, sont admis dans la marine française. Placés à bord des navires de l'état, ils voyagent long-temps, et, après un certain nombre d'années, ils retournent en Égypte.

« Le grand pacha visite très souvent sa flotte; il part avec elle, assiste, en pleine mer, aux évolutions, qu'il étudie lui-même. Sa présence anime les officiers et les soldats. Les uns et les autres sont plus régulièrement payés, mieux nourris que les soldats de l'armée de terre. Une discipline sévère existe dans l'escadre du vice-roi. Le vendredi de chaque semaine (dimanche des mahométans), des salves d'artillerie annoncent le lever et le coucher du soleil. Les bâtimens sont richement pavoisés. Des tentures aux couleurs brillantes flottent aux mâts. Le canon retentit aux jours de fête. Il gronde quand le souverain de l'Égypte monte à bord du vaisseau amiral, et gronde encore lorsque des voyageurs de distinction visitent la création dont le pacha s'enorgueillit. On contemple avec délices, avec bonheur, un ouvrage formé de la veille, et sous l'inspiration que sa vue fait naître, on souhaite au vice-roi, qui attire, protége les étrangers, la réalisation de ses vastes projets. La marine de Méhémet-Ali est complète. Elle compte soixante bâtimens de guerre, quinze mille quatre cent soixante-trois hommes d'équipage, quatre mille soixante-seize ouvriers enrégimentés de l'arsenal. »

Il est vrai qu'après ce magnifique tableau M. Hamont ajoute : *La marine a englouti des trésors, elle a épuisé l'Égypte, et pourquoi?* On ne peut, en effet, s'empêcher de reconnaître la vérité de cette question : à quoi pouvait servir cette belle flotte? A quoi a-t-elle servi?

Quant aux autres créations de Méhémet-Ali, M. Hamont déclare qu'elles ont toutes échoué; il n'en excepte pas même celles qu'il a lui-même dirigées. La faute en est, selon lui, à l'esprit d'arbitraire et de tyrannie du chef, à la vénalité, à l'indolence et à la cruauté des Turcs, qui étaient les principaux

instrumens de ses volontés. Cette partie du livre de M. Hamont n'est pas exempte de passion; il ne cache pas qu'il a été *remercié* par le pacha après quatorze ans de service, et, sous ce rapport, on peut le soupçonner d'avoir rembruni le tableau. Mais, quelle que soit l'exagération qu'on lui suppose, on ne peut s'empêcher de reconnaître que les trois quarts de ses observations ont une grande apparence de vérité.

M. Hamont n'est pas écrivain; son livre est fait avec désordre, le style en est peu travaillé; mais le sentiment général qui l'inspire est vif et profond. Sa conviction est passionnée, peut-être, mais c'est sa conviction qu'il exprime, on ne peut pas en douter. Il se borne d'ailleurs à exposer des faits dont il a été le plus souvent témoin oculaire. Son livre est riche en faits. On y trouve une quantité de renseignemens curieux et positifs sur la statistique de l'Egypte, sur son climat, ses habitans, les maladies qui y règnent, les ressources du pays en tout genre, les produits végétaux, les mines, les races animales, etc. Nous n'en avons extrait que ce qui était relatif à l'administration de Méhémet-Ali; le reste est un tableau complet de cette contrée qui pourrait être si riche et qui est si malheureuse depuis des siècles.

C'est M. Hamont qui, dans plusieurs lectures à l'Académie de Médecine de Paris, a fait connaître la véritable race des chevaux arabes, la race des chevaux de Nejd ou Arabie centrale, dont quelques-uns viennent d'être achetés par le gouvernement pour servir d'étalons dans nos haras. Du reste, s'il a quitté le service du pacha, c'est à la suite d'une mesure à peu près générale. Après la débacle de Syrie, Méhémet-Ali a reconnu lui-même la vanité de la plupart de ses expériences, et il s'en est pris à ceux qui, d'après M. Hamont, n'en sont pas coupables. Il a renvoyé beaucoup d'Européens et s'est de plus en plus entouré de Turcs. M. Hamont devait être un de ceux qui se plaignaient le plus de la manière dont les choses étaient menées; il a dû être un des premiers remerciés.

C'est là sans doute une raison pour n'accepter ce qu'il dit qu'avec des réserves; ce n'en est pas une pour nier la vérité de toutes ses affirmations. Il n'est pas douteux aujourd'hui que la plupart des espérances de Méhémet-Ali ne se sont pas réalisées; le grand pacha est parvenu à former une grande armée et une flotte nombreuse; voilà tout. Encore cette armée s'est-elle dissoute dès qu'elle a rencontré un ennemi sérieux, et cette flotte est-elle restée inactive dans le port. Quant au commerce, à l'agriculture, à tout ce qui fait la véritable puissance du pays, il y a eu déclin et non progrès.

Un fait incontestable crie bien haut contre l'administration du pacha et donne raison à toutes les critiques de M. Hamont; ce fait, c'est la dépopulation. L'Égypte est devenue un désert. Pendant que les troupes égyptiennes ont occupé la Syrie, la dépopulation les a suivies; dès qu'Ibrahim a passé quelque part, il y laisse la solitude. *Partout où un Turc a posé le pied,* dit un proverbe oriental, *la terre devient stérile pour cent ans.* Cette terrible puissance de destruction, qui accompagne partout les Turcs, il semble que Mé-

hémet-Ali l'ait eue encore plus que personne, ce qui se comprend, du reste, quand on songe qu'il a mis au service de l'instinct oppresseur de sa race l'organisation perfectionnée de l'Europe.

La conclusion de M. Hamont, c'est que l'Égypte ne se relèvera jamais tant qu'elle sera sous la domination des Turcs. Cette conclusion nous paraît trop absolue. L'Égypte appartient maintenant, par droit héréditaire, à Méhémet-Ali et à sa famille; il serait trop dur de croire que l'établissement définitif de cette domination sera la condamnation à mort de l'Égypte.

Méhémet-Ali a eu deux torts principaux : le premier, de prétendre se donner les forces militaires et maritimes d'une puissance de premier ordre avec les ressources matérielles d'une puissance qui n'était pas même du cinquième rang; le second, de ne pas comprendre que la première réforme à emprunter à l'Europe, c'était le sentiment du respect dû à la dignité, à la liberté, à la vie des hommes. Ces deux erreurs ont été naturelles. Quelle que soit la supériorité de son esprit, Méhémet-Ali est un Turc, c'est-à-dire un barbare. Il a voulu avant tout devenir un potentat, un conquérant, et, tout en adoptant pour sa propre grandeur quelques-unes des idées de l'Europe, il a conservé ses habitudes de despotisme oriental. Maintenant ces habitudes sont-elles si essentielles au sang ottoman que ni lui ni ses enfans ne pourront s'en défaire? Voilà la question.

Si, au lieu d'avoir une armée de deux cent mille hommes, il en avait eu une de trente mille, il n'aurait peut-être pas conquis l'Hedjaz, la Syrie, et fait trembler le sultan dans Constantinople; mais ces trente mille hommes auraient pu être parfaitement choisis, instruits, équipés, habillés et nourris, et, après tout, sa puissance n'en aurait pas été moindre. Qu'ont fait deux cent mille hommes sans munitions, sans vêtemens et sans pain, dont les trois quarts étaient enrôlés par la violence, contre une poignée de soldats européens jetés au pied du Liban?

Si, au lieu d'avoir soixante bâtimens de guerre, dont vingt vaisseaux de ligne, il n'avait eu que deux ou trois frégates ou bricks pour défendre les abords d'Alexandrie, il n'aurait pas englouti dans la marine des dépenses énormes, et il aurait toujours eu assez de vaisseaux pour les garder inactifs dans son port en présence de quelques voiles anglaises qui croisaient sur la côte de Syrie.

Il doit comprendre aujourd'hui, lui qui aime tant à étudier l'Europe, que ce n'est pas le nombre des armées qui fait leur force, mais la puissance de leur organisation et de leur esprit militaire. Aussi bien, il est désormais dans l'impossibilité absolue de mettre sur pied de si grandes armées : les hommes lui manquent. Dans ces derniers temps, il avait fait une si grande consommation d'hommes, qu'il était obligé de faire marcher les borgnes, les sans-doigts, les enfans même. Le hatti-schériff du sultan qui lui enjoint de réduire son état militaire n'a fait qu'exprimer une nécessité. Maintenant qu'il aura forcément moins de troupes, il pourra les avoir meilleures; qu'il n'ait que dix, quinze mille hommes, s'il ne peut pas en entretenir davantage, et que

ces dix ou quinze mille hommes soient bien payés, bien exercés, contens de leur état, il aura plus fait pour introduire en Égypte les mœurs militaires qu'avec des légions innombrables, mais réduites au désespoir.

Moins il aura de troupes sous les armes, moins il enlèvera de bras à l'agriculture, aux arts utiles. Il n'a pas besoin de tant de soldats maintenant, puisqu'il ne peut plus rêver de conquêtes; le pompeux échafaudage de cette puissance qui s'étendait de la Mecque à Smyrne s'est écroulé; il n'a plus que l'Égypte et le Soudan, et, pour garder ces deux provinces, une armée peu considérable suffit. Que serait d'ailleurs une armée qui n'aurait pas derrière elle une population pour la recruter? Le premier besoin de l'Égypte, c'est de repeupler ses campagnes désertes. Un prince n'est puissant qu'à la condition d'avoir des sujets, et Méhémet-Ali n'en aurait bientôt plus, s'il suivait le même système de conscription dévorante.

Il en est de même de la marine. Une forte marine de guerre est une belle et grande chose, mais qui n'a de réalité qu'autant qu'elle a derrière elle une marine de commerce. Ce magnifique arsenal d'Alexandrie, cette population de marins, ces beaux navires à l'ancre, n'ont servi de rien, tant qu'ils ont eu pour objet la domination maritime; en portant du côté du commerce toutes ces forces réunies, on peut encore leur faire produire autant de trésors qu'elles en ont jusqu'ici absorbé en pure perte. Voilà la véritable puissance sur mer, celle qui donne la richesse. La marine de guerre ne doit être que l'image, le produit et la sauve-garde de la marine commerciale.

Le pacha est un homme sensé; il doit comprendre tout cela. Les évènemens le lui ont rudement appris. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore qu'il comprenne autre chose, et c'est le plus difficile.

S'il est vrai, comme le dit M. Hamont, qu'il ne s'occupe que des moyens d'éluder la liberté du commerce, il n'y a rien à espérer de lui. Le monopole est mortel de sa nature, et en Orient plus encore qu'ailleurs, car il y est exercé avec une rigueur inexorable. Comment Méhémet-Ali ne voit-il pas que toutes ses illusions se sont évanouies? Où sont ces riches récoltes de coton et de soie qu'il avait rêvées? Où sont ces nouvelles cultures, ces procédés perfectionnés, ces merveilleux produits de l'industrie européenne, qu'il avait espéré introduire parmi les paysans ignorans du Nil? Rien n'a réussi, et pourquoi? Est-ce parce que le climat ne s'y prête pas, parce que l'homme est stupide, parce que le sol est stérile? Non, le climat est favorable, l'homme docile, le sol riche et fécond; mais c'est qu'une seule volonté, quelque forte qu'elle est, ne peut pas tout conduire; c'est qu'un seul esprit, tout grand qu'il est, ne peut pas tout savoir; c'est qu'un seul bras, tout-puissant qu'il est, ne peut pas tout faire.

Chez Méhémet-Ali, la pensée était belle, utile, *avancée,* comme on dit maintenant, mais les instrumens étaient arriérés, insuffisans, nuisibles. Aucune autre personne que le pacha n'était intéressée au succès de l'œuvre; le plus souvent, aucun autre que lui n'y croyait. Une armée d'employés, de directeurs, d'inspecteurs, de vérificateurs, de contrôleurs, de teneurs de

livres, d'expéditionnaires, s'interposait entre le maître et le travailleur, et cachait à l'un le but, à l'autre le résultat. La négligence turque, cette apathie invincible qui tient au fatalisme justifié par l'expérience, arrêtait tout, perdait tout, et la vénalité, cet autre fléau des états désordonnés, où chacun éprouve le besoin de songer d'abord à soi et de se mettre à l'abri contre la fluctuation de la chose publique, achevait de porter le désordre et le gaspillage dans les immenses détails de cette organisation gigantesque.

Méhémet-Ali devrait pourtant avoir appris à ses dépens le principe élémentaire de l'économie politique, à savoir que l'intérêt personnel est le plus puissant mobile du travail individuel et par suite de la prospérité publique. Nul ne travaille de bon cœur qu'autant qu'il travaille pour lui et les siens. Que le gouvernement conseille, inspire le travailleur; qu'il lui mette sous les yeux de bons modèles, et qu'il l'encourage à les imiter, rien de mieux; mais avant tout, il doit lui laisser le libre emploi de son activité, le choix de ses moyens, la propriété absolue de ses produits. Hors de là, point d'effort, point de prévoyance, point de progrès. Quand les élèves de Saint-Simon ont vu que la doctrine contraire réunissait en France peu de prosélytes, plusieurs d'entre eux sont allés en Égypte pour aider à l'appliquer en grand. On sait ce qui en est résulté; quelques-uns sont morts de misère, d'autres sont revenus lassés et dégoûtés sans doute pour la vie de la théorie du monopole social.

Rien n'est encore perdu en Égypte, pourvu que le pacha change de système. Beaucoup d'idées ont été remuées dans ce pays depuis vingt ans, beaucoup d'essais ont été faits, beaucoup d'instrumens de travail réunis. Le même hatti-schériff qui a imposé â Méhémet-Ali l'obligation salutaire de réduire son armée, lui impose aussi le devoir d'établir la liberté du commerce. Qu'il exécute franchement cette clause, et tout pourra se relever. Il en sera de ses entreprises avortées comme de ces grands établissemens industriels qui ruinent habituellement leurs fondateurs, mais qui enrichissent ensuite ceux qui y apportent de nouveaux capitaux. Seulement, au lieu d'écarter la spéculation privée, il faudrait l'appeler, la favoriser par tous les moyens et à tous les degrés: depuis le pauvre fellah, qui arrose son sillon de ses sueurs, jusqu'au riche commerçant, qui échange dans ses magasins les denrées de l'Europe avec celles de l'Afrique, chacun a droit à la même liberté sous la même protection.

Un homme ne peut jamais être à lui seul aussi actif que tout un peuple. Mieux vaut une armée de cultivateurs, de marchands, de travailleurs de toute sorte, qu'une armée d'employés, qui ne font rien que s'embarrasser les uns les autres. Ce que le pacha perdrait d'abord de son revenu en affranchissant la propriété et l'industrie, il le regagnerait bientôt et au-delà par l'économie des frais d'administration et l'accroissement continu du produit des impôts. Les Européens pourraient d'ailleurs l'aider plus efficacement dans cette nouvelle voie que dans l'ancienne. Au lieu de mettre des Européens à la tête d'établissemens publics, qu'il leur accorde des concessions de terres, qu'il leur prête des capitaux pour le commerce, qu'il en fasse enfin des agriculteurs et

des industriels privés, il verra ce qui dépérit aujourd'hui prospérer entre leurs mains, quand chacun d'eux sera libre de choisir à son gré ses instrumens, de les diriger à sa manière, de borner son action à ce qu'il peut faire raisonnablement, et quand le stimulant de la fortune personnelle donnera plus d'énergie aux volontés, plus de prudence à la fois et plus de persévérance.

Enfin il est un dernier progrès que doit faire le pacha, et celui-là est la condition première de tous les autres, il les renferme tous à lui seul. Il faut qu'il se débarrasse à tout prix de ces habitudes tyranniques et cruelles qui ont été jusqu'ici les attributs distinctifs de la race turque. Le plus grand devoir de l'homme puissant est d'imposer des bornes à sa volonté, et de se respecter lui-même dans ses semblables. Puisque Méhémet-Ali admire l'Europe, il faut qu'il sache que les nations européennes doivent tout ce qu'elles sont aux sentimens d'humanité qu'elles ont reçus du christianisme. Le respect des personnes et des propriétés est leur premier dogme social, et la prospérité matérielle, comme la grandeur morale de chacune d'elles, est en proportion de leur obéissance à ce principe fondamental. Quand les personnes et les propriétés sont suffisamment défendues dans un état, le reste peut manquer sans danger; la société est assise sur une forte base que rien ne saurait ébranler. Si au contraire on a négligé, en cherchant des qualités plus brillantes, cette condition première de toute société organisée, tout languit et s'éteint. La sécurité individuelle est comme l'air des nations; celles qui ne le respirent pas, s'étiolent et périssent, quelle que soit la puissance de vie qu'elles renferment naturellement dans leur sein. Celles qui s'en abreuvent largement grandissent et se fortifient, quelles que soient d'ailleurs leur faiblesse native et leur infériorité matérielle.

D'où vient que les plus belles contrées de la terre, livrées au gouvernement des Turcs, n'offrent plus qu'un spectacle de ruine, de désolation et de mort? C'est que la sécurité y est inconnue, et que la fortune et la vie des hommes y sont abandonnées au caprice. D'où vient en même temps que cette petite île d'Albion, située à l'extrémité de la terre, sous un climat affreux, a étonné le monde par sa richesse intérieure et la puissance de son expansion au dehors? C'est que là, de bonne heure, et quand le reste de l'Europe était encore soumis à l'arbitraire, les hommes ont eu des garanties contre l'abus de la force, qui leur ont permis de se développer librement. D'où vient enfin que la France marche aujourd'hui à la tête des peuples civilisés, et fait par ses lois, par ses mœurs, par le progrès immense et magnifique de sa grandeur nationale, l'admiration et l'envie du reste de la terre? C'est qu'après avoir été long-temps à la suite de l'Angleterre pour l'humanité de ses institutions, elle a pris depuis près d'un siècle une initiative hardie et glorieuse, et qu'elle devance aujourd'hui son ancien modèle dans l'application de cette grande loi qui est à elle seule la civilisation tout entière, le respect de l'homme pour l'homme.

Adopter, comme l'a fait Méhémet-Ali, les procédés de la civilisation sans en reconnaître le principe, c'est dire au corps de marcher quand l'ame ne

l'anime pas. Avant tout, il faut le souffle vivifiant, l'esprit qui féconde. Méhémet-Ali a fait beaucoup pour la dignité humaine quand il a affranchi l'Égypte du joug des mamelucks; il a fait plus encore quand il a relevé le fellah abruti sous le bâton, et qu'il en a fait un soldat, un marin, un officier, un colonel. Quoique Turc, il a détruit cette aristocratie brutale de la race turque, qui refusait à l'Égyptien jusqu'au sentiment de lui-même. Voilà sa plus grande gloire. Par là surtout, il a mérité l'estime et l'attention de l'Europe. Mais il s'est arrêté trop tôt dans cette voie de régénération; il n'a pas assez ménagé le sang humain.

Il faut que les puissans le sachent bien aujourd'hui : le cri du sang qu'on étouffait autrefois ne s'étouffe plus. Partout où une victime expire, il se trouve une oreille pour entendre ses derniers cris, une voix pour les répéter. M. Hamont raconte des horreurs qui ont été commises au fond du Soudan, dans cette lointaine Nigritie d'où il semblait que rien ne pouvait sortir que le rugissement des lions et la voix des cataractes. Il y a deux ans, toute l'Europe s'est émue au récit d'atrocités commises sur des juifs de Damas, et le cri universel ne s'est apaisé que quand l'exagération des premiers bruits a été vérifiée. Méhémet-Ali a lui-même éprouvé deux fois cette justice inévitable qui suit de près les cruautés les plus sûres en apparence de l'impunité. C'est la dévastation de la Grèce par Ibrahim qui, plus que tous les souvenirs de Thémistocle et de Léonidas, a appelé au secours des Hellènes l'intervention vengeresse de l'Europe; c'est le soulèvement du Liban contre les exactions sanglantes du même Ibrahim qui a précipité la conclusion du traité du 15 juillet, et fait chasser de Syrie l'armée égyptienne.

La politique même la plus positive, la plus pratique, est donc d'accord avec l'humanité pour proscrire à Alexandrie comme à Constantinople l'antique barbarie des mœurs ottomanes. Quand la Porte a voulu se concilier l'intérêt de l'Occident, elle a rendu le hatti-schériff de Gulhané, qui consacre les nouveaux principes. Ce hatti-schériff n'est pas exécuté dans toutes les parties de l'empire, nous le savons. Sur bien des points ce n'est qu'une lettre morte, et les cruautés exercées au nom du sultan n'en deviennent que plus odieuses, en ce qu'elles ne sont plus couvertes par une sorte de légalité sauvage. Mais, enfin, c'est toujours une reconnaissance du droit, et il serait digne de Méhémet-Ali de donner l'exemple de la soumission à ces prescriptions rénovatrices. Il a mené à bien des entreprises plus difficiles, il peut aussi venir à bout de celle-ci; après avoir forcé les Orientaux à se dépouiller de leurs préjugés les plus invétérés, de leurs coutumes les plus antiques, devant l'évidence des faits obtenus, ce ne doit pas être pour lui une tâche impossible que de les faire renoncer à leurs habitudes d'arbitraire et de sang.

Si Méhémet-Ali est trop vieux aujourd'hui pour achever ces nouvelles réformes, qu'il commence toujours; ses fils devront suivre. M. Hamont fait d'Ibrahim un portrait qui laisserait peu d'espérances; nous aimons à croire que ce portrait est vu trop en noir. Les campagnes de Grèce et de Syrie font sans doute peu d'honneur à l'humanité d'Ibrahim, mais les temps sont bien

changés aujourd'hui. L'époque des conquêtes est passée pour l'Égypte; une autre période s'ouvre. Ibrahim a montré, quand il le fallait, les qualités d'un héros, d'un conquérant; qui nous dit que, ramené à d'autres devoirs, il ne montrera pas celles d'un législateur, d'un organisateur pacifique? Il a été le bras d'un système dont son père était la tête; si le système change, le mode d'exécution doit changer aussi. Celui qui s'est montré si en avant de sa race sous certains rapports peut bien se montrer également supérieur sous certains autres; il n'est pas permis, du moins, d'affirmer le contraire sans l'avoir éprouvé.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Turcs se modifieront ou qu'ils périront. Il n'y a d'autre question en Orient que celle-là. Si les Turcs restent les mêmes, ils sont perdus, aussi bien à Alexandrie qu'à Constantinople. L'Occident presse et envahit l'Orient de tous les côtés. D'innombrables lignes de bateaux à vapeur sillonnent la Méditerranée et transportent partout nos idées, nos mœurs et nos lois. La Grèce libre grandit sous l'empire de cette influence salutaire. Tout récemment encore la Syrie vient d'échapper à la Porte, après avoir échappé à l'Égypte. L'envoi d'une de ces formidables bandes d'Albanais, qui répandaient autrefois la consternation et la terreur partout où elles passaient, n'a fait qu'amener contre le grand-seigneur le même soulèvement que contre le pacha. L'humanité outragée s'est vengée encore une fois, et la Syrie sera désormais indépendante de fait sous des princes locaux, chrétiens et druses. Sur d'autres points de l'empire la même agitation se fait sentir. Enfin, comme pour ajouter à la puissance de cette impulsion rénovatrice, l'Afrique, livrée au génie impétueux de notre nation, se pacifie, se peuple, s'organise, s'ouvre de toutes parts à la culture, au commerce, à l'industrie, aux arts de l'Europe, et promet de devenir dans peu d'années une seconde France.

En présence de ces faits irrésistibles, le vieil esprit turc doit comprendre que son temps est passé, et qu'il ne suffit pas, pour s'inoculer la civilisation, de prendre les habits de l'Europe ou quelques-uns de ses procédés, mais qu'il faut avant tout s'assimiler le principe même de la vie occidentale, le principe d'humanité.

DE L.....

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. PATIN.

La rotonde maussade qu'on a bien voulu décorer du nom de Palais de l'Institut a ouvert jeudi dernier ses portes au public pour la réception de M. Patin, et le public, comme d'ordinaire, était nombreux, bien qu'il fût sous l'impression récente encore de la dernière séance. Les choses se sont passées suivant l'usage antique et solennel. M. Patin a lu l'éloge de son prédécesseur, M. Roger : M. de Barante, comme chancelier, a repondu à M. Patin ; M. le directeur du Vaudeville a lu des vers de M. de Lacretelle, et le public a souvent applaudi. En vérité, je plains les récipiendaires ; c'est peu qu'avant la réception ils aient eu à gagner les palmes de l'habit brodé par le martyre de ces visites officielles où il est interdit de dire du bien de soi-même et du mal des autres, ce qui rend inévitablement la conversation languissante et fade ; c'est peu qu'ils se soient vus peser, et souvent bien au-dessous de leur poids intrinsèque, dans toutes les balances de la presse : il faut, quand le jour du discours officiel est arrivé, qu'ils admirent inévitablement ce que leur prédécesseur a laissé, par cela seul qu'il est mort avant eux, et qu'ils se sont assis sur son fauteuil. Certes l'embarras doit être grand parfois, et peut-être cet embarras s'est-il trahi en quelques passages du discours de M. Patin. Rien de plus calme, de plus tranquille, de plus paisiblement honorable, que la vie de M. Roger; sa famille était de robe, comme on disait dans l'autre siècle; les sillons de la vie étaient tout tracés pour lui ; il fit ses études au collège, il eut des prix comme tout le monde, puis il fit son droit. La révolution arriva, on le mit on prison, sans que lui-même et ceux qui l'enfermaient aient su pourquoi ; dans la prison, M. Roger lut des comédies, surtout Goldoni, et

quand il fut libre, après avoir lu les comédies étrangères, il les imita. Comme Andrieux, Picard, Collin d'Harleville, et toute l'école de ce même temps, M. Roger n'a point cherché à sonder les replis ténébreux de notre nature, à nous corriger de nos vices éternels ; il s'est contenté de gratter l'écorce, de gourmander les faiblesses, de railler les ridicules, mais avec bienveillance, et jusqu'à ses plus grandes colères, il sourit encore. Dans *l'Avocat,* il a tracé le code pour ainsi dire idéal des devoirs qu'impose le barreau, devoirs rigides souvent mal compris, et qui devraient consister exclusivement à défendre l'innocence, et non pas, comme cela se voit quelquefois, à faire acquitter le crime. *Caroline ou le Portrait*, quelques opéras comiques, et deux volumes de mélanges publiés en 1837, complètent les titres littéraires de M. Roger. M. Patin a fort ingénieusement expliqué, en les replaçant dans leur temps, le succès de ces œuvres dramatiques, et comme il s'agissait de pièces honnêtes et morales, à émotions douces, et qui avaient été écrites par amour de l'art, avec étude et conscience, M. Patin s'est trouvé sans le vouloir, et par l'éloge même de M. Roger, enfoncer la pointe de l'épigramme dans la chair vive des immortels qui ont trahi l'alexandrin héroïque et classique, leurs premières amours, pour le couplet grivois du Vaudeville, qui vaut moins pour la gloire et plus pour la recette, et la langue du Théâtre-Français pour celle des Folies Dramatiques. Il était difficile à M. Patin de tenir éveillée pendant une heure, avec la simple appréciation de deux comédies, l'attention du public. Il s'est donc rejeté sur la biographie, et il a su se faire écouter, malgré les aridités que présente l'histoire uniforme d'une vie absorbée par des fonctions administratives. Sans avoir marqué d'une manière notable dans la littérature contemporaine, M. Roger du moins, comme écrivain aimable et spirituel, avait eu son moment ; mais je suis effrayé, quand je songe à l'avenir, de l'embarras de certains académiciens futurs dans leur séance de réception. Je me demande comment ils se tireront de l'éloge littéraire des immortels, et, à en juger par certaines tendances, il pourrait en arriver de cette espèce, qui ne sont ni poètes ni prosateurs, ni orateurs, qui n'ont jamais écrit et qui n'ont jamais parlé. Il y aura peut-être pour quelques-uns nécessité de réduire l'éloge à la formule des épitaphes : il fut bon père et bon époux.

Soyons justes envers M. Patin. Son discours, élégamment écrit, finement pensé et trop modeste en ce qui le concernait lui-même, a été écouté avec un intérêt soutenu et à plusieurs reprises vivement applaudi. Il était facile de voir que le public avait souscrit de tout cœur au choix de l'Académie, et qu'en témoignant ses sympathies au récipiendaire, il félicitait en même temps MM. de l'Institut d'avoir adopté cette fois un homme de lettres resté fidèle, dans le cours tout entier de sa vie, au culte des lettres. M. Patin a saisi habilement, et toujours à propos, l'occasion de prévenir, par la digression rapide mais contenue, l'allanguissement inévitable du discours officiel; mais, plus sage et moins ambitieux que quelques-uns de ses glorieux collègues, il n'est point monté sur le trépied prophétique pour donner à l'auditoire étourdi la formule du siècle, la formule de l'humanité et la formule de Dieu : il s'est borné

simplement, à propos de la comédie moderne, à porter un jugement aiguisé et savant sur Térence, et l'on a retrouvé là, avec l'atticisme de sa parole, cette connaissance accomplie du théâtre de l'antiquité qui fait de M. Patin comme un habitué des coulisses grecques ou romaines. Les fonctions de conseiller universitaire, remplies par M. Roger, ont amené naturellement l'éloge de l'Université, qu'on peut louer encore sur bien des points, quoi qu'en disent les réformateurs, les apôtres de l'avenir, et même les sacristains qui chantent en chœur autour d'elle le *delenda Carthago*. L'Université rappelait nécessairement M. de Fontanes, M. de Fontanes rappelait M. Villemain, et M. Villemain, ayant eu, par occasion, l'hommage de l'allusion discrète, s'est incliné gracieusement. Esprit éminemment français, nourri de l'antiquité, épris de la poésie et de l'art, M. Patin devait bien aussi quelques allusions, d'une part, aux indifférens qui, s'enveloppant de leur égoïsme, dédaignent la poésie et l'art comme une superfluité; de l'autre, aux exagérés, que le beau et le vrai ne suffisent pas à distraire et à charmer. Et lorsqu'il blâmait les exagérations de notre temps, lorsque sa conscience littéraire se soulevait contre la partie du public qui n'est plus amusable qu'à grand renfort d'émotions, le public riait et tournait la réflexion en épigramme. Enfin M. Patin a résolu divers problèmes assez difficiles; il a été classique sans ennui, tout en se montrant homme de progrès, et, ce qui est plus rare encore, universitaire sans pédantisme.

M. de Barante a répondu à M. Patin; on a reproché quelquefois à M. Villemain, dans les occasions solennelles, d'avoir dupé les oreilles par la mélopée de l'accent; il serait vraiment injuste d'adresser le même reproche à M. de Barante. Son discours a été grave, sévère, mais l'exorde a causé dans le public une certaine surprise. On s'est demandé quel était le veritable sens de la seconde phrase. Était-ce une épigramme contre M. Patin, une épigramme contre l'Académie, une épigramme de M. de Barante contre lui-même? L'auditoire ne savait qu'en penser, mais enfin, après un mûr examen, il s'est hilarié, toute la salle a souri, et M. de Barante a continué. Il a complimenté M. Patin parce qu'il est resté fidèle aux traditions de l'ancienne université, qui, bien qu'elle fût la fille aînée des rois de France, ne leur demandait pas pour ses enfans les grandeurs publiques, qui font trop souvent oublier les lettres et trahir les affections premières; ici encore, on le voit, il y a des épigrammes pour les collègues. Puis, abordant la spécialité des études auxquelles s'est voué le nouvel académicien, il est parti de la Grèce, où la philosophie et la poésie « poussent comme des plantes naturelles » pour expliquer ce que c'est que la critique, comment la critique nous donne de vives jouissances intellectuelles, comment Aristote l'avait comprise, et comment on l'a comprise depuis, etc. Par malheur, dans cette appréciation, fort juste en elle-même et fort bien écrite, M. de Barante me paraît avoir exclusivement pensé par le souvenir, et s'être placé à un point de vue qui n'a point le mérite de la nouveauté. Il n'a fait que répéter ce qu'on a dit vingt fois des maîtres et des réformateurs de la critique moderne. Il a été plus vrai, plus neuf, lors-

qu'en traversant le moyen-âge il a jeté en passant quelques mots d'appréciation sur la littérature de cette époque, qu'on a ridiculement tenté d'opposer à la littérature de nos grands siècles. M. de Barante, qui sait le moyen-âge aussi bien qu'un échevin d'Ypres ou de Gand, qui a vu ses batailles, ses tournois, les processions de ses moines et les fêtes de ses villes, était là dans son domaine, comme un baron dans son fief; il a jugé nettement, en peu de mots, parce qu'on parle toujours bien de ce qu'on sait; et en comparant ce qu'il a dit de la Grèce, de Rome et de la vieille France, il était facile de reconnaître vite qu'il a plus souvent fréquenté le parloir aux bourgeois que le Portique, et les mayeurs des corporations que les archontes et les consuls.

J'aurais souhaité que M. de Barante, lorsqu'il est arrivé aux époques qui nous touchent, eût traité avec plus d'égards le XVIIIe siècle, contre lequel il semble de notre temps s'organiser une croisade universelle. Soyons justes envers les morts, mais ne soyons pas ingrats; et si nous voulons nous donner le plaisir de médire de cette grande époque, ayons soin du moins de ne pas envelopper le mal et le bien dans une réprobation générale. J'aurais souhaité également que M. de Barante ne se crût point obligé de démontrer que l'Académie française n'est point une institution *inutile,* et d'établir un parallèle entre elle et les autres classes de l'Institut. Personne ne songe à contester l'utile influence de l'Académie sur les lettres et les hommes qui leur ont voué leur vie, pas plus qu'on ne conteste l'utile et salutaire influence des lettres sur la société. Dans l'affaiblissement de notre foi religieuse et politique, au milieu de cet égoïsme dont on nous a si souvent et si justement accusés, il est consolant, lorsqu'on s'intéresse aux choses de l'esprit, de voir que notre société indifférente et sceptique compte toujours, comme par le passé, au premier rang des grands corps de l'état cette république élective de l'Institut, où les plus obscurs plébéiens peuvent obtenir la chaise curule, et, sans avoir une haute position sociale, aspirer à l'aristocratie de l'intelligence, la seule qui, dans ce temps d'égalité, soit acceptée sans murmure.

L'épître de M. de Lacretelle sur l'*Emploi de la Mythologie* a été favorablement accueillie. Classiques dans la plus pure acception du mot, les vers de M. de Lacretelle, lus par M. Ancelot, ont été d'autant mieux écoutés que, tout en évoquant les dieux de la fable, avec lesquels nous n'avons plus rien à démêler, l'auteur a rencontré des traits heureux de satire qui frappent juste et d'aplomb sur quelques-uns de nos travers contemporains. Le public a retrouvé là, comme de vieilles connaissances qu'on revoit toujours avec plaisir, Jupiter et sa femme, le dieu malin de Cythère et le blond Phébus, et il a vivement applaudi quand l'auteur, après s'être demandé pourquoi on a brisé le trident de Neptune, ajoute qu'on aurait beaucoup mieux fait de briser le trident de l'Angleterre. Il a encore vivement applaudi quand M. de Lacretelle, qu'on ne saurait certes accuser d'irréligion, a plaisanté fort agréablement le romantisme néo-catholique, cette ridicule parodie qui est devenue pour les uns une affaire de mode ou de parti, pour les autres une spéculation hypocrite, et qui, au fond, n'a rien à démêler avec

le christianisme. Il est bon que des hommes mûris par la vie et l'expérience viennent protester de temps en temps, fût-ce même en alexandrins, contre ces sortes de maladies morales qui travaillent les imaginations de notre temps, et l'on est toujours certain d'être écouté avec bienveillance d'un public français lorsqu'on défend en bon langage les droits imprescriptibles du bon sens. Si les néo-catholiques s'étaient contentés de nous ennuyer par leurs *alleluia* rimés, nous leur pardonnerions de grand cœur; mais cette hérésie du XIXe siècle, qui a la vanité de se croire orthodoxe, n'a pas seulement produit des poètes, elle a aussi ses fanatiques. En histoire, elle nous a valu l'apologie de la Saint-Barthélemy; en philosophie, la négation complète de la raison humaine; en politique, la réhabilitation de Marat au nom de l'égalité chrétienne et de l'Évangile. M. de Lacretelle a donné un bon exemple, et nous ne doutons pas qu'à l'occasion l'Académie ne proteste encore contre ces tendances exagérées et maladives qui ont fait, de notre temps, dévier tant d'esprits appelés par le don naturel à des destinées meilleures; car il n'entre pas seulement, ce me semble, dans le but de l'Académie de construire des digues contre les débordemens du néologisme : sans s'arroger la censure officielle, sans réclamer en littérature l'autorité du concile, ne peut-elle pas blâmer, toutes les fois que les idées se traduisent dans des livres, histoire, philosophie ou poésie, et que ces idées s'écartent ou de la vérité ou de la saine raison?

Encore une fois, à l'occasion de cette dernière élection, je féliciterai l'académie qui, en recevant l'auteur des *Études sur la tragédie grecque*, a rendu une justice méritée à l'écrivain et au professeur dont le cours, toujours applaudi, nous a révélé les trésors les plus secrets de la muse antique; je féliciterai M. Patin de son discours de réception, M. de Lacretelle de son épître, et M. Ancelot de la manière dont il l'a lue. Et puisque nous causons d'élections académiques, j'ajouterai que c'est justice de féliciter aussi une autre classe de l'Institut, l'Académie des Inscriptions, de la récente admission de M. Ampère. Cette classe utile et laborieuse, qui a recueilli pour l'histoire nationale l'héritage des bénédictins, a souvent eu le tort d'oublier que les *belles-lettres* figurent dans son programme. Qu'on arrive aux spécialités exclusives par la spécialité même, soit en débarbouillant une médaille, soit en démontrant la manière d'emmancher les haches celtiques, rien de mieux, *trahit sua quemque voluptas*. Mais du moment où il s'agit d'histoire politique ou littéraire, c'est-à-dire d'une spécialité qui veut qu'on écrive et qu'on pense, c'est bien la moindre chose qu'on demande au candidat qu'il pense et qu'il écrive. Sous ce rapport, M. Ampère a fait ses preuves. En est-il de même de quelques-uns de ses collègues; c'est ce qu'il sera curieux d'examiner, c'est ce que nous nous proposons de faire à l'occasion de quelque prochaine élection, car il est injuste, ce me semble, que la presse garde sa vigilance, son ironie et ses fanfares pour l'Académie française, et laisse, au grand péril des érudits consciencieux, les méfaits électoraux de l'Académie des Inscriptions se perdre constamment dans l'impunité.

CH. LOUANDRE.

BULLETIN.

A l'approche de chaque session, il se manifeste une certaine inquiétude dans le monde parlementaire. Le fractionnement des partis, la faiblesse numérique des majorités qui depuis plusieurs années soutiennent les cabinets, sont autant de causes qui reviennent périodiquement jeter de l'incertitude sur l'avenir et la stabilité du ministère en exercice. A ces causes se joignent aujourd'hui les difficultés particulières de la situation. On ne s'explique guère comment le cabinet, qui s'est enfin déterminé à rouvrir la session par un discours du trône, a sur ce sujet mis tant de monde dans la confidence de ses irrésolutions et de ses perplexités. Il a fallu d'assez sérieuses divisions dans le sein du conseil pour qu'on ait pu pénétrer ainsi dans le secret de ses tergiversations. Au premier abord, il ne paraissait pas qu'on pût mettre en doute s'il y aurait ou non un discours de la couronne. L'engagement avait été pris formellement de renouveler la solennité de la séance royale pour la seconde partie de la session; mais quand le cabinet vit s'accumuler devant lui les questions épineuses, quand aussi il s'aperçut que les succès sur lesquels il avait compté lui manquaient, il fut tenté de considérer comme une faveur du sort la possibilité qui s'offrait à lui de se soustraire aux embarras d'une harangue officielle. D'ailleurs, en renonçant à un discours de la couronne, on n'était plus obligé de se mettre d'accord sur des points délicats : chacun pouvait garder sa manière de voir et ses opinions. On n'offrait pas un terrain facile à l'opposition, non plus que l'occasion d'un amendement habile et heureux qui impliquerait une désapprobation de la politique du cabinet. Toutes ces considérations avaient bien leur force auprès de plusieurs ministres, et elles furent au moment de l'emporter; mais, d'un autre côté, si l'on supprimait l'intervention officielle de la couronne, quelle triste attitude devant des chambres auxquelles on avait promis de revenir la tête et la pa-

role haute! C'était confesser de prime-abord combien on sentait la position embarrassante et faible. Enfin la voix de l'amour-propre s'est fait entendre et obéir : il a été décidé qu'on n'éluderait pas l'épreuve attendue d'un débat sur l'adresse.

D'ailleurs ceux qui réclamaient le discours de la couronne ont non-seulement invoqué l'honneur ministériel, mais ils ont parlé encore au nom du salut commun. Ils ont montré l'extrême danger qu'il y aurait à supprimer une discussion solennelle pour faire dépendre le sort du ministère d'un vote sur les fonds secrets. Voudrait-on s'exposer à périr sans avoir combattu? N'a-t-on pas déjà vu des cabinets succomber dans les embûches d'un scrutin, sans avoir eu le temps de se défendre, étranglés plutôt que vaincus? L'histoire du 12 mai n'était-elle pas un exemple de ces catastrophes tragiques qui viennent brusquement couper la trame des existences ministérielles? Évoqués à propos, ces souvenirs ont dû exercer une influence décisive sur M. le maréchal Soult, qui fut victime en 1839 d'une péripétie imprévue. Il a donc été convenu que, loin de décliner le combat, on l'offrirait, et qu'on oublierait certaines divisions intérieures pour s'arrêter à un parti qui paraissait être à la fois plus honorable et plus sûr.

Le cabinet est donc maintenant occupé à composer un discours qui, sans avoir l'air de rien éluder, ne présente pourtant pas trop de surface aux attaques de l'opposition. On se demande quelles seront les dispositions de la chambre, on cherche à les pressentir. La chambre n'aura-t-elle pas un certain dédain pour les questions purement politiques? Ne voudra-t-elle pas s'occuper surtout d'affaires et se vouer presque exclusivement à l'étude des intérêts matériels? S'il est permis de tirer quelques inductions d'un passé qui est bien près de nous, nous croyons que la chambre revient avec l'intention et le désir de tout embrasser et de tout examiner; elle ne voudra rien négliger, rien sacrifier, pas plus les questions politiques que les intérêts matériels. Nouvellement élue, elle aura le zèle d'une chambre qui veut répondre à des sentimens, à des espérances dont elle a encore l'impression assez vive. Qu'on n'oublie pas qu'elle arrive avec toute son indépendance, avec sa liberté morale, et qu'elle n'a encore ni rien fait ni rien dit.

Nous nous trompons : elle a fait quelque chose de considérable, elle a donné un gage éclatant de son dévouement profond à la charte, à la monarchie, à la dynastie de 1830; elle a voté à une grande majorité une loi essentielle, qui complète et raffermit nos institutions, un instant ébranlées par une catastrophe douloureuse; elle a, par un acte éminemment politique et conservateur, préparé les moyens de triompher des difficultés qu'offrira l'avenir. L'accomplissement de ce grand devoir donne à la chambre sécurité et liberté. Elle peut maintenant se livrer tout entière à des devoirs d'un autre ordre.

La majorité qui a voté la loi de régence était, de l'aveu de tous, une majorité dynastique, et non pas une majorité ministérielle. Le cabinet, dans ses plus hautes espérances, ne peut se flatter d'avoir l'appui de cette même majorité avec ses élémens divers. La question est pour lui de savoir jusqu'où ira la

décomposition, qu'il doit accepter comme un malheur inévitable; combien perdra-t-il de ces soutiens qui lui ont prêté, l'été dernier, un secours si nécessaire? Il ne sait que trop qu'il doit compter parmi ses adversaires M. Thiers et ses amis, qui ont voté en faveur de la loi de régence avec une franchise si honorable et si politique. Maintenant, jusqu'où s'étendra cet hiver cette opposition intelligente et éclairée du centre gauche? La fraction de MM. Dufaure et Passy a-t-elle renoncé à se réunir à elle, et consentira-t-elle à faire en toute occasion partie intégrante de la phalange ministérielle? Voilà qui est douteux. Personne ne peut prévoir encore ce que feront MM. Dufaure et Passy; mais quand même il n'entrerait pas actuellement dans leurs convenances et dans leurs projets de débuter par une opposition ouverte au cabinet, il se présentera des questions assurément sur lesquelles il leur sera bien difficile de penser et de voter comme le ministère. Dans l'intérieur du centre proprement dit, le ministère a certes beaucoup plus de chances pour rallier tout autour de lui. Toutefois, il y a là des hommes politiques qui ne consentiront peut-être pas toujours à faire abnégation de leurs sentimens et de leur personnalité! Nous savons que lorsqu'on fait appel à la générosité de M. de Salvandy, à sa conscience si loyale d'homme d'ordre et de gouvernement, on est toujours sûr d'être entendu. Cependant il peut arriver telle circonstance où M. de Salvandy pense qu'il a d'autres devoirs à remplir que de s'effacer tout-à-fait. Qu'on juge si toutes ces éventualités, que nous énumérons rapidement, ne donnent pas à réfléchir au ministère, et s'il ne promène pas avec inquiétude ses regards sur toutes les fractions de l'imposante majorité de l'été dernier.

Les adversaires que le cabinet peut rencontrer en dehors de cette majorité ne sont pas ceux qu'il craint le plus : il trouve même qu'il n'y a qu'avantage pour lui à être attaqué par des opinions extrêmes, ces agressions lui rendent le service de le désigner comme le défenseur nécessaire des idées gouvernementales. A la gauche, M. Odilon Barrot ne paraît pas devoir, durant cette session, rester dans une possession paisible et incontestée de la direction suprême. Indépendamment de M. Lherbette, qui revient avec la bouillante ardeur d'un lieutenant qui cherche à supplanter son général, on peut remarquer à certains symptômes que d'autres ambitions s'agitent au sein de la gauche. Un député, que nous ne ferons aucune difficulté d'appeler avec *le Siècle* un publiciste éminent, semble chercher les principes et les termes d'un programme politique; telle est du moins l'intention qui paraît avoir dicté quelques lettres dont on a pu facilement reconnaître l'auteur dans l'écrivain auquel on doit *la Démocratie en Amérique*. Jusqu'à présent, ces lettres se bornent à l'appréciation critique de la situation. Nous attendons quelque chose de positif et de nouveau. Nous verrions avec plaisir la politique radicale émettre quelques idées qui permissent d'apprécier son but, sa portée, sa valeur. M. de Lamartine est-il disposé à reconnaître le symbole politique qui lui convient dans les discours et les écrits de l'auteur de *la Démocratie en Amérique*? C'est ce que nous saurons dans quelques semaines.

A droite, la direction du parti est aussi l'objet de quelques ambitions qui jusqu'à présent ont été plus ardentes qu'habiles. Ce n'est pas à la tribune que les coreligionnaires politiques de M. Berryer pourront lui disputer la préséance; mais on prétend que l'éloquent député de Marseille est fatigué, qu'il commence à prendre en dégoût les passions et les illusions du parti dont il est le plus brillant orateur.

Il n'est pas surprenant que la réunion d'une chambre nouvelle donne naissance à mille conjectures, à mille rumeurs. En ce moment, le ministère et l'opposition sentent bien qu'ils ont devant eux l'inconnu. Aussi, de part et d'autre, on attache la plus grande importance à l'exactitude de ses amis, on leur adresse des proclamations pour aiguillonner leur zèle. Il suffit de quelques voix pour déplacer la majorité, pour amener une crise.

Le ministère n'a pas voulu s'exposer au reproche de paraître reculer devant les questions politiques, et il s'est déterminé pour un discours du trône. Néanmoins, il se propose de jeter la chambre, le plus qu'il pourra, dans la discussion d'affaires positives et de projets tenant aux intérêts matériels. Ce serait à ses yeux une utile diversion aux agitations politiques; mais, même sur le terrain des affaires, le cabinet pourra bien se trouver en face de passions fort vives. On peut déjà voir dans la question des sucres au milieu de quelles divergences de vues et d'intérêts le ministère devra prendre un parti. A peine le bruit s'était-il répandu que le ministère préparait un projet qui tendait à exproprier les propriétaires d'usines moyennant indemnité, les fabricans de Valenciennes se sont mis à déclarer qu'ils voulaient avant tout la conservation de leur industrie. Ils réclament donc le maintien de la législation existante; toutefois, ils font leurs réserves : dans le cas où les droits actuels seraient aggravés, ils accepteraient en désespoir de cause la compensation juste, mais fatale, de l'indemnité. Pauvres gens! seront tentés de s'écrier ceux qui trouvent excessive et presque scandaleuse la nouvelle charge qu'on paraît avoir l'intention d'imposer au trésor public; ne sont-ils pas vraiment à plaindre, ces fabricans *ruinés* qu'on appelle à puiser à pleines mains dans la fortune de l'état pour réparer leurs désastres ?

La question des sucres amènera nécessairement dans le débat les plus graves considérations politiques. Cette fois, les partisans et les adversaires des colonies seront tout-à-fait en présence. Dans l'intérêt colonial, on demandera si la mère-patrie ne doit pas une protection efficace à des nationaux qui, pour être séparés de la France par les mers, n'en sont pas moins ses enfans. On démontrera aussi combien la prospérité de nos colonies se lie aux avantages de notre commerce maritime, et c'est au nom des intérêts et de la gloire de notre marine qu'on appellera sur nos établissemens lointains la sollicitude du législateur. Toutes ces considérations sont assurément d'un grand poids; mais faut-il complètement oublier que l'industrie du sucre de betterave est aussi une industrie française? Ne se préparerait-on pas des regrets amers pour l'avenir, si on l'abolissait entièrement? N'est-il pas du devoir d'un grand pays qui veut mener habilement ses destinées, de prévoir toutes les éventua-

lités possibles? Que ferions-nous dans le cas d'une collision avec l'Angleterre, d'une guerre maritime qui nous laisserait pendant un long temps sans communications avec nos colonies? Nous aurions nous-mêmes anéanti une industrie nécessaire, et nous nous trouverions cruellement punis de notre imprévoyance.

Il nous paraît difficile que la chambre des députés ne se rappelle pas avec quelle répugnance elle accueillit, il y a plus de deux ans, le projet de supprimer entièrement le sucre indigène en accordant une indemnité aux fabricans. Quand, sous le ministère du 12 mai, M. Cunin-Gridaine, en qualité de rapporteur, énonça la proposition d'une indemnité, il s'éleva dans la chambre un vaste murmure; on eût dit un orage qui grondait. Le cabinet du 1er mars n'accepta pas l'héritage du 12 mai, et il proposa un projet qui protégeait à la fois l'intérêt manufacturier et l'intérêt colonial. C'est la législation qui règle aujourd'hui la matière, législation que le président du conseil, M. Thiers, était loin de présenter comme définitive, comme immuable. « Les tarifs, disait-il alors, sont une balance que le gouvernement doit toujours tenir d'une main ferme; mais, comme les deux plateaux sont agités sans cesse par les intérêts contraires, il faut qu'il mette la main tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. » A cette même époque, M. Thiers émit un aperçu qui frappa la chambre; il signala les circonstances graves en présence desquelles se trouvaient les colonies, ainsi que tous les élémens indéterminés, inconnus, que renfermait l'avenir, et il demanda comment, dans une situation pareille, on pouvait exiger du définitif. La situation a-t-elle changé et autorise-t-elle à se jeter aujourd'hui dans des solutions extrêmes?

La loi sur les sucres ne sera pas la seule occasion pour la chambre de s'occuper de notre puissance maritime : la question du droit de visite reviendra mettre encore à l'ordre du jour les grands principes de la liberté des mers et l'état de nos relations avec la Grande-Bretagne. Le cabinet voudrait à la fois maintenir les traités de 1831 et 1833, et paraître faire quelque chose qui en adoucît la rigueur. C'est dans les détails d'exécution qu'il s'ingénierait à trouver matière à quelques changemens. Il semble penser que, s'il obtenait de l'Angleterre qu'un nombre égal de croiseurs français fût opposé aux croiseurs anglais, il parviendrait à faire tomber ainsi toutes les critiques dont les traités ont été l'objet. Peut-être ne serait-il pas impossible non plus que les Anglais consentissent à nous laisser faire momentanément la police sur nos propres navires, afin d'éviter tout grief, tout sujet de plainte de notre part. Ce seraient autant de palliatifs au mal; mais ils ne parviendraient pas, du moins nous ne saurions le penser, à faire perdre de vue aux chambres le grand but qu'elles se sont proposé, qui est de ramener la législation maritime aux anciens principes, et de ne pas permettre qu'une innovation dangereuse figure plus long-temps dans le droit des gens. Sur ce point, la France et l'Amérique ont eu la même pensée, et il faudra bien que vis-à-vis de nous, comme vis-à-vis des États-Unis, l'Angleterre abandonne une prétention incompatible avec les droits de souveraineté de toute nation.

Constantinople paraît à la veille d'avoir sa révolution ministérielle. Rechid-Pacha, ambassadeur de la Porte ottomane à Paris, est rappelé, et l'on pense généralement qu'il sera mis à la tête du ministère. C'est une victoire remportée par les amis de la réforme. On n'ignore pas qu'à Constantinople les Turcs fanatiques, les vieux Turcs, font une opposition vive à tous ceux qui se sont déclarés partisans des innovations du sultan Mahmoud II. C'est le parti de l'ancienne Turquie qui avait obtenu, dans ces derniers temps, que Rechid-Pacha quittât le département des affaires étrangères; c'est alors que Rechid-Pacha vint représenter la sublime Porte auprès de notre gouvernement. Il ne faut pas oublier que le hatti-schériff de Gulhané, promulgué en 1839, quelques mois après la mort de Mahmoud, est en partie l'ouvrage de Rechid. C'est encore lui qui, en 1838, conclut avec les puissances européennes le traité qui abolit les monopoles. Rechid-Pacha est un des hommes les plus éclairés de l'empire; il voudrait régénérer son pays par de sages emprunts faits aux principes et aux idées de l'Europe : c'est, pour ainsi parler, un doctrinaire turc. Son rappel indiquerait que la Porte ottomane sent le besoin d'écouter un peu plus les conseils des puissances. Le nouvel avénement de Rechid-Pacha aux affaires pourrait être favorable à l'influence française : Rechid connaît la France, il en aime le génie et la civilisation, et il inclinerait plutôt de notre côté que du côté de la Russie. L'avenir nous montrera jusqu'à quel point il saura réussir dans ses efforts de gouvernement et de réforme.

Les représentans des puissances ont accepté les arrangemens pris en Syrie par la Porte ottomane. Ils ont pensé qu'ils ne pouvaient, pour le moment, pousser plus loin leurs exigences sans porter atteinte à l'indépendance de l'empire, à la souveraineté du sultan. Dans le cas où, ce qui est assez probable, l'expédient proposé par la Porte ne réussirait pas à empêcher l'anarchie, on reprendra les négociations, on fera de nouvelles notes.

Il est difficile de s'expliquer les dernières nouvelles que le gouvernement vient de faire publier sur l'Afghanistan. On nous annonce la destruction de Caboul et de Djellalabad. Tout le pays entre ces deux villes a été ravagée, et les fortifications renversées. Cependant il semblait, d'après les relations précédentes, qu'une fois rentrés dans Caboul, les Anglais avaient négocié avec les Afghans, qui devaient leur rendre leurs prisonniers. Les hostilités ont donc recommencé? On nous dit qu'après deux attaques qui ont eu lieu près de Gundamuck et aux passes de Kybhur, l'armée avait atteint Peshawer et se dirigeait vers Ferozepor. L'armée anglaise se trouve donc poursuivie, ou du moins chaudement accompagnée par les Afghans dans sa retraite. Cependant les dernières nouvelles, dans leur laconisme énigmatique, ajoutent qu'aussitôt que l'armée aura passé l'Indus, les Afghans faits prisonniers depuis 1839 seront remis en liberté. Voilà des procédés bien humains envers un peuple dont on brûle les villes, et dont les tribus vous reconduisent l'épée dans les reins jusqu'aux dernières limites de son territoire. Les Anglais ont voulu sans doute laisser un immortel témoignage de leur puissance

et de leur ressentiment dans les ruines fumantes de Caboul et de Djellalabad; mais ils n'ont pas pensé qu'ils laissaient aussi dans les cœurs d'implacables sentimens de haine et de vengeance, sentimens qui se transmettront aux générations à venir. Quand luira le jour d'une grande collision entre les deux puissances qui pressent les flancs de l'Asie centrale, entre la Russie et l'Anterre, celle-ci pourra regretter d'avoir donné dans les Afghans des auxiliaires redoutables à sa rivale. Du côté de l'Indus, l'Angleterre est destinée à avoir contre elle un jour les Afghans, les Persans et les Russes.

L'Europe pourra rendre au moins ce témoignage à la France, que la guerre faite par nous en Afrique n'a pas un odieux caractère de vengeance et de férocité. Nos soldats et nos généraux se battent avec vigueur, mais sans cruauté et surtout sans perfidie. Ainsi, dans ces derniers temps, quand la grande tribu des Flitas, par suite de nos habiles manœuvres, est tombée entre les mains des généraux Lamoricière et Gentil, elle a été admise à une capitulation honorable, et ses chefs, restés au quartier-général du général Lamoricière, n'y ont reçu que de bons traitemens. La dernière campagne que vient de terminer M. le général Bugeaud avait été conçue sur un vaste plan. Les Beni-Oulagh et les Schibh ont été forcés dans leurs montagnes par les efforts combinés des généraux Bugeaud et Changarnier, et ils ont pu se convaincre qu'il n'y avait pas pour eux de refuge dont l'abord fût inaccessible à nos colonnes. Le gouverneur-général a défendu le pillage, et ces tribus, qu'Abd-el-Kader avait essayé de fanatiser, ont pu trouver dans cette clémence un puissant motif pour rechercher l'amitié de la France.

Comment se fait-il qu'au milieu de tous ses travaux, comme général et comme gouverneur, M. Bugeaud trouve le temps d'entrer en correspondance avec les journaux? Que M. Bugeaud ait voulu, par sa brochure sur l'Algérie, mettre le pays et les chambres en état de résoudre, en connaissance de cause, une des plus graves questions qui puissent nous intéresser, cela se conçoit. Nous n'avons pas hésité à regarder la publication du général comme un service rendu au pays. Tout en avouant qu'il était assez insolite de voir un général en chef publier ses vues et ses plans, nous avons trouvé cependant dans la situation particulière de M. Bugeaud de sérieux motifs qui justifiaient sa conduite. Le général voulait empêcher qu'on ne disloquât son armée; il pouvait craindre, non sans fondement, qu'on s'autorisât de ses succès même pour diminuer considérablement les forces qu'il avait à sa disposition. Pour n'être pas ainsi désarmé, il s'est adressé à l'opinion du pays, et nous répéterons qu'il a bien fait. Mais une fois ce devoir rempli, il ne fallait pas reprendre la plume. Et à qui M. Bugeaud écrit-il? Au *National*, c'est-à-dire à des adversaires systématiques et implacables! Le général se plaint de l'injustice et des calomnies auxquelles il est en butte; n'a-t-il pas, pour les confondre, ses actions et le témoignage de l'armée qu'il mène à l'ennemi? Dans une pareille situation, il n'est pas besoin d'un grand stoïcisme pour opposer à des accusations mensongères une inaltérable indifférence. Où en serions-nous si les hommes qui servent le pays croyaient qu'à la première attaque de quelques

ennemis, l'opinion les condamnera? Mais alors il faudrait désespérer du bon sens public, et, comme l'a dit un jour M. de Châteaubriand, aller vivre à Constantinople. Non, le pays est plus raisonnable et plus juste; il apprécie les hommes sur des faits, d'après leurs actes, et ne va pas chercher ses jugemens dans les arrêts libellés par les ressentimens de l'esprit de parti. Nous pensons même que le général Bugeaud ferait mieux, cet hiver, de rester en Afrique, et de ne pas quitter son armée pour la tribune. Qu'il laisse les faits parler pour lui; ne vaut-il pas mieux, s'il est destiné à être atteint un jour par un ordre de rappel dont il croirait avoir à se plaindre, ne vaut-il pas mieux pour lui le recevoir au milieu de son camp qu'en apprendre la nouvelle dans les salons de Paris?

Un jeune écrivain déjà connu par des travaux de critique et d'érudition que nos lecteurs n'ont sans doute pas oubliés, M. Charles Labitte, vient d'aborder avec succès la belle et difficile carrière du haut enseignement. Chargé de suppléer M. Tissot dans la chaire de poésie latine au Collège de France, M. Labitte a ouvert son cours vendredi dernier par d'ingénieuses et piquantes considérations sur le génie romain. Il a fort heureusement précisé la direction qu'il donnerait à son enseignement en rappelant qu'il avait à parler de Rome du sein de la France. C'est donc dans ses rapports avec l'esprit français que M. Labitte étudiera le génie de la muse romaine. La poésie philosophique des Latins l'occupera cette année, et il pourra indiquer plus d'un curieux rapprochement entre l'austère mélancolie de Lucrèce et la tristesse infinie des âges nouveaux. M. Labitte a promis de ne pas oublier, en traitant de la poésie romaine, qu'il jugeait les œuvres d'une nation pratique et active; il s'appliquera surtout à être précis et substantiel, à parler de Rome avec cette sobriété savante qu'elle a enseignée à la France. Cette promesse du professeur sera tenue, nous n'en doutons pas, et ses leçons sur la poésie philosophique à Rome ne se distingueront pas seulement par le charme de l'exposition, mais par la solidité des recherches et l'heureuse nouveauté des aperçus.

Odéon. — *La Main droite et la Main gauche,* de M. Léon Gozlan. — Cette représentation a été solennelle à plus d'un titre. D'abord, pour en faire ce qu'on est convenu d'appeler une solennité littéraire, il suffisait du nom de l'auteur, qui depuis long-temps n'était plus un mystère. On savait qu'il s'agissait d'un des plus brillans écrivains qui honorent la littérature de notre époque, du romancier à qui nous devons déjà tant de créations originales, du poète qui a chanté les châteaux de la France en prose digne des dieux, en un mot, de cette brûlante imagination et de cet esprit étincelant qui s'appelle M. Léon Gozlan. On savait en outre que de traverses il avait essuyées pour arriver à ses fins, que de luttes, que de déboires! L'intérêt et les sympathies qui s'attachent toujours aux martyrs étaient depuis long-temps

acquis à cette œuvre, qu'il allait être enfin permis d'entendre et de juger. Mais ce qui donnait surtout à cette représentation un caractère grave, sérieux et vraiment solennel, dans la bonne et haute acception du mot, c'est qu'il s'agissait de savoir si décidément il était interdit aux hommes d'esprit et d'imagination d'aborder la scène, si le théâtre, ce grand art dont on a fait le plus plat des métiers, devait rester à jamais la proie des médiocrités qui l'exploitent. On se souvenait d'un illustre échec et d'essais désastreux : on se demandait avec émotion si M. Gozlan succomberait à son tour dans cette rude épreuve, ou s'il en sortirait vainqueur.

En vérité, c'était là la question, et certes tous ceux qui s'intéressent aux destinées de l'art dramatique avaient raison de s'émouvoir et de prendre la chose à cœur, car la chose en valait la peine. A part quelques grands noms qu'il serait aisé de compter, voyez en quelles mains le théâtre est tombé de nos jours. Tomber est le mot, car jamais on ne le vit si bas. La nullité y règne, la médiocrité y fait loi. N'ayez ni talent, ni style, ni distinction dans l'esprit, ni poésie dans le cœur, ni grace dans l'imagination, vous êtes merveilleusement propre à *faire du théâtre :* c'est l'expression dont ils se servent et qu'il eût fallu inventer, s'ils ne l'avaient créée eux-mêmes. Aujourd'hui, on fait du théâtre comme on fait des bottes et des souliers. Les malheureux ont tout perdu, l'art d'abord, puis le goût du public, si bien qu'à cette heure il faut plus que du courage aux esprits d'élite pour oser aborder franchement la scène et chercher le succès dans des voies nouvelles : entreprise si difficile, que deux grands talens y ont déjà succombé, aux applaudissemens des niais, qui n'ont pas compris que c'était à la ruine de l'art dramatique qu'ils applaudissaient. Il faut savoir gré à M. Léon Gozlan de ne s'être point laissé abattre par de si funestes exemples, ni décourager par tant de difficultés. Il n'eût point réussi, qu'il mériterait encore nos éloges et notre reconnaissance, pour avoir tenté une chose presque impossible; mais que ne lui devons-nous pas, pour avoir planté glorieusement sur la scène le drapeau des jeunes écrivains, pour leur avoir prouvé une bonne fois que l'élégance du style, le charme des pensées, la grace, l'imagination, la poésie, enfin, toutes les nobles facultés de l'esprit humain, ne sont pas rigoureusement exclues du théâtre, et qu'elles peuvent parfois y réussir presque aussi bien que la médiocrité.

Mais, s'écrient les faiseurs, ce n'est point là une pièce comme nous savons les faire ! Vous dites vrai, illustres auteurs de mélodrames plus ou moins sifflés, plus ou moins applaudis; ce n'est point là de votre façon, et c'est à ce titre d'abord que nous l'aimons, cette œuvre qui n'a rien des défauts ni des qualités des vôtres. Ce que nous en aimons surtout, c'est précisément ce que vous jugez à propos d'y reprendre, la fantaisie se jouant de la réalité, un esprit aventureux et libre, ennemi des sentiers frayés. Mieux vaut cent fois suivre le daim dans ses bonds capricieux, que le pas lourd du bœuf creusant péniblement son sillon. Mieux vaut mille fois mordre dans un fruit un peu vert, que dans un vieux fruit mûr, sans parfum et sans saveur.

Ce qui nous a le plus charmé dans cette représentation, qui restera bien avant dans nos souvenirs à tous, c'est moins les qualités que les défauts de l'œuvre en question. Ainsi, ce que nous en aimons surtout, c'est l'invraisemblance poétique, poussée parfois jusqu'à l'impossible, que M. Léon Gozlan y a semée dans plus d'une rencontre. D'autres l'en ont blâmé, nous l'en félicitons. Il nous plaît de sentir dans la première œuvre du poète quelque chose de jeune et d'inexpérimenté, une exubérance de sève qui ne sait point se contenir, un luxe de feuillage que n'a point encore émondé la réflexion, une fougue, une ardeur inhabiles à se commander. Et puis, si vous saviez comme nous sommes las de cette habitude des planches que les habiles font sonner si haut? Si vous saviez comme nous en avons par-dessus la tête, de cette science surannée, de ces vieux moyens usés jusqu'à la corde, de toutes ces roueries, de toutes ces ficelles qu'il serait bien temps, juste Dieu! de reléguer au panier aux chiffons? Aussi donc, que nous avons été heureux de voir enfin un drame vif, alerte, pétillant d'esprit, bouillant d'amour et de jeunesse, courant par monts et par vaux, franchissant les fossés, chevauchant les nuages et préférant se rompre le cou que se traîner dans l'ornière : œuvre charmante, s'égarant dans les champs de la fantaisie, sans jamais briser entièrement le lien qui la rattache à l'éternelle vérité; œuvre à la fois spirituelle et passionnée, dans laquelle le sourire se mêle aux larmes, l'émotion à la gaieté, et la saillie au sentiment; œuvre de poète, enfin! Le soleil l'inonde à pleins rayons, les fleurs l'embaument, les oiseaux y gazouillent, l'air y circule, et d'un bout à l'autre la jeunesse et l'amour l'égayent de leurs plus doux concerts.

Ainsi, pour écrire ce drame, M. Léon Gozlan n'a pas cru devoir couper les ailes à son imagination ni renoncer aux riches et belles facultés qu'il a reçues du ciel. Il a abordé le théâtre de front, sans rien changer à son armure; il n'a fait aucune concession, il a marché vaillamment dans sa voie. Bref, il est resté lui-même, son succès n'appartient qu'à lui.

Ce drame, il faut vous le conter, bien qu'à coup sûr vous le connaissiez déjà. Vous n'aurez pas sans doute attendu notre avis pour aller respirer le doux et enivrant parfum de la rose Dorothée. Et puis nous ne voyons guère que la plume de M. Gozlan qui soit tout-à-fait digne de vous promener le long des sentiers fleuris de cette étrange et gracieuse histoire. Quel livre charmant n'eût-il pas écrit si, au lieu d'aborder la scène, il se fût contenté d'un récit! Quel ravissant volume vous liriez à cette heure, les pieds sur les chenets, à la lueur de la lampe! Que de larmes vous répandriez! que de sourires à travers vos larmes! Et combien, en lisant cette froide et pâle analyse, vous regretterez que le poète ne vous ait pas donné un drame de la main droite et un roman de la main gauche!

La scène se passe en Suède. Nous aimerions mieux, à vrai dire, qu'elle se passât partout et nulle part. Ces mots Suède, Stockholm, Charles XII, qui se trouvent mêlés à l'action, sont comme autant de poids de cent livres que M. Gozlan a suspendus aux ailes de sa fantaisie. Nous savons de petites co-

médies de M. Alfred de Musset dans lesquelles les personnages s'intitulent tout simplement le roi, la reine, le duc, la duchesse. La scène se passe où l'on veut; à ce compte, la fantaisie a ses coudées franches et n'est point exposée à se voir donner sur les doigts par l'histoire. Ainsi faisant, M. Léon Gozlan se serait épargné bien des entraves dans sa composition et bien des ennuis dans les bureaux de la censure.

Nous sommes sous le règne très gracieux, très pacifique, pourtant très tourmenté, comme nous l'allons voir, de la jeune et belle Dorothée. Par des raisons d'état qui ne sont pas nos affaires, la reine a épousé le prince Hermann, qui regrette sincèrement, au milieu des humiliations de sa royauté purement honoraire, les plates-bandes de roses et de tulipes qu'il se plaisait à cultiver, quelques années auparavant, dans sa principauté d'Allemagne. Son rôle se réduit à être le mari de la reine, rien de plus, rien de moins; rôle de comparse auquel se pourrait comparer le rôle que joue dans le monde le mari d'une femme de lettres. Le bonhomme Hermann en dépérit d'ennui et ne tarderait pas à succomber à la peine, s'il ne s'était ménagé quelque compensation mystérieuse. Suivez ses pas, aussitôt qu'il peut s'échapper de sa prison dorée. A mesure qu'il s'en éloigne, son excellente figure s'éclaircit, son front rayonne, ses lèvres s'épanouissent en un sourire de béatitude. Où va-t-il? Quelle félicité l'attend? Quel est le charme qui l'attire?

A quelques milles de Stockholm, il est un délicieux asile, espèce de cottage tout plein de fleurs et de silence. C'est là que vivent, loin des bruits du monde, Mme Rodolphine et son fils; c'est là que s'arrête Hermann. Il entre sans façon, le chapeau sur la tête et les mains dans ses poches. Il commande aux serviteurs, il baise Rodolphine au front. Qu'est-ce à dire, Hermann? Seriez-vous infidèle à votre royale épouse? Sous ces honnêtes dehors, sous ces bourgeoises apparences, cacheriez-vous par hasard l'ame de don Juan? Il n'en est rien; seulement, comme il est bigame et qu'il tient à remplir tous ses devoirs, le pauvre Hermann est bien obligé, pour être fidèle à chacune de ses deux femmes, d'être infidèle à toutes deux. Hermann, bigame! Eh! mon Dieu, oui. Hermann a, dans sa jeunesse, épousé Rodolphine de la main gauche, et, lorsque des raisons d'état le contraignirent à se marier de la seule main dont il pût désormais disposer, il n'eut pas le courage de renoncer à Rodolphine et à son fils; il les attira près de Stockholm, il les cacha dans un nid de fleurs, et c'est là qu'il vient chaque jour cueillir de sa main gauche les douces félicités interdites à sa main droite. Rodolphine est la bonté même; Wilfrid ignore qu'Hermann est son père; mais, par son ardeur chevaleresque autant que par son noble cœur, Wilfrid est à la fois la joie, l'orgueil et la consolation d'Hermann, qui, tout simple qu'il paraît, mène à grand'guides ses deux ménages avec toute l'aisance et toute la dextérité que pourrait y mettre le roué le plus consommé. Tous ces détails ont, dans la pièce de M. Léon Gozlan, un charme et une grace que nous ne saurions exprimer.

Hélas! qu'avons-nous dit? Wilfrid, était la consolation de son père! Oui, sans doute, et nous le répéterions si ce malencontreux jeune homme ne

se fût avisé de tomber amoureux, savez-vous de qui? D'une baronne? fi donc! D'une comtesse? grand merci! D'une duchesse? vous n'y êtes pas. Wilfrid est amoureux de la reine. Et quel amoureux, ce Wilfrid! Il n'y va pas par quatre chemins. Il saute à pieds joints sur les roues de la voiture royale; les chevaux le foulent aux pieds; il s'en relève mieux portant. Rien ne l'abat, rien ne le décourage, et, en fin de compte, il se décide à s'introduire dans un bal de la cour pour insulter et poignarder le roi.

Or, tandis que, grace à l'amour de Wilfrid, les affaires d'Hermann s'embarrassent d'une singulière façon, les affaires de la reine Dorothée se compliquent d'une étrange sorte, grace à l'arrivée d'un certain major Palmer, qui éclate un beau jour comme une bombe dans le palais de Stockholm. Il arrive des Indes, poches vides, sans sou ni maille, dans un costume moins riche que pittoresque. Voici pourtant un plaisant drôle! Il entre dans le palais des souverains de la Suède avec moins de façon que n'en faisait tout à l'heure le prince Hermann pour pénétrer dans la maison de Rodolphine. Il a l'air goguenard, porte haut la tête, et marche le poing sur la hanche. Hardi compagnon, audacieux railleur, insolent au besoin, qui est-il? On ne sait; mais, à son nom le ministre pâlit et se trouble, et l'on sent tout d'abord que ce mystérieux personnage tient entre ses mains tous les fils de l'action qui va se dérouler devant nous.

Ce personnage n'est point neuf à la scène. C'est toujours ce héros romanesque apparaissant à coup sûr à l'heure où on l'attend le moins. Nul ne sait rien de lui, et il sait tout de tous. Il s'empare aussitôt de l'intérêt et de la curiosité, il est le maître du drame qui s'agite à ses côtés, il est le mot vivant de la charade et de l'énigme. Ce personnage, vous le connaissez, vous l'avez vu vingt fois au théâtre, mais, jusqu'à présent, vous n'en aviez vu que l'esquisse; M. Gozlan en a fait un type et se l'est approprié. Non, nous ne saurions dire que d'esprit, que de charme, que de scepticisme moqueur, que de sensibilité touchante M. Léon Gozlan et M. Bocage ont répandus dans ce rôle du major Palmer. Certes, lorsqu'après le cinquième acte, la toile s'est abaissée au bruit des applaudissemens de la foule, le poète et l'acteur ont dû se serrer la main et se remercier cordialement l'un l'autre. Rappelez-vous la scène, courez la voir si ce n'est pas déjà fait, dans laquelle le major Palmer et Rodolphine observent Wilfrid et la duchesse de Loewenbourg se confiant à voix basse les secrets de leur tendresse. Tous deux sont jeunes, ils sont beaux tous deux; pour combler la distance qui les sépare, l'un aspire à monter, l'autre aspire à descendre; leurs regards osent dire ce que leur bouche ne dit pas. On entend à demi le gazouillement de leurs ames. A ce tableau, Palmer sent son vieux cœur rajeuni de vingt ans; il regarde, il écoute, ses yeux se mouillent de larmes, mais il se tait, car il craint d'effaroucher ces deux colombes et de les voir aussitôt s'envoler. Savez-vous rien de plus charmant?

Cependant Wilfrid a tenu ses sermens. Il a publiquement, sous le masque, insulté le mari de la reine, et vous pouvez juger des regrets qu'il en ressent, lorsqu'il découvre, après cette belle équipée, que ce n'est point de la reine

qu'il est amoureux, mais de la duchesse de Loewenbourg. Il est trop tard; poursuivi pour crime de lèse-majesté, Wilfrid va se livrer lui-même; et je vous laisse à penser la douleur du bon prince Hermann, lorsqu'il découvre de son côté qu'il a été insulté par son fils. Mais ce que les mères seules pourront imaginer, c'est le désespoir de Rodolphine, en apprenant que son fils vient d'être condamné à mort. Qui tarira la source de tant de larmes? Le temps marche, l'échafaud se dresse. Qui sauvera cet imprudent Wilfrid? qui changera les sanglots de cette mère en transports d'allégresse? qui relèvera ce père infortuné, courbé sous le coup du malheur? Palmer, toujours Palmer! Il écrit à la reine deux lignes, quelques mots seulement; il demande la grace de Wilfrid, et la grace de Wilfrid est signée. Mais qui donc est-il, ce Palmer? Palmer est à Dorothée ce qu'Hermann est à Rodolphine; il est de la main gauche le mari de la reine. Et cette jeune et belle duchesse de Loewenbourg? Voyez Palmer la presser sur son cœur et arroser ses blonds cheveux de larmes et de baisers.

On le voit, c'est à peine si nous avons indiqué la source de l'intérêt répandu dans cette œuvre; mais nous avons mêlé nos applaudissemens à ceux de la foule : c'est tout ce qui nous restait à faire.

JULES SANDEAU.

— Sous ce titre : *La vie d'Artiste*, un de nos collaborateurs, M. A. Delrieu, vient de publier un recueil de souvenirs et de récits de voyages dont quelques extraits ont paru dans cette *Revue*. « L'objet apparent de ce livre, dit M. Delrieu dans sa préface, est la reproduction pure et simple de l'effet moral que la vue de l'Allemagne a laissé à l'auteur en 1832, en 1835 et en 1838, durant trois séjours dont le second fut le plus étendu. Le but réel cependant est une *autobiographie* naïve, qui est de tous les pays, de tous les âges et de tous les hommes... » On comprend le double intérêt qui s'attache à l'ouvrage de M. Delrieu ; les impressions personnelles de l'auteur s'y mêlent à des renseignemens curieux sur les mœurs allemandes. Il y a de la finesse et de la vérité dans les observations du voyageur ; on voudrait seulement trouver quelquefois plus de netteté dans ses aperçus, plus de précision dans la forme qui exprime sa pensée. *La vie d'Artiste* mérite néanmoins d'être accueillie avec faveur ; c'est une peinture agréable et souvent gracieuse d'un pays sur lequel la France a encore beaucoup à apprendre. On aime à voir nos écrivains répondre par de bienveillantes et sérieuses appréciations de l'Allemagne aux reproches d'ignorance et de légèreté qui leur viennent si souvent d'outre-Rhin.

F. BONNAIRE.

ÉTUDES

SUR LES

COLONISATIONS FRANÇAISES.

LES PETITES CARAÏBES.[1]

La mort du commandant d'Enambuc ayant laissé Saint-Christophe sans gouverneur, et le capitaine du Halde, qui y servait déjà, ayant refusé de lui succéder, la compagnie nomma à cet emploi M. de La Grange Fromentau; mais, lorsqu'il voulut faire ses préparatifs de départ, il s'aperçut qu'il manquait d'argent, et qu'il lui serait impossible de s'établir dans son gouvernement sur un pied convenable. Il se décida donc à résigner sa nouvelle dignité en des mains plus opulentes, et il proposa à M. Lonvilliers de Poincy de lui céder tous ses droits, moyennant un prêt de quatre mille cinq cents livres, et la lieutenance générale de Saint-Christophe.

M. de Poincy, qui faisait partie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, possédait en bénéfices de son ordre plus de vingt mille livres de revenus, et le roi l'avait nommé chef d'escadre de sa marine en Bretagne. « C'était, dit le père Dutertre, un guerrier consommé,

(1) Voyez les livraisons des 16 juin et 9 octobre 1842.

un grand politique, un homme puissant en richesse, en amis, et une des bonnes têtes de l'Europe. » Mais c'était en même temps un ancien commandeur des galères de Malte, amoureux de cette royauté despotique de la mer, qui ne relève que de Dieu et de la tempête, habitué aux combats sans merci, aux têtes abattues sur un signe, et aux prises de navires chargés de belles esclaves; car, comme il arrive toujours, les chevaliers de Saint-Jean avaient fini par adopter, en grande partie, les mœurs des ennemis qu'ils combattaient; et l'on eût dit, à voir leur manière de vivre, que parmi les dépouilles des Turcs, dont ils s'enrichissaient depuis si long-temps, ils avaient trouvé tous leurs vices. M. de Poincy, qui se sentait mal à l'aise en France, au milieu des mille entraves que lui imposaient les lois et l'usage, pensa qu'il retrouverait dans le gouvernement d'une colonie éloignée l'autorité absolue qu'il regrettait, et accepta avec empressement les offres de M. de La Grange. Il fut en conséquence nommé gouverneur de Saint-Christophe, le 15 février 1638, et de plus lieutenant-général de sa majesté dans toutes les îles de l'Amérique.

Il partit, en conséquence, quelques mois après, avec une suite nombreuse, composée de soldats, de domestiques et d'ouvriers. Mais, en arrivant à Saint-Christophe, il trouva que son lieutenant, qu'il avait expédié en avant, n'avait rien préparé pour le recevoir. Dans sa première indignation, il voulut détruire les plantations entreprises par celui-ci et le renvoyer en France; la crainte de se révéler trop tôt aux colons le retint, et il se résigna à recevoir des excuses. Ce fut ce qui perdit M. de La Grange : le commandeur n'avait contre lui que de la colère, cette réconciliation forcée changea sa colère en haine.

Après s'être fait reconnaître à Saint-Christophe, M. de Poincy se rendit dans le même but à la Martinique et à la Guadeloupe. Là, il put s'assurer par lui-même des efforts prodigieux qu'avaient dû faire les fondateurs pour former ces établissemens, et de la négligence que mettait la compagnie à remplir ses obligations. Malgré les demandes réitérées des gouverneurs, les colons n'avait point assez de poudre pour tirer chacun quatre coups de mousquet; les canons étaient sans affûts, il n'y avait à la Martinique pour tout ouvrier qu'un charpentier sans outils, et la voile de la chaloupe qui faisait le service de Saint-Christophe ayant été déchirée par un coup de vent, il ne se trouva point dans les magasins une seule aune de toile pour la réparer(1). Or c'était à cette époque et au milieu de cette disette de toutes

(1) Lettre de M. de Poincy à M. le président Fouquet, 16 août 1639.

ressources, que la compagnie écrivait à M. Duparquet de bâtir à la Martinique un arsenal, une ville et un hôpital! M. Duparquet répondit qu'on ne construirait point un hôpital avec les deux mille livres de tabac que la compagnie proposait de consacrer à cet objet; qu'avant de songer à un arsenal, il fallait des armes pour y mettre, et qu'enfin, il commencerait à bâtir la ville dès qu'on lui aurait envoyé des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des serruriers, des couvreurs, et tous les autres ouvriers nécessaires, munis de leurs outils (1). La compagnie n'envoya rien, et tout resta dans le même état.

Le commandeur de Poincy avait cassé à son arrivée les officiers qui commandaient les quartiers de Saint-Christophe, afin de leur substituer des gens dont il n'eût à craindre aucune opposition. Comme la compagnie avait voulu qu'il y eût dans l'île un juge et un lieutenant civil, il fit nommer à ces deux emplois un brasseur appelé Renou, et le chirurgien Giraut, ce qui le rendit maître de la justice comme il l'était alors du reste. Sûr ainsi d'imposer à tous ses volontés, il ne chercha plus à se contraindre.

Un habitant nommé Belle-Tête avait une fille qu'on avait coutume d'appeler la *Nymphe de Saint-Christophe.* C'était le premier enfant né dans la colonie et pour ainsi dire l'Ève de cette race de créoles, si belles de leur pâleur vivante et de leurs longs yeux noirs pleins de soleil. M. de Poincy, épris de sa beauté, venait la voir si souvent que le père s'alarma de ces fréquentes visites et le laissa voir. Le commandeur ne répliqua rien, mais à quelques jours de là il fit avertir Belle-Tête, dont il savait la conduite peu régulière, que ses désordres étaient un trop dangereux exemple pour sa fille et qu'il se voyait forcé de la lui retirer.

La nymphe de Saint-Christophe fut en conséquence emmenée par ordre du gouverneur, qui la conduisit lui-même chez Mme de La Grange. Celle-ci, humiliée d'une telle garde, qu'elle n'osait pourtant refuser, se vengea par des épigrammes. Kérolan, son frère, qui l'avait suivie en qualité d'aumônier, alla plus loin; il rima un poëme satirique intitulé *la Nymphe Christophorine,* dont quelques copies furent répandues dans l'île. L'une d'elles arriva jusqu'à M. de Poincy, qui, en la lisant, fut pris d'une véritable rage. Il fit chercher Kérolan, qui s'était d'abord enfui dans les bois, puis à Saint-Eustache, où il eut le bonheur de trouver un navire anglais sur lequel il s'embarqua; et, après l'avoir assigné en cas de ban et fait crier à trois briefs jours, il

(1) Lettre de M. Duparquet à M. le président Fouquet, 17 août 1639.

le condamna à avoir la tête tranchée, « *sentence que je n'ai pu faire exécuter effectivement*, dit-il d'un ton de regret dans sa lettre à la compagnie, *mais qui l'a été en effigie* (1). »

Restait à se venger de son lieutenant. Il commença par faire saisir, comme créancier, toutes ses propriétés; puis l'accusa, ainsi que sa femme, « d'avoir eu recours à des pratiques secrètes pour aliéner les volontés du peuple. » Le brasseur Renou instruisit l'affaire et rendit un arrêt par lequel tous deux étaient déclarés *criminels de lèse-majesté!* Tous leurs biens furent en conséquence confisqués, et on les conduisit prisonniers à la Basse-Terre avec leur fils, qui était un enfant de huit ans. Leur captivité dura onze mois; enfin, au bout de ce temps, la sentence fut révoquée par suite de l'appel qu'ils avaient interjeté au roi, et ils purent se rembarquer pour la France.

Ce départ délivra M. de Poincy du seul contradicteur dont il craignît l'influence, et il ne songea plus qu'à s'établir dans l'île en souverain. Il commença par se faire construire une demeure qui pût être, au milieu des cases de charpente habitées par les colons, une expression visible de son pouvoir et de son opulence. C'était une sorte de château à quatre étages avec terrasse à l'italienne, chapelle, écuries, et jardins ornés de jets d'eau. A droite se trouvaient les ateliers occupés par les ouvriers qu'il avait amenés d'Europe, et à gauche le quartier des nègres appelé *la ville d'Angole.* La cour n'était point entourée de palissades, mais de murs solides, qui pouvaient mettre à l'abri d'un coup de main l'arsenal bâti au milieu. Un corps-de-garde défendait l'entrée, et des sentinelles y veillaient nuit et jour.

Une fois établi dans ce château, M. de Poincy décida que les officiers de l'île viendraient tous les dimanches l'y saluer et recevoir ses ordres; « si bien que ce jour-là, dit un témoin oculaire, on eût pris son antichambre pour celle d'un prince ou d'un ministre. »

Mais tout en veillant ainsi à se faire rendre les honneurs que souhaitait son orgueil, il n'oubliait point les intérêts de sa fortune. Une sorte de croisade venait de se former en Europe pour proscrire le tabac. Jacques Ier, roi d'Angleterre, avait lui-même écrit un *factum* contre cette plante dont il comparait les exhalaisons à celles des *antres infernaux.* La plupart des médecins français en déclaraient l'habitude nuisible; elle était proscrite en Italie, en Suisse même, et l'on n'était point éloigné de l'époque où le sénat de Berne devait publier dans son fameux décalogue que *le crime de fumer était défendu*

(1) Mémoire adressé au président Fouquet par M. de Poincy.

par Dieu même, comme le vol et le meurtre. Ces attaques empêchèrent l'usage de la *nicotiane* de se répandre, précisément au moment où sa culture avait pris, dans les îles de l'Amérique, un accroissement immense, de sorte que cette marchandise tomba à vil prix. M. de Poincy, à qui tous les droits étaient payés en tabac, jugea un tel état de choses ruineux, et, pour y porter remède, il publia un arrêté par lequel il était défendu à tous les habitans de Saint-Christophe, de la Martinique et de la Guadeloupe, de faire du tabac pendant dix-huit mois, *sous peine d'un an de prison.*

Bien que la mesure fût rigoureuse et prise dans un intérêt personnel, elle était évidemment utile à tous. Aussi, le gouverneur de la Martinique n'hésita-t-il point à l'accepter; mais celui de la Guadeloupe refusa de s'y soumettre. C'était toujours ce même capitaine, M. de L'Olive, dont nous avons fait connaître l'étrange caractère. Devenu épileptique, aveugle et fou, il s'était fait transporter de la Guadeloupe à Nieves et de Nieves à Saint-Christophe, cherchant partout la santé, qui l'avait quitté, et le repos, qu'il n'avait jamais connu. M. de Poincy profita de son arrivée dans cette dernière île et de son refus d'obéir pour le faire arrêter. Désirant la souveraineté de toutes les Caraïbes, il avait depuis long-temps l'œil sur la Guadeloupe. M. Aubert était même parti avec la mission d'en solliciter le gouvernement en sa faveur; mais cet officier, qui avait épousé la veuve de M. Duplessis, obtint pour lui-même de la compagnie ce qu'il était chargé d'obtenir pour M. de Poincy et revint avec une commission qui le désignait comme remplaçant de M. de L'Olive.

Ce désappointement aigrit le commandeur contre la compagnie. Réduit par elle au gouvernement de Saint-Christophe, il résolut de s'y affermir par tous les moyens et d'en retirer seul tous les avantages. Il commença par se conférer à lui-même le monopole des échanges, en défendant aux habitans de se rendre désormais à bord des navires qui arrivaient, et forçant les capitaines à lui vendre tout leur chargement, qu'il détaillait ensuite avec des bénéfices aux colons. Ceux-ci voulurent se soulever, mais la révolte fut aussitôt comprimée, et les mécontens durent en revenir, comme par le passé, aux plaintes sourdes, aux épigrammes et aux suppositions mensongères, cette dernière ressource des opprimés. Les pouvoirs de M. de Poincy venaient d'être renouvelés pour trois ans. On assura qu'ils étaient moins étendus que les précédens, et pour le prouver on fit courir une copie supposée de sa nouvelle commission. Le commandeur, qui en fut averti, pensa que c'était l'occasion *de faire un exemple.* Un capi-

taine de quartier, nommé Desmarets, lui avait été signalé comme parlant plus haut que les autres, et comme colportant de case en case la prétendue commission; il l'accusa de l'avoir fabriquée, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, le fit arrêter et mettre en jugement. On ne put trouver des preuves contre lui, mais il fut avéré qu'il *avait mal parlé du pape, de Dieu et de la Vierge, et de M. le gouverneur*, crimes qui méritaient la mort, et pour lesquels il eut la tête tranchée en présence de tous les colons.

Cette exécution répandit à Saint-Christophe une véritable stupeur. Pour entretenir la terreur des colons, M. de Poincy fit placer dans tous les corps-de-garde des grues de fer, des chevalets, et d'autres instrumens destinés à donner la question, dont l'aspect acheva d'effrayer les plus mutins et les réduisit au silence.

Ces excès, du reste, ne l'empêchaient point de veiller à tout ce qui pouvait servir aux progrès de la colonie, et, pour être despotique, son gouvernement n'en était pas moins intelligent. Il avait seulement appliqué à la civilisation des colons le système employé pour le défrichement de l'île même, passant le soc de sa volonté sur ces natures sauvages et les soumettant à la culture par le fer et la flamme. Aussi en extirpa-t-il les instincts de désordre si profondément, que cette île fut la seule que ne troubla, de son temps, aucune sédition. Ses grandes manières et ses habitudes d'homme de qualité furent, en outre, assez généralement adoptées à Saint-Christophe pour valoir plus tard à ses habitans le titre de *gentilshommes des Antilles*.

Nous avons déjà parlé de la prospérité de la Martinique, où le nombre des serpens diminuait chaque jour, grace au défrichement; la Guadeloupe elle-même, qui avait fait la paix avec les Caraïbes, commençait à se peupler et à retrouver l'abondance sous le gouvernement de M. Aubert; tout enfin marchait à souhait dans les trois colonies, lorsqu'un désastre inattendu faillit ruiner à jamais toutes ces espérances.

On se trouvait vers le milieu d'août de l'année 1642. Aux pluies qui étaient tombées pendant près de trois semaines avaient succédé des chaleurs étouffantes; un calme sinistre régnait dans le ciel, et la mer présentait une surface d'acier poli. Tout à coup des grondemens sourds retentissent le long des grèves, les îles semblent se plaindre et tressaillir; enfin, à un signal donné, pour ainsi dire, les flots franchissent leurs rivages, la terre s'entr'ouvre, des pans de forêts s'abattent d'un seul coup, et des montagnes s'écroulent comme des édifices fabriqués de main d'homme. Le vent, la pluie et la foudre éclatent en même temps, parcourent *les étages* et renversent tout

sur leur passage. On voyait les récoltes tourbillonner au-dessus des mornes avec les débris des habitations; les oiseaux, noyés dans l'air, tombaient par milliers avec les feuilles et les herbes arrachées; des murs de six pieds d'épaisseur furent renversés, et des pièces de canon emportées avec leurs affûts. Chaque goutte de pluie qui vous frappait aux mains et au visage y laissait une blessure (1). Le vent parcourut en quelques heures tous les points du compas. Des vingt-trois vaisseaux qui se trouvaient à la rade de Saint-Christophe, un seul eut le temps de couper son câble sur l'écubier et de fuir; les vingt-deux autres périrent. Le célèbre amiral Ruyter se trouva au nombre des naufragés et se sauva à la nage.

L'ouragan dura une nuit et un jour. Lorsqu'il cessa, les colons, qui s'étaient réfugiés dans les forts et derrière les montagnes, retournèrent à leurs habitations. On voyait les hommes sans armes contre leur habitude, et les femmes, tenant près d'elles leurs enfans par un reste de crainte, parcourir les *étages* avec un silence de stupeur, sans oser se regarder ni se parler. Leurs cases avaient disparu; les champs étaient nus comme si la faulx y eût passé, les routes entrecoupées de ravins, et la baie frangée de cadavres!

Ce fut surtout Saint-Christophe et la Guadeloupe qui eurent à souffrir de l'ouragan : il occasionna, dans ces deux îles, une disette qui ne fut soulagée que par l'arrivée des vaisseaux de Hollande et de France. Mais sur ces terres fécondes tous les ravages sont vite effacés. La semence laissée au milieu des ruines germa, grandit, et ne tarda point à les couvrir. Les cases furent relevées, les champs remis en culture, les cadavres enterrés et oubliés; si bien qu'au bout de quelques mois les habitations avaient déjà retrouvé leurs haies vives de bois épineux, et qu'on voyait, comme par le passé, onduler sur les pentes de l'île le tabac d'un vert tendre mêlé au feuillage plus sombre du gingembre et du manioc.

Bien que la compagnie des îles de l'Amérique fût loin de faire tout ce qui eût été désirable pour les colonies des petites Caraïbes, elle voulut agrandir son domaine et présenta au roi une requête qui renfermait plusieurs nouvelles demandes. Les principales étaient : la concession de toutes les îles non occupées, jusqu'au trentième degré (l'ancien traité ne les leur accordait que jusqu'au vingtième); une exemption de droits pour toutes les marchandises provenant des dites îles; et l'évocation au grand conseil du roi de tous les différends

(1) Père Dutertre, vol. IV, p. 97.

que la compagnie pourrait avoir, à l'exclusion de tous autres juges. Le cardinal de Richelieu accorda tous ces articles (1). De plus, comme la compagnie s'était aperçue du despotisme et des envahissemens du commandeur de Poincy, elle nomma par extraordinaire M. Clerselier intendant-général des Antilles pour quatre ans, le chargeant de veiller à la perception des droits, de *clore la main* aux commis qui se rendaient coupables de négligences ou de malversations, de donner avis en France des besoins des colonies; « et généralement de faire en toutes choses ce qui sera de justice et de raison pour la conservation des intérêts de la compagnie (2). » C'était évidemment un surveillant donné aux gouverneurs et spécialement à M. de Poincy. Celui-ci ne s'y trompa point, et il employa tant de moyens pour rendre le séjour de Saint-Christophe insupportable à M. Clerselier qu'il le força à retourner en France quelques mois après son arrivée.

Cependant les Antilles étaient à la veille d'une véritable révolution commerciale. Une culture, ruineuse plus tard, mais qui devait être long-temps une source de richesse, allait s'y naturaliser et donner à sa production une importance toute nouvelle.

Forcés jusqu'alors à des exploitations restreintes, à cause du petit nombre de bras qu'ils pouvaient employer, les colons n'avaient fourni à l'Europe que du tabac, du coton, du gingembre et du roucou; le nombre des esclaves noirs était encore fort peu considérable, et tout se faisait par le moyen d'engagés, dont l'entretien était plus dispendieux, le travail moindre, et la soumission toujours douteuse, bien qu'on les conduisît aux champs *avec la hallebarde*. Un sieur Trézel avait bien tenté à la Martinique, en 1639, la culture de la canne à sucre, qui y avait réussi, mais sans donner de suite à ces essais. Cette plante, originaire de l'Inde, était, du reste, encore peu connue dans l'Amérique. Naturalisée d'abord à Madère et aux Canaries par les Portugais, puis à Saint-Domingue, vers 1506, elle n'avait été utilisée que plus tard dans cette dernière île, où Gonzalès de Velosa fit venir des Canariens qui lui apprirent à extraire de la canne le *sel indien*. Mais cette fabrication était encore tellement restreinte que le sucre continuait à se vendre par onces, chez les apothicaires, comme une des drogues les plus rares et les plus précieuses. La compagnie pensa qu'elle pourrait réaliser de grands bénéfices si elle faisait transplanter des cannes dans les petites Antilles, et si elle se réservait le mono-

(1) Édit du roi, donné à Narbonne au mois de mars, l'an de grace 1642.

(2) Commission datée du 1er octobre 1642.

pole de la culture. M. Aubert, qui avait le premier donné ce conseil, devait avoir à la Guadeloupe la direction de cette fabrication nouvelle, sur laquelle il fondait, avec raison, des espérances de fortune; mais il apprit, au moment où il s'y attendait le moins, que l'on avait changé d'avis, et que, loin de songer à lui accorder de nouvelles faveurs, on venait de nommer M. Houël gouverneur à sa place.

Ce M. Houël, qui était un des seigneurs de la compagnie, était venu quelques mois auparavant sous prétexte d'examiner les colonies au nom de ses associés; il avait tout étudié en homme d'affaires, inventoriant de l'œil les établissemens, supputant, dans sa pensée, les bénéfices, et marquant par avance de son désir ce qu'il voulait prendre. La Guadeloupe lui parut la plus avantegeuse des trois îles, et il réussit à s'en faire nommer gouverneur.

Son arrivée produisit dans la colonie une sensation pénible, mais il s'en inquiéta peu, car, pour la domination et la persistance, c'était un second commandeur de Poincy. Seulement, ce que ce dernier faisait ouvertement, sans chercher d'autre justification que sa volonté, il le faisait, lui, avec toutes les ruses de la chicane. Celui-là régnait par l'épée, celui-ci par le papier. Esprit avide et rancunier, mais prévoyant, il trouvait moyen d'inscrire un article de loi en tête de chaque violence ou de chaque iniquité. Au fond, la manière différente dont procédaient ces deux hommes tenait autant peut-être à leur point de départ qu'à leurs caractères: M. de Poincy avait le despotisme militaire du seigneur, M. Houël la tyrannie matoise du bourgeois.

Aussi, leur rapprochement ne pouvait-il manquer d'amener des démêlés. Dès la première entrevue, ces deux orgueils se heurtèrent. En sa qualité de lieutenant-général des Antilles, le commandeur voulut exiger le serment du nouveau gouverneur, et, comme celui-ci hésitait, il le congédia brusquement en lui disant qu'il saurait le ranger à son devoir.

M. Houël le quitta donc brouillé et retourna à la Guadeloupe, où il travailla d'abord, comme tous les pouvoirs naissans, à se rendre populaire. Or, parmi les besoins qui se faisaient sentir aux colons, il en était un plus pénible à supporter que tous les autres : nous voulons parler du manque de femmes. Ce malheur de toutes les sociétés fondées avec effort et par la lutte avait jusqu'alors donné à la colonie je ne sais quel aspect de désordre, de rudesse et de provisoire. Le sol que le planteur avait conquis n'était à ses propres yeux qu'un moyen de fortune, une mine à exploiter; pour en faire une patrie,

il fallait y implanter la famille. Quelques-uns, poussés par le besoin de s'attacher par les racines du devoir et de la tendresse à la terre qu'ils cultivaient, avaient épousé des négresses ou des femmes caraïbes, mais c'était le petit nombre; la plupart étaient encore forcés de vivre en *matelottage* (1), privés de toutes les joies du foyer. M. Houël pensa que le meilleur expédient pour consolider la colonie et s'assurer l'affection des habitans était de leur fournir les moyens de se marier. Il le fit savoir à la compagnie, qui lui expédia sur-le-champ une troupe de jeunes filles tirées de l'hôpital Saint-Joseph et confiées à la direction de Mlle La Fayolle.

Cette dernière était une dévote à la manière de Tartufe, intrigante, avare, et veuve d'un mari qui vivait encore. Sa famille lui avait obtenu cette mission dans le seul but de s'en débarrasser. Elle arriva à la Guadeloupe apportant, au lieu de bagage, des lettres de la reine et de toutes les dames de la cour, qui recommandaient, de la manière la plus pressante, Mlle La Fayolle et *sa jeune compagnie.* C'était, au dire des protectrices, tout ce que les colons pouvaient désirer de plus sage, de plus soumis, de plus charmant, en un mot, la fleur des pois des hospices! M. Houël fit bâtir une grande case pour loger les nouvelles venues, et le champ fut ouvert aux épouseurs.

Mlle La Fayolle accueillit chacun en raison du présent qu'il apportait, accordant aux plus généreux ses pensionnaires les plus aimables et les plus belles. Lorsque toutes furent mariées, elle fit avertir la compagnie, qui lui en expédia de nouvelles, comme on eût fait de marchandises à consignation, si bien que sa case fut un véritable entrepôt de fiancées pour toute l'île, et que l'on vint même de la Martinique et de Saint-Christophe lui en demander. Elle s'enrichit ainsi, et ce fut « par ces commerces d'amour, dit le père Dutertre, qu'elle s'accrédita dans l'île jusqu'à faire la loi aux commandans. »

M. Houël eut soin de la mettre dans ses intérêts, ce qui lui donna une grande autorité dans la colonie. Il s'en servit pour chasser M. Aubert, à qui la compagnie avait conservé le titre de lieutenant-général de la Guadeloupe, puis, voulant se venger de M. de Poincy, qui affectait un grand dédain à son égard, il fit un voyage en France et intrigua si bien, qu'il réussit à faire nommer à sa place M. Patrocles de Thoisy. Mais le commandeur se mit en défense, et, lorsque le nouveau lieutenant-général se présenta à Saint-Christophe, on ne lui

(1) Association de deux habitans qui exploitaient ensemble et héritaient l'un de l'autre.

permit point de débarquer. Celui-ci s'adressa alors à M. Duparquet, qui se mit à la tête d'une petite troupe des siens, aborda dans le gouvernement de M. de Poincy, et y publia sa déchéance. Quelques centaines d'habitans, commandés par les capitaines Camot et de Lafontaine, se rallièrent d'abord à lui, et le succès semblait certain, lorsque le commandeur, qui avait attiré les Anglais dans son parti, vint les attaquer à la tête de deux mille combattans, les mit en déroute, et fit M. Duparquet prisonnier.

M. Patrocles de Thoisy fut donc forcé de se retirer à la Guadeloupe, où M. Houël le reçut d'abord avec de grandes démonstrations de respect; mais s'apercevant bientôt que le voisinage d'une autorité supérieure à la sienne diminuait son importance et bridait ses volontés, il commença à aigrir les esprits contre son hôte, et à entraver tous ses actes par de sournoises menées, si bien qu'il le força à passer à la Martinique.

Le commandeur de Poincy parut aussitôt devant cette île avec cinq navires portant huit cents hommes, et somma les habitans de lui livrer le sieur Patrocles de Thoisy, promettant de leur rendre en échange M. Duparquet, leur gouverneur. La proposition fut acceptée. Le nouveau lieutenant-général, remis aux mains du commandeur, fut conduit à Saint-Christophe, où il demeura quelque temps prisonnier. Enfin, une nuit, on vint le réveiller dans sa prison, un nègre le chargea sur ses épaules, et le porta à un navire où il s'embarqua pour la France, n'ayant pour tout bagage que deux chemises et un manteau.

Avant le départ de M. de Thoisy, les persécutions avaient déjà commencé à la Guadeloupe et à Saint-Christophe contre ceux qui s'étaient déclarés en sa faveur. M. Houël, fidèle à ses habitudes cauteleuses, leur suscita des procès, les frappa de confiscation et les força de quitter l'île « avec la besace sur l'épaule et le bâton blanc à la main (1). » Quant à M. de Poincy, son premier acte fut de chasser les missionnaires, qui s'étaient toujours montrés opposés à ses rigueurs, et avaient, en dernier lieu, engagé les colons à obéir au roi. Ils quittèrent Saint-Christophe en chantant à haute voix le cantique : *Lorsqu'Israël sortit de l'Égypte*. A leur tête marchait le père gardien, tenant le saint-sacrement, et l'on eût dit qu'il emportait en même temps tous les sentimens de justice et de miséricorde, car à peine eurent-ils disparu, que les supplices commencèrent. Presque tous les malheureux

(1) Père Dutertre, vol. I, p. 366.

qui avaient rejoint M. Duparquet, lors de sa descente à Saint-Christophe, s'étaient réfugiés dans les bois après sa défaite; le commandeur les y fit poursuivre par des nègres d'abord, puis par des chiens. Ceux qui purent échapper construisirent à la hâte des *piperys* sur lesquelles ils s'efforcèrent de gagner les îles de Saint-Eustache et de Saint-Martin; mais la plupart furent noyés en chemin. Les capitaines de Lafontaine et Camot, dont on avait mis les têtes à prix, restèrent cachés au haut d'un figuier jusqu'à ce que la faim les forçât à descendre au rivage. Ils profitèrent pour cela de la nuit. Camot, dont tous les membres étaient enflés et qu'affaiblissait la fièvre, ne pouvait marcher qu'avec l'aide de son compagnon. Arrivés aux bords de la mer, ils aperçurent au loin un navire qui était à l'ancre. De Lafontaine proposa d'aller y demander du secours à la nage.

— Va, lui dit Camot, je t'attendrai ici.

Le proscrit se jeta à la mer et atteignit le navire; mais, près d'y monter, une crainte l'arrêta. A qui allait-il se livrer, et que devait-il espérer d'un inconnu, alors que ses parens et ses voisins n'avaient osé lui donner asile? Cette pensée le fit hésiter quelques minutes. Cependant, comme c'était la dernière, la seule chance de salut, il se décida, saisit une corde, monta à bord, et s'avança vers l'homme qui se promenait sur le pont. Dans ce moment, celui-ci se détournait, la lune éclaira son visage, et de Lafontaine poussa un cri de surprise; c'était le capitaine Breda, son plus ancien et son plus sûr ami!

Le Hollandais l'avait également reconnu, et tous deux restèrent long-temps embrassés sans pouvoir se parler autrement que par des exclamations et des larmes; enfin de Lafontaine s'écria :

— C'est Dieu qui m'a conduit ici, Breda, car vous me sauverez.

— J'y risquerai au moins ma vie, mon bien et celui de mes marchands, répondit le marin; mais vous savez qu'il y a défense à tous les capitaines, sous peine de mort, de vous recevoir, et que l'on a promis 10,000 livres de *petun* à qui livrerait votre tête. Si mes gens, qui dorment là sous le tillac, s'éveillaient, nous serions perdus tous deux.

— Que faut-il donc faire? demanda de Lafontaine.

— Vous cacher dans ma cabane, et n'en sortir que quand nous aurons levé l'ancre.

— Il faut d'abord que Camot soit ici en sûreté comme moi, répliqua le proscrit.

Le capitaine Breda s'écria que c'était impossible, que le cacher seul aux yeux de ses matelots était déjà assez difficile, et que s'il s'ex-

posait volontiers pour un ami, il n'était point disposé à le faire pour un étranger. De Lafontaine eut recours à toutes les raisons pour le persuader; mais, le voyant inébranlable, il lui tendit la main :

— Je prie donc que Dieu vous garde, Breda, dit-il; quant à moi, j'ai laissé sur le rivage Camot malade; nos destinées sont inséparables.

En parlant ainsi, il passa un pied par dessus la lisse.

— Où allez-vous? s'écria le Hollandais.

— Le rejoindre, répondit de Lafontaine, qui saisit une corde pour se rejeter à la mer.

Breda demeura un instant immobile, puis, allant à la poupe, il détacha silencieusement le canot et y descendit.

— Ainsi vous consentez à le sauver? s'écria de Lafontaine.

— Puisqu'il faut tout perdre, mourons avec nos amis, dit le Hollandais (1).

Et il se rendit au rivage, d'où il ramena Camot.

Les deux proscrits furent cachés dans la cabane du brave capitaine, qui mit à la voile dès le lendemain, laissant tout ce qu'il avait à Saint-Christophe à la discrétion de M. de Poincy, et qui les débarqua dans un port de France.

En arrivant à Paris, de Lafontaine et Camot dénoncèrent les excès dont ils avaient été victimes, et en demandèrent réparation; mais la compagnie ne pouvait rien contre M. de Poincy ni contre les autres gouverneurs, car ceux-ci étaient les véritables maîtres de ses établissemens. En leur laissant un pouvoir absolu, pendant les jours difficiles, afin de se délivrer de toute dépense et de tout embarras, elle n'avait point réfléchi qu'ils garderaient immanquablement ce pouvoir après la réussite, et que la prospérité qui était leur ouvrage deviendrait leur propriété. Divisée par les intrigues de ses seigneurs, toujours à court d'argent et de prudence, la compagnie des îles de l'Amérique avait abdiqué la direction de ses colonies en les abandonnant aux efforts personnels de ses agens; elle devait subir maintenant la conséquence de sa faiblesse et de son incapacité. Cette incapacité et cette faiblesse avaient du reste dépassé tout ce que l'on peut croire. Pour s'en faire une juste idée, il faut parcourir la verbeuse correspondance de M. Fouquet, et voir les lâches précautions, les misérables calculs auxquels l'entraîne son intérêt malentendu. S'agit-il, par exemple, de la nomination d'un gouverneur qui pourrait être mal reçu dans la colonie, la compagnie recommande expressé-

(1) Père Dutertre, vol. I, p. 307.

ment à ses commis de ne point se compromettre à le soutenir, d'établir des rapports, s'il est nécessaire, avec les séditieux qui se seraient emparés de l'île et qui y commanderaient, en un mot « de ne rien dire ni de ne rien faire qui puisse attirer une inimitié préjudiciable aux intérêts de l'association (1). »

On devine d'avance quel dévouement celle-ci pouvait attendre d'agens ainsi recommandés! Sûre de ne trouver dans la compagnie dont ils étaient les représentans ni appui ni reconnaissance, les gouverneurs ne songèrent qu'à se créer une autorité personnelle qui ne tarda pas à devenir absolue. Le manque de protection suffisante les avait poussés à l'usurpation. Arrivés là, ils ne négligèrent rien pour s'affermir en se donnant le mérite de tous les actes utiles et mettant sur le compte des seigneurs tous ceux qui pouvaient heurter les intérêts ou les passions de la colonie. Ils parvinrent par ce moyen à rendre ces derniers tellement odieux, que l'un d'eux disait plaisamment :

— La compagnie fait le même effet sur nos planteurs que la tête de loup sur les enfans; elle épouvante les plus timides et met en fureur les plus hardis (2).

Mais hardis et timides trouvaient toujours quelque raison pour ne point payer les cent livres de petun auxquelles ils étaient obligés. C'était tantôt le vent, tantôt la pluie, une fois les chenilles, une autre fois les ouragans; si bien que les seigneurs attendaient encore en vain un cours de saison qui permît de payer l'impôt!

Pour comble de malheur, les réclamations surgissaient de toutes parts. M. Patrocles de Thoisy, qui avait fait d'énormes dépenses, exigeait des indemnités; Mme veuve de L'Olive venait de gagner un procès contre la compagnie; messieurs Duparquet, Houël et de Poincy, menaçaient de faire valoir des créances arriérées. Les directeurs, à bout de ressources, assemblèrent tous les intéressés et proposèrent de liquider l'association, ce qui fut accepté.

En conséquence, M. Houël acheta la Guadeloupe au prix de soixante mille livres, plus une rente de six cents livres de sucre fin (3); M. Duparquet obtint la Martinique aux mêmes conditions (4);

(1) Lettre de M. Fouquet à M. Houël.

(2) Lettre de M. Houël à la compagnie.

(3) Contrat du 4 septembre 1649. — On n'y fit point paraître le nom de M. Houël, mais celui de M. de Boisseret, son beau-frère et son associé.

(4) Contrat du 27 septembre 1650.

enfin M. de Poincy acquit Saint-Christophe, au nom de la religion de Malte, pour la somme de cent vingt mille livres (1).

Comme le contrat accordait en outre aux trois acquéreurs la propriété des petites îles voisines de leurs établissemens (2), chacun d'eux s'occupa sur-le-champ d'y jeter des colonies. M. de Poincy avait déjà pris possession, dès l'année 1648, de Saint-Barthélemy, petite île d'environ sept lieues carrées, et de Saint-Martin, dont il avait partagé le territoire avec les Hollandais. Il regarda de nouveau autour de lui et résolut d'occuper Sainte-Croix. Cette île, d'environ quatorze lieues carrées, qui avait appartenu d'abord à la Hollande, puis aux Anglais, venait d'être conquise par les Espagnols. Il les en chassa et établit à leur place trois cents colons de Saint-Christophe. M. Duparquet, de son côté, profitant du désastre des Anglais, que les Caraïbes avaient tous égorgés à Sainte-Alousie, forma un établissement dans cette île, qui n'a pas moins de vingt-huit lieues carrées. Il acheta ensuite des sauvages, pour des serpes, de la rasade et deux barriques d'eau-de-vie, la propriété de la Grenade, où il distribua des terres à deux cents colons tirés de la Martinique. Mais les vendeurs, comme on pouvait le prévoir, ne tardèrent point à se repentir de ce marché, et ils attaquèrent les Français à l'improviste dans leurs nouvelles habitations. Repoussés par ceux-ci, ils se réfugièrent d'abord dans les bois, puis sur un morne où ils avaient construit une sorte de fort qu'ils croyaient inaccessible. Les colons découvrirent pourtant le sentier qui y conduisait et les y poursuivirent. Les Caraïbes, voyant alors la défense impossible, coururent tous vers la partie du rocher qui dominait la mer, et chacun d'eux, prenant sa femme et ses enfans dans ses bras, s'élança dans l'abîme en fermant les yeux.

Pendant ce temps, M. Houël faisait occuper également les Saintes et Marie-Galande; de sorte qu'en 1653, la France possédait dans la mer des Antilles neuf îles, sans parler de la Tortue et de la côte occidentale de Saint-Domingue.

Malheureusement ces colonisations réveillèrent le mécontentement des Caraïbes, aigris d'ailleurs par les nègres marrons qui les avaient rejoints en grand nombre et par les conseils d'un métis qu'ils avaient

(1) Contrat du 24 mai 1651.

(2) M. Houël avait la Désirade, Marie-Galande et les Saintes; M. Duparquet, Sainte-Alousie, la Grenade et les Grenadins; M. de Poincy, Saint-Martin, Saint-Barthelémy, Sainte-Croix.

pris pour chef. Ce métis était fils d'une femme caraïbe et du général Waërnard, ancien gouverneur de Saint-Christophe pour les Anglais. Élevé dans la maison de son père, il tomba, après la mort de celui-ci, sous la tyrannie d'une belle-mère qui le força à travailler les fers aux pieds avec ses esclaves. Waërnard supporta quelque temps son sort avec patience. C'était un jeune homme, grand et bien fait comme tous les sauvages des Antilles; mais ses longs cheveux bouclés, son front large, son œil ouvert et pensif, annonçaient en lui le mélange d'une race plus intelligente. Il excellait à tous les exercices, parlait également bien l'anglais, le français ou le caraïbe, et était doué d'une merveilleuse éloquence. Poussé à bout par les mauvais traitemens, il s'enfuit de Saint-Christophe à la Dominique, où les sauvages le choisirent pour leur chef. Milord Willougby, qui commandait les colonies anglaises, sentit le parti qu'il pourrait tirer d'un pareil allié, et réussit à le gagner par des présens. Il l'envoya même à la cour d'Angleterre, où notre Alcibiade caraïbe se montra en équipage de gentilhomme, sans paraître embarrassé de son pourpoint de velours, de son chapeau à plumes ni de son épée; mais, de retour à la Dominique avec une commission de gouverneur, il y reprit son habit de roucou, assembla les sauvages, selon les instructions qu'il avait reçues, et, dans un *ouïcou* général, il fit décider la guerre contre les Français.

Il aida d'abord à reprendre Sainte-Alousie, que les Anglais vinrent attaquer sans avertissement et en pleine paix, sous prétexte que cette île leur avait autrefois appartenu, mais en réalité parce que la Barbade, qui était voisine, avait besoin d'une terre où elle pût écouler le trop plein de sa population. Cette expédition fut suivie de plusieurs autres dans lesquelles Waërnard conduisit les Caraïbes avec autant d'audace que de bonheur. Les îles de Marie-Galande, de la Grenade et de Saint-Martin, furent principalement visitées par ces terribles ennemis qui arrivaient le soir en rampant dans l'herbe sans qu'on les aperçût, mettaient le feu aux cases et se retiraient au point du jour, laissant une rangée de pieux surmontés de têtes devant les ruines noircies. Ils surprirent même la Martinique, au nombre de deux mille, et vinrent assiéger M. Duparquet dans son habitation. Celui-ci, qui n'avait près de lui qu'une douzaine d'hommes, se défendit avec une merveilleuse intrépidité. La goutte, dont il était tourmenté depuis plusieurs mois, l'empêchant de marcher, il se fit porter près d'une des fenêtres d'où il pouvait surveiller l'assaut, et où on le voyait sur son fauteuil de chêne, ayant à ses pieds les six

dogues qui lui servaient habituellement de gardes, charger lui-même ses armes tout en donnant ses ordres, et répondre aux cris des sauvages par des coups toujours sûrs. Mais les mnintions finirent par lui manquer, et il n'avait plus d'espoir que dans les secours des colons, lorsqu'on vint lui apprendre que les nègres marrons, roucoués à la manière des Caraïbes pour ne pas être reconnus, s'étaient dispersés dans les étages, et que les habitans épouvantés s'enfuyaient de tous côtés dans les bois sans écouter la voix de leurs officiers. C'en était donc fait du gouverneur et de la colonie, si quatre grands navires hollandais armés en guerre n'étaient arrivés à la rade dans ce moment. En apercevant les habitations en feu et les Caraïbes qui parcouraient le rivage le *boutou* à la main, les capitaines comprirent ce qui se passait et se hâtèrent de débarquer leurs équipages, qui forcèrent les sauvages à se retirer.

Ces attaques, suscitées par les Anglais, étaient du reste moins dangereuses encore que les dissensions survenues entre les nouveaux propriétaires des Antilles. Les efforts de M. Houël pour dépouiller ses neveux des droits qu'ils avaient sur une partie de la Guadeloupe, la mort de M. Duparquet, qui livra le gouvernement de la Martinique à une femme, et l'inflexible orgueil de M. de Poincy, qui résistait aux volontés de l'ordre de Malte comme il avait résisté à celles du roi, y entretenaient un état continuel d'irritation et de trouble. Enfin Colbert, qui comprenait l'importance du commerce pour une grande nation, et qui le savait aussi impossible sans une marine, qu'une marine sans établissemens lointains, songea à constituer une nouvelle compagnie qui possédât des ressources suffisantes pour travailler à l'agrandissement de ces colonies fondées par le seul courage des particuliers. L'association qui venait de se former par les soins de M. de La Barre, pour un nouvel essai d'établissement à Cayenne, fut la base de cette *compagnie des Indes occidentales*, à laquelle le roi concéda, outre la terre-ferme d'Amérique, depuis le pôle nord jusqu'à la Floride, et de l'Orénoque au fleuve des Amazones, toute la côte d'Afrique, à partir du cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Quant aux Antilles, la compagnie devait en acquérir la propriété, moyennant un prix fixé par des arbitres.

L'édit royal qui constitue cette association est d'autant plus important à consulter pour l'histoire de notre commerce et de nos colonies, qu'on y trouve tout le système de Colbert clairement exposé en quelques mots. Ce système, il faut l'avouer, est fort en arrière de la philosophie économique proclamée de nos jours par Smith et ses

disciples. Il a pour unique base *l'intérêt national*, traité dans ces derniers temps de principe honteux et rétréci, comme s'il n'y avait pas pour les nations, de même que pour les individus, un égoïsme nécessaire qui n'est que le sentiment de leur conservation! Colbert y établit (1) que les particuliers qui avaient jusqu'alors possédé les colonies françaises, n'ayant point été assez riches pour entretenir le nombre de navires nécessaire au transport des marchandises, avaient laissé faire ce transport par les étrangers, ce qui était aussi préjudiciable aux sujets du roi, qui perdaient ainsi les occasions de s'enrichir, qu'au roi lui-même, dont la marine ne pouvait s'agrandir ni se fortifier. La *compagnie des Indes occidentales* était fondée pour obvier à ces inconvéniens, et, afin qu'elle pût suffire à ce que l'on espérait d'elle, des priviléges et des secours extraordinaires lui avaient été accordés.

Ainsi l'édit déclarait que tout Français intéressé à l'association pour vingt mille livres acquerrait par ce seul fait droit de bourgeoisie dans la ville qu'il habitait, et serait dispensé de la résidence s'il était officier.

En souscrivant pour la même somme, un étranger acquérait tous les droits des sujets du roi sans avoir besoin de lettres de naturalisation.

La compagnie était exempte d'impôt pour les vivres et marchandises nécessaires à l'équipement de ses vaisseaux. Elle devait recevoir, à titre de prime, trente livres par tonneau pour les marchandises qu'elle transportait aux colonies françaises, et quarante livres par tonneau pour celles qu'elle en rapportait. En cas de guerre, le roi s'engageait à l'assister d'armes et de vaisseaux; il s'interdisait toute saisie des objets appartenant aux associés; enfin, il se déclarait disposé à leur prêter sans intérêts le dixième de toutes les dépenses qu'ils feraient pendant les quatre premières années, et à ne point exiger de remboursement dans le cas où ils auraient fait des pertes égales à la somme avancée.

La compagnie avait de plus le privilége exclusif du commerce, le droit de choisir ses gouverneurs, ses officiers et ses juges. Elle était dirigée par neuf directeurs élus en assemblée générale, et dont trois au moins devaient être des marchands.

Encouragée par de tels secours, la *compagnie des Indes occidentales* remboursa les propriétaires des Antilles, en prit possession avec

(1) Ce décret fut donné à Paris au mois de mai 1664.

les minutieuses formalités alors en usage pour les transmissions de propriété (1), et y nomma des gouverneurs auxquels elle assigna des appointemens et des rations au lieu de l'impôt qu'ils prélevaient autrefois sur les colons. Le gouvernement de la Guadeloupe fut confié à M. du Lion, celui de la Martinique à M. de Clodoré, celui de Saint-Christophe au commandeur de Salles, ceux de Marie-Galande, de Grenade, de Sainte-Croix, à MM. de Théméricourt, Vincent et Dubois. Lorsqu'elle leur adressa leurs commissions, la compagnie les exhorta à faire tous les préparatifs de défense possibles, les prévenant que la guerre avec les Anglais était imminente.

Mais les Anglais avaient déjà pris soin d'avertir les nouveaux gouverneurs à leur manière en arrêtant, sans aucune déclaration d'hostilité, les barques françaises qui avaient jeté l'ancre sur leurs rades et en s'emparant des navires de la compagnie qui s'étaient trouvés trop faibles pour résister. M. de Clodoré demanda raison de cette violation du droit des gens à milord Willougby, qui s'excusa d'abord de répondre à sa lettre sous prétexte *qu'il ne savait point le français*, et qui finit par déclarer *qu'il ignorait complètement les faits dénoncés, mais qu'il s'en informerait.* Il ajouta que tout son désir était de voir les deux nations conserver la neutralité dans les Antilles. Le commandant Wats, gouverneur de Saint-Christophe, renouvela même l'ancien traité à cet égard. Mais on apprit en même temps qu'il faisait tous les préparatifs nécessaires pour attaquer. Bientôt, d'ailleurs, tous les doutes à ce sujet furent dissipés. Neuf barques chargées de soldats anglais arrivèrent de Nieves à Saint-Christophe et furent suivies de plusieurs navires venant de Saint-Eustache. Les vigies, qui avaient reconnu sur leurs tillacs des casaques de toile tachées de sang, des bonnets à visière et de longs fusils, déclarèrent que c'était le colonel Morgan avec ses boucaniers (2).

Cette nouvelle, répétée de bouche en bouche, se répandit bientôt

(1) Les voici décrites par M. de Chambré, à propos de la prise de possession de Saint-Christophe : « Ayant reçu la clé (de la maison du gouverneur), j'en ouvris et fermai les portes, j'entrai et ressortis. Je descendis aux officines, où je fis faire feu et fumée; j'y bus et y mangeai. J'entrai dans la chapelle et y fis célébrer la messe après le son de la cloche. J'entrai dans le corps-de-garde, et j'en fis sortir la garnison et la fis rentrer sous l'autorité de la compagnie des Indes occidentales. Je fouillai la terre et tirai des pierres; je coupai des arbres par le pied; j'arrachai des herbes et en replantai d'autres, et je fus ensuite sur le perron, où je fis tirer du canon et crier : Vive le roi et la compagnie ! »

(2) *Histoire des Aventuriers*, par Oëxmelin, vol. I, p. 150.

dans tous les quartiers. Le nom du flibustier anglais y était connu des enfans eux-mêmes, qui avaient chanté la *complainte* où l'on célébrait ses merveilleuses aventures. Morgan pouvait être regardé comme l'Achille de cette Iliade transatlantique, dont le terrible et malheureux Olonnais était l'Ajax. C'était lui qui, après avoir pillé le Port-au-Prince, Maracaïbo, Gibraltar, avait pris d'assaut les forts de *Porto Bello*, hérissés de plus de canons que sa troupe entière ne comptait de combattans; et comme, en apprenant cette nouvelle, le président de Panama s'était écrié : — De quelles armes se servent donc ces hommes pour accomplir de tels miracles? — Morgan lui avait envoyé un fusil de boucanier en lui faisant savoir qu'il lui montrerait sous peu la manière de s'en servir dans sa ville de Panama même, et il avait accompli cette menace peu après, en faisant avec les siens une marche de sept jours dans la forêt, sans autre nourriture que des feuilles d'arbres. Revenu riche de cette expédition, dont il s'était approprié tout le profit, et suffisamment justifié aux yeux de ses compatriotes par cette opulence des moyens employés pour l'acquérir, Morgan avait épousé depuis peu la fille d'un des principaux officiers de la Jamaïque; lui-même venait de recevoir du gouvernant anglais le brevet de colonel, et il arrivait, avec ce titre, à la tête de deux cent cinquante flibustiers, espérant que le pillage des colonies françaises ne lui serait pas moins profitable que celui des colonies espagnoles.

Le commandeur de Salles, qui jusqu'alors avait voulu douter de la mauvaise foi des Anglais, comprit enfin que toutes les promesses de neutralité n'avaient été qu'un leurre, et que la guerre était inévitable. Il voulut faire pourtant une dernière tentative, et envoya demander au commandant Wats pourquoi il rassemblait des troupes, contrairement à la convention signée entre eux.

— Avertissez votre gouverneur, répliqua brusquement le général anglais à l'envoyé, que dans trois jours j'irai le chasser de ses quartiers.

— Et moi, je le chasserai des siens aujourd'hui même, dit M. de Salles dès que cette réponse lui fut rapportée. Faites armer les compagnies, et sortez les drapeaux.

Malheureusement les Français occupaient les deux extrémités de l'île, en sorte que leurs quartiers se trouvaient séparés par celui des Anglais. Le gouverneur, qui habitait la *Basse-Terre,* envoya prévenir les officiers qui commandaient à la *Capsterre* et à la *Pointe de Sable,* de se diriger vers la ravine de Cayonne, où il commencerait l'attaque; mais cet ordre ne parvint à aucun des commandans, de sorte que

chacun combattit séparément de son côté sans savoir ce qui se passait ailleurs.

Les Français n'avaient que sept cents hommes à la *Basse-Terre*, trois cents à la *Pointe de Sable*, deux cents à la *Capsterre*, en tout douze cents hommes. Les Anglais en comptaient trois mille.

Quand M. de Salles fut à la tête de sa troupe, il fit venir cent cinquante nègres auxquels il distribua des demi-piques et des torches; puis, rappelant la douceur de leur esclavage, comparé à celui qu'ils auraient à subir s'ils tombaient au pouvoir des Anglais, il ajouta en terminant que c'était à eux de voir lesquels ils préféraient des maîtres qui les admettaient près d'eux aux offices et à la table sainte, ou de ceux qui refusaient à leurs noirs jusqu'à l'égalité des prières après la mort. Ils poussèrent tous de grands cris, en répétant qu'ils voulaient rester *noirs français*, et qu'ils exécuteraient pour cela fidèlement les ordres reçus.

Le commandeur leur donna en conséquence ses instructions; puis, se tournant vers les colons, il déclara à haute voix qu'il offrait sa vie à Dieu, pourvu que les siens obtinssent la victoire; il ajouta qu'en cas de mort, M. le chevalier de Saint-Laurent devrait être regardé comme son successeur; et, levant son épée, il s'avança vers la ravine de Cayonne avec toute sa troupe. Près de lui marchaient les missionnaires, le crucifix à la main.

La ravine, qui formait une sorte de rempart naturel, fut emportée du premier élan par les Français, qui poursuivirent les ennemis jusqu'aux *Cinq Combes*. Là, de nouvelles troupes rallièrent les fuyards et rétablirent le combat. M. de Salles y fut tué, et cette mort causa un moment de consternation qui faillit compromettre le succès de la journée; mais le chevalier de Saint-Laurent descendit de cheval, couvrit le cadavre de son manteau, et les Anglais furent culbutés.

La troupe victorieuse arriva ainsi à la *Capsterre*, que les Anglais venaient d'attaquer, et où ils avaient également été battus. Pendant ce temps, les nègres, armés de piques et de torches, parcouraient le quartier anglais, égorgeant les troupeaux, brûlant les cases et les champs de cannes. Le commandant Wats aperçut les étincelles pardessus les mornes, et en apprenant par les fuyards ce qui s'était passé, il réunit les quatorze cents hommes qu'il avait près de lui pour attaquer les trois cent cinquante Français qui défendaient la *Pointe de Sable*. Morgan marchait en tête avec ses boucaniers, qui, croyant avoir affaire à des colons espagnols, s'avançaient en agitant leurs armes et répétant leur chant de guerre; mais ils furent arrêtés dès les

premiers pas par les *enfans perdus* du capitaine l'Espérance. Le combat dura deux heures avec un inexprimable acharnement; Morgan y périt avec tous ses boucaniers (1); le gouverneur Wats fut frappé à mort, et les troupes qu'il commandait se réfugièrent à la Grande-Rade.

Ainsi victorieux sur tous les points, les Français se réunirent le soir même à la *Pointe de Sable*, résolus à poursuivre leurs succès le lendemain. Malheureusement la plupart avaient épuisé leurs munitions. On amassa tout ce que l'on put trouver de poudre dans les cases, et plusieurs habitans firent fondre le plomb de leurs sucreries pour fabriquer des balles. Enfin, le jour venu, on allait se mettre en marche lorsque les Anglais envoyèrent un parlementaire pour demander à capituler. Le chevalier de Saint-Laurent retourna la lettre qui renfermait cette demande et écrivit au revers:

« Les Anglais livreront leurs forts, canons, armes, munitions.

« Ils ne pourront rester à Saint-Christophe qu'en prêtant serment de fidélité au roi de France.

« Il ne leur sera permis de porter aucune arme, pas même l'épée.

« Ils auront liberté de conscience pourvu qu'ils ne fassent aucun acte extérieur de religion.

« Nous leur accordons quatre heures pour signer ces conditions. »

Les Anglais signèrent.

M. Auger partit peu de jours après pour la France, où il apporta les drapeaux pris sur l'ennemi. En entendant le récit de ce merveilleux combat, M. de Turenne s'écria :

— Je donnerais une année de ma vie pour y avoir été.

Louis XIV lui-même, qui s'en était fait répéter plusieurs fois les détails, dit à M. Auger :

— Vous pouvez écrire à mes officiers de Saint-Christophe que, s'ils attachent quelque prix à l'estime de leur roi, ils ont lieu de se trouver satisfaits.

Quant à Colbert, il envoya au chevalier de Saint-Laurent la commission de gouverneur et une gratification de mille écus.

Ce premier succès de nos colons augmenta leur confiance. Les gouverneurs de Sainte-Croix, de la Grenade et de Marie-Galande, que la compagnie avait engagés à abandonner leurs établissemens dans la pensée qu'ils ne pourraient les défendre, répliquèrent que les habitans de leurs îles avaient déposé tout ce qu'ils possédaient dans

(1) Dix-sept seulement échappèrent au combat.

des silos trop profonds pour être sondés avec l'épée (1) ou dans des *coyemboucs* cachés parmi les lianes (2), et que, quant à leur sûreté personnelle, ils avaient pratiqué au milieu des bois des *réduits* défendus par des abattis de forêts où quelques hommes pouvaient défier une armée. L'île de Saint-Martin fut donc seule évacuée; encore M. Desroses, qui y commandait, détruisit-il en passant l'établissement formé par les Anglais dans la petite île de l'Anguille. Quant à Saint-Barthélemy, dont on avait également retiré les colons, on y envoya peu après, de Saint-Christophe, huit cents catholiques irlandais, qui reçurent un gouverneur français et prêtèrent serment de fidélité au roi.

Vers cette époque une flotte passa devant la Guadeloupe et l'on apprit que c'était lord Willougby qui se rendait à Saint-Christophe dans l'intention d'y massacrer tous les Français. Mais un ouragan qui s'éleva subitement dispersa ses quarante navires, dont deux seulement réussirent à gagner Antigoa et Mont-Serrat. Les autres furent brisés sur les rochers des Saintes, où les naufragés qui purent échapper se fortifièrent. M. du Lion, craignant de les voir s'établir à demeure dans un lieu où ils pourraient couper toute communication entre la Guadeloupe et les autres colonies françaises, réunit quelques *canoüas* de Caraïbes (car l'ouragan avait détruit toutes ses chaloupes) et débarqua le soir aux Saintes. Les Anglais avaient construit leur fort au pied d'un morne qui ne semblait accessible qu'aux oiseaux ou aux chèvres sauvages (2); cependant, le lendemain, en se réveillant, ils y aperçurent, avec stupéfaction, une batterie sur laquelle flottait le drapeau blanc! M. du Lion avait profité de la nuit pour gravir la hauteur et les prendre à revers. Après une résistance de quelques heures, ils se rendirent à discrétion. Deux des navires jetés à la côte furent en outre relevés, et l'on en prit trois autres, peu après, à Henri Willougby, neveu et successeur de celui que l'ouragan avait fait périr.

Au milieu de ces succès continus, M. de La Barre arriva avec quelques secours et une commission de la compagnie. Les colons

(1) Labbat, Rochefort, Dutertre, *passim*. — Les objets qui ne craignaient point l'humidité étaient enfouis dans des fosses étroites par l'ouverture, larges par la base, que l'on recouvrait de gazon pour les mieux cacher, et que l'on alignait avec des arbres afin de les retrouver. Les objets plus délicats étaient renfermés dans de grosses calebasses appelées *coyemboucs*, que l'on cachait dans le feuillage et parmi les lianes.

(2) *Relation de ce qui s'est passé dans les îles*, etc., vol. I, p. 162.

s'étonnèrent d'abord de ce que celle-ci eût choisi un homme de robe pour lieutenant-général; mais cet étonnement cessa lorsqu'ils le virent à l'œuvre. L'ancien conseiller possédait en effet plus que la science de la guerre; il en avait l'instinct. Il comprit sur-le-champ que dans une lutte aussi inégale l'audace était de la prudence, et qu'il fallait frapper coup sur coup; aussi se prononça-t-il dès les premiers jours pour les entreprises les plus hardies. Antigoa, où les Anglais avaient une colonie florissante, fut attaquée par ses ordres. Après une vigoureuse résistance, le colonel Garden, qui était gouverneur de l'île, s'engagea à la remettre dans un délai convenu. Mais lorsque M. de Clodoré se présenta pour l'occuper, il apprit que le major Fische était arrivé avec plusieurs compagnies, et que les Anglais avaient repris les armes. Une lettre signée Marie Garden lui annonça en même temps que le colonel, qui voulait exécuter la capitulation, venait d'être arrêté comme traître, et le suppliait de prendre sous sa protection « un homme qui n'avait levé la main ni le cœur contre lui (1). » Le soir même, Garden, qui avait réussi à s'échapper, confirma la vérité de cette excuse en venant se rendre loyalement aux Français. L'ordre de marcher à l'ennemi fut aussitôt donné; mais le major Fische, qui avait accusé le colonel de trahison pour avoir capitulé à la suite d'un combat glorieux, se rendit, lui, sans autre résistance que deux coups de feu si mal adressés, qu'ils tuèrent une de ses propres sentinelles.

Après Antigoa, les Français prirent successivement Monserrat, Saint-Eustache et Tabago. Cette dernière île fut conquise par quinze hommes et par un tambour, qui somma la garnison de se rendre, sous peine de n'obtenir aucune merci, *parce que l'armée française, ayant d'autres entreprises plus considérables à accomplir, ne voulait point être retardée* (2).

M. de La Barre désirait que l'on ajoutât à ces conquêtes celle de Nieves, qui était pour Saint-Christophe une voisine d'autant plus dangereuse, que les navires ne pouvaient arriver à cette dernière île sans passer devant les forts anglais. Ce projet fut malheureusement repoussé par les gouverneurs, qui ne songeaient qu'à mettre leurs propres établissemens en état de défense. On venait, en effet, d'annoncer l'arrivée à la Barbade d'une flotte formidable commandée par Guillaume Willougby. M. de La Barre, qui se trouvait alors à Saint-

(1) Père Dutertre, vol. IV, p. 180.

(2) *Ibid*, p. 166.

Christophe, pensa qu'en joignant les navires laissés dans le carénage de la Martinique à une escadre hollandaise qui venait d'y mouiller, il pourrait se porter à la rencontre des vaisseaux ennemis, et il s'embarquait pour en faire la proposition à l'amiral Creinssen, lorsque le chevalier de Saint-Laurent l'avertit que l'on venait d'apercevoir dans la rade de Nieves une frégate anglaise trois fois plus grande que la patache dans laquelle il se préparait à partir. M. de La Barre répondit que jusqu'alors les colons ne s'étaient jamais inquiétés de la supériorité de force des ennemis, et qu'il était de son devoir d'entretenir cette confiance parmi des gens qui ne pouvaient trouver leur salut que dans l'audace. Il mit donc à la voile pour la Martinique, passant si près du vaisseau anglais, qu'il put entendre les matelots qui couvraient les châteaux d'avant et d'arrière se répéter joyeusement : *well, very well,* comme s'ils eussent applaudi à sa confiance. Sa patache de cent vingt tonneaux eût, en effet, tenu tout entière sur le tillac de la frégate ennemie (1), qui était percée de quarante-quatre sabords et portait trois cents hommes d'équipage. Les Anglais laissèrent passer le petit navire sans tirer un coup de canon; mais, dès qu'il eut doublé la pointe de Nieves, ils levèrent l'ancre, se mirent à sa poursuite et le rejoignirent vers neuf heures du soir. Un volontaire, craignant l'issue du combat, engagea M. de La Barre à monter sur le brigantin qui suivait la patache, afin de continuer sa route, tandis qu'ils feraient face aux ennemis; et comme le lieutenant-général paraissait surpris de cette proposition, il l'assura que le lord Willougby avait agi ainsi dans une circonstance pareille (2). M. de La Barre ne répondit rien; mais faisant aussitôt approcher le brigantin, il donna ordre au capitaine de retourner seul à Saint-Christophe en emmenant toutes les barques; puis, se tournant vers le volontaire, il lui dit froidement :

— Je ne suis point un lord Willougby, monsieur; et votre sort sera le mien.

En même temps il ordonna aux canonniers de ne tirer qu'à la flottaison, et il courut au château d'arrière, le fusil à la main, pour repousser les ennemis qui venaient d'aborder.

La première mêlée fut terrible. M. de La Barre reçut sept balles, dont deux le blessèrent profondément; mais il se fit asseoir sur un matelas roulé, le dos appuyé au bastingage, et, bien qu'il nageât

(1) Père Dutertre, p. 228.

(2) Devant la Guadeloupe. — Voyez père Dutertre, vol. IV, p. 113.

dans son sang, il continua à donner des ordres et à encourager les siens. Les Anglais, repoussés au premier abordage, en tentèrent un second par le beaupré sans être plus heureux. La batterie basse de la patache continuait d'ailleurs à les foudroyer, et leur navire faisait eau de toutes parts. Ils laissèrent enfin la patache déborder, et quittèrent les châteaux pour courir aux pompes. Mais tout à coup on vit leur grand mât s'abattre, chargé de toutes ses voiles; l'arrière de la frégate se souleva, montrant à la clarté des étoiles le nom de *Glocester* écrit en lettres d'or, puis un long cri retentit, et tout s'enfonça dans l'abîme.

Dès que M. de La Barre eut été pansé, il appela le capitaine Bourdet, qui lui apprit que la patache avait le beaupré emporté, le mât de misaine près de rompre, les haubans hachés et toutes les voiles brûlées. Il fut donc résolu que l'on retournerait à Saint-Christophe pour la réparer; mais, en y arrivant au point du jour, le navire désemparé tomba au milieu de la flotte anglaise, forte de onze voiles. Elle fit aussitôt vent arrière pour Sainte-Croix, poursuivie par un des vaisseaux ennemis. M. de La Barre, ayant appris que ce vaisseau les gagnait, se fit porter sur le pont, mit en travers, et ordonna le branle-bas de combat. C'en fut assez pour dégoûter l'Anglais de sa poursuite; il vira aussitôt de bord, et la patache, continuant sa route sans être inquiétée, atteignit Sainte-Croix, puis la Martinique.

Le lieutenant-général y trouva, comme il l'espérait, l'amiral hollandais Creinssen, et convint avec lui d'attaquer l'escadre anglaise. MM. de Clodoré et du Lion s'embarquèrent pour cette expédition, chacun avec six cents hommes. Tous les colons voulaient les suivre, et il fallut employer la violence pour les en empêcher (1). Du reste, le combat qui eut lieu devant Nieves fut plus bruyant que décisif. Un malentendu mit le désordre parmi nos vaisseaux, et l'ennemi, qui avait l'avantage du vent, en profita pour s'échapper, après avoir perdu seulement deux navires. Toutefois le principal but que s'était proposé M. de La Barre fut atteint : on put ravitailler Saint-Christophe et y jeter quelques troupes.

Ces secours étaient d'autant plus nécessaires, qu'après le départ des Hollandais, le lord Willougby resta maître de la mer, et en profita pour tenter une descente dans cette île. Son escadre, qui comptait alors quatorze grands vaisseaux, montés par huit mille cinquante

(1) *Relation*, etc., vol. II, p. 145.

combattans, longea les côtes de Saint-Christophe pendant quelque temps, dans un ordre de bataille qui présentait alternativement un groupe de navires et une flottille de chaloupes chargées de soldats. Enfin, ceux-ci débarquèrent un peu au-dessous du fort des Dames, sur une plage plus basse que le sol de l'île, auquel on ne pouvait arriver qu'en remontant la rivière Pelan, la ravine de l'Indigotterie, ou un étroit sentier coupé dans la falaise. Les Anglais choisirent ce dernier chemin; mais M. de Saint-Laurent, qui venait d'y arriver avec une douzaine de cavaliers, les tint en échec jusqu'à ce qu'il eût été rejoint. Les assaillans se portèrent alors vers la ravine et vers la rivière, d'où on les repoussa avec le même emportement. L'ardeur des Français était telle, qu'une chaloupe ayant voulu aborder à quelque distance du champ de bataille, des colons qui l'aperçurent de loin accoururent sans chef pour la recevoir à la lame, et, comme les ennemis semblaient hésiter à leur aspect, ils jetèrent leurs fusils, se lancèrent dans la mer, abordèrent la barque à la nage, et tuèrent tout ce qui s'y trouvait. Pendant ce temps, le lord Henri Willougby, qui était ivre depuis le matin, dormait tranquillement dans sa frégate, au bruit du canon et de la mousqueterie. Ses officiers ne savaient à quoi se décider, lorsqu'il parut enfin sur le pont et vint s'appuyer contre la lisse comme à un balcon. On lui apprit alors que les chaloupes de débarquement avaient été forcées de rejoindre les navires, laissant à terre cinq cents hommes qui demandaient du secours.

— Du secours! répéta le lord en regardant son tillac couvert de morts; qu'ils prient Dieu de les sauver! Et il ordonna d'appareiller.

Cependant, comme il s'aperçut peu après que les malheureux qu'il avait abandonnés venaient d'être reçus à merci par les Français, qui étaient déjà descendus sur la plage pour relever les blessés, il fit ranger la terre et y envoya toutes ses bordées, tuant la plupart de ses compatriotes dans le seul but d'atteindre quelques ennemis.

Cette nouvelle victoire fit attendre aux colons avec plus de patience les secours de France qui leur étaient annoncés depuis plus d'une année. Grace aux instances de Colbert, l'amiral de Beaufort avait effectivement reçu l'ordre d'équiper une flottille pour les Antilles; mais les capitaines désignés au commandement des navires s'excusèrent « en représentant à l'amiral que les actions faites en ce pays étaient dérobées à la cour et ne servaient en rien à leur avancement (1). » Le duc de Beaufort, *touché de ces réclamations,* en référa

(1) *Relation*, etc., vol. II, p. 224.

au roi, qui, ne sachant à quoi se décider, répondit que *rien ne pressait*. On suspendit donc tout préparatif; les vingt compagnies qui avaient été réunies passèrent en Flandre, et les Antilles furent abandonnées à leurs seules forces, sans vivres, sans flotte et sans munitions.

Or, tandis que le gouvernement français montrait cette indifférence pour ses colonies, l'Angleterre semblait comprendre d'autant mieux le prix des siennes qu'elle les sentait près de lui échapper. Aussi, chaque désastre, loin de la décourager, l'excitait-il à un plus grand effort. En apprenant les avantages remportés par les Français, elle envoya le chevalier Harmant avec une nouvelle flotte, qui se renforça de celle de lord Willougby, et vint attaquer les vaisseaux de la compagnie rangés sous les forts de la Martinique. Les volontaires qui les défendaient combattirent pendant sept jours; mais enfin, manquant de poudre, ils se virent forcés de saborder les navires et de regagner le rivage.

Les Anglais étaient si peu accoutumés à réussir dans leurs entreprises, qu'ils crurent avoir remporté une grande victoire et qu'ils se retirèrent, dit le père Dutertre, le cœur aussi gonflé que leurs voiles. Cependant ils avaient perdu cinq cents hommes dans cette attaque, et leurs navires étaient si maltraités qu'ils n'osèrent rien entreprendre de nouveau contre les Antilles. Après s'être réparés à la rade de Nieves, ils se décidèrent à faire voile pour Surinam et pour Cayenne.

Ainsi délivrés d'inquiétude, les colons se hâtèrent de retourner à leurs plantations forcément négligées pendant cette longue lutte, et songèrent à utiliser les terres conquises sur l'ennemi. Les cases brûlées dans le quartier anglais de Saint-Christophe avaient déjà été rebâties, les terres étaient remises en culture, les sucreries commençaient à se rétablir, et les habitans espéraient obtenir enfin le prix de tant d'épreuves, lorsqu'arriva le traité de paix conclu à Breda. Par ce traité, la France rendait aux Anglais leurs possessions de Saint-Christophe, de Mont-Serrat, de Saint-Eustache, de Tabago et d'Antigoa, sans qu'aucun dédommagement fût stipulé en faveur de nos colons. Après les avoir laissé supporter toutes les fatigues de la guerre, on leur en arrachait la moisson; tant de persévérance et de courage n'avait d'autre résultat que de les ramener au point de départ, et les vaincus se retrouvaient, grace à la diplomatie, sur un pied d'égalité avec les vainqueurs.

Le traité fut pourtant exécuté de bonne foi; mais les Anglais, qui

avaient à s'indemniser de grandes pertes, jugèrent que cette réparation ne suffisait pas. Comme ils avaient commencé les hostilités long-temps avant la déclaration de guerre, ils pensèrent qu'ils pouvaient les poursuivre long-temps après le traité de paix, et leurs corsaires continuèrent à prendre les navires, à enlever les nègres et à piller les marchandises de nos colons qu'ils vendaient publiquement à la Barbade et à la Jamaïque.

Tant que ces brigandages profitèrent aux Anglais, toutes les réclamations furent inutiles; mais leur déloyauté devait recevoir sa punition. Les pirates dont ils avaient autorisé les violences contre notre commerce ne tardèrent pas à trouver l'autorisation trop restreinte. Ennuyés de choisir leurs ennemis, ils déclarèrent la guerre au genre humain, hissèrent à leur pic ce terrible pavillon noir sur lequel apparaissait *le squelette de la mort perçant un cœur saignant,* et devinrent aussi redoutables à leurs compatriotes qu'aux autres nations.

Les incroyables expéditions de ces bandits répandirent successivement la terreur dans les ports d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Hollande. Pendant près de dix années, il n'y fut bruit que d'Edouard Low qui coupait les oreilles à ses prisonniers pour les leur faire manger en poivrade; du capitaine Theach dont la longue barbe noire était tressée avec des rubans, l'écharpe garnie de six paires de pistolets et le chapeau orné de deux mèches allumées; du major Stede Bonnet, de Jean Rackam et d'une foule d'autres qui pillaient les navires, pendaient les officiers et déposaient les équipages dans des îles désertes (1). Le nombre de ces écumeurs de mer finit par devenir si grand qu'ils songèrent à fonder dans l'île de la Providence une république dans laquelle les devoirs du citoyen devaient se résumer en une seule phrase : *être ami de soi-même et ennemi de tout le monde.* Mais heureusement leur projet avorta.

Du reste, ces transfuges d'une société que la plupart d'entre eux haïssaient surtout parce qu'ils n'y pouvaient rentrer, n'attaquaient point seulement les armes à la main les institutions qui les condamnaient; aux heures de repos ils s'efforçaient de se les présenter à eux-mêmes sous des formes odieuses ou ridicules, comme ces démons du sabbat qui parodiaient les saintes cérémonies de l'église pour se consoler d'en être exclus. Le capitaine Johnson nous a conservé le canevas d'une de ces satires jouées par Anstie et par ses compagnons

(1) *Histoire des Pirates anglais,* par Charles Johnson.

dans les *caies* qui avoisinent la côte méridionale de Cuba (1). Le capitaine des forbans est déguisé en juge et assis sur un arbre; au-dessous sont les jurés et le procureur-général. On amène un des pirates, les mains liées et la tête basse.

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL, *prenant la parole.* — Sauf le bon plaisir de votre seigneurie et de messieurs les jurés, voici, devant vous, un indignissime coquin que je vous supplie de faire pendre comme ayant commis plusieurs actes de piraterie sur la haute mer. Les preuves de ces actes sont aussi claires que nombreuses : d'abord ce drôle a essuyé plus de mille tempêtes et s'est toujours sauvé quand le navire se brisait, preuve évidente qu'il était destiné à la potence, selon l'article de loi qui établit que *quiconque est né pour la corde ne périra jamais dans l'eau.* Secondement il est certain qu'il a bu de la petite bière, ce qui ne peut laisser aucun doute sur sa culpabilité, d'après les belles paroles de votre seigneurie elle-même, qui a déclaré que tout homme sobre était un fripon! J'en pourrais dire davantage, mais l'eau-de-vie est à sec, et un magistrat vraiment digne de ce nom peut-il parler selon les lois quand il n'a rien à boire? Je prie donc monseigneur de m'excuser et je conclus à ce qu'il lui plaise d'en finir avec ce vaurien.

LE JUGE. — Voyons, drôle! qu'as-tu à répondre pour que je ne métamorphose pas sur-le-champ ton corps en merluche séchée au soleil? Es-tu coupable, ou non coupable?

LE CRIMINEL. — Non coupable, sous le bon plaisir de votre seigneurie.

LE JUGE, *avec colère.* — Non coupable! Si tu répètes ce mot, drôle, je t'envoie à la potence. Réponds-moi seulement, comment veux-tu être jugé?

LE CRIMINEL. — Selon les lois de mon pays.

LE JUGE. — Le diable t'emporte. (*Se tournant vers les jurés*) Il me semble, messieurs les jurés, que nous pouvons tout de suite condamner ce coquin.

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL. — C'est mon avis, car si on le laissait parler, il pourrait se justifier, ce qui serait un affront pour la cour.

LE CRIMINEL. — Je vous supplie, monseigneur, de réfléchir.

LE JUGE. — Qu'est-ce que c'est?... tu oses parler de réfléchir!.... apprends, maraud, que je n'ai réfléchi de ma vie... Je juge.

(1) *Histoire des Pirates anglais*, p. 260-264.

LE CRIMINEL. — Mais j'espère que votre seigneurie daignera écouter mes raisons...

LE JUGE, *l'interrompant.* — Entendez-vous, messieurs les jurés, comme ce misérable babille?... Nous n'avons que faire de tes raisons, coquin ; nous ne sommes pas ici pour entendre des raisons..., nous procédons selon les lois !... Le dîner est-il prêt ?

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL. — Oui, monseigneur.

LE JUGE. — Écoute donc, faquin, écoute et viens devant la barre. Tu dois être pendu pour trois raisons. La première, parce qu'il ne serait pas juste que je présidasse ici sans que personne fût pendu; la seconde, parce que tu as une mine patibulaire; la troisième, parce que j'ai faim! Car sache, misérable, que quand le dîner du juge est prêt avant que le plaidoyer soit fini, on doit condamner le prisonnier à être pendu, de peur de laisser refroidir la soupe. Voilà les lois de ton pays! Holà! geôlier, qu'on emmène ce coquin.

Certes, cette parodie de la justice anglaise révèle plus d'observation et d'*humour* qu'on ne devrait en attendre de pareils hommes; mais il faut se rappeler que les pirates de cette époque ne furent point tous de grossiers matelots poussés au crime par la crainte d'un châtiment ou par la pauvreté. Plusieurs officiers de la marine anglaise se laissèrent séduire à cette vie d'aventure, et y apportèrent les ressources d'esprits cultivés. Ce furent eux qui donnèrent à cette insurrection contre la société une sorte de couleur et de consistance, et qui réussirent même à gagner quelques gouverneurs de leur nation, qu'ils associèrent à leurs pirateries. Enfin, les mesures prises à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue et à la Jamaïque, réussirent à délivrer l'Atlantique de ces écumeurs de mers, qui de 1675 à 1720 avaient abordé plus de cinq cents navires et détruit ou pillé pour plus de vingt millions de marchandises.

ÉMILE SOUVESTRE.

DE

L'ÉQUITATION EN FRANCE.

M. LE VICOMTE D'AURE. — M. BAUCHER.

Il est deux équitations en présence, l'une enfermée dans l'étroite barrière d'un manège ou d'un cirque, exerçant, aux sons de la musique, des chevaux moins dressés que rompus d'après une méthode prétendue nouvelle, et qui n'est en fin de compte que l'exagération d'anciens principes tombés en désuétude lorsque le caprice des temps a cessé de les maintenir; l'autre, vaillante, hardie, allant droit, juste et vite, usant du cheval non plus comme d'une machine à ressorts qui parade, caracole et déploie, au grand ébahissement d'un public désœuvré, des qualités de souplesse acquises aux dépens de tout ce qui constitue la noblesse, l'énergie et la générosité de sa nature, mais avec franchise et liberté; provoquant, loin de la réprimer, sa verve et sa puissance: équitation de chasse et de batailles, l'équitation française. Eh bien, le croira-t-on, lorsqu'il s'est agi d'introduire un système dans notre armée, qui depuis plus de dix ans n'en a plus, de savoir qui prévaudrait de l'école de Versailles ou du cirque de Franconi, c'est le cirque qui l'a emporté. L'état de notre cavalerie est

loin de ce qu'il pourrait être, et quiconque a voyagé à l'étranger et vu manœuvrer les escadrons hongrois ou hanovriens a dû se convaincre de cette triste vérité, à savoir que, si une guerre éclatait demain, la cavalerie étrangère aurait sur la nôtre un incontestable avantage. Est-ce à dire que le pays soit dépourvu des moyens nécessaires pour reconquérir son ancienne place vis-à-vis de voisins jaloux? Est-ce incapacité? Est-ce incurie? Doit-on en accuser le gouvernement, l'administration des haras, l'école royale de cavalerie, l'absence de manèges dûment subventionnés? ou bien ne resterait-il plus en France un seul homme capable de transmettre ce qu'un vieil écrivain appelle la *vraye doctrine?* Et dans la patrie de Pluvinel, de La Guerinière et de D'Abzac, faudrait-il donc, pour arrêter le mal, avoir recours aux remèdes empiriques du charlatanisme? Franchement nous ne saurions croire à une indigence pareille, sur un sol si fertile jadis en notabilités équestres du premier ordre, et il nous est plus facile de supposer que la grande école française, qui, depuis les Académies de Naples et de Padoue jusqu'au manège de Versailles, a pendant quatre siècles servi de modèle à l'Europe entière, dépérit faute d'encouragement et d'appui.

Nommer M. Baucher, c'est réveiller toutes les émotions équestres d'un certain public parisien. Qui ne se souvient en effet de ces charmantes soirées du Cirque, de cet heureux théâtre en pleins Champs-Élysées, où les promenades s'acheminent si volontiers chaque année au retour du printemps et qui, plus tard envahi par une multitude moins raffinée, abrite en attendant la saison des eaux le monde élégant dépossédé des Italiens. Là Mme Lejears danse la *Cachucha* sur le dos d'un cheval qui galope, là Caroline manœuvre sur *Rutler*, Auriol s'exerce; là surtout M. Baucher, montant *Partisan* ou *Capitaine*, escadronne au milieu de son état-major de Dames-Colonels. M. Baucher entend à ravir certains airs de manège passés de mode qu'il emprunte à la vieille équitation et met en scène le plus adroitement du monde. Personne mieux que lui n'enlève une croupade, n'exécute un petit galop à reculons, et pour le piaffer je défie qu'on trouve son égal. Comme il sait ménager son terrain, comme il sait animer, fatiguer, éreinter sa monture sans presque la faire changer de place, et provoquer un enthousiasme facile par toute sorte d'aimables artifices de comédie! M. Baucher est le virtuose par excellence, l'homme du cirque dans la pure acception du mot. C'est au cirque, à la clarté du lustre, aux accords rhyhtmiques de cet orchestre avec lequel il a répété le matin, qu'il faut le voir labourer à coups d'éperons les flancs

meurtris de *Capitaine* ou de *Topaze*, travailler des jambes et des mains son coursier qui écume et reste stationnaire, pour comprendre jusques à quel point la patience et l'industrie humaines peuvent venir à bout de toutes les forces généreuses, de toutes les qualités instinctives du cheval. Malheureusement, au lieu de s'en tenir à ces succès de théâtre, qui lui coûtaient si peu, à ces périodiques triomphes que le cours du soleil ramenait chaque année en même temps que les feuilles vertes des Champs-Élysées et du bois, M. Baucher a prétendu s'ériger un beau jour en réformateur. Le mal dont souffre notre siècle, cette fièvre de génie et de révélation, qui tourmente les meilleurs esprits, l'a possédé comme tant d'autres. Il a voulu, lui aussi, écrire des volumes pour le bien de l'humanité, publier à grand bruit ce qu'il appelle ses découvertes, et formuler en principes absolus, généraux, transcendans, tout cet attirail peu sérieux d'une équitation foraine.

Pour qu'une méthode soit vraie, pour qu'elle puisse s'établir, il faut avant tout qu'elle réponde aux besoins de son époque; c'est de cet accord de l'enseignement spécial avec les exigences générales, que naissent les systèmes sérieux; c'est la conviction que telle doctrine correspond aux idées de son temps, qu'elle en réfléchit certaines nuances, qu'elle en explique certains côtés, qui porte à l'examiner et à lui prêter un intérêt curieux, même quand le temps est passé où elle pouvait être d'une utilité réelle. Passe pour les paradoxes, mais des anachronismes, à quoi bon? Or le système *nouveau* de M. Baucher n'est guère qu'un anachronisme et serait tout au plus amusant si M. Pierre Leroux voulait se charger de nous démontrer que l'ame qui inspire aujourd'hui de si jolis airs de manége au savant écuyer du cirque n'est autre que l'ame qui conseillait en 1660 les mêmes tours d'adresse au marquis de Newcastle. Quel avantage pour les élèves de M. Baucher, que de pouvoir se dire qu'ils montent à cheval comme montaient leurs ancêtres du temps de la fronde? Quant à la France du XIXe siècle, elle pourrait fort bien répondre au grand maître qui lui offre son système avec tant de complaisance, comme ce gentilhomme d'Angleterre à qui Charles II voulait rendre sa femme : « Gardez-la, sire, j'en ai essayé. » M. Baucher a mal pris son temps; de jour en jour nous nous éloignons davantage de tout ce qui sent la perruque, et nos habitudes, nos goûts, nos exigences, diffèrent autant de ceux du dernier siècle que la coupe de nos habits et de nos cheveux. Ceci me rappelle le mot de Mme de Sévigné : C'est une rage de vouloir porter ma canne et ma tabatière. Ne vous semble-

t-il pas voir l'aimable amie de M. le coadjuteur se promenant vers le soir dans les belles allées des *Rochers?* Cette canne et cette tabatière ne vous la peignent-elles pas à merveille? Or, que dirions-nous maintenant d'apercevoir, dans une loge des Italiens, une jeune femme appuyée sur un jonc à pomme d'or, et dont l'occupation continuelle serait de secouer de ses jolis doigts roses le tabac qui tomberait sur les dentelles de son corsage? Eh bien! cette canne, ce tabac, ces paniers, ces minauderies, ce précieux, ce rococo, voilà précisément ce que M. Baucher prétend ramener dans l'équitation. Ses chevaux ont des allures *phébus*.— Notre intention n'est pas d'examiner ici l'état de l'équitation en France; il y a sur un pareil sujet des volumes à écrire, et nous abandonnons cette tâche à de plus habiles. Qu'il nous suffise, pour aujourd'hui, d'examiner ces trois points, à savoir : si le système de M. Baucher est réellement neuf, s'il peut convenir aux besoins de notre époque, s'il n'en est point d'autre infiniment plus digne d'une attention sérieuse.

Au premier rang des nombreuses *découvertes* de M. Baucher nous trouvons : l'assouplissement de l'encolure et des hanches; l'emploi pour les changemens de direction de la jambe opposée au côté vers lequel on tourne; les attaques de l'éperon employées comme moyen d'éducation; la définition du vrai rassembler, l'éducation complète des chevaux en moins de trois mois, etc. N'ayons garde d'oublier, dans cette nomenclature rapide, certains airs de manége qui fournissent à l'habile écuyer l'occasion de se féliciter d'être né de nos jours, attendu qu'en un siècle moins libéral et moins éclairé, au XVIIe, par exemple, on n'eût pas manqué de le brûler comme sorcier. En manière d'appendice à la méthode d'équitation figurent douze planches représentant le travail des assouplissemens de l'encolure et des hanches, et des flexions du col et de la mâchoire, lesquelles pourraient passer pour la reproduction exacte des gravures qui ornent le célèbre traité du marquis de Newcastle, publié en 1660. Il en est une cependant qui retrace un genre d'exercice dont nous ne contesterons pas à M. Baucher l'originalité de l'invention. Nous voulons parler de celle qui correspond à cette instruction : « Le cavalier se placera en face de son cheval; il saisira une rêne de la bride dans chaque main, et imprimera une force perpendiculaire de haut en bas, comme pour attirer la tête du cheval vers la terre. » Pantomime qui doit singulièrement étonner même un bucéphale de fiacre, et qui met le cavalier démonté et pendu à la bride exactement dans la position d'un sonneur de cloches. Sans les provoquer d'une aussi étrange façon, les

anciens écuyers savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur le chapitre des assouplissemens de l'encolure et des hanches; seulement, ils n'en usaient qu'avec un grand discernement. Quant à l'*emploi de la jambe opposée au côté vers lequel on tourne,* comparons la révélation qu'on vient de nous en faire avec ce qu'écrivait Grison en 1584. « Je vous dis que, quand vous le voulez volter à la main droite, il le vous faut aider du côté opposite avec l'esperon gauche, et l'arrondir ensemblement avecque l'autre esperon, afin qu'il aille juste et qu'il retourne à sa roulte; et le voulant volter à main gauche avec semblable ordonnance, le vous faudra pareillement aider avecque l'esperon droite, etc. (1). » Telle est l'innovation que M. Baucher trouve si naturelle, qu'il ne peut concevoir qu'on ne l'ait pas appliquée avant lui (2). Dans les *Passe-Temps équestres,* livre de fantaisie et d'humour s'il en fut, où l'équitation semble n'être plus pour l'auteur qu'un prétexte de donner cours à toute une veine de maximes philosophiques et d'agréables aphorismes qui dénoteraient au besoin chez l'heureux plagiaire de Newcastle et de La Guerinière l'étoffe d'un La Rochefoucauld ou d'un Vauvenargues, je trouve au mot s'*acculer* un axiome bien digne qu'on le médite : « L'esprit cultivé n'intervertit point les lois de la nature. » C'est sans doute pour obéir à ce principe que M. Baucher fait marcher ses chevaux en arrière au lieu de les pousser en avant. Du reste, les gens qui, pour venir au monde, ont eu la maladresse de ne pas attendre l'apparition de l'écuyer philosophe du cirque, ont pu lire dans le marquis de Newcastle et dans La Guerinière (3) la définition du *reculer* et de l'*acculement,* rédigée en termes si précis, que M. Baucher pouvait parfaitement se dispenser de l'imaginer. A propos des attaques de l'éperon, le savant professeur du faubourg Saint-Martin assure que lorsqu'il a *démontré leur utilité comme moyen d'éducation,* on lui a répondu que M. de La Guerinière avait dit *quelque chose* du pincer *délicat* de l'éperon. Puis il ajoute que, lorsqu'il demandait comment devait se pratiquer ce pincer *délicat,* on *restait muet comme M. La Guerinière lui-même.* Si l'on s'était tu de pareille façon, nous doutons fort que M. Baucher se fût considéré un seul instant comme l'inventeur de ces *attaques* tant vantées, car M. de La Guerinière s'explique très clairement sur ce point; il serait donc plus juste de dire qu'on se taisait,

(1) *L'Écuirie du sire Frédéric Grison*, liv. II, p. 45.

(2) Voir la *Méthode d'Équitation* de M. Baucher, p. 67.

(3) Voir Newcastle et La Guerinière, p. 190-193.

comme des gens qui n'ont jamais lu La Guerinière, ce qui, soit dit en passant, n'est pas fait pour donner une très haute idée des écuyers qu'a pu consulter M. Baucher. « L'aide du pincer délicat de l'éperon, dit l'auteur de *l'École de Cavalerie* (1), se fait en l'approchant subtilement près du poil du ventre, sans appuyer ni pénétrer jusqu'au cuir : c'est un *avis* encore plus fort que celui des cuisses, des jarrets et des gras des jambes. » Ouvrez maintenant le *Manège Royal* de M. de Pluvinel : « Sire, dit l'écuyer gentilhomme s'adressant au roi Louis XIII, pincer son cheval lorsqu'il manie, est presser tout doucement les deux éperons ou l'un d'eux contre son ventre, non de coup, mais serrant délicatement ou plus fort, selon le besoin, à tous les temps, ou lorsque la nécessité le requiert, *afin que par l'accoutumance de cette aide il se relève ou peu ou beaucoup, selon la fermesse de laquelle le chevalier advisera.* » M. Baucher prétendra-t-il encore être le premier qui ait envisagé l'éperon autrement que comme châtiment! Quant à la définition du *rassembler,* on la trouvera aussi dans La Guerinière (2), et M. Baucher, en eût-il copié le texte sur celui des vieux maîtres, ne la reproduirait pas avec plus de fidélité ni de scrupuleuse exactitude.

Le dompteur ingénieux de *Partisan* et de *Capitaine* réclame toute l'admiration de ses contemporains pour sa méthode, à l'aide de laquelle il se fait fort de dresser un cheval en moins de trois mois. Voyez le malheur; ici encore on lui conteste le mérite de la nouveauté. Le marquis de Newcastle, grand charlatan malgré tout son talent, le marquis de Newcastle trouvait si naturel de dresser un cheval en *deux mois,* qu'il ne daignait pas même s'en vanter. On le voit, le dresser du cheval en quelques semaines est une découverte d'aussi vieille date que les autres, et qu'il faut reléguer dans la catégorie de tous ces airs de manège qui servent d'appendice au livre de M. Baucher, et dont le premier consiste *dans la flexion instantanée et le maintien en l'air de l'une ou l'autre extrémité antérieures, tandis que les trois autres demeurent fixées sur le sol :* est-il besoin de rappeler à M. Baucher que cette flexion n'est autre chose que la *jambette* dont parle Frédéric Grison (3), et de lui apprendre qu'il y a plus de deux siècles les chevaux exécutaient des sarabandes et des ballets (4)?

(1) La Guerinière, *École de Cavalerie,* p. 170, 1 vol.

(2) Id., *ibid.*, p. 131-132.

(3) Voir Frédéric Grison, *l'Écuirie,* liv. II, p. 64.

(4) Pluvinel surtout paraît avoir excellé dans cet art de dresser les chevaux à

Ainsi l'assouplissement de l'encolure et des hanches est un moyen parfaitement connu et employé avec discernement par Newcastle et Pluvinel; Grison et tant d'autres recommandent l'emploi de la jambe opposée au côté vers lequel on tourne; la distinction entre le reculer et l'acculement se trouve mot pour mot dans Newcastle et dans La Gueriniêre; les attaques de l'éperon ne sont que l'exacte copie du *pincer délicat* de Pluvinel; l'éducation complète des chevaux en trois mois se pratiquait, sous Charles II, d'Angleterre, et les airs de *manège* sont la reproduction de tours d'adresse qui n'ont pas moins de six cents ans; et de toutes les inventions de M. Baucher on n'en citerait pas une qui n'ait été découverte ou employée par les anciens professeurs d'équitation. Que penser désormais de la nouveauté d'un pareil système? « Il est juste de dénoncer les plagiaires, observe l'auteur de la *Méthode d'équitation*, mais avant de les flétrir on devrait au moins s'assurer de leur mauvaise foi. » M. Baucher veut-il dire par-là qu'il se croyait de bonne foi l'inventeur de ce que tant d'autres savaient bien avant lui? Mais il faudrait, pour persévérer dans une conviction semblable, que le célèbre écuyer n'eût jamais lu une seule page écrite par les grands maîtres de son art. Autant aimerais-je un avocat qui prétendrait inventer le code. On aurait de la peine à supposer tant d'ignorance chez un homme qui proclame son livre : le *fruit de vingt années* de travail. D'autre part, la question d'ignorance mise de côté, que devient la bonne foi? L'unique moyen de sortir de ce dilemme serait d'accepter l'explication que donnait dernièrement un ami du savant professeur, et de croire à *l'inspiration*

pareilles gentillesses. « Je sçavois de science certaine, raconte à ce sujet Delcampe, que défunct M. de Pluvinel, l'un des meilleurs et le premier escuyer de notre siècle, et qui a le mieux réussi tant à dresser les chevaux que pour la parfaicte éducation de la jeunesse, dressa des chevaux de telle justesse, qu'il les rendit capables de danser des ballets et de changer si à propos leur différent manège, sçavoir les pas, les cadences, et différens airs de manier, selon qu'ils entendoient les divers sons et tons des trompettes et autres instrumens destinez et préparez à cet effect, que elle donnoit autant d'admiration aux spectateurs à voir une chose si extraordinaire des animaux, que de louange d'admiration et de gloire à celuy qui avoit travaillé, ou, pour mieux dire, achevé un ouvrage si peu conneu et si difficile à faire concevoir à nos sens. Cette merveille parust pour la première fois, et jusques ici pour la dernière, dans un somptueux carrousel préparé à signe de gloire et de resjouissance au trophée faict après le mariage de Marie de Médicis, femme d'Henry-le-Grand, en l'année mil six cens neuf, un an à peu près devant la mort de ce grand roy. » (*L'Art de monter à cheval*, par le sieur Delcampe, escuyer de la grande escuirie du roy, 1664, in-12.)

railleuse (1), *à la pensée pantagruélique* de M. Baucher qui, selon son apologiste, est un homme d'esprit comprenant à merveille à quelle condition un succès s'obtient à notre époque et qui ne cherche qu'à se moquer fort agréablement du monde. Et nous avouons que les paroles par lesquelles M. Baucher termine son livre sont de nature à nous faire pencher vers cette opinion : « Il est bien entendu, s'écrie-t-il en effet, que tous les détails d'application qui se rattachent à ces *innovations* sont nouveaux comme elles et m'appartiennent *également.* » On dira ce qu'on voudra, mais il y a sous cette proposition à double sens un grain de fine moquerie qui, pour être latente, ne s'en laisse pas moins saisir et dénoterait au besoin chez M. Baucher l'homme d'esprit qui ne sera jamais dupe de personne pas même de lui.

Puisqu'il est bien démontré que la méthode de M. Baucher ne saurait prétendre à la nouveauté, voyons si, d'autre part, elle peut convenir aux besoins de l'époque où nous vivons. Les amis de l'auteur des *Passe-Temps équestres* accusent ses adversaires de ne rejeter son système que parce qu'il émane de lui et disent : « Si le système Baucher n'est qu'une copie exacte de la méthode des anciens maîtres, et si la méthode des anciens maîtres était bonne, celle-ci doit l'être également. » A quoi nous répondrons qu'il est faux que la méthode nouvelle soit une imitation exacte et intelligente de l'ancienne, et, le fût-elle, M. Baucher l'appliquât-il avec tout l'art et le discernement d'un Newcastle ou d'un Pluvinel, elle ne saurait encore, sous aucun rapport, convenir aux nécessités de notre temps. En effet, sous quel point de vue doit-on envisager le cheval? Avant tout comme moyen de transport, puis comme moyen de guerre, enfin comme moyen d'agrément. Or, la méthode de M. Baucher ne convient point aux chevaux de transport, car elle paralyse la vitesse; elle ne convient pas aux chevaux de guerre, car elle anéantit leurs forces instinctives; elle ne convient pas aux chevaux de luxe, car elle détruit leur vaillantise. Maintenant quel terrain occupera cette méthode, quelle place lui reste? Le terrain d'où elle est partie, la place qu'elle occupait à son début : le cirque. Mais, pour Dieu! qu'elle y reste, et qu'on ne nous étourdisse plus de ces prétendues révélations équestres et de la philosophie de l'équitation (2).

(1) Voir *l'Argus des Haras,* 12e livraison; novembre 1842.

(2) « L'écuyer doit suivre toute la série des phénomènes qui lui font captiver toute l'attention du cheval. C'est ce genre d'exercice, dirigé avec discernement,

Les chevaux ont changé avec l'usage qu'on en a fait. Dans le moyen-âge, ce qu'on demandait surtout à sa monture, c'était la force et la solidité. Le galop, également pénible au cheval et au cavalier, écrasés qu'ils étaient tous les deux sous le poids de leurs armures, ne s'employait que comme une allure exceptionnelle et servait uniquement à fournir une carrière. Et cependant l'équitation du moyen-âge était parfaitement rationnelle en ce qu'elle s'accordait à merveille avec les besoins et les mœurs de la chevalerie. Aussi, jusqu'au XVI[e] siècle, les chevaux normands passèrent en Europe pour les meilleurs au service de la guerre. Sous Louis XIV et plus encore sous Louis XV, la race chevaline se modifia un peu, sans rien abandonner toutefois de ses allures solennelles. L'étiquette cérémonieuse régnait alors au manége comme dans les salons du roi, et, à une époque où deux armées ennemies en présence faisaient échange de politesse avant de s'entr'égorger, la vitesse du cheval ne devait entrer que pour peu de chose dans son mérite. Le grand art de l'écuyer consistait à faire prendre à son cheval les allures les plus élevées et les plus raccourcies. Le trot ne jouissait d'aucun estime, on ne se servait guère que du pas, du petit galop et du piaffer, que M. Baucher affectionne tant. On allait du manége de Versailles à la cour de Marbre (distance d'un demi-quart de lieue) en trois quarts d'heure, et le comble de l'art était de mettre six heures à faire une lieue sur un cheval au galop. On renfermait, on raccourcissait, on ramenait, on rassemblait le cheval que c'était une merveille, au dire des amateurs du temps, merveille assez semblable à ces boîtes musicales qui compriment les symphonies de Beethoven dans un espace de quatre pouces carrés et réduisent à des dimensions microscopiques les chœurs d'*Euryanthe* ou de *Freyschütz*.

Cette méthode, parfaitement en harmonie, du reste, avec les besoins de son époque, ne put se soutenir long-temps et tomba de fait du jour où les relations intimes avec l'Angleterre amenèrent en France une autre race chevaline. Devant les allures fières et libres des *hunters* du Yorkshire, les élèves éclairés de l'ancienne école de Versailles sentirent qu'il y avait autre chose à faire du cheval qu'une *machine se mouvant comme à l'aide d'une ficelle*, ainsi que l'exprime si ingénieusement M. Baucher. Pour la cavalerie réorganisée par l'em-

qui fait d'un écuyer habile un *philosophe,* car le cheval lui suggère maintes réflexions qui le conduisent à mieux connaître l'esprit humain. » (*Passe-temps équestres*, p. 199.) — Voilà un système de philosophie auquel M. Liszt regrettera bien de n'avoir pas pensé.

pereur, pour les chasses qui, de jour en jour, devenaient plus impétueuses, le besoin se faisait sentir d'une équitation plus large dont le but serait d'unir à la dignité et au fini de l'école ancienne les allures allongées et franches, les désinvoltures hardies de la nouvelle manière. La restauration se remonta de chevaux de guerre en Allemagne, de chevaux de luxe en Angleterre, si bien qu'avant peu d'années la race chevaline française, mêlée à des produits du sol étranger, devait cesser d'être propre aux leçons d'autrefois. Le bel avantage, en vérité! d'imposer à une jument, sortie des mains de Chiffney (1), ce gentil tricotage des jambes dont s'acquitte si bien *Partisan*, ou d'imprimer aux flancs d'un étalon hongrois ces petites attaques progressives dont M. Baucher apprécie si hautement les *résultats merveilleux*. Autant vaudrait faire danser *la Gavotte* à Taglioni : tout Paris se rappelle encore la manière dont elle s'en tira.

Le résultat définitif que M. Baucher se propose est l'anéantissement complet des forces instinctives du cheval. Les principaux moyens qu'il emploie pour y atteindre consistent dans l'assouplissement de l'encolure et des hanches, le *ramener* et les attaques progressives de l'éperon. Or, les moyens sont absurdes, et le résultat serait un crime. Comment! paralyser, briser, anéantir les forces spontanées du cheval, et lui substituer les forces du cavalier! Mais, neuf fois sur dix, c'est le contraire qu'il conviendrait de faire, attendu qu'il y a beaucoup plus de chevaux auxquels on pourrait confier un homme, que d'hommes auxquels on peut confier un cheval. Entreprendre sérieusement de détruire les forces instinctives de sa monture, c'est tout simplement prouver qu'on ignore les plus nobles qualités du cheval, ou qu'on est incapable de les apprécier. J'en appelle à tous les hommes aimant sincèrement l'équitation, à tous ceux qui ont jamais poursuivi un cerf pendant six heures au galop d'un cheval rapide et loyal, et je leur demande s'ils échangeraient un seul instant la généreuse ardeur d'une jument *pur-sang*, son obéissance libre, sa franchise vaillante, contre l'action pénible et restreinte du malheureux animal abattu que prépare le système de la destruction des forces instinctives.

J'ai dit que le premier moyen de M. Baucher, l'assouplissement de l'encolure, était parfaitement connu de Newcastle et de Pluvinel, mais que ces écuyers ne l'employaient qu'avec *discernement*. Du temps de Louis XIII comme de Charles II, les allures plus élevées et plus raccourcies demandaient un *ramener* plus parfait du cheval, une po-

(1) Célèbre jockey et *training-groom* anglais.

sition plus renfermée entre les mains et les talons; pour obtenir ces effets, on avait recours au double assouplissement de l'encolure et des hanches. On cherchait à modérer la rapidité du cheval, dont le *dresser* complet se renfermait entre les murs du manège, et dont la destination était de briller dans les carrousels. Cependant aucun de ces illustres professeurs d'autrefois ne conçut l'idée barbare de l'anéantissement des forces instinctives. Pluvinel, tout en assouplissant beaucoup l'encolure du cheval, le faisait pourtant, « en prenant garde de l'ennuyer et d'étouffer sa gentillesse, car elle est aux chevaux comme la fleur sur le fruit. » Et cet écuyer recommande en outre que le cheval exécute *volontairement* et avec *gaillardise* les mouvemens qu'on lui imposera. Il y a certes loin de là à l'*annihilation des forces instinctives*, que M. Baucher annonce en s'écriant : « Quel pas immense nous aurons alors fait faire à notre élève! » Il en est de même du pincer de l'éperon, également mal compris et exagéré! « On augmentera progressivement la force des attaques, dit M. Baucher, jusqu'à ce que le cheval les supporte aussi vigoureuses que possible, sans présenter la moindre résistance à la main, sans *augmenter la vitesse de l'allure ou sans se déplacer, si on travaille de pied-ferme!* » Or, le *pincer délicat* ne doit aider qu'à alléger les hanches du cheval, à le relever ou à l'asseoir; le coup d'éperon, à le porter en avant ou à le châtier; mais à quoi voulez-vous donc que servent des attaques auxquelles l'animal doit rester insensible, des moyens qui, inventés pour développer ses allures, n'augmentent pas d'un iota sa vitesse, et qui, jugés propres à le faire changer de place, ne parviennent pas à le déranger d'une ligne. Dans son beau livre sur les *Origines du Droit français*, M. Michelet rapporte que les anciens rois franks accordaient aux évêques autant de terre qu'ils en pourraient *chevaucher* pendant que le roi faisait sa méridienne; et il ajoute que parfois les saints hommes allaient si vite en besogne, qu'il fallait réveiller le roi, de peur que tout le royaume n'y passât. Avouons que pour un Clovis, un Chilpéric ou toute autre majesté chevelue, c'eût été un homme bien précieux que M. Baucher. Voilà le maître chez lequel une ordonnance royale aurait dû envoyer à l'école tous les révérends prélats. A ce compte, le roi pouvait prolonger sa sieste jusqu'au lendemain, et dormir tout son saoul sans qu'il lui en coûtât davantage.

M. Baucher affirme que l'éducation d'un cheval peut se faire en entier *dans une chambre de douze pieds carrés*, et cela sans *même le faire bouger de place;* système commode s'il en fut, et grace auquel

on pourra désormais, sans sortir de son appartement, se passer la fantaisie d'un *steeple-chase*. Voyez-vous d'ici la cavalcade franchissant les tabourets, les fauteuils et les vases du Japon, et prenant pour clocher la pendule de la cheminée. On suppose peut-être qu'une fois le dresser en place terminé, l'écuyer commence à faire avancer le cheval selon son élan naturel? Non pas certes. « Le *reculer* suit immédiatement ce premier travail ; » et, le croira-t-on, dans son introduction au *Dictionnaire raisonné d'Équitation*, M. Baucher, après s'être étendu sur le travail en place et le *reculer*, ne fait pas même allusion aux mouvemens en avant, qu'il nomme pourtant autre part : « Les mouvemens naturels du cheval. » Jusqu'à présent l'écrevisse seule avait joui du privilége de marcher à reculons.

Le *ramener* excessif de la tête, que prescrit la méthode Baucher, ne laisse pas que de présenter de très graves inconvéniens. Si ce *ramener* exagéré s'obtient naturellement et sans détruire les forces du cheval, vous enseignez à l'animal que vous montez ainsi une défense, vous l'engagez en quelque sorte à s'encapuchonner et lui offrez un appui démesuré sur le mors. Il ne reste donc, pour que le *ramener* puisse se pratiquer sans danger, que de l'obtenir à l'aide des flexions cruelles dont nous avons parlé plus haut. Ramené par de pareils moyens, le cheval demeure dans l'impossibilité de développer ses allures, et de plus il contracte ce défaut contre lequel Frédéric Grison s'élevait avec tant de vigueur, il devient *lasche de col*. Inutile de dire qu'allonger les allures, c'est développer la vitesse, et qu'un cheval ne saurait projeter ses jambes en avant et rejeter en même temps sa tête en arrière. Il suffirait d'examiner un cheval de course se portant sur les épaules et s'en allant la tête au vent, l'encolure tendue, pour apprécier à quelles conditions s'obtient une vitesse extrême. Ici se présente la question de l'équilibre, que M. Baucher paraît comprendre aussi peu que celles du *pincer*, de l'éperon, et du *ramener* de la tête. L'auteur de tant de traités philosophiques sur l'équitation prétend que la *base* de son système consiste dans l'équilibre, où *toutes les forces se contrebalancent*. Or, M. Baucher s'est-il bien rendu compte de ce qu'il entendait par là, et n'a-t-il point aperçu la difficulté nouvelle qu'il se préparait? car, de deux choses l'une, ou toutes les forces se contrebalancent, ou seulement quelques-unes d'entre elles le font, et dès-lors il n'y a plus d'équilibre. Maintenant, chaque fois que toutes les forces d'un corps se contrebalancent parfaitement et à égal degré, il y a neutralisation de chacune d'elles par une autre. En phrénologie, les crânes parfaitement contrebalancés ne sont autres

que les crânes des idiots, et si le parfait équilibre ne devait se rencontrer qu'à cette condition, le cheval serait condamné à une immobilité éternelle. Le mouvement n'est autre chose qu'un déplacement continuel de l'équilibre; ainsi le jockey qui s'incline sur le col de son coursier, et l'homme qui se penche légèrement en arrière pour arrêter sa monture, n'ont ni le même centre de gravité ni le même équilibre. Est-ce à dire qu'ils aient perdu pour cela leur équilibre ou leur centre de gravité? Pas le moins du monde; ils le déplacent, voilà tout. Encore si M. Baucher imitait tant de professeurs illustres, qui savent si bien se garder de pratiquer leurs propres théories! Malheureusement le célèbre écuyer se montre fort logique sur ce point. Aussi, qu'arrive-t-il? Ses chevaux demeurent en place et procèdent d'après toutes les règles d'une équitation stationnaire, immuable, qui est, à vrai dire, la seule nouveauté qu'ait découverte M. Baucher. A force de solliciter également l'arrière-main par les jambes, l'avant-main par la bride, et de vouloir toujours maintenir le centre de gravité au milieu du corps, un pareil système rend les mouvemens progressifs d'une difficulté laborieuse et accoutume forcément le cheval à rester en place, en ne lui laissant trouver que là quelque sentiment de bien-être. Jusqu'à quel point un semblable système peut-il nous convenir? Le sens commun en décidera. Puisqu'il s'en tenait à si minces frais d'imagination, M. Baucher aurait dû au moins tirer meilleur profit des principes qu'il empruntait à ses devanciers. Un si déplorable emploi de bonnes choses paraîtra au moins étrange, et nous rappelle involontairement l'histoire de cet Irlandais arrêté à Londres pour avoir volé six mouchoirs de poche. On visita son domicile et on trouva les foulards, mais cousus ensemble et montés en parapluie.

M. Baucher se trompe évidemment lorsqu'il soutient qu'à aucune époque on ne s'est aussi généralement occupé d'équitation que de nos jours. Il lui suffirait en effet d'ouvrir les mémoires des deux ou trois derniers siècles, ou de parcourir le moindre traité des grands maîtres passés, pour se convaincre de cette vérité : à savoir que sous Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, il était au moins permis à un gentilhomme de ne pas savoir lire et surtout de ne pas savoir écrire, mais qu'il n'avait en aucune façon le droit de ne pas savoir parfaitement monter à cheval. L'équitation n'est donc point un art que l'on puisse inventer de nos jours, et, pour que ce grand art refleurisse et se développe selon les nécessités du temps, il convient de recourir aux hommes qui en ont fait une étude sérieuse et qui, possédant à

fond la tradition, savent n'en user que sobrement. La France compte encore quelques élèves de l'ancien manège de Versailles, et il n'est pas nécessaire d'être un homme de cheval pour connaître le nom de M. le vicomte d'Aure. Dans une brochure fort remarquable, et dont nous aimerions à citer davantage, un officier de notre jeune armée, parlant du rétablissement, sous la restauration, de l'ancienne école de Versailles, définissait ainsi dernièrement la manière du noble écuyer : « Bientôt les effets de ce retour si heureux furent sensibles, de savans disciples sortirent encore de cette école autrefois la première du monde. M. le vicomte d'Aure parut, et l'on admira en lui l'heureux héritier de toute la science du vieux d'Abzac, son maître. Alors l'équitation sembla sauvée, car M. le vicomte d'Aure réunissait le rare assemblage de qualités naturelles et de principes acquis par le travail. C'était l'organisation la plus heureusement douée, instruite par la doctrine la plus savante; c'était le génie développé par l'art (1). »

M. Baucher se fait une singulière illusion lorsqu'il s'imagine avoir créé une méthode nouvelle, tandis que, s'il fallait l'en croire, M. d'Aure, lui, représenterait les idées anciennes, surannées. Or c'est exactement le contraire qu'il convient de dire, et l'innovation en cette affaire vient entièrement de l'élève du vicomte d'Abzac : « Nous avons l'avantage aujourd'hui, dit l'ancien écuyer commandant du manége de Versailles, de pouvoir prendre à chaque école ce qui peut être appliqué avec fruit à la nôtre. C'est pour cela qu'en raison des chevaux nous devons emprunter à Grison sa brutalité, à Newcastle et à Pluvinel leurs moyens d'assouplissement, à La Guerinière sa finesse et sa régularité, à d'Abzac la justesse et l'énergie, à notre époque la vigueur et le décidé. » C'est en s'appropriant avec un tact merveilleux tout ce que les maîtres d'autrefois avaient d'excellent et d'heureux, en écartant tout ce qui ne pouvait nous convenir dans leur méthode, que M. d'Aure est parvenu à former le seul système capable de relever aujourd'hui l'équitation française. Si l'exemple de M. Baucher ne nous effrayait pas un peu, et si nous ne craignions d'abuser de l'expression philosophique, nous donnerions volontiers à la méthode de M. d'Aure le nom d'équitation éclectique. Grace à lui, en effet, l'équitation française peut s'agrandir

(1) *De l'Équitation militaire,* par M. le comte Maximilien Caccia, lieutenant au 9e hussards. Brochure dédiée au maréchal Soult.

et se développer désormais à son aise sans devoir renoncer pour cela à ses origines classiques (1).

Deux forces, chacun le sait, portent le cheval en avant, la force d'attraction et la force d'impulsion; la première résidant dans l'avant-main, la seconde dans les hanches et le train de derrière. Pour qu'un cheval se porte en avant avec franchise, pour que sa tête se place, qu'il soit juste, hardi, loyal, la première condition est de le mettre *sur la main.* Pour mettre un cheval sur la main, pour lui faire *goûter le mors,* il convient d'agir d'abord par les jambes, pour offrir ensuite par la main l'exacte quantité de soutien qu'exigera la sensibilité du cheval. Poussé par les talons, sollicité par les hanches, le cheval ne peut manquer de rechercher lui-même l'appui du mors, et il ne placera bien sa tête que lorsqu'il aura trouvé le juste degré de soutien qu'il lui faut et dont le tact du cavalier devra l'avertir à l'instant. Puisque, à mesure que le cheval augmente de vitesse, sa tête s'éloigne du centre de gravité, il va sans dire que plus ses allures se développent, plus il faudra lui prêter l'appui du mors que d'instant en instant il recherchera davantage, obéissant à cette loi d'im-

(1) Venus l'un avant, l'autre après Pluvinel, Grison et La Gueriniere présentent entre eux certains traits de ressemblance et répondent tous les deux davantage aux exigences de notre temps. Grison vivait dans un temps où les tournois étaient de mode, et où le maniement des armes et les évolutions du combat singulier exigeaient que le cheval fût dressé de façon à ce qu'il exécutât avec facilité tous les mouvemens requis et n'eût pas besoin d'être resserré et travaillé sans cesse par les mains et les jambes du cavalier. « Et vrayement, dit Grison, à juste cause les Latins ont appelé le cheval *Equus,* qui ne signifie autre chose que juste pource que il faut que le cheval soit en tout et partout juste, etc. » On comprend dès-lors pourquoi Grison, qui voulait au besoin pouvoir compter sur les forces de sa monture, exigeait avant tout que les chevaux fussent *fermes de col.* Ce que les tendances guerrières de son époque amenèrent de franc et de hardi dans la méthode de Grison, le raffinement des races chevalines le nécessita dans le système de La Guerinière. La mort d'Henri II mit fin aux tournois, qui se changèrent aussitôt, sous Pluvinel et Newcastle, en carrousels, dans le manège du roi; et plus tard, du temps de La Guerinière, les carrousels cédèrent la place aux chasses. « Ce n'est point dans les bornes d'un manège, dit l'auteur de l'*École de Cavalerie,* qu'il faut toujours tenir un cheval qu'on dresse pour la guerre ou pour la chasse : il faut l'exercer souvent en pleine campagne, afin de l'accoutumer à toute sorte d'objets, et de lui apprendre aussi à galoper sûrement sur toute sorte de terrains, comme terres labourées, terrains gras, prés, descentes, montagnes, vallons, bois. » Depuis La Guerinière, la race chevaline est devenue encore beaucoup plus fine, plus légère et plus allongée dans ses allures; il en résulte que ce qui, de son temps, pouvait convenir comme exception, du nôtre, devient presque nécessaire comme règle générale.

pulsion qui fait qu'un jockey de course en arrive jusqu'à prêter un poids de deux cents livres à sa monture. — Telle est en peu de mots la base du système dont M. d'Aure a si bien compris la simplicité rationnelle, système fait pour écarter de l'équitation les obscurités inutiles, pour contraindre le cheval à une obéissance parfaite, et en même temps pour l'aider à développer toutes ses qualités naturelles.

Le plus haut point auquel puisse atteindre un écuyer vraiment artiste est, selon l'ingénieuse expression de M. d'Aure, l'improvisation, la divination instantanée et l'exploitation heureuse de toutes les forces, de toute l'intelligence que la nature a accordées au cheval. On voit combien peu ces idées larges et poétiques se rapprochent de l'équitation restreinte et passée de mode du cirque. M. Baucher, lui, ne fait de l'équitation qu'à point nommé. Il monte des chevaux dressés, brisés, rompus, habitués à répéter tous les soirs, aux sons de la même musique, dans la même enceinte exiguë, les mêmes petites gentillesses fort mignonnes sans doute, mais qui, lorsqu'on se rappelle la date de leur invention, ressemblent quelque peu aux aimables radotteries d'un vieillard, au menuet séculaire de M. de Fontenelle par exemple. M. Baucher pose en principe qu'il est impossible d'exécuter de prime-abord sur un cheval ignorant quelques-unes des hautes difficultés de l'équitation; or ces difficultés, ces *pas* de l'ancienne école, dont on doit cependant être maître, il faut savoir les faire exécuter sans préparation aucune au coursier le plus ombrageux, le plus timide, le plus neuf. C'est à quoi M. d'Aure s'entend à merveille, et quand l'écuyer du cirque lui reproche, dans une de ses nombreuses brochures, de regarder le cheval *comme une pâte molle qui, dès les premiers mouvemens, ne présentera aucune résistance*, il serait facile de répondre que peut-être M. le vicomte d'Aure a certaines raisons, que ne soupçonne pas le dompteur de *Buridan*, pour envisager comme nulle toute résistance de la part du cheval. Conçoit-on, après cela, que M. Baucher s'étonne à tout propos que des écuyers de la trempe de M. d'Aure dédaignent d'assister aux *essais nombreux et solennels qu'il a faits dans Paris même?* Et franchement, pour quelle raison y assisterait-on? Croyez-vous que Rossini ou tout autre maître retirât grand profit du cours de M. Delsarte, qui, lui aussi, au petit galop de son style suranné, met une heure à faire le tour d'un morceau de Lulli ou de Rameau?

Un des grands avantages du système de Versailles, tel que l'a modifié M. d'Aure, consiste en son extrême simplicité, en sa clarté limpide et dégagée de tout attirail pédantesque. Quelques pages suffisent

pour en exposer la théorie, quelques mois pour en acquérir la pratique. Du reste, la science infuse de M. Baucher s'offusque très plaisamment de la manière simple et rationnelle dont procède ce système. Il est vrai que la méthode de M. d'Aure ne s'occupe ni du cours des astres, ni de la philosophie de l'humanité, et traite son sujet avec netteté, bon sens et précision, sans se permettre aucune de ces digressions dithyrambiques où se complaît M. Baucher, toujours si empressé de faire intervenir la loi et les prophètes dans une question d'écurie, et de parler de Dieu à propos de bottes : « *On a beaucoup parlé de rassembler comme on a parlé de Dieu et de tous les mystères impénétrables à la perception humaine* (1)! » A la bonne heure, voilà qui s'appelle manier le style hippique et raisonner cheval en philosophe! L'écuyer du Cirque s'étonne qu'on prenne la peine d'expliquer à l'élève ce qui constitue la différence des allures, et voudrait qu'on fît tout de suite de la haute école, comme M. Jourdain faisait de la prose sans s'en douter. Cependant il faut bien commencer par le commencement; M. Baucher est un humaniste trop distingué pour vouloir jamais placer la péroraison avant l'exorde, et, s'il lui venait à l'idée un jour d'inventer le carré de l'hypoténuse comme il a si heureusement inventé le cheval, le savant professeur n'y arriverait qu'en passant par ce qu'il traiterait à coup sûr de puérilités absurdes, à savoir la définition des points et des lignes.

En supposant que le gouvernement et l'administration de la guerre persistassent dans leur indifférence à l'égard de l'équitation en France, il y aurait toujours profit à adopter un système d'une simplicité telle qu'il mettrait en deux ans nos officiers de cavalerie en état de sortir de Saumur avec tous les avantages d'une bonne éducation équestre. « Il est constant, dit La Guerinière, que le succès de la plupart des actions militaires est dû à l'uniformité des mouvemens d'une troupe, laquelle uniformité ne vient que d'une bonne instruction, et qu'au contraire, le désordre qui se met souvent dans un escadron est causé ordinairement par des chevaux mal dressés ou mal conduits. » Où la trouver aujourd'hui, cette uniformité nécessaire? Et cette bonne instruction, où s'est-elle réfugiée? Qu'on examine nos régimens, et qu'on dise ensuite s'il n'est point rare de trouver dans le même peloton deux hommes placés à cheval de la même manière; et, pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, citons à l'appui de nos paroles ce passage de la brochure de M. le comte Max. Caccia, officier de

(1) Voir la *Méthode d'Équitation* de M. Baucher, p. 94.

hussards, et critique bien compétent en pareille matière : « Si la cavalerie de l'empire avait le vice de comprendre deux modes différens de monter à cheval, aujourd'hui ce ne sont plus deux écoles que renferme l'instruction d'équitation de notre cavalerie, mais autant de manières qu'il y a de variétés dans les conformations du corps humain. Ce n'est plus le coup-d'œil imparfait résultant de deux genres différens; dans la position du cavalier à cheval, c'est le misérable et ridicule assemblage d'un nombre infini de positions entièrement opposées entre elles. Sous l'empire, il y avait une différence bien établie entre la position d'un cavalier de grosse cavalerie et un cavalier d'arme légère. Aujourd'hui, elle n'existe plus; les mêmes principes sont applicables à toutes les armes, c'est-à-dire que chacun se place comme il l'entend; carabiniers, lanciers, hussards, ces distinctions n'existent plus, et vous voyez l'homme de six pieds plié en deux, raccourci, raccroché, les genoux dans les fontes, les éperons dans les sangles, tandis qu'il n'est pas rare de rencontrer un cavalier de cinq pieds trois pouces renversé sur sa palette, les jarrets tendus, les étriers sur le coude-pied, les éperons dans les épaules du cheval, et les pointes du pied au niveau du nez de sa monture. » On objectera peut-être que le système stratégique est changé en France, et que l'empereur se vantait surtout des batailles gagnées sans cavalerie. Mais puisque la cavalerie forme encore une partie importante de notre armée, on devrait ne pas être réduit à remarquer sur dix hommes celui qui sait manier son cheval, sur cent celui qui sait se servir avec aisance de ses armes; il conviendrait de s'efforcer de remédier à ce désordre universel, à l'irrégularité des alignemens, à cette préoccupation générale qui précède une charge. Pour porter remède à ce mal évident, irrécusable, il est encore plus besoin de conseils que d'argent. Tous les manèges du siècle de Louis XIV serviraient de peu si on ne trouvait en même temps des hommes capables d'apprendre à nos troupes l'équitation qui leur convient. Dieu merci! de pareils professeurs ne manquent pas en France, mais, je le répète, il faut les chercher ailleurs qu'au Cirque.

On s'étonne que l'art des Pluvinel et des La Guerinière tombe en décadence, lorsque cet art chez nous n'a plus d'asile. En quel lieu la tradition, dépossédée de son conservatoire de Versailles, s'installera-t-elle désormais? Du jour où le grand art abandonne la place, les exploitateurs s'en emparent; il y avait le manége de Versailles, subventionné par la couronne, il y a aujourd'hui le Cirque, subventionné par une multitude désœuvrée dont il est fort

douteux que les connaissances en matière de cheval se haussent jusqu'à savoir distinguer l'équitation de la voltige. M. Baucher, en homme dévoué à ses principes, à son art, n'a pas craint de descendre dans l'arène, et d'appeler la publicité du théâtre au secours de sa théorie; de là le bruit passager qu'on en a fait, l'espèce de notoriété où elle s'est maintenue; avec M. Baucher, le virtuose donne au professeur les moyens d'établir son système, le cirque nourrit l'école. Or, tout ceci n'est et ne saurait être qu'une exception qui disparaîtra sans laisser de traces, du jour où M. Baucher cessera de faire partie de la troupe équestre de Franconi. En effet, en supposant que cette méthode, dont nous avons essayé de démontrer le vide et le néant, fût la doctrine par excellence, la révélation suprême, que l'on dit, comment se perpétuera-t-elle après son inventeur? Lequel entre les disciples du grand homme se chargera de la transmettre aux mêmes conditions? Sera-ce M. le comte de B... ou M. le marquis de N... qui voudront accepter l'héritage dramatique de M. Baucher, et les mêmes hommes qui, dans leur zèle et leur amour de l'art, n'hésiteraient pas un seul instant à soutenir de tous leurs efforts un institut royal et sérieux, consentiraient-ils jamais, pour la plus grande gloire d'une méthode, à s'enrôler dans une troupe équestre, et à donner au public ces carrousels pittoresques du Pecq, où M. Baucher figurait sous le costume du marquis de Newcastle, et M. Franconi sous la perruque de La Guerinière? Sans vouloir précisément la restauration du manège de Versailles, n'est-il pas permis de souhaiter qu'en dehors de la spéculation et du calcul industriel, un établissement se fonde sous les auspices de l'autorité supérieure, destiné à servir de points de ralliement à tout ce qui reste aujourd'hui de la tradition des grands maîtres? Pourquoi, dans la France du XIXe siècle, un art qui intéresse si vivement l'avenir de notre jeune armée serait-il donc plus déshérité que l'art musical ou dramatique? Pourquoi l'équitation n'aurait-elle pas chez nous, elle aussi, son conservatoire?

UN OFFICIER DE CAVALERIE.

CRITIQUE HISTORIQUE.

COUTUMES DE BEAUVOISIS
DE PHILIPPE DE BEAUMANOIR,
PUBLIÉES PAR M. BEUGNOT.[1]

La France féodale se résume tout entière, mœurs, institutions, principes, dans les *Coutumes de Beauvoisis,* dont M. Arthur Beugnot vient de donner une savante édition. Il n'est pas, selon nous, de monument historique où se trouvent mieux exposées, mieux définies, les relations publiques ou privées qui, au XIIIe siècle, subsistaient entre les hommes libres et les hommes de condition serve, entre les vieilles seigneuries et les jeunes municipalités, entre le roi et ses grands vassaux. On remarquera sans doute que nous ne nommons pas ici le clergé; mais, à l'époque où l'on rédigea les *Coutumes de Beauvoisis,* le clergé, dont on a, depuis cinquante ans environ, singulièrement dénaturé l'histoire, déchu de la faveur colossale qui plaçait, avant Charles Martel, ses abbés mitrés et ses évêques au-dessus des *antrustions* et des *leudes,* obligé de fournir son contingent à la guerre et d'assister le suzerain dans ses cours de justice, soumis au droit de *régale* et au droit de gîte, comme les gens de roture, pillé par les barons, mollement défendu par le roi trop occupé à se défendre lui-même, exploité par ses vidames; le clergé, dans toutes les luttes qui avaient pour objet la liberté civile et la liberté politique, suivait à vrai dire la fortune du tiers-état naissant. C'étaient là des souvenirs religieusement gardés par les curés bretons et angevins de l'assemblée constituante, qui, dès le 13 juin 1789, sept jours avant le serment du jeu de paume, allèrent se ranger sous la bannière de Bailly et de Mirabeau(

Nous reconnaissons vivement le soin que M. Beugnot a pris de remettre en lumière les travaux du profond auteur des *Coutumes de Beauvoisis.* Montesquieu, en adoptant pour guide Philippe de Beaumanoir à travers le dédale des anciennes institutions françaises, lui avait déjà restitué la plus grande

(1) Chez Renouard, rue de Tournon.

14.

partie de sa gloire; il serait heureux que le même culte pût être rendu à la mémoire de tous les esprits éminens qui, sous la troisième race, accomplirent une si vaste régénération sociale par la seule force de la loi.

La restauration de la justice par le roi Louis IX, tel est le problème autour duquel, dans le livre de Beaumanoir, se groupent les évènemens qui, de Philippe-Auguste à Louis XI, ont préparé ou consommé la réorganisation de la société française. Les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de France étaient gouvernées, sous la première race, par la loi romaine et par les diverses lois des barbares qui vinrent successivement s'y établir. C'est le caractère particulier de ces lois qu'elles n'étaient point, si l'on peut s'exprimer ainsi, attachées au territoire : le Franc était jugé par la loi des Francs, le Romain par la loi romaine, le Bourguignon par la loi des Bourguignons. Bien loin que les nations conquérantes songeassent à rendre leurs lois uniformes, ils ne pensèrent pas même à les imposer aux peuples vaincus. Longtemps avant la conquête, il en était absolument de même, au-delà du Rhin, chez les tribus à demi sauvages qui se réunirent et se liguèrent pour repousser les légions de César. Le droit romain ne tarda pourtant pas à se perdre dans les terres de la domination franque, ce qui s'explique par l'intolérable inégalité qui, dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre politique, subsistait, en vertu des lois salique et ripuaire, entre les Francs et les Romains. Mais devant la barbarie triomphante, qu'est-ce donc qui pouvait se maintenir et durer? L'époque arriva bientôt où les grandes lois franque et bourguignonne tombèrent elles-mêmes en désuétude. Établies dans le principe pour des fiefs viagers, accordés à titre précaire, ces lois se trouvèrent nécessairement insuffisantes, quand, pour ces mêmes fiefs, les ducs et les comtes obtinrent le privilége de l'hérédité. Comment une seule loi générale eût-elle pu gouverner cette France remuante divisée en une foule de petites seigneuries assujéties à la seule dépendance féodale, qu'il faut bien se garder de confondre avec la dépendance politique? C'est à ce moment que surgirent ces innombrables coutumes locales qui, avant 1789, morcelaient le sol de l'ancienne France d'une façon si déplorable, de province à province, de comté à comté, de l'une à l'autre ville, de l'une à l'autre seigneurie. « Je ne crois pas, dit Beaumanoir, que dans tout le royaume il y ait deux seigneuries qui soient régies par la même loi. » Tant que les lois conservèrent une ombre d'autorité, les coutumes locales furent tout simplement appliquées dans les circonstances qui n'étaient ni réglées ni prévues par les lois générales; quand la suzeraineté du roi ne fut plus qu'un vain nom honni et conspué sur tous les points du territoire, à tous les degrés de la brutale et gigantesque hiérarchie qui étreignait le pays entier, elles finirent par anéantir jusqu'aux derniers vestiges de ces lois.

Rien de plus monstrueux, au premier aspect, que les principes suivant lesquels se fonda, s'étendit, se constitua ce droit bizarre : rien au monde, pourtant, ne paraîtra plus logique, si l'on étudie les vieux instincts des peuples qu'il a gouvernés. L'ignorance, qui, du xe siècle à la fin du xiiie, en-

veloppa tous les rangs, toutes les classes, relégua dans les monastères les arts et les sciences, et fit tomber l'usage de l'écriture jusque dans la cour des plus hauts barons, l'ignorance entraîna rapidement le discrédit absolu des lois écrites. Ce discrédit eut pour effet immédiat de simplifier la procédure civile et criminelle, qui, dès le commencement du x[e] siècle, se réduisait aux fameuses preuves par la croix, par l'eau froide, par l'eau bouillante, et au combat judiciaire, lequel, au XII[e], prévalut sur ces preuves même, et fut admis à l'exclusion de tout autre *jugement de Dieu*, dans toute sorte de contestation et de procès, par l'immense majorité vivant sous la domination des Francs.

Le régime du combat judiciaire ne pouvait, on le conçoit, comporter l'appel tel que l'établissent les lois romaines et les lois modernes : nous voulons dire le recours à une juridiction supérieure, chargée de reviser l'arrêt d'un tribunal inférieur. C'est là pourtant une garantie si naturelle et si nécessaire que les arbitres du combat se virent contraints d'y suppléer; mais ils y suppléèrent à leur manière et en se conformant à l'esprit qui avait présidé à l'institution même du combat. Quand le juge avait formulé la sentence, la partie qui n'acceptait point son jugement le déclarait méchant et calomniateur : c'était le juge lui-même qui alors prenait les armes et soutenait par la voie du duel la validité de l'arrêt contesté. De toutes ces coutumes bizarres, c'était là, sans aucun doute, la plus monstrueuse. Eh bien! ce fut de celle-là précisément que résultèrent les lois civiles qui, de Louis IX à Louis XI, prévalurent sur de si barbares institutions. A l'autorité royale renaissante il ne fallait qu'une occasion pour enlever le droit de justice aux seigneurs : on va voir s'il était possible que cette occasion se présentât plus commode et plus favorable; on va voir avec quelle énergie, avec quelle habileté, quelle persévérance, et en définitive, avec quel succès les hommes, pour la plupart supérieurs, qui, durant cinq siècles, occupèrent le trône de France, revendiquèrent et ressaisirent le plus glorieux attribut de leur couronne. C'est là toute une histoire qui peut se résumer et s'expliquer en très peu de mots : ce juge tenu de se battre contre le plaideur mécontent, c'était le seigneur du fief lui-même; se battre contre son seigneur, c'était un cas de rébellion flagrante, c'était évidemment se mettre en état de félonie. Plus intéressé que tout autre à prévenir un si grand scandale, le seigneur se fit remplacer par des pairs ou des baillis. Sous cette obligation impérieuse fléchirent les juridictions d'une foule de seigneurs de troisième et de second ordre qui se virent hors d'état d'entretenir une cour ainsi composée. Les fiefs demeurant sans cour de justice, les vassaux usèrent, pour *défaut de droit*, d'un privilége que leur concédait le principe de la hiérarchie féodale. Ils recoururent au suzerain le moins éloigné, et de proche en proche, par la voie des appels successifs, au plus puissant suzerain, au roi lui-même, qui, en fort peu d'années, évoqua un grand nombre d'affaires à son conseil. Le seigneur appelé devant le roi était d'abord contraint de se présenter en personne : sous le prétexte apparent de ménager sa dignité, et en réalité pour avoir meilleur

marché de ses prétentions, il fut établi que, sur ce point également, il pourrait se faire remplacer par un bailli. Plus tard, quand les appels se furent multipliés, on le dispensa d'envoyer le bailli au tribunal du suzerain, et l'affaire ne se débattit plus qu'entre le roi et les plaideurs. Dans les premiers temps, le suzerain devait ordonner le combat entre le bailli et la partie appelante; mais le combat n'était qu'une coutume de nature essentiellement locale; en dehors des circonstances qui le précédaient ou le suivaient dans les lieux où il faisait preuve, ce n'était plus qu'une loi sans force, une loi sans motif, sans moralité. Saint Louis eut peu de peine à y substituer la procédure par témoins, suivant des règles que définirent avec un soin minutieux les savans conseillers de ce grand roi. Ce fut comme une révolution qui, avant la fin du règne, avait enfanté déjà une jurisprudence complète. Pour aider aux progrès de cette révolution, une des plus fécondes qui aient remué le royaume, saint Louis fit traduire en langue vulgaire et répandre à profusion les codes de Justinien et de Théodose; il emprunta des textes, des dispositions, des principes aux lois les plus célèbres, aux lois romaines, aux lois canoniques, aux décrétales; la justice devint une science, la plus haute et la plus imposante, mais en même temps la plus ardue et la plus difficile. Ceux des seigneurs qui avaient jusque-là résisté aux innovations et aux réformes, trop ignorans pour soutenir la moindre lutte intellectuelle, ouvrirent d'eux-mêmes leurs cours de justice aux baillis royaux, qui peu à peu s'installèrent dans l'immense majorité des châtellenies. Puissamment secondée par le bon sens du peuple, l'action du roi, qui naguère s'exerçait timidement et d'une façon indirecte, se montra bientôt à découvert et rayonna de toutes parts : ce fut au nom du roi que se redressèrent les torts, de l'un à l'autre bout de la France, au nom du roi que se jugèrent les différends civils et les procès criminels. Mais ce n'était point assez encore : pour qu'une si vaste et si légitime conquête pût se compléter et s'affermir sans la moindre contradiction de la part des barons et des comtes, ce fut au nom du roi que l'on réclama le redressement de ces torts, au nom du roi que s'instruisirent les affaires civiles, au nom du roi que les crimes furent recherchés et punis. C'était du premier coup fonder cette admirable institution de la partie publique, qui n'a rien d'analogue dans les civilisations précédentes, pas même dans la civilisation romaine, et qui, en ce moment, se trouve dans les mêmes conditions que sous le règne de Louis IX.

Nous avons insisté sur des lois qui, au moyen-âge, avaient un caractère purement civil ou politique : on nous permettra de laisser à l'écart ces atroces lois criminelles dont, au nom de l'humanité, avant même qu'elles eussent disparu de nos codes, Diderot réclamait l'anéantissement absolu en des termes si énergiques et si éloquens. « Pourquoi donc conserver, s'écriait-il, ces monumens de la cruauté de nos pères qui consternent les ames honnêtes, et où le méchant peut au besoin s'inspirer ? Je connais toute la puissance, ou, pour mieux dire toute la faiblesse de la curiosité humaine; mais la pâture est ici trop hideuse; il y a déjà bien long-temps qu'elle devrait en être rassasiée. »

Diderot comparait ces lois à des bêtes féroces, et les livres poudreux qui les renferment à des déserts où il faudrait pour toujours les reléguer. Il est certain, pour épuiser la comparaison de Diderot, que, de nos jours même, on éprouve comme un saisissement d'effroi lorsqu'en feuilletant ces codes lugubres, on entend ces lois mortes gronder et menacer encore, et condamner au gibet, à la roue, au chevalet, à la claie, aux tenailles rougies, aux brodequins de fer, à la grande et petite estrapade, à tous les genres de supplices et de tortures; on oublie qu'une révolution leur a ôté la griffe et ne leur a laissé que le rugissement.

Les coutumes recueillies ou commentées par Philippe de Beaumanoir concernent pour la plupart des actes purement civils, comme les testamens, les ventes, les donations, les mariages; les unes et les autres, pourtant, soulèvent un intérêt véritablement historique; on en conviendra sans peine, si l'on songe que tous ces actes se groupent à l'entour de la grande question sociale qui, à dater du XIIe siècle, remua le plus douloureusement notre vieille France, et qui, à certains égards, est demeurée, au fond de nos provinces, dans la situation où l'a laissée Beaumanoir. Nous voulons parler du partage et de l'administration du sol dans les communes, qui, à l'époque où écrivait l'illustre jurisconsulte, avaient tout au plus cent cinquante ans. En accordant la liberté à leurs serfs, les seigneurs leur eussent fait un présent bien funeste si, pour les mettre en état de pourvoir à leur subsistance, ils ne leur avaient abandonné une portion de leur territoire. Tout à côté des concessions, d'immenses terrains s'étendaient, montagnes couvertes de bois ou plaines en friches, que les barons se réservaient pour leurs chasses, et qui, d'ordinaire, environnaient le manoir seigneurial. Eh bien! de notre temps, encore que la révolution ait tout balayé, seigneurs et priviléges de chasse, et qu'avant cette même révolution, ces terrains soient devenus la propriété légitime des communes, ils présentent un aspect plus déplorable peut-être que dans les plus beaux jours des captals de Buch et des sires d'Albret. Il n'est pas rare, si vous parcourez nos campagnes, qu'après avoir traversé des fermes et des métairies livrées à la culture la plus active, la plus variée, la plus intelligente, vous rencontriez de vastes landes ouvertes de tous les côtés, battues par les passans comme les grandes routes, et dans lesquelles végète péniblement une herbe sèche, rousse, insipide, dont les troupeaux veulent à peine quand ils ont faim. Le niveau de ces *vacans* (1) est détruit par l'action des pluies et des eaux courantes; de fétides odeurs s'exhalent des mares verdâtres qui les coupent dans tous les sens et où croupissent les débris des ciguës et des ajoncs. Depuis des siècles, le sol y a perdu ses qualités les plus précieuses : les plantes meurent jusqu'à la racine sous les cailloux qui s'y amoncellent, sous les pieds des animaux qui les foulent et les bouleversent à toutes les saisons de l'année. Ces terrains contrastent, par leur étendue, avec

(1) C'est le nom énergique donné à ces terrains dans les chartes du moyen-âge, et que la langue du peuple a conservé.

la médiocrité des propriétés particulières, si morcelées, en certains départemens, que les paysans ne songent pas même à clôturer leurs champs et leurs prairies, et ne les reconnaissent dans les plaines qu'à la différence des cultures. Un contraste plus affligeant encore, c'est que beaucoup s'étendent le long des rivières, aux flancs les mieux exposés des ravines, aux plus commodes penchans des montagnes, tandis que, par des sentiers à pic, de malheureux villageois, dans les Pyrénées et les Alpes, grimpent courageusement jusqu'aux plus hautes crêtes, pour semer quelques grains de maïs dans les aspérités des versans, dans les fentes des rocs, au bord des précipices, à deux pas des neiges qui ne fondent jamais. Voilà, — si vous exceptez les forêts dont la situation est prospère, mais autour desquelles fait bonne garde une grande administration spéciale, presque toujours en guerre avec les populations, — voilà l'état où se trouvent les biens communaux.

L'histoire des *vacans* se lie étroitement et par des souvenirs poétiques à l'histoire de nos vicissitudes municipales. C'est le théâtre de nos légendes les plus terribles ou les plus gracieuses; c'est là que nous ramènent, au moins dans nos provinces méridionales, nos traditions les plus vieilles et les plus respectées. C'est à l'entour de leurs fontaines que, de nos jours même, à la brune, le montagard entrevoit les danses des fées druidiques; c'est dans leurs fourrés et leurs clairières que le saint du pays accomplit ses miracles et ses pénitences; c'est au fond de leurs grottes, dont les abords se hérissent, comme les châteaux démantelés, de créneaux et de machicoulis en ruines, que se réfugièrent les derniers Albigeois; et l'on dirait, par les nuits d'orage, que l'on entend encore l'imprécation romane des proscrits qui s'y entr'égorgèrent pour échapper aux horreurs de la faim, quand l'entrée en fut murée par les soudards de Montfort ou les archers de Montluc. Il n'est pas une de ces landes que l'ennemi de religion et de race, Normand ou Anglais, Visigoth ou Maure, n'ait rougie de son sang; et, çà et là, que de beaux champs de bataille où la faulx des manans en jacquette humilia la fierté du baron et de ses hommes d'armes! Il y aurait tout un livre à faire, et un livre curieux assurément, pour raconter comment les vacans ont échappé à la domination féodale, soit en vertu de concessions de la part des seigneurs, soit en vertu de rachats sollicités par les communes ou imposés par de grandes familles nécessiteuses à l'époque des croisades et des guerres lointaines, soit enfin à la suite des immenses réformes accomplies dans la nuit du 4 août 1789. Remarquons en passant que les concessions volontaires n'ont jamais été plus nombreuses que sous le règne de Louis XV; à cette époque désolée par tant de maladies épidémiques, tant de convulsions européennes et de séditions intérieures, tant d'excès politiques et de prévarications administratives, les derniers des seigneurs, pris au dépourvu par la philosophie nouvelle, en adoptaient les maximes avec franchise, ou du moins en prenaient les dehors. Une chose vraiment singulière, c'est que leur générosité coûte cher aujourd'hui aux descendans de ceux qui en ont profité; en concédant les terrains vagues, les seigneurs faisaient un acte de propriété plus formel que lorsqu'ils rece-

vaient une simple et modique redevance; l'abandon d'une partie de ces terrains rajeunissait, pour ainsi parler, les droits qu'ils pouvaient avoir à ce qu'ils ne concédaient pas. Leurs enfans se sont prévalus de ce fait, et il y a de notre temps bien des communes où ils revendiquent tout ce qui n'est pas compris dans le cadastre renfermant l'indication précise des lots de terre abandonnés par leurs ancêtres aux serfs émancipés. Les communes, on n'aura point de peine à le croire, n'admettent pas ces prétentions exorbitantes. Peut-on céder quand on a pour soi des révolutions? La querelle s'échauffe, on s'anime de part et d'autre, et très souvent ces altercations ardentes entraînent les plus condamnables atteintes à la propriété particulière et à la sûreté personnelle. On dirait des épisodes de la grande lutte qui se livrait entre les vieilles seigneuries et les municipalités naissantes sous le roi Philippe-le-Long.

Pour enrichir des communes entières, il suffirait, nous en sommes convaincu, de livrer la majeure partie de ces terrains à la culture. Cela fut péremptoirement démontré sous l'empire, mais dans des proportions trop restreintes, par l'exemple d'un petit nombre de communes, qui ne doivent leur prospérité présente qu'aux défrichemens autorisés par le conseil d'état, sur l'invitation expresse de Napoléon. N'est-ce pas une chose étrange que, depuis la révolution de juillet, ces défrichemens aient été suspendus? Mais dans celles de nos provinces où, comme nous l'avons déjà dit, la question remonte aux plus mauvais jours du XIIIe et du XIVe siècles, dans les pays sans industrie et sans commerce, réduits pour toute richesse, comme les pays de montagnes, aux productions naturelles du sol, il est urgent, il est indispensable que les travaux soient repris. Il n'y a pas en France de populations aussi malheureuses que les populations des montagnes; ceux qui ont parcouru les Alpes, les Cévennes, les Pyrénées surtout, ne nous démentiront pas. C'est sur les montagnards que pèsent le plus durement nos lois fiscales, nos lois de douane, nos lois forestières, nos lois prohibitives de toute espèce : on pourrait presque affirmer que, depuis la révolution de 1789, la condition matérielle des paysans de l'Ariége et des districts supérieurs de la Haute-Garonne, des Hautes-Pyrénées, des Pyrénées-Orientales, ne s'est pas sensiblement améliorée. Sous la restauration, un député, parlant de leur misère, s'écriait que le sort des nègres, aux colonies, était de beaucoup préférable. Benjamin Constant lui répondit que c'était là une exagération injurieuse pour des hommes libres; Benjamin Constant pouvait avoir raison; mais, quand on a étudié de près le malaise qui désole ces tristes contrées, il est facile de comprendre l'exagération des plaintes qui s'y font entendre. Le sol y est escarpé, rocailleux, friable; on n'y voit point ces magnifiques moissons qui, vingt-cinq lieues plus bas, s'étalent orgueilleusement à partir des derniers contreforts. La récolte du blé y est si peu abondante, qu'il n'en faut point tenir compte, si ce n'est dans les vallées où commence la vaste plaine de Toulouse. Le maïs et le blé noir, voilà, pour le présent, les plus précieuses ressources de la plupart des cantons qui s'étendent sur le versant et le long des chaînes.

Les richesses de ces cantons, ce sont les forêts et les pâturages qui en couronnent les hauteurs; mais ces forêts appartiennent à l'état ou aux communes, ce qui ne veut point dire que les communes en jouissent : une administration active, ennemie de toute concession, fait incessamment bonne garde; le code forestier est si rigoureux, que les habitans des vallées où se trouvent les meilleurs pâturages se voient obligés d'affermer tous les ans des montagnes entières en Espagne pour y conduire leurs troupeaux. Un grand nombre tient à moitié fruits ces étroites et âpres métairies, dont M. de Lamennais a si exactement décrit, dans les *Paroles d'un Croyant,* les maigres sillons et les prairies d'un vert jaunâtre; les autres possèdent quelques lambeaux de champs sans cesse morcelés, amoindris, en vertu des progrès de la population. Quand on songe aux charges qui accablent ces cantons, impôts directs et indirects, impôt du sel, contributions municipales, droits de succession, de mutation, d'enregistrement, et bien d'autres encore, on s'étonne qu'ils puissent y subvenir. Les tribunaux de Foix, de Perpignan, de Narbonne retentissent à chaque instant de condamnations prononcées contre les bûcherons et les pâtres, et les receveurs du fisc ne peuvent suffire au recouvrement des amendes, toujours considérables, souvent ruineuses, qui atteignent les délinquans. Les troubles d'Espagne ont d'ailleurs à peu près détruit le commerce d'exportation avec l'Aragon et la Catalogne, que les prohibitions de la douane, alors même que l'Espagne est tranquille, restreignent singulièrement. Enfin, par une loi du climat, qu'on a pu observer dans les pays montagneux, les familles y sont extrêmement nombreuses, et ces familles se trouvent presque toutes criblées de dettes contractées à des intérêts écrasans.

Il n'y a peut-être pas en France de département où l'autorité, la loi, le pouvoir, soient aussi respectés que parmi ces populations nécessiteuses; nulle part la police n'est aussi facile à faire, si tant est qu'il soit besoin d'y faire la police. Quatre gendarmes et un brigadier maintiennent aisément le bon ordre dans vingt ou trente bourgades, et si les calamités de l'Espagne, pestes ou guerres civiles, n'obligeaient de temps à autre à placer des cordons sanitaires ou des corps d'observation dans les ports et les gorges des hautes vallées du centre, situées en dehors des routes militaires, des années entières s'écouleraient sans qu'un seul uniforme se montrât parmi les pâtres de ces vallées. Mais leur malaise est parfois si intolérable, qu'ils en perdent toute patience. On se souvient de l'insurrection déclarée où entrèrent, en 1829, contre la loi forestière, les villages des versans septentrionaux; on se souvient de l'échauffourée qui, en 1840, ensanglanta les rues et les marchés de Foix. Le moment n'est-il pas venu enfin de faire un accueil bienveillant à leurs doléances? Dans la situation où se trouve l'administration provinciale, il n'y a au-dessus des communes qu'une seule autorité en état de préparer une solution favorable à leurs prétentions. Nous voulons parler des préfets et des sous-préfets, qui, par la nature complexe de leurs fonctions, nature civile et politique à la fois, doivent être assez pénétrés des intérêts privés et des intérêts généraux pour savoir ce que l'on peut accorder aux communes sans ébranler

ou sans compromettre la fortune nationale. Il est inutile de démontrer que les mécomptes essuyés par les communes ne sont point le fait du système de centralisation qui régit la France actuelle. Ne faudrait-il pas les imputer plutôt à la négligence des représentans de l'autorité centrale, à l'ignorance où ils se tiennent, pour la plupart, des besoins de leurs administrés, à l'opinion fausse qu'ils se sont faite de leurs attributions? Ces magistrats oublient en bien des circonstances qu'ils doivent être les défenseurs, les soutiens, et, sous quelques rapports, les représentans de leurs départemens, de leurs arrondissemens, de leurs communes, auprès de l'autorité dont ils sont les délégués. Promulguez une loi ou une ordonnance, les plus consciencieux ne se mettront en peine que de la faire exécuter dans tous ses termes : combien en est-il qui cherchent à s'assurer si cette loi, cette ordonnance, est utile ou préjudiciable à leurs administrés?

Cette grande question des *vacans* n'est pas la seule où se trouve en défaut la sollicitude de notre administration provinciale : il y a dans nos montagnes, dans les Pyrénées, les Alpes, les Vosges, le Jura, les Cévennes, une foule de communes dont les troupeaux dégénèrent faute de subsistance, à deux pas des forêts où abondent les pâturages, et qui n'ont pas ce qui leur revient de bois de construction ou de chauffage au milieu des plus riches plantations de chênes et de sapins. A-t-on recherché quelles concessions l'état pourrait faire sans nuire aux intérêts dont la défense lui est confiée? Toutes les fois que l'on discute dans les chambres une loi sur le sel, les fers, les bestiaux, les sucres, les canaux, les chemins de fer, les revenus du fisc, les domaines, n'est-ce point l'administration des provinces qui devrait fournir au législateur les plus nombreux et les plus utiles renseignemens? N'est-ce point elle qui devrait s'occuper des modifications qu'il est urgent de faire subir à nos douanes pour détruire les restes de la contrebande à nos frontières? Pourquoi son attention ne se fixe-t-elle pas avec persévérance sur les questions qui se rattachent à l'industrie, à l'agriculture, au commerce, à l'instruction ou à la moralisation du peuple? De bonne foi, qu'importe aux pays dont la fortune est pour ainsi dire dans la main des agens supérieurs de l'autorité, que deux révolutions aient détruit tout un régime d'excès et d'abus, si l'administration qui les régit ne fait pas plus pour leur bien-être que les anciens subdélégués du roi de Navarre ou les baillis de monseigneur le comte d'Armagnac?

Le livre de Philippe de Beaumanoir est rempli de précieux détails sur les persécutions endurées par les envoyés de la couronne dans la lutte qu'ils ont soutenue contre les juridictions seigneuriales et contre les préjugés de leur temps. Que leur courage ait souvent fléchi, que plus souvent encore leurs lumières n'aient point suffi à une si longue et si pénible tâche, il ne faut pas s'en étonner. Mais quelle excuse pourrait-on alléguer en leur faveur si, pour opérer leur réforme, ils n'avaient jamais éprouvé d'obstacles ni de la part de l'opinion publique ni de la part des institutions?

XAVIER DURRIEU.

BULLETIN.

Attendre l'opinion des chambres sur les questions politiques, et présenter sur-le-champ à leur activité un ensemble de projets et de travaux, tel est le plan de conduite auquel s'est arrêté le ministère. Il s'est attaché à faire dans le discours de la couronne une énumération inoffensive des points principaux de sa politique générale; sur la difficulté capitale du droit de visite, il s'est tiré d'affaire en la passant complètement sous silence. Le lendemain de la séance royale, il a porté aux deux chambres une série de projets de loi. La pairie est saisie maintenant d'une loi sur le recrutement de l'armée, d'une autre loi sur les brevets d'invention, enfin d'un projet sur les gardes forestiers. A la chambre des députés, le ministère a présenté deux projets de loi, l'un portant règlement définitif de l'exercice 1840, l'autre demande de crédits supplémentaires pour les exercices de 1842 et 1843. Le budget de 1844 a été déposé par M. le ministre des finances; enfin, le même jour, un projet de loi sur les sucres a été soumis à la chambre.

Dans le discours de la couronne, le droit de visite brille par son absence, et cependant ce sera un des points principaux sur lequel portera le débat parlementaire. Le silence gardé par la couronne sur cette question peut être considéré comme un hommage à de hautes convenances diplomatiques; il avait d'ailleurs l'avantage de permettre au cabinet de connaître l'opinion de la nouvelle chambre avant de s'expliquer derechef sur ce point. Si, avant l'ouverture de la session, le ministère espérait que la fermeture du protocole suffirait aux exigences du parlement, il peut maintenant reconnaître combien il s'était trompé. C'est précisément sur un point dont le discours du trône n'a pas parlé que la chambre insistera le plus, et non-seulement elle insistera dans les discussions de la tribune, mais elle voudra insérer dans l'adresse au roi une phrase qui exprime sur ce sujet ses sentimens et ses désirs. Le ministère est arrivé à se convaincre qu'il lui est impossible d'éviter la phrase;

il s'y résigne, et il bornera ses efforts à en adoucir le plus possible la rédaction.

Deux opinions vont se trouver en présence, l'opinion nationale, qui attaque le principe même du droit de visite, et l'opinion philantropique qui croit l'exercice de ce droit nécessaire à l'abolition de la traite. Dans le premier sentiment, nous trouvons la presque unanimité des hommes et des partis politiques, M. Odilon Barrot, M. Berryer, M. de Rémusat, M. Dupin, M. Billaut, M. de Valmy. L'autre opinion ne compte guère que quelques partisans, mais elle a pour elle la lettre des traités. Évidemment M. Guizot la partage. Il considère le droit de visite comme nécessaire à l'abolition de la traite, et comme ne devant cesser qu'avec l'entière extinction de l'esclavage ; il admet qu'il faut travailler à éviter les inconvéniens que pourrait amener l'exercice de ce droit, mais quant au principe même, il le maintient, il le défend.

Là est le dissentiment entre le ministre et la chambre. Personne dans le parlement ne veut agir avec ténacité, avec imprudence; il n'entre dans la pensée d'aucun homme sérieux de la chambre de jeter une sorte de brusque défi à l'Angleterre, et de compromettre par des démonstrations précipitées la paix entre les deux pays. Mais presque tout le monde est d'accord pour blâmer le principe des traités de 1831 et 1833, presque tout le monde dit avec M. Dupin qu'il faut suivre l'exemple donné par les États-Unis, et ne pas continuer à reconnaître aux Anglais le droit de visiter nos bâtimens. Qu'y a-t-il à faire? Il faut ouvrir des négociations dans ce but, et les poursuivre jusqu'à ce que la question ait reçu une solution conforme aux vœux du pays. C'est dans ce grand intérêt national que M. Dupin désire voir la chambre exprimer dans l'adresse son opinion sur les traités de 1831 et 1833. Cette manifestation parlementaire prêtera au gouvernement une grande force dans ses négociations. L'honorable député de la Nièvre a rappelé avec sévérité quelle faute énorme le gouvernement eût commise s'il eût ratifié le traité du 20 décembre 1841. A qui doit-il de ne s'être pas heurté contre cet écueil? aux chambres. Le gouvernement doit donc reconnaître toute l'utilité de leur intervention.

Au surplus, même dans le cabinet, plusieurs membres inclinent à accepter avec empressement une phrase dans l'adresse sur le droit de visite. « Le gouvernement conçoit que l'adresse de la chambre contienne quelque chose sur la question, a dit M. le ministre des finances dans le sixième bureau, il s'y attend même; il acceptera ou combattra une phrase sur ce sujet, suivant le degré de modération avec lequel elle sera rédigée. » Nous doutons qu'une concession aussi large ait été du goût de M. le ministre des affaires étrangères. Il est difficile, en effet, à M. Guizot d'accepter une phrase, quelque modérée qu'elle puisse être, car cette phrase ne saurait être autre chose qu'un blâme adressé au principe même des traités de 1831 et 1833, principe dont M. le ministre des affaires étrangères est le défenseur. Mais, d'un autre côté, comment prétendre que le pays et le parlement n'ont pas le droit d'exprimer une

opinion sur le droit de visite? Qu'on y songe; la modération même dont sont animées les chambres rend inévitable l'expression de leurs vœux. On ne dit pas au gouvernement : Rompez brusquement avec l'Angleterre, refusez-vous à l'exécution des traités; non, le parlement français juge les conventions, mais il ne les viole pas; il exprime le désir qu'elles soient révisées, il souhaite que l'avenir soit réglé sur d'autres principes; il demande enfin au ministère de se pénétrer des sentimens du pays pour y puiser des règles de conduite.

Il est ridicule de prétendre, comme le font quelques organes de la presse anglaise, qu'il y ait là un cas de guerre. Comment? Le parlement français ne pourrait émettre un avis sans que le gouvernement britannique y vît une déclaration d'hostilité! Nos députés, nos hommes politiques, nos jurisconsultes, devraient renoncer à démontrer que le droit de visite est une innovation dangereuse, s'ils ne veulent pas voir la guerre éclater entre l'Angleterre et la France! Une pareille proposition n'est pas soutenable. La France peut mettre une sage circonspection dans sa conduite, mais elle gardera une entière liberté de langage et de pensée; le droit de visite lui pèse, elle le dira; elle avertira, par la voix de son parlement, l'Angleterre qu'elle souhaite pour l'avenir arriver à l'abolition de la traite par d'autres moyens, et il y aura dans cette conduite loyauté, modération, franchise.

Le jour où le plénipotentiaire anglais a signé le dernier traité avec l'Amérique, il a en réalité perdu la question du droit de visite pour l'Europe. On a pu voir dans les discussions des bureaux le parti qu'a tiré M. Dupin de l'exemple des États-Unis; c'est là en effet l'argument décisif, non que nous ayons eu besoin de l'opinion des Américains pour savoir ce que nous devions penser du droit de visite. Il y a un an, nos orateurs et nos hommes d'état ont dans les deux chambres épuisé la question, et il ne s'agissait pas encore du traité Ashburton. Mais le précédent américain, qui est survenu depuis, est précieux aujourd'hui pour nous autoriser à entamer des négociations nouvelles. Nous blâmons le droit de visite en vertu de nos propres opinions et de nos propres doctrines; nous disons aux Anglais qu'eux-mêmes ont reconnu qu'il n'avait pas la force et la valeur d'un principe universel, puisqu'ils ont consenti à ne pas le stipuler en traitant avec les États-Unis, et nous leur demandons de faire pour la France ce qu'ils ont fait pour l'Amérique.

Sur cette question, il y a eu entre les Américains et nous un noble et fructueux échange de conseils et d'exemples. La mémorable discussion de janvier 1842 a exercé une utile influence sur la politique du sénat des États-Unis, et le traité signé par M. Webster nous a montré quelles voies diplomatiques nous avions désormais à prendre. Le droit de visite est une cause perdue; la publicité lui a été funeste. C'est une innovation qui ne pouvait se maintenir qu'à la faveur du silence. Dès qu'une fois on se mettait à la discuter, dès qu'on la comparait aux anciens principes de la liberté des mers, on devait reconnaître combien elle était illégitime et périlleuse. Sous ce rapport, il y a moins à regretter l'imprudence avec laquelle le traité du 20 décembre 1841 a été signé;

elle a fourni l'occasion aux chambres françaises de connaître la question et d'en pénétrer toute la portée. C'est au moment où le droit de visite semblait à son apogée, qu'il a été sérieusement compromis.

Nous pouvons espérer de retrouver la même unanimité que l'année dernière; sur ce point, toutes les opinions s'entendent : sur le droit de visite, on a les mêmes sentimens au centre droit, au centre gauche, parmi les conservateurs, dans les rangs de l'opposition. C'est ce qu'oublient trop certains défenseurs du ministère. Selon eux, il y a dans cette question un piége caché sous les pas des conservateurs : ils ne s'aperçoivent pas qu'on n'insiste si fort sur le droit de visite que pour faire pièce au ministère, et amener sa chute. Si cela était, les conservateurs eux-mêmes seraient dans la conspiration, car ils se montrent aussi ardens que qui que ce soit à blâmer les traités de 1831 et de 1833. Il y a peu d'habileté de la part de quelques amis du cabinet à voir, à signaler ainsi une question ministérielle. On espère paralyser par la crainte les déterminations de la majorité, mais on pourrait se tromper dans ses calculs.

Plus le parti conservateur se voit assuré aujourd'hui d'être en majorité, plus il est en disposition d'agir avec indépendance et fermeté. Il n'a pas oublié d'ailleurs la popularité honorable et solide que lui ont value dans le pays ses sentimens sur le droit de visite, et il n'est nullement d'humeur à renoncer à la force morale qu'il puise dans l'approbation de la France. Il n'abdiquera donc pas la politique nationale qu'il a suivie l'an passé : il a demandé au ministère, en 1842, de ne pas ratifier le traité du 20 décembre; nous croyons qu'il blâmera, en 1843, le principe des traités antérieurs. Nous croyons qu'en marchant dans cette ligne, il ne se préoccupera pas plus de l'intérêt ministériel qu'il ne l'a fait il y a un an. A cette époque, il n'a pas songé à faire de la question du droit de visite un moyen de renverser le ministère, mais aussi il n'a pas sacrifié au cabinet ses opinions, et la crainte de l'ébranler ne l'a pas empêché d'agir. Il en sera de même aujourd'hui. Les conservateurs continueront ce qu'ils ont commencé; pour eux, la question du droit de visite est plus haut placée que la sphère des intérêts individuels. Ce n'est pas une question ministérielle, mais une question nationale. La résistance, non pas du cabinet, mais de quelques-uns de ses membres, pourrait seule amener ce que craignent quelques-uns, et mêler une question de personnes à ce grand débat. Mais probablement, dès qu'on sera bien convaincu des intentions inébranlables de la majorité, on y souscrira, on fera encore ce sacrifice à l'harmonie gouvernementale.

La majorité sent sa force, et elle veut non pas recevoir, mais donner l'impulsion. Le ministère ne l'ignore pas; aussi s'est-il attaché à ne s'engager sur aucun point. Il est encore occupé à tâter la chambre, à la pressentir : dans le cours des débats, il règlera son langage et sa conduite sur les dispositions qu'il aura reconnues; la majorité ne devra-t-elle pas être flattée de voir ainsi le ministère chercher à s'inspirer de son esprit?

Les questions extérieures qu'amènera la discussion de l'adresse sont, avec le droit de visite, l'Orient et l'Espagne. Le cabinet s'est félicité que l'accord des puissances ait affermi le repos de l'Orient. Ce repos est-il bien réel? Jusqu'à quel point la Porte est-elle de bonne foi dans les moyens qu'elle a pris ostensiblement pour assurer aux populations chrétiennes le libre exercice de leur culte ? Nous eussions mieux aimé que le ministère eût pu nous annoncer que c'était à l'intervention de la France qu'était due la pacification de la Syrie. M. de Rémusat a eu raison de demander dans les bureaux quels motifs si impérieux nous avaient fait renoncer à la protection spéciale dont la France avait comme le privilége à l'égard de ses coreligionnaires en Orient. Tout en effet nous faisait une loi, nous l'avons souvent dit, d'agir en Syrie avec promptitude et seuls. Ce n'est pas après le traité du 15 juillet 1840 que nous pouvions nous croire moralement obligés à concerter toutes nos démarches avec les quatre puissances; d'ailleurs notre intervention n'était pas de nature à effrayer les cabinets; elle ne s'exerçait que dans des intérêts de liberté religieuse; nous ne pouvions être soupçonnés de vouloir usurper ou exploiter quoi que ce soit; nous ne pouvions songer qu'à sauver des chrétiens. Quels sont donc, encore une fois, les impérieux motifs qui nous ont fait renoncer à une intervention si modeste et si pure?

Nous disions, il y a quelques semaines, qu'il n'était point dans l'intérêt de l'Angleterre de voir une rupture entière entre l'Espagne et la France. Il lui convient davantage de nous avoir à sa suite et de nous y garder; un isolement complet lui porterait ombrage. Il paraît qu'en effet, si Espartero suivait les conseils du gouvernement anglais, il ne refuserait pas les satisfactions demandées par la France; mais jusqu'à présent il se montre assez indocile, et, loin de consentir aux réparations que nous avons exigées, il réclame le rappel de notre consul à Barcelone. M. Hernandez, chargé de faire connaître les intentions du duc de la Victoire à notre cabinet, se serait abstenu, d'après le conseil de l'ambassadeur d'Angleterre, d'une communication par écrit. Cette particularité prouverait mieux que toute autre chose jusqu'à quel point l'Angleterre est avant dans les affaires de l'Espagne, et combien elle est intéressée au maintien du *statu quo*. Si jamais question extérieure dut attirer l'attention des chambres, certes c'est bien la question espagnole. Le parlement a montré une grande patience à attendre les résultats que lui avait promis la politique du ministère : il a bien le droit de s'informer aujourd'hui du véritable état des choses. Dans quel chaos nous agitons-nous? Jusqu'à quel point Espartero nous a-t-il offensés? Est-il pour la France un ennemi que rien ne saurait ramener? Un journal anglais prétend que le gouvernement français a fait une injure mortelle à Espartero en ne le nommant pas dans le discours de la couronne, et qu'en affectant de parler de l'amitié fidèle que nous gardons à Isabelle II, nous semblons désigner le duc de la Victoire comme un usurpateur avec lequel nous voulons rompre entièrement. Il nous paraît impossible qu'après tout ce qui s'est passé depuis deux mois en Espa-

gne, le ministère garde dans son langage la même neutralité que l'an passé. La situation est tout-à-fait changée, et changée à notre détriment.

On annonce pour la fin du mois la publication d'un traité de commerce entre la France et l'Angleterre. Si les Anglais signent avec nous un traité de commerce, c'est qu'ils ne considèrent pas la question du droit de visite comme pouvant amener une rupture entre les deux pays : autrement le moment serait singulièrement choisi pour élargir les relations commerciales de l'Angleterre et de la France. L'Angleterre poursuit avec persévérance son but, qui est de multiplier ses débouchés. Nous espérons que nos négociateurs n'ouvriront nos marchés aux produits anglais qu'après avoir obtenu des compensations vraiment satisfaisantes. On parle d'une réduction considérable des droits d'importation sur les vins, eaux-de-vie et soieries. En retour, nous aurions accordé à l'Angleterre d'assez grandes facilités pour le débit de sa poterie et de sa coutellerie. En admettant que les représentans spéciaux de notre commerce et de notre industrie aient défendu nos intérêts avec toute la vigilance nécessaire, et que la réciprocité ne soit pas illusoire, il reste la question politique de l'opportunité du traité. Nous ne la tranchons pas, nous ne faisons que l'indiquer. C'est au ministère de bien examiner, avant la conclusion finale, s'il peut sans inconvénient, dans les rapports où nous sommes avec l'Angleterre, lui accorder tout ce qu'elle demande. Nous savons bien que les intérêts commerciaux et les questions politiques sont choses fort distinctes : on peut être alliés politiques sans se faire des concessions commerciales, comme on peut aussi abaisser ses tarifs en faveur d'un peuple avec lequel on n'entretient pas une étroite amitié. Mais aussi il y a des cas où l'on ne peut nier la connexité de ces deux choses. N'oublions pas qu'entre nous et l'Angleterre il y a, indépendamment de la question de principe sur le droit de visite, de sérieuses difficultés. En Espagne, nous nous disputons non-seulement l'influence politique, mais aussi un traité de commerce; nous nous trouvons aussi en présence au Brésil. Le ministère a sans doute embrassé l'ensemble de cette situation; il en a mûrement pesé tous les élémens, toutes les difficultés, avant de prendre un parti décisif. Il a déjà eu à se repentir d'avoir signé le traité du 20 décembre 1841, et ce souvenir aura sans doute été pour lui un nouveau motif de porter dans sa conduite toute la circonspection désirable.

Il est une question sur laquelle le ministère a pris le parti le plus hardi et le plus tranché, c'est la question des sucres; cette fois, c'est après délibération qu'il s'est jeté dans une solution extrême; on dirait qu'il a voulu prendre enfin sa revanche de toutes les incertitudes, de toutes les demi-mesures auxquelles, sur d'autres points, il nous avait accoutumés. Toutefois, il a pris certaines sûretés : c'est chose bien convenue que la question des sucres n'est pas une question politique. Chacun peut prendre sur ce point le parti qui lui conviendra sans consulter ses sympathies et ses alliances parlementaires. La loi serait rejetée, soit par la chambre des députés, soit par la chambre des pairs,

que le cabinet n'en serait pas ébranlé; c'est donc seulement d'audace théorique que le cabinet a fait preuve en cette occasion. Cette audace est-elle heureuse? Supposons qu'à un homme de bon sens, n'ayant aucun préjugé, aucun parti pris sur la question, on expose les faits suivans : un peuple agricole, occupant sur le continent un vaste territoire, a su, par cinquante années de recherches et de travaux, obtenir un produit, une denrée nécessaire à la vie. Sur ce point, comme sur d'autres, il a donné l'impulsion à ses voisins. Mais il se trouve que cette denrée, que produit le sol continental, est aussi fournie au peuple dont nous parlons par quelques colonies; entre les deux denrées il y a concurrence, rivalité : il y a abondance pour les consommateurs, mais encombrement pour les fabricans. C'est un inconvénient, il y faut obvier. Or, voici le remède imaginé : on anéantira une des deux denrées, on tuera une des deux industries. Sur cet exposé, que pensera notre homme de bon sens? « Vous avez là un œil droit que je me ferais crever si j'étais à votre place, dit Toinette à Argan dans *le Malade imaginaire;* ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche. » N'est-ce pas là un peu l'histoire de la suppression du sucre indigène?

On persuadera difficilement à un peuple agricole qu'il doive tarir lui-même les sources de production que lui ouvre la nature, surtout quand on l'a excité à produire, surtout quand, autour de lui, et d'après son exemple, on demande du sucre aux denrées continentales, à la betterave, à la pomme de terre : dernièrement, en Afrique, un de nos généraux trouvait dans le cactus comme une autre canne à sucre. Nous connaissons tous les argumens présentés en faveur du système exterminateur de l'industrie indigène, et nous y reviendrons. Nous n'avons voulu aujourd'hui que consigner ici les réclamations qu'élève le bon sens à la première vue du projet proposé. L'exemple de l'Angleterre ne prouve rien ici. Sommes-nous comme elle un peuple insulaire; n'élevons-nous comme elle l'édifice de notre grandeur et de notre prospérité que sur les flots mouvans de l'Océan? Non, peuple agricole et continental, nous demandons à la terre tout ce qu'elle peut produire, nous nous promenons sur les mers, et souvent avec gloire, mais nous sommes surtout attachés au sol, nous sommes une nation de laboureurs et de soldats. Songeons à nos colonies, c'est justice, mais n'étouffons pas la liberté et la richesse de la culture nationale, ce serait impiété.

Au surplus, dans ce débat, une réflexion vient attrister l'esprit, et elle est bien faite pour nous inspirer à tous tant que nous sommes des doutes modestes sur la portée de nos connaissances économiques et de notre talent pour gouverner. Il se trouve que l'abondance même d'une denrée nécessaire à la vie est considérée comme un mal, comme un fléau. Cependant le peuple a besoin de sucre comme il a besoin de sel. Le sucre est un aliment reconnu nécessaire à la santé humaine. Le sol du pays peut le donner au peuple; on nous propose de proscrire cette ressource, et d'adopter des mesures dont

l'effet inévitable sera de hausser le prix de la denrée, c'est-à-dire de diminuer le nombre des consommateurs. N'y a-t-il pas dans cette solution quelque chose de faux et d'erroné qui accuse notre impuissance ?

Sait-on pourquoi les Anglais sont rentrés dans le Caboul, et ont si impitoyablement ravagé les villes du pays des Afghans? C'était pour enlever les portes du temple de Somnauth, et pour venger une insulte de huit cents ans faite à la religion des Hindous. C'est ce que vient de nous apprendre lord Ellenborough dans une proclamation adressée aux peuples de l'Indoustan. Cette proclamation porte l'empreinte de l'emphase la plus burlesque. Après la tragédie, c'est-à-dire après la dévastation du Caboul, lord Ellenborough a voulu nous servir la petite pièce : « Frères et amis, s'écrie le gouverneur-général des Indes, j'ai toujours compté sur votre dévouement au gouvernement anglais; vous voyez comme il se montre digne de votre amour. » En effet, comment les Hindous ne se rendraient-ils pas à un pareil témoignage? C'est un faux calcul qu'ont fait les Anglais de croire que les Hindous verront un sujet de triomphe et de joie dans les maux soufferts par le peuple dont les sépare l'Indus; ces derniers songeront plutôt avec effroi, en voyant les cruautés des Anglais, sous quels dominateurs perfides et durs ils ont à vivre. Les phrases hypocrites et sentimentales de lord Ellenborough n'y feront rien, et les excès commis dans l'Afghanistan auront envenimé, même chez les Indiens, les antipathies secrètes qui séparent les peuples asiatiques des Européens.

Le publiciste éminent qui avait dans *le Siècle* publié plusieurs lettres sur la situation intérieure de la France vient de donner ses conclusions. Après avoir caractérisé les divers partis, après avoir montré que la France n'est pas menacée par une révolution nouvelle, il est arrivé à vouloir préciser le rôle que, suivant lui, doit jouer l'opposition. Nous n'attendions pas sans curiosité, nous l'avouerons, les conclusions de l'auteur de *la Démocratie en Amérique*. Comment cet esprit distingué avait-il conçu en France la mission du parti démocratique? Quelles idées, quelles doctrines, quelles théories ce parti doit-il s'employer à répandre? Il était heureux qu'enfin un des publicistes de l'opposition se chargeât de nous l'apprendre. Que doit donc faire l'opposition? Elle n'a d'autre attitude à prendre, suivant l'auteur des lettres insérées dans *le Siècle*, que l'attitude de la défensive. C'est à elle de prendre le rôle de la résistance au lieu d'en laisser usurper l'apparence à ses adversaires; elle doit reprendre les garanties et les droits stipulés par les lois qu'on nous a enlevées. Tel doit être le fond de sa politique. Pour accomplir ce devoir, l'opposition n'a pas besoin d'être nombreuse : elle doit surtout s'abstenir de contracter des alliances avec des hommes qui seraient tentés de venir à elle; en s'étendant, elle se compromet. Voilà où aboutit l'auteur de la *Démocratie en Amérique*. Ainsi le beau idéal de l'opposition est de revenir à l'attitude défensive qu'elle avait sous la restauration, à cette époque où M. Royer-Collard formulait cet axiome : *Les libertés publiques sont des résistances*. Pourquoi alors ce mot était-il vrai? Pourquoi l'opposition se

couvrait-elle de gloire et méritait-elle bien du pays, en résistant, en se tenant sur la défensive? Parce qu'elle avait à lutter contre un gouvernement qui conspirait presque toujours contre la charte qu'il avait donnée. La situation est-elle donc la même? Certes, les lois qu'ont votées les chambres depuis douze ans ne sont pas parfaites, mais comment méconnaître l'esprit démocratique qui anime nos institutions depuis la révolution de 1830? Ce qui embarrasse précisément l'opposition, c'est que le gouvernement nouveau est, en vertu même de son origine, imbu de l'esprit démocratique, et souvent laisse peu de chose à ajouter aux lois qu'il propose; quand nous parlons ainsi, nous n'avons en vue que l'opposition raisonnable.

Assurément il a y toujours des abus à signaler, des droits menacés à défendre; nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes possibles. L'opposition s'honorera toujours en protestant contre les illégalités, contre les injustices qui se peuvent commettre. Mais ce n'est là qu'une partie de ses devoirs: son ambition doit viser plus haut. Elle n'exercera de véritable influence sur le pays qu'en professant des doctrines positives et qu'en faisant espérer que pour l'avenir elle aura le talent de gouverner. Or, l'auteur de la *Démocratie en Amérique* lui défend d'avoir l'esprit pratique, de faire des prosélytes, de contracter des alliances, d'augmenter le nombre de ses idées et de ses partisans. Nous le demandons, que fera l'opposition mise à un pareil régime? Constamment sur la défensive, elle n'élèvera la voix que pour redresser certains torts, dénoncer quelques griefs; ce devoir rempli, elle se taira, laissant le champ libre au gouvernement et aux autres opinions. Quel esprit connaissant sa force voudra s'enfermer dans un pareil rôle. Déjà l'auteur de la *Démocratie en Amérique* a été vertement réprimandé pour avoir dit une chose sur laquelle nous tombons d'accord avec lui, c'est qu'une révolution nouvelle n'est pas à craindre. Il y a des démocrates qui ne sont point de cet avis, et ils le lui ont fait sentir assez durement. Il n'y a donc pas de révolution à craindre; tant mieux. Mais au moins le parti démocratique profitera sans doute de cette sécurité sociale pour répandre des idées positives, des théories fécondes. Non, selon l'écrivain dont nous nous occupons, il doit s'abstenir et se tenir sur la défensive! Voilà qui est fait pour dégoûter des opinions démocratiques tant les hommes pratiques que les hommes d'imagination. Pour nous, nous sommes plus justes, et nous croyons qu'il y a dans les idées et les principes démocratiques plus que n'y a trouvé l'honorable publiciste du *Siècle;* il a échoué dans sa tentative de rédiger un programme à l'usage de son parti : il faut maintenant attendre M. de Lamartine.

F. Bonnaire.

GINETTA.

I.

Le chevalier de Matignon avait à peine vingt ans lorsqu'il fut question de l'envoyer à Paris et de le présenter dans le monde. N'ayant jamais quitté le château de son père, dont il était l'idole, il n'avait eu jusqu'alors d'autre société que l'abbé son précepteur, et sa tante Mlle de Matignon, vieille fille très romanesque, qui avait bien tendrement remplacé auprès de lui sa mère, morte le jour même où il était né.

La famille de Matignon était d'une noblesse qui touchait à l'illustration; plus d'un gentilhomme de ce nom avait marqué dans l'histoire, mais la fortune du chevalier était loin de répondre à sa naissance. Après sa mort, le baron de Matignon ne devait laisser à Gilbert, son fils, qu'un vieux château assez démantelé et deux mille écus de rente. C'était à peine de quoi faire figure convenable à la campagne. Aussi l'idée ne lui fût-elle jamais venue de le conduire à Paris et de l'y établir. En se décidant à prendre un parti contre lequel protestaient à la fois sa raison et son cœur, il avait subi l'influence ou plutôt l'autorité de sa sœur. Le chevalier de Matignon était ce qu'on appelait un cavalier accompli. Il avait toutes les graces et toute l'ardeur de la jeunesse; l'esprit, le courage, la beauté, la tendresse même, rien ne lui manquait. Or Mlle de Matignon s'était dit que tant d'avantages ne devaient pas être perdus. Gilbert n'avait pas encore atteint sa seizième année qu'elle rêvait déjà pour lui le mariage le

plus brillant. Dans tous les romans qu'elle avait lus, les héros, en général d'un mérite bien inférieur, n'avaient-ils pas terminé leurs aventures en conduisant à l'autel les héritières les plus richement dotées?

En vain le baron combattit d'abord avec une ironie constante ces espérances ambitieuses qu'elle manifestait avec une infatigable persévérance; elle paraissait si sûre de son fait, qu'un jour il se demanda si elle n'avait pas le don de prophétie, et céda enfin à un pressentiment qui offrait le caractère énergique d'une conviction. Gilbert partit pour Paris.

Le chevalier fut bien accueilli dans le monde. Il eut tout le succès que promettaient ses aimables qualités; mais, après sept années de séjour à Paris, rien encore n'annonçait que la prédiction de Mlle de Matignon fût près de s'accomplir. Or, ce temps avait suffi pour singulièrement compromettre la fortune du baron. Afin d'arriver plus sûrement au but, Mlle de Matignon avait exigé que le chevalier pût se faire remarquer par une élégance toujours irréprochable, et cette élégance avait conduit le baron chez les usuriers, à qui une grande partie de la terre de Matignon était déjà engagée. Encore quelques années, et il fût sorti entièrement ruiné du vieux château qu'on eût vendu; il voulut s'arrêter, et se décida à faire revenir le chevalier. Mlle de Matignon, à qui, du reste, il n'adressa aucun reproche, n'eut pas le courage de demander un nouveau délai, et laissa écrire la lettre de rappel.

Le chevalier, comme on le pense, avait accepté facilement la condition qui lui était faite. Lire des romans, fréquenter la bonne compagnie, aller à la comédie, monter à cheval, dépenser sans remords l'argent qui est donné sans reproches, c'est là une profession pour laquelle d'ordinaire tous les fils de famille ont une vocation naturelle. La lettre de son père tomba comme la foudre au milieu de cette existence dont il était aussi loin de prévoir que de désirer la fin. Dans cette lettre, M. de Matignon déclarait sur sa fortune toute la vérité au chevalier. Il ne lui donnait pas l'ordre de quitter Paris, il lui en montrait la nécessité.

Le chevalier fut anéanti. Il aimait Paris comme on l'aime à vingt-cinq ans, lorsqu'on est jeune et beau, qu'on est riche ou qu'on croit l'être. Jamais d'ailleurs Paris n'avait été plus aimable. Paris alors avait un attrait qui s'en va tous les jours avec les préoccupations de la politique. On était en plein XVIIIe siècle. L'esprit ne se traduisait pas en articles de journaux et en discours à la chambre, on le dé-

pensait dans les salons. Les questions les plus importantes y étaient traitées avec ce bon goût, cette délicatesse, cette parfaite convenance dont la tradition sera bientôt entièrement perdue. L'amour lui-même ne se mettait pas à l'écart dans ces joûtes à armes courtoises; on ne croyait pas que l'esprit fût de trop dans la tendresse, on citait plus d'une Espinasse et d'un d'Alembert. Pour qui avait vécu dans ce monde et dans cette heureuse agitation, toute autre vie devenait impossible. Des soirées de Mme du Deffant, de l'intimité de Mme de Luxembourg, des soupers où Grimm et Diderot s'épuisaient en ingénieux commentaires sur les bouderies et les colères de Jean-Jacques Rousseau, passer tout d'un coup, et sans espoir de retour, dans les habitudes régulières du château de Matignon, n'était-ce pas fermer derrière soi la porte même de son tombeau?

La douleur du chevalier fut donc excessive. Lui qui n'était pas dans le secret des espérances de sa tante, espérances un peu partagées par le baron, se demandait pourquoi on l'avait jeté au milieu de cette société si séduisante et si difficile à quitter quand on savait bien qu'on ne pourrait pas l'y maintenir. Cependant il n'osait accuser son père, dont la tendresse ne lui avait jamais laissé connaître l'ennui d'un refus blessant et dur; quelqu'affligeant que fût l'exil qu'on lui imposait, il fallait se résigner à l'exil. Il répondit qu'il se mettait aux ordres de son père.

Le baron avait donné un délai de trois mois, le chevalier accepta ce délai. C'était en quelque sorte un moyen de se ménager une transition, de ne pas rompre tout à coup les relations qui lui étaient si précieuses et si chères. Ainsi il alla d'abord moins souvent dans le monde, puis ne s'y fit plus voir qu'à de rares intervalles, et bientôt il n'y parut plus du tout. A Paris même, il se sépara de la société de Paris; mais à peu près isolé, fuyant la rencontre de ceux qu'il avait le plus aimé à rencontrer, il était encore retenu par ce charme sans nom qui nous enchaîne, malgré nous, aux plaisirs, aux passions, au mouvement de la grande ville. Paris est la plus adorable maîtresse que l'on ait à quitter; quand on en a fini avec les autres, il reste toujours un compte à régler avec celle-là.

Cependant le chevalier était prêt, il avait fixé le jour du départ, dont plusieurs semaines le séparaient encore. En vivant retiré, éloigné de toutes ses amitiés, qui sait? il avait aussi voulu peut-être se préserver des dangers où son cœur, depuis long-temps inoccupé, se fût sans doute laissé entraîner malgré ses efforts, et il craignait de n'avoir plus ensuite le courage de partir. Malheureusement, il y

a des circonstances où tout devient précipice. On est marqué par la fatalité, et l'on trouve dans la précaution même la cause de sa chute. Ainsi, un soir qu'après un combat très douloureux, il avait refusé de souper chez Mme du Deffant, et qu'il était allé à la Comédie-Française pour se distraire de ce souper, il rencontra l'occasion même qu'il fuyait.

Cette occasion se présenta d'ailleurs sous la forme la plus innocente. Que lui arriva-t-il en effet à la Comédie-Française? Dans la loge où il était entré, il reconnut et salua une femme qu'il n'avait pas vue depuis six ans, et dont la jeunesse et la beauté n'avaient plus droit qu'au culte des souvenirs. Y avait-il là le moindre motif d'effroi pour la prudence la plus vigilante?

La signora Helena était une de ces femmes qui, n'ayant point de mari pour répondre de leurs fautes, se trouvaient, même au XVIIIe siècle, repoussées comme indignes par la bonne compagnie. Elle appartenait cependant à une famille qui tenait à Rome un rang distingué. Le prince de C..., qu'elle avait aimé, qu'elle avait suivi à Paris, n'avait été précédé par personne, et n'avait point eu de successeur; mais elle l'avait aimé, elle l'avait suivi publiquement, et comme elle n'avait pas craint de porter le deuil quand elle l'eut perdu, après une maladie qui fut pour elle l'occasion du plus admirable dévouement, elle ne pouvait manquer d'être condamnée sans appel. On n'eût pas trouvé une marquise de Pompadour au petit pied qui eût consenti à lui donner une place dans sa voiture, à côté de l'un des deux amans qu'elle avait pris la veille pour les quitter le lendemain. La signora Helena, il est vrai, n'avait jamais songé à s'en attrister ou à s'en plaindre. L'amour la payait trop bien de ces dédains. Elle s'était d'ailleurs bientôt vue entourée par les amis du prince de C..., et son orgueil eût trouvé au besoin un dédommagement dans la considération et les égards qu'ils lui témoignaient. Or, de tous ces amis, celui qui lui avait inspiré les sentimens les plus affectueux, c'était sans contredit le chevalier de Matignon. Sa jeunesse sans expérience, son enthousiasme pour les belles et les nobles choses, son culte chevaleresque pour les femmes, au milieu de ce scepticisme général du cœur et de l'esprit, l'avaient vivement touchée. Beaucoup plus vieille que lui, elle sentait je ne sais quoi de maternel battre dans son cœur pour le chevalier. Mais, après la mort du prince, elle s'imposa une retraite absolue; on apprit qu'elle avait refusé l'immense fortune que le prince lui laissait par son testament, que pour vivre elle se condamnait à donner des leçons de musique; et aucun

de ses anciens amis, pas même Gilbert, ne fut admis à lui exprimer son admiration pour ce noble désintéressement.

Lorsque Gilbert la retrouva à la Comédie-Française, elle conservait encore dans ses yeux une douce expression de tristesse. Cependant les pointes les plus vives étaient effacées; à côté du souvenir, toujours tendre et toujours douloureux, du prince, une place s'était faite dans son cœur pour des affections plus paisibles, et, sans en attendre le bonheur qu'elle avait perdu, elle s'était reprise à la vie. Son père, dont elle avait encouru la disgrace, l'ayant rappelée à son lit de mort, elle s'était réconciliée avec sa famille, et avait mérité la reconnaissance de ses fréres en n'acceptant de l'héritage paternel qu'une rente viagère; mais en vain on avait voulu la retenir en Italie, elle était revenue à Paris au bout de quelques mois. C'était peu de temps après ce retour que le chevalier et la signora Helena se rencontrèrent; elle ne lui cacha point le plaisir qu'elle éprouvait de le revoir, et le chevalier, avec tout l'entraînement d'un cœur qui s'est long-temps contenu, se laissa aller au charme de remonter avec elle, en se souvenant, à la source des beaux jours où ils s'étaient connus. Ainsi jeté dans le passé, le chevalier oublia les tristes préoccupations de l'heure présente, et retrouva son enjouement, sa grace, son esprit et presque son bonheur. Le spectacle terminé, il reconduisit la signora jusqu'à sa maison, et accepta une invitation à dîner pour le jour suivant.

Le chevalier n'avait pas dit un mot à Helena de l'exil qui l'attendait. En se rendant chez elle le lendemain, il se promit bien de la mettre dans la confidence de son chagrin. Malheureusement, la signora n'était pas seule. Il trouva auprès d'elle une jeune fille qu'elle lui présenta, en la couvrant de baisers, sous le nom de Ginetta. Il fallut donc renoncer à la douceur des épanchemens. Cependant, si la présence de ce tiers lui causa un peu de dépit, s'il en résulta d'abord quelque gêne, l'accueil si franchement amical de la signora, la grace charmante, la naïve familiarité de la jeune fille, rompirent promptement cette glace légère, et bientôt il ne se souvint plus d'avoir regretté le tête à tête.

Où Ginetta n'eût-elle pas été la bien-venue? Ce n'était pourtant à vrai dire qu'une enfant, quinze ans à peine, une ignorance qui se trahissait à chaque mot. Mais jamais plus de beauté, plus d'abandon touchant n'avaient attiré et séduit. Qui l'avait vue sourire, qui l'avait entendue parler ne pouvait oublier ni ce regard ni cette voix. Il y avait deux heures à peine que le chevalier voyait Ginetta pour la

première fois, et il lui semblait déjà que leur connaissance remontait à une époque perdue dans son souvenir. Les ames sympathiques ne se rencontrent pas, elles se retrouvent. Un moment arriva où les yeux du chevalier ne pouvaient plus quitter les yeux si noirs, si grands, si doux, si ardens, si tendres de la jeune fille, un moment où sa main s'avançait, comme malgré lui, pour caresser les cheveux de Ginetta, plus brillans que l'aile du corbeau, plus souples et plus fins que la soie la plus déliée, et dont la poudre n'avait jamais souillé l'ébène. Il faut dire que le vin n'avait pas été ménagé, et que Ginetta comme la signora tinrent tête au chevalier. Les lèvres des femmes n'en avaient alors ni des aveux moins doux, ni des baisers moins tendres; le vin ajoutait souvent à l'esprit sans rien enlever à la délicatesse.

La soirée se prolongea fort tard. Gilbert avait oublié la lettre de son père et les heures de silencieuses méditations qui l'attendaient à Matignon. En quittant ces deux femmes, il promit de les revoir comme si l'avenir était à lui.

II.

A mesure que le chevalier s'éloignait davantage de cette maison, l'image de Ginetta le suivait avec une expression plus brûlante; le doux poison s'insinuait plus profondément.

Ajoutez que le chevalier subissait l'influence des premiers souffles du printemps. Depuis quelques jours, le soleil avait fait éclore sous ses rayons plus chauds les grappes embaumées des lilas, et sur les boulevards, dont Gilbert suivait la ligne en ce moment, les ormeaux ouvraient, aux brises déjà tièdes de la nuit, leurs feuilles si paresseuses. Les soupirs ardens de l'été semblaient par intervalle sortir des entrailles émues de la terre. Le chevalier s'arrêtait à chaque instant pour respirer avec plus de volupté cette haleine qui féconde et qui vivifie, pour se recueillir et mieux s'enivrer dans le trouble de son cœur.

Avant de traverser la Seine pour se rendre au faubourg Saint-Germain, il aperçut un jeune homme et une jeune fille, assis, auprès du Pont-Royal, sur un des bancs qui garnissaient alors la rive droite. Mainte fois le chevalier était passé sans faire attention à semblables rencontres. Ce soir-là, il s'arrêta involontairement. Ce spectacle venait d'exciter en lui un intérêt inaccoutumé. Si on lui tournait le dos, s'il ne distinguait de loin que des formes assez vagues, en s'ap-

prochant davantage, il put reconnaître bientôt une taille de femme charmante et bien prise, un abandon d'une adorable nonchalance. *Elle* avait d'ailleurs la tête appuyée sur l'épaule de son ami; leurs mains étaient entrelacées; leurs regards, un instant abaissés sur le beau fleuve presqu'endormi à leurs pieds, s'attiraient parfois tout à coup et semblaient se baiser à défaut de leurs lèvres. Cette jeune fille devait appartenir au moins par alliance à la famille aventureuse des grisettes; elle portait, un peu avant le temps, une robe d'été, et grandes dames ou bourgeoises n'ont pas, malheureusement pour elles, de ces charmantes impatiences. Or, vous savez tout l'attrait, toute la volupté de la première robe d'été que l'on voit sur de blanches épaules. Aussi le chevalier s'appuya bientôt sur le parapet et se mit à bâtir des châteaux en Espagne, — ou plutôt à Venise, car ces lumières, dont la rivière réfléchit les silhouettes frémissantes, le transportaient en droite ligne à la ville des doges, qu'il n'avait heureusement jamais vue, et qui était encore pour lui la Venise des arts, de la poésie et de l'amour.

Il demeura long-temps plongé dans ces douces visions, et si profondément, que le couple amoureux passa près de lui sans qu'il s'en aperçût, le laissant, je pense, mollement étendu dans une gondole à côté de Ginetta, ou mêlé, la jeune fille à son bras, à la foule brillante des masques, durant les fêtes splendides du carnaval.

Le lendemain, dès qu'il sortit, il se dirigea vers le boulevard du Temple, où demeurait la signora. Il y a un chemin que l'on sait tout de suite par cœur, et que nos pieds suivent d'eux-mêmes, l'eût-on fait la veille pour la première fois. Il n'avait pas songé d'abord à revoir Helena si promptement, mais, se trouvant si près de sa maison, pouvait-il ne pas entrer? qui savait si de ses fenêtres elle ne l'avait pas vu passer? Puis, son départ était si prechain, qu'il ne pouvait pas craindre d'arriver à l'importunité. De Ginetta, d'ailleurs, pas un mot dans le monologue qu'il se récitait en montant l'escacalier de la signora. Il se fût bien gardé de s'avouer quelle part elle avait dans son empressement. Si elle était déjà dans son cœur, il ne voulait pas la laisser dans sa pensée. Il était si doux de s'abandonner au charme qui l'attirait, sans ouvrir les yeux, sans regarder ni devant ni derrière soi.

Au reste, il ne rencontra pas Ginetta d'abord chez la signora. Elles ne tenaient l'une à l'autre par aucun lien du sang, et n'habitaient pas sous le même toit. Ginetta avait été une des élèves de la signora à l'époque où Helena donnait pour vivre des leçons de musique. Ce

n'était vraiment alors qu'une enfant, sans autre famille qu'un vieux corsaire de Venise, qui lui destinait toute sa fortune ramassée dans quelques rencontres heureuses sur la Méditerranée, mais qui, d'une humeur bizarre et fort misanthrope, vivait dans la retraite la plus absolue. Ginetta n'avait pas tardé à gagner le cœur de la signora, à trouver une mère dans sa maîtresse de clavecin. Sans expérience et sans études sur l'éducation des filles, le Vénitien avait abandonné volontiers la petite Ginetta à la tendresse de la signora. Aimait-il cette enfant? On pouvait le croire aux bienfaits dont il l'avait comblée. Cependant il lui adressait à peine quelques mots, n'avait jamais provoqué ni reçu ses caresses, et lui laissait une liberté si grande, qu'elle semblait accuser la plus complète indifférence.

Ces détails, que la signora donna au chevalier avec une complaisance dont elle ne pouvait comprendre le danger, avaient ajouté je ne sais quel intérêt romanesque au charme déjà si grand de Ginetta. Dans son impatience de la voir, il se leva vingt fois comme pour courir au-devant d'elle, et quand elle parut, il lui fut impossible d'en détacher un seul instant ses regards. Le soir, il sortit plus tard qu'il n'avait fait la veille, et rentra chez lui, à son insu, plus amoureux qu'il n'avait jamais été.

Il retourna plusieurs jours de suite chez la signora et toujours sans préméditation, ne s'étant pas dit où il allait quand il sortait, ne pouvant plus aller ailleurs. Avec un peu de méfiance, la signora se fût interrogée sur ces visites si souvent répétées; mais elle avait pour le chevalier une amitié véritable, elle trouvait à le recevoir un plaisir qu'elle croyait partagé, et Ginetta n'était encore pour elle que la petite Ginetta. Cela ne se passe-t-il pas ainsi tous les jours sous nos yeux? Ne voyez-vous pas à chaque instant la mère la plus tendre, la plus vigilante, se faire ainsi contre sa fille la complice même de l'amour?

Un matin que le chevalier était venu de fort bonne heure, la signora lui proposa de passer la journée à la campagne. Ginetta était présente, et, comme il n'était pas question d'abord qu'elle dût les accompagner, le chevalier hésitait et faisait attendre sa réponse.

— Vous ne pouvez donc pas venir avec nous? demanda Ginetta d'un air déjà suppliant.

— Je ne sais rien au monde qui m'en pût empêcher, s'écria-t-il.

— A la bonne heure! dit la signora en souriant et sans rien comprendre. Mais partons tout de suite. Allons, Ginetta; va t'habiller, ma belle enfant, j'en ferai autant de mon côté. Dépêche-toi.

Cette recommandation était la moins utile. Ginetta fut prête la première et bientôt de retour. Seule avec le chevalier, elle n'éprouva aucun embarras. Elle vint sans hésiter s'asseoir à côté de lui sur le sopha. En la voyant à la fois si confiante et si pure, le chevalier éprouvait je ne sais quel mélange de fougue et de retenue qui le poussait à l'entraîner avec lui et qui la défendait en même temps contre lui-même. Un instant effrayé du silence qu'ils gardaient tous les deux, il se leva, ouvrit la fenêtre, et resta appuyé sur le balcon. Ginetta y fut bientôt auprès de lui. Jusqu'alors elle n'avait usé de sa liberté que pour aller chez Helena, et, la signora vivant presque aussi retirée que le Vénitien, le chevalier se trouvait en quelque sorte le premier *homme* que Ginetta eût rencontré.

— Ah! vous ne savez pas mon histoire, dit Ginetta, que par contenance il interrogea sur ses premières années. Ce n'est pas celle de tout le monde. Tenez, venons nous asseoir, ajouta-t-elle en prenant le bras du chevalier. Il me semble qu'à cette fenêtre je la raconterais aussi pour ceux qui passent dans la rue.

Elle oublia sa main dans la main du chevalier, et sans précautions oratoires, comme elle faisait toutes choses, elle commença. Elle avait mené une belle vie vraiment. A peine au sortir du berceau, on la conduisait par les foires et les carrefours, et il fallait danser, chanter et sourire ou être battue. C'était une assez triste alternative; elle s'y était soumise sans trop de souci. Elle ne pleurait pas, elle désarmait la brutalité même à force de bonne humeur. Elle était d'ailleurs aimée et toujours applaudie, si bien qu'elle parlait au chevalier de ce temps presque comme du bon temps passé.

— Mon Dieu! oui, nous avons été comédienne ambulante, s'écria la signora, qui rentrait au salon en ce moment. Nous avons vu du pays, mon cher chevalier.

— Et nous en verrions sans doute encore, ajouta Ginetta en riant, si le capitaine ne nous eût achetée, car enfin nous sommes entrée chez lui comme une esclave que l'on paie au bazar.

— Mais nous y sommes plus libre que la fille d'un prince, et avec un aussi bel héritage devant nous; ne nous plaindrons-nous pas un peu?

— Je m'en garderai bien; je n'ai jamais été plus heureuse.

Elle prononça ces derniers mots avec un accent d'enthousiasme qui lui échappa et qui fit tressaillir le chevalier.

On sortit. Ils se firent d'abord conduire à la barrière de Passy, puis, après une assez longue délibération, sur la proposition du chevalier,

on décida qu'on irait à pied à Meudon, par la rive gauche de la Seine. Personne n'avait encore déjeuné, et l'on se réjouissait de l'appétit qu'on allait gagner. On traversa la Seine en bateau, et, tournant à droite, on laissa derrière soi, aussi vite que l'on put, ces maisons toutes noires et fétides qui baignent leur pied fangeux dans la rivière. Il est impossible de quitter Paris ou d'y entrer par une voie plus désolée; mais, une fois ces gémonies dépassées, l'on arrive sous de grands peupliers dont les branches frémissantes vous offrent le plus frais ombrage. L'air se purifie, la rivière ne réfléchit plus dans son onde alors limpide que les arbres du rivage. Bientôt, en avançant, l'herbe devient plus haute et plus verdoyante, les champs de blé et d'avoine mêlent jusqu'à vos pieds leur puissante végétation aux bouquets des primevères et de la marguerite des prés. C'est autour de vous une plaine immense, couverte des plus belles nappes de verdure et couronnée par les collines de Meudon, le château d'Issy, les jardins et les villa de Bellevue.

On marchait librement, chacun pour son compte; personne ne donnait le bras à personne, mais l'on s'arrêtait, l'on se rapprochait, l'on cueillait une fleur qu'on se montrait, qu'on se donnait, qu'on se promettait de garder comme une précieuse relique. Ginetta avait pour toute parure une robe blanche et un petit chapeau de feutre gris relevé des bords. Il était impossible d'être mise avec moins de recherche, et en même temps avec plus de goût et de bonheur. Elle avait avec ces simples atours une grace et un charme ravissans. Toute la fraîcheur, tous les parfums, toutes les émotions de ces jours bien-aimés du printemps, semblaient s'épanouir dans sa personne. On eût dit qu'elle était là, elle aussi, comme une des harmonies de ce beau jour, comme le chant de la fauvette ou le bruissement de la cigale. Le chevalier s'arrêtait souvent pour la regarder, pour respirer en quelque sorte le bonheur et la joie qu'elle répandait autour d'elle.

Cependant l'appétit qu'on avait prévu si gaiement faisait déjà depuis long-temps sentir ses premières atteintes. On était encore assez loin de ce ruban de maisons qui commence en face des petites îles et s'avance jusqu'au pont de Sèvres. Mais, grace aux encouragemens du chevalier, l'on ne maudit pas trop la longueur du chemin. On hâta le pas, et bientôt l'on arriva en face d'une guinguette dont l'enseigne promettait beaucoup : on entra. Quelques pêcheurs étaient debout dans la première pièce, occupés à vider joyeusement une bouteille tout en raccommodant leurs filets. Le maître de la maison eut soin de dire qu'il avait une chambre pour la *société*, et s'empressa d'y

conduire ses hôtes chapeau bas. Au premier aspect, les meubles et la décoration de cette chambre rappelaient assez tristement le cabaret, mais par les deux fenêtres qui étaient ouvertes entrait un air pur et imprégné de la fleur du sureau; on voyait couler la Seine, si calme, si paresseuse, sous le ciel azuré d'un beau jour; on entendait le frisson amoureux des peupliers, et le cabaret était oublié.

Lorsqu'ils sortirent du cabaret, la journée était déjà fort avancée. Malgré tout leur courage et leur bonne volonté, la signora et Ginetta étaient au bout de leurs forces. Aussi elles montèrent avec un grand empressement dans un carrosse qui se trouvait fort à propos de l'autre côté de la rivière.

La signora s'endormit assez vite, et Ginetta sentit bientôt aussi ses paupières s'appesantir. Elle ne s'était jamais laissé gagner à un plus doux sommeil. Peu à peu attirée sans doute par cet aimant mystérieux qui fait incliner les fleurs l'une vers l'autre des bords opposés de la rivière, elle pencha la tête du côté du chevalier, et, le chevalier avançant son épaule, cette tête charmante s'y reposa d'elle-même comme si elle fût venue chercher cet appui. Arrivées à leur porte, et déjà sorties de la voiture, la signora et Ginetta semblaient dormir encore. Le chevalier se disposait à entrer et à monter avec elles, mais la signora, s'emparant du bras de Ginetta :

— Adieu, cher chevalier, dit-elle à Gilbert, adieu pour ce soir.

Et, entraînant Ginetta avec elle, elle s'échappa sans donner en quelque sorte au chevalier le temps de se reconnaître.

III.

Une semaine se passa sans amener aucun changement dans les relations du chevalier et de Ginetta. Cependant il se dit bientôt qu'il fallait enfin que tout se décidât. Si cette jeune fille avait réellement l'innocence dont elle semblait si bien porter la robe, il ne devait pas la laisser s'engager si avant; il fallait l'effrayer à temps, lui montrer *l'abîme où il la conduisait*, s'épargner ainsi à lui-même le remords de l'avoir perdue. Il écrivit donc à Ginetta. Lui rappelant dans cette lettre qu'elle n'était pas surveillée, il la pria de venir chez lui, où il avait besoin de la voir seule. Cela, au fond, était assez brutal, mais sincèrement dissimulé sous la tendresse de la forme. Assurément, si Ginetta se rendait à cet appel, les scrupules du chevalier avaient été de trop. Ginetta n'était qu'une grisette, hors ligne sans doute, mais

qui n'avait pas plus échappé que les autres à la loi fatale qui semble les condamner toutes à une chute prématurée. Il est vrai que le chevalier avait ajouté à la fin de sa lettre que Ginetta devait avoir en l'honneur du chevalier une confiance absolue, que chez lui il serait pour elle exactement ce qu'il était chez la signora. N'en avait-il pas dit autant à bien d'autres, qui n'y avaient jamais attaché d'importance?

Il remit cette lettre sans hésiter, il s'était monté la tête. Mais lorsqu'il fut rentré chez lui, il jeta un regard désolé sur la table où il l'avait écrite; il s'accusa, il se donna les noms les plus odieux. — Elle ne viendra pas, se dit-il, et moi, oserai-je jamais retourner auprès d'elle après l'avoir ainsi insultée? Ne plus la voir, n'est-ce pas renoncer à la lumière du jour? Quelle femme me la ferait jamais oublier! O chère fleur que mes lèvres ont un instant respirée, et qui exhale un parfum si doux, je ne te presserai pas sur mon sein, et ce sein se desséchera dans son ardeur inutile! Cependant, ajouta-t-il en revenant un peu de cette exaltation, ai-je bien raison de me plaindre? Tout n'est-il pas, au contraire, pour le mieux? Qui sait jusqu'où cet amour m'eût conduit? Il m'eût fallu payer bien cher peut-être les heures d'ivresse qu'il m'eût données. Ah! qu'importe le prix! s'écria-t-il avec transport. Eût-il fallu tout mon sang, je n'aurais pas hésité!

Le lendemain, il se leva si bouleversé, qu'il était tout prêt à faire ses malles et à partir; mais, comme il commençait ces préparatifs, il entendit la porte de l'antichambre s'ouvrir. — La voilà! — lui cria son cœur, et c'était elle vraiment. Elle vint tomber dans les bras du chevalier, pâle et défaillante; puis, tout à coup se dégageant et après l'avoir regardé avec anxiété :

— Ah! il ne vous est donc rien arrivé? s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous dire? De quel danger étais-je menacé?

— Le sais-je, moi? Mais vous étiez si troublé hier soir.

— Je n'osais pas croire au bonheur que vous m'apportez ce matin.

— Puisque vous m'aviez priée de venir, n'étiez-vous pas sûr que je viendrais?

— Chère et admirable enfant! Ainsi, vous n'avez pas hésité? vous n'avez pas craint...

— Avec vous et auprès de vous, qu'aurais-je donc à craindre?

La naïveté de ces réponses ravissait le chevalier et l'effrayait en même temps. Il s'enivrait de l'amour qu'il avait fait naître dans ce cœur si pur, mais il se troublait malgré lui devant tant d'innocence;

il se demandait si l'entraînement le plus passionné suffirait pour l'excuser, et si la facilité même du crime n'en augmenterait pas le remords. Hélas! ce n'était là qu'un retour fugitif, qu'une hésitation d'un instant.

Elle s'assit à côté du chevalier sans jeter un regard autour d'elle. Ginetta n'avait d'yeux que pour Gilbert. Elle ne songeait point à prononcer une parole qui les détournât l'un de l'autre.

Hélas! c'était à lui-même à lutter contre ses transports.

IV.

Un matin, de très bonne heure, Ginetta se présenta chez le chevalier. Il ne l'attendait pas. Elle s'était fait une douce joie de le surprendre. Il était couché sur son canapé, plongé dans les tristes préoccupations où le retenait une seconde lettre de M. de Matignon plus pressante encore que la première. Il avait passé une nuit fort agitée. Ginetta et son père s'étaient livré un rude combat dans son cœur. Dès que Ginetta parut, M. de Matignon, comme cela devait être, fut bientôt oublié. D'un bond elle fut assise auprès de lui. Elle avait la plus simple des toilettes; mais elle était si bien parée de sa jeunesse et de son amour! Elle semblait avoir apporté avec elle tous les parfums et toute la fraîcheur d'une matinée de printemps.

— Combien de temps vas-tu me donner aujourd'hui? demanda le chevalier en se levant.

— Tout le temps que tu voudras.

— Mais le capitaine? Mais la signora?

— Ils dînent en ville tous les deux.

— Ainsi tu peux rester avec moi toute la journée?

— Toute la journée.

Le chevalier réfléchit un instant.

— Eh! oui, sans doute, s'écria-t-il, nous irons à la campagne.

— Je n'osais pas te le demander, répondit-elle.

A deux heures nos amans sortirent de l'appartement. Le chevalier voulait louer une voiture, Ginetta s'y opposa.

— Et si l'on nous rencontre! dit-il.

— Je ne crains personne, répondit-elle en s'appuyant sur le bras du chevalier comme si là elle eût été à l'abri de tout danger. D'ailleurs il lui répugnait de se cacher. Elle eût voulu au contraire pouvoir prendre l'univers à témoin de son bonheur. Il lui semblait que son cœur n'avait pas seul la puissance de le proclamer assez haut.

Le chevalier ne devait-il pas s'abandonner sans retour à un amour où elle s'engageait ainsi tout entière? La voyant sans crainte, il ne craignit plus rien. Il se trouva aussi heureux de lui donner le bras qu'elle était fière de le prendre, et comme elle il pensa bientôt qu'il n'avait à rougir de son bonheur devant personne. Malgré la foule que le soleil attirait aux Tuileries, il traversa les allées sans baisser les yeux. Il eût maintenant avoué sa tendresse à la face de l'univers, comme il en eût disputé l'objet au monde entier. Il éprouva bientôt aussi je ne sais quelle joie secrète à voir tous les yeux s'arrêter sur Ginetta, dont la grace charmante et la beauté captivaient tout autour d'elle: la vanité venait ainsi en aide à l'amour, et c'est un auxiliaire dont le concours n'est pas à dédaigner comme chacun sait.

Que vous dirai-je des heures qu'ils passèrent dans un coin isolé du bois de Boulogne, à l'ombre de quelque chêne touffu, le chevalier assez romanesque s'enivrant du feuillage des arbres, des murmures de la brise, du chant des oiseaux, de la fraîcheur odorante des bruyères, Ginetta suspendue tout entière aux regards et comme au cœur de son amant et moins accessible à la distraction des objets extérieurs? Qui n'a connu ces momens d'amoureuse nonchalance et de repos enchanté? Vous savez, elle est assise au pied de l'arbre, vous êtes couché à ses genoux, les yeux tournés vers elle, un peu appuyé sur le coude, à moins que la tête ne soit allée choisir un plus doux oreiller; puis l'on se presse la main, on se regarde, on parle peu surtout, et l'on est assez indigne de l'attention de l'histoire ou du roman, mais l'on jouit d'un bonheur que les plus heureux du siècle pourraient à coup sûr envier. Enfin le soleil commence à décliner, l'ombre sera bientôt partout; on se lève, on quitte ce lieu que l'on ne reverra plus, et l'on emporte avec soi toutes les félicités dont il a été témoin.

Du bois de Boulogne le chevalier et Ginetta étaient allés jusqu'au village d'Asnières. Lorsqu'ils y arrivèrent, il était bientôt temps de songer au retour, et ce fut le chevalier qui le fit observer à Ginetta. Mais, comme une autre Juliette, elle gourmanda la vigilance de son Roméo.

—Oh! pas encore, s'écria-t-elle d'un ton presque suppliant. Cette journée ne peut être si tôt terminée. Notre bonheur ne doit pas être si court.

— Hélas! mon cœur ne demande que trop à t'obéir. Demeurons donc, s'écria-t-il, demeurons à cette place, et ne vivons, ne respirons que pour nous aimer; perdons la mémoire et la prévoyance.

Mais bientôt la pensée qu'il avait réussi à chasser revint plus importune. Il se leva tout à coup, et prenant la main de Ginetta :

— Il faut partir, s'écria-t-il.

Ginetta le regarda avec étonnement :

— Où serions-nous mieux? demanda-t-elle en appuyant sa tête sur le bras du chevalier.

— Mais tu ne penses donc pas qu'on t'attend peut-être à cette heure?

— Près de toi, je ne pense qu'à toi.

Ces réponses faisaient tressaillir Gilbert. Il sentait à chacune de ces paroles son cœur s'épanouir davantage, et s'il ne pouvait détourner son esprit de la nécessité qui les rappelait l'un et l'autre à Paris, il éprouvait une espèce de honte à s'en montrer ainsi seul préoccupé. Cependant, après quelques momens de silence et comme de parti pris, il revenait à ses premières instances, il parlait encore du retour.

— Tu ne veux donc pas me garder? disait Ginetta; hélas! moi, je ne me sens pas la force de te quitter.

— Prends garde, oh! prends garde, Ginetta; cette force, je l'aurai bientôt moins que toi.

— Que j'aurais aimé cependant à rester sur cette rive jusqu'au souffle plus frais de la nuit! mais partir pour se séparer au bout de la route... Que ta chambre à cette heure doit être charmante, aux rayons de la lune qui se lève! Ne nous vois-tu pas d'ici tous les deux appuyés sur le balcon de ta fenêtre?... Oh! emmène-moi, Gilbert; je le veux bien, mais emmène-moi chez toi.

Il y avait tant d'amour dans l'expression de sa voix, elle était si belle dans cette prière si tendre, que le chevalier, éperdu et la pressant sur son cœur, lui dit avec un accent d'égarement : Eh bien! oui, chez moi, viens.

Elle poussa un cri de joie, et l'entraîna d'un pas rapide. Mais Gilbert, l'arrêtant tout à coup : — Non, cela est insensé, dit-il; il ne te recevrait plus.

— Eh! ne serai-je pas avec toi? répondit-elle.

Ces derniers mots firent rentrer le chevalier dans le sentiment complet de la réalité. Il se rappela cette lettre que Ginetta lui avait fait oublier.

— Ginetta, reprit-il avec émotion, je ne puis accepter ce dévouement. Hélas! je comprends plus que jamais combien j'ai été coupable en cédant au charme qui m'attirait vers toi; j'aurais dû te fuir, moi qui n'avais aucun bonheur à t'apporter.

— Qui te dit que je ne suis pas heureuse?

— Ne parle pas ainsi, répondit-il, car je tomberais à tes pieds et n'aurais plus le courage d'ajouter un seul mot. Je te dois une réparation, Ginetta, et il m'est impossible de te l'offrir.

— T'ai-je rien demandé de semblable? dit-elle; de toi ai-je voulu autre chose que toi-même?

Chaque mot que Ginetta prononçait rendait plus difficile, pour le chevalier, la révélation qu'il avait à faire. Comment oser lui apprendre que, dans deux mois peut-être, il serait forcé de la quitter; que son père, maintenant au bout de ses sacrifices, le rappelait auprès de lui? Cependant l'honneur lui défendait de se taire; il ne devait pas laisser se compromettre irréparablement une jeune fille à laquelle il n'avait à faire partager qu'une inévitable pauvreté. Il parla donc. Ginetta l'écouta sans l'interrompre; mais lorsqu'il eut terminé, loin de se laisser gagner au désespoir : — Oh! quoi qu'il arrive, s'écria-t-elle, je ne voudrais pas qu'on eût supprimé de ma vie une seule des heures que j'ai passées avec toi, car j'ai été et je suis heureuse comme je ne pouvais l'être que par toi.

— La mort seule devrait séparer deux cœurs qui s'entendent si bien, dit Gilbert.

— Ne peut-elle pas les réunir? répondit Ginetta d'un ton calme, mais ferme.

— Ah! qu'as-tu dit?

— Ce qu'il serait facile de faire.

Cette réponse fit pâlir le chevalier; il vit bien qu'elle venait d'un sentiment sérieux et sincère, non d'une exaltation fugitive.

— Non, reprit-il, je ne t'aurai point entraînée à commettre un si grand crime envers Dieu; nous vivrons, et nous vivrons l'un près de l'autre. Je travaillerai, j'entrerai chez un procureur; je pourrai acheter une charge. Eh! mon Dieu, que faut-il pour réussir? ajouta-t-il d'un ton plus dégagé; de la fermeté, quelques mois de persévérance. L'habitude m'aura bientôt rendu facile cette vie qui, de loin, m'a toujours un peu effrayé. Allons, je puis être un procureur comme un autre.

— Toi, un procureur! reprit Ginetta d'un air moitié railleur, moitié inquiet; tu seras toujours le chevalier pour moi; je pourrai te trouver chez toi, comme je t'y ai trouvé ce matin, et tu me recevras comme tu m'as reçue. Pardonne-moi cet enfantillage; il me semble que, si tu avais été un procureur quand je t'ai vu chez la signora...

Cette réflexion fit sourire le chevalier et chassa les tristes pensées; il s'amusa à relever, dans l'esprit de Ginetta, l'ordre respectable des procureurs, et la fit entrer dans tous les châteaux en Espagne qu'il bâtit sur le sable de ses nouveaux projets. Puis ils jouirent sans trouble et sans inquiétude du bonheur présent et de leurs espérances, jusqu'au moment où ils se séparèrent sur le seuil même de la maison du Vénitien.

Heureux âge où la joie est si près de la douleur, où le sourire succède si facilement aux larmes!

V.

Loin de reculer devant sa résolution, le chevalier voulut tout d'un coup trancher dans le vif, et, dès le lendemain, il entra dans l'étude d'un procureur. Accepter ainsi ce travail était la plus grande preuve d'amour qu'il pût donner à Ginetta.

Mlle de Matignon, à laquelle il écrivit qu'il pourrait demeurer à Paris sans imposer de nouveaux sacrifices au baron, tressaillit de joie à cette nouvelle. La voix prophétique m'avait bien dit, pensa-t-elle, qu'un incident imprévu le retiendrait à Paris. Pour aider la destinée de son neveu à s'accomplir comme elle l'avait annoncé, elle s'efforça, en répondant au chevalier, d'atténuer la vérité effrayante des aveux du baron; et, pour donner plus de poids à ses paroles, elle les accompagna d'une somme d'argent assez considérable, résultat de ses économies de plusieurs années.

Cette générosité devait être fatale au chevalier. La nécessité seule, une nécessité implacable, pouvait le maintenir sous le joug du travail. Moins pressé par la pauvreté, il devait bientôt se relâcher et retomber dans les habitudes nonchalantes de sa vie un peu contemplative. D'ailleurs, il faut le dire, Ginetta, qui avait toujours vécu au jour le jour, avec une insouciance complète de l'avenir, devait contribuer elle-même à le faire sortir de la voie dans laquelle il n'était entré que pour elle. Le trouvait-elle plongé dans les ténèbres d'un dossier que le procureur lui avait confié, elle s'effrayait de l'expression vieillie et mécontente de son regard, et ne lui cachait pas qu'elle reconnaissait à peine son cher chevalier. Elle le rendait ainsi à tout son dédain pour les affaires, et il sentait comme un remords du temps qu'il y avait consacré.

L'amour n'existe pourtant dans toute sa force et son ivresse qu'à

condition de remplir ainsi toute la vie. Mais que laisse-t-il pour le travail? Peu à peu le zèle et le courage du chevalier s'amortirent, et bientôt il ne resta plus aucun vestige de ses premiers efforts. La répugnance qu'il avait un instant surmontée devint chaque jour plus vive; la place qu'il avait faite dans sa vie pour les affaires se rétrécit de plus en plus. Aux heures qu'il avait fixées pour se rendre chez le procureur, il se détournait tout à coup du chemin qui devait l'y conduire, et allait s'asseoir dans quelque coin des Tuileries, un peu troublé, mais heureux comme un écolier qui, coûte que coûte, a voulu échapper à la figure chagrine de son maître. Était-il placé devant son bureau, les pièces d'un procès éparses sous ses yeux, l'image de Ginetta arrivait aussitôt, qui en troublait le sens, en dérangeait l'ordre, et le chevalier, empressé de n'y plus rien entendre, laissait là toutes ces sombres écritures, ouvrait le volume d'un poète aimé, et y respirait comme le parfum de sa chère maîtresse. La procédure et les cliens allaient ensuite comme ils pouvaient.

Vous comprenez que le procureur se fatigua assez vite d'être traité avec ce sans-façon. Le chevalier, remercié avec tous les égards dus au nom qu'il portait, ne put cacher sa joie de rentrer dans toute sa liberté.

Ginetta ne s'était pas reportée une seule fois aux paroles que le chevalier avait prononcées en revenant d'Asnières, et qui lui avaient annoncé la nécessité d'une séparation prochaine. Comme Gilbert n'était pas revenu sur ce sujet, elle croyait le danger passé. Ses jours coulaient sans trouble et sans inquiétude, sa sécurité était complète. Mais cette sécurité, le chevalier ne pouvait plus la partager. Lorsqu'il était auprès de Ginetta, aucune pensée importune ne le détournait de son ivresse; dans ses paroles, dans ses regards même, rien ne trahissait une inquiétude secrète et contenue. Mais loin de Ginetta le fantôme menaçant de l'avenir le trouvait souvent désarmé et le tenait sans défense sous le coup de ses terribles étreintes. Toutefois avait-il revu Ginetta, ses alarmes et son découragement étaient à l'instant dissipés.

Cependant s'avançait le jour qui ne devait plus avoir de lendemain. Les dernières ressources du chevalier allaient être épuisées, et il avait pris vis-à-vis de lui-même l'engagement de ne point accepter d'autres sacrifices. Il fallait donc enfin ouvrir les yeux et les faire ouvrir à Ginetta. Un soir qu'ils étaient tous deux assis près de la fenêtre, recueillis et silencieux dans la rêverie où l'on tombe si doucement aux premières lueurs de la lune qui se lève, le chevalier, pre-

nant tout à coup la main de Ginetta, lui déclara qu'ils touchaient aux derniers momens de leur bonheur, qu'avant la fin de la semaine il faudrait se séparer.

Ginetta bondit à ces paroles et se pressa avec violence sur le cœur du chevalier, comme pour protester contre cette menace; mais après les premiers momens de cette rébellion passionnée, il fallut se résigner à connaître, sinon à accepter la vérité. Bientôt même Ginetta demanda pardon au chevalier du dernier sacrifice que leur amour avait imposé à sa famille. Comme le chevalier, elle renonça à prolonger son bonheur en achevant la ruine qui était commencée. Ils étaient tombés tous les deux dans un de ces profonds abattemens où l'on n'ose pas se communiquer les tristes pensées qui arrivent, lorsque Ginetta, se levant, s'écria : La signora m'a souvent répété que le capitaine me destine sa fortune; si nous disions tout à la signora, elle irait trouver le capitaine et lui demanderait pour toi sa fille adoptive. Mais que dis-je? reprit-elle en baissant la voix, tu ne peux pas épouser une fille comme moi, sans famille et sans nom.

— Le nom est peu de chose devant l'amour; cependant, si avec ce nom nous avions conservé l'héritage de nos ancêtres, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour te l'offrir.

— Je te crois, Gilbert, mais ton père....

— Il serait venu lui-même te chercher.

— Alors tout n'est pas perdu, s'écria-t-elle en essuyant ses larmes. Puisque tu veux bien que je sois ta femme, puisque ton père consentirait à m'accueillir, mais nous n'avons plus rien à craindre!

— Je ne saurais partager ta confiance, et pourtant je ne puis croire que Dieu nous ait condamnés.

— Eh bien! encore cette soirée tout entière à nous aimer. Demain, avant le milieu du jour, je serai chez toi et je t'apporterai, quelle qu'elle soit, la réponse du capitaine.

VI.

Ginetta était trop chaste et trop pure dans son ignorance pour espérer l'indulgence comme pour craindre la sévérité de la signora; elle avoua tout sans honte et sans effort, n'ayant gardé le secret dans son cœur que pour obéir au chevalier. Helena, en recevant cette confidence, ne put retenir un cri de surprise et d'effroi; mais, sans l'accuser ou sans la plaindre, elle la pressa sur son cœur, priant Dieu

tout bas d'être plus miséricordieux pour cette enfant qu'il ne l'avait été pour elle; puis, sans perdre de temps, elle courut chez le capitaine. Comme Ginetta, elle pensait qu'il devait accepter avec empressement un mariage si honorable et l'occasion de donner dans le monde un rang à sa fille adoptive. Elles s'étaient bien cruellement trompées l'une et l'autre. Ce rang fut la cause même du refus. Je ne sais quelle insulte ce chef de corsaires avait reçue autrefois de l'aristocratie de Venise, mais, vivement pressé par la signora, il se laissa emporter aux plus violentes expressions de la haine contre les nobles. Tout en comprenant qu'il n'y avait rien à espérer d'un homme dont le parti était si bien pris d'avance, la signora ne put le quitter, fort émue elle-même, sans ajouter à son exaltation par l'éloge de la société qu'il attaquait.

Elle ne cacha rien à Ginetta; elle raconta la scène qui venait de se passer sans en supprimer un mot. Son récit se ressentait de toutes les agitations de la douleur et même de la colère.

— Il ne me doit rien, il ne m'avait rien promis, répondit Ginetta avec calme et sans paraître abattue.

Ce sang-froid et cette sérénité irritèrent un peu la signora. — Si vous êtes satisfaite, mon enfant, dit-elle, à la bonne heure; je veux bien avoir tort.

Ginetta se jeta au cou de la signora comme pour protester contre cette interprétation. Elles restèrent un instant dans les bras l'une de l'autre.

— Que je regrette maintenant, dit la signora, de ne pas avoir gardé tout entière la fortune que mon père me laissait! Ce qu'il n'a pas voulu donner, moi j'aurais été si heureuse de l'offrir. Mais le peu que j'ai conservé, je ne le conserve que jusqu'à la mort. Hélas! peut-être va-t-il désormais t'accueillir durement; qui sait même s'il voudra te recevoir? N'oublie pas qu'il y a une maison qui te sera toujours ouverte.

— J'y serais venue sans que vous me l'eussiez dit, répondit Ginetta en lui pressant la main.

Ces mots étaient prononcés d'une voix à peine troublée; mais il était évident qu'elle faisait de violens efforts pour contenir son émotion. Elle quitta la signora sans avoir laissé lire le désespoir qui était sans doute dans son cœur. Cependant, au moment de sortir et en l'embrassant, elle fut sur le point d'éclater.

Moins confiant que sa jeune maîtresse, depuis qu'il était seul, le chevalier avait passé par toutes les alternatives déchirantes de l'espé-

rance et du découragement. Il attendait Ginetta avec une cruelle impatience; il était allé vingt fois sur le balcon, d'où si souvent il se plaisait à la voir accourir, mais il était trop bouleversé pour y rester long-temps immobile; il se tenait debout près de la porte lorsqu'elle entra. Voyant sa contenance assurée, son front calme, ses yeux brillans, il poussa un cri de joie.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Il a dit non, répondit-elle.

— Je devais m'y attendre, murmura Gilbert.

Ginetta ne donnait aucun détail, il n'en demanda aucun. Renversé sur son lit, la tête dans ses mains, il eut un instant de morne désespoir. Oubliant qu'elle était là, il semblait réciter en lui-même je ne sais quel sombre monologue. Ginetta, restée debout, jetait sur lui un regard d'étonnement. Bientôt il se leva, et se promenant à grands pas :

— A quoi suis-je bon? s'écria-t-il; à qui ma vie est-elle utile? J'ai ruiné mon père, j'ai apporté la douleur et la honte à cette enfant... Il faut mourir.

— Tu as raison, dit Ginetta s'approchant et lui prenant la main, il faut mourir.

Le chevalier la contempla avec un mélange d'effroi et de doute; puis, la pressant convulsivement sur son cœur :

— Si je t'entraînais avec moi, Dieu ne me le pardonnerait jamais, lui dit-il.

— Gilbert, répondit-elle, je ne savais pas quel était ton dessein; mais, le jour même où tu serais parti, je me serais jetée dans la rivière. Oh! j'aime bien mieux mourir avec toi!

Il y avait je ne sais quoi de tendre, mais d'irrévocable, dans l'air et le ton de Ginetta. Cependant, peut-être encore indécis lui-même, le chevalier essaya de lutter contre cette résolution. Il s'aperçut bientôt que tous ses efforts seraient inutiles; il ne combattit plus. D'ailleurs, puisque la séparation seule la tuait, ce n'était plus lui maintenant, c'était elle qui les condamnait tous les deux.

Le suicide était alors un dénouement assez rare. Le chevalier choisit un genre de mort devenu vulgaire, l'asphyxie par le charbon. De toutes les manières d'en finir, c'est la plus douloureuse peut-être, mais c'est la seule où l'on soit parfaitement sûr de sa volonté. On ne meurt pas du premier coup; de la vie que l'on quitte, et d'où l'on est presque déjà sorti, on se suit jusque sur le seuil de la mort, et, près de le franchir, on peut reculer encore. Pour se briser le front avec

une balle ou se percer le cœur d'un coup de poignard, il suffit d'un accès de fièvre; pour demeurer tranquillement étendu sur un matelas et y attendre, étreintes par étreintes, que l'axphyxie vous ait étranglé, il faut depuis long-temps s'être préparé à la lutte; il faut avoir compté autant de déceptions qu'on a nourri d'espérances, et que, la dernière espérance brisée, il en reste encore une, suprême, impossible sans doute, et pour laquelle on a voulu se laisser les chances d'une agonie plus longue et d'où l'on pût revenir. Ceux qui entrent dans la mort par cette porte ne quittent pas la vie par dégoût de la vie, mais parce qu'ils en attendaient ce qu'elle n'a pas donné, et ce que jusqu'à la dernière seconde ils pourraient encore obtenir si Dieu le voulait bien.

Le chevalier fit tous les apprêts, puis il sortit avec Ginetta de cette chambre qui allait être leur tombeau, et ils errèrent tous deux à l'aventure à travers la ville. C'était par une belle matinée : sur les quais, dans les jardins publics, dans les carrosses dorés, sur la rivière, où les mariniers chantaient entre les planches de leurs chaloupes amarrées, aux fenêtres, sous l'auvent des boutiques, partout Paris tout entier s'épanouissait au soleil. Mais le cœur de Gilbert ne battait plus dans cette atmosphère généreuse. Il ne voyait plus les objets que couverts d'un voile funèbre. Cependant il s'efforçait de faire bonne contenance; l'air souriant de Ginetta semblait lui reprocher son anxiété et sa préoccupation. Hélas! en vain il cherchait à s'en défendre, l'agonie commençait déjà dans son cœur. Lui qui avait pu se faire si imprévoyant jusqu'au dernier moment, ce dernier moment arrivé, il avait perdu toute son énergie. C'était peut-être aussi sa conscience qui tremblait; il ne savait pas trop jusqu'à quel point il avait droit de mourir.

Pour Ginetta, qui n'était d'aucune religion, elle ne voyait rien au-delà du tombeau. La mort était un mot dont le sens ne lui avait été révélé qu'à moitié. Qui sait si elle ne s'imaginait pas qu'expirant l'un près de l'autre dans toute leur jeunesse et leur beauté, ils resteraient éternellement jeunes et beaux?

Ainsi, assise près du chevalier dans un coin isolé des Tuileries, la main dans la main de son amant, elle ne semblait avoir perdu aucune de ses illusions; la vie lui souriait jusque dans la mort.

— Gilbert, disait-elle, c'est dans un lieu frais et désert qu'il faudrait qu'on nous réunît. On mêlerait quelques fleurs au gazon, des héliotropes que tu aimes, des myrtes que préfère la signora. On détournerait l'eau du ruisseau voisin pour qu'elle vînt rafraîchir la

tige de ces fleurs. Nous aurions souvent la visite de la signora. Ah! quand je l'ai quittée, j'ai eu bien de la peine à ne pas pleurer.

En disant ces derniers mots, elle était près de s'attendrir; mais se tournant vers le chevalier : — Tu es bien sérieux; à quoi penses-tu donc? demanda-t-elle.

— A rien, répondit-il en se levant et essuyant furtivement une larme.

Il venait de se rappeler le baron de Matignon; il l'avait vu passer près de lui, vieilli de dix ans, le front flétri, les yeux éteints, et se plaignant à Dieu de survivre à ceux qu'il avait aimés. Pendant quelques instans, les souvenirs de son enfance, entourée de tant de soins et de dévouement, le plongèrent en un muet attendrissement. Il éprouva même je ne sais quel sentiment de colère et de haine contre Ginetta, qui l'avait amené à cette extrémité. Ne lui devait-il pas le malheur des derniers jours de son père? Mais un regard de Ginetta faisait justice de cette irritation et de ces regrets, et, même au prix qu'elles lui coûtaient, il n'eût pas voulu que les heures passées auprès de Ginetta fussent retranchées de sa vie.

Plusieurs fois dans cette journée, il fut tenté de revenir sur sa résolution, de faire une seconde épreuve du travail, comme si la première n'était pas décisive. Si Ginetta eût montré quelque hésitation, il eût à l'instant reculé; mais la vanité (où ne la trouve-t-on pas?) le fit marcher en avant.

Toutefois, l'insouciance de cette enfant devant la mort le troublait. Il s'effrayait d'un témoignage si complet de l'amour sur le bord d'une tombe. Savait-elle bien ce qu'elle allait faire? Mais comment l'interroger? et que lui apprendre? D'ailleurs elle l'avait dit, et il devait l'en croire, lui absent elle se tuait; et l'honneur lui permettait-il d'achever la ruine de son père en demeurant auprès d'elle autrement que dans la mort?

Cependant, lorsque la dernière heure fut près de sonner, la force et l'énergie lui revinrent. Il monta lestement, avec Ginetta, l'escalier de son appartement, et sur le palier il prit presqu'en jouant la taille de la jeune fille, qui détourna la tête comme pour appeler et recevoir un baiser.

Dans la chambre, les rayons de la lune, qui étaient entrés sous les rideaux du lit, semblaient caresser les rêves d'un amant. Sur la fenêtre, les fleurs livraient tous leurs parfums aux premières brises rafraîchissantes de la nuit. Ils restèrent quelques instants assis l'un près de l'autre, livrés aux souvenirs et à l'amour que cette heure

et ce lieu leur rappelaient. Mais, tout à coup, Ginetta se dégageant des bras de Gilbert :

— Écris maintenant à la signora, dit-elle. Je me coucherai, tu viendras me rejoindre quand tu auras fini !

Le chevalier lui obéit. La lettre fut courte, car il craignait de s'attendrir, et il n'était pas disposé à écrire une dissertation ; il ne mourait pas pour son plaisir.

En voyant Ginetta qui l'attendait, la tête appuyée sur ses bras nus, les cheveux dénoués, si belle, si jeune, et encore si heureuse, il hésita et s'arrêta. — Est-ce que tu n'oses plus ? lui dit-elle presqu'avec enjouement.

Ces mots, prononcés d'un air de défi, le décidèrent. Il alluma le charbon. Au moment où il fermait la fenêtre, Ginetta le pria de retirer les fleurs et de les placer autour du lit, le plus près qu'il pourrait; elle lui demanda aussi de ne pas éteindre la lampe. Ces recommandations étaient faites avec une aisance si naturelle, qu'en l'écoutant le chevalier perdait en quelque sorte le sentiment réel de son action.

Lorsqu'il s'approcha de Ginetta, les yeux de la jeune fille étaient déjà plus voilés; la funeste ivresse commençait. — Essayons de dormir, dit-il.

— Oh ! pas encore, répondit-elle. Causons.

Aprés quelques instans de silence : — Gilbert, cela est singulier... il me semble... est-ce un souvenir ? est-ce une vision ?... Non, je me le rappelle bien maintenant.... Je me promenais sur le bord de la mer, avec une dame qui me donnait la main...; il faisait très chaud et beaucoup de soleil.... Gilbert.... ne vois-tu pas deux hommes qui sortent de ces rochers ? La dame est renversée, elle a appelé, mais on n'entend plus rien.... il y a un de ces hommes qui m'emporte.... Comme il me presse sur sa poitrine !.... Je ne respire plus...; la voix me manque.... Gilbert, j'étouffe...

Les traits de Ginetta étaient horriblement contractés, il ne restait bientôt plus rien de sa jeunesse et de sa beauté. Le chevalier poussa un cri de désespoir; il eût pu la voir morte, non ainsi défigurée. Plus fort qu'elle, il avait encore résisté; il se traîna jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit.

— Oh ! tu es trop belle pour mourir, s'écria-t-il.

. . . .

VII.

— Vous connaissez le jeune chevalier de Matignon? disait, quelques mois plus tard, Mme du Deffant; il a épousé la fille naturelle du prince de C...!

— Comment donc? s'écria Diderot; mais le prince et la signora n'ont jamais eu d'enfant.

— Je suis parfaitement renseignée, reprit Mme du Deffant : la petite vivait chez un oncle de la signora, qui avait autrefois commandé une des galères de la république de Venise. C'était un vieillard très riche, fort avare et peu accommodant; la signora, qui n'avait jamais pu s'entendre avec lui, s'était fait remplacer par sa fille, pour surveiller la succession. La petite avait fort bien réussi; l'oncle promettait de lui laisser tout son bien. Cependant, quand il fut question du mariage avec le chevalier, et qu'on lui demanda son consentement et une dot, il donna bien son consentement, mais il refusa la dot. Ce n'était pas le compte du chevalier, qui s'était ruiné au jeu, et voulait refaire sa fortune; aussi, regardant la partie comme perdue, il s'était retiré. Mais la jeune fille, qui en raffolait, fit un coup de sa tête; elle quitta sans rien dire la maison de son oncle, vint trouver le chevalier, et le pria de la tuer et de se tuer avec elle. Le chevalier, dans un grand embarras, voulut faire quelques remontrances : elle tint bon, et il fallut bien avoir l'air au moins de satisfaire ce caprice. Il se fit donc apporter deux épées, mais deux épées du temps des croisades, à large lame, qui faisaient peur à voir, et se donna l'air le plus terrible qu'il put. Au moment où il appuyait la pointe sur le cœur de cette folle, elle poussa un grand cri et demanda grace. Comme vous pensez, il avait prévu ce dénouement. Voici ce qu'il n'avait point prévu : l'oncle, après une scène violente avec la signora, fut pris d'un étourdissement, et au bout de quelques heures il mourait d'un coup de sang. Le lendemain, le chevalier de Matignon savait que le capitaine Stefano laissait sur son testament soixante mille écus de rente à la fille naturelle du prince de C...

— Mais, madame..., reprit Diderot.

— Je sais ce que je dis, entendez-vous, cher philosophe.

— Voilà pourtant comme on écrit l'histoire, s'écria Diderot.

— Et les romans, répondit en riant Mme du Deffant.

Édouard Bergounioux.

UN NOVATEUR

AU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

En 1693, les Comédiens Italiens représentaient pour la première fois une pièce originale, ayant pour titre *Les Originaux*. L'auteur était un jeune Champenois aventureux, surtout dans les arts, et qui recherchait avec passion tout ce qui était nouveau sous le soleil, même aux dépens du sens commun. C'était Antoine Houdard de La Motte. Il avait étudié chez les jésuites, à Paris, écoutant plutôt ses instincts que ses maîtres; aussi n'avait-il appris qu'un peu de latin et pas du tout de grec : il protestait déjà contre les Grecs et les Romains. En revanche il avait beaucoup rêvé, il avait lu Corneille avec admiration, il avait trouvé les anciens poètes sans saveur; il s'était promis de changer sur ce sujet les idées de son siècle. Avec ce beau dessein, il s'était bien gardé de suivre celui de sa famille, qui voulait faire de lui un procureur. Comme il n'existait pas alors de journaux, le théâtre était la seule tribune des novateurs; après avoir joué la comédie dans un cercle d'amis, il avait abordé le théâtre par une

pièce curieuse en prose italienne et en prose française. Le jour de la première représentation, il comptait sur un succès : ce succès, c'était le pot au lait de Perrette, c'était la source de sa fortune, de sa gloire; une fois en belle renommée, il proclamait hautement ses idées sur les littératures anciennes et modernes, il devenait chef de secte, il combattait avec tout le feu de son esprit; que sais-je? mille autres rêves jeunes et brûlans; mais le *lait tombe! Adieu veau, vache, cochon, couvée.* La pièce fut sifflée; le novateur s'attendait si peu à cet accueil qu'il en perdit presque la tête; il s'enfuit du théâtre à petits pas, ne voulant pas revoir les amis conviés à sa gloire; il partit le soir même en redisant la fable de La Fontaine. Où alla-t-il? A la Trappe. C'était la première fois qu'un auteur sifflé se retirait ainsi du monde. Non-seulement il ne s'arrêta pas en chemin, mais, une fois dans cette sombre solitude, il se soumit de point en point à toutes les austérités de la règle. On devrait infliger la Trappe à beaucoup d'auteurs dramatiques de notre temps.

La Trappe était alors bien habitée; M. de Rancé l'avait mise à la mode dans le beau monde; les grandes infortunes couraient en ce pieux abri sans retourner la tête vers les orages et les fêtes d'ici-bas. L'abbé de Rancé était le suprême confesseur de toutes ces ames en peine, qui venaient apprendre avant l'heure les joies du ciel. Arriva le tour de notre jeune solitaire. Il venait de prendre l'habit, il psalmodiait des psaumes, déjà il avait marqué sa fosse d'un coup de bêche.

— Mon enfant, lui dit M. de Rancé, je vous trouve bien jeune et bien rose pour venir si tôt dans le chemin de la mort et de la vie éternelle.

— Que puis-je faire de mieux ailleurs, mon père?

— Écoutez bien votre cœur. Êtes-vous sûr de lui? Ses élans vers le monde ne vous détourneront-ils pas du charme solennel de la prière et du silence?

Le jeune homme réfléchit un peu; la vie du monastère n'était rien moins qu'attrayante pour un cœur de vingt ans : qu'y trouvait-il? l'oubli de la gloire; mais à cette pensée les sifflets de la Comédie Italienne résonnèrent encore dans ses oreilles.

— Mon révérend père, je suis résolu à mourir dans cette pieuse solitude.

— Songez-y bien, mon fils, reprit l'abbé de Rancé, qui voulait à toute force savoir la raison de cette retraite. Les regrets qui pourraient vous tourmenter ici seraient mille fois plus mortels à votre ame que les passions mondaines qui la pourraient assaillir. Dieu

ne nous a pas mis sur la terre pour contempler toujours le ciel, il faut être soumis aux lois de la création. Le Seigneur étend ses bénédictions sur le travail, sur les joies du cœur, sur la famille; tous ne sont pas destinés à creuser leur fosse ici-bas. Il y a tel jardin ou tel champ dont la fleur ou l'épi est plus agréable à Dieu que l'herbe stérile de notre retraite. Croyez-moi, il faut avoir le triste droit de se plaindre du monde pour le fuir sans retour. Vous n'avez donc plus de mère?

— Hélas! dit le jeune homme, j'ai une mère qui m'aime et qui pleure ma fuite si j'en crois mes songes.

— Prenez garde, ces larmes-là ne sont pas des prières pour vous auprès de Dieu; aimer sa mère, c'est aimer Dieu. Je veux savoir qui vous a conduit ici. Est-ce la foi ou le chagrin? Est-ce que déjà quelque folle passsion...

— Dieu m'en garde, mon père.

A cet endroit de la confession, le jeune solitaire avait plus d'une fois retourné la tête vers le monde; le monde qu'il avait fui avec désenchantement lui apparaissait au-delà des murailles de la Trappe, avec mille charmes inconnus; les femmes lui souriaient plus doucement que les saintes; il voyait passer sous les yeux de son ame un certain verger de Troyes où il avait cueilli des pêches avec une certaine Laure bien digne d'un autre Pétrarque.

— Mon père, reprit-il en rougissant, je vais vous confesser sans détour pourquoi je suis venu dans ce refuge.

— Parlez, mon enfant.

— Je suis venu à la Trappe parce que j'ai été sifflé à la Comédie Italienne.

La belle et triste figure de l'abbé de Rancé s'anima d'un sourire.

— Vanité des vanités! dit-il en soupirant au souvenir de sa vie passée. Allez, mon enfant, allez prendre votre revanche. Ce ne sont pas là de ces défaites qu'on vient pleurer à la Trappe. Que n'êtes-vous allé essuyer vos larmes sur le sein de votre mère? Si plus tard le Seigneur vous éprouve ici-bas par de grandes infortunes, revenez en ce refuge de paix et de consolation; mais pour aujourd'hui, partez, allez chercher votre place au soleil.

Le jeune homme baisa les mains de l'abbé de Rancé, quitta aussitôt la Trappe, et n'y retourna jamais. Selon l'abbé de Voisenon, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps, il en était sorti avec un opéra.

Il revint à Paris sans trop savoir ce qu'il allait devenir. Le jour de son arrivée, il entendit un motet de Campra et un opéra de Lulli. Il

voulut faire jouer son opéra. Il vit Campra, lui parla de sa pièce, lui dit qu'un grand musicien devait abandonner un peu l'église pour le théâtre, tant et si bien que Campra entraîné consentit à débuter avec lui. *L'Europe galante* fut notée en quelques semaines; mais à l'Opéra il fallait attendre son tour; *l'Europe galante* ne fut représentée qu'en 1697. Cette fois le succès fut des plus éclatans. La Motte oublia tout à fait la Trappe pour le théâtre. Il fit coup sur coup neuf opéras qui réussirent tous, grace à la musique de Destouches. Il avait un peu mis de côté ses idées originales sur les littératures; mais, comme il était né avec le caractère de novateur, il devait revenir à ses idées même à son insu. La première tentative fut des plus malencontreuses: il traduisit Homère, du moins il défigura Homère avec une merveilleuse patience; il se permit de refondre l'Iliade, ce poème des poèmes. Jamais sous le soleil on n'avait ainsi profané la création humaine. Aussi, il faut le dire à la louange de l'esprit français, cette singulière traduction souleva mille et mille clameurs. La Motte n'eut guère pour lui que l'abbé Trublet. Cependant, avant que la traduction fût imprimée, La Motte avait obtenu d'illustres suffrages. Boileau lui-même lui avait prédit, sur la lecture du premier chant, que le vieil Homère serait enfin habillé à la française. Boileau ne savait plus guère ce qu'il disait. Mais je reviendrai tout à l'heure à cette œuvre étrange.

Tout en refondant l'Iliade, La Motte écrivait des odes, des opéras, des discours. Son premier discours est un pamphlet contre la poésie; il fit grand bruit au parnasse de 1700. Le temps était bien choisi : le seul poète vivant était M. de Fontenelle. La Motte avoue donc qu'il est de l'avis de Platon et de Pythagore : Platon, qui bannit les poètes de sa république; Pythagore, qui les condamne au Tartare. La Motte, en froid raisonneur, ne voit que la rime dans la poésie; il compare sérieusement nos meilleurs poètes à des charlatans qui font passer des grains de millet par le trou d'une aiguille. C'était d'ailleurs ainsi que voyait Pascal; il s'imaginait que toutes les beautés poétiques sont dans certaines phrases bizarres,comme *merveille de nos jours, astre de la nuit*. La Motte condamne sans pitié la fiction, ce voile si doux de la poésie. « La fiction est un vain détour. Pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire? Les figures sont des piéges que l'on tend à l'esprit pour le séduire. » S'il veut donner l'origine de la poésie, il dit : « Elle n'était d'abord différente du discours que par un arrangement mesuré des paroles qui flatta l'oreille; la fiction survint bientôt avec les figures : voilà tout ce qu'il y a d'essentiel à la poésie. » Et Fontenelle

applaudissait. La Motte veut-il parler de l'enthousiasme : « C'est un beau nom qu'on donne à ce qui est le moins raisonnable. L'enthousiasme ressemble à cette ivresse qui met un homme hors de lui, qui l'égare en mille images bizarres et sans suite. » On voit que La Motte avait été à l'école de Boileau. Au milieu de toutes ces idées singulières, on rencontre pourtant çà et là une page pleine de bon sens. Ainsi, en parlant de Ronsard, il ose le juger comme un grand poète, digne cadet de Pindare, « à ce point que tout ce qu'il emprunte d'Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve partout dans ses odes ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores et ces expressions audacieuses qui caractérisent le poète thébain. C'est l'enthousiasme qui entraînait Pindare. » Puisque nous voyons Pindare et Ronsard en parallèle, remarquons ici qu'ils ont eu la même destinée : admirés, méprisés, et encore admirés. La Motte aboutit tout droit à la rime après avoir tant décrié la poésie; son discours, qui enfanta un schisme littéraire, est tout simplement la préface d'un recueil d'odes pindariques et anacréontiques. Il est vrai que sa poésie venait à l'appui de cette préface anti-poétique; il se donnait ainsi raison. Cependant, à en croire l'ode à Fontenelle, il espère que, grace à son ami et à lui-même, les anciens seront surpassés par les modernes.

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passés;
Les Homères et les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Croit-on la nature bizarre
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

C'était parler en téméraire plutôt qu'en poète; mais cette témérité vous attache à La Motte comme à un voyageur aventureux qui va se hasarder vers les rivages inconnus; on le suit avec intérêt, on lui sait gré de protester un peu contre ce culte extrême des Grecs et des Romains qui couvrait l'esprit français d'une poussière de mort.

De tout temps ma muse un peu fière
Dédaigne un travail plagiaire

Dans une autre langue emprunté.
Loin ces poètes sans génie
A qui le dieu des vers dénie
La gloire de la nouveauté.
Des Pindares et des Horaces
Suivons plus dignement les traces.
C'est en inventant qu'ils ont plu ;
Et les imitateurs serviles
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le mérite d'avoir lu.

On voit qu'il ne manquait à La Motte, pour être un vrai poète, que la poésie, cette fille du ciel qui chante si bas que l'ame la plus élevée l'entend à peine. Peut-être n'a-t-il manqué à La Motte que de s'écouter mieux lui-même, car, tout en dédaignant ses devanciers, il les imitait, il les avait trop lus. Que de fois il a dû arriver à un poète d'enterrer sa poésie dans les feuillets d'un livre étranger!

La Motte, poursuivant son ode, s'écrie avec bonne raison : « Si le nouveau nous est interdit, si la nature est épuisée par les anciens, ce n'est pas la peine d'écrire :

C'est assez d'apprendre à les lire,
S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit. »

Un demi-siècle après la *cause célèbre* des anciens et des modernes, Voltaire voulut à son tour secouer la poussière des dossiers. Lui seul rendit un jugement en bonne forme, le jugement de la souveraine raison :

« Le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent jusqu'à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. Nestor, dans l'Iliade, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'Achille et d'Agamemnon, débute par leur dire : « J'ai vécu autrefois avec des hommes « qui valaient mieux que vous; non, je n'ai jamais vu et je ne verrai « jamais de si grands personnages que Drias, Cénée, Exadius, Po- « lyphème, égal aux dieux, etc. »

« La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Drias; on n'a guère entendu parler d'Exadius ni de Cénée, et pour Polyphème, égal aux dieux, il n'a pas une très

bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la divinité, que d'avoir un grand œil au front et de manger des hommes tout crus.

« L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure;
L'homme, ce roi du monde, et roi très fainéant,
Se contemplait à l'aise admirant son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.

« Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste : « Faut-il donc, dit-il, que nos « poèmes soient comme nos vins, dont les plus vieux sont toujours « préférés? »

« Fontenelle s'exprime ainsi sur ce sujet :

« Toute la question de la prééminence entre les anciens et les « modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les « arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus « grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, « Platon, Démosthènes, ne peuvent être égalés dans ces derniers « siècles, mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, « nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthènes. »

« Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies et d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine, mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone; mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais. »

Les odes de La Motte sont en grand nombre; il y en a sur tous les tons et sur tous les caractères. Ce qu'on trouve, à coup sûr, de plus frappant dans chacune d'elles, c'est une dédicace, un grain d'encens brûlé aux pieds de tous les personnages contemporains. On sent bien que le poète, puisque poète il y a, n'a fait l'ode que pour la dédicace. Jamais rimeur français, hormis Fontenelle et ceux qui ne comptent pas, n'a aligné des mots avec plus de sécheresse et d'ennui.

Comparé à La Motte, Chapelain a le feu du génie. Chez La Motte, c'est toujours la raison qui parle, la raison rimée pure et simple. Cependant il est plus heureux dans ses odes anacréontiques; l'abandon le surprend malgré lui. Voyez ces jolis portraits au pastel : comme ils sont facilement touchés !

LA REVUE DES AMOURS.

L'un, à la fin de sa carrière,
Le carquois vide, l'arc baissé,
Portant un flambeau sans lumière,
De vieillesse était tout cassé.

L'autre, ne battant que d'une aile
Qui le soutenait à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Était déjà presque endormi.

L'un, dépité, rompait ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau.
Une ingrate causait ses larmes,
Qu'il essuyait à son flambeau.

L'autre, rebuté des caprices
De celle qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Était tout prêt à s'envoler.

Dans sa fureur d'être neuf, il va jusqu'à écrire une ode en prose. Lafaye répond par une ode en vers où il défend la poésie. Que fait La Motte? Il met l'ode de Lafaye en prose, pour prouver que la rime et la mesure n'ajoutent rien de bon à la poésie. Personne ne fut convaincu, pas même Fénelon, qui aurait si bien pu plaider pour La Motte.

Après ses odes il fit des discours sans nombre pour concourir à toutes les académies; durant quelques années, il obtint tous les prix à Paris et en province. Ce fut un si grand scandale, que des académiciens eurent dans une séance la mission d'aller prier La Motte de ne plus concourir. Il faut dire que tous ses discours couronnés sont de pauvres discours. C'est la raison glaciale qui parle comme un livre qu'on a lu. Le concours académique est surtout fatal aux novateurs; ils n'osent y aventurer que de pâles paradoxes; ils rejettent avec

crainte tout le feu de l'inspiration; ils attendent pour écrire l'heure où la pensée a vainement fatigué ses ailes, ou, s'ils ont osé écrire à l'heure bénie de l'inspiration, ils effacent ensuite d'une main faible tout ce qu'il y a de verdeur et d'élan dans leur discours.

La Motte avait été à La Trappe plutôt par pressentiment religieux que par vraie dévotion; il devint aveugle à vingt-quatre ans; il semble qu'alors un soudain éclair ait frappé les yeux de son ame, il devient un chrétien des plus fervens. Parce qu'il ne voyait plus les routes humaines, il n'en voyait que mieux les chemins du ciel. Ici bas il était dans l'ombre du tombeau, mais là-haut n'assistait-il pas déjà à ce soleil qui n'a pas de déclin? Au lieu du crépuscule, c'était l'aube qui se levait pour lui; il pénétrait plus loin dans l'horizon du passé et dans l'horizon de l'avenir. Il étudiait avec plus de recueillement tous les trésors d'amour que Dieu a cachés dans notre ame; aussi disait-il que Dieu, en le frappant sur la terre, l'avait élevé au ciel. Il demeura aveugle jusqu'à sa mort. Comme il avait hérité de son père de quoi vivre en poète, il passa doucement sa vie dans l'amour des lettres et dans l'amour de Dieu. Un de ses neveux lui fut dévoué au point de devenir son serviteur et son secrétaire; son office était de lire tout haut ou d'écrire à la dictée, d'habiller La Motte, de le conduire en promenade, au café ou dans le monde.

Pour surcroît d'infortune humaine, la goutte vint la moitié du temps lui paralyser les pieds. Malgré cet autre obstacle, La Motte n'en allait pas moins dîner en ville presque tous les jours. On l'envoyait chercher en chaise ou en carrosse, soit qu'il dînât chez la marquise de Lambert ou chez la duchesse du Maine. Il était très recherché dans le beau monde pour son esprit toujours piquant quoique toujours aimable. La duchesse du Maine disait qu'il ne persifflait qu'avec du miel sur les lèvres. Il n'avait pas l'esprit de pointes de son ami Fontenelle, il avait l'esprit du bon sens, l'esprit le meilleur et en même temps le plus dédaigné. Au café Procope, il y avait toujours cercle pour entendre cet aveugle enjoué et charmant qui étonnait souvent par ses étranges systèmes. Il parlait avec artifice; il avait si bien l'esprit d'éblouir son monde qu'en l'écoutant on lui donnait toujours raison, même pour ses odes et tragédies en prose, même pour ses critiques des anciens. Soit dans le monde, soit au café, il avait d'illustres auditeurs, ainsi le régent, Fénelon, le marquis de Saint-Aulaire, Mme de Staal, Voltaire, Fontenelle, J.-B. Rousseau, Mme Dacier, et au-dessous Lafaye, l'abbé Desfontaines, Gacon, l'abbé Trublet. Mais la parole imprimée de La Motte n'avait plus la même

puissance. Il faisait alors la guerre à lui tout seul ; nul ne se présentait pour le défendre dans ses hardiesses littéraires et profanatrices. Ses écrits avaient du moins la gloire d'éveiller l'ardeur des libellistes. Pas un de ses discours qui n'ait fait écrire vingt brochures; c'était la politique du jour.

En 1714, il publia sa traduction de l'Iliade précédée d'une longue critique du poème d'Homère. Dans quel but cette critique et cette traduction? Sans doute pour dégoûter des anciens. Il réduisit le poème en douze chants, c'est dire qu'il mit de côté toutes les images, toutes les descriptions, toute la pompe d'Homère. Un froid dessinateur avait voulu reproduire une œuvre du Titien, s'imaginant que la couleur n'est pour rien dans le tableau. L'Iliade de La Motte n'est, comme l'a dit d'Alembert, qu'un squelette décharné; c'est le soleil vu dans l'eau, c'est la cendre du feu. Mme Dacier entra en lice contre ce profanateur du prince des poètes. Elle écrivit un livre intitulé : *Des causes de la corruption du goût*. C'était la critique injurieuse des esprits faibles. Ce fut une bonne fortune pour La Motte, car il répondit par des *Réflexions sur la critique* qui contrastèrent d'une façon piquante avec la violente diatribe de son adversaire par l'esprit, la grace et l'enjouement. Mme Dacier avait raison, mais avec l'amertume grossière des érudits du XVIe siècle. Bien des gens auraient voulu avoir tort comme La Motte. La querelle s'étendit de proche en proche, elle gagna tous les esprits; chaque jour vit éclore des panégyriques et des épigrammes en prose et en vers. Toutes les académies furent du combat, qui pour les anciens, qui pour les modernes. L'ombre de Perrault dut en tressaillir. Comme il arrive toujours, tout le monde avait raison ou plutôt tout le monde avait tort. Durant la dispute, un savant écrivit sur la porte de l'Académie française ce quatrain parodié de celui de Pierre Corneille sur le cardinal de Richelieu :

La Motte et la Dacier, avec un zèle égal,
Se battent pour Homère, et n'y gagneront rien ;
L'une l'entend trop bien pour en dire du mal,
L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.

L'Académie ne savait quel parti prendre, quand M. de Valincourt chercha à faire la paix ; il engagea à dîner les chefs de parti. On ne s'entendit pas, mais la paix fut solennellement conclue. Mme de Staal dit dans ses Mémoires : « J'étais du dîner, je représentais la neutralité. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. »

Gacon seul demeura dans l'arène, armé de sonnets, de rondeaux, d'épigrammes de toutes formes, sous le titre : *Homère vengé.* Il n'avait point été du dîner. Voyant le dédain de La Motte pour ses satires, il lui dit un jour : « Je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. de La Motte.* »

Mme Dacier, dans son livre, avait dit : « Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait point lu les œuvres d'Homère; que ferait-il aujourd'hui à un rhéteur qui lui lirait l'Iliade de La Motte? » « Heureusement, dit finement La Motte dans sa réponse, qu'autrefois, quand j'ai lu à Mme Dacier un chant de mon Iliade, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire. Ces injures de Mme Dacier avaient, disait-il encore, toute la simplicité des temps héroïques et toute l'énergie de celles que se prodiguent les héros de l'Iliade. » Tout le monde convint que Mme Dacier traitait son adversaire à la grecque, et que La Motte n'oubliait pas qu'il répondait à une Française. « Tout eût été pour le mieux, dit d'Alembert, si La Motte s'en fût tenu à la prose dans cette dispute; il eut le malheur d'appeler à son secours cette poésie qu'il avait tant décriée, et qui, comme par représailles, l'abandonna plus que jamais dans ce moment critique. Il ressembla à un général habile, mais imprudent, qui, faisant avec avantage une guerre de campemens et de manœuvres, voudrait ajouter à ses succès celui d'une action décisive en bataille rangée, et perdrait par la défaite tout le fruit et tout l'honneur de sa campagne. »

Dans son discours sur Homère, La Motte nous apprend une opinion assez ignorée et assez piquante de Boileau sur les dieux de l'Iliade. « Je me souviens qu'un jour je demandai raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de l'indécence des dieux d'Homère; il dédaigna de le justifier par le secours trivial des allégories, et il voulut bien me faire confidence d'un sentiment tout personnel, quoique, tout persuadé qu'il en fût, il n'ait pas voulu le rendre public : c'est qu'Homère avait craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet; que, n'ayant de la part des hommes que des passions et des combats funestes à peindre, il avait voulu égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes, et qu'il leur avait fait jouer la comédie dans les entr'actes de son action. »

A la mort de Thomas Corneille, La Motte se présenta, avec ses odes, ses opéras et ses trente-huit ans, pour ce fauteuil illustré par Pierre Corneille. J.-B. Rousseau se présentait aussi; La Motte fut nommé parce qu'il avait des amis, et que J.-B. Rousseau n'en avait point. De tout temps, pour l'Académie, les amitiés ont mieux valu

que le talent. Le vrai poète fit une épigramme pour se consoler; le mauvais poète prononça un bon discours, un des meilleurs qui aient été entendus jusque-là. Après avoir étonné l'auditoire par ses airs de nouveauté, il le toucha par de simples et modestes paroles sur la privation de la vue qu'avait éprouvée Thomas Corneille. « Ce mot me fait sentir tout à coup l'état où je suis réduit moi-même; ce que l'âge avait ravi à mon prédécesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse. Cette malheureuse conformité que j'ai avec lui vous en rappellera souvent le souvenir; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte. » L'abbé Tallemant, touché plus que les autres, lui répondit, séance tenante, par ces six vers :

La Motte, par l'effort de ton vaste génie,
Tu répares du sort l'injuste tyrannie;
Ce n'est point par les yeux que l'esprit vient à bout
 De bien connaître la nature.
Argus avec cent yeux ne connut point Mercure,
 Homère sans yeux voyait tout.

Quoique aveugle, peut-être parce qu'il était aveugle, ses amis, hormis Fontenelle, voulurent le marier. Mais il était, à propos de femmes comme de poésie, de l'école du poète normand. Ainsi, pour remercier ses amis, il écrivit des vers sur le célibat. Je puis, je crois, sans lui faire injure, reproduire ses vers comme de la prose : « Veut-on que je prenne une femme? j'y veux trouver ensemble et jeunesse et beauté, l'esprit bien fait, une belle ame, agrément et simplicité; cœur sensible sans jalousie; complaisance, sincérité, vivacité sans fantaisie; sagesse sans austérité; enfin, pour la rendre parfaite, à toutes les vertus joignez tous les appas; voilà, je crois, celle que je souhaite; trop heureux cependant de ne la trouver pas. »

Cependant, qu'il eût été un bon mari, facile à vivre, cet homme toujours doux et patient! Jugez-en par ce trait. Au spectacle, un soir, il fut souffleté par un jeune étourdi, parce qu'il venait de lui marcher sur le pied : « Monsieur, lui dit-il paisiblement, vous allez être bien fâché, je suis aveugle. » C'était la première fois que La Motte traduisait noblement le vieil aveugle qui se nomme Homère.

Sa demeure était triste et sombre; on croyait entrer chez un cénobite; on sentait bien qu'une femme aimée n'avait jamais passé par là. Des livres, du désordre, de la poussière, un vieux balai renversé, des papiers épars, une pendule sans aiguilles, un sablier, voilà ce qui frappait au premier coup d'œil, selon une lettre de l'abbé de

Pons, surnommé le *bossu de La Motte.* On explique ainsi cette pendule sans aiguilles : « Une fois, une seule fois, le résigné La Motte se mit en fureur contre le sort; ne sachant à qui s'en prendre, il brisa les innocentes aiguilles, disant qu'il ne devait plus voir passer le temps, mais seulement l'entendre. » Depuis ce jour, il avait un sablier qui l'avertissait de l'heure du dîner.

Il n'eut qu'un ennemi, J.-B. Rousseau; ils avaient commencé par s'aimer, mais l'Académie fut leur pomme de discorde. On se souvient que les premiers couplets célèbres attribués à Rousseau furent lancés contre La Motte. Ces deux poètes étaient chefs de secte au café Procope; les sectateurs de La Motte étaient en plus grand nombre, parce que La Motte était plus beau parleur. Rousseau, meilleur poète, prévoyant que La Motte l'emporterait aussi à l'Académie, ne put résister au plaisir amer de l'épigramme. Il fit des couplets contre son antagoniste sur un air fameux d'opéra; ces couplets furent la source de son malheur, de son exil, de sa misère, car ils furent suivis d'autres couplets indignes de lui, qu'il désavoua jusqu'à l'heure suprême de la mort, mais qui furent les armes qui le blessèrent dans sa gloire et dans son honneur.

La Motte avait trouvé, en perdant la vue, une mémoire prodigieuse. N'ayant pas de distraction par le regard, il avait l'art de retenir mot à mot tout ce qu'il entendait à propos de belles-lettres. Cette petite anecdote va le prouver. Un jeune poète lui lut un jour devant un cercle lettré une tragédie; on ne lisait guère alors que des tragédies. La Motte écoute en silence jusqu'à la dernière scène : « Votre pièce est belle, lui dit-il, et j'ose vous répondre du succès. Une seule chose m'attriste, c'est que vous donniez dans le plagiat : je puis vous citer en preuve la seconde scène de l'acte quatrième. » Le jeune poète, tout étourdi de cette accusation, ne savait comment se justifier, lorsque La Motte ajouta : « Je n'avance rien qu'en connaissance de cause, et, pour vous le confirmer, je vais réciter cette même scène, que je me suis fait un plaisir d'apprendre autrefois par cœur et dont il ne m'est pas échappé un seul vers. » Tous ceux qui étaient présens se regardèrent les uns les autres avec étonnement; il récita la scène tout entière sans hésiter. L'auteur était tout-à-fait décontenancé. Quand La Motte eut un peu souri de son embarras, il lui dit : « Remettez-vous, monsieur, la scène en question est de vous, ainsi que tout le reste; mais elle m'a paru si belle et si touchante que je n'ai pu m'empêcher de la retenir. »

Comme La Motte voulait être universel, il fit des fables que Fon-

tenelle trouva plus agréables que celles de La Fontaine. Je ne suis pas tout à fait de l'avis de ce grand critique; cependant, j'avoue que ces fables sont trop dédaignées; il y en a d'ingénieuses, mais ce qui surtout fait quelque honneur à La Motte, c'est qu'il a inventé tous ses apologues. Il est vraiment fâcheux que le tour en soit si pénible. Ce qui le frappe et l'attire, c'est la moralité; il y court en toute hâte, sans s'arrêter à l'esprit de la mise en scène, à la grace du vers, au piquant du dialogue, à la peinture du paysage. Je reproduis la seconde fable, *le Pélican et l'Araignée*; elle dira mieux à ce propos que tout ce que je pourrais dire.

Pélican le solitaire
Au pied d'un arbre sec avait posé son nid.
Il avait là maint petit
Dont il faisait son soin et sa plus douce affaire.
Un jour, n'apportant point de pâture pour eux,
Le pauvre nid cria famine.
Que fait le père oiseau? De son bec généreux
Lui-même il s'ouvre la poitrine,
Et repaît de son sang le nid nécessiteux.
Que fais-tu là? lui dit Arachné sa voisine.
— Je sauve mes enfans aux dépens de mes jours.
Ils seraient morts sans ce secours.
— Eh ! pauvre fou , répliqua l'araignée,
A ce prix là pourquoi les secourir ?
Ne vaudrait-il pas mieux vivre encor sans lignée
Que de laisser des enfans et mourir ?
On ne me prendra pas à pareille folie.
Tu me vois un peuple d'enfans,
J'en ai fait au moins quatre cents :
Je les mangerai tous si Dieu me prête vie.
Ma table sera bien servie,
Tant que la canaille vivra,
Et nous en croquerons autant qu'il en viendra.
Le pélican frémit du discours effroyable;
Il croit presque voir le soleil
Reculer comme il fit en un festin pareil.
Tais-toi, dit-il, tais-toi, marâtre détestable;
De tes monstrueux appétits
Étonne la nature en dévorant ta race;
Moi je meurs plus heureux en sauvant mes petits
Que je ne vivrais à ta place.

Rois, choisissez, nous sommes vos enfans,
D'être arachnés ou pélicans.
Codrus sauva son peuple aux dépens de sa vie,
Et Néron fit brûler Rome pour son plaisir.

. . . .

Un soir, Voltaire arrive au *temple,* où la veille on avait trop médit de La Motte. Messieurs, dit-il d'un air mystérieux, on a découvert une fable oubliée de La Fontaine. Il lut *le Pélican et l'Araignée,* et tout le monde d'applaudir; c'était à qui trouverait des beautés apparentes ou cachées. Quand on se fut lassé d'admirer, Voltaire, silencieux, reprit la parole : « Eh bien! messieurs, cette fable est de La Motte. »

A l'académie, La Motte fut, pour ses fables, mis en parallèle avec La Fontaine. « Le premier est plus naïf, le second plus ingénieux. » On discuterait encore si un savant ne se fût avisé de mettre un enfant dans la discussion; cet enfant, âgé de six ans, fut prié d'apprendre en un jour une fable de La Fontaine et une fable de La Motte. Il apprit en moins d'une heure celle de La Fontaine, il ne parvint jamais à apprendre celle de La Motte.

Le croiriez-vous? cet homme si raisonnable, sans sourires et sans larmes, cet homme sans feu et sans élan, que rien ne touchait, hormis la raison, a créé une tragédie qui a fait pleurer tout Paris et la province, le régent lui-même, qui ne croyait guère à la tragédie. *Inès de Castro* a eu le même succès que *le Cid.* On prenait des copies, plume à la main, l'oreille au guet, pendant les représentations. Jamais, de l'avis de d'Alembert et de Duclos, jamais tragédie ne fut tant applaudie et tant attaquée. Tous les gazetiers du temps écrivirent pour ou contre en prose et en vers; mais, sans trop s'inquiéter de leurs grincemens de plume :

« Tout Paris, pour *Inès,* eut les yeux de don Pèdre. »

Ce succès qui nous étonne, nous surtout poètes du XIXe siècle, est venu de cette *pitié tragique* des anciens, qui va droit au cœur sans agacer les nerfs par *la pitié horrible* des modernes. Dans *Inès de Castro,* la douleur est grande, mais douce, mais humaine; les larmes coulent, mais le tableau ne fait jamais détourner les yeux. Comment donc cet esprit si froid et si sec est-il arrivé à cette belle et simple création? L'abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes dramatiques,* raconte que La

Motte, voulant parvenir à coup sûr à un succès de larmes, a rassemblé les passions qui ont produit le plus d'effet toutes les fois qu'elles ont paru sur le théâtre; qu'il a ensuite prié ses amis les érudits de lui chercher dans l'histoire un évènement qui encadrât ses idées; que les érudits n'ont trouvé qu'*Inès de Castro*, et que c'est la seule raison qui donne ce titre à la tragédie. Toute singulière que paraisse cette histoire, elle s'accorde merveilleusement avec le caractère du poète, qui voulait une dixième muse sur le Parnasse, la muse des mathématiques. Cette autre histoire de l'abbé de La Porte est plus certaine. La Motte avait été témoin au Palais-de-Justice d'un coup de théâtre saisissant. Un fils s'était marié sans le consentement de son père. Au bout de quelques années, le père, apprenant ce mariage, en demanda la cassation au tribunal. L'avocat du fils, quand vint son tour de parler, découvrit les enfans issus du mariage, qu'il avait cachés près de lui : — Voilà tout ce que j'ai à dire, s'écria-t-il avec un accent de vraie pitié. — Jamais avocat ne fut si éloquent. La Motte, touché jusqu'aux larmes, n'oublia point ce trait dans sa tragédie. Il introduisit donc des enfans dans *Inès*; c'était une nouveauté hardie. Peu de jours avant la représentation, le régent, assistant à une lecture de la pièce, avait dit au poète : — Prenez garde, La Motte, jamais on n'a vu d'enfans en scène. — Il y a encore du nouveau sous le soleil, répondit La Motte avec un peu d'orgueil. A la représentation, le parterre ne savait trop quelle figure faire à la scène des enfans; les uns voulaient rire, les autres ne savaient que faire de leurs larmes; enfin, un éclat de rire retentit dans la salle. Mlle Duclos, qui jouait le rôle d'Inès, s'interrompit et cria avec indignation : « Ris donc, sot de parterre, à l'endroit le plus beau, » et elle poursuivit paisiblement. Les larmes coulèrent pour tout de bon; le régent, découvrant La Motte dans la coulisse, lui cria : La Motte, vous aviez raison.

Le succès de cette tragédie est aujourd'hui comme non avenu, parce que le style fait l'œuvre. A peine trouve-t-on un beau vers dans *Inès*, et encore ce vers est-il de Corneille. Une tragédie sans style est un monument sans architecture. La Motte n'a été qu'un maçon raisonnable. Parmi les critiques il ne faut pas oublier ce mot d'une grande dame : « M. de La Motte a fait comme M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme*, de la prose sans le savoir. » On se rappelle le mot de Voltaire, qui est du même esprit. La Motte déclamait un jour devant Voltaire contre les tragédies en vers; c'était peu de temps après l'*Œdipe* de ce poète. « Votre tragédie est belle, disait

La Motte; il faudra que je la mette en prose. — Faites cela, répliqua Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. »

Inès est donc un chef-d'œuvre de bâtisse dramatique; l'amour n'a jamais été plus malheureux, l'orgueil du rang n'a jamais été mieux vaincu par la nature; tout l'intérêt vient de ces deux sentimens, éternelles sources de pitié tragique. L'effet n'est jamais dans le mot, il est toujours dans la situation; aussi, à la lecture, *Inès* perd tout son charme et toute sa puissance. La Motte, qui n'était qu'un homme de talent, n'a pu franchir la barrière du génie. L'esprit et la raison s'arrêtent pâles et glacés devant cette barrière; pour la franchir, il faut le feu et l'élan d'une jeune cavale qui sait prendre à propos le mors aux dents.

Outre les critiques, il y eut quatre parodies jouées avec succès. La tragédie avait si profondément touché que plus d'une fois, à ces parodies, on vit pleurer des spectateurs en souvenir de la vraie pièce. La Motte riait des critiques en disant : « Qu'importent leurs diatribes? ils ont pleuré. » Un siffleur (il y avait alors des *siffleurs* comme il y a aujourd'hui des *applaudisseurs*) payé contre La Motte fut si attendri, à une des représentations d'*Inès*, qu'il se tourna vers un de ses camarades en essuyant des pleurs : « Tiens, mon ami, siffle pour moi, je n'en ai pas la force. »

Pour en finir sur cette pièce, je reproduis ce sonnet, que La Motte écrivit, la veille de la représentation, sur des rimes de Fontenelle.

Insensé! qu'ai-je fait? Demain à la *cabale*,
Peut-être, par ma chute, il faut payer *tribut*.
Déjà l'âpre critique en murmures *s'exhale;*
Contre ses noirs desseins où chercher mon *salut?*

Quel fil me tirera de ce fâcheux *dédale?*
Me verrai-je demain près ou loin de mon *but?*
Je ne sais; mais, hélas! durant tout l'*intervalle,*
Je suis plus agité que ne l'est *Belzébut*.

O gloire, bruit flatteur, séduisant *paradoxe,*
J'ai consumé pour toi l'un et l'autre *équinoxe;*
Fais qu'un lot fortuné tombe à mon *numéro!*

Il faut que le public ou m'élève ou me *sape*.
S'il veut bien m'applaudir, je me tiens plus qu'un *pape;*
Mais s'il va me siffler, que deviens-je? *zéro*.

Le second succès de bon aloi qu'obtint La Motte au Théâtre-Français fut pour *le Magnifique*, petite comédie inspirée des contes de La Fontaine. Jamais conte n'avait été si bien mis en action; agrément, délicatesse, esprit et style, tout s'y trouvait ingénieusement répandu. Cette pièce avait en outre de l'attrait par son *divertissement*. Mlle Gaussin y chanta, Mlle Dangeville y dansa; et comme une musique vive, enjouée et tendre répondait à merveille à un ballet galant, on s'étonne moins du succès éclatant du *Magnifique*.

La Motte mourut au milieu de sa vogue, ne prévoyant pas que la gloire abandonnerait si tôt son ombre. Il succomba à une attaque de goutte dans sa soixantième année. Sa dernière heure fut comme toute sa vie, très chrétienne. A la fin de ses jours, il avait rimé des psaumes, toujours pour donner tort à la poésie.

Dans *le Parnasse français*, La Motte est gravé de profil en face de Destouches, son musicien ordinaire. Il n'est rien moins qu'agréable par les traits et la physionomie; c'est une vraie figure champenoise. Il est coiffé, comme dans tous ses portraits, d'un turban ou d'un chiffon. Il est le seul poète de son temps qui dédaignât la perruque. Son vêtement est aussi d'un nouveau genre; c'est une draperie à la grecque qui manque de caractère. D'ailleurs, cette coiffure et cette draperie ne sont guère en harmonie avec le nez relevé de ce poète. Le médaillon consacré à sa gloire représente un amour armé d'une trompette et d'un luth, qui s'envole au-dessus d'un tombeau où sifflent les serpens enflammés de l'Envie; et pour couronner l'œuvre, on lit ce vers :

La mort assure mon triomphe.

On peut dire, à coup sûr, que c'est là un vers sans rime ni raison. Je ne connais pas de rime en *omphe*, et la mort, loin d'assurer l'empire de La Motte, a détruit du même coup l'homme et son œuvre.

La Motte ne laissera pour tout bagage que le souvenir de son bel esprit. Il fut presque universel, parce qu'il n'avait de vocation pour aucun genre. Le bel esprit est d'un grand secours; il sauve de bien des faux pas, il colore agréablement la faiblesse, il éblouit les yeux à temps quand on n'a rien à dire au cœur et à la pensée; mais le bel esprit passe comme une mode légère. Tant que l'homme est là présent, il peut régler son bel esprit sur le goût changeant de son siècle, mais dès qu'il est mort, son œuvre demeure enfouie comme des chiffons bariolés dans le coin d'une armoire. En feuilletant l'œuvre de cet esprit passager, on croit en effet retrouver des cos-

tumes d'un autre temps dont la forme ne va plus à personne. Les grands esprits sont drapés avec tant d'art et tant de richesse, qu'ils vont à tous les siècles.

Il fut à peu près le seul novateur du XVIIIe siècle, et encore il n'inventa rien de bon; il avait l'audace et la témérité, il dédaignait le préjugé, il savait s'écarter à propos des routes battues; enfin il ne lui manquait qu'une seule chose pour prendre sa place au soleil de la gloire : le génie. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que La Motte a eu moins d'originalité en voulant être original par système que la plupart des écrivains de son siècle qui n'avaient pas ce but. Mieux vaut encore se laisser aller à sa fantaisie, que de vouloir être son maître à soi-même. En poésie surtout, le hasard est souvent plus heureux que la raison.

En cherchant bien, et sans parler ici de Voltaire et de Jean-Jacques, on finirait par trouver quelques autres novateurs dans le XVIIIe siècle : Piron, qui, avant La Chaussée, a voulu du même coup faire rire et pleurer au théâtre; l'abbé Prévost, qui a créé le roman français; Diderot, qui eût inventé Sterne; Parny, qui a osé être naïvement élégiaque comme La Fontaine avait été fabuliste; André Chénier, qui a revêtu la poésie d'une écharpe ondoyante; mais j'aime à croire que ces poètes et ces romanciers ont agrandi le domaine de l'art sans parti pris. Encore une fois, le hasard est un grand maître.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Critique Littéraire.

Le Bananier,

PAR M. FRÉDÉRIC SOULIÉ (1).

A l'heure où nous sommes, la littérature contemporaine nous offre un douloureux spectacle. Une foule de romans sans importance, sans intérêt, se succèdent au bas des grands journaux quotidiens; et pour les faire oublier, pas une seule œuvre vraiment noble et sérieuse ne se publie. Si quelques écrivains consciencieux veillent encore, et, dans le silence de leur solitude, méditent des livres curieux que nous serons un jour appelés à juger, le nombre n'en va-t-il pas diminuant chaque jour? Quels sont, en 1842, les travaux qui eussent mérité de fixer l'attention de la critique, s'il n'était donné qu'au savoir, à la réflexion ou à la poésie d'être justiciables de ses arrêts? Elle a eu à s'occuper le plus souvent de nouvelles frivoles où les sentimens sont mal observés, où la logique du cœur est méconnue, mais où, en revanche, l'intérêt dramatique devient la qualité de plus en plus dominante. Depuis que le mélodrame ne réussit plus au théâtre, on l'introduit dans les romans, et c'est ainsi que la peinture des mœurs et l'étude des caractères y tiennent si peu de place. Ne doit-on pas amèrement reprocher à nos écrivains d'entasser ainsi des faits plus ou moins vraisemblables et de ne point nous intéresser à des personnages réels? Mais, depuis cinq à six ans, les auteurs contemporains ne se soucient ni du public, ni de leurs propres livres, et ils ne demandent à leur pensée qu'un profit pécuniaire. La considération, la célébrité fondée sur de justes et solides motifs, les inquiètent peu; comme

(1) Chez Souverain, éditeur, 2 vol. in-8°.

ces ouvriers qu'on emploie à la journée, ils cherchent à prolonger leur besogne le plus possible, et ils font succéder les feuilletons aux feuilletons. Il y a quelque temps, sans prétendre donner à leurs œuvres un cachet littéraire, les romanciers voulaient au moins tenir en haleine l'attention par l'analyse des passions intimes; mais, aujourd'hui, tout pour eux est matière à digression; ils abandonnent leur récit, et à propos d'un mot qui par hasard est tombé sous leur plume, ils tracent un long chapitre qui n'a aucun rapport avec les chapitres précédens ou ceux qui doivent suivre. C'est ainsi qu'on est arrivé à donner au public des romans en trois, quatre et six volumes, et que souvent même on s'est permis d'en publier deux et de ne jamais livrer les suivans. — On conçoit combien ces sortes d'ouvrages sont commodes et fatiguent peu l'imagination. Il n'y a en effet ni plan à arrêter, ni règles à suivre; il ne s'agit que d'entremêler un certain nombre d'histoires qu'un fil plus ou moins perceptible lie entre elles. On peut alors indéfiniment abuser de la patience des lecteurs, en leur faisant parcourir un cercle de petits romans dont les personnages, le jour où il plaira à l'auteur, se trouveront en présence pour un dénouement définitif. Ces vrais labyrinthes, où l'intrigue finit par se perdre, prennent pour titre un mot vague, comme *Mémoires, Confessions,* qui n'engage à rien et laisse le champ libre à la fantaisie du conteur.

Tel est le plus ordinaire procédé de certains romanciers d'aujourd'hui, procédé qui naît d'un désir de lucre, très condamnable en ce qu'il mène à un oubli complet de la dignité des lettres. Depuis quelque temps on flétrit unanimement cette tendance, et un jour arrivera, il faut l'espérer, où on aura fait rougir d'eux-mêmes tous ces hommes qui se hâtent vers le gain. En attendant, rien ne se produit de remarquable; et cette vraie plaie d'Égypte, l'industrie littéraire, met partout un germe de mort.

Et ce n'est pas seulement le roman, c'est encore le théâtre qui languit; le vaudeville l'envahit de tous côtés, et on sent d'autant mieux combien déplorable est cet envahissement, à la préoccupation qui s'empare des esprits, dès qu'une œuvre véritablement poétique est annoncée.

La poésie lyrique est elle-même discréditée. Ce qui lui a porté, à elle, le coup fatal, ce n'est pas l'industrie, mais bien la quantité de petits poètes qui se font imprimer et dont on ne veut pas lire les strophes mal rimées. La muse de la poésie devrait être voilée comme Isis; et ce doit être pour elle une grande douleur de voir tant de fâcheux, pour surprendre l'attitude de son noble visage, se disputer un pan de sa longue robe flottante. Ce n'est pas à dire que, dans un de ces minces volumes que chaque mois voit éclore et disparaître, il ne se trouve peut-être le germe d'un talent véritable, ou les traces d'une inspiration vite enfuie, mais c'est que le médiocre partout domine, ou bien que dix ou douze beaux vers ne peuvent en sauver trois mille détestables. Ce qui manque à toutes ces tentatives poétiques avortées, c'est le souffle, c'est l'haleine. On aligne des alexandrins par milliers, et on finit par les reproduire en une foule de variantes que la forme seule distingue les unes des autres, mais où se rencontre toujours la même idée, si toutefois idée il y a. Les jeunes ver

sificateurs parviennent à rendre ainsi un bruit lent, vague et monotone, comme les ruisseaux qu'on entend à distance et dont le murmure finit par endormir. Leurs vers sont parfois élégans et harmonieux, parce qu'après un long exercice, ces deux qualités d'élégance et d'harmonie s'acquièrent nécessairement, mais ils ne servent de vêtement à rien qui soit réellement pensé. Et avec cette incontestable infériorité, il n'en est pas un seul qui n'espère en la postérité et n'accuse son siècle de froid égoïsme! Nous croyons cette accusation mal fondée: le siècle où nous sommes n'est pas moins porté vers la poésie que tout autre. Aujourd'hui comme toujours, les jeunes gens et les femmes aiment tout ce qui est poétique, c'est-à-dire tout ce qui parle à leurs sentimens. Il y a dix ans, qui ne savait par cœur les élégies de M. de Lamartine, alors dans toute la puissance de son génie? S'il apparaissait à cette heure un poète en qui on pût espérer au moins, sinon compter tout d'abord, notre croyance est qu'il serait accueilli avec bienveillance, et que tous s'empresseraient de lui sourire. Le nombre des productions indignes de succès a de tout temps été très grand; sur cent, une seule a chance de surgir. Veillez donc et recueillez vos forces en attendant, ne vous découragez pas; celui d'entre vous, jeunes gens, qui est marqué au front du sceau poétique, sera toujours bien reconnu. — Mais tandis qu'une nouvelle école littéraire pourrait ainsi accomplir le laborieux travail de la création et de l'enfantement, la soif de la richesse et la manie de produire laissent les lettres contemporaines,— théâtre, poésie, roman — dans une triste interruption. On dirait que, tout à coup égarés au fond d'une vallée, tandis qu'entre des nuages sombres un orage se déclare, nous voyons disparaître la clarté du jour, et que, pour remonter au sommet, il faut attendre que le ciel soit redevenu calme et bleu.

M. Frédéric Soulié est un des écrivains qui, en ces cinq dernières années, ont le plus contribué à enlever à la littérature tout crédit. Des premiers, en effet, il a cherché dans le produit des œuvres de son imagination la source d'une richesse qui ne le devait pousser qu'à la paresse de l'esprit. Paresse! ce mot peut sembler étrange, si l'on songe à la quantité de publications signées du nom de M. Frédéric Soulié; mais c'est ici le lieu de relever une opinion, accréditée dans le monde, touchant la fécondité de certains littérateurs. On se persuade qu'ils passent leur vie accoudés à un bureau, et que c'est à un travail assidu et suivi qu'ils doivent de pouvoir répondre à des engagemens pris. Les journaux répandent leurs productions; et à les voir se presser si nombreuses, il semble qu'on se donne à peine le temps de songer à ses propres besoins, tant la méditation, puis la composition, doivent prendre toutes les heures du jour et celles de la nuit. Il n'en est rien cependant. On travaille en courant, au hasard, sans renseignemens; on se fie, pour le roman, à sa propre expérience ou aux médisances qu'on a pu recueillir dans telle ou telle réunion. Les livres n'exigent ainsi ni réflexion ni soin de style. J'ai déjà dit que la plupart n'étaient que des recueils de nouvelles qu'aucun lien n'enchaîne; ces nouvelles, on en a les sujets tout préparés, trouvés dans un livre parcouru la veille, ou confiés par quelque ami, ou même achetés (on en a fait

commerce). Quelquefois on les saisit au vol, dans une conversation, tandis qu'une histoire se raconte : pour l'homme de lettres rien n'est perdu. Oui, il s'est rencontré des auteurs qui n'ont pas craint de profiter de certaines indiscrétions, et qui ont donné la relation de véritables et touchantes amours. Ceux-là sont de tous les plus blâmables, parce qu'ils abusent de leurs moyens de publicité pour entacher souvent des réputations féminines, les plus fragiles et les plus respectables pourtant des réputations de ce monde. Mais à cela on gagne le scandale, et, par momens, le scandale est de mode. Les Célimènes au petit pied raffolent de ces élégantes infamies, et ayant le mot de l'énigme et la clé des initiales, elles donnent, par leurs flatteries, la première explication de certaines vogues qui étonneraient à bon droit. Ce moyen finit toutefois par perdre de son originalité et de son piquant. Après avoir ainsi excité la curiosité, le romanciers se sont souvent aperçus que les conséquences en pouvaient être fâcheuses pour des personnes dignes d'être ménagées, et même pour eux, simples narrateurs. Des quiproquos suivis d'explications, des explications terminées par des querelles, ont heureusement fait presque disparaître ce goût de médisances maladroitement répandu. Les auteurs ont eu recours alors à leur seule imagination, et ils en ont fait une éponge dont on ne saurait trop exprimer jusqu'à la dernière goutte.

M. Frédéric Soulié, dont les dernières productions font cependant prévoir une prochaine décadence, n'est pas encore parvenu à épuiser complètement ses ressources; il est le seul peut-être qui se soit, depuis quelque temps, retenu au même degré de force dans sa négligence. D'autres sont devenus pires à la longue : M. Soulié est demeuré semblable à lui-même. *Le Bananier,* que nous venons de lire, vaut pour nous presqu'autant que *Marguerite* de l'an passé, ou que *la Confession générale* d'il y a trois ans. On ne peut nier qu'il y ait en cet écrivain une vigueur difficilement abattue et qui paraît devoir subsister; on lui appliquerait volontiers le mot *invaincu,* si souvent répété dans les vieilles tragédies cornéliennes, mais cette vigueur se manifeste par des livres qui dénotent, sous le rapport de la forme et de la composition, le laisser-aller le plus apparent. M. Soulié écrit comme on parle au coin du feu, dans un cercle intime : les phrases se suivent comme elles peuvent, se heurtent souvent; la conversation languit, se ranime ou devient plus lente, et c'est ainsi que se font les romans de l'auteur des *Mémoires du Diable.* Ce ne sont que de longues anecdotes racontées avec tous les caprices d'un narrateur qui compte sur une indulgence amie et qui sait même que, une faute de langage lui échappant, ses auditeurs ne la relèveraient pas. Les gens oisifs, qui lisent pour se distraire et sans aucun avant-goût de littérature, tolèrent volontiers ce sans-souci, agréable en certains endroits, quand l'histoire en elle-même est attachante, et qu'elle tient l'esprit éveillé et content; mais lorsque l'intérêt est faible, lorsque les personnages ne savent pas se faire aimer, lorsque les sentimens blessent la logique du cœur humain ou sont des sentimens tout d'exception, alors, ennuyées, ces mêmes personnes se récrient et laissent là le livre inachevé. C'est un mé-

compte dont M. Soulié a dû être souvent victime. Je ne sais rien en effet de plus inégal que les différentes parties de ses romans; on sent qu'ils sont faits par morceaux et que jamais suite n'a été mise ni dans les événemens qu'ils veulent assembler ni dans les développemens successifs dont ces faits eussent pu être susceptibles. C'est le feuilleton, après tout, qu'il faut accuser de ce défaut de liaison. On écrit au jour le jour, et les ouvrages en plusieurs volumes sont volontiers comme le temps : aujourd'hui il fait beau, demain il pleuvra.

Une négligence que l'intérêt n'excuse pas toujours, voici donc ce qu'il faut signaler tout d'abord de répréhensible dans la forme comme dans le fond des livres de M. Soulié; dans le fond, il convient de noter encore cette accumulation de scènes inattendues qui ne tendent à aucun dénouement et ne font qu'embarrasser le récit. — Dans les romans de mœurs, l'élément dramatique ne saurait dominer; mais dans le roman historique, quand l'époque qu'on étudie s'y prête, il peut quelquefois être bien ménagé. Ainsi, dans tout ce que M. Soulié a écrit sur le Languedoc au moyen-âge, le drame se trouve seul tenir avec raison le premier plan. *Sathaniel, le Comte de Toulouse, le Vicomte de Béziers* surtout, sont l'expression la plus complète de cette manière de l'auteur, où l'amour, observé à distance, tempère ce que la sèche narration de faits émouvans pourrait avoir de particulièrement triste. Le caractère de Catherine est très gracieux et fait très bien ressortir, dans *le Vicomte de Béziers,* toute l'horreur des mœurs sanglantes qu'on veut reproduire. Nous regrettons vivement que l'auteur de ces volumes, écrits avec conscience, ne se soit pas toujours renfermé dans l'histoire. Là était sa place bien nettement marquée. Son imagination, chaude et colorée,lui assurait dans cette voie des succès légitimes. Il eût dépeint à grands traits le moyen-âge barbare, puis d'autres époques aussi sombres; et ses travaux, curieux à plus d'un titre, lui eussent valu l'approbation de tous les hommes que le passé de notre France a toujours touchés.

Nous aimerions ici nous appuyer sur le talent réel dont a fait preuve M. Frédéric Soulié dans cette série d'ouvrages; nous aimerions rappeler que *les Deux Cadavres* ont réussi et ont fait voir pour la première fois, sous un jour singulier, une intelligence habile à grouper des personnages ténébreux qui se meuvent d'une façon sinistre; mais il faut arriver à une série de productions plus récentes, en ne se dissimulant point que M. Soulié a fait presque oublier tous ces premiers essais estimables par des romans médiocres, et qu'un changement essentiel s'est opéré malheureusement dans ses habitudes de conteur. De l'histoire, il passe à la psychologie; de l'étude d'un autre âge, à la peinture des mœurs françaises actuelles. Il laisse toutefois place encore à l'élément dramatique dans ses romans intimes, et il mêle ainsi, par défaut de goût et d'attention, ce qui, en littérature, est le moins susceptible de fusion, s'il est vrai qu'on ne puisse jamais analyser une passion, tout en la faisant marcher par saccades et en la dénouant par coups de théâtre. C'est là ce qui explique le peu de succès de l'auteur des *Mémoires du Diable*

dans ses livres publiés il y a peu d'années. — *Diane de Chivry*, par exemple, ne saurait être classée dans un ordre précis de composition. Est-ce un roman? est-ce un drame? Je vois bien une jeune aveugle amoureuse, mais je vois aussi un vieillard déshonoré; si j'assiste à des momens de rêverie touchante, je suis témoin de scènes de mort et de duel des plus lamentables. M. Soulié, lui, voit dans cette œuvre un drame pur, et ce qui le prouve, c'est qu'il a fait représenter au théâtre *Diane de Chivry*, arrangée pour la scène. *Diane* n'a pas été, au reste, sa seule tentative dans le domaine théâtral. Il a été applaudi dans nos salles de spectacle les plus nobles, mais il est vite redescendu aux planches du boulevart. Cette déchéance, suite de la paresse et de la nécessité, est à déplorer, parce que l'auteur de *Clotilde*, qui est une pièce distinguée, par la raison qu'il eût réussi dans le roman historique, eût pu être très bien accueilli au théâtre. Il avait en lui les moyens nécessaires pour couper avec habileté les scènes d'un drame et en faire jaillir une constante émotion. Il n'avait pas dédaigné dans les premiers temps de se montrer en ce genre tout-à-fait consciencieux. Sa *Christine* et son *Roméo et Juliette*, tragédies, ont prouvé de louables intentions et même pour le fond des études sérieuses et dignes. A l'époque où il débutait ainsi à l'Odéon, il composait même des vers lyriques, et les lauriers tout récens de poètes à peine arrivés excitaient son émulation. Mais nous reviendrons à sa poésie. Puisque nous parlons de lui, sinon avec détail, du moins en examinant tout l'ensemble de son œuvre, nous nous réservons d'en dire quelques mots en passant.

Nous le blâmions de vouloir joindre dans ses romans intimes la préoccupation dramatique à l'intérêt résultant de la recherche des passions. Cette union est surtout impossible pour M. Frédéric Soulié, parce qu'il ne sort pas d'un certain monde qu'il se plaît à dépeindre et où se trouvent peu de sentimens à exploiter. Ce monde, où il se fixe ainsi volontiers, est intermédiaire entre l'ancienne bourgeoisie et l'aristocratie des noms historiques, la véritable et la seule qui ne puisse mourir complètement que par l'extinction des races. Ce milieu, qui va s'arrondissant chaque jour et qui peut finir par trancher tout-à-fait, est formé par la réunion des hautes capacités financières de ce temps, du commerce, de la banque et des gens d'affaires, qui en sont tous comme le centre bien indiqué. Autour d'eux se tient, quelque peu à l'écart, un cercle à peine initié à leurs vanités, mais dont les membres doublent leur fortune en cherchant à s'élever par elle. Cette société, où la spéculation, où l'argent est tout, a bien sa place dans l'état maintenant, et c'est surtout depuis juillet 1830 qu'elle l'a conquise. Elle tend à se créer une position aristocratique, et elle y parviendra, la richesse devenant de plus en plus considérée et recherchée. Si elle affecte déjà un peu de morgue, c'est que ses prétentions lui semblent s'affermir et trouver à se contenter devant l'attitude de la vieille noblesse. Assurément nous devons regretter que celle-ci se soit effacée pour lui laisser la place, mais si elle ne se fût pas retirée, n'eût-il pas été plus déplorable encore de la voir, elle autrefois si opulente, aujourd'hui ruinée et pouvant à peine payer l'or de ses livrées? Toute idée d'aristocratie entraîne

une idée de représentation splendide, nous le comprenons du moins ainsi. Or, le spectacle de personnages qu'illustrent leur naissance et de glorieux ancêtres, éclaboussés par les équipages des banquiers et des commerçans, serait des plus douloureux. J'aime mieux que la noblesse se retire comme elle le fait, et qu'elle sourie avec finesse au fond de ses vieux hôtels des ridicules de nos parvenus. Elle est digne ainsi et très estimable; elle aura d'ailleurs toujours pour elle son passé; elle fait bien de ne pas le compromettre par une misère qu'afficherait encore mieux la réclamation de priviléges méconnus. L'argent est en honneur, mais elle a ses beaux noms, qui sont les seuls vrais trésors : qu'elle n'envie donc pas aux hommes de finance leurs armoiries d'emprunt et leurs laquais qui portent des galons neufs. Le désir du luxe s'est pourtant rencontré chez quelques-uns des membres éminens de la noblesse, et on l'a vue par eux s'allier à l'argent. L'argent a donc trouvé libres toutes les issues et prend chaque jour plus d'importance. Des alliances l'y ont aidé, la non-opposition de toute la caste aristocratique l'encourage encore, et aujourd'hui il aspire à se faire roi.

Si cette royauté s'établit, c'est alors qu'il sera curieux de savoir comment il y est parvenu et quels ont été ses premiers élus. Les mœurs du monde financier voudront alors être connues, et on pourra trouver des documens intéressans dans certains ouvrages de l'époque, faits au moment même de l'observation. Quelques romans de M. Soulié, le dernier volume des *Mémoires du Diable,* par exemple, pourront se relire avec curiosité. L'histoire du banquier *Matthieu Durand* me semble être une très fine et très réelle peinture des allures de la finance qui veut s'élever, et qui, peu à peu, croît en prétentions. Il a été montré en cette histoire comment ont dû procéder ces hommes qu'une révolution, vivace encore, devait appeler aux pouvoirs de l'état. Là sont surtout indiqués avec mesure tous les inconvéniens, mais aussi tous les avantages de la richesse, et pour une personne à la recherche des petits et des grands mystères de la vie semi-politique, semi-commerciale, le roman que je cite est précieux. Le sentiment, l'analyse, y sont avec raison mis de côté, et la seule figure du banquier Matthieu Durand est savamment reproduite. — En d'autres livres, sans toutefois le même bonheur littéraire, M. Soulié s'est encore attaché à la physionomie des hommes d'affaires. Dans *le Conseiller d'état,* le notaire, jeune, riche, dépensier, pris par la Bourse et les spéculations, le notaire, à demi agent de change et homme à la mode, est un type il y a vingt ans inconnu, et que le romancier a tout de suite deviné. Dans *le Château de Walstein,* les maîtres de forges ont leur tour; et pour ce monde industriel, amusant à connaître, M. Soulié paraît avoir longtemps et beaucoup observé. — Il a observé, oui, mais il n'a pas su toujours s'arrêter à temps. Il est descendu souvent trop bas et il a examiné de trop repoussantes réalités. Les filles entretenues sont mêlées à presque toutes ses intrigues; il est vrai qu'elles touchent à la finance, qui les fait vivre, et c'est pourquoi l'auteur du *Conseiller d'état* s'est appliqué avec persévérance à publier leurs galanteries. Après tout, il a donné par là le secret de bien des

ruines et de bien des élévations, il a expliqué de nombreux changemens de fortune. En montrant les tristes abords de la richesse et ce à quoi elle peut condescendre, il a laissé voir que l'argent ne pourrait jamais prétendre à une royauté sans tache. — Au point de vue uniquement littéraire, nous blâmerons ces études faites sur une vilaine nature, quelle qu'en soit d'ailleurs la vérité. Nous sommes de ceux qui pensent que certains vices doivent être laissés dans l'ombre, et que l'ame humaine veut être, autant que possible, étudiée sur le beau. Que le romancier prenne donc pour type, non une créature souillée, mais une femme pure encore.

Dans la série des œuvres que M. Frédéric Soulié a publiées depuis 1835, il convient donc de noter cette étude de la nouvelle aristocratie qu'on pourra un jour consulter; mais, ce côté utile reconnu, nous ne sachons rien qui puisse y être indiqué, d'une manière générale, comme louable sous le rapport de l'art. On devine toutefois, en lisant avec une attention soutenue, que M. Soulié eût pu faire vibrer les cordes tendres et délicates du cœur, mais sa constante négligence lui a vite fait perdre l'instinct de ce qui est distingué. A écrire si rapidement et sur tant de sujets à la fois, sans y arrêter son esprit, il n'a pas eu le temps de mener à terme un roman d'analyse fine et spirituelle. Son imagination a été la seule source où il a puisé, et cependant il eût peut-être réussi à raconter les penchans secrets et favoris de l'ame, si deux ou trois chapitres, dégagés avec peine entre trente ou quarante volumes, peuvent donner la mesure probable de ce qui eût pu devenir l'aptitude particulière de son talent : *Amour vierge,* dans le premier volume des *Mémoires du Diable, Un Rêve d'amour,* sont les parties les plus saillantes, sinon les seules, que je puisse donner comme indice en ce genre. Si la manifestation de sa sensibilité a été si rare, c'est peut-être que M. Soulié a manqué lui-même de ce don précieux dont parle Platon, par lequel on communique aux autres ames ses propres sensations.

Ce qui nous porte à le croire, c'est le peu de succès qu'ont obtenu ses poésies, dernièrement rassemblées en un volume qui porte le titre d'*Amours françaises.* M. Soulié a écrit des vers corrects, simples, parfois élégans, tournés, mais jamais il n'en a fait le langage de la passion ou de la contemplation. En ses strophes, faites sur une donnée souvent insignifiante, pas un cri du cœur ne s'échappe, et l'intelligence de la nature ne dispose jamais à la rêverie. Les *Amours françaises* sont un recueil de pièces froides, pâles, qui rappellent les odes sans vérité ni couleur des lyriques de second ordre au XVIII[e] siècle, odes que les écoliers de rhétorique parviennent tous à imiter parfaitement sous l'inspiration du modèle. — Les Allemands disent avec raison que la poésie réside tout entière dans les élans de l'ame et dans le sentiment des beautés de la nature. A ce compte, M. Soulié n'est pas un poète, le *mens divinior* lui manque. Il se dérobe complètement à la création : il ne sait rien de ce que racontent les brises et les oiseaux; l'étoile qui sourit ou le flot qui scintille ne se reflètent pas en ses vers, et jamais Dieu n'y embaume dans la fleur ou n'y murmure dans le vent.

M. Soulié est de l'école de J.-B. Rousseau ; pour lui le rossignol serait volontiers encore *Philomèle,* et un bosquet prendrait le nom d'un *riant bocage.* Les harmonies du ciel et de la terre, et la rêverie qui naît de la passion, sont pourtant aujourd'hui les grandes sources prouvées de la vérité poétique. Tout est dans ce mot : *sentir,* bien plus que dans certaines idées convenues sur la pureté du goût. — Quant au style des *Amours françaises,* c'est, pour les odes, le style suranné des lyriques qui s'enthousiasment à froid et prennent des épithètes bien sonnantes pour du pindarisme. On y rencontre à chaque strophe des adjectifs inutilement répétés et souvent ils sont placés avec intention à la rime. Une pièce qui ne porte point de titre ni de date (page 265 du volume) commence ainsi :

Reine des souvenirs, *superbe* Antiquité,
Au temple *consacré* de l'Immortalité
Tu ne régneras plus, dépose ta couronne.....

En d'autres passages on trouve : *Un fils de la Mémoire..... Des enfans d'Apollon.... L'autel où l'homme sacrifie à l'Immortalité.... O filles de l'Hémus.... La Guerre se lève à sa droite....* et d'autres mythologies de ce genre. — Le style des tragédies de M. Soulié est, au reste, le même que celui de ses odes, lourd, ennuyeux et triste. Cet écrivain est donc presque nul comme poète, et il a fait un livre non avenu (1). En 1829, au moment où tous les

(1) Il serait injuste cependant de ne pas faire observer que si, dans l'ode et le poème, M. Soulié n'a pu réussir, il a trouvé dans la romance et l'élégie quelques accens touchans. Dans la pièce : *A Eugénie,* j'ai noté ces vers, agréablement tournés, et qui sont l'expression d'un sentiment vrai :

. . . .
... Si, tremblante encore en ta pudeur de femme,
D'un mot ou d'un regard tu redoutes l'aveu,

Reste muette et cache une larme essuyée,
Détourne ton beau front et tes regards de moi;
Mais que ta main du moins, sur la mienne appuyée,
La presse doucement et dise : Je te croi.

Voici encore une jolie romance :

MARIE.

Elle a seize ans; elle est pâle,
    Et l'opâle
Rayonne moins que ses yeux.
Elle craint tout; un rien blesse
    Sa faiblesse,
Et son rire est gracieux.

Déjà sa mélancolie,

esprits étaient déjà sérieux, il est resté, lui, inintelligent des nouvelles théories poétiques. Par sa tenue assez hostile il aurait pu, avec un talent moins négatif, retarder même le mouvement lyrique. Dans le drame, au contraire, il avait très bien compris et accepté les améliorations; il a été lui-même un des premiers à les proclamer et à y aider par sa traduction (encore un peu timide cependant) du *Roméo* de Shakspeare.

Dans la critique, M. Soulié eût réussi également et eût été, je crois, tout-à-fait lui-même; il est fâcheux qu'il ne s'y soit pas fixé avec quelque apparence de doctrines solides et sincères. Un instant il a suppléé M. Jules Janin au feuilleton du *Journal des Débats,* et là il a montré un jugement sûr et un goût sévère. — M. Soulié a donc touché, en littérature, à tous les genres, et il a obtenu de vrais succès dans plusieurs, au théâtre et dans le roman surtout. Le roman a été pour lui la forme la plus large et la plus complète, où il a pu donner l'idée de son entière valeur; c'est là qu'on devra l'arrêter et lui demander ses comptes; aussi bien il serait temps d'arriver au *Bananier,* qui devait être le sujet de ce travail, et qui semble jusqu'ici n'en avoir été que le prétexte.

Ce n'est pas sans motif, du reste, que nous nous sommes un peu égaré dans le passé, et que nous avons rappelé les titres de M. Frédéric Soulié. Par là, nous avons eu dessein de lui composer comme une épitaphe, car il semble être venu à sa dernière heure d'écrivain. Cette heure, il est vrai, se prolonge; plusieurs productions l'ont déjà sonnée, et *le Bananier* ne sera sans doute pas la dernière. Au moment où nous nous occupons de lui, M. Soulié raconte dans un journal quotidien une immense histoire de brigands et de voleurs. Mais que *le Bananier* soit ou ne soit pas la dernière manifestation d'une fécondité et d'une vigueur qui sont à bout, il n'en faut pas moins classer ce roman parmi les productions de l'auteur qui ne comptent plus, et dont le nombre est déjà grand. Il indique bien encore un reste de force, et quelques

Sans folie,
Parle du bien de mourir;
Et pourtant sa voix tremblante,
Douce et lente,
Ne se plaint pas de souffrir.

Elle tombe sur sa couche,
Et sa bouche
Dit à sa mère à genoux :
« — Il m'attendait sous la tombe
Où je tombe,
Vous m'aimiez ; priez pour nous. »

Cette petite pièce est parfaite de ton; le rhythme par lui-même en est gracieux, et il a été bien compris par l'auteur. C'est une forme qu'on avait rajeunie du XVIe siècle il y a quelques années; aujourd'hui, elle est presque oubliée, et on a plaisir à la retrouver ici.

chapitres peuvent y être lus sans ennui, mais il n'existe entre eux aucun enchaînement. *Le Bananier* n'est pas terminé; il comprend deux histoires assez dramatiquement racontées, mais dont le dénouement est encore attendu. Si la mémoire ne se trouvait, pour ces sortes d'ouvrages, naturellement en défaut, j'aurais pu les rapprocher de nouvelles données depuis long-temps au public, et dont le fond seul est semblable. M. Soulié se répète, seulement il donne à ses récits une forme nouvelle, et c'est là qu'est sa vraie *fécondité*.

Ainsi, fatigué des boudoirs et des coulisses, où il a introduit si souvent ses lecteurs parisiens, il les emmène aujourd'hui en Amérique, et c'est parmi les nègres et les colons qu'il choisit cette fois ses héros. Un seul est Français; c'est un jeune homme, Clémenceau, qui s'embarque au Havre pour aller se marier à une jeune créole, héritière, comme toujours, de plusieurs millions. Un des caractères tracés dans ce livre peut être remarqué, c'est celui de Clémenceau. Pour les nègres et les colons que M. Soulié met en scène, ils ressemblent à des Européens sans esprit, et c'est ici que la *couleur locale*, ce mot qu'on ne peut plus prononcer sans rire, est singulièrement comprise.

Clémenceau me représente assez bien ces jeunes fous, pleins de cœur et de savoir du reste, qu'une idée politique séduit, et qui prennent aussitôt leur sympathie pour une opinion. Combien en avons-nous rencontrés dans les écoles qui se réunissaient en clubs et y parlaient tous à la fois sur des systèmes (chacun avait le sien) auxquels on n'aurait rien pu démêler? C'est d'Angleterre que nous sont venues ces habitudes oratoires et toutes ces ambitions. Quelquefois on s'en est sérieusement inquiété, mais on a toujours reconnu que, si la tête était chaude, l'ame était bonne, et qu'une goutte de sang versé aurait fait reculer tous ces ardens révolutionnaires. M. Alphonse Karr, en des pages très spirituelles, s'est souvent moqué de ce travers; M. Soulié l'a pris au sérieux dans son *Bananier*, et il a voulu faire de Clémenceau le type des enthousiastes politiques; Clémenceau, lui, s'est pris de belle passion pour les *noirs* et pense bien plutôt, en partant pour l'Amérique, à leur affranchissement qu'à son mariage avec Clara. Dès sa première visite dans l'île et parmi les plantations, M. Frédéric Soulié lui ménage des surprises incroyables. C'était alors une mode de s'indigner contre les *blancs*, et Clémenceau les accable de véhémentes déclamations sur la liberté, sans vouloir se rendre à l'évidence des faits. — Cette première partie du roman est assez amusante et bien observée, il s'y trouve quelques fins détails; mais, Clémenceau désabusé, l'histoire redevient simplement romanesque et commune, et rien ne la distingue plus de la foule des récits quotidiens. D'ailleurs, les *négrophiles* ont eu leur temps; cette satire vient très tard, elle ne peut avoir qu'un médiocre intérêt. L'auteur a exagéré aussi la bonté des planteurs et le bien-être des nègres, pour faire contraste à la colère ridicule de son héros. Nous n'allons pas jusqu'à croire avec lui que les esclaves prêtent de l'argent à leur maître et refusent de vendre un serin à leur maîtresse.

Et maintenant, de tous ces écrivains qui ont entassé romans sur romans,

feuilletons sur feuilletons, qui ont laissé leur nom s'imprimer sur toutes les affiches de théâtre et au bas de tous les journaux, et leur jeunesse se dépenser en tant de travaux inutiles et frivoles par paresse et vanité, je le demande, que restera-t-il?

M. Soulié, en une page remarquable, va lui-même nous l'apprendre :

« .... Peut-être nous dira-t-on que l'homme de lettres a un plus noble avenir que d'être l'homme du jour, et qu'il doit penser, en faisant son œuvre, à être l'homme éternel. Sans doute c'est là une haute et belle ambition à laquelle on croit quand on est jeune, et qu'on n'ose plus regarder quand l'expérience commence à nous éclairer. Enfans d'un siècle en travail, nous avons remué toutes les idées morales et sociales, discuté les lois de la famille et de la société, tiré des vérités de l'ombre, chassé des erreurs du soleil, défait et refait toutes les formes de l'art, secoué toutes les poussières, creusé toutes les terres fécondes. Mais ce n'est pas nous qui élèverons l'édifice dont nous avons mis à nu les matériaux; une génération viendra, vivant dans des temps plus calmes et meilleurs, qui prendra et choisira dans ce chaos où nous marchons pour en séparer le bon du mauvais; elle recueillera toute la gloire de nos efforts et s'édifiera sur nos ruines, comme le XVII[e] siècle a bâti son temple sur le sol préparé par les labeurs du XVI[e]. Voilà notre avenir; il faut que l'homme de lettres de nos jours s'y résigne avec la seule espérance qu'un jour un bibliographe curieux, pénétrant dans le monceau d'idées que notre siècle a produites, écrira sur nos livres oubliés : — « Là était le germe de ce que d'autres ont mûri (1). »

Oui, je le veux, en eux était le germe, mais ne l'ont-ils pas eux-mêmes étouffé? Ils étaient bien appelés, tous ces hommes de transition, à *secouer toutes les poussières*, à *creuser toutes les terres fécondes*, mais leur négligence ne les a-t-elle pas portés à méconnaître cette mission? Après tout, ne soyons pas si empressés à leur jeter la première pierre; qui sait nous-mêmes ce que nous vaudrons? Il reste beaucoup à faire après ces écrivains de second ordre, qui ne laisseront qu'un monceau de ruines. Au début, quel talent haut et ferme que le leur, mais aujourd'hui, quel assemblage d'œuvres bizarres ce talent a produit! Il n'est pas un seul d'entre eux qui n'ait écrit plus de trente volumes. Où retrouver maintenant les matériaux nécessaires? Comment distinguer le bon grain de l'ivraie? — Cette tâche sera rude. Elle va commencer.

ALFRED ASSELINE.

(1) Préface de *l'Homme de Lettres*, écrite en 1838.

REVUE DRAMATIQUE.

M. Monrose nous a dit un dernier adieu; il a joué, pour la dernière fois, dans une représentation à son bénéfice, *le Barbier de Séville,* ce charmant barbier qui semble avoir été créé tout exprès pour Monrose. Comme s'il n'eût pas suffi, pour remplir la salle du Théâtre-Français, de l'intérêt et des sympathies qu'éveillait et qu'éveillera long-temps encore dans la foule le nom du bénéficiaire, Mlle Rachel avait prêté à cette solennité les plus belles inspirations de son génie tragique; enfin, pour que rien ne manquât à la fête, M. Duprez y était accouru avec sa plus belle voix. Mais, quelle que soit la pompe dont on les environne, ces représentations sont toujours tristes et douloureuses, tristes pour l'acteur près de se séparer du public qui l'a si long-temps applaudi, tristes pour le public applaudissant pour la dernière fois l'acteur qui l'a si long-temps charmé. Il s'établit à la longue entre le public et l'acteur qu'il adopte un lien mystérieux et puissant; on s'est fait l'un de l'autre une habitude presque fraternelle, et lorsqu'il faut que ce lien se brise, que l'heure est arrivée de la séparation éternelle, c'est de part et d'autre un déchirement véritable. Or, s'il est un artiste qui ait été en communion si intime avec le public, c'est à coup sûr ce spirituel Monrose, que Molière, Regnard et Beaumarchais auraient tant aimé. Il nous était cher à nous tous, nous aimions cette verve intarissable, cet esprit toujours prêt, cette jeunesse pétillante jusque sous les rides de l'âge. Hélas! à l'heure qu'il est, quel charmant compagnon ont perdu Marinette et Lisette, Dorine et Suzanne! Qui protégera désormais les amours de Lucile et de Valère, de Cléante et de Marianne, d'Almaviva et de Rosine? Tous ces aimables jeunes gens sont, aussi bien que nous, dans la peine, et nous ne savons guère qu'Argan, Géronte et Bartholo qui se réjouissent et se frottent les mains. Toutefois, tout en déplorant la retraite de M. Monrose, tout en reconnaissant qu'il laissera un grand vide dans le réper-

toire, ce n'est point une raison pour nous apitoyer, ainsi que font certaines gens, sur l'avenir de la Comédie-Française. Il est bon nombre d'esprits charitables qui jugent sage et prudent d'attendre, pour applaudir au talent d'un acteur, la représentation de sa retraite. Tant que cet acteur était la gloire et l'appui du théâtre, on n'en tenait aucun compte, et la scène qui le possédait ne s'en voyait pour cela ni plus ni moins malmenée; qu'il se retire, c'est de toute part un concert de regrets perfides; on se demande avec attendrissement ce que va devenir ce pauvre théâtre, privé de son dernier soutien; on lui conseille de plier bagage et de mettre la clé sous la porte. Cette tactique n'est point nouvelle, elle date de la mort ou de la retraite du premier grand acteur qui se soit montré sur les planches. Il est si doux de louer les morts, surtout quand les louanges qu'on leur décerne sont autant de soufflets appliqués sur la joue des vivans! Il est si doux d'applaudir ceux qui s'en vont, surtout quand les applaudissemens qu'on leur jette sont autant de sifflets pour les oreilles de ceux qui restent! Heureusement, quelque grand qu'il soit, quelque richement doué qu'il ait été par la nature, il n'est pas d'homme qui doive se flatter d'emporter avec lui les destinées de l'art; les destinées de l'art sont immortelles. Que n'aura-t-on pas dit à la mort de Lekain, à la mort de Larive? Talma vint cependant, plus grand que tous ceux qui l'avaient précédé. Mlle Rachel n'a-t-elle pas hérité de l'ame d'Hermione et de l'ame de Phèdre, que lui ont léguées les Clairon, les Duménil et les Duchesnois? Sans aller si loin ni si haut, n'avons-nous pas vu tout récemment Mlle Brohan rajeunir la grace et l'esprit de tous ces rôles que Mlle Dupont semblait avoir emportés avec elle? Ainsi, n'en doutons pas, M. Monrose renaîtra sur la scène. Nous retronverons sous d'autres traits ces précieuses qualités que nous avons si long-temps admirées. Que le comte Almaviva se rassure! que Valère ne perde point courage! que maître Bartholo ne se hâte pas de se réjouir, et qu'enfin Dorine, Toinette, Marinette et Marton ne s'ennuient pas trop dans l'antichambre, car il y a déjà plus d'un joyeux drôle qui gratte à la porte. Non, quelque immense que soit cette perte, ce n'est point un sujet de désespérer. L'art ne périt point; il est comme un arbre éternel qui se renouvelle sans cesse et qui ne perd ses rameaux que pour les remplacer par des pousses nouvelles.

VAUDEVILLE. — *Une Femme à la mode*, par Mme Virginie Ancelot. — A ce titre, l'esprit se réjouit et l'imagination s'éveille. Que de promesses dans ces quelques mots! Une femme à la mode, et encore par Mme Virginie Ancelot! Que ne devait-on pas attendre? que n'avait-on pas droit d'espérer? On raconte que, sous le ciel brûlant du désert, le voyageur croit voir parfois à l'horizon des nappes d'eau et de frais ombrages; il y court, et ne trouve que le sable aride et la plaine embrasée. La pièce de Mme Ancelot a été pour nous comme un de ces mirages trompeurs. Nous y avons couru, plein de joie et d'espoir, mais au lieu des fleurs charmantes que nous nous préparions à cueillir, nous n'avons rencontré que des fleurs fanées, tombées de la cou-

ronne des *Deux Impératrices*. Il est triste de voir cet aimable écrivain négliger à ce point le soin de sa petite gloire et abuser ainsi d'une facilité qui n'aboutit depuis quelque temps qu'à une fécondité stérile. Nous ne pensons pas qu'à ce compte Mme Ancelot gaspille un bien grand génie; mais, nous le répétons, c'est un aimable esprit qui pourrait, en se surveillant avec moins de complaisance, arriver aisément à de gracieux succès. Nous n'en voudrions pas d'autres preuves que *l'Hôtel de Rambouillet, Marie, le Château de ma Nièce,* et beaucoup d'autres œuvres légères qui, pour être à peu près oubliées aujourd'hui, n'en ont pas moins eu leur parfum. Nous regrettons aussi que Mme Virginie Ancelot n'use pas avec plus de réserve d'un droit d'asile que tous les théâtres d'ailleurs seraient heureux de lui accorder. Pour notre part, nous trouvons tout simple que Mme Ancelot donne la préférence au théâtre du Vaudeville. On n'a pas un moulin à soi pour porter son froment au moulin du voisin. Cependant Mme Ancelot a des envieux qui se demandent si l'auteur de *Marie* en est réduite à ne plus avoir que des succès de maîtresse de maison.

Cette femme à la mode est à la mode on ne sait trop pourquoi; d'esprit, peu ou point, et de charme encore moins; jeune, tout au plus; belle, c'est ce qu'aucun n'oserait affirmer. Toujours est-il que Mme de Méranges est à la mode, s'il en faut croire Mme Ancelot. Elle est veuve, elle est riche, et s'ennuie. Sous l'apparente gaieté qu'elle porte dans le monde, Mme de Méranges cache un grand fonds de tristesse. On pourrait croire d'abord que c'est de feu M. de Méranges qu'il s'agit; mais un mari, fi donc! ce ne sont pas ces gens-là qu'on pleure. Il n'est pas plus question de M. de Méranges que s'il existait. Bien long-temps avant son mariage, Mme de Méranges a aimé un jeune homme pauvre comme elle, car, avant que M. de Méranges lui eût donné son nom, sa fortune et sa main, Angéline, n'ayant d'autre richesse que sa beauté, sa grace et son esprit, se trouvait, à vrai dire, dans une extrême pauvreté. Or, George avait de l'ambition C'était un jeune homme d'une grande distinction; au collége, il avait obtenu plusieurs prix de thème et de version grecque. Plus tard, en voyant ses compagnons d'étude s'élancer dans la carrière des places et des honneurs, il avait maudit la pauvreté, qui l'empêchait d'aborder les hautes régions vers lesquelles il brûlait de déployer ses ailes d'aigle. Faut il l'avouer? Entre l'amour et l'ambition, George n'hésita pas long-temps. Le cruel délaissa la pauvre Angéline pour épouser quatre ou cinq cent mille francs de dot. Sans doute il fut coupable; mais que d'honnêtes gens en auraient fait autant à sa place! Quoi qu'il en soit, George de Saint-Didier tient encore au cœur de Mme de Méranges. Vainement M. de Méranges et quelque dix ans ont passé sur cette flamme; il reste encore du feu sous les cendres, et il ne faudrait qu'un mot, qu'un regard de George pour en tirer de vives étincelles. C'est là qu'en sont les choses, lorsqu'un grand ministre, George de Saint-Didier, se fait présenter à Mme de Méranges, sans se douter qu'il va retrouver en elle la vierge des premières

amours. En la reconnaissant, il se trouble : reproches de Mme de Méranges, tendres excuses de M. de Saint-Didier; escarmouches sans fin, l'esprit et le sentiment sont aux prises. L'un se raille, et l'autre supplie. George est aux genoux de Mme de Méranges; Mme de Méranges le perce de part en part des mille traits de sa coquetterie. George ne recule devant aucun sacrifice pour reconquérir le cœur qu'il a perdu; il renonce à son portefeuille, il est prêt à renoncer à tout, si ce n'est à ce cœur rebelle qui refuse de se laisser reprendre. Lorsqu'Angéline était jeune et belle, plus virginale qu'un lys, plus blanche que la neige immaculée, George l'a sacrifiée sans pitié; mais à cette heure que M. de Méranges, le monde et les années ont passé par là, M. de Saint-Didier sacrifiera tout pour avoir Angéline. Il paraît que ce M. de Saint-Didier apprécie fort chez les femmes ce haut goût que les gourmets aiment à trouver à la bécasse. M. de Saint-Didier veut épouser Mme de Méranges à tout prix. Il ira, s'il le faut, vivre avec elle au fond des bois; il s'habillera en berger, embouchera les pipeaux champêtres et mènera paître les moutons sur le versant des coteaux. Un ministre signant sa démission pour épouser une veuve et se faire berger, ceci n'a rien qui nous surprenne; on ne voit que ça tous les jours. Seulement, grand Dieu! que deviendra la France, si le grand Saint-Didier abandonne les rênes du gouvernement? que va devenir le char de l'état, si ce grand ministre renonce à le conduire? Qu'allons-nous tous devenir, juste ciel! si ce noble esprit et cette haute intelligence se retirent tout d'un coup des affaires! Déjà le bruit s'est répandu de la retraite du grand Saint-Didier. Il faut remonter au renvoi de Necker pour se faire une idée d'un pareil émoi. La cour est aux champs; déjà le peuple s'agite et murmure; d'effroyables sinistres menacent la place de Paris. Un drapeau noir flottera demain sur la Bourse. On ne rencontre dans les rues que gens qui s'écrient : Rendez-nous notre ministre! rendez-nous notre grand Saint-Didier! — Dieu soit loué! tout s'arrange; une lettre de la défunte Mme George rassure la tendresse et l'orgueil de la femme à la mode. Dans cette lettre, Mme George raconte qu'elle est la plus malheureuse des femmes, que M. George ne l'a épousée que pour ses écus, et qu'il est resté fidèle aux amours de son printemps. En lisant ces lignes que l'infortunée Mme George a dû arroser de ses larmes, Mme de Méranges s'attendrit et pardonne; elle permet à Saint-Didier de rester ministre, ce qui est bien rassurant pour la France, et lui rend avec son portefeuille un faible et tendre cœur qui n'a jamais cessé de battre pour lui.

Hélas! que d'esprit et de grace, que de charme et d'originalité, que de talent et même de génie n'aurait-il pas fallu pour embellir et relever de semblables enfantillages!

Gymnase dramatique. — *Mademoiselle de Bois-Robert, ou les Deux Gardes-chasse,* par M. Fournier. — Mlle de Bois-Robert est dans une grande anxiété. Pour amortir l'impatience qui la dévore, pour tromper l'inquiétude

qui la consume, Mlle de Bois-Robert court à cheval du matin au soir, au risque de se rompre le cou. Intrépide amazone, elle joue sa vie vingt fois pour une, et voici long-temps qu'elle aurait perdu à ce jeu, si ses deux beaux yeux et la Providence ne lui envoyaient à coup sûr le garde-chasse George chaque fois qu'il s'agit de la sauver de quelque danger. George est un jeune, beau et brave garçon qui n'a jamais connu son père. Élevé par charité, il est aspirant au grade de garde-chasse de première classe. Il a pour Mlle de Bois-Robert le dévouement du chien pour son maître. De son côté, Mlle de Bois-Robert a pour lui l'affection du maître pour son chien. Cependant qu'a donc Mlle de Bois-Robert? Cette noble fille attend le retour de son intendant, qu'elle a chargé d'aller à Versailles arranger une affaire qui la touche de près. M. Hocquart arrive enfin, et que devient Mlle de Bois-Robert en apprenant qu'il lui est interdit de porter le nom de sa mère, ainsi qu'elle l'avait fait jusqu'alors, et qu'en même temps il lui est enjoint de reprendre le nom de son père, ainsi que cela se pratique généralement? A cette nouvelle, voici une femme qui entre dans une colère terrible, bien flatteuse et bien honorable pour la mémoire de l'auteur de ses jours. S'appeler Mlle Bernard! porter le nom de son père! ne plus aller à la cour de sa majesté Louis XVI! Mlle Bernard en perd la tête et ne sait à quel saint se vouer. En vérité, voici une plaisante pécore, et nous regrettons qu'il ne se soit point trouvé là quelque honnête Bernard pour lui conter vertement son fait. Elle veut partir, elle veut fuir la France, elle veut aller cacher à l'étranger sa honte, son désespoir et le nom de M. Bernard. Ainsi ferait-elle, et bien elle ferait, s'il ne lui venait à l'esprit une idée tout-à-fait digne de tant de sottise et de vanité. On vient de découvrir que George est le fils légitime du marquis de Rochemaure. Il est vrai qu'en mourant le marquis ne lui a laissé que son titre pour toute fortune. Mlle Bernard a une telle horreur de ce nom de Bernard, qu'elle le change, séance tenante, pour le titre de marquise de Rochemaure. En moins de cinq minutes, le mariage est conclu et célébré. Disons, en passant, que nous avons toujours admiré la façon leste et prompte dont on se marie au théâtre. On se prend par la main, on se rend à la chapelle; le chapelain est toujours prêt, le sacristain toujours à son poste, en deux minutes tout est dit. Le théâtre devrait en finir une bonne fois avec ces mariages, bons tout au plus à Gretna-Green, et dont le public ne saurait être dupe un instant. Pour en revenir à notre marquis improvisé, vous pensez quelle joie d'abord pour ce pauvre marquis, qui ne peut croire à tant de bonheur, puis vous jugez de son désespoir en découvrant que Mlle Bernard, en l'épousant, n'a compté épouser qu'un titre, et qu'elle ne lui accorde même pas, pour fiche de consolation, les priviléges du mari de la reine. Il part, et, au deuxième acte, nous le retrouvons commandant, puis colonel dans les armées de la république. Depuis le jour de son mariage, il n'a jamais revu sa femme, il n'a jamais prononcé son nom. Poursuivie comme suspecte, une femme pauvrement vêtue se présente un jour au commandant George. Elle est pâle, tremblante, et se tient les yeux

baissés. Elle demande en suppliant un sauf-conduit qui lui permette de passer la frontière. Le commandant se retourne, la suppliante lève les yeux : c'est George! c'est la marquise! George parle d'abord de divorce; mais Mme de Rochemaure fait si bien de sa langue dorée et de ses beaux yeux de velours noir, que le commandant pardonne, oublie et lui ouvre ses bras.

Depuis plus de cinq ans que nous assistons aux chefs-d'œuvre qui défraient les théâtres petits et grands, nous avons vu bien des chefs-d'œuvre; mais nous ne pensions pas qu'il fût possible d'entasser dans deux actes plus de pauvretés et d'invraisemblances. — Mme Volnys a joué le rôle de cette orgueilleuse et sotte Mlle de Bois-Robert avec une afféterie digne de l'esprit de ce rôle. Mme Volnys n'a pas eu un geste vrai, pas une inspiration naïve, pas une attitude simple et naturelle; c'est assez dire qu'elle a parfaitement rendu les intentions de l'auteur.

On a joué au même théâtre une folie intitulée *les Belles Têtes*. On s'y raille fort des cheveux et des longues barbes. C'est une pièce écrite pour consoler les chauves et les imberbes.

Au théâtre du Palais-Royal, *la Villa Duflot* est un petit vaudeville très inoffensif. On y aurait semé un peu plus d'esprit que ce ne serait pas plus mal; les auteurs n'y auront pas songé.

Au même théâtre, *Péroline* fait des merveilles. Il s'agit d'une joyeuse et jolie fille qui trouve moyen, à force d'esprit et de bons tours, de rester fidèle à son époux Guérot, et de sortir blanche comme une hermine des griffes d'un jeune fat et des pattes d'un vieux libertin. Il faut voir avec quel art et quelle dextérité elle brouille les cartes et sauve son enjeu! Péroline a d'autant plus de mérite en ceci que maître Guérot est fort laid. Ce Guérot est dignement représenté par Alcide Tousez, dont la voix devient de plus en plus éclatante et perçante. Qu'il nous soit permis d'adresser à cet Alcide le conseil que donne Dandin à l'Intimé :

Avocat,
De votre ton vous-même adoucissez l'éclat.

J. S.

BULLETIN.

La polémique qui, à propos du droit de visite, ne craint pas de signaler l'imminence d'une guerre entre l'Angleterre et la France, manque à la fois de mesure, de prudence et de vérité. Il est fâcheux que des journaux anglais ce genre d'argumentation ait passé dans la presse française. Ces exagérations n'éclairent pas la situation; elles menaceraient plutôt de la fausser et de la compromettre.

Quelle est, sans rien dissimuler comme sans rien amoindrir, la véritable position des deux pays vis-à-vis l'un de l'autre dans la question du droit de visite? Il y a une question pendante qui peut amener des difficultés diplomatiques; mais de là à la guerre il y a un abîme, et nous sommes presque honteux de discuter une pareille exagération De nos jours, on ne fait plus la guerre qu'avec un intérêt immense à la soutenir : il faut aussi pouvoir colorer une pareille résolution d'un motif spécieux, pouvoir lui assigner une cause honorable. Or, se figure-t-on l'Angleterre dénonçant au monde la reprise de ses vieilles inimitiés contre la France, parce que nous différons avec elle sur la manière de réprimer la traite? Quand on veut faire peur avec la menace d'un grand péril, il faut au moins que ce péril ait quelque vraisemblance.

Ce mode d'argumentation a tous les genres d'inconvéniens, car il aurait encore plus de danger si, au lieu de reposer sur une base fausse, il se trouvait conforme à la vérité. Dire à la France : — Vous pouvez avoir raison dans vos discussions avec l'Angleterre; mais, prenez garde, elle pourrait bien vous répondre par du canon, — ce n'est pas retenir la France, c'est la pousser. Langage imprudent, qui pourrait plus que toute autre chose mettre les deux pays aux prises.

Heureusement nous n'en sommes point à ces extrémités. En pleine paix

avec l'Angleterre, nous envisageons aujourd'hui certains faits autrement qu'il y a dix ans. Nous regrettons d'avoir concédé le droit de visite, et, tout en continuant d'exécuter les traités, nous désirons que, pour l'avenir, ils soient révisés et modifiés. Voilà où nous en sommes avec nos voisins, ni en-deçà ni au-delà. Où est l'injure envers l'Angleterre? Où est le manque de foi? Où y a-t-il là une cause de guerre? Depuis quand est-il interdit à un peuple de demander à un autre d'examiner de nouveau, dans l'intérêt commun de la justice et de l'humanité, un point, une question difficile?

Si la réciprocité stipulée pour l'exercice du droit de visite n'est pas illusoire, la France maintenant est investie d'un droit d'inspection et de police sur la marine marchande de l'Angleterre. Ce droit, elle veut aujourd'hui y renoncer, parce qu'elle en a reconnu les inconvéniens pour elle-même. Et elle ne pourrait pas renoncer à ce privilége! elle serait obligée éternellement de l'exercer et de le subir! Mais alors l'Angleterre a donc un bien grand intérêt à perpétuer cet état de choses? On veut lui rendre le droit de police sur son bord, et elle n'en veut pas; elle désire qu'on la visite pour avoir le droit de visiter les autres. Il y a donc autre chose en jeu que la cause de l'humanité?

Refuser d'ouvrir des négociations nouvelles sur les traités de 1831 et 1833 serait avouer que ces traités ont pour l'Angleterre des avantages immenses que nous n'avions pas aperçus en signant les conventions, et il faut d'autant plus insister sur la reprise des négociations, que l'Angleterre reculera devant un tel aveu. Dans la question du droit de visite plus que dans toute autre, l'Angleterre est en face de l'opinion; l'Europe et l'Amérique jugeront sa conduite, et il lui importe de garder son masque de philantropie religieuse.

La commission qu'a nommée la chambre des députés pour la rédaction de l'adresse a décidé, à la majorité de huit voix, qu'une phrase relative aux traités de 1831 et de 1833 serait insérée. Il était facile de prévoir ce premier résultat d'après les discussions des bureaux. Il y aura donc une phrase dans l'adresse. Il appartient à la chambre de dire sa pensée avec une précision ferme et modérée. Que veut réellement la chambre? Elle veut la résiliation des traités de 1831 et 1833; voilà bien ce qu'elle désire avec le pays, voilà bien le vœu dont la France attend l'expression dans l'adresse. Le fond de cette idée ne saurait être altéré sans danger : on peut, on doit, pour l'exécution, ne parler et n'agir qu'avec la plus grande prudence, mais il importe que la pensée même du pays et de la chambre, pensée déjà indiquée dans l'adresse de l'année dernière, soit reproduite avec netteté, avec franchise. Plus on cherche à intimider la chambre, plus elle doit veiller à ne pas rester en-deçà de l'opinion qu'elle a déjà exprimée. Les insinuations malhabiles de quelques écrivains ne doivent pas sans doute l'engager à dépasser les limites qu'elle s'est marquées à elle-même. Elle doit se préserver de ces entraînemens plus généreux que politiques; mais, dans la ligne qu'elle a adoptée, il faut que le pays la trouve ferme, inébranlable.

Si l'on se contentait d'exprimer dans l'adresse que les traités de 1831 et 1833 ne sauraient être d'éternelle durée, et qu'on espère que, le but qu'ils se proposent une fois atteint, ils tomberont d'eux-mêmes, on ne rendrait pas fidèlement la pensée du pays. La France ne se résigne pas à attendre la suppression complète de l'esclavage sur le globe pour arriver à l'annulation des traités qui la blessent. Loin de là : elle veut arriver à l'abolition de l'esclavage par d'autres moyens que ceux stipulés dans les conventions. La France ne veut pas s'en remettre à la seule action du temps; elle désire que son gouvernement agisse pour amener une modification qui est l'objet de tous ses vœux.

Deux choses sont également nécessaires, l'expression franche et mesurée de la pensée du parlement et du pays dans l'adresse, et puis la confiance de la chambre dans le zèle que mettra le gouvernement à satisfaire le vœu présenté par la chambre à la couronne. Si ces deux conditions sont remplies, les passions se calmeront, les inquiétudes du pays n'auront plus d'objet, et la diplomatie poursuivra tranquillement son œuvre. Dans le cas contraire, la question s'envenimerait, et l'irritation des esprits chez les deux peuples pourrait amener des conséquences fâcheuses.

La question n'a déjà que trop dévié. Comment la presse anglaise en est-elle venue à publier qu'il y va de l'honneur de l'Angleterre de ne pas céder sur le droit de visite? En quoi, de bonne foi, l'honneur britannique est-il engagé? Il s'agit d'une discussion du droit des gens. On trouve en France qu'une stipulation jusqu'alors insolite dans les traités maritimes a empiété sur les prérogatives inaliénables de la souveraineté nationale. C'est aujourd'hui l'opinion de notre parlement, de nos publicistes, de nos jurisconsultes; c'est au fond la conviction de presque tous les hommes qui représentent ou qui ont représenté le gouvernement. Encore une fois, qu'y a-t-il là d'offensant pour l'honneur britannique? En vérité, l'embarras que paraît éprouver le cabinet à exprimer au gouvernement anglais la pensée et le vœu de la France ne tient qu'à des circonstances particulières et personnelles à quelques-uns de ses membres, car la question en elle-même est d'une extrême simplicité. Au fond, il s'agit plutôt d'une consultation de jurisconsultes, de docteurs en droit des gens, que d'une querelle d'amour-propre national; il est malheureux que le ministère se croie obligé, par sa résistance, d'aggraver la question, de la dénaturer pour ainsi dire. Il est possible qu'aujourd'hui la situation diplomatique soit plus difficile; mais à qui la faute?

La discussion de l'adresse à la chambre des pairs vient nous prouver que les hommes sérieux ne voient effectivement dans les traités de 1831 et de 1833 qu'une grave question de droit constitutionnel et de droit public. Au sein de la chambre des pairs, on ne crie pas haine aux Anglais! mais on approfondit les principes et l'on montre en quoi les traités de 1831 et 1833 les ont violés. M. le vicomte de Ségur-Lamoignon a trouvé dans l'assemblée du Luxembourg une attention tout-à-fait bienveillante quand il a démontré, par quelques argu-

mens ingénieux et nouveaux, que le droit de visite, qui comprend le droit d'arrestation, de perquisition et de saisie, empiète sur les droits de la souveraineté nationale. Le judicieux orateur a cité à l'appui de cette opinion un fait qui a frappé la chambre. A l'époque des troubles de la Vendée qui suivirent la révolution de 1830, le gouvernement jugea utile d'investir les maréchaux-de-logis et les brigadiers de gendarmerie des fonctions de police judiciaire, et il ne crut pas pouvoir faire cette délégation autrement que par une loi, et la loi que les chambres ont votée portait expressément que ses dispositions devaient cesser de plein droit si elles n'étaient pas renouvelées dans la session suivante. Comment se pourrait-il donc, a demandé M. de Ségur-Lamoignon, que le pouvoir exécutif, qui n'a pas le droit de faire une délégation si simple à des agens de l'autorité française, pût avoir la faculté exorbitante de déléguer sans le concours des chambres, de déléguer à des étrangers, à une gendarmerie anglaise, ces mêmes fonctions de police judiciaire pour les exercer sur toute notre marine marchande? Cette considération, déduite avec une sagacité remarquable, a produit une assez profonde impression sur la chambre. Nous le demandons, un pareil langage n'est-il pas fait pour mériter toute l'attention des hommes graves qui siègent dans le cabinet et dans le parlement britannique? Les hommes d'état d'Angleterre savent mieux que personne que, dans un gouvernement libre, on ne saurait porter atteinte par des stipulations diplomatiques aux principes de la constitution. Ne s'appuient-ils pas tous les jours sur ces principes en traitant avec les gouvernemens étrangers? Peuvent-ils trouver mauvais que nos chambres veillent avec une sollicitude aussi jalouse au maintien de nos droits constitutionnels?

Par quelle bizarre inspiration un jeune pair, M. d'Alton-Shée, s'est-il mis à soutenir la prétendue impossibilité où nous sommes de revenir sur les traités de 1831 et 1833? Son discours semblait une plaidoirie au point de vue le plus exclusif de la politique anglaise. M. d'Alton-Shée aura trouvé sans doute original et piquant de prendre le contrepied de l'opinion générale; ce jeune pair n'a pas réfléchi qu'il n'est guère permis de porter à la tribune législative de capricieux paradoxes, et d'y paraître pour contredire ouvertement le bon sens public.

L'adresse de la chambre des pairs, telle qu'elle est sortie de la plume de M. le duc de Broglie, offre sur presque toutes les questions la paraphrase du discours de la couronne. Sur deux points seulement, les traités de commerce et les lois de finances, la chambre a montré ses tendances et son esprit.

La pairie ne s'exprime que d'une manière fort dubitative sur le succès des traités de commerce auxquels le ministère a fait allusion dans le discours de la couronne. Elle semble considérer ce succès comme tout-à-fait hypothétique; mais enfin, si le gouvernement parvenait à conclure quelques conventions commerciales, la chambre des pairs examinerait attentivement l'influence que ces conventions pourraient exercer sur l'emploi et la direction du travail national. On voit que la chambre a porté ses pensées sur le projet

d'une union douanière avec les Belges. La phrase qui suit est plus claire encore : la pairie y recommande à la prudence du gouvernement le respect dû aux intérêts existans, dans les mesures qui modifieraient la législation sous laquelle notre industrie a jusqu'ici prospéré. La chambre annonce ainsi qu'elle a une majorité toute prête à défendre dans l'occasion le système protecteur.

C'est avec une sorte de regret et de tristesse que la pairie parle des lois de finances. Elle déplore le défaut d'équilibre entre les recettes et les dépenses. Cet état de choses, dit la chambre, doit être l'objet de préoccupations sérieuses. Ce langage peut faire pressentir que notre situation financière trouvera dans la chambre des censeurs sévères peu disposés à donner une approbation sans réserve à toutes les dépenses extraordinaires qui leur seront présentées. La pairie est d'autant plus attentive aux lois de finances, que le gouvernement et la chambre des députés semblent moins disposés à lui laisser le temps de s'en occuper. Cependant cette année il est permis d'espérer que la chambre des pairs pourra discuter le budget avant l'époque où la plus grande partie des députés a déjà quitté Paris.

Ainsi que nous l'avions pressenti, le projet de loi sur les sucres a rencontré dans la chambre des députés l'opposition la plus vive. Dans la commission nommée par les bureaux, le projet ministériel ne compte, à vrai dire, qu'un seul défenseur, M. Berryer, qui, comme député de Marseille, est obligé de plaider exclusivement l'intérêt colonial. Les autres commissaires, avec des vues divergentes, sont unanimes pour repousser l'anéantissement du sucre indigène.

La raison de la majorité s'est révoltée contre cette solution expéditive qui consiste, entre deux industries rivales, à rendre contre l'une des deux un arrêt de mort. On s'est prononcé généralement pour un système de pondération dont les commissaires de la chambre cherchent en ce moment les élémens. La majorité semble penser que, si l'on ne peut encore établir l'égalité des droits, du moins il faut y tendre. Il n'est pas possible au surplus de prévoir les conclusions positives auxquelles aboutira le travail de la commission; on cherche, on s'informe, on tâtonne, la commission consulte toutes les autorités en matière de commerce et d'industrie; elle interroge tous les intérêts; elle veut pouvoir présenter à la chambre un tableau complet des investigations et des études qui auront déterminé son opinion.

Pendant que la chambre dans les bureaux se prononçait contre le projet du gouvernement, les chambres de commerce de plusieurs villes importantes repoussaient ouvertement le plan destructif du sucre indigène. Commençons par Paris : la chambre de commerce de la capitale a réclamé avec énergie le maintien du sucre indigène, et proposé d'établir un droit égal sur les deux industries. La chambre de commerce de Lille s'est prononcée pour un système de pondération entre les deux sucres : le *statu quo* lui paraît aujourd'hui la chose la plus désirable; mais enfin, si l'on voulait absolument aggraver l'impôt sur le produit indigène, la chambre de commerce de Lille préférerait

encore cette solution à l'anéantissement complet de l'industrie nationale. Les sociétés d'agriculture du département du Nord viennent d'adresser à la chambres des pétitions pour la conservation de la sucrerie indigène. « La loi qu'on vous propose, disent les pétitionnaires de Valenciennes, est une mesure qui ferait un tort immense à un million de Français, qui ruinerait toutes les industries annexes qui ne peuvent travailler que pour et par les sucreries. » Il ne faut pas oublier en effet qu'en France il y a huit départemens pour lesquels cette industrie est une source principale de prospérité, et qu'elle contribue puissamment à la fécondité du sol. Il est constant aujourd'hui que partout où la betterave est en usage, la valeur vénale des terres a augmenté considérablement.

Cette prospérité du sol répand le bien-être sur les cultivateurs et les ouvriers. Où trouver l'indemnité qui pourra véritablement dédommager ceux-ci de ce qu'ils auront perdu? Non-seulement l'indemnité est mauvaise en principe, mais elle est illusoire, car elle ne va pas chercher la classe la plus intéressante que ruinerait la suppression du sucre indigène. Elle serait absorbée par le fabricant, par le spéculateur; mais le cultivateur, l'ouvrier, seraient-ils dédommagés? L'année dernière, un honorable député qui est encore aujourd'hui membre de la commission des sucres signalait dans son rapport les inconvéniens de l'indemnité. « Il est de notoriété publique, disait M. Dumon, que l'espérance d'une indemnité a donné à la fabrication du sucre indigène une activité désordonnée; comme on pensait que la quotité de l'indemnité serait basée, pour chaque fabrique, sur la quotité de la production, on a voulu produire à tout prix, dans l'assurance que les pertes dans la fabrication seraient amplement compensées par la quote part dans l'indemnité. Des usines en chômage se sont rouvertes, les usines en activité ont exagéré leur production. » Ainsi, l'indemnité ne serait qu'une prime accordée à l'avidité, à l'imprudence des spéculateurs. Mais il y a encore d'autres raisons pour la répudier : en effet, si on entre dans cette voie, il est impossible de prévoir où s'arrêteront à l'avenir les charges du trésor public. Toute industrie en souffrance soit par des évènemens inévitables, soit par la faute des particuliers, se croira en droit de chercher dans les finances de l'état comme un budget supplémentaire; de cette manière, l'action gouvernementale se trouverait substituée partout à l'action individuelle. Est-ce à cet état de choses que nous voulons marcher?

Pas de suppression du sucre indigène, et partant pas d'indemnité, voilà deux points sur lesquels il est probable que la majorité de la chambre tombera d'accord; voilà les préliminaires indispensables de la solution à trouver. La culture de la betterave et la fabrication du sucre indigène sont deux faits trop puissans et trop réels pour pouvoir être arbitrairement supprimés. Pour autoriser cette suppression, on a voulu chercher des analogies dans le monopole du tabac; mais la plante du tabac n'est pas supprimée, seulement la fabrication en est monopolisée entre les mains du gouvernement, ainsi l'a

voulu l'intérêt de la fortune publique, et ici le monopole est une mesure tout-à-fait conservatrice. N'anéantissez donc pas l'industrie du sucre indigène, contentez-vous de la réglementer.

Nous concevons très bien, au surplus, que cette industrie ait aujourd'hui des charges plus lourdes à supporter que sous l'empire et dans les premiers temps de la restauration. Un autre intérêt qui est également national, l'intérêt colonial, se présente et demande le partage. C'est à cette situation qu'il faut répondre, en tenant exactement la balance entre les deux industries. Le sucre indigène doit se résigner aux sacrifices sans lesquels les colonies ne pourraient soutenir la rivalité, et de leur côté, les colonies doivent consentir à partager la consommation nationale avec nos produits agricoles. Ce sont deux nécessités également indestructibles; il n'y a pas là de caprice, de fantaisie. Les bonnes lois sont celles qui savent se mettre en harmonie avec les faits sans avoir la prétention vaine de les nier et de les détruire.

La manière dont la couronne s'est exprimée sur notre situation à Alger semble annoncer que le gouvernement s'occupe de préparer l'organisation administrative et civile de la colonie. La manière vigoureuse dont le général Bugeaud a poussé la guerre avancera l'époque où il sera possible de tempérer la rigueur du régime militaire; mais il ne faut rien précipiter, il faut se garder d'affaiblir l'énergie de notre action sur des tribus dont la soumission est encore si récente. M. Bugeaud a compris enfin que le gouverneur-général de l'Afrique ne devait pas se faire le correspondant des journaux; toutefois il n'a pu s'empêcher de leur écrire qu'il ne leur écrirait plus. Le général Bugeaud a sur son propre compte et contre lui-même une franchise sans réserve et sans pitié; il prend la peine de formuler lui-même avec une précision désespérante les reproches qu'on pourrait lui adresser; à ce sujet, il dit plus et mieux que ses plus ardens adversaires. Si M. Bugeaud croit à la générosité des partis, il se trompe; en politique, il est bon sans doute d'avoir la conscience des fautes qu'on a pu commettre pour n'y plus retomber, mais il faut s'en corriger en silence et ne pas donner de publicité à ses *mea culpa*. Nous pensons d'ailleurs que M. le général Bugeaud a eu le tort de mettre au nombre de ses péchés sa brochure sur l'Algérie, qui n'aura pas peu contribué à faire connaître à la France la question d'Afrique.

Si l'on avait pu douter un instant de la part qu'a prise la Russie dans les derniers évènemens de la Valachie, on reconnaîtrait sa main toute puissante dans l'élection du nouvel hospodar. Après deux tours de scrutin, l'assemblée générale des états a élevé au pouvoir suprême M. Bibesco, partisan connu de la Russie. C'est ainsi que la véritable influence échappe tous les jours à la Porte ottomane; le sultan a la souveraineté nominale, mais il ne peut pas même décider de l'élection de l'hospodar, qui est encore officiellement son vassal et son tributaire.

— M. Baucher nous adresse le document suivant, que notre impartialité nous fait un devoir de publier.

Nancy, le 16 janvier 1843.

« MONSIEUR,

« En réponse à votre lettre, je m'empresse de vous donner connaissance de mon rapport adressé au ministre sur l'application de votre méthode au dressage des chevaux.

« Cette méthode continue à présenter les résultats les plus satisfaisans. Une classe de jeunes chevaux, commencée le 5 décembre, s'est trouvée au 30 du même mois, c'est-à-dire en vingt-trois leçons, qui n'ont jamais dépassé une heure de travail, tout-à-fait à même d'être admise à l'école d'escadron. Ces chevaux ont été soumis successivement aux différentes gradations prescrites sans opposer de véritables difficultés. Un seul de la remonte anglaise se refusait au reculer pendant les premières leçons. En peu de jours la résistance a été vaincue avec un succès complet, et aujourd'hui cet exercice lui est aussi familier que l'action de se porter en avant.

« La promptitude de ce résultat, obtenu en si peu de leçons et à un degré complet d'obéissance, de légèreté et de souplesse, s'explique par l'instruction même des cavaliers, aujourd'hui entièrement familiarisés avec les diverses prescriptions de ce travail.

« Mes convictions, basées sur une étude impartiale et consciencieuse, ne sauraient être ébranlées par aucune des objections qui ont été soulevées par les adversaires de la méthode. C'est ainsi qu'on a prétendu que les chevaux, une fois passés à l'escadron et abandonnés au service habituel, n'étaient bientôt plus dans les mêmes conditions d'instruction. J'ai cherché dans l'expérience quelques preuves de cette assertion et j'ai prescrit d'exercer, six semaines après avoir été admis dans les rangs, de jeunes chevaux qui, pendant le travail d'hiver, ne font autre chose que des promenades journalières en bridon et conduits chaque jour par des cavaliers différens. Ils ont exécuté tout ce qui leur a été demandé en manége civil avec une régularité et une précision remarquables.

« On a écrit que les tortures permanentes avec lesquelles on brise le cheval sont au détriment de la force musculaire, et par cela même de la vitesse.

« Cette objection ne me semble pas plus fondée, et, à mon avis, jamais méthode plus progressive, plus douce, n'a été employée, puisqu'elle trouve une obéissance presque instantanée dans le jeune cheval, naturellement disposé aux défenses, soit par ignorance, soit par peur, soit par méchanceté.

« Loin que la force musculaire s'amoindrisse par les flexions réitérées, ne s'augmente-t-elle pas de tout l'avantage de l'exercice sur le repos, du travail sur la paresse? Le système musculaire ne se développe-t-il pas, physiologiquement parlant, en raison, en proportion de ces mêmes conditions? La gym-

nastique, cette *torture* permanente des muscles, n'a-t-elle pas pour résultat définitif l'adresse, la vigueur? La différence habituelle qui existe entre les forces du bras droit et du bras gauche a-t-elle une autre cause que la différence dans l'emploi journalier de l'un au préjudice de l'autre?

« Quant à la vitesse, s'il était vrai qu'elle fût ralentie à l'avantage de l'assouplissement, elle me semblerait devoir être sacrifiée. La régularité des manœuvres est la conséquence de la régularité des allures. Le cheval de guerre a rarement besoin d'une grande vitesse, et la souplesse est indispensable à la sécurité du cavalier. Mais ce prétendu ralentissement dans les allures ne serait-il pas dû plus habituellement au cavalier lui-même? Par son instruction première le cheval, habitué, obligé à répartir également ses forces pour se maintenir dans l'équilibre exigé, nécessite de la part du cavalier un grand accord dans ses aides, pour ne pas contrarier ces mêmes forces. Et dans ce cas, n'est-ce pas bien plus l'impuissance du cavalier que celle du cheval qu'il faut accuser?

« Éducation prompte, facile, complète pour le cheval; utile pour le cavalier obligé à une justesse dans ses aides sans laquelle les résultats resteraient infructueux; profitable au trésor, dont les sacrifices, plus ou moins heureusement employés dans l'achat des chevaux, se trouvent utilisés par une instruction mieux appropriée à toutes les conformations, et essentiellement conservatrice du cheval par ses principes. Ce sont là, selon moi, les avantages incontestables de la méthode de M. Baucher, dont je deviens plus partisan à mesure que l'expérience m'en fait apprécier l'utilité.

« Agréez, etc.

« *Signé* DE GOUY,
« Colonel du 1er de hussards. »

A lire le mode d'instruction suivi dans le régiment de M. le colonel de Gouy, on croirait lire les principes de La Guerinière; il vaudrait mieux dire que, depuis qu'on a reconnu la nécessité de s'occuper plus spécialement de l'éducation des hommes et des chevaux, les hommes et les chevaux ont fait des progrès plus rapides. Ce n'est donc pas à la méthode de M. Baucher qu'on doit attribuer ce résultat, mais à des soins mieux entendus. Si M. de Gouy a senti la nécessité de faire adopter dans son régiment un système plus suivi, de faire assouplir des chevaux raides, s'il a cherché à équilibrer leurs forces, il a tout simplement obéi en cela aux préceptes de l'équitation de La Guerinière, et de tant d'hommes capables dont M. Baucher prétend ne tenir aucun compte. M. le colonel de Gouy a mis en pratique des principes qui pouvaient être ignorés dans son régiment, mais qui certes n'en existaient pas moins. Ce que nous avons blâmé dans la méthode de M. Baucher, c'est l'exagération des assouplissemens et les attaques violentes de l'éperon. Après cela, si les idées de M. Baucher se sont modifiées, s'il revient aux élémens rationnels connus de temps immémorial, tant mieux pour lui, mais alors

disions-nous donc à tort qu'il n'a rien inventé? Singulière découverte en effet que celle qui ne saurait obtenir le moindre résultat avantageux sans consentir à s'abdiquer elle-même. En combattant la méthode de M. Baucher nous n'ignorions pas que cette méthode comptait des partisans parmi les officiers-généraux de l'armée; autrement eussions-nous pris la peine de la discuter? Nous connaissions d'avance les pièces qu'elle pouvait produire en sa faveur, mais, par malheur, nous en connaissions d'autres, et de nombreuses, émanées de sources non moins officielles, et c'est sur une appréciation grave et réfléchie de ces différens rapports, aussi bien que d'après la lecture des ouvrages et des théories de M. Baucher, que s'est formée l'opinion émise par nous dans le dernier numéro de la *Revue,* et que nous maintenons en tout point.

Mlle Rachel vient d'aborder avec un éclatant succès le rôle le plus difficile du répertoire tragique. Phèdre prendra place désormais parmi les conquêtes de son talent à côté d'Hermione et de Roxane. Le public nombreux qui était accouru à cette solennité littéraire a salué par d'unanimes applaudissemens le nouveau triomphe de la jeune tragédienne. Nous apprécierons prochainement cette création où Mlle Rachel a montré tant d'énergie et de profondeur.

F. Bonnaire.

UNE

INDISCRÉTION.

I.

— Te voilà! s'écria l'élégant major de Razy en voyant entrer Léonce Fossac, tu n'es pas en semestre?

— Je n'y suis pas, tu le vois.

— Si je l'avais prévu, j'aurais été au devant de toi, car je savais que ton régiment passait ici, se rendant à D..... Mais comment diable s'imaginer que tu n'es pas dans tes Pyrénées?

— S'il faut te le dire, j'ai à D... un attachement qui date de mon arrivée dans les hussards Chamborans. En apprenant qu'il était question de retourner dans cette ville, j'ai suivi le régiment, déterminé à en finir comme toi.

— Tu te marierais aussi?

— Pourquoi pas?

M. de Razy fit apporter du rhum et des cigares, et il demanda à Léonce des nouvelles de l'armée. Après avoir accordé quelque temps à cet inépuisable sujet de causerie, le jeune capitaine parla de se retirer.

— Non pas, tu restes, s'écria le major en lui tendant la main. Mme de Razy est à sa toilette, elle va venir; je me fais un vrai plaisir

de lui présenter le bon camarade qui, dans la Sierra Morena, m'a arraché à l'étrange sollicitude de l'Anglais sir Geffery Byrne.

A son tour Léonce serra affectueusement la main qui tenait la sienne et ne se fit pas prier davantage, étant curieux de voir celle qui était Mme de Razy depuis quinze mois seulement, et de pouvoir à l'occasion parler du mariage qu'avait fait le major. Celui-ci proposa une promenade dans le parc, et Léonce, se disposant à le suivre, aperçut, dans un petit vase, une agrafe enrichie d'une émeraude; il s'en approcha en s'écriant :

— D'où te vient ce bijou?

— Cette pierre, tu veux dire : elle est belle, n'est-ce pas?

— Elle est mieux que belle. J'avais rapporté d'Espagne une émeraude de cette forme, et j'étais persuadé qu'il n'en existait pas de semblable.

— Prétention folle, comme tu vois.

— Pas si folle : cette pierre avait compté parmi les joyaux de la couronne.

— J'ai tiré celle-ci de l'écrin de ma belle-mère. Elle m'a paru si précieuse que je l'ai fait monter pour Fanny avec cet entourage de brillans.

Léonce replaça l'agrafe en silence, puis il la reprit et la regarda encore avec le même étonnement.

— Puisque cette émeraude, dit-il, vient de l'écrin de ta belle-mère, ce ne peut-être celle... Cependant..... mais c'est une folie.... Sortons.

Ils se promenèrent quelque temps, et le major s'arrêta dans une salle de verdure formée naturellement par des cépées.

— Asseyons-nous, dit-il, nous verrons à travers le feuillage quand la toilette sera finie.

— Cette habitation réunit tous les agrémens, s'écria Léonce.

— J'y suis fort attaché, répondit le major. Cette terre me vient de ma femme.

— Mme de Razy est de ce pays?

— Non; elle y était venue avec sa mère pour prendre possession de cet héritage qui devint le nôtre par la mort de ma belle-mère. C'est ici que j'ai vu et épousé Fanny, tout cela depuis que nous nous sommes quittés. Je suis toujours prompt et expéditif.

— Et d'autant mieux, cette fois, que sans doute tu n'avais pas pris le temps d'être amoureux.

— Quelle erreur! j'étais amoureux fou.

— C'est comme moi, il y a deux ans. Je voudrais bien savoir si je pourrais renouer ce mariage.

— Tu le désires encore et tu l'as manqué? La famille était avare ?

— Non pas que je sache.

— C'est la fortune qui était mince?

— Fi donc, elle était considérable.

— Alors c'est toute une énigme à deviner. Malheureusement mon humeur impatiente ne me permet pas de briller à ce jeu d'esprit.

— Si nous avons un instant, je puis bien t'expliquer tout cela.

— A la bonne heure, je t'écoute.

« Tu sais que j'étais au milieu de mes Pyrénées, quand je passai dans les hussards Chamborans, et que mon semestre fut interrompu vers la fin par l'échappée de l'île d'Elbe. Je dus rejoindre mon nouveau régiment à D... Persuadé que je trouverais occupés tous les cœurs où se casernent les amours de garnison, je n'en pris nul souci et je menai d'abord une vie tout animale. Je faisais mon service ponctuellement, à la pension mon appétit devenait proverbial, et j'engraissais à vue d'œil, quand par bonheur je fus rappelé à un état plus normal. Un dimanche que je me promenais au cours, appesanti par l'indifférence que je traînais partout, je vis une belle jeune fille. Elle avait une robe blanche, un nœud de ruban rattachait ses cheveux, sa marche était légère, et sa taille mince et souple se balançait comme son cou blanc et gracieux. — Qu'elle est jolie! m'écriai-je. Ce cri d'admiration partit malgré moi, et elle l'entendit avec un petit air dédaigneux qui acheva de me charmer. Je la suivis pour admirer la vivacité et la grace de ses mouvemens, et quand elle quitta la promenade, je savais le nom de sa famille, que je tairai, ici, par des raisons que tu pourras bientôt imaginer. »

— Va, va, ce nom m'importe peu; je n'ai de ma vie été à D...

« C'est d'ailleurs la seule chose que je veuille te cacher. Je retournai chez moi ayant présente à l'esprit cette mince jeune fille avec son ruban bleu et son charmant visage pétillant de vivacité. Ma tête était brûlante, je ne dormis point, et, dans les cours, on sonnait pour la botte que déjà j'écrivais à celle que j'entendis plus tard nommer Francesca. Ce que renfermait mon billet, écrit dans cette nuit d'insomnie, je ne saurais te le dire; je me souviens seulement que j'étais fort content de deux ou trois périodes qu'on eût pu croire détachées de *la Nouvelle Héloïse*.... »

— Je m'en rapporte à toi, interrompit le major.

« Ma lettre resta sans réponse, et je me promenai tout aussi vai-

nement à pied et à cheval sous les fenêtres de Francesca. Ce désappointement me fut si amer qu'il me fournit l'idée de me faire présenter à la famille de cette jeune fille. Tu ne t'étonnes pas, j'imagine, que pareil moyen de la voir ne me soit pas venu aussitôt à l'esprit. Se marier, c'est, tu le sais, penser à quitter le service, renoncer à une vie routinière et facile; on n'y est pas disposé tout d'abord, et je ne suis pas autrement que nous tous. Enfin j'y songeais dans une allée solitaire du cours. A quel point j'étais de bonne foi, je ne saurais l'affirmer, n'ayant pas eu le temps de m'assurer du fait, quand je me sentis arrêté par la manche de mon dolman. Je me retournai, l'imagination remplie de Francesca et m'attendant vaguement à quelque apparition agréable; ce que je vis était affreux. Figure-toi un homme qui me passait de la tête, pâle et portant de longs cheveux plats. Il avait une redingote feuille-morte en haillons, et, à la main, un vieux feutre à cornes. Il me fit un signe mystérieux, mais, loin de l'aborder, je reculai. Il s'éloignait cependant, je ne sais quelle attraction me fit marcher sur ses pas. Le jour baissait; mon guide, dont les précautions étaient extrêmes, se dirigea vers l'abbaye des Bénédictins, où demeurait Francesca. Près d'arriver, il me dépassa en disant sourdement : — Faites excuse, capitaine, les éperons sonnent mal ici. Mes éperons étaient vissés, je brisai la molette contre la muraille, et, le cœur palpitant, je rejoignis mon conducteur sous une porte sombre et voûtée. Nous traversâmes une cour, plusieurs passages, et je fus introduit dans une chapelle dépouillée des ornemens du culte, mais riche encore dans sa nudité. Tu m'as demandé pourquoi mon mariage s'était rompu, c'est peut-être que ces préliminaires étaient trop bizarres : en fait de mariage je n'aime rien qui sente l'aventure. »

— Ni moi. J'ai reçu Fanny des mains de sa mère mourante, et cette malheureuse circonstance ne permettait pas l'ombre d'amourette. Le consentement de ma femme à notre mariage m'a seul appris que ses sentimens n'étaient pas contraires aux miens. Peut-être son affection est-elle peu expansive, mais je suis sûr qu'elle n'a rien aimé autant que moi, et cette certitude me satisfait.

« J'en suis ravi, mais je suis plus exigeant, tu le verras tout à l'heure. Une porte s'ouvrit, et une figure s'avança dans une demi-obscurité. J'allai à elle avec empressement, croyant m'approcher de Francesca, et je me trouvai en face d'une femme de trente-cinq à quarante ans, d'une taille moyenne, de formes grêles, brune et nerveuse. Cette fâcheuse surprise pensa me rendre impoli. La femme

en robe noire m'examina avec une attention qui me causa certaine inquiétude, car ses yeux bruns semblaient dire que je ne lui déplaisais pas. — Êtes-vous le capitaine Fossac? demanda-t-elle avec un accent sicilien. Je m'inclinai. — Connaissez-vous ce papier? — J'ai écrit cela, madame. — Voyez où vous êtes, reprit-elle; voulez-vous épouser ma nièce Francesca? — Oh! de grand cœur, si je puis être aimé, dis-je avec empressement. — Dieu entend votre promesse, capitaine. — Il voit aussi ma pensée, madame. — C'est assez, dit-elle en prenant mon bras. Nous entrâmes dans un cloître attenant à la chapelle.— Tenez, dit-elle en m'y attirant, voici Checca. J'aperçus la jeune fille dans une cour intérieure plantée de rosiers que broutait une petite chèvre blanche.—Voulez-vous aller dans le parterre? reprit ma conductrice. — Si je le veux! m'écriai-je. La dame sourit, me retint et appela Paolo, qui parut à l'extrémité du cloître.— Suivez le lazzarone, ajouta-t-elle, il est muet comme un mort. Mon mari, un hussard comme vous, lui a sauvé la vie. Allez et souvenez-vous de votre serment, car je retourne auprès de ma belle-sœur qui est souffrante. — Je saisis sa main, je la baisai avec effusion, et je me précipitai à travers un dédale de sombres galeries à la suite de mon guide étrange.

« En me voyant, Francesca laissa échapper un petit cri de surprise et de plaisir. —Me connaissez-vous, mademoiselle? — Oh! monsieur, comment êtes-vous ici? — Comme votre mari, dis-je sans trop m'arrêter à la question. M'acceptez-vous? Elle rougit et baissa les yeux. J'offris mon bras, elle s'y appuya légère comme un oiseau. Je cueillis pour elle quelques pensées, et quelques bourgeons de rosiers pour sa chevrette; de tout cela Francesca souriait avec une finesse et une vivacité mêlée d'embarras qui la rendaient très séduisante. Elle me congédia trop tôt, et ce fut elle qui me guida sous les voûtes obscures des cloîtres. Pour un hussard de vingt-cinq ans la situation devenait périlleuse; je le pensais, mais sans être tenté d'abuser de la naïveté d'une étrangère ignorant nos usages, et de la candeur d'une enfant. »

— Jusque-là on peut te le passer, interrompit le major.

« Satisfait de moi-même, je voulus regarder la délicieuse figure qui m'inspirait cette circonspection, et presser la main timidement posée sur mon bras; mais je ne trouvai plus que le vide : la vision s'était évanouie. Je craignis, un instant, que la Napolitaine et cette jolie nièce ne fussent deux fantômes créés par mon imagination; mais j'étais encore dans l'abbaye, et ce n'était rien moins qu'un château aérien. Sûr de revoir Francesca, je m'en allai en rasant le pavé,

et toute la nuit je fus délicieusement occupé. Le lendemain, j'eus mille bonnes raisons pour passer devant les Bénédictins, et, en effet, je cherchais comment je pourrais escalader les murs pour arriver à la cour où la veille j'avais vu Francesca. Tout à coup deux doigts rosés parurent dans la claire-voie d'une jalousie, et des fleurs quelque peu fanées tombèrent à mes pieds. Je crus reconnaître celles que j'avais données à Francesca : je n'attendis pas davantage pour m'élancer dans les passages du couvent où je la trouvai avec sa chèvre. Toutes les deux me devancèrent, blanches, légères, bondissantes, et je suivis Francesca dans une cellule où elle dessinait. Elle reprit son crayon, et, peu à peu, une conversation assez familière de ma part, assez mutine de la sienne, s'établit entre nous. Elle m'apprit que, sa mère ne quittant pas sa chambre et les domestiques ne fréquentant pas cette partie de l'abbaye, mes visites n'étaient connues que de sa tante, à qui elle *obéissait* en me permettant d'assister quelquefois à ses études. Je n'ai pas besoin de te dire qu'à partir de ce jour je me rendis assidûment aux Bénédictins. »

Le major hocha la tête en souriant finement.

« Quelque temps après, la tante vint au-devant de moi. — Eh bien! aimez-vous Checca? — Oh! madame, je suis perdu si je ne suis aimé. — Quoi! vous ne le savez pas? s'écria-t-elle. La vérité est que je ne me connaissais plus. Voir et entendre Francesca, c'était l'admirer, c'était l'aimer; de cette manière, sans cesse occupé d'elle, j'oubliais, je puis dire, jusqu'à mon amour, car, heureux d'être seul admis dans ce boudoir, je ne songeais à rien au-delà. Elle entra bientôt, tenant à la main un feston que j'attirai à moi pour y faire quelques points. — Mais c'est qu'ils sont fort bien! s'écria-t-elle. Où avez-vous appris à broder? — Je ris, et elle détourna la tête avec un petit mouvement de dépit ravissant. — C'est à Séville, Francesca; j'ai acquis là ce beau talent. J'y avais tant d'ennui et de loisir que j'ai pu me broder une garniture de shako. — Je suis bien aise, répliqua-t-elle, que vous vous soyez ennuyé à Séville, où les femmes ont de si beaux yeux. — Transporté, je me penchai vers elle, et mes lèvres effleurèrent son cou blanc et frais.

« Le jour suivant, elle avait mis un jupon à franges, le peigne castillan rattachait ses cheveux, et la pointe de son pied étroit et cambré glissait si vite sur le tapis natté de la cellule que l'œil avait peine à en suivre les mouvemens. — Pourquoi cela? dis-je, j'aimais bien mieux votre robe blanche. — C'est ce que j'ai voulu voir, répondit-elle d'un air moqueur. Tout éperdu, j'ôtai le peigne et je baisai les

belles tresses de sa chevelure. Elle me regardait en souriant, mais ce sourire était froid : je m'en aperçus et je tressaillis. Je la conduisis doucement au canapé, et je m'éloignai d'elle avec un violent serrement de cœur.

« Que te dirai-je? cette épreuve se renouvela plus d'une fois, et enfin je n'en pus douter, mes transports, sans cesse excités, n'étaient jamais partagés. Je craignis d'avoir éveillé plus de vanité enfantine que d'amour véritable. Déjà nous avions vu le champ de mai, la guerre avec l'étranger devenait imminente, et moi je pensais à me marier pour laisser mon nom et mon avenir à la merci d'une femme dont je n'avais pas le cœur. Ces réflexions dissipaient quelquefois mon enivrement, car, je le confesse, de tous les ridicules, le plus impitoyable, selon moi, est celui qui s'acharne après un mari trompé. A la seule idée d'être un tel homme, je sentais à mon front une sueur glacée. Ma parole était engagée, néanmoins; je m'en souvins, et, dans un moment de délire, je demandai au ministre l'autorisation de me marier. Je courus ensuite à la cellule faire part de cette démarche à Francesca.

« Elle m'écouta en répétant un pas basque appris la veille, et, sans se déranger, elle répliqua : — Ma tante sera bien contente; elle revoit en vous son mari. — Elle dansait si vivement, si gracieusement, que j'étais enchanté. — Et vous, Francesca, êtes-vous contente? —Vous me voyez ravie. Je me précipitai vers elle, et je passai à son doigt l'émeraude taillée en cœur dont je t'ai parlé. — Eh bien! m'écriai-je, tu es ma femme? Mes lèvres alors rencontrèrent ses lèvres : elle s'étonnait de mes transports, mais, me voyant heureux, elle ne s'effrayait point, elle ne me repoussait pas. Oh! si je l'avais vue rougir, si elle se fût émue, tenir mon serment eût été trop doux! Elle me souriait, et son sourire était divin, mais là, sur mon cœur, elle restait insensible. Sa main, son front, ses lèvres, tout était glacé. Accablé de douleur, je poussai un cri qui la fit pâlir, et je me jetai à ses pieds. — Dis que tu m'aimes, Francesca, je t'ai donné mon ame. Elle voulut railler encore; mais, ayant comme pénétré ma souffrance, elle reprit d'un ton calme qui me rendit furieux : Je vous aime assurément. — La colère et le découragement m'ôtèrent la parole. — Quel âge avez-vous? demandai-je enfin. — Je n'ai pas encore quinze ans. — Tu n'as pas quinze ans, m'écriai-je avec une insolente pitié; voilà, tu ne peux pas aimer encore. Mais plutôt c'est moi que tu ne peux pas aimer, et, quand viendra celui qui doit te plaire, nous serons bien malheureux.

« Le mépris, le ressentiment, la jalousie, le désespoir, aigrissaient mes reproches, et déjà c'en était fait, j'étais déterminé à ne pas épouser Francesca. Mais penser qu'une autre voix la ferait rougir et trembler, et qu'un amour comme le mien resterait sans récompense, m'inspira une horrible tentation. Je me rappelai heureusement la dévote confiance de sa tante, la promesse que je lui avais faite, le lieu où elle l'avait reçue, puis l'innocence de Francesca, et toutes ces voix parlèrent un langage que j'entendis, quoiqu'il me fût peu familier. — Un autre venir! répétait Francesca en marquant négligemment du pied son pas basque; dites donc plutôt que l'amour emporté, sombre, visionnaire, n'est pas l'amour réel. — Ah! dis-je en serrant sa main avec emportement, regarde ce que je vais faire, regarde-le, ne l'oublie pas, et, quelque jour, tu sauras bien si je t'aimais. Je me précipitai hors du couvent, je courus chez moi tout d'une haleine, et là je sanglotai. Renoncer à cette belle fille! a-t-elle bien compris mon sacrifice? »

— J'attends que tu me l'apprennes, dit le major en riant aux éclats.

« Je ne l'ai jamais su. Le ministre, tout occupé de la guerre qui se préparait, remit mon mariage à des temps plus paisibles, et la tante de Francesca reçut cette excuse. Immédiatement après, le régiment eut ordre d'aller au-devant des alliés, et les préparatifs de cette marche suspendirent mes visites, qui cessèrent tout naturellement par mon départ. Ainsi, les circonstances ont aidé à ma résolution et excusé l'abandon de la fille la plus charmante; mais ma fermeté essuyait de rudes combats, j'étais au dedans bouleversé et déchiré; la veille du jour où je quittai D...., j'eus un instant de délire : — Il faut partir, m'écriai-je, il n'est plus d'irrésolution, plus de lâcheté possible! et je riais comme un insensé. Près de monter à cheval, j'imaginai de sauver Francesca de tout autre après l'avoir sauvée de moi-même, et, cédant à l'instinct de la jalousie, j'avertis sa mère, par une lettre d'une écriture contrefaite, que la Napolitaine introduisait des amans auprès de sa nièce. »

— Et voilà tout? s'écria M. de Razy en riant plus fort. Francesca dut être stupéfiée? Et la Napolitaine! ah! ah! la Napolitaine? tu as perdu les hussards dans son esprit.

« Tu es un pauvre La Bruyère, s'écria Léonce, si tu as de ces préjugés qui embrassent les caractères en masse. Cette Napolitaine avait aimé son mari au mépris de graves intérêts; elle l'avait suivi en France sur une simple promesse, et, quoiqu'elle l'eût perdu, il existait toujours pour elle; c'était une ame choisie. Quant à Fran-

cesca, son image s'est jetée au-devant de toutes mes joies, et, chaque jour, j'ai regretté ce boudoir religieux et profane dont trop de susceptibilité m'avait banni, car j'étais aimé, ne le penses-tu pas? »

— Il s'agissait bien d'être aimé! s'écria le major. L'amour-propre te rendit niais, mon pauvre garçon, voilà ce que je pense. Avoir eu du goût pour une jeune fille si attrayante, reprit-il d'un ton plus sérieux, cela se peut concevoir; mais courir l'épouser quand tu ignores si depuis deux ans elle n'a pas dansé pour un autre ce pas basque qu'elle se préparait à danser à ta noce, ce sont là des mœurs qu'on peut appeler patriarcales, et véritablement, continua-t-il en le regardant avec un lorgnon, je vois en toi un hussard fossile, un spécimen des temps primordiaux assez bien conservé.... Mais chut, la toilette est finie, on ouvre chez ma femme.

— Si Francesca m'aimait, je saurai la retrouver, dit Léonce, et si mon amour peut la toucher, je passerai sur sa légèreté, qui n'était rien qu'enfantillage...

— Bon, bon, tais-toi, interrompit le major, je ne me soucie pas que Fanny sache ces affaires de régiment. Viens, tu vas voir Mme de Razy, qui, je le crois, est descendue.

II.

Le major s'arrêta sans bruit près d'un volet entr'ouvert pour ménager dans l'appartement une fraîche obscurité, et, invitant Léonce à s'approcher doucement, il lui dit avec complaisance en montrant Mme de Razy qui, assise à l'extrémité du vaste salon, tournait le dos à cette fenêtre :

— C'est encore, tu le vois, une taille en fuseau, mais tu ne trouveras rien ici de la pétulance de ta *Basquaise*, la signorina Checca, et, en homme retiré du service et qui passe trente ans, la mélancolique gravité de Mme de Razy me plaît bien mieux. Regarde, elle attache sa ceinture à l'agrafe que tu admirais tout à l'heure, elle fait de même chaque jour. Maintenant elle contemple l'émeraude et se perd dans ses rêveries, ce qui lui arrive chaque jour aussi. Je connais vingt maris, honorables butors, qui prendraient en mauvaise part ce culte rendu à un souvenir de famille, mais je ne suis pas si malavisé. J'aime que ma femme soit occupée de la mère qu'elle a perdue et que ce bijou lui rappelle. Qu'en dis-tu?

Il était si convaincu de la justesse de son raisonnement, qu'il n'attendit pas la réponse pour reprendre à haute voix :

— Fanny, êtes-vous là? je vous amène bonne compagnie.

Mme de Razy, surprise dans sa rêverie, tressaillit, se leva, et descendit avec hésitation un degré de la porte vitrée. Le major, qui arrivait suivi de Léonce, dit en se retournant pour laisser voir le capitaine :

— Ma chère, voici...

Une exclamation à demi étouffée de Mme de Razy interrompit le major, qui crut voir au même instant Léonce reculer de surprise et murmurer quelques paroles inintelligibles. Cloué à la place où il s'était arrêté, le major les regardait l'un et l'autre en s'écriant :

— Qu'est-ce, ma chère?

— C'est, dit-elle avec effort en montrant la ceinture qu'elle tenait à la main, que ma toilette n'est pas achevée.

— Pardieu! reprit le major en riant de l'extravagance des soupçons qui venaient de s'éveiller en lui, mon excellent ami est bien arrivé pour assister à votre toilette : n'est-il pas vrai, Léonce? Et, je m'en flatte, madame, il a droit à vos bonnes graces. Vous savez que j'ai été laissé pour mort dans les gorges de la Sierra-Morena, et que sur le champ de bataille sir Geffery Byrne s'assurait de mon existence en me lardant flegmatiquement de son épée, philantropie qui achevait ce qu'avait commencé le fer espagnol, quand, fort à propos, un ami qui me cherchait arriva sur le lieu où j'étais assassiné par bonté d'ame. Ce sauveur, c'est le capitaine Léonce Fossac, mon camarade d'école et de bivouac.

Mme de Razy et Léonce se saluèrent en rougissant, et le major entraîna Léonce à l'autre bout du salon, en disant : — Je ne sais lequel rougit le mieux, de ma femme, qui te reçoit sans avoir attaché sa ceinture, ou de toi, qui assistes à l'achèvement de sa toilette. En te voyant cet embarras de jeune fille, je ne m'étonne plus que tu aies joué ce rôle de sot dont nous parlions tout à l'heure. Mais laissons cela; il s'agit de passer le temps jusqu'au dîner : qu'allons-nous faire? Je ne te propose pas une promenade au dehors; étant en voyage, tu as bien assez de promenades forcées tous les jours. Voyons, ferons-nous de la musique, ou préfères-tu visiter mes chasses?

Léonce, qui contenait avec peine une violente agitation, parla de se retirer; mais le major s'écria :

— T'en aller! et pourquoi faire, dans cette ville où tu es un oiseau

de passage? Serais-tu charmé de ta belle hôtesse, Mme P..., au point de lui sacrifier ton vieux camarade? Fi donc.

Ici, Mme de Razy ayant involontairement jeté à Léonce un regard furtif qui semblait répéter la dernière question du major, Léonce ne parla plus de prendre congé.

— Ainsi, reprit M. de Razy, nous ferons un tour dans les réserves. Fanny, ma chère, allez mettre un habit convenable; il faut aussi que je te quitte, Fossac, et que j'aille ordonner une battue. Je voudrais bien t'annoncer que Fanny va revenir te faire compagnie, mais je sais trop ce que c'est que la toilette des femmes pour te leurrer de la sorte.

Il sortit en débitant cette épigramme. Léonce, resté seul, marchait à grands pas dans le salon, plongé dans un profond abattement. En se retournant, après quelques instans passés dans cette douloureuse rêverie, il aperçut Mme de Razy vêtue d'une courte amazone. Le voyant seul, elle se retirait sans bruit.

— Francesca! s'écria-t-il en s'élançant pour la retenir, venez, au nom du ciel, venez me dire comment je vous retrouve dans cet abominable pays, quand j'allais vous chercher chez votre tante? Qu'est devenue Mme de Rennedalle? pourquoi cet affreux changement? Parlez, parlez vite.

— Hélas! à quoi bon? dit Fanny.

— Pourquoi ce changement horrible? Hâtez-vous.

— Pour une lettre d'une main inconnue. Ma mère crut ma réputation perdue; elle quitta la maison de ma tante et me défendit de jamais parler d'elle, ni du séjour que nous avions fait à D..., après la mort de mon père et de mon oncle, ensevelis dans l'Elster.

— Pour une lettre! répéta Léonce, celle que j'ai écrite, apparemment? Ah! malheureux! malheureux!... Et vous, froide et oublieuse jeune fille, n'avais-je pas bien prévu que vous seriez infidèle?

— Comment! n'étais-je pas seule? ne devais-je pas me croire oubliée? Que dire, qu'objecter, à quinze ans, pour résister à la volonté d'une mère mourante qui voulait me voir un protecteur?

— Résister! Auriez-vous eu cette pensée, Francesca?

En ce moment, la porte, qu'ils n'avaient pas entendu s'ouvrir, laissa paraître sur le seuil le major, pâle et bouleversé.

— Francesca! répétait-il sourdement. Il est donc vrai?... reprit-il avec une fureur mêlée de désespoir.

Un instant il parut irrésolu, puis, s'avançant vers sa femme en

silence, il lui donna le bras, la conduisit hors de l'appartement, et, revenant sur ses pas :

— Nous aurons à régler..., dit-il à demi-voix.

— Jusqu'à demain, vous savez où me trouver, répliqua Léonce du même ton.

— A ce soir, dit le major.

La cicatrice qui rappelait le passage de l'épée de sir Geffery Byrne blanchissant au visage du major violacé par la colère, Léonce, adouci par cette vue, répéta :

— A ce soir, si vous persistez dans votre injustice.

Mais déjà il était seul, foudroyé, éperdu de douleur, de jalousie et de remords, en songeant aux irréparables aveux qu'il avait faits.

— Je saurai le ménager, dit-il en sortant d'une longue rêverie; mais s'il la rend malheureuse...

Il s'éloigna en maudissant son imprudence, et jusqu'au soir il en attendit les résultats, en proie à l'agitation la plus violente. Alors il revint errer autour de l'habitation de Francesca. Voyant sortir une calèche de voyage, il courut à la poste, s'informa si les chevaux qu'on avait fournis étaient pour le major, et, sur l'affirmative, il en demanda pour lui-même. Pendant qu'on sellait, il marchait rapidement, car un combat se livrait en lui. Après avoir ruiné le bonheur domestique de son ami, après avoir détruit le repos de Francesca, il lui importait de savoir où le major dirigeait sa fuite, et comment il en usait avec sa femme. Mais, pour les suivre, il fallait que Léonce abandonnât son poste, qu'il manquât à toute discipline et donnât un exemple inoui du mépris de ses devoirs militaires. Il était encore livré à cette lutte intérieure quand il vit passer son hussard.

— Viens, lui dit-il; tu es intelligent, prends les habits d'un postillon, monte à cheval, suis la route d'Italie, et rejoins le major de Razy : une calèche verte, quatre chevaux... Voici de l'argent.

— Mais, capitaine...

— Va, va, j'ai tout prévu. La fatigue et la chaleur t'ont jeté sur le chemin, on t'a saigné, tu restes ici à l'hôpital... Cours... Je verrai l'officier de santé, je réponds de tout. Il ne faut pas qu'on te connaisse, il ne faut pas qu'on t'aperçoive. Tu dois suivre la calèche et savoir en quel lieu le major va résider.

Le soldat avait coutume d'obéir à la voix qui ordonnait, il se laissa persuader de voyager en courrier. Léonce répéta plusieurs fois les instructions qu'il venait de donner, et veilla encore à l'exécution de

ce qu'il avait prescrit. En rentrant chez lui, après le départ de son ordonnance, il trouva cette lettre du major :

« Vous êtes fou d'aimer encore une femme que vous avez abandonnée, et je ne suis pas plus sage de vous faire un crime de votre démence. L'imbécillité de ma conduite de ce jour, qui ne le cède en rien à la sottise dont vous avez fait preuve, me dispose, après réflexion, à croire sans réserve aux niaiseries de votre récit. Vous pouvez, comme vous le dites, avoir respecté une fille isolée, sa volonté aidant, comme il est probable; mais, comme aussi il est d'usage d'avoir moins de ménagement pour l'honneur d'un ami, je quitte la place, en vous avertissant que, si je vous retrouve en mon chemin, je regarderai cette rencontre comme une provocation à laquelle je saurai bien répondre. »

« *P. S.* Vous me connaissez, vous savez que je ne fuirais pas, si les souvenirs de la Sierra-Morena ne me faisaient regarder comme un crime toute querelle entre nous.

Cette lettre, injuste à quelques égards, exaspéra Léonce. Il s'était éloigné de Francesca, il était vrai, mais cette séparation avait été forcée autant que volontaire. Il croyait alors quitter une jeune fille indifférente, la laisser au sein d'une famille dont elle était chérie. Mais elle n'avait plus de famille, et, mieux encore que ses aveux irréfléchis, le changement de son humeur, autrefois moqueuse et folâtre, témoignait que son cœur avait été touché et que la déception de ses jeunes espérances avait profondément modifié ses sentimens. Léonce, ne pouvant réparer les torts de sa légèreté, se promit au moins de veiller sur Francesca. Il monta à cheval le lendemain, très préoccupé de la mission qu'il avait donnée à son hussard, et déterminé, quelle qu'en fût l'issue, à rejoindre Mme de Razy.

III.

La calèche verte emportait Fanny à travers la chaîne du Lomont, tantôt sur les brumes flottantes des montagnes, tantôt dans les vallées verdoyantes, tantôt parmi de sombres forêts. Un matin que les premières lueurs du jour irisaient la rosée suspendue en larmes aux herbes et au feuillage, Fanny baissa la glace pour respirer le parfum des chênes et des fougeraies et pour apercevoir quelque hôte des bois, fuyant les routes battues et regagnant ses remises impénétrables.

Tout à coup le claquement répété d'un fouet domina les premiers chants d'oiseaux, et bientôt une berline parut, se disposant à dépasser la calèche. Tandis que le bruyant postillon adressait à celui de M. de Razy des gestes de condoléance moqueuse sur la mauvaise fortune qu'avait celui-ci de mener des Français, le major s'avança et vit dans la berline un amas de chapeaux et de pelisses, des voiles fanés et un plaid de couleur éclatante.

— Ce sont des Anglais, dit-il. Ils auront parié de nous rattraper, mais j'ai trop couru le danger des manies d'outre-mer pour voyager avec ces gens-ci. Postillon, vous aurez les guides doubles si la berline nous devance.

La berline les dépassa, et le major espéra ne plus la revoir; mais, en arrivant au relai, il la vit arrêtée devant la porte, et remarqua dans la salle un homme et deux femmes qui prenaient du café. L'homme salua le major, et celui-ci, rendant le salut, s'écria avec une profonde surprise :

— Sir Geffery Byrne!... Voilà ce que nous vaut la paix! Postillon, cria-t-il en jetant un louis, les chevaux les plus frais, et en route.

Quelques secondes après, la calèche partit pour ne prendre de repos qu'à l'heure où la chaleur devenait extrême. Fanny, un peu souffrante, fit la sieste, et, dans l'après-midi, le major la conduisit à la salle à manger, en s'applaudissant puérilement d'avoir fait perdre la piste à la berline; mais, en entrant dans la salle, il vit à une table sir Geffery assis entre deux femmes d'une jeunesse et d'une beauté douteuses qui braquèrent leur lorgnon sur Fanny, et ne le quittèrent que pour la regarder en clignant et parler bas à sir Geffery. Le baronnet répondait à leurs questions par un signe d'assentiment. Il était de haute taille, et paraissait beau au premier abord, mais ses yeux fixes, démesurés et verticalement fendus, donnaient à sa physionomie une insignifiance insupportable.

Le major était à peine servi à une autre table, qu'un domestique français s'en approcha en disant :

— Sir Geffery Byrne, mon maître, a l'honneur de vous saluer.

M. de Razy remplit un verre et but en saluant sir Geffery, qui buvait et saluait de son côté. Bientôt après, le même domestique revint s'acquitter d'un nouveau message :

— Sir Geffery Byrne, dit-il, boit à la paix européenne qui lui permet de traverser votre belle France.

Le major salua et but encore en silence, car la rencontre qu'il fai-

sait de sir Geffery ajoutait à la maussaderie qui ne le quittait plus; depuis la visite qu'il avait reçue de Léonce. Mais le domestique étant revenu dire une troisième fois :

— Sir Geffery boit au plaisir qu'il a de vous rencontrer; le major effleura son verre du bout des lèvres et le posa en murmurant :

— Damné Anglais! que de vin il me fait boire! Je ne pourrai, je le vois, échapper à sir Geffery. Après m'avoir arraché tout sanglant des mains de ce brutal, Fossac a couru avec lui les hasards d'un duel; et, quant à moi, je n'ai jamais pu envisager cette face stupide sans être tenté de la souffleter.

— Ah! partons, s'écria Fanny.

Son mari lança sur elle un regard indéfinissable; puis, voyant le domestique s'approcher encore, apportant du vin de Chypre sur un plateau, il bondit au milieu de la salle, salua brusquement, et sortit en donnant le bras à Fanny. Moins d'un quart-d'heure après, la calèche abandonna la route de Genève, qu'elle avait suivie jusqu'alors.

Cependant Léonce, étant arrivé à D..., courut chez Mme de Rennedalle et apprit que, ne pouvant supporter le séjour de l'abbaye depuis que sa belle-sœur et sa nièce ne l'habitaient plus, elle vivait à Genève. Il sollicita un congé. En attendant l'instant d'en faire usage, il visitait les Bénédictins pour y rêver en liberté à la famille qu'il avait désunie et dispersée. Il nourrissait ainsi ses regrets et ses craintes quand son hussard reparut.

— Hé bien! as-tu trouvé le major?

— Oui, capitaine, il a parcouru le pays de Vaud; mais sa femme étant tombée malade à Yverdun, il l'a conduite à Genève et s'est installé chez une Mme de Rennedalle.

Léonce partit aussitôt, car le rapprochement autorisé entre Francesca et sa tante lui faisait craindre que l'état de santé de la première ne fût désespéré. A peine descendu de voiture, il écrivit à Mme de Rennedalle pour la prier de le recevoir. Ses instances étaient touchantes, il en attendit l'effet avec impatience. Vers le soir, il vit entrer Paolo, le lazzarone de D..., convenablement vêtu, qui le conduisit chez la Napolitaine, et l'introduisit près d'elle par une porte dérobée. Transporté de joie et de douleur, il baisa avec empressement la main de l'excellente femme :

— Rendez-moi Francesca! s'écria-t-il, vous me l'aviez promise.

— Je voulais bien aussi vous la garder, *poverino*, et j'aurais donné

tout mon bien pour faire ce mariage; mais mes intentions ont été calomniées et rendues inutiles.

— Et c'est moi, madame! J'étais le calomniateur!... Elle m'aimait, une vague jalousie m'a perdu.

Il peignit, avec une vivacité persuasive, les sentimens qu'il avait éprouvés depuis qu'il avait été présenté à Fanny jusqu'au jour où elle lui était apparue mariée.

— Hélas! mon mari eût fait comme vous, s'écria Mme de Rennedalle, car c'était un bon cœur. Mais quoique je n'aie pas été consultée pour le mariage de Checca, je dois l'approuver aujourd'hui; et le major m'ayant confié sa femme, comme à une parente qui a toujours eu pour elle l'attachement d'une mère, vous pouvez aussi vous reposer sur moi du soin de son bonheur, et partir au plus tôt.

— Sans la revoir! s'écria Léonce, sans être rassuré sur son état! c'est exiger l'impossible! Le désir de vous obéir pourrait m'arracher d'ici, vous le croyez bien; mais, convenez-en, je serais indigne de vos bontés si l'inquiétude ne me ramenait aussitôt. Que j'apprenne de la bouche de Francesca ce que je dois craindre de mes imprudences, qu'elle me pardonne des fautes cruellement expiées, et seulement alors je pourrai partir.

— Rennedalle ferait comme vous, je le crois, s'écria l'imprudente femme; je ne puis résister à votre douleur. Calmez-vous, s'il est possible, et demain à la chute du jour je vous enverrai Paolo. A ce moment, le major monte à cheval, et Checca prend le frais sous le berceau : vous pourrez lui parler, mais c'est à condition que vous partirez après cette entrevue.

Elle reçut les promesses de Léonce, et, l'ayant congédié, elle entra dans le salon, où se passait une scène qu'elle avait vue se renouveler déjà sans en avoir approfondi les terribles émotions. Le major était silencieux, et son képi cosaque avancé sur son front empêchait de voir combien il était sombre. Fanny tenait un livre, mais ses yeux supplians étaient fixés sur son mari, et des larmes glissaient sur ses joues pâlies. Un domestique étant venu avertir le major que des chevaux de poste l'attendaient, le livre tomba des mains de Fanny; elle attacha sur son mari un regard désespéré.

— Renvoyez les chevaux, dit-il au domestique.

Fanny sourit à travers ses larmes, et toute sa figure exprima une si vive reconnaissance, que le major s'en irrita.

— Épargnez-moi ces démonstrations, s'écria-t-il. Ne sais-je pas

trop bien que je ne vous ai jamais inspiré que des regards mornes, des larmes silencieuses? Actrice complète, vous êtes tour à tour Checca pour la comédie et Fanny pour le drame.

— Ce n'est ni une comédienne ni une tragédienne, répliqua sa tante avec dignité, c'est Françoise de Rennedalle. Quand elle était enfant, sa gentillesse la faisait nommer Fanny, et je l'appelais Checca en souvenir de Naples. Mais que signifie tout ceci? Vous partiez, major, sans m'en avertir?

— Je n'en ai pas non plus averti madame; demandez-lui comment elle a deviné mes intentions.

La jeune femme rougit et s'efforça de changer d'entretien, car sa tante aurait appris avec trop de peine que le major, soupçonnant depuis long-temps quelque réticence dans les aveux de Léonce, projetait sans cesse de courir à D... pour forcer le capitaine de s'expliquer sur ce qui s'était passé aux Bénédictins. Mme de Rennedalle, qui vit l'embarras et l'intention de Fanny, s'écria, pour rompre la conversation :

— Santa Madonna! j'attends du monde, *carina*, et vous êtes en négligé : allez donc vous habiller.

M. de Razy regarda sa femme avec plus de douceur et proposa de l'accompagner. Elle était si pâle, l'obligation de se parer semblait lui causer tant de fatigue à seize ans, qu'il fut touché, en dépit de lui-même, de l'état languissant qu'il venait de ridiculiser. Il désigna les ajustemens que Fanny devait mettre, et, quand elle fut habillée, il lui présenta son écrin. Comme elle y prenait une agrafe très simple à côté de celle qu'il avait fait monter pour elle, il changea de visage et dit :

— Oseriez-vous avouer le sentiment qui vous empêche de choisir cette émeraude?

Sans répondre, elle passa le bijou à sa femme de chambre pour qu'elle l'attachât; mais M. de Razy, dans un transport violent et soudain, jeta l'écrin sur le parquet en s'écriant :

— Oh! vous êtes heureuse de vous parer de cette pierre qui vous vint d'Espagne; votre joie perce malgré vous.

Incertaine un instant, elle prit le parti de laisser sur sa toilette l'une et l'autre agrafe, et elle s'appuya sur le bras du major pour entrer au salon. Il s'y présenta d'un air riant; mais la première personne qu'il aperçut fut sir Geffery, engagé dans une partie de whist. Ailleurs la société s'égayait sur le compte d'un mari dont la mésaven-

ture était le bruit de la ville. Les éclats de rire ayant fait retourner sir Geffery, il fixa sur le major des yeux que l'étonnement rendait énormes, sans leur rien ôter de leur impassibilité; mais le major, fasciné par la violence de ses émotions, crut lire dans ce regard étrange l'application muette de ce qui se disait dans le salon. Il pâlit, regarda Fanny d'un air méprisant, haineux, terrible, et se précipita hors de l'appartement. La pauvre enfant se leva pour le suivre; mais le mouvement qu'elle fit attirant sur elle une attention qui lui parut malveillante, elle retomba sur son siége. Mme de Rennedalle, la voyant dans une morne stupeur et se rappelant vaguement la scène de l'après-midi, vint lui demander, à la dérobée, où était M. de Razy.

— Parti pour D...! pensa Fanny, qui, en regardant autour d'elle, crut prudent de se taire.

— J'entends, reprit sa tante; ce soir vous me direz ce qui se passe.

— Il sera trop tard? s'écria Fanny avec égarement; il faut que je voie M. de Razy, il le faut.

Mme de Rennedalle, effrayée de l'agitation de sa nièce, la pria tout haut de transmettre quelque ordre, et, à l'aide de ce prétexte, Fanny courut s'informer du major. On ne l'avait pas vu sortir de la maison, et il ne s'y trouvait point. Fanny parcourut sans succès les appartemens et le jardin; mais, en revenant, hors d'elle-même, elle crut entendre quelque bruit dans une allée écartée, et la réverbération d'une lumière éloignée lui permit d'apercevoir le major qui marchait en proie à une grande agitation.

— Ah, monsieur! s'écria-t-elle, devons-nous vivre ainsi?

— De quoi vous plaignez-vous? répondit-il avec un affreux sourire. Fossac est bien fait, on vante la beauté de son visage efféminé, le contraste de ses cheveux blonds et de sa moustache noire; il vous aime, vous l'aimez, et tous les deux vous avez fait de moi un de ces hommes ridicules que le monde mystifie en tous lieux.

— Épargnez-moi, s'écria Fanny affaissée par la souffrance et le désespoir.

— Oui, je le dois, reprit le major en s'inclinant sur elle; vous sortez à peine de l'enfance, vous êtes innocente, et nous sommes bien misérables, pour toujours misérables. Il y a dans votre langueur présente un reproche qui m'obsède, et dans votre vivacité passée un souvenir qui m'irrite.

— Eh bien! dit Fanny attendrie, brisée, en voyant l'altération de

la mâle et belle figure du major, je puis, si vous le souhaitez, me défendre de la langueur et de l'étourderie. Vous avez raison, tous les excès sont blâmables.

— Hélas! Fanny, soyez naturelle, il ne se peut rien de mieux; vous ne savez pas quels doutes terribles pourrait m'inspirer l'hypocrisie ou toute complaisance menteuse.

Ils souriaient en rentrant au salon. Mme de Rennedalle ne vit pas les douleurs que cachait ce sourire. Sir Geffery, qui venait d'apprendre quel lien de parenté existait entre la maîtresse de la maison et le major, s'approcha de celui-ci pour le complimenter; il l'assura que l'obligation de conduire à Florence ses parentes malades lui était doublement pénible en ce qu'elle interrompait les relations de voisinage qu'il avait eu l'occasion de nouer avec Mme de Rennedalle.

— Allez-vous à Florence? s'écria le major. J'en suis ravi..... C'est un joli voyage! ajouta-t-il en s'éloignant brusquement.

Pendant que Fanny suivait avec inquiétude les mouvemens du major et du baronnet, Mme de Rennedalle la félicitait de ce que ses premières alarmes étaient apaisées, et, de peur de lui causer une agitation nouvelle, elle ne lui parla ni de l'arrivée de Léonce, ni de sa visite, qu'elle avait autorisée pour le lendemain.

Le lendemain, M. de Razy sortit à l'heure ordinaire, et Fanny alla s'asseoir sous un berceau de jasmin à odeur d'oranger, dont elle aimait le parfum et l'obscurité. Non moins pâle que son vêtement blanc, elle ferma les yeux pour se recueillir, et souhaita bientôt de ne les rouvrir jamais. Comment eût-elle pu vivement sentir le malheur présent sans se reporter aux jours où il avait commencé? Par degrés son esprit la transporta à D... et lui retraça les scènes de la cellule. Comprenant bien maintenant à quel point une confiance imprudente l'avait mise à la merci du jeune officier, et combien il l'avait épargnée, elle éprouvait pour lui une si vive gratitude, pour elle-même tant de pitié, que des larmes mouillèrent ses yeux. Alors un souffle léger passa sur son visage, et des lèvres ardentes séchèrent la goutte de rosée suspendue à ses cils. Elle ouvrit les yeux et vit Léonce. Ne pouvant, dans la confusion de ses idées, s'expliquer d'abord la soudaine apparition du jeune homme, elle se crut dans la cellule des Bénédictins, et, craignant vaguement de faire évanouir la vision, elle n'osait ni parler, ni se mouvoir. Léonce, trop heureux de n'être pas repoussé, gardait aussi le silence, quand une vive lumière, éclairant les appartemens, se réfléchit dans le berceau. Brusquement

rappelée à la réalité de sa situation, Fanny s'élança de son siége, car la clarté soudaine annonçait que le major était rentré. Ce prompt retour pouvant donner à penser qu'il soupçonnait la présence de Léonce, elle s'écria :

— Éloignez-vous! éloignez-vous!

— Dites que je vous ai aimée plus que moi-même, Francesca; dites que vous me pardonnez les pleurs que vous versez, et je me retire, je l'ai juré.

L'ombre du major ayant glissé sur la fenêtre, Fanny répéta avec effroi :

— Éloignez-vous, pour moi; ma vie, c'est la vôtre.

— Eh bien! ne nous séparons plus, s'écria Léonce hors de lui-même, en l'enlaçant dans ses bras et en se dirigeant vers la porte dérobée.

Fanny, voyant l'effet de sa prière, jeta un cri d'autant plus aigu qu'elle se sentait trop faible pour résister et s'échapper des bras qui l'entraînaient. Les sonnettes et les lumières vivement agitées faisant connaître qu'on accourait à sa voix, Paolo, qui veillait à la porte dérobée, s'avança, et usa de l'avantage que lui prêtait sa taille colossale pour dégager Fanny et la poser inanimée sur le gazon. Conduisant ensuite Léonce hors du jardin, il le poussa dans l'allée d'une maison voisine, en ferma la porte sur lui, et rentra dans le jardin pour faire face au major qui arrivait en s'écriant :

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Faites excuse, major, j'ai eu le malheur d'effrayer madame.

— Toi, misérable! Ne t'avais-je pas défendu de reparaître? dit le major en faisant siffler une houssine. Tu vas recevoir cent coups de cravache si tu ne sors à l'instant. N'oublie pas cette fois que je te chasse.

— Vous le voyez, dit Paolo, je n'oublie pas non plus que le neveu du colonel de Rennedalle et de Mme la baronne doit avoir des priviléges.

Il fit le salut militaire, et, étant sorti de l'hôtel par la grande entrée, il rejoignit Léonce, qui, n'ayant pu trouver aucun moyen de s'échapper, était debout au milieu de l'allée où l'avait conduit Paolo.

IV.

— Et Francesca? s'écria-t-il lorsqu'il eut reconnu Paolo.

Celui-ci conta brièvement ce qui s'était passé dans le jardin après le départ forcé de Léonce, et, un peu calmé par ce récit, le jeune capitaine lui dit en souriant :

— Vous êtes privé, à cause de moi, des bontés de Mme de Rennedalle, votre plus sûre ressource depuis que vous avez dû quitter l'armée : venez me voir demain matin.

Le lendemain de ce jour si plein de trouble, Fanny ne put se lever de sa chaise longue; le major, pensif et sombre, resta constamment près d'elle et s'abstint de monter à cheval. Toutefois, dans un moment où il sortit du salon, Mme de Rennedalle put remettre à Fanny ce billet de Léonce :

« Ma présence vous cause mille terreurs, et Mme de Rennedalle m'ordonne de m'éloigner; je pars sans chercher à vous revoir. Je ne sais où je vais ni combien de temps durera mon absence, car je n'ai, en partant, d'autre dessein que celui de vous procurer un peu de repos. Vivez, Francesca, mais n'oubliez pas qu'une seule existence nous est désormais commune, et que ma soumission présente ne m'engage point pour l'avenir. »

Elle avait à peine lu ces lignes qu'un bruit de pas qui s'approchaient annonça le retour du major; elle rendit précipitamment le billet à sa tante, et se leva pour cacher son agitation. Le major, croyant qu'elle voulait se retirer, lui donna le bras et sortit avec elle. Restée seule, Mme de Rennedalle parcourut le billet.

— Que c'est bien le même cœur autant que la même figure! pensa-t-elle; Rennedalle aurait écrit ces choses. Pauvres enfans! ils devraient être heureux, et chacun des jours qui s'écoulent flétrit leur jeunesse!

Comme tous ceux qui ne réfléchissent point, elle accusa la fatalité de torts qui étaient bien réellement ceux de Léonce; puis elle cacha dans sa ceinture le billet qu'elle eût mieux fait de jeter au feu. En continuant de se livrer à ses souvenirs toujours jeunes, elle ne vit pas le billet glisser sur la soie de sa robe et tomber sur le parquet. Le major l'y trouva le lendemain, en traversant le salon pour venir s'informer de la santé de Fanny.

— Ma chère, dit-il en entrant, voici une lettre.

Fanny crut mourir en reconnaissant le billet de Léonce, qu'elle

n'osa réclamer de peur d'éveiller les soupçons du major. Néanmoins, le voyant s'approcher d'une fenêtre pour lire l'adresse, elle se hasarda à dire :

— Cette lettre est à ma tante.

Le major la lui tendit; elle la reçut d'une main tremblante et défaillit. Mais penser que l'existence de deux hommes, qui lui étaient chers à titres différens, était dans ses mains, lui prêta une force factice. Elle se leva, jeta un châle sur ses épaules, et elle sortait pour passer chez sa tante, quand le major s'écria :

— Voyons cette lettre!

— La voir, monsieur; une lettre qui est à ma tante?

Il fut tenté d'user de violence pour la ressaisir; mais, malgré lui, la jeunesse, la candeur, la dignité de Fanny, lui imposaient. Sans se décider à rien, il la suivit pas à pas jusqu'à la chambre de Mme de Rennedalle, qui, frappée de l'altération de leurs traits, se mit sur son séant.

— Tenez, dit Fanny pâle et se soutenant à peine; vous avez perdu ceci.

Mme de Rennedalle ne pouvant cacher le saisissement qu'elle éprouvait à la vue du billet, le major porta sur Fanny un regard morne. En ce moment elle articulait péniblement quelque phrase banale, sa voix s'éteignit; elle se hâta de se réfugier chez elle. Mais M. de Razy l'y suivit encore :

— Demain, madame, nous partons pour Milan.

— J'obéirai, monsieur.

— Vous obéirez, vous obéirez, c'est donc à dire que je vous tyrannise, quand c'est moi qui souffre mille morts.

Il aperçut l'agrafe sur la toilette, il la mit en pièces, foula les débris et les dispersa avec rage. Honteux de cet emportement et sentant que l'humiliation qu'il éprouvait attisait le feu de sa colère, dont il venait déjà de se montrer si peu maître, il prit sa cravache et s'élança hors de la maison. Un homme en habit de voyage qui venait rapidement à l'encontre du major le heurta, et M. de Razy dit en le reconnaissant :

— Encore sir Geffery!

Ne tenant compte des excuses et des complimens de l'Anglais, il le frappa de sa cravache avec furie en s'écriant :

— Enfin! enfin!

— C'est une atroce brutalité! dit sir Geffery.

— La correction n'est-elle pas de votre goût? répliqua le major

avec un ricanement insensé; hé bien! je pars demain, je vous en avertis.

— Et moi je ne vous quitte point, monsieur, car je pars tout à l'heure.

Le groom de sir Geffery, qui le suivait à distance, accourait dans l'attitude menaçante du boxeur; le baronnet lui ordonna de se procurer des armes, et de le rejoindre à la sortie de la ville, où il devait attendre sa berline. Arrivé à l'endroit qu'il avait indiqué à ses gens, et où il se rendait quand il avait rencontré le major, il l'engagea à entrer dans les terres pour n'être pas remarqué dans le cas où la berline arriverait. Au retour du groom, ils mesurèrent leurs épées, et l'agitation nerveuse du major paralysant ses facultés et rendant son adresse inutile, il tomba sur le terrain.

Sir Geffery, voyant une voiture sortir de la ville, et croyant reconnaître sa berline, dépêcha son groom pour chercher du secours; mais, au lieu de la berline et des gens du baronnet, le groom trouva une autre berline dans laquelle Léonce quittait Genève, emmenant Paolo qu'il avait pris à son service. En entendant dire qu'un gentilhomme dangereusement blessé réclamait les soins les plus prompts, il s'élança de la voiture et fit signe à Paolo de le suivre. Il eut un éblouissement en s'approchant du blessé, et quand il se baissa pour l'examiner, son genou fléchit. Tout secours devenait inutile, le major avait cessé de vivre.

Après avoir acquis cette affreuse certitude, Léonce, immobile, semblait atteint par le même coup qui avait mis fin à la vie du major. Une vision rapide et cruelle lui retraçait les triomphes des écoles et les triomphes du monde qu'il avait partagés avec son camarade, les veilles et les fatigues militaires qu'ils avaient traversées en se prêtant un appui mutuel, puis enfin le bonheur dont il avait vu jouir son ami dans sa demeure chérie, quelques semaines auparavant; alors il se précipita sur le corps inanimé en le nommant et en l'embrassant. Ne rencontrant partout que le froid de la mort, il poussa un cri aigu, sauvage, surhumain. Sir Geffery ayant tenté de l'arracher à ce douloureux spectacle, il se dégagea et retourna au major en s'écriant :

— Razy!... mon frère!... Je l'ai tué!

— Sur ma parole, le voilà fou à lier! dit sir Geffery.

L'accent étranger du baronnet ayant frappé l'oreille et attiré l'attention de Léonce, il tressaillit, regarda l'homme qui avait parlé et reconnut un ancien adversaire.

— Assassin! dit-il en se relevant et en montrant le major, tu es donc venu jusqu'ici pour l'achever?

— Sur mon honneur, j'ai toujours voulu un très grand bien à ce gentilhomme. Quand vous serez plus calme, John vous dira que j'ai été cravaché et que j'ai loyalement lavé mon injure.

— Tout sera dit tout à l'heure, répliqua Léonce en ramassant l'épée qui avait si mal défendu le major. Razy est mort, nous allons recommencer notre partie de Talavera della Reiña. L'épée n'est pas mon arme, ajouta-t-il, mais si je ne réussis pas à venger mon ami, je pourrai peut-être le rejoindre.

Il y avait dans son air et dans sa parole tant de sombre résolution, que sir Geffery jugea toute observation inutile. Ému par le souvenir de la prodigieuse adresse de Léonce, le baronnet porta involontairement la main à son côté, qu'avait labouré autrefois le bras du jeune capitaine, et il se mit en devoir de lui donner la satisfaction qu'il exigeait. Celui-ci, engourdi par une douleur aiguë et profonde, parait les coups de son adversaire avec la raideur du somnambulisme, et sans doute il n'eut la conscience de ce qu'il faisait qu'en voyant chanceler sir Geffery.

En présence de l'expiation qu'il venait d'accomplir, le malheureux vainqueur resta appuyé sur son épée. Paolo, le voyant muet, égaré, s'approcha de lui et le pria, au nom de Mme de Rennedalle et de sa nièce, de quitter un lieu si funeste.

— Je les suivrai à la ville, dit Léonce en montrant les deux cadavres.

V.

La triste nouvelle s'était répandue; Léonce trouva Mme de Rennedalle désespérée, car Fanny était mourante. Tant qu'elle fut dans l'accablement de la maladie, il put la voir et partager les soins, les fatigues, les appréhensions et les espérances de Mme de Rennedalle, et cette inquiétude fit diversion au désespoir qu'il éprouvait d'avoir causé la mort du major et tué le baronnet. Ses remords diminuèrent avec le danger de Fanny; mais quand elle eut recouvré le sentiment et la mémoire et qu'elle put remarquer que Léonce ne la quittait pas, elle déclara qu'elle ne le recevrait plus. Mme de Rennedalle, prévoyant que combattre cette résolution ce serait la rendre inébranlable, engagea Léonce à laisser au temps le soin de le servir.

— Partez, dit-elle. Checca est sauvée, elle est libre, elle dépend de moi seule, vous ne pouvez douter que je vous la donne.

Léonce obéit et partit pour D..., ayant obtenu de Mme de Rennedalle qu'elle lui écrirait souvent. Il apprit ainsi que la résistance de Fanny s'usait dans l'inaction depuis que ses refus de recevoir Léonce le trouvaient soumis. Si maintenant Mme de Rennedalle parlait en faveur du jeune homme, Fanny répondait :

— C'est ce billet! sans ce billet...

— Hélas! oui, Checca, ce billet et l'indiscrétion qui l'avait précédé ont causé de grands malheurs; mais tous les torts de Léonce étaient involontaires. En écrivant ce billet, il se sacrifiait à votre repos, et bien des fois il a risqué sa vie pour son ami.

La jeune femme secouait la tête d'un air de doute; mais la brillante fraîcheur qui reparaissait à son visage témoignait qu'elle se laissait persuader; l'espérance ajoutait chaque jour à sa beauté. Mme de Rennedalle avertit enfin Léonce qu'il serait bientôt rappelé, le deuil de Mme de Razy étant désormais moins rigoureux. Ivre de joie, il fit accepter sa démission; puis, Mme de Rennedalle lui ayant écrit qu'il était attendu, il fixa avec transport l'instant de son départ. Comptant sur ce vif empressement, Mme de Rennedalle parait chaque jour sa nièce pour la présenter dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse à l'heureux Léonce. L'ayant entendu annoncer, elle courut donner un dernier coup d'œil à la toilette de Fanny, et, la trouvant émue et pâle, elle s'écria :

— Pourquoi cet abattement, *carina?* n'avons-nous pas reconnu bien souvent que Léonce mérite indulgence et pardon? Ah! que bien plutôt il te voie sourire, qu'il te voie danser, qu'il retrouve aujourd'hui l'espiègle jeune fille qu'il a tant désirée, et me remercie en revoyant à ton doigt cette belle émeraude!

Le ravissement de Léonce justifia l'attente de Mme de Rennedalle. Les vagues appréhensions de Fanny s'effacèrent dans une douce intimité. A la fin de son deuil, elle céda aux instances de sa tante, et consentit à donner sa main à Léonce. Les nouveaux époux suivirent Mme de Rennedalle à D..., et leur première visite fut pour l'abbaye des Bénédictins.

Mme M....

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

UN MARIAGE GREC. — LE MONASTÈRE DE SAINT-LUC. — UNE SUCRERIE FRANÇAISE EN GRÈCE.[1]

Je suivais la route d'Orchomène à Chéronée, et j'allais faire un pélerinage d'abord, en l'honneur du moyen-âge, au monastère de Saint-Luc, et ensuite, en l'honneur de l'antiquité, à la fontaine de Castalie et à Delphes. J'avais pris avec moi à Livadia, pour me servir de guide et non d'escorte (car on n'en a plus besoin maintenant dans ces parages), un *chorophylakas* ou gendarme grec, garçon alerte et intelligent qui avait de bonne heure renoncé à la vie klephtique pour se soumettre à la vie régulière des lois. Le corps des gendarmes grecs, formé et discipliné par un Français, le colonel Graillard, est un corps excellent qui a rendu sous lui beaucoup de services par son zèle et sa bravoure. Des temps plus calmes ajouteront à ces bonnes qualités que leur a inspirées leur fondateur, le respect des droits de tous, si nécessaire après tant de désordres.

(1) Voyez les livraisons des 23 octobre, 20 novembre, 11 décembre 1842 et 1er janvier 1843.

Je cheminais doucement, causant avec mon jeune guide des aventures de sa vie klephtique, et lui faisant chanter de ces chants guerriers dont la mémoire de tout pallicare est abondamment remplie. La matinée du dimanche 25 avril était chaude et belle; j'aspirais avec bonheur cet air embaumé qui m'arrivait des montagnes dont l'horizon est ceint de toutes parts, et mes regards se portaient avec avidité sur cette plaine historique de Chéronée, resserrée par les dernières ondulations du Parnasse et du Knémis. C'est ici qu'expira l'indépendance de la Grèce sous les coups du roi Philippe de Macédoine. Que de révolutions dans le monde social depuis ces deux mille ans, sans qu'ait changé en rien l'aspect matériel du pays! Cette source où vient s'abreuver mon cheval coule aussi paisible qu'au temps de Phocion et de Démosthènes; la cavalerie macédonienne s'y est sans doute arrêtée en descendant d'Élatée et des Thermopyles. Ainsi, comme le dit Quevedo en parlant des ruines de Rome et du cours permanent du Tibre :

Solo el Tibre quedò, cuya corriente
Si ciudad la regò, ya sepultura
La llora con funesto son doliente.

O Roma! en tu grandeza, en tu hermosura,
Huyò lo que era firme, y solamente
Lo fugitivo permanece y dura (1).

Ces fleurs qui émaillent les plaines sont les mêmes qui y fleurissaient jadis; ces montagnes qui me charment par leur coupe, leurs couleurs et leurs ondulations si variées, sont les mêmes montagnes que franchissait l'armée envahissante de Philippe, qui venait combattre et vaincre les guerriers d'Athènes, de Corinthe et de Thèbes, dans les champs de Chéronée.

Pendant que mes regards se portaient sur ces montagnes, comme si j'eusse dû en voir descendre encore une fois les phalanges de Philippe, je vis tout à coup sur ma droite un groupe mouvant et animé descendre des pentes inférieures du Knémis vers la plaine de Kaprena, l'antique Chéronée, que je traversais en ce moment. Peu à peu ce groupe, en se rapprochant, se dessina plus nettement à mes yeux; je distinguai une cinquantaine d'hommes à cheval, puis d'autres hommes à pied rangés autour d'une bannière flottante; un nombreux cortége de femmes terminait la marche. J'envoyai aussitôt mon guide à leur rencontre pour s'informer de l'objet d'un semblable pélerinage, et bientôt il revint m'apprendre que c'était une noce, et qu'elle se dirigeait de

(1) « De toutes ces choses si renommées, le Tibre reste seul, le Tibre, dont les eaux arrosaient Rome au moment de sa grandeur, et la pleurent par un murmure sourd et plaintif au moment où elle gît dans la tombe. O Rome! de ta grandeur, de ta beauté, tu as perdu tout ce qui semblait solide et durable, et n'as conservé que ce qui était fugitif! »

mon côté. Le cortége animé ne tarda pas en effet à se déployer dans la prairie; tous s'avançaient en chantant, et les jeunes filles au pied infatigable suivaient, en chantant aussi, les évolutions que les cavaliers faisaient faire à leurs chevaux. Les hommes et les femmes étaient parés de leurs plus beaux habits de fête; en tête de tous étaient plusieurs papas ou prêtres avec leurs longues barbes et leurs robes à larges manches. Les hommes du cortége étaient vêtus de jolies vestes blanches à gros boutons blancs bien arrondis et bien pressés, de la blanche fustanelle fortement serrée par la zone ou ceinture antique, et d'une longue toison qui flottait sur leurs épaules. Des cheveux abondans entouraient leur cou vigoureux. Une sorte de turban de couleur rouge ou bleue, qui venait se rattacher sous leur menton, les abritait mal contre le soleil, mais faisait ressortir à merveille leur figure brunie et leurs yeux ardens; de belles guêtres rouges ou bleues, semblables aux *knémides* antiques, recouvraient leurs jambes agiles. Les femmes, toutes fort jeunes, portaient des robes très courtes, bariolées des couleurs les plus vives; leurs bas ou *tzourapia* étaient bariolés aussi d'une façon étrange. Leur tête était recouverte soit de rubans d'une couleur éclatante, soit d'une espèce de mitre persique, composée de pièces d'or ou d'argent de toute date et de tout pays, percées et réunies de manière à se resserrer comme des écailles et à former des rangs pressés et réguliers depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance du front. Au dernier rang, les monnaies, disposées à quelque distance l'une de l'autre, s'agitent autour de la tête et retentissent comme des clochettes. Le bas de la figure est dessiné d'une manière pittoresque tantôt par deux larges boucles d'oreilles rattachées ensemble par le bas à l'aide d'une chaîne d'or qui pend sous le menton, à la façon antique, et sert de collier, tantôt par une grande lame d'argent ciselée qui s'applique sous le menton, comme la mentonnière d'un casque, et encadre gracieusement une figure brune et animée, en venant se rattacher aux tresses d'une noire et abondante chevelure.

Je m'avançai au milieu de cette joyeuse troupe, et leur demandai quel était l'heureux pallicare dont on allait célébrer le mariage. Avant de répondre on commença par m'offrir la communauté du vin de la *tzitza* ou *tzodra* de bois, gage d'hospitalité qu'on ne manque jamais de présenter et d'accepter mutuellement en voyage. Nous échangeâmes des libations, et les questions se succédèrent. Ils me racontèrent qu'ils étaient des pasteurs dont les tentes étaient placées à une lieue de là, sur l'un des versans méridionaux du Knémis, et qu'ils conduisaient à sa future le berger que je voyais à côté de son *adelphopoiètos* (1), qui portait leur bannière. Le fiancé était un grand, svelte

(1) *Adelphopoiètos*, ou frère-fait, espèce de frère d'armes. L'adelphopoïétie est, comme l'ancienne fraternité d'armes, un lien religieux. Quand deux jeunes Grecs veulent devenir frères-faits, ils se présentent à l'église devant le papas avec une jeune fille de dix ans, comme emblème de la pureté de leur attachement. Le prêtre célèbre pour eux une liturgie particulière, et, à la lecture de l'Évangile, les entoure

et vigoureux jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans; sa physionomie était douce, mais sa démarche et toute sa tenue annonçaient un homme habitué de bonne heure à compter sur lui seul pour se tirer d'un danger par sa force ou son adresse. Les pasteurs grecs ont un air fier et indépendant qui plaît. Ainsi que les bergers des temps homériques, ils portent la houlette recourbée en forme de crosse, ou *mangoura,* houlette adoptée aussi par les papes et les évêques, et par les rois antiques, comme signe du commandement absolu du berger sur le troupeau. Cette houlette de bois d'olivier sauvage semble avoir été transmise sans altération depuis les bergers du roi Admète, Apollon compris, jusqu'aux bergers indépendans d'aujourd'hui. La future qu'allait chercher mon berger du Knémis avec sa joyeuse escorte, demeurait dans un autre camp de bergers, le hameau de Méra, à une lieue et demie de Chéronée et à une demi-lieue du village d'Hagios Blasis, situé sur ce revers du Liakoura, l'antique Parnasse.

Je demandai à mes bergers l'autorisation de me joindre à eux et d'assister à la fête du mariage, si cela n'était pas contraire à leurs usages, et tous vinrent me donner la bienvenue en me présentant la main. J'entrai donc dans le cortége au milieu de ce groupe de prêtres, de pallicares et de jeunes filles qui dansaient et chantaient, et nous arrivâmes près des ruines de Chéronée. Là je demandai la permission à mes nouveaux amis de me détacher d'eux pour quelques instans afin de faire quelques investigations d'antiquaire, avec promesse réciproque de nous rejoindre avant l'entrée solennelle dans le hameau de Méra. Je m'arrêtai quelques instans pour voir ce qui restait de la patrie de Plutarque.

Les fragmens du célèbre lion colossal, élevé par les Thébains à Chéronée, gisent près de la route, et il ne m'a pas semblé qu'il manquât rien d'essentiel aux membres de ce colosse de pierre qu'il convient de laisser en ce lieu : c'est ainsi que le plus glorieux trophée d'Épaminondas, retrouvé à Leuctres par le professeur Ulrich, doit rester sur le champ de bataille de Leuctres. En s'avançant vers la colline, on rencontre de tous côtés, sous les bruyères, les ruines d'un grand amphithéâtre et plusieurs autres ruines antiques. Dans le village même de Kaprena sont deux églises construites au moyen-âge sur l'emplacement de deux temples. Dans l'une de ces églises je copiai une inscription

tous trois d'une écharpe qui les unit, puis chacun promet sur l'Évangile d'être le bon frère de l'autre. A dater de ce jour, il existe entre eux une véritable fraternité. Quand l'un d'eux se marie, l'autre a le droit d'embrasser le premier sa femme, et, s'il meurt, il doit être le gardien de sa famille. Je n'ai pas entendu citer d'exemple de trahison faite à un ami marié par son frère-fait. Les liens d'hospitalité entre familles sont aussi des liens fort respectés. J'ai rencontré dans l'île de Leucade, dans une pauvre famille, un Grec d'Épire avec les oreilles et le nez coupés par les Turcs. Les paysans leucadiens me dirent qu'il s'était réfugié chez eux, que sa famille avait été en rapports d'hospitalité avec la leur, et que, s'il trouvait bon de passer sa vie parmi eux, rien ne lui manquerait de ce qu'ils pourraient lui procurer.

grecque. Le pavé de cette petite église est encore revêtu de la mosaïque de marbre qui faisait partie de l'ancien temple. L'autre église, située dans la plaine et près de la route, est composée tout entière de marbres antiques. La fontaine même, qui est tout-à-fait à côté de cette petite église, est entièrement construite avec des fragmens antiques. Sur le bassin qui contient l'eau est gravée une inscription que je copiai; elle mentionne un certain philosophe platonicien de la famille des Autobules, et un autre membre de cette même famille alors puissante à Chéronée; c'est à cette famille qu'appartenait un Sextus Aurelius Autobule, mentionné dans une inscription que Meletius a trouvée à Chéronée et qui était allié à la famille de Plutarque.

Je m'arrêtai peu de temps à visiter les ruines de Chéronée; j'étais impatient de rejoindre mes amis les bergers; je craignais de perdre une seule des scènes de ce drame nuptial où tout devait me rappeler les antiques usages qui semblent tous conservés ici, depuis la première des cérémonies d'un mariage rouméliote jusqu'à la dernière. Voici comment les choses se passent dans cette fête, qui doit durer toute une semaine :

Un mariage est une solennité non-seulement de famille, mais de village et presque de tribu. C'est le mercredi soir que commencent les cérémonies. Parmi les parentes ou alliées du marié, on choisit trois jeunes filles, les plus belles du village, et toutes trois, vêtues de leurs robes de fête, la plus jeune et la plus belle au centre, doivent marcher de front et en silence, leurs longues amphores sur la tête, depuis la maison du marié jusqu'à la fontaine voisine. Arrivées là, elles jettent dans la fontaine quelques pièces de monnaie en l'honneur des nymphes de la source, remplissent leurs amphores et retournent dans le même ordre et avec le même silence rapporter l'eau à la maison. Une seule parole prononcée en allant ou en venant serait de mauvais augure. Cette eau doit servir à pétrir le levain (*prozymi*) destiné à faire le pain des noces. La sœur du futur, si elle n'a pas été mariée, ou, à son défaut, la jeune fille sa plus proche parente, est chargée de pétrir ce levain pendant que tous les parens et parentes du jeune homme, rangés sur deux lignes, chantent des chansons analogues à la circonstance; après quoi on soupe, on chante et on danse jusqu'à minuit.

Le jeudi, on va en pompe choisir dans le troupeau le bœuf le plus gras ou la vache la meilleure, et les moutons destinés au repas de la noce; on garnit leurs cornes et leur tête de guirlandes de fleurs; puis, au son de tous les instrumens, on les amène dans le village, on leur fait faire le tour de la paroisse en accompagnant leur marche de chants et de danses, et on vient les placer dans l'étable.

Le vendredi, dès le matin, les parens non mariés du futur partent du village, portant sur l'épaule une grosse corde toute neuve tressée presque toujours avec les filamens de l'aloës; ils vont dans la forêt voisine ramasser le bois nécessaire aux apprêts du repas. La corde neuve est destinée à retenir le bois en faisceau sur l'épaule. Souvent, dans les familles riches, on se contente

de quelques branchages ramassés et rapportés au son de la musique et avec des chansons appropriées à la cérémonie. Dès qu'on est de retour à la maison, on dresse d'accord la liste des conviés et on expédie des messagers chargés de porter les invitations.

Le samedi, au moment où le soleil annonce midi, on se rend processionnellement à l'étable. On pare le bœuf destiné à la noce, on lui dore les cornes, on les entoure de guirlandes de fleurs; on lui fait faire de nouveau, au bruit de la musique, le tour du village, et on l'amène dans la cour de la maison du marié, au milieu de laquelle on a planté solidement un poteau. Le bœuf est attaché à ce poteau par une corde toute neuve, pendant que les assistans, hommes et femmes, se tiennent à l'entour chantant la chanson du jour; puis un homme, habillé de vêtemens tout blancs, se présente, brandit son long couteau et le lui enfonce adroitement dans la nuque, à la jonction de la moelle épinière, aussi prestement que le ferait le plus habile matador des Castilles. Le bœuf tombe à l'instant au bruit des cris de joie; en un clin d'œil le cou est tranché, la peau enlevée, et le bœuf est dépecé en quatre parties, qui, placées sur un linge blanc, sont portées solennellement dans le lieu destiné aux provisions de la noce. Le même soir, on donne un grand repas dans la maison du futur à tous les invités, et la nuit se passe en chants et en danses.

Le dimanche, après un repas général du matin, on se dispose à partir en grande pompe pour conduire le futur à sa future, et ramener celle-ci dans la demeure de son époux. A la tête du cortége sont placés les papas aux longues barbes, montés sur de bons mulets; derrière eux s'avancent à cheval les archontes du village et les grands parens, moins le père du marié, qui reste à la maison et délègue pour ce jour-là ses fonctions au *nounos* ou compère; puis, après les notabilités, vient la masse des conviés, généralement vêtus de blanc en Roumélie, et presque tous montés sur des chevaux ou des ânes. En dernière ligne s'avance à pied le futur, la mangoura de berger en main, comme signe de son noble état de pasteur. A ses côtés marchent aussi ses deux assistans, à sa droite le *nounos* ou parrain qui remplace son père, à sa gauche le frère-fait (*adelphopoiètos*), remplissant l'office du garçon de noce dans nos campagnes; il porte et fait flotter au-dessus de la tête de son ami une bannière sur laquelle est brodée une vaste croix grecque, et qui est couverte de guirlandes de fleurs. La marche est fermée par toutes les jeunes filles non mariées du village, à pied, avec leurs plus beaux atours et chantant tout le long du chemin la chanson de la mariée. L'air, le mouvement et les paroles de cette simple et gracieuse chanson me rappelèrent nos chants populaires du Béarn et ceux de Bretagne dans les mêmes occasions.

Ma rapide excursion d'antiquaire terminée, je me hâtai de rejoindre les pasteurs avant leur arrivée dans le hameau de Méra, afin de ne rien perdre de la fête. A notre approche de Méra, notre présence fut annoncée par les instrumens de musique et les *polychronia* (1) des habitans de Méra, qui nous at-

(1) Cri qui répond à nos vivats et signifie : *vivez beaucoup d'années.*

tendaient. Nous descendîmes tous de cheval devant la tente de la mariée. Ses compagnes nous accueillirent avec des chansons qui célébraient la bienvenue de tous; mais la mariée, enfermée dans sa tente, ne se montra pas. Quand nous fûmes tous arrivés, le futur fut introduit avec ses deux acolytes, le nounos et l'adelphopoiètos, et nous le suivîmes tous processionnellement, faisant le tour de la tente à l'intérieur, et ressortant par la même porte, car la tente n'aurait pu, à beaucoup près, nous contenir tous à la fois. Un spectacle curieux s'offrit à moi dans l'intérieur. Des deux côtés, depuis la porte d'entrée jusqu'au fond, se tenaient debout deux haies de jeunes filles parées de leurs plus brillans atours, et chantant ensemble la chanson du jour, car chaque jour, chaque cérémonie a sa chanson particulière. Tout à l'extrémité, sur un tabouret assez bas était assise la future, entourée de sa mère et de ses sœurs et amies. Sa tête et ses épaules étaient recouvertes d'un épais voile ou plutôt d'un châle, et sur sa tête était posée une large coupe d'argent. La chambre n'était éclairée que par quelques brandons allumés derrière la mariée. Nous défilâmes tour à tour entre ces deux haies de jeunes filles, et en arrivant devant la mariée, chacun de nous déposa dans la coupe placée sur sa tête, une petite pièce d'argent ou d'or, antique ou moderne. Les pièces d'or et d'argent recueillies ce jour-là sont ensuite percées, passées dans un fil d'argent et ajustées de manière à former un bonnet fort gracieux, composé parfois des monnaies antiques les plus rares.

Pendant ce temps, on préparait un repas en plein air pour les hommes. De grandes nattes de sparterie furent jetées sur l'herbe; autour de ces nattes chacun déposa de petits tapis repliés ou sa *talagani* (1) pour s'asseoir à l'orientale. Quant à moi, eu égard à mes habitudes franques, on m'apporta un bât de mulet qui fut recouvert de deux épaisses et longues talaganis. De grandes jattes remplies de morceaux de mouton bouilli, des œufs, du fromage, quelques fruits et du *yaourd* (espèce de lait caillé à la turque) composèrent le repas, et les tzitza de bois remplies d'assez bon vin circulèrent à la ronde.

Comme ces cérémonies nuptiales devaient se prolonger encore pendant plusieurs jours, et que je voulais arriver ce soir-là même au monastère de Saint-Luc, je remerciai mes hôtes et leur annonçai mon départ, mais je n'avais pas encore aperçu la figure de la fiancée, qu'on me disait être fort jolie, et je ne voulais pas partir sans l'avoir vue. Si j'eusse voulu attendre qu'on l'emmenât du village, ma curiosité sur ce point n'eût pas encore été satisfaite, car alors même elle devait porter son épais voile sur la figure. Je demandai donc, en faveur de ma qualité d'étranger et de ma curiosité de Français, à être admis à voir la figure de la fiancée avant mon départ. Le marié y consentit de bonne grace, et le nounos ou compère me prit par la main pour m'introduire de nouveau avec lui dans la tente. Les jeunes filles chantaient, toujours ran-

(1) Sorte de longue veste épaisse, de poil de chèvre, imperméable, et terminée par un capuchon.

gées sur deux lignes, et la mariée était assise sur la même escabelle, recouverte de son voile. Le nounos et moi, nous pénétrâmes jusqu'à elle, et le nounos, après avoir prévenu la mère et les parentes de la mariée de ma demande et du consentement du marié, souleva le voile. La figure de la mariée offrait un bel ovale, de beaux traits fort purs et de grands yeux noirs dont l'ardeur s'augmentait encore dans cette atmosphère ardente sous cet épais voile, à la lumière de ces brandons, au milieu de tant de jeunes filles pressées dans une seule chambre. Quant à son teint, il était impossible d'en juger, car elle était fardée comme la plus précieuse marquise de la cour de Louis XV. Au-dessus de ses deux sourcils étaient peints deux petits cercles d'or; au-dessous des yeux était tracée une ligne bleuâtre qui les agrandissait encore; sur ses joues étaient répandues d'épaisses couches de rouge, et çà et là de petites mouches noires à la Pompadour donnaient à cette tête de seize ans la mine la plus vive et la plus agaçante. Les mouches sont un ornement fort apprécié en Grèce, et on ne manque jamais, dans les chansons populaires, de décrire les mouches qui parent les joues, le cou, les épaules et le sein des belles qu'on veut louer. Celles de la jeune fiancée de Méra étaient fort habilement posées. Je la remerciai d'avoir bien voulu me permettre de la voir, et usai en même temps d'une liberté qui n'est accordée qu'à l'adelphopoiètos, celle de l'embrasser. Elle devint tout-à-fait incarnat, et ses amies applaudirent en riant à la familiarité de l'étranger. Je me fis d'ailleurs pardonner mon audace en demandant la permission d'ajouter une petite monnaie de France à celles qui allaient parer sa jeune tête, et je la priai de la placer la première sur son joli front entre les deux cercles d'or de ses épais sourcils. Puis je remerciai les jeunes chanteuses et je sortis. Avant mon départ, toutefois, je me fis conter le reste des cérémonies qui allaient suivre.

Ce même jour, lorsque le repas est terminé, la fiancée se lève de son escabelle, entourée de sa mère et de ses parentes, et s'avance jusqu'à la porte intérieure. Le fiancé l'attend en dehors, soulève la portière, saisit le bras de sa fiancée qui résiste mollement, et il l'arrache comme de force de la maison paternelle. Ses parentes, pendant ce temps, remplissent les fonctions du chœur antique et adressent, au nom de leur compagne, des adieux à sa mère, à son père, à ses frères et sœurs, parens et voisins, et elles demandent aussi en son nom la bénédiction de tous. Aussitôt que la cérémonie religieuse qui suit l'arrivée du cortége est accomplie, douze gardiens choisis dans la famille de la mariée sont chargés de l'accompagner et de la confier au mari, ainsi que l'eût fait la mère. Le cortége, déployant la même pompe qu'à son arrivée, emmène ainsi la fiancée et ses douze gardiens dans le village et à la demeure du marié. Le père et la mère de l'époux les attendent debout à la porte pour les recevoir. Devant eux sont placés par terre un essaim de miel, un panier de beurre et une petite corbeille de grains. La mère du fiancé porte de plus à ses bras, comme des bracelets, deux de ces petits pains en forme de couronne que l'on appelle *klouria*. La nouvelle belle-mère, à l'approche de

la fiancée, lui tend la main, passe à son bras les deux klouria, et l'aide à sauter légèrement par-dessus le miel, le beurre et les grains déposés à ses pieds. C'est là aussi une sorte de mythe. Le miel signifie la douceur qui doit régner dans les relations domestiques; le grain et le beurre, l'abondance qu'offre à la mariée la maison de son mari, et les klouria passés à son bras signifient l'abondance qu'elle va y apporter elle-même. Placée entre sa belle-mère et son beau-père, elle s'incline trois fois devant chacun d'eux et leur baise respectueusement la main. Les jeunes filles, ses nouvelles parentes, entourent la belle-mère, et, à la façon du chœur antique, chantent pendant ce temps une chanson dont voici quelques lignes :

Sortez, sortez, heureuse belle-mère,
Pour recevoir cette jolie perdrix
Qui s'avance avec pas léger et cœur léger
Et vient se placer dans une jolie cage
Où elle chantera et chantera mélodieusement,
De manière à vous donner longue joie
Et à ce que vous vous félicitiez de votre bonheur, etc.

Ce même jour, la mariée et ses douze gardiens sont placés dans un appartement séparé pour la nuit. On passe la soirée en repas, en chants et en danses. Le lundi matin, tout le cortége des deux familles se réunit et se rend en pompe à l'église où on célèbre la cérémonie religieuse, puis on donne un grand festin où le mari dîne pour la première fois avec sa fiancée et à côté d'elle, mais les douze gardiens ne la quittent pas encore, et elle passe cette nuit seule sous leur protection.

Le mardi, on donne un grand dîner aux douze gardiens, qui prennent congé des nouveaux époux. Les parens du marié restent à danser toute la soirée, puis vont en grande cérémonie préparer et parfumer la couche de la mariée, simple lit de camp recouvert de tapis.

Telles sont les cérémonies des derniers jours, que je me fis raconter minutieusement, et en faisant chanter par les jeunes filles, dont la mémoire est remplie de chansons du pays, tous les chants réservés à chacun des jours et à chacune des cérémonies. J'aurais bien voulu pouvoir assister à toutes ces fêtes, mais je désirais aller coucher ce même jour au monastère de Saint-Luc. Malgré ma répugnance à me séparer de mes nouveaux amis, je fis donc seller mes chevaux et me disposai à me mettre en route. Le marié vint prendre congé de moi entouré de tous ses amis; il porta sa main droite sur son cœur et sur son front, me prit la main, la baisa, puis la porta à son front incliné, et dès que je fus monté à cheval, il m'apporta sa tzitza pour que je busse à la manière antique, ce que je fis, en portant leur santé à tous au milieu de leurs cris de polychronia, renouvelés aussi des usages antiques (1). Craignant de

(1) « Et quant li emperères entra en Thèbes, dont peussiés oïr un si grant polu-

les blesser en voulant payer leur hospitalité, je fis venir le marié devant les siens, et après lui avoir fait une courte allocution je le priai de vouloir bien me permettre de lui offrir à lui-même, comme nous avions tous offert à sa fiancée, un léger souvenir qui lui rappelât un jour la présence d'un ami français à son mariage et la reconnaissance que cet ami emporterait dans son pays de l'accueil cordial de ses hôtes les bergers du Parnasse et du Khlomos. De nombreux et bruyans polychronia m'escortèrent jusqu'à ce que j'eusse disparu aux regards des bergers en dépassant l'épaisse haie de lauriers-roses qui bordait le ruisseau de leur village.

Je coupai court pour arriver à temps au monastère de Saint-Luc en franchissant quelques torrens et quelques ravins. Jusque-là le temps avait été magnifique; mais une fois que je fus parvenu dans la profonde vallée de Stiri, si fameuse par l'impétuosité des vents qui la balayent continuellement, il me fallut soutenir une véritable lutte contre les ouragans. Un chemin pittoresque et excellent dans les temps ordinaires suit la pente de la montagne dont les flancs rocailleux présentent comme un mur qui enclot un précipice profond et tourne avec toutes les sinuosités du rocher. La variété des ombres projetées par ces mille détours sur les flancs du précipice est d'un fort bel effet, mais je ne pus jouir long-temps de cette vue. Le vent était si violent que plusieurs fois je fus sur le point d'être renversé avec mon cheval du haut de ce mur de rochers, et ce sort eût infailliblement été le nôtre au premier détour sinueux qui eût laissé plus d'action au vent, si je n'eusse pris le parti de tromper l'ennemi. Je tournai donc la colline orageuse pour qu'elle me servît elle-même d'abri, et j'arrivai sain et sauf au célèbre monastère de Saint-Luc.

L'hégoumène (abbé) était pour le moment en inspection dans une de ses *metochi* ou fermes, mais l'économe et le portier, deux dignitaires, m'accueillirent à merveille et se chargèrent de me faire les honneurs du couvent. Le portier est un grand et vigoureux moine qui a fait la guerre de l'indépendance, s'est fort bien servi du mousquet, et, pour faire une bonne œuvre de plus, a tué ses deux Turcs. Il ne faut pas toujours croire que tous les Turcs tués dans les récits des Grecs aient pour cela cessé de vivre. Tout Grec, brave et hâbleur comme un Gascon, veut avoir tué au moins sa dizaine d'ennemis dans chaque bataille, et le nombre des batailles, dans leurs récits, ne le cède pas au nombre des ennemis anéantis : de telle sorte que dans ces milliers de combats il serait tombé des millions de Turcs, beaucoup plus de millions qu'il n'y en a jamais eu dans tout l'empire. Mais mon moine était un vigoureux joûteur beaucoup plus capable d'en avoir tué dix que deux. Agenouillé devant ma table après mon dîner, son chapelet en main, pendant

crone de Palpas et d'Alcontes, et d'ommes et de fames, et si grant tumulte de tymbres, de tabours et de trompes, que la terre en trembloit. » (Henri de Valenciennes, continuation de la Chronique de Geoffroi de Villehardouin, page 294 de mon édition.)

que je me reposais sur un lit de camp et fumais mon chibouk, il me faisait bonne compagnie et me racontait éloquemment l'histoire de son pays, celle de son couvent et la sienne. Dans toute sa conversation pleine de feu éclataient un vif amour pour l'indépendance et la liberté de sa patrie et une affection raisonnée pour les Français. Les autres moines qui vinrent me rendre visite manifestèrent la même sympathie que mon belliqueux caloyer pour la gloire et la grandeur de la patrie grecque, et ils nourrissaient tous la même affection pour la France. Nos moines catholiques sont une milice qui ne prend part qu'aux intérêts et aux combats de Rome, leur vraie patrie; les moines grecs ne cessent jamais d'être citoyens; ils partagent toutes les passions de leurs compatriotes, et leurs intérêts se marient et se confondent avec les intérêts du sol; car, d'après l'institution de saint Basile, qui régit les monastères grecs, tous les moines doivent se vouer à la culture de la terre sans être soumis à la vie rigoureusement claustrale des nôtres. Répandus dans les diverses fermes de leur monastère, conduisant la charrue, maniant la bêche et dirigeant les sources autour du pied de leurs oliviers, ils ont souvent sans doute toute l'ignorance de véritables paysans, mais ils en ont aussi toute l'ardeur patriotique.

Le monastère de Saint-Luc fut, dit-on, fondé par l'empereur Romain Lacapène, qui régna de 918 à 944, et par sa femme Théodora. Il paraît que l'un et l'autre avaient des goûts forts divers en matière d'architecture ecclésiastique, car au lieu de joindre au couvent une seule église, ils en joignirent deux, appliquées l'une à l'autre, et toutes deux sur un plan essentiellement différent. L'église bâtie par l'impératrice est un grand et élégant vaisseau, simple d'architecture, et rappelant les anciennes formes helléniques. Le dôme est soutenu par quelques belles colonnes antiques arrachées sans doute à un temple de Diane, qui était tout voisin de là. L'église bâtie par l'empereur, la seule vénérée aujourd'hui, car l'autre est complètement abandonnée, est construite d'après le plan de Sainte-Sophie de Constantinople. C'est une des plus grandes églises grecques que je connaisse; elle a dix-huit mètres de hauteur sur dix-huit de largeur et vingt-quatre et demi de longueur, en y comprenant le *bêma* ou autel. La voûte est ornée d'un beau buste du Christ en mosaïque de pierre factice, suivant l'usage d'alors, et ainsi qu'on en voit dans plusieurs des églises normandes de Sicile. Les murs sont revêtus de cette même espèce de mosaïque à fond d'or. L'exécution de ces tableaux en mosaïque à Saint-Luc doit être bien antérieure à celle des mosaïques du monastère de Daphni près d'Athènes, et elles sont d'un style plus purement byzantin. Le pavé de la *solea,* ainsi que celui des trois autels, est en mosaïque de marbre, et les colonnes sont aussi de fort beau marbre incrusté de gros morceaux de jaspe, de lapis-lazuli, d'agathe, et de beaucoup d'autres pierres dures, dont quelques fragmens ont été enlevés çà et là. Ces précieuses incrustations sont d'un goût détestable, mais on les retrouve partout dans les plus riches églises d'Italie. L'église de Saint-Luc est fort bien entretenue, de même que les autres bâtimens du couvent. Il est aisé de voir

qu'une bonne administration économique et agricole maintient l'opulence ancienne de ce monastère. Au-dessous de l'église bâtie par l'empereur est une belle église souterraine. Deux tombeaux de marbre placés des deux côtés de l'autel arrêtèrent mon attention. Le tombeau à droite est, suivant la tradition ancienne, le tombeau du fondateur de l'abbaye, l'empereur Romain Lacapène. Quant au tombeau à gauche, aucun des moines ne put m'en dire l'origine; tout ce qu'ils se rappellent par tradition, c'est qu'il renferme aussi le corps d'un empereur; mais quel empereur, ils n'en savent rien. En l'examinant avec attention, je vis que les colonnes qui soutiennent ce tombeau diffèrent essentiellement de celles qui soutiennent celui de l'empereur grec, et je remarquai, au-dessus de ces deux colonnes, deux croix sculptées qui ne se retrouvent pas sur l'autre. Or, ces croix sont celles qui ont été adoptées par les empereurs français de la maison de Courtenay, Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, et ses deux fils, Robert et Baudoin II, la croix perlée et fleuronnée par le bas. De ces trois empereurs, le dernier, Baudoin II, mourut en 1273 dans le royaume de Naples, où, après la prise de Constantinople par Michel Paléologue, il s'était réfugié près de son parent Charles d'Anjou, et son tombeau, construit par les ordres de Charles d'Anjou, est conservé à Barletta. On n'a pu découvrir jusqu'ici le lieu où avaient été enterrés Pierre de Courtenay et son fils Robert. On sait seulement que Pierre, après avoir été couronné empereur par le pape Honorius à Rome, en 1217, s'embarqua à Brindes pour Durazzo; que là, trompé par les paroles d'amitié du despote d'Arta, Théodore-Ange Comnène, il résolut de s'acheminer vers Constantinople par terre, qu'à trois journées de Durazzo il fut surpris pendant la nuit, fait prisonnier par Théodore, et qu'il mourut deux ans après en prison, tandis que sa femme, l'impératrice Yolande, qui était grosse et avait préféré s'en aller par mer, s'arrêta quelques instans dans la principauté d'Achaye, auprès du prince Geoffroi de Villehardoin, auquel elle donna sa fille en mariage (1), et arriva saine et sauve à Constantinople. Où mourut Pierre de Courtenay et où il fut enterré, c'est ce que l'histoire ne nous apprend pas; mais il serait possible que Geoffroi de Villehardoin, lié avec la famille Comnène, eût obtenu de faire transporter le corps de son beau-père dans le monastère de Saint-Luc, qui était dans sa principauté et n'était pas fort éloigné du despotat. D'un autre côté, on sait que le fils de Pierre, l'empereur Robert de Courtenay, mourut dans la principauté de son beau-frère, le prince Geoffroi de Villehardoin, à son retour de Rome, où il était allé se plaindre au pape d'un attentat de ses propres chevaliers. Voici à quelle occasion : Robert était devenu amoureux d'une jeune

(1) « Ains qu'ele venist à Constantinople, arriva elle en la terre Gieffroi de Vilehardoin, qui grant honor li fist. L'emperris avoit une fille et Gieffroi de Vilehardoin un fil qui avoit nom Gieffroi. L'emperris vit qu'il avoit grant terre et que sa fille i seroit bien mariée. Si li dona sa fille, et il la prist à fame; si l'espousa. Après s'en ala l'emperris à Constantinople. Ne demora après ce guaires qu'ele se délivra d'un fil dont ele estoit grosse. » (Bernard le Trésorier, continuation de Guillaume de Tyr, édit. de M. Guizot, p. 330.)

Française, fille de Baudoin de Neuville, d'Arras, mort depuis quelques années, et il s'en était fait aimer. La mère et la fille avaient même consenti à venir habiter le palais impérial, où Robert passait sa vie aux pieds de sa belle maîtresse, sans se soucier beaucoup des affaires d'un empire que sa situation exposait pourtant à de si grands dangers, et qui avait besoin d'un bras puissant habitué à porter l'épée. Cette conduite indigna ses chevaliers, qui lui firent connaître leur désapprobation par un acte atroce de vengeance qui peint bien les mœurs du temps. Un jour ils pénétrèrent, l'épée à la main, dans la chambre où l'empereur était assis auprès de sa jeune maîtresse et de sa mère. Pendant que quelques-uns d'entre eux retenaient l'empereur, leurs complices s'emparèrent de la personne de la mère, la jetèrent dans un bateau et la noyèrent dans le port; d'autres saisirent en même temps la jeune fille et la défigurèrent d'une manière affreuse en lui coupant le nez et les lèvres. L'empereur désolé n'eut pas plutôt recouvré sa liberté, qu'il abandonna Constantinople et se rendit à Rome pour porter plainte au pape contre ses chevaliers. Le pape le consola de son mieux, lui fit de grands dons, et le décida à retourner dans son empire; mais, avant d'y arriver, s'étant arrêté près de son beau-frère, Geoffroi de Villehardoin, en Achaye, il y tomba malade et mourut. Ne serait-il pas possible que son beau-frère lui eût fait ériger un tombeau dans ce monastère, alors fort vénéré, bien que le corps de saint Luc en eût été déjà enlevé avec plusieurs des anciens diplômes pour être transporté à Rome? La croix ancrée de Champagne, blason des Villehardoin, se voit encore sur les deux colonnes du voile de l'église souterraine, ainsi que dans une petite chapelle située à droite dans l'enceinte supérieure qui domine la nef. Beaucoup d'autres armoiries de nos familles françaises sont distribuées dans les diverses parties du monastère : ici, sur l'extérieur d'une cellule, une croix ancrée avec quatre fleurs de lys renversées dans les quatre cantons de la croix, et deux paons pour support; là, sur la marche d'un escalier fait depuis peu à l'aide d'anciens fragmens, une croix perlée, et plus bas, sur une autre marche, la croix ancrée de Champagne. Ailleurs, dans la chapelle supérieure, et sur le revers même d'une plaque qui porte deux croix de Champagne sur lesquelles pose un aigle à ailes éployées, se trouve un fort mauvais bas-relief qui doit appartenir à ce temps d'orgueilleuse conquête. Un lion est représenté assis triomphalement et contemplant un autre lion qui tient dans sa gueule un cerf tremblant qu'il va déchirer. Ce cerf tremblant et près de mourir, est-ce l'image du pauvre peuple de la Grèce déchiré par le lion de Bourgogne et de Champagne, emblème des Champlitte et des Villehardoin, sous l'œil dédaigneux du lion de Flandre, emblème des empereurs français de Constantinople? Une allégorie du même genre se retrouve dans un bas-relief incrusté sur la muraille extérieure du catholicon ou église métropolitaine d'Athènes, bâtie par les Français en 1218, et dans un autre bas-relief que j'ai retrouvé parmi les ruines d'une église à Thèbes.

J'avais grand désir de m'assurer par mes propres yeux s'il ne restait rien

des anciennes archives et manuscrits qu'avait dû posséder autrefois ce couvent. L'exact voyageur Leake, qui a visité Saint-Luc il y a une trentaine d'années, dit n'y avoir rien vu; il semble soupçonner les moines de lui avoir dissimulé leurs richesses littéraires. Les moines grecs sont souvent insoucians et négligens par ignorance, mais ils sont bonnes gens, et, pour peu qu'on soit sociable et familier avec eux, ils ne sont pas moins sociables et familiers de leur côté. Il ne faut avec eux ni pédantisme ni affectation, et si on veut les gagner tout-à-fait, on n'a qu'à leur parler des affaires publiques, car tous y prennent le plus chaud intérêt. Une fois leur affection gagnée, et on la gagne rapidement ainsi, rien ne vous sera plus caché. Je les ai toujours trouvés, pour ma part, disposés à faire tout ce qui pouvait m'être agréable, et avec la plus entière franchise. A mes questions sur leur bibliothèque, ils répondirent que leurs plus anciens diplômes et manuscrits avaient été transportés à Rome, au temps de la croisade de Constantinople, avec les reliques de Saint-Luc; que, depuis la conquête turque du XV[e] siècle, leur monastère avait été souvent pris et pillé, et on connaît le respect des Turcs pour les choses d'art et de science. Enfin, dans l'année 1788, le klephte Andruzzo, père du fameux klephte Odyssée, précipité de l'Acropolis pour avoir voulu ramener les Turcs après les avoir vaillamment combattus, s'était emparé du monastère de saint Luc, avait forcé les moines à chercher un refuge dans les montagnes, et avait tout pillé ou brûlé. Depuis cette époque, les moines ont peu songé à se procurer une bibliothèque. Bien cultiver leurs fermes, vivre largement dans l'intervalle des quatre longs carêmes, des trois jeûnes et des trois vigiles observés si scrupuleusement par tous les Grecs (1), bien entretenir leurs églises et célébrer leurs liturgies, et, de temps en temps, au milieu des guerres contre les Turcs, bien manier le long mousquet contre les infidèles, voilà l'occupation de ceux qui remplissent le mieux leurs devoirs cléricaux. On voit que l'étude des livres n'a là aucune place. Pour satisfaire toutefois ma curiosité, ils se livrèrent avec moi aux plus minutieuses investigations. Toutes les chambres furent visitées, toutes les cellules explorées, tous les souvenirs invoqués, et nous parvînmes enfin à découvrir deux manuscrits grecs fort imparfaits; l'un était un livre de prières écrit au XV[e] siècle sur papier de lin, de format in-8°, et l'autre un évangéliaire, de format in-8° aussi, écrit vers la fin du XIV[e] siècle, sur papier de soie, d'une écriture cursive beaucoup plus lourde.

(1) Les Grecs ont quatre carêmes : celui d'avant Pâques, qui dure huit semaines; celui des Saints-Apôtres, après la Pentecôte, qui dure trois semaines; celui de la sainte Vierge, pendant les quatorze premiers jours d'août; celui de Noël, qui dure quarante jours avant Noël. Ils ont trois jeûnes : l'un de vingt-six jours, avant la Saint-Démétrius; le second de quatre jours, pour l'exaltation de la Croix, et le troisième de huit jours, pour la Saint-Michel, sans compter le mercredi et vendredi de chaque semaine, et quelquefois le lundi. Ils ont enfin trois vigiles : la vigile de l'Épiphanie, celle de saint Jean-Baptiste et celle de la Croix, pendant lesquelles ils ne mangent non plus ni viande ni poisson.

Le monastère de Saint-Luc a été bâti sur l'emplacement d'une ancienne ville hellénique. On voit encore, un peu en dehors du couvent, beaucoup de vestiges des fortifications helléniques, et sur les murs de l'église quelques anciennes inscriptions, entre autres la dédicace d'une fontaine qu'y fit creuser à ses dépens un nommé Xénocrate. Cette fontaine alimente encore le monastère, et ses eaux fraîches et pures sont aussi abondantes qu'elles l'étaient il y a plus de deux mille ans. Elle coule derrière l'église et devant un bon bâtiment d'économat avec des chambres bien éclairées que le couvent fait construire en ce moment.

Je pris congé de mes excellens hôtes les moines de Saint-Luc, pour continuer mon voyage vers Delphes, Salona ou l'antique Amphysse, Bodonitza et les Thermopyles.

La route de Bodonitza à la mer traverse un pays magnifique. Les vallées sont arrosées par des cours d'eau, et les pentes des montagnes offrent comme une délicieuse forêt où toutes les herbes et tous les arbres sont en fleurs, et où l'on respire tous les parfums du printemps. L'arbre de Judée avec ses bouquets de lilas y croît à l'égal des plus beaux arbres de nos climats; le genêt d'Espagne couvre tous les rochers de ses immenses buissons diaprés de fleurs jaunes, et s'entremêle aux sauges colossales et aux plantes les plus odorantes. En présence de cette variété de fleurs qui embaument l'air, on se croirait transporté dans le plus beau des vergers français, au mois de mai; mais ces vergers sont des forêts gracieusement jetées sur le penchant rapide de la montagne, et les cours d'eau qui les traversent serpentent et retombent partout en mille cascades. J'ai rarement vu un pays plus riche et plus pittoresque en même temps.

A mi-chemin vers le golfe de Lamia s'embranchent deux routes qui, de Bodonitza et des versans du Kallidrome, conduisent vers la Thessalie et vers la Locride. L'une à gauche, que je mentionnerai plus tard, mène au glorieux passage des Thermopyles; c'est par là que passèrent les croisés français qui, en 1205, arrivaient par la Thessalie et se rendirent maîtres de l'Attique et de l'île d'Eubée, et ceux qui, en 1210, accompagnaient l'empereur Henri, frère de Baudoin, dans sa marche de la vallée de Tempé sur Thèbes et la Béotie. L'autre chemin, à droite, mène à un lieu qui n'a de nom ni dans l'histoire ancienne ni dans l'histoire du moyen-âge, mais qui a aussi son avenir peut-être, et qui, dans les fastes pacifiques de nos nations modernes, pourra mériter d'être mentionné un jour parmi les élémens de richesse et d'amélioration d'un pays nouveau. Ce lieu, désigné sous le nom de Kainourio-Khorio, ou le nouveau village, est celui où vient d'être fondée une sucrerie de sucre de betterave. J'avais promis au fondateur de cet établissement tout français, M. Roberty, de m'y arrêter quelques jours à mon passage en Locride. Je laissai donc sur ma gauche la route qui mène aux Thermopyles de Léonidas, et m'acheminai vers la sucrerie française de sucre de betterave de Kainourio-Khorio.

Des dernières pentes de la chaîne du Kallidrome on voit se développer

devant soi une vaste plaine de près de deux lieues de profondeur jusqu'à la mer, et d'environ six lieues de longueur entre le Sperchius et le Boagrius, qui tous deux viennent se jeter dans le golfe de Lamia. Les eaux torrentueuses du Boagrius formaient dans cette saison un lit vaste, mais assez peu profond; je les passai à gué au-dessous de Thronium. Ces passages sont parfois assez dangereux en Grèce; les lits des torrens sont larges et encombrés de fragmens de rochers, leur cours est rapide, et si un cheval faisait une chute, il serait assez difficile de lutter contre la rapidité des flots au milieu de ces pointes aiguës de rochers. Quelquefois aussi, quand on n'a pas la tête ferme et qu'on ne prend pas le parti de fixer ses yeux sur la rive sans regarder l'eau, ce torrent qui coule rapidement vous laisse croire qu'au lieu de le couper vous êtes entraîné par lui; on est pris alors d'une espèce de vertige qui pourrait amener une chute dangereuse. C'est ainsi qu'un jour, dans les eaux de l'Alphée, près d'Olympie, un de mes guides perdit la tête, tomba de cheval, et ne fut sauvé que par un berger que j'avais eu la précaution de faire marcher avec nous dans l'eau pour indiquer le gué. Je tins bon contre le Boagrius, qui luttait pour m'entraîner, comme autrefois le fleuve Scamandre s'élançait pour engloutir Achille « en mugissant et soulevant ses flots couverts d'écume, de sang et de cadavres (1). » Le Boagrius n'entraînait que les débris des asphodèles, des lauriers-roses, et des autres plantes de la montagne, et je n'eus pas besoin du secours de Vulcain et de ses feux pour arriver à l'autre rive. De là, on aperçoit de loin, et sur le bord de la mer, une longue ligne de murs blancs avec des toits en tuile rouge, et au milieu, hautes et puissantes comme des tours crénelées des temps féodaux, les cheminées de la sucrerie de Kainourio. Ce fut comme un phare qui me montrait ma route. Je me mis au galop dans cette belle plaine, et au bout d'une heure au plus j'arrivai parmi des compatriotes, dans la sucrerie de betterave de Kainourio-Khorio.

M. Roberty me fit le plus cordial accueil, et me montra tout son établissement en détail. Cette vaste entreprise doit son origine à une société d'actionnaires parisiens auxquels sont venus depuis s'ajouter des actionnaires grecs et moldaves. Le gouvernement grec a concédé à cette société pour vingt ans, moyennant 7,000 francs de loyer annuel, huit cents hectares de terre dans cette belle plaine de la Locride. Là, tout en face du canal de Trikeri, dans une situation aussi belle que bien appropriée au commerce, non loin de la baie de Palœo-Chori, où peuvent s'arrêter les bâtimens arrivant d'Asie par le canal d'Eubée, près de la chaîne du Knémis, qui forme un rempart contre les vents et porte de vastes forêts, près aussi de la riche plaine du Sperchius, qui ouvre une route facile vers la Thessalie, on a choisi à cent pas de la mer l'emplacement où devait être bâtie la future manufacture. La première pierre de l'usine avait été posée le 24 décembre 1840, et, grace à l'activité extrême mise dans les travaux, ces bâtimens étaient presque

(1) *Iliade*, chant XXI, vers 324.

complètement terminés au moment où j'y arrivai, le 1er mai 1841, et les machines étaient déjà presque toutes placées et prêtes à fonctionner. Il y avait d'énormes obstacles à vaincre pour fonder un semblable établissement, mais M. Roberty est doué d'une rare activité et d'une grande persévérance, et il est enfin parvenu à triompher des difficultés que lui opposaient les hommes et les choses. Tout était à créer à la fois dans un pays si neuf. Quelques ouvriers français se multiplièrent pour guider et former les ouvriers grecs, avant même de comprendre leur langue. Les rochers du Knémis et les ruines de Thronium fournirent la pierre; les forêts de Palœo-Chori et de Bodonitza donnèrent le bois de construction. Les tuiles furent confectionnées sur les lieux, ainsi que les planches et les poutres. Des maçons albanais arrivèrent en bandes de la Turquie, et en quatre mois les bâtimens de la manufacture et deux lignes de bâtimens placés des deux côtés pour le logement des maîtres et ouvriers s'élevèrent comme par enchantement. On me donna une de ces chambres dans l'aile située en vue de la mer, et je m'y trouvai aussi commodément logé que je l'aurais été en France. On m'avait dit à Athènes que je ne trouverais rien encore de commencé, et qu'il n'y aurait pas même de chambre pour me loger; cependant je trouvais deux lignes de vingt chambres chacune entre deux jardins, des bâtimens élevés et couverts, aussi étendus que ceux d'une des plus vastes exploitations de nos domaines normands. Les communications sont encore très difficiles entre les provinces grecques. De Livadia à Kainourio, il faut franchir le Parnasse et le Knémis, semés de rochers et de précipices, et tout voyage à travers ces montagnes est non-seulement fatigant, mais souvent dangereux. Il n'est donc pas étonnant, même sans parler de l'envie que l'on porte en général à tout grand établissement naissant, qu'on ait nié l'existence de ce que je voyais alors debout devant moi. M. Roberty et moi, nous parcourûmes à cheval les terres concédées à la manufacture, et là m'apparurent d'autres obstacles dont une grande énergie peut seule triompher. A peu de distance de la manufacture est un marais formé par les cours d'eau qui descendent du Knémis à la mer, et, faute de pente suffisante, se perdent dans les prairies. Le vent qui sort de la gorge de Thronium et passe sur ce marais s'imprègne à la chute du jour d'exhalaisons dangereuses. Il est facile sans doute d'assainir ce marais en pratiquant des saignées à la prairie et en faisant couler les eaux jusqu'à la mer, qui est voisine; mais, pour avoir négligé cet assainissement, on s'est exposé à une épidémie qui a moissonné beaucoup de monde, et il a fallu l'énergie de M. Roberty pour résister à ces nouveaux fléaux et pour s'occuper, quoique malade, du prompt assainissement de ces lieux, assainissement assuré aujourd'hui. Des terres avaient été concédées par le gouvernement; mais, par suite de l'organisation défectueuse d'une société politique aussi nouvelle que l'est la nation grecque, les terres étaient souvent possédées ou cultivées par un premier occupant. Une juste mesure de conciliation et de fermeté de la part de M. Roberty, soutenu de l'appui bienveillant des autorités locales, n'a pas tardé à aplanir les voies vers le bien. Les gens du pays ont d'ailleurs compris tous les

avantages que devait apporter à leur agriculture l'existence d'un établissement considérable bien dirigé et occupé par des ouvriers français, qui, s'ils travaillent beaucoup, aiment aussi à bien vivre et dépensent largement. Déjà un peu de mieux se fait sentir dans les environs, et on remarque une grande différence entre les habitations grecques du village voisin et celles des villages plus éloignés. Les chambres sont plus propres et mieux aérées; l'usage des chaises, des tables, des matelas, inconnus à quelques lieues de là, s'y répand de jour en jour. La nourriture y est plus saine et plus abondante. Si cet établissement prospère, ce bien-être s'étendra rapidement à toutes les maisons, car ce pays est merveilleusement situé pour y appeler les étrangers. Tous les versans inférieurs du Knémis sont couverts de forêts, et des sources d'eau minérale qui jaillissent du pied des rochers, près de Palœo-Chori, permettent d'y établir des bains d'eau thermale. Un bateau à vapeur qui irait de là à Porto-Raphti, à cinq lieues d'Athènes, en passant sous le pont un peu élevé de l'Euripe, à Chalcis, transformerait complètement ces riches campagnes de la Locride, et, en peu d'années, elles pourraient être couvertes de petites maisons d'été. J'ai rencontré là des sites charmans. Ces améliorations réagiraient bien vite sur une population aussi active et aussi intelligente que la population grecque. J'ai vu moi-même qu'au moment de mon arrivée l'esprit de jalousie avait déjà disparu pour faire place à l'esprit d'union. J'en eus une preuve frappante à l'occasion d'une fête curieuse à laquelle j'assistai le lendemain dimanche 2 mai. M. Roberty avait annoncé que, pour célébrer l'anniversaire de la Saint-Philippe, il invitait ce jour-là tous les employés de sa manufacture, maîtres et ouvriers, Français, Italiens, Allemands, Anglais, Grecs, Albanais et Bulgares, à une partie de campagne dans une belle forêt située au-delà de Thronium. Je fus invité aussi et fus charmé de cette occasion qui s'offrait à moi de satisfaire amplement ma curiosité.

Nous partîmes tous à pied, au nombre de plus de soixante. Nous traversâmes le Boagrius, ou Platania, à l'aide d'arbres morts jetés sur les rochers du torrent, et nous remontâmes son cours en laissant Thronium à notre gauche. Plusieurs fois nous eûmes à traverser au milieu des bois la Platania et ses affluens à l'aide de ponts improvisés. Ces torrens au cours si incertain sont un des grands obstacles qui empêchent les voyages à pied en Grèce, comme tout le monde peut les faire en Suisse; il faut des chevaux pour traverser sans cesse les torrens et les bords des *valtos*, ou terres marécageuses. Nous continuâmes à cheminer à travers des bosquets remplis de fort beaux arbres, jusqu'au pied de la montagne de Basilissa, qui sépare cette vallée de la belle et vaste vallée de Livadie. Pouqueville a cru à tort que la montagne appelée Basilissa était placée dans les Thermopyles même, et qu'elle devait ce nom au souvenir de l'invasion armée du grand roi. La Basilissa est fort en avant des Thermopyles et très éloignée de la route qu'a suivie l'armée persane. Nous nous arrêtâmes enfin dans une situation charmante, que nous indiqua un berger, près d'un village qui a conservé, dans son nom de Komnina, le souvenir de la domination des Comnène. Une source d'eau excellente

jaillissait de terre, et, à peine née, elle allait, à quelques pas de là, confondre ses eaux avec celles d'un torrent, qui se repliaient autour d'un tertre frais et en faisaient comme une petite île de verdure. De beaux arbres aux formes les plus pittoresques ombrageaient de toutes parts cette pelouse. En peu d'instans un campement fut dressé. Les branches feuillues tombèrent sous les yatagans et les haches. Nous avions été accompagnés dans notre marche de deux pavillons, le pavillon français et le pavillon grec, qu'un Français et un Grec faisaient flotter au-dessus de nos têtes. Arrivés à notre station, ils s'élancèrent au plus haut d'un grand chêne, et sur la plus belle branche ils les déployèrent gracieusement. On s'occupait pendant ce temps des préparatifs du repas, et, en vérité, je crus assister à un repas homérique. Des moutons composaient le fond de ce dîner de campagne. Pendant que quelques pallikares, habitués à des festins de montagne, faisaient tomber des arbres pour alimenter le feu, préparaient les fourches de bois à planter dans la terre pour y poser des branches taillées en broche, leurs compagnons saisissaient les moutons amenés vivans, les égorgeaient près des eaux du torrent, les attachaient à un arbre, les dépouillaient en un instant de la peau, comme le faune dont on voit la statue au musée de Naples, nettoyaient leurs entrailles, et frottaient les moutons de graisse et de sel. Ainsi préparés, les moutons étaient embrochés dans un long pieu que tournait un pallikare devant un énorme feu qui flamboyait en plein air, tandis qu'un autre les frottait avec la graisse appliquée à une longue branche de myrte. Les entrailles enveloppées autour d'une baguette de fusil et bien nettoyées et épicées sont braisées plus promptement et forment un mets véritablement excellent appelé *koukouretze*. Il faut environ une heure pour cuire le mouton entier, et plusieurs moutons rôtissaient à la fois sur les trois côtés de chacun des grands feux qu'on venait d'allumer. Un Européen s'imaginerait que, cuit si tôt après être tué, un mouton doit faire un fort mauvais mets et que la chair doit être dure; il n'en est rien, et ce mouton, préparé ainsi à la manière homérique, est tendre et succulent.

La table est tout aussi champêtre que le repas. On abat un énorme amas de feuillage, que dans ces lieux frais et inhabités n'a jamais souillés la poussière. On en fait une sorte de lit de deux ou trois pieds de hauteur, et ce lit de feuillage c'est la table; chacun s'assied à l'entour sur un autre lit de feuillage recouvert de sa talaganis. Des oignons verts, des œufs durs et du pain sont placés devant chacun des assistans; puis un pallikare saisit le mouton, et de son yatagan sépare les membres et les jette sur la table de feuillage. La tzitza de bois circule à la ronde pour humecter ce repas avec d'excellent vin d'Eubée.

Autour de cette table rustique étaient assis des hommes de toute nation, Grecs, Turcs et Francs; c'était un mélange curieux de toutes les langues et de toutes les races, et les notables du village voisin étaient venus se joindre en amis à notre fête. Les Grecs pauvres sont peu habitués à sortir de leur vie régulière d'abstinence; ils ne peuvent jamais, ainsi que nos ouvriers, compter sur un travail extraordinaire pour compenser une dépense extraor-

dinaire qu'ils auraient faite; ils sont donc toujours fort réservés dans leurs plaisirs. Les Albanais sont plus insoucians de l'avenir et plus expansifs, plus bruyans aussi dans leurs momens de gaieté. Nous fîmes chanter des chansons françaises, grecques, albanaises et bulgares. Un jeune garçon albanais de treize à quatorze ans, à la voix de fausset extrêmement élevée et qu'il forçait de son mieux, entonna la chanson albanaise, tandis que ses compatriotes, assis en cercle autour de lui, répétaient le refrain en chœur. Les airs bulgares sont plus vifs et plus saccadés que les airs grecs; les airs grecs sont toujours dits, par les beaux chanteurs, avec un accent nasillard qui en détruit outrageusement la mélodie. Cinq ou six de ces airs auraient mérité d'être recueillis; c'est une mélodie simple et sans accord parfait, mais parfois une idée musicale assez gracieuse s'y fait jour. Après les chants on porta les toasts, celui du roi de France pour la fête duquel nous étions tous réunis, et celui du roi de Grèce sur le territoire duquel était venue s'implanter cette nouvelle colonie industrielle, et de nombreux polychronia firent retentir les bois. Aux chants succédèrent les danses de toute espèce. Les Bulgares, qui vivent presque toute l'année dans la plus grande abstinence, se livraient avec bonheur aux plaisirs d'une fête si nouvelle pour eux, et formaient des rondes fort animées. La danse des Grecs ne manque pas d'une certaine grace, mais elle est lente et froide, et les beaux danseurs se balancent beaucoup trop. La ronde des Turcs est beaucoup moins gracieuse, mais plus vive et plus gaie, et on y retrouve fréquemment les germes de la mazourque des Hongrois, leurs compatriotes antiques, et parfois de la valse allemande. La danse terminée, on se livra à l'exercice du tir; un prix fut promis au meilleur tireur, et ce fut un ancien klephte qui le remporta avec sa longue carabine. Son adresse a dû être fatale à plus d'un Turc dans les désordres de sa vie klephtique; c'est aujourd'hui un garde-chasse habile et régulier.

Tout se passa dans l'ordre le plus parfait et la meilleure harmonie, et il n'y eut pas une parole, pas un geste blessant pour aucun des convives. Nous nous étions assurés des montures pour le retour; une musique improvisée, cors-de-chasse, clarinettes, flûtes de France, guitares grecques et tambours turcs, nous précédait avec les deux bannières déployées de France et de Grèce. Tous à cheval, nous fîmes une halte sur les ruines de l'homérique cité de Thronium, qui peut se relever à Kainourio-Khorio, et nous rentrâmes sans encombre, fort satisfaits d'une fête qu'on eût cru impossible en Grèce dix ans auparavant.

BUCHON.

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE.

ARRIVÉE A ROME.

Novembre 1823.

Enfin je suis dans la ville éternelle, et j'ai déjà eu l'occasion de vérifier une partie de la prédiction d'Horace, qui assurait que les vils troupeaux paîtraient sur les ruines des grands empires de l'Asie, quand on verrait encore briller les murs du Capitole. J'ai vu en effet le Capitole moderne assis sur les fondemens vraiment cyclopéens du Tabularium, ruines de l'ensemble des édifices qui couvraient le mont Capitolin. Mais par un concours de circonstances qui, d'une part, donnent quelque poids à la prophétie du poète, et qui cependant confondent l'orgueil humain, entre le Capitole et le Colysée, sur ce forum si célèbre, naguère encore les troupeaux vivaient en paix. Je ne pourrai jamais réussir à vous rendre l'impression compliquée d'étonnement, de tristesse et d'admiration qu'a éveillée en moi cette imposante portion du cadavre de Rome antique. Ces colonnes solitaires, noircies par le feu des incendies et ravagées par le temps, ces restes de temple dont l'œil ne peut saisir les rapports réciproques, ces arbres plantés en ordre sur ce terrain inégal; d'un côté des églises modernes qui ne suivent point d'alignement fixe; de l'autre les débris immenses des palais des Césars, sur lesquels sont établis les jardins Farnèse, dont les terrasses et les bâtimens couvrent déjà de leurs ruines les

ruines sur lesquelles ils reposent; un certain désordre dans cette place publique, qui résulte à la fois et de l'incurie des magistrats et des inconcevables attérissemens sous lesquels Rome est comme ensevelie; tout cela tourmente l'œil, fatigue l'esprit, et jette l'ame dans une tristesse sombre comme les objets qui la font naître, grande comme les souvenirs qu'ils réveillent.

Arrivé d'hier, j'ai voulu voir aujourd'hui ce *forum romanum* pour acquérir la certitude que je suis à Rome, tant ce que j'ai vu en entrant dans cette ville m'avait éloigné de cette idée. Au moment même où je vous écris, je doute encore si je suis dans ses murs, et ce que vous venez de lire est comme le récit d'un songe extraordinaire dont j'aurais vivement conservé la mémoire. Ce spectacle a même laissé une trace si forte dans mon imagination, que j'ai oublié l'ordre de mes récits, et qu'involontairement je vous ai transporté dans Rome antique sans penser que, par mes lettres, vous n'êtes encore qu'à Terni. Pardonnez-moi donc cette transposition si naturelle, et reprenons le récit de mon voyage.

Si les habitans d'un pays sont flattés des condescendances que l'on a quelquefois pour leurs usages, souvent aussi ils prennent une idée favorable des voyageurs qui, respectant ceux de leur propre patrie, acceptent tranquillement un malaise passager plutôt que de faire une chose qui ne leur convient pas. Dès que nous fûmes hors de Terni, j'eus l'occasion de reconnaître la vérité de ce que j'avance. L'ecclésiastique, le Transteverin et le jeune Romain qui m'accompagnaient,me remercièrent de ce que je n'avais pas voulu troubler leur sommeil pour faciliter le mien, et firent gaiement l'éloge du caractère des Français, qui savent *coucher sur la dure* au besoin. Le Transteverin en particulier, loin de me montrer de l'humeur de ce que j'avais fait, il est vrai, sans aucun sentiment de fierté, me saisit la main et me dit : — Soyez tranquille, je vous ferai bien donner un lit ce soir à Civita-Castellana. Cette petite aventure augmenta l'intimité qui s'était déjà établie entre nous la veille, et ne contribua pas peu à me rendre agréable une route que, dans mon impatience de voir Rome, je commençais à trouver un peu longue.

Nous traversâmes Narni sans nous arrêter. En sortant de cette ville, on laisse les Apennins sur la gauche, vers la partie qui mène dans les Abruzzes, et l'on s'engage dans un chemin taillé en corniche qui suit les sinuosités de la Neva, que l'on voit couler au fond d'une vallée solitaire et boisée. Ce lieu m'a rappelé tout-à-fait la route percée au milieu des montagnes du Cantal, qui conduit de la forêt du Liorent à Vic en Carladez. Ces analogies, fréquentes entre l'Italie et l'Auvergne, me frappent sans cesse, et l'on doit moins s'en étonner quand on réfléchit que ces deux contrées, ayant été également le foyer de volcans terribles, ont dû recevoir des modifications de formes extérieures à peu près semblables. Ce qui rend ces rapports géologiques si frappans, c'est l'analogie que l'on découvre encore dans la construction des habitations et même des églises. Il n'est pas jusqu'au caractère des hommes où l'on ne rencontre des traits de ressemblance qui, il faut le dire cependant,

sont accompagnés de différences qui n'en rendent que plus curieuse la comparaison continuelle que l'on est entraîné à faire. Lorsqu'on a dépassé la forêt de *Ponte Sanguinare,* on rentre dans un pays cultivé que l'on parcourt avec plaisir mais sans intérêt jusqu'à Otricoli, petit bourg situé sur une hauteur. A l'endroit le plus élevé de ce grand village, qui, à ce que pensent les antiquaires, faisait partie de l'ancienne ville d'Otriculum, on voit les ruines d'un château dont les fondations peuvent bien être celles de l'ancienne citadelle de cette ville. Les ruines assez apparentes, quoique couvertes de terre et de végétation, s'étendent à quelque distance dans la plaine et sur les bords du Tibre. De quelque côté que l'on tourne les yeux, les aspects de la campagne sont beaux, mais j'avais un plaisir singulier à diriger mes regards vers ce Tibre qui, dans cet endroit, fait un circuit gracieux et semble tourner sur lui-même pour aller vers Rome. Je suivais son cours autant que la vue peut s'étendre, et, dans mon imagination, je cherchais les intervalles de montagnes entre lesquelles ses eaux pouvaient trouver passage et me conduire ainsi vers cette Rome où toutes mes idées allaient aboutir; mais je ne pouvais aller plus loin que le mont *Soracte,* dont la cime majestueuse s'élève au-dessus de tout ce qui l'environne. De là je n'établissais plus que vaguement la direction de la grande ville, me rappelant que du haut de ses collines on voit le *Soracte,* puisque Horace a signalé l'approche de l'hiver par les neiges qu'il aperçoit sur son sommet. Pendant que je me livrais à ces réflexions, mes regards furent attirés par un phénomène qui, bien que fort commun, me cause toujours un étonnement nouveau. Le sol élevé sur lequel reposent les fondemens du vieux château d'Otricoli est en partie composé d'un amas immense de cailloux de rivière contenus par un ciment naturel aussi dur que la pierre. L'idée des révolutions, des bouleversemens de terrain que l'assemblage et la position de ces objets fait naître, met un certain trouble dans l'esprit auquel je ne puis me faire, et l'image de la destruction a quelque chose de moins fatigant pour moi que celle du désordre. En effet, j'éprouvai une espèce de repos intérieur en reportant mes yeux sur les ruines de l'ancienne Otriculum, qui est à un mille de distance du lieu où je me trouvais; on les voit dans la plaine auprès du Tibre, comme on distingue une tombe dont la terre, n'ayant pas encore repris le niveau du sol qui l'entoure, est cependant déjà couverte d'herbe. Le silence et le calme règnent autour de ce lieu qui n'est même pas touché par le soc du laboureur; l'insatiable antiquaire a seul pénétré sous les ruines de cette ville qui sans doute fut opulente, puisqu'on n'a pas dédaigné d'orner l'une des plus belles salles du Vatican des statues et des mosaïques somptueuses qu'on y a trouvées.

Sur la gauche on voit les montagnes de la Sabine, dont on distingue très bien la capitale, Magliano, située sur une assez grande élévation. Entre Otricoli et Borghetto, on quitte l'Ombrie, dont tout le territoire est si productif, pour entrer dans un pays où la culture devient plus rare et les traces de la volcanisation plus communes. Avant Borghetto, pauvre village malsain

et sans ressource, on traverse le Tibre sur un fort beau pont qui date du temps d'Auguste et qui a été restauré par le pape Sixte V. Vous devez concevoir, mon cher ami, l'espèce d'activité que donne à l'esprit et à la mémoire d'un homme tant soit peu instruit le passage d'un fleuve comme le Tibre, sur un pont construit à deux époques si éloignées et par des hommes tels que l'empereur et le pape que j'ai nommés. Je vous assure que je suis très disposé maintenant à pardonner les grandes phrases que font la plupart des voyageurs en Italie; j'éprouve si vivement moi-même le besoin d'exprimer, par des exclamations, les rapprochemens historiques qu'on est forcé d'y faire, les grands souvenirs qu'on y recueille, que je suis obligé de me tenir en bride pour vous épargner cet ennui.

Jusqu'à Civita-Castellana, où nous avons couché, je ne me rappelle rien qui ait fixé mon attention, soit qu'il ne se trouve rien de remarquable, en effet, soit que, préoccupé de Rome, je n'aie point porté une attention suffisante sur les objets que m'offrait la route. Mais en approchant de Civita-Castellana, qui occupe une hauteur, je n'ai pu m'empêcher d'admirer l'encaissement de la Triglia, les énormes rochers qui forment son lit, cette profusion de plantes de toute espèce qui contribuent à donner à la rivière une teinte obscure, un aspect terrible. Sur ce torrent on a jeté un pont dont les dimensions prodigieuses répondent à la hauteur et à la hardiesse des roches qu'il devait unir. Lorsqu'on est dessus et qu'on plonge ses regards dans le double abîme au fond duquel sa base repose, on ne sait si l'on est plus vivement ému de la vue du site extraordinaire qui se présente à vos regards, ou de l'incroyable hardiesse des hommes qui ont construit ce pont, plus haut, dit-on, que celui du Gard. Les villes d'Italie éprouvent le même sort que les statues des musées de l'Europe : les antiquaires les débaptisent de temps en temps. Civita-Castellana, où l'on croyait tellement avoir retrouvé l'emplacement de *Veies* que les habitans ont orné toutes les portes de leur ville de l'S. P. Q. V., voit aujourd'hui ses prétentions discutées; elle est à la veille d'être contrainte de substituer un F. au V. depuis qu'on a trouvé qu'elle occupe l'ancien territoire de *Fescenium*. Civita-Castellana, qui ne contient pas deux mille habitans, pourrait passer pour triste si un aspect de gravité antique ne dissimulait ce défaut. Outre une citadelle, qui couronne toujours bien une ville, on y trouve une place spacieuse assez régulière, où l'on a rassemblé des fragmens mutilés de statues de sénateurs et de dames romaines; une fontaine placée au centre anime un peu cet espace trop grand pour une ville qui compte un si petit nombre d'habitans. Il faut croire que les détails que les historiens ont donnés sur la ville de Veies sont bien incomplets, puisque l'on ne peut la reconnaître à sa position et à la nature des lieux qui l'entouraient. Certes, si la Veies antique eût été placée là où est Civita-Castellana, il me paraîtrait difficile que les historiens de la prise de cette ville, dont le siége a duré autant que celui de Troie, n'eussent pas eu l'occasion de dire un mot de l'énorme fossé de roches au fond duquel coule la Triglia, et qui entoure les trois quarts de la ville moderne où l'on a cru reconnaître Veies.

Cependant nous avons pris un repas et couché à Civita Castellana. Le Transteverin, fidèle à sa promesse, me fit donner une chambre et un lit séparés; je fus sensible à cette attention. Malheureusement les auberges de ce côté des états romains (j'en excepte toutefois celle de Terni) sont très mauvaises, et mes compagnons de voyage, qui faisaient cette observation auss bien que moi, tâchaient de distraire mon attention de ce défaut si commun dans leur pays, en la reportant sur le plaisir que j'aurais le lendemain en apercevant de loin le dôme de Saint-Pierre et en entrant à Rome. Enfin ce jour tant désiré est arrivé, et dès le matin nous nous sommes mis en route pour Nepi, abandonnant la *via Flaminia*, qui est devenue très mauvaise, pour atteindre la *via Cassia*, qui aboutit à la porte du Peuple. A mesure que l'on avance, il est facile de reconnaître que le terrain est rempli de débris volcaniques; la végétation devient rare, et de temps en temps on voit des buissons arides ou des chênes qui semblent indiquer les restes d'une antique forêt. La route est tracée sur un terrain inégal dont l'horizon, parfois assez étendu, ne permet cependant pas au voyageur de reconnaître s'il est dans un pays de plaine ou de montagne. On arrive à Baccano, village hideux qui fait naître les idées les plus sinistres. Une vingtaine de maisons dominées par une tour ancienne occupent une légère élévation placée au milieu d'une enceinte de montagnes où l'on croit reconnaître les parois déformées d'un ancien volcan. Rien n'est plus triste que la vue de ce grand amphithéâtre sans végétation et de ces maisons inhabitées qui semblent être le temple de la famine et de la peste. Aussi éprouve-t-on une joie vive quand on est près de dépasser le rebord de ce grand cratère. Arrivé au point le plus élevé, on découvre dans l'éloignement et avec peine la coupole de Saint-Pierre. C'est à moitié chemin de Baccano et de la Storta qu'est sur la gauche le lieu où l'on pense que fut située la ville de Veies. La singularité de cette campagne, jointe aux souvenirs curieux éveillés en moi par les renseignemens que je recevais, ont apporté dans mon esprit un vague qui pourra faire tort à ma mémoire, et, dans tout le cours de cette dernière journée, j'ai eu l'imagination remplie de l'idée des volcans, des villes antiques, des déserts et de Rome. Aux environs de la Storta commence l'*agro Romano, la campagne de Rome, le patrimoine de saint Pierre*. On ne peut se faire une idée des solitudes qui se présentent à la vue. Le terrain inégal, sans végétation, n'offre au voyageur que l'apparence d'une terre qui, comme une masse une fois liquide, et qui n'aurait point eu de niveau fixe, se serait tout à coup raffermie dans cet état de désordre. La route monte et descend toujours, tourne et retourne sans cesse; tantôt l'horizon s'étend, tout à coup il se resserre, et pas un arbre, pas une roche ne se présente pour vous faire juger de l'espace que vous avez parcouru. Nos landes sont un pays délicieux en comparaison de ce coin de terre, qui à la tristesse de ses aspects joint encore le défaut d'être pestilentiel une partie de l'année. J'avoue que ce fut avec plaisir que je me vis hors de ces *campagnes maudites* et que je reposai mes yeux sur le dôme de Saint-Pierre et la partie de Rome qui est à la gauche du monte Mario. Je vis sur la route

plusieurs antiquités; la plus remarquable est le tombeau qui passait autrefois pour celui de Néron, et que l'on dit être aujourd'hui celui de G. Vitius Marianus. Cet énorme cube, placé sur un piédestal en ruine, frappe par sa masse et sa simplicité. Plus loin on arrive près du Tibre, que l'on traverse sur le *ponte Mole* (*pons Milvius*), d'où Constantin eut la fameuse vision du Labarum, au moment où il livrait bataille à Maxence. J'avais désiré trop vivement le matin d'arriver à Rome pour que mes impressions eussent conservé leur fraîcheur. J'entrai dans le faubourg de cette ville comme j'aurais traversé Passy, et la vue de la porte et de la place du Peuple, de la grande aiguille qui la décore, des trois grandes rues divergentes qui viennent y aboutir, ne purent me tirer de l'insensibilité où j'étais tombé. Il faut dire aussi qu'à ce moment la présence dans la voiture d'un commis qui était chargé de nous mener à la douane détourna tout-à-fait mon attention de ce qui pouvait se présenter de curieux dans les rues. J'avais fait plomber ma malle à la frontière des états romains, et je pensai que la visite de quelques livres indispensables pour mon voyage serait bientôt faite. Arrivé à la douane, j'eus en une demi-heure un échantillon de Rome moderne. L'édifice de la douane est construit dans les ruines d'un temple dédié à Antonin-le-Pieux. Entre les onze colonnes corinthiennes de marbre blanc qui restent de ce monument, on a fait des croisées, on a bâti des salles, en sorte que le temple et la douane sont si bien confondus l'un avec l'autre que l'on ne sait ce que l'on voit. En entrant dans la cour, on aperçoit les énormes blocs de marbre, fragmens de la voûte de la *cella;* mais on ne peut rester long-temps à observer ces antiquités sans courir le risque d'être culbuté par les ballots que l'on roule de tous côtés. Malgré le désir assez naturel que j'avais de regarder attentivement ces colonnes, les premières de cette dimension que je visse, il fallut ouvrir mon paquet. A la vue des livres que j'avais eu soin de mettre en évidence, le commis frémit, comme s'il eût découvert vingt douzaines de ces stylets avec lesquels on termine les disputes à Rome. J'eus l'idée qu'il pensait que j'étais libraire, et, pour le dissuader, je lui fis voir que j'avais en tout neuf volumes, six de l'histoire de la peinture en Italie par Lanzi, un Virgile, un Dante et un Milton, bien feuilletés, assez sales même, ce qui ne devait pas lui laisser douter qu'ils ne fussent réservés à mon propre usage. Cependant on fit un paquet de ma bibliothèque de voyage, et l'on m'indiqua une heure pour venir assister à la visite le lendemain. En effet, le matin je suis retourné à la douane, où le commis *qui lit* a jugé que mes livres pouvaient être lus sans inconvénient. Cette formalité fut promptement remplie, mais il n'en fut pas de même de celle des enregistremens, signatures, contresignatures qu'il fallut faire mettre sur le papier avec lequel, au bout d'une heure et demie, on me rendit mes livres et le dépôt d'argent que j'avais été obligé de faire à la frontière.

Vous me connaissez, mon ami, vous savez que je me fais une loi de respecter celles des pays où je vais. C'est d'ailleurs une condition que doit s'im-

poser tout voyageur, que de supporter sans mot dire les usages établis dans les lieux où il se trouve, sauf à lui de se retirer s'ils blessent son honneur et sa conscience. Je ne vous rapporte donc point ce qui arrive à la douane de Rome comme un usage qui m'ait choqué, puisque je savais d'avance à quoi je m'exposais en portant des livres, mais je vous donne une idée de ces difficultés parce que je suis très curieux de comparer l'état d'ignorance du peuple romain avec les efforts que l'on fait pour l'y maintenir, et que j'ai l'intention de vous transmettre mes observations à ce sujet.

Mais revenons à la ville de Rome, de laquelle j'ai détourné votre attention précisément comme la mienne en a été distraite. Les abords, les rues, les habitations et les habitans de cette ville, ne répondent nullement, au premier aspect, à l'idée qu'on s'en fait de loin. Je vous dirai même qu'après avoir vu Florence, où le caractère de l'architecture a une unité qu'on pourrait quelquefois taxer de monotonie, les édifices de Rome présentent à l'œil une confusion de lignes, un amalgame de styles différens, qui la rendent difficile à comprendre et peu agréable à voir. A l'exception des ruines antiques, tout est très moderne. La rue du Cours, qui est fort longue, m'a paru étroite en beaucoup d'endroits, et la simplicité des palais dont l'architecture est pure disparaît en quelque sorte devant l'extravagance du luxe de ceux qui sont de mauvais goût. Les édifices qui méritent ce reproche sont très communs ici, et, sur l'énorme quantité d'églises qu'on y rencontre, on peut avancer hardiment que de douze il y en a neuf de mauvais goût. Tous ces agrémens de détail que l'on trouve ordinairement dans les grandes capitales manquent. A Rome, à peine si l'on peut distinguer la profession de ceux qui habitent les boutiques; excepté quelques marchands de gravures ou de mosaïques, on ne voit rien que le strict nécessaire, et tout le luxe consiste en laquais et en livrées. En tout l'aspect de l'intérieur de Rome est sévère comme la physionomie de ses habitans. J'étais tout triste d'avoir quitté Florence, et, après avoir jeté un coup d'œil général sur la partie basse de la ville, j'ai traversé la place d'Espagne et je suis monté à la Trinité-du-Mont. Arrivé jusqu'à l'académie française, j'ai rencontré des artistes mes compatriotes que je n'avais point vus depuis quinze ans. Après avoir satisfait au besoin de renouveler les témoignages d'une ancienne amitié, nous avons regardé la ville de Rome, qui, de cette terrasse, se découvre presque en entier. A droite je revis le *monte Mario*, près duquel je suis passé hier. Mes yeux furent attirés ensuite par le fort Saint-Ange, par le dôme de Saint-Pierre, qui s'élève au-dessus, et le Vatican, qui semble s'étendre dans la campagne; plus à gauche, on me fit remarquer le Capitole, la tour de Néron, près de laquelle est un grand pin qui se groupe admirablement avec cet édifice, et enfin, tout-à-fait à l'extrémité de ce demi-cercle, le Quirinal, sur lequel repose le palais imposant du pape. Malgré le soin que l'on prenait de me faire connaître tous les monumens, il y a, entre leur configuration moderne et leurs noms antiques, une discordance qui m'empêchait de croire à ce que je voyais. Je ne me sentais

pas encore à Rome et j'avais besoin de la parcourir pour m'assurer, par des témoignages plus directs, que j'étais en effet sur l'emplacement de la Rome de Romulus, des Scipions, des Césars. Je me fis donner quelques renseignemens pour me reconnaître dans les rues, et je partis seul pour trouver la Rome que je cherche.

C'est à ce moment que j'allai au Capitole. En route, je vis le palais de Venise, qui me fit penser à ceux de Florence. Je suivis une grande rue à l'extrémité de laquelle est l'escalier à bourrelet qui conduit au mont Capitolin, près d'une autre montée qui mène à une ancienne église (*Ara cœli*) bâtie sur l'emplacement du fameux temple de Jupiter-Capitolin. Arrivé sous les murs du Capitole, au sommet du mont, je descendis la pente opposée, et me trouvai bientôt près de l'arc de Septime-Sévère. C'est là que je m'arrêtai pour considérer les ruines de ce *Forum Romanum* qui m'inspirait tant de curiosité. J'ai ressenti précisément ce qu'on éprouve lorsqu'on va pour voir quelqu'un qui vous intéresse, et qu'à sa porte on apprend sa mort. Longtemps je suis resté immobile et sans idées, tant les émotions se heurtaient avec violence au dedans de moi-même; et lorsque je revins à moi, je ne pensai d'abord qu'au chaos d'incertitudes dans lequel il faudrait me plonger pour étudier avec fruit cet amas confus de monumens incomplets et qui appartiennent à tant de siècles différens. Au découragement que me donna ce premier coup d'œil, succéda cette envie de voir qui s'empare toujours de nous quand on arrive dans un lieu important. Je traversai donc le Forum, jetant négligemment un coup d'œil sur le temple d'Antonin et de Faustine; je vis l'arc de Titus, dont les ruines sont ensevelies sous un nouvel arc que l'on construit encore en ce moment. A gauche, mes regards furent attirés par les trois énormes tribunes de la basilique de Constantin, connue autrefois sous le nom de Temple de la Paix. Enfin je montai sur un terrain en esplanade où l'on suit le plan d'un temple de Vénus et de Rome, des ruines duquel on découvre parfaitement le Colysée. Au moment où j'aperçus cet édifice que je me proposais d'observer attentivement, une procession de gens de toute espèce, conduite par des capucins, détourna complètement mon attention de ma première idée, et involontairement je suivis le cortége, qui entra à pas lents sous le triple péristyle qui entoure l'enceinte intérieure de l'amphithéâtre bâti par Flavius Vespasien (72 avant J.-C.). Il semblait que tout conspirât pour me faire voir Rome sous le double aspect que présentent ses antiquités et ses mœurs modernes réunies. La cérémonie religieuse, qui se célébrait dans le Colysée même, ne permit pas que je me livrasse tout entier à ma curiosité, et je vis d'abord ce qui formait l'*arène*, dont le centre est marqué par une grande croix de bois, et la circonférence par quatorze petits autels répondant aux stations de Jésus-Christ montant au Calvaire. Une centaine de personnes suivant cinq ou six religieux s'étaient agenouillées près de la croix, et faisaient une prière. Je ne pus m'empêcher, à certains momens, de jeter un coup d'œil rapide sur les ruines de l'énorme édifice où se passait cette scène. A droite,

vers le midi, il ne reste plus que deux enceintes et leurs voûtes à demi rongées par les pluies; à gauche, la troisième et dernière paroi s'élève encore au-dessus des trois ressauts sur lesquels étaient les gradins qui, avec la terrasse du haut, pouvaient recevoir plus de cent mille spectateurs. Le soleil, déjà déclinant, éclairait la partie la plus élevée du monument, tandis que l'arène et le peuple qui y était rassemblé ne recevaient plus que le doux reflet de ce ciel d'azur de l'Italie. Il aurait fallu pour moi que tout fût terminé à ce moment, car ce spectacle était admirable; mais un capucin monta dans une chaire de bois, et nous fit un sermon sur la Vierge, qu'il prononça avec une dureté et une monotonie d'accent à faire fuir. J'attendis jusqu'à la fin, espérant toujours que quelque trait heureux me ramènerait aux grandes impressions que j'avais reçues dans les premiers momens, mais ce fut en vain. Le seul avantage qu'eut pour moi ce discours bizarre fut de me renouveler le souvenir d'un sermon sur le même sujet fait par un religieux du même ordre, dans la cathédrale de Florence. Le capucin toscan parlait avec une grace et une simplicité touchante; je me souviens qu'il engageait aussi ses auditeurs à mettre leur confiance dans la Vierge, et pour appuyer son exhortation et faire sentir qu'en implorant l'intercession de cette mère pleine de bonté, on s'adressait effectivement à Dieu même, il employa une image aussi vive que gracieuse : « Cette bonté, cette splendeur, disait-il, que vous adorez dans Marie, n'est que la splendeur, la bonté qu'elle reçoit de Dieu même; en aimant l'une, vous adorez l'autre; de même que, quand la lune verse sur vous sa lumière, vous savez qu'elle ne fait que réfléchir les rayons qu'elle reçoit du soleil. » Je me retirai de ce lieu, l'esprit agité de mille idées, de mille souvenirs variés qui ne me permettaient de mettre aucune suite dans mes réflexions. Je marchai machinalement, entraîné par le contour extérieur de ce théâtre, et je fus arrêté par l'arc de Constantin, au-delà duquel on voit se dessiner sur le ciel les voûtes à demi détruites de cette portion du palais des Césars. Lorsque je me trouvai à l'extrémité du grand diamètre de l'amphithéâtre, autant que ma vue pouvait s'étendre, je suivis de l'œil une grande rue à l'extrémité de laquelle est la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Cependant je continuai de parcourir l'autre demi-circonférence du Colysée, qui est la mieux conservée; c'est là que je pris une idée exacte de la masse et de la disposition de cet édifice. De ce côté, on voit les quatre étages dont les trois premiers présentent une suite d'arcs dont les piliers sont décorés de colonnes engagées, tandis que le dernier, percé seulement d'ouvertures carrées assez rares, n'a pour tout ornement que des pilastres et un entablement d'ordre composite qui couronne l'édifice. Le chemin d'où l'on voit cette partie du Colysée est très étroit et resserré entre un tertre et le monument même, ce qui, joint à l'heure où je m'y trouvais, rendait cette gorge sombre et vraiment sinistre. De temps à autre, je plongeais mes regards sous ces triples voûtes, le long de ces murs épais; je cherchais à retrouver l'ordre des escaliers dont la trace se suit avec peine, et est souvent tout-à-fait interrompue, la correspondance de ces corri-

dors voûtés où la foule impatiente s'agitait sans doute pour trouver la place qui était assignée à chacun. En étudiant avec une curiosité fatigante les détours de ce dédale immense, je fus tout à coup arraché à mes réflexions par le silence sépulcral qui régnait autour de moi. C'est alors que je crus entendre les rugissemens du peuple romain, la voix des bêtes féroces, et les accens plaintifs des combattans qui succombaient; alors seulement, en retrouvant les traces de tant de grandeur et de barbarie, j'acquis la conscience de mon séjour à Rome.

Quoique mon corps fût dispos, mon imagination était fatiguée, et je retournai chez moi sans faire attention à rien de ce que je rencontrais, me répétant de temps en temps : *Je suis à Rome.* Comme j'entrais dans la via des Condotti, qui aboutit à la place d'Espagne, je fis la rencontre d'un jeune Parisien qui m'avait brusquement quitté il y a trois mois à Florence pour voir Naples, où il n'est point encore allé. « Ah ! vous voilà donc enfin ! me dit-il en me sautant au cou; eh bien, comment trouvez-vous Rome ? Quelle admirable ville ! et les environs, qu'ils sont magnifiques ! J'arrive de Tivoli, où j'ai vu des figures d'hommes superbes; les femmes y sont charmantes; vous qui aimez tant la *Fornarina,* à chaque pas on y rencontre des créatures qui en rappellent le souvenir. Que faites-vous ce soir ? — Je vais me reposer. — Justement, nous irons ensemble au théâtre *Valle,* on donne *le Turc en Italie* pour la dernière fois. Je vous conduirai, et, dans le chemin, je vous ferai voir le Panthéon au clair de la lune. Éclairés ainsi, les monumens antiques sont cent fois plus majestueux; nous irons ensemble un soir au Colysée. » En disant rapidement ces paroles, il me fit rebrousser chemin, et après avoir parcouru la rue du Cours, nous arrivâmes à la place de la colonne Antonine. — Voyez-vous, me dit le jeune Parisien : *Jactis in altum molibus!* Regardez l'effet de la lune sur le sommet de la colonne ! Il ne faut pas vous attendre ici à une troupe de chanteurs bien merveilleux. Tamburini (la basse) est bon, mais le reste est ordinaire; au surplus, ajouta-t-il, c'est dans les maisons particulières de Rome que l'on jouit complètement du plaisir de la musique. Ici tout le monde l'aime, la sent et la cultive. — Pendant cette conversation, qui se prolongea encore, nous arrivâmes de détours en détours à la place du Panthéon *éclairée par la lune.* Il est fâcheux que cet édifice, si bien conservé et qui date des bons temps de l'architecture romaine, soit placé dans un enfoncement qui détruit une partie de son effet. Cependant je ne pus voir sans une vive impression ce beau portique corinthien servant d'entrée au temple, qui est rond et dont on voit déborder des deux côtés les flancs gigantesques. Mon attention fut surtout attirée par les énormes lettres de l'inscription qui est dans la frise. Leur forme est en creux, et l'on voit à l'instant qu'elles étaient de bronze, et que des barbares de je ne sais quel siècle les ont arrachées.

Nous sommes entrés au théâtre *Valle,* dont la salle agréable ne mérite ni un éloge ni une critique en règle. Nous attendîmes en causant encore le commencement de l'opéra, et je profitai d'un moment de silence pour demander

à mon jeune compagnon sur quoi il avait particulièrement dirigé ses études depuis que nous nous étions quittés. — Sur *les mœurs*, me répondit-il sans hésiter, parce que je ne puis rester assez long-temps en Italie pour me livrer à d'autres recherches. Eh! ajouta-t-il, j'ai oublié de vous dire que je pars dans huit jours pour retourner en France. Hélas, oui, *dulcia linquimus arva*, et vous, fortuné Tytire, vous restez dans cette belle, dans cette admirable Italie. Que j'envie votre sort! — L'ouverture se fit entendre, et mon jeune Parisien, qui, je crois, préfère la musique à tous les autres arts, écouta attentivement. Pour moi, j'avais eu tant d'idées et d'impressions différentes dans la journée, que je me blottis dans mon coin pour jouir du charmant opéra du *Turc*. En effet, cette musique a rafraîchi mon imagination fatiguée, comme un bain rend la souplesse et le bien-être à nos membres après un long voyage. Jamais je n'ai eu autant de plaisir à entendre cet ouvrage de Rossini, qui me paraît être l'Arioste des musiciens.

DELÉCLUZE.

STANCES.

Maintenant, — dans la plaine ou bien dans la montagne,
Chêne ou sapin, un arbre est en train de pousser,
En France, en Amérique, en Turquie, en Espagne;
Un arbre sous lequel un jour je puis passer.

Maintenant, — sur le seuil d'une pauvre chaumière,
Une femme, du pied agitant un berceau,
Sans se douter qu'elle est la parque filandière,
Allonge entre ses doigts l'étoupe d'un fuseau.

Maintenant, — loin du ciel à la splendeur divine,
Comme une taupe aveugle, en son étroit couloir,
Pour arracher le fer au ventre de la mine,
Sous le sol des vivans plonge un travailleur noir.

Maintenant, — dans un coin du monde que j'ignore,
Il existe une place où le gazon fleurit,
Où le soleil joyeux boit les pleurs de l'aurore,
Où l'abeille bourdonne, où l'oiseau jase et rit.

Cet arbre qui soutient tant de nids sur ses branches,
Cet arbre épais et vert, frais et riant à l'œil,

Dans son tronc renversé l'on taillera les planches,
Les planches dont un jour l'on fera mon cercueil.

Cette étoupe qu'on file, et qui, tissée en toile
Donne un aile au vaisseau dans le port engourdi,
A l'orgie une nappe, à la pudeur un voile,
Linceul, revêtira mon cadavre verdi.

Ce fer que le mineur cherche au fond de la terre,
Aux brumeuses clartés de son pâle fanal,
Hélas! le forgeron quelque jour en doit faire
Le clou qui fermera le couvercle fatal.

A cette même place, où mille fois peut-être
J'allai m'asseoir le cœur plein de rêves charmans,
S'entr'ouvrira le gouffre où je dois disparaître,
Pour descendre au séjour des épouvantemens.

THÉOPHILE GAUTIER.

BULLETIN.

On se tromperait fort si l'on s'imaginait qu'il n'y a dans la chambre des pairs que soixante-sept personnes qui répugnent au droit de visite. Il y a dans la pairie un sentiment général de répulsion contre les traités de 1831 et 1833, et cependant la pairie n'a pas accepté l'amendement si circonspect qui lui avait été proposé sur ce point. A quoi faut-il attribuer ce résultat?

La chambre des pairs, à laquelle on ne refusera certainement pas l'intelligence des grandes questions politiques, est sans doute animée du désir fort légitime d'accroître son autorité morale dans le pays, et de peser d'un poids plus réel dans les débats parlementaires. Toutefois, il est une considération devant laquelle nous la verrons presque toujours s'arrêter, c'est la crainte d'embarrasser la marche du gouvernement, de contrarier la pensée de la couronne. La pairie se trouverait plus de courage s'il s'agissait de ne pas céder à un entraînement démocratique, et d'ailleurs cette résistance serait à ses yeux l'accomplissement d'un des principaux devoirs pour lesquels elle est instituée. Mais l'idée de se mettre en opposition, sur un point essentiel, avec la politique du gouvernement l'effraie. Quand on lui dit qu'en dehors de cette politique, il n'y a que des écueils, qu'en ne l'adoptant pas, elle prendrait sur elle une responsabilité grave, elle est plutôt disposée à faire le sacrifice de ses convictions particulières qu'à persévérer dans le dessein de les exprimer. La chambre des pairs n'a pas encore l'ambition, l'égoïsme d'un corps politique, ou peut-être pense-t-elle que son intérêt le plus vrai est de ne se séparer du gouvernement que dans des occasions fort rares.

Quoi qu'il en soit, il est certain que pour peu que le ministère eût abandonné la chambre à ses propres inspirations, elle eût adopté une phrase additionnelle sur les traités de 1831 et 1833. Des hommes modérés, justement honorés dans la chambre, M. le comte de Tascher, M. de Ségur-Lamoignon,

M. le duc de Noailles, s'étaient faits les défenseurs de l'amendement proposé. Tout avait été dit avec mesure : on se rappelait que, l'année précédente, de graves jurisconsultes, comme MM. Portalis, Laplagne-Barris, Persil, avaient condamné le principe sur lequel sont basées les conventions; il était donc présumable que l'amendement aurait en sa faveur une majorité, si les choses suivaient leur cours naturel.

Mais le ministère attachait la plus haute importance au rejet de la phrase. Son calcul a été d'obtenir le plus qu'il pourrait. Il ne s'est pas arrêté devant la contradiction de combattre devant la chambre des pairs ce qu'il serait obligé d'accepter dans la chambre des députés. Il a sacrifié la logique à son intérêt. Puisqu'en se donnant du mouvement, en réclamant la présence de tous les pairs sur lesquels il croyait pouvoir compter, en insistant sans ménagement sur les conséquences fâcheuses qu'aurait l'adoption de la phrase proposée, le ministère pouvait espérer de la faire rejeter, il n'a pas voulu se priver de ce qui est un grand avantage à ses yeux. C'est déjà beaucoup, selon lui, de pouvoir se prévaloir du vote de la chambre des pairs, de montrer que sur une question si retentissante, l'accord des deux chambres n'existe pas. Il pense que sa situation vis-à-vis de l'Angleterre en sera meilleure.

Pour arriver à son but, le ministère n'a rien épargné, et il ne s'est pas fait faute de pousser les choses à l'extrême. M. le ministre des affaires étrangères a dédaigné les aspects théoriques et historiques du sujet pour se placer, comme il l'a dit, dans les faits, dans l'état actuel de la question. Or ces faits, cet état actuel de la question, ne sont pas autre chose que le véritable danger qu'il y aurait, selon M. Guizot, à vouloir ouvrir aujourd'hui des négociations avec l'Angleterre. M. le ministre des affaires étrangères a repoussé avec beaucoup d'énergie le reproche qui lui avait été adressé de vouloir faire jouer le mobile de la peur : il a sans doute trop de tact et d'habileté pour jeter en avant un pareil moyen d'une façon grossière; toutefois ne présenter au pays que l'alternative de la faiblesse et de la folie, quand il s'agit de savoir si l'on ouvrira des négociations, n'est-ce pas aller trop loin, tant sous le rapport de la susceptibilité nationale que de la réserve diplomatique? Pour parler ainsi, il faut être bien convaincu que le cabinet anglais répondrait à la première ouverture sur les traités de 1831 et 1833 d'une façon tout-à-fait discourtoise, et qu'alors la dignité de la France nécessiterait une rupture. Nous ne nous expliquons pas, nous l'avouons, comment les choses auraient pu venir là entre les deux gouvernemens. Comment! l'Angleterre ne nous permettrait pas d'entamer avec elle une négociation, elle nous refuserait, pour ainsi parler, la conversation diplomatique sur les meilleurs moyens à prendre pour abolir la traite! Et dans quelles circonstances? Après avoir elle-même conclu un traité avec les États-Unis, où elle cherche à arriver à la suppression de l'esclavage sans qu'il soit fait la moindre mention du droit de visite.

Il est un argument dont le mérite appartient à M. le duc de Noailles, et qui nous semble décisif dans la question. M. de Noailles a parlé avant M. Guizot, et nous regrettons qu'un autre orateur ne se soit pas emparé de cette partie de son argumentation pour répondre aux appréhensions exagérées du cabinet. Le traité de 1831 dit expressément dans son article 9 : « Les hautes parties contractantes au présent traité sont d'accord pour inviter les autres puissances maritimes à y accéder... » On avait stipulé cet article parce qu'on pensait que, s'il y avait un seul pavillon exempt du droit de visite, la traite pourrait se faire sous ce pavillon, et le but du traité ne pourrait être atteint. Pour être efficace, le droit de visite devait être universel. On comprend ce système, il est rigoureux et conséquent. Mais ne voilà-t-il pas que l'Angleterre, l'an dernier, conclut avec les États-Unis un traité où elle consacre une exception en leur faveur, où elle les autorise à rester en dehors des principes nouveaux dont l'application devait cependant être universelle, où enfin elle consent que le pavillon américain soit exempt du droit de visite. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que l'Angleterre a violé autant qu'il était en elle l'article 9 du traité de 1831? Par cet article, elle s'était obligée à inviter les autres puissances maritimes à accéder au traité, et elle consent une exception expresse en faveur des Américains. Elle a donc manqué à la fois à l'esprit et à la lettre du traité conclu avec nous. Nous sommes donc fondés à représenter à l'Angleterre, par voie de négociations, que, par son fait, un des buts stipulés par le traité de 1831 n'est plus atteint, et dès-lors nous pouvons avec toute justice réclamer quelques changemens dans les conventions existantes. Cet argument est aussi simple que péremptoire. Il n'a rien de sophistique, ce n'est pas là une chicane indigne d'un grand pays, une subtilité créée pour le besoin de la cause, car c'est l'Angleterre elle-même qui, par sa conduite, nous autorise à modifier les concessions que nous avons faites.

M. le duc de Broglie a occupé long-temps la tribune, et avec autorité. Dans cette circonstance, il réunissait deux caractères; il avait à présenter à la chambre le résumé de la discussion comme rapporteur, il voulait ensuite défendre les conventions de 1831 et 1833, à la rédaction desquelles il a pris une si grande part. C'est avec une sorte d'orgueil que M. de Broglie a revendiqué cette responsabilité, nous pourrions dire cette paternité. Trois argumens prédominent surtout dans le discours de l'honorable pair. Il a dit que sous la restauration le droit de visite existait en fait, et que le gouvernement de 1830 a le mérite d'avoir régularisé la situation; puis il a défendu le droit de visite en lui-même; enfin, il a révoqué en doute le mérite des mesures adoptées par les Américains, et la valeur intrinsèque du traité Ashburton. Quant à cette dernière considération, il faut attendre, comme a dit M. le duc de Broglie, les discussions qui vont s'ouvrir dans le parlement britannique pour savoir si les Anglais entendent le traité comme le président des États-Unis. Sur la défense des principes mêmes des traités de 1831 et 1833, M. le duc de Broglie ne nous a pas paru porter dans cette matière sa supériorité

ordinaire de jurisconsulte. Ce n'est pas une fiction que le principe qui fait d'un bâtiment français une portion du territoire français; c'est une assimilation puisée dans la nature des choses, et qui ne peut être méconnue sans tomber dans les inconvéniens que nous reconnaissons aujourd'hui. Quand, en 1831 et en 1833, M. le duc de Broglie formula à peu près à lui seul la législation nouvelle contenue dans les traités, il était sous l'empire des préoccupations les plus honorables, mais les plus fortes; il voulait absolument, comme il l'a dit lui-même, concilier deux principes contradictoires. Faut-il s'étonner si, dans cette tâche laborieuse, la vérité a pu parfois échapper à son esprit, à ses efforts pour combiner des choses qui se repoussent?

Montrer la restauration comme ayant pratiqué de fait le droit de visite, n'est-ce pas se servir d'un argument à deux tranchans qu'on peut retourner contre ceux qui l'emploient? Si la restauration a subi le droit de visite vis-à-vis de l'Angleterre, c'est qu'apparemment elle ne se sentait pas la force nécessaire pour résister aux prétentions envahissantes de la marine anglaise; mais au moins elle a toujours refusé avec constance de consacrer le fait qu'elle ne pouvait empêcher: sa diplomatie a noblement défendu la liberté des mers, elle maintenait les *choses en état*, elle ne se laissait aller à aucune concession imprudente. N'étions-nous pas, en 1830, dans des circonstances au moins aussi favorables que celles où se trouvaient MM. de Richelieu et Châteaubriand pour résister aux vives instances de l'Angleterre?

Nous craignons que M. de Broglie n'ait exagéré l'empire des nécessités politiques sous lesquelles nous agissions alors; telle était du moins l'impression de lord Brougham, qui assistait à la séance où a parlé l'honorable duc. Lord Brougham ne croit pas qu'à cette époque l'Angleterre ait mis son amitié au prix du droit de visite; il est plus vrai de dire qu'on a cédé alors à un entraînement sincère pour la cause sacrée de la liberté humaine; on n'a vu qu'une chose quand il fallait toujours en voir deux; on a oublié la nationalité pour la philantropie, et voilà comment, il faut le dire, on est tombé dans une faute qu'avait évitée la restauration, à laquelle on ne doit pas injustement ravir les mérites qui lui appartiennent.

Nous avons dit tout à l'heure comment il se fait qu'il y ait dans la chambre des pairs une majorité contre le droit de visite, et comment néanmoins l'amendement proposé n'a réuni que 67 voix. Le résultat ne doit donc pas donner le change sur l'opinion véritable de la pairie. Il eût été préférable assurément, pour l'autorité même de l'institution, que la majorité ne subordonnât pas ses convictions aux convenances du cabinet; il est d'ailleurs certaines circonstances où résister c'est servir, et nous croyons qu'une manifestation de la pairie n'eût pas donné une médiocre force au gouvernement vis-à-vis de l'Angleterre. Quoi qu'il en soit, il est bon que tout le monde sache que la chambre des pairs n'est pas en désaccord avec le sentiment national. Le ministère ne l'ignore pas, car M. Guizot à la tribune s'est adressé à ceux qui désirent arriver à une modification des traités, et dans l'intérêt du but qu'ils

veulent atteindre, il les a conjurés de maintenir la question aux mains seules des deux gouvernemens, et d'empêcher qu'elle ne devienne une question publique, passionnée, entre les deux pays. M. Guizot songerait donc plus tard à négocier ?

Dire aux uns que négocier aujourd'hui serait une faiblesse et une folie, aux autres qu'ils ne doivent rien faire qui puisse l'empêcher de négocier plus tard, c'est par un tel langage que M. le ministre des affaires étrangères a obtenu de la chambre des pairs le vote qu'il désirait. Sera-t-il aussi heureux à la chambre des députés par les mêmes moyens ? Ici la position est différente : la commission a pris les devans pour exprimer les sentimens de la chambre. « Frappée des inconvéniens que l'expérience révèle, dit le projet d'adresse au sujet du droit de visite, et dans l'intérêt même de la bonne intelligence, si nécessaire à l'accomplissement de l'œuvre commune, nous appelons de tous nos vœux le moment où notre commerce sera replacé sous la surveillance exclusive de notre pavillon. » Voilà, ce semble, qui est net et explicite. La chambre ne demande pas la violation des traités, mais elle énonce le désir que le plus tôt possible le droit de visite réciproque n'ait plus d'application. Cela ne doit-il pas satisfaire les plus difficiles? La chambre ne doit-elle pas se tenir pour contente d'une manifestation qui exprime les vœux du pays sans compromettre nos relations avec nos voisins ?

Prenez garde, disent les gens avisés. Il y a là un danger sérieux pour la considération de la chambre. La phrase rédigée par la commission est bien vague; encore si le ministère était tout-à-fait uni d'intentions avec la chambre, l'indécision de la formule proposée pourrait n'avoir pas grands inconvéniens; mais on sait bien que le ministère subira avec peine l'énonciation des vœux de la chambre, si modeste qu'elle soit, et que, s'il faut dire tout, il cherchera plutôt à les éluder qu'à les satisfaire. La chambre agira donc sagement en prenant ses sûretés. Ces conseils ne laissent pas que de paraître assez bons, même aux hommes les plus modérés. La chambre, nous le croyons, n'a pas changé de convictions depuis l'année dernière : elle veut toujours arriver progessivement à l'abolition du droit de visite. Elle n'y met ni précipitation ni colère, elle est disposée à accorder au gouvernement tout le temps dont il peut avoir besoin pour obtenir des modifications aux traités de 1831 et 1833; mais elle veut aussi que le gouvernement prenne au sérieux son désir et sa pensée, elle veut sentir dans le cabinet la sincère intention d'y conformer sa politique. L'Angleterre désire obtenir de nous un traité de commerce; c'est au cabinet à lui présenter comme condition préalable des changemens nécessaires aux stipulations sur le droit de visite. Il serait agréable à nos voisins d'augmenter la facilité des communications par une nouvelle convention postale; c'est encore une occasion de rappeler au gouvernement anglais ce que désire la France au sujet des traités de 1831 et 1833. En un mot, la chambre souhaite que le gouvernement, tout en prenant son temps, profite de tous ses avantages pour atteindre le but indiqué.

Le ministère ne saurait se dissimuler que, depuis la discussion de la pairie sur l'adresse, la chambre des députés est en défiance. Comment, en effet, peut-elle interpréter la conduite du cabinet ? Il combat de toutes ses forces un amendement sur le droit de visite à la chambre des pairs, et il ne s'oppose à rien dans le sein de la commission de la chambre des députés. On dit tout haut que l'honorable rapporteur de l'adresse a concerté la rédaction de la phrase additionnelle avec M. le ministre des affaires étrangères. Cette phrase n'a donc pas la portée qu'elle semble avoir. Tout cela donne une bien plus grande importance encore aux paroles qui tomberont de la bouche de M. Guizot. Il paraît bien difficile qu'il tienne un autre langage que celui qu'il a fait entendre à la chambre des pairs, et, d'un autre côté, s'il déclare se refuser à toute négociation, il blessera le sens intime non-seulement de l'opposition, mais de la majorité, mais des conservateurs les plus prononcés.

Il y a beaucoup de députés nouveaux qui croiraient manquer à leurs devoirs, à leur mandat, s'ils ne travaillaient pas à faire insérer dans l'adresse l'expression franche et complète des vœux du pays. Or, que désire la France? Des négociations. On voudrait donc que la chose et le mot trouvassent place dans l'adresse. Ceux qui insistent sur la nécessité de cet amendement au projet de la commission disent qu'il est nécessaire pour donner un sens et une portée au langage de la chambre; autrement la chambre ne prononcerait que des paroles sans valeur, ce qui est indigne d'une assemblée politique.

Plusieurs personnes ont remarqué avec quelque étonnement que la commission avait spontanément, et, pour ainsi parler, d'office, inséré dans l'adresse un paragraphe en faveur des droits de la nationalité polonaise. Elles se sont demandé, tant elles sont défiantes, si cet empressement à consigner un vœu aussi impuissant que généreux ne cachait pas une arrière-pensée, si l'on n'avait pas voulu donner à entendre, par un rapprochement, que le paragraphe sur le droit de visite n'avait pas plus de portée politique que celui sur la Pologne.

Au surplus, les commentaires qui seront donnés sur la phrase de la commission auront bien aussi leur importance. Il faudra éclaircir le sens dans lequel on l'entend de part et d'autre; le cabinet devra s'expliquer, et ce sera aux conservateurs de voir s'ils reconnaissent leur pensée dans l'interprétation ministérielle. Même indépendamment de tout débat sur un amendement, le texte de la commission ouvre à chacun une large carrière.

La chambre vient d'ouvrir la discussion générale sur le projet, et jusqu'à présent le plus grand évènement du débat est l'abandon solennel qu'a fait M. de Lamartine du parti conservateur pour passer à la gauche. Mais avant de nous arrêter au discours du nouvel et éloquent orateur de l'opposition, il faut mentionner la vive agression de M. Gustave de Beaumont et les consciencieuses paroles de M. de Carné. M. de Beaumont a développé un thème assez piquant, qui, malheureusement pour le cabinet, n'est pas injuste sur tous les points. Il a prétendu qu'en toute occasion le ministère était arrivé à

faire ce qu'il n'avait pas voulu, et que, par compensation, ce qu'il aurait voulu, il n'avait pu le faire. Avec une pareille donnée, on doit s'attendre à des jugemens exclusifs, à des sorties violentes. Du reste, M. de Beaumont parle au nom des opinions de la gauche; il ne prétend pas à la modération, à l'impartialité; il aspire à donner une forme chaleureuse aux griefs de son parti contre le cabinet, à se saisir de l'attention de la chambre par de véhémentes attaques, et nous devons dire qu'il y a quelquefois assez bien réussi. Pourquoi M. de Carné ne prendrait-il pas quelque chose de l'animation surabondante de M. de Beaumont? Nous l'avons déjà remarqué, M. de Carné porte trop à la tribune le ton et les procédés d'un publiciste qui, la plume à la main, énumère et aligne tous les élémens d'une situation. Nous croyons aussi qu'il aurait mieux fait de réserver pour la discussion des articles ce qu'il avait à dire sur le droit de visite. Toutefois il nous paraît avoir trouvé, dans les rangs de la majorité, une approbation marquée, quand il a recommandé à la chambre de s'abstenir de toute manifestation vaine et futile et de peser ses actes.

M. de Lamartine était visiblement impatient de faire connaître à la chambr et au pays l'étendue de sa transformation; il avait prié M. de Tocqueville de lui céder la parole. La chambre n'a pas été long-temps en suspens, car l'honorable orateur a sur-le-champ annoncé qu'il venait combattre, non pas le ministère, mais le système même qui est suivi depuis douze ans, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, c'est-à-dire qu'il a combattu tous les ministères qui ont paru depuis 1830, et qu'il combattra tous ceux qui, à l'avenir, suivraient les grandes lignes de la même politique. Si le noble caractère de M. de Lamartine n'était pas une garantie suffisante de la sincérité de ses paroles, nous trouverions une preuve irréfragable de sa bonne-foi dans l'immense élan qu'il vient de prendre pour aller planter son drapeau en pleine gauche. Quand on fait de telles évolutions, c'est qu'on est poussé par une conviction qu'on ne peut maîtriser. D'ailleurs, comme toutes les imaginations vives, M. de Lamartine a peu conscience du passé et de son propre passé; il est tout entier au présent et à l'avenir; il se livre, il se prodigue sans réserve à l'idée qu'il se fait aujourd'hui de ses devoirs nouveaux.

A tous les hommes sérieux, le parti pris par M. de Lamartine a paru une chose grave. On n'atténue pas de pareils actes par des allusions sur *la Chute d'un Ange*. C'est une chose grave qu'un homme qui, il y a deux ans, combattait avec la majorité, la quitte en lui faisant solennellement son procès du haut de la tribune. Nous savons bien que M. de Lamartine est souvent dominé par son imagination, et qu'il prête trop au présent la physionomie du passé; selon lui, notre époque ressemble aux dernières années de la restauration, et il veut s'y assurer un rôle qui rappelle la glorieuse défection de M. de Chateaubriand; nous n'avons pas besoin de dire que nous ne croyons pas à la vérité de ces *fac simile* ni pour les choses, ni pour les hommes; mais enfin cette majorité que vient de quitter M. de Lamartine avec

tant d'éclat, est-elle aussi bien constituée que possible? A-t-elle la libre disposition de toute sa puissance morale? Tous ses véritables représentans, toutes ses forces vives sont-elles en position d'opérer sur les affaires et les destinées du pays toute l'influence désirable? Voilà les questions que vient nécessairement réveiller dans les esprits la solennelle démonstration de M. de Lamartine.

Pourquoi M. Villemain a-t-il cru devoir répondre au nouveau membre de la gauche? M. le ministre de l'instruction publique n'appartient pas à cette majorité de la chambre à laquelle M. de Lamartine faisait d'aussi véhémens adieux, et ç'a été de sa part un courage inutilement employé que de monter à la tribune. Encore un coup, c'est dans le sein de la majorité de la chambre, de cette grande majorité qui dans toutes ses nuances défend et soutient depuis douze ans la monarchie de 1830, que se trouvent les hommes en position de répondre à M. de Lamartine. Pendant que ce dernier occupait la tr bune, plusieurs conservateurs se tournaient vers le centre gauche; ils semblaient chercher celui qui pouvait le mieux réfuter l'adversaire systématique de la majorité constitutionnelle.

Après le discours de M. de Lamartine, le débat s'est concentré le lendemain sur le droit de visite; la question des traités de 1831 et 1833 prime tout aujourd'hui. Le droit de visite a trouvé un défenseur dont les convictions sont tout-à-fait honorables. M. Agenor de Gasparin, dont la parole est chaleureuse, appartient à une école religieuse qui rappelle de loin le parti des *saints* en Angleterre. Il a prétendu que le droit de visite était indispensable à la répression de la traite. Il est vrai que M. de Tocqueville a soutenu le contraire; on voit que les représentans de l'intérêt philantropique ne sont pas d'accord entre eux. M. de Tocqueville semble s'être attaché à attaquer corps à corps M. le ministre des affaires étrangères, tout en protestant que son opposition n'a rien de personnel. Il s'est hautement prononcé contre le paragraphe de la commission, qu'il a décliné insuffisant et même dangereux par sa faiblesse. On doit donc s'attendre, de la part de l'opposition, à la présentation d'un amendement.

— On annonce l'apparition dans la presse d'un nouveau phénomène, c'est *le Soleil* de M. de Genoude, autour duquel viendront graviter M. Arago, M. de Chateaubriand, et M. Dupont de l'Eure : ce serait l'union de l'ancienne monarchie et de la démocratie radicale. On a même, à cette occasion, prononcé les noms de MM. de Lamartine et Odilon Barrot, mais nous ne croyons pas que des hommes qui aspirent à conduire un parti sérieux consentent à devenir les satellites de M. de Genoude. Attendons le jour où *le Soleil* se lèvera :

. . . . *Solem quis dicere falsum*
Audeat?....

THÉATRES.

Théatre-Français. — Une affluence presque inouie se porte aux représentations de *Phèdre*. La salle de la Comédie-Française ne peut suffire à un empressement sans exemple dans les fastes dramatiques. On éprouve à constater de tels succès une joie sérieuse; ces brillantes représentations ne prouvent-elles pas éloquemment que le sentiment de l'art idéal et sévère est loin de s'éteindre parmi nous? Mlle Rachel a montré, dans l'interprétation des douleurs de Phèdre, non-seulement une rare profondeur, mais une originalité puissante; elle a animé ce magnifique rôle d'un souffle qui n'appartient qu'à elle. Nous aurons à apprécier avec détail cette nouvelle création de la jeune tragédienne, mais nous tenions, avant tout, à constater la consécration qu'elle avait trouvée dans l'enthousiasme du public.

— Une reprise également remarquable a eu lieu vendredi au Théâtre-Français. Nous voulons parler du *Chevalier à la Mode,* cette charmante comédie de Dancourt, qui n'avait pas été représentée depuis six ans. Mme Desmousseaux, Mlle Mante, MM. Samson et Provost ont joué avec un ensemble digne de la Comédie-Française; Mme Desmousseaux surtout s'est montrée actrice spirituelle et consommée. M. Brindeau mérite des encouragemens dans le rôle si difficile du chevalier.

Théatre-Italien. — Nous n'avons jamais été de ceux qui acceptent avec indulgence et sans restriction les improvisations musicales de M. Donizetti; il est douloureux aux admirateurs sincères de son talent de voir d'aussi brillantes facultés que les siennes se dépenser au jour le jour, avec une prodigalité ruineuse, sans profit durable ni pour l'artiste ni pour le public. Dans les soixante-trois partitions sorties de la plume de l'auteur d'*Anna Bolena* et de *Lucia,* nous comptons à peine quatre ouvrages complets; du reste, il n'en faut plus parler; à peine une saison des Italiens a-t-elle passé dessus, que l'oubli le plus profond les environne, et pourtant, dans ces créations à peine ébauchées, quels trésors de mélodie restent enfouis, qui, mûris et développés en leur temps, eussent produit peut-être quelque nouveau chef-d'œuvre! En mettant son imagination en coupe réglée, M. Donizetti détruit non-seulement le présent, mais l'avenir de son talent. Que voulez-vous qu'il advienne

de cette verve qu'on épuise, de cette inspiration que l'on fauche à toute heure, sans crainte de couper le bon grain avec l'ivraie, faisant gerbe de tout ce qui se rencontre, et ramassant même parfois, sans y prendre garde, dans le champ du voisin.

M. Donizetti a fourni depuis trois mois deux opéras en trois actes au répertoire du Théâtre-Italien, *Linda di Chamouny* et *Don Pasquale*. *Linda di Chamouny,* composé spécialement pour Vienne, a valu au maestro les plus brillans succès, tant auprès de l'empereur, qui l'a nommé son maître de chapelle, que dans les réunions de l'aristocratie autrichienne. Cependant, malgré l'ovation viennoise, *Linda,* sans Mme Persiani, Lablache et Mario, n'eût obtenu qu'une médiocre attention du public parisien; il a fallu l'ensemble de ces talens et de ces voix parfaites pour mettre en lumière le charme de certaines parties. La partition de *Linda* est écrite avec une grande recherche et une grande pureté de style. En présentant une œuvre au jugement du public d'outre-Rhin, M. Donizetti s'est souvenu de l'importance que l'Allemagne attache à la forme musicale; aussi a-t-il satisfait à toutes les exigences et s'est-il montré musicien soigneux et correct. Après l'opéra séria, voici venir l'opéra buffa, *Don Pasquale*. Pour cette fois, l'improvisation a mieux servi M. Donizetti; l'élégance des motifs, la vivacité de l'ensemble, le bon goût et l'habileté de l'instrumentation en font un ouvrage à mettre presque sur la ligne de *l'Elisir d'Amore*. Le quatuor du contrat , le duo du second acte entre Lablache et Mlle Grisi, la sérénade chantée par Mario, sont des morceaux d'un mérite très réel et d'une grande originalité, tels que M. Donizetti en composera souvent encore, lorsqu'il ne se donnera plus pour tâche d'écrire dans sa journée un finale, un trio et deux cavatines.

Mme Pauline Viardot a chanté lundi dernier, au bénéfice de Tamburini, le rôle de Ninetta dans *la Gazza Ladra*. Les tristes résultats de son apparition dans *Tancredi* n'ont pas ralenti l'humeur aventureuse de cette artiste. Ce deuxième essai a été encore, s'il se peut, plus malencontreux et plus fatal que le premier. En jugeant avec toute la bienveillance possible Mme Viardot dans *Tancredi,* il était permis de croire qu'elle ferait quelque état de l'opinion unanime manifestée sur la décroissance de son talent et l'insuffisance actuelle de ses moyens; mais Mme Viardot, dans *Semiramide* et *Tancredi,* avait mis flamberge au vent et ne devait pas s'arrêter pour si peu. La façon dont elle a été écoutée et accueillie dans *la Gazza* sera sans doute pour elle d'un meilleur enseignement.

Ninetta était une des plus belles créations du répertoire de Mme Malibran; les souvenirs qu'elle y a laissés ont passé à l'état de tradition. Après Mme Malibran, Mlle Grisi s'attacha à donner au rôle le même caractère de simplicité villageoise et de fougueuse passion dont son illustre devancière l'avait empreint. Mme Viardot, en s'essayant là où le talent de sa sœur et de Mlle Grisi laissait encore comme une traînée lumineuse, semblait disposée à suivre aisément une route aussi nettement tracée; tant qu'il n'a fallu que sourire et

chanter tant bien que mal cette charmante cavatine *Di piacer* à grand renfort de fioritures, Mme Viardot s'en est tirée passablement; mais lorsque sont arrivées les situations dramatiques, le duo : *Come frenar il pianto*, l'admirable trio qui le suit : *Respiro, mia cara*, et surtout la grande scène de la prison, l'insuffisance de sa voix et de son geste s'est montrée dans toute sa triste étendue; à cette heure, Ninetta ne se débattait plus contre l'entreprise libertine du podestat, mais bien contre une voix rebelle, contre un geste sans force, un regard sans puissance. La lutte a été longue, désespérée; l'actrice en est sortie épuisée, haletante, l'œil éteint, et n'ayant même pas pour consolation la conscience d'avoir vaincu. Lablache n'était point en voix; aussi a-t-il joué plutôt que chanté le podestat. L'admirable talent mimique du comédien le sert merveilleusement en pareille circonstance; une note douteuse, une roulade éraillée, s'effacent facilement sous le masque bouffon du chanteur en défaut. Tamburini a été parfait dans le rôle du père. Pour Mme Brambilla, il est impossible d'être plus charmante. Depuis longues années, la partie de Pippo dans le duo de la prison n'avait été chantée avec autant de touchante sensibilité et de vrai mérite; il est fâcheux, d'après la façon dont elle s'en est acquittée, qu'on ait supprimé les couplets à boire du premier acte.

Opéra-Comique. — Un véritable succès est celui du nouvel opéra de M. Auber, *la Part du Diable*. Chaque année, le spirituel compositeur ajoute une nouvelle partition à son répertoire, un nouveau titre à l'admiration passionnée de son public. Comme dans *le Domino Noir* ou *le Duc d'Olonne*, on retrouve dans *la Part du Diable* cette source intarissable de charmans motifs, de tours ingénieux et piquans; on se sent bercé tantôt par la suave mélancolie d'une cantilène, tantôt emporté par la fougueuse vivacité d'un allegro. Cette musique éblouissante de verve et d'imagination, bien et dûment française par la grace et l'élégance de ses allures, est encore une musique où la science la plus pointilleuse et la plus correcte ne trouverait rien à relever. En prêtant une oreille attentive à toutes les voix de son orchestre, on y découvre une foule de mélodies délicieuses, arrangées avec un art infini, qui serpentent, se joignent, se dispersent dans ce champ d'harmonie, et dont l'ensemble et l'agencement produisent le plus ravissant effet. L'ouverture est toujours, dans les ouvrages de M. Auber, une symphonie qui, résumant tous les motifs de la partition, forme un petit poème musical où l'on écoute se dérouler l'action, où l'on devine les sentimens qui vont être en jeu, et qui sert pour ainsi dire de préface à l'ouvrage qui doit suivre. L'ouverture de *la Part du Diable* est faite dans le même système; tout s'y trouve, depuis le motif en sourdine qui annonce quelque diablerie, jusqu'aux vives et riantes mélodies dont tout l'ouvrage est parsemé; ce morceau, écrit avec tout le soin et la recherche dont son auteur est capable, est un véritable petit chef-d'œuvre. La romance de Roger,

qui suit le lever du rideau, n'est pas à beaucoup près aussi satisfaisante; le mode en est un peu trop allangui, et la voix du chanteur exagère encore ce défaut. Quant à la romance de Mme Rossi et à la chansonnette moitié française, moitié italienne, qui ouvre le second acte, tout le génie facile de M. Auber se retrouve dans ces deux inspirations si différentes; l'une, émanation suave et douce d'une ame chrétienne; l'autre, chansonnette spirituelle et badine que l'on chante le bonnet sur l'oreille, ayant pour accompagnement le ronflement très significatif des cordes d'une guitare. Après les morceaux déjà cités, les parties les plus remarquables de *la Part du Diable* sont un quatuor, vers lequel évidemment les prédilections de M. Auber se sont jetées, puis un charmant duo d'une facture toute coquette et mignarde, bien à la portée des petites graces de Mme Thillon, qui le chante bien et sans trop d'afféterie.

Il serait difficile de raconter par quelle suite d'aventures Carlo Broschi, puisque M. Scribe a mis son héros sous le patronage de ce nom fameux, se trouve du premier coup chanteur ordinaire de la chambre du roi d'Espagne, et par quelle succession de faits non moins extraordinaires il est pris tantôt pour le diable, tantôt pour un hérétique, un maudit que l'inquisition réclame. Les fils de l'intrigue de M. Scribe sont tellement embrouillés, ils s'enchevêtrent d'une si rude façon, qu'une analyse de cet imbroglio serait ou incompréhensible, ou gâterait, par sa lenteur, les piquantes intentions du poète. Qu'il nous suffise de dire que M. Scribe a, cette fois encore, trouvé des situations et imaginé un poème tout-à-fait digne de la musique de M. Auber.

Mme Rossi Caccia, dans le rôle de Carlo, s'est montrée, comme à l'ordinaire, cantatrice du plus haut mérite et comédienne intelligente. Les sons si doux et si purs de sa voix cristalline, sa vocalisation brillante, la sûreté de son émission, lui ont attiré l'approbation des gens de goût et les applaudissemens de toute la salle.

La Part du Diable est montée avec grand soin et chantée fort convenablement par l'élite de l'Opéra-Comique. Avec la nouvelle partition de M. Auber, notre seconde scène lyrique aura retrouvé les heureuses soirées de *l'Ambassadrice* et des *Diamans de la Couronne*.

— Un de nos collaborateurs, M. Émile Souvestre, vient de publier un roman nouveau, intitulé : *le Mât de Cocagne* (1). C'est le développement d'une donnée dont on ne peut révoquer en doute la triste vérité : M. Émile Souvestre a voulu prouver que l'ambitieux est trop souvent contraint, pour as-

(1) 2 vol. in-8°, chez Coquebert, rue Jacob.

surer sa fortune, d'imiter ces enfans qui frottent de boue le mât auquel ils veulent s'élever sans glisser. Le roman destiné à traduire cette donnée se distingue par les qualités d'observation et de mise en scène qu'on a depuis long-temps remarquées dans les ouvrages de M. Souvestre. C'est une étude attachante et consciencieuse sur nos mœurs actuelles qu'on ne peut manquer d'accueillir avec intérêt.

— Parmi les écrivains qui sont morts en 1842, il y a une jeune femme que distinguaient à la fois le talent et la vertu, Mlle Louise Ozenne. Sous son nom, ou sous le pseudonyme de Camille Baxton, elle s'était fait une place honorable dans les lettres. Le volume qu'éditent aujourd'hui MM. Didot, sous le titre de *Mélanges critiques et littéraires* (1), est le recueil des travaux remarquables qu'elle a successivement publiés dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde,* la *Revue Française et Étrangère,* et dans cette *Revue* même. C'est une suite d'études impartiales, saines et judicieuses, sur les écrivains modernes; l'élégance et la pureté du langage s'y unissent toujours à la moralité et à la justesse de l'idée. En tête du livre est placée une notice intéressante, témoignage pieux d'admiration et de regrets qu'une plume amie a consacré à la mémoire de l'auteur.

— Un nouvel ouvrage de M. Roger de Beauvoir a paru sous ce titre : *les Trois Rohan* (2). La fronde, le siècle de Louis XIV et la révolution française ont été tour à tour le sujet des études du romancier, qui a consacré à chacune des trois époques un élégant et spirituel récit. Nous ne doutons pas du succès qui accueillera ce livre, où l'intérêt historique se marie fort heureusement à l'intérêt romanesque.

— Sous ce titre : *Ivan Nikitinko*, *le conteur russe* (3), il a paru un recueil de fables et d'historiettes en vers, où des peintures de la société russe rajeunissent heureusement le cadre choisi par l'auteur. Il y a plus d'une page agréable dans ce petit volume, qui donne à la fable, outre l'intérêt de l'enseignement moral, celui du récit de voyages, en habillant du costume russe les personnages de cette *comédie à cent actes divers* dont parle La Fontaine.

(1) Un vol. in-8°, chez Firmin Didot.
(2) Chez Dumont, éditeur.
(3) Chez Amyot, rue de la Paix.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TREIZIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS

XIV

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME QUATORZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17
—
1843

LE SOUVERAIN
DE KAZAKABA.[1]

I.

Après une longue navigation, le navire trouva la mousson de nord-est, et lui ouvrit ses voiles. On comptait sur une brise douce et régulière comme celle de la mer des Indes; mais, soit que la saison ne fût pas assez avancée, soit que le voisinage du vaste continent de la Nouvelle-Hollande fît varier les vents, on perdit plus de vingt jours à lutter contre les houles et les rafales. Cependant, le 13 novembre, on releva les premières terres de *l'Australie,* qui est le nom nouveau que les navigateurs ont donné à cette grande terre. Le soir, le temps devint meilleur, et les matelots, n'ayant rien à faire, se réjouissaient d'approcher de Sydney, où ils trouveraient toutes les joies de leur bonne Angleterre.

Pelloquin, couché sur le pont, recommençait ses jérémiades. L'approche de la terre, mais d'une terre étrangère, réveillait ses douleurs; il n'en pouvait plus d'ennui, de fatigue, de mal du pays. N'ayant que Nazarille à qui parler, il n'avait cessé de l'ennuyer durant la tra-

(1) *Le Souverain de Kazakaba* est la suite d'une amusante et spirituelle histoire, dont *les Aventures de Nazarille,* déjà publiées, forment la première partie.

versée, lui reprochant sans cesse de l'avoir entraîné. Quand la manœuvre le laissait libre, au lieu de mettre les momens à profit, il errait çà et là dans le navire, comme une bête en cage, et quand il fallait travailler, il montrait si peu de zèle et tant de distraction, qu'il ne se passait pas de journée que la trique du maître ne lui caressât les épaules; tout cela retombait en pluie d'injures et de malédictions sur Nazarille, qui consolait Pelloquin de son mieux, quoiqu'il ne fût pas au fond très fâché de le voir émoustiller de la sorte : il pensait que ces petites mortifications corporelles pouvaient opérer une diversion salutaire à ses chagrins imaginaires, et même il avait poussé la charité jusqu'à prévenir le maître d'équipage que son camarade était d'un tempérament atrabilaire, hypocondriaque et rêveur, qui souffrait volontiers qu'on lui fît violence. Le maître se le tenait pour dit.

Donc ce soir-là, Pelloquin, plus abattu, déroulait ses griefs à son ordinaire. Nazarille, qui fumait à ses côtés, répondait qu'on allait prendre terre et qu'on serait distrait des fatigues de la route par le spectacle d'un pays nouveau et des plaisirs de toute espèce.

— Il y a deux mois, dit Pelloquin, si tu l'avais voulu, nous serions en route pour la France, et cette côte que nous allons toucher serait cette bonne Normandie, qui me semble à présent aussi fabuleuse que ces pays du diable me le paraissaient il y a dix-huit mois!

— Quoi, dit Nazarille, tu ne sais pas encore plus de géographie! C'est honteux pour un homme de mer. Je pensais que tu voudrais un peu l'apprendre en voyageant. Sais-tu où nous sommes pour le moment? nous sommes aux antipodes; sais-tu où elle est, ta Normandie? elle est sous tes pieds. Tiens, tu vas me comprendre. La terre est ronde, n'est-il pas vrai? nous étions là-dessus, nous sommes là-dessous.

— Eh bien? soupira Pelloquin.

— Eh bien! il y a donc pour remonter là-haut autant de chemin d'un côté que de l'autre.

— Eh bien?...

— Eh bien! de quelque côté que nous remontions, nous retournons dans ta Normandie, ignorant.

Pelloquin reprit, à peine distrait par ce raisonnement :

— Ah! je ne te pardonnerai jamais de m'avoir embarqué dans cette galère. Ta fantaisie me coûte trop cher.

— Qu'aurions-nous fait de mieux, sans état, sans ressources? Quel plus grand plaisir que les voyages! quel plus beau spectacle

que l'univers! Et l'univers appartient au pauvre comme au riche, il n'y a qu'à marcher.

— Oui, voilà la sottise que tu as essayé de me faire entrer dans la tête; mais, je t'en prie, qu'avons-nous vu de si beau, depuis que nous naviguons, qui valût le moindre coup de pied de cet enragé contre-maître?

— Quant à moi, j'ai remarqué partout quantité d'objets rares et curieux, et je regrette qu'ils ne t'aient point touché. Il est vrai que ces ports et ces colonies sont plus ou moins gâtés par l'affluence des Européens; mais songe que nous allons entrer dans un monde nouveau, que nous allons voir des sauvages, que les sauvages dont on nous a fait tant de contes dans notre enfance, les sauvages de la foire et de *Robinson Crusoé*, ne sont point de pure imagination; que nous allons voir véritablement des hommes noirs comme des taupes, rouges comme la brique, nus comme des singes, qui tuent un chrétien comme une mouche, l'essorillent comme un porc, le découpent avec des coquilles tranchantes, le passent par les charbons comme une grillade et le dévorent sans plus de façons. Et quelle satisfaction de pouvoir dire de ces hommes dont on porte les images en Europe et dont on voit les ustensiles chez les marchands de curiosités : J'y ai été, je les ai vus!

— Et quelle consolation, mon ami, que tu te puisses voir toi-même pris, découpé, grillé, dévoré! Et que le diable m'emporte avec toi si je t'accompagne chez ces brigands-là!

— Tu es assurément un brave garçon, Pelloquin, et je passerais volontiers ma vie avec toi, mais je regretterai toujours que le ciel t'ait refusé certaines facultés poétiques dont, quant à moi, je le remercie.

— Du moins, reprit Pelloquin, si nous étions restés à bord de *l'Astrée*, avec des compagnons qui parlaient notre langue, au lieu de nous embarquer parmi ces chiens d'Anglais qui ne se font entendre qu'à coups de bâton!

— C'est bien là ce qui me gêne, dit Nazarille, et c'est à quoi je songe; mais nous ne toucherons pas la terre inutilement, et je serai bien trompé si nous n'y trouvons occasion de gagner au pied.

— Oui, dit Pelloquin, nous ne risquerons plus alors que de nous faire pendre.

— Ton sérieux me fait peine, dit Nazarille. T'es-tu jamais mal trouvé de te fier à moi? Mais il ne faut pas contrarier les malades... Et il s'en alla.

La terre était en vue, mais le jour tombait. Dans la nuit le capitaine jugea qu'on entrerait dans le port le lendemain, et l'on manœuvra en conséquence. Dès le point du jour, Nazarille tenait les yeux fixés sur la plage qu'on découvrait; il travailla de tout son courage pour donner le change à son impatience. Quelques heures après, on était en rade.

Toutes les opérations du mouillage terminées, ce qui le mena bien sur le milieu du jour, Nazarille s'en alla demander à Pelloquin s'il voulait descendre à terre, comme il en avait la permission, et s'occuper avec lui des moyens de tirer la révérence au navire anglais. Mais Pelloquin, soit rancune, soit abattement, ne voulut point bouger. Nazarille retapa son chapeau, tourna sur un pied et se jeta dans la yole.

Il fut lui-même un peu surpris du premier aspect de la ville; il s'attendait cette fois à trouver à peine un comptoir anglais au milieu d'un pays sauvage, et il avait sous les yeux une véritable ville d'Europe, un port de France ou d'Angleterre : des maisons hautes et blanches, des rues larges et droites, des chevaux, des voitures, des douanes, des phares, des marchands, des colporteurs, et rien d'extraordinaire.

— Est-ce que cet imbécile de Pelloquin aurait raison? On est sauvage ici comme vous et moi, dit-il en effondrant d'un coup de poing le chapeau d'un Anglais qui le regarda d'un air hébété. On était fait à bord à ces mouvemens, que lui arrachait une gaieté vive, et qui demeuraient volontiers impunis parce qu'il en détournait plaisamment les suites. Or, Nazarille, pendant ce débarquement si longtemps souhaité, était d'une joie folle. Il est vrai qu'il avait vidé toute une fiole de gin avant de partir. Le matelot n'entendait pas le français; Nazarille éclata de rire, lui montra la ville avec des gestes qu'il ne comprit pas davantage, le laissa là, et sauta sur la berge.

Il n'avait point de temps à perdre; il prit langue avec deux ou trois hommes à tenue suspecte, qu'il trouva sur le port, fit mine de tourner à droite, prit à gauche, et courut s'informer d'un aventurier français qui faisait divers commerces assez peu clairs dans les archipels de la mer du Sud et qui devait appareiller bientôt pour la Nouvelle-Guinée. Au fond, il n'était pas engagé avec les Anglais, et ils n'avaient fait, lui et Pelloquin, le service de matelots que pour le passage. Il vit encore plusieurs capitaines après l'aventurier sans rien conclure.

Ayant assez donné aux affaires pour ce jour-là, il retourna à l'hôtel de la *Pipe en canne*, où il avait pris rendez-vous avec les bas-offi-

ciers du navire, car il avait toujours quelque secrète provision de piastres qui lui permettait cette débauche, et sa bonne mine, son allure étrange, certain goût dans les vêtemens, lui donnaient plutôt l'air d'un voyageur de commerce que d'un matelot. On le prenait souvent pour un fils de famille en escapade. Comme il approchait de l'auberge, il vit du monde rassemblé sur la porte. Il avait mis ce jour-là son linge le plus blanc, sa veste la plus propre, et crut apercevoir qu'on le montrait de loin et que les visages étaient tournés vers lui.

Il put considérer alors le personnage principal du groupe, qui était un homme fort grand, le visage couleur de suie, coiffé d'un chapeau à torsades surmonté d'un interminable plumet noir, vêtu d'une redingote d'uniforme à brandebourgs tout en haillons et serrée à la taille par un mouchoir à carreaux; un pantalon troué, des bottes à retroussis dépareillées, complétaient sa mise, qui tenait à la fois du tambour-major et du marchand d'orviétan. Derrière cet individu venaient quatre ou cinq drôles aussi noirs que lui, à peine couverts d'un lambeau de caleçon autour des reins et de mouchoirs sur la tête; un peu plus loin enfin, se tenait une énorme créature, majestueusement drapée d'une robe d'indienne à gigots, serrée sous l'aisselle par une ficelle; les jambes nues, le visage largement assis sur une collerette à quatre étages d'un bon pied de diamètre, ses grands yeux blancs gravement fixes, et coiffée d'un chapeau de femme juché à rebours sur des cheveux crépus, et qui ne ressemblait pas mal au faîte d'une pagode.

L'homme au grand plumet s'avança au-devant de Nazarille, et lui fit une salutation prolongée. Les drôles à mouchoirs l'imitèrent, et l'énorme créature, qui n'aurait pu raisonnablement s'incliner, se trémoussa sur ses grosses jambes en manière de révérence. Nazarille riposta par un salut jusqu'à terre. L'homme au plumet, piqué de politesse, refit une révérence plus basse que la première; Nazarille repartit d'un salut si profond, qu'il faillit faire la cabriole. L'homme ne voulut pas lui laisser l'avantage, Nazarille ne céda point, et les estafiers bondissaient, et la grosse femme de chanceler en cadence.

— Arrête, arrête ! dit Nazarille, madame va s'écrouler.

Enfin l'homme au plumet, impatienté, prit longuement la parole; mais Nazarille, qui savait à peine quelques mots de bon anglais, ne comprit rien au patois de cet homme. Il le regarda le plus sérieusement qu'il put, et lui répliqua fort vite en estropiant tous les idiomes qu'il se rappela :

— Pas savoir, my dear, so qué mé boulets, hic hœc hoc caramba debitoribus in destoursen !

Personne heureusement n'y entendit rien. Les gens de l'hôtel lui dirent qu'il avait devant les yeux l'ancien roi du pays, le chef de tribu qui possédait autrefois le territoire où l'on avait bâti la ville, l'illustre Boungari, qui avait gardé ses prérogatives sans s'inquiéter de la domination anglaise, et qui avait coutume de rendre visite aux étrangers dans l'espoir d'en obtenir un petit présent pour lier amitié. On ajouta qu'il se contentait d'un peu de gin ou de brandy. Un matelot, pour plus d'explication, frappa sur l'épaule du monarque et prit par la main l'informe négresse, qu'il vint présenter à Nazarille comme sa royale épouse.

Le magnanime Boungari reprit la parole, et Nazarille parvint à distinguer, dans son mauvais anglais, qu'il le félicitait de sa bienvenue et qu'il comptait, comme souverain, sur sa générosité. Nazarille entendait parfaitement, mais il se mit à baragouiner d'un ton pathétique et lui tourna le dos; sa majesté précisa plus vivement sa demande, et, l'accrochant par sa veste, répéta d'un ton piteux : *brandy! brandy!*

Nazarille fit réflexion qu'à tout hasard la protection du roi pouvait bien n'être pas tout à fait inutile en ce pays-là. Il tira une piastre et se l'appliqua sur l'œil gauche, ce qui produisit un effet vraiment théâtral. Boungari fit un saut de trois brasses, puis, donnant le signal, lui, sa femme et ses estafiers, ils commencèrent une gavotte du pays où la reine parut admirable. Nazarille s'était majestueusement étalé sur un banc, comme le seigneur en l'honneur de qui se donnait le bal; et le roi, la reine, les officiers venaient de temps en temps embrasser ses guêtres. Quand ils eurent fini, il fit signe impérieusement au roi et à la reine de monter dans sa chambre. Ils le suivirent sans façon, et il dit deux mots en passant à l'hôtesse, qui fit aussitôt monter quelques bouteilles de rhum.

Il offrit un siège à la souveraine australienne, mais elle s'assit galamment sur les talons sans se soucier que sa robe fût un peu courte. Il fit ensuite entendre à l'illustre Boungari qu'il avait quelque chose à lui communiquer; sa majesté en parut d'abord peu touchée; elle allait et venait par la chambre et semblait inquiète de se trouver entre quatre murs. La vue d'une bouteille que Nazarille déboucha lui rendit sa sérénité, et elle parut disposée à l'écouter patiemment. Nazarille remplit les verres, le roi vida le sien d'un trait, et sa chaste épouse l'imita ponctuellement comme si c'eût été du lait. Dès ce moment le glorieux monarque poussa l'attention jusqu'à la tendresse, si ce n'est qu'il détachait de temps en temps un coup d'œil à la bou-

teille, que Nazarille n'avait garde de laisser chômer. Quant à la reine très auguste, pénétrée de la retenue qui convenait à son rang et à son sexe, elle ne s'occupa qu'à vider coup sur coup son verre qu'elle ne lâchait point.

Nazarille expliqua donc qu'en sa qualité d'étranger il voulait connaître les curiosités de la ville, mais qu'il se méfiait de ces *banians*, de ces gens sans aveu qui faisaient dans les colonies l'office de domestiques de place, et qu'il voulait un homme de confiance sur qui l'on pût compter; il ajouta qu'il ne craindrait pas de lui donner une demi-piastre par jour, c'est-à-dire le prix d'une bouteille de brandy. Le roi l'interrompit par des transports de dévouement et s'offrit à être son homme pour ce prix-là.

— Mais, lui fit comprendre Nazarille, je ne suis pas riche et je voudrais qu'un guide à mes gages me rendît en même temps quelques petits services, comme de me suivre en ville, de nettoyer mes hardes et de faire mes commissions.

Le puissant Boungari se montra bon prince et jura qu'il n'était point de preuve d'estime et d'amitié qu'il ne se sentît capable de donner aux bons voyageurs d'Europe. Nazarille remplit encore les verres avec la troisième bouteille. Le roi huma la liqueur d'un coup, et la reine du même air la jeta dans son estomac comme dans un puits.

— La reine boit! s'écria Nazarille en souvenir du gâteau de la fève, et il but aussi.

— Ah! çà, reprit-il d'un ton sévère, nous sommes fort brusques dans mon pays; j'entends être bien servi pour mon argent, et je suis fort difficile sur les plus légers manquemens.

Il prit un bâton et fit mine d'en frotter les épaules du magnifique Boungari; le gracieux souverain protesta de son exactitude, tandis que sa moitié tout aimable ne laissait plus voir que le blanc des yeux.

— Vous allez donc, sire, me faire le plaisir de porter cette lettre à son adresse, à bord de *la Jenny*, et vous ne vous amuserez point en route, je vous prie. Je vous défends en outre d'accepter aucune monnaie ni pour-boire.

Il se mit à écrire, puis, s'interrompant comme par distraction, il demanda à Boungari s'il ne connaissait point quelque capitaine accommodant qui voulût prendre deux hommes à son bord sans en faire trop grand bruit avec les autorités. Le noble prince comprit la question avec la sagacité du dernier drôle de son royaume. Il répondit qu'il était, pour sa part, en commerce d'amitié avec nombre de baleiniers et d'aventuriers qui ne refuseraient rien à sa haute in-

fluence. Nazarille dit qu'on en reparlerait, congédia leurs majestés, et remit cette lettre pour Pelloquin :

« Plains-toi, fainéant, nous sommes en pays de Cocagne. Je ne t'en dirai qu'un mot : je connais ta nonchalance et ta vanité, dignes, hélas! d'un meilleur sort, et j'ai si bien fait, que ma lettre te sera remise par le roi du pays lui-même, qui a sollicité l'honneur de cirer tes bottes durant ton séjour dans ses états. Suis-le, et viens me trouver. Je mets des couronnes à tes pieds! Quand je pense que tu faisais le rétif!.... Je crois avoir trouvé le moyen de pousser au large et de courir enfin au-devant des évènemens qui nous sont réservés dans cet hémisphère. »

Le puissant Boungari s'empara du papier et sortit avec son épouse, balayant les plafonds de son grand plumet, battant les murs, ayant quelque peine à trouver la porte, et Nazarille s'amusa par la fenêtre à les voir s'en aller, dérivant, clopinant, se heurtant l'un l'autre, et ne figurant pas mal le pot de terre et le pot de fer.

Boungari arriva seul au but de la course. La première idée de Pelloquin, en voyant ce coquin galonné, fut qu'on venait l'arrêter; mais les cérémonies du monarque le jetèrent dans un nouvel étonnement que la lettre de Nazarille mit au comble. Il la relut deux fois, en regardant cet homme qu'il hésitait à prendre pour un vice-roi ou un acrobate. Boungari, encore tout attendri, l'accablait d'embrassades; mais, voyant que Pelloquin ne l'entendait pas, il lui fit signe de le suivre, et lui demanda, par un geste expressif, s'il n'avait point de bagages. Pelloquin, intimidé par les grosses épaulettes du monarque, tourna les yeux sur un sac; le roi le chargea sans façon sur ses épaules, et Pelloquin le suivit tout déconcerté.

Ils trouvèrent Nazarille qui les attendait bravement en fumant sa pipe sur la porte de l'hôtellerie à côté d'un pot de bière.

— Quelle est encore cette farce? dit Pelloquin, tu crois m'étonner, mais je connais tes manières.

— Libre à toi de ne pas t'étonner d'avoir un roi pour valet, mais, entre nous, c'est plus que tu ne vaux.

— Courage, dit Pelloquin, je m'en vais prendre tes portefaix pour des potentats.

Nazarille, sans lui répondre, se leva comme Boungari venait de déposer leur bagage, et le saluant gravement :

— Sa majesté nous fera-t-elle l'honneur de boire un pot de bière avec nous? Elle doit avoir chaud, et la couronne est un fardeau pesant, pour peu qu'on la surcharge de quelques valises.

Puis, traversant la salle de l'auberge, il avertit la reine et ses offi-

ciers, qui accoururent en criant et se prosternèrent avec mille simagrées. Pelloquin eut un moment de frayeur à l'arrivée de cette mascarade.

— Sire, dit Nazarille, plairait-il à votre majesté sauvagissime de nous régaler d'un menuet comme tantôt? Et il fit des pieds et des mains la démonstration d'une bourrée d'Auvergne.

Le roi, sans prendre le temps de s'essuyer le front, se leva et battit des mains; la reine se mit en équilibre sur ses jarrets, et ils recommencèrent l'infernal rigaudon, durant lequel Pelloquin parut assez embarrassé de sa contenance; ce qui divertissait Nazarille qui le lorgnait du coin de l'œil.

— Assez, dit-il enfin, assez, gracieux souverain, nous vous tenons quitte du reste. Faites-moi le plaisir de renvoyer cette canaille; nous allons visiter la ville et nous occuper de ce que vous savez.

La reine et les courtisans disparurent, et Nazarille invita Pelloquin à se mettre en marche.

— Ah! çà, reprit-il en se tournant vers le roi, sa majesté va nous précéder comme un cornac, ou nous suivre comme un laquais de bonne maison. Je n'ai pas coutume de marcher familièrement avec des gens de sa sorte.

Le grand Boungari riait à tous propos, ne les comprenant guères, et tout-à-fait gagné par l'air de bonne humeur de Nazarille, qui ne semblait jamais parler sérieusement. Ils se mirent en marche avec cérémonie, Pelloquin ne disant mot, Nazarille se prélassant une canne à la main, et s'évertuant à lui donner des marques de leur importance.

— Ton chapeau te gêne? lui dit-il. Holà! cria-t-il à Boungari, je supplie votre grandeur de vous en charger.

A chaque station devant les édifices publics, il tirait de sa poche une bouteille de rhum dont chacun avalait une bonne gorgée; quand elle fut vide, il la présenta poliment à Boungari.

— Tenez, sire, vous veillerez au transport des vivres. Je n'ai pas songé à vous donner plus tôt cette marque de confiance.

Ils visitèrent ainsi le port, les marchés, les magasins, les hôpitaux, et rencontrèrent, chemin faisant, des matelots du navire anglais que Nazarille saluait avec une dignité imperturbable, et qui ne s'étonnaient guère de son équipage, à cause de l'usage reconnu parmi les marins de dépenser l'argent dans les ports en folles prodigalités. Pelloquin, à force de stations et de gorgées de rhum, s'était un peu dégourdi. Nazarille l'éblouit d'une dernière galanterie; le soleil étant

devenu très chaud, il acheta un parasol de paille tressée, et appelant Boungari :

— Grand roi, mon ami très honoré sue à grosses gouttes; je vais lui donner le bras, et vous daignerez nous tenir ceci étendu sur la tête.

Le monarque ne se fit point prier, et ils rentrèrent ainsi à l'auberge dans l'attirail des gros nababs de l'Inde. Après un colloque de quelques minutes avec Boungari qu'il renvoya, Nazarille dit à Pelloquin que tout était arrangé et que, le pays n'ayant pas de rareté qui pût retenir plus long-temps des voyageurs délicats, ils partiraient le lendemain par un navire qui se chargerait d'eux discrètement. Pelloquin fit quelques objections; mais ce qui le décida fut que ce navire était français et mettait à la voile aussitôt. Nazarille ajouta qu'il avait pris ses précautions et qu'on pouvait se reposer sur lui.

Le lendemain, en effet, Boungari était rendu à l'hôtellerie avec sa troupe; mais cette fois il avait changé de costume, et sa femme n'était point avec lui ; il était à demi nu, il tenait à la main une espèce de lance barbelée, et il avait le visage et la poitrine agréablement peints de blanc et de noir. Ses officiers s'étaient également allégés de leurs ornemens européens et même des plus nécessaires.

Pelloquin fut saisi d'effroi à l'aspect de la bande, et Nazarille eut peine lui-même à reconnaître le pacifique monarque qu'il avait pris à son service; il remit les bagages aux gens de l'escorte, et l'on s'achemina vers l'extrémité de la rade. Pelloquin se retournait de minute en minute, Nazarille le lui reprochait, quoiqu'il en fît autant, et Boungari, toujours ivre, versait de grosses larmes. Ils parvinrent à l'endroit convenu et virent qu'ils arrivaient tard, car le navire français manœuvrait pour prendre le large; on mit pourtant une embarcation à la mer dès qu'ils parurent. Boungari désolé se hâta de tendre la main pour recevoir le salaire promis, et Nazarille y jeta pêle-mêle une poignée de gros sous et tous les boutons d'un habit d'uniforme qu'il avait décousu la veille.

— Je vous paie dans notre monnaie, dit-il. C'est une honte pour le pays, grand Boungari, que vous n'ayez point la vôtre et que votre auguste profil ne figure point sur toutes ces pièces de métal.

Ils s'embrassèrent ensuite en pleurant à l'envi tandis que l'embarcation s'approchait à force de rames.

Mais il y avait là tout près une espèce de cantine, où des matelots avaient passé la nuit à jouer et à boire; l'un de ces hommes considérait Nazarille à distance, et Nazarille, par cette espèce d'attraction

mystérieuse des regards, finit aussi par l'apercevoir; ils se reconnurent en même temps. C'était le *bosseman* du navire anglais, qui avait encore le cerveau troublé des orgies de la nuit; il avait appris la veille que deux hommes de son bord devaient passer sur un baleinier, sans y faire toutefois grande attention. Nazarille à sa vue fit un mouvement précipité vers la mer en prévenant Boungari. Le bosseman éclairé crie, avertit ses compagnons et accourt avec eux; mais Boungari et ses estafiers se jettent à sa rencontre. On se dispute, on se culbute, on en vient aux coups. Nazarille saisit Pelloquin, l'entraîne et se précipite avec lui dans le canot, qui s'éloigne aussi vite qu'il était venu, tandis qu'on ne cessait de s'assommer à terre. La bagarre n'était pas finie quand ils furent à bord, et ils perdirent la terre de vue avec la douleur de ne pas savoir le résultat de ce beau combat qui se livrait en leur honneur.

Après le temps de saluer le capitaine et de s'installer parmi leurs nouveaux compagnons, ils étaient, par une bonne brise de terre, à huit ou dix milles au large. Quand ils furent en tête à tête :

— Enfin, dit Nazarille, nous voilà délivrés de ces Anglais, et si tu étais tant soit peu reconnaissant, tu m'étoufferais dans tes bras.

— Il ne faut pas te prévaloir, dit Pelloquin, avant de savoir avec qui nous sommes.

— Tu es donc insensible à ces parfums de la patrie, qu'on respire vers la cuisine? Ce sont des Français. Cela suffit.

— Français tant qu'il te plaira; il y a de fort mauvais drôles en France, sans te compter; j'ai vu des mines qui ne me plaisent guère, et je veux savoir ce que c'est que ce bâtiment.

— C'est un honnête baleinier qui s'aide de petites industries quand la pêche est mauvaise et qui a ses raisons pour ne pas séjourner dans les grands ports.

— Il me semble qu'il est rudement équipé pour un baleinier.

— On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Où allons-nous enfin?

Nazarille aimait mieux prévenir lui-même Pelloquin; il fit mine de se ronger l'ongle du petit doigt et reprit d'un air innocent :

— Nous remontons vers le nord-est, nous poussons une pointe à la Nouvelle-Guinée où le capitaine a quelque affaire, et de là...

— Nous ne retournons donc pas à Batavia? s'écria Pelloquin.

— Non, mon ami. Comment veux-tu que nous retournions à Batavia? Tiens, fais-moi l'amitié de regarder, Batavia est là, et nous allons là bas...

Il lui montrait deux points raisonnablement opposés.

— Nous faisons donc le tour du monde? reprit Pelloquin avec une indignation croissante.

— Écoute-moi, mon ami, nous le faisons dans tous les cas; nous étions à l'extrémité : comment voulais-tu t'en retourner par le même chemin, sans voir l'autre moitié du globe, quand il n'en coûte que la peine de tourner à droite ou à gauche? Encore une fois, la terre est ronde....

Il allait recommencer sa démonstration, mais Pelloquin entra dans une telle fureur et lui lança tant d'injures, qu'il en fut piqué; s'avisant qu'il ne risquait plus rien à le faire enrager, Nazarille poursuivit tranquillement :

— Tu as tort de te chagriner; nous allons voir les choses et les peuples les plus curieux, car, à ce qu'on m'a dit, le bâtiment s'arrête d'île en île dans les archipels; ce qui m'en déplaît, c'est le genre de commerce qu'on y fait. Le capitaine, pour des chargemens d'écaille et d'autres denrées, prête l'appui de son artillerie aux peuplades qui sont en guerre, en sorte que nous pourrons en découdre avec les naturels, et tout au moins nous les verrons de près.

Là-dessus Pelloquin vociféra d'un nouveau goût.

— Encore un coup rassure-toi, dit Nazarille, feignant de croire qu'il s'emportait sur le même sujet, nous irons vite, ce petit navire tel que tu le vois est le plus fin voilier qui ait navigué dans ces eaux; seulement, il ne tient pas la grosse mer, le capitaine me l'a avoué, et cela est fâcheux, car cette mer est toujours mauvaise; de plus, les cartes en sont assez mal faites, il y a de terribles bancs de coraux qui ne sont pas exactement connus, et le capitaine m'a l'air d'un brave homme beaucoup plus hardi que savant, en sorte que, tout pesé, je ne suis pas plus tranquille que toi.

Pelloquin vit que Nazarille se moquait de lui, et dévora sa colère. Il ne lui parla plus de quinze jours, ce qui n'empêcha point Nazarille de bien passer le temps, et de se mettre au mieux, selon l'habitude, avec tout le monde, mais surtout avec le capitaine, gros bonhomme, badaud, naïf à l'excès en dehors du service, qui riait comme un fou de ses moindres plaisanteries et qui s'appelait Hainguerlot.

Cependant le bruit courut parmi les matelots qu'on allait toucher aux premières terres qu'on trouverait. La raison était qu'on manquait d'eau et de vivres frais, parce que le capitaine apparemment n'avait pas eu le temps de faire toutes ses provisions. En effet, depuis quelques jours, les rations avaient singulièrement baissé, et l'équipage

souffrait de la soif. On gouverna en conséquence sur une côte qu'on avait signalée et que le capitaine ne connaissait point. C'était une de ces îles nombreuses hérissées de récifs qui sont au-dessus du détroit de Torrès et qui ont à peine un nom dans la géographie savante.

Pelloquin était réconcilié avec son ami, dont il ne pouvait guère se passer, et l'approche de la terre, en réveillant ses craintes, ne lui faisait que mieux sentir le besoin de son appui et de ses exhortations. Il supporta donc de meilleure grace les plaisanteries de Nazarille, qui disait que c'était le moment de montrer du courage et qu'ils étaient enfin arrivés, grace au ciel, en pleine anthropophagie.

Le navire était au mouillage, le capitaine fit mettre à la mer deux embarcations avec quinze hommes bien armés, pour s'assurer si la côte était habitée et s'il y avait moyen de faire de l'eau. Nazarille et Pelloquin en furent, le bon M. Hainguerlot croyant leur faire plaisir, car Nazarille le lui avait demandé, de quoi Pelloquin enrageait. La côte était de l'aspect le plus riant du monde, verte, plate, fleurie, de facile accès, agréablement semée de grands bouquets d'arbres; plus loin s'étendaient en amphithéâtre d'immenses forêts dont les cimes séculaires s'élevaient les unes au-dessus des autres comme les mamelons verdoyans d'une chaîne de montagnes; enfin des montagnes véritables, des sommets enflammés se perdaient au fond dans une brume ardente, et tout cet admirable pays rayonnait sous les feux du soleil des tropiques.

Nazarille tenait les yeux tout grands ouverts sur ce spectacle et donnait dans sa joie de grands coups à Pelloquin, qui les lui rendait osant à peine regarder cette abominable contrée où l'on mangeait les hommes. On braqua les longues-vues çà et là, on ne découvrit rien. Quand on eut abordé, les hommes des deux embarcations, qui avaient pris terre à quelque distance l'une de l'autre, se rejoignirent pour se communiquer leurs observations et tenir conseil. L'habitude des naturels étant d'accourir dès qu'ils voient un navire, on conclut d'abord que cette terre était inhabitée. Cependant un mousse qu'on avait laissé dans la chaloupe vint dire qu'il lui avait semblé voir des têtes d'hommes paraître et disparaître à travers les arbres, mais on n'y crut guère, et l'on répondit qu'il avait pris des singes pour des noirs. Pour plus de sûreté on battit les environs en troupe; on ne vit aucune trace d'habitation, mais aussi l'on ne découvrit pas un filet d'eau. Le lieutenant, entièrement rassuré, commanda qu'on se divisât par groupes de deux ou trois hommes pour aller à la découverte en des côtés différens. Cette mesure fit frissonner Pelloquin. Il

essaya de demander à garder la chaloupe, mais on se moqua de sa crainte.

— Laissez-le venir avec moi, dit Nazarille au lieutenant, je réponds de lui.

On se sépara. Nazarille et Pelloquin suivirent, comme par zèle, le bord de la mer, car Pelloquin ne cessait de répéter qu'il ne fallait point perdre de vue le navire; mais à quelque distance une crique profonde qu'ils n'avaient point vue les força de s'enfoncer dans les terres. Pelloquin fut bientôt d'avis de se reposer tranquillement en cet endroit et de s'en retourner dire ensuite qu'ils n'avaient rien découvert; mais Nazarille, émerveillé de ce qu'il voyait, et de ces arbres étranges, et des oiseaux éclatans qui sifflaient dans les branches, et des raretés qu'il trouvait à chaque pas, temporisait de son mieux; et le soin qu'il prenait d'abuser son ami lui faisait oublier ses propres frayeurs, car il n'était guère, de son côté, plus brave qu'il ne fallait. Ils étaient d'ailleurs l'un et l'autre dévorés d'une soif ardente, et ils avaient intérêt tout les premiers à trouver de l'eau. Ils virent bien des grappes de fruits au sommet des cocotiers, mais il n'était pas possible d'atteindre à cette hauteur. Nazarille ne manquait pas de les montrer du doigt à son camarade pour gagner du temps.

— Tiens, lui dit-il tout à coup, voici le *pandanus*, cet arbre que tu vois est le véritable *pandanus* dont les voyageurs parlent tant.

— Serviteur à ton *pandanus*, je m'en retourne. Je suis à jeun depuis ce matin et je crève de soif par ce soleil.

— Précisément, mon cher, nous ne pouvons manquer de découvrir bientôt un ruisseau. Je meurs de faim comme toi. Il y a mieux, nous rencontrerons quelques fruits admirables de ce pays qui me faisaient venir l'eau à la bouche en lisant les voyages.... Si nous trouvions seulement l'arbre à pain... Imagine-toi qu'il y a un arbre qui porte du pain, du pain véritable. Je me suis souvent demandé quel pain cela pouvait être, si c'est du pain de gruau ou du pain de seigle, ou des petits-pains, ou des flûtes de Paris, ou des pistolets de Lille, ou tout simplement du pain de munition.

Pelloquin ne répondait pas. Nazarille, qui le vit un peu distrait de la route, s'avisa de l'allécher par un sujet de conversation d'un effet plus sûr.

— Au reste, lui dit-il, je suis bien de ton avis, on va chercher bien loin des curiosités qui ne valent pas le simple ordinaire qu'on a sous la main; et depuis que nous avons quitté la France, je veux être pendu si nous avons rien trouvé qui vaille, en fait de repas, une

bonne soupe aux choux bien grasse, avec un brin de salé bien appétissant, et piquée de saucisses bien dodues. Nous les avons goûtées, ces noix de cocos toutes fraîches et pleines de lait, ces ignames nourrissans, ces ananas parfumés, ces sagous savoureux et tous ces légumes déguisés dont on nous fait tant de bruit là-bas : je n'en donnerais pas un beignet. Te souviens-tu de ces bonnes omelettes au lard qu'on rencontre dans les bouchons de la Normandie?... avec des fines herbes.... Qu'y a-t-il encore de meilleur quand on a beaucoup marché, comme nous faisons, dans la chaleur du jour et à jeun, qu'une bonne bouteille de vin frais et deux belles tranches de jambon sautées à la poêle avec des œufs et un filet de vinaigre, comme cela se pratique dans le Languedoc?

Pelloquin marchait toujours sans mot dire, les yeux fixés en terre et enflammés d'une voracité méditative.

— Une fois, poursuivit Nazarille, je m'étais mis en route avec un camarade dès la pointe du jour; nous avions fait cinq grandes lieues par la rosée et nous arrivions à une espèce de petite auberge. C'était aux environs de la forêt de Sénart, près Paris. L'hôtesse, qui était seule, nous prit en amitié, mais elle n'avait que des lapins qu'elle nous montra... Aimes-tu le lapin?... Je ne faisais pas grand cas du lapin, mais tu vas voir comme certaines circonstances rapprochent les êtres en découvrant leurs qualités. Nous nous asseyons sous la treille, entre l'étable et la basse-cour. Quelques minutes après, la digne femme nous apporte dans une grande jatte une vertueuse gibelotte, fumante, aromatisée, enrichie de petits ognons, qui embaumait et montait jusqu'aux bords, de quoi nourrir une noce bretonne. Nous l'entamons pieusement; et d'une haleine le plat fut net jusqu'à l'émail; l'hôtesse n'en revenait pas; il nous fallut encore une salade.

Pelloquin fit un mouvement des lèvres et lança un jet de salive.

— Après quoi, dit Nazarille, si j'avais à choisir, je préférerais, sans contredit, une belle tranche d'aloyau saignant sous le couteau et bien cuite à point.

— Hum! dit enfin Pelloquin, une honnête fricassée de poulets mise en un pain tendre qui s'est dûment engraissé de la sauce, cela n'est pas encore sans mérite.

Et il cracha comme s'il avait dans la bouche la chique énorme du capitaine Hainguerlot.

— Ou bien, dit Nazarille, en fait de viandes froides, un large pâté de venaison ferme et généreux.

— Ou bien, dit Pelloquin, une terrine moelleuse de foies gras de Strasbourg émaillés de truffes.

— Parle-moi, dit Nazarille, d'une tourte aux quenelles de Lyon qui fondent sous la dent.

— Tiens, dit Pelloquin, je te tiendrais quitte pour un beau quartier d'oie cuit au four dans un plat de lentilles.

— Tout cela n'est rien, reprit Nazarille, mais un poulet tendre, fendu par la moitié, roulé dans la chapelure, appliqué sur le gril et servi dans une remoulade bien gaillarde avec du vinaigre, de l'huile, des épices...

— Et une pincée d'estragon, dit Pelloquin.

— Oui, et de petits ognons hachés menu.

— Et un peu de moutarde, dit Pelloquin.

— Oui, et quelques anchois en purée.

— Et un cornichon, dit Pelloquin.

— Oui, et quelques grains de gingembre.

— Non, un clou de gérofle, dit Pelloquin en crachant.

— Qu'as-tu? dit Nazarille, tu craches beaucoup, mon ami.

— Et que le diable t'emporte, tu me dessèches le palais avec tes fricassées! Tu prends bien ton moment quand j'ai la gorge en feu de faim et de soif.

— Qu'à cela ne tienne, dit Nazarille, je t'en dirai tout autant, et j'imagine que si tu tenais seulement une belle miche de la main droite, un fiasque de clairet de la main gauche, et sur tes genoux une bonne écuellée de tripes à la mode de Caen...

— Veux-tu me laisser en paix, s'écria Pelloquin, avec tes belles visions d'andouilles? Tu penses m'amuser; mais, j'y songe, je veux m'en retourner sur-le-champ.

Il s'arrêta et fit mine de retourner sur ses pas. Nazarille le vit si décidé qu'il n'osa plus lui résister.

— Le chef-d'œuvre, dit Pelloquin en pâlissant tout à coup, serait si nous étions perdus.

— Je le crains, dit Nazarille pour l'inquiéter.

Pelloquin le devina et rongea son frein.

— C'est que je te connais, lui dit-il amèrement, et si nous venions à faire quelque mauvaise rencontre de gens du pays...

— Eh bien! à nous deux, armés comme nous voici, ne sommes-nous pas capables de leur donner de l'occupation?

— Armé comme tu l'es, tu serais très capable de lâcher pied et de me livrer tout seul à ma bonne fortune.

— Pelloquin, dit Nazarille d'un ton pénétré, tu m'es parfois bien désagréable; mais pourtant je me ferais scrupule, en vérité, de te laisser dévorer par des gens si malhonnêtes. Au surplus, ce pays n'est pas habité très certainement, et nous ne sommes point égarés, j'en suis sûr.

Ils se détournèrent à travers les arbres et s'orientèrent de façon à faire un circuit qui devait les ramener au rivage.

— Vois-tu? dit tout à coup Nazarille en montrant à Pelloquin une éclaircie d'où l'on voyait de très loin, à la vérité, la mer et le navire à l'ancre.

Ils se mirent à marcher vaillamment, d'autant mieux que le jour s'avançait. Nazarille se baissait encore de temps à autre pour ramasser des plantes curieuses ou pour signaler à son ami des oiseaux de paradis, ou cet autre oiseau si brillant que les naturalistes l'ont appelé le *magnifique;* mais rien ne pouvait distraire Pelloquin de sa faim et de cette longue route inutile. Tout à coup Nazarille fit un grand cri et courut embrasser le tronc d'un arbre.

— Voici de quoi boire et de quoi manger!

Et il montra vers le sommet de l'arbre un gros et long fruit de belle mine épanoui au milieu d'un bouquet de larges feuilles.

— C'est le... Je ne sais comment les savans l'appellent, mais il est excellent; il répand dans la bouche je ne sais quel fumet de rôti et à la fois la fraîcheur délicieuse d'un joli vin de Bourgogne. Il n'y a qu'à le voir pour juger que c'est là une honnête nourriture.

Pelloquin regarda le fruit de l'air du renard de la fable, et reprit d'une voix étouffée :

— Marchons.

— Tu en jettes ta part aux chiens? dit Nazarille.

— Comment diable veux-tu grimper là-haut?

— Tiens, Pelloquin, dit Nazarille, tu n'en vaux pas la peine, mais il faut une bonne fois que je te régale. Fais-moi seulement la courte-échelle.

Il posa son fusil, sauta sur les épaules de son camarade, et atteignit lestement une première branche.

— Guette un peu les alentours.

— Oui, dit Pelloquin en suivant l'opération avec intérêt.

Nazarille s'escrima si bien des pieds et des poings, qu'il parvint au bouquet de feuilles qui défendait le fruit.

— Oh! cria-t-il en y fourrant les doigts, il n'y a pas de roses sans épines.

Il tira son couteau pour détacher le fruit, qui était énorme; mais il partit tout près de là une horrible clameur enrouée qui se prolongea dans l'écho du bois.

— Nous sommes morts! dit Nazarille en levant la tête.

De longs hurlemens répondirent à ce bruit affreux. Pelloquin transi gambadait çà et là, ne sachant où fuir.

— Passe-moi mon fusil, dit Nazarille.

Mais Pelloquin était parti à toutes jambes, et des hommes noirs sortaient de tous côtés d'entre les arbres.

— Au secours! Fais feu, Pelloquin!

— Au secours! au secours! répétait Pelloquin en courant plus fort vers la mer.

Nazarille se laissa glisser de branche en branche, retomba par bonheur sur ses pieds, et se mit à fuir de toutes ses forces; mais les hommes noirs s'élancèrent après lui avec leurs cris effroyables. Il essaie un détour, d'autres hommes sortent du bois; il se jette de côté, on lui barre le passage. Il se voit perdu, il se roule à terre, fait une culbute; il se relève, frappe des mains, pousse un cri, bat un entrechat, et commence un pas de courante en s'accompagnant de la voix et du bout des doigts.

Les noirs s'arrêtèrent étonnés.

Nazarille essoufflé s'interrompit et poussa un grand éclat de rire; puis, reprenant son sérieux tout à coup, il plaça le pouce de sa main gauche sur le bout de son nez, tous les doigts restant ouverts, tandis que la main droite fermée, à l'exception du pouce, tournait en rond à la hauteur de la paume de la main gauche, puis il fit entendre une sorte de grognement nasal en cadence; après quoi il leva sa main droite étendue à la hauteur du front, et la poussa en avant à plusieurs reprises en se frappant simultanément la nuque de la main gauche. Il accompagna ce signe d'un soubresaut, tira la langue, écarquilla les yeux, et continua diverses pantomimes sans laisser reposer l'attention des spectateurs. Mais l'un des plus considérables venait de se laisser tomber lourdement et se roulait à terre en se serrant le ventre comme un homme malade. Il était près d'expirer en effet, mais de rire. Cette belle humeur gagna les autres.

Cependant les plus curieux se jetèrent sur Nazarille pour toucher son visage et ses vêtemens. Il se dégagea d'un saut, prit une pose héroïque, et entama le récitatif de Fernand Cortez chez les Indiens avec une expression théâtrale extrêmement passionnée, montrant le ciel, la mer, et s'interrompant de temps à autre pour imiter, le doigt

entre les lèvres, le bruit d'une bouteille qu'on débouche, ou, le poing sous le menton, le ramage de la caille. Mais il se sentait au fond travaillé d'étranges terreurs qui ne laissaient pas d'être entretenues par la vue des naturels qu'il examinait pendant ce temps-là.

Attroupés en rond comme ils étaient, c'était un assemblage de monstres qui n'eussent point déparé le plus diabolique des sabbats. Ils étaient presque nus, d'un noir de fumée et de boue, avec des membres si grêles et si disproportionnés, des bras si longs, des épaules si maigres et si pointues, des visages si horribles, qu'ils n'avaient presque plus rien d'humain; ils avaient tous le nez traversé d'un morceau de bois, et les gencives si prodigieusement enflées qu'elles repoussaient les lèvres en dehors comme la lippe d'un animal. On voyait à travers ce mufle une rangée de dents teintes de je ne sais quelle salive sanguinolente et grossies démesurément comme les gencives. Ce phénomène horrifique est produit, comme Nazarille le sut plus tard, par les couches successives d'un végétal corrosif qu'ils mâchent continuellement comme du bétel; en outre, ils avaient la poitrine et le visage bizarrement ornés de cercles blancs et noirs, et leur affreuse figure était surmontée d'un échafaudage de chevelure touffue, arrondie en boule et teinte en rouge par la chaux dont ils la saupoudrent. Quelques-uns portaient planté dans cette broussaille un bouquet de plumes ou une fourchette de bois en manière de peigne. D'autres avaient sur la tête de véritables perruques de cheveux ou de joncs nattés en cordelettes qui tombaient le long des joues. Ils étaient armés de longues lances barbelées jusqu'à la moitié, de casse-têtes de diverses formes, et chamarrés pour la plupart d'ornemens étranges et variés: des bracelets de coquillages usés et arrondis par le frottement, des colliers de petits os humains, des diadèmes et des hausse-cols plaqués de graines rouges d'azédarac, des boucliers écaillés d'huîtres perlières, des boîtes à mettre la chaux, des ceintures de joncs, des chapelets de fétiches hideux; et Nazarille put voir à la ceinture de l'un des naturels l'instrument dont l'effroyable son avait si fort épouvanté Pelloquin, et qui n'était qu'une trompe marine embouchée d'une petite calebasse et décorée d'amulettes, d'ossemens et de touffes de cheveux d'hommes.

Tout à coup un frisson d'horreur le saisit dans cet examen; il tressaillit de la tête aux pieds au milieu de ses chants, et les termina par la plus horrible grimace qu'il put renvoyer à ces horribles visages qui le regardaient avec leurs yeux blancs et leurs bouches béantes.

Les noirs se parlaient entre eux avec de grands signes de tête;

bientôt ils s'avancèrent vers lui et commencèrent à le palper de la tête aux pieds; la blancheur de sa peau causait la plus vive admiration. On tiraillait sa veste çà et là. Nazarille la quitta et la laissa entre leurs mains pour les amuser, ce qui porta au comble la stupéfaction et la joie. Alors l'un des noirs éleva la voix, d'autres lui répondirent; ils parlaient avec feu et semblaient se disputer, à la suite de quoi on se jeta sur Nazarille, on le saisit aux bras et à la gorge, et les uns tournèrent leurs lances contre sa poitrine, les autres levèrent leurs casse-têtes. Au même instant, la détonation de vingt coups de feu fit gronder les échos d'alentour; les naturels demeurèrent saisis d'étonnement. Un coup de canon suivit la fusillade; les noirs se parlaient bas en regardant de tous côtés autour d'eux. Soit qu'ils n'eussent jamais entendu ce bruit, soit qu'ils ne le connussent que trop, ils commencèrent à trembler d'épouvante. La mousqueterie et le canon se suivaient à intervalles égaux. Nazarille comprit que c'était le dernier appel qu'on lui adressait avant de pousser au large; mais l'extrême délicatesse de sa situation présente lui déroba le pathétique de cet abandon. Il se hâta de profiter de cette dernière ressource, et quand il eut compté trois décharges, il poussa un cri qui fit lever sur lui les yeux des naturels; il se tourna successivement vers les côtés d'où venait le bruit répété par l'écho, se donna l'air de le dominer de toutes parts en battant la mesure, et puis lui commanda de cesser comme un chef d'orchestre qui apaise son monde. Le bruit cessa en effet.

Les sauvages demeurèrent encore quelques minutes dans le recueillement, prêtant l'oreille; puis ils se mirent à rire, puis ils retournèrent à Nazarille, ce qui l'inquiéta fort sur le succès de ses enchantemens. Enfin, il comprit qu'on lui demandait de s'avancer dans le pays; on s'approcha en même temps pour l'y forcer; mais Nazarille, ne démêlant pas bien l'intention, se dégagea subtilement et se mit de lui-même à chasser-croiser en avant sur l'air de *la monaco*. Les naturels l'escortaient comme en triomphe, ce dont il ne laissa pas d'être flatté, et même il lui passa par la tête quelques souvenirs mythologiques d'Orphée attirant les monstres.

ÉDOUARD OURLIAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES

CHATEAUX DE VARSOVIE.

A M. LE COMTE DE SALVANDY.

MONSIEUR,

Par un beau jour d'été, je m'en allais de Pétersbourg en Pologne, relisant le long de la route votre *Histoire de Jean Sobiesky.* Il y a un charme singulier que vous aurez peut-être éprouvé plus d'une fois vous-même, un charme entraînant et triste, à dérouler les annales d'un grand peuple, à voir retracer la vie d'un héros sur les lieux mêmes où ce peuple a perdu sa grandeur, où ce héros est mort. Tandis qu'on jette autour de soi un regard inquiet et mélancolique sur des châteaux en ruine, sur des populations opprimées, sur la décadence et la misère du présent, les riantes et glorieuses époques évoquées par la parole de l'historien surgissent sous le voile du passé et brillent au milieu des ombres sinistres qui les entourent; des noms illustres éveillent l'enthousiasme de la pensée, des heures de victoire et de triomphe enchantent l'imagination. Tantôt on se sent saisi d'une douloureuse émotion en songeant à ce qui fut, à ce qui a cessé d'être, et tantôt, oubliant une fatale transformation, on se rejette gaiement en arrière à la suite d'une fée invisible qui de sa main

magique reconstruit à chaque pas l'édifice des temps anciens. Les champs que l'on traverse ne sont plus soumis à la verge du despotisme; un peuple libre et fort les féconde par son travail, les défend par son courage; les châteaux élevés sur les collines ne sont plus déserts et silencieux; sur les remparts j'entends sonner le cor du gardien qui annonce l'arrivée d'une troupe d'hommes d'armes; sur le pont-levis, les chevaliers passent fièrement avec leur armure de fer, leur casque empanaché et leur glaive étincelant. Dans les villes, les cloches résonnent, les églises sont parées comme pour un jour de fête, les fifres et les cymbales retentissent avec les chants nationaux. Une foule joyeuse, bruyante, exaltée, inonde les rues et les places et se précipite vers les portes couvertes de guirlandes de fleurs et les arcs-de-triomphe ornés de signes symboliques. Sur le chemin, on voit de loin flotter un nuage de poussière, et à travers ce nuage on distingue les *Hetmann* avec leurs chevaux fougueux et leurs larges cimeterres revêtus de pierres précieuses, les palatins avec leur ceinture d'or et leur aigrette de diamans, et des cohortes de grands seigneurs plus riches que des rois, et des légions de gentilshommes rapportant en triomphe les dépouilles de leurs ennemis, traînant captifs après eux ou les chefs des tribus tartares, ou les princes russes. Salut à vous, jours heureux de la Pologne, jours de magnificence et de batailles, de triomphe et de galanterie, où l'amour de la gloire palpitait dans tous les cœurs, où le sourire de la beauté se mêlait à toutes les victoires! Salut à vous, nobles enfans de cette contrée, Sobieski, Kosciusko, vous tous qui avez vaillamment combattu pour l'honneur de votre patrie, vous qui l'avez soutenue sur le penchant de sa ruine, et qui l'auriez sauvée si elle eût pu être sauvée!

Hélas! un prestige trompeur m'emporte vers une époque qui n'est plus, et cette illusion d'un instant s'évanouit à l'aspect d'un juif trafiquant de haillons, ou d'un agent de police russe qui m'observe d'un air soupçonneux. En vain le voyageur, épris des héroïques actions d'autrefois, s'écrie en traversant les plaines de la Pologne : Sobieski! Sobieski! L'écho solitaire des forêts répond seul à ce grand nom, et je ne serais pas étonné de voir venir le jour où de par le tsar tout puissant ce nom fût proscrit comme une parole dangereuse, comme un appel illégitime aux souvenirs de l'indépendance et de la nationalité polonaise. Mais la gloire véritable, la gloire qui jaillit du courage et du patriotisme, n'est pas un symbole d'honneur passager; c'est une vertu surhumaine, une émanation d'en-haut. Dieu lui-même lui donne un des rayons de sa splendeur et quelques

siècles de son éternité, et quand toutes les chancelleries impériales réuniraient contre elle les proscriptions de leurs ukases, elles ne parviendraient pas à l'anéantir. Si le peuple intimidé n'ose en parler hautement, il en garde la trace lumineuse au fond de son cœur, il l'évoque en secret dans l'enceinte de ses foyers. Semblable à cette étoile qui se lève dans les parages les plus froids, dans les nuits les plus sombres, la gloire nationale brille comme un phare éternel aux regards du peuple opprimé, et lui indique le but qu'il doit atteindre.

Dans le voyage que j'ai fait à travers la Pologne, j'ai retrouvé partout le souvenir voilé, mais profond, des traditions illustres de ce pays et de ses héros, le souvenir de ce grand roi dont vous avez raconté l'histoire en termes si poétiques, et lorsqu'en arrivant à Varsovie, j'ai témoigné le désir de voir sa demeure de Willanow, j'ai vu que ce désir éveillait en ma faveur une touchante sympathie.

Le château de Willanow est situé à trois quarts de lieue environ de la capitale de Pologne. On traverse la grande et belle rue appelée le Nouveau-Monde, on passe devant la statue de Kopernic, devant le palais occupé, avant 1830, par l'académie des belles-lettres, et transformé, par une amère ironie, depuis la dernière révolution, en un bureau de loterie. A l'extrémité de la ville, est le splendide édifice où le grand-duc Constantin fit d'un sceptre royal une verge de fer, où cet homme, composé des élémens les plus étranges, faisait donner le knout au cheval qui bronchait sous lui, renversait à ses pieds le soldat qui n'obéissait pas assez promptement à ses ordres, et pleurait comme un enfant après ses accès de colère sauvage.

Au-delà de cet édifice de sinistre mémoire, qui a vu ces fureurs brutales de cosaque, et qui a vu leur châtiment, nous voici en pleine campagne, au milieu des arbres verts, des sillons dorés, ces doux présens de Dieu, dont l'aspect seul retrempe l'esprit et lui rend l'essor comprimé par la méchanceté des hommes. A droite et à gauche, j'aperçois quelques rians pavillons, résidences d'été, œuvres de fantaisie des nobles familles jadis si riches et si puissantes, et devant moi une église gothique au milieu d'un cimetière où s'élèvent de toute part les monumens les plus bizarres. A côté de l'église on trouve une auberge fréquentée par les curieux qui viennent visiter ce lieu historique, et par le peuple de Varsovie qui, aux jours de fête ou le dimanche, aime à se réunir sous un groupe d'arbustes autour de la cruche de bière ou du flacon d'eau-de-vie.

A la porte de l'auberge, deux ménestrels ambulans portant le chapeau à grands bords de leur province, la redingote en tartan brun,

la culotte ornée de larges boutons de métal, les souliers ferrés, jouent de leur instrument. L'un d'eux promène son maigre archet sur un violon noirci par la fumée, usé par le temps; un autre fait résonner une cornemuse formée d'un énorme sac en peau auquel sont attachés trois tuyaux, le premier tombant au-dessous du sac; le second, que l'on pose, comme un bâton de voyage, sur l'épaule; le troisième, percé de plusieurs trous comme une flûte, placé entre les lèvres du musicien qui le tient d'une main, et de l'autre presse à certains intervalles les flancs de son sac pour en faire sortir des sons plus ou moins vibrans. Les deux ménestrels jouent l'air national de la *Cracovienne*, et l'accompagnent en frappant du pied, en sautant en cadence. Quelques enfans assemblés autour d'eux écoutent d'une oreille attentive ce chant traditionnel. Notre arrivée au milieu des auditeurs redouble l'ardeur des musiciens. L'aubergiste, qui, debout sur sa porte, les regardait comme un homme habitué à de pareils spectacles, s'émeut à notre approche, ôte son bonnet, fait quelques pas en avant, puis, jugeant sans doute à notre aspect que nous n'étions pas des pratiques pour lui, remet ses mains dans ses poches, et reprend sa froide impassibilité. Le concert continue, et les gestes saccadés, et les tournoiemens de ceux qui l'exécutent. Des fenêtres de son palais, Sobieski avait peut-être contemplé maintes fois une scène pareille, car il y a long-temps que la musique et la danse cracoviennes séduisent les oreilles et charment les regards du peuple polonais. Nous jetons quelques pièces de monnaie dans le chapeau des ménestrels, et les pauvres gens, abandonnant aussitôt leur violon et leur cornemuse, viennent, en se courbant jusqu'à terre comme des esclaves de l'Orient, nous embrasser les genoux.

De ces scènes populaires nous passons au château royal. Ce château est bâti au milieu d'une vaste plaine traversée par un des bras de la Vistule. De l'autre côté de la rivière, on aperçoit les longues avenues d'un parc qui s'étend à plusieurs lieues de distance, et l'aspect mystérieux de ce parc, et cette rivière verdoyante et bleue, et cette solitude silencieuse, animée seulement par quelques fermes rustiques, tout contribue à donner à l'ancienne résidence de Sobieski un caractère à la fois attrayant et sévère, gracieux et solennel. Un fossé de quelques pieds de largeur et une grille en fer entourent le château; on y entre par une porte majestueuse surmontée de deux statues en pierre, l'une qui représente un guerrier armé de toutes pièces, l'autre une femme portant à la main les palmes de la paix. Dans le préau s'élève un sépulcre gothique consacré à la mémoire

du comte Stanislas Potocki et de sa femme, née Lubomirska, deux noms de Pologne assez nobles et assez illustres pour ne point paraître déplacés dans une telle enceinte. Que si pourtant l'on demandait comment il se fait que ces deux noms se trouvent là, en voici la raison. A la mort de Jean Sobieski, son fils Jacques vendit le domaine de Willanow à la comtesse Seniawska, qui en abandonna la jouissance au roi Stanislas-Auguste II, puis le légua à la famille des Lubomirski, dont elle descendait. Le comte Potocki, en s'alliant à cette famille, hérita de ce royal domaine, et le sépulcre placé à l'entrée de la cour d'honneur atteste ce droit de succession. Combien de blasons nobiliaires et de titres de propriété inscrits autrefois sur de splendides parchemins, et qui ne se trouvent plus à présent que sur la pierre des tombeaux!

Le palais est construit dans des proportions élégantes; comme une villa italienne, il se compose d'une façade à terrasse plate ornée de statues en pierre, et de deux ailes parallèles surmontées de deux tourelles, de deux globes dorés, et revêtues sur toute leur longueur de bas-reliefs historiques. Une partie de cet édifice fut bâtie par les Turcs que Sobieski avait ramenés captifs à la suite d'une de ses victorieuses campagnes. Stanislas-Auguste le fit achever sur le même modèle. Je ne veux point me laisser aller à la tentation de décrire dans tous ses détails l'aspect extérieur de cette habitation. Entrons. Les appartemens de Sobieski ont été conservés avec un soin pieux tels qu'ils étaient de son temps. Ils ne sont ni très vastes ni très riches, mais décorés pourtant avec une certaine recherche, selon le goût du siècle de Louis XIV : tentures en soie, boiseries dorées, fauteuils en tapisserie, plafonds et stores chargés de guirlandes de fleurs et d'emblèmes mythologiques. Si, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, le paysage est le fond du tableau de la vie humaine, la demeure de l'individu est le cadre de son existence, des caprices de son esprit, des mœurs de son temps. Chaque ornement dont il aimait à s'entourer peut devenir un nouveau sujet d'étude, chaque objet dont il s'est servi peut conduire l'observateur sur la voie d'une révélation biographique. Que si cette demeure a été occupée par un homme de génie, de quels sentimens de vénération ne se sent-on pas pénétré en la visitant! Que de souvenirs et de pensées éveille dans l'ame l'aspect seul de la table où il s'est assis dans ses veilles glorieuses, des livres sur lesquels il a médité, du foyer auprès duquel il se reposait de ses travaux dans un cercle d'amis! Et tout entier livré à ce sentiment de respect, à ces pensées errant à travers une époque

lointaine, je promenais un regard avide sur ces voûtes, ces meubles et ces tentures, cherchant partout quelque trace d'un jour de triomphe, d'une heure de joie ou d'un instant de fantaisie. Je me disais : C'est ici qu'il aimait à rapporter les trophées de ses merveilleuses campagnes, c'est ici qu'il essayait d'oublier les rivalités fatales de ses grands seigneurs, les luttes orageuses des diètes. Il a passé par cette porte quand il revenait de sauver, sous les murs de Vienne, la chrétienté de l'invasion des Turcs; quand un prédicateur, interprète d'une population enthousiaste, le saluait par ces paroles évangéliques : *fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes.* Ces parois ont été les témoins de ses projets audacieux, et ce lit a reçu son dernier soupir. Pauvre roi, combattu sans cesse dans son autorité de souverain par une aristocratie jalouse et inflexible! pauvre grand homme, qui envia plus d'une fois peut-être la paisible indifférence de ses plus obscurs sujets! pauvre architecte d'une œuvre gigantesque qui devait s'écrouler après lui! héros couronné de lauriers, cœur généreux et tendre, blessé dans ses plus douces affections! Ah! quand on pénètre dans le secret de sa vie, et quand on songe à tout ce qu'il a souffert, comme citoyen dévoué à sa patrie, comme époux et comme père, voudrait-on gagner sa célébrité au prix de ses douleurs?

La première salle du palais est tapissée de portraits en pied représentant les principaux personnages de la noblesse du pays, les Sapieha, les Jablonowski, et quelques rois et reines de Pologne; c'est comme une introduction à l'histoire de Sobieski. Une autre salle est pleine de vases ciselés, d'armures, de trésors du moyen-âge. C'est là que l'on conserve la magnifique armoire que le pape envoya au valeureux Jean après la campagne de Vienne. Elle est du haut en bas sculptée avec une rare perfection, et revêtue d'incrustations, d'arabesques légères, d'images symboliques en écaille et en ivoire.

La reine, la belle Marie d'Arquien, se souciait peu, à ce qu'il m'a paru, de ces ciselures du moyen-âge. On n'en trouve pas la moindre trace dans ses appartemens. Tout son salon est simplement revêtu de tentures en soie lilas, parsemé de glaces et de guirlandes dorées. A côté de ce salon est un cabinet d'une nature bien moins sévère. Il est couvert de boiseries peintes, représentant les amours de Jupiter depuis Danaé jusqu'à Léda. Au plafond, Marie d'Arquien est représentée elle-même avec les attributs de la déesse du printemps, voltigeant entre des essaims de petits amours armés de carquois et répandant une moisson de fleurs sur son chemin. J'ai vu dans une salle

voisine un autre portrait d'elle et son buste en marbre. C'était bien, comme vous l'avez dit, monsieur, « une beauté altière avec des graces touchantes : » le nez grec, la bouche petite et fine, de grands yeux noirs à fleur de tête, des cheveux noirs partagés sur le front en bandeaux bouclés, les lignes les plus correctes, les contours les plus suaves. Mais entre ces deux sourcils arqués je distingue un pli creusé par une pensée ambitieuse, et dans ces yeux noirs si doux une expression de langueur qui m'explique plus d'une phrase sagement contenue, plus d'une réticence discrète de l'historien de Sobieski.

Dans une autre salle du palais il y a une galerie de peinture qui renferme, entre autres productions de l'école du moyen-âge et de l'école moderne, plusieurs tableaux intéressans de Lucas de Leyde, de Lucas de Cranach, et un tableau de Rubens représentant *la Mort de Sénèque*. Sénèque est debout tout nu dans son bain, la barbe longue et grise, les cheveux en désordre. La tête conserve encore un sentiment de vie, mais on voit que les membres privés de sang sont déjà saisis d'un frisson glacial; les genoux fléchissent, le corps s'affaisse; l'œil hagard et terne s'éteint; la mort s'empare de sa proie. C'est une étude médicale pareille à celle de *la Descente de Croix*, une étude affreuse qui fascine le regard par les émotions qu'elle produit, et l'épouvante par sa vérité. Je n'avais jamais vu ni copie, ni gravure de ce tableau, et le placerais volontiers au nombre des chefs-d'œuvre de l'illustre artiste.

Le reste des appartemens est occupé par la famille Potoski, et décoré avec un faste éblouissant. C'est le luxe aristocratique, coquet et brillant des temps modernes, à côté du luxe plus majestueux des siècles passés; toutes les fantaisies de la mode, tous les légers chefs-d'œuvre de notre industrie, hélas! et toutes les douleurs d'une époque récente à côté des douleurs d'une époque plus grande et plus solennelle. Dans un salon décoré comme un des plus gracieux salons du faubourg Saint-Honoré, j'aperçois le portrait d'une jeune femme d'une beauté merveilleuse, d'une expression douce et triste comme celle d'une pauvre ame qui, au milieu des joies qui l'entourent, porte le pressentiment d'une fatale destinée. C'était la fille unique des maîtres de ce château, mariée toute jeune au prince Sangowski, et morte à vingt-quatre ans, morte en pleurant de quitter si vite le monde qui lui semblait si beau, et son époux chéri, et ses parens désolés. Deux ans après, elle eût peut-être regretté de vivre; deux ans après, son mari, compromis dans la révolution de 1830, était dépouillé de ses titres, envoyé en Sibérie, et de ses deux frères, héritiers légitimes d'une immense fortune et de ce noble nom de Potoski, l'un

partait pour l'exil, l'autre faisait sa paix avec le gouvernement russe en occupant une place d'employé subalterne dans une chancellerie de Pétersbourg. Qui aurait dit à Sobieski, quand les prisonniers turcs lui bâtirent ce château de Willanow comme un monument de ses victoires de soldat et de sa puissance royale, qu'un jour ce château serait envahi par la police russe, et dépeuplé par de misérables satellites! A quelques pas de là, dans le parc, on voit encore la magnifique tente de Kara-Mustapha, que le sauveur de la chrétienté rapporta du siége de Vienne. Elle est là debout avec ses draperies de pourpre, ses arabesques orientales, ses rideaux de soie, ouverts de tout côté comme pour recevoir un visir de Mahomet ou un roi conquérant. La police russe n'est-elle pas effrayée de voir ce trophée d'une bataille immortelle, ou ne le laisse-t-elle là, exposé aux regards des passans, que pour insulter par un amer contraste aux beaux jours de la Pologne?

Un jeune Polonais, qui avait la bonté de me servir de guide dans cette excursion, me conduit auprès de Varsovie dans un autre château historique. C'est l'un des plus rians édifices, l'une des plus charmantes habitations qu'il soit possible de voir, un pavillon bâti dans les proportions les plus légères et les plus gracieuses: deux façades ornées de colonnes doriques, de chaque côté un bassin d'eau limpide où le château se reflète avec ses ciselures, ses corniches, ses statues, et tout autour des berceaux de feuillage, des massifs d'arbres qui semblent,comme les hêtres des bucoliques, inviter aux doux loisirs et à la poésie, et de larges avenues ombragées par les rameaux des peupliers de la Vistule :

..... Ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnant de nœuds d'où sort un vert feuillage,
Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge.

Au milieu d'une de ces avenues s'élève un amphithéâtre arrondi comme les cirques antiques; une rivière en baigne les gradins, et de l'autre côté de la rivière est le théâtre entouré d'une colonnade grecque, et fermé par un réseau d'arbustes. C'est le théâtre d'été, le théâtre où l'on joue en plein air des tragédies antiques, des comédies champêtres, où le véritable azur du ciel, le lit de la rivière, les nacelles flottantes, les rameaux balancés par le vent, remplacent nos décorations factices; où la nature, dont les artistes essaient de reproduire ailleurs les effets pittoresques, apparaît dans toute sa vie et sa fraîcheur.

Quelle fée de Pologne a d'un coup de baguette élevé ces arcades, aplani ces terrasses, creusé ces bassins? A quel génie bienfaisant est consacré ce château d'Oberon, ce séjour ravissant digne d'être chanté par Arioste? Non, ce n'est pas l'œuvre d'une fée, ce n'est pas la demeure qui doit être glorifiée par les poètes. C'est le château de Lasienki. C'est là qu'a vécu cet homme efféminé, ce courtisan débile qui monta sur le trône des Jagellon par la grace de Catherine, et s'y maintint par un timide accord, jusqu'au jour où son impérieuse souveraine, de la même main qui avait signé son acte de royauté, signa son acte de déchéance et le flétrit comme un valet invalide d'un titre d'antichambre et d'une pension. C'est là qu'il s'oubliait dans de honteuses mollesses, ce Polonais indigne de porter le beau nom de Poniatowski, tandis qu'un agent russe gouvernait la contrée des Baratori, des Casimir, des Sobieski, tandis qu'à la face de l'Europe, l'antique terre des Sarmates était lacérée, partagée comme une proie inerte par ses voisins insatiables, que des soldats russes, assiégeant la salle des diètes, obtenaient par la puissance du glaive un simulacre de contrat, trois fois juré, trois fois trahi, et que le brave Kosciusko tombait sur le champ de bataille avec un cri de désespoir. Ah! je suis entré avec douleur dans ce château si paré et si riant, et je n'y ai vu que les traces d'une fade galanterie, des portraits de femmes, des tableaux représentant David dansant devant l'arche, et Salomon prosterné devant un cercle de jeunes filles, digne entourage d'un prince qui, pour justifier sa mollesse, invoquait une profanation. Il est des hommes que la Providence, dans ses impénétrables secrets, envoie aux nations sous une armure d'acier ou une couronne de roses, pour châtier leur orgueil ou précipiter leur ruine. Stanislas-Auguste IV a été un de ces hommes, et l'accuser, c'est accuser peut-être la loi suprême qui en fit un instrument de sa volonté; mais nous ne sommes pas assez sages pour remonter jusqu'aux sources des prévisions éternelles. Nous ne voyons pas l'arrêt de Dieu, nous ne voyons que la main qui l'exécute, et tant qu'il y aura une voix honnête en Pologne, elle s'élèvera pour flétrir ce roi de parade qui ne régna sur son pays que pour le tromper par ses lâches complaisances et le perdre par sa faiblesse.

Allons plus loin, allons, il y a là-bas sur le chemin qui mène en Lithuanie, au milieu d'une plaine féconde, une autre demeure à laquelle est attaché aussi le nom de Poniatowski; mais ici ce nom est entouré d'une auréole sans tache, et la douloureuse pensée qu'il rappelle à la mémoire ne lui donne qu'une plus grande consécration.

C'est le château de Jablowna, la demeure favorite de ce soldat au cœur héroïque, de cet enfant de la Pologne que Napoléon créa maréchal de France dans les sillons sanglans de Leipzig. Je m'étais arrêté plus d'une fois avec émotion auprès du mausolée que des mains pieuses lui ont élevé sur les bords de l'Elster. Je suis entré avec respect dans l'enceinte austère et paisible où il aimait à venir chercher quelques heures de repos après ses jours de combats, à poursuivre les rêves de sa jeunesse aventureuse et les espérances de son ardent patriotisme. Tout dans cette retraite indique les habitudes d'un esprit cultivé et les prédilections d'une ame généreuse. Ici je trouve une bibliothèque de livres sérieux, des cartes géographiques, des œuvres d'art choisies, là des esquisses embellies par une pensée d'affection, des portraits de famille ou des portraits d'amis. On a placé le portrait du héros au milieu de cette collection, et on y a fait inscrire les paroles qu'il prononça en s'élançant pour la dernière fois au milieu des légions ennemies : *Bog mi powierz il honor Polakow*, *Bogu go od dam* (Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je vais le rendre à Dieu). Dans une autre salle décorée avec amour par une digne nièce de Poniatowski, héritière de ce domaine, on voit le beau tableau représentant Napoléon au passage du Saint-Bernard. Blücher l'avait enlevé, et un fils de Blücher l'a vendu pour 3,000 francs. Il y a dans ce monde de singuliers exemples de justice morale et d'admirables expiations.

Au dehors des appartemens, tout a le même aspect imposant et grave : vaste pelouse sillonnée par de larges allées, arbres séculaires, forêt profonde et silencieuse. Point de vains ornemens qui insultent aux vraies beautés de la nature. C'est la retraite d'un homme trop occupé de grandes pensées pour se laisser aller à de frivoles fantaisies.

Ces trois châteaux que j'ai été voir avec des impressions si différentes sont comme les monumens des trois dernières époques de la Pologne : à Willanow, l'époque glorieuse; à Lasienki, l'époque d'affaissement; à Jablowna, les derniers efforts et la chute de ce malheureux pays. Entre ces châteaux s'élève à présent la forteresse de Varsovie, qui condamne tous les souvenirs et proscrit toutes les espérances. C'est sur la porte de ce boulevart du despotisme qu'il faudrait écrire une partie de la devise appliquée à l'histoire de Pologne : *Ferrea jura;* et au-dessous le mot lamentable de Kosciusko : *Finis Poloniæ.*

X. Marmier.

LE

DOCTEUR GALL.

A Mont-Rouge, dans une avenue plantée de tilleuls, connue sous le nom de l'allée du Pot-au-Lait, aujourd'hui coupée à son milieu par le fossé de l'enceinte continue, au fond d'un grand pensionnat où bourdonne à certaines heures un essaim d'enfans, se cache sous les arbres une petite maison enveloppée de jardins. Par la manie que nous avons de rapporter la forme des lieux au caractère des hommes qui les ont habités, nous cherchâmes quel pouvait avoir été le maître de cette retraite. Le silence qui règne en tout temps dans cet endroit reculé, les masses de feuillage dont ce jardin et cette maison se trouvent protégés en été contre les regards curieux des voisins, je ne sais quelle obscurité douce qui invite tout bas à la méditation, tout nous donna l'idée que cette maison avait appartenu à un ami de la science. La tournure rigide du bâtiment, la modeste façade à volets verts, l'ordonnance froide et nue des chambres cénobitiques, nous firent croire que l'hôte de ces lieux devait être un de ces solitaires de la pensée qui cherchent dans l'étude une Thébaïde. S'il est vrai, comme nous n'en doutons pas, que l'homme s'imprime sur la nature, il était difficile de ne point reconnaître un esprit inventeur à la disposition bizarre du terrain, inégal, tourmenté, insolite, occupé çà et là par des taillis interrompus, distribué en tous sens avec un certain désordre intelligent, et orné, pour ainsi dire, d'une grace systé-

matique. Enfin quelques masques moulés en plâtre dont le hasard nous aida à découvrir les débris dans un coin du jardin nous indiquèrent que l'ancien familier de ces ombrages devait être un de ces sages modernes qui s'exercent à la science de l'homme. Nous étant alors informé auprès du nouveau propriétaire, nous apprîmes que cette petite maison de campagne avait servi de retraite dans les derniers temps au docteur Gall.

C'est là que nous lûmes pour la première fois le grand ouvrage de la *Phrénologie du Cerveau*. Il y a un charme particulier à prendre connaissance d'un livre aux lieux mêmes où son auteur l'a sans doute composé. La nature modifiée autour de vous par cet homme éteint, dont elle garde encore la trace vivante, explique et commente silencieusement les passages obscurs de son œuvre. Il semble qu'il reste un peu de son souffle dans les branches que le vent agite sur votre tête. Vous vous conformez naturellement au sentiment général que les objets extérieurs expriment devant vos yeux, et il n'y a pas de meilleure disposition que celle-là pour communier à la pensée de votre auteur. Nous vécûmes huit jours de la sorte dans la compagnie occulte du docteur Gall, nous asseyant sur l'herbe aux mêmes endroits sans doute où il s'asseyait, respirant le même air, animés de la même ardeur de la science, lui mort, moi vivant, tous les deux rapprochés par la nature. Cette présence mystérieuse de Gall, qui se joignait à la lecture de son ouvrage pour lui donner le caractère d'une conversation intime, nous mit bien vite dans la confidence de l'homme et de son système. Nous devînmes les meilleurs amis du monde avec le docteur, et nous ne tardâmes pas à lui demander l'histoire de sa vie.

L'histoire de Gall n'est guère que l'histoire d'une idée et d'une découverte; il n'y faut pas chercher les évènemens. Né à Tiefenbrunn, village du grand-duché de Bade, il passa les premières années de son enfance dans la maison paternelle. La Providence, qui a soin de mettre autour du berceau de chaque homme supérieur les élémens nécessaires à son développement moral, avait favorisé le jeune Gall d'une nombreuse société de frères et de sœurs. Ces enfans, unis entre eux par les liens de l'âge et du sang, servirent les premiers de sujets à l'inventeur de la phrénologie. Il les observait à son aise, vivant avec eux sous le même toit, dans tout l'abandon de la familiarité. Ce qui le frappa, ce fut la différence des caractères entre ces enfans, au nombre de dix, élevés ensemble sous l'influence d'une éducation commune. « Chacun de ces individus, dit-il, avait quelque chose de particulier, un talent, un penchant, une faculté qui le distinguait des autres. Cette diversité détermina notre indifférence ou notre affection, et nos aversions réciproques, de même que nos liaisons, notre dédain et notre émulation. » Le jeune Gall remarqua notamment l'un de ses frères qui avait un penchant décidé pour la dévotion : ses jouets étaient des vases d'église qu'il sculptait lui-même, des chasubles et des surplis qu'il faisait avec du papier; il priait Dieu et disait la messe toute la journée .Cette variété de goûts et d'inclinations dans les membres d'une

même famille fit réfléchir Gall, et éveilla tout d'abord son attention adolescente sur les faits qui devaient se présenter à lui par la suite.

Dans le cours de ses études, il rencontra parmi ses camarades les mêmes différences de caractère et d'aptitudes. Quelques-uns apprenaient avec facilité, d'autres manifestaient du talent pour des choses qu'on ne leur enseignait même pas. Gall recueillait en silence toutes ces observations. Il nota chacun de ses condisciples, et lui trouva des défauts ou des qualités qui lui étaient propres. Il suivit ses amis dans leurs jeux, et découvrit que chacun imprimait à ses récréations une allure particulière. Tandis que les uns se livraient à des exercices bruyans, on en voyait d'autres qui se plaisaient à peindre des images, à cultiver un jardin, à parcourir les bois pour y chercher des nids d'oiseaux, ou à suivre les promenades dans les champs et sur le bord de l'eau pour rassembler des fleurs, des insectes, des coquillages. Aucun de ces détails n'échappait à l'enfant observateur, qui se servit d'abord de ces remarques pour régler sa conduite et ses rapports. « Je n'observai jamais, écrivait-il plus tard en repassant sur les premières années de sa vie ce regard doux et mélancolique de l'homme mûr, que celui qui une année avait été un camarade fourbe et déloyal, devînt, l'année d'après, un ami sûr et fidèle. » Mais il faisait surtout son profit de ces remarques pour s'exercer au jugement. Gall présenta dès ses premières années un remarquable exemple du dogme scientifique de l'innéité des talens, dogme qu'il devait faire prévaloir plus tard dans le monde. Cet esprit d'observation l'accompagnait dans le cours de ses études, où il n'était pas si heureusement secondé par la mémoire. Cette circonstance le mit à même de reconnaître que les concurrens les plus redoutables étaient des enfans de son âge qui apprenaient par cœur avec rapidité. De cette sorte, les échecs qu'il essuyait dans ses classes ajoutaient encore aux remarques déjà faites, et le servaient mieux pour l'avenir que n'aurait pu faire un succès.

Quelques années après, Gall changea de séjour, et eut le bonheur de rencontrer des individus doués d'une grande mémoire qui l'emportaient sur lui dans leurs études. Gall, vaincu, s'en vengea en les observant, et trouva encore une fois le moyen de changer sa défaite en triomphe. Tous ces individus, remarquables par leur extrême facilité à retenir leurs leçons, avaient de grands yeux saillans. Cette remarque fut pour Gall un trait de lumière. Ces grands yeux saillans ressemblent, pour l'inventeur de la phrénologie, à la pomme de Newton. L'écolier se dit à lui-même que s'il y avait un rapport, comme il commençait à le croire, entre la mémoire et la forme des yeux, il n'était donc pas impossible de reconnaître les facultés morales d'un individu par ses traits extérieurs. On se demande maintenant si de tels hasards ont été réellement la cause des découvertes qui les ont suivis; nous croyons qu'ils en ont été tout au plus l'occasion. Bien des pommes étaient tombées des arbres avant Newton; bien des lampes suspendues à la voûte des églises avaien suivi, avant Galilée, leur mouvement oscillatoire; bien des élèves avaient eu

à côté d'eux dans leurs classes des camarades à gros yeux en saillie; ni les uns ni les autres n'avaient jamais songé à conclure de ces faits la loi de l'attraction des corps célestes, ni la théorie du pendule, ni avant Gall, celle de la manifestation de l'homme moral par la forme du cerveau. Le fondateur de la phrénologie avait en lui-même l'idée qui a servi de germe à son système, et le mouvement des circonstances extérieures ne contribua guère qu'à dégager cette idée.

Gall changea encore une fois le théâtre de ses études : il alla à une université d'Allemagne; ces déplacemens le mirent à même de renouveler ses expériences sur des sujets inconnus. Tandis que ses concurrens étudiaient leurs leçons, Gall les étudiait eux-mêmes; il se confirma de la sorte dans son sentiment que la mémoire coïncidait avec le développement et la saillie des yeux. La répétition du même fait sur des individus séparés avait exclu de sa pensée le soupçon de hasard. Après y avoir mûrement réfléchi, il imagina que si la mémoire se reconnaissait par des signes visibles, il en pouvait bien être de même des autres facultés intellectuelles. Il continua donc ses recherches. Dès-lors tous les individus qui se distinguaient par un talent quelconque furent l'objet de son attention. Peu à peu il se flatta d'avoir trouvé d'autres caractères physiques qui indiquaient d'autres dispositions de l'esprit. A mesure qu'il avançait en âge, Gall avançait silencieusement dans sa théorie. Il ne tarda pas à donner à ses réflexions une base plus large que celle du collége; il la trouva dans le spectacle varié du monde qui se renouvelait sans cesse devant ses yeux. Le fait primitif qui semble avoir particulièrement frappé l'inventeur de la nouvelle doctrine sur les fonctions du cerveau, c'est que la plupart des hommes naissent avec des inclinations de nature. Tel enfant est porté au mensonge, tel autre au vol; ces penchans sont souvent indépendans de l'éducation, et se fortifient avec l'âge, malgré le soin qu'on prend de les combattre. Gall eut connaissance de gens du monde qui volaient uniquement pour voler. Quelques-uns prenaient des objets inutiles; d'autres avaient, en les dérobant, l'intention de les rendre. Moritz raconte, dans son *Traité expérimental de l'Ame*, l'histoire d'un voleur qui, étant à l'article de la mort, étendit la main pour escamoter la tabatiere de son confesseur. Il est probable qu'il n'en voulait pourtant rien faire dans l'autre monde. Un homme de bonne famille, ayant senti cette inclination au vol dès son bas âge, espéra l'intimider par la rigueur des lois militaires. Il entra dans l'armée, où il vola et fut condamné à mort. Ayant obtenu sa grace, et cherchant toujours à détruire cet ennemi intime qui le poussait à dérober, il se fit capucin. Son penchant le suivit dans le cloître. Mais comme il ne pouvait plus soustraire que des bagatelles, il se livra à son naturel sans s'en inquiéter : il prenait des ciseaux, des chandeliers, des tasses, des gobelets, et les emportait dans sa cellule. Ceci fait, il ne les cachait pas; il déclarait, au contraire, qu'il les avait emportés, et que le propriétaire pouvait se donner la peine de les reprendre. Ces faits et quelques autres dont Gall eut connaissance le préoccupèrent forte-

ment. Si ce mystérieux penchant au vol n'avait pour cause, dans certains cas, aucune des influences qu'on lui assigne d'ordinaire, le mauvais exemple, la dissipation, le besoin, il fallait bien chercher cette cause autre part; Gall fut d'avis qu'on la trouverait dans l'homme. Il raisonna de même pour les dispositions intellectuelles. Le langage vulgaire devait avoir philosophiquement raison lorsqu'il dit : Tel homme est né poète, tel autre musicien. Gall trouva profond le mot naïf d'un de ses anciens condisciples qui, éprouvant une grande difficulté naturelle pour l'étude des langues, disait à son professeur : « Je ne suis pas né pour apprendre le grec. » On était déjà d'accord, de son temps, que les arts demandent de la part de ceux qui les exercent une vocation innée. Les écrivains, dans le désespoir de trouver au juste la raison de ces facultés naturelles, imaginèrent même quelquefois de les attribuer, par manière de métaphore, à l'influence des astres. On connaît le vers de Boileau :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète.

Mais qu'était cette explication, sinon l'aveu de l'ignorance où l'on était de la cause véritable qui préside aux dons si variés de l'intelligence? Gall déclara que cette influence secrète imaginée par les poètes, ce feu sacré, comme disaient d'autres, devait avoir son siége dans l'organisation. C'est là qu'il fallait aller chercher, suivant lui, le secret des facultés humaines et non ailleurs. La question qui demeurait encore à résoudre était celle de savoir si ces facultés s'avouent dans l'individu par des signes possibles à reconnaître. Gall, fort de ses observations de jeune homme, se crut en droit de conclure pour l'affirmative. Il était d'ailleurs amené à cette science, inconnue de son temps, par les forces mêmes de cette impulsion naturelle dont il venait révéler les lois. Il y a des êtres doués en naissant de facultés en quelque sorte divinatoires, pour lesquels le masque humain est plus transparent que pour tout autre; en leur présence la main occulte de la nature se déconcerte; et le secret de Dieu, si bien gardé d'ordinaire par l'organisation, se laisse aisément surprendre. Gall était un de ces hommes-là.

Au fond, la tentative de Gall n'était pas si nouvelle qu'elle fût précisément téméraire. Long-temps avant lui, on avait cherché dans les signes extérieurs la manifestation des qualités ou des défauts naturels. La chiromancie, ou interprétation de l'homme par les lignes de la main, la métoposcopie, ou divination par les lignes du front, la physiognomie, ou connaissance de l'individu par les traits du visage, avaient essayé, depuis plusieurs siècles, de percer le voile derrière lequel la main de Dieu avait caché le secret des destinées humaines. Mais de ces trois sciences, les deux premières étaient alors abandonnées comme complètement arbitraires et paradoxales; la physiognomie jouissait depuis Lavater d'une meilleure réputation; toutefois, elle manquait par beaucoup de côtés, et les esprits un peu clairvoyans la déclaraient insuffisante pour rendre compte des mystères de notre nature. Gall crut approche

de la vérité quand il regarda le cerveau comme le siége de toutes les manifestations intellectuelles et morales de l'homme. Il arriva à l'étude de la médecine avec ces idées faites. Ce fut à Strasbourg qu'il reçut ses premières leçons d'anatomie du célèbre professeur Hermann. Mais, avant d'avoir jamais manié le scalpel, Gall avait pressenti une grande partie des lois que la science avait alors découvertes et de celles qu'elle n'avait pas découvertes encore. Il se plaignait qu'on ne lui dît rien dans les cours, ni dans les ouvrages de médecine, des fonctions du cerveau. C'était pourtant, à son avis, le livre où Dieu avait scellé le mystère de la vie humaine. Or, il en est toujours ainsi du livre des secrets de la nature; après avoir résisté à tous les efforts des siècles, il s'ouvre tranquillement de lui-même lorsque l'heure de la manifestation est arrivée.

Nous n'entendons pas dire qu'avant Gall on n'eût émis dans le monde aucune de ses idées sur le siége des facultés de l'ame; mais autre chose est en science le pressentiment vague d'une découverte, et cette découverte elle-même arrivée à l'état de démonstration. Gall eût mis plus de temps à réunir les opinions de ses devanciers sur cette matière qu'il n'en mit à les inventer dans son esprit, et encore, vu l'état imparfait de ces données diffuses, n'eût-il guère fait que rassembler des ténèbres. Il prit donc délibérément la seule route qu'il y avait à prendre, celle de l'examen et de l'intuition. Son principal soin fut même d'isoler son jugement des lectures qui auraient pu l'influencer. Gall se fit de cette solitude morale une règle de conduite; il sut ignorer ce qu'on avait dit et fait avant lui, quitte à rechercher plus tard, quand ses forces seraient épuisées, les témoignages des anciens en rapport avec sa doctrine. Jusque là, le seul livre qu'il eût sans cesse sous les yeux fut celui de la nature. Entouré d'animaux privés ou sauvages, il se mit à étudier leurs mœurs en les comparant aux mœurs des hommes. Il rencontra la même différence de penchans, la même variété d'instincts que dans l'espèce humaine. Comme ses nouveaux sujets ne cherchaient point à dissimuler, il put les observer à son aise. Un pigeon était le mari fidèle de sa colombe, tandis qu'un autre (un vrai don Juan de pigeon) se glissait dans tous les colombiers pour emmener à sa suite les femelles étrangères. On ne pouvait alléguer dans ce cas-là l'influence d'une mauvaise éducation. Un chien était presque de lui-même habile à la chasse, pendant qu'un autre de la même race et de la même portée se refusait à cet exercice ou ne se laissait dresser qu'à grande peine. Un oiseau écoutait avec beaucoup d'attention l'air qu'on jouait à ses oreilles, et le répétait avec une facilité singulière; un autre de la même couvée n'apprenait que son chant naturel. Gall observa tous ces faits par lui-même avec une patience d'Allemand ; il passa à la loupe de son imagination lucide et persévérante les détails les plus minutieux. Cette étude des animaux, prise sur le vif, le confirma dans sa foi en l'existence de forces primitives chez l'individu.

Gall ne pouvait guère se dissimuler que la science et la philosophie, comme

on les enseignait de son temps, ne fussent contraires à ses idées; il crut avoir raison, malgré la science et malgré la philosophie. L'école allemande professait que tous les hommes naissent semblables, et que les différences remarquées entre les individus viennent des différens milieux dans lesquels la société les a plongés. Gall eut le courage de son opinion; il résista énergiquement à cette théorie reproduite dernièrement par M. de Balzac dans sa préface de *la Comédie humaine*. C'était une volonté toute en ligne droite dans la direction d'une idée fixe. Quand il démontrait plus tard dans ses cours les fonctions du cerveau, il avait coutume de dire en portant sa main sur le sommet de la tête, à l'endroit où les phrénologues ont placé l'organe de la fermeté : « Sans ce développement que vous voyez là, il y a long-temps que j'aurais été arrêté dans mes recherches. » Aucun homme en effet n'apporta autant d'efforts à la conquête d'une vérité ou d'une erreur. Ceux même qui refusent d'admettre l'invention de Gall au rang des découvertes de la science, doivent du moins lui tenir compte de l'opiniâtreté de ses moyens pour forcer la nature à une révélation. Ayant reconnu que la science ne faisait qu'embarrasser sa marche dans la recherche des propriétés fondamentales du cerveau, il eut le courage de renoncer à tout ce qu'il avait appris jusque-là. Il se mit hardiment sur les traces de la nature, sans autre guide que le hasard. Gall nous avoue lui-même que lorsqu'il commença ses recherches, il ignorait où ces recherches devaient aboutir. Ce ne fut pas sans une appréhension vague qu'il lança le vaisseau flottant de ses conjectures à la découverte d'un nouveau monde physiologique. Bien d'autres que lui avaient échoué sur cette mer orageuse des problèmes où l'ame ne s'aventure qu'à travers les ténèbres. Faire le tour du cerveau de l'homme était une entreprise encore plus vaste que de faire le tour du monde. Gall ne s'effraya point de ce voyage. Il osa parcourir les hautes régions de l'esprit humain, lever le plan de ces pays inconnus de la pensée, où nul n'avait encore pénétré, fixer les degrés de latitude du crâne en rapport avec les degrés de l'intelligence, poser les limites du monde moral et en décrire les circonférences; marquer, en un mot, sur la tête de l'homme comme sur une carte les principales divisions géographiques de l'ame. Une telle tentative n'était pas d'un esprit médiocre, et que Gall ait réussi ou échoué, il n'en restera pas moins comme le représentant d'une grande pensée. L'audace de sa tentative l'alarmait lui-même par instans sous la forme du remords (1). Préjugés de son temps, morale, religion, science, tout s'élevait contre lui, comme le fantôme du vieux monde devant les compagnons de Gama, pour lui dire : Arrête! Gall n'écouta rien; il passa outre et s'avança vers ces mers de l'inconnu, où les plus grands n'ont souvent fait, comme La Peyrouse, qu'attacher leur nom à un naufrage.

La vie de Gall tout entière présente ce grand spectacle d'un homme aux

(1) « Combien de fois n'ai-je pas scruté ma conscience pour savoir si un penchant vicieux ne me guidait pas dans mes recherches! » (Gall, *Phrén. du Cerveau.*)

prises avec son idée et d'une idée aux prises avec son siècle. A mesure que Gall avançait dans sa découverte, les difficultés se multipliaient au dedans et au dehors. Tout lui devint obstacle. A ce choc perpétuel que rencontrait sa pensée en se heurtant contre les idées reçues, venaient se joindre par instans le doute et la défiance de lui-même. « Je m'étais trompé si souvent, avoue-t-il avec ingénuité : qui pouvait me répondre que je ne me trompais plus. » Si l'on calcule en soi-même l'immense difficulté qu'il y avait à marquer les premières divisions sur ce terrain entièrement vierge du cerveau, où nul n'avait jamais songé à chercher des régions différentes pour les diverses facultés de l'ame, on comprendra quel travail Gall a dû faire pour en arriver là. Il était servi dans ses recherches par de puissans instincts qui lui révélaient aisément les habitudes morales d'un être d'après l'ensemble de ses caractères extérieurs. Mais le tort de ces hommes à invention est précisément d'ériger en système ce qui n'est chez eux que la suite de facultés naturelles. Gall tomba comme les autres dans cette erreur. Dès le commencement, il voulut donner ses observations pour bases à une nouvelle doctrine, et toujours ces bases arbitraires fléchissaient devant des faits imprévus. De là des hésitations, des tâtonnemens sans fin : ses pas en avant n'étaient pour la plupart du temps que des pas en arrière ou à côté; il avançait, et retirait aussitôt le pied de ces terrains trompeurs; il quittait la route, y revenait de nouveau pour la quitter encore, et au milieu de toutes ces fluctuations morales, il se croyait comme ensorcelé par le génie de la nature dont il tentait les mystères. Ce ne fut qu'après avoir acquis une masse de faits au hasard, qu'il lui fut possible d'aller avec quelque certitude au-devant de faits nouveaux, et de les ranger dans un ordre toujours provisoire, que troublait souvent la moindre circonstance oubliée par ses calculs. Ces luttes du savant avec la nature, de l'inventeur avec les obstacles qui embarrassent sa découverte, inspirent moins d'intérêt à la foule que les batailles de Napoléon avec le monde : elles n'en sont pour cela ni moins grandes peut-être ni moins profitables à l'humanité. Chaque doute résolu était pour Gall une campagne d'Égypte, chaque objection réfutée valait Austerlitz. Il s'avançait de la sorte pas à pas sur le champ de bataille de la science, gagnant du terrain, en perdant quelquefois, mais réparant ses défaites par une force de volonté irrésistible. Et puis le but de sa conquête était sublime, c'était la connaissance de l'homme.

N'espérant rien des livres; ne trouvant dans les professeurs de l'école que des contradicteurs de ses idées, Gall persista à ne tenir aucun compte des opinions de son temps. L'anatomie elle-même ne lui avait rien appris. Il avait beau interroger le cerveau, le scalpel en main : il ne pouvait en tirer aucune révélation sur le mécanisme de nos idées. Le cerveau sous le crâne ressemblait, pour lui, à ces momies égyptiennes qui, sous leur enveloppe de bois de cèdre, gardent depuis plus de deux mille ans le secret de la tombe. Gall comprit qu'il fallait surprendre la nature par d'autres voies détournées; il inventa des moyens d'étude qui lui étaient propres. Un homme avait-il acquis

de la célébrité par une puissance d'organisation quelconque, Gall faisait mouler en plâtre la tête de cet homme, et l'emportait dans son cabinet. Ce même individu venait-il à mourir, Gall, qui avait reconnu que la chevelure était un obstacle pour bien juger de la conformation de la tête, ne négligeait rien afin d'obtenir son crâne. Le zèle de la science le dévorait et lui conseillait tous les sacrifices imaginables pour grossir sa collection. Les médecins avaient l'attention de lui envoyer le crâne des fous et des criminels fameux. Gall recevait tout cela avec reconnaissance. Les fous et les scélérats sont la proie de la science. C'est sur eux qu'elle travaille avec le plus de succès pour découvrir dans les écarts de la nature le secret de ses lois immuables. La prédilection de Gall pour les assassins, les idiots, les aliénés, ressemblait à celle du grand Geoffroy Saint-Hilaire pour les monstres. Il leur donnait le premier rang sur les planches de sa bibliothèque. Il examinait la tête de ces aliénés en comparaison avec la nature de leur folie, et celle des condamnés à mort avec la nature de leur crime. C'est avec de tels élémens qu'il composait dans son esprit l'histoire, d'autres disent le roman de la physiologie de l'homme. Une telle étude était semée d'âpres broussailles qui l'arrêtaient souvent des mois entiers. Figurons-nous ce jeune savant enfermé dans son cabinet et tout possédé par ce démon de la découverte qui le pousse sans relâche vers l'inconnu. Sa table est chargée de crânes humains et de figures en plâtre sur lesquels la lumière accentue tristement des proéminences variées. Gall est attentif à ces accidens légers; il se promène tête basse autour de cette table recouverte d'un tapis vert; il s'arrête et compare l'une à l'autre avec une attention pleine d'anxiété les pièces de sa collection. Voici plus de six semaines qu'il cherche un rapport de conformation entre toutes ces têtes réunies dans sa pensée par les liens d'une faculté commune. Il a essayé à des momens différens, dans des dispositions d'esprit différentes, et toujours il n'a rencontré que le doute. Le voilà qui recommence à faire passer entre ses mains ces crânes et ces plâtres rebelles à tout aveu; il les place sous des jours favorables, il élimine les caractères reconnus pour faux et renonce à ses suppositions de la veille. Confrontant ces pièces les unes aux autres, il se dit à demi-voix : « Ce n'est point ceci; ce n'est point cela; ce n'est pas ceci encore. » Mais à mesure qu'il écarte ces nuages, la lumière commence à poindre. Tout à coup l'œil du savant s'illumine, son front s'inspire, et sa bouche entr'ouverte s'écrie : J'ai trouvé!

Gall n'attendait pas toujours la science à l'ombre de son cabinet; il allait la trouver dans ces asiles mystérieux où elle cache ses secrets sous les infirmités de notre nature, les hospices, les prisons, les salles de justice. Cet homme était d'une curiosité indomptable; on le rencontrait dans tous les grands établissemens d'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfans trouvés, dans les promenades et les spectacles; ses regards se portaient toujours à la forme du crâne, que Dante nomme dans son langage extraordinaire le couvercle de l'homme, *il coperchio*. Les jours d'exécution, un indi-

vidu se glissait-il parmi la foule sur la place, jusqu'au bas de l'échafaud, c'était Gall qui venait examiner la tête du condamné à mort. Un homme s'était-il suicidé, Gall se transportait aussitôt sur les lieux et cherchait sur le crâne du cadavre quelque trace visible de ses penchans désespérés. Les imbéciles, les hydrocéphales étaient les objets de ses plus chères études. Il aimait à rapprocher l'organisation des hommes à grands talens de l'organisation des hommes bornés et à faire jaillir la lumière de ces contrastes irritans. Les faits recueillis par lui devenaient chaque jour plus nombreux et fournissaient une ample matière à ses réflexions. Son état de médecin le servit beaucoup pour descendre dans le cœur de l'homme et y surprendre les sentimens les plus cachés. Un médecin est un confesseur qui reçoit l'aveu des faiblesses de notre nature. Son ministère est comme le sacerdoce de la science. Fort de nos infirmités, il obtient des plus incrédules, à certains momens, une confiance sans bornes. Le médecin suit l'homme depuis le berceau, il le voit à nu dans toute sa vie : qui a jamais songé à se draper devant son médecin ? Il le voit surtout luttant contre la mort. C'est autour du lit funèbre que Gall, à demi penché sur l'éternité, aimait à chercher dans les traits convulsifs et dans les dernières paroles des mourans quelques analogies entre leur caractère et la conformation mystérieuse de leur tête. Gall avait encore recours à d'autres moyens pour faire parler la nature; il conviait chez lui des hommes de la dernière classe, des cochers de fiacres, des commissionnaires, des portefaix, des charretiers. Une fois à table, il n'avait point de peine à gagner leur confiance en leur donnant de l'argent et en leur faisant distribuer du vin et de la bière. Ces hommes buvaient avec entraînement; quand Gall les jugeait suffisamment disposés à la franchise, il les engageait à lui dire tout ce qu'ils savaient réciproquement des qualités ou des défauts de chacun d'eux. Les anciens faisaient sortir la vérité du fond d'un puits; peut-être eût-il été plus juste de la faire sortir d'un verre de vin. Ces hommes du peuple, échauffés par la boison, commençaient à s'accuser les uns les autres avec une bonne foi sans réserve. Gall recueillait toutes ces révélations en silence; il recherchait ensuite sur la tête de chacun d'eux quelque signe organique en rapport avec les penchans qui lui étaient indiqués. Il renouvelait son expérience plusieurs fois sur les mêmes individus, afin de se convaincre qu'il ne cédait pas à des conjectures précipitées; il faisait ensuite la contre-épreuve sur des hommes d'un naturel contraire, et lorsque ces diverses expériences confirmaient ses premiers indices, il dessinait au crayon, sur un crâne destiné à cet usage, le siége de la faculté ou de l'instinct qu'il croyait avoir découvert. D'autres fois il confrontait les statues et les bustes antiques aux récits de l'histoire et cherchait à saisir une analogie entre les actions des hommes célèbres et la structure de leur tête. Le résultat de toutes ces recherches fut d'amener Gall à croire que chaque fonction principale de l'ame s'exerçait sur un point limité du cerveau.

La difficulté ne consistait plus qu'à s'orienter sur ce terrain vague. L'expé-

rience étant le seul fil conducteur qui pût diriger ses doutes, Gall continua dès-lors à suivre le chemin qu'elle lui traçait. Il rencontre, un jour, un mendiant jeune et de bonne mine qui fixe son attention par des manières distinguées : notre docteur demande, selon sa coutume, à mouler la tête du mendiant. Il remarque sur le plâtre, avec étonnement, une proéminence saillante qu'il n'avait encore remarquée sur aucune autre tête. Alors Gall de questionner ce jeune homme et de l'engager à dire lui-même son histoire, son caractère, les motifs de sa misère : le mendiant lui avoue que la fierté seule l'a réduit à cet état humiliant et que dans son orgueil extraordinaire il aimait encore mieux demander l'aumône que de travailler. Gall, éveillé par cette confidence, examine alors la tête de tous les hommes superbes; il y retrouve constamment cette même élévation, et voilà le siége de l'orgueil trouvé.

Ayant reconnu que certains hommes étaient naturellement pieux, tandis que d'autres naissent pour ainsi dire athées, Gall soupçonnait sur la tête de l'homme un organe de la religion. Désireux d'en découvrir la place sur le crâne, il visitait les églises avec inquiétude et s'attachait surtout à observer les têtes de ceux qui priaient avec plus de ferveur. D'abord il crut reconnaître que les hommes religieux étaient généralement chauves. Mais n'ayant su trouver aucun rapport entre la calvitie et le sentiment de l'amour de Dieu, il rejeta ce caractère comme chimérique. Il finit par mouler la tête des individus qui étaient renommés dans le monde par leur sainteté, et, après de nombreux essais douteux, il crut découvrir l'objet de ses recherches. Ce nouvel organe se rencontra depuis, à la connaissance de Gall, sur le crâne d'un libertin dévot qui payait les femmes publiques en leur donnant des livres de prières. Notre docteur, s'étant procuré, vers le même temps, le dessin de la tête de M. Lamennais, y trouva cette élévation à un degré imposant. M. Lamennais venait d'écrire alors son *Essai sur l'indifférence en matière de Religion*. Il est difficile, en effet, de voir le rigide sommet de cette tête toute en hauteur sans songer à ces montagnes saintes où la Bible nous raconte que Dieu descendait pour se communiquer aux hommes.

Gall était encore à l'Université, que déjà son goût pour l'histoire naturelle l'entraînait au fond des bois à tendre des filets et à découvrir les arbres où les oiseaux venaient de construire leur nid. La connaissance qu'il avait des mœurs de chaque volatile le servait très heureusement dans ses recherches. Mais quand au bout de huit ou quinze jours il revenait pour relever ses filets ou pour s'emparer des nids désirés, il ne savait plus reconnaître ni l'arbre qu'il avait marqué ni les filets qu'il avait tendus. Ceci le forçait d'amener avec lui dans ses courses un camarade qui, sans le moindre effort d'attention, allait droit à la place où étaient les filets, à l'arbre où était le nid de l'oiseau. Comme ce jeune homme n'avait que des talens très médiocres, Gall s'étonna de son instinct et lui demanda comment il faisait pour s'orienter si sûrement. — L'autre répondit à cette question, en demandant à son tour comment Gall s'y prenait pour s'égarer partout. — Notre inventeur pres entit dès-lors un

sens particulier chez l'homme pour se diriger dans l'espace. Espérant acquérir un jour plus de lumière sur cette donnée provisoire, il moula toujours la tête de son guide. Dix ans plus tard, Gall est appelé en qualité de médecin chez une jeune malade qui s'était laissé enlever de la maison de son père par un officier. Le docteur, croyant reconnaître que le chagrin, la honte et le remords de cette fille entraient pour quelque chose dans le secret de sa maladie, l'interroge doucement sur les motifs d'une telle fuite scandaleuse. Elle lui confesse alors qu'elle a moins cédé en quittant sa famille à un sentiment d'amour qu'à une irrésistible envie de voyager. Cette pauvre créature, vertueuse encore dans son déshonneur, montre en même temps au médecin, avec sanglots, deux fortes bosses qu'elle avait sur le front et qu'elle prenait pour des signes de la colère céleste. Gall examine ces proéminences, les rapproche de celles de son guide, et reconnaît en elles, non des marques de la vengeance divine, mais l'*organe des localités*.

Chaque organe trouvé était pour Gall un pays nouveau découvert dans le monde de l'ame. Il espérait, avec le temps, s'emparer ainsi de toute la tête de l'homme avec ses facultés. A mesure qu'il faisait des pas dans cette voie empirique, Gall éprouvait en même temps le besoin de retourner à l'étude du cerveau. Ses travaux anatomiques furent dirigés par cette lumière intérieure qui avait déjà éclairé ses recherches dans la route de l'observation. Les inventeurs devinent encore plus qu'ils n'apprennent. Dans les sciences on voit par ce que l'on a pensé : le jugement subordonne les yeux. C'est ainsi que Gall hasarda sur les fonctions du cerveau, revu et commenté par lui-même, à l'aide d'une nouvelle méthode anatomique, plusieurs grandes idées. En revanche, il se fourvoya souvent. Mais, quoi qu'il en soit de la valeur de son système, nous n'en devons pas moins tenir compte au docteur Gall de ses héroïques efforts pour faire arriver l'anatomie aux plus hautes régions de l'intelligence. Le premier il osa porter le scalpel dans ces saintes facultés de l'ame, regardées jusque-là comme indépendantes de toute condition matérielle. Ses travaux en anatomie comparée n'embrassèrent pas une sphère moins vaste. Gall enseigna le premier que le cerveau de l'homme avait été posé comme couronnement à la création.

Après ce que nous venons de dire, la phrénologie était trouvée. Les conférences que Gall avait avec ses amis, sur ces matières neuves et originales, s'élevèrent peu à peu à la dignité de leçons publiques. Notre jeune professeur ouvrit un cours à Vienne en 1796. Les premières fois que Gall approcha ses idées du jugement de ses auditeurs décidèrent la destinée de toute sa vie. Il parla, pièces en main, des fonctions merveilleuses du cerveau comme centre de toutes les manifestations intellectuelles et morales de l'homme. Mêlant d'ailleurs à l'anatomie beaucoup de connaissances étrangères, le docteur annonça la possibilité de reconnaître, par les signes de la tête, plusieurs dispositions de l'ame. A l'appui de cette croyance il cita ses observations personnelles, fit passer sous les yeux de ses auditeurs des crânes où la position

de quelques facultés de l'esprit était marquée à l'encre noire, et promit de découvrir plus tard les autres régions douteuses dont la frontière n'était pas encore indiquée. Toutes ces nouveautés furent accueillies avec enthousiasme. G. Spurzheim, étudiant très distingué, manifesta particulièrement le désir de s'associer à la pensée et aux recherches du maître. Ce cours commença entre ces deux hommes une confraternité d'intelligence et de travaux qui dura plusieurs années. Entre Gall et Spurzheim il y a toute la distance du génie au talent; mais l'un et l'autre rendirent des services éminens à la science par la patience de leurs recherches, leur foi inébranlable et la tournure très différente de leur esprit. Gall, intelligence plus vaste, coup d'œil plus prompt, instinct plus révélateur; Spurzheim, jugement sain, nature douce et appliquée, modestie calme et silencieuse. Plus méthodiste que son maître, Spurzheim attacha son nom à la dernière classification des organes de la tête. Il est difficile de ne pas voir dans ces deux navigateurs, dont l'un découvre et dont l'autre baptise, le Christophe Colomb et l'Améric Vespuce du nouveau monde physiologique.

Le premier jour de l'an 1805, Gall, qui professait à Vienne, reçut de son père une lettre contenant ces mots : « Il est tard et la nuit pourrait n'être pas loin, te reverrai-je encore ? » — Le vieillard demeurait toujours à Tiefenbrunn, petit village du grand-duché de Bade. Il ne fallait rien moins que cette voix pour arracher notre savant à ses chers travaux, à la phrénologie, cette fille bien-aimée de son intelligence. Cependant il y avait vingt-cinq ans que Gall n'avait vu son père, ses montagnes, le vieux toit où il était né : le cœur de l'enfant prodigue avait besoin de respirer ce bon air de la famille et du village qui vaut encore mieux que l'air de la science. Le docteur se décida à partir; mais, économe du temps qui lui était mesuré à l'aune étroite de la vie, il voulut tourner ce déplacement au profit des conquêtes de son idée. Gall emporta donc avec lui sa collection de crânes et de têtes moulées en plâtre afin de les présenter comme des preuves sensibles à l'examen de ses auditeurs. Spurzheim le suivit. Ce voyage commença, pour nos deux jeunes missionnaires, une vie aventureuse et nomade qui ne s'arrêta guère qu'à l'extrême vieillesse.

Leur excursion à travers l'Allemagne souleva de toute part une immense curiosité. Les rois, les savans, les artistes, accouraient au-devant des deux révélateurs; les gens du monde ne voyaient et ne voient encore dans la phrénologie qu'une bonne aventure par les bosses de la tête. Ils ignorent que, dans les idées de Gall, le toucher du crâne n'était qu'un accessoire de sa doctrine; mais l'intérêt qui s'attache à la pénétration de l'inconnu est celui qui détermine toujours le plus d'entraînement. Mesmer, Cagliostro, Lavater, avaient mis tout dernièrement, avant Gall, le monde civilisé en émoi; c'est que ces trois hommes, dont l'un n'était qu'un intrigant de génie, représentent à eux seuls ce qui manquait précisément au XVIIIe siècle, le sentiment du merveilleux. Gall continuait ces devanciers célèbres, mais par d'autres voies;

les efforts de ce dernier pour s'emparer des secrets de la nature étaient du moins dirigés par un esprit droit et mathématique. Mais les sciences les plus positives ouvrent toujours aux esprits inquiets de sourdes échappées vers le mystère; la chimie n'avait pas plutôt renoncé à la pierre philosophale, qu'elle cherchait le moyen de faire le diamant à la place de l'or. Cette curiosité est dans la nature. Gall et Spurzheim ont marqué sur la tête de l'homme le siége de l'organe de la *merveillosité;* c'est à cet organe que répondent le magnétisme et la phrénologie. Les phrénologues et les magnétiseurs continuent les sciences occultes du moyen-âge, non qu'ils rapportent avec Paracelse ou Jérôme Cardan les effets visibles de la nature à des causes surnaturelles, mais parce qu'ils cherchent comme eux à soulever le voile obscur sous lequel l'auteur de la création a caché les lois de son œuvre; c'est par ce côté-là que la science de Gall fut regardée long-temps comme magique.

Ce qui étonna dans le fondateur de la phrénologie, ce fut moins encore la nouveauté de son système que la clairvoyance électrique avec laquelle Gall devinait tout de suite le caractère des individus dont il touchait la tête. Toute l'Allemagne retentit alors d'une visite que fit le docteur Gall dans les prisons de Berlin. Notre savant parcourut ces établissemens, accompagné d'un grand nombre de partisans et de détracteurs. Il rencontra dans les salles de travail deux cents détenus qu'on lui laissa examiner, sans lui rien dire de la nature de leurs fautes. Gall leur trouva à un degré considérable l'organe du vol. On répondra à cela qu'il ne faut pas être sorcier pour deviner des voleurs dans une prison; mais notre philosophe détermina en outre, ce qui est plus difficile, les motifs qui les avaient poussés à commettre ces vols. Il y avait aussi d'autres détenus arrêtés pour d'autres causes; il les distingua aussitôt. « Vous ne devriez pas être ici, » témoigna Gall en s'adressant à une honnête femme qu'on avait confondue par mégarde ou avec intention parmi les voleuses. Ayant manié la tête d'un jeune homme nommé Kunow, le docteur s'écria avec émotion : « Le malheureux! c'est sa nuque qui l'a perdu! » Kunow avait été condamné pour débauche infame. Gall donna beaucoup d'autres signes d'une lucidité presque effrayante qui intimidait les défauts cachés jusque dans l'antre le plus ténébreux du cœur humain. Une jeune Allemande d'une bonne famille et d'une figure agréable, se trouvant ce soir-là dans une société où Gall continuait ses expériences, refusa de soumettre sa tête au toucher du docteur. Cette répugnance étonna, car tout le monde au contraire montrait le plus vif empressement à défier les lumières du savant. Quoique cette jeune personne eût été parfaitement élevée, Gall soupçonna chez elle quelque défaut occulte. Ayant réussi à se procurer sur elle par fraude l'empreinte de certains contours cérébraux qu'une abondante chevelure couvrait, comme à dessein, de son voile complaisant, le docteur prononça sans crainte que la place d'une pareille tête était dans l'établissement qu'il venait de visiter. On se récria beaucoup contre ce jugement extraordinaire. Deux ans plus tard, le hasard fit découvrir dans cette jeune fille riche et charmante

un affreux penchant au vol, que ni la sévérité de son père, ni la honte attachée à ce vice dégradant, ni un séjour réitéré de plusieurs mois dans une maison de santé, convertie pour elle en maison de correction, ne purent jamais dompter entièrement. Gall, dans ses voyages, emportait avec lui comme un trophée de la science le débris en plâtre de ce crâne révélateur.

Le docteur passait à Torgau avec quelques disciples. Un aveugle se rencontra sur la route. Le maître s'arrêta, et communiqua tout bas à ceux qui l'accompagnaient son jugement sur cet inconnu. Contre l'ordinaire, un sourire d'incrédulité gagna toute la bande. Gall prétendait avoir découvert dans cet aveugle l'organe de la mémoire des lieux, le sentiment de l'espace et du mirage, qui font les grands voyageurs. On refusait de croire que la nature pût jamais se permettre une telle ironie. Gall, pour toute réponse, pria ses disciples d'être attentifs à la conversation qu'il allait avoir avec cet homme. —Aveugle, quels sont tes goûts? Dis-nous ton occupation favorite?—L'aveugle de naissance avoua qu'il n'aimait rien tant au monde que d'entendre parler des contrées lointaines et de voyager par les yeux des autres. Il n'était guère jaloux, dans toute la nature, que des hirondelles; encore n'étaient-ce pas leurs yeux qu'il enviait, mais leurs longues ailes rapides, qui font mille lieues dans un jour.

Ces faits et beaucoup d'autres semblables dont Gall semait son passage le faisaient suivre dans toute l'Allemagne à la trace lumineuse de sa doctrine. Une prompte réaction succéda à ce premier mouvement d'enthousiasme. Les gouvernemens du nord proscrivirent la nouvelle science comme dangereuse et comme conduisant au matérialisme. Mais les idées de Gall ne rencontrèrent nulle part tant d'opposition que parmi ses confrères. Ses voyages avaient éveillé autour du docteur une admiration excessive; ils éveillèrent en même temps l'envie. Gall admira la manière dont ces savans régentaient la nature. Il remarqua que les rivalités de systèmes cachaient presque toujours entre eux des rivalités d'amour-propre. Sa doctrine avait, aux yeux de ces hommes graves, le grand tort de ne pas avoir été découverte par eux-mêmes. La plupart la rejetaient sans examen, par cela seul que c'était une étrangeté et qu'on ne saurait trop se défendre d'innovation. Quoique le docteur Gall eût beaucoup à souffrir de ce fanatisme du doute, le pire de tous les fanatismes, il ne se découragea point. L'avenir, cette espérance de tout homme qui lutte, était invoquée par notre nouveau Galilée comme une éclatante réparation du présent. Gall se consolait dans cette idée, que jusqu'ici toutes les résistances ont eu tort contre la vérité. Cela dit, il continuait tranquillement sa route. Le hardi novateur ne savait même pas si, dans l'intérêt de la science, il ne devait pas se féliciter de cette persécution : « Une découverte, se disait-il à lui-même, resterait très imparfaite si elle obtenait trop promptement un succès sans réserve; c'est l'orage qui fertilise le champ des idées. »

Cependant quelque chose manquait encore à la doctrine de Gall, c'était l'assentiment de la France. Toute idée nouvelle n'arrive à être cosmopolite

qu'à la condition de venir se faire contrôler à Paris. Ce grand centre de la civilisation impériale attira Gall et son système. C'est en 1807 que le célèbre Allemand vint apporter ses pensées aux lumières d'un nouvel auditoire. Il y eut foule pour l'entendre; la curiosité était immense; mais le docteur Gall rencontra à Paris les mêmes obstacles qu'à Vienne; il en rencontra un surtout qui dominait tous les autres. Le fondateur de la phrénologie arrivait avec une réputation acquise, avec de grands travaux, avec des idées originales, avec une tournure d'esprit toute française, vive, insinuante, fine, incisive, subtile, avec une facilité de langage merveilleusement claire et propre à séduire, avec cette beauté intelligente que Cicéron exigeait chez l'orateur, et qui le fait tout d'abord bien venir d'une assemblée, avec les connaissances variées du médecin et de l'homme du monde : mais qu'était tout cela contre Napoléon? Or, Napoléon se déclara l'ennemi de Gall. Quelques-uns ont dit que c'était par haine des *rêveries allemandes;* d'autres ont insinué que c'était par jalousie. Napoléon jaloux! le fait serait au moins curieux. Au point où en était arrivé cet homme, il ne pouvait plus guère en vérité se montrer ombrageux d'autre lumière que de la science. Qu'on suppose à la phrénologie le degré de certitude qui lui manque encore, et le savant investi de cette puissance mystérieuse vaudrait bien la peine d'être jalousé par les rois, même par les rois de génie. Les fantastiques créations de Merlin et de Faust ne dépassent guère l'idéal que nous pouvons nous faire maintenant d'un docteur introduit par la science dans le secret de chaque individualité. L'exercice complet de la phrénologie demanderait d'ailleurs pour additionner sûrement toutes les causes intérieures et extérieures qui régissent les actions humaines un ensemble de vastes facultés capables de gouverner le monde. Les individus, avec leurs moyens naturels, leurs passions, leurs instincts, leurs penchans, leurs mouvemens aveugles, ne seraient plus sous les doigts tout puissans d'un tel homme que les touches variées d'un immense clavecin dont il tirerait, en les accordant les unes avec les autres, une harmonie conforme à ses volontés. Ce terrible joueur de ressorts occultes serait le maître de l'univers sans le paraître et dirigerait les évènemens sans qu'on vît au juste par quel côté il y mettrait la main. On conçoit qu'on puisse être envieux de cette incalculable force, même quand on se nomme Napoléon, et quand ce rêve exorbitant de la science n'est encore qu'une chimère.

Quoi qu'il en soit du motif, l'empereur combattit le savant, non de front et à visage découvert, comme il convenait au maître absolu, mais par derrière, à demi mot et avec l'arme sournoise de la raillerie. Napoléon riait de Gall; ce rire était répété par toute la ville. On s'amusa beaucoup dans ce temps-là de la sensibilité du docteur Gall faisant passer par les mains du docteur Spurzheim le crâne de ses anciens amis sous les yeux de son auditoire, en témoignage de certaines qualités ou de certains défauts qui leur étaient particuliers. Gall ne s'affligeait pas de cette lutte; il en était fier. Il y avait, en effet, quelque grandeur à avoir pour ennemi celui qui était l'ennemi de

vingt rois; seulement cette résistance placée si haut lui attira le mauvais vouloir de cette tourbe servile qui mesure son assentiment à une idée sur la protection que le pouvoir lui accorde. Les académies et les corps savans gênèrent la marche de la nouvelle science; son fondateur se trouva en butte à mille attaques; mais cet homme était invulnérable, car il croyait. Quoique maniant avec beaucoup d'adresse l'arme de la raillerie et rompu à la discussion, Gall ne répondait guère à ses adversaires moqueurs, et encore bien rarement, que par des raisons sérieuses. Encore moins se donnait-il la peine de battre en brèche les systèmes de ses voisins; sa raison était qu'il ne tenait pas à jeter les fondemens de sa doctrine dans des ruines. Quand on lui parlait de la résistance de Napoléon à ses idées, il répondait sans s'émouvoir : « Le génie le plus élevé a toujours au-dessus de lui la vérité, comme l'aigle qui vole dans le ciel a au-dessus de lui la lumière. »

Cette résistance fut longue et tenace; elle domina toute la destinée de Gall dans la science, comme celle de M. Lemercier dans les lettres. En vain Corvisart et Larrey essayèrent de faire revenir l'empereur sur le compte du savant : Napoléon se montra inflexible. Ses raisons, car il prit la peine d'en donner, étaient celles que l'on retrouve dans la bouche de tous les détracteurs de la phrénologie. Au milieu de ce grand duel moral que le docteur Gall eut à soutenir contre son ennemi anonyme, revenait sans cesse le reproche de matérialisme et de fatalisme. La vérité est que, comme tous les hommes qui voient juste et loin, l'empereur avait aperçu une philosophie derrière la découverte du médecin. En morale, en politique, en législation, la nouvelle science entraînait à ses yeux un monde nouveau. Au fond, l'empereur croyait lui-même à la destinée, mais il voulait avoir le monopole de son étoile. La limite tracée par le savant aux manifestations de l'intelligence humaine irritait le génie de Napoléon, et il y avait de l'orgueil révolté dans le fait de sa résistance. Les réformes que Gall laissait entrevoir pour l'avenir au bout de sa doctrine déplaisaient à l'empereur; celui-ci entendait que le monde se réformât sur le modèle de ses idées et à la pointe de son glaive. Cet homme, qui avait mis la nation dans un camp et la politique dans la guerre, n'aimait pas les utopistes ni les novateurs. Il l'a bien montré envers Mme de Staël et envers Benjamin Constant. Napoléon ne voyait guère de meilleur œil un système qui fixait à chaque individu une sphère d'activité particulière, circonscrite d'avance par la nature. Ce conquérant aimait les poètes, les philosophes et les savans, mais pour en faire des soldats. Lui, ce magnifique argument en faveur du système de Gall, cet homme né grand, auquel il avait été donné de réaliser au dehors la royauté qui était pour ainsi dire dans ses organes, Napoléon niait justement la prédestination chez les autres. On ne saurait du moins trop s'étonner de la prodigieuse activité de ce belliqueux qui, à travers ses batailles contre tous les peuples du Nord et du Midi, trouvait encore le temps de faire ténébreusement la guerre à un pauvre savant, démonstrateur de crânes. Cette haine de Gall et de son système tint aussi long-temps que

l'empire. Elle suivit même l'empereur à Sainte-Hélène. « J'ai beaucoup contribué à perdre Gall, » s'écriait le détrôné dans son exil. Napoléon se vantait: aucun homme, si grand qu'il soit, n'a puissance sur une idée. Celle-ci a ses destins en elle-même, selon la part d'erreur ou de vérité qui lui a été faite. La sourde persécution de l'empereur contre le système de Gall s'est arrêtée à l'homme. Elle a fait souffrir un modeste chercheur de vérités, un rêveur, si l'on veut, un de ces docteurs inquiets dont l'esprit étouffe dans les anciennes limites de la science et fait tout au monde pour les reculer. Nous ne voyons pas là un si beau sujet de se montrer fier, surtout quand on est soi-même un grand homme et qu'on a eu la couronne du monde sur la tête.

Le caractère de Gall est comme sa vie tout entière dans la science qu'il a fondée. Son système de l'influence de l'organisation sur nos qualités et nos défauts l'avait amené à une grande tolérance morale; comme il s'était beaucoup approché par état des infirmités de l'ame et du corps, il en avait gardé au fond du cœur une certaine mélancolie compatissante pour les maux de l'humanité. Gall avait passé une grande moitié de sa vie, dans les prisons et dans les bagnes, à interroger les mystères affligeans de notre nature. Il avait confessé, en prêtre de la science, plusieurs condamnés à mort. Il avait touché le crâne et sondé la conscience de tous les criminels fameux. Il n'y avait guère de plaie morale dans laquelle ce médecin n'eût mis le doigt, de voile intime qu'il n'eût déchiré. L'abîme du cœur humain n'avait plus pour ce savant ni ténèbres ni épouvante. Il lui était arrivé plus d'une fois, en visitant les prisonniers, de s'attendrir sur le sort de ces natures fatales, de ces demi-hommes qui n'avaient rencontré en eux, ni autour d'eux, aucun moyen de résistance au mal. Eh bien! par une inconséquence inouie, ce doux Gall, si plein d'indulgence et de bonhomie, était pour le maintien de la peine de mort, et même (on hésite à dire cela) pour la peine de mort aggravée. Il voulait qu'on rétablît, sans l'appeler tout-à-fait par son nom, la roue ou le gibet. Que conclure de là? sinon ce que le fondateur du nouveau système pénitentiaire concluait lui-même de Napoléon : « Tel qui à certains égards devance de beaucoup ses contemporains se trouve sous d'autres rapports arriéré de plusieurs siècles. » Il est rare que, dans l'ordre moral, l'homme marche des deux pieds.

On a beaucoup parlé des tendances matérialistes de la phrénologie, et l'on se demande encore si Gall avait une religion. Nous n'hésitons pas à le croire. Seulement Gall était médecin, et, comme ses confrères, il penchait à confondre la cause avec l'instrument. Il lui arrivait, par exemple, de s'écrier dans son enthousiasme d'anatomiste : « Dieu et cerveau, rien que Dieu et cerveau! » Et l'ame? — Gall s'était fait un devoir de n'en parler jamais, et de borner ses recherches aux *conditions matérielles à l'aide desquelles elle manifeste ses facultés*. A plus forte raison avait-il soin d'écarter toute discussion qui aurait pu intéresser une forme quelconque de croyance. Comme savant, son culte s'arrêtait à la nature. Il ne voyait point d'impiété à suivre le mouvement de la science vers l'innovation et la conquête du mystère : être

avec le progrès, c'était pour le docteur Gall être avec Dieu. Notre novateur se montrait du reste bien éloigné de nier l'existence d'une *loi suprême de toutes les lois, d'une intelligence de toutes les intelligences, d'un ordonnateur de tous les ordres.* La phrénologie lui semblait au contraire une excellente réfutation de l'athéisme. Le cerveau, ce merveilleux laboratoire de la pensée, était à ses yeux une preuve manifeste de l'intelligence supérieure qui s'y révélait à l'homme. Gall avait beau faire, il ne pouvait amoindrir son jugement au cercle des observations matérielles, et comme toutes les grandes natures, il était religieux par instinct. Sa reconnaissance était sans bornes envers ce divin architecte des choses dont l'anatomie lui avait démontré toute la sagesse. Gall adorait avec une vénération profonde la trace empreinte à la tête de l'homme par cette invisible main. Mais ce qui le pénétrait davantage du sentiment de notre faiblesse et de la grandeur divine, c'était *le peu d'étoffe employé par le Créateur et transformé dans le cerveau en instrumens de puissance si nombreux et si sublimes.* Le sang-froid de l'anatomiste ne tenait pas devant ce grand spectacle; il ne savait comment dire son admiration et son étonnement à ce mystérieux auteur de la nature qui avait su resserrer toutes les conditions matérielles de nos connaissances avec leur objet, le monde ambiant que les géographes évaluent à deux mille lieues de tour, et le monde idéal qui ne se mesure pas, dans une circonférence de tout au plus vingt-deux pouces!

On n'est pas d'accord sur les sentimens du docteur Gall; les uns le représentent comme un génie égoïste et solitaire n'ayant d'affection que pour son idée; d'autres prétendent, au contraire, que le cœur du savant n'était pas de glace à des séductions plus tendres. Nous savons qu'il aima au moins une fois dans sa vie. Cette passion fut ardente et forte comme le caractère même du docteur. Gall devint amoureux d'une femme du monde en lui touchant la tête. On voit que chez lui le phrénologiste ne cédait jamais ses droits. Il trouva sur cette tête de si admirables bosses, les plans du front si bien modelés, une certaine conformation du crâne si justement en harmonie avec la sienne, qu'il crut avoir trouvé dans cette femme, selon le langage des naturalistes, son *analogue.* Il se prit pour elle d'une inclination violente et concentrée. La science, cette autre amante, eut un instant à se plaindre des infidélités du docteur. Malheureusement la femme que Gall aimait était mariée. Il paraît qu'elle devina son *idéal* dans le docteur, et qu'il y avait entre eux sympathie; mais, retenue aux liens du devoir et de la société, elle ne consola son amant que par ses plaintes. Celui-ci rêvait toujours à cette belle tête de femme, siége de si nombreuses perfections que la nature semblait avoir formée exprès pour la mettre sous les yeux de la science. Cet amour orageux et inutile traversa la vie de Gall comme un météore. Cette femme tomba de son côté en langueur et mourut. Le docteur demanda, pour dernière faveur, de mouler la tête de la morte et d'en garder l'empreinte sur le plâtre. Il la garda sans doute aussi dans son cœur. Cette tête de femme moulée prit place

sur les rayons du cabinet de Gall parmi les autres souvenirs de l'homme et du phrénologue. Notre savant conservait ses affections sous la forme de crânes, comme les anciens peuples d'Égypte faisaient de leurs momies embaumées. Les voyant tous les jours, les touchant, les rangeant et les dérangeant sans cesse sur ses rayons, il défendait avec soin ces chers souvenirs de la poussière et de l'oubli. Ayant lui-même succombé le 22 août 1828, après une longue maladie, il demanda à être réuni aux images en plâtre et aux crânes de ceux qu'il avait aimés. On ne saurait aujourd'hui juger la figure du savant sur ce masque uniforme et triste que nous donne la mort. La tête de Gall était belle et expressive; on y lisait un mélange de finesse et de bon sens, de méditation et de volupté, de bonhomie et de malice, d'indocilité aux croyances reçues et presque de superstition pour les idées personnelles. Ceux qui ont traité Gall de visionnaire ne l'ont point vu ou n'ont pas su le définir; son front vaste et haut, puissamment découvert, est bien le front d'un penseur, mais en même temps celui d'un homme à observations exactes. Le docteur Gall avait, au contraire, une antipathie marquée pour les esprits à rêveries nébuleuses, Spinosa, Malebranche, Locke, Kant, Helvétius; familier de la nature, il aimait mieux avoir commerce avec elle que de chercher les bonnes graces de la métaphysique allemande. Ceci a fait dire qu'il a manqué au docteur Gall de naître en France, non pour sa gloire, mais pour la nôtre.

Notre savant était depuis assez long-temps naturalisé Français par l'intelligence et par des lettres officielles, lorsqu'il mourut dans sa patrie d'adoption, pauvre, négligé, refusé par l'Académie des sciences à laquelle il s'était présenté, inquiet de l'avenir de sa découverte, abreuvé de jours et d'ennuis, amer, dégoûté et seul. Le docteur Spurzheim s'était séparé de son maître sur quelques difficultés délicates. Il en est des amitiés scientifiques comme des amitiés littéraires, tous ces mariages d'intelligence finissent presque toujours par un divorce. Il en est des esprits rapprochés par une même idée comme de ces planètes que l'on voit briller dans le ciel quelque temps, l'une à côté de l'autre, et qui s'éloignent bientôt, emportées qu'elles sont par le mouvement contraire de leur cours. Gall éprouva de cette séparation plus de tristesse réelle que dans son orgueil de savant il ne voulut en laisser paraître. Il drapa sa douleur sous le dédain et le silence. A peine lui échappait-il de temps en temps, avec son ancien ami, quelques reproches; il lui disait sur un ton de mélancolie hautaine : « Et vous aussi, vous m'avez abandonné! » Mais cette mésintelligence était sans retour, car elle prenait sa source plus haut même que l'amour-propre, dans une différence de point de vue. Le docteur Gall était également très éloigné de partager la confiance aveugle et bornée de ses successeurs sur le sort du système qu'il avait fondé avec tant de peine. Son esprit rencontrait parfois des doutes devant lesquels il s'arrêtait effrayé. Il y avait des momens où, dans ce ténébreux voyage et sur ces vastes mers de l'inconnu, la boussole elle-même de son intelligence ne marquait plus. Tout cela contribua à entourer d'ombres la fin de cette vie

laborieuse, et à aigrir la vieillesse de ce savant, dont la destinée long-temps inquiète, militante et insolite, ne se reposa même pas dans la tombe. La mémoire de Gall est restée en effet attachée à la phrénologie, qui, toujours flottante et agitée dans le vide, n'a pas encore rencontré jusqu'ici autour d'elle ce centre de certitude et ce mouvement régulier qui fait en science les étoiles fixes.

Voilà l'histoire de Gall, comme nous l'ont racontée dans la petite maison de l'allée du Pot-au-Lait les livres, quelques anciens amis du docteur, et l'asile modeste dans lequel le savant, las des hommes et du monde, était venu reposer son cœur blessé sur la nature, au milieu des amandiers et des lilas. Les arbustes y sont encore, mais l'homme n'y est plus : celui qui fut Gal n'est maintenant qu'un tombeau au milieu du cimetière de l'Ouest et une figure en plâtre dans le musée d'anatomie du Jardin-des-Plantes. Le plâtre, joint aux crânes et aux autres bustes recueillis par le savant, complète avec celui de Spurzheim, mort à Boston en 1838, ce qu'on nomme froidement le cabinet du docteur Gall.

ALPHONSE ESQUIROS.

POÉSIE.

LE VOYAGE D'ITALIE.

Qui dit un songe dit folie;
Notre voyage d'Italie
Ne sera pas pour ce printemps.
Sur le bord de mon lit assise,
Déjà tu parlais de Venise.....
Ma belle voyageuse, attends.

Si nous étions aux mois d'automne,
Quand les bois perdent leur couronne,
Vous auriez raison, tout en pleurs,
De vouloir déployer vos ailes,
Comme les vives hirondelles,
Pour des cieux plus chauds et meilleurs.

Mais le soleil frappe à la vitre,
Et vient jouer sur mon pupitre
Avec ma plume et l'encrier.
Le printemps naît et l'hiver cesse :

Le gai rayon, qui nous caresse
Plus doucement que le foyer!

Si nous descendions au parterre,
Peut-être une fleur solitaire,
Sous un glaçon demi-fondu,
Toute petite et violette,
Nous montrerait sa jeune tête
Pleine d'un doux parfum perdu.

Pourquoi, madame la comtesse,
Tant de pleurs et tant de tristesse?...
Vous voulez courir le pays,
Mais si vous êtes blanche et blonde,
C'est pour moi seul, non pour le monde :
On peut bien s'aimer à Paris.

ALFRED ASSELINE.

BULLETIN.

La discussion et le vote de la chambre sur l'adresse permettent de pressentir l'ensemble des dispositions qui l'animent. La chambre se montre beaucoup plus préoccupée des choses que des hommes, et parmi les objets qui la touchent sérieusement, il faut mettre en première ligne les questions extérieures. C'est là qu'elle a fait porter l'effort de la discussion. Il est évident que la chambre aborde les travaux de sa première session, intimement pénétrée des sentimens et des vœux du pays sur les affaires étrangères. Ce qui rend cette disposition d'autant plus remarquable, c'est la modération avec laquelle elle s'exprime. La chambre n'impose pas au gouvernement de système, de plan à suivre, et elle porte jusqu'au scrupule le respect des attributions du pouvoir exécutif. Seulement elle indique au pouvoir le but qu'il faut atteindre; elle lui exprime les sentimens du pays, elle lui demande d'y conformer sa conduite, sans se prononcer, sans insister sur les moyens à prendre.

Ce mélange de décision et de prudence a été bien sensible dans les affaires d'Orient et dans le parti auquel s'est arrêtée la chambre. Nous croyons qu'entre les deux plans de conduite qui ont été discutés devant elle, ses préférences ne sont pas douteuses. A coup sûr, quand on lui parle des droits et des priviléges anciennement consentis par la Porte en faveur de la France, des antiques capitulations qui nous autorisent à intervenir en Syrie comme protecteurs reconnus des chrétiens, ce langage a ses sympathies. M. de Carné, dont la parole dans le débat sur l'Orient a été vive, directe, incisive, n'a pas laissé que de produire une impression profonde quand il a montré qu'en Syrie l'action de la France n'a eu ni assez d'initiative ni assez d'indépendance. La chambre préférerait une politique qui ne fût ni d'origine anglaise, ni même d'origine autrichienne. Toutefois, quand au nom du gouvernement on lui affirme qu'il a été utile à la France d'agir avec le concours actif de l'Angleterre et de l'Autriche, la chambre ne repousse pas cette participation d'une

manière systématique : elle a écouté avec une attention marquée M. Janvier s'attachant à démontrer que notre diplomatie avait su concilier habilement l'initiative dont la France ne doit pas se dessaisir avec les avantages du concert européen. M. Janvier a parlé avec une clarté chaleureuse, et s'il n'a pas convaincu la chambre, au moins il l'a intéressée.

Entre les deux systèmes de l'action indépendante et de l'action combinée, la chambre a évité de se prononcer d'une manière absolue; toutefois, la commission a reconnu elle-même l'insuffisance de sa rédaction première, et elle a proposé un amendement qui rappelait les anciens priviléges et l'influence de la France. Cela était bien; mais dans la première partie du paragraphe, une assertion trop affirmative a provoqué un sous-amendement de M. Berryer qui a été adopté comme impliquant une approbation moins vive des faits accomplis. L'amendement de la commission constatait pour les populations chrétiennes de Syrie le *rétablissement d'une administration conforme à leur foi et a leurs vœux*. M. Berryer a proposé de substituer à ces mots ceux-ci : *l'établissement d'une administration plus régulière*. La chambre a approuvé ce que cette rédaction avait de réservé, de restrictif, et, malgré les efforts répétés de M. le ministre des affaires étrangères, elle a adopté le sous-amendement.

Nous n'avons pas compris la vive résistance que le gouvernement a cru devoir faire à la motion de M. Berryer. Est-ce parce qu'elle venait d'un organe de l'opposition légitimiste? Ici cependant aucun principe de politique intérieure n'était en cause, et puisque les expressions proposées par l'honorable député de Marseille rendaient mieux la pensée non-seulement de la chambre, mais même du cabinet, il eût été plus habile de les accepter. M. Vivien avait rappelé avec un heureux à propos que, dans une de ses dépêches, M. Guizot lui-même avait émis l'idée que l'exclusion de l'émir Beschir et de sa race pourrait bien être contraire aux vœux des populations. Comment la chambre pouvait-elle donner une approbation entière à une solution qui paraissait suspecte au ministre lui-même?

Par ce paragraphe ainsi modifié, la chambre, en reconnaissant ce qui a pu être fait d'utile, indique au gouvernement ce qui reste à faire; elle le laisse libre sur le choix des moyens, mais elle lui montre le but qu'il doit se proposer. Plus tard, quand de nouveaux évènemens auront mûri la question, la chambre pourra se livrer à un examen approfondi de la marche suivie par le gouvernement, et se montrer d'autant plus exigeante qu'elle aura été jusqu'alors plus discrète.

La nouvelle chambre, frappée de l'importance des questions extérieures, apporte une grande sagesse dans ses manifestations. Tant mieux : cette mesure nous répond de la constance avec laquelle la chambre suivra la politique qu'elle aura une fois adoptée. Quel est l'obstacle que rencontre le plus souvent le pouvoir parlementaire quand il veut s'occuper de diplomatie? On cherche à l'épouvanter sur les conséquences de sa hardiesse, on lui demande s'il veut prendre sur lui la responsabilité d'une intervention périlleuse, et parfois on

a vu des chambres, cédant à ces tentatives d'intimidation, perdre le courage de faire un pas de plus dans la voie où les avait poussées le sentiment de l'honneur national. Mais quand une assemblée, dès les premiers momens de son existence, marche à la fois avec précaution et fermeté, et qu'elle montre une égale conscience de ses devoirs et de ses droits, son attitude est bonne, sa position est forte, parce qu'elle ne s'est pas exposée elle-même à reculer, parce qu'elle n'a rien dit, rien fait qu'elle doive rétracter, désavouer.

Combien il est souhaitable, pour la considération et la force morale de la France, de voir de saines et dignes traditions de politique extérieure prendre dans le parlement une telle autorité, qu'il ne puisse entrer dans la pensée d'aucune administration de les méconnaître ou de les laisser en oubli. C'est par les chambres que la France peut se montrer à l'Europe ce qu'elle est véritablement, pacifique, résolue à ne rien abandonner de ses droits et de son influence légitime. On pouvait craindre, dans les premières années qui ont suivi 1830, que des paroles empreintes de l'exaltation révolutionnaire jetassent en Europe de fatals brandons de discorde et de guerre; aujourd'hui rien de pareil n'est à craindre. Même dans les rangs de l'opposition la plus tranchée, on ne parle des autres peuples et des autres gouvernemens qu'avec estime, et on montre le désir sincère que rien ne vienne altérer la paix générale. Dans ces dispositions, qui sont communes à tout le monde en Europe, il n'y a aucun danger à ce que les questions diplomatiques reçoivent la publicité de la tribune. Ce retentissement parlementaire a même ses avantages. Les peuples connaissent ainsi quels sont réciproquement leurs sentimens et leurs pensées. Cette notoriété est instructive pour les gouvernemens, qui n'en sont plus réduits aux conjectures sur les véritables dispositions de ceux avec lesquels ils ont à traiter. Loin d'être périlleuse, l'intervention parlementaire dans les questions diplomatiques peut concourir au maintien de la paix.

Nous eussions désiré trouver cette conviction dans le cabinet, surtout à l'occasion du droit de visite et des traités de 1831 et 1833. C'était moins que jamais le cas de craindre une manifestation de la part des chambres. On savait fort bien que cette manifestation ne pouvait être que prudente et mesurée.

Est-ce par hasard la chambre des pairs qui eût voulu tout irriter et tout compromettre ? On a vu quelle était l'extrême modération de l'amendement proposé dans l'assemblée du Luxembourg et des orateurs qui l'ont soutenu. Quel secours plus utile pouvait recevoir le cabinet pour réussir à bien persuader le gouvernement anglais de la nature véritable des sentimens de la France au sujet du droit de visite? La France ne jette pas un cri de guerre, elle veut rester l'alliée de la Grande-Bretagne, mais elle demande la révision de certains traités qui la blessent. Le vote à la fois mesuré et ferme de la chambre des pairs aurait, plus que toute autre chose, éclairé sur ce point la nation anglaise et son gouvernement, et il serait venu en aide au ministère.

Quelle était la conséquence naturelle de la vive résistance que le cabinet avait opposée à l'amendement discuté dans le sein de la pairie? C'est que, dans

l'autre chambre, toute proposition analogue rencontrerait de la part du ministère la même répulsion. Mais point : le ministère a accepté l'amendement de la chambre des députés.

C'est de la tactique, dira-t-on. Nous admettons qu'il est dans le droit et le rôle d'un cabinet de chercher à manœuvrer le plus habilement possible, à tourner les difficultés qu'on lui oppose; mais ici aux dépens de qui cette habileté, cette tactique? Au détriment de la considération d'un des grands corps de l'état, d'un des trois pouvoirs. Comment, vous déclarez à la chambre des pairs qu'il y a un extrême danger dans l'adoption du moindre amendement au sujet des traités, et vous acceptez à l'autre chambre, sur le même objet, une phrase plus explicite! Qu'est-ce à dire? La chambre des pairs n'a donc pas le droit d'avoir un avis sur les grandes affaires du pays? Au contraire, dès que l'autre chambre manifeste un sentiment, une volonté, il n'y a pas autre chose à faire pour les dépositaires de l'autorité royale que d'y souscrire sur-le-champ, même en dépit de leurs propres convictions. Il ne s'est peut-être passé rien de plus grave depuis douze ans dans les rapports des trois pouvoirs. Par quelle bizarrerie un ministère qui se dit conservateur par excellence a-t-il été conduit à porter ainsi une aussi sérieuse atteinte à la puissance morale de la pairie? Un ministère tiré du sein de l'opposition n'eût pas osé, nous le croyons, mettre une telle différence entre les deux chambres, et s'il l'eût fait, quelle immense clameur n'eût-il pas soulevée!

Mais, au moins, le ministère, en faisant un tel sacrifice à ses propres convenances, a-t-il réussi à se fortifier lui-même? Tenter de persuader à la chambre des députés de ne pas accepter le paragraphe de sa commission a paru au cabinet une entreprise insensée qui ne pouvait avoir d'autre dénouement que sa retraite. La commission, où il comptait quelques amis, avait elle-même reconnu qu'il était impossible de ne pas donner satisfaction à la chambre par l'insertion d'une phrase qui contînt l'expression mesurée de ses vœux. Le cabinet, par l'organe de M. le ministre des affaires étrangères, a donc déclaré qu'il prenait en grande considération le sentiment public, l'état des esprits, le vœu de la chambre; quand il croira avec une conviction profonde que la négociation réclamée par la chambre peut réussir, il l'ouvrira, mais pas avant.

Ainsi c'est une affaire de conviction : attendons que la conviction arrive. Il est difficile d'espérer que ce puisse être prochainement. M. le ministre des affaires étrangères a tant insisté sur l'indispensable nécessité dont étaient pour nous l'alliance et l'amitié de l'Angleterre! Comment croire qu'une puissance dont nous avons, de notre propre aveu, un si grand besoin, nous fera volontiers et promptement des concessions qui la blessent? Nous ne savons pas si M. le ministre des affaires étrangères a eu toute la prudence nécessaire quand il a dit : « Il y a un pays où le nom de notre roi, de notre gouvernement, n'est prononcé qu'avec respect et presque avec affection... Dans beaucoup de contrées de l'Europe qui ne vous sont pas publiquement hostiles, qui ne vous attaquent pas ouvertement, on ne parle cependant de vous, on

ne prononce votre nom, on ne s'occupe de vos affaires, qu'avec indifférence ou embarras; mais en Angleterre, etc. » Que pensera-t-on dans le monde diplomatique d'un semblable parallèle? N'est-ce pas faire trop bon marché de nos relations avec ces autres contrées de l'Europe, avec Berlin, Vienne, même avec Saint-Pétersbourg? C'est trop verser d'un côté, c'est trop s'incliner devant Londres. Que dirions-nous de plus si l'Angleterra nous accordait tout ce qu'elle ne nous accorde pas? si elle consentait à la révision des traités de 1831 et 1833, si elle n'était pas en concurrence flagrante avec nous tant en Espagne qu'en Orient?

Est-ce de la part de M. le ministre des affaires étrangères inadvertance ou artifice oratoire, quand il déclare n'être le partisan d'aucune alliance intime, spéciale, avec personne, pas même avec l'Angleterre? Cependant si l'Angleterre est le seul pays de l'Europe où l'on ait pour notre gouvernement des sentimens d'estime, même d'affection, la conséquence naturelle n'est-elle pas qu'il faut nécessairement cultiver son alliance et même acheter son amitié, s'il le faut, par quelques sacrifices? En général, M. Guizot, dont le talent est si puissant dans l'exposition de certaines généralités, ne porte peut-être pas dans les difficultés de la politique étrangère, dans les nuances de la diplomatie, la même supériorité. Il importe infiniment à un ministre des affaires étrangères de ne pas prononcer de ces grosses paroles qu'il est difficile de retirer, et qu'il est périlleux de répéter et de défendre.

Tout en occupant la tribune avec distinction après M. Guizot, M. Billaut n'a pas tout-à-fait répondu aussi bien que dans d'autres circonstances à l'attente de la chambre et aux pensées qui la préoccupaient. Il est trop entré dans le détail, et ce détail, la chambre le sait, ou croit le savoir. D'un autre côté, l'orateur a trop paru à l'assemblée faire de cette grande affaire une question directement ministérielle. La chambre, nous l'avons dit, se préoccupe peu des hommes; toutefois elle ne veut pas qu'on les attaque d'une manière trop vive. Quand M. Billaut disait que la France peut négocier, mais qu'avec le ministère les négociations sont impossibles, il soulevait une question dont évidemment la chambre ne voulait pas s'occuper. La chambre songeait surtout à exprimer le vœu national : elle ne voulait pas entraver l'accomplissement de ce grand devoir par aucune considération étrangère.

C'est ce qu'a fort bien compris M. Dupin. Les vrais orateurs, non pas ceux qui récitent, mais ceux qui parlent, ont leurs bons et leurs mauvais jours, et cette inégalité est inhérente à la nature même de l'improvisation. M. Dupin était cette fois dans un de ces momens heureux où tout succède à l'orateur, où, pour rendre une pensée juste, il trouve sur-le-champ un mot spirituel, un trait piquant, où l'harmonieux mélange d'un fond solide et d'une forme éclatante donne au discours quelque chose d'entraînant et d'irrésistible. Voulez-vous faire pénétrer la conviction dans les rangs d'une grande assemblée, résumez une vaste question dans quelques raisonnemens simples et lumineux : c'est ce qu'a su faire avec une habileté parfaite M. Dupin; il y avait un dernier mot à dire, il l'a dit. Enfin si à une logique puissante et serrée celui qui

parle mêle l'assaisonnement d'une plaisanterie heureuse, alors le succès est complet, et l'orateur est parvenu à se rendre maître souverain de l'auditoire. Cette bonne fortune n'a pas manqué à M. Dupin : les mots plaisans se succédaient dans sa bouche avec une rapidité croissante; c'était du haut comique venant rendre plus pénétrans les conseils du bon sens et du patriotisme. Pour M. Dupin, ç'a été un triomphe de bon aloi, et les sympathiques manifestations de la chambre le lui ont bien prouvé. Après lui, M. Berryer, qui se connaît en éloquence, a renoncé à la parole. En effet, quand M. Dupin est descendu de la tribune, il n'y avait plus rien à dire, il n'y avait qu'à voter.

Or donc, on allait voter, on allait voter le paragraphe de la commission sous le coup de l'interprétation si nationale et si vive que lui avait donnée M. Dupin, quand une brusque et soudaine interpellation de M. Gustave de Beaumont est venue donner à cette scène parlementaire une face nouvelle. Ce jeune député de la gauche, qui nous a paru, dans cette circonstance, agir sans l'aveu de ses chefs, a demandé au ministère s'il acceptait le paragraphe; M. Guizot a répondu en reproduisant textuellement ses paroles de la veille; la confusion s'est mise dans le débat, et la question est devenue toute personnelle. En tacticien habile, M. Odilon Barrot a jugé sur-le-champ qu'il devait soutenir et défendre son jeune lieutenant, qui s'était maladroitement engagé, et, prenant la parole à sa place, il s'est mis à attaquer M. Guizot avec une vigueur singulière. L'allocution était directe, l'apostrophe véhémente; c'était un véritable duel. L'orateur a insisté sur les embarras personnels à M. le ministre des affaires étrangères, sur les divisions qui partagent le cabinet; il a demandé à M. le maréchal Soult s'il acceptait l'anathème lancé par son collègue des affaires étrangères contre la gloire de l'empire, *contre les corruptions de la force;* enfin il a déclaré que la chambre ne pouvait accorder sa confiance à un cabinet qui cherchait sa force devant l'étranger dans les dissentimens qui existent entre lui et les chambres.

On le voit, la question avait changé d'aspect : le chef de l'opposition avait pris à partie un membre du cabinet, le ministre des affaires étrangères, et ce n'est pas ce dernier qui a répondu. C'est M. le ministre de l'intérieur qui a pris la parole, et son intervention a été habile. En ce moment, M. Duchatel a été l'homme principal du cabinet; il s'est porté garant de la sincérité des explications données par M. le ministre des affaires étrangères; il s'est engagé au nom du ministère, non pas à une négociation immédiate, mais à une négociation future, quand elle serait jugée possible; puis, prenant à son tour l'offensive avec adresse, il a invité l'opposition, si elle n'était pas satisfaite, à proposer un amendement qui impliquât la défiance. C'est alors que M. Gustave de Beaumont a pu comprendre l'énorme faute qu'il avait commise, au point de vue de la tactique parlementaire. L'opposition, qui avait pris l'offensive avec éclat, a paru reculer, par cela seul qu'elle ne proposait pas d'amendement. Le cabinet a encore une fois répété, par l'organe du maréchal Soult, qui a mêlé à tout cela Toulouse, Waterloo et Fontenoy, *qu'il acceptait la situation que lui faisait la chambre,* et le paragraphe de la commission a

été voté à la presque unanimité, moins quelques voix de l'extrême gauche, et la voix de M. Guizot.

Quelle est la véritable portée de ces expressions : *Nous acceptons la situation que nous fait la chambre?* expressions qui ont dû être pesées et délibérées en commun, car elles se sont retrouvées simultanément dans la bouche de M. le ministre des affaires étrangères, de M. le ministre de l'intérieur, de M. le maréchal Soult, de M. Teste. Puisque le cabinet accepte la situation que lui fait la chambre des députés, il abandonne entièrement la politique qu'il a proclamée devant la chambre des pairs. Au Luxembourg, il a rejeté toute idée de négocier; mais maintenant il pense, avec la chambre des députés, qu'il faudra négocier dès qu'on trouvera l'occasion favorable; il veut, toujours avec la chambre des députés, l'abolition des traités. La conversion est complète, éclatante. Sous ce rapport, la question de la révision des traités en elle-même n'a rien perdu à l'espèce de mêlée parlementaire qui a suivi le discours de M. Dupin. Le ministère a fait acte d'adhésion complète aux sentimens et aux vœux de la chambre, et, par la phrase d'acquiescement que plusieurs de ses membres ont répétée, il a donné une consécration solennelle à la politique parlementaire.

Non, le temps n'est pas éloigné où nous reviendrons, dans notre droit international, aux principes que nous n'aurions dû jamais oublier. Il est un fait révélé par M. Dupin à la tribune qui montre combien, en 1831, nous étions sous l'influence exclusive des préoccupations philantropiques. A cette époque, l'Angleterre était si loin de faire du droit de visite réciproque la condition indispensable de son alliance, que lord Granville disait à notre gouvernement : « De deux choses l'une, adopter un droit de visite réciproque, ou armer une force navale française pour visiter les bâtimens français. » Il n'a donc tenu qu'à la France, comme l'a fait remarquer M. Dupin, d'avoir le même traité que les États-Unis. Ce fait, dont l'honorable député de la Nièvre doit probablement la connaissance à son ami lord Brougham, ne prête-t-il pas une nouvelle force aux répugnances qu'éprouve aujourd'hui la France? Oui, en 1831, le choix de nos négociateurs a été malheureux, mais nous est-il donc interdit de réparer leurs fautes? Une pratique de dix à onze ans est-elle un obstacle insurmontable à une consécration nouvelle des anciens principes? Y a-t-il donc aujourd'hui prescription contre la liberté des mers?

La chambre a souffert impatiemment qu'on traitât devant elle la question de savoir si le cabinet était véritablement en position de négocier avec l'Angleterre; mais cette question, à laquelle il est difficile de donner à la tribune même une physionomie parlementaire, est à chaque instant au moment d'être posée par les circonstances et par les faits. Déjà même elle a vivement préoccupé les esprits. Nous sommes convaincus que personne ne sent mieux les embarras du ministère que les ministres eux-mêmes. Les difficultés qui les pressent de toutes parts les préoccupent gravement. Ils ne sauraient se dissimuler que, dans la discussion de l'adresse, ils n'ont été appuyés par aucun

allié considérable. Les mêmes hommes qui avaient élevé cet été une voix si puissante pour la défense de notre monarchie constitutionnelle ont gardé le silence. Le ministère a été réduit à ses propres forces et à ses plus intimes amis.

Sur quelle question a-t-il été donné au ministère de soutenir le débat avec avantage? On attendait avec une sorte d'impatience les explications qu'il devait donner au sujet de l'Espagne; mais il ne s'agit plus d'explications : il s'agit maintenant d'une rupture. Le gouvernement d'Espartero se serait refusé, dit-on, à donner à la France les satisfactions les plus légitimes, et il est possible que dans quelques jours toute relation diplomatique soit interrompue entre les deux pays. L'Angleterre a-t-elle fini par désirer cette rupture, qu'au premier abord elle semblait vouloir éviter? Le cabinet français a-t-il porté dans la question espagnole toute l'habileté désirable? Il serait prématuré de vouloir traiter ces questions aujourd'hui, et nous devons constater seulement que la politique française est aujourd'hui presque bravée par un gouvernement étranger qu'appuie en secret l'Angleterre. Le projet d'union douanière avec la Belgique n'a été mentionné en passant dans le cours des débats que pour être signalé comme impraticable, que pour être désavoué par un organe du cabinet, en tant qu'il pourrait porter ombrage à l'industrie nationale. Enfin, dans les deux grandes questions des affaires d'Orient et des traités de 1831 et 1833, c'est la politique de la chambre qui a prévalu, c'est à cette politique qu'a dû se rallier le cabinet.

Tel est le début dans les affaires du parlement de 1842. Ce début dénote une préoccupation sérieuse de la dignité et de la force de la France vis-à-vis des autres peuples. Cette préoccupation s'est manifestée avec autant de mesure que de résolution. La chambre a montré le plus profond respect pour les prérogatives de la couronne, et, sans entrer hors de propos dans la discussion des voies et moyens, elle s'est contentée de désigner au gouvernement du roi les grandes lignes de la politique qu'elle désire voir suivre par le gouvernement. Espérons que ce commencement de session portera ses fruits.

Il y a quelques jours, la porte d'une maison de la rue d'Enfer était tendue de noir; on descendit un cercueil d'un quatrième étage, il fut déposé dans un modeste corbillard, et une vingtaine de personnes l'accompagnèrent au cimetière du Mont-Parnasse; parmi elles on remarquait M. Ballanche, M. de Salvandy, M. Sainte-Beuve, et le fils de M. de Sénancourt, qui était là pour remplacer son père aveugle et infirme. Celle que ces hommes éminens accompagnaient à la terre qui doit nous recevoir tous, était Mme A. Dupin, une des femmes qui s'étaient le plus distinguées dans la littérature contemporaine. Ce n'était pas seulement l'esprit qu'on honorait en elle, c'était surtout un noble caractère éprouvé à toutes les angoisses de la mauvaise fortune. La vie courte et douloureuse de Mme Dupin avait passé respectée et soutenue par les honorables amitiés qui lui survivaient.

Femme d'un libraire de Lyon qui avait fait de mauvaises affaires, Mme Dupin vint à Paris avec son mari et ses enfans. M. Dupin, ancien soldat, obtint d'être placé aux Invalides, et la courageuse mère resta l'unique appui de trois filles dont l'aînée n'avait pas alors douze ans. Que faire pour soutenir ces jeunes existences? Quel honnête et calme métier trouvera-t-elle qui puisse à la fois lui permettre de s'occuper de l'éducation de ses enfans et de subvenir à leurs besoins? Mme Dupin avait aimé la littérature comme une puissante distraction, elle songea à la cultiver comme un moyen d'existence.

Lorsque Mme Dupin commença à écrire, la révolution de 1830 venait d'éclater : les idées politiques préoccupaient tous les esprits, c'était une époque peu favorable pour acquérir une réputation littéraire; et sans un nom comment gagner un peu d'argent? Que de chagrins, que de luttes eut à supporter ce noble esprit? A combien de travaux infimes elle descendit pour recueillir péniblement jour par jour le prix de la nourriture de ses trois filles, et du loyer de l'appartement modeste qui les abritait? Elle écrivit des contes d'enfans, des abrégés d'histoire, une mythologie dramatique, qui eut un véritable succès et qui fut adoptée par la maison royale de Saint-Denis. A combien de portes de libraires elle dut frapper! Que de fois la pauvre mère dut répéter avec amertume les trois vers de Dante :

Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e l' salir per l'altrui scale.

Mais elle était soutenue par la pensée de ses enfans, par ce sentiment maternel le plus puissant, le plus passionné, le plus durable, que Dieu mit en nous.

Lorsque le nom de Mme Dupin commença à être connu, elle s'essaya dans le roman, son ardente imagination l'y portait. Elle a publié en ce genre trois ouvrages qui ont eu du succès : *Marguerite, Cydonie,* et *Comment tout finit;* on trouve dans ce dernier livre une nouvelle fort remarquable qui a pour titre : *les Joies de Henri VIII.* Peut-être pourrait-on reprocher à ces ouvrages quelque exagération de sentiment, et un abus de la phraséologie d'une certaine école; peut-être encore Mme Dupin avait-elle trop constamment souffert pour bien écrire le roman. Il faut avoir eu dans la vie quelques phases heureuses, quelques lueurs de bonheur, pour peindre avec vérité certaines illusions.

Dès ses débuts littéraires Mme Dupin avait été accueillie par Mme Récamier, par cette femme qui a le génie de la bonté et de la grace. Dans ce salon d'où sont sortis tant de brillantes réputations, tant de modèles d'esprit et de goût, Mme Dupin put contempler chaque jour la majestueuse figure de M. de Châteaubriand, de ce génie reconnu et consacré de son vivant comme ne le sont d'ordinaire que les grands hommes des siècles passés. Un tel contact contribua puissamment à élever sa pensée et à former son style; elle fit dès-

lors des études sérieuses. Un grand article sur Schiller, publié par l'*Encyclopédie nouvelle,* et une appréciation d'Alfiéri, qui parut dans la *Revue de Paris,* révélèrent tout à coup en elle un esprit d'analyse plein de portée, et une rare vigueur de style. Que de veilles elle passa à se former ainsi! Quelle lutte à la fois intéressante et douloureuse entre la nécessité de travailler vite et le désir de se perfectionner! Le travail assidu, les privations, les chagrins, minaient lentement sa vie; mais une autre vie dépérissait sous ses yeux, pouvait-elle penser à elle? Sa fille aînée, belle, intelligente, et qui déjà l'aidait dans ses travaux, mourut à quinze ans d'une maladie de langueur. Alors la pauvre mère fut frappée au cœur; elle jusqu'à présent si pleine de force et de bon vouloir, elle perdit un instant toute énergie morale; elle oublia presque, durant un temps, les deux enfans qui lui restaient; elle avait perdu la plus chère, celle du moins qui savait la comprendre et la soutenir. Avec une telle douleur dans l'ame comment travailler, comment songer à vivre? Un homme généreux lui vint en aide: M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, lui accorda une pension. Que de fois elle m'a raconté avec larmes la bonté empressée et la touchante délicatesse qu'il mit à la secourir! Le jour où elle reçut l'ordonnance de la pension, elle dit à ses enfans de mettre chaque jour dans leur prière le nom de leur bienfaiteur : « *Sans lui*, ajouta-t-elle simplement, *vous manquiez de pain, car je n'avais plus de courage pour vous en gagner.* »

Quoiqu'à jamais brisée, cette ame triste et fière fut relevée par le sentiment du devoir. Cette dernière douleur, qui effaçait toutes les autres, donna à son talent un ressort de plus. Elle se remit au travail, et tous les écrits qui sortirent depuis lors de sa plume furent empreints d'un sentiment grave et réfléchi qui la rendit propre à pénétrer et à analyser avec une véritable supériorité les passions humaines mises en scène par les grands poètes. Attachée à la rédaction de la *Revue de Paris* et de quelques autres recueils périodiques, Mme Dupin y publia tour à tour un grand nombre de nouvelles et d'articles biographiques; elle donna, dans cette *Revue,* des études sur les poètes italiens, qui, réunies, formeraient un livre intéressant. A *Alfieri* succéda *Métastase,* puis *Manzoni,* puis *Monti,* qu'elle écrivit sur son lit de mort. Elle avait commencé *Ugo Foscolo*, ce morceau est resté inachevé.

Après la perte de sa fille, Mme Dupin avait voulu se raidir, mais le coup était mortel; elle continuait sa carrière, elle accomplissait ses devoirs; loin de fuir sa douleur, elle vivait avec elle : elle couchait dans la chambre où son enfant était morte. Souvent, assise auprès de sa fenêtre qui dominait les vastes jardins qui s'étendent derrière la rue d'Enfer, elle me disait : « Ma fille aimait à reposer ses yeux sur ces grands arbres, sur ce clocher de la vieille église Saint-Jacques, dont l'horloge remplaçait pour elle la pendule qui nous manquait; sur ce beau dôme du Val-de-Grace. Comme elle, j'aime cette perspective, je mourrai en la regardant. » Un jour, comme je voulais la distraire de ces tristes pensées, elle me dit tout à coup : « Vous voyez le dôme du Val-de-

Grace, c'est là qu'Anne d'Autriche venait souvent prier. Lorsque la mère de Louis XIV s'enfermait durant des semaines entières avec d'humbles religieuses pour implorer Dieu, elle était atteinte d'un mal horrible, d'un mal que Mme de Motteville nous décrit avec des détails qui font frémir. Eh bien! ce mal, j'en porte le germe, j'en mourrai. »

Elle disait vrai, une vie d'indigence et de labeur avait appauvri et consumé son sang, et fini par développer un cancer. Ce fut avec un courage héroïque qu'elle supporta l'opération; on lui avait donné quelque espérance, elle devait essayer à vivre pour ses enfans. Durant deux ou trois mois, elle crut à une guérison, elle se remit au travail, mais le mal revint, et son agonie fut cruelle, elle dura près d'un an! Alors cette ame délicate et fière se vit entourée des plus hautes sympathies. La reine, cette mère auguste si cruellement frappée, elle aussi, dans ses deux enfans bien aimés, la reine comprit la douleur de cette autre pauvre mère qui allait mourir, et elle assura le sort de sa fille cadette, qu'elle plaça dans une pension.

M. Villemain fut bon et généreux pour Mme Dupin comme l'avait été M. de Salvandy; Mme Récamier venait chaque jour lui apporter ses douces et pénétrantes consolations; Mmes Augustin Thierry, de Geoffroi Saint-Hilaire, Desbordes-Valmore et Amable Tastu, l'ont entourée dans ses derniers momens.

Elle me disait, deux semaines avant sa mort : « Il m'est presque doux de souffrir et de mourir : je n'ai bien compris que dans ces derniers temps combien l'humanité est bonne et compatissante; ceux qui m'ont aimée n'abandonneront pas mes enfans! »

Ainsi elle a fini dans d'affreuses douleurs physiques adoucies pourtant par toutes les consolations morales qui peuvent soutenir l'ame dans ce terrible moment.

Mme Dupin avait à peine quarante ans.

Mme L. C.

F. BONNAIRE.

LE SOUVERAIN

DE KAZAKABA.[1]

II.

Après avoir suivi les bois et traversé une petite rivière sur un pont de piquets, monument du pays, on gagna une espèce de village qui était au bord de la mer, assez loin du mouillage où les embarcations étaient descendues, et caché par des mornes, ce qui fit comprendre à Nazarille que les naturels avaient d'abord aperçu le navire, et comment ils s'en étaient approchés sans être vus jusqu'à l'endroit où il les avait rencontrés. Ce village consistait en quelques grandes huttes accommodées aux dispositions du terrain et faites d'un seul toit aigu, recouvert de feuilles, qui tombait jusqu'à terre, avec une ouverture à chaque extrémité. Des femmes et des enfans étaient accroupis sur des nattes devant chaque seuil. Dès que Nazarille aperçut des femmes, il se crut sauvé.

A son arrivée, cette horrible population se leva et accourut. La surprise, l'admiration recommencèrent; ces dames se précipitèrent sur lui, et, les hommes se remettant de la partie, Nazarille eut fort à faire dans cette crise nouvelle. Ce qui causait surtout grande émotion

(1) Voyez la livraison du 5 février.

parmi ces dames, c'était la disposition des vêtemens, de la veste et de la chemise; on les entr'ouvrit pour s'assurer qu'elles ne tenaient point au corps même. La couleur de la peau excita d'autres cris. On toucha les bras, la poitrine; on pinçait le nez, le menton, et ces dames poussaient des éclats de rire, criaient, se tordaient les bras. Il y en eut qui, dans l'excès de leur joie, se frottaient avec fureur le nez contre terre. La pudeur et l'amour-propre de Nazarille eurent tour à tour de quoi s'alarmer.

Au reste, ces femmes étaient plus mal faites, s'il est possible, que les hommes; elles semblaient toutes vieilles, même de jeunes mères qui allaitaient encore leurs enfans. Elles avaient la tête rase, de petits yeux luisans qui semblaient percés entre la saillie des pommettes et l'arcade surcilière; le nez et les lèvres confondus dans de mêmes plis de chair, les bras longs, la taille difforme.

Il y avait pourtant par-ci par-là quelques filles de quatorze à quinze ans d'une mine assez agréable, notamment deux ou trois qui semblaient les filles de l'un des chefs, et à qui Nazarille se promit de plaire. Comme elles l'examinaient, il ne put s'empêcher de rajuster le col de sa chemise, et leur décocha un beau baiser de la main, ce qu'il fit avec passion et à plusieurs reprises. Aussitôt l'une de ces filles lui apporta la carcasse d'un poisson pourri, croyant qu'il avait faim. Nazarille repoussa le poisson d'un air sentimental; néanmoins cette charité lui parut de bon augure. Il avala seulement un peu d'igname en deux bouchées, et continua d'exécuter tout ce qu'il put se rappeler d'avoir vu en usage dans les pantomimes des boulevards de Paris pour exprimer une flamme éternelle. Il mettait le genou en terre, posait la main sur son cœur, haussait les épaules, hochait la tête, et faisait cent sortes de momeries dont les pauvres créatures se montraient abasourdies.

Pendant ce temps-là, un débat semblait s'élever parmi les hommes; ils parlaient tous à la fois et vivement. Nazarille comprit qu'il s'agissait de lui, et qu'on se le disputait, ce qui l'inquiéta quelque peu dans ses galanteries; mais il sut plus tard qu'il s'agissait de le conduire le lendemain à la reine du pays, plus avant dans les terres, et qu'il ne devait passer là que la nuit. Cependant, soit qu'on ne fût pas d'accord sur l'endroit où on le garderait, soit que les premiers qui l'avaient rencontré le réclamassent, on se remit à se chamailler. Heureusement les deux filles du chef de la bande s'avancèrent, parlèrent aux guerriers, et s'emparèrent de Nazarille sans qu'on s'y opposât davantage. Les hommes apaisés s'accroupirent nonchalam-

ment à diverses places et s'occupèrent à manger. On dévora notamment le poisson pourri qu'avait dédaigné Nazarille.

Les jeunes filles profitèrent de ce moment pour entraîner le prisonnier dans leur case. Il était bien aise qu'on le perdît de vue; mais l'odeur infecte de ce logis le refroidit un peu sur le compte de ces bonnes personnes. Le sol était couvert de nattes, et tout le mobilier consistait en quelques vases de terre cuite, quelques coquilles tranchantes, quelques débris de racines et d'autres immondices qui n'eussent pas moins bien décoré le coin d'une borne. En outre, il s'aperçut à regret que ces dames étaient parfumées de certaines senteurs qui faisaient défaillir; mais, passant là-dessus, il s'efforça de soutenir leur attention, essayant, par ses gestes, d'exprimer combien il les trouvait à son gré. Il agitait les doigts sur un bâton, et imitait de la bouche et du nez le son de la cornemuse; il étendait l'index de la main gauche et le ratissait de celui de la main droite, ce qui fut généralement goûté; il sautillait sur les pieds et les mains en croassant comme une grenouille, si bien qu'il s'attira universellement les bonnes graces de la compagnie, qui ne se lassait point de l'admirer. Les filles du chef, qui étaient les plus jeunes de l'assemblée, parurent s'aviser de quelque coquetterie pour lutter avec tant d'amabilité. Elles prirent dans divers vases une matière noire qui ressemblait à du cirage, et une pommade blanche comme du plâtre, et s'en badigeonnèrent galamment le visage; après quoi elles regardèrent fixement Nazarille, pleines de confiance dans leurs nouveaux charmes. Nazarille, stupéfait, s'emplâtra, sans perdre de temps, de terre délayée, remonta son col par-dessus ses oreilles, et leur porta son visage sous le nez en louchant de toutes ses forces. Cela fit bon effet. Les femmes hochaient gravement la tête entre elles, ayant l'air d'approuver; les plus jeunes furent si charmées, qu'elles se levèrent avec de gros rires et firent cent gambades de tous côtés. La joie gagna Nazarille; il se leva lestement et figura les passes d'une danse parisienne, qui excita le plus vif intérêt. Peu après, une conversation animée s'engagea parmi les femmes; on le considérait de la tête aux pieds, on montrait du doigt quelques-uns de ses vêtemens, on passait la main sur le cuir de sa chaussure. Nazarille concevait de mortelles inquiétudes. Heureusement la nuit tomba; il fit comprendre qu'il avait besoin de repos, et peu à peu tout le monde fit mine de se livrer au sommeil; mais la nuit fut pleine d'alertes. Nazarille ne vit point lever l'aube sans grand soulagement.

Aussitôt la horde se mit en marche. Quelques femmes restèrent

d'assez mauvaise grace, mais les hommes eurent beau faire, ils ne purent empêcher celles qui n'étaient point embarrassées d'enfans de les suivre. On passa les monts, et Nazarille, s'il en avait eu le loisir, aurait admiré la richesse et la beauté du pays, mais il commençait à s'inquiéter du sort qu'on lui réservait, et ne battait plus ses entre-chats que d'une aile. On parvint à un village plus grand que le premier, dont certaines huttes étaient ingénieusement posées sur des piquets et des espèces de ponts au milieu d'un ruisseau. Les habitans accoururent avec la même curiosité, et Nazarille jugea prudent de marcher comme une bête sur les pieds et les mains, pour se rendre moins important et se mettre au niveau de ses hôtes. En cet endroit, un vieillard gris et velu comme un vieux singe prononça un long discours, en montrant une case voisine dont l'entrée, fermée par des nattes, était gardée par des visages monstrueux en bois à peine équarri et plantés sur des pieux. Nazarille ne douta point que ce ne fût le temple des idoles et qu'on n'allât le dépecer en l'honneur de quelque divine tête à perruque. Cette idée lui frappa l'esprit à tel point, qu'il ne put s'empêcher de démontrer, à force de signes de croix, que la religion catholique, toute de paix et d'amour, était la véritable; mais sa théologie ne fut point comprise; on l'entraîna dans la case, où il pénétra en redoublant les signes de croix pour son propre compte.

L'endroit était obscur, si bien qu'il ne vit rien d'abord; enfin il distingua deux enfans assis sur leurs talons, puis une jeune fille de quinze ans occupée à tordre et lier ses cheveux, puis dans le fond une masse noire, haute, difforme, à qui l'un des hommes parla et qui voulut bien se relever sur son coude : c'était une femme, et il fallut que Nazarille se résignât à la prendre pour telle; c'était une femme vieille, mais pas autant peut-être qu'elle le paraissait. Elle avait la tête extrêmement petite, pointue, aplatie, à peine couverte d'un crin court et dru, et pour ainsi dire rasée; les pommettes, devenues le trait principal du visage, obstruaient des yeux fendus en boutonnière et presque éteints. Les agrémens de ce museau lippu étaient enrichis d'une sorte de cheville qui traversait la cloison nasale et figurait au mieux une jolie paire de moustaches; le corps, surchargé d'un embonpoint excessif, reposait sur deux jambes qui semblaient disproportionnées, quoique bien nourries, et n'étaient plus que des fuseaux : on comprenait que la position la plus commode et la plus familière de cette créature fût d'être couchée. Elle était à peu près nue, sinon qu'elle portait pendu au cou, parmi cer-

taines bimbeloteries d'os et de coquillages, un petit tonnelet plein de chaux pour sa toilette. Elle mâchait pour le moment des racines dont le jus rougeâtre découlait de sa bouche et qu'elle prenait dans une calebasse qui était à ses pieds.

Le bruit, la surprise, la peur, lui arrachèrent un cri plaintif, puis, se tournant vers l'homme qui lui avait parlé, elle articula à plusieurs reprises : *Ouaou! ouaou!* Nazarille, pressé d'entrer en intelligence, se courba sur les mains et aboya : *Ouaou! ouaou!* comme un dogue furieux. Aussitôt ce fut un caquetage confus de toutes les femmes qui parlaient à la fois à la reine; car, afin qu'on en soit plus vite éclairci, cette femme était l'illustre Tripatouli, souveraine du pays, ou, pour mieux dire, la triste veuve du grand Tripanassé, chef redoutable, reconnu et obéi dans les environs. On parvint à la tirer de sa torpeur, et les femmes avaient l'air de lui faire grande merveille du nouveau venu. Elles lui parlèrent tant et si bien que la stupeur fit place à l'étonnement, et qu'on vit poindre dans ses yeux ternes comme une lueur de curiosité.

Alors les femmes s'adressèrent à Nazarille, ayant l'air de le solliciter à quelque cérémonie qu'il ne comprenait point. Soit impatience, soit pour démonstration, l'une d'elles lui donna un grand coup de pied dans les jambes; une autre enfin se balançant en mesure, il reconnut à certain geste qu'on lui demandait de recommencer la danse qu'il avait exécutée la veille, et il vit par là qu'elle avait produit grand effet. Il fut charmé qu'on lui fournît cette occasion de gagner du temps, et, traînant le prélude en longueur, il donna une seconde représentation de son ballet, revu, corrigé et considérablement augmenté de mines et de contorsions qui n'étaient d'aucune danse ni d'aucun pays, mais qui ne laissaient pas d'être assez peu respectueuses pour sa majesté et la compagnie, si l'on avait pu s'en douter.

Il s'arrêta quand l'haleine lui manqua, et les transports de joie que la curiosité tenait suspendus éclatèrent sans mesure. Quelques naturels se prosternèrent pieusement. La reine se mit à rire languissamment d'un rire monotone, machinal, prolongé, comme si on l'eût forcée de se mettre en belle humeur. Elle fit approcher Nazarille, le fit coucher par terre, et l'examina de la tête aux pieds comme un enfant aurait fait d'un joujou neuf; puis elle le fit tenir assis, debout; elle lui prit un pied, puis l'autre, puis elle lui fourra dans la bouche, de ses vilains doigts noirs, une truellée de je ne sais quelle pâte de fruits, comme pour voir s'il pouvait manger et digérer en

règle. Nazarille ferma les yeux et avala avec un haut-le-corps; aussitôt elle appela le vieux magot grisonnant qui ruminait dans un coin, chargé de décorations distinctives, et qui psalmodia d'un ton lugubre quelques phrases où revenait le mot *pouaka*. Tout à coup les femmes, les hommes s'écartèrent avec effroi et se rangèrent le long des parois; une mère vint enlever précipitamment son enfant qui s'était glissé près de Nazarille, et qui aurait pu, par malheur, le toucher. Ce qu'il dut penser de mieux fut qu'on croyait qu'il avait la gale. Il venait d'être placé sous la terrible interdiction qu'on appelle *tabou* dans les îles de la Polynésie, mais il ne savait rien de cet usage, et cette espèce de consécration subite ne lui dit rien de bon.

Le vieux magot s'avança de nouveau, et, montrant la reine avec certains gestes, lui adressa une longue allocution qu'il prit pour son arrêt de mort; les femmes reprirent en chœur le discours, lui montrant la reine à leur tour et raisonnant entre elles; mais le magot, voyant qu'il ne comprenait pas, s'approcha de nouveau et lui fit entendre clairement que la reine venait de concevoir l'agréable pensée de l'épouser.

— M'épouser! s'écria Nazarille hors de lui. Ah! monsieur, qu'on me mange, passe encore... Je connaissais ces horribles repas, mais j'ignorais qu'on fût assez cruel...

On ne sait si cette indignation passa pour un aimable transport de joie, mais l'illustre reine se hissa comme un ours sur ses pieds de derrière, et courut lourdement l'embrasser.

— Au diable! dit Nazarille, allons, madame, à bas!

Il se boucha le nez sans façon, car sa majesté ne sentait pas bon. Heureusement, cette scène finit; il n'était plus en humeur d'égayer la compagnie; le vieux Maure lui fit signe de le suivre, et le mena dans une hutte isolée, en lui montrant quelques mets qu'il lui fit signe de manger, et le laissa tout seul en barrant l'entrée de la hutte avec deux poteaux.

Nazarille s'imagina qu'on le mettait là pour l'engraisser avant de le rôtir ou de le marier, ce qui ne lui semblait pas moins déplorable. Le lendemain, les hommes revinrent, et il s'avisa d'un expédient dont on lui avait fourni l'idée; il se fit malade, se coucha sur le flanc, et, se montrant en fort mauvais état, il s'efforça de leur persuader combien il serait d'un triste débit à quelque espèce de régal qu'on le destinât; mais on n'y fit guère attention, et les femmes vinrent encore lui jeter de quoi manger par une ouverture. Il n'avait pas voulu d'abord toucher à ces ordures : il fallut enfin s'y décider.

Il s'occupa, pour tromper ses ennuis, à tailler des sifflets avec son couteau, et se délassait à maudire Pelloquin cent fois le jour. Les jeunes filles venaient aussi parfois le considérer comme une bête de ménagerie, mais il s'en vengeait par mille grimaces menaçantes qui finissaient par les mettre en fuite.

Son premier soin, comme on pense, fut de récapituler précieusement les menus objets qui lui étaient restés, et qui pouvaient lui servir dans son extrémité, mais il reconnut avec douleur qu'il n'en pourrait pas tirer grand profit; il ne trouva dans ses poches que huit à dix cartouches, un cure-dent, une pipe de Hollande dont il ne restait que le fourneau, une boîte à onguents et toute la petite pharmacie anglaise en usage contre les moustiques, un peu de tabac, son couteau et un briquet phosphorique, qui lui parut la chose la plus importante. Ce qu'il fit de mieux dans cette retraite fut de s'accoutumer au jargon des naturels qu'il entendait tout le jour aux environs de sa hutte. Il compta de la sorte dix jours et dix nuits sans songer une fois à s'échapper, ce qui n'eût certainement servi de rien.

Enfin le jour qu'il redoutait arriva, c'est-à-dire celui où l'on vint le tirer de sa case, mais il ne laissa rien paraître de ses frayeurs. Ce fut le vieux Maure qui vint le prendre en cérémonie, accompagné de femmes qui chantaient, d'un air pénétré, je ne sais quelles chansons endiablées; les hommes suivaient, avec une apparence d'ordre, toujours armés de leurs zagaies, et formant un corps de hallebardiers d'un uniforme assez gaillard. Nazarille prit l'air benin d'une victime innocente qui marche au sacrifice. On le mena dans un vaste espace de terrain qui formait comme une clairière au milieu d'un bois de cocotiers énormes. Il n'y avait là, sur un monticule, qu'une hutte, qui appartenait sans doute à la souveraine. Toute la tribu était assise, c'est-à-dire accroupie sur les talons, en cercle, hommes, femmes, vieillards pêle-mêle. Nazarille ne vit point de brasier. — Du moins, pensa-t-il, on va me manger cru.

Mais la contenance de l'assemblée, et les civilités que lui faisaient les principaux chefs, le firent encore changer d'avis; il vit clairement qu'il s'agissait d'une cérémonie de réjouissance. La reine était assise au plus haut bout, et poussa de petits cris, en le voyant paraître, qui marquaient le combat louable de sa joie et de sa dignité. On le fit asseoir à côté d'elle, et, de temps en temps, elle lui époussetait le visage avec un houssoir de poils tout crépus, à quoi il se mourait d'envie de répliquer par quelque bon coup de pied.

Tout le monde étant en place, la cérémonie commença : le vieux

Maure se leva, s'alla mettre au milieu du cercle, et débita un fort long sermon mis en musique, en montrant souvent Nazarille du doigt. Nazarille, à chaque fois, ne manqua pas de faire une culbute en signe de politesse. Cette psalmodie était divisée en versets, dont tout le peuple répétait les derniers mots avec des marques d'assentiment.

Quand il eut fini, le vieux Maure alla chercher une espèce de plat très grand qu'il posa au milieu du cercle; d'autres individus se détachèrent, et l'on vit circuler des bouquets de racines et de feuilles qu'on jeta par bottelées devant chaque femme, et qu'elles se mirent à ronger vaillamment. Ces apprêts de festin végétal rassurèrent beaucoup Nazarille, mais il reprit son sérieux quand il vit que les femmes, au lieu d'avaler ces racines, ne faisaient que les mâcher dévotement et les posaient ensuite à côté d'elles. Ce n'était que la manière dont ces dames faisaient la cuisine; quand elles eurent mâché tout le bois qu'on leur avait confié, elles le portèrent dans la grande cuve, qui se trouva pleine en un moment, après quoi l'on y jeta de l'eau, on laissa le tout fermenter, et Nazarille se glissa dans la bouche un gros morceau de son tabac pour apaiser son cœur, qui menaçait de se soulever.

Pendant ce temps-là, deux grands coquins des plus laids de la bande frappaient sur un tambour, tendu à l'extrémité d'une peau de lézard; quatre femmes accroupies se heurtaient le crâne entre elles, et d'autres hommes, l'un derrière l'autre, tournaient à l'entour à petits pas, les mains pendantes comme à la danse de l'ours, en faisant, d'un air langoureux, les mines les plus hideuses. Ceux qui ne dansaient pas regardaient, et, tout en regardant, chantaient leurs flons-flons incompréhensibles.

Bientôt les acolytes qui soignaient la marmite se mirent en devoir d'y remplir un vase de terre pour le porter à chaque convive, et Nazarille fit un saut de trois pas en voyant qu'on venait le lui présenter plein jusqu'aux bords. Le vieux Maure et ses suppôts ne comprenaient point qu'on pût refuser ce régal, et menaçaient d'y plonger sa tête par force, mais la digne Tripatouli, pour mettre le comble à ses graces, leur ôta le vase des mains, y baigna ses lèvres, et le tendit ensuite à Nazarille, qui vit bien l'impossibilité de se dérober à cette faveur. Il prit donc le vase des mains de la souveraine, et se mit en posture, fort inquiet d'en finir, puis tout à coup il éternua d'une manière effroyable, envoya toute la potion dans le nez de sa majesté, et se frotta l'estomac pour exprimer combien il la trouvait excellente. La reine ne parut pas émue de l'accident, elle daigna même sourire;

elle s'en fit ensuite apporter une seconde jatte qu'elle savoura lentement, et après elle chaque convive but sa part à son tour, en répétant assez souvent le mot *poua! poua!*

Cette boisson possédait apparemment quelque vertu bachique, car l'assemblée s'égaya sensiblement; les femmes frappaient des mains, les colloques étaient plus animés, et les danses reprirent de plus belle. La soirée entière se passa en divertissemens; mais la reine, impatiente, n'en voulut pas voir la fin. Elle n'avait cessé jusque-là de pincer et de bouchonner Nazarille, qui tâchait de lui rendre ses honnêtetés en belles et bonnes tapes bien drues, en sorte que les nobles époux semblaient donner une représentation des bamboches de Polichinelle.

La gracieuse Tripatouli se leva donc pour s'en aller, et Nazarille prenait à peine le temps de s'en réjouir, quand tout l'orchestre des tamtams et des calebasses vint lui chanter une antienne pour l'inviter à la suivre. Il jugea qu'il était inutile de faire aucune résistance.

Les fêtes recommencèrent le lendemain, et les hommages qu'on lui rendait lui démontrèrent clairement qu'il était véritablement devenu le souverain absolu du pays. Il s'installa sans perdre de temps dans les prérogatives de sa dignité pour se dédommager de ses charges, et premièrement il fit appliquer sous le moindre prétexte une volée de coups de gaule au vieux soi-disant prêtre qui l'avait tant ennuyé la veille; puis il s'affubla de tout ce qu'il trouva de plus pompeux dans les ornemens du pays, se fit cirer magnifiquement de rouge et de noir des pieds à la tête, se couvrit les épaules d'un manteau royal d'écorce d'arbre, dont il fit porter la queue par quatre filles des mieux faites, et s'en alla présider royalement les cérémonies, arrêtant pieusement tout le cortége quand il lui prenait envie de tousser ou d'éternuer.

Mais les soucis de la royauté ne lui firent point perdre de vue des projets non moins importans. Il s'informa premièrement de ce qu'était devenu son fusil, et s'en empara sans grand espoir de s'en servir; puis, à force de leçons, il parvint à se fourrer dans la tête une cinquantaine de mots qui formaient les racines de la langue, afin d'être en état de converser avec ses sujets. Son premier acte d'autorité publique, qui fut aussi l'amélioration la plus considérable qu'il introduisit parmi son peuple, fut de mettre en réquisition quinze ou vingt de ses sujets des plus vigoureux, et de les employer, selon ses indications, à lui construire une case plus habitable. Il en fit solidement battre le sol à force de bras, il le fit joncher de branches d'ar-

bres, et couvrir par là-dessus d'une triple couche de nattes, aussi bien que le toit et les parois, qu'il voulut épaissir et fortifier à l'extérieur. Mais il ne put jamais digérer le détestable ragoût dont on avait failli l'empoisonner, ni les frayeurs que lui avaient causées les guerriers en l'arrêtant, ni les cérémonies de ses noces, et cette rancune l'engagea dans une vengeance qui n'eut pas d'effets bien tragiques, mais qui laisse pourtant une tache sur les premières pages d'un règne si paternel.

Peu de temps après les fêtes de son mariage, il convoqua le peuple dans le lieu accoutumé, et fit mettre en évidence la grande écuelle de cérémonie, comme s'il voulait reconnaître le régal qu'on lui avait donné par un petit plat de son crû. Il fit jeter là-dedans une botte de racines qu'il avait choisies, et commença par y verser douze ou quinze pintes d'eau de mer, à quoi il ajouta pour assaisonnement quelques chiques de tabac, une pincée de poudre à canon, sa vieille pipe, un de ses souliers, un poisson sec, la boîte à chaux de son épouse et tout ce qui s'offrit à sa verve dans les environs. Après quoi il se mit à chanter sur cette cuisine une ariette de sa composition; il fit semblant d'y goûter en se léchant les doigts, et voulut qu'on l'honorât des réjouissances accoutumées. Il choisit donc les douze drôles qui l'avaient le plus rudoyé à son arrivée, les arma de bâtons, dont il leur montra l'usage pour un prétendu combat simulé à la mode du pays, et, les ayant mis aux mains, il alla se rasseoir, parfaitement sûr qu'ils allaient se châtier convenablement sans qu'il eût l'air de s'en mêler. En effet, ils s'appliquèrent d'un grand goût une volée de coups raisonnable, et se laissèrent réciproquement en assez mauvais état.

Ces jeux terminés, on témoigna grande envie de goûter les rafraîchissemens. La première tasse de ce julep fut pour la reine, qui l'avala sans sourciller; chacun but à son tour après elle, guerriers, femmes, vieillards. Mais la ronde était à peine finie, que des symptômes fâcheux se manifestèrent parmi ceux qui avaient bu les premiers, et peu à peu dans tout le cercle. Personne ne prit la peine de cacher son malaise; les hommes se serraient les flancs, les femmes se roulaient à terre. Ce fut un empoisonnement général, et le lieu du festin fut changé en hôpital.

Nazarille jugea prudent de se remettre à chanter pour garder bonne contenance; la reine notamment en pensa mourir, et ce ne fut pas le moins agréable de l'incident. Elle se débattait d'un air pitoyable entre deux femmes qui n'étaient pas en meilleure posture. Nazarille

courut à elle d'un air plein de tendresse, et, sous prétexte de la redresser, il s'amusa quelque peu à la cogner contre terre, ce qui faillit, pour le coup, lui faire sauter l'ame du corps. La population du royaume, depuis les vieillards jusqu'aux petits enfans, se porta fort mal durant huit jours.

Il ne faut pas non plus omettre, parmi les premiers actes du sage gouvernement de Nazarille, qu'il obligea l'un de ses sujets, pour le plus grand bien de l'état, à se tenir en vedette sur un morne élevé du rivage d'où l'on apercevait une grande étendue de mer, afin de lui signaler le premier navire qui pourrait le délivrer de ses misères. Il faisait tour à tour relever les factionnaires à ce poste, et lui-même il y allait vingt fois le jour.

III.

Nazarille, dans ses longs ennuis, songeait parfois à ces voyageurs qui s'étaient trouvés, comme lui, abandonnés parmi les peuples sauvages. Il voyait combien leurs relations étaient mensongères ou incomplètes, et jugeait par ce qu'il éprouvait lui-même combien ces malheureux avaient dû souffrir au milieu d'un désert, sans aucune des ressources d'Europe, parmi des espèces d'animaux sans raison, sans lois, sans police, et articulant à peine quelques mots barbares. — Ou ces misérables, pensait-il, n'étaient eux-mêmes que de farouches matelots qui ont eu peu de chose à faire pour se mettre au niveau des sauvages, ou ils ont oublié leurs maux, ou ils n'ont pas su les raconter, et les faiseurs de relations apocryphes ont bien autre chose à faire qu'à s'inquiéter des besoins, des regrets, des souvenirs, qui sont un supplice de chaque minute pour un pauvre diable qui se trouve dans cette situation. C'est pourquoi Nazarille, au faîte des grandeurs et voyant à ses pieds une centaine de chenapans dont le plus fortuné n'aurait pu lui offrir une prise de tabac, faillit néanmoins perdre courage.

Il restait des journées entières couché sur le ventre, près du rivage, selon le meilleur usage de ses sujets, dont c'était la posture la plus ordinaire. Cette mélancolie, en outre, l'empêcha de recueillir un grand nombre de documens ethnographiques, philologiques et mythologiques, dont il n'eût pas manqué de régaler les académies à son retour; mais, hélas! il ne comptait guère alors revoir jamais l'Europe.

Cependant le désir d'améliorer sa position et de ne pas négliger la

moindre chance de salut fit succéder un peu de courage à cet abattement. Étant à peu près en état d'entendre l'idiome du pays, il convoqua solennellement les anciens de la horde, et voulut du moins, en prenant les rênes de l'état, se faire instruire de sa situation politique. Les séances avaient lieu devant la case de la puissante Tripatouli, où les sages vieillards se tenaient gravement accroupis, grattant quelque bois, mâchant quelque plante, et l'on eût dit plutôt une famille de babouins s'épluchant dans un parc, que le sénat d'un grand peuple.

Quand Nazarille se fut expliqué de son mieux, ils se mirent à bavarder à la fois et sur divers tons, comme on disserte dans les promenoirs de Bicêtre. Nazarille se rappela vaguement la chambre des députés de Paris; il détacha une bonne tige de bambou qu'il mit à ses côtés et qui lui parut plus indispensable que la sonnette d'un président dans toute assemblée délibérante. A ce propos, ne sachant que trop combien il se débite nécessairement de sottises dans une discussion un peu vive, il ne put s'empêcher de plaindre de tout son cœur les peuples gouvernés par cinq cents bourgeois en colère. Il renouvela donc ses questions, et l'on regrette de n'en pouvoir donner que des fragmens traduits, tant il montra d'à-propos, d'esprit et de véritable éloquence dans cette conférence. S'étant expliqué, il allongea un coup de bambou au sénateur le plus raisonnable pour lui faire signe de parler seul.

Le vieillard agita les bras et entama une psalmodie où il racontait comme quoi le volcan Ti-ra-dia, qui est un puissant dieu, allait se baigner un jour dans la mer, et comment le vieux Ti-ra-huro, autre puissant dieu qui habite les eaux, ne pouvant souffrir cette privauté, avait failli le noyer, sur quoi le soleil, s'étant mêlé de l'affaire, avait tiré de l'onde une grande terre pour les séparer; que depuis lors le volcan Ti-ra-dia demeurait tranquille dans sa montagne, et que le vieux Ti-ra-huro habitait proprement dans ses eaux, mais que de temps en temps on les entendait tous les deux mugir en souvenir de cette querelle, et qu'ils étaient fort en colère quand ils venaient par hasard à se rencontrer; qu'au surplus il était né sur cette terre une foule d'hommes qui étaient de grands guerriers, mais qui se mouraient de peur de se voir entre deux adversaires aussi redoutables que Ti-ra-dia et Ti-ra-huro, et qui faisaient leur possible pour ne les désobliger ni l'un ni l'autre, pour laquelle raison à la suite des temps...

Le vieillard chantait sans reprendre haleine, mais Nazarille l'arrêtant tout à coup ;

— C'est bon, je m'y attendais, de la théogonie! il n'en est plus question que dans les feuilletons; taisez-vous et laissez parler ce malpropre qui est à côté de vous.

Celui-ci commença des récits qui se rapprochaient davantage de la question; et, Nazarille le mettant sur la voie, il raconta qu'il s'était fait autrefois de grandes guerres où un certain Ka-féo-lè s'était tout-à-fait bien conduit, et notamment avait dévoré à lui seul un nombre considérable de fressures, qui sont le morceau le plus honorable d'un ennemi cuit; qu'on avait ensuite mangé la sienne, ce qui avait mis le comble à sa gloire, mais que depuis ce temps les enfans de Kazakaba étaient en guerre avec les hommes de Touroulourou. Or, les enfans de Kazakaba étaient les sujets de Nazarille, qu'on avait ainsi baptisés depuis son avénement. Il fit encore quelques questions, et s'assura fort clairement qu'une peuplade qui demeurait, à ce qu'il put comprendre, au-delà de l'eau, venait de temps en temps se prendre aux cheveux avec ses sujets; d'après ce qu'il avait entendu, il jugea que les suites en étaient fort sérieuses. L'un des vieillards ajouta que ces ennemis revenaient régulièrement toutes les six lunes.

— Et y a-t-il long-temps qu'ils sont venus? demanda vite Nazarille.

Le vieux répondit qu'il y avait fort long-temps.

— Citoyens! s'écria Nazarille, la patrie est en danger! votre chef ne respire que votre bonheur, et vous vous laisserez digérer tous, jusqu'au dernier, avant qu'il ne tombe un cheveu de sa tête.

Mais l'un des sénateurs, comme s'il n'eût rien dit, lui fit entendre qu'il n'était pas étonnant que les ennemis fussent ordinairement les plus forts, parce qu'ils avaient au milieu d'eux un autre chef puissant, d'une couleur étrangère, qui était plus rusé que le dieu Ti-ra-dia, et qui savait toujours les surprendre.

Les gestes et les discours du vieillard intéressèrent Nazarille au dernier point; il se fit dépeindre plus exactement cet homme dont on parlait, et ne douta plus que ce ne fût un blanc comme lui, ce qui le frappa tellement qu'il se leva tout à coup et franchit à cheval fondu les têtes de cinq ou six vieillards, qui n'en furent surpris en aucune façon.

— Mais comment se fait-il, s'écria-t-il au milieu du désordre de ses idées, qu'on soit en guerre avec de si braves gens? Qui les a insultés? qui les a provoqués? qui l'ose dire, canailles, que je lui casse cette perche sur les reins.

Le vieillard répondit qu'on les avait si peu provoqués, qu'ils dé-

barquaient à l'improviste et assommaient les fils de Kazakaba pour leur prendre des œufs de tortue dont ils manquaient.

— Et qu'avez-vous affaire de ces œufs de tortue, égoïstes?

Nazarille s'informa si l'on avait coutume de se visiter politiquement de peuple à peuple, et si l'on pouvait s'envoyer des ambassadeurs sans trop risquer de n'en plus revoir que les os; à quoi le sénat lui répondit qu'en effet les Touroulourous envoyaient quelquefois demander poliment des œufs de tortue, mais que, comme ils n'étaient pas moins nécessaires aux fils de Kazakaba, on les priait de trouver bon qu'on les gardât, et que cela causait des guerres interminables. Nazarille, sans perdre de temps, décida qu'on irait à l'instant trouver le chef des Touroulourous pour lui faire de sa part les propositions les plus courtoises, pour le décider à lier un commerce d'amitié, et le prier de renvoyer aussi de son côté des ambassadeurs que l'on comblerait des productions de l'île, qu'on mettait dès à présent à son service. Il espérait voir peut-être parmi ces envoyés le chef blanc dont on lui avait parlé; il s'occupa immédiatement de faire exécuter ses ordres, et deux heures après une double pirogue chargée de vingt hommes s'éloigna de la côte à grand renfort de pagaies et la voile au vent.

Les femmes commencèrent à se lamenter sur la plage, mais Nazarille, qui avait saisi l'esprit oratoire du pays, leur fit une allocution dont il ne comprit pas un mot lui-même, et qui les calma parfaitement.

Le second et le troisième jour après le départ, les gémissemens recommencèrent, et Nazarille recommença son discours; le quatrième jour enfin, des cris partirent du rivage; la pirogue revenait suivie d'une autre pirogue où paraissaient plusieurs têtes empanachées qui appartenaient certainement à des personnages de distinction. On le reconnut aisément aux grands signes de respect et aux airs étonnés des femmes qui étaient là. C'étaient en effet des guerriers touroulourous en grand uniforme, c'est-à-dire tout nus, mais armés et plus repeints que des flûtes de foire.

Nazarille alla les attendre sur son trône de nattes à côté de son auguste épouse, qui ne laissait pas d'ajouter à la représentation un caractère très respectable. On ne donnera pas le détail de la cérémonie, qui fut solennelle quoique assez courte; il suffit de dire que les guerriers se présentèrent avec force cabrioles et qu'on renouvela les festins. Mais Nazarille, du premier coup-d'œil, reconnut avec douleur que le blanc n'était point de l'ambassade. Quant à lui, il

excita au dernier degré l'étonnement et l'admiration des guerriers; il n'était pas tellement défiguré qu'on ne vît bien encore qu'il n'était pas aussi diable que noir, et qu'il ne gardât encore de certains airs fort étrangers au pays, en sorte que les envoyés se le montraient les uns aux autres et semblaient le comparer à quelque objet qu'ils avaient vu autre part; ils finirent même par lui avouer qu'il ressemblait à Ga-li-ma-Tia. Il en fut très flatté, mais il devina que ce Ga-li-ma-Tia n'était autre que le blanc dont il était tant occupé.

Cependant il ruminait quelque remède à ce contre-temps, prêt à tout risquer pour se dérober à son bonheur conjugal. S'étant donc assuré des bonnes dispositions des envoyés, après leur avoir fait cent questions, après les avoir comblés de présens et s'être informé adroitement de leurs coutumes et de certaines parties de leur droit des gens, ce qui ne lui coûta guère avec des diplomates qui entendaient si peu malice, il prit tout à coup sa résolution et déclara que, si quelques-uns de ces ambassadeurs, parmi les plus qualifiés, voulaient bien rester en otages, il irait lui-même trouver leur roi en toute sécurité et cimenter une paix éternelle. Les envoyés, qui avaient été extrêmement bien reçus par les dames kazakabas, et qui dévoraient des rafraîchissemens qu'on leur avait servi, consentirent à ce projet, et demeurèrent au nombre de douze.

Nazarille partit aussitôt dans leur pirogue, en jurant à son épouse éplorée qu'il reviendrait avant la troisième lune, et qu'on n'oubliât pas, s'il y manquait, de frotter les oreilles à messieurs les otages, tout en les ménageant pour un échange.

Nazarille ne se lassait point d'admirer en mer l'habileté de ces gens à naviguer, sans aucune notion maritime, et dans de chétives barques à balancier, à voile d'écorce, que chaque lame menaçait de submerger. Il s'assura que le trajet d'une île à l'autre était fort court, et, chemin faisant, il découvrit à l'horizon une suite d'autres terres qui lui fit juger qu'il était dans une espèce de petit archipel, et qu'il y avait plus d'espérance de voir quelque jour un navire s'arrêter devant l'une ou l'autre de ces côtes.

La première créature que Nazarille vit sur la plage, et qui lui fit pousser un cri de joie, fut un homme vêtu d'une redingote à collet haut et d'une chemise dont le col, serré par une cravate de joncs tressés, montait tout raide le long des joues. Cette chemise, dépassant la redingote, s'arrêtait environ au genou, et laissait les jambes nues; cet homme était coiffé d'un chapeau de paille d'une largeur extraordinaire, fabriqué avec la même difficulté que la cravate, et

qu'on eût pris pour un immense couvercle de marmite. Il tenait en outre une longue perche armée d'un crochet de fer.

Cet individu marchait gravement, comme s'il se fût promené dans les rues de Paris ou de Londres, et ne parut pas curieux des gens qui arrivaient. Les naturels le montrèrent à Nazarille, en lui criant que c'était là Ga-li-ma-Tia, dont ils avaient parlé, et Nazarille, courant à lui, l'embrassa de toutes ses forces, en lui exprimant en français l'émotion qu'il éprouvait à revoir un Européen. L'homme parut étonné et répondit assez sèchement, en anglais, qu'il ne comprenait rien de ce qu'on lui disait. Nazarille débita tout ce qu'il savait d'anglais, avec des démonstrations qu'on ne lui rendit guère, et finit par tirer de ce personnage qu'il était le second d'un petit navire de commerce qui s'était jeté à la côte; que l'équipage s'était sauvé dans les embarcations, mais que, pour lui, il avait voulu qu'on le laissât sur cette terre qu'on ne connaissait pas, et que, comme le capitaine et ses matelots ne voulaient point y consentir, il s'était sauvé une nuit dans les montagnes, sans emporter autre chose que les habits qu'il avait sur lui; que, depuis ce temps, il avait rencontré les gens du pays et vivait avec eux.

L'Anglais ne parlait que par monosyllabes, Nazarille était obligé de lui arracher les mots de la bouche, et ces renseignemens, joints à cette manière d'être, lui donnèrent l'idée d'un original achevé. Au reste, il n'en fut pas très surpris, il avait assez vécu avec les Anglais pour les connaître; mais sa joie et ses espérances furent bien diminuées. Il mit au contraire le plus grand feu à raconter son aventure; l'Anglais ne s'en émut non plus qu'une pierre, et se contentait de pousser quelques grognemens assez peu significatifs. Ce flegme et la difficulté qu'éprouvait Nazarille à se faire comprendre furent cause qu'il n'apprit presque rien sur le pays, sur ses ressources, et que cette rencontre ne lui fut d'aucun secours.

Sur ces entrefaites, un gros de naturels s'approcha, au milieu duquel Nazarille reconnut le chef. On s'assit en cercle, Nazarille fit apporter les présens, qui consistaient en racines, en coquillages; il y avait ajouté un vieux chapeau, un morceau de bretelle et quelques restes de sa défroque qui produisirent le plus grand effet. Il ordonna ensuite aux hommes qu'il avait amenés de se tenir à quelque distance et s'avança tout seul hardiment. L'Anglais debout considérait la scène avec son imperturbable sang-froid. Nazarille, s'en mettant peu en peine, dit au chef Makakia qu'il était un homme du même pays que Thomas Brown (c'était le véritable nom de l'Anglais), et se mit

en devoir de lui conter ses aventures; mais le grand Makakia l'eut à peine envisagé qu'il poussa un cri et vint frotter tendrement son nez contre le sien. Il montrait Thomas Brown à ses compagnons, et parlait avec tant de volubilité que Nazarille avait peine à comprendre, quoique l'idiome fût à peu près le même que celui de Kazakaba. Makakia revint à lui, et, lui montrant le ciel, la terre, les arbres, lui fit comprendre qu'il entendait le garder avec lui, et qu'il serait traité parfaitement; et puis il courait aux présens, qui lui arrachaient des cris de joie, et puis il le retenait par le bras de peur qu'il ne s'en allât. Nazarille voulut dire qu'il avait laissé son épouse au-delà des mers; mais Makakia rassembla aussitôt une troupe de jeunes filles qu'il mit devant lui comme pour lui montrer qu'il n'avait qu'à choisir.

La raison de ces transports était que l'arrivée de Thomas Brown dans ce pays avait paru un événement merveilleux, et que les travaux qu'on lui avait vu entreprendre, aussi bien que divers services qu'il avait rendus, avaient donné une idée supérieure des hommes de son pays, dont il avait quelquefois parlé. Or, le grand Makakia, quoique vieux et cruel, rêvait confusément des améliorations politiques, il avait été extrêmement frappé de ces lueurs de civilisation que le hasard lui avait fait entrevoir. Et même il est à regretter que l'histoire ne puisse s'occuper quelque jour des louables efforts de ce grand monarque.

Nararille, au comble de ses vœux, et comptant bien qu'aucune condition ne pouvait être pire que celle d'époux de la tendre Tripatouli, même sous le dais d'un trône, Nazarille, disons-nous, parvint cependant à convaincre Makakia qu'il était de toute nécessité qu'il retournât dans son île; et lui ayant détaillé dans quelle position il se trouvait, il ajouta que son épouse ne consentirait jamais à le laisser partir, et qu'il fallait y aviser; mais, l'expédient lui venant à propos, il engagea Makakia à intervenir dans cette affaire, et à déclarer devant les *atouas* de sa suite qu'il voulait absolument retenir Nazarille à Touroulourou, et que, si la reine Tripatouli n'y voulait point consentir, comme elle savait qu'il était plus fort qu'elle, il irait dans vingt-deux pirogues de guerre tuer ses guerriers et brûler ses cases, ce qui est la plus grande abomination de la guerre dans ces pays-là.

Le roi Makakia fit cette déclaration devant la suite de Nazarille avec les menaces les plus effroyables, et, se retournant vers celui-ci, il lui fit promettre de revenir dans trois jours, sous peine de voir mettre son royaume à feu et à sang. Les fils de Kazakaba écoutèrent tout ceci avec componction, et s'en allèrent derrière Nazarille l'oreille

basse. Nazarille, en partant, donna une chique de tabac à Thomas Brown, qui en parut touché et fit hum! hum! c'était pour lui le comble de l'expansion.

La double pirogue revint à Kasakaba; mais, en touchant la terre, les hommes de la suite se roulèrent le visage dans la vase en signe de deuil, et l'on arriva devant la reine. Les guerriers s'avancèrent à pas lents et se donnèrent cent coups dans le ventre; d'autres, à mesure qu'ils arrivaient, s'agenouillaient posément et s'égratignaient les flancs, sans mot dire, comme à l'envi les uns des autres. Nazarille, pour n'avoir rien à se reprocher, faisait mine de se détruire le visage, mais en ayant grand soin de se ménager. La reine, gagnée par l'affliction générale, commença de s'arracher quelques poignées de cheveux avant toute explication, et les femmes qui l'entouraient se mirent en devoir de se déchirer la poitrine avec des coquilles tranchantes; mais quand l'un des envoyés, que Nazarille laissa parler, eut conté d'une voix dolente le résultat de l'ambassade, la reine se jeta sur Nazarille comme une lionne à qui l'on veut arracher ses petits, et poussa des cris perçans en le dévorant de caresses. Nazarille, saisi d'horreur, dans un beau mouvement qui passa pour du désespoir, l'envoya rouler à trois pas, et en même temps rapporta les terribles menaces que lui avait faites le roi Makakia si l'on résistait à ses désirs; il ajouta, ce qui était vrai, qu'il enverrait le même soir sa pirogue pleine de guerriers, et qu'il n'y avait pas moyen de lui résister. Les anciens du pays, ayant l'air de se concerter, approuvèrent et tinrent de longs discours à l'infortunée Tripatouli, qui se calma sans répondre.

Les derniers momens furent extrêmement pénibles pour Nazarille, à cause des transports de son épouse, qui sentait se réveiller sa tendresse sur le point du départ, et venait lui passer ses vilaines mains sur le visage, si bien que la patience lui échappait à chaque instant; mais il n'osait s'emporter, au moment de sa délivrance, devant un peuple qui adorait sa souveraine et dont il voulait conserver l'affection dans l'espoir de quelque alliance future.

Enfin, l'on aperçut en mer les pirogues de Makakia, et ce fut là le moment déchirant; la reine se jeta dans les bras de Nazarille, se frappa le sein en criant : *tou chi a leva chi a leva!* ce qui exprimait sa douleur; et Nazarille se prenant aux cheveux, sanglotant de toutes ses forces, ne put s'empêcher de s'écrier en très bon français :

— Oh! infortuné que je suis! ô trois et quatre fois malheureux, s'il faut que je te quitte! Quoi! me veut-on réduire à perdre de vue

cet épouvantail! Hélas! adieu, ma mignonne. Oh! puissé-je un jour te revoir encadrée dans la vitre de quelque musée! Adieu, et que les cinq cent mille diables qui t'ont noircie te puissent débarbouiller!... oh! oh! oh!....

En même temps, il s'appliquait de grands coups de poing sur l'estomac, il se secouait la tête à deux mains, il se lançait de grands coups de pied dont le meilleur éclaboussait les voisins. La reine, mise en goût par l'attendrissement de son époux, se remit à crier de plus belle : *Baa tou chi a leva! chia leva bai tou maina tou maina!*

Elle se jeta par terre, faisant voler le sable autour de sa tête, donnant du front en terre, et ramassant des cailloux qu'elle s'enfonçait dans la chair.

— Oui, s'écriait Nazarille avec un renfort de bourrades, hardi, ferme, poussons, pleurons! Frappez fort, ma colombe, j'en vaux la peine, frappez; point d'accommodement. Je m'en vais vous aider : encore ce horion pour l'amour de moi; ne vous épargnez point; vous le méritez bien. Ah! je ne me consolerai jamais de vous laisser en vie; oh! oh! oh!...

Il se vautra dans le sable, et parut plongé dans un tel accès, que la reine, les hommes, les femmes, qui ne cessaient de crier *chi a leva?* s'arrêtèrent tout étonnés d'un chagrin de si belle espèce; mais, voyant la pirogue à peu près à portée et profitant de cette surprise, il se leva en sursaut et se jeta dans l'eau, toujours cabriolant et toujours criant :

— Adieu, chère ogresse, et vous tous, honnêtes fils de singes, adieu! En vérité, je suis touché de vos peines. Oh! oh! oh!

Il sauta dans l'embarcation et vit encore quelque temps ses sujets accroupis sur la plage qui continuaient paisiblement de se désoler.

IV.

Si l'on n'avait entrepris de suivre fidèlement Nazarille dans sa carrière, on aurait passé sous silence cette partie de son histoire qui, peu variée dans le fond, et dépourvue des incidens romanesques de nos sociétés d'Europe, devait être la moins intéressante, mais on voudra bien se souvenir qu'on n'invente pas ici des romans; et ce qui le prouve, c'est que les évènemens et les personnages se succèdent au hasard contre toutes lois d'une composition littéraire, qui sont d'une éternelle vérité, quoiqu'une foule de beaux-esprits les nient ou les

ignorent, ce qui est arrivé, soit dit en passant, à bien d'autres vérités non moins certaines. Nazarille, s'il eût écrit des fables, n'aurait point voulu manquer aux règles; on prendra garde, en outre, que ces détails étaient nécessaires pour mettre en son jour la vengeance éclatante qu'il tira de la mauvaise action de son ami, dont le lecteur doit être grandement occupé.

Il ne faut point oublier qu'il avait préparé de longue main un petit bagage de tout ce qu'il avait sur lui en mettant le pied sur ces terres: un fusil, un briquet, la trousse anglaise qu'il avait achetée du contre-maître, quelques lambeaux de ses habits et d'autres menus objets d'un prix inestimable, tels qu'une boucle de culotte, un bout de ficelle et une épinglette. Il s'en saisit au moment du départ, et jeta le tout au fond de la pirogue, sans avoir l'air d'y songer durant la traversée.

Nazarille avait dressé son plan sur ce qu'il avait appris du caractère de Makakia. C'était un vieux restant de nègre, curieux, badaud plus qu'aucun de sa bande, qui expirait lentement dans les honneurs qu'on lui rendait, goutteux, galeux, accablé d'âge et d'infirmités, ne quittant plus sa natte, mais plus malin qu'on n'aurait cru, et laissant briller dans ses petits yeux une certaine lueur énigmatique qu'expliquait peu son maintien taciturne. Cet homme, puisque aussi bien c'en était un, avait certainement vu des Européens, mais il était impossible de tirer de lui quelque chose qui ressemblât à des souvenirs ou des éclaircissemens. Nazarille se proposait de prendre auprès de lui la place que cet imbécile de Thomas Brown n'avait pas su se ménager. Il voulait s'emparer de sa confiance, s'attribuer quelque influence, et rendre enfin sa vie supportable dans cet affreux exil; il ne s'agissait que d'éblouir le monarque par quelque grand coup d'habileté politique, quelque tour de force administratif, quelque amélioration saisissante qui obtînt les suffrages de cette farouche population.

Le chef Makakia, qui attendait Nazarille, le reçut entouré de sa cour, c'est-à-dire au milieu d'une ménagerie plus misérable que les Kazakabas; il était accroupi la tête entre ses genoux, mais il la souleva avec une apparence de curiosité à l'approche de Nazarille; les naturels, qui avaient couru vers lui, reprirent place, et Thomas Brown, qui était présent, l'accueillit avec la même froideur. Le vieux Makakia prit la parole au milieu d'un profond silence, tandis que les assistans regardaient l'étranger d'un air hébété.

— Ton nom est Las-Sou-Po-Chou. J'ai ouï dire que tu faisais mer-

veilles. Tu es sans doute un habile homme qui viens de fort loin, et je voudrais t'avoir près de moi; les gens de mérite sont rares. Es-tu un grand guerrier? Sais-tu composer des poésies? Fabriques-tu des cuillers-à-pot? Es-tu capable d'aiguiser beaucoup de coquilles dans un jour? On m'a raconté que tu avais de grands secrets à me dire, et qu'à ta voix les Touroulourous deviendraient heureux et puissans. Montre-nous un peu ce que tu sais faire.

Les assistans reprirent en chœur :

— Montre-nous un peu ce que tu sais faire.

Thomas Brown, qui regardait tout gravement, se mit, par extraordinaire, à ricaner en grommelant en anglais :

— Je suppose que c'est une chose curieuse.

Les naturels reprirent de nouveau :

— Il montrera ce qu'il sait faire pour nous rendre heureux et puissans.

Nazarille, lançant un regard de travers à l'Anglais, arracha trois boules rondes de son collier, et s'avança résolument au milieu du cercle, après avoir fait le moulinet avec une trique. On se recula, et l'attention redoubla. Il prit ses trois boules, et les maniant avec grande dextérité, il fit mine de lancer la première à une hauteur prodigieuse; tous les yeux la suivirent en l'air, mais il la montra logée entre son pouce et son petit doigt.

L'assistance poussa un long hurlement de joie et d'étonnement.

Reprenant aussitôt la même boule, il la jeta dans sa bouche, feignit de s'étrangler en l'avalant, et la montra qui faisait bosse au gosier; puis, se mouchant de l'autre main, il la rendit par le nez en éternuant.

Les naturels firent grand brouhaha; le roi, transporté, battit des mains, et l'Anglais reprit son sérieux.

Mais Nazarille, sans leur laisser le temps de se reconnaître, montra l'une de ses mains vide, fit un saut, jeta un cri, et rouvrit cette main où l'on vit les trois boules réunies; il continua par divers tours de passe-passe, qu'il avait appris des escamoteurs, notamment sur les places de Batavia. Puis, enfin, il jeta les boules en l'air l'une après l'autre, et, les laissant retomber en cascades d'une main dans l'autre, il fit comme une guirlande d'une infinité de boules autour de sa tête. Les naturels suivaient le mouvement, éblouis, entraînés, fascinés; ils criaient, ils chantaient, ils applaudissaient avec une sorte de frénésie, et les transports allèrent au comble. Mais ils étaient à peine

revenus de cette ivresse, que Nazarille, s'interrompant tout à coup, prit une allumette, la frotta d'un coup sec, mit le feu à une traînée de poudre qu'il avait répandue à terre, et parut comme transfiguré au milieu des flammes dans une attitude terrible. Le roi, ses femmes, ses guerriers, ses enfans, firent trois culbutes en arrière, et demeurèrent prosternés, et ils commencèrent à murmurer tout bas :

— Celui-ci est plus puissant que le puissant Catacoua qui a lancé les étoiles au firmament comme des boulettes d'herbes mâchées!

Nazarille alla relever le grand Makakia, et lui dit qu'en effet son pouvoir était grand, mais qu'il voulait l'employer à lui rendre la santé; le roi embrassa ses genoux. Alors Thomas Brown, se remettant à rire, vint tout sottement découvrir la malice et comment les boules qui semblaient disparaître, demeuraient retenues entre les doigts, et comment les flammes surnaturelles étaient l'effet d'une composition très connue. Nazarille frissonna; heureusement l'Anglais ne put se faire entendre parfaitement, et l'on se montra peu ému de ses discours. Nazarille, pour en effacer la dernière trace, fit boire une goutte d'eau-de-vie au grand Makakia, qui, sentant l'effet du cordial, et se persuadant que ce flacon contenait la vie elle-même, jura qu'il donnait dès ce moment à l'étranger sa case, ses armes, ses pots, ses femmes et sa part de la pêche.

Nazarille, remis de sa peur et demeuré seul, parce qu'on s'écartait de lui avec respect, se mit à songer sérieusement que ce personnage d'Anglais, non-seulement ne le servirait guère, mais le gênerait étrangement dans ses projets; il avait d'abord éprouvé contre lui cette répugnance naturelle d'un caractère bouillant et communicatif pour un homme de cette espèce, mais il ne voulut rien négliger pour se l'attacher; il le prit donc à part, et le conjura de s'unir à lui dans leur malheur commun, et de former une espèce de société au milieu de leurs ennemis. Thomas s'était accommodé une hutte assez habitable; Nazarille lui demanda de la partager et de vivre comme deux frères; mais l'Anglais demeura sourd et se retrancha dans son lourd égoïsme, et, fatigué de s'entendre prier, dit formellement :

— Je suis excessivement jaloux d'être en tête-à-tête avec ma personne; c'est mon sentiment.

Nazarille prit un air bénin, lui demanda pardon de la liberté grande, et s'en alla tout contrit, mais gros de rancune.

Soit que l'Anglais fût prévenu contre le nouvel arrivé, soit qu'il eût quelque intérêt à ruiner son crédit, il s'en alla de ce pas vers le

vieux Makakia, et le trouvant à peu près ivre et ravi de la vertu des liqueurs qu'il avait bues, il s'efforça de lui expliquer comment Nazarille abusait de son ignorance.

Le vénérable Makakia lui prêta fort peu d'attention, et cela ne l'empêcha point de se jeter le jour suivant aux pieds du puissant Las-Sou-Po-Chou pour obtenir quelques gouttes de son merveilleux élixir. Nazarille y consentit, mais il ajouta brièvement que la chevelure de Thomas Brown lui était indispensable pour la composition de son breuvage : une heure après, on lui rapporta toute la toison rouge de l'Anglais, qu'on avait poursuivi à outrance, et qui ne s'était laissé tondre que par la crainte des plus terribles châtimens.

Le roi but et fut satisfait. Nazarille ne revit que le lendemain Thomas Brown, qui lui lança un regard furieux. Nazarille le salua du même air pudique, quoiqu'il se mourût d'envie de rire de le voir chauve comme un magot de porcelaine. Il n'avait voulu que lui faire sentir légèrement son crédit, et ce n'étaient là que les fleurs de sa vengeance; mais il vit bien qu'il ne venait pas à résipiscence, et la guerre fut ouvertement déclarée entre eux.

A quelque temps de là, le roi faillit expirer dans la nuit. On alla réveiller Nazarille, qui ronflait comme un médecin véritable en pareille occasion. Il prit la mine consternée qui convenait en entrant dans la case; le roi se mit à geindre et lui ordonna de lui trouver un soulagement. Nazarille tomba dans une rêverie profonde, qui n'était au fond qu'un reste de sommeil; mais le roi le pressant et gémissant de plus belle, il se frappa le front et s'écria :

— Grand chef, tu es sauvé! Il me vient à l'idée que nous possédons ici.... Mais non, reprit-il avec abattement, cela est impossible.

Le roi voulut savoir ce que c'était.

— Grand chef, un remède non pareil!... mais il y faut renoncer.

— Mais encore? dit le roi.

— Il n'y consentirait jamais.

— Qui?

— C'est dommage, je t'aurais guéri sans coup férir.

— Avec quoi?

— Hélas! cela était infaillible.

— Comment?

— Mais c'est impraticable.

Le roi le regarda avec de grands yeux étonnés et lui dit dolemment :

— Enseigne-moi comment tu pourrais me guérir.

— Je le connais, dit Nazarille, il n'y mettrait aucune complaisance.

Le roi, prêtant l'oreille et ne comprenant point, souleva son grand casse-tête.

— Ne prenez pas la peine, dit vitement Nazarille; tu veux donc que je m'explique, ô souverain des écailles d'huîtres.

Le roi fit signe que oui. Nazarille lui détailla d'abord comme quoi le lait des femmes nourrissait les enfans et leur donnait la force et l'accroissement; comment, par conséquent, il était clair qu'il avait la même vertu sur d'autres individus, et pouvait notamment redonner la force et la vie à des hommes affaiblis par l'âge; mais il ajouta que certains hommes d'Europe notamment étaient des nourrices sans pareilles; que Thomas Brown était de ceux-là, et que, s'il voulait prendre soin du roi seulement une semaine ou deux, le mal disparaîtrait comme si on l'ôtait de la main.

— Mais, dit-il en finissant, vous voyez, majesté très crottée, du caractère dont je le connais, jamais il ne s'y voudra prêter.

Le roi fit signe que oui.

— Oh! non, dit Nazarille, d'un air hypocrite; il n'est pas assez charitable.

Le roi envoya ses gens sans mot dire. Thomas Brown, à cette heure, dormait dans sa case d'un profond sommeil, car il s'était rangé aux habitudes des illustres Touroulourous, qui ne savaient que dormir, manger et se battre. L'un des envoyés essaya de s'expliquer sans y réussir; mais il faut renoncer à peindre l'air et le ton de l'Anglais quand il se douta de ce qu'on s'était mis en tête. Sa résistance était prévue; il vit lui-même qu'elle serait inutile, et se décida à suivre gravement cet enragé pour s'expliquer avec le monarque. Arrivé dans la hutte, les mêmes démonstrations recommencèrent, et Makakia enfin lui ordonna qu'il eût à le rafraîchir sur-le-champ. L'Anglais, qui osait à peine comprendre, devint d'un pourpre foncé, et comme le roi parlait toujours, il dit avec une froide exaspération :

— Non, cela ne sera pas! non!

— Ah! vous avez bien tort, lui dit doucement Nazarille; vous obligeriez tant sa majesté, et que vous en coûterait-il?

Thomas Brown passa du pourpre au violet, et entra dans une colère d'autant plus grande, qu'elle ne put d'abord s'épancher, et

qui s'écoula enfin par un torrent de jurons anglais qui furent très mal accueillis. Il s'adressait notamment à Nazarille, qui, sans se mettre en peine de ce qu'il disait, lui répliquait doucement :

— Allons, puisque votre secret est connu, n'y mettez point de mauvaise grace; vous voyez bien que sa majesté s'impatiente, et vous pourriez mal passer le temps.

Le roi, en effet, donna des ordres menaçans. Quand Thomas se vit prendre au collet, il tomba dans un accès de male-rage en chargeant Nazarille de malédictions. Celui-ci, pour toute vengeance, faisait les grands bras et disait avec des airs d'affliction :

— Il n'y veut pas consentir. O fâcheuse obstination! ô endurcissement déplorable! ô contre-temps capital!

Il ne cessait d'exhorter le rebelle et montrait au roi qu'il n'y aurait point de sa faute s'il ne se laissait point fléchir; mais cependant, quand il vit que l'on commençait à le houspiller trop sérieusement, il se jeta entre deux, eut grand'peine à les séparer, et dit qu'on pouvait le laisser en repos; qu'une autre fois peut-être ce caprice lui passerait, et qu'il fallait prendre garde de tarir pour jamais cette source de santé.

On se rendit à ces instances. Thomas Brown s'enfuit tout écumant, et cria à Nazarille qu'il prît bien garde, et que l'un d'entre eux demeurerait sur le carreau s'ils venaient à se rencontrer. Nazarille eut grand soin d'expliquer au roi ces dispositions. Il lui représenta que son existence, à lui Las-Sou-Po-Chou, étant étroitement attachée à celle de sa majesté, qu'il tenait dans ses mains, il était indispensable de veiller à l'une pour préserver l'autre, et de lui donner une bonne escorte pour préserver des jours si précieux à tout le peuple. Il sortit en effet, dûment escorté de quatre garnemens qui tinrent l'Anglais en respect.

L'Anglais, ayant déserté sa case, errant çà et là, et ne pouvant plus rencontrer Nazarille sans tomber en syncope, prit tout résolument son parti. Il revint à la hutte royale, et fit avertir Makakia qu'il avait quelque chose de la dernière importance à lui communiquer. Le roi, malgré leurs derniers débats un peu vifs, voulut bien l'écouter. Thomas Brown fit un effort terrible sur lui-même pour soutenir cette conversation, et déclara tout au long que Las-Sou-Po-Chou n'était qu'un intrigant, un aventurier qui ne connaissait rien à l'art de guérir, et qui voulait seulement se ménager des ressources par ce moyen; que les breuvages qu'il préparait n'étaient que des drogues

nuisibles, et qu'il n'avait d'autre dessein que de s'emparer de la confiance de sa majesté et de l'empoisonner, afin de régner à sa place.

De tout ceci le grand Makakia ne comprit que le dernier mot, mais il en fut vivement saisi. Il fit répéter à l'Anglais sa harangue, donna des signes d'approbation, et parut plongé dans une rêverie inquiète. Puis il prit le tonnelet qui était à côté de lui, et répandit sur la terre l'espèce de tisane infecte qu'il contenait, partie sans doute du formulaire de Nazarille. L'Anglais s'alla promener après ce beau coup, comme si de rien n'était,

Le lendemain, quand Nazarille se présenta avec sa potion, le roi flaira le vase en silence et le renversa sur le sol, comme il avait fait la veille. Nazarille n'en fut pas autrement surpris, car il commençait à connaître l'humeur déréglée de sa majesté; mais il remarqua ce jour-là qu'on ne lui parlait point, et il fut obligé d'aller chercher lui-même sa nourriture. Le surlendemain et les jours suivans, sa majesté en usa de même à son égard; elle ne lui demandait plus rien et l'écoutait à peine. Enfin il s'aperçut que les naturels avaient conçu quelque méfiance, qu'on s'éloignait de lui tout en le surveillant. Il soupçonna là-dessous quelque machination de l'Anglais, qu'il résolut de tirer à clair.

Il s'en alla donc un matin chez le roi, tandis que les naturels étaient à la pêche. Il entra la tête baissée, s'accroupit dans un coin, et se mit à sangloter en se frappant la poitrine. Le roi le considérait d'un air très touché. Nazarille se leva, lui fit deux révérences, et s'en alla fondre en pleurs dans un autre coin. Le roi commença à prendre quelque inquiétude, et se mit à gémir aussi. Nazarille lui dit enfin :

— J'ai perdu ton amitié, soleil d'hôpital?

Le roi se retournant sans répondre, il reprit en s'humiliant :

— Pourquoi ai-je perdu ton amitié, magnifique sauvage?

Le roi hocha la tête et lui dit que c'était fort mal à lui de vouloir l'empoisonner pour tous les bienfaits qu'il avait reçus. Là-dessus Nazarille jugea indispensable de se cogner la tête aux nattes des parois, qui étaient fort douillettes. Le roi le regardait faire avec sollicitude. Enfin Nazarille lui dit que s'il avait quelque intérêt à voir mourir sa majesté, il n'y avait qu'à laisser faire le mal, qui ne manquerait pas de l'emporter. Il ajouta d'ailleurs que lui, Makakia, ayant à choisir entre la maladie qui le tuerait infailliblement et les remèdes qui pouvaient le sauver, il se hasardait moins à continuer les tisanes.

Le roi saisit cette alternative et parut livré à de cruelles perplexités. Nazarille, voyant d'où venait le coup, lui offrit de plus une preuve certaine de son innocence, et le supplia de faire goûter les potions, avant que de les prendre lui-même, à quelqu'un de sensé, à Thomas Brown par exemple, dont la vie était chère à tous.

Cet expédient sembla décisif au monarque, qui répéta à plusieurs reprises *re-ta-sivé*. Nazarille, pour terminer, le régala de quelques gambades qui lui arrachèrent un sourire, et s'en alla de ce pas mettre la main à sa mixtion. Jamais souffleur au grand œuvre, jamais marmiton novice, jamais sorcière dans l'enfantement d'un philtre, vieille coquette exécutant une formule de pommade, ou vieux gourmand apprêtant un ragoût de choix, n'y mirent plus de soin, de recherche et de cérémonie. Il ramassa d'abord une collection de racines d'élite dont il retrancha minutieusement tout ce qui pouvait être d'un goût supportable, et donna carrière à son imagination dans la rareté des ingrédiens et l'inattendu des mélanges; il assaisonna le tout de quelques grains d'émétique, et laissa reposer cette décoction bénigne au soleil jusqu'au lendemain.

ÉDOUARD OURLIAC.

(*La suite au prochain numéro.*)

ANGELICA KAUFFMANN.

Un homme d'esprit a écrit sur ce sujet un roman intéressant. L'héroïne y prêtait sans contredit : sa vie aventureuse et singulière a été marquée par des incidens qui ne dépareraient point le drame le plus fortement conçu. La fiction, avec tout son attirail magique, avait ici beau jeu. Toutefois je ne sais jusqu'à quel point il convient d'ajouter à une réalité caractéristique et notoire des détails étrangers ou des ornemens parasites. La broderie, si ingénieuse soit-elle, ne risque-t-elle point d'embrouiller un peu les fils d'une trame déjà curieuse et attachante par elle-même? Une pure esquisse, simple, sobre, précise, côtoyant de près la vérité, calquant avec le plus d'exactitude possible le vivant modèle, sans trop de colifichets ni d'atours, et nullement en quête d'inventions, siérait mieux, ce nous semble; il nous eût plu de la tenter si nous avions le burin ferme et délicat qui grave le fond même, et cette calme attention qui préside sans écart aux moindres détails de l'œuvre.

C'était une noble fille merveilleusement douée qu'Angélique Kauffmann. Elle a personnifié d'une façon charmante l'art des femmes, leur aptitude si long-temps indécise à rendre, soit par les sons, soit par les lignes et les couleurs, le sentiment du beau, l'idéale nature. Peintre et musicienne, peu s'en faut artiste dramatique, peintre aimable surtout, son lot heureux fut la fécondité d'expression dans la variété; elle réalise un type d'autant plus complet de la femme

artiste, qu'elle fut parfaitement belle, remplie de grace, de vivacité, d'esprit. Chaque partie d'elle-même pouvait servir de modèle achevé à son pinceau. En se réfléchissant dans son œuvre, elle faisait jaillir comme par enchantement Vénus ou Minerve; elle eut un don plus rare encore, la pudeur, qui rehausse le talent et embellit la beauté même.

Elle naquit en 1741, à Coire, capitale des Grisons, contrée âpre et pittoresque qui s'étend sur la rive droite du Rhin jusqu'au lac de Constance. Son père, Jean-Joseph Kauffmann, était de Schwarzenberg, cercle de Bregens, canton de Voralberg, comme tous les Kauffmann. Sa naissance était des plus obscures, son talent et sa fortune médiocres. Comme son pays natal n'offrait pas de ressources suffisantes pour un talent même aussi modeste que le sien, il s'était accoutumé à une existence nomade. Un voyage pédestre était chose fréquente et même habituelle dans la vie de l'artiste tyrolien. Une fois sa tâche terminée et sa bourse remplie, il revenait fidèlement à son village, habité par toute sa famille, qui était fort nombreuse. Un jour, pendant une de ses excursions à Coire, où il se rendait pour exécuter divers travaux, il était tombé amoureux d'une jeune protestante nommée Cléofe, qui s'était fait catholique pour l'épouser. Le mariage de Kauffmann, la grossesse de sa femme, la naissance et l'éducation d'Angélique, des commandes successives qui lui étaient venues, avaient été autant de causes qui avaient retenu l'artiste dans le pays de la bonne Cléofe.

Maître Kauffmann, ne connaissant autre chose au monde que ses pinceaux, les avait mis tout naturellement dans les mains de sa fille, dès qu'elle avait été en âge de s'en servir. Assez mauvais praticien, mais instruit et possédant de bons principes, il avait endoctriné passablement la petite Angélique, en lui faisant grace de ses exemples, dont le joug eût été par trop lourd à supporter. Lui enseignant, elle pratiquait librement. Il n'est pas rare dans l'histoire de la peinture qu'un artiste secondaire forme un talent très distingué, quelquefois même un génie éminent. Ainsi en fut-il de Raphaël, élève de Pérugin, qu'il éclipsa. Un maître de sens, que la vanité n'offusque point, loin d'imposer à son élève ce qu'il sent être faible dans son style et sa manière, s'efface à propos pour lui laisser toute franchise d'étude et d'admiration à l'égard des grands artistes qui l'ont précédé. Kauffmann, sachant combien il est difficile à une femme d'atteindre un haut degré de perfection dans le dessin, s'attacha principalement à instruire Angélique dans la science du coloris. De bonne heure il l'avait initiée à l'entente difficile des jours et des ombres, à ces se-

crets de clair-obscur qui produisent le relief et qui font pardonner souvent le défaut de sévérité et de correction. Aussi Angélique, son naturel aidant, fut-elle vite ce qu'on appelle un petit prodige. A neuf ans, elle peignait au pastel avec succès; quelques années plus tard, elle faisait de la grande peinture, et, chose digne de remarque, bien que précoce, elle avait réellement du talent.

Angélique était encore tout enfant, lorsque son père avait quitté Coire pour aller s'établir à Morbegno, dans la Valteline. En 1752, il passa de Morbegno à Côme, dans l'intention de s'y fixer. L'évêque de cette dernière ville, monseigneur Nevroni, entendant parler de la petite merveille en jupon, désira qu'elle fît son portrait. Angélique fut présentée au révérend prélat, et lui plut singulièrement par la naïveté de ses réponses. Il semblait quelque peu téméraire d'abord qu'une petite fille de onze ans entreprît une tâche aussi importante que celle de peindre un grave et éminent dignitaire de l'église. Encouragée toutefois par un accueil plein de bienveillance, la jeune artiste se mit à l'œuvre et réussit à merveille. Aussitôt Angélique fut accablée de demandes; c'était à qui aurait un portrait de sa main. J'en passe bon nombre qu'elle fit alors, tels que ceux de la duchesse de Massa-Carrara, de l'archevêque de Milan, du cardinal Pozzobonelli, du comte Firmian, etc. Il y eut concurrence de Mécènes pour la protéger, d'abord Renaud d'Este, duc de Modène, puis la plupart des membres du haut clergé, dont le patronage s'est étendu de tout temps sur l'art et les artistes d'Italie.

Il fallait à Angélique un peu de temps et de préparation avant d'esquisser ses portraits. Elle épiait une attitude favorite de celui qu'elle devait représenter, et cherchait adroitement quelque effet bien saisi de clair-obscur. Partout où la vérité ne s'en devait point trouver altérée, elle s'appliquait à introduire un style élégant et gracieux. — Appelée à Constance par le cardinal de Roth, elle se surpassa de nouveau dans un portrait où elle sut déployer une entente fine et spirituelle de la physionomie humaine.

Cependant maître Kauffmann était devenu veuf, et son goût éternel de vagabondage l'avait repris de plus belle. Dans ses pérégrinations d'artiste nomade, il emmenait sa fille avec lui. Lorsqu'il était appelé à peindre les fresques de quelque église paroissiale de village, il se faisait aider par la jeune écolière, à la grande stupéfaction des gens de l'endroit. C'est ainsi qu'ils peignirent à eux deux les parois latérales de l'église de Schwarzenberg, le propre pays de Kauffmann. Quelqu'un, intéressé ou non, se montrait-il par trop incrédule tou-

chant la capacité de la petite Angélique, alors le père Kauffmann se courrouçait en diable, malgré sa mansuétude naturelle. Patience, patience, monsieur l'aristarque, grommelait le petit homme entre ses dents : que Dieu nous prête vie et santé, nous ferons mentir vos pronostics; laissez l'artiste aborder une fois son œuvre, nous verrons si elle a le savoir creux et la cervelle vide. — C'était un très bon homme que ce Kauffmann, aimant tendrement sa fille, fort enclin à parler d'elle, et ne tarissant pas sur ce chapitre. En la nommant, il aimait à varier son doux nom d'Angelica par le masculin Angelo, ou le diminutif Angelinette. Une fois en train de faire son éloge, il disait volontiers, avec une humilité comique, que lui, Kauffmann, n'était qu'un âne auprès d'elle.

Kauffmann, sentant fort bien que, malgré toutes les privations qu'il pourrait s'imposer, il n'amasserait jamais de patrimoine pour sa fille, avait renoncé à toute idée d'économie. Il avisa de donner, en guise de dot, la plus brillante éducation possible à Angélique, qui mordit de toutes ses jolies dents au fruit de la scieuce. Outre sa rare aptitude à peindre, elle avait de surprenantes dispositions pour la musique, qu'elle aimait passionnément. Sa voix était pure, étendue, délicieuse, et elle y joignait beaucoup d'ame. Elle exécutait vaillamment des morceaux des grands maîtres en s'accompagnant au clavecin. Parfois aussi, pour égayer son père triste et veuf, elle lui chantait de mémoire quelque chansonnette italienne qui faisait pâmer d'aise le brave homme.

Cette éducation, à laquelle l'idolâtrie et la vanité paternelle s'étaient complues, avait fait éclore dans la jeune tête d'Angélique des idées disproportionnées avec l'humilité de sa condition; elle avait développé outre mesure chez elle non-seulement des instincts d'élégance et de mollesse, mais tous les goûts même d'une vie luxueuse. Naturellement fort délicate, Angélique, à peine sortie de l'enfance, s'était sentie attristée de son entourage; l'aspect de l'ameublement grossier de sa chambre, le froissement de la toile épaisse et rude de ses draps, lui faisaient pousser de longs soupirs qu'elle se reprochait intérieurement sans avoir la force de les comprimer. Moitié illusion, moitié songe, les images de Rubens ambassadeur, de Titien porté en triomphe, de Raphaël quasi revêtu de la pourpre des cardinaux, apparaissaient resplendissantes à son imagination. Ce mirage féerique, qu'elle avait l'espoir de voir se changer un jour en réalité, trompait les ennuis du présent, et l'excitait aux persévérantes ardeurs du travail.

Dès l'âge de quinze ou seize ans, Angélique était une jolie fille, brune, avec des yeux bleus, un teint pâle, de longs cheveux noirs qui lui retombaient en tresses sur les épaules, de belles mains et des lèvres de corail. Sa taille était svelte, sans être fort grande. Elle justifiait de tout point ce gracieux nom d'Angelica qu'on lui avait jeté au berceau comme un souhait et comme un présage. Comme sa mère, à qui elle ressemblait de caractère et de visage, elle avait une fierté douce, et une hauteur d'ame tempérée par la grace. A mesure qu'elle grandissait, toutes les fraîches espérances de son printemps avaient fleuri. Les formes grêles de l'adolescence s'étaient arrondies sans rien perdre de leur morbidesse. Des sentimens nouveaux, des aspirations jusque-là inconnues, faisaient pétiller dans son regard, au lieu de la timidité naïve, une douce et pudique flamme.

A Milan, la beauté croissante d'Angélique faillit la détourner de sa carrière. Elle avait alors vingt ans; sa voix de sirène faisait de plus en plus merveille. Ses amis, regrettant de voir tous ces riches trésors de grace et de mélodie enfouis dans l'ombre d'un atelier, la voulurent faire débuter au théâtre, où s'ouvrait pour elle la perspective d'une grande et rapide fortune. Son père lui-même, influencé par les souvenirs d'une vie de privations et d'épreuves, l'exhortait à embrasser des deux professions la plus lucrative. Angélique hésita quelque temps : les émotions et les éclatans succès de la scène la tentaient; d'un autre côté, l'idée de s'afficher en public alarmait sa craintive pudeur. A la fin, l'art le plus approprié aux conditions d'une vie chaste et abritée l'emporta, et un tableau allégorique consacra son alliance avec la peinture. Placée entre les deux arts qui la sollicitent à l'envi par leurs caresses, Angélique a choisi le moment où elle adresse à la musique de tendres adieux; adieux fictifs, toutefois, et qui n'exclurent pas dans l'avenir maint retour affectueux.

Après avoir visité Parme et Florence, elle arriva à Rome en 1763; l'année d'après, elle s'en fut à Naples. Revenue à Rome, elle y suivit un cours régulier de perspective. En 1765, elle était à Venise, entourée des plus brillans hommages. Six années de voyages, l'étude comparée des différentes écoles, la contemplation des chefs-d'œuvre, avaient considérablement accru le talent d'Angelica. Sa réputation s'étendait en Allemagne et surtout en Italie. Mais les Italiens appréciaient mieux son mérite qu'ils ne le payaient. Quelques riches Anglais, résidant à Venise, l'engageaient à venir dans leur pays, et Angélique persuadée en avait appris la langue. Des affaires de famille, qui appelaient son père en Allemagne, mirent pendant quelque temps

obstacle à ce projet. Une vieille dame anglaise de ses amies, veuve d'un amiral hollandais, lady Mary Veertvort, leva la difficulté, en offrant d'emmener Angélique; ce qui fut joyeusement accepté et mis promptement à exécution.

Angelica Kauffmann arriva à Londres le 22 juin 1766, fort enchantée dès les premiers jours d'avoir entrepris son voyage. La maison de son hôtesse, où elle descendit, était située dans un beau quartier de la ville, Charles-Street, Berkelay-Square. La bonne dame y traita Angélique comme sa propre fille, l'entourant de soins, de prévenances, et l'initiant à tous les petits secrets du comfort britannique. On pense si la jeune artiste respirait avec délices ce parfum d'élégance aristocratique dont les objets et les personnes, dont l'air même lui semblaient imprégnés. Angélique avait toujours été pieuse et raisonnable, mais point dévote ni philosophe; elle avait tous les goûts de son âge et se montrait sensible aux succès du monde, comme doit l'être une belle fille.

Elle retrouva en Angleterre quelques-unes de ses connaissances d'Italie. Elle en fut d'abord bien reçue et s'empressa de l'écrire à son père : « On m'a répété mille fois, lui dit-elle, que les Anglais, de retour chez eux, oublient les promesses d'amitié qu'ils ont faites à l'étranger; moi, j'éprouve tout le contraire. Les dames anglaises particulièrement sont très aimables, pleines de franchise, et en général de bon sens. »

Pourtant toutes ces brillantes espérances furent loin de se réaliser; plus d'une s'en alla en feu de paille et en fumée. La froide étiquette, une morne indifférence éteignaient et glaçaient l'élan des premières démonstrations; les invitations étaient rares et les commandes en petit nombre. Angélique se repentait par momens d'avoir quitté pour la pâle Angleterre ce ciel azuré qui dore avec tant d'éclat le teint des filles d'Italie. Ici plus de ces mœurs faciles et charmantes, de cette insouciance joyeuse, de ces sentimens expansifs, de cette vie qui rayonne de toutes parts. Le revers de la médaille frappe actuellement ses yeux : une existence étroite et compassée, des mœurs de boutiquiers et de marchands; de la boue, des brouillards, une pluie presque continuelle au cœur de l'été, la brume au-dessus des têtes et l'égoïsme dans les cœurs. Tout contribuait à accroître la tristesse d'Angélique. Le mal du pays la gagnait, et son art bien-aimé lui était à peine un refuge contre les mille assauts répétés du désenchantement.

Le zèle affectueux de son hôtesse brillait plus par le bon vouloir que par le résultat effectif. Lady Mary, quoique Anglaise et de fort

bonne maison, était comme étrangère à Londres, qu'elle avait quitté à l'époque de son mariage; elle n'y avait que des relations peu nombreuses et encore moins intimes; mais elle savait suppléer à tout par l'activité. Lady Veertvort ne cessait de prôner Angélique, sollicitant des commandes de tout venant, s'adressant tantôt aux femmes à la mode, tantôt aux hommes en crédit.

Enfin, on eut l'idée de s'adresser à Reynolds lui-même. Reynolds, à cette époque, trônait dans l'école et méritait ce rang par le rajeunissement qu'il avait fait subir à un art dégénéré. Avant lui, la peinture anglaise était en proie à l'envahissement du genre vaporeux. Parti à l'âge de vingt-six ans avec lord Keppel, qui commandait dans la Méditerranée, Reynolds, durant un séjour de deux années en Italie, avait puisé dans l'étude des maîtres de ce pays une pureté de contours qu'il sut combiner avec l'éclat du coloris et des effets de lumière à la Rembrandt. Aussi, lorsqu'il reparut en réformateur, figura-t-il assez bien le soleil qui chasse devant lui un troupeau de nuages. — Il parut habile à lady Veertvort de faire d'un tel maître un protecteur à Angélique. Cœur bon et obligeant, oracle influent et partout écouté, Reynolds était mieux à même que personne de la servir. Un lord Exeter, qui avait connu la jeune artiste en Italie, servit aux deux dames d'introducteur.

Angélique, comme tout le monde en Angleterre, admira dès l'abord les principales qualités de Reynolds : l'art de ses compositions, la variété inépuisable de ses figures, la fraîcheur de ses teintes, la douceur pleine de charme de son pinceau, et cette légèreté de touche d'un effet si neuf et si piquant dans le clair-obscur. Elle écrivait à son sujet, dans les premiers jours, avec un enthousiasme expressif : « M. Reynolds est ici le premier des peintres; il a une manière particulière, ses tableaux sont généralement historiques; je lui trouve un *pinceau volant* qui produit un grand effet dans le clair-obscur. » — Tout intérêt mis à part, Angélique aimait à visiter l'atelier de Reynolds, où elle se trouvait fréquemment en rapport avec des artistes et des gens du monde. Les heures qu'elle passait près de lui étaient au nombre de ses distractions préférées; elle étudiait sa manière pleine de grace et s'attachait à saisir quelque chose de son coloris brillant et harmonieux.

De son côté, Reynolds connaissait depuis long-temps miss Kauffmann de réputation; il l'accueillit avec toutes sortes d'égards et de cordiale affabilité. Durant les visites qu'il s'empressa de lui rendre, il se plut à causer avec elle de leur art et de leur chère Italie. Angé-

lique lui ayant montré quelques échantillons de sa peinture, Reynolds en fut frappé, malgré leur peu d'importance, et les loua avec franchise. Il était trop habile pour ne pas discerner à fond un vrai talent, trop loyal et trop sûr de lui-même pour s'en montrer jaloux.

Bientôt les rapports les plus intimes s'établirent entre eux. Reynolds fit le portrait d'Angelica, Angelica fit le portrait de Reynolds. Cette vive affection mutuelle rencontra vite son écueil : Reynolds s'éprit subitement et sérieusement de sa jeune élève. La passion affluant hors de son cœur, il l'épancha en termes si tendres et si véhémens, qu'Angélique s'en alarma. Pour se soustraire à des avances qu'elle craignait d'accueillir, elle imposa à son amitié prise trop au vif le voile d'une rigide réserve. Dans l'inquiétude que lui causaient les poursuites du chevalier Reynolds, elle écrivait cette fois à son père : « On me traite bien ici, trop bien, mais je ne me livrerai pas facilement; Rome m'est toujours dans la pensée, l'esprit saint me dirigera. »

Après avoir continué d'habiter quelque temps chez sa protectrice, Angélique s'était décidée à monter une maison située au midi de Galden-Square, où elle recevait brillante compagnie. Une fois qu'elle y fut bien installée, Kauffmann, fidèle à une vieille promesse, passa la Manche pour venir se réchauffer au soleil de sa glorieuse fille. Angélique menait dès-lors une vie paisible et agréable; elle avait congédié plusieurs riches prétendans, sans compter Reynolds, et paraissait, comme on disait, mariée à la peinture. Peu à peu les commandes tant désirées étaient venues au-delà de tout souhait. La duchesse de Devonshire avait désiré avoir, de la main d'Angélique, son portrait et celui de lady Duncannon-Galles, faveur dont aucun peintre n'avait joui avant elle, pas même Reynolds. Elle fut aussi présentée à George III, qui lui commanda le portrait de la reine et celui de son fils. La fashion anglaise l'avait décidément mise à la mode et la patronait. On cite d'elle un tableau représentant la première toilette de Vénus parée par les Graces, dans lequel l'artiste sut répandre une fraîcheur de coloris, une harmonie et une transparence de tons, une *morbidezza* dignes de l'Albane. Ce n'était point la mère des Amours; c'était Vénus vierge encore, recevant de la main des Graces la première leçon de coquetterie, souriant pour la première fois à son image, belle d'innocence et de volupté rêveuse. Angélique avait jeté sur la nudité des figures comme un voile d'adorable pudeur. La fécondité de sa palette fut telle vers cette époque, qu'on porte à six cents le nombre des gravures de ses ouvrages sor-

ties du burin des artistes anglais. Elle-même grava aussi à l'eau-forte mêlée de lavis trente planches de différentes grandeurs, tant d'après des sujets de sa composition, que d'après divers maîtres italiens. Un magnifique portrait qu'elle fit de la duchesse de Brunswick, au commencement de 1767, acheva de mettre le sceau à sa réputation.

Angélique, comme par manière de diversion et attrait de variété, chantait parfois à des concerts, chez lady Veertvort. Elle y apparaissait belle, mais douce et calme, avec son profil pur, ses sourcils et ses grands cils noirs, la mollesse humide de ses longs regards bleus, et cette pâleur inspirée du front, qui tranchait si lumineusement au milieu des visages fardés qui l'entouraient. On eût dit la muse même de la musique. Tout en elle contribuait à l'illusion, sa taille moyenne et délicate, les roses qui se jouaient dans ses cheveux poudrés, et jusqu'à cette robe de satin, dont les reflets semblaient d'argent comme sa voix. A l'entendre, le cœur le plus revêche se sentait ému. A moins d'être un de ces esprits algébriques qui voudraient qu'un dithyrambe fût profond et qu'une élégie fût érudite, il fallait, bon gré mal gré, se laisser ravir par les notes mélodieuses qui coulaient de ses lèvres. Le chant avait cessé, qu'on écoutait encore l'enchanteresse. C'est qu'elle avait un don rare entre tous, un don qui vaut mieux que la science et que l'esprit, qui nous fait aimer du public et nous rend maîtres des cœurs, l'émotion!

Ici, du sein même des plus rians succès, surgit l'évènement capital de la vie d'Angélique, et pour ainsi dire la péripétie de son drame. Il venait de paraître dans les cercles de Londres un étranger qui, par ses avantages extérieurs, la noblesse de ses manières, le faste dont il s'entourait, et l'éclat apparent de sa fortune, captivait l'attention publique. Ce personnage se disait Suédois, et portait le titre de comte Frédéric de Horn. Angélique, cédant à l'impulsion d'une vanité irréfléchie, s'affola tout à coup de cet inconnu, au détriment de l'excellent et digne Reynolds, qui jouait près d'elle le rôle de fâcheux et de personnage incommode. En vraie fille d'Ève, elle se laissa tenter par le séducteur; un jongleur couvert de clinquant et bariolé de faux titres la fascina. C'est une tache dans la vie d'Angélique, ou tout au moins l'indice d'une grande légèreté. Elle sacrifia à cette humeur frivole des femmes, qui trop souvent se prennent aux appâts les plus grossiers, et laissent un fat ou un fripon se glisser frauduleusement dans le lit conjugal. Tout Londres fut témoin du mariage de l'artiste avec l'équivoque étranger. Mais à peine l'acte fut-il accompli, que la vérité se fit jour à travers le tissu de mensonges dont

un fourbe adroit s'était enveloppé. On découvrit que le prétendu comte de Horn n'était qu'un ancien valet jadis attaché au service d'un seigneur de ce nom. Un coup aussi terrible et aussi imprévu faillit rendre folle de douleur la pauvre Angélique. La foudre, en tombant sur elle, ne l'eût pas frappée d'une moindre stupeur. Cependant, soutenue, éclairée, assistée par ses nombreux amis, elle parvint à faire annuler ce frauduleux mariage au moyen d'un acte de séparation rendu le 10 février 1768.

On a émis diverses conjectures sur un évènement aussi tristement bizarre. Certains ont osé croire à un complot inspiré à Reynolds par le dépit de son amour rebuté. Les recherches les plus exactes n'ont jamais pu fournir aucune solution précise à cet égard, et, pour l'honneur du peintre anglais, on doit écarter jusqu'au plus léger soupçon qui planerait sur lui. — Le romancier français a imaginé, pour sortir d'embarras, une fable très habilement tissue. D'après lui, c'est un riche baronnet, membre du parlement, qui, repoussé dans les offres qu'il a faites à Angélique de son amour et même de sa main, ourdit pour se venger cette trame odieuse. Dans la donnée ainsi conçue, le faux comte de Horn, très jeune homme, timide, crédule, naïf, sans expérience des hommes et des choses, n'est qu'un instrument aux mains du baronnet, qui le fait agir au gré de ses calculs. Il est abusé tout le premier et se croit fermement l'héritier légitime de la maison de Horn, autant du moins que son œil peut pénétrer à travers le voile mystérieux qui enveloppe sa naissance. Il est plein de nobles qualités et devient sincèrement épris d'Angélique. Lorsque sa véritable condition est dévoilée, le remords qu'il éprouve d'une fraude dont il a été complice involontaire le rend digne de pitié, et laisse même planer sur lui un intérêt assez vif. — On regrette qu'une hypothèse si ingénieuse soit absolument contraire à la vérité historique. La préméditation coupable du prétendu comte de Horn est malheureusement un fait trop avéré. Au surplus, il ne survécut que peu d'années à son imposture.

Sous le coup de son humiliation et de sa douleur, Angélique éprouva une sorte de prostration morale facile à concevoir. Son esprit se refusait à créer; les pinceaux vacillans s'échappaient de sa main débile; l'atelier, silencieux et solitaire, était comme veuf de l'artiste, dont la présence l'animait tant jadis. Lorsque la perfidie, la trahison, l'imposture, vous cernent de toutes parts, lorsque le dégoût des choses humaines vous monte au cœur, la sensibilité, surexcitée outre-mesure, laisse l'intelligence inerte. Le moyen de s'intéresser à

des faits étrangers, de s'appliquer froidement à des combinaisons d'art ou de science, de déduire méthodiquement des idées logiques, lorsque la sensation d'un mal immense, obsédant, inéluctable, nous tenaille et nous mord? Les facultés n'ont plus d'aptitude que pour sentir et se souvenir; l'énergie qui se consume à souffrir, l'imagination qui se crée perpétuellement de funèbres fantômes, n'ont plus de ressort pour se mouvoir dans les sphères sereines de la pensée. Du moins Angélique put replier les ailes de son activité pour s'abriter exclusivement dans sa douleur. Rien ne la poussait irrésistiblement à produire; sa position était assurée, son talent avenu, sa réputation faite. Elle n'était plus à cette période des débuts où l'esprit, agité, inquiet, sans cesse en haleine, a hâte de franchir la série entière des tentatives pour prendre enfin possession de son domaine définitif.

A cette époque environ remonte un autre incident auquel Angélique fut très sensible, malgré son peu d'importance. Au nombre de ses amis était un jeune seigneur dont la figure gracieuse et poétique lui avait inspiré l'idée de la fixer sur la toile. Il y avait eu à cet égard parole donnée et reçue. Le jeune seigneur était fort partisan du talent d'Angélique et très porté pour sa personne. Il allait partout, dans les salons, les ateliers, les bureaux de gazettes, vantant son portraitiste futur. Un jour il était allé tout exprès chez Reynolds, qu'il voyait peu d'ordinaire, pour s'extasier sur le mérite du dernier tableau de miss Kauffmann. Cependant divers obstacles indépendans de la volonté d'Angélique avaient retardé l'exécution du portrait promis; la catastrophe dont elle fut victime l'ajourna indéfiniment. Non pas que l'œuvre ne lui parût toujours séduisante à tenter, non que les traits de son modèle ne lui semblassent toujours dignes de son pinceau : c'était elle, au contraire, qui craignait maintenant d'être inférieure à la tâche; elle s'était pris d'un dégoût invincible pour tout travail appliqué, la douleur paralysait ses forces. Sans entrer dans les motifs d'une résolution qui n'avait rien d'injurieux pour lui, le gentilhomme, plus aimable et spirituel que juste, se dépita. De prôneur qu'il était auparavant d'Angélique, il devint son détracteur implacable. Non content de déprécier un mérite qu'il estimait et choyait auparavant, il se mit à incriminer jusqu'à la vie privée de l'artiste. Angélique apprit ces menées et en fut sincèrement affligée pour leur auteur encore plus que pour elle-même. Que les hommes sont vains, pensait-elle, et que la vanité est égoïste! Harceler pour les satisfactions d'un chétif amour-propre une pauvre ame malade qui n'aspire qu'au repos, quelle cruelle folie! Ne saurait-on vivre sans

la gloriole de se voir reproduit en buste? Après tout, les peintres flatteurs manquent-ils en ce monde? On adule pour être adulé, et l'on déprise l'instrument qui nous devient inutile, rien de plus simple. Mais peut-on bien se démentir si ouvertement soi-même, et brûler aujourd'hui ce qu'on a adoré hier!

Depuis sa mésaventure, Angélique s'était retirée du monde; elle ne voyait presque plus personne, si ce n'est de temps à autre les Reynolds, et le peintre vénitien Antonio Zucchi, ami et commensal de la maison. Ce Zucchi était une des anciennes connaissances d'Italie du vieux Kauffmann. Ils avaient formé ensemble à Rome une liaison fort intime, malgré la disproportion des âges, le peintre tyrolien ayant bien quelque vingt-six ans de plus que son confrère de Venise. Établi à Londres comme paysagiste, Zucchi avait su y amasser une fortune considérable et quelque renom, par une certaine habileté à peindre avec vérité et franchise des ruines d'architecture. C'était un artiste de la plus singulière espèce, grand échafaudeur de systèmes, préoccupé outre mesure de grandiose, de naïveté, de profondeur, et bavardant théorie à merveille. Il eût désespéré ses élèves s'il en avait eu; heureusement on ne lui en connut jamais aucun. Nul artiste ne fut moins propre que lui à faire secte par son pinceau. — Un vagabondage perpétuel d'idées sans résultat, voilà tout. — Il démontrait fort bien aux autres ce qu'était le beau, mais il était incapable pour son compte d'en réaliser supérieurement la plus mince parcelle. Que si, après l'avoir entendu pérorer avec éloquence, il vous prenait fantaisie de le voir à l'œuvre, il fallait fort en rabattre, et si votre imagination avait pris le vol, elle risquait de faire une chute complète. Ainsi arriva-t-il à Winckelmann, qui n'éprouva jamais de plus grande mystification en sa vie. Notre homme étalait sous vos yeux de nombreux échantillons de ses ouvrages (car il était très fécond): un pan de mur, puis un autre; de la pierre, toujours de la pierre; nulle excursion hors du règne minéral. — Au lieu d'un peintre vous aviez un sermonneur. — Au demeurant, excellent homme, serviable, facile, toujours dispos et content, d'une sérénité rafraîchissante, prenant feu à tout propos, improvisant sur tout sujet sans scrupule, franc quoique démonstratif, et, ce qui est plus rare, aussi accommodant sur ses idées que peu despotique dans sa faconde.

Quand Angélique fut revenue de son premier étourdissement, elle chercha à se prémunir contre les suites possibles; elle chercha dans la résignation l'oubli de sa peine. Le travail amortit les derniers aiguillons du mal, et le temps, peu à peu, cicatrisa la blessure.

Sa main long-temps oisive reprit les pinceaux, qui voltigèrent de plus belle sur la toile aussitôt convertie en guinées. La renommée, cette fée capricieuse, redoubla de sourires pour Angélique. Elle fut inscrite avec une sorte de solennité sur le registre des membres de la société royale de peinture de Londres. Bien des consolations lui arrivèrent sous forme d'hommages: elle se vit chantée à la fois par Klopstock et par Gessner, à qui elle envoya, en échange de leurs vers, de gracieux tableaux.

Cependant cette femme éprise d'idéal, préoccupée essentiellement d'art, ignorante d'une vie qui l'avait si cruellement éprouvée, ne pouvait rester en butte, comme un roseau fragile, à tous les souffles meurtriers du dehors; il fallait un tuteur à cet arbuste qui venait de ployer si douloureusement sous la rafale. Un bon et honnête mari était le meilleur redresseur possible des torts de la destinée. Qui mieux que lui pouvait prendre à son compte les soins fastidieux et les mille fardeaux assujettissans que rejetaient les frêles épaules d'Angélique? Ses amis la pressaient. Que faire? L'illusion brillante et légère s'était enfuie à tire d'ailes, l'âge mur s'avançait avec son pied de plomb, la saison des enchantemens et des amours était passée; elle savait trop les embûches perfides que tend l'orgueil à la crédulité humaine; mieux valait encore le calme plat que la tourmente. Angélique jugea d'un coup d'œil sa situation : en femme de sens, elle prit bravement son parti, et but sans sourciller jusqu'au fond le calice amer. En d'autres termes, elle épousa le bouillant et grotesque Zucchi, lequel, par parenthèse, était ennemi outré du mariage; mais il daigna se convertir pour les beaux yeux d'Angélique. La raison, l'estime, l'amitié, par-dessus tout le désir de complaire au bonhomme Kauffmann, unirent ces deux êtres, que la nature avait faits si peu semblables.

Angélique avait été fort malade et comme entre la vie et la mort. A travers une convalescence lente, mille affaires à régler et bien des embarras de toute sorte, douze années s'étaient écoulées du premier mariage au second. L'Angleterre n'avait jamais été, aux yeux d'Angélique, qu'un pays de passage; Rome lui apparaissait au loin comme le terme de sa vie bohémienne et le but suprême de son pèlerinage d'artiste. C'est là qu'elle voulait mourir. Les infirmités de son père réclamaient un ciel plus clément; Zucchi n'était pas fâché de revoir sa chère Italie, où les vieux pans de mur foisonnent. Cinq jours après la célébration du mariage, les deux époux s'embarquèrent pour Ostende, d'où ils gagnèrent Venise. C'est là qu'Angélique (on l'appela

toujours de son nom de fille) composa pour un riche Anglais son beau tableau de *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François Ier*.

De Venise, elle se rendit à Naples, puis revint à Rome, où elle se fixa définitivement. Rome était alors le dernier asile des beaux-arts expirans : les travaux de Raphaël Mengs opposaient seuls une barrière à la décadence partout imminente. Angélique, qui avait autant de pureté de goût avec plus d'élan et d'imagination que le célèbre Allemand, renoua les saines traditions que la mort récente de cet artiste venait d'interrompre. Elle développait ses préceptes, ses théories, dans de spirituelles conversations dont la trace s'est malheureusement perdue ; mais il reste assez de tableaux d'Angélique pour attester l'excellence de ses prédications, moins stériles que celles de Zucchi. On peut citer, entre autres, les deux tableaux qu'elle peignit, peu de temps après son retour à Rome, pour l'empereur Joseph II, l'un représentant *Arminius vainqueur des légions de Varus*, l'autre *la Pompe funèbre par laquelle Énée honore la mort de Pallas*.

Nous n'avons en France qu'un très petit nombre de tableaux sortis de la main d'Angelica Kauffmann. Elle n'y est guère connue que par les estampes que les graveurs anglais ou autres ont multipliées d'après ses plus beaux ouvrages et répandues dans toute l'Europe. Elle peignit également le portrait et l'histoire, mais excella surtout dans le portrait. Bartolozzi est celui de tous ses traducteurs qui, selon l'opinion unanime, a le plus habilement reproduit le caractère et la manière des originaux.

Si l'on en juge d'après la gravure, le trait dominant du talent d'Angélique était quelque chose de semblable à cette surabondance de grace qui éclate dans Raphaël. Ses airs de tête sont entre la divine et majestueuse beauté des figures du Guide et l'amabilité un peu molle et légère de l'école de l'Albane ou du Corrège. Peu d'énergie sans beaucoup d'élégance et de noblesse, tel est au premier coup d'œil le caractère de son style dans le dessin. Ses personnages manquent de cette vie intérieure et puissante qui renfle et détermine fièrement tous les contours. Il y a dans ses guerriers, par exemple, je ne sais quel aspect efféminé et doux qui exclut toute idée d'audace belliqueuse et d'intrépidité féroce. Angélique a évité autant que possible les scènes fortes et terribles dans lesquelles son talent se trouvait dépaysé; mais, dans les compositions d'un médiocre développement et d'un caractère calme, dans les sujets non épiques, elle est tout entière elle-même, c'est-à-dire pleine de tendresse et d'une

grace inexprimable. Il était dans sa nature de rendre les phénomènes mystiques de béatitude, d'extase, d'adoration, en un mot, tout l'ordre admirable des faits et des sentimens religieux. Sa manière comme coloriste se modifia graduellement dans le cours de ses voyages et de ses études; dans ses derniers tableaux, elle est plus franche, moins brillante et plus vigoureuse. Sa touche était large, savante, et c'était au jeu du pinceau que la femme se trahissait le moins. Elle avait aussi l'ordonnance pittoresque, la science du groupe, l'art d'ajuster les figures. « Vos personnages, lui disait un de ses admirateurs les plus compétens, pourraient marcher sans déranger leurs vêtemens. » Un peu d'indécision les déparait toutefois : soit qu'ils fussent à l'état de mouvement ou de repos, ils ne pressaient pas la terre d'un pied assez ferme. — Moins asservie au joug classique de son temps, Angélique eût cherché sans doute à mettre plus d'accord entre le choix de ses sujets et la tendance dominante de son inspiration. On regrette que, rejetant l'attirail de l'Olympe et la friperie mythologique, elle n'ait point dirigé plus souvent son essor vers l'empyrée des chrétiens; elle eût pu y rencontrer des tableaux dignes de ses modèles.

Son pinceau ne s'amollit du moins jamais jusqu'à l'expression érotique, et n'avait garde de s'abaisser où l'art sévère ne descend point; l'instinct pudique de la femme lui servait de guide. Angélique ne peignit que des attitudes contenues et des voluptés chastes. Le goût équivoque d'un Mécène lui voulait-il faire violence et la difficulté était-elle de s'abstenir absolument, Angélique s'en tirait, faute de mieux, par l'esprit; l'effet risqué était éludé avec adresse. Le nu immodeste se dérobait sous sa main, et la nymphe que vous alliez surprendre à l'instant le plus périlleux de sa toilette se couvrait à la hâte d'un voile blanc.

De nouveaux malheurs vinrent marquer les dernières années d'Angélique. En 1795 mourut son fidèle Zucchi, et peu de temps après elle perdit presque toute sa fortune. En femme honnête, elle regretta plus son mari que son argent. Du moins la Providence ne lui ôtait pas tout, elle lui laissait les deux mains pour tenir vaillamment les pinceaux; elle songeait qu'elle n'avait pas toujours été riche et tâchait de se borner à un train plus modeste : « L'indigence ne m'épouvante pas, disait-elle, mais l'isolement me tue. » C'est qu'il fallait à Angélique la vie du monde, le doux commerce de l'artiste en société, à côté de l'atelier le salon, et après le travail la causerie. Accoutumée au perpétuel entourage d'un essaim d'admirateurs et d'amis, le vide

l'effrayait. Son ame n'était ni assez ferme ni assez sereine pour habiter sans vertige les cimes de la rêverie et pour se sonder à toute heure sans trouble.

Lors de la conquête d'Italie et de l'occupation de Rome par les Français, Angélique s'alarma un instant à l'idée de voir son repos compromis et sa solitude troublée. Les troupes étant fort nombreuses, on avait dû les répartir chez tous les habitans sans distinction. Les armes bruissaient partout pesamment sur le pavé de la ville, et l'appareil hostile menaçait d'envahir le sanctuaire des arts. Heureusement notre vieille galanterie n'avait pas abdiqué, les soldats français n'étaient pas des Vandales. En sa double qualité de femme et d'artiste, Angélique obtint du général Lespinasse une franchise de logement de gens de guerre. Touchée de ce procédé, elle ne voulut pas être en reste : galanterie pour galanterie. Les pinceaux rendirent à l'épée l'hommage qu'ils en avaient reçu ; l'artiste fit le portrait du général.

Angélique avait coutume de transcrire au fur et à mesure une foule de réflexions qui lui venaient à l'esprit pendant qu'elle travaillait, réflexions humbles, sensées, tristes le plus souvent, comme toutes celles qui émanent d'un cœur ulcéré ou d'une raison vacillante. Elle les jetait négligemment sur des feuillets détachés dont un petit nombre nous est parvenu. Une de ces pages, datée de 1801, portait entre autres choses : « Un jour que je trouvais difficilement à exprimer dans la tête de Dieu le père ce que je sentais, je dis en moi-même : — Je ne veux plus tenter d'exprimer des choses supérieures à l'imagination humaine, je réserve cette entreprise pour le moment où je serai dans le ciel, si cependant au ciel on fait de la peinture. » Défiance charmante et qui fera sourire bien des superbes de nos jours.

Les biographes font d'ordinaire grand étalage des hommages princiers ou autres décernés à l'objet de leur fade panégyrique. Nous-même avons eu la faiblesse de transcrire quelques-uns de ces détails qui se reproduisent à peu près les mêmes dans la vie de la plupart des artistes. Qu'Angélique ait été patronée par des lords vaniteux ou oisifs, qu'elle ait été mandée à la cour d'Angleterre ou visitée dans son atelier par la reine de Sardaigne, Clotilde, qu'importe après tout? Pour qui l'honneur dans ces rapports fastueux, si ce n'est pour le protecteur, qui s'épure au contact du protégé? Angélique se montra toujours plus embarrassée que touchée de semblables démarches. Ni les vaines adulations des grands, ni le souffle plus caressant de l'admiration populaire, ne purent ranimer une ardeur qui s'éteignait dans

les regrets. — Le 5 novembre 1807, elle mourut d'une maladie de langueur. — Le 7, elle fut inhumée à Saint-André delle Frate; les académiciens de Saint-Luc assistèrent à ses funérailles. Comme à celles de Raphaël, on porta derrière son corps ses deux derniers tableaux; on avait aussi placé sur le cercueil sa main droite moulée en plâtre, dans l'attitude où elle tenait le pinceau.

C'est une destinée bien singulière, on le voit, que celle d'Angelica Kauffmann. Jeune, belle, aimable, douée par la nature avec la plus rare prédilection, consacrée à la plus charmante des occupations humaines, recherchée, célébrée par les plus illustres de ses contemporains, elle a paru posséder tout ce qu'on peut souhaiter en ce monde. Il y a toutefois comme une ligne faussée et brisée dans sa vie. Que lui a-t-il manqué? Rien qu'une simple chose, à savoir ce bien capricieux, arbitraire, insaisissable, fugitif, produit inique du hasard, ici rare, là abondant, qu'on nomme le bonheur. La candeur d'Angélique la livre sans défense à toutes les tentatives de la fourberie; elle trébuche et succombe aux piéges mêmes qne lui tendent son talent et sa beauté. Le monde est ainsi fait, que les plus lâches instincts ne cessent de l'asservir. S'il y a quelque part une créature douce, timide, inoffensive, dénuée d'appui, accessible à toutes les émotions et à toutes les douleurs humaines, c'est sur elle que le méchant fondra comme un vautour. On rampe devant le puissant qui impose, on n'est fort et arrogant qu'envers le faible dont on n'a rien à craindre. La faiblesse innocente a toujours été la proie du vice et de la perversité. C'est à elle que les ambitieux déçus font expier l'amertume de leur ressentiment et de leurs mécomptes.

DESSALLES-RÉGIS.

L'OBERLAND.

I.

DU VAL DE RUZ A LA WENGERN-ALP.

Pendant que les chevaux de la diligence de Neuchâtel reprenaient haleine avant que de gravir la dernière pente du Jura, nous prîmes les devans, mon compagnon et moi, afin d'apercevoir plus tôt et de contempler plus long-temps les lacs, les vallées et les montagnes de la Suisse. La crête de la *Tête de Rang* devait être le terme de notre promenade, et nous nous proposions d'attendre là une voiture destinée à nous reconduire aux Brenets.

Il n'était guère plus de midi; le ciel était profond, le sol blanc et rugueux, la chaleur piquante. — Tu verras, disait chemin faisant mon ami B..., qui compose de la musique et qui par cette raison parle toujours de peinture, tu verras que ces immenses panoramas sont au-dessous de leur réputation. Ils sont trop vastes, le point de vue est trop élevé, l'air trop vaporeux, les distances sont trop extravagantes. Ce n'est rien pour l'artiste.

— Tant pis pour l'artiste, répliquai-je.

Au fond, j'étais contrarié de me borner à voir les Alpes comme Moïse a vu la terre promise; puis, l'idée de coucher une seconde fois dans la meilleure auberge des Brenets m'alarmait un peu. Les lits que l'on vous offre aux Brenets sont dépourvus de couverture: un édredon de soie, insufflé d'un léger nuage de plume, est bordé par le repli supérieur du drap (il n'y a qu'un drap); ce drap et l'édredon sont tout juste aussi larges que la couchette, mais la longueur de la toile est insuffisante; l'oreiller, le traversin sont inconnus. Dès qu'on essaie de se mouvoir dans ce sac où l'on a les jambes reployées, l'édredon s'envole et vous laisse transi. Ajoutons que les nuits, dans le Jura, sont fraîches et que les croisées laissent pénétrer un brouillard sombre qui rougit autour des flambeaux.

Donc, durant la longue nuit que nous avions passée aux Brenets, on s'était fort agité et l'on avait maugréé beaucoup dans notre chambre à deux lits. A la fin, nous tirâmes au sort à qui se composerait une couche avec l'ensemble du mobilier. La victime du sort devait s'habiller et se distraire de son mieux. Ce rôle m'échut en partage. La fenêtre avait, en guise de persienne, un volet de bois d'une seule pièce; je l'ouvris et m'aperçus que l'aube commençait. De grands nuages bleus serpentaient parmi les sapins, l'eau du lac de Chaillexon semblait couverte de duvet, et je distinguais quelques échappées de paysage dans les trouées du brouillard. Au loin, sur l'autre rive, se dentelaient les ruines du village de Villers, incendié récemment, et déjà, sur le pont voisin, un voyageur chevauchait enveloppé d'un manteau gris.

Dès que le soleil transperça de ses dards d'argent les flocons de la brume, j'appelai mon voisin, qui ne dormait pas, et nous quittâmes ce toit hospitalier. Nous rejoignîmes au Locle la poste de Neuchâtel, qui nous conduisit à la crête des chaînes du Jura, que B... ne voulait pas dépasser, sous prétexte qu'il avait déjà fait trois fois le tour de la Suisse allemande. Quant à moi, la curiosité m'attirait en avant, le souvenir des Brenets me poussait par derrière, et nous marchions assez taciturnes.

Ces dernières montées du Jura sont sévères et rébarbatives; plus de verdure, plus de troupeaux, plus de pâtres pensifs au milieu des prairies, plus de chaumières. On croirait que le vent corrosif de la montagne a tout balayé. A chaque instant je m'attendais à atteindre la croupe, puis un mamelon se dressait peu à peu; ce premier plan, posé contre le ciel, se reproduisait impitoyablement. Enfin il s'abaissa, nos yeux parvinrent à la hauteur de la ligne, les plaines

d'azur s'étendirent immenses devant nous, un air bruyant nous caressa l'oreille, un monde inconnu se déroula tout à coup, fantastique et vaporeux comme un rêve.

Les lointains, qui tout d'abord s'emparent de l'attention, étaient d'un ton si diaphane, leurs formes étaient si mollement estompées, que l'on craignait de les voir se dissiper au souffle de la brise. Cependant ils étaient composés de blocs énormes et d'un aspect imposant. C'étaient les Alpes bernoises, pics tumultueusement groupés, et nuancés de rose, de gris, de violet; les glaciers de l'Oberland couronnent ces montagnes, tels qu'un diadème de métal au centre duquel s'élance la Yungfrau terminée par un triangle qui resplendissait comme un diamant. Plus bas des plaines d'un vert sombre, entrecoupées de flaques miroitantes; plus près encore, le lac de Neuchâtel d'un ton d'ardoise, entouré d'un collier de petits rocs ciselés finement et incrustés de villes et de bourgades. La chaîne qui nous servait de piédestal accusait durement ses aspérités sous le feu du soleil; elle s'étendait à droite et à gauche comme un ourlet d'un jaune clair, et les talus, verdissant peu à peu, se teintaient en s'approchant de l'humidité des bois. Ces ombrages, qui obscurcissent le Chasseral et d'autres croupes voisines, sont moins sévères à mesure qu'ils s'éloignent du ciel; ils passent à des nuances tendres aux abords du val de Ruz, que le Seyon arrose et fertilise; c'est le premier et l'un des plus jolis des vallons de la Suisse; son apparition, du haut de ces crêtes, invite à descendre le revers du Jura.

A nos pieds rampait le chef-lieu du canton de Neuchâtel, une ville énorme indiquée par une myriade de taches brunes, carrées et pointues; nous l'eussions écrasée d'un coup de talon. Sur la droite, et presque derrière nous, le mont Blanc s'enfonçait dans les cieux. Il était vert-pomme.

Quant aux pics neigeux de l'Oberland, la ligne en était aussi pure que les nuances en étaient vaporeuses, et ils s'élançaient si formidables qu'ils paraissaient prêts à fondre sur le Jura et à l'ensevelir. Le pied verdissant des Alpes était donc, par un singulier jeu de la lumière, plus éloigné que leur cime, et cette muraille splendide surplombait en apparence de plusieurs lieues.

Dès que je pus reprendre la parole :

— Si nous descendions jusqu'à Neuchâtel? demandai-je humblement à B....

— Si tu vas à Neuchâtel, reprit-il, tu voudras pousser jusqu'à Thun, jusqu'aux sources du Rhône, jusqu'à Milan, jusqu'à Venise...

— On pourrait du moins aller à Berne.

— A quoi bon? Des paysages *impossibles,* d'un ton faux...

— Vengeance de rapins.

— D'un vert cru...

— Je sais qu'ils sont trop verts, que le créateur n'a pas su les proportionner aux albums, que les artistes ont raison, que la nature a tort, et qu'on aurait dû tailler ces Alpes en buttes, les coiffer de moulins à vent, roussir les prairies, et bituminer les lacs.

— Tu ne comprends rien à la question d'art. Conviens toutefois que ce pays, épuisé par les voyageurs, ne saurait fournir matière à des pages neuves et originales?

— Il est deux objets qui ont défrayé les poètes bien davantage: l'un c'est la femme, l'autre c'est l'homme, et il est présumable que l'on en causera encore quelque peu, malgré l'ancienneté du sujet.

— Soit, les mœurs, les caractères sont fort diversifiés, tandis que les Alpes sont immuables.

— Il s'agit bien des Alpes! Il s'agit des combinaisons de la pensée, qui sont infinies; tout est nouveau et tout est vieux, mais la nature est inépuisable pour nous, et tant qu'il subsistera deux êtres, il y aura plus d'une manière de voir, de sentir et d'exprimer. Pourquoi donc un pays serait-il plus *usé* qu'un autre pays? Pourquoi veux-tu que l'Oberland ait perdu son prestige? Si je disais sur ce point toute ma pensée...

— Dis : il souffle assez de vent pour emporter tes paroles.

— Eh bien! j'ai remarqué que les écrits dont la Suisse est le prétexte donnent une médiocre envie de la parcourir, et qu'après l'avoir vue on désire la revoir : d'où je conclus que les artistes sont plus coupables que le pays. Loin d'être trop connu, ce dernier ne l'est donc pas assez encore; l'étude est neuve et à peine ébauchée. Que t'en semble? irons-nous jusqu'à Berne?

En ce moment la voiture nous rejoignit. — Voilà ton sac de voyage et la bourse commune, reprit mon compagnon; va dans l'Oberland; moi, je retourne coucher aux Brenets.

Nous jetâmes ensemble un long regard sur ces vieilles Alpes trop vertes, et B.... s'écria naïvement : — Tu es bien heureux d'aller voir ces belles choses!

Là-dessus il s'éloigna. Je le revis de loin, qui cheminait les mains dans ses poches, avec son sac sur l'épaule gauche, et la crête du Jura se redressa comme un mur entre nous deux. J'oubliai que nous avions pitoyablement fait les raisonneurs en présence de la majesté

des créations divines, et je vous prie, lecteur, de ne pas trop vous en souvenir. Quelques heures plus tard, j'étais à Neuchâtel.

Les débuts ne furent pas poétiques. Séduit par la perspective des lointains, j'avais résolu de me loger de manière à les avoir sous mes fenêtres. L'hôtel des Alpes seul est situé de manière à procurer cette satisfaction. C'est une superbe maison, accommodée à la parisienne. A peine sur le seuil, je fus entouré d'un essaim de petits messieurs en habit noir, rasés tout frais, et coiffés à l'anglaise; ils parlaient diverses langues. L'un me délivra de mon bâton, tandis qu'un autre enlevait mon sac et qu'un troisième tenait mon chapeau de paille cousue, pendant que son voisin m'aidait à retirer ma blouse de cotonnade bleue. J'avais grande pudeur, en ce costume, de m'entendre traiter avec tant de civilité par des personnes si bien vêtues; mais, en Suisse, les habits propres sont une livrée; la netteté des mains et l'éclat des chaussures sont un signe de vasselage. La salle à manger contenait trois fois plus d'Anglais que je ne voudrais en voir en toute ma vie; il y en avait, je pense, jusqu'à trois, tout autant. Ils marchaient sur le talon, le nez au vent, et n'échangeaient pas une syllabe.

Pendant qu'on mettait le dîner sur table, je considérai, en faisant le tour de la salle, plusieurs lithographies représentant des panoramas de la Suisse, dans le lointain desquels on voit de grands numéros relatifs à diverses explications écrites au bas de la vignette. La Yungfrau portait sur son triangle un gros 4; chacun des détails de ces poétiques paysages était numéroté de la sorte, et l'on pouvait s'étonner de lire un chiffre situé à douze ou quinze lieues du premier plan. Il y avait aussi des vues d'auberges aux innombrables volets entr'ouverts, avec le tarif des cuisines en marge, et de grands éloges de l'original au bas de la copie. Cet avant-goût des plaisirs de la route donne quelque envie de retourner sur ses pas.

Après le repas, ces mécomptes furent oubliés. Le soleil couchant jetait sur le lac un réseau d'or d'un si beau vermeil, les Alpes étaient d'un ton si tendre, leurs pics étaient d'un si joli rose, l'eau qui venait de caresser les roches lointaines de Port-Alban revenait moutonner à mes pieds avec un si aimable murmure, les cieux offraient de si douces nuances, les oisillons voletaient en chantant dans les arbres du voisinage avec tant de gaieté, l'air était si chaudement enluminé par le crépuscule, le bleu des ombres était si profond, si

finement glacé d'iris, tant de bonheur et de calme rayonnait sur la nature, tout ce qui vit avait l'air si fort enivré de l'existence, que je regrettais de ne pouvoir nager dans les airs, dans les ondes, de ne pouvoir toucher à la fois à tous les points de cet horizon immense et merveilleux. Un peu avant la nuit, je quittai l'allée d'arbres aux noires silhouettes sous lesquels miroite l'eau vive du lac en souriant aux ombrages, et, par un escalier ténébreux encadré de vieilles murailles, je gagnai le haut de la ville.

Une plate-forme plantée de gros tilleuls conduit à la porte de la cathédrale. Il faisait presque nuit. Entre les glaciers éteints, à demi noyés dans le firmament, et les toits hérissés de la ville basse, on ne distinguait presque plus rien. J'entrai dans l'église, dont les dalles étaient zébrées de bancs de sapin fort bas : les couleurs des vitraux étaient confondues; çà et là, dans le chœur, serpentaient des sillons d'un éclat métallique, arabesques d'or ou d'argent, dont on ne pouvait suivre les contours. Des formes étranges tachaient parfois les ténèbres, chaises, lutrins, statues, ou fidèles en prière, je ne sais. Deux chaires et la multitude des banquettes attestaient le culte réformé. Cependant le temple avait repris tous ses mystères; la nuit, il redevient catholique; les anciens évêques aux statues mutilées, les vieux princes chrétiens qui prient les mains jointes sur leurs tombeaux, les triglyphes des fenêtres, les fleurs des rosaces, les broderies de l'architecture, tout rappelle les traditions, les pompes et la solennité de l'église romaine. Tout à coup, sous une arcade surbaissée comme l'entrée d'une grotte, j'aperçus un groupe étrange : des chevaliers avec leur armure d'acier qui luisait dans les ténèbres, des dames aux longs voiles blancs, de vieux comtes à la barbe fleurie; leurs yeux brillaient au milieu de leurs visages basanés, leurs épées nues reposaient près d'eux; des personnages étendus, et qui paraissaient morts, gisaient plus bas. Autour de ce groupe se dressaient aiguilles de marbre, clochetons, dentelles de pierre, ornemens de tout genre, entremêlés d'écussons, parmi lesquels erraient des lévriers, des léopards, des licornes, et d'autres bêtes héraldiques.

Aucune parole ne peut rendre l'impression produite par ces grandes figures à barbe noire, peintes en couleur de chair et revêtues d'armes argentées. Cette lumière douteuse qui les faisait deviner à peine permettait à l'imagination de leur donner la vie; je tremblais qu'elles ne s'avisassent de remuer. Pendant que je contemplais les anciens comtes de Neuchâtel, dans ce silence glacé de la nuit et du monu-

ment, un son d'orgue plaintif et rauque vibra non loin de la nef, et l'obscurité devint plus intense. On fermait l'église. L'idée de passer la nuit en ce lieu m'apparut subitement, et enjambant les banquettes, au risque de me rompre le cou, je me précipitai du côté de la porte, qui se referma avec un fracas terrible. Alors je poussai un cri dont le retentissement fut si fort, que je m'arrêtai une demi-seconde, assez pour comprendre que les échos intérieurs avaient absorbé ma voix tout entière, sans en rien laisser passer au dehors.

Après avoir frappé contre la porte à coups de bâton plus de vingt fois, j'écoutai. Rien. C'en était plus qu'il ne faut pour émouvoir un être moins superstitieux que moi, et je le suis.... comme un montagnard d'autrefois. Je crois que j'ai lu Voltaire trop tard. Une demi-minute, moins peut-être, s'écoula, durant laquelle je dus vieillir beaucoup.

Mais on m'avait entendu, une clé pénétra dans la serrure avec un joyeux bruit de ferraille, et dès que la porte offrit une ouverture large comme la moitié d'un homme, je me glissai dehors. Le concierge était un gros Suisse jovial qui me frappa sur l'épaule, et s'épanouit beaucoup à propos de sa méprise. Il me fit voir le château du gouverneur, vieille construction à la comtoise, dont les portes et les volets sont bariolés des armes de la ville : trois grands chevrons d'argent en champ de gueule. Quand, après avoir quitté mon libérateur, je me retrouvai sous les arbres de la plate-forme, la nuit était noire, les lointains perdus, et rien n'indiquait à mes pieds la présence d'un lac, sauf quelques étoiles qui tremblottaient dans l'onde et glissaient, comme le feu d'une lanterne parmi de grands blés dans une plaine. Il y avait un arbre, voisin de l'église, plus énorme encore que ses frères, et près de cet arbre deux hommes. L'un d'eux, avec l'accent des gens de La Chaux de Fonds, dit que l'on devrait couper tous les tilleuls de la promenade, à l'exception de ce géant, afin qu'isolé de tout objet de comparaison, il parût plus immense encore. Voilà la pensée la plus française que j'aie ouï sortir de la bouche d'un Suisse.

Le lendemain, à six heures et demie, je louai un char-à-banc, et je partis pour Berne, résolu de ne pas m'y arrêter, et d'aller coucher à Thun. En Suisse, il faut profiter du beau temps, et réserver le séjour des villes pour les jours de pluie. Durant les premières heures, la lutte entre le soleil qui s'élevait et les brouillards qui ne voulaient pas tomber fut assez soutenue pour me rendre inquiet; la vue se

bornait à vingt pas, et la route était bordée d'un mur qui soutient les vignes dont le pied du Jura est tapissé. Ce mur, je l'avais en face de moi, vu que le char-à-banc marche de côté comme les crabes de la mer. On traverse deux ou trois villages, avant que d'arriver à Anet, le premier endroit où l'on parle allemand.

Au moment où nous y entrâmes, le brouillard venait de s'évanouir avec une rapidité miraculeuse; le soleil, déjà tiède, s'abreuvait de la fraîche humidité des plantes; la campagne s'éveillait en chantant, parée de ses beaux atours du matin. De la fenêtre près de laquelle je déjeunai, je contemplais avec ravissement l'aspect arcadien de ce hameau, situé dans une vaste plaine entre deux lacs. La rue est large, inégalement bordée de ces jolies maisonnettes en bois sculpté, dont le soleil recuit et bronze la surface. Des feuillages serpentent le long des galeries de ces maisons, la vigne encadre les fenêtres, un jardinet fleurit au seuil des portes, et des chênes, des noyers, des châtaigniers séculaires, sous la ramée desquels fuient au loin les côteaux, protègent, encadrent les maisons, inégalement baignées de lumière. D'énormes bœufs attelés apportaient les regains; des filles au corset de velours, aux bras nus, aux longs cheveux tressés sur le dos, allaient aux fontaines, ou agaçaient des vendangeurs qui, devant leur chaumière, égrappaient des raisins d'un blond ardent. Des vaches noires et blanches cheminaient, le cou tendu, et mêlaient leurs longs mugissemens aux éclats de rire, au sifflet des oiseaux, au caquetage des canards, qui se délectaient dans les mares brunes aux reflets verdoyans. Jamais scène champêtre plus naïve et plus attrayante n'a été rêvée par un poète bucolique; jamais aussi le travail ne se montra avec une plus splendide apparence de fête.

Ces deux paysages se reproduisent çà et là, jusqu'à Berne; les collines qui dominent de loin le lac Morat sont charmantes, et partout la végétation est vive et généreusement épanouie : des sapins, des hêtres, des yeuses, des platanes gigantesques, des chênes monstrueux; et partout une vigueur, une netteté, un luxe de nuances indicible. La terre déborde en tous lieux : herbes, légumes, fleurs, fontaines, arbres à fruit, toutes les richesses accumulées; les sources d'eau jaillissent et sont poursuivies par les plantes jusqu'au milieu de la route. Derrière les massifs, au-delà des mamelons entremêlés de hameaux couchés dans les feuilles, dans une clairière de bocage ou de verger, on aperçoit soudainement, de temps à autre, une corne d'argent, deux pointes aiguës couvertes de neige; les chênes se dé-

coupent sur ces fonds d'une richesse imprévue, et le tableau reçoit une vie et une profondeur surprenantes. Ces plaines bernoises sont admirables; Guaspre et Poussin eussent trouvé là des paysages tout composés et d'un style majestueux. Néanmoins, les voyageurs ne disent pas un mot des cinq ou six lieues qui séparent Neuchâtel de Berne.

Entre Berne et Thun, ces aspects continuent; mais, chose étrange, ils perdent de leur gravité en prenant des lignes plus grandes. L'étonnante fertilité du sol, la gaieté des habitations, la profusion des arbres de jardin, qui, de toute part, croulaient sous le poids des fruits, la coquetterie des prés, que l'on encadre de dahlias et de marguerites, la propreté du bétail, l'éclat des costumes, rouges, blancs et noirs, ces mille beautés de caprice auxquelles se prête la bonne mère nature avec une complaisance un peu hollandaise, toutes ces causes de mouvement et de bruit, rendent le spectateur sensuel et dissipé.

Cependant, tandis qu'on chemine sur, dans, ou sous *une diligence omnibus*, chargée presque comme un *corricolo* napolitain, les Alpes, qui se sont rapprochées peu à peu, étendent à droite et à gauche leurs bras de granit autour de vous; l'horizon devient solide, élevé; la muraille gagne, gagne le ciel; les pics s'amoncèlent, le bassin se forme, les cimes neigeuses acquièrent des proportions qui étonnent, la fraîcheur des vallées vous pénètre, les noirs sapins se multiplient, l'herbe des prés devient courte, la vigne rentre sous terre, les cultures se simplifient; on devine que les cassures des rochers peuvent bien avoir cinq à six cents pieds de long, l'eau des rivières devient grésillante, et entre le plateau vert et les montagnes rousses, on pressent des profondeurs invisibles encore, mais larges de plusieurs milles.

A l'heure où, l'obscurité du soir commençant à surgir, le soleil, déjà couché sur les croupes du Jura, colore encore de cinabre et de carmin les cimes du Blumlisalp et de la Yungfrau, on franchit la porte de Thun; nous étions alors sous cet immense fanal des glaciers, qui s'allume dans le ciel, et qui est placé trop haut pour que ses lueurs descendent jusqu'à la terre. Les Alpes étaient partout, devant nous, derrière nous, à nos flancs; on respirait un autre air, on recueillait d'autres bruits, d'autres senteurs; nous n'étions plus dans les mêmes régions. Aux abords de la cité, chacun devint plus silencieux. Le firmament était d'un bleu sombre, et sur la droite le croissant de la lune, blanc comme les glaces éternelles, se jouait autour de la pointe aiguë du Stockhorn.

Qu'avec plaisir on bannit les rêveries poétiques à l'aspect d'un grand feu de cuisine, quand, le soir, presque à jeun, on s'assied enfin dans une bonne auberge allemande! Le sapin qui pétille, le tourne-broche qui miaule, le rôt tout luisant qui tourne sous l'âtre, le balancier de l'horloge de bois qui bat la mesure, et dont la lentille jaune vous suit comme l'œil d'une bête fauve, les bons cuisiniers blancs, à la face rubiconde, enluminée par la flamme, qui font sonner leurs cuivres et gémir les soufflets, le bruit lointain des voyageurs qui s'impatientent, cent autres détails plus apéritifs encore vous humanisent, vous réjouissent, et vous montrent tout à coup la vie sous des proportions non moins consolantes que matérielles. Que la création est sublime aux yeux du voyageur qui va souper!

J'étais descendu à côté du pont de l'Aar et en face de la poste, au *Freyenhof*, hôtel composé de quatre corps de logis communiquant entre eux par des galeries intérieures qui font le tour de l'édifice. Un piano haletant, essoufflé, sans voix, ornait un des coins de la salle, et une jeune dame tapotait des valses de Beethoven avec beaucoup de résignation en attendant le potage. Pendant ce temps, trois convives attestaient leur origine par leurs contenances diverses. L'un parlait tout haut et marchait avec bruit, c'était un Anglais; l'autre, accoudé sur le rebord de la fenêtre, écoutait avec ferveur: je reconnus un Allemand; le troisième fredonnait, une mesure à l'avance, le motif qu'on jouait: il était Français de toute évidence.

C'est à Thun que commence cette fatale série de pommes de terre rissolées, et de cotelettes sur le gril, que l'on est destiné à braver deux fois par jour invariablement, dans toutes les auberges de l'Oberland bernois. Ce premier soir, chacun accepta les deux mets en question avec une candeur enfantine et une franche hilarité. Heureux les héros de romans, leurs repas sont pudiquement supprimés; mais un voyageur faisant la petite bouche annonce des prétentions trop élégiaques : quel lecteur consentirait à suivre un compagnon qu'on ne voit jamais le verre à la main? Les verres de Thun sont d'une exiguité peu germanique, mais le vin blanc du cru est présenté dans des carafes carrées à embouchure de tromblon, qui, par leur forme et leur stature, rachètent l'honneur national.

Dès que l'aube tira des lignes blanches aux interstices des volets, je gagnai la rue. Thun est une cité demi-gothique, d'un aspect réjouissant. Il est présumable qu'on l'a bâtie pour le plaisir des yeux, puis qu'on l'a habitée dans le but d'animer le tableau. Aussi les gens du lieu soignent-ils leur mise comme il convient à des personnages

placés devant un fond de décor. C'était jour de marché, les revendeurs ambulans circulaient en grand nombre, portant leur marchandise en bannière au bout d'une perche. Les fruits et les légumes se débitent près de l'Aar, au pied de la terrasse élevée qui porte l'église et le château. Là, se trouvent réunies, dans un court espace, toutes les variétés de costumes de la contrée portées, pour la plupart, avec une propreté charmante et par des créatures souvent fort belles. Mais ce ne sont pas, comme on le pense, des *Kettli* d'opéra-comique, non; de superbes filles, plus fortes que gracieuses, rappelant par leurs attitudes, par la richesse de leur structure, les statues antiques; blanches, non comme des hosties ou comme du papier, mais d'un teint éclatant, chaleureux, dont le satiné s'estompe sous le duvet de la jeunesse et de la santé. Leurs longs cheveux d'un blond calme et franc sont tressés avec un ruban de velours; un col en velours noir, bas et à quatre pointes, d'où s'échappent des chaînes d'argent qui passent sous les bras et remontent jusqu'à la nuque, fait ressortir la splendeur de leur carnation; la robe est courte, l'attache du pied magnifique; la main est trop forte d'ordinaire, mais le bras est pur; un ton doré d'une finesse incomparable adoucit le contraste du front blanc avec les cheveux cendrés et l'encadre d'une pénombre fort suave. Le bleu transparent des glaciers, des cieux et des lacs, est le bleu de leurs prunelles; leurs dents, remarquablement mignonnes, sont teintes avec la neige des Alpes. Telles sont les plus belles, elles sont nombreuses en ce pays, comme l'on sait. Si les Grecs du temps d'Hésiode eussent connu l'Oberland, la reine qu'on adora jadis à Gnide n'aurait pas eu d'autre patrie. Quiconque a vu le Reichenbach, le Grimsel et l'Ober-Hasli, ne me taxera pas d'exagération.

Les fruits qu'elles offraient étaient aussi appétissans qu'elles : de véritables produits de la terre promise, et à des prix dignes de l'âge d'or; il y avait surtout des reines-claude d'un vert doré tigré de vermillon, et des pêches d'un jaune ananas un peu carminé, qui eussent tenté un solitaire de la Thébaïde. Une toute petite pièce blanche que j'exhibai en montrant un panier de prunes donna lieu, autour de moi, à un vif accès d'hilarité; la Bernoise souleva la corbeille et me la plaça sur l'épaule. J'avais été grandiose; six piécettes pareilles, ici, paieraient le fonds de boutique d'un fruitier parisien. Alors, je présentai un demi-batz, et trois femmes se mirent à remplir toutes mes poches jusqu'au sommet; puis elles me laissèrent partir en s'égayant beaucoup. Leur idiome étranger me paraissait harmonieux et délicat comme celui des deux Syracusaines dans l'idylle de Théocrite.

Je gagnai ensuite la grand' rue dont le pavé est à deux étages. Le rez-de-chaussée, qui est assez étroit, sert de chemin aux voitures; les trottoirs, presque aussi larges, sont élevés de douze pieds environ, et sont bordés de garde-fous, de sorte que, lorsqu'on arrive avec la diligence, on passe en revue, sur sa tête, un double rang de promeneurs. Au-dessous des trottoirs, bordés de boutiques, on a percé d'autres boutiques et des portes rondes. Quelques bourgeois ont enclos leurs maisons de balustrades entourées de bancs sur lesquels ils se prélassent le soir avec leurs familles; le trottoir est donc çà et là confisqué, lorsqu'on ferme ces barrières. Assis sur ce piédestal, les édifices, qui presque tous ont pignon sur rue, sont noirs et d'un style capricieux. A gauche de cette rue, du côté opposé à l'Aar, on gravit une montée raide, à l'aide d'une échelle de degrés en pierre qui se perdent sous diverses voûtes que l'on traverse pour monter à la cathédrale, juchée sur une terrasse servant à la fois de promenade, de cimetière, de belvédère et de jardin; la terrasse est en outre décorée de petits kiosques penchés au bord du précipice. C'est de ce point que l'on découvre une des vues les plus éblouissantes et les plus célèbres de la Suisse allemande.

Sept heures du matin sonnaient, le ciel n'avait pas un nuage, et la chaleur était déjà forte. Voici ce que l'on aperçoit de ce magnifique observatoire :

Au premier plan, les toits de la ville, surmontés d'une tour pointue que l'on domine tout entière. Au bout de la cité, des *villas* entremêlées de verdure, avec lesquelles on communique par un pont couvert jeté sur le fleuve, qui tourne un peu en remontant sur la gauche et va baigner une file de maisons situées en faubourg. L'Aar, qui toujours murmure et bondit, se dérobe à dix minutes de distance sous des massifs de feuillage, plan mince et horizontal sur lequel glisse une longue bande d'argent; cette bande, c'est le lac de Thun, au-delà duquel s'élèvent dans l'ombre, en amphithéâtre, des hameaux, des clochetons, des châlets, perdus dans les arbres. Cet ensemble de détails est borné par quatre ou cinq montagnes d'une hauteur démesurée, qui forment un cirque à plusieurs gradins. Elles sont si fortement rapprochées par la pureté de l'atmosphère, qu'on en distingue les moindres détails, de sorte que l'on se promène à la fois partout. C'est un premier plan de quatre à cinq lieues, et de sept mille pieds de haut. Parfois ces blocs géans se terminent à pic dans les eaux du lac, mais le plus souvent ils sont verts jusqu'au rivage, et les derniers rameaux des forêts raient le poli du miroir.

Les degrés de cet amphithéâtre naturel sont marqués par les nuances changeantes des espèces d'arbres qui se succèdent à mesure qu'en s'élevant, on passe d'une zône à l'autre et d'un climat à un autre climat. Sur la rive sont des lianes de houblon, des berceaux de vigne, des noyers, des cerisiers, des charmilles; plus haut commencent les forêts de chênes, de hêtres, de bouleaux, entrecoupées de terrasses, de maisonnettes sculptées, de colonnes, de belvédères. Bientôt viennent les sycomores, les érables planes au clair feuillage, les sorbiers chargés de corail, les aliziers qui pâlissent au souffle du vent, et les châtaigniers bruns qui servent de transition à la froide couleur des mélèzes. C'est à gauche surtout que l'on suit facilement et de près cette progression; enfin se développent les sapins et les *fues* aux rameaux pendans et désolés; ici les rochers commencent à percer la terre. Bientôt les sapins maigrissent, deviennent plus rares et se perdent dans les nues, sur un tapis vert qui varie, grisonne, et s'arrête au pied des rochers nus qui portent les neiges perpétuelles.

Le côté droit est plus éloigné, plus stérile à la fois. Le Stockhorn y tient une place considérable; c'est un grand cône qui paraît fait d'une seule pierre; ce caillou n'a pas moins de sept mille pieds; il est d'un rose que les ombres du matin fonçaient jusqu'au ton des scabieuses. Dans les petites anfractuosités de ce mont, les siècles et les vents ont semé quelques brins de poussière; le long de ces rigoles terreuses, on distingue certaines plantes malingres et rachitiques, ce dont on est surpris à cause de la distance; mais ces menues végétations sont des bouquets de sapins séculaires, ils ont la taille des grands mâts de nos navires. On tombe d'autant mieux dans ces méprises, que le paysage, en dépit de ses proportions sublimes, conserve un air de gentillesse, de mignardise, qui trompe les yeux en entraînant l'imagination dans le madrigal et la fleurette.

Au-dessus des vastes solitudes de la montagne, derrière ces granits imposans, on admire avec stupeur les pics neigeux de l'Oberland, rangés en éventail au centre du cadre et dont les plans se découpent sur un ciel bleu foncé avec une fermeté, une sécheresse inouie. A cette heure matinale, ils sont mi-partie d'ombre bleue comme l'éther, et de lumière d'un blanc mat et sans mélange. Lorsque le plan des cimes s'abaisse à l'horizon, en faisant face au soleil, le rayon, rejeté avec force, se précipite dans l'abîme comme une cascade lumineuse, et l'espace sur lequel a porté le trait de flamme éblouit comme un diamant. Ces pointes s'enfoncent dans les cieux

avec tant d'énergie, qu'il semble qu'un oiseau ne pourrait voler entre elles et la coupole d'azur. Telles sont, de près, ces masses de neige que l'on découvre à la fois des frontières de la France, du fond des plaines de l'Alsace et de la haute Allemagne.

Ce paysage, mal crayonné tant de fois, a deux aspects fort distincts, et donne lieu à deux genres de sensations tout opposés : il est le théâtre d'une lutte curieuse entre la nature et l'art. Autant la région supérieure est sauvage et taciturne, autant la partie basse est mondaine, riante et apprêtée. On y a semé des fleurs, on y a disposé des bocages, groupé des maisonnettes, creusé des grottes, planté des belvédères et des campaniles; on y a tracé des jardins. Les Alpes ont souffert à leurs pieds ces innocentes plaisanteries des gros financiers de la Suisse et des oisifs de l'Angleterre; mais les usurpateurs veulent s'agrandir toujours; ceux-ci grimpaient, escaladaient de plus en plus. Il semble qu'alors elles aient élevé leur tête pour la rendre inaccessible, qu'elles se soient enfuies dans les airs en secouant la terre et les forêts dont leurs épaules étaient revêtues. Ces roches qui se dressent nues au milieu des plis flottans d'un manteau de vertes futaies, le contemplent avec mépris, comme un stoïcien regarde en le foulant aux pieds un habit de pourpre chargé de clinquant. Le contraste entre les Alpes antiques, immuables, primitives, et leurs bases transfigurées, entre le monde du créateur et celui des hommes, est saisissant; l'effet en est vraiment indicible.

On peut éloigner encore les bornes de cet horizon, en grimpant au clocher de Thun, et d'ordinaire on donne ce plaisir, sinon à soi-même, du moins au Suisse de la cathédrale, qui ne manque pas de venir saluer les étrangers et de mettre son église à leur disposition, avec une physionomie bienveillante et gracieuse que l'on ne saurait payer d'un refus. Ce brave homme aime les Français de préférence, sous ce prétexte qu'ayant fait partie de la garde du roi Charles X, il a reçu d'eux quelques horions en 1830. Il me raconta en riant ses *petites peines* lors des trois journées; il énuméra les circonstances dans lesquelles il avait diverses fois failli être égorgé, et ces souvenirs n'éveillaient en lui que cette gaieté avec laquelle on se rappelle des folies de jeunesse.

Du côté opposé au lac de Thun, on découvre toute la ville, et au-delà le cours sinueux de l'Aar, qui creuse son lit à travers les campagnes onduleuses du pays bernois, en composent une série de jolis paysages. Ces plaines, tourmentées comme les flots d'une mer, s'éva-

sent de plus en plus à l'issue des Alpes, telles qu'un fleuve à son embouchure, et leurs dernières vagues, bleuies par la distance, s'en vont se perdre à dix ou douze lieues, dans les lignes grises et estompées du Jura. A quelque distance, au milieu des champs, le vieux soldat me fit voir un espace où le prince Louis Bonaparte faisait manœuvrer les troupes de la confédération. Après m'avoir signalé du doigt divers objets plus ou moins remarquables, dont les noms tudesques nous font dresser les cheveux, l'ancien garde-royal, me prenant par le bras, me promena successivement avec complaisance devant les huit fenêtres qui font le tour du clocher, pour me faire admirer huit paysages différens, ce qu'il intitulait *huit images très contrères.*

On serait sans doute excusable d'intercaler ici quelques feuillets, copiés sur d'autres feuillets, à propos de l'histoire de ces contrées et des fastes de l'ancienne cité d'Eberhard et d'Hartmann; mais dans un voyage de fantaisie et de caprice, il me semble que l'on ne doit rien chercher hors des impressions qui naturellement se présentent, et l'aspect de la Suisse n'invite presque jamais aux préoccupations historiques. Ici la nature est tout, et la sensation tient toute la place. Je ne me souviens pas d'avoir une seule fois songé, le long de la route, aux chroniques locales, de m'être dit que ces sites solitaires, que ces poétiques cités avaient une histoire politique. Pourquoi donc irais-je, au retour, compulser froidement les livres de nos bibliothèques et compiler à propos de ces naïves flâneries? C'est tout au plus si je recherchai à Thun, dans les vieilleries du souvenir, la sombre chronique des comtes de Kiburg et le dramatique récit d'un festin qui rappelle celui des Atrides.

Neuchâtel, Berne, Morat même, laissent assez indifférent sous ce rapport, et la guerre des Bourguignons, tant et tant de fois rebattue, me troubla fort peu. Donc, on renonce ici et sans peine à la ressource des compilations; on s'engage même à ne pas tracer une seconde fois le nom de Charles-le-Téméraire, surnommé Charles *le Travaillant* par les chroniqueurs du Jura.

Cette déclaration faite, descendons, s'il vous agrée, au bord du lac, et embarquons-nous sur le *vapeur* qui le traverse dans toute sa longueur. Le trajet dure une heure et demie, ce qui, je ne sais pourquoi, paraît fort long. Peut-être les détails dont les rives sont surchargées contribuent-ils à fatiguer le spectateur; peut-être le bruit

qui se fait sur ce bateau empêche-t-il l'esprit d'oublier dans quelque rêverie le cours des heures. Ce bruit est prodigieux, car la loquacité allemande ne se peut décrire. Là, cinquante Allemands parlaient tous à la fois sans relâche, et toujours, toujours. Leurs croassemens faisaient pour moi du lac de Thun une large grenouillère. Par bonheur, je ne sais pas un mot d'allemand, ce qui me permettait de garder un peu d'illusions. Mais non loin de moi se trouvaient deux Français dont l'un, qui avait des prétentions d'artiste et de poète, daignait faire l'honneur aux objets d'alentour de les comparer avec les ouvrages des peintres, et surtout avec les paysages de deux artistes suisses, MM. Calame et Diday, dont on a apprécié les tableaux au Louvre. Ces jeunes gens avaient des albums sous le bras et de volumineux itinéraires à la main. Le plus âgé n'admirait aucun endroit avant d'en avoir lu le nom, et si le site lui semblait remarquable, il s'écriait : — Que cela est *Calame!* que ce petit coin est *Diday!* Quelquefois, dans les grandes occasions, ils comparaient les aspects à des décorations de théâtre. Quelle gloire pour le créateur, de rivaliser avec MM. Philastre et Cambon! Cependant ce jargon trop français avait son côté plaisant: ces jeunes gens, fort bien élevés d'ailleurs, étaient punis par où ils péchaient; un boutiquier en vacances s'était accroché à eux; il s'étudiait à copier le bel air de ses compagnons et à parler leur langue. *Calame* et *Diday* l'avaient frappé; mais ces mots, dont il ignorait le sens réel, n'étaient pour lui que des formules admiratives à la mode. Trop adroit pour se les faire expliquer, de crainte de paraître béotien, il en usait à tout propos comme d'un adjectif ordinaire. Le vin qu'il buvait était joliment *calame;* le tabac dont il bourrait sa pipe était d'un *diday* surprenant. Le moyen, au milieu de conversations pareilles, de contempler gravement les Alpes? Je m'attachai donc au petit côté des choses, au *madrigalesque* plutôt qu'à l'épopée.

Ce qui me séduisit le plus dans ce genre, c'est une maison de campagne à droite du lac, tout proche de Thun, et qui s'avance en pointe au milieu de l'onde, sur une langue de terre plus basse que le flanc d'un batelet; elle est posée sur les eaux dans une corbeille de fleurs, car les talus qui l'encadrent sont entièrement cachés par des dahlias nains et des hortensias. L'édifice est dans le goût suisse, coquet et maniéré; des sycomores énormes lui servent de parasol; un essaim de jeunes femmes groupées parmi des massifs drus et fleuris regardaient fuir le bateau. Cette ravissante villa appartient,

dit-on, à la famille Pourtalès. Les poètes idylliques du siècle de Mme de Pompadour n'ont rien rêvé de plus capricieux, de plus *frisque* et d'aussi galant.

Plus loin, sur un rocher qui surplombe et se cache à demi sous de longues touffes de lianes, on aperçoit une vieille église avec de basses chaumières dont le toit est revêtu d'une mousse éclatante et moelleuse comme une nappe de velours vert; ces chaumières sont enchevêtrées d'érables et de sapins; le tout se mirait profondément dans le lac immobile. A mesure que l'on suit les détours de ces prairies liquides, les Alpes se profilent d'une manière différente et jettent, en interceptant les rayons du soleil, des ombres fantasques sur la rive exposée au midi. Le mélange d'eau, de ciel, de verdure, de granit et de neige, donne lieu à des effets singuliers.

Soudain un gros homme aviné parut, un verre à la main, sur le pont, et entonna un chant tyrolien d'une voix si haute, si claire, et si violemment stridente, que les plus hautes montagnes durent en recueillir les notes. De ma vie je n'entendis un ténor plus aigu, ses trilles sauvages étaient pointus et élevés comme les pics des Eiger, ses notes blanches perçaient le ciel. Il chantait comme il buvait, sans pauses ni points d'orgues, et cela pour son plaisir. L'organe était juste, le timbre frais; ce chanteur, de l'école des rossignols, n'avait guère moins de cinquante ans; son cou était plus gros que celui de Rubini, il ouvrait démesurément la bouche en exhalant les sons de poitrine, et la fermait en cœur pour passer à la voix de tête. Je suis persuadé que sa gorge était doublée d'airain. Chacun l'écoutait, les Allemands eux-mêmes étaient ébahis. — Voilà, voilà qui est fameusement *diday!* s'écria en me regardant le boutiquier, qui cherchait partout des interlocuteurs.

— Dites plus, lui répondis-je; cela est vraiment *calame*.

Les deux jeunes gens, qui jusqu'alors avaient gardé leur sérieux, le perdirent en ce moment; nous éclatâmes tous trois au nez du marchand stupéfait, et cet incident fut cause que nous fîmes connaissance. Le premier soin des deux voyageurs fut de m'initier à parler *Calame* et *Diday:* — Je suis trop étranger, leur dis-je, à l'art du peintre pour savoir si la nature est imitée de M. Calame, ou si c'est M. Calame qui imite la nature, mais ces campagnes sont fort à mon gré.

Le plus âgé des deux trouva cette opinion toute naturelle, mais l'autre, se détournant, examina les poissons du lac en silence et me

bouda pendant près d'un quart d'heure. C'est avec celui-ci que je fis amitié.

C'est chose assez étrange que ces relations éphémères que l'on forme en voyage, sans autre raison que le hasard, et qui, sur-le-champ devenues intimes entre gens parfaitement inconnus l'un de l'autre, se brisent à jamais à l'heure où l'on se sépare. Au retour, on n'a plus la moindre envie de se retrouver; que l'on se rencontre plus tard, on n'échange pas une syllabe. Si l'on se revoyait aux lieux mêmes où l'on se lia jadis, la reconnaissance aurait lieu avec la plus touchante effusion.

En débarquant à Neuhaus, nous songeâmes à déjeuner, et mes nouveaux camarades me supplièrent de les aider à éliminer ce qu'ils appelaient le *commis-voyageur*, duquel ils n'avaient pu, depuis trois jours, parvenir à se délivrer. — C'est un ladre, s'écria l'enthousiaste des peintres helvétiens; si vous saviez comme il nous fait honte dans les auberges! Imaginez que, non content de disputer sur tous les prix, il entasse dans ses poches, en sortant de table, tous les restes du repas.

— Et vous ne savez comment l'éloigner? Eh, dites-lui que votre bourse va tarir, que bientôt vous en serez aux expédiens, et vous verrez comme il va déguerpir.

On suivit ce conseil; notre homme, à cet aveu, fit entendre un grognement burlesque comme un chat caressé à rebrousse-poil; mais, à notre amère surprise, il se mit à la disposition des deux voyageurs. Que faire? Après cette marque de dévouement, on ne pouvait le congédier. Nous montâmes donc assez tristement commander le déjeuner au premier étage de l'auberge isolée de Neuhaus. Mais un moment après, comme je regardais, de la galerie qui entoure la maison, cette petite vallée qui sépare le lac de Thun de celui de Brienz, j'avisai le commis-voyageur qui, juché, lui septième, sur une carriole, s'enfuyait au grand trot sur la route d'Interlaken en regardant en arrière de crainte qu'on ne l'aperçût.

Au moment où l'on se mettait à table, je vis paraître une jeune dame qui, d'un air un peu embarrassé, vint occuper une place vide à côté de nous. C'était la femme d'un de ces messieurs; comme elle était restée à l'entrepont durant la traversée, je ne l'avais pas vue. Justement il m'avait semblé naguère qu'une femme ferait un bon effet dans notre caravane. Or, celle-ci était blonde, grande, svelte et fort jolie.

— Arrive donc, ma chère amie, s'écria le moins jeune des deux pèlerins; Jules commençait à être inquiet de toi.

Je ne sais pourquoi je vis avec plaisir qu'elle n'appartînt pas à celui vers lequel se portaient mes sympathies; on ne se constitue jamais bien franchement l'ami du mari d'une jolie femme, et si étranger que nous soyons à cette dernière, le bonheur du voisin fait bien vite éclore en nous un petit germe d'envie. L'époux, que nous nommerons Adolphe si vous le voulez, observa, au bout de quelques minutes, que sa femme ne mangeait pas. — Mme G... est peut-être trop fatiguée, répondit M. Jules avec un intérêt tout-à-fait fraternel.

— Non, dit M. Adolphe, Clémence n'a pas encore marché d'aujourd'hui.

Clémence me causa un certain plaisir. Je ne sais si, comme moi, vous aimez ce nom-là. Le repas fut assez gai; on fit un long et peu édifiant panégyrique du commis-voyageur, et chacun fournit un trait à la portraiture. — Ce que je trouvais de plus ridicule, murmura Jules, ce sont ces fades complimens dont il assassinait madame à tout propos; rien ne sent la mauvaise éducation comme cette habitude.

— Bah, bah! reprit le mari, cela fait toujours plaisir aux femmes.

Cette remarque ne plut pas à la sienne, à ce qu'il parut. Je me sentais assez curieux d'accompagner ces trois personnes, et sur leur invitation pressante je me décidai à les suivre. Au dessert, on nous apporta un registre, en nous priant d'y écrire nos noms. Je traçai le mien le dernier, fort lisiblement, et je confesse avec humilité qu'il était, à tous trois, parfaitement inconnu. M. Adolphe signa : baron de G... de S..., auditeur au conseil d'état; son ami écrivit à côté, en souriant : *M. Jules, éplucheur d'herbes*. Cela signifiait *botaniste*. — Bon, pensai-je, voici entre ces amis deux causes prochaines de désunion. Imprudens! et ils voyagent ensemble. — Hâtons-nous de noter, pour éviter toute méprise, que Mme G..., nouvellement mariée, aimait tendrement M. G..., et que la lune de miel reluisait de tout son éclat.

Une calèche découverte nous conduisit à Lauterbrünnen par Unterseen, à travers une plaine assez monotone plantée d'aulnes et de cerisiers disposés en quinconce. Malgré la chaleur, nous marchions de temps en temps, M. Jules et moi, pour laisser les amoureux en tête-à-tête. Il était orphelin à la manière d'Antony, à ce que je crois, et néanmoins il avait de la fortune; son caractère était sou-

cieux, contemplatif, et quand il parlait, il semblait étonné d'ouïr le son de sa voix.

Unterseen, littéralement *en dessous du lac*, est une vieille bourgade éparpillée sur les rives de l'Aar et sur quelques îlots que ce fleuve respecte comme à regret. Cet endroit est aussi joli et plus étrange qu'Anet. C'est là qu'on trouve les maisons gothiques en vieux bois ciselé les plus finement historiées; ce ne sont que festons et dentelles. Les fenêtres, petites et ornées avec recherche, ont des vitraux peints. La végétation des lianes se mêle aux moulures du châtaignier, et des versets de la Bible, écrits en lettres gothiques tout le long des frises, donnent à ces bijoux d'architecture une physionomie mystérieuse et solennelle. Dans les boutiques, on vend de petites maisons copiées sur les grandes, des bâtons travaillés à la serpe, des cornes de chamois, et d'autres productions du pays. Quelques têtes blondes s'encadrent çà et là dans les croisées; des moulins perchés sur leurs pilotis, comme sur des échasses, pulvérisent, à l'entrée des ponts, sur deux bruyantes écluses, l'eau de l'Aar, blanche comme les cimes neigeuses qui surplombent la vallée, pareilles à un diadème d'argent ombré de platine et d'émail. On voit aussi là de beaux platanes qui ne peuvent parvenir à se mirer dans ces eaux pétulantes.

Unterseen, cependant, a moins de réputation que son voisin Interlacken (*inter lacus*). Le quart de lieue qui les sépare suffit pour vous transporter de Suisse en Angleterre. Quelques cottages épars, des jardins anglais, des maisons de campagne à la française, des avenues de peupliers et d'ormes, des poteaux blafards et des barrières badigeonnées à la détrempe, voilà Interlacken. Aux alentours, on aperçoit des sapins, des cascades, des glaciers, et dans la plaine on lit sur des enseignes : *Cabinet littéraire; romans nouveaux, anglais et français; modes nouvelles de Paris. — Boarding-school for yung ladies. — Magasin de musique.* — On déchiffre aussi sur un tableau : « Mesdemoiselles Wanaz, qui ont chanté à Paris avec le plus brillant succès, se font entendre chez les personnes qui les font *appeler.* »

Je proposai à mes compagnons d'*appeler* sur-le-champ M[lles] Wanaz, mais la proposition fut repoussée avec effroi. Au demeurant, je ne sais rien de stupide et de barbare comme Interlacken; ce fade jardin orné de boutiques, où l'on rencontre dès le matin des Anglais en toilette de bal, et des *bas-bleus* lisant de gros livres avec une mine

sentimentale, produit l'effet d'une parodie niaise. Les marchands d'objets de luxe y sont d'autant plus déplacés, que les maisons très éparpillées laissent au pays son air de solitude. Quoi de plus grotesque que de rencontrer au milieu des arbres de l'Oberland la boutique d'un tailleur parisien ou les salons d'un coiffeur (*haïr-dresser*); que de lire sur une enseigne jaune, entre des bocaux d'eau cyanurée, au pied du Rugen : *English-dispensary!* Ce village, ou plutôt ce *villenage*, est exclusivement peuplé d'Anglais : on y boit du thé, du *goose-berry-wine;* on y mange de la viande crue, on y perd des paris, on y donne des *raouts*. Ces colons sont des enthousiastes de la Suisse, qui se sont hâtés de la mutiler et de la remplacer par l'Angleterre.

En sa qualité d'auditeur *fashionable* et de *sportmann*, M. G... de S... jugea à propos, pour admirer Interlacken, de fixer un lorgnon carré, non sans grimace, dans l'orbite de son œil droit (c'est juste ce qu'un singe ferait d'un lorgnon), et d'apprécier le *comfortable* et le *beautiful* de cette chose. Ce contact avec les formes de la civilisation le replaça tout à coup dans sa sphère; il rentra dans le ton ordinaire d'un homme à la mode, se montra fort aimable et très empressé auprès de sa femme, dont, au surplus, il paraissait épris. Mais, en face des Alpes, il ne trouvait plus rien à dire. Jules, au contraire, devenait froid et paisible à mesure que l'accent, que le caractère du paysage s'effaçait. Son imagination n'eut pas le loisir de faire longtemps la sieste; le chemin de Lauterbrünnen, au-delà de Matten, devient brusquement sauvage et bizarre. On côtoie une montagne sombre sous un feuillage épais; à droite, on voit bondir un torrent parmi des roches désordonnées, et l'on rencontre, au milieu d'un fouillis d'arbres brisés et renaissant de leurs racines, une vieille tour carrée que les rameaux étreignent et subjuguent. Ces ruines furent le théâtre d'une histoire d'amour, mélancolique et touchant souvenir que l'on évoque en passant. Plus loin, dans un site plus déchiré, se dresse le roc de Boesestein (la roche mauvaise), au pied duquel le dernier des seigneurs de Rothenfluh égorgea son frère. Le meurtrier mourut dans l'exil, poursuivi par les furies du remords. Dès qu'on pénètre dans l'étroite et profonde vallée de Lauterbrünnen, on a peine à trouver un peu de ciel entre les montagnes; le soleil ne descend qu'une ou deux heures jusqu'à ces pâturages déserts, et l'on chemine entre deux murailles d'un vert bronzé, tels que des cirons entre deux feuillets d'un gros livre entr'ouvert.

A Lauterbrünnen nous quittâmes la calèche qui ne peut aller plus loin, car les routes expirent là; et tournant derrière l'église, traversant un pont sur la Lütschinen, nous perdîmes de vue la Yungfrau qui, de sa masse terrible, barre le fond de la vallée, des ténèbres de laquelle on la voit surgir en pâlissant peu à peu. Nous commençâmes à gravir sur la gauche le sentier escarpé qui conduit au cœur des plus hautes montagnes, par la Wengern-Alp et les Scheideck.

Il était deux heures après-midi, la chaleur était suffocante, la pente redoutable; le silence n'était interrompu que par les clochettes lointaines des troupeaux dispersés. M[me] de S... avait refusé de prendre un cheval, nous n'avions point voulu de guide, et l'aubergiste du dernier village nous avait livrés aux conséquences fatales de cette témérité. La course devait être pénible; le lieu où nous aspirions est au-delà des régions où l'herbe trésit, et sur les confins des neiges éternelles. Chacun de nous trois portait sur ses épaules un sac pesant vingt à vingt-cinq livres, et, penchés sur nos bâtons ferrés de six pieds de hauteur, nous gravissions à la file avec la lenteur du bœuf. C'était ma première excursion, je payais tribut aux Alpes en les arrosant de sueur; l'étroit vallon planté de cerisiers maigres serpentait et s'allongeait à nos pieds; devant nous l'horizon se découpait à vingt pas sur un ciel d'un bleu cru. Mes compagnons marchèrent, ce premier jour, bien mieux que moi; je leur en fis compliment. — C'est un effet de l'habitude, dirent-ils; nous sommes déjà endurcis, car nous venons de visiter les Alpes de Savoie et les glaciers du Mont-Blanc.

— Vous voyagez ensemble depuis long-temps? demandai-je à M. Jules.

— Depuis vingt-sept jours, répondit-il d'une voix creuse.

— Ils ont passé comme une heure! s'écria M. G...; pour moi, du moins, car Jules est un inconstant; il a l'air de s'amuser déjà beaucoup moins qu'au début.

Je ne sais ce que Jules murmura. — Oh! tu as beau dire, repartit l'autre, tu deviens morose; cependant, nous sommes loin d'être au bout de nos peines. Allons, il faut du courage.

— Oui, articula l'autre, mais si bas, que je l'entendis seul.

— Nous devons aller, observa la jeune dame en s'arrêtant appuyée sur son bâton, jusqu'à Milan par le glacier du Rhône, par Duomo d'Ossola et le lac Majeur; c'est bien loin encore.

— Et cela t'effraie? au lieu de donner du cœur à ce pauvre garçon...

— Moi, interrompit Jules, je me divertis beaucoup.

— On le voit bien, ajoutai-je tout bas. Mais il m'avait entendu, et se détournant avec vivacité, sous prétexte de contempler la campagne, il me regarda fixement avec ce clignotement, cette profondeur et cette sûreté de coup d'œil qui sont le propre des gens à vue basse.

Alors je lui montrai d'un air candide, sur le versant opposé des Alpes, le Staubbach, la plus haute des cascades connues, dont les eaux, long-temps voilées par les sapins, s'élancent tout à coup à la cime d'un rocher concave, et retombent en poussière, vaporisées à demi, après une chute de neuf cents pieds.

Puis nous continuâmes à grimper, chacun avec son fardeau, chacun à ses pensées, sans prononcer une parole; le bruit de nos respirations haletantes et le grésillement de quelques fontaines troublaient seuls le silence de ces solitudes.

Francis Wey.

(*La suite à un prochain n°.*)

BULLETIN.

Nous nous étions félicités de la modération avec laquelle la chambre des députés avait exprimé les sentimens et les vœux du pays dans l'affaire du droit de visite. En raison de l'état actuel de nos rapports avec l'Angleterre, cette modération nous avait paru tout à la fois être de bonne politique et de bon goût; mais, en vérité, en face des étranges commentaires de la presse anglaise, nous serions presque tentés de regretter aujourd'hui que notre parlement n'ait pas donné à sa pensée une expression plus vigoureuse. Les journaux whigs et les journaux tories s'accordent à regarder comme insignifiante la phrase rédigée par la commission et adoptée par la chambre. Le *Morning-Chronicle* reproduit même le rapprochement que nous avions indiqué entre la phrase au sujet des traités de 1831 et 1833 et le vote annuel sur la Pologne. Ce rapprochement, qui, en effet, dès le principe, n'avait pas échappé, dans la chambre, à quelques esprits défians, est pour le journal anglais une occasion de triomphe, et il célèbre ironiquement la sagesse du parlement français, qui s'est donné le plaisir de faire deux phrases vides, ayant l'avantage de placer la France en hostilité directe avec l'Angleterre d'un côté, et avec la Russie de l'autre. Organe des tories, le *Times* dit que la phrase en question est tellement sans portée, qu'elle aurait passé tout-à-fait inaperçue dans un *meeting* de la société africaine à Exeter-Hall. Cependant, si la chambre s'est montrée si timide, il faut au moins lui laisser le mérite de la modération. Nullement. Le *Times* accumule les injures les plus contradictoires; car, tout en affirmant que la chambre est arrivée au résultat le plus absurde par son insignifiance, il l'appelle une assemblée *volcanisée*. Idiote et furieuse, telle a donc été la chambre, au dire de l'interprète le plus accrédité des conservateurs anglais.

Tout cela est misérable. Nous ne reconnaissons pas, dans un pareil lan-

gage, ce bon sens politique dont les Anglais sont si fiers. De l'autre côté du détroit, on pense généralement qu'une collision entre la France et l'Angleterre serait déraisonnable et funeste. Pourquoi donc alors n'avoir pas fait comprendre au peuple de la Grande-Bretagne tout ce que la modération du parlement français avait de favorable au maintien de la paix, à un rapprochement plus intime entre les deux peuples? Cela eût été plus utile et plus vrai que de prendre parti pour le ministère et M. Guizot contre la chambre. Est-il bien politique, est-il bien parlementaire de calomnier les intentions et l'intelligence d'une assemblée qui représente le peuple avec lequel on ne veut pas de rupture? Comment la presse anglaise n'a-t-elle pas compris que la modération de la chambre était une indication précieuse, un signe flatteur du prix que nous attachions ici à nos bons rapports avec la Grande-Bretagne? C'était sur ce point qu'il fallait insister. On travaillait ainsi d'une manière honorable et sage à aplanir les difficultés qui peuvent séparer les deux nations.

Si dans cette circonstance la presse britannique a manqué aux convenances et à la vérité, nous devons reconnaître le caractère d'élévation et de gravité qu'ont eu les débats parlementaires de la chambre des communes et de la chambre des lords. Il ne s'y est pas dit une parole qui pût envenimer les relations entre les deux pays; tout y a été digne et vraiment politique. Seulement on a pu remarquer, entre les assertions de sir Robert Peel et les affirmations de M. Guizot, une contradiction notable. M. le ministre des affaires étrangères avait dit que l'Angleterre, pour l'année 1842, avait réduit le nombre de ses croiseurs de quatre-vingt-un à quarante-neuf; sir Robert Peel a déclaré que l'Angleterre ne s'était nullement engagée à limiter le nombre de ses croiseurs. Il s'est trouvé qu'à une certaine époque quatre-vingts mandats avaient été délivrés; mais l'année dernière l'Angleterre n'a employé que cinquante vaisseaux à la répression de la traite, et en 1843 elle en emploiera quarante-neuf. M. Guizot avait affirmé que dorénavant les croiseurs britanniques ne pourraient plus quitter les stations qui leur seraient assignées; M. Peel, interpellé à ce sujet, a répondu que son gouvernement n'avait pas aliéné le droit de changer de station ses croiseurs. Voilà des contradictions qui demandent des éclaircissemens, tant diplomatiques que parlementaires.

On a été assez ému à la chambre de cette espèce de démenti donné à M. le ministre des affaires étrangères par le cabinet anglais. Il n'en a pas encore été parlé à la tribune, mais on s'en est beaucoup occupé dans les conversations particulières. Les assertions émises dans le cours des débats par le cabinet ont eu une influence incontestable sur la détermination à laquelle s'est arrêtée la chambre. C'est sur les faits qu'on lui a présentés qu'elle a mesuré son langage, et l'on conçoit sa juste susceptibilité à l'idée qu'elle a délibéré sur des bases dont l'exactitude n'est pas reconnue par le gouvernement anglais. On conviendra aussi que le langage de la presse anglaise n'est pas de nature à calmer le mécontentement de tous ceux qui ont voté la phrase de la

commission. Nous ne voulons pas exagérer l'importance des articles du *Morning-Chronicle* et du *Times;* toutefois, une assemblée politique sent fort bien qu'elle puise une partie de sa force dans la valeur qu'on attribue à ses actes, et les commentaires britanniques pourraient inspirer à la chambre d'assez sérieuses réflexions.

Nous l'avons dit, la chambre a eu l'intention marquée de porter dans l'examen des questions extérieures une modération réfléchie. Elle n'a pas voulu qu'on pût l'accuser d'entraver l'action du pouvoir exécutif, ou d'empiéter sur ses prérogatives. Elle donne ainsi au gouvernement une haute preuve de confiance; elle s'en remet à lui du soin de mettre sa politique en harmonie avec les sentimens et les vœux du pays. La loyauté du parlement fait appel à la loyauté du pouvoir exécutif. Mais qu'adviendrait-il si, dans la sphère parlementaire, des soupçons pouvaient pénétrer sur la sincérité du gouvernement? Désormais la défiance régnerait entre les pouvoirs, leurs relations constitutionnelles se trouveraient altérées, et les affaires du pays seraient sérieusement compromises.

Il peut paraître regrettable à certaines personnes exclusivement préoccupées des anciennes traditions de la diplomatie, que les chambres s'immiscent dans les questions de politique extérieure. Cependant cette intervention qu'elles déplorent, et dont nous avons au contraire signalé plusieurs fois les avantages, est inévitable. Or, on peut être certain qu'on aggraverait ce que quelques-uns considèrent comme un mal, si dans les communications et dans les débats sur la politique étrangère le pouvoir exécutif n'apportait pas une extrême bonne foi. La chambre montre aujourd'hui beaucoup de modération et de réserve, parce qu'elle croit que le gouvernement voudra bien agir suivant ses indications et ses désirs; mais qu'elle conçoive des soupçons sur la manière dont sa pensée sera traduite dans les actes et les négociations officielles, et vous courez le danger très réel de changer sa discrétion et sa mesure en inquiétude, en exigence. C'est donc dans l'intérêt même de la prérogative royale qu'il faut recommander à ses dépositaires responsables de ne rien faire qui puisse troubler la confiance et le respect que les grands pouvoirs doivent avoir les uns pour les autres, car autrement les empiètemens et les usurpations seraient à craindre.

Nous ne sommes pas moins préoccupés non plus de la dignité du pouvoir parlementaire. Au milieu de l'affaiblissement de tout ce qui est autorité publique, la chambre des députés est parmi nos institutions une de celles qui ont gardé le plus de force et de crédit; en définitive, la chambre est le pays, et quand elle a prononcé, il faut obéir à ses décisions, y conformer l'administration et la politique. C'est par l'autorité de la chambre que le gouvernement a su triompher des partis extrêmes, c'est avec son concours qu'il a pu résister à certains entraînemens. Casimir Périer savait bien toute la force que le gouvernement trouvait dans l'appui de la chambre, quand il lui demandait un ordre du jour motivé sur une question brûlante de politique étrangère.

Avec un pareil bill d'indemnité, il avait à opposer aux partis une réponse victorieuse; il leur disait qu'il avait pour lui l'approbation de la France, puisqu'il avait le vote de la chambre. Or, dans un régime représentatif, le pouvoir parlementaire n'a pas seulement pour mission de donner raison au gouvernement contre certains entraînemens irréfléchis; il a aussi à faire prévaloir les vœux légitimes du pays, à presser le pouvoir exécutif de les accomplir, à l'éclairer, à l'exciter. Il faut que dans cette seconde partie de leur mission constitutionnelle, les chambres soient aussi puissantes et aussi écoutées que dans la première. C'est seulement ainsi que le pays aura une foi complète dans l'efficacité de ses institutions, et qu'il leur attribuera la force nécessaire pour résoudre toutes les difficultés et répondre à tous les besoins. Mais si, lorsque la chambre a parlé, il se trouve qu'elle n'a rien dit, si les paroles qu'elle aura solennellement adressées à la couronne sont considérées comme inutiles et vides, que deviendra l'autorité morale du parlement? et, avec la décadence de cette autorité, que deviendra notre société politique? Qu'on y prenne garde, c'est pour toute la constitution, pour tout l'ordre moral, une question de vie ou de mort. La chambre est respectée; le pays y voit la représentation non seulement légale, mais vraie, de lui-même, des élémens et des forces qu'il contient dans son sein. Que penserait-il, s'il s'apercevait que les vœux constitutionnellement exprimés par la représentation nationale sont vains, et que le pouvoir chargé de les réaliser les élude et les dédaigne? Le jour où un vote solennel de la chambre deviendrait un objet de raillerie, comme tout ce qui est impuissant, ce jour-là, en perdant la foi en notre constitution, nous perdrions en partie l'estime de nous-mêmes, et l'anarchie pourrait n'être pas loin.

Nous ne croyons pas que le ministère, quand il a donné un successeur au brave amiral Duperré, ait vu toute la portée du choix qu'il a fait. Le cabinet aurait désiré retenir encore M. Duperré, un instant il croyait avoir presque obtenu de lui qu'il différât sa retraite de quelques mois, jusqu'à l'été, jusqu'à la saison des voyages et des bains; mais l'amiral n'a pu consentir à une si longue attente, il soupirait après un repos absolu. Le ministère, obligé de choisir sur-le-champ un successeur à M. Duperré, n'a pas eu la main heureuse : non que M. l'amiral Roussin ne soit, sous les rapports privés, un homme fort honorable et possédant comme marin une grande instruction théorique; mais il y avait ici une question capitale : il se trouve que le ministère de la marine, qui, la plupart du temps, n'a qu'une importance spéciale, est aujourd'hui un poste politique; c'est le droit de visite, ce sont les traités de 1831 et 1833 qui ont créé cette situation. Il était évident qu'on chercherait dans le choix du cabinet l'indice de ses tendances et de ses projets dans l'affaire de la révision des traités. Si les ministres se fussent donné pour collègue un marin qui se fût énergiquement prononcé contre le droit de visite, comme M. de Mackau, par exemple, cette nomination eût été accueillie avec une satisfaction véritable; on y eût vu la preuve que le cabinet sympathisait au fond avec l'opinion du pays et des chambres. Toutefois nous admettons que le ministère ait dû reculer devant une manifestation aussi explicite; nous

accorderons volontiers que, dans l'état actuel de nos relations avec l'Angleterre, un pareil choix eût pu avoir une signification trop vive; au moins on conviendra qu'il ne fallait pas se rejeter à l'extrême opposé, et donner pour successeur à M. Duperré le seul marin qui se soit prononcé en faveur du droit de visite. Il n'y avait qu'un de nos amiraux auquel il était absolument défendu de songer, et c'est celui-là même qu'on a é é chercher pour l'installer à l'hôtel de la marine; c'était M. l'amiral Roussin qui, à la tribune de la chambre des pairs, avait défendu les traités de 1831 et 1833. Nommer M. de Mackau, c'était peut-être trop se déclarer contre les traités dont il faut demander la révision; mais nommer M. Roussin, c'est trop approuver ces traités même. Ne pouvait-on trouver quelque personnage neutre, sans signification particulière? M. Rosamel n'eût sans doute pas refusé le portefeuille s'il lui eût été offert; il fallait enfin, si l'on ne pouvait faire une nomination éclatante, s'arrêter à un choix dont la couleur politique n'offusquât personne et ne vînt pas irriter les esprits.

C'est sans doute à son grand étonnement que M. l'amiral Roussin sera devenu un personnage politique, car nous ne croyons pas que ses prétentions visent si haut. Il ne paraît pas même avoir compris qu'ayant appartenu au cabinet du 1er mars, ce précédent, ces souvenirs, s'opposaient à son entrée dans le ministère du 29 octobre. La différence des lignes politiques suivies par les deux cabinets, la solidarité qui vous lie aux hommes dont on a été le collègue dans un ministère, toutes ces idées ont peu préoccupé M. Roussin, qui a accepté le portefeuille de la marine comme il eût accepté le commandement d'une escadre. Il est fort possible qu'une des raisons qui ont fait tomber le choix du ministère du 29 octobre sur M. l'amiral Roussin, c'est que ce dernier a appartenu au cabinet du 1er mars. Cette dernière circonstance, jointe au discours de M. Roussin en faveur du droit de visite, aura emporté la balance, et ici encore on se sera déterminé par la raison même qui devait donner l'exclusion à l'amiral. On aura trouvé piquant de faire une conquête sur le cabinet du 1er mars; on a voulu montrer qu'on pouvait réparer ses pertes en recrutant chez d'anciens adversaires. A la mort de M. Humann, on a emprunté M. Lacave-Laplagne au 15 avril; on a voulu aujourd'hui butiner M. Roussin sur le 1er mars. Mais encore une fois, en se donnant cette satisfaction, on a été trop loin, et le seul marin qui défende le droit de visite ne devait pas être mis à la tête de la marine française après le vote de la chambre des députés sur les traités de 1831 et 1833. Il semblerait qu'après le vote de l'adresse, le ministère a vu son triomphe avec une certaine exaltation, et qu'il a jugé avec moins de sang-froid les difficultés qui lui restaient à vaincre. Il ne peut se dissimuler aujourd'hui que les étranges interprétations données par la presse anglaise au vote de la chambre semblent avoir reçu comme une consécration par le choix de M. l'amiral Roussin. Dans le sein même du cabinet, on regrette la faute commise, mais il n'est plus temps.

Ce serait bien se méprendre que de croire la chambre indifférente à l'avenir

de la question du droit de visite. Elle n'a pas marqué de terme fatal au gouvernement pour l'ouverture des négociations, mais elle n'a pas entendu non plus, n'en déplaise à la presse anglaise, qu'on dût attendre vingt ans pour commencer à obtempérer aux vœux formulés dans l'adresse de 1843. Pourquoi donc attendrions-nous si long-temps, quand l'Angleterre se montre si impatiente de conclure avec nous un traité de commerce? « J'ai la satisfaction d'annoncer, a dit M. Peel dans la chambre des communes, que les négociations sont reprises pour conclure un traité de commerce avec la France. La reprise de ces négociations a été accueillie en France avec tant de faveur, que le gouvernement de la reine peut espérer la conclusion d'un arrangement avantageux... Le traité n'est pas strictement commercial : il a trait à d'autres questions importantes pour les deux pays, et contribuerait à resserrer leurs relations amicales. » De ces paroles de M. Peel il ressort deux choses : l'Angleterre désire vivement un arrangement commercial avec la France, et de son côté le gouvernement français a montré de l'empressement à le conclure. Ces dispositions de l'Angleterre sont heureuses, et nous sommes loin de vouloir qu'on les repousse, mais le ministère aurait-il commis la faute de les accueillir sans conditions? S'il avait eu cette imprudence, il devrait s'arrêter. Qu'il regarde autour de lui, qu'il constate le véritable état des esprits, il reconnaîtra qu'il lui est impossible de rien accorder à l'Angleterre sans obtenir quelque chose, une première concession au sujet des traités de 1831 et de 1833. Autrement, dans quelle bizarre situation serions-nous placés? Nous irions au-devant de ce qui peut être agréable à nos voisins, et il nous serait interdit de leur faire la moindre ouverture sur un sujet que nous avons à cœur! Notre gouvernement peut avoir prise sur l'Angleterre par le désir qu'a celle-ci de conclure avec nous un traité de commerce; il y aurait de la folie à ne pas profiter de cette circonstance favorable pour négocier au sujet du droit de visite, puisque l'Angleterre attend avec impatience l'arrangement commercial.

D'ailleurs, sur les grandes questions de droit international et maritime, tout n'est pas terminé entre l'Angleterre et l'Amérique, et les difficultés qui restent encore à résoudre peuvent nous offrir une occasion naturelle d'intervenir entre ces deux puissances quand elles reprendront, ce qui sera prochain, la discussion sur ce point. Le gouvernement anglais, par l'organe de sir Robert Peel, a nié formellement qu'il eût abandonné le droit de vérifier les papiers des bâtimens qui arborent le pavillon des États-Unis. M. Peel a distingué expressément le droit de recherche et le droit de visite. Pour exercer le droit de recherche, il faut des conventions réciproques, car il s'agit d'une sorte d'enquête sur la nature des cargaisons et sur le but du voyage; mais le droit de visite, toujours suivant les doctrines de l'Angleterre, existe sans qu'il soit besoin de conventions particulières, car c'est le droit qui consiste à vérifier la nationalité des bâtimens. Le gouvernement anglais et le gouvernement américain sont donc en contradiction flagrante sur la manière d'entendre le traité Ashburton; il est hors de doute que les négociations et la polémique vont

bientôt recommencer entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. C'est vraiment le moment pour les gouvernans et les publicistes de soumettre à un nouvel et sévère examen toute cette partie du droit international et maritime. On peut remarquer que c'est seulement aujourd'hui qu'on arrive à préciser les questions et les difficultés.

C'est avec affectation, avec emphase, que quelques organes de la presse anglaise ont donné la nouvelle d'un traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Ils semblaient vouloir inspirer des regrets cuisans à la France et lui faire comprendre de quels avantages elle se privait en ne se jetant pas dans les bras de l'Angleterre. Quel arrangement s'est donc conclu entre la Russie et l'Angleterre ? Ces deux pays abaissent-ils mutuellement leurs tarifs? La Russie consent-elle à recevoir à des conditions favorables les produits de l'industrie anglaise, et la Grande-Bretagne, de son côté, fait-elle des concessions ? Non, il ne s'agit que d'un traité qui garantit la liberté réciproque de navigation entre la Russie et l'Angleterre. Les vaisseaux des deux nations ne paieront pas des droits plus élevés que ceux que paient les vaisseaux des nationaux entrant dans les ports de l'un et l'autre pays ou en partant. Les vaisseaux et les sujets des deux nations jouiront dans l'un et l'autre pays de tous les priviléges dont ils jouissent dans le leur. Le traité est conclu pour dix ans. Chacune des parties contractantes se réserve le droit de s'en dégager à l'expiration de la neuvième année. Cela n'a pas, comme on le voit, la portée d'un traité de commerce. Mais il convient encore à l'Angleterre de paraître vivre dans des rapports d'intimité avec la Russie : elle aime à prolonger ainsi la comédie qui s'est jouée en 1840, à nos dépens, entre les deux cabinets de Saint-Pétersbourg et de Saint-James. Aujourd'hui ce jeu est assez innocent, car il ne trompe plus personne. Tout le monde en Europe sait à quoi s'en tenir sur les sentimens d'amitié que l'Angleterre et la Russie nourrissent l'une pour l'autre. Le nouveau traité dont parlent avec tant de complaisance quelques journaux anglais est une preuve à lui seul des incompatibilités d'intérêt qui séparent les deux pays. Il n'offre aucune réduction dans les taxes des marchandises anglaises et russes : la guerre de tarifs continue entre les deux puissances. Quelle belle occasion ont perdue ces deux sincères amies de se faire d'édifiantes concessions!

Les derniers évènemens qui viennent de répandre la surprise et presque la consternation jusque dans les murs d'Alger, la réapparition d'Abd-el-Kader qui, à la tête de nombreux Kabyles, a entrepris de bloquer Cherchell, l'ébranlement que la levée de boucliers de l'émir a imprimé à la soumission encore si récente des tribus, tout cela donne-t-il raison aux partisans de l'occupation restreinte, et faut-il regretter d'avoir tenté tout ce qui a été fait, parce qu'on n'est pas encore arrivé à un résultat définitif? Nous ne le croyons pas. Si on avait fait moins, Abd-el-Kader serait plus puissant encore qu'il ne l'est aujourd'hui. Voulez-vous le rendre invincible ? Vous n'avez qu'à diminuer en Afrique nos moyens de résistance et de conquête. Les nouveaux mouvemens d'Abd-el-Kader n'étonneront que ceux qui n'ont pas assez réfléchi sur les con-

ditions tout exceptionnelles de notre situation en Algérie, et ils ne feront jeter les hauts cris qu'aux adversaires systématiques de la colonie africaine. Au moment où le général Bugeaud était à l'apogée de ses triomphes, nous avons prévu, nos lecteurs peuvent se le rappeler, qu'une soumission aussi générale de la part des tribus arabes, ne pouvait être durable et définitive; et nous donnions le conseil aux vainqueurs de garder pour un avenir moins heureux tous leurs moyens d'action. Cet avenir est arrivé; en ce moment, nos soldats sont aux mains avec les Arabes; il faut attendre les bulletins.

Le troisième arrondissement de Paris, qui jusqu'à ces derniers temps avait toujours été représenté par un député conservateur, vient d'accorder la majorité de ses suffrages à un candidat de la gauche. Ce résultat n'a pas produit une médiocre sensation. Il est vraiment regrettable que l'opinion conservatrice perde un arrondissement où elle a en réalité la majorité numérique et tant de moyens de légitime influence. A qui s'en prendre? Le *Journal des Débats* n'hésite pas : il s'en prend aux électeurs conservateurs et aux candidats. Les électeurs ont le tort de se diviser; ils perdent de vue la pensée politique qui doit présider à l'élection, ils consultent leurs convenances personnelles. Pour les candidats qui se présentent aux suffrages des conservateurs, ils ne sont pas non plus sans mériter de justes reproches. Pourquoi ne tiennent-ils pas un langage plus ferme et plus décidé? Pourquoi avouent-ils des nuances dans leur couleur, dans leurs opinions politiques? Pourquoi, par exemple, donner à entendre qu'on se rapproche du centre gauche? Voilà une mollesse qui perd tout. Cette remontrance, adressée si aigrement aux électeurs et aux candidats conservateurs, nous paraît quelque peu imprudente, car elle soulève des questions délicates. Si les candidats conservateurs du troisième arrondissement ont professé des principes qui se rapprochent de ceux du centre gauche, c'est qu'apparemment ils n'entendent pas la politique conservatrice comme le journal qui leur adresse une superbe remontrance; c'est que sans doute aussi les conservateurs dont ils sollicitaient les suffrages auraient peu goûté un autre langage.

Nous sommes ainsi conduits, sur la trace du *Journal des Débats,* à penser que l'opinion conservatrice et constitutionnelle a subi dans le corps électoral des modifications dont il importe de tenir compte. Si ni M. Legentil ni M. Decan n'ont voulu arborer la bannière du ministère, c'est qu'apparemment une déclaration de ministérialisme ne leur pas paru une conséquence naturelle de leurs principes conservateurs. On cherche à se consoler du triomphe de l'opposition par le jugement assez peu flatteur que n'a pas craint de laisser tomber sur le nouveau député l'organe de l'opinion démocratique; mais on ne s'aperçoit pas qu'on aggrave ainsi la portée politique de l'élection. L'esprit et les sentimens d'opposition ont donc fait bien des progrès dans le troisième arrondissement, puisqu'ils ont triomphé indépendamment du mérite de l'élu. Pour nous, nous déplorons ce résultat, et nous croyons qu'il a produit sur tous les hommes modérés une impression pénible.

— Dans un roman intitulé : *le Château des Atrides* (1), M. Jules Lacroix a raconté une curieuse et dramatique histoire. L'action de ce drame singulier se déroule et se dénoue au sein d'une famille poursuivie, comme celle dont le titre évoque le souvenir, par une inexorable fatalité. Un vieux château perdu dans les gorges d'Ollioules, près de Marseille, voilà le lieu de la scène. La lutte tragique dont cette âpre solitude est le théâtre est dans une harmonie parfaite avec le sombre aspect du vieux manoir, avec le caractère désolé des montagnes au milieu desquelles il se dérobe. Sans doute l'exécution n'est pas toujours, dans *le Château des Atrides,* aussi heureuse que la conception; le style, souvent chaleureux, pèche quelquefois par l'emphase ou la négligence; mais ces défauts sont rachetés à certains égards par l'émouvante rapidité du récit, qui ne laisse guère sommeiller la curiosité du lecteur. Il n'en faut pas plus pour assurer au romancier le succès de terreur et d'émotion qu'il a sans doute ambitionné.

— Un de nos collaborateurs, M. Théophile Gautier, vient de publier, sous le titre de *Tra-los-Montes* (2), les observations qu'il a recueillies pendant un récent voyage en Espagne. Nul écrivain n'était peut-être mieux préparé à nous parler de la patrie de Calderon et de Murillo que le spirituel auteur de *la Comédie de la Mort*. Sous ce ciel ardent, devant ces sites pleins de lumière, en présence de cette population qui garde encore si vive au milieu des luttes les plus douloureuses l'empreinte de son glorieux passé, l'imagination du poète, la curiosité de l'observateur trouvent également à se satisfaire. Les peintures de l'Espagne que nous trace M. Gautier se distinguent surtout par la vigueur de la touche et l'éclat du coloris. L'auteur de *Tra-los-Montes* s'est attaché à rendre avec une précision lumineuse l'aspect de la nature et des monumens, il a montré une rare exactitude et une piquante franchise dans l'étude des mœurs et du caractère national. Son livre est un des plus vrais et des plus curieux qu'on ait depuis long-temps publiés sur l'Espagne. Au milieu de la stérile fécondité de notre époque, on est heureux d'avoir enfin à signaler l'œuvre d'un vrai poète qui sait porter dans la peinture de la réalité un sentiment profond de l'art.

(1) 2 vol. in-8°, chez Dumont, Palais-Royal.
(2) 2 vol. in-8°, chez Magen, quai des Augustins.

F. BONNAIRE.

UNE

PASTORALE HOMICIDE.

— Et votre opinion maintenant? dit le jeune musicien quand il eut achevé sa pastorale en *ré* mineur, et posé son violon sur la table, couverte encore des rares débris d'un souper frugal.

— Recommencez-la, je vous prie, et indiquez-moi chaque morceau avant de l'exécuter, répondit l'unique auditeur, plus jeune, beaucoup plus jeune que le musicien.

Celui qui venait de jouer avait trente ans environ, l'autre dix-sept ans au plus.

— Volontiers. Mais est-ce sérieusement que vous désirez...

— Très sérieusement. Je ne me lasse pas de l'entendre.

— Vous me flattez. Cependant le comité de l'Opéra n'a pas voulu...

— Mon ami, interrompit le jeune amateur, nous sommes ici pour faire de la musique et non de l'ambition. C'est d'ailleurs la dernière nuit que nous passons ensemble, mon cher Robersart.

— Allons, reprit l'artiste en saisissant son violon, qu'il plaça entre le menton et l'épaule, et en promenant majestueusement son archet au-dessus de sa tête.

— Je vous écoute.

— Je pars.

— Très bien.

— Premier morceau de la pastorale. Explication : *La nuit fuit devant le jour, ses ombres pâlissent, les étoiles descendent à l'horizon. Sérénité universelle, fraîcheur, silence, recueillement.*

Après ce programme, l'artiste fit exprimer à son instrument les diverses nuances de cette première partie de sa composition, laissant voir sur son visage les émotions dont sa main était l'interprète habile. Quand il eut terminé, il dit, sans changer d'attitude : Eh! bien, mon cher Simon, votre avis?

Simon arrosa d'abord d'un tabac blond et menu un petit carré de papier plié en étroits compartimens, le ferma, le roula avec une adresse de contrebandier catalan, et en fit une cigarette qu'il promena sur la flamme de la lampe.

— Mon avis, répondit-il en jetant des monosyllabes et des bulles de fumée, est que vous continuiez. Juger sur ce début serait téméraire. Toutefois, il est bien...

— Oui, il est bien, mon ami, et quand on songe que le comité de l'Opéra n'a pas voulu accepter...

— Je vous arrête, mon cher Robersart. Donnez-moi la suite de la pastorale en *ré* mineur, ou...

— Je poursuis : *Les étoiles ont disparu l'une après l'autre, l'aurore peint de ses plus belles couleurs la voûte du ciel; les feuilles sont humides de rosée, les fleurs ouvrent leurs calices odorans; la fauvette chante.*

Tandis que l'assemblée, représentée par un seul individu, écoutait en remplissant de tabac l'appartement, dont les croisées donnaient sur un jardin de Meudon, notre compositeur tirait de son archet des sons qui peignaient le réveil de la nature. L'endroit où la fauvette chante pour saluer le jour fut surtout caressé.

— Mon juge est-il content de la fauvette? A-t-il entendu le battement des ailes, le frémissement de l'air? a-t-il saisi chaque perle de ce roucoulement doux et plaintif? Ai-je lutté avantageusement avec Bernardin de Saint-Pierre, avec Berghem, avec Dieu?

— Rien ne m'est échappé, mon cher poète.

— En ce cas, convenez que ce tigre de jury, en refusant ma pastorale en *ré* mineur a été souverainement...

— Mon ami, laissons le jury de l'Opéra, et voyons ce qui suit le chant de la fauvette.

Docile à l'injonction de son unique auditeur, Robersart poussa un soupir, et reprit : *Déjà l'aurore enflamme les coteaux, une vapeur diaphane est suspendue sur la vallée; on entend dans le fond des mon-*

tagnes le son d'une cornemuse et le tintement des clochettes. C'est le troupeau qui, précédé du berger, sort de l'étable et s'avance dans la campagne. Second réveil de la nature.

— Décidément, s'écria le jeune admirateur devant lequel jouait l'artiste, votre composition me charme, m'émeut. C'est neuf, c'est jeune, c'est...

— Et dire! interrompit avec douleur celui qui buvait ces éloges, que six têtes à perruque, six bourriques magistrales, ont dédaigneusement rejeté ce chef-d'œuvre; quand j'y songe, je...

— Encore! mais je ne connaîtrai jamais votre pastorale tout entière, si vous la coupez sans cesse de réflexions, de lamentations et de malédictions.

— Ah! oui, de malédictions! Mais, patience : *Tout s'anime, les jeunes filles vont aux champs; on voit passer les moutons qui se rendent à la prairie : entendez-vous leurs bêlemens? Entendez-vous le bruissement du fleuve, qui semble sortir aussi du sommeil de la nuit? Quelle est cette bergère? C'est Francine, la plus jolie du village. Où va-t-elle?*

— Oui, où va-t-elle? demanda l'ami du musicien.

— Mon violon va vous répondre : *Elle va au premier rendez-vous d'amour. Il est midi. Il fait chaud dans la plaine; mais Julien l'attend sous les saules plantés au bord de la rivière. Timidité de la bergère, désirs impatiens du berger. Romance en situation.* Que dites-vous de la romance?

— Digne du reste, mon ami, mon admirable ami.

— Croiriez-vous qu'elle les a fait bâiller? A peine l'ont-ils écoutée. L'un prisait, l'autre, par méchanceté, toussait, l'autre...

— Calmez-vous, Robersart, soyons tout à l'œuvre.

— Mais pourquoi fait-on des révolutions? pourquoi avons-nous répandu notre sang en 90, 91, 93, si des aristocrates de jurés imbéciles, ou d'imbéciles jurés...

— Trop d'orgueil! mon cher, trop d'orgueil! contentons-nous de l'estime de notre propre conscience.

— Et des suffrages éclairés de quelques bons amis, ajouta Robersart en tendant la main à son public.

Il éteignait une larme entre ses paupières, quand avec cette main qu'il retira il saisit de nouveau l'archet pour reprendre sa magnifique pastorale en *ré* mineur. *Mais l'orage a surpris les amans sous la feuillée. Un baiser se fait entendre; un éclair luit; soupirs d'amour, coups de tonnerre dans le lointain; chœur de la nature irritée, écho plaintif de l'ame.*

— Je ne crois pas, s'écria-t-il après l'exécution de cet autre morceau de sa pastorale, qu'on ait jamais rendu avec autant de précision les sentimens du cœur aux prises avec l'effroi. On compte les pulsations du berger et de la bergère, et les éclats du tonnerre. M'abuserais-je?

— Bravo! bravo!

— Ces bravos m'auraient été envoyés à bout portant par trois mille, six mille, dix mille spectateurs émus, électrisés, si des monstres avaient voulu me comprendre. Aujourd'hui, à cette heure, mon seul et digne appréciateur, je serais le premier compositeur de mon siècle et du monde; je marcherais sur des tapis de couronnes, et je me désaltérerais à l'eau lancée sur les places publiques par ma propre statue en marbre blanc.

— Des couronnes! des statues! Vous voilà comme ce Buonaparte qui s'est fait couronner hier. Vous êtes un insensé comme lui. Soyons donc grand sans entasser tant de choses sous nos pieds et sur nos têtes. Ils sont tous les mêmes! ajouta le jeune démocrate en jetant sa douzième ou vingtième cigarette par la croisée; il leur faut des trônes, des tréteaux, pour être vus de loin, comme les saltimbanques.

— Mais ce n'est pas fini, dit Robersart en retenant son bouillant ami, j'ai encore à exécuter *le retour du beau temps, le soir, la rentrée du troupeau, la veillée, la prière, la paix de l'innocence.*

— Je n'écouterai pas une seule note de plus, mon cher Robersart, si vous ne me promettez de cesser tout commentaire ambitieux pendant notre concert. Comment pouvez-vous avoir d'autres idées que des idées de calme et de bonheur, quand la nuit est si belle, si douce, et que vous avez dans les mains un instrument dont vous tirez des accens si purs, si vrais, si touchans? Mais j'aimerais mieux être à votre place, croyez-moi, qu'à celle du fameux vainqueur de l'Égypte et de l'Italie. La gloire des arts...

— Mais, mon ami, on me refuse même cette gloire des arts, on me la dénie, puisque le jury.... Je ne reviendrai pas sur ce sujet, qui vous déplaît tant.... J'achève ma pastorale en *ré* mineur.

Quand l'artiste eut achevé sa pastorale en *ré* mineur, et quand il eut étendu, brisé comme lui de fatigue, son violon en sueur sur la table où s'accoudait son juge et son ami, il dit à celui-ci, en passant la main dans ses cheveux : — Enfin, qu'en pensez-vous?

— Tout le bien possible. C'est beau, c'est irréprochable, c'est sublime.

— N'est-ce pas? Avouez-le à votre ami, que j'ai rendu les effets

du soleil, dont les rayons courent brisés sur l'eau, le bruit inégal de la pluie sur les feuilles, celui que fait la bergère en marchant sur la pointe des herbes de la prairie, celui....

— Un instant, mon cher Robersart. Je ne mets pas de limites à mes éloges, mais j'en mets à votre prétention de croire avoir rendu tous les accidens de la nature physique et de la nature morale.

— Quoi! je n'ai pas rendu la fuite lumineuse, ardente, de l'éclair?

— Non!

— Le bruit du baiser chaste?

— Non!

— L'effroi de la pauvre bergère qui se rappelle, mais pour les oublier aussitôt, les recommandations de sa mère?

— Non! mille et mille fois non! et je vous en félicite, si l'on doit féliciter un artiste de ce qu'il n'a pas su exprimer une chose inexprimable.

— Inexprimable! Mais ma pastorale en *ré* mineur est tout entière dans ces effets rendus.

— Elle n'est pas là, mon ami. La musique n'est que de la musique, et c'est bien assez. Si vous voulez qu'elle soit encore de la poésie, de la peinture, de l'architecture, de l'agriculture, de la métaphysique, de la théologie, vous arriverez au néant ou au ridicule.

— Ah! mon ami! comment, vous, un si bon esprit, un esprit si hardi, vous osez soutenir une telle opinion! Mais ma pastorale est une contre-épreuve de la nature. Je l'ai prise, je l'ai figée. On la jouerait devant moi, je ne la reconnaîtrais pas, je l'entendrais pour la première fois, que je m'écrierais : Robersart, conviens-en, voilà des arbres! ce sont des chênes verts, des tilleuls, des saules! voilà une prairie : elle est fleurie! Je cueille des marguerites, des bluets, je respire l'odeur du sainfoin et du trèfle. Voilà une bergère : qu'elle est blonde! qu'elle est belle! qu'elle est pure! Elle entre dans sa dix-septième année.

— Vous êtes une belle ame, cher Robersart.

— Mais qu'exprimerait donc la musique?

— Rien.

— Comment? rien!...

— Absolument rien; et c'est là son caractère, de n'arrêter les contours d'aucune idée, d'aucun sentiment, afin qu'on puisse lui prêter toutes les idées, tous les sentimens possibles, au gré de l'ame, de la fantaisie, selon la disposition du moment, la nature de l'esprit, la pente du caractère.

— Mais personne ne croira....

— Personne, vous devriez dire, mon bon Robersart, ne tolérerait la musique à d'autres conditions. Pourquoi entend-on dix fois de suite un opéra, une symphonie ou une pastorale comme la vôtre sans se lasser, et pourquoi n'entendriez-vous pas dix fois de suite la plus belle tragédie, fût-elle jouée par Duchesnois et Talma? C'est que la poésie précise une fois pour toutes ce qu'elle a à dire; elle cloue la pensée, numérote les sentimens, tandis que la musique, au contraire, n'a ni bornes ni chaînes, ni clou ni bordure; elle est comme l'air atmosphérique, indéfinie, expansive, flottante, — sans forme; — on la respire, — on se l'approprie, et c'est tout.

— Non, ce n'est pas tout! Et vous rendriez plus de justice non à moi-même, vous m'avez trop loué pour que je dise cela, mais à mon art, si, devant le public assemblé, j'exécutais ma divine pastorale. Quand l'exécuterai-je? l'exécuterai-je jamais? Jamais! c'est trop affreux à penser!

— Pas de ces pensées-là, mon ami, vous êtes jeune.

— Vous êtes de moitié plus jeune que moi.

— Et c'est aussi pour cela, mon cher artiste, que j'ai l'espoir certain de voir votre gloire musicale remplir le vieux monde où nous sommes et le nouveau où je me rends. Mais avant de vous quitter, mon bon Robersart, permettez-moi de vous donner un conseil inspiré par une amitié des plus vives. Ne vous laissez pas envahir par l'ambition, c'est une mangeuse de temps. La gloire vient seule; tout ce qu'on fait d'efforts pour en hâter la venue ne sert qu'à nous ronger l'ame sans qu'elle arrive une minute plus tôt. Mieux vaudrait ne pas s'occuper de la gloire, mais puisqu'elle vous plaît tant, suivez du moins mes avis, les avis d'un homme jeune il est vrai, assez sûr de lui-même cependant pour ne pas craindre de vous égarer en vous conseillant.

— La gloire me plaît sans doute, et, sans cet amour que j'ai pour elle, je ne vois pas pourquoi j'aurais écrit ma pastorale en *ré* mineur; mais ne craignez rien des effets de la gloire sur mon existence. Elle sera toujours à une si grande distance de moi que je ne la mordrai pas à la joue. Je ne rêvais qu'une gloire, celle de compositeur; elle m'est défendue depuis que le comité de l'Opéra a refusé ma pastorale en *ré* mineur; car savez-vous combien il m'en coûterait pour la faire exécuter à mes frais? Vingt-deux mille francs!

— Que n'ai-je cette somme à vous prêter!

— Vous n'êtes pas riche, vous non plus. Votre père aurait-il été musicien?

— Je suis très riche, quoique Espagnol, mon cher Robersart, mais tous mes biens sont dans l'Amérique du Sud. J'ai des mines d'or, ce qui vous explique naturellement pourquoi je n'ai pas en ce moment vingt mille francs à vous prêter. J'exploite ces mines pour le compte du gouvernement espagnol, qui me doit, qui n'a pas le sou, qui est mal avec la France, mal avec les colonies, mal, très mal...

— Ainsi vous me quittez, dit le bon artiste, oubliant ses chagrins particuliers pour se plaindre d'un départ qui allait le priver de la compagnie d'un jeune étranger, d'un Espagnol instruit, studieux, adorant tous les arts, qu'il se proposait de faire aimer un jour dans la partie de l'Amérique où il était né. Vous me quittez, lui dit-il, au moment où je perds la seule espérance qui me soutenait. Perdre en une semaine un ami et une pastorale! Je vais donc recommencer à donner des leçons en ville, à courir le cachet à deux francs, à nager dans cette boue liquide que me renverra au visage un membre du jury, passant en voiture à mes côtés! On me doit des statues, et je n'aurai bientôt plus de souliers.

— Mon cher Robersart, surmontez ce découragement. Votre ami ne vous oubliera pas dans ses voyages aventureux.

— Vous avez déjà tant fait pour moi...

— Qu'ai-je fait? Vous avez bien voulu passer un été avec moi à la campagne, me distraire, me charmer par votre divine science; toute la reconnaissance est de mon côté. Mais ne parlons plus de cela. Comptez, vous dis-je, sur mon souvenir; j'espère qu'il ne vous sera pas toujours inutile.

— Et où allez-vous en me quittant?

— A Rome.

— Rome, patrie de Palestrina, berceau de la grande musique!

— Patrie des beaux caractères, ville d'où sont sortis les grands libérateurs, mon digne Robersart.

— Puisque vous allez à Rome, que votre premier soin, mon ami, soit de vous rendre à la chapelle Sixtine. Écoutez pour moi et pour vous, je vous en supplie, la suave musique de nos maîtres. Vous vous souviendrez de ma pastorale en *ré* mineur.

— J'irai d'abord sur le Mont Sacré, et là je jurerai sur une épée de rendre ma patrie libre.

— Ah! grand Dieu! auriez-vous aussi de l'ambition, vous qui me reprochiez tantôt...

— Moi!... oui, j'en ai une : celle de briser les chaînes de la métropole.

— Autre musique, mon cher, autre pastorale.

— Nous verrons, dit en souriant le grave et chaleureux Américain; nous verrons. En attendant, avez-vous assez de confiance en moi pour me remettre une copie de votre pastorale?

— Si j'ai assez de confiance en vous! En doutez-vous? Mais qu'en ferez-vous, cher Simon?

— Remettez-la moi et espérez!

— Mon sauveur!

— Pas encore; j'en ai d'autres à sauver avant vous...

— Je vous connais...

— On me connaîtra un jour peut-être.

— On vous appellera alors le protecteur des arts.

— J'aurai un autre titre.

— Vous aurez mérité celui-là.

— Je veux tout mériter.

— Adieu donc! dit le pauvre artiste en confiant au seul ami qu'il eût sur la terre une copie du seul trésor qu'il possédât, sa pastorale en *ré* mineur, cette pastorale qui exprimait tant de choses, et les étoiles, et le lever du soleil, et le chant des bergers, et le bêlement des moutons, et les soupirs de la bergère, et l'orage, et le beau temps, et le retour du troupeau, et la veillée, et l'amour, et le bonheur.

Au jour, les deux amis se séparèrent : l'un partit pour Rome, l'autre descendit à Paris.

Six ans après, le musicien donnait encore des leçons au Marais et au faubourg Saint-Jacques, des leçons de piano, parce qu'il ne savait jouer que du violon, et des leçons de chant, quoiqu'il eût la voix la plus sourde et la plus enrouée du monde. S'il se présentait chez les marchands de musique pour leur proposer des romances, ceux-ci lui répondaient : Vous n'avez aucun talent pour ce genre de composition, et d'ailleurs nous ne payons les romances que six francs à ceux que nous connaissons.

A force de parler de sa pastorale en *ré* mineur, il s'était rendu ridicule. Il était réduit, le malheureux, à n'en parler qu'aux pères de ses élèves, épiciers, droguistes ou négocians, qui, par pitié, en écoutaient quelques notes et se levaient ensuite en disant : Pardon! mais c'est l'heure de la bourse; ou bien : Somme toute, vous auriez mieux fait de prendre un bon état.

Ce n'est que chez lui, à minuit, quand tout le monde dormait, qu'il se jetait sur son violon et se ravissait lui-même de sa magnifique composition. De temps en temps il s'arrêtait pour moucher sa chandelle de quatre à la livre, ou pour dire en battant du pied : *le soleil se lève, la bergère paraît sur le seuil de sa chaumière.*

Il s'arrêtait encore pour dire : Ah! si mon excellent ami m'entendait, quels éloges nouveaux, aujourd'hui mûri par l'expérience, ne me donnerait-il pas! J'ai ajouté, d'ailleurs, à ma pastorale, *une danse villageoise*, *un baptême dans la chapelle rustique*, et mille autres beautés. Mais il m'a oublié! — Alors l'artiste renfermait tristement le violon dans sa boîte, et il cirait ses souliers pour ses courses du lendemain.

On était sous l'empire, on cirait à l'œuf.

Quelques années passèrent sur le front déjà ridé de notre grand inconnu, et rien ne fut changé à son existence, si ce n'est qu'il lui arriva deux malheurs des plus grands. On changea la méthode de chanter, et il fut alors trouvé trop *directoire* par les gens à la mode, et il se maria. Dès ce moment, il ne lui fut plus même permis de jouer sa pastorale chez lui, entre quatre murs. Sa femme, qui aimait les arts à la condition que la musique en particulier lui rapporterait des bonnets, des chapeaux en velours et des châles, exécra le violon dès qu'elle s'aperçut qu'il rendait des sons, mais pas d'argent. La pastorale en *ré* mineur la faisait frémir. Voilà notre ruine, disait-elle; maudits soient tes bergers! tes étoiles! tes troupeaux! Encore si nous pouvions les manger, tes moutons!

Accablé de toutes les manières, il renonça à la gloire, à la pastorale, qu'il roula et sur laquelle il écrivit : *Recommandé à mon fils. Ceci fut le malheur de son père, et sera la gloire de notre famille.* Puis il n'y pensa plus qu'en rêve.

Un jour le facteur du quartier lui remit une lettre; le port était coté douze francs. Douze francs! s'écria la femme de Robersart. Jamais! jamais! si j'étais sûre qu'on t'annonçât dans cette lettre un héritage de cent mille écus, à la bonne heure. Mais donner douze francs au hasard! Mais, pour coûter douze francs, elle vient donc de la lune, cette lettre?

— Mais si nous empruntions ces douze francs, ma chère amie.....

— Emprunter! emprunte pour avoir du pain.

— Allons! je ne la prendrai pas, dit Robersart au facteur. Retournez-la.

— Vous avez un an pour vous décider, dit celui-ci en s'en allant.

— Il n'est qu'un moyen, dit l'artiste, de retirer cette lettre, et je l'emploierai. C'est dur, c'est humiliant. N'importe.

Il courut au pont des Arts.

A huit heures, l'été, ce pont était autrefois, vers 1812, le rendez-vous des élégantes de la ville et du faubourg. Des pots de fleurs couraient derrière des rangées de chaises sur lesquelles s'asseyaient pour respirer le frais et prendre des fluxions des jeunes gens, des jeunes filles, des mamans, les beaux de l'empire.

La nuit était venue lorsqu'on entendit s'élever sur le pont des sons d'une pureté inouie; chacun quitte aussitôt sa place et se rapproche d'un homme qui a jeté son mouchoir sur son visage. C'est Hubert, s'écria-t-on. C'est Hubert qui a fait un pari.— Hubert était un des plus fameux violons de l'époque. Les voix se taisent : silence universel dans l'air. On n'entend que l'eau qui passe sous les arches et les ravissantes notes du prétendu Hubert. C'était la pastorale en *ré* mineur. A la fin du morceau, les applaudissemens, long-temps comprimés, éclatent à la fois du Louvre au palais de l'Institut. Mais pas une pièce ne tombe dans le chapeau posé aux pieds de l'artiste. Donner de l'argent à Hubert! On l'a reconnu, c'est lui. On le couronne. Des couronnes à Robersart! Il lui fallait douze francs! douze francs pour retirer la lettre.

La lettre resta deux mois à la poste. Ce ne fut qu'au bout de deux mois de dures privations qu'il réunit, sou à sou, une somme de douze francs pour acheter sa lettre.

Il faillit étouffer de joie quand il la tint. Pourquoi? il n'en savait rien. Mais le malheur, comme l'innocence, a une seconde vue qu'il serait insensé de nier.

Il prend la lettre, et dans la rue, sous une porte cochère, il la décachète en tremblant; il lit : — D'abord il n'y comprit rien.

« Cher ami,

« De Rome j'ai été en Allemagne et ensuite en Espagne, la patrie de mes aïeux, de là aux États-Unis. Nommé colonel, j'ai pris une part très active à la guerre de l'indépendance; j'ai été assez heureux jusqu'ici pour arriver de grade en grade à celui de général en chef des armées vénezuéliennes. Oui, cher Robersart, mes vœux s'accomplissent. Je suis entré aujourd'hui, 4 août 1813, dans la ville de Caracas, conquise par moi. Le canon gronde, les cloches sonnent encore.

« Douze jeunes filles vêtues de blanc ont traîné mon char, et savez-vous de qui était la musique de cette marche triomphale? De vous, mon ami; une partie de votre pastorale en *ré* mineur, de votre divine pastorale, est devenue une marche du plus bel effet. Aussi la ville de Caracas, à qui j'ai révélé votre nom, vous offre deux mille piastres fortes ou soit dix mille francs de France, qui vous sont envoyés au Hâvre sur un navire neutre. Caracas a pensé que vous méritez davantage : elle a fait graver votre nom sur le char triomphal qui m'a servi pour entrer dans la ville conquise.

« Adieu, mon cher Robersart; vous voyez donc que la musique dit tout ce qu'on lui fait dire. C'est le morceau où vous avez si bien exprimé le chant de la fauvette qui est devenu, avec une légère modification, la marche triomphale de Caracas.

« Je tiens pour vous en réserve d'autres nouvelles plus heureuses; mais attendons. Je vous recommande toujours, mon cher ami, de ne pas sacrifier à l'ambition le calme de votre existence d'artiste. Imitez-moi.

« Votre ami,

« Simon Bolivar. »

— Bolivar! c'est Bolivar, c'était Bolivar! celui dont toute l'Europe s'occupe en ce moment! Il m'écrit, il se souvient, il m'envoie dix mille francs! Caracas a fait graver mon nom! On sait mon nom à Caracas! Mais pourquoi a-t-il fait une marche triomphale de ma pastorale en *ré* mineur, où il n'y a pas de marche? Il me l'explique : parce que la musique n'exprime rien et exprime tout. Grand homme, tu te trompes. Ne se trompe-t-il pas encore lorsqu'il me recommande de ne pas aimer la gloire, tandis qu'il vient d'entrer, lui, en triomphateur dans la ville de Caracas?

Quand il annonça à sa femme et à ses connaissances la munificence de Bolivar, on le crut fou; on le plaisanta sur le succès de sa musique, on lui dit qu'elle était absolument comme certains vins qui avaient besoin de voyager pour devenir bons. Il dévora tous ces affronts, pensant qu'il était un sûr moyen de convaincre ses ennemis, le seul, il est vrai; c'étaient les dix mille francs.

Il les attendit trois mois, six mois, il les attendit un an, et ils n'arrivèrent pas au Hâvre. Alors il fut démontré à tout le monde que notre compositeur avait été victime d'une plaisanterie atlantique. On le plaignit tout haut, on le railla tout bas; il perdit la moitié de ses élèves. Pour comble de malheur il devint, à quelque temps de là,

chef d'orchestre d'un des théâtres des boulevarts. Il composa des ouvertures qu'on applaudit à coups de pommes, et il mit en musique l'entrée en scène des tyrans. A faire ce métier on a huit cents francs par an : l'on ne se retire qu'à minuit.

De dégradation en dégradation il finit lui-même par se croire médiocre et nul. Cependant, réfléchissait-il parfois, j'ai bien connu un homme du nom de Simon comme Simon Bolivar; cet homme était né en Amérique comme Bolivar, il avait promis de se souvenir de moi, et il s'est souvenu de moi, de penser à ma pastorale en *ré* mineur, et il en a détaché un morceau pour composer sa marche triomphale. Ces souvenirs et ces évènemens se lient entre eux d'une manière étroite. Où y a-t-il donc de la folie dans mon fait? A moins que je n'aie pas écrit de pastorale? Mais elle est là, dans mon tiroir... Oui, mais ces deux mille piastres annoncées et qui ne sont jamais venues...

Les deux mille piastres n'étaient pas arrivées au Hâvre, ce que ne savait pas notre artiste, parce que l'Espagne, ne reconnaissant pas le droit des neutres, avait saisi à la sortie du port le navire qui les portait. Les deux mille piastres avaient pris le chemin de Cadix au lieu de prendre celui du Hâvre, et le roi Joseph les avait empochées à la place du musicien.

Le temps, ce médecin homœopathe, puisqu'il guérit par l'emploi de lui-même, aurait fini par adoucir les regrets de notre compositeur si, en 1822, il n'eût reçu une nouvelle lettre écrite de Bogota et de la même main que la première. Celle-ci ne coûtait rien. Voici ce qu'elle renfermait :

« Mon cher ami,

« Nous avons été vainqueurs partout : dans la Venezuela, en Colombie et dans le Pérou; le roi d'Espagne n'a plus une seule ville dans cette partie de l'Amérique espagnole. J'ai fondé une république, la république de Colombie, et j'en suis le président. Ce nouvel état est si puissant déjà, mon ami, qu'il a des ambassadeurs à Londres, à Paris, à Washington et à Lisbonne. En attendant qu'il en ait à Madrid même, il s'est consolidé par deux ou trois cents batailles dont celle d'Ayacucho a été le couronnement. Mais savez-vous, mon ami, qui a été le vainqueur d'Ayacucho? C'est presque vous; oui, vous; sans vous peut-être la bataille d'Ayacucho était perdue; sans vous du moins la victoire n'eût été ni si décisive ni si brillante. L'art de

la guerre est ma principale étude depuis l'enfance. Je savais, et l'expérience a confirmé chez moi cette opinion, que la musique a une action prodigieuse sur les nerfs des soldats, car ce n'est ni avec les fusils ni avec les canons que se gagnent les batailles, mais avec les nerfs plus ou moins excités. Qu'ai-je fait avant de me mettre à la tête du corps d'armée sous lequel l'Espagne vient d'être à jamais écrasée? J'ai fait de votre pastorale en *ré* mineur un air de bravoure, une marseillaise colombienne, tellement belle, tellement enivrante, que les soldats courent aux armes dès qu'ils l'entendent et se précipitent avec fureur sur les ennemis. Votre pastorale, mon ami, a causé la mort de plus de vingt mille Espagnols au pied des Andes: elle a fait couler des torrens de sang impur. Réjouissez-vous de ce succès! Oui, votre pastorale en *ré* mineur était digne de toute votre affection d'artiste, de tout votre enthousiasme. Convenons seulement que j'avais raison de prétendre que la musique signifie tout parce qu'elle ne signifie rien. Pour composer mon air martial, cet air auquel je dois en grande partie, je le répète, la victoire d'Ayacucho, je n'ai eu qu'à transposer le morceau de la pastorale, ce morceau si tendre où la bergère écoute pour la première fois la déclaration du berger.

« La république bolivienne vous adresse, par ma voix, ses plus purs hommages et sa haute reconnaissance. Bogota vous a inscrit comme citoyen sur son livre, et a déclaré que votre hymne serait désormais le chant national de l'Amérique régénérée. Guayaquil vous a élevé une pyramide; Quito, une fontaine publique; Caracas, ma patrie, a gravé votre nom sur les tables de marbre du congrès; Maracaïbo, Carthagène et Lima vous ont voté des remerciemens publics, toutes ces villes n'osant pas envoyer à un compositeur aussi illustre que vous devez l'être un présent en argent et ne pouvant pas, devenues cités républicaines, vous offrir des titres ou des décorations.

« Ainsi j'ai tenu ma promesse, mon noble ami, j'ai songé à vous, à votre pastorale. Vous voilà citoyen de l'Amérique républicaine; votre pastorale se chante de l'Atlantique à la mer du Sud, et chaque fois qu'elle se chante, le sang de la tyrannie coule à grands flots. Vous voyez que j'avais raison quand moi, enfant, vous jeune homme, je vous conseillais de ne pas former des désirs trop ambitieux : nous avons attendu. Vous, vous êtes sans doute illustre et riche, et je suis président d'une puissante république fondée par moi : bornons toujours ainsi nos vœux.

« Dans quel monde nous reverrons-nous pour nous serrer la main?

« Toujours votre ami,

« SIMON BOLIVAR. »

—Je suis illustre, je suis riche! Ce serait affreux d'ironie si ce cher Bolivar n'était réellement convaincu que j'ai acquis richesses et gloire depuis notre séparation. Mais ce qui est plus affreux, c'est de savoir que ma pastorale en *ré* mineur, ce chant de ma jeunesse, ce poème d'amour sur lequel je comptais pour m'immortaliser, cet hymne où j'avais réuni et fondu les plus douces harmonies de la nature, lueurs de l'aurore, pleurs de la rosée, soupirs d'amour sous les saules, est devenue un cri de guerre et de sang en Amérique. Oh! mon Dieu! mon Dieu! Je ne me m'en consolerai jamais, jamais!

Et si vous voyez, ames indifférentes, passer quelque fois le long de nos boulevarts, quand un peu de soleil arrose les dalles, un vieillard caché sous deux épaisses redingotes, traînant ses jambes goutteuses, mais chantonnant encore sous sa perruque, dites : Voilà un homme parfaitement inconnu à Paris, mais célèbre dans toutes les républiques de l'Amérique espagnole, dont il a été le Rouget Delisle et le Körner. Immortel dans le Nouveau-Monde, il est chef d'orchestre dans l'ancien.

Qu'est-ce donc que la gloire? c'est cela.

LÉON GOZLAN.

LE SOUVERAIN

DE KAZAKABA.[1]

V[1].

Thomas Brown se promenait paisiblement le long de la grande baie, quand il vit venir à lui deux hommes qui lui firent signe de le suivre. On le mena dans la case du chef, où beaucoup de personnages étaient réunis. Il chercha Nazarille des yeux, se méfiant de quelque fourberie; mais Nazarille n'avait eu garde de s'y trouver; il en fut un peu rassuré. Le roi lui fit signe d'approcher, d'un air aimable, et lui montra un pot de terre plein d'une certaine liqueur qu'il le pria de boire. L'Anglais, croyant que le roi lui voulait faire une de ces politesses du pays qu'il connaissait bien, souleva résolument le vase, le vida d'un trait, et reprit haleine avec une toux forte et satisfaite, qui se termina par une grimace, car le goût venait de le saisir à la gorge. Il dissimula par bienséance. Le roi cependant le regardait avec une attention stupide. Thomas Brown sentait d'étranges ravages à l'intérieur. Il s'efforçait de faire bonne contenance et de fournir à la conversation; il n'avait jamais paru si galant, mais il passait visiblement du bistre foncé à la pâleur éclatante et soutenait des assauts héroïques contre son estomac révolté; enfin il s'en alla très vite.

(1) Voyez les livraisons des 5 et 12 février.

Le roi commanda qu'on le suivît en secret pour s'assurer s'il allait mourir. Thomas Brown se mit à courir comme un fou cherchant la solitude pour y dérober ses ennuis, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'en quelque lieu désert qu'il se retirât, des naturels passaient la tête parmi les arbres et l'observaient curieusement. Qu'on juge de ses scrupules : il était de l'une des sectes les plus sévères du protestantisme, et n'avait pu, malgré son long séjour parmi les naturels, se relâcher sur bien des points de la discrétion de ses mœurs. Il pensa d'abord que c'était l'effet d'un hasard cruel et se remit à courir dans les terres, mais ses persécuteurs ne le perdirent point de vue et le traquèrent jusqu'à la nuit.

Il retourna le lendemain sur la plage plus défait qu'un moribond, et le roi, ayant su qu'il était encore vivant, l'envoya chercher aussitôt et l'accueillit avec grande joie. L'Anglais se crut au comble de la faveur, pensa que Nazarille était disgracié, et attribua le tout à ses révélations. Il répondit de son mieux aux galanteries royales, mais le roi, tirant tout à coup la marmite empestée, lui fit signe gracieusement d'en avaler le contenu; l'Anglais recula d'un pas et dit d'un ton farouche que cela ne se pouvait plus. Nazarille parut alors qui lui dit d'un ton moelleux qu'il n'y avait nul péril, que le roi seulement craignait qu'on ne l'empoisonnât et qu'il voulait éprouver sa potion, mais que cette crainte était ridicule et que ces tisanes n'étaient composées que des simples les plus salutaires; qu'il pouvait donc boire hardiment, et que s'il avait au contraire quelque dérèglement intérieur, il en serait à l'instant soulagé. L'Anglais vit d'un coup-d'œil la profondeur du piége où il s'était jeté lui-même; il n'en fut que plus ferme dans ses refus.

— Prenez garde, dit Nazarille, le roi est bien résolu à recouvrer la santé. Vous savez comme il est difficile de lui faire entendre raison; il a déjà parlé de vous écorcher vif pour s'appliquer votre peau sur l'estomac. Je lui ai fait sentir le ridicule de ce caprice et l'en ai à peu près détourné; mais pourquoi diable ne pas goûter à cette préparation, qui n'a rien que d'innocent?

L'Anglais ne répondit point.

— Allons, reprit Nazarille, faites quelque chose pour un si bon roi; nous sommes ici, vous et moi, les seules personnes raisonnables, et ces gens-là ne sont que des enfans, soyez plus sage qu'eux.

L'Anglais jeta un regard foudroyant à Nazarille, porta le vase à ses lèvres, en avala quelques gorgées et sortit comme un furieux.

Le roi rendit son amitié à Nazarille, mais il ne voulut pas se dé-

partir de ses précautions, et chaque fois qu'il prenait médecine, on arrêtait l'Anglais quelque part qu'il pût être. La santé de Thomas Brown se dérangea visiblement, et sa rancune croissait à un point insupportable; il imagina mille tentatives de vengeance, mais Nazarille ne marchait que bien accompagné, et quand l'Anglais se risquait à l'attendre pour le menacer, Nazarille n'avait qu'à dire d'un ton de maître :

— Mon ami, prenez garde à ce que vous dites, ou je me verrai forcé de purger sa majesté demain.

La colère de Brown fut régulièrement traitée par formules et ordonnances comme une fièvre cérébrale. Sa situation n'était plus tenable; il passa deux mois sans nul répit, suffisant à peine aux résultats de son traitement, ne mangeant point, courant toujours, la raison un peu altérée, et ruminant des plans de vengeance qui l'allaient enfin pousser au désespoir, quand un beau matin on entendit de grandes lamentations sur le rivage. On avait trouvé le roi Makakia mort sur sa natte comme un vieil épagneul. Nazarille n'a jamais pu disconvenir que ses drogues n'y aient eu quelque part, mais il faut dire aussi que le grand Makakia, à en juger par sa maigreur, ses crins blanchâtres et sa peau ridée comme une botte russe, était parvenu à un âge fort avancé.

Les funérailles commencèrent avec les lamentations d'usage, qui sont la chose la plus cruelle dans ce pays-là et la plus solennelle. Les naturels se réunirent en troupeau devant la case et se meurtrirent sans rime ni raison les uns les autres, en hurlant comme des chiens perdus. Ils se tenaient à genoux en levant les bras au ciel, et l'on commença de se découper les parties du corps les plus spécialement vouées à l'affliction. Rien n'était plus extraordinaire pour des Européens que de voir mener si grand train pour des chagrins si peu véritables, et ces honnêtes sujets se mutiler du plus grand sang-froid du monde.

Cet événement arriva fort à propos pour Thomas Brown, qui était sur le point de demander au roi qu'on le renvoyât à tout prix d'un pays où la vie ne lui était plus supportable. Le roi étant mort sans enfans, il jugea qu'il allait survenir de grands évènemens et qu'il devait user de son influence pour conquérir quelque pouvoir et l'emporter sur Nazarille. Celui-ci, de son côté, ne s'endormait point; il encourageait çà et là ses créatures et entremêlait savamment ses doléances d'insinuations politiques sur sa prochaine élévation au

trône comme l'homme le plus capable du pays, que la confiance du roi et d'importans services rendus en avaient le plus rapproché.

Les deux adversaires se trouvèrent en présence devant le peuple, et, après avoir convenu entre eux d'en finir à l'amiable et de ne plus rien tenter après cette épreuve, ils décidèrent qu'ils parleraient chacun à leur tour, et que celui qui s'attirerait le moins de suffrages céderait sa place à l'autre et quitterait à jamais le pays. Cependant ils s'échauffèrent à disputer; l'Anglais, pour abréger, se tourna vers les naturels, qui les regardaient se débattre, et commença son discours avec l'emportement inspiré d'un quaker. Nazarille écoutait d'un air bénin, son *palowa* dans la main, prêt à saisir les argumens au passage pour les rétorquer.

— Mes frères, dit l'Anglais en écorchant tant soit peu l'idiome, le jour de la délivrance est venu pour vous! vous avez jusqu'à présent croupi dans une ignorance honteuse : tous les hommes sont égaux; pourquoi l'un commanderait-il à l'autre? qu'avez-vous besoin d'un roi? Il n'y a pas de différence entre les enfans de Dieu, sinon que les uns sont faibles et les autres forts, les uns mal bâtis, les autres beaux, les uns petits, les autres grands, les uns sages, les autres fous, les uns ignorans, les autres instruits, les uns riches, les autres pauvres, les uns paresseux, les autres patiens. Quelle différence y a-t-il entre le chef qui médite et le sujet qui ronfle, sinon que l'esprit de l'un supplée à la sottise de l'autre? Mais de quel droit le fort voudrait-il protéger le faible, et le sage diriger le fou?

Nazarille, grattant son palowa en manière de guimbarde, accompagna la fin de la période en faisant de la bouche et des doigts :

— From, from, from!

Les sauvages se tournèrent vers lui et goûtèrent fort cette ritournelle.

— Qui est-ce qui fait les lois, d'habitude? poursuivit l'Anglais un peu dérangé; un petit nombre d'intéressés, sous prétexte qu'ils ont plus de sens que les autres. Chacun doit faire la loi, et les sots étant en majorité, vous verrez par-là des lois fort bien faites. Tout le monde sera souverain, ou, ce qui revient au même, il n'y aura point de souverain; tout le monde commandera, et par conséquent nul ne sera tenu d'obéir; tout le monde gouvernant, il ne restera plus personne pour être gouverné. Cela établit un touchant accord; tous prétendront à tout, ce qui console fort ceux qui ne parviennent à rien, et vous goûterez le repos d'un pays où tous les goujats veulent être princes.

Nazarille reprit du même air :

— From, from, from, from!

Les sauvages, en le regardant, éclatèrent de rire.

— Quant à la religion, chacun l'entend à sa manière. Vous verrez les jolis cultes qu'inventeront les portefaix; nous n'aurons donc pas, à vrai dire, de religion. Nous remplacerons le bon Dieu par un commissaire de police. Serrez votre argenterie. L'homme étant surtout un esprit, on ne songera qu'à son corps. Cet ordre de choses établi, chacun est libre de l'injurier et de le détruire; les plus chers intérêts de la société seront sans cesse remis en question, et les plus profondes méditations n'étant point de trop sur des sujets si graves, le plus braillard aura raison. Voilà qui fera, je m'en flatte, un petit état bien conditionné; on sera bien un peu agité, un peu déchiré, on se rompra quelques têtes et quelques bras, mais on sera libre, ce qui vaut mieux que de se bien porter et de vaquer paisiblement à ses affaires.

— Et from, from, from, from! fit Nazarille.

— Je vous passe, poursuivit l'Anglais, mille gentillesses qui dérivent de ce système. Si vous étiez plus forts en logique, je vous conseillerais de vous séparer à l'instant et d'aller vivre aux bois comme vos ours et vos kanguroos. Mais c'est se mêler à tort de constituer la société, diriez-vous peut-être, que de commencer par la détruire. Arrêtons-nous donc à un gouvernement médiocre et bien pondéré, où il y aura trois pouvoirs, c'est-à-dire où il n'y aura point de pouvoir, puisque c'est une chose étrange qu'un pouvoir qui ne peut rien.

Nazarille continua par de brillantes variations et termina par une cadence en fausset.

Les sauvages poussèrent des cris d'admiration qui lui promettaient leurs suffrages, puis un naturel demanda à l'Anglais s'il avait fini, et, sur sa réponse affirmative, on fit signe à Nazarille qu'il pouvait parler. Il commença en ces termes :

— Bonnes gens, je ne vous dirai point que l'orateur est un oison, vous le voyez de reste; s'il eût parlé devant des savetiers français, j'étais perdu; heureusement il y a plus de sens, par le temps qui court, sous vos crânes crépus que dans une bonne moitié de l'Europe. Vous avez besoin d'un chef pour vous diriger et vous défendre; je serai ce chef, s'il vous plaît; vous serez libres d'être honnêtes gens, mais le premier qui voudra casser quelques bras, je l'assomme : du reste j'aurai soin qu'on ne manque de rien. Vous mangerez en

paix votre soupe aux ignames, et si l'on vient nous attaquer, nous frapperons dru et menu.

A ces mots, de grands cris retentirent; les naturels se vinrent prosterner à ses pieds, et le pauvre Thômas Brown, furieux, voulut s'en aller, mais Nazarille, le retenant, lui dit généreusement :

— Je vois que vous ne sauriez rester dans ce pays avec agrément, mais je vous ai ménagé une condition supportable.

En effet, il fit préparer deux pirogues et donna l'ordre aux guerriers qui les montaient de se tenir prêts à partir. Thomas Brown était si transporté qu'il consentit à tout sans savoir où l'on devait le conduire, heureux seulement de s'en aller et n'imaginant pas qu'il pût lui arriver pire en aucun lieu du monde que d'être violemment purgé tous les jours en pleine santé.

La première obligation de Nazarille, quand il se vit au pouvoir suprême, fut de se choisir, selon l'usage, une épouse qui partageât son trône et perpétuât autant que possible sa dynastie. Il n'avait garde de manquer à ce cérémonial. L'Anglais, qui murmurait dans son coin, ne se put tenir d'éclater en injures et de lui reprocher qu'il abusait de son pouvoir dans des vues coupables.

— Que voulez-vous? lui dit Nazarille, ce sont les mœurs du pays; il faut hurler avec les loups.

— Oui, oui, reprit l'Anglais amèrement et en français, vous êtes fort satisfait de hurler avec des loups jolis.

En même temps un des anciens du peuple dit à Nazarille qu'il devait choisir plusieurs femmes, et que cela se pratiquait ainsi dans sa haute condition.

— Vous voyez, répliqua Nazarille à l'Anglais, je me verrai forcé de me charger encore de quatre ou cinq de ces jolies filles; il est inutile de choquer leurs coutumes de civilité. Au surplus, je vous envoie à la très gracieuse souveraine de Kazakaba, qui vous livrera certainement sa couronne et son cœur, et avec laquelle vous vivrez dans une béatitude infinie.

Il enjoignit alors aux guerriers d'aller présenter l'Anglais à la puissante Tripatouli, en dédommagement de l'époux qu'elle avait perdu, et de lui bien dire que le chef des Touroulourous lui faisait ce présent, qui était petit à la vérité, mais qui ne laisserait pas d'entretenir la bonne amitié entre les deux peuples. Au même instant, les jeunes filles qu'il avait choisies l'enlevèrent dans leurs bras et lui formèrent le plus doux palanquin qui se pût voir.

— Adieu donc, dit-il encore à Thomas Brown, je vous souhaite

bon voyage, et vous aurais accompagné si je n'étais retenu, comme vous voyez, par les soins de mon gouvernement; mais présentez, je vous prie, mes baise-mains à la toute charmante Tripatouli, et chargez-vous de mes tendresses.

L'Anglais, exaspéré, lui tourna le dos et gagna la pirogue avec les guerriers qui devaient le conduire.

Ils revinrent trois jours après rendre compte de leur mission à Nazarille, qui était fort curieux de savoir ce qui avait dû se passer d'admirable entre un homme comme Thomas Brown et une femme comme Tripatouli. Voici ce que rapportaient les guerriers. Ils avaient à peine touché au pays des Kazakabas que tous les habitans avaient couru vers les pirogues, et leur avaient dit que la reine ne cessait de se désoler du départ de son époux, qu'on n'avait pu en trouver un pareil, mais qu'elle était transportée de voir qu'on le lui ramenait, car elle l'avait reconnu de loin dans la pirogue. En effet, quand on eut débarqué, elle courut à Thomas Brown qu'elle prenait pour son cher Las-Sou-Po-Chou, et l'avait comblé de caresses qui l'avaient mis en fureur, mais bon gré mal gré on l'avait mené dans la hutte royale, où la reine avait annoncé qu'il reprendrait aussitôt possession de son trône et de ses droits. Nazarille, qui devinait par expérience toutes les délicatesses de la situation de Thomas Brown, ne put s'empêcher d'en rire tout seul en se frottant les mains par un tic nerveux qui lui était familier quand il avait quelque sujet de bonne humeur.

VI.

L'un des moindres maux de Nazarille était qu'il n'avait pu, depuis son abandon, compter les jours, en sorte qu'il serait difficile de calculer le temps qu'il passa dans ces fortunes diverses. Du reste, sa vie était fort uniforme comme celle de ses sujets; il mangeait, buvait, dormait et s'ennuyait fort néanmoins, car ni la pompe du trône, ni l'enivrement du pouvoir suprême ne pouvaient dissiper ses chagrins; il sentait des larmes tomber sur ses doigts au souvenir de sa patrie et regrettait jusqu'aux revers qu'il avait essuyés autrefois dans son pays natal. Il eût donné le plus riche joyau de sa couronne, qui était une arête de poisson, pour rencontrer seulement sur ce rivage éternellement muet le portier d'un hôtel qui l'avait roué de coups tout enfant; c'est pourquoi nous passerons vite aux évènemens importans de cette époque malheureuse de sa vie.

Un matin, il était couché devant sa case, entre ses cinq femmes, admirant, faute de mieux, les beautés de ce pays où il se voyait condamné à passer sa vie, mais qui, après tout, en valait bien d'autres. Le soleil avait à peine dépassé les monts, et ses rayons glissaient au loin sur la mer éblouissante qui s'étendait sans bornes devant la baie; le frais des eaux tempérait la chaleur, et la case était ombragée d'un dôme impénétrable de larges feuilles qui retombaient en panaches; l'air était calme, chargé de langueur; et d'énormes fleurs, balancées çà et là sur la cime de leurs tiges, jetaient à l'entour des parfums enivrans.

Nazarille avait découvert une espèce de coquillages fort bons à manger, qui n'étaient point goûtés dans le pays, mais dont il s'était réservé l'usage; il envoyait tous les matins quatre ou cinq de ses noirs à la pêche pour son repas du matin. Ce jour-là un de ces hommes accourut lui dire qu'il y avait un objet en mer qui ne pouvait être qu'une grande pirogue étrangère. Nazarille tressaillit, mais il se remit en songeant que cette île n'était guère visitée des navigateurs que par miracle. Cependant deux hommes revinrent tout émus, lui dépeignant confusément une embarcation comme ils semblaient en retrouver quelqu'une dans leurs souvenirs. Nazarille s'achemina vers le rivage en tâchant d'apaiser le tumulte de ses sensations.

Il avait à peine dépassé le grand morne de la baie qu'il poussa un cri en voyant de ses yeux un navire, un brick d'Europe tranquillement mouillé à trois portées de mousquet de la terre. Les naturels n'y firent pas attention, car ils étaient eux-mêmes très occupés et se montraient le navire l'un à l'autre. Nazarille fut sur le point de se jeter à la nage, tout éperdu qu'il était; mais la réflexion lui vint, il reprit du calme et pourvut à toutes les précautions que lui commandait la prudence. Il ne savait pas seulement de quelle nation était le bâtiment; il vit bien d'ailleurs qu'on ne manquerait pas d'envoyer à terre. Il se fit violence pour attendre et s'alla remettre devant sa case; mais il n'y pouvait tenir, et revenait à chaque instant observer derrière les rochers.

Il reconnut enfin qu'on mettait une embarcation à la mer; il comprit alors clairement, à la contenance des naturels, que des navires avaient autrefois visité la côte : non-seulement ils ne se sauvaient pas, mais ils appelaient à grands cris les gens de l'embarcation et leur tendaient les bras. Tout était pour le mieux. Nazarille se tint caché à son poste, prêt à paraître quand il faudrait. Il connaissait de longue main les écumeurs de ces mers, et comme matelot anglais il n'avait

pas la conscience très nette; il n'était point sûr non plus d'intéresser en sa qualité de chef sauvage, ni qu'on ne le mît point à fond de cale, les fers aux pieds, pour cette raison ou pour d'autres. Il résolut donc de se tenir coi en attendant l'évènement.

La chaloupe débarqua au milieu de démonstrations pacifiques; elle contenait douze hommes parmi lesquels il distingua aisément trois officiers. Il craignait d'abord que ses sujets ne le trahissent par quelque aperçu des rapports qu'il avait avec ces hommes nouveaux, mais il vit qu'ils étaient tout entiers à l'évènement, et ne songeaient plus à lui, tant les esprits sont mobiles et les impressions faibles chez ces peuples dégénérés; il était d'ailleurs complètement défiguré et chamarré de ses oripeaux les plus étranges.

Les Européens se présentèrent la baïonnette au bout du fusil, mais, gagnés par l'air amical des indigènes qui leur tendaient des branches d'arbres, l'harmonie s'établit, et les échanges commencèrent; les matelots firent briller des miroirs, des couteaux, des pièces d'étoffe et firent signe qu'ils voulaient des vivres. Les uns caressaient le menton des vieilles femmes qui étaient là, car les jeunes s'étaient retirées; les autres échangeaient des verroteries contre des armes et des vêtemens du pays. Les officiers herborisaient, d'autres individus ramassaient des cailloux et des coquillages, quelques-uns déposaient des instrumens sur la plage, et Nazarille vit à leurs façons qu'il avait affaire à une expédition scientifique, ce qui le rassura sur le succès de ses bourdes; mais il reconnut aussi que l'équipage était anglais et ne se relâcha point de sa prudence.

Comme on ne se pressait pas de livrer des vivres, les marins insistèrent. Nazarille vit qu'on venait le consulter; il sortit alors de sa cachette, composa son maintien, s'affubla de quelques nattes, se hérissa la tête de plumes, se repassa deux couches de blanc sur le visage et suivit gravement ses gens à l'entrevue diplomatique; il attira naturellement les yeux des Européens tant par le respect que lui témoignaient ses sujets que par l'éclat de son costume. Un homme du bord, qui entendait les langages de cet archipel...

Il faut dire, pour être tout-à-fait véridique, qu'en cet endroit de ces mémoires, le scribe, à qui Nazarille les dictait et qui était un garçon doux et timoré, s'arrêta et se gratta l'oreille avec sa plume, ce qui signifiait que la langue lui démangeait et non pas l'oreille.

... Un homme du bord servit d'interprète, dit Nazarille en ache-

vant la phrase; mais voyant que le copiste n'en finissait pas avec son oreille :

— Eh bien ! qu'est-ce ? lui dit-il.

— Si nous passions, balbutia le jeune homme, à quelques autres de vos aventures qui sont si variées et si divertissantes!

— Pourquoi ? dit Nazarille.

— C'est que j'ai peur qu'on ne trouve point ces chapitres assez intéressans.

— Que voulez-vous? dit Nazarille, on a des hauts et des bas dans la vie. Comment exiger que les travaux d'Ulysse sur mer soient du même intérêt que son retour chez sa femme? Je ne me suis pas toujours fort diverti moi-même, et tout ceci, je vous jure, était plus ennuyeux dans la réalité que dans un livre.

— C'est que le lecteur ne voudra point entrer là-dedans et qu'on jugera votre histoire comme une fable.

— On n'en sera que plus indulgent.

— On n'en sera que plus sévère; et l'on a déjà dit que vous aviez eu grand tort de ne pas supprimer les dernières anecdotes que vous avez livrées au public.

— Oui-dà ! dit Nazarille; je vous vois venir, mon petit ami. Vous frayez avec les bêtes à plumes, vous écoutez glousser les coqs-d'inde, vous prenez bec dans les basse-cours littéraires. Mais qu'a-t-on dit, s'il vous plaît, de mes voyages? Que je pillais sans pudeur Pizarre et les Argonautes; de mes couplets, qu'ils étaient trop enjoués; de mes discours, qu'ils étaient trop graves; de mes traités, qu'ils se traînent à la queue de Sénèque; de mes pièces de comédie, que j'y copiais sans pitié Thespis, les mages et l'Ezour Péidam. Or, que diriez-vous d'un portrait qui ressemble à tant de personnes? Qu'il pourrait fort bien ne ressembler qu'à soi-même. Bien heureux Croquoison ! fortuné Trissotin ! ce n'est pas vous qui jamais ressemblerez à quelque chose de bon. Mais cependant, merci de vos avis charitables; vous voulez bien m'assassiner pour l'amour de moi; je vous estime, je vous approuve, je vous entends, baudets soucieux. — Quoi ! c'est lui qui écrit cela ! peccairé ! Il a tant d'esprit d'ordinaire. Combien c'est regrettable, j'en suis tout contristé; hi han ! hi han ! — Encore un coup, merci ! Mais quoi, mes frères, quand des milliers de faquins qui ne savent pas le juste emploi de la parenthèse inondent la France de leurs inepties; quand les cochers ivres ne daignent plus charbonner les murs, puisqu'ils ont sous la main le papier des gazettes; quand nous voyons en plein soleil les trésors de

génie, d'esprit et d'invention, que l'affreux despotisme tenait jadis sous clé; quand la sottise humaine a rompu ses écluses et déborde majestueusement sur le monde, je ne pourrai point, moi chétif, vider en un coin mon petit pot au noir! Votre égout, dites-moi, en sentira-t-il plus mauvais, et n'est-il pas permis de glisser dans le nombre un innocent écrit qui n'offense autant que possible ni Dieu, ni le roi, ni le sens commun? Vous arrogez-vous le privilége exclusif de lasser le public?... Ne peut-on plus, enfin, dire un conte comme on en faisait autrefois, et comme on les lit, pour passer le temps; avec cette bonhomie, de cet air sincère et résolu dont tu démêles, ô Saavedra, les aventures non moins embrouillées qu'impossibles de la belle esclave? Il est vrai, nos vieux maîtres, que vous y faisiez moins de façons, et que vous ne fondiez pas une gloire sans seconde sur ces jeux d'esprit destinés à dissiper l'ennui d'un moment. Vous n'étiez pas tenus, comme nous, de piquer à plaisir votre style de toutes les fleurs artificielles de la rhétorique moderne, et vous pouviez en paix conter *ma Mère l'Oie* sans y mêler la destinée des empires et l'apologie du divorce. O bon peuple de France! si follement sensé jadis, aujourd'hui si gravement fou, comme il se laisse ennuyer solennellement! A combien de bourdes il butte depuis qu'il est éclairé, ou proprement depuis qu'il a pris vessies pour lanternes!.... A la bonne heure, messieurs, je changerai de ton pour vous plaire, et j'ai là tout prêt un traité sur les mines de houille, ouvrage sérieux s'il en fut, tout gâté de grand style et qui ne peut manquer de me rehausser fort dans l'estime de ceux qui ne le liront pas. Quant à cette histoire, nous la ferons voir à ma portière, qui sait son catéchisme, et si la digne femme en daigne rire sans scrupule, je m'en tiens satisfait. Que si j'ai tort, après tout, de la publier, consolez-vous, bonnes ames, il n'y paraîtra guère, j'estime, dans cent soixante-dix-sept ans accomplis. D'ailleurs, vous le savez, mon ami, le libraire attend ces feuillets, et j'attends l'argent du libraire.

L'écrivain, rassuré, reprit son écriture, et l'on peut mettre ici comme au bas des journaux : *La suite au numéro prochain.*

Un homme du bord, qui entendait à peu près les idiomes de l'archipel, servit d'interprète. Nazarille se montra digne et hospitalier, sans oublier aucune des cérémonies de son rôle de roi sauvage. Il donna des ordres à ses gens, qui grimpèrent comme des écureuils sur les cocotiers, et rapportèrent en un clin d'œil un monceau de

fruits. L'officier-commandant, enchanté de cet accueil, lui fit offrir par l'interprète deux pièces de calicot rouge, une dent de cachalot, un vieux sabre sans fil ni pointe, et une poignée de clous. Nazarille, s'assurant qu'il avait affaire à des savans, comprit qu'il avait beau jeu, et se promit de les mener loin. Il se mira d'abord dans le miroir avec des postures qui firent éclater de rire les marins. Il s'ajusta une des pièces d'étoffe en guise de manteau, puis déchira l'autre en petits morceaux, et les distribua à ses guerriers, qui se les attachèrent fièrement sur l'oreille. Il prit enfin les clous et acheva de répandre la joie à belles poignées parmi son peuple. Mais voyant un matelot mordre dans une miche de pain frais, il fut saisi d'une vraie démangeaison de femme grosse, n'ayant point mangé de pain depuis un si long temps, qu'il ne l'avait pas compté. Il s'approcha du matelot, rompit un morceau de son pain; et, feignant de l'imiter, il le mit dans sa bouche; mais, sous les grimaces qu'il fit pour l'avaler, mille délices toutes célestes descendaient dans son estomac avec cette croûte dorée.

Un de ces messieurs, trouvant cela plaisant, prit un panier où l'on avait apporté le déjeuner des officiers, et lui jeta de petits morceaux; Nazarille les saisit à la volée, comme les singes des ménageries, avec des mines toutes drôles; puis, sous ombre de facéties, il s'approcha gentiment et souleva le naperon qui recouvrait les vivres. O vision splendide! Il y vit une pièce de porc frais, deux volailles au riz et quelques boîtes de conserves.

— Voyons, dirent les naturalistes les plus studieux, s'il mangerait bien d'autre cuisine que la sienne.

On lui coupa une tranche de poutargue : Nazarille la vit trancher l'œil humide, le cœur palpitant, et l'avala avec tant de grace, qu'il fallut lui en donner encore.

Les savans étaient de plus en plus émerveillés et l'observaient avec grand intérêt; l'un d'entre eux lui demanda si sa peuplade était anthropophage; et l'interprète développant la question, Nazarille répondit gravement et par gestes que, pour lui, l'homme était bien au-dessous du porc, et qu'il aimait fort ses semblables, mais pas assez pour les manger. A la faveur de cette répartie qui fit rire, il prit encore de la viande, et ramassant dans le creux de sa main les grains de poivre qu'il trouvait dans le hâchis, il fit signe de les mettre en terre, comme des graines qui devaient porter de pareils fruits, ce qui divertit extrêmement la compagnie. Il demandait encore du pain; mais le chirurgien ne fit que s'apercevoir alors que le déjeuner

des officiers était en fort mauvais état; cependant on voulut bien lui livrer une bouteille de vin, parce qu'il faisait signe qu'il avait soif, et quand il l'eut vidée, il se mit à gambader en chantant : ses sujets en firent autant avec moins de raison.

— Je n'en ai jamais vu de pareil, dit un officier.

— Heureusement, dit le gros chirurgien en considérant piteusement les ravages du panier.

Cependant Nazarille ramassa les vieux clous, les verroteries et le vieux sabre, qu'il avait bien voulu prendre pour argent comptant, et demanda d'une grande naïveté aux marins si ces objets étaient très précieux dans leur pays. On lui répondit qu'ils étaient d'une valeur incomparable, et qu'on les donnait aux personnages dont on faisait le plus d'estime.

— En ce cas, dit Nazarille en montrant un officier qui tirait de sa poche une riche trousse de voyage, je les offre à monsieur en échange de ceci.

Il saisit la trousse, et chacun de rire; et comme les marins riaient, Nazarille prit à l'un d'eux un paquet de tabac dont il se mourait d'envie; les rires redoublèrent.

L'un des officiers, qui s'occupait d'ethnographie, lui fit demander quelles étaient les occupations des naturels, leurs habitudes, leurs lois, leurs mœurs, leur police, leur histoire, leur religion, leur morale, et comment ils passaient leur temps.

Nazarille se fit répéter lentement ces questions, et se recueillit profondément; puis il se leva au milieu de l'attention générale, réunit en bouquet tous les doigts de sa main droite, et la poussa à plusieurs reprises vers sa bouche qu'il ouvrait d'un demi-pied, tandis qu'il se frottait l'estomac de la main gauche étendue; ensuite, fermant quatre doigts de la main droite, et laissant le pouce ouvert, il le posa sur sa bouche par un geste arrondi en levant la tête et haussant le coude, et demeura longuement dans cette attitude, changeant le mouvement vertical de la main gauche en mouvement circulaire; après, il ferma les yeux d'un air de béatitude, étendit les bras et pencha la tête sur son épaule, puis enfin il termina par quelques autres petits signes qui réjouirent beaucoup ces messieurs.

Les savans surtout ne tarissaient pas; outre qu'ils avaient observé que l'angle facial du monarque mélanésien était fort remarquable et fort différent de ceux du reste du peuple, ils ne pouvaient se dissimuler que, bien qu'on vît des Peaux-Rouges dans la peuplade,

celui-ci, en certaines parties du corps, que ses barbouillages laissaient apercevoir, était d'un brun fort clair; mais chaque fois qu'ils s'approchaient pour l'examiner, Nazarille, par un retour bien légitime, les tâtonnait si curieusement qu'il leur faisait lâcher prise.

Enfin, mettant à profit leurs bonnes dispositions dans la poursuite de ses desseins, il les fit inviter à venir dans sa case, et l'on se mit en marche incontinent. Les officiers admirèrent l'ordonnance de la hutte royale auprès de laquelle était un *moraï*, c'est-à-dire un lieu sacré, un hangar entouré de pieux surmontés des plus hideuses figures que le cauchemar puisse enfanter; c'étaient de grosses pièces de bois mal équarries où l'on distinguait le rire grimaçant et l'ébauche informe d'une face humaine; des têtes démesurées plantées sur un bâton comme des têtes à perruque; des ventres énormes d'où sortaient des jambes fluettes, enfin une légion de mannequins effroyables qui étaient les dieux du pays.

— Les missionnaires n'ont pas grand tort, dit le chirurgien, quand ils assurent que c'est le démon qui a tous les bénéfices de l'idolâtrie; pour moi, je conçois qu'on cherche à se mettre bien avec des gens si laids.

Nazarille ne manqua point de se prosterner devant les magots augustes, et les officiers en firent de même par bienséance. Il commanda ensuite un ragoût du pays, et les officiers s'assirent sans façon sur les talons, déployant des cahiers, des cartes, des papiers à dessin, des crayons et toutes sortes d'instrumens, prêts à recueillir les observations de tout genre qu'ils n'allaient pas manquer de faire.

Cet état-major était composé en grande partie de médecins, de naturalistes, d'hydrographes, de dessinateurs, et tous les officiers, pour ainsi dire, poursuivaient ces études diverses. Nazarille s'empressa de mettre à leur disposition tous les rafraîchissemens et vivres frais qu'il put leur procurer; en effet, on leur amena sur-le-champ deux cochons et une certaine quantité d'ignames et de cocos, sans préjudice de ce qu'on leur livrerait dans la suite. Tandis que les crayons et les plumes trottaient sous cape, et qu'on prenait certainement un croquis de Nazarille (ce dont il s'aperçut bien, et dont il tâcha de s'amuser en faisant à chaque instant quantité de grimaces qui déconcertaient fort les dessinateurs), les ethnographes, pressés de disserter, mirent la conversation sur les usages du pays. Nous conserverons autant que possible cet entretien dans son intégrité, et tel qu'il fut transmis de part et d'autre par les truchemens. Ce n'était pas sans

dessein que Nazarille avait fait venir les officiers dans sa case, car il y était seul avec eux, sauf quatre ou cinq hommes qu'il tenait occupés à remplir et vider des jarres.

— Vous ne vous rappelez rien de votre histoire? dit enfin le lieutenant. Quels sont les plus anciens souvenirs du pays? Qui régnait autrefois?

— Il y eut, fit répondre Nazarille, il y eut, dans le temps passé, un vieux roi d'une vieille race qui gouvernait de son mieux; mais huit à dix guerriers lui cherchèrent querelle, et, un beau jour, l'assassinèrent, sous prétexte qu'ils rendraient le peuple plus heureux, et que cet assassinat était le prélude de l'âge d'or. A peine l'eurent-ils remplacé, qu'on envoya saisir les principaux de la tribu, on les attacha dans le moraï, et les nouveaux monarques en déjeunaient tous les jours, aujourd'hui l'un, demain l'autre. Cette heureuse réforme menaçait de durer, si ces libérateurs du peuple, par jalousie de métier, ne s'étaient mangés entre eux. Depuis, on a vu quantité de dérangemens pires les uns que les autres, parce que la machine de l'état était fondamentalement détraquée; et le plus triste de l'aventure, c'est qu'il n'arrive pas un de ces reviremens, qu'on ne casse la tête à bien des gens.

— Quelles atrocités! soupira le lieutenant, et voyez ce que c'est que des peuples non civilisés.

— Ne m'en parlez pas, dit Nazarille. Hommes d'Europe, votre bonheur me fait envie. Pour le moment, nous serions assez tranquilles, si ce n'est qu'il y a une portion de mes gens qui regrettent le temps de ces libérateurs qui mangeaient tant de monde.

— Est-il possible? dit le lieutenant, et comment cela se peut-il?

— C'est qu'ils pensent qu'ils mangeraient, et non qu'ils pourraient être mangés.

— Ce qui est clair par l'histoire, ajouta le lieutenant.

— Oui, mais ils ne connaissent pas l'histoire, et ils disent pour s'excuser qu'à la vérité ces hommes ont bu bien du sang, mais qu'ils ne manquaient pas d'esprit; cela serait fort raisonnable, et j'accorde volontiers qu'il est permis d'égorger son prochain pour peu qu'on soit bon politique; c'est peut-être un moyen fort spirituel de gouverner un peuple que de lui couper la tête en détail, et cela ne serait rien, vous dis-je, mais il est avéré que ces mêmes hommes étaient extrêmement médiocres, et pour un qui n'était qu'un sot, tous les autres étaient des voleurs.

— Eh bien, on n'a pas cru leurs apologistes.

— Faites excuse, on les a crus; il y a beaucoup de bonnes gens qui sont tellement transportés des excès inouis de ces hommes, que, ne sachant plus qu'en dire, ils sont convenus qu'en effet ils devaient avoir terriblement d'esprit.

— Mais pourquoi n'a-t-on point défendu de publier cette plate infamie?

— Ah! mon frère, je vois qu'il faut que je vous explique nos lois. Il y a donc une loi qui permet de proclamer devant le peuple tout ce qui peut venir à la cervelle des plus sots et des plus méchans du pays; les méchans et les sots en profitent, ce qui fait qu'on n'est guère d'accord; ainsi, par exemple, un homme dit que cet arbre est blanc, un autre soutient que le même arbre est noir. Vous concevez que l'un des deux ment à faire reculer le soleil; chacun a ses partisans. Un troisième peut-être insinuera que l'arbre tire sur le vert; mais, d'habitude, les méchans l'emportent, et les sots les suivent. Il n'est point de jour qu'on ne m'accuse d'avoir le nez camus, tandis qu'il est manifestement pointu, comme vous pouvez voir.

— Pauvre diable de roi! dit le lieutenant, il m'attendrit. Mais n'y a-t-il aucun moyen de punir...?

— Les punir. Ah! cher fils, quand un pauvre diable qui meurt de faim attend un autre pauvre diable au coin d'un bois, et l'assomme pour lui prendre sa part de poisson, le grand prêtre lui casse la tête de son palowa; c'est fort juste; mais si trente à quarante coquins, conjurés dans l'ombre, tombent sur nous à l'improviste, égorgent les gens, brûlent les cases, et entament des guerres civiles qui peuvent mettre pour long-temps le pays en feu, on les justifie en faveur de l'intention, et l'on trouverait fort mauvais qu'il tombât un cheveu de leur tête. Pareillement, quand un garçon vole une natte à des femmes, on le fustige cruellement; mais si quelque vieux fripon s'enrichit en empoisonnant ses denrées, et en les vendant à faux poids, on le recherche, on le considère, il vieillit au milieu des honneurs, et l'on finit par me l'accoler pour ministre.

— Quelle singularité! dit le lieutenant. O ma belle France, ô ma noble Angleterre! où êtes-vous? On n'apprécie son pays qu'en voyant les autres.

— Mais, reprit Nazarille, on ne punit guère personne à présent, et la plus grande sécurité que les lois puissent inspirer, c'est de porter avec soi un bon casse-tête du bois le plus dur. On dit à cela que nos mœurs s'adoucissent; en effet, la peine de mort n'existe plus que pour les braves gens qu'on assassine; quant aux assassins, ils n'ont

rien à craindre. Vous concevez combien cela est encourageant pour les uns et les autres. Dernièrement une femme qui volait depuis l'enfance a été jugée coupable d'avoir empoisonné son mari après quelques mois de mariage, avec une décoction de racines. Eh bien! cher fils, il y a des gens qui se sont ruinés pour avoir des reliques de cet intéressant petit monstre. On a dit que cet homme ne chantait pas bien. Je conviens que cela est désagréable, et qu'on ne doit épouser que des gens à gorge mélodieuse, mais où voit-on à votre avis qu'il fallait la lui couper? J'oubliais, vous savez ce que c'est que les femmes? un sexe aimable, révérence parler, gracieux et tendre, mais un peu faible du cerveau, si je l'ose dire, malicieux, sauf votre respect, et peu versé dans les grands travaux de la guerre et du conseil. Douces, faibles, condamnées par la nature à produire des enfans et par conséquent à les élever, assujetties à tous les soins, à toutes les infirmités qui en sont la suite, elles restaient paisiblement à la case dans le repos et les plaisirs, tandis que l'homme veillait à la sûreté et aux subsistances. Elles n'étaient peut-être pas les plus mal partagées. On leur a mis en tête d'aller combatire à la place de leurs époux. A la première guerre un peu sérieuse, elles nous sont revenues toutes grosses, et nons ont rapporté une foule de petits ennemis qu'elles réchauffaient dans leur sein.

— Ah ça, dit le lieutenant en se retournant, ce ne sont plus seulement des sauvages, c'est un hôpital de fous. On ne fera que rire de nos relations.

En ce moment Nazarille ouvrit sa boîte à bétel, en prit une poignée et se la fourra dans la bouche.

— A quoi bon cette saleté que vous mangez là? lui dit le lieutenant en crachant de dégoût un flot de salive avec sa chique.

— Oh! dit Nazarille avec un geste d'effroi, et qu'est-ce donc que cette ordure que vous aviez dans la bouche? pouah!... Et qu'est-ce que celui-ci jette dans son nez? reprit-il en montrant le chirurgien, qui prenait une prise de tabac.... Oh! s'écria encore Nazarille, et qu'est-ce que ce petit fourneau que cet autre entretient sur ses lèvres! Oh! oh! oh!

Il fit de grands gestes de dégoût et d'étonnement; le lieutenant, à qui l'on expliquait tout, se mit à rire et dit: — Il a ma foi raison.

Mais, s'approchant ensuite, et montrant la chevelure de Nazarille horrifiquement dressée et teinte d'un rouge sanguinolent à force de drogues, il demanda à quoi servait de se charger la tête de ces substances extraordinaires. Nazarille parut surpris et regardait alterna-

tivement sa boîte et ses mains qu'il passait sur sa tête; puis jetant les yeux sur les cheveux et sur le collet d'habit du chirurgien, encore blanchis de poudre :

— Mais comment, s'écria-t-il, un homme raisonnable peut-il se souiller la tête de cette poussière blanchâtre?

Le chirurgien fut fort étonné, car il n'avait jamais songé de sa vie à considérer la poudre sous cet aspect nouveau. Le lieutenant, que cela amusait, montra du doigt les anneaux de coquillages et d'os usés par le frottement, que Nazarille portait au col et aux bras en guise d'ornemens.

— Enfin, dit-il, nous direz-vous à quoi vous peut servir ceci?

Mais Nazarille, lui saisissant la main même qu'il étendait, lui montra deux bagues qui brillaient à l'un de ses doigts et lui répliqua :

— Eh! que vois-je! voici bien autre chose; que faites-vous de ces cercles brillans, qui ne peuvent servir à rien, et qui doivent plutôt vous gêner.

— C'est vrai, dit le lieutenant aux officiers. Mais du moins, répliqua-t-il à Nazarille, cela ne nous blesse point, cela n'est point contre nature et ne dégrade pas notre corps comme ces bâtons que vous vous plantez dans le nez!

— Oh! s'écria Nazarille en lui prenant l'oreille où pendait un anneau d'or, voilà qui est douloureux, voilà qui est d'un goût extraordinaire, et je ne me laisserais jamais trouer ce petit morceau de chair dans l'idée d'en être plus beau.

— Messieurs, reprit le lieutenant, je vous l'avoue, je ne me croyais pas aussi sauvage que cela.

Mais l'attention du chef mélanésien semblait absorbée en ce moment par un petit tube de bois qui sortait de la poche d'un des marins qui étaient là. Le lieutenant s'informant de ce qu'il regardait, le matelot tira de sa poche l'instrument qui était son fifre; Nazarille fit de grands signes d'admiration, et le lieutenant, pour la mettre au comble, ordonna au matelot de jouer un air, ce qui fut fait aussitôt. Nazarille parut plongé dans l'ivresse, et se mit à se trémousser en cadence; quand l'instrument cessa, il se prosterna devant le matelot en baragouinant et demanda si cet homme était le roi du pays des blancs; on lui dit que non; il en parut fort surpris.

— Chez nous, dit-il, ceux qui soufflent dans la conque et ceux qui savent chanter, danser, lancer des boules et divertir les gens en quoi que ce soit, sont les plus honorés et les plus considérés du pays; on les élève aux plus grands honneurs, et ce sont de nobles hommes

qu'on récompense plus magnifiquement que de grands guerriers et qu'on entoure d'un culte presque divin.

— Voilà bien les marques de la barbarie, dit le lieutenant aux officiers; dans nos pays policés, les histrions, les baladins, les gens inutiles aux travaux du corps et de la pensée et qui ne servent, hommes ou femmes, qu'aux plaisirs du public, sont justement décriés et repoussés de la société des honnêtes gens. Il est vrai seulement que nos chanteurs ont six fois le traitement d'un général d'armée, que tout Paris s'émeut d'un joueur de trompette, qu'on voit des saltimbanques décorés des premiers ordres de l'état, que de grandes familles s'allient à des baladines, et que la mort d'un chanteur excite plus de rumeurs que la perte de trois provinces. Mais, vous m'y faites songer, vous avez donc une noblesse et des hommes qui sont de père en fils les principaux de l'état?

— Mon frère, il y en avait autrefois, et puis on est convenu de les supprimer. Mais, monsieur, jamais on n'empêchera que le fils d'un homme qui a sauvé nos cases par son courage ne soit plus considéré que le fils d'un traître qui les a livrées, ou d'un lâche qui a pris la fuite; et maintenant comme autrefois, le plus enragé mécontent qui n'a pas de quoi dîner baise l'orteil d'un bon pêcheur pour quelques poignées de ses restes. A ce sujet, il y eut un fou parmi nous qui prétendait nous rendre tous riches et tous bons, c'est-à-dire empêcher qu'il n'y eût, parmi les hommes, ni paresseux, ni jaloux, ni traîtres, ni bossus, ni borgnes, ni débauchés, ni avares, ni amoureux.

— Eh bien! l'a-t-on attaché?

— Oh! monsieur, tant s'en faut; il s'est trouvé des gens plus fous que lui, qui l'admiraient très fort.

— Cela ne se passerait pas ainsi en France.

— Bien mieux encore, il y a récemment une secte qui s'est levée et qui prétend qu'il ne faut plus de famille, que les enfans ne seront plus fils de leur père, que les propriétés n'appartiendront point à leurs propriétaires, que les biens et les femmes seront communs.

— Mon ami, cela n'est pas neuf, et nous avons deux sortes de personnes en Europe, qui pratiquent dès long-temps ce genre de philosophie; cela s'appelle des voleurs et des prostituées; mais continuez, les a-t-on mis dans quelque cul de basse-fosse quand ils suivaient leurs dogmes d'un trop grand zèle?

— Ah! cher frère, que dites-vous là? Au lieu de laisser noyer dans le vin ce rêve de quelques filous en goguettes, des gens d'un certain âge s'en entretiennent gravement.

— Pour le coup, je voudrais que ces misérables s'avisassent de prêcher devant la police d'une ville comme Paris ou Londres.

—Mais quels sont vos divertissemens? demanda un jeune aspirant.

— Je vais, si vous le désirez, reprit le monarque, en donner une représentation en votre honneur.

Il sortit et cria quelques mots devant le peuple, après quoi il invita les officiers à s'asseoir en dehors de la case. Le peuple fit un grand cercle au milieu duquel s'avancèrent quatre femmes, dont l'une commença un long récitatif en hochant la tête, puis elles entrèrent en danse au son d'un horrible instrument de bambou, qui ressemblait au roulement des tambours voilés dans les funérailles militaires. Tout à coup un transport inexprimable saisit ces malheureuses, elles se mirent à se tordre les bras, à se heurter la tête, à marcher sur les mains avec des signes et des postures fort peu équivoques.

— Eh! quoi! dit le lieutenant, quelle étrange danse!

Les hommes alors se mêlèrent de la partie : huit hommes et huit femmes se placèrent en forme de carré, les uns vis à vis des autres, trépignant d'impatience aux premiers sons du bambou comme des coursiers bouillans qui ont hâte d'entrer en lice. Enfin, le signal fut donné, les danseurs s'élancèrent des deux parts, se tenant étroitement embrassés, se croisèrent et revinrent à leur place où, s'étant relâchés, ils se mirent à sautiller sur la pointe et le talon, agitant les bras en divers sens avec des hauts-le-corps, des dandinemens et des mines fort significatives.

— Voilà qui n'est pas douteux! dit le lieutenant.

Tous se rallièrent encore et poussèrent un long hurlement. Les femmes ne paraissaient point du tout alarmées de cette manœuvre donnée en spectacle; mais elles montraient, au contraire, un air satisfait qui voulait qu'on l'admirât. A un second signal, les hommes et les femmes de chaque côté repartirent et se rencontrèrent vers le milieu du carré. La femme faisait de petites révérences, et l'homme, planté devant elle gravement, tantôt feignait de lui saupoudrer le visage de sable, tantôt se confondait en gestes ridicules et obscènes que la femme, toujours frétillante, voyait sans s'inquiéter; et quand enfin elle lui tournait le dos, il faisait mine de la renvoyer d'un grand coup de pied.

— Ah! fi, dit le lieutenant, cela n'est point galant.

— Eh bien, cher enfant, dit Nazarille, nous avons eu la réputation du peuple le plus galant et le plus poli de la terre.

—Mais c'est que vos danseurs que voilà sont sans doute des gens de la lie du peuple.

— Faites excuse, il y en a qui sont de nos premières familles, et qui se mêlent volontiers à la canaille pour ces sortes de cérémonies. Tenez, celui qui fait la cabriole est le fils d'un de nos illustres guerriers, et celui qui rampe à cette heure à plat ventre avec tant d'émulation descend d'une longue suite de magistrats vénérés.

— C'est fort bien, dit le lieutenant; mais quant à votre réputation d'être le peuple le plus galant et le plus poli de la terre, ôtez-vous cela de l'esprit, mon pauvre homme, c'est la France qui la possède justement. Mais j'observe que le caractère le plus frappant de cette danse est un mépris profond et d'odieuses brutalités pour les femmes: comment accordez-vous cela avec la grande liberté et les droits inouis que vous parliez de leur laisser prendre?

— Mon fils, cela va fort bien ensemble, et j'ai même remarqué qu'à l'époque où, livrées à un seul homme, elles tenaient leur véritable place dans la société, jamais on ne vit plus de galanterie, plus de courtoisie et d'égards pour elles; mais depuis qu'on a parlé de leurs droits politiques, les polissons les insultent sans qu'on les défende; elles meurent de faim parce qu'elles sont trop faibles pour travailler; enfin, elles sont obligées de se vendre misérablement à tout le peuple, pour éviter d'être aimées, respectées et protégées par un seul.

Les officiers se mirent à causer entre eux. Ils se communiquaient sans doute leur admiration, en se promettant d'intéresser leur capitaine et de prolonger leurs observations dans ce pays que les navigateurs avaient signalé vaguement, sans parler de ses habitans comme ils le méritaient. Nazarille n'avait pas besoin de les presser; cependant il leur promit pour le lendemain une abondante provision de cochons et de noix de cocos, et passa la nuit dans une plus grande impatience que pas un d'eux.

Vers le point du jour, il ne put maîtriser son inquiétude et s'en alla voir, par excès de crainte, si le navire n'avait point repris le large. Mais il était toujours à sa place, et quelques heures après il vit mettre les embarcations à la mer. Les insulaires, enrichis de cadeaux, étaient dans la joie, en sorte que tout allait le mieux du monde: cette fois, c'était en effet le capitaine qui venait, sur la foi de ses officiers, visiter des insulaires si surprenans. Mais aussi, cette fois, Nazarille l'attendait avec dignité dans sa case, et envoya seulement ses gens le recevoir sur le rivage. Il s'était entouré de toute sa pompe, c'est-à-dire couvert de poudres, barbouillé outre mesure, et drapé dans ses nattes, ce qui ne l'empêcha pas d'apercevoir au dehors que le capi-

taine anglais, qui était homme de précaution, s'était fait accompagner, avec son état-major, de douze hommes bien armés qu'il laissa sur le seuil de la case.

Après les complimens d'usage, qui se passèrent en salamalecs insignifians de part et d'autre, et en offrandes de nouvelles ferrailles, le capitaine prit place par terre, et fit dire au roi qu'ayant entendu parler de sa grande sagesse et de l'éclat de son règne, il était venu lui présenter ses hommages. Nazarille lui répliqua poliment que c'était se moquer, qu'il savait que la puissance des monarques blancs était incomparablement plus grande et plus parfaite en toutes choses, mais que cependant il avait lieu de s'étonner de certaines façons de leurs envoyés.

— Ainsi, leur dit-il, que vient-on de m'apprendre ? vos gens si parfaits, si policés, et dont nous attendons la lumière, sont à peine débarqués sur nos terres, qu'ils séduisent nos jeunes filles à force de bimbeloteries, et qu'ils donnent à boire à nos guerriers des poisons qui les ont hébêtés pour vingt-quatre heures ! J'avais entendu parler d'un autre moyen de civiliser les barbares. Je sais que vos frères ont distribué, dans les contrées qui sont proches, des armes terribles et des boissons enivrantes; je sais qu'ils ont essayé d'y implanter l'usage de certaines mécaniques, mais vous devez savoir comme moi, chef des blancs, qu'il n'est guère possible que la civilisation commence par-là.

Le capitaine reprit qu'en effet la première éducation devait être morale, et qu'il fallait commencer par détruire les superstitions déraisonnables et raboter tant soit peu ces affreux mannequins qu'il venait de voir sur le seuil.

— Sur ma foi, dit Nazarille, nous sommes prêts à mettre nos dieux à la porte, pour peu que vous ayez quelque chose de mieux à nous offrir.

— Notre religion est incontestablement la meilleure, dit le capitaine.

— Soit, dit Nazarille ; est-elle généralement reconnue pour telle parmi les vôtres?

Le capitaine fut obligé de confesser que, dans l'état si florissant de l'Europe, presque personne n'y croyait plus, et qu'à son bord par exemple, quatre ou cinq des plus savans officiers niaient Dieu, quelques autres en doutaient, la plupart n'y songeaient pas, et que les matelots n'en parlaient que pour le maudire.

Nazarille répliqua :

—Mais vos savans savent donc autre chose sur les secrets de l'univers?

— Nos savans savent que deux et deux font quatre, mais ils ne savent pas pourquoi.

Nazarille reprit vivement l'image d'une horrible petite idole qu'il avait jetée devant lui :

— Laissez-moi donc mes dieux qui valent mieux que le vôtre, puisqu'il a si peu de crédit.

Et puis il regarda autour de lui avec un feint effroi, comme s'il n'était plus à l'abri d'aucune trahison; mais sa grimace fit place à une émotion véritable qu'il eut peine à contenir : il venait de reconnaître, parmi les hommes qui se tenaient derrière le capitaine, deux matelots qu'il avait connus à bord du navire où il était avec Pelloquin. Il contint la multitude d'idées confuses que cette vue lui inspirait, et reprit avec facilité :

— Au surplus, quelque respect que je porte à vos savans, on vous a fait bien des contes à notre sujet. J'en sais quelques-uns qui m'ont diverti. Quand on a voulu vous persuader que l'homme naissait bon, on nous a, m'a-t-on dit, cités en témoignage; et les écrits de votre dernier siècle sont pleins de sauvages bien élevés, qui reçoivent sous leur toit un pauvre benet d'Européen, lui donnent galamment à souper, lui font une petite leçon de morale, et le renvoient confus de leur savoir-vivre, avec un petit écu pour continuer sa route. Je veux bien vous dire que l'usage le plus ancien que je connaisse ici est de manger son frère en temps de guerre, et sa femme quand on n'a rien de mieux. Le premier mouvement des guerriers à la vue de l'étranger est de lui casser la tête pour le voler. Telle est la leçon véritable que vos philosophes auraient trouvée s'ils nous étaient venus voir. On a décidé, je crois, à ce propos, que nous étions des peuples primitifs, originaires de nos terres, ou, comme vous dites, *autochtones*. Mais si nous sommes primitifs, comment se fait-il que nous n'ayons, à force de temps, rien inventé, comme d'autres, de vos arts les plus simples? Comment se fait-il que nous ayons inventé le langage, le plus merveilleux, le plus compliqué et le plus long, je suppose, de tous les arts? Combien n'est-il pas plus surprenant que ce langage, dans son mécanisme et ses procédés, ressemble à tous les autres? Il nous a donc été révélé par un Dieu, ce que vous niez. S'il n'a pas été révélé, et que nous n'ayons pu cependant l'inventer, nous le tenons de peuples nécessairement plus avancés; nous avons donc connu un état meilleur dont nous sommes déchus : toutes choses qui déran-

gent également ce qu'on a dit de nous; je ne vous en parle que pour m'instruire, car je suis fort embarrassé. Je remarque en outre de singulières méthodes parmi vos savans. Ils découvrent un nouveau monde et l'on ne sait plus qui a pu le peupler; la vieille science en est ébranlée; on vient à rencontrer nos îles et l'on y trouve de quoi peupler de reste ce monde nouveau. D'autres navigateurs établissent de nouvelles hypothèses, jusqu'à ce que d'autres les ruinent encore. Des savans trouvent, dans nos langues, des vestiges de langues plus parfaites; et les opinions fondamentales de l'Europe changent à chaque coup de vent qui pousse vos vaisseaux dans nos mers. Cela fait, je pense, d'étranges gâchis.

— Il est vrai, dit le capitaine, il y a chez nous des gens qu'on appelle, par exemple, des géologues, qui se laissent éborgner par un grain de sable, et qui ne veulent pas croire en Dieu, parce qu'on trouve des écailles d'huîtres à Montmartre; mais nous avons aussi, en Europe, d'honnêtes gens qui s'en tiennent paisiblement aux livres saints, qui ont la joie de trouver la preuve de quelque vérité de la religion dans chaque découverte de la science, et qui s'embarrassent fort peu du reste.

— Ceux-là font sagement, dit Nazarille, et si j'avais le bonheur d'être né dans une religion appuyée sur des fondemens inébranlables, soutenue par les meilleures autorités, défendue par tous les hommes de génie, je m'inquiéterais fort peu de vos écailles d'huîtres, et ne m'exposerais pas à dire des sottises pour si peu de chose.

Puis, changeant de sujet avec la mobilité d'un sauvage en apparence, mais au fond pour de très bonnes raisons, il demanda au capitaine d'où il venait, s'il avait fait un heureux voyage, et s'il ne lui était rien arrivé. Le capitaine lui répondit qu'il avait seulement rencontré un navire de sa nation, par un gros temps, et qu'il avait pris à bord une moitié de son équipage. Nazarille chercha encore une fois des yeux parmi les marins et tout à coup pria le capitaine de le recevoir à bord de son navire, ce qui lui fut accordé avec empressement.

On se mit aussitôt en marche, les matelots chargés de provisions; mais quand les naturels virent leur roi s'embarquer, ils poussèrent des cris de douleur; il eut toutes les peines du monde à les empêcher de le suivre à la nage, en leur disant qu'il allait seulement visiter la pirogue des blancs.

Dès qu'il fut monté sur le pont, le capitaine le régala de trois coups de canon de cérémonie, et le mena partout dans le bâtiment, lui en expliquant les merveilles.

Nazarille ne négligeait aucun lazzi de son rôle de curieux, mais il furetait et lorgnait de tous côtés, cherchant bien autre chose; tout à coup, la respiration lui manqua, il venait d'apercevoir Pelloquin! Pelloquin en personne, qui s'était caché derrière un amas de colis par suite de son peu d'inclination pour ces sortes de visites. Nazarille, revenu de son saisissement, ne voulut point retarder les préludes de sa vengeance.

Il s'avança tout innocemment de ce côté, et, feignent d'être attiré par l'éclat d'une épingle d'argent que Pelloquin portait à sa chemise, il se planta devant lui et le considéra attentivement, ce qui commença à le gêner fort; puis il fit une gambade et lui pinça l'oreille de toutes ses forces. Pelloquin voulait s'esquiver brusquement, mais le capitaine lui représenta que cela n'était que pour rire, et qu'on ne lui faisait là que de petites amitiés dont il n'avait rien à craindre; enfin il lui ordonna de rester, et, voyant sa frayeur, il se mit à rire, et les matelots en firent autant à l'entour.

Nazarille profita de cette belle humeur et courut embrasser Pelloquin, qui se mourait de colère, tandis qu'il ne faisait que redoubler les rires. Personne, pas même son vieil et intime ami, n'eût jamais pu reconnaître le chef mélanésien sous son déguisement.

Enfin le chef sauvage eut l'air de se blesser de la mine de Pelloquin, et exécuta devant lui quelques poses de sa danse guerrière en le menaçant à chaque instant de son casse-tête. Pelloquin se crut perdu, et voulut s'enfuir; mais on le retint, plus pâle qu'un mort. Nazarille, le voyant dans cet état, feignit d'en être touché et de se prendre pour lui d'une grande tendresse. Il le serra dans ses bras, lui barbouilla tout le visage en y frottant son nez et ses cheveux, et, de temps en temps lui découvrant le bras, il faisait signe d'y mordre avec des contorsions voluptueuses. La comédie fut complète. Le roi-nègre se dépouilla ensuite de quatre ou cinq petits os, qu'il lui donna en présent, et Pelloquin, enfin rassuré, se mit à gambader de concert, en riant comme tout le monde.

Nazarille, en le quittant, pria le capitaine de le lui envoyer à terre pour prendre les vivres, car il déclara qu'il prenait un plaisir extrême à le voir. Le capitaine y consentit. Pelloquin voulut murmurer; mais le capitaine commanda, il fallait bien obéir. Il demeura sur le pont tout penaud à voir partir la pirogue de sa majesté, et se retrouvant avec son cadeau de petits os dans la main, il les jeta de colère le plus loin qu'il put dans la mer.

Dans le délai qui lui restait, il essaya mille moyens de se soustraire à sa corvée; mais le maître d'équipage, connaissant ses répugnances, tint bon précisément à ce qu'elle s'exécutât; et Pelloquin fut rigoureusement expédié le lendemain, avec cinq hommes, pour aller chercher la provision. On leur donna des sacs, des objets d'échange, et le canot les déposa sur la plage.

On ne s'appesantira pas sur les transes de Pelloquin dans cette expédition. Il ne posa le pied sur cette terre maudite qu'avec de funestes pressentimens, quoique ses camarades se fussent assez moqués de lui pour relever son courage.

Il était convenu que les naturels apporteraient les vivres au bord de la mer, et Pelloquin espérait que la besogne serait bientôt faite. Mais quand il s'approcha en tremblant au milieu des noirs, on apprit aux marins que le roi les attendait pour leur faite fête et leur livrer lui-même leurs provisions. Pelloquin voulut s'en retourner incontinent, s'en tenant aux indications du capitaine, mais ses camarades le retinrent.

Le roi Las-Sou-Po-Chou leur fit toutes sortes d'amitiés, sans négliger de se divertir des frayeurs de Pelloquin, et tandis qu'il le faisait régaler, lui et ses camarades, d'une complainte accompagnée de calebasses, qui était interminable et que Pelloquin n'osait pas ne point écouter, il fit cacher dans son bagage une petite marionnette en bois, qui n'était rien moins qu'un dieu de l'endroit.

Après plusieurs centaines de couplets sur le même air, les matelots chargèrent leurs sacs et se mirent en devoir de regagner l'embarcation. Or, ils avaient à traverser une savane fort épaisse. Pelloquin marchait le premier et fort vite, tandis que les autres matelots chantaient. Ils avaient à peine dépassé le premier bouquet de bois, qu'une troupe de naturels sortit d'une embuscade et se jeta sur eux en poussant de grands cris. Ils furent aussitôt renversés, et ces hommes, avec des signes de grande colère, expliquèrent qu'on les avait volés, et que, si l'on ne rendait aussitôt le fétiche, ils allaient les massacrer; en même temps, ils brandirent leurs lances. Les matelots se crurent morts. Les naturels se mirent à les fouiller, et, trouvant l'objet dans la sacoche de Pelloquin, ils levèrent tous leurs massues. Heureusement ils se ravisèrent; ils le garrottèrent pour l'emmener, et firent signe aux autres qu'ils pouvaient continuer leur route avec leurs provisions.

On amena sans tarder Pelloquin vers Nazarille, qui avait toujours

sa trahison sur le cœur, et qui lui gardait la plus fière épouvante qui l'eût travaillé de sa vie. Cependant il ne le voulut point voir; il le fit attacher en dehors de sa case, tandis qu'on avait l'air de tenir conseil; après quoi le peuple s'assembla à l'entour. Les vieillards se mirent au centre par l'ordre de Las-Sou-Po-Chou, qui se tenait caché dans la hutte, regardant à travers les claies quelle contenance ferait le patient.

On amena solennellement Pelloquin au milieu de cet aréopage, et le plus vieux de l'assemblée raconta son crime en chantant, avec des commentaires en pantomime. Il s'arrêta et demanda au premier vieillard :

— Quelle grande peine revient à l'homme qui a trahi les lois de l'hospitalité?

Le vieillard fit le geste de l'écorcher vif.

Le chanteur reprit sa chanson et fit la même question au second vieillard.

— Quel châtiment mérite l'homme qui a dérobé le dieu Landerira?

Celui-ci répondit en l'indiquant aussi bien du signe que de la parole :

— Que ses membres soient coupés menu et sa graisse répandue sur le feu!

Le chant continua, et les sages vieillards ouvrirent l'un après l'autre des avis tout aussi lumineux.

Pelloquin était plus mort que vif. Il avait d'abord compté que les gens du navire viendraient à son secours, mais il fit réflexion qu'il n'avait pas d'anciens amis à bord, qu'il était d'une autre nation que l'équipage, qu'on le croirait peut-être coupable de ce vol dont il ne savait que penser, et que le capitaine n'irait point assurément pour si peu courir les chances d'une expédition contre les naturels. Il se vit alors tellement désespéré, qu'il se mit à crier :

— Messieurs! qu'on me fasse mourir sur-le-champ; mais je suis un honnête homme, et je n'ai volé aucun dieu.

On ne s'embarrassa point de ces cris. Aussitôt les guerriers se levèrent, se rangèrent en carré devant lui sur plusieurs rangs de profondeur, et commencèrent une danse guerrière à faire dresser les cheveux; ils s'avançaient en masse la tête en avant, comme s'ils se ruaient sur lui, et puis se reculaient la tête en arrière en roulant les yeux, se tordant le cou et tirant la langue d'une longueur pro-

digieuse. Chaque irruption de cette horde et la vue de ces grimaces horrifiques firent un tel effet sur Pelloquin, qu'il ferma les yeux et conçut un moment l'espoir de mourir de peur.

Alors un vieux se leva et dit qu'il serait sacrifié devant le dieu Ma-lé-mou-ché, dont il avait offensé le neveu, et qu'on allait le mener aussitôt devant l'idole voilée du moraï; il ajouta quelques mots, qui demeurèrent inintelligibles.

Pelloquin se sentit saisir par dessous les bras; les instrumens funèbres retentirent, et on l'emmena en procession à travers une haie de prêtres et de guerriers dans des postures si rébarbatives, qu'il ne pouvait ouvrir les yeux sans retomber en pamoison. Il est aussi constant qu'il fut pris d'une colique de grande conséquence, qui fut regardée comme un bon augure par les prêtres officians.

Pendant ce temps, Nazarille arrangeait sa mascarade au moraï, et s'intronisait sur l'autel du dieu, déguisé de nattes, d'étoffes et de plumes, comme une vénérable pagode.

Quand on approcha du moraï, les instrumens funèbres, les conques, les calebasses, entonnèrent une symphonie, et les femmes commencèrent à vénérer la victime expiatoire, c'est-à-dire à lui arracher, comme des reliques, de petites poignées de cheveux. Ces pieuses attentions, malgré l'état de Pelloquin, faillirent encore le mettre en colère. Elles s'approchèrent ensuite et l'émouchèrent tout gentiment avec des feuilles d'arbre, tandis que les prêtres figuraient une autre espèce de menuet, en venant de temps en temps s'agenouiller l'un après l'autre devant lui avec force respects; il n'eut que le temps de jeter un coup d'œil sur une espèce de trône qui occupait le fond du moraï, et il vit sous un dais de feuillages, enveloppée de nattes et d'étoffes, une sorte de figure humaine effroyablement attifée de plumes, de coquillages, le visage enluminé de couleurs éclatantes, et tenant à la main un immense palowa poli qui avait la forme aplatie d'une épée à deux tranchans. Il n'en put voir davantage, car on le traîna au milieu de l'endroit, où on le fit accroupir sur une natte auprès d'une grande cuve préparée pour recevoir son sang. Un reste de religion l'empêcha de perdre connaissance. Un peu plus loin, les prêtres attisaient un brasier.

Tout à coup, les symphonies se terminèrent par un grand tapage; un calme solennel leur succéda; les prêtres et les guerriers se prosternèrent. L'idole se leva, traînant ses draperies à longs plis, descendit de son trône, s'approcha lentement de Pelloquin qui s'était

redressé à demi, leva dans un silence terrible son formidable instrument.... et soudain lui lança un effroyable coup de pied vers le bas du dos en s'écriant :

— Triple drôle! que ceci t'apprenne... à laisser tes amis en peine!

Pelloquin, qui se croyait mort, à cette voix, à ce coup, fit un bond et tomba tout étourdi sur les mains en criant : — Oh!...

— Tais-toi! dit Nazarille, ou je te fais cuire!

Puis se tournant vers l'assemblée déjà fort subjuguée par ce langage inconnu, il expliqua qu'il venait de faire rendre à la victime le dieu qu'elle avait mangé; et le montrant dans sa main, il ajouta qu'ayant eu l'insigne honneur de l'avaler, le corps du blanc était purifié et à jamais *tabou,* c'est-à-dire inviolable. Les naturels poussèrent des cris de joie et d'approbation.

— Ah! tu me maries à des reines sauvages! s'écria Nazarille, je ne sais qui me tient de t'envoyer épouser Tripatouli, comme ce pauvre Brown....

Pelloquin tremblait encore, et Nazarille le laissait trembler.

— Viens dans mes bras, lui dit-il enfin en sanglotant, ton trop faible ami te pardonne!...

Ils s'embrassèrent, et Pelloquin, un peu remis, ne put s'empêcher de lui dire en se frottant les reins :

— Tu aurais pu du moins me pardonner plus tôt.

— J'ai failli me trahir vingt fois, mon pauvre Pelloquin; l'impatience, la joie, le trouble, me suffoquaient; et je dévorais mes larmes comme le patriarche Joseph, qui m'a suggéré cet innocent artifice; mais tu sais à quels devoirs oblige le rang suprême : il fallait un exemple.

Alors il ordonna que ses sujets s'allassent réjouir et commanda un festin à cette occasion, en sorte qu'ils demeurèrent seuls, lui et Pelloquin; ils s'embrassèrent de nouveau, et n'eurent rien de plus pressé que de se raconter leurs aventures.

Nazarille apprit ainsi que Pelloquin, par suite d'un échange entre deux capitaines, avait passé, comme plusieurs de ses compagnons, à bord du brick où il était; mais peu après, Nazarille, se levant, lui tint solennellement ce discours :

— Comme tu penses, mon très cher, malgré le plaisir que j'éprouve à te retrouver, j'ai compté que cela ne me serait point tout-à-fait inutile, et je n'ai aucune envie de passer ma vie sur le trône. Il faut que tu me retires d'ici, ou que tu y demeures avec moi, ce qui serait

le seul moyen d'adoucir mon exil : je te suis trop attaché pour consentir à une nouvelle séparation.

— Comment veux tu que je te retire? dit Pelloquin fort saisi; je ne vois qu'un moyen, qui serait de tout avouer au capitaine.

— Oui, n'est-ce pas? lequel me reprendra à son bord comme simple matelot et me fera donner quelques coups d'étrivières pour l'avoir abusé. Les malheurs ne t'ont pas mûri, mon pauvre ami; il était indispensable à ton bonheur que tu me retrouvasses dans cette île, que je fisse mes efforts pour t'y attirer, que l'on t'y retînt par mes soins, et même... oui, je l'oserai dire...., que je te donnasse un si furieux coup de pied..... Tu m'as vu quelquefois bien bas, Pelloquin; mais tu m'as vu souvent remonter au plus haut de la roue de fortune. Il n'est pas d'accident dont un homme habile ne puisse tirer quelque avantage, a dit un moraliste qui avait autant d'esprit que tu peux toi-même en avoir. Nous sommes pour le moment dans une passe admirable, que je ne troquerais pas, je ne dis pas pour ma couronne, mais pour bien d'autres. Nous allons faire fortune.

— Comment? dit Pelloquin.

Nazarille se leva et lui répliqua :

— M'aurais-tu reconnu sous ce manteau royal?... Trouves-tu que ces décorations étrangères me changent assez?...

Il fit sonner tout le bric-à-brac infect qu'il traînait après lui.

— Te semble-t-il que je parle assez purement l'idiome de mes sujets? Et cette odeur? ajouta-t-il en lui portant l'épaule sous le nez; ne trouves-tu pas que ce parfum dépayse un peu?

Pelloquin en convint et se recula.

— Eh bien! continua Nazarille, j'ai parlé à tes officiers d'une certaine façon qui n'a pas laissé de me faire paraître un sauvage assez singulier. J'ai de plus montré un certain dégoût de mon pays; ils doivent s'en entretenir à l'heure qu'il est, et je parie qu'ils ont quelque envie de m'emmener en Europe.

Pelloquin lui dit qu'en effet on s'était beaucoup entretenu de lui parmi ces messieurs.

— Ils ne sont donc pas très éloignés de mes projets, et tu vas me seconder, puisque j'ai eu le double bonheur de te rencontrer. Tout est bien disposé; va dire à ton capitaine...

Il s'interrompit pour chanter sur l'air populaire en France :

Va dire à ton capitaine...

Il se mit à danser, et ce souvenir de la patrie les fit encore s'embrasser étroitement; mais Pelloquin se dégagea vite, en tâtant sur sa joue une couche de graisse et de noir qu'il eut toutes les peines du monde à nettoyer.

— Va dire à ton capitaine, reprit Nazarille, que je me suis pris d'une extrême amitié pour toi..., je l'ai déjà montré..., et de plus que je veux suivre les blancs dans leur pays. Le capitaine y consentira; on m'emmène, j'arrive en Europe, on s'émeut, on s'empresse, on me fait fête, je dîne aux ambassades, on me montre à la cour, j'étourdis les académies, je remplis les journaux, je confonds les savans, je ravage les écoles de philosophie, je ruine par la base vingt livres ennuyeux, j'en fais écrire vingt autres, je fais parler les sots, bâiller les badauds, déraisonner les doctes, je deviens à la mode, les largesses pleuvent, et me voilà un personnage!

— Et moi? dit Pelloquin.

— Toi, tu te fais mon cornak, mon truchement, mon montreur de bêtes; nous partageons les aubaines, et tu deviens aussi recommandable que ta bête elle-même.

— A la bonne heure.

— Seulement, ne t'étonne de rien, ne t'effraie de rien, ne te fâche de rien; car il est bon de t'en avertir, s'il te prenait fantaisie de me livrer non plus aux noirs, mais aux blancs, je me réserve des précautions et puis t'assurer que tu serais fouetté, mis aux fers, et même, je l'espère, pendu en haut lieu pour avoir dupé le capitaine, si nous étions en mer, les autorités, si nous étions à terre.

— Allons donc, dit Pelloquin, tu me connais.

— Oui, dit Nazarille, et c'est pourquoi je te communique d'avance ce petit avertissement. Pour ce qui est de ne plus revenir une fois à bord, tu me connais aussi...

— Ah! dit Pelloquin en se jetant à son cou, tu ne parles pas sérieusement. Nous nous sommes souvent chamaillés, mais tu sais que nous sommes liés au fond par des nœuds solides. J'ai pu céder à un peu de poltronnerie, mais, véritablement, me crois-tu capable de conspirer de gaieté de cœur la perte de mon unique ami, après l'avoir long-temps pleuré, quand je le retrouve à des milliers de lieues de mon pays, et quand j'ai le plus grand besoin de son amitié?

Pelloquin avait les yeux mouillés de larmes, et Nazarille attendri lui prit la main.

— Pardonne, lui dit-il; le malheur rend défiant. Oh! les belles ré-

flexions à faire sur le cœur humain et sur ce que l'on appelle amitié! Dieu m'est témoin que je t'aime, à l'heure qu'il est, de toute mon ame, et je suis persuadé que ta tendresse est sincère; mais pourquoi faudra-t-il qu'au bout de quinze jours tu te meures d'envie, à propos de rien, de me donner cent soufflets, et que j'éprouve la même démangeaison de te rendre cent coups de pied? Rien n'est plus vrai pourtant, et les plus purs sentimens tournent au premier souffle, selon le lieu, le temps et les circonstances. Au surplus, on va venir sans doute te réclamer. Choisis cet instant pour entamer ces négociations.

En effet, ils finissaient à peine qu'un certain bruit au dehors leur signala du nouveau, et des officiers de marine bien accompagnés se présentèrent. Nazarille s'en alla occuper le peuple, laissant avec eux Pelloquin, qui joua son rôle à merveille et les rassura sur son compte. Tout secondait le projet. Pelloquin apprit même que le capitaine désirait fort emmener le roi Las-Sou-Po-Chou, que tout devait être mis en œuvre pour le séduire, et qu'on se promettait un grand succès pour l'expédition, de la présence d'un pareil sujet en Europe.

On appela le monarque, qui médita gravement, finit par approuver, et recommander le plus grand mystère. Le départ fut fixé au lendemain, car le navire allait quitter ces parages dangereux. Il fut convenu qu'une embarcation bien armée toucherait à la baie dès le matin. Mais soit que l'amour des sauvages fût en défiance, soit que les femmes eussent surpris certains préparatifs, quand le roi se dirigea vers la mer le lendemain, avec le lieutenant et ses hommes qui avaient passé la nuit à terre, la population sortit à l'improviste de ses cases, et suivit son chef en silence.

On vit alors une scène déchirante. Quand il s'avança vers la chaloupe, ses femmes, car nous avons avoué qu'il en avait plusieurs, se jetèrent à ses pieds en pleurant, en se meurtrissant le sein avec mille efforts pour le retenir. Nazarille essaya de leur faire entendre raison, et, se dégageant de ces embrassemens, leur tint un discours qui les apaisa, tandis que les matelots attendaient en silence; puis il se jeta d'un saut dans la chaloupe, qui s'éloigna à force de rames.

Mais Pelloquin, qui devait s'en aller dans la yole, était encore occupé à charger des barriques, et les femmes, ne doutant point qu'il ne fût la cause de ce départ, se précipitèrent sur lui et commençaient à l'inquiéter vigoureusement. Nazarille, se retournant au bruit, vit l'extrémité, se jeta à l'eau, courut sur la rive, et, délivrant aussitôt

Pelloquin, se redressa au milieu des femmes prosternées et leur adressa d'autres exhortations qui les remirent dans la plus profonde soumission. Puis, faisant une croix d'un bâton qu'il attacha à la tige d'un bambou, il leur dit que c'était là le signe du vrai Dieu qu'il fallait prier, et qu'il leur enverrait quelques-uns de ses ministres en souvenir de son amitié. Aussitôt il se rejeta à la nage et remonta dans l'embarcation.

A peine sur le pont, et sans prendre garde aux démonstrations des officiers, il s'alla coller au rebord de la dunette, comme on venait d'appareiller. Mais alors, ô spectacle plein de pitié! il vit sur l'eau cinq à six têtes humaines, et reconnut ses épouses fidèles qui l'avaient suivi jusque-là à la nage, et qui essayaient de s'accrocher des pieds et des mains aux flancs du navire. Des matelots essayèrent de les chasser à coups de perche, et la plupart, abandonnant aussitôt les bras et les pieds en jetant un dernier regard sur Nazarille, firent mine de se laisser noyer. Mais Nazarille, n'y pouvant plus tenir, s'écria dans leur langue :

— Latchika! Nalassé! Faïdou! ne vous laissez point mourir, l'époux l'ordonne. Vivez, vivez pour l'amour de moi. Écoutez ma dernière parole : vivez au nom de nos amours, retournez dans votre pays, nous nous reverrons là.

Il montra le ciel; les femmes aussitôt dressèrent la tête au milieu des eaux, et sourirent, et se remirent à frétiller; et comme les officiers leur descendaient des présens sur une bouée, Nazarille arracha une croix de la poitrine d'un savant, la baisa et la leur jeta. Les femmes s'en allèrent la baisant aussi, et poussant la bouée devant elles.

Nazarille les suivit des yeux en silence; et comme on filait par un bon vent, il les entrevit encore une fois agenouillées sur le rivage, au pied de la croix qu'il avait dressée. Deux grosses larmes coulèrent lentement de ses yeux et tombèrent dans la mer.

Puis, se retournant vers Pelloquin, il lui dit : — Allez donc parler des droits de la femme à ces pauvres créatures!

Et le navire étant poussé par une bonne brise, on perdit la terre de vue.

Nazarille alors s'occupa de ce qui se passait à bord à son sujet. Tous ces messieurs de l'expédition, savans, officiers, hydrographes, naturalistes, philologues, dessinateurs, étaient réunis sur le gaillard d'arrière et préludaient à leurs travaux par des discussions sur leurs

principales observations. Il s'agissait en ce moment de conjectures sur la langue du pays, et l'on avait pris pour point de départ le nom même du roi Las-Sou-Po-Chou. Un vieil ingénieur qui s'occupait d'étymologies voyait clairement dans ce mot deux racines celtiques; le chirurgien assurait que *lassou* ou *lasou* signifiait soleil en malais; deux géographes voulaient que *lassoupo* vînt de l'Inde; le capitaine fut d'avis que l'étymologie était grecque, d'où l'on pensa que le nom de Las-Sou-Po-Chou était grec, malais ou chinois, à moins que l'idiome ne dérivât à la fois de ces diverses langues.

Nazarille les laissa dire, et voilà comment il fut miraculeusement délivré de cette terre d'exil, fort curieux de savoir comment il achèverait son voyage, et quelle nouvelle figure il ferait en Europe.

ÉDOUARD OURLIAC.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

SENNEVAL,

PAR M. LE BARON HENRY (1).

HERVÉ,

PAR M. DANIEL STERN.

Maintenant que chacun tire à soi et que la littérature tend de plus en plus à devenir une marchandise, il serait injuste de ne pas rechercher si, dans la foule des romanciers, quelques-uns n'essaient pas au moins de se distinguer. Ce qu'on aime à remarquer en deux ou trois, c'est qu'ils ne sont pas *faiseurs* et que leurs livres, pour être mal *composés,* n'en contiennent pas moins le germe d'idées nobles et touchantes. Par là même ces livres acquièrent une apparence de *non vulgarité* qui doit les faire vite reconnaître et agréer. Ainsi nous venons de rencontrer avec plaisir ce mérite dans un roman qui contient de bonnes parties, dans *Senneval,* par M. le baron Henry. Cet ouvrage n'est point remarquable par le fond : c'est plutôt une ébauche de biographie qu'un roman véritable; dans la forme, au contraire, il se trouve une nuance agréable en ce qu'elle n'a rien de commun. Oui, le style a tout-à-fait sa couleur à lui; on sent seulement, et cela est regrettable, qu'il a été par trop élaboré et médité en vue de ses effets. Ces qualités, au reste, de travail et de réflexion ont un attrait de plus dans une personne encore inconnue.

Ce qui plaira à plusieurs en *Senneval,* c'est que cet ouvrage n'est que le récit d'une vie tourmentée par les passions, et qu'aucune intrigue mélodra-

(1) 2 vol. in-8o, chez Souverain, éditeur.

matique n'y fait tache. — L'épigraphe prise à M. Jules Sandeau par M. le baron Henry peut servir de devise légitime à son héros, à Senneval : « *Il reçut trop pour l'obscurité, pas assez pour la gloire.* » Senneval appartient en effet à la génération des hommes maladifs, inquiets, que le désir de briller possède, mais en qui la vanité ne peut s'élever jusqu'à l'orgueil. Une paresse sans motif défini les enchaîne, et aucun noble élan ne peut la leur faire secouer. D'où est venue à Senneval cette maladie qui n'est pas le spleen anglais ni la rêverie allemande, maladie toute particulière qui se compose à la fois de ces deux élémens et d'un troisième encore, l'égoïsme?

Senneval, adolescent, a aimé jusqu'à la passion une grisette de province; il a voulu, assez riche d'illusions encore pour mépriser les lois du monde, l'élever jusqu'à lui par un mariage, mais sa famille, ses amis, lui ont fait honte de cette résolution, et il a fini par en rougir lui-même. Il a abandonné cette Louise dont la vie devait être liée à la sienne, et il est parti seul pour Paris, afin de s'y créer une position dans les lettres. Là, en un journal adressé à un ami, il raconte ses tentatives avortées, ses espérances déçues, les humiliations qu'il lui faut subir; il trace enfin un tableau des misères du début, misères exprimées avec trop de mordant et de franchise pour n'avoir pas été éprouvées d'abord, puis peut-être exagérées encore par une ardente imagination. — Cette seconde partie du récit n'est pas celle que nous préférons, d'autres personnes ayant déjà suffisamment déclamé contre les éditeurs et les journalistes. Nous avons dit qu'en ce roman se pouvaient noter des endroits distingués : nous y arrivons, sans vouloir nous arrêter à ces exposés de tentatives littéraires, car Frédéric Senneval est un de ces esprits médiocres que l'obstacle effraie et qui, avant d'entrer en lutte, se sentent déjà découragés. *Il ne reçut pas assez pour la gloire;* c'est ici surtout que sa devise lui convient.

Le souvenir de son premier amour lui est resté vif et sincère, et l'a gardé, dans la capitale, des voluptés traîtresses. Il a fréquenté le monde choisi de la diplomatie et les réunions politiques; une femme, dont il a été l'amant, trouve à l'y marier avec une jeune fille riche et de noble maison. C'est ici, vers la fin du premier volume, que nous avons rencontré, à propos de ce mariage, des observations fines et qui dénotent de la délicatesse de sentiment. Il est vrai que certaines amours peuvent rapprocher ainsi dans les salons un jeune homme et une femme déjà éprouvée qui lui sert de guide et le forme pour le monde au moment qu'il y entre. Si plus tard la vue d'autres femmes plus belles et plus désirables le rend ingrat, jalouse alors, sa maîtresse parvient à lui faire agréer une héritière laide, peu spirituelle, mais riche, et qui devra faire son malheur, comme lui, il fera le sien. Ce dénouement de liaisons coupables est plus coupable encore, car ces mariages *d'orgueil et sans amour*, comme les appelle Senneval, mènent à de douloureux regrets, et souvent même à des remords véritables. Par exemple, le héros du livre de M. le baron Henry n'est digne de pitié que du jour où il a contracté cette union malheureuse. Sa femme, délaissée, le trompe pour un homme élégant et dont

les formes aimables l'ont séduite; et cet homme est l'ami de Senneval. Il les surprend ensemble, l'amant se sauve, et la femme adultère, restée seule, est tuée par son mari.

Nous blâmons très fortement ce meurtre qui, même au seul point de vue littéraire, met en contradiction avec lui-même le caractère digne, calme, rêveur, de Senneval. Cette femme n'était-elle pas excusable et ne devait-il pas la plaindre, loin de se venger d'un affront qu'il avait volontairement encouru? Comment! il épouse contre son gré, à elle, une jeune fille timorée, qui cède plutôt qu'elle ne consent, que ses parens dirigent, et qu'ils ont à peine consultée; il l'épouse, lui, cœur déjà vieilli pour l'amour, et dès que Valentine, livrée aux ennuis d'une longue solitude, caresse la chimère d'un vague bonheur, il s'éloigne, poursuit ses plaisirs, vit au dehors; et parce qu'un jour la pauvre abandonnée, surprise et toute en pleurs, lui demande grace pour son beau rêve accompli, il la poignarde, elle, à genoux, l'implorant; lui, furieux, l'arme déjà levée! Et sous ses yeux l'amant prend sa course, les lèvres encore embaumées du premier baiser d'amour de Valentine! Ce baiser, il avait été réservé à Senneval, il aurait pu le prendre, et sa femme eût souri en le lui rendant; mais, dans son orgueil, il l'avait dédaigné! Jaloux par orgueil aussi, il voulait encore qu'elle lui gardât une affection dont il devait se jouer, et il la tue à ses pieds, parce qu'elle a manqué aux lois de cette fidélité imaginaire! Combien il diffère ici de ce Jacques admirable de George Sand, de ce mari trahi qui se met, par sa volonté, au rang de la victime, et attire ainsi à lui toute la pitié du monde! Le meurtre de Valentine Senneval par son époux est un non-sens. Il rend Frédéric odieux un moment, et son repentir, dans le cloître où il va s'enfermer, chez les religieux *Riformati*, en Italie, le lui fait seul pardonner. — A partir de ce moment jusqu'au livre VI, tous les chapitres intéressent, et l'étude de la passion y est faite sur le vif même de l'ame. Nous ne voyons plus de faits dont on puisse rendre compte, mais l'analyse des sentimens de cet homme maudit par la société, repoussé de France, est une analyse touchante et qui mérite d'être lue à loisir.

Senneval se promène en Italie, et cet admirable pays, vu à travers sa tristesse, est décrit en des pages où la passion éclate. Senneval se complaît en sa douleur, que rend plus poignante l'aspect du ciel italien, et les cris qui, par instans, lui échappent, ne sont point des amplifications de rhétorique, mais viennent du cœur et sont de vrais accens. « Quand j'aurai bien vu ces lieux, se demande-t-il quelque part, quand j'aurai bien admiré ces magiques aspects, que fera mon cœur de toutes ces images, de toutes ces couleurs?.... Mon Dieu! le vide s'y fera plus grand, rien n'y germera qui le ranime et le console.... » — Vous avez raison, Senneval, *le vide s'y fera plus grand!* Vous souffrez, vous appelez, vous vous lamentez; le feu vous dévore en dedans, mais il n'atteindra personne autre que vous. Blasé, désillusionné, qu'aurez-vous fait de ces mille délicatesses, de ces mille finesses de l'amour qui séduisent une femme? Vous demandez une maîtresse, mais rien de vous ne se communiquerait à elle. Votre cœur n'a plus que des cendres, cendres brûlantes

encore pour vous, mais auxquelles un souffle, en les ranimant, ne ferait rien embraser.

Ces hommes d'exception que la passion ronge et mine, il faut les plaindre. La vie humaine, autour d'eux, est toujours la même : les femmes sourient, les enfans chantent, les vieillards espèrent, les amoureux attendent, chacun se réjouit, mais eux, le front pâle, le cœur dévasté, ils sont l'ombre de toute cette lumière. Dignes seraient-ils de nos larmes, si leur malheur leur venait du ciel! mais ce sont eux qui en ont trouvé le principe dans leur propre cœur. En ce monde, il ne faut jamais trop se retrancher dans la solitude mauvaise et la rêverie pire encore, quand la jeunesse est bouillante. Le vague des passions naît alors; l'infini prend possession d'une ame qui n'a pas tout senti, et ce n'est que par une grande force de caractère que soi-même on se peut dompter plus tard : cette force, combien peu l'ont connue! Lorsqu'on n'est plus apte qu'à vivre de la vie contemplative, le monde, que l'on prend en mépris, vous repousse, loin de savoir vous admirer, comme on l'avait espéré. — Senneval comprit, mais trop tard, combien inutile est cette vanité et le peu qu'elle pèse dans la balance divine. Sa première maîtresse, cette Louise tant regrettée, il la retrouve, à son retour, mariée et mère de charmans enfans. Elle, du moins, elle avait pris le droit et véritable chemin, aussi avait-elle été heureuse, mais lui, il n'avait rencontré qu'amertume et déceptions pour sa vie errante et solitaire.

Ainsi que ce rapide examen l'a pu faire voir, *Senneval,* si l'on excepte certaines analyses d'une délicatesse tout originale, n'est pour le fond que la reproduction de quelques romans célèbres, où les rêveries des cœurs jeunes et désillusionnés pourtant ont été reproduites dans presque toutes leurs nuances. — Quant au style, nous l'avons dit en commençant, il est loin d'être négligé. L'auteur a vécu long-temps en Italie, à ce qu'il semble, et la longue habitude qu'il a eue de l'idiome d'Alfieri lui a fait admettre dans sa manière d'écrire en notre langue des tournures, des expressions particulières, et qui seront sans doute pour quelques personnes un charme de plus. Quelquefois cependant ce style devient étrange par trop de recherche, et semble tourmenté à plaisir. Nous avons pu déjà, au reste, nous en faire une idée après la lecture des ouvrages de M. de Stendahl, après *la Chartreuse de Parme* surtout, où, si la douceur italienne se mêle à la grace toute française du langage, ce n'est souvent qu'aux dépens de la simplicité. — Ce dont nous ferions plus volontiers des éloges à M. le baron Henry, c'est de comprendre, comme par instinct poétique, les grandeurs de la nature, et de prouver cette intelligence, moins commune aujourd'hui qu'on ne croit, par des descriptions aussi remarquables que celle-ci, par exemple : « De ce lieu, ils pouvaient jouir pleinement d'un des plus magnifiques horizons qui soient au monde, ayant devant eux, bien bas, bien bas, comme dans un abîme, la mer aux flots noirs ou étincelans, suivant les rayonnemens du soleil, la mer immense, qui se confond à la voûte céleste... puis, dans les temps d'orage, les fortes vagues qui bondissent comme des cavales échevelées, et déferlent à la rive avec un bruit

sonore et régulier; les grands oiseaux marins qui tournoient au-dessus des flots, et montent, descendent, battant de l'aile avec des cris plaintifs; enfin parfois quelque navire en détresse, qui va faire côte ou se pèrdre aux récifs... Là leurs entretiens s'élevaient, montaient, pour ainsi dire, au niveau de l'imposante scène. » — « Oh! quelque part qu'aille ma vie, s'écrie plus loin Senneval, quelle que soit l'angoisse qui la ronge, mon culte pour toi subsiste. Je t'aime et t'admire, nature puissante! Mon œil a fouillé dans tes abîmes, et ma pensée a plané sur la cime de tes rocs... Partout et toujours, je t'ai reconnue! — Quand de tels élans me saisissent, et que j'ai de pareilles aspirations vers le beau, je sens que je n'ai pas tout perdu, que mon malheur se pourrait accroître. Devant ces grands tableaux, j'ai mes yeux et j'ai mon ame, une source intarissable de jouissances! Mais, sans le regard, que serait la pensée? Mon Dieu! si un jour je devenais aveugle!.. » Ce dernier cri : *Si un jour je devenais aveugle!* est de l'éloquence.

En résumé, *Senneval,* roman dont la donnée est insignifiante et presque nulle, dont plusieurs épisodes sont inutiles (l'épisode du père Anselme, par exemple), demeure par l'exécution même et par certaines études psychologiques un livre qui indique de consciencieux et persévérans efforts. La conscience et le zèle sont devenus des qualités assez rares, pour qu'on sache les reconnaître et les encourager, toutes réserves faites d'ailleurs.

Hervé, par M. Daniel Stern, est, comme *Senneval,* un roman intime. Comme celui de *Senneval,* le sujet d'*Hervé* est vague, mal déterminé, ou plutôt cet ouvrage manque d'une idée première qui aurait présidé à toute la composition. — Hervé est amoureux, à vingt ans, de Mme Éliane ***, qui en a plus de trente; il la croit pure et sainte, mais Éliane n'est qu'une femme sans cœur. Elle joue à merveille la comédie du sentiment, et elle ne l'attire à elle par ses coquetteries que pour le faire servir à une vengeance qu'elle médite. Hervé, riche encore de tous les trésors de l'amour et des illusions, ne manque pas d'une certaine réalité vulgaire, et ressemble à tous les jeunes amoureux; mais nous ne saurions, avec M. Daniel Stern, admettre qu'une femme d'habitudes élégantes et reçue dans un monde choisi puisse être aussi corrompue qu'est Éliane, la maîtresse d'Hervé. Nous aurions aimé en l'auteur plus d'indulgence pour le *beau sexe,* comme il l'appelle ironiquement dans un de ses chapitres. Vraiment la femme a été l'objet de tant de médisances, sinon de calomnies, depuis quelques années, qu'il eût été de bon goût à M. Stern de la réhabiliter. L'auteur d'*Hervé* a préféré prendre pour héros de sa nouvelle un tout jeune homme, aimable et beau; nous comprenons au reste cette préférence, et nous sommes loin de la blâmer. La jeunesse et la beauté ont en elles un charme auquel on ne peut résister, et comme elles ne s'enfuient que trop vite, qui n'aimerait, comme M. Stern, s'y arrêter dans son imagination le plus long-temps possible?

Lorsqu'on compose un roman, pour peu qu'on ne soit pas écrivain par nécessité ou par métier, on vit avec les personnages de sa fantaisie, on

les écoute parler, on suit toutes leurs pensées, et il se peut qu'on se prenne d'amour pour l'un d'entre eux. Si ce personnage choisi est une femme, et que l'auteur du livre soit un homme, l'auteur la fera belle selon son idéal, et toujours, quoi qu'il fasse, le public peut être certain que le portrait de cette héroïne est celui d'une maîtresse autrefois adorée, ou que ses rêves seuls lui ont encore nommée. Mais si l'auteur du livre est une femme, et que le personnage favori soit un homme, il sera tel qu'elle l'eût voulu, si elle avait pu se choisir un amant, sérieux ou léger, triste ou gai, spirituel ou sensible, peu importe, pourvu qu'il soit toujours grand, bien fait, que son regard soit expressif, sa chevelure parfumée, qu'il porte des gants frais, qu'il soit enfin ce que les femmes appellent un *beau garçon*. Hervé est un beau garçon, mais nous le trouvons bien jeune. L'auteur lui donne à peine vingt ans; il est des personnes qui trouvent qu'un héros de vingt-cinq est préférable; il en est aussi, il est vrai, qui pensent qu'il y a plaisir à former pour l'amour un cœur novice encore. M. Daniel Stern et Éliane *** sont de ce dernier avis. Éliane tend un piége à Hervé, qui ne manque pas de s'y prendre; mais bientôt les minauderies de sa maîtresse ne suffisent plus à son bonheur, et déjà *je voulais*, dit-il, *posséder Éliane ou mourir*. Cette espérance ranime son courage, que les langueurs voluptueuses, le gracieux abandon de sa maîtresse soutiennent encore, et chaque jour il croit au rêve du lendemain. — Les différentes phases par lesquelles un premier amour doit passer sont indiquées savamment dans ce deuxième chapitre d'*Hervé*, et l'auteur mérite de sincères éloges pour ce moment de sa création, où la réalité éclate. Cette Éliane artificieuse, en ménageant ses faveurs, et en ne les accordant qu'une à une, échappe ainsi, pour elle, au danger trop imminent, et elle irrite en même temps les impatiens désirs de son amant. Je dis *amant*, et j'ai tort, car, à ce qu'il paraît, Hervé ne l'est pas encore; et bien des femmes, comme Éliane, ne se fussent pas près de lui cru adultères; mais pour comprendre ces subtilités et ces nuances, il faudrait être femme soi-même. Je pense, pour moi, qu'Hervé était amant, et c'est en vain que l'auteur me démontre que cela n'est pas.

Éliane sent qu'il est à bout de ses forces; elle veut alors lui prouver son amour, dont il commence à douter, par un de ces sacrifices devant lesquels d'ordinaire on hésite. Elle consent à venir souper chez lui à une heure du matin et à se laisser conduire au bal de l'Opéra. Hervé est fou de joie, il dépense *en quelques minutes son revenu de toute une année* pour rendre son appartement digne de recevoir Éliane. L'hermine couvre le parquet, des fleurs rares sont sur toutes les consoles, deux flacons de cristal sont remplis d'un vin rapporté des îles. — « Je m'étais aperçu, dit-il, qu'Éliane aimait la bonne chère, et qu'il lui arrivait de boire capricieusement plus que les femmes ne le font d'habitude. Je n'ose pas dire que j'avais comme une vague idée, un espoir confus, que peut-être ce vin capiteux, bu sans défiance, porterait le désordre à son cerveau, rendrait sa raison chancelante. Vous allez trouver que c'était là une pensée ignoble, bien peu digne de l'amour idolâtre qu'Éliane

m'avait inspiré. Mais, Thérèse, voyez-vous, les hommes sont ainsi faits; les plus délicats ne sont pas exempts de grossièretés inqualifiables... » — Ce petit coup de patte donné aux hommes en passant est au moins inutile; puis, pourquoi excuser Hervé avec tant de soin? On conçoit très bien que, fatigué de l'attente et aussi des coquetteries d'Éliane, il veuille arriver enfin au couronnement de son amour. Un spirituel conteur, M. Alfred de Musset, a dit dans *les Deux Maitresses :* « Je pourrais me tirer d'affaire en vous disant qu'il aimait l'une et désirait l'autre; mais je ne veux point chercher ces finesses qui, après tout, ne signifieraient rien, sinon qu'il les désirait toutes deux. » Nous sommes de son avis sur ce point, et nous croyons que l'amour ne peut guère aller sans le désir; mais une discussion *à priori*, soutenue à ce propos, serait fort épineuse, et nous ne voulons point l'entamer. Ce sont là des sujets de discours très délicats où, pour prononcer d'une manière décisive, il faut avoir beaucoup d'expérience. Il y avait, au reste, un moyen de franchir le pas difficile, et ce moyen, M. Daniel Stern l'a trouvé. Écoutons son héros : « Je ne pus m'empêcher de déposer sur son front un long baiser; elle ouvrit les yeux à moitié et me parla d'une voix mourante. Ce qu'elle me dit, la résistance qu'elle m'opposa, ce que j'arrachai à sa lassitude ou ce que j'obtins de son amour, je ne saurais plus, je n'ai jamais su le discerner. C'était assez pour que je pusse m'enorgueillir de ma victoire; ce n'était pas assez pour qu'elle eût à rougir de sa chute. » Ceci, avouons-le, est très ingénieux, et on n'y pouvait mettre plus d'esprit; seulement, le *je n'ai jamais su le discerner* nous semble par trop naïf. A-t-elle cédé? n'a-t-elle pas cédé? Là est la question. M. Stern a pris sur lui de ne pas la résoudre et de nous laisser le soin de deviner. C'est ainsi que la réputation d'Éliane est encore cette fois mise hors de péril, et qu'elle reste une honnête femme.

Mais Éliane n'a pas fait semblant de tout accorder pour ne rien obtenir. La comédienne croit enfin le moment arrivé où son amant (nous persistons à dire son *amant*) donnera sa vie sur un mot d'elle. — Hervé, en effet, se bat avec le comte de Marcel, qui a dédaigné l'amour d'Éliane; mais blessé mortellement par lui, le comte a encore le temps de révéler à Hervé toutes les infamies de cette femme. — Nous blâmerons ici, comme ne nous paraissant pas dans la vérité, la facilité avec laquelle ce jeune homme consent à commettre une lâcheté pour complaire à sa maîtresse. Qu'il se batte en duel, nous le concevons, mais qu'il se rende coupable de ce que la plus simple délicatesse défend, cela est faux. Il y a, quoi qu'en puisse penser M. Daniel Stern, beaucoup d'honnêteté dans un jeune cœur, et si l'amour peut aller jusqu'au mépris de la vie, nous nions qu'il puisse faire oublier les principes de l'honneur. Pour quelques instans d'ardente volupté on peut se faire tuer, mais jamais on ne se résigne à salir le nom que l'on porte. Et puis Éliane, abusant de sa tendresse, manque d'habileté; Hervé, tout aveugle qu'on veut bien le faire, devait être encore assez clairvoyant pour se douter, sinon du piège qui lui était tendu, du moins du rôle qu'il allait jouer. Ainsi, lorsqu'Éliane lui dit avec calme : « ... Une querelle s'engagera naturellement, et je serai

doublement vengée! » il n'est pas un amant qui, à sa place, ne se fût dit : Voilà une femme qui se raille de moi. L'insulte qu'Hervé adresse à Mme la marquise de R***, sœur du comte de Marcel, est donc toute gratuite et ne saurait être pardonnée à un homme qui devait connaître assez les usages du monde pour ne pas faire rougir dans un salon une femme jusqu'alors honorée. Et cela est d'autant plus blâmable dans Hervé que, s'il faut l'en croire, il n'était déjà plus sérieusement amoureux. En effet, après avoir raconté les conventions du duel, il ajoute : « Rentré chez moi, je fis avec une solennité un peu empressée mes dispositions en cas de mort; j'écrivis à Éliane une lettre remplie de conseils évangéliques; je pardonnai aux ennemis que je n'avais pas, je laissai des souvenirs aux amis que je n'avais guère davantage; enfin je passai la nuit dans un accès d'héroïsme fiévreux, dans un monologue déclamatoire dont je n'ai pu m'empêcher de sourire quelquefois depuis en y songeant. » Un homme véritablement épris, au lieu de déclamer et de pardonner aux ennemis qu'il n'avait pas, eût songé au malheur de perdre une vie qu'une passion partagée devait lui montrer si douce.

M. Daniel Stern est désespérant, et le ton de scepticisme qu'il affecte, en parlant des sentimens de l'honneur et des femmes, nous émeut douloureusement. Au sujet des femmes surtout, il est impitoyable; il lui échappe des mots comme ceux-ci : « *On ne tient pas les sermens faits aux femmes, cela ne compte pas.... Si vous voulez avoir une idée nette de ce que peut être la corruption chez le beau sexe, quand une fois il s'en mêle,* etc., etc. » L'auteur va jusqu'à nier le côté sérieux de la jalousie. Elle peut, je le sais, pousser à de grandes fautes, mais enfin ce n'est pas une *passion basse et honteuse;* je vois au contraire en elle la preuve du véritable amour; mais l'amour, M. Stern ne semble pas y croire, puisque, pour lui, il n'est jamais le prétexte que de choses odieuses. Si les premiers développemens de la passion d'Hervé sont indiqués avec franchise et naturel, on sent toujours l'ironie du narrateur qui perce malgré lui, et dans le tour léger de sa phrase il semble sourire de la folie de l'amoureux. Il n'en établit pas moins cependant en principe : *qu'il n'y a pas de fautes, qu'il n'y a que des malheurs.* Une pareille indulgence étonne à côté d'un semblable scepticisme; si M. Stern nie l'amour et ce qu'il a de beau et de poétique, pourquoi donc en excuse-t-il les fautes?

Ce qui pourra peut-être faire pardonner à M. Daniel Stern ses railleries, c'est la manière dont elles sont exprimées. *Hervé* est, par la forme, un très agréable roman; l'action, toute faible et puérile qu'elle est, n'en est pas moins bien menée, et l'intérêt, ménagé avec soin, va toujours en croissant : il faut donc reconnaître en l'auteur de bonnes habitudes littéraires. Le style serait tout-à-fait louable si parfois on n'y sentait une trop grande préoccupation d'imiter Mme Sand. Nous y avons noté toutefois des parties originales, cet apologue, par exemple, dont l'idée est à la fois ingénieuse et profonde : « .... Notre vie, c'est la tour de Pise : nous la commençons avec audace et certitude, nous la voulons droite et haute; mais tout à coup le terrain sur lequel nous bâtissons vient à s'effondrer; notre volonté fait défaut, nous

croyons que tout est perdu; souvenons-nous alors de Bonano Pisano: imitons-le, étayons d'abord notre ame, puis faisons la part de nos fautes. Mais continuons, continuons, ne craignons pas la peine; achevons notre vie penchée, et qu'on puisse au moins douter en nous jugeant s'il n'a pas mieux valu qu'elle fût ainsi, et si une perfection plus complète n'eût pas été peut-être moins admirable. »

On le voit, si M. Daniel Stern est un moraliste décourageant pour les autres et à plaindre pour lui-même, c'est déjà un écrivain digne d'estime. Il pourra peut-être un jour trouver le secret de plaire, quand il aura cherché en ses souvenirs et raconté une histoire moins attristante que n'est *Hervé*. A montrer le cœur de l'homme plus noble et plus pur, M. Stern gagnera en vérité, et d'ailleurs, eût-il cent fois raison, pourquoi jeter ainsi au vent toutes les fraîches illusions qui ont parfumé la jeunesse?

Hervé, Senneval, en somme, prouvent sinon un talent déjà formé et complet, du moins chez MM. Stern et Henry la volonté de laisser mûrir le germe de talent qui est en eux. Ce n'est ni le travail, ni le soin qui leur a manqué; et si leurs livres ne sont pas véritablement remarquables, nous ne devons pas en accuser leur négligence; ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire, et on n'a pas le droit de leur demander plus qu'ils n'ont donné. Seulement la mesure de leur mérite actuel est connue, et on peut prévoir déjà ce qu'ils seront un jour. Ni l'auteur d'*Hervé,* ni celui de *Senneval,* ne semblent devoir atteindre (nous le croyons du moins et nous voudrions nous tromper) à un haut degré de puissance. Toutefois, s'ils persistent dans le même zèle et les mêmes bonnes intentions, s'ils se surveillent eux-mêmes, s'ils se gardent des travaux faciles, ils pourront rester d'aimables romanciers et acquérir de plus en plus des droits à la bienveillance de la critique.

Nous manquons à cette heure, en France, d'écrivains qui prennent leur tâche au sérieux; aussi bien il serait temps que des hommes nouveaux, ceux-là ou d'autres, parvinssent à se faire jour. Ce qui sera malheureusement un obstacle à ce que des jeunes gens jusqu'ici inconnus percent définitivement et sans trop attendre, c'est que, pour le public actuel, les réputations littéraires, une fois acquises, se ruinent difficilement; c'est que les écrivains de la précédente génération, maintenant acceptés et remarqués, pourront long-temps, sans la détruire, abuser de leur vogue. C'est là ce qui nous explique pourquoi, en ces récentes années, se sont soutenus dans l'opinion publique des romanciers qui pourtant ne se montraient plus dignes que de notre dédain. Et encore, si la célébrité des écrivains est durable, elle ne s'attache pas tout de suite à leur nom; il faut à ceux qui tentent la carrière des lettres un courage au moins égal à leur talent. Bien des difficultés surgissent en effet et font broussaille sur lesquelles on ne comptait pas; si on ne les repousse d'un pied sûr, c'en est fait de la tentative. Aussi doit-on, avant tout, conseiller la persévérance dans la lutte aux hommes qui sentent pousser leurs

ailes, et dont les forces, timides encore, s'affermiront bientôt au grand air. La lutte d'ailleurs soutient et excite. Les vrais poètes sont tous arrivés vaillamment. Byron fait un médiocre volume de vers, on le raille; il écrit une satire superbe, et toute l'Angleterre répète son nom. A sa place, bien d'autres, loin d'en être indignés, auraient pleuré à la lecture de l'article de la *Revue d'Édimbourg,* et se seraient retirés tristes et muets. Byron, à vingt ans, publiait des poésies ordinaires et comme bon nombre de jeunes rêveurs en eussent pu composer; mais seul (et c'est ce qui le caractérisait tout de suite) il avait au fond de son ame le *spiritus* du génie, l'inspiration, sommeillante encore, qui, au premier moment, devait éclater tout d'un coup en notes claires, vives, ardentes comme des fusées rapides et tout étoilées.—Des esprits craintifs qui ne devaient pas atteindre à la hauteur byronienne ont pourtant méconnu trop vite leur propre valeur; par là, nous avons perdu peut-être en France un ou deux poètes et prosateurs, que la patience, aidée par l'espoir, aurait dû retenir en des travaux sévères. Mais cette opiniâtreté si rare, n'est-elle pas, après tout, la grande preuve du mérite? Et si tant en ont manqué, n'est-ce pas qu'elle est le signe évident de la gloire future? A en juger ainsi, ce serait un bien que les leurres, les piéges tendus au talent qui s'essaie: par ces pièces mêmes on s'assurerait, s'il les surmonte, de sa véritable puissance.

Oui, ce qui bien plus que les obstacles matériels donne aux jeunes gens le droit de se plaindre, c'est cette considération qui accompagne aujourd'hui de vieilles renommées dont on aurait dû depuis long-temps faire justice. Chacun devrait épier les noms qui se peuvent présenter et prêter attention aux œuvres qui ne demandent qu'à éclore. Là serait le véritable encouragement, et ce qui, mieux que toute autre chose, pousserait au zèle et à l'étude. Combien de jeunes poètes, pâlis par les veilles, le cœur palpitant d'espoir, trouveraient alors dans leur cœur des élans de vraie passion qui étonneraient la foule! —Mais personne ne s'inquiète de ce qui se tente et voudrait naître au jour; on s'en tient à ceux que déjà l'on a appréciés, et quoique fatigué, obsédé même de leurs négligences, le public ne se sent pas le courage de remplacer ses favoris. Pour nous, si jamais nous rencontrons à mi-côte et encore noyé d'ombre un poète sincère inconnu, nous nous arrêterons à lui avec complaisance et nous le saluerons du nom d'ami.

ALFRED ASSELINE.

REVUE DRAMATIQUE.

Tout a été dit sur la façon dont M[lle] Rachel vient d'aborder le grand rôle de *Phèdre*. Rien n'a manqué à la jeune tragédienne, ni les éloges passionnés, ni les critiques sans mesure. Ce qu'on ne saurait trop admirer, au milieu de ce conflit d'opinions diverses, c'est l'attitude du public. Sterne disait qu'il ferait volontiers cent milles à pied pour voir un homme qui se sentirait charmé sans savoir comment ni pourquoi. Cet homme, c'est le public. Le public se soucie assez médiocrement de nous tous qui avons plus ou moins la prétention de l'éclairer et de le diriger. Il a, lui aussi, son petit bon sens, et il a raison d'y tenir. Nous aurons beau crier au prodige : si nous crions à faux, nous ne le tromperons pas long-temps. De même nous aurons beau tenter de le détourner du chemin de son plaisir : si son plaisir est au bout, il y court, quoi que nous puissions dire et faire pour l'en empêcher. C'est là ce qui arrive à chaque représentation de *Phèdre;* la foule s'empresse, admire, applaudit, sans se préoccuper de savoir si elle est en ceci de mon sentiment ou du vôtre. Le public n'est guère exigeant; pourvu qu'il se sente charmé, il est content et n'en demande pas davantage. Quand on songe à quel prix ce charme s'opère depuis cinq ans au Théâtre-Français, quand on pense qu'il ne s'y mêle ni le luxe des décors ni l'attrait de l'inconnu, et qu'il s'agit de ces vieux chefs-d'œuvre que tout le monde sait par cœur, représentés sans trop de pompe, on peut le dire, et sans trop d'étalage; en vérité, on ne peut se défendre de reconnaître que le public est de bonne foi, et que, dans le charme qui l'attire, il n'y a ni supercherie ni surprise. Phèdre, par exemple : certes le rôle est beau, et nous nous inclinons aussi bas que possible devant le génie d'Euripide et devant le génie de Racine. Il faut pourtant bien convenir que

dans la tragédie du poète français, à part la grande et terrible figure de Phèdre, tous les personnages ne sont pas, au point de vue de l'intérêt, absolument irréprochables. Les amours d'Hippolyte et d'Aricie ne nous touchent guère, non plus que les malheurs de Thésée. J'avoue que, pour ma part, ce vieux dompteur de monstres ne m'a jamais beaucoup ému. Quoi qu'il en soit, le public y court avec avidité. S'il lui plaît d'y courir, c'est que sans doute il y trouve son compte; s'il admire et s'il applaudit, c'est que sans doute la chose en vaut la peine. Toujours est-il que telle est son opinion; en matière de succès, celle-ci en vaut bien une autre.

Non, nous ne pensons pas qu'on puisse citer un succès plus franc et plus légitime que ne l'est en réalité le succès de Mlle Rachel. Ce succès ne doit rien qu'à elle, si ce n'est au poète qu'elle interprète; encore savons-nous ce que Racine et Corneille attiraient de foule au parterre, avant que Mlle Rachel eût paru sur la scène. Si l'on veut bien se dire que depuis cinq ans la jeune tragédienne tient la curiosité en émoi, sans autre prestige que celui de son talent, il faudra bien lui reconnaître une puissance qui ressemble fort au génie tragique. Nous ne savons pas si Mlle Rachel, dans le rôle de Phèdre, a suivi la tradition ou si elle s'en est écartée; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'elle en a compris les beautés avec une admirable intelligence, et qu'elle a été et qu'elle est encore, pour la foule qui se presse à ces magnifiques représentations, la Phèdre d'Euripide et la Phèdre de Racine, la Phèdre païenne et chrétienne.

Mlle Garrick a remplacé Mlle Guyon dans le rôle d'Aricie, ce rôle jeune et charmant qu'on a trop calomnié peut-être. D'ailleurs, quelque fades qu'ils puissent paraître, il faut pardonner aux amours un peu français d'Hippolyte et d'Aricie, en songeant aux beaux développemens qu'ils ajoutent à la passion de Phèdre. M. Rey joue le rôle d'Hippolyte avec trop de candeur; M. Rey oublie trop ce que Phèdre aime surtout en lui, c'est quelque chose de sauvage et même d'un peu farouche. Nous n'avons pas toujours trouvé chez M. Guyon, dans le rôle de Thésée, la noblesse et la dignité dont cet acteur intelligent a fait preuve dans plus d'une rencontre.

Le Théâtre-Français n'est pas uniquement préoccupé du soin de nos vieilles gloires poétiques; il poursuit avec activité les répétitions des *Burgraves*. Ainsi, sous peu de jours, nous verrons le plus grand poète de notre époque alterner sur la même scène avec le poète le plus pur du XVIIe siècle. C'est décidément Mme Melingue qui remplira, dans le nouveau drame de M. Hugo, un rôle que se sont disputé plusieurs actrices de renom. A ces fins, Mme Melingue a été engagée comme sociétaire par le Théâtre-Français, qui a, par ce seul fait, donné un démenti formel à ce système d'exclusions qu'on ne se fait point faute de lui reprocher. Le théâtre de la rue Richelieu a prouvé en ceci qu'il n'est pas si exclusif qu'on veut bien le dire et qu'il prend le talent partout où il le rencontre.

Mme Melingue est une actrice jeune, belle, intelligente; elle a dans la voix,

dans le geste et dans le maintien une dignité et une noblesse qui devaient tôt ou tard trouver naturellement place sur la scène du Théâtre-Français.

A côté des *Burgraves,* on prépare la *Judith* de Mme de Girardin, autre œuvre de poète. C'est Mlle Rachel qui remplira le rôle de Judith. La représentation sera belle : les femmes en auront tout l'honneur. Judith coupera le cou d'Holopherne, et Rachel dira les beaux vers de Delphine. Puis viendra un drame de M. Gozlan que le comité du Théâtre-Français a reçu, ces jours derniers, avec enthousiasme. Nous pourrions en parler longuement; mais nous ne voulons point imiter ces amis imprudens qui sonnent des fanfares autour de l'œuvre encore au berceau. Savez-vous rien de plus déplorable, par exemple, que ce qui se passe à propos de je ne sais quelle tragédie tout nouvellement arrivée de Vienne en Dauphiné ? S'il faut en croire certaines gens, Corneille et Racine, qu'on croyait morts, vivent fondus et incarnés dans la personne de M. Ponsard. Les initiés ne vous accostent plus qu'en vous tirant à brûle-pourpoint quelque tirade de *Lucrèce*. C'est le titre du nouveau chef-d'œuvre. Corneille n'eût pas mieux fait : Racine eût moins bien réussi. Nous ne demandons pas mieux, nous autres; cependant il serait bon d'attendre. Pour notre compte, de pareils enfantillages ne nous touchent guères; mais nous ne savons pas de plus lourd fardeau qu'une célébrité anticipée, et nous regrettons que les amis de M. Ponsard aient publié en son nom un programme que Corneille et Racine auraient tant de peine à remplir. Qu'on se rappelle la fable du hibou recommandant ses petits à l'aigle. — Ils sont charmans, lui dit-il; vous les reconnaîtrez sans peine. L'aigle rencontra de petits monstres qu'il croqua sans gêne ni façon. Puisse le public ne pas traiter la tragédie de M. Ponsard comme l'aigle traita les petits du hibou de la fable!

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a retrouvé dans *les Mille et Une Nuits* le prodigieux succès du mélodrame de *Mathilde*. Nous ne pensons pas qu'on ait jamais poussé plus loin le luxe des costumes et l'enchantement des décors. Schariar lui-même serait confondu par tant de merveilles. A coup sûr les frères Cogniard ont en leur puissance la baguette des fées ou bien la lampe d'Aladin. Nous avons admiré surtout l'intérieur d'une forêt de l'Inde et une vue de Nankin, qui nous a rappelé les magnifiques dessins que M. Borget a récemment rapportés de la Chine. Quant à la pièce, nous ne saurions trop qu'en dire, sinon que les détails en sont fort divertissans. Seulement, ce n'a pas été sans douleur que nous avons reconnu le bon et vertueux Moëssard sous les traits d'un vieux mandarin corrompu, corrupteur et libertin. O Moëssard, combien votre cœur doit souffrir tous les soirs, entre onze heures et minuit, lorsque vous vous voyez réduit, par les exigences de votre rôle, à séduire la belle Schérazade! Que vous devez vous sentir mal à l'aise, ô Moëssard, dans la peau de cet exécrable mandarin! Sans doute ce n'est qu'une fiction; mais qu'il en doit coûter à la vertu de s'affubler des semblans du vice! Toutefois, nous devons reconnaître que le bon Moëssard joue ce rôle avec

une réserve digne des plus grands éloges, et que sous les traits de ce lubrique Chinois on devine le prix Monthyon. N'oublions pas un intérieur de singes, qui nous a semblé très réjouissant, non plus qu'un tableau de la mer, d'un grand effet et d'une belle vérité. Comme ce bon M. Galand serait heureux, s'il pouvait voir en réalité, comme on peut les voir à cette heure au théâtre de la Porte-Saint-Martin, toutes les nouvelles et toutes les féeries qu'il racontait si bien !

Au théâtre du Palais-Royal, *les Deux Anes :* c'est une petite pièce tirée d'un conte de La Fontaine. Vous savez ce mari jaloux qui, obligé de s'absenter pour un certain temps du logis, prit le parti, pour s'assurer de la fidélité de sa femme, de lui dessiner un âne sur le front.

Un sien confrère, amoureux de la dame,
La va trouver et l'âne efface net,
Dieu sait comment; puis un autre en remet,
Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celui-ci, par faute de mémoire,
Il mit un bât, l'autre n'en avait point.

L'époux revient, veut s'éclaircir du point.
Voyez, mon fils, dit la bonne commère;
L'âne est témoin de ma fidélité.
Diantre soit fait, dit l'époux en colère,
Et du témoin, et de qui l'a bâté.

On nous croira sans peine, si nous affirmons que la pièce ne vaut pas le conte. M[lle] Déjazet, cet éternel printemps, y joue le rôle d'un jeune rapin avec beaucoup de verve et d'entrain. Elle y chante maint couplet avec un haut goût qui ne sied qu'à elle et que le public semble priser fort. M[lle] Déjazet est encore et sera toujours l'enfant gâté de son parterre.

M. Achard charme toujours les entr'actes par de petites chansonnettes. A vrai dire, nous aimerions mieux autre chose. Si l'on supprime les entr'actes, hélas! que nous restera-t-il ?

Au même théâtre, *la Rue de la Lune* vient d'obtenir un de ces joyeux succès de carnaval qui se prolongent parfois jusqu'à la mi-carême. Ravel y est étourdissant dans le rôle de Chevillard, et Sainville mirobolant dans celui de Chaudoreille. Voici deux plaisans acteurs, ce Ravel surtout, qui, hors de la scène, a la figure la plus triste et la plus lugubre qui se puisse imaginer. Qui se douterait, en le rencontrant sur le trottoir, que c'est là le joyeux garçon qui fait rire tout Paris et déride les fronts les plus sombres? N'oublions pas notre ami Alcide Tousez, qui joue dans *les Égaremens d'une Canne et d'un Parapluie* avec cette grace et cette désinvolture qui lui sont particulières.

Au théâtre du Vaudeville, *l'Extase* poursuit un succès fructueux et mérité. Au Gymnase-Dramatique, Bouffé soutient de son merveilleux talent une pièce plus que médiocre intitulée *le Menuet de la Reine*. Bouffé y joue le rôle du vieux Vestris. On sait que cet admirable acteur excelle dans ces rôles de vieux danseurs. Nous nous souvenons de l'avoir vu, voici bien long-temps, dans une pièce qu'on avait tirée d'un roman de M. Paul de Kock. Cette pièce s'appelait *Jean*. C'était un très joli vaudeville comme on en fait trop peu aujourd'hui. M. Bouffé, qui en était encore à ses débuts, y remplissait le rôle d'un vieux maître de danse : il y était charmant, si bien qu'on pouvait déjà pressentir quel parfait comédien il serait plus tard. M. Bouffé joue donc le rôle de Vestris avec cette finesse exquise qui n'appartient qu'à lui. Mais quelle pièce, hélas! et combien il est regrettable de voir un talent si véritablement exquis s'user à de telles misères! Nous exprimons volontiers le même regret à propos de Mlle Nathalie, dont la grace et l'esprit nous semblent dignes d'un meilleur emploi.

Au théâtre des Variétés, c'est toujours la même stérile abondance. Si vous en exceptez *les Petits Mystères de Paris,* tableau dont l'exécution ne manque point d'habileté, nous n'y avons rien découvert qui mérite d'être raconté, à moins que ce ne soit *la Chasse du Roi*, qui nous a montré Louis XIV sous les traits de Mlle Eugénie Sauvage. Louis XIV sur la scène du théâtre des Variétés! le grand roi sur ces planches encore toutes souillées par le passage des affreux clowns! en vérité, cela fait sourire.

J. S.

BULLETIN.

Fontenelle, interrogé à ses derniers momens sur ce qu'il ressentait, répondait à ses amis qu'il éprouvait *une grande difficulté d'être*. C'est une grave et irréparable chose que cette difficulté d'être. Il n'y a pas de déchirement brusque, de secousse violente, mais la vie se retire peu à peu. S'il fallait définir par un mot ce qui se passe dans la sphère politique et ministérielle, ce qui caractérise la situation, nous dirions volontiers qu'on y retrouve cette difficulté d'être dont parlait l'ingénieux philosophe. Le sol n'est pas ébranlé par de grandes commotions, mais rien ne marche, rien ne va. La vie politique semble paralysée. On ne voit guère quelque mouvement que dans les opinions extrêmes qui cherchent à exploiter à leur profit cette situation singulière et triste; mais au centre même, au cœur du gouvernement, dans les rangs de la grande majorité constitutionnelle, on dirait que tout s'arrête, que tout est devenu non seulement difficile, mais impossible.

Cette stagnation, cette atonie, préoccupent enfin les esprits les plus calmes, les plus impartiaux, les plus lents à se laisser troubler par certains symptômes; ils sentent que le mal est profond. Jamais le gouvernement du pays n'aurait eu plus besoin de réunir ses forces pour faire face aux questions de toute nature qui surgissent tant au dehors qu'à l'intérieur, et, par une fatalité déplorable, les hommes les plus utiles, les plus nécessaires, se trouvent réduits à l'impuissance d'agir. Le ministère est malheureusement placé dans de telles conditions d'exclusion et de faiblesse, qu'il voit plutôt en eux des adversaires que des appuis; aussi s'isole-t-il de plus en plus : les meilleurs avis lui deviennent suspects, car il voit dans ceux qui les lui donnent des rivaux, des successeurs. Tout se rapetisse de cette manière à la triste proportion de questions personnelles. Cependant rien ne se fait, nous ne dirons pas de grand, dans ce temps-ci notre ambition ne va pas si haut, mais il ne se fait rien d'utile, rien qui importe vraiment à l'intérêt public. Comment en

serait-il autrement? La méfiance règne non pas entre le ministère et l'opposition, ce qui est chose ordinaire et normale dans un gouvernement représentatif, mais entre le ministère et la majorité, et cela dans les deux chambres. Au Luxembourg, la majorité qui, sur les vives [illegible] s'est déterminée à rejeter un amendement dont elle approuvait [illegible] l'esprit, a vu avec une vive surprise, avec un mécontentement profond, le ministère accepter à la chambre des députés ce qu'il avait combattu à la tribune de la pairie, ce qu'il s'était engagé à repousser en toutes circonstances. On avait annoncé que des interpellations seraient adressées sur ce point au cabinet. La pairie, dont on connaît l'extrême mesure dans ses manifestations politiques, a préféré attendre l'occasion plus prochaine de la discussion sur les fonds secrets pour demander au ministère les raisons de sa conduite et de son double langage. Cette réserve n'ôte rien à la gravité du grief. La chambre des pairs a ressenti profondément cette atteinte portée à sa considération politique; elle, si dévouée à l'ordre, à la défense de la stabilité sociale, s'est vue, pour ainsi dire, sacrifiée au succès d'une évolution de tactique parlementaire. Ce sont de ces choses que les corps politiques ne pardonnent pas. Une assemblée ainsi blessée peut ajourner ou tempérer l'expression de son juste ressentiment. En agissant ainsi, elle continue d'être fidèle à l'intérêt général et au sentiment de sa propre dignité, mais elle n'oublie rien, et ceux qui l'ont si étrangement méconnue et froissée peuvent difficilement attendre d'elle confiance et sympathie. Au Palais-Bourbon, le ministère a dit à la majorité qu'il voulait tout ce qu'elle voulait, il a déclaré ne pas s'opposer à la phrase qu'avait rédigée, sur le droit de visite, la commission, organe de la majorité. Néanmoins il est aujourd'hui reconnu que, nonobstant cette déclaration, il n'y a pas parfaite conformité d'intentions et de vues sur ce point capital entre la majorité et le ministère. Nous ne parlons pas ici sur des conjectures, mais sur des faits. Que signifie la nomination de M. l'amiral Roussin comme ministre de la marine, si par ce choix le ministère n'a pas voulu faire comprendre à la chambre comment il entendait pour son compte la phrase de l'adresse? Le choix de M. Roussin est pour ainsi dire une réponse au discours de M. Dupin. L'honorable député de la Nièvre, qui n'avait jamais été plus en verve, avait au nom de la chambre hautement condamné l'esprit des traités de 1831 et de 1833. Le ministère, qui n'a pas jugé prudent de le contredire à la tribune, a répondu après coup par un acte qui, ce nous semble, n'a rien d'ambigu; car donner pour successeur à M. Duperré le seul marin qui ait défendu le droit de visite, c'est dire à la chambre: Nous sommes loin de trouver aussi mauvais que vous les traités de 1831 et de 1833; ces traités ont du bon, et nous ne nous hâterons pas de négocier pour les changer. Nous ne sommes pas surpris que l'immense majorité qui a voté la phrase de la commission ait considéré comme une sorte d'offense à elle adressée la nomination de M. Roussin, et le cabinet, en s'adjoignant un pareil collègue, s'est mis dans une situation fort grave vis-à-vis de la chambre. Sans doute ce n'est qu'après y avoir pensé que le ministère s'est décidé à un parti dont il a dû

peser toutes les conséquences. Nous ne croirons pas que, comme on l'a dit, quelques ministres n'aient appris que par le *Moniteur* la nomination de M. Roussin : ce n'est qu'en conseil des ministres que de pareilles déterminations peuvent être prises; si les choses s'étaient passées autrement, le ministère du 29 octobre ne serait plus qu'une réunion d'hommes politiques ou spéciaux plus ou moins distingués; ce ne serait plus un cabinet.

Quoi qu'il en soit, entre la majorité des deux chambres et le ministère, la confiance est altérée, et cela est un grand mal. Aussi, dans la sphère constitutionnelle et gouvernementale, il y a malaise; tout se trouve faussé, compromis. C'est pourquoi on pense généralement que chercher un remède à une situation aussi fâcheuse n'est plus une question oiseuse et prématurée. Apparemment ce n'est pas dans une inerte apathie, dans l'immobilité fataliste des Turcs, que doit consister la sagesse des hommes et des corps politiques. C'est le cas ou jamais de répéter ce mot connu, qu'il y a quelque chose à faire. Oui, il y a à lutter contre le mal, à empêcher qu'il ne s'étende, à raffermir le pouvoir ébranlé. Cette conviction a pénétré dans tous les rangs, dans toutes les fractions de la grande majorité constitutionnelle; et ce n'est pas chez les conservateurs les plus prononcés qu'elle est la moins forte. On sent la nécessité de rentrer le plus tôt possible dans la sincérité du gouvernement constitutionnel, sincérité qui seule permet aux trois grands pouvoirs d'exercer pour le bien général leur légitime influence.

Tel n'est pas l'avis des partis extrêmes, qui considèrent la situation actuelle comme trop favorable à leurs espérances pour vouloir qu'il y soit changé quelque chose. Un changement radical pourrait peut-être les tenter, mais ils professent un dédain systématique pour les améliorations qu'on pourrait obtenir en marchant dans les voies régulières de la constitution. Ce qui existe aujourd'hui leur convient davantage : ils disent que de l'excès du mal sortira le bien. Tout ce qui nous afflige les réjouit. Ils se félicitent des inconvéniens graves que nous avons signalés; à les entendre, ces inconvéniens sont des maux inhérens à la monarchie constitutionnelle elle-même, et ils préfèrent le *statu quo* qui leur paraît une démonstration triomphante en faveur tant du radicalisme que des opinions légitimistes. Nous ne craignons pas de dire que, si les amis sincères de la monarchie constitutionnelle n'étaient pas suffisamment édifiés sur les dangers de la situation, cette unanimité des partis extrêmes à prêcher le *statu quo* devrait achever de les en convaincre. Comment! les radicaux et les légitimistes publient à son de trompe qu'il n'y a rien à changer à ce qui est! Dieu nous pardonne! les voilà conservateurs. Quel intérêt ont-ils donc à soutenir une thèse si nouvelle pour eux? Ce n'est pas à coup sûr un beau zèle pour la monarchie constitutionnelle de 1830 qui les fait parler; que veulent-ils donc? Ils veulent que notre gouvernement se prive de gaieté de cœur de ce qui fait son honneur et sa force, de la faculté de réparer sans secousse violente les fautes commises. Il leur convient, nous le croyons volontiers, de voir se perpétuer un état de choses qui, sur certains points, semble autoriser leurs attaques. Améliorer,

rétablir avec sagesse l'harmonie des rapports entre les grands pouvoirs, fi donc! ce n'est pas le compte de ceux qui prétendent que nos institutions actuelles sont impuissantes à rendre la France heureuse et libre. Loin de réformer les choses, il faut les pousser au pire : le remède est héroïque, mais seul il peut ramener au bien le pays qu'on égare et qu'on trompe depuis douze ans.

Grace au ciel, la France a aujourd'hui trop d'expérience pour accepter une pareille panacée. Elle ne se fie plus à ces cures merveilleuses dont la première condition est un bouleversement général, et qui ressemblent un peu trop aux moyens tragiques de Médée. C'est au pays, c'est au développement régulier de nos institutions que le bon sens du pays demande le mieux dont il a l'instinct et le besoin; il veut se frayer une route entre un pessimisme désespéré et cet optimisme béat pour lequel les changemens les plus simples et les plus nécessaires sont un objet de scandale et d'effroi. Aussi, les conservateurs intelligens, et ils sont nombreux dans la chambre, comprennent fort bien que le beau idéal du gouvernement constitutionnel n'est pas l'immobilité dans les choses et dans les hommes, et que, pour assurer la stabilité féconde des institutions fondamentales, il ne faut pas tricher avec les conditions, avec les exigences de la vie politique.

Le ministère s'aperçoit aujourd'hui qu'il faut recommencer la lutte sur nouveaux frais. Après la discussion sur l'adresse, il a cru un instant que tout était terminé. Néanmoins, la chambre avait fort clairement mis de côté la question ministérielle, pour ne s'occuper que d'un grand intérêt national; ce qui n'empêcha pas le ministère de voir dans le résultat final une approbation complète de sa politique. C'est dans cette conviction un peu aveugle de son triomphe, qu'il s'adjoignit M. l'amiral Roussin. On a remarqué aussi la vivacité blessante avec laquelle certains écrivains du ministère attaquèrent les orateurs de l'opposition, entre autres M. Dupin. On traita son discours de *plaisant*, on prit contre l'éloquent magistrat d'assez étranges licences. Cependant le ministère a fini par reconnaître qu'il était allé trop loin, et, depuis quelques jours, il cherche à mettre dans sa conduite plus de prudence et d'habileté. Il a présenté la demande des fonds secrets sans offrir la bataille à l'opposition; mais, en même temps, il disait sur ses bancs qu'il l'accepterait si elle lui était présentée. Il s'est occupé de circonvenir, de ramener à lui certains hommes influens de la majorité dont il sait fort bien n'avoir pas les sympathies. Ainsi, envers M. Dupin, on a tout-à-fait changé de note : la polémique moqueuse qui avait été dirigée contre lui s'est tout à coup métamorphosée en une apologie flatteuse du talent de l'orateur, apologie mêlée de quelques regrets. De flatteuses avances n'ont pas été non plus épargnées. On parle d'un dîner presque intime chez une princesse étrangère, où se seraient rencontrés M. Dupin et M. Guizot. On aurait aussi montré en perspective à l'honorable député de la Nièvre la présidence de la chambre. Mais nous croyons tous ces soins superflus. M. Dupin a choisi sa ligne, et il s'y tiendra. Il a eu l'insigne bonheur d'exprimer plus heureusement que personne la

pensée générale dans la plus importante des questions à l'ordre du jour. Il siége avec honneur dans les rangs du centre gauche, il appartient à une fraction d'hommes éminens qui ne reconnaissent pas leur politique dans celle que suit aujourd'hui le ministère du 29 octobre. Il sera fidèle à ses engagemens, à ses amitiés; là est sa force et son avenir.

Nous n'irons pas loin pour trouver la preuve des dissidences qui séparent M. Dupin du ministère; nous la trouvons dans une des élections qui ont occupé l'attention ces jours derniers. A Beauvais, le ministère a combattu la candidature de M. Delangle, qui est l'ami de M. Dupin, qui siége à côté de lui à la cour de cassation, et qui appartient à la même nuance politique, au centre gauche. Dans cette élection, c'est la gauche qui l'a emporté: ici encore le parti gouvernemental a subi un échec; il a perdu un représentant comme dans le troisième arrondissement de Paris. Tous ces symptômes veulent cependant être remarqués et compris. Pourquoi ces victoires de l'opposition, là où le grand parti constitutionnel réunissait ordinairement la majorité? La situation actuelle favorise donc les progrès de l'opposition? Elle a donc quelque chose d'étroit et d'exclusif qui éloigne et repousse? Avec une administration assise sur des bases plus larges et représentant l'esprit et les nuances de la vraie majorité, il est fort probable que M. Delangle eût été nommé à Beauvais; cela n'eût-il pas mieux valu que l'élection d'un membre de la gauche?

A Chalons-sur-Saône, le candidat de l'extrême gauche, M. Bastide, a été au moment de triompher. Si son concurrent, M. de Varennes, l'a emporté, c'est grace cette fois à la conduite sage et digne du parti légitimiste. Au second tour de scrutin, 21 des 79 voix qui avaient été données à M. de Suleau, candidat légitimiste, se sont reportées sur M. de Varennes; les autres électeurs se sont retirés, pensant qu'il ne leur était pas possible d'envoyer à la chambre, au nom de leurs opinions royalistes, un représentant de l'extrême démocratie. Cette conduite est honorable, et il faut espérer qu'elle sera imitée partout. Nous trouvons fort naturel qu'il y ait à la chambre des radicaux et même des ultra-radicaux; mais ils doivent y être envoyés par des électeurs qui aient vraiment l'opinion de celui qui se présente pour être leur mandataire. Autrement nous vivrions dans un perpétuel mensonge. Nous ne saurions jamais dans quelles proportions les partis se trouvent vis-à-vis les uns des autres, et nous aurions, à côté de l'ignorance du pays, les tristes effets de l'aveuglement des opinions extrêmes qui, se croyant plus puissantes qu'elles ne le sont en réalité, se trouveraient entraînées à de nouvelles folies. Nous aboutirions aussi à la déconsidération de ces partis mêmes, ce qui est un mal dans un pays libre. Que faudrait-il penser de la sincérité des convictions légitimistes si l'alliance carlo-républicaine entrait dans la pratique électorale? Nous en dirons autant de la véracité des opinions démocratiques. Par ces monstrueux rapprochemens, les partis croient parfois se fortifier et se grandir, ils se diminuent et se dégradent. Il y a toujours plus de force morale dans une minorité qui sait rester fidèle à elle-même, que dans un parti,

fût-il numériquement plus considérable, qui, pour trouver des appuis, en est réduit à s'abdiquer, à se démentir.

Ce n'est pas *la Nation* qui donnera de la force et de l'avenir à l'alliance carlo-républicaine. Personne ne veut en être, de *la Nation;* c'est un sauve qui peut général. Les désaveux pleuvent de tous côtés. Les amis de M. de Châteaubriand s'indignent en son nom d'une collaboration qu'on lui attribue faussement. M. de Lamartine dit à qui veut l'entendre qu'il est entièrement étranger à *la Nation,* et M. Arago déclare ne la pas connaître. C'était bien la peine de coudre dans un prospectus quelques lambeaux d'articles et de discours appartenant à ces hommes célèbres, pour faire croire au public que *la Nation* avait pour rédacteurs MM. de Châteaubriand, Arago et Lamartine. M. de Genoude en sera pour ses frais de fondation et d'imaginative, car c'est lui qui a mis *la Nation* au monde, comme si la *Gazette* ne lui suffisait pas. Le rédacteur en chef de la *Gazette de France* aura pensé sans doute que c'était un coup de génie de marier ensemble, à la tête d'un journal, des noms de la gauche et de la droite, et de baptiser du nom de *Nation* cet absurde assemblage. Que lui est-il arrivé? Il a été désavoué par la droite aussi bien que par la gauche; les royalistes le repoussent aussi bien que les démocrates. Que M. de Genoude y prenne garde; s'il continue, il en viendra bientôt, par ses excentricités, à se mettre en dehors de toutes les opinions sérieuses.

On n'a pas pu croire un instant qu'une collision fût à craindre entre le gouvernement d'Espartero et nous. Le régent ne pouvait vouloir pousser les choses à l'extrême; ni sa situation, ni l'Angleterre, ne le lui eussent permis. Maintenant a-t-il donné à la France une satisfaction dont pour le fond nous devions nous contenter? Oui, si l'on songe que nous avons tout intérêt à prouver au peuple espagnol que nous n'avons pour lui que des sentimens d'estime et de sympathie. La nation espagnole n'avait nullement partagé à notre égard l'injustice de son gouvernement. Barcelone avait au contraire témoigné sa reconnaissance à notre consul pour sa noble conduite. Nous n'avions donc qu'à demander le désaveu des allégations mensongères d'un agent secondaire. Le désaveu a paru dans la *Gazette officielle de Madrid,* qui avait consigné les fausses assertions de Guttierez; il a paru sous la forme d'une communication du ministre de la guerre au ministre de l'intérieur. Cet acte a été probablement transmis à Paris et adressé à M. le ministre des affaires étrangères. Le cabinet jugera sans doute convenable d'entretenir la chambre de cet incident, qui paraît tout-à-fait vidé. On a dit que le gouvernement espagnol n'avait désavoué Guttierez qu'à la condition que plus tard M. Lesseps serait rappelé. Les amis du ministère nient que M. Guizot ait pris cet engagement. Selon eux, la satisfaction consignée dans la *Gazette officielle de Madrid* a été accordée sans conditions. Tout cela s'éclaircira à la tribune, car maintenant il n'y a plus de motifs pour ne pas y traiter la question espagnole.

La Péninsule se prépare à des élections générales qui doivent exercer sur ses destinées la plus sérieuse influence. Il peut sortir de ces élections ou une révolution nouvelle, ou la consécration définitive de la monarchie constitu-

tionnelle d'Isabelle II. Espartero a pris le parti de s'adresser directement aux Espagnols par un manifeste où il se met en scène, où il se montre en butte à toutes les calomnies, à toutes les attaques, mais où il se donne aussi comme le représentant de la volonté nationale, avec le secours de laquelle il compte triompher de tous les obstacles. Le régent rappelle aux Espagnols quelles immenses questions les nouvelles cortès auront à traiter et à résoudre. Elles auront à s'occuper du système d'impôts, de l'organisation de la force publique et du pouvoir judiciaire, des codes, du crédit public, du budget, des municipalités, des députations provinciales, des préfectures, de la presse, de la milice, de l'instruction publique. Il conjure ses concitoyens de ne donner leur confiance qu'à des amis de la constitution, à des hommes de raison et de bon conseil, inaccessibles à la corruption. Quant à lui, son désir le plus ardent, le duc de la Victoire le répète encore une fois, est de déposer aux pieds de la reine Isabelle l'autorité qu'il exerce en son nom, au jour marqué par la loi fondamentale.

Il suffirait de ce manifeste d'Espartero pour montrer combien la situation où se trouve l'Espagne est exceptionnelle. Il y a dans ce singulier document un mélange d'esprit constitutionnel et de fierté dictatoriale. C'est avec un certain plaisir que le duc de la Victoire se met sur le premier plan; il rappelle les différentes circonstances où il a triomphé de ses ennemis, il se représente comme prêt à voler partout où éclatera la sédition pour l'étouffer et la châtier, puis il recommande à ses concitoyens de chercher leur salut dans la pratique loyale de la constitution. La presse espagnole a, en général, accueilli le manifeste du régent avec assez d'aigreur. Un des journaux de Madrid le signale comme contraire à la logique aussi bien qu'aux principes de la rhétorique et de la grammaire. Les ennemis d'Espartero continuent toujours aussi à révoquer en doute la modération de ses désirs et son désintéressement. Le parti républicain, en Catalogne, a répandu le bruit qu'il se ménageait, à la majorité de la reine, la royauté de la Havane sous le protectorat de l'Angleterre. C'est un peu moins, comme on le voit, que le trône d'Espagne. Espartero a peut-être senti le besoin, à la veille des élections, de répondre à ces calomnies en parlant en serviteur zélé de la constitution et de la reine. Pour se prononcer sur l'opportunité et la convenance de sa proclamation aux électeurs, il faudrait avoir des élémens qui nous manquent, il faudrait mieux connaître l'intérieur des partis, leurs forces respectives, leurs projets, leurs espérances. La presse espagnole n'est pas un miroir assez fidèle des dispositions du pays; elle est trop ardente, trop jeune, elle voit dans tout matière à attaque, à opposition. Elle peut tromper ceux qui la consultent, et cela de la meilleure foi du monde, car elle s'abuse elle-même; elle a encore de la candeur, car ceux qui la représentent écrivent avec emphase, avec imagination.

Le Portugal vient d'être troublé par une sédition qui a éclaté à Oporto. Le motif de cette émeute est l'augmentation de la taxe du dixième. Le peuple a accusé les assesseurs d'avoir élevé les cotes par cupidité, parce qu'ils avaient

sur chaque cote un droit progressif en raison de leur élévation. Le gouvernement s'est hâté de faire connaître par une proclamation que les taxes n'étaient pas définitivement arrêtées, et que chaque citoyen pouvait, par les voies légales, obtenir la réduction à laquelle il croirait avoir droit. Cette déclaration n'a pas apaisé le peuple. S'il fallait en croire la presse anglaise, cette émeute aurait aussi pour motif le refus du gouvernement portugais d'accepter les arrangemens commerciaux proposés par lord Aberdeen. Le gouvernement portugais se voit dans la nécessité de remanier le système d'impôts, d'augmenter d'anciennes taxes et d'en établir de nouvelles. Entre autres mesures financières, le baron Tojal a proposé de rétablir sur le poisson un droit d'accise que don Miguel avait aboli en 1830. En voilà plus qu'il n'en faut pour entretenir dans les classes populaires une dangereuse effervescence.

Pendant que les grands états sont tranquilles, les petits se mettent en émoi. Genève a vu encore une fois la sédition troubler ses murs. Le grand conseil était occupé à délibérer, à l'hôtel-de-ville, sur un projet de loi, quand une émeute est venue gronder autour de l'édifice où l'assemblée délibérait. On annonce qu'elle a été réprimée. A Genève, le parti radical semble ne pas comprendre que le premier devoir des hommes qui se disent les amis par excellence de la liberté est de se soumettre à la volonté de la majorité exprimée par les voies légales. Il y a dans la ville de Calvin une minorité turbulente qui ne peut se résigner à voir la propriété, la richesse, les lumières, exercer leur légitime influence. De là ces troubles qui reviennent périodiquement agiter et déshonorer la cité célèbre qui, entre la France et l'Allemagne, a su se créer une véritable importance morale. Les amis éclairés de la Suisse craignent aussi de voir renaître la querelle des cantons protestans et des cantons catholiques au sujet des couvens. Cependant il serait du véritable intérêt de la confédération de mettre un terme à des luttes qui ont toujours pour résultat d'appeler l'intervention des grandes puissances dans les affaires de la Suisse.

En Afrique, dès qu'Abd-el-Kader a été convaincu qu'une campagne sérieuse allait être ouverte contre lui, et que l'hiver n'arrêterait pas nos soldats, il a disparu. Il faut nous résigner à cette guerre, où l'ennemi n'est pas invincible, mais souvent insaisissable. Cependant le général Bugeaud a singulièrement augmenté la mobilité de nos troupes et l'agilité du soldat. Dans cette dernière circonstance encore, le corps d'expédition qui a marché sous ses ordres a supporté admirablement les fatigues les plus dures et les marches les plus longues. Il est juste de dire qu'il n'y a pas un danger que n'ait partagé le gouverneur-général.

— Parmi les rares ouvrages publiés récemment sur la Chine, il en est un qui mérite, de fixer l'attention. C'est celui de M. Dobel, qui vient d'être traduit du russe sous le titre de *Sept années en Chine,* par M. le prince Galitzin (1). M. Dobel, Irlandais de naissance, après avoir fait plusieurs cam-

(1) 1 vol. in-8°, chez Amyot, éditeur, rue de la Paix.

pagnes en Pensylvanie comme volontaire au service des États-Unis, céda au goût qui l'entraînait vers les expéditions lointaines, et abandonna l'état militaire pour visiter les îles de l'archipel indo-chinois et les côtes de la Chine. Ses voyages durèrent dix-neuf ans, dont sept furent consacrés à la Chine, où il vint séjourner à trois reprises différentes. Il y a dans les observations qu'il publie sur la politique et les mœurs du céleste empire un grand charme de franchise et de bonhomie. M. Dobel a pu voir les Chinois de fort près, et il parle sans trop d'enthousiasme de cette vieille civilisation dont l'Europe est peut-être à la veille de pénétrer les mystères. « Si quelques écrivains, dit-il, se sont appliqués à dépeindre les hautes qualités morales de ce peuple, ç'a été certainement à tort; car la Chine, dans son état actuel, est encore bien éloignée d'une vraie civilisation. » M. Dobel nous entretient tour à tour des usages de la Chine, de son commerce, de sa religion et de son gouvernement; il passe ensuite en revue les principales îles de l'archipel indo-chinois, les Philippines et les îles Sandwich. Il donne d'intéressans détails sur le commerce de l'opium tel qu'il se faisait à l'époque où il séjournait à Canton. « On apporte annuellement, dit-il, quatre mille caisses d'opium tant à Canton qu'à Macao. Or chaque caisse se vendant de 1,200 à 2,000 piastres d'Espagne (6,480 à 10,800 fr.), on peut se faire une idée de l'énormité du commerce de contrebande en Chine. » M. Dobel nous fait connaître aussi en un chapitre fort amusant le cérémonial d'un grand dîner chinois, dont nous ne rapporterons ici que le menu. « On place sur la table divers plats de poisson froid, comme du poisson volant, séché et râpé fin, en forme de salade, accommodé avec des champignons; des saucisses coupées par morceaux, des foies et des estomacs d'oiseaux cuits et hachés menus, avec une sauce piquante; des tranches de jambon, des canards salés, des œufs cuits et coupés par morceaux, du cerf séché accommodé en purée, une espèce de chenille qui se trouve dans la canne à sucre, desséchée au feu... Le second service commence par un potage aux nids d'oiseaux, le mets le plus cher et le plus recherché qu'un Chinois puisse offrir à ses convives... Les autres plats consistent en nageoires de requins, estomacs de poisson, tortues, homards, etc. Comme les principaux assaisonnemens sont l'ail et des huiles rances, il est rare que ces mets soient agréables au goût. » A côté de ces pages consacrées aux plus petits détails des mœurs chinoises, il s'en trouve, nous le répétons, où les faits importans, les aspects plus graves, ne sont pas omis. En résumé, le livre de M. Dobel, complété par des notes pleines d'intérêt, est un recueil fort agréable d'observations à la fois neuves et piquantes sur la vie publique et privée du céleste empire.

F. BONNAIRE.

UN

DRAME SUR MER.

Les personnes qui vivaient il y a une dizaine d'années à Saint-Pétersbourg, dans les cercles splendides des trois ou quatre premières classes de l'état, ont toutes connu M. de Straden. Il habitait une des plus riantes maisons du quartier de l'Amirauté et donnait chaque hiver quelques grands bals. C'était un homme d'une nature distinguée et bizarre. Hollandais de naissance et Hollandais de cœur, il avait à un haut degré toutes les qualités et tous les défauts de sa nation : l'amour du travail, l'intelligence large et lucide des affaires, l'esprit d'ordre poussé parfois jusqu'à l'extrême parcimonie, et une réserve austère dans le langage, une sorte de sécheresse dans le regard et de froideur répulsive dans les manières qui, au premier abord, inspiraient, à vrai dire, peu d'attrait. Pour pouvoir l'apprécier comme il le méritait, il fallait l'avoir observé sérieusement dans diverses circonstances, l'avoir cherché pour ainsi dire lui-même sous l'enveloppe de glace qui dérobait à l'attention fugitive des gens du monde son esprit élevé et son cœur excellent.

Sa grande fortune lui venait d'un de ses oncles qui avait fondé à Pétersbourg une maison de commerce avec cette habileté; cette persévérance et cette austère probité qui distinguent en général les négocians hollandais. A vingt-cinq ans, M. de Straden, ayant fini ses études à Leyde et voyagé en Angleterre et en France, était venu s'installer avec le titre de chef de la correspondance chez son oncle.

Quinze ans après, son oncle, qui avait passé sa vie dans le célibat, lui léguait en mourant son immense héritage. Beaucoup d'ambitions matrimoniales s'éveillèrent alors autour du riche banquier, quoiqu'il fût d'un âge un peu mûr. On pensait que son oncle seul l'avait empêché jusque-là de se marier et que, désormais libre de ses actions, possesseur unique d'une vaste et honorable fortune, il ne tarderait pas à se choisir une femme dans le beau monde de Pétersbourg. Plus d'une mère alors eut pour lui de douces prévenances, et plus d'un noble comte, portant de grosses épaulettes et décoré d'une quantité d'ordres, ne se serait pas fait scrupule de donner sa fille à ce négociant de Hollande dont le nom, il est vrai, n'avait jamais figuré dans aucun livre de *peerage* et aucune statistique nobiliaire, mais dont le crédit était parfaitement assuré sur toutes les places de l'Europe.

Les prévenances maternelles, les insinuations flatteuses, les demi-mots prononcés à voix basse dans l'embrasure d'une fenêtre, furent inutiles. M. de Straden ne s'aperçut pas, ou du moins n'eut pas l'air de s'apercevoir des tendres complots tramés contre lui. Cependant ses cheveux commençaient à grisonner, ses tempes se plissaient, son regard devenait de plus en plus sec et froid, et mainte belle jeune fille qui, quelques années auparavant, eût consenti sans trop de difficultés à lui donner sa main, se disait, en le revoyant avec ces premiers signes de la vieillesse, que l'épouser alors serait acheter un peu cher la fortune. Les parens qui avaient eu des vues sur lui se dirent aussi qu'il ne fallait plus y songer, que le neveu mourrait célibataire comme l'oncle, et cessèrent de lui présenter la perspective conjugale qu'il s'obstinait à ne pas voir.

Un beau jour, M. de Straden partit pour la Hollande dans le but d'aller, disait-il, y régler quelques affaires de famille. Six mois se passèrent sans qu'on entendît parler de lui. Il n'écrivait qu'au gérant de sa maison et ne l'entretenait que de ses comptes et de ses spéculations, dans ce style bref et sans façon du commerce qui forme un idiome à part. Au commencement de l'hiver, il revint à Pétersbourg, et l'on annonça qu'il était marié. Je laisse à penser la surprise que causa cette nouvelle, le dépit de ceux qui avaient fondé quelques espérances sur les intentions matrimoniales de M. de Straden, et les commentaires qui s'ensuivirent. Les grandes villes ne sont qu'un assemblage de petites villes, et ce qu'on appelle sans épithète la société, c'est-à-dire le monde choisi, le monde comme il faut, n'est qu'un composé d'un certain nombre de familles que des analogies de naissance, d'éducation, d'habitudes, rapprochent l'une de l'autre, qui s'en

vont régulièrement de salon en salon, se rencontrent presque chaque jour et forment un cercle à part au milieu des autres cercles, une tribu distincte, une coterie. L'oisiveté enfante dans cette société comme dans celles d'un ordre inférieur, le même besoin de s'occuper de son voisin, de jeter un regard curieux dans l'intérieur de sa maison, d'analyser minutieusement ses faiblesses, ses défauts, et la vanité lui inspire les mêmes jalousies et les mêmes médisances. La différence est que cette médisance a des dehors plus gracieux, le langage plus élégant. Elle porte un masque de velours et distille son poison dans un bouquet de fleurs. Elle n'assomme pas lourdement celui qu'elle attaque comme on le fait dans la bourgeoisie, elle lui donne d'une main gantée et parfumée de délicieux petits coups d'épingle. Pleine de tact, du reste, et d'esprit, elle ne s'oubliera jamais, dans l'ardeur de son escrime, jusqu'au point d'outrepasser les règles traditionnelles du bon goût, et si parfois il lui arrive d'engager une fausse attaque, ou de s'en prendre à quelqu'un qui la domine par une réelle supériorité, elle ne tentera pas pour le vaincre des efforts qui pourraient la compromettre; elle rendra les armes avec une apparence de loyauté toute chevaleresque, et conclura un traité de paix avec le même sourire et la même aisance qu'elle apportait un instant auparavant dans ses vives et légères escarmouches. Il ne lui est pas permis de plisser son joli front, ni de paraître ulcérée : il faut qu'elle combatte gaiement et succombe avec grace comme le gladiateur romain. C'est là son supplice et c'est là son charme.

Un soir il y avait une nombreuse réunion dans un des salons que fréquentait habituellement M. de Straden; l'on parlait de son mariage, et c'était à qui ferait à ce sujet les plus graves et les plus plaisans commentaires.

La maîtresse de la maison, qui aimait et estimait le banquier, suivait en silence, mais d'un air chagrin, le développement de ces diverses hypothèses, toutes fort peu charitables. Enfin, se tournant vers un jeune diplomate qui avait fait une peinture assez grotesque de la société hollandaise, elle lui dit : — Vous pourrez bientôt juger par vous-même si M. de Straden a eu tort de se marier en Hollande plutôt qu'en Russie; il m'a demandé la permission de me présenter sa femme, et je l'attends ce soir.

A peine avait-elle dit ces mots qu'un valet de chambre, s'avançant sur le seuil de la porte du salon, annonça M. et Mme de Straden. Ce nom produisit sur toute la société une sorte de mouvement électrique. Tous les regards furent fixés sur l'étrangère, et en un clin

d'œil tout le monde l'avait examinée des pieds à la tête. C'était un moment solennel, un de ces momens qui décident du succès d'une femme dans la société ou lui imposent pour long-temps, si ce n'est pour toujours, des relations difficiles. Mme de Straden le sentit, et une légère rougeur passa sur ses joues lorsque, entrant dans le salon, elle se vit l'objet d'une telle curiosité; mais il n'y avait dans son émotion qu'une modestie pudique et nulle apparence d'embarras. Elle s'avança avec grace au-devant de la maîtresse de la maison, qui venait à sa rencontre, salua d'une façon à la fois aimable et digne les différentes personnes auxquelles elle fut tour à tour présentée, puis s'assit dans un fauteuil de l'air d'une femme qui a vécu assez dans le monde pour savoir qu'elle n'y est pas déplacée. Des diverses parties du salon des regards scrutateurs continuaient à la suivre dans chacun de ses mouvemens, et sans y prendre garde, sans s'en douter elle-même, elle déjouait tous les efforts de cette sévère inquisition. Sa toilette était d'une simplicité et d'un goût irréprochable, son pied petit; sa main, autant qu'on pouvait en juger par ses gants blancs effilés et plissés à la racine des ongles, devait avoir toutes les qualités d'une main aristocratique. Sa taille était svelte et légère, et sa figure, sans être régulièrement belle, avait un grand charme. C'était une de ces chastes et paisibles figures qui ne frappent pas au premier abord, qui ne produisent pas dans un salon l'effet éclatant d'une beauté méridionale, mais qui attirent doucement le regard et éveillent dans le cœur de celui qui les observe une religieuse pensée. Mme de Straden touchait à sa vingt-huitième année. Ses joues n'avaient plus la vive fraîcheur de la première jeunesse, son front était pâle, et sous ses longues boucles de cheveux blonds on pouvait déjà distinguer les premiers indices de quelques rides naissantes. Mais ce visage plus sérieux qu'animé, ces lèvres sur lesquelles un modeste sourire passait de temps à autre comme un rayon fugitif, ces yeux calmes et limpides, offraient une indicible expression de candeur virginale, de bienveillance touchante, de mélancolie, et il y avait dans sa voix des vibrations tendres et un peu plaintives qui s'accordaient parfaitement avec l'ensemble de sa physionomie. Cependant, en observant de plus près cette figure si suave, ce regard si doux et si velouté, on y distinguait par intervalles une sorte de fierté noblement contenue et une expression énergique, indice d'une nature ardente et résolue.

Au bout d'une demi-heure, Mme de Straden se leva pour sortir, et ceux qui, en la voyant paraître, l'observaient avec une froide curio-

sité, la saluèrent à son départ avec une respectueuse sympathie. Dès ce moment une place honorable lui était assurée dans le monde, où elle venait de faire son entrée; elle avait captivé l'attention des hommes sans éveiller la jalousie dans le cœur des femmes.

Dès qu'elle fut sortie, elle devint le sujet d'un entretien tout autre que celui qui avait précédé son arrivée. Le diplomate affirma d'un ton capable que c'était une Hollandaise d'une race à part. Le gentilhomme titré dit qu'elle semblait posséder les bonnes manières de l'aristocratie, et la grande dame à qui elle avait adressé quelques paroles flatteuses eut le courage d'avouer que M. de Straden ne paraissait pas avoir fait un mauvais choix. La maîtresse de la maison écoutait avec une secrète satisfaction et une sorte de triomphe ces éloges accordés à la femme de son ami, et se promettait de la chaperonner dans la société. Mais pourquoi donc est-elle si pâle? s'écria tout à coup un jeune homme qui, dès le moment où elle était entrée dans le salon, l'avait observée dans un profond silence. Ce pourquoi donc est-elle si pâle? ouvrit la porte à une foule de commentaires, qui, d'hypothèses en hypothèses, devinrent bientôt autant de chapitres de roman. Cette jeune femme, qu'on se représentait naguère sous une forme peu flatteuse, on la plaignait à présent, on la regardait comme une pauvre victime sacrifiée à l'ambition de ses parens, à l'égoïsme du banquier. L'intérêt qu'elle inspirait se tournait en récriminations contre son mari, et comme au fait on ne connaissait ni ses antécédens ni la manière dont son mariage s'était conclu, les gens du monde pouvaient, sans trop de scrupule, faire d'elle dans leur charité l'héroïne d'un drame, l'Iphigénie d'une maison de banque, et les suppositions fabuleuses, poétiques, larmoyantes, la suivirent de salon en salon jusqu'au jour où un jeune Russe arrivant, de Hollande, les ramena plus près de l'exacte vérité.

— Mme de Straden appartient, dit-il, à une ancienne famille dont le nom se trouve à différentes époques inscrit avec honneur dans les annales néerlandaises. Depuis une trentaine d'années, cette famille avait subi de grands revers. En 1795, celui qui en était le chef avait employé la majeure partie de sa fortune à soutenir la cause de la maison d'Orange, et était mort de douleur en voyant les Français envahir la Hollande. Deux de ses fils avaient succombé en combattant contre l'armée de Pichegru, et le troisième, qui était le père de Mme de Straden, ayant perdu son héritage par de fausses spéculations, s'était retiré aux environs de Harlem, dans une petite terre, dernier débris d'une fortune jadis colossale, et y vivait fort modeste-

ment avec trois ou quatre filles et autant de garçons. M. de Straden, qui lui est allié de loin, allait souvent le voir dans le temps qu'il étudiait à Leyde, et il prenait sur ses genoux la petite fille qui est aujourd'hui sa femme, et promettait de l'épouser lorsqu'elle serait grande. Cette promesse qu'il semblait faire en riant lui est toujours restée dans le cœur. Chaque année il écrivait régulièrement à son futur beau-père, et demandait des nouvelles de sa petite fiancée. En même temps il usait de son titre de parent pour venir au secours de cette pauvre et honnête famille. Il payait la pension d'un fils dans une école, l'équipement d'un autre dans la marine, et dotait une des filles mariée naguère avec un avocat. Tant que vécut son oncle, il continua à demander, dans des termes en apparence plus légers que sérieux, la main de la blonde enfant qu'il aimait dans sa jeunesse. Son oncle mort, il changea subitement de langage. Il écrivit encore, mais froidement et d'un air contraint; si bien que les parens de sa femme, pensant qu'il était peut-être embarrassé des promesses qu'il avait faites et qu'il était alors parfaitement libre de réaliser, évitaient en lui répondant de dire le moindre mot de leur fille. Au bout de quelques années, ils reçurent une lettre de lui plus tendre, plus empressée que toutes les autres. Il annonçait son départ pour la Hollande, et demandait formellement à épouser celle qu'il appelait toujours sa petite fiancée. Sa demande fut agréée avec bonheur sans doute par les parens, et probablement avec reconnaissance par la jeune fille. On dit qu'à l'âge de vingt ans elle avait éprouvé une vive inclination pour un officier fort distingué qui était en garnison à Harlem, et qui l'avait demandée en mariage. Malheureusement le jeune homme n'avait d'autre fortune que son mérite et ses épaulettes. Ses parens et ceux de la jeune personne travaillèrent d'un commun accord à empêcher une union qui livrait leurs enfans à la misère. L'officier reçut un ordre du roi qui l'envoyait à Java. La jeune fille, en apprenant cette nouvelle, tomba malade et faillit mourir. Plusieurs personnes assurent que M. de Straden apprit en Russie tous les détails de cette histoire d'amour, et expliquent ainsi la froideur qu'il manifesta tout à coup dans ses relations avec une famille à laquelle il avait sans cesse témoigné l'attachement le plus vif et le plus dévoué. Cependant ce ne sont là que des ouï-dire. Le fait est que si, comme on l'affirme, Mme de Straden a éprouvé les orages de l'amour, elle a su du moins garder une réputation intacte, et tous ceux qui l'ont connue en Hollande lui conservent une entière estime.

Ces paroles du voyageur russe produisirent dans la société diverses

impressions. Plusieurs personnes ne virent dans le mariage de Mme de Straden que la fin d'un roman d'amour; d'autres le continuèrent à plaisir, et attribuèrent sa pâleur, son air habituel de souffrance, à un malaise moral, à des regrets profonds, à des désirs péniblement contenus. Cependant toute sa conduite envers son mari démentait ces suppositions. Dans le monde, elle était sans cesse pour lui pleine de déférence, le suivant docilement partout où il voulait la conduire, interrogeant ses regards, épiant ses désirs, obéissant à ses moindres signes avec une soumission d'enfant. Dans son intérieur, c'était la même soumission respectueuse avec plus de tendresse et d'expansion. Elle avait du reste un entretien spirituel et aimable, et si son regard conservait toujours une expression mélancolique, cette mélancolie n'avait rien d'amer, et lui donnait aux yeux de beaucoup de gens un attrait de plus.

Un an après son arrivée à Pétersbourg, elle devint mère d'une fille. La marraine qu'on lui choisit s'appelait Albertine. Mme de Straden insista pour que son enfant portât un autre nom, et on l'appela Charlotte. La naissance de cette fille combla de joie le cœur du banquier, et lui donna pour ainsi dire une nouvelle vie et une nouvelle jeunesse. Lui qu'on avait toujours connu si grave, si préoccupé de ses affaires, devint riant et animé. Il quittait son comptoir, il abandonnait sa correspondance à un commis pour courir auprès du berceau de sa fille, prendre ses petites mains dans les siennes, contempler son visage rose, lui dire toutes sortes de tendresses qu'elle ne comprenait pas encore, et l'embrasser avec amour en la remerciant de l'avoir si bien compris. Son bonheur augmenta à mesure que sa fille commença à se développer. Il la pressait avec une sorte d'ivresse sur son sein, il se courbait sur le parquet pour lui apprendre à marcher. Puis c'étaient des discours sans fin, des cajoleries comme celles d'un amant à sa maîtresse; il lui parlait de la Hollande et de la Russie, il voulait lui bâtir un château dans le parc de Harlem, et un pavillon plus beau que le palais de l'empereur dans le jardin d'été. Sa femme et ses amis souriaient de ses tendres enfantillages, et lui-même s'en moquait gaiement. — Que voulez-vous? disait-il; cette petite fille a chassé loin de moi la froide vieillesse et le souci des chiffres. Il me semble que je n'ai point de cheveux blancs sur la tête et point de registres de commerce dans ma maison, que je suis jeune et léger comme lorsque j'étudiais à Leyde, et j'attends qu'elle puisse courir pour aller avec elle courir après les papillons sur les bords de la Neva.

Si, comme on le dit, les femmes sont surtout heureuses du bonheur qu'elles donnent, nulle femme ne devait avoir le cœur plus satisfait que Mme de Straden, car elle avait acquitté au centuple la dette de reconnaissance contractée par sa famille envers son mari; elle avait fait pour lui d'une existence solitaire, soucieuse, fatiguée, une vie d'enchantement, et elle pouvait contempler son œuvre avec orgueil, car cette œuvre n'avait peut-être pas été entreprise sans quelque effort, ni poursuivie de temps à autre sans quelque pensée de résignation. Joie de la famille, pouvoir de la fortune, jeunesse, beauté, succès, tout enfin semblait lui sourire, tout; mais au milieu de cette vie si complète en apparence, si riche et si riante, Mme de Straden conservait un désir inquiet, ardent, qui souvent occupait sa pensée dans ses veilles et dans ses rêves, et souvent jetait une ombre de tristesse sur son front. Elle aurait voulu revoir son pays de Hollande, sa maison, ses parens; plusieurs fois elle avait exprimé à demi-mot cette pensée à son mari, et tantôt il avait affecté de ne pas la comprendre, tantôt il avait pris un air froid et sévère, et la pauvre femme s'était tue. Depuis long-temps elle n'osait plus renouveler une tentative dont elle n'espérait plus aucun succès; et quand ses désirs de voyage se présentaient à son esprit, elle essayait de les éloigner d'elle, de les oublier. Une lettre qu'elle reçut de sa sœur leur donna un nouvel essor et affermit sa volonté; sa sœur lui écrivait que leurs parens venaient de passer un triste hiver, qu'ils avaient été tous deux très malades, qu'ils parlaient souvent avec douleur de leur fille chérie qui était si loin d'eux, et qu'ils voudraient revoir avant de mourir.

Mme de Straden s'en alla fondant en larmes montrer cette lettre à son mari. Il la lut avec attendrissement et lui dit : — Oui, je le vois, il faut que vous alliez porter encore un rayon de joie, une pensée de consolation dans le cœur de vos vieux parens; mais il est de toute impossibilité, à présent, que je vous accompagne. Comment faire? — Ah! dit Mme de Straden, j'obéis à une pensée qui donne du courage; que j'aie seulement un domestique, une femme de chambre, et j'irai sans crainte là où je crois que mon devoir à présent m'appelle. — Et Charlotte? — Charlotte! vous m'accorderez bien la joie de l'emmener avec moi, pour qu'elle réjouisse le cœur de mes parens, et reçoive leur bénédiction. — Non, je ne puis me séparer à la fois de tout ce qui m'est cher, de tout ce qui fait ma vie, de vous et de ma fille. Si vous êtes décidée à entreprendre ce long voyage, j'y consens, mais je garde Charlotte. — Soit, dit la pauvre mère; aussi bien je n'aurais pas le courage de vous laisser seul, je vous aban-

donne donc ma fille, et je reviendrai dans peu de temps près de vous et près d'elle pour ne plus vous quitter.

Une fois le voyage décidé, M. de Straden s'en occupa avec autant de zèle que s'il l'avait lui-même désiré. Il savait qu'une frégate hollandaise était arrivée récemment à Pétersbourg, et devait bientôt retourner à Rotterdam. Il avait connu autrefois le capitaine de cette frégate, et, quoiqu'il n'eût eu aucune relation avec lui depuis plusieurs années, il sortit pour aller le voir, s'informer si sa femme pouvait obtenir une place à bord pour faire la traversée, et s'assurer par lui-même qu'elle serait convenablement traitée. Le capitaine accueillit avec empressement la proposition de M. de Straden. Il avait déjà, disait-il, plusieurs passagers, tous gens de bonne compagnie. Il lui restait auprès de la salle du conseil une jolie chambre fort comfortable qu'il serait heureux d'abandonner à Mme de Straden, et il lui offrit une place à sa table. — Je n'ai pas besoin de vous assurer, ajouta-t-il, que je connais les devoirs qui me sont imposés par la présence d'une femme à bord de ma frégate, et que Mme de Straden sera sans cesse entourée ici de tous les égards, de tout le respect qu'elle mérite.

Le lendemain, le capitaine dînait chez le banquier, et se montrait plus empressé encore dans ses offres, plus large dans ses promesses. Trois semaines après, la jeune femme s'embarquait avec lui. Son mari la suivit jusque sur le quai, le cœur oppressé, l'œil humide de larmes; elle éprouvait une émotion non moins douloureuse, et plus d'une fois l'idée lui vint de renoncer à son voyage, de rester aux lieux où le ciel lui avait donné tant de bonheur; puis il lui semblait qu'un devoir filial l'appelait ailleurs. Elle serra en sanglotant son mari et son enfant contre son cœur, détourna la tête, et partit.

Malheureusement, le commandant de la frégate ne méritait pas la confiance que le banquier lui avait accordée. Dès le moment où il avait vu Mme de Straden si jeune, si gracieuse et si belle, à côté de son vieil époux, il avait senti s'élever en son cœur des rêves tumultueux qu'il n'essaya pas même de combattre, et qui devaient le faire manquer à un devoir sacré, à un devoir d'honneur et de loyauté.

A peine avait-il navigué pendant une demi-journée sur le golfe de Finlande, qu'il commença à avoir pour Mme de Straden des attentions qn'elle regarda d'abord comme une politesse un peu obséquieuse, mais qui prirent le lendemain et les jours suivans un caractère dont elle se sentit bientôt vivement alarmée. Elle essaya de répondre en riant aux complimens qu'il lui adressait, et il prit un ton

sérieux qui écartait toute apparence de plaisanterie. Elle lui parla alors avec une austère dignité, il répondit par un ardent aveu. La pauvre femme s'enfuit tout effrayée dans sa chambre, et déplora amèrement l'idée qu'elle avait eue de se placer, pour ainsi dire, sous les ordres d'un homme qui trahissait si cruellement son espoir et sa confiance. Qu'allait-elle devenir pendant le cours de ce long trajet? Comment échapper aux poursuites de cet homme, investi sur son bâtiment d'une autorité absolue? Où trouver un refuge contre ses désirs insensés et ses prétentions? Si elle s'enfermait dans sa chambre, il pouvait venir frapper à chaque heure du jour à sa porte et la forcer à le recevoir; si elle montait sur le pont, elle voyait les matelots, les officiers, les passagers même, s'écarter à l'approche du capitaine, et se trouvait seule avec lui. La malheureuse se jeta à genoux, invoqua le ciel avec ferveur, puis resta plongée dans un abîme de réflexions auxquelles un sentiment de foi et de piété pouvait seul apporter quelque adoucissement.

Huit jours après son départ de Pétersbourg, la frégate s'arrêta dans la rade de Stockholm. Le capitaine fit armer son canot, et descendit à terre avec un de ses officiers. Une idée lumineuse s'éveilla tout à coup dans l'esprit de la jeune femme : c'était de profiter de ce moment de halte pour fuir ce bâtiment fatal, où elle ne vivait plus que dans l'angoisse, d'acheter une voiture à Stockholm, et de s'en aller par le Danemark et l'Allemagne en Hollande. Toute fière et radieuse de ce projet, qui en un instant était éclos et avait mûri dans son esprit, elle alla demander à l'officier de quart une chaloupe pour se rendre à Stockholm. Mais le capitaine avait, en partant, ordonné formellement qu'on ne laissât descendre personne à terre, et aucun de ses subordonnés n'aurait osé enfreindre cet ordre. Dès qu'il revint, Mme de Straden courut au-devant de lui, et lui exprima son désir avec toute l'ardeur que lui donnaient l'angoisse qu'elle avait subie et les craintes qu'elle gardait pour l'avenir.

— Impossible, madame, répondit-il d'un ton glacial. Le vent est bon, nous mettons à la voile dans quelques instans, et pour rien au monde je ne voudrais retarder notre départ d'une minute. J'attends seulement, ajouta-t-il avec une sorte de dédain orgueilleux, un nouveau passager qu'on me force de prendre avec moi, un simple capitaine d'artillerie, qui doit, selon les instructions de notre ministre, manger à ma table. Il n'y a plus de rang et plus de hiérarchie. — Puis, se tournant vers un de ses officiers : — Lieutenant, dit-il, faites tout préparer pour l'appareillage, et dès que vous verrez venir

le canot de ce passager, mettez les matelots au cabestan. — Et, sans écouter les prières de la jeune femme, sans s'inquiéter de son émotion, de ses larmes, il la quitta brusquement, et descendit dans sa chambre.

M[me] de Straden resta sur le pont dans une sorte d'anéantissement. Elle venait de perdre une espérance que Dieu lui-même semblait avoir éveillée dans son cœur, et se voyait condamnée de nouveau à une lutte affreuse dont l'idée seule la faisait frémir. La tête appuyée sur sa main, le visage pâle, l'œil immobile, elle songeait au temps qu'elle aurait à passer avant de toucher le sol de la Hollande, aux douleurs qu'elle éprouverait à se trouver chaque jour face à face avec cet homme dont l'insolent amour lui inspirait un sentiment d'horreur et de mépris.

Elle fut tirée de sa pénible rêverie par le coup de sifflet du contre-maître qui annonçait l'approche du nouveau passager. Sans y songer, elle tourna machinalement ses regards du côté de l'échelle par où il devait monter; quelle fut sa surprise, son saisissement, lorsqu'elle le vit poser le pied sur le pont et qu'elle reconnut en lui l'officier de Harlem qu'elle avait tant aimé! — Dieu soit loué! s'écria-t-elle, voilà mon sauveur! — Puis, au même instant, le souvenir trop subit et trop violent du passé lui serra le cœur, et elle tomba sans connaissance sur le banc où elle était assise.

Le lendemain elle se promenait sur le pont avec le jeune officier d'artillerie, essayant de prendre un air dégagé et un langage riant, tandis qu'elle démentait elle-même sans y prendre garde sa légèreté apparente par la douloureuse expression de son visage, par un soupir profond qui de temps à autre s'échappait de son sein oppressé. — Ne parlons plus, monsieur Albert, disait-elle, de ce qui m'est arrivé hier. C'était une indisposition accidentelle, qui maintenant, comme vous voyez, est complètement passée. Parlons plutôt de vous; dites-moi quelque chose de votre situation; dites-moi que vous êtes heureux, marié, ajouta-t-elle d'une voix timide et en baissant la tête comme si elle n'osait le voir en lui adressant cette question.

— Heureux! marié! reprit Albert en attachant sur elle un regard triste et pensif. Hélas! ce sont des mots qui résonnent singulièrement à mon oreille, et dont il me semble parfois que je ne comprends plus le sens. Dieu m'est témoin pourtant que, lorsqu'il m'a fallu renoncer au seul espoir qui m'ait jamais charmé dans le monde, je ne me suis point abandonné à une lâche faiblesse. Non; j'ai recueilli d'une main courageuse tous les débris de mon bonheur passé, tous les rêves qui

pouvaient encore bercer mon cœur malade et tromper mon imagination. A la place de cet édifice magique que nos mains élevaient ensemble et où nous placions tous deux l'avenir dans un sanctuaire d'amour, j'ai voulu me créer un refuge solitaire où, à défaut de la joie, je cherchais la résignation, et cette résignation, dernier appui de l'homme qui a perdu tout ce qu'il aimait, je n'ai pu l'acquérir. J'ai suivi le conseil des philosophes, ces grands connaisseurs de l'ame humaine qui indiquent comme un remède souverain pour les maladies morales l'étude et les voyages. Je me suis jeté avec une ardeur désespérée dans les études les plus abstraites; puis j'ai erré de lieu en lieu, j'ai été d'une zone à l'autre, des riantes contrées de l'Orient aux sombres climats du Nord; je me suis attaché à des idées d'ambition, j'ai rêvé la gloire, la fortune, le pouvoir; eh bien! que vous dirai-je? tous mes efforts ont été impuissans. Quand j'avais passé des jours et des nuits courbé sur les livres de la science, je me relevais avec une fatigue extrême; je me sentais l'esprit si abattu, le cœur si vide! et je repoussais avec un amer dédain ces inutiles instrumens de la sagesse humaine. Quand je voyageais à travers les régions les plus belles et les plus variées, il me semblait que j'errais comme une ombre à la recherche d'une félicité idéale que je ne pouvais atteindre. Quand un jour je suis devenu riche par la mort d'un parent éloigné à qui il a plu de me léguer sa fortune, quand le roi m'a appelé auprès de lui et a daigné me dire qu'il avait observé avec intérêt quelques-uns de mes travaux, qu'il prendrait soin lui-même de mon avenir, de mon avancement, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir partager avec vous ces biens superflus que le sort m'accordait trop tard. Partout où j'ai été, dans tous les essais que j'ai faits pour me vaincre moi-même, pour trouver le repos et l'oubli, je n'ai vu qu'une image, une image adorée, insaisissable; je n'ai entendu qu'une voix qui retentissait jusqu'au fond de mon cœur, et à chacun de mes nouveaux rêves je m'écriais : Mensonge! mensonge! le bonheur n'est pas là. Oh! Élise, et vous me demandez si je suis heureux? marié? — Oui, une fois, continua-t-il en s'efforçant de donner à ses paroles un accent plus calme, une fois j'ai voulu aussi tenter ce moyen de salut. J'étais à Java, lorsque j'appris votre union avec le riche banquier de Pétersbourg; j'allais souvent dans la maison d'un de nos compatriotes où il y avait une jeune fille douce et candide qui, sans que je lui eusse jamais fait la moindre confidence de ma misère, semblait la deviner, et me regardait parfois avec une expression de sympathie sincère et touchante. J'ai voulu l'aimer; j'ai songé à l'épouser.

La pauvre enfant répondait avec un naïf abandon à mes avances, et je voyais que, quand j'en viendrais à prononcer le mot décisif, elle m'écouterait, mais je n'ai pas eu le courage d'en venir à cette dernière extrémité. J'ai eu pitié de cette innocente créature; j'ai senti que je ne lui donnerais, en échange d'un cœur jeune et dévoué, qu'un cœur torturé par le regret, possédé par un autre amour, et je me suis éloigné.

— De grace! de grace! s'écria Mme de Straden, qui avait écouté ce récit avec une agitation toujours croissante, de grace, ne parlez plus du passé, ne me dépeignez pas ainsi vos souffrances. Moi, j'ai souffert aussi; j'ai eu comme vous un rude combat à soutenir.

— Je le crois, dit Albert, et jamais, oh! jamais, dans mes plus grandes douleurs, je ne vous ai accusée. Je savais tout ce qu'il y avait en vous de loyauté et de constance. Vous aviez promis de m'aimer, je comptais sur votre promesse comme sur une parole sainte. Quand j'ai appris que vous étiez mariée, j'ai pensé que vous aviez dû céder à des raisons plus fortes que votre volonté; bien loin de me laisser aller à une injuste colère, je n'ai senti naître en mon cœur qu'une sympathie de plus pour vous, et, si j'ose le dire, de compassion. Je voulais seulement vous revoir encore une fois, vous adresser un dernier regard, puis vous fuir pour toujours et m'en aller loin de vous traîner le fardeau de ma vie désenchantée. Je quittai il y a quelques mois la Hollande, dans l'intention de me rendre à Pétersbourg, puis, en y réfléchissant plus mûrement, il me sembla que ma présence vous serait pénible, et que, pour réaliser un de mes songes, j'allais peut-être me rendre coupable d'un acte de cruauté envers vous. Je m'arrêtai à Stockholm, et, apprenant le passage de cette frégate, je fis donner par notre ministre l'ordre au capitaine de me prendre à son bord. Le hasard, ou pour mieux dire la Providence, a accompli un de mes vœux. Je vous ai revue! Hélas! faut-il m'en réjouir?...

— Eh bien! madame, s'écria tout à coup d'un ton de voix légèrement ironique le capitaine, qui depuis quelques instans observait la jeune femme et l'officier d'artillerie, il me semble que vous n'êtes plus aussi isolée que vous paraissiez l'être il y a quelques jours, et peut-être ne regrettez-vous pas si vivement à présent que j'aie refusé de vous laisser débarquer à Stockholm. Monsieur est sans doute une de vos anciennes connaissances?

— Monsieur est un ami de ma famille, répondit Élise avec un embarras qu'elle ne put maîtriser.

— Un ami de sa famille, se dit le capitaine, et elle s'est évanouie hier

en le voyant arriver, et elle vient de rougir en parlant de lui; c'est un homme qu'elle a aimé, qu'elle aime encore peut-être. Nous verrons.

Puis, saluant froidement l'officier et la jeune femme, il s'en alla sur le gaillard d'arrière, appela son mousse et lui dit : — Quand tu verras ces deux personnes ensemble, soit ici, soit ailleurs, tâche de t'approcher d'eux, sous quelque prétexte que ce soit, sans qu'ils te remarquent; écoute, observe, et viens me rapporter jour par jour ce que tu auras vu et entendu. Surtout pas un mot de ceci à qui que ce soit, et souviens-toi de ce que je te promets : les coups de garcette si tu n'accomplis pas ponctuellement cet ordre, la gratification en florins de Hollande si je suis content de toi.

— Merci, commandant, répondit le mousse, son bonnet de laine à la main; et un instant après il était déjà à côté des deux amans. Mais un groupe d'officiers et de passagers s'approchait d'eux en même temps. Mme de Straden, hors d'état de soutenir une plus longue conversation, descendait dans sa chambre, et cette fois le mousse n'eut rien à observer, si ce n'est la vive émotion de la jeune femme et le long regard qu'elle jeta sur Albert en s'éloignant.

Elle se retirait emportant dans le cœur le trait le plus pénétrant et le plus dangereux qui puisse atteindre une femme. Elle venait de voir celui qu'elle avait aimé, celui dont le nom seul réveillait en elle tous les magiques souvenirs de la jeunesse, toutes les émotions du premier amour. Elle le revoyait languissant et fidèle, victime de sa constance et généreux dans ses regrets. En lui disant tout ce qu'il avait souffert, il n'avait pas proféré une seule parole de reproche contre elle, il n'avait pas témoigné le moindre ressentiment. Assise à l'écart, elle écoutait encore cette voix touchante qui jadis ne lui apportait qu'un accent de bonheur, et qui maintenant n'annonçait qu'une grande tristesse. Elle voyait devant elle cette figure pâle et fatiguée par une lutte violente, ces regards où l'amour éclatait encore comme une flamme impétueuse à travers l'expression de la résignation et de la douleur. Elle éprouvait pour cette nature si vraie et si dévouée une profonde compassion et une sorte de reconnaissance, les deux sentimens qui exercent la plus périlleuse action sur la volonté d'une femme. Pour échapper à ces pensées que déjà sa raison condamnait, elle essaya de lire, et ses yeux errèrent sans rien voir sur les pages qu'elle tournait d'un doigt distrait; elle voulut travailler, et sa main resta immobile sur la tapisserie qu'elle venait de prendre. Elle se rappela alors qu'elle avait des lettres à écrire, elle ouvrit son secrétaire, étala, toute fière de sa résolution, une belle

feuille de papier devant elle, prit une élégante plume d'ivoire, et le premier mot qu'elle traça fut le nom d'Albert. — Malheureuse! s'écria-t-elle en effaçant ce nom avec impatience; suis-je donc si faible, que je ne puisse écarter de mon esprit un souvenir que mon devoir me défend de conserver? O mon Dieu, mon Dieu! soutenez-moi! Et elle serrait ses mains sur son cœur comme pour y étouffer la pensée rebelle qui résistait à sa volonté, et elle levait les yeux au ciel pour implorer le secours d'un être plus puissant qu'elle.

Quand elle eut repris un peu de calme, elle se dit qu'elle éviterait autant que possible de voir Albert pendant le cours de ce voyage, de rester seule avec lui, et en même temps elle regardait à sa montre pour voir s'il n'était pas bientôt l'heure de dîner, car à dîner elle devait être assise à côté de lui. C'en était fait du repos de la jeune femme. La lutte était engagée dans son cœur, et chaque jour cette lutte allait devenir plus sérieuse et plus vive.

Rien n'est plus dangereux pour les natures impressionnables et passionnées qu'un voyage sur mer, à bord d'un bâtiment qui ne s'en va pas comme un bateau à vapeur de ville en ville, et ne recrute pas à chaque station de nouveaux passagers. L'aspect continu des mêmes visages, des mêmes scènes et des mêmes horizons, la régularité monotone de l'emploi des heures, l'étroit espace où l'on erre de long en large, et l'immense perspective qui s'ouvre aux regards et à la pensée, déplacent l'équilibre naturel de la vie et soumettent l'activité physique à l'activité morale. L'ame, au lieu de s'épancher au dehors, comme elle le fait dans le monde, se replie sur elle-même, s'étudie, se scrute avec ardeur, et l'imagination, appliquée sans cesse aux mêmes rêves, leur donne bientôt un essor que nulle puissance extérieure ne l'aide à réprimer. Dans cette concentration de la pensée, toute émotion imprime à l'esprit une sorte de mouvement fébrile, toute idée est promptement exagérée. La plus légère impatience devient un sujet de colère, une piqûre faite à l'amour-propre s'agrandit comme une plaie, et un sentiment de sympathie, qui, au milieu des distractions du monde, n'aurait acquis que peu à peu un caractère de fixité, se développe sur mer en quelques instans.

M[me] de Straden, peu faite à l'isolement, à la monotonie d'une longue navigation, devait plus que tout autre en subir le redoutable effet. Si elle eût rencontré Albert en Hollande ou en Russie, le mouvement, le monde, la variété de ses devoirs et de ses relations, auraient peut-être distrait son esprit de l'impression trop vive que l'aspect subit du jeune officier avait produite sur elle; mais seule sur cette

frégate, seule au milieu d'étrangers, en présence d'un homme qui la révoltait par la hardiesse de ses regards et l'impudence de ses paroles, elle n'avait dans le cœur, dans l'esprit, qu'une pensée qu'elle essayait de combattre, et qui la dominait encore dans les efforts même qu'elle faisait pour la repousser.

Chaque jour d'ailleurs la présence d'Albert donnait à cette pensée un nouvel aliment. Le matin elle l'entendait passer devant la porte de sa chambre, et c'était là sa première émotion. Un peu plus tard, elle déjeunait et dînait avec lui, puis le retrouvait encore sur le pont. Les passagers allaient se promener, lorsque le temps était beau, dans la salle où ils se réunissaient pour causer ou pour lire. Avec ses compagnons de voyage, il était ordinairement pensif et silencieux; il assistait souvent sans mot dire à leur entretien; mais quand la conversation touchait à quelque idée intéressante, ou quand on s'adressait à lui pour avoir son avis sur quelque question, soudain il s'animait, et son langage, grave, élevé, dénué de vaines phrases et de vains ornemens, captivait l'attention de tous ceux auxquels il s'adressait. Élise l'écoutait avec une sorte de recueillement et jouissait de la supériorité de cet esprit qu'elle avait connu dans son premier développement. Elle aimait à voir Albert entrer avec chaleur dans la discussion de quelque noble théorie ou de quelque grand fait historique, à l'entendre raconter ses voyages dans les fabuleuses contrées de l'Orient; elle le suivait avec émotion à travers les scènes riantes et grandioses dont l'image seule donnait à ses récits une couleur étrange et poétique, elle s'associait à son enthousiasme, elle tressaillait à ses dangers. Toutes les femmes ont en elles quelque chose de la nature de Desdemona. Le côté aventureux de la vie leur plaît, les tentatives extraordinaires les éblouissent, le péril les attendrit, et dans leur généreux cœur l'amour naît souvent de la pitié.

Quand Albert était resté avec ses compagnons de voyage aussi long-temps que les convenances l'exigeaient, il se retirait à l'écart sur le pont de la frégate. C'était là que la jeune femme le rencontrait, quelquefois par hasard, et quelquefois aussi parce que elle-même le cherchait tout en se promettant de l'éviter. Alors il ne parlait plus ni d'art, ni de science; il ne parlait que des jours heureux de sa jeunesse, des espérances qui jadis inondaient son ame, et des regrets amers qui leur avaient succédé. Les plus légères circonstances de ses visites à Élise, de ses promenades avec elle, étaient restées gravées dans son esprit, et les moindres détails de ces heures d'amour et de confiance étaient pour lui une source inépuisable de réflexions.

Un soir qu'il était près d'elle, appuyé sur un des bastingages, la tête penchée, l'œil fixe, contemplant en silence la mer qui, dans ce moment, était calme et limpide : Oh ! voyez, lui dit-il, comme cette mer est belle, comme ce ciel est bleu. Nul vent n'agite ces vagues d'azur, nul nuage ne flotte sur notre tête, l'immense Océan ne reflète dans son sein que la lueur scintillante des étoiles et les rayons de pourpre du soleil couchant. Vous souvient-il d'un soir où nous revenions de visiter ensemble une de vos tantes qui demeurait au bord du lac de Harlem? Le ciel était aussi pur, l'onde du lac aussi limpide; notre barque glissait légèrement à sa surface et ne laissait derrière elle qu'un sillon argenté. Près de vous était votre mère qui, de temps à autre, nous regardait avec affection, car alors elle ne voyait encore en moi qu'un ami et n'avait pas songé à me séparer de vous. Votre jeune sœur chantait une de ses naïves chansons d'enfant, et moi, assis en face de vous, j'éprouvais je ne sais quel profond et religieux sentiment de bonheur que nulle parole au monde ne peut exprimer. Quelquefois votre bras, appuyé sur le bord de la barque, se penchait un peu plus bas, votre main plongeait dans l'eau, la mienne aussitôt venait la chercher, nos doigts s'enlaçaient dans un flot d'azur, et il me semblait que le lac, le ciel, la nature entière, souriaient à ce symbole de notre union. Quand nous abordâmes au rivage, votre pied glissa sur le sol humide, je vous vis chanceler, et mon bras vous soutint, et, dans le mouvement que vous fîtes pour vous relever, votre tête se pencha vers moi, vos longs cheveux flottèrent sur mes yeux, votre joue effleura la mienne. Oh! mon Dieu! mon Dieu! il y a des heures, des minutes, qui devraient avoir dans le souvenir la durée de l'éternité; et vous, Élise, vous n'avez pas pu les garder, ces souvenirs! vous n'avez pas... Il s'arrêta tout à coup; la jeune femme venait de saisir sa main comme pour l'empêcher de continuer, et elle avait le visage inondé de larmes. Au même instant, un cri rauque retentit derrière eux. Le mousse s'enfuit en gambadant et ricanant, et le capitaine s'avança vers le jeune couple. — Comment, madame? s'écria-t-il, des larmes! Oserais-je vous demander la cause d'un chagrin si subit? ou est-ce un secret entre vous et l'ami de votre famille? ajouta-t-il en jetant un regard glacial sur le capitaine. — Ce n'est rien, monsieur, rien du moins qui puisse vous intéresser, répondit Mme de Straden impatientée de se voir surprise ainsi deux fois de suite dans son émotion par l'homme dont elle ne connaissait que trop les odieuses pensées. — Pardon, madame, reprit le capitaine d'un air prétentieux, je ne suis point de ces marins barbares qui

peuvent, sans en être touchés, voir les larmes couler sur un beau visage. Je désire savoir si je ne puis apporter quelque remède à cette douleur dont le hasard m'a rendu témoin. S'il faut, pour vous complaire, faire quelque changement à la vie que l'on mène à bord, je suis prêt à vous obéir, et si quelque téméraire a pu offenser vos beaux yeux, les lois de la marine n'ont pas prévu, il est vrai, un tel délit, mais les lois de la galanterie m'ordonnent de le punir, et j'userai de mes droits de commandant pour vous donner satisfaction.

— Eh! non, monsieur, dit Élise irritée de l'amère ironie qui perçait dans ces paroles, je n'ai nulle réforme à demander et nulle offense à punir. Je désire seulement être seule quand bon me semble, et pleurer si je le veux.

— Mille excuses, reprit le capitaine en faisant un profond salut; je vois ce que vous entendez par être seule, et je me retire.

— Insolent! s'écria Albert; et il fit un mouvement pour le suivre.

— Arrêtez, au nom du ciel! dit Élise; si vous tenez à mon repos, n'engagez pas avec cet homme une querelle qui ne pourrait avoir qu'un funeste résultat. Au fait, ajouta-t-elle après un moment de silence, ne lui avons-nous pas nous-mêmes donné le droit de prendre ce ton sardonique? Voilà plusieurs fois que nous nous trouvons ainsi à l'écart, et plusieurs autres personnes ont pu faire les mêmes remarques que le capitaine. Je vous en prie, Albert, allez rejoindre les passagers, et laissez-moi seule ici m'efforcer de me recueillir.

Albert obéit, et la jeune femme resta long-temps encore à la place où il l'avait laissée immobile et plongée dans de profondes réflexions.

Tandis que tous deux renouaient ainsi les liens du passé, le vent semblait être complice de leur amour et prolonger à plaisir leur réunion. Le vent était tantôt tout-à-fait contraire, tantôt complètement calme; la frégate louvoyait, s'arrêtait, puis louvoyait encore et avançait fort peu. Ce retard aggravait singulièrement la situation d'Élise, et elle ne s'en apercevait pas. Elle revenait, au contraire, peu à peu du trouble extrême et des tendres anxiétés qu'elle avait d'abord éprouvés en revoyant si subitement Albert; elle reprenait cette fatale sécurité dans laquelle souvent les dieux ennemis endorment l'ame humaine à l'heure où l'orage s'approche. Déjà elle cherchait Albert sans crainte, elle le suivait dans ses rêveries solitaires, elle posait avec confiance sa main sur la sienne, et le regardait avec affection. Albert ne demandait rien, mais il semblait si heureux quand elle était près de lui, et son visage prenait une expression si douloureuse quand elle affectait une froide sévérité, qu'elle n'avait

pas la force de lui enlever cette joie passagère et de lui imposer une nouvelle douleur. Puis elle se disait qu'elle devait quelque consolation à celui qui avait tant souffert pour elle, et qu'elle pouvait, sans manquer à la sainteté de ses engagemens de femme, traiter au moins comme un ami celui qui avait dû un jour être son époux. Le mousse, tout en courant de côté et d'autre, l'observait sans cesse, et le capitaine savait à chaque instant tout ce qu'elle avait fait, et souvent tout ce qu'elle avait dit.

Depuis l'arrivée du jeune officier à bord, il avait tenté encore de réitérer à Élise ses premières déclarations, et il avait été repoussé par un mépris si froid que toute l'ardeur de sa passion s'était convertie en haine. Il enveloppait dans cette haine la jeune femme dont il s'était épris si vite et si violemment, et l'officier qu'il regardait comme son heureux rival. Humilié dans son orgueil, trompé dans les folles espérances qu'il avait osé concevoir, il résolut de se venger, et plus d'une fois il essaya d'irriter, de blesser Albert par quelque remarque sardonique. Il aurait voulu le forcer à commettre quelque acte éclatant d'insubordination, afin d'user aussitôt de son autorité absolue, et de le mettre aux arrêts; mais Albert, prévenu par Élise, s'observait avec soin, se maîtrisait avec énergie, et s'éloignait opiniâtrément du terrain dangereux sur lequel son adversaire voulait l'amener.

Ces tentatives du capitaine produisirent l'effet qui résulte presque toujours d'une persécution. Les deux amans, se sentant l'un et l'autre exposés à la même animadversion, s'unirent plus étroitement comme pour mieux résister par leur union à la haine qui les poursuivait. Chaque fois que leur ennemi avait essayé de troubler leur solitude et d'entraver leur entretien, ils se rejoignaient avec plus de joie et de confiance. Chaque fois qu'à la suite d'une des injurieuses boutades du capitaine, Albert se retirait tout ébranlé encore des efforts qu'il avait dû faire pour réprimer un juste ressentiment, Élise accourait aussitôt près de lui et s'efforçait de le calmer, d'effacer dans son esprit l'impression de l'offense qu'il avait soufferte à cause d'elle; la jeune femme abaissait sur lui ses doux yeux bleus, et lui adressait de douces paroles. Albert alors se penchait vers elle, leurs mains se rencontraient, leurs regards se noyaient l'un dans l'autre. Si l'obscurité du soir les enveloppait de ses voiles, s'ils croyaient que personne ne les observait, ils se rapprochaient encore, et leurs lèvres s'effleuraient; une même pensée d'amour agitait alors leur cœur, un feu ardent s'allumait dans leurs veines, une sorte d'hallucination éblouissait leurs ames. Les pauvres amans touchaient au bord de l'abîme.

Quelques jours avaient suffi pour réveiller dans le cœur d'Albert tous les désirs impétueux d'une première passion, pour subjuguer dans celui d'Élise l'austère sentiment du devoir, et la navigation pouvait se prolonger encore long-temps, lorsqu'un matin, Albert, montant sur le pont, vit le timonier qui regardait le ciel d'un air préoccupé. — Eh bien! lui dit-il, que lisez-vous là-haut? vous qui avez si bien deviné il y a huit jours le temps que nous aurions, croyez-vous que nous allons encore passer du calme au vent-debout? — Ah! ah! répondit le timonier en jetant un coup d'œil sur la boussole, j'aperçois là-bas certain petit nuage qui pourrait bien empêcher cette nuit l'équipage de dormir. La brise fraîchit, l'aiguille commence à varier, et j'ai par là dans la jambe un vieux rhumatisme qui me picote. C'est une espèce de baromètre qui ne me trompe guère. Allons, vous autres, dit-il à quelques matelots, prenez bravement votre quart d'eau-de-vie, et tâchez d'avoir l'œil ouvert.

— Il a raison, le timonier, dit un des matelots en regardant tour à tour l'horizon, la boussole, et le vent indécis qui variait à chaque instant. Les tribordés qui sont de garde ce soir auront de la besogne, ou je ne m'y connais pas.

— Est-ce que c'est ce nuage, reprit Albert, ce petit nuage noir que je distingue à peine là-bas, qui vous fait penser à l'orage?

— Oui, mon brave monsieur, répondit le timonier. Les marins, voyez-vous, lisent dans les nuages comme vous lisez dans vos livres. Les nuages pourtant sont des malins. Quelquefois ils ont l'air de nous prendre pour des badauds. Ils font toutes sortes de grimaces comme pour se moquer de nous. Ils se promènent en long, en large, pour nous dérouter, mais bah! ils ont beau se tortiller comme une quenouille, se pelotonner comme une balle de laine, faire toutes sortes de contorsions et de zig-zags : nous finissons par voir ce qu'ils veulent dire. Et puis nous voilà à l'équinoxe d'automne. Dame! c'est un rude compère, l'équinoxe! On ne sait pas tout ce qu'il a en tête quand une fois il se met en route. C'est bien le plus méchant sournois que je connaisse, avec cela que sur cette mer du Nord il est encore plus féroce qu'ailleurs.

Peu à peu le nuage grossit et s'étendit comme une ceinture de fer à l'horizon. D'autres nuages montaient à la surface du ciel, et déployaient l'un après l'autre leurs ailes sombres sur les rayons du soleil. Le vent s'élevait par raffales et tournait tantôt au nord, tantôt à l'est. Les matelots passèrent une partie du jour à changer l'amure selon ses caprices. L'orage n'était pas encore déchaîné, et Albert, qui le

redoutait pour Élise, espérait voir se dissiper peu à peu les prévisions des matelots. Mais vers le soir, le ciel fut tout à coup enveloppé d'un voile ténébreux. Pas une ligne d'azur, pas un rayon de lumière n'apparaissait à l'horizon. La mer, noire comme le ciel, se creusait en gémissant sous le navire, puis se relevait et bondissait avec colère: le vent était au nord-ouest, sifflant et grondant si fort, qu'à peine entendait-on la voix des officiers appelant les matelots à la manœuvre. — En haut les gabiers, s'écria le lieutenant de quart. Carguez les voiles du petit hunier.

— Oui, oui, c'est bien, disait le timonier en suant de toutes ses forces pour manier le gouvernail, j'ai idée qu'on carguera encore d'ici à minuit quelque morceau de toile; nous allons avoir un joli petit temps de cape.

— Carguez la misaine, s'écria de nouveau l'officier.

Les matelots, perchés en l'air, les pieds posés sur la corde vacillante, le corps incliné sur les vergues, essayaient d'embrasser dans l'obscurité la toile rebelle que la raffale enflait et jetait de côté et d'autre, de saisir les garcettes pour les lier, et leurs bras se fatiguaient à poursuivre cette rude tâche, tandis que la voix du contre-maître, debout au pied du mât, son sifflet à la main, les gourmandait de leur lenteur. Albert, que plusieurs voyages sur mer n'avaient pu accoutumer à ce douloureux spectacle, les voyait avec effroi balancés comme des mouettes sur leur frêle appui, et tremblait pour eux. Ce premier travail achevé, l'officier reprit son porte-voix et fit carguer les autres voiles. La frégate ne donnait plus de prise au vent que par sa mâture, et le vent, dans sa terrible puissance, l'agitait, la ballottait encore comme un roseau. Tantôt elle s'élevait sur la cime de vagues pareilles à des montagnes, tantôt elle redescendait dans leur lit profond, comme si elle eût dû s'engloutir dans leur abîme; tantôt enfin elle se couchait sur le flanc, comme si elle allait chavirer, puis se relevait toute ruisselante des flots qui se retiraient en hurlant et en gémissant comme s'ils regrettaient de ne pouvoir saisir leur proie.

Élise, qui, à l'approche de la tempête, s'était renfermée dans sa chambre, ne put y rester. Elle monta, pâle et effrayée, sur le pont; et Albert, qui, dans ce moment de terreur, ne pensait qu'à elle, Albert était là qui l'attendait. Il lui tendit la main pour la soutenir dans sa marche chancelante, la conduisit à l'endroit de la frégate le moins inondé, la fit asseoir à côté de lui sur un canon, et étendit son manteau sur elle pour la garantir du froid et de l'humidité. Les deux amans étaient là, dans l'obscurité qui les dérobait aux regards, préoc-

cupés tous deux d'une idée de danger, et y songeant tous deux avec une émotion différente. Dans le cœur de la jeune femme il n'y avait qu'un sentiment de famille, un sentiment conjugal et maternel plein de tendresse et d'anxiété. Elle pensait à la douce enfant qu'elle avait quittée, aux parens qu'elle allait revoir, et priait le ciel de ne pas l'enlever si tôt à tous ces trésors. Dans le cœur d'Albert, il y avait une joie douloureuse, une exaltation de bonheur et de désespoir. Isolé depuis long-temps dans le monde, dépouillé de l'espoir qui avait été le charme de sa jeunesse et le but de sa vie, il serrait convulsivement la main d'Élise contre son cœur, posait son front brûlant sur ses longs cheveux, cherchait d'une lèvre fiévreuse à respirer le souffle de sa bien-aimée, et se disait qu'à cette heure-là il voudrait bien mourir. — Oh! non, il ne faut pas avoir de si tristes pensées! s'écria Élise, qui devinait ce qui se passait dans l'ame de son ami, comme les femmes devinent quand elles aiment; il faut suivre la destinée que Dieu vous a faite. Albert, vous êtes si jeune encore, le bonheur est l'ami de la jeunesse; vous le trouverez quelque jour sur votre route, et il vous fera un avenir si doux, que vous oublierez le passé. — Jamais! jamais! dit Albert; mon bonheur est ici, c'est l'orage qui me le donne, et je voudrais que l'orage m'emportât dans cette minute d'extase, qui pour moi ne reviendra jamais. Et des larmes brûlantes roulaient dans ses yeux; il enlaçait avec transport ses bras autour d'Élise; et la pauvre femme, dominée par son agitation, désirant le consoler et ne pouvant proférer une parole, se serrait contre lui comme un oiseau tremblant.

Tout à coup on entendit un craquement affreux, et les barres du perroquet, brisées par le vent, tombèrent sur le pont. Au même instant une lueur lugubre apparut dans la nuit obscure. Un coup de canon retentit dans le fracas de l'orage. C'était sans doute le signal de détresse d'un bâtiment errant à distance au gré de la tempête; mais il était impossible de lui porter secours. Les timoniers avaient peine à gouverner la frégate. Les matelots appelés à la manœuvre glissaient, tombaient sous les lames qui sans cesse inondaient le bâtiment. Les officiers couraient de côté et d'autre, donnant des ordres qu'on n'entendait pas. La frégate était renversée sur le côté, les vergues du petit hunier plongeaient dans l'eau, et les vagues écumeuses bondissaient sur le pont.

Le capitaine passa à côté du jeune couple, et s'écria avec colère :

— Madame ferait mieux d'être dans sa chambre qu'ici!

Élise, qui fermait les yeux sur le sein d'Albert et qui semblait avoir

perdu toute connaissance dans ce moment affreux, se réveilla à cette voix redoutée, et se leva pour s'en aller. Mais elle avait à peine la force de se soutenir; comme nul matelot n'était là pour lui prêter son secours, Albert la prit dans ses bras; puis en s'appuyant tantôt contre les mâts, tantôt contre les bastingages, il l'amena jusqu'à l'escalier et l'emporta dans sa chambre.

Le lendemain de ce jour sinistre, la mer était encore houleuse et emportée, le vent soufflait encore avec violence; mais un soleil riant se levait à l'horizon, on avait déployé les voiles, et l'on naviguait rapidement en droite ligne vers la Hollande.

A l'heure du déjeuner, les passagers se réunirent dans la chambre du capitaine. Albert arriva le visage animé, le regard étincelant; puis Élise s'avança d'un pas chancelant. Son visage était sombre et triste, sa bouche semblait contractée par une agitation fébrile, et son regard, flamboyant sous ses longs cils, avait une expression ardente et sinistre. Toutes les personnes qui se trouvaient là l'observaient avec une sorte de terreur et d'appréhension muette. Ce n'était plus la jeune femme si douce, si timide, qu'on avait vue jusque-là. C'était une apparition étrange et indéfinissable, l'ombre d'un mauvais rêve, la victime d'un sort fatal. Elle salua en silence d'un signe de tête les passagers, et s'approcha machinalement de la place qu'elle avait coutume de prendre à table. Albert, inquiet et agité, allait lui adresser la parole, quand soudain le capitaine entra. Il demanda aux passagers d'un air riant s'ils avaient eu bien peur de l'orage, et s'ils avaient souffert; puis, s'approchant d'Élise :

— Et vous, madame, dit-il, comment avez-vous passé la nuit?

— Bien, monsieur, balbutia la jeune femme d'une voix qu'on entendit à peine.

— Je le crois, car vous l'avez passée avec M. Albert.

Élise devint pâle comme la mort, s'appuya toute tremblante contre les parois de la chambre; puis, se relevant soudain par un violent effort, ouvrit la porte et disparut.

— Monsieur, s'écria Albert en faisant un mouvement pour courir après Élise, vous me rendrez raison de ces paroles!

— Oui, monsieur, dit le capitaine en prenant tranquillement sa place à table, nous nous reverrons. En attendant, comme vous êtes ici sous mes ordres, je vous ordonne de rester là, et de ne pas prolonger un scandale qui n'a déjà que trop duré. — Puis il s'assit et se versa gaiement un verre de vin de Madère, tandis que les passagers, stupéfaits de cette scène, les regardaient immobiles et silencieux. Un instant après, on apporta au capitaine un billet ainsi conçu :

« Je prie monsieur le capitaine de me recevoir à midi dans la salle du conseil, en présence des officiers de la frégate et des passagers.

« Élise de Straden. »

— C'est bien, dit le capitaine au matelot qui lui avait remis ce billet ; répondez que j'accepte.

Puis, appelant un de ses lieutenans : — Faites venir, dit-il, le capitaine d'armes ; qu'il prenne avec lui deux hommes, et conduise M. l'officier d'artillerie dans sa chambre, où il restera aux arrêts forcés jusqu'à ce que nous arrivions dans un port.

L'ordre fut à l'instant exécuté. Albert savait que toute résistance serait inutile, et suivit ses gardiens.

A midi sonnant, les officiers en grande tenue, les passagers épouvantés encore de tout ce qu'ils venaient de voir, étaient rangés dans la salle du conseil. Le capitaine se promenait de long en large, essayant de prendre un air dégagé, et trahissant, malgré lui, son agitation. Mme de Straden parut, le visage pâle et défait, les lèvres livides, les yeux hagards. Elle portait une robe de satin blanc comme pour un jour de fête, des anneaux de diamans aux doigts, des perles à son cou, des fleurs dans ses cheveux. Appuyée sur le bras de sa femme de chambre, elle s'avança en chancelant au milieu du cercle qui l'observait avec effroi, puis, soulevant sa tête appesantie, sa jeune tête si belle encore dans sa pâleur et sa souffrance, et promenant un long regard sur toute l'assemblée : — Messieurs, dit-elle d'une voix défaillante, vous avez été témoins de ma honte, vous serez témoins de mon repentir ; je meurs empoisonnée. — Et elle tomba sur le parquet.

Quelques jours après on lisait dans les journaux de Hollande : « A la suite d'un fatal évènement arrivé à bord de la frégate *la Néerlande*, un duel a eu lieu sur la route d'Utrecht entre le commandant de cette frégate et M. A...., capitaine d'artillerie. Dès le commencement du combat, M. A.... a reçu un coup de pointe dans la poitrine; les témoins ont voulu alors s'interposer entre les deux adversaires et les séparer, mais M. A.... a déclaré qu'il se battrait jusqu'à la dernière extrémité. Blessé une seconde fois au bras, il a repoussé de nouveau opiniâtrément l'intervention des témoins et a plongé son épée dans le sein du commandant, qui est mort à l'instant. Le roi a ordonné que M. A.... serait conduit à la forteresse et mis en jugement. »

X. Marmier.

GUY PATIN.

Écrire l'histoire de Guy Patin, étudier minutieusement, et dans des proportions convenables, la vie de cet homme d'un caractère si original et si absolu, ce serait faire en quelque sorte l'histoire complète de la bonne bourgeoisie en France au XVIIe siècle, de ses mœurs, de ses tendances, de ses préjugés. « Tel contemporain notable qu'on a bien vu et compris, dit M. Sainte-Beuve dans ce beau et grave livre de *Port-Royal,* vous explique et vous pose toute une série de morts, du moment que la réelle ressemblance entre eux et vous est manifeste, et que certains caractères de famille ont saisi le regard. C'est absolument comme en botanique pour les plantes, en zoologie pour les espèces animales; il y a l'histoire naturelle morale, la méthode (à peine ébauchée) des familles naturelles d'esprits. Un individu bien observé se rapporte vite à l'espèce qu'on n'a vue que de loin et l'éclaire. » Rien n'est plus judicieux; c'est à l'aide de ce procédé que M. de Montlosier explique le grand Arnauld. Ainsi de Guy Patin, pour ses contemporains; en même temps que ses lettres forment un excellent appendice à Molière, qu'on y retrouve MM. Tomès et Desfonandrès, Thomas Diafoirus, et ce réjouissant Sganarelle, qui aimait si fort à visiter le sein des nourrices, elles nous font assister à l'éclosion de certaines idées que beaucoup ne soupçonnaient pas si vieilles; elles semblent continuer ce XVIe siècle si hardi, si vivace, si plein d'audacieuses réformes, de paradoxes révolutionnaires. M. Sainte-Beuve, dans le livre que nous citions tout à l'heure, a nettement fait la part du XVIIe siècle dans l'histoire de la philosophie; il l'a montré en pleine réaction avec celui qui l'avait précédé, par la tentative hardie du jansénisme; en opposition manifeste avec celui qui l'a suivi, et qui sonna pour ainsi dire l'heure dernière du catholicisme en France. Dans ce siècle pourtant, plusieurs, Molière,

Naudé, Guy Patin, pour ne citer que ceux-là, conservèrent la tradition pour ainsi dire de leurs devanciers, et, par nature ou par opiniâtreté, refusèrent de courber la tête sous le joug. Plusieurs, quand le plus grand nombre s'agenouillait autour du bois sanglant du Calvaire, se tinrent irrévérencieusement debout, doctes, *déniaisés de la folie du monde,* railleurs acerbes, un peu mélancoliques pourtant, cherchant maître en fait de religion, non pas à la façon turbulente et provocatrice de Diderot et des encyclopédistes, mais comme Scaliger, Saumaise, Érasme, Gassendi, Calvin lui-même. Parmi ceux-là, et entre les plus hardis, en raison même de la forme dans laquelle il épanchait sa bile ou ses doutes, il faut compter Guy Patin. Tandis que Molière, disciple lointain de Gassendi, attachait le grelot dans *Don Juan* et *Tartuffe,* bien loin de là, du milieu d'un camp opposé, Guy Patin, déjà vieux, secondait ses efforts et semblait protester par sa véhémence et son incrédulité contre les irrésolutions, les retours et les fragilités de son temps. M. Sainte-Beuve, dont le nom revient bien souvent sous notre plume, dans sa notice sur Molière, M. Bazin dans son travail sur Mazarin, ont diversement, mais d'une façon judicieuse, apprécié ce mordant personnage; c'est à eux qu'en bonne justice littéraire il appartiendrait de le venger des dédaigneux jugemens de Voltaire et de Laharpe. En attendant qu'ils prennent en main une cause digne d'eux, qu'il nous soit permis d'ébaucher rapidement, comme pièce à conviction, la piquante figure de cet implacable adversaire du gazetier Renaudot, de l'antimoine, du quinquina, des sorbonnistes, des chirurgiens, des apothicaires, du cardinal de Richelieu, du Mazarin, des moines, du pape, des tulipes, des eaux minérales, et de tout ce qui offrait enfin l'ombre d'un prétexte à l'inimitié.

Guy Patin (dans une étymologie raisonnablement subtile, il nous apprend que ce Guy vient d'Ovidius) naquit à Houdan en Beauvoisis, dans la première année du XVIIe siècle. Il descendait de bourgeoisie de vieille roche, alliée au parlement, souventes fois à la noblesse et de condition sinon noble, au moins notable. Lui-même nous apprend que ses armes étaient de gueule au chevron d'or accompagnées de deux étoiles d'argent en chef et d'une main de même, en pointe. De bonne heure il se destina à la médecine. Assidu, sagace, opiniâtre, il passa dans l'ombre les longues années de l'étude. La première fois qu'on l'aperçoit, il a déjà quarante ans, et dès-lors il semble fort intempérant dans ses propos, médisant du tiers et du quart avec une liberté dangereuse, et lié avec ce malheureux M. de Thou contre lequel M. Bazin prend peut-être un peu lestement parti. Jamais il ne pardonna au cardinal de Richelieu l'exécution de son ami, et depuis il ne manqua plus jusqu'à la fin de sa vie de saluer le nom du cardinal d'une épithète injurieuse comme *Jupiter massacreur, bonne chenille* ou *bellua vorax,* selon la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait. Bien mieux, comme il l'accusait, et non sans quelque fondement, d'incontinence, d'athéïsme et d'assassinat, il ne se fit jamais aucun scrupule de compter parmi les jours heureux de sa vie celui où mourut Armand-Jean Duplessis de Richelieu.

Guy Patin était d'une nature violente, énergique, opiniâtre, et qui ne se pliait point à la mode et aux caprices de son temps. Nourri dans le respect des anciens de la faculté, fort d'une érudition ingénieuse et solide, savant dans l'Hippocrate et dans l'Aristote, récalcitrant et frondeur par tempérament, il ne demandait qu'à haïr les hommes et les choses. L'énumération des objets de son antipathie est longue, on l'a vu, et il y faut mettre de l'ordre si l'on veut s'y reconnaître. Un des premiers et des plus maltraités dans ses lettres est le gazetier Théophraste Renaudot, médecin d'une faculté qu'il n'aimait ni naturellement ni surnaturellement, celle de Montpellier, et contre laquelle il plaida au nom des six-vingt docteurs de Paris en l'an 1642, avec grand succès et concours de monde. Ce malheureux Renaudot était camus, mais camus au point d'avoir moins de nez qu'une noisette, et de là un flux incessant de plaisanteries. Tantôt en faisant allusion à la déconfiture du gazetier, il dit que voilà son camus en bonne passe puisqu'il a maintenant un pied de nez; tantôt il change son nom de Théophraste en celui de Cacophraste; ailleurs c'est un *nebulo hebdomadarius,* grace à qui le papier ne sert plus désormais, comme les *ruffiani*, qu'à la prostitution de la renommée des hommes; qui n'est bon qu'à livrer au bourreau et digne de la marque et du fouet; plus loin c'est un *paillard endurci, puant, punais et digne de la hart.* On voit qu'en fait de gentillesses et d'aménités épigrammatiques, notre homme n'y regardait pas de trop près. Patience! nous en verrons bien d'autres, et si maltraité que soit le gazetier, ce n'est rien en comparaison du Mazarin. C'est là le ton des discussions du temps entre savans, et le père Petau n'y allait guères de moins bon cœur à l'endroit de l'incomparable Salmasius que Guy Patin prisait si fort pour avoir refusé d'écrire par ordre l'histoire *fardée* de sa bête, le grand cardinal Armand.

L'antimoine n'eut pas une moindre part dans les démêlés qui agitèrent la vie de Guy Patin et qui aiguisèrent sa verve intarissable. En 1654, il avait été nommé professeur de pharmacie au collége de France, et un peu plus tard doyen de la faculté; du haut de sa double chaire il lapidait sans relâche ses nombreux adversaires. L'antimoine, qui n'est autre chose que l'émétique, avait été importé en France par les jésuites, et quelques médecins novateurs avaient imaginé d'en faire une sorte de panacée universelle. Il était résulté de cet engouement que, pour quelques cures heureuses, les médecins alors en vogue, Guenaut, celui-là même dont parle Despréaux, Desfougerais, Esprit, Valot et quelques autres avaient tué beaucoup de monde. Guy Patin, qui raisonnait volontiers comme je ne sais quel empirique de *l'Amour Médecin* et qui trouvait qu'il valait infiniment mieux, pour un malade, mourir dans les règles que guérir hors de la doctrine, ne pouvait manquer de s'élever bien fort contre une innovation qui lui faisait si beau jeu. D'abord il détestait cordialement les loyolites qui avaient importé l'antimoine; en outre les anciens de la faculté proscrivaient le vin ou venin émétique, hérétique ou énétique, *ab enecando*, disait-il, et c'était pour lui une autre raison de le condamner sans rémission. Il méprisait encore souverainement tout ce qui était

chirurgien, comme estaffier de Saint-Côme, laquais botté et barbier ignorant, ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables. Quant à l'apothicaire en général, qui est, comme on sait, un âne en bas rouges, il n'en fait pas plus de cas. Ce sont tous des *friponiers,* des *fricasseurs de drogues,* des *cuisiniers arabesques,* et sa grande préoccupation est de leur faire interdire les consultations et les réponses en latin : bien plus, pour les mieux ruiner, il prône sans vergogne l'introduction de l'arme grotesque des matassins de M. de Pourceaugnac dans le sein des familles; cela lui paraît un moyen infaillible de réduire *à quia* ces messieurs qui n'ont point accoutumé de parler à des visages. Quant à la réjouissante nomenclature de leurs chimies, bézoar, alkermès, apozèmes, opiates, poudres hydragogues, tête de vipère, mithridate, huile de briques, corne de licorne, elle lui fait jeter les hauts cris : c'est l'abomination de la désolation, et il coudrait volontiers toute cette pharmacie dans le ventre du dernier d'entre eux. Bien plus, l'abolition du quinquina, qui emporte les gens en poste dans l'autre monde et qu'il apostrophe dans toutes les langues; celle de l'antimoine, dont il avait dressé le martyrologe et qui a tué plus de monde que n'a fait le roi de Suède en Allemagne, lui semblerait un bienfait tel qu'il l'achèterait volontier au prix d'un jubilé. Pour les antimoinistes, ce sont des pendarts, de grands ivrognes, des traîne-gibets, des rousseaux de vache faits comme le juif errant, des caffards odieux qui n'iront en paradis qu'au cas où il y aurait d'affreux marauds dans ce pays-là, de vils arbalétriers sortis de la garenne des sots, qui lancent au but les traits de la mort, des chiens à grand collier qui ne rougissent point (métaphore hardie) de dire comme Vespasien que l'argent sent toujours bon de quelqu'endroit qu'il vienne, et dont il n'y aurait à s'occuper que pour les pendre haut et court, surtout si l'on veut bien songer qu'ils font fi de la saignée!

Grave tort en effet de médire d'une si bonne chose et qui était l'arche sainte! Aussi comme Guy Patin en parle avec amour! Le pâle docteur Sangrado, de phlébotomique mémoire, eût sans aucun doute rendu des points à notre homme. Médire de la saignée! mais mieux vaudrait médire de l'extrême-onction. Qu'en toutes choses, professe Guy Patin, la saignée marche puissamment et copieusement; et comprenez-vous bien ce que signifient ces deux majestueux adverbes? Savez-vous ce qu'on entendait en ce temps par saigner copieusement? C'était quelque chose comme cent cinquante fois, tant des bras que des pieds, en une maladie de six mois. C'était là une doctrine qu'il avait apprise de son bon maître Nicolas Piètre, *nec pœnitebat.* Mais aussi quels effets! « J'ai autrefois, écrit-il, traité en cette ville un jeune gentilhomme âgé de sept ans, qui tomba dans une grande pleurésie pour s'être trop échauffé à jouer à la paume, ayant même reçu un coup de pied dans le côté droit. Il fut saigné dix-huit fois en treize jours, et le treizième... » *Il courut de ce pas jouer à la fossette!* Mais sa tendresse pour la saignée ne s'arrête pas là : il conseille à tout le monde, et principalement aux gens de cabinet et aux écrivains, s'ils ont quelque envie d'éviter la pierre, *littera-*

torum carnifex, de s'abstenir soigneusement de femmes, tout-à-fait de vin, de se munir de cinq ou six bonnes saignées de précaution par an, de boire à leur soif, et, tant que le cœur leur en dira, de bons petits breuvages faits de casse, de sirop de roses pâles et de sené, et de vivre en joie, ce qui, à ces conditions, est la chose du monde la plus facile et la plus agréable.

Cet homme si violent dans ses haines n'en était pas moins bon père et bon ami, et ne laissait pas d'avoir, comme on vient de le voir, quelques admirations forcenées. Malheureusement pour sa mémoire et pour le repos de son ame, elles étaient d'un choix singulier pour un catholique et un professeur royal au XVIIe siècle, et sentaient le fagot d'une lieue. C'étaient, pour les anciens, Lucain, Lucrèce, Juvénal, le gentil Horace : pour les modernes. c'était Rabelais, qui vaut bien à lui tout seul trois douzaines de curés; l'incomparable Scaliger, homme divin, digne d'être mis *suprà omnem laudem et titulos,* et comme il n'y en a pas treize à la douzaine; Michel de Montagne, le savant et prodigieux Salmasius, vulgairement M. de Saumaise, aussi docte que mal loti en femme; le bon M. de Gassendi; Érasme, le plus bel esprit qui ait été dans le christianisme depuis saint Augustin et saint Thomas d'Aquin; le grand Casaubon, Calvin lui-même, et le dernier de tous, le plus curieux peut-être, Gabriel Naudé, savant, sage, déniaisé, guéri de la sottise du siècle, et connaissant bien les moines. Avec de pareils principes et de pareilles préférences, on ne s'attend point sans doute à trouver notre homme fort édifiant à l'endroit de la moinerie. En effet, il n'hésite point à la proclamer la plus méchante peste de gens qui soient au monde. Quand il parle de ces maîtres moines qui mangent de bonnes perdrix, des pâtés, des jambons, et boivent force flacons, pendant que les honnêtes gens grignottent du riz et des pruneaux; quand il parle de leur célibat et de ces obsessions d'une nature telle que l'eau bénite ne les en délivre pas toujours, on reconnaît l'assidu lecteur de Rabelais, chez qui une pointe d'impiété vient fortifier une antipathie naturelle. Que nous parlent-ils de la vie éternelle et de l'autre monde où jamais ils ne furent et où ils n'iront jamais, ces frères passefins de l'endiablée confrérie des capuchons? Foin de vous, porte-besaces, ou plutôt porte-bedaines, qui, pour voir les choses du monde à travers votre fenêtre de drap, nous prétendez régenter *in nomine Domini.* C'est bien à vous qui n'avez point les mains gourdes à décrocher l'héritage des familles, espions et janissaires du pape, à nous parler de renoncement et de pauvreté! — Et des moines il va aux évêques, et des évêques aux cardinaux. Qu'est-ce qu'un cardinal? demande-t-il, et la réponse ne se fait point attendre : *animal rubrum, callidum, mendax, vorax et capax omnium beneficiorum :* ce sont les maîtres pharisiens du christianisme; quand il en meurt quelqu'un, c'est tant mieux et trois fois tant mieux; il en restera toujours de trop, et une pluie du Vatican en fait pousser d'autres en une nuit comme des champignons. S'il vient un bruit que dans le conclave ils se sont battus à coups de poings et de chandeliers, il ne se sent pas d'aise, il se pâme de rire, il les exciterait presque comme on fait à des chiens qui se houspillent, et le voilà

pour quinze jours dans des jubilations non pareilles. Pour le pape, il ne s'en soucie guère davantage. La première fois que le bonhomme de saint père viendra à Paris, il ira au-devant de lui jusqu'à la rue Saint-Jacques, et il l'attendra chez le premier libraire venu en lisant quelque volume. Une autre fois, c'est à propos du cardinal de Retz, le seul auquel il pardonne sa pourpre : « On tient que le pape nous veut excommunier! qu'il nous excommunie, parbieu! On dit que quand un homme est excommunié, il devient noir comme poivre; cela ferait fort mon compte et viendrait bien à propos, car je commence à blanchir, et si je devenais noir, je croirais rajeunir. » Peut-on parler avec plus d'irrévérence, et ne dirait-il pas aussi bien notre saint père le Turc que notre saint père le pape? Croyez-vous qu'il plaigne un malheureux souverain pontife assez bien mort comme Innocent X pour que les rats lui viennent impunément ronger les oreilles? A d'autres! vous n'y êtes guère. Ce méchant pensera que le voilà bien, ce bon père qui faisait cheminer les autres du centre de la terre jusque par-delà le firmament, et qui ne peut plus remuer ni pied ni patte non plus qu'un soliveau. Et ne croyez pas que là se bornent ses énormités : le jubilé n'échappe pas plus que le reste à la raillerie de cet incurable sceptique. « Tout Paris court après le jubilé, dit-il en 1645 : s'ils ne le gagnent, au moins gagnent-ils force crotte et catarrhes. » Il lui est avis qu'on ferait aussi bien d'en faire un contre la taille, et que le vin nouveau de l'an présent produira de plus sensibles effets sur la tête des hommes. Le purgatoire n'est pas mieux traité : « M. Naudé nous a engagés pour dimanche prochain, M. Gassendi et moi, à aller souper et coucher en sa maison de Gentilly, à charge que nous n'y serons que nous trois et que nous y ferons la débauche, débauche philosophique et peut-être davantage, pour être guéris une bonne fois du loup-garou et du mal des scrupules, qui est le tyran des consciences. Nous irons peut-être jusque fort près du sanctuaire, et peut-être plus loin. » A parler franc, la mesure était prudente, et la précaution n'était pas de trop. Quelle que fût la liberté de penser et même de dire, elle avait des bornes qu'il était dangereux de franchir. Il n'eût pas fait bon en effet de crier sur les toits que le purgatoire était la chimie du pape, et que, quoique son feu fût bien chaud et bien grand, tout saint et tout sacré qu'il était, tous ceux qui s'y chauffaient n'en mangeaient point les chapons; il n'eût point fallu professer trop qu'on ne se doit point inquiéter dudit purgatoire, et qu'on doit être comme ce vieux Romain qui ne craignait que *malam famam et famem,* et encore tout au plus cette dernière. Les chapelets, les reliques, les grains bénits et autres fanfreluches papalines, n'excitaient que sa risée. Son Juvénal, dit-il, l'avait bien détrompé de telles bagatelles. Peut-être aussi était-ce lui qui les avait guéris tous deux, Gabriel Naudé et Guy Patin, des révélations, des apparitions, des miracles et des prophéties, et lui devaient-ils plutôt qu'à celui qui garde la lune des loups, comme il appelle Dieu dans une périphrase peu respectueuse, de ne plus faire partie des oiseaux niais et d'être enfin *débêtés*.

A part ces exagérations un peu fanfaronnes et ces vaillantises d'esprit fort,

Guy Patin représente, nous le répétons, d'une façon précieuse le bourgeois de la grand'ville; il est mieux que personne et par excellence le citadin de Paris, casanier, grand bavard, caustique, tracassier, fidèle aux vieilleries. Quand il se case dans sa belle maison de la place du Chevalier-du-Guet, dont il parle avec tant de complaisance, dans sa grande étude, au milieu de ses dix mille volumes, entre le premier président de Lamoignon et M. Miron, un rude frondeur dans son temps, ses deux bons amis, c'est pour le reste de ses jours. Ni les propositions de la Suède, ni celles du Danemark, ni celles du nonce du saint-père, ni celles de Venise, ni celles du duc de Lorraine, qui toutes aboutissent à lui offrir des places, des honneurs, des pensions, n'ont le pouvoir de l'arracher à ses livres, à sa maison, à son quartier. Il répond sans cesse qu'il n'est ni à vendre ni à acheter; qu'il veut être enterré dans son Paris, auprès de ses bons amis. Il est bien encore le badaud de son pays et de son temps, par sa haine pour tout ce qui n'est pas Paris et ses faubourgs. Ne lui parlez pas de la Normandie; Normandie veut dire : venu du Nord pour mendier. Ne sonnez mot du Midi : les gens du pays d'Adiousias sont tous escrocs, filous, hâbleurs, gabeleurs et greveleurs. Quant à l'Anglais, il le hait presque autant qu'un cardinal. Pour l'Italie, par exemple, dont on parle tant, qu'est-ce, je vous prie? *Patria diabolorum,* le pays de Merlin Coccaïe, pays de peste, d'empoisonnement, d'athéisme, de fourberies, de moines, sans compter le reste. Fi donc! Aussi cela fait-il qu'il n'y veut point aller. D'ailleurs, que voit-on, qu'entend-on en voyage? Des clochers et des cloches dont on n'a pas l'offrande; les chiens y aboient comme ailleurs, et c'est tout. Avec une telle disposition, Guy Patin, on le voit, malgré tout son esprit, et soit dit sans épigramme, n'eût point inventé les *impressions de voyage.*

Il est croyable que nul réfugié français, nulle victime du cardinal de Richelieu, nul échappé de la Bastille, n'eut jamais des sentimens si exaltés ni une faculté de haine aussi générale et aussi complète que notre Guy Patin pour tout ce qui tient à la politique. Ce n'est pas seulement aux partisans, aux sangsues, aux *filous teints en écarlate* de son pays qu'il s'en prend. Princes, ducs, ministres, ce lui est tout un. Il répète aussi bien les propositions républicaines des Hollandais, que les bons mots de Pasquin, apportés par le vent d'Italie. Au besoin, sans doute, il lui en prêterait d'aussi mordans, lui qui va proclamant que tous les princes du monde ne valent pas une bouchée de pain, et que c'est un triste pays que celui où *quod non capit Christus rapit fiscus;* qu'il s'étonne d'une chose, en un temps où l'on taxe le sel, le vin, le bois, c'est qu'on ne mette point encore d'impôts sur les gueux qui se chauffent au soleil, et, comme dirait le médecin malgré lui, qui expulsent le superflu de la boisson par les rues. Qu'il s'agisse du comte-duc d'Olivarès ou de la signora Olympia, *olim pia, nunc harpia;* de la maison d'Autriche, du bien d'*autrui riche,* ou des principiots affamés du Nord, peu lui importe. L'invective va son train, et chemin faisant le cardinal de Richelieu, bonne bête et franc tyran, et ce pauvre siècle même pendant lequel il vit, où les Français ne sont plus que des misérables pécores à plat-ventre devant un sac

de pistoles ou même moins, attrapent force horions, gourmades, invectives et épithètes malsonnantes.

Pour Mazarin, auquel il faut bien arriver, on peut répondre que personne en France n'eut tant de haine pour lui et sa famille que cet amer et opiniâtre docteur en médecine. Il n'a garde de laisser échapper une occasion d'anathématiser les uns ou les autres. Si le cardinal de Sainte-Cécile, ce frère brutal et cynique de l'éminentissime Jules, est mort à Rome; écho facile des bruits populaires, Guy Patin proclame bien vite que c'est *ex immodicâ venere.* S'il parle de quelque méchant pendard marqué d'une fleur de lis sur l'épaule et digne de la roue, il conclut pourtant qu'il y a là de quoi faire un joli cardinal-duc, qu'il n'y a rien de tel que d'être impudent, et que ce sont les impudens qui gouvernent le monde. Malheur à toi, terre qui es gouvernée par un enfant et par une femme! Malheur à toi, triste patrie qui trébuches sous le bâton d'un étranger, d'un ignare larron, d'un hableur, d'un comédien vil, d'un bateleur de longue robe, d'un tyran à rouge bonnet! s'écrie-t-il à chaque instant en latin, en grec, et en français, en tirant pour ainsi dire les épithètes à mitraille. Ne fait-il pas beau le voir, ce beau pipeur d'Italie, à la cour, *sicut asinus inter simias,* et qu'il est en belle compagnie avec ces guenons et ces petits singes aux yeux blancs, qu'il chérit si fort et qu'il voiture partout avec lui! Comme il est bien le digne fils de Piètre (Pietro) Mazarin! qu'il dorme, et que le diable le berce! qu'il veille, et que la France se présente à lui fanée, maigrie, en lambeaux, et lui crie d'une voix lamentable: *pellis et ossa sum!* Mais patience! il a mangé la France, et la France le mangera. Animaux mazariniques et bêtes mazarinesques auront leur tour, et le veau d'or ira quelque beau jour sous l'inexorable balancier! — Dans d'autres instans, sa haine est plus calme, et sa colère semble dormir; il explique tout du long à ses amis particuliers, MM. Spon et Falconnet, qu'il souhaiterait fort que le Mazarin s'en allât vitement à Rome pour élire un successeur au défunt pape Innocent X (belle ame devant Dieu, s'il y croyait!). Peut-être même s'il avait assez d'argent (et comment n'en aurait-il pas assez, ce Jupiter cramoisi, qui n'est habile qu'en trois choses, au jeu, à la table, et au lit? depuis qu'il détrousse la patrie et qu'il coupe des bourses dans les poches du pauvre monde), il pourrait acheter la papauté! Alors, ma foi, bonne chère, bon gîte, et tout ce qui s'en suit. Même il souhaiterait fort que le Mazarin fût pape, sauf à lui à choisir, puisqu'il n'a que cinquante ans, pour papesse celle qu'il voudra. Et comme une chose ne lui en fait pas oublier une autre, il ajoute par réflexion : « Je le tiendrais volontiers pour un grand et généreux pape, s'il avait cette bonté de nous ôter le carême. » Mais cette bonace n'est guère de durée; l'apostrophe recommence, les tirades aboient comme Charybde et Scylla, et ce siècle pervers, extravagant et fantasque, fumier de tous les âges, sur lequel poussent et fermentent l'antimoine, la fraude et la violence, n'est plus bon qu'à remuer à la fourche.

C'est une chose à la fois triste et curieuse que d'assister, dans ces lettres, à la longue agonie du Mazarin, et de voir avec quelle implacable persévérance

Guy Patin poursuit le moribond de ses sarcasmes et de ses malédictions. — Si le diable l'emporte, y aurait-il sujet de crier au voleur, et n'est-il point en droit de reprendre son bien partout où il le trouve? Ensuite, on demandera : Mais cet homme avait-il une ame? Par le fait, c'est douteux. Pour son corps, bien avant qu'il ait passé le guichet après lequel le chemin se bifurque, qui s'en soucie? N'est-il pas déjà mort, celui dans la chambre duquel on sème des billets ainsi conçus : Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de monseigneur l'éminentissime cardinal Mazarin, duc et pair de France, duc de Nivernais et de Rethelois, etc., etc., mort le 21 mars prochain, ou au plus tard le 21 septembre (4 février 1661)? Du reste, c'est fort amusant de le voir trépasser. Il fait le brave; mais patience! rira bien qui rira le dernier. Cependant Guy Patin trouve que cela traîne beaucoup, et demande quand cet homme de bien en finira. On dit toujours qu'il est enflé, atténué, raccourci! Bah! bah! ce bon seigneur a bien autrement raccourci les joies de la France; il devrait même s'estimer trop heureux d'être où il en est; car, en bonne justice, il eût dû finir de cette angine que fait le bourreau, ce terrible ménétrier, ajoute-t-il. Le mot est gai. Du reste, veut-on une citation textuelle? En voici une qui dispense de beaucoup d'autres : « Il y a plus de quatre jours que le diable aurait emporté le Mazarin au pays où tout le monde a le nez fait de même, mais il ne sait pas où le prendre, tant il pue. On se plaint de la puanteur de son corps! Eh bon Dieu, que serait-ce donc si on flairait son ame? » Enfin, au moment où il apprend que, vaincu par la souffrance, le cardinal Mazarin a fermé les yeux pour jamais, il entonne la fameuse chanson :

Il est passé, il a plié bagage!
Il est en plomb, l'éminent personnage!

Certes, voilà ce que les Anglais appelleraient un bon haïsseur, et il y aurait eu générosité française à se taire enfin en présence de ce cadavre; mais Guy Patin n'était point de ceux que le succès désarme. Le cardinal mort, c'est à peine si l'on se souvenait de l'avoir détesté : ce vieux médecin acerbe et rancunier n'avait point si courte mémoire, et presque seul il protestait encore. Au reste, parmi les causes de la haine emportée de Guy Patin contre le cardinal, il en est une au moins bizarre et qui résulte trop clairement de la lecture attentive de son livre pour qu'on ne la signale pas. Il regardait le cardinal Mazarin comme l'unique auteur des troubles, et par suite du silence des poètes et des historiens, qui écoutaient en tremblant, du fond de leurs studieuses retraites, les cris de la foule et le bruit des pistolades. Les libraires, réduits au bissac, imprimaient à grand' peine quelques mauvais livres de romans ou de moinerie, et les presses ne roulaient que sur des paperasses mazarines et la gazette de tous les samedis. Et ce n'était point la France seule qui restait plongée dans cette torpeur; l'Allemagne, mère féconde des bonnes disciplines, du fort savoir, la laborieuse Hollande, restaient oisives.

Plus de ces beaux Pline annotés; on attendait en vain l'édition du Tertullien par le savant M. Rigaud, l'*Ephemeris historica,* du père Caussin, le beau livre de M. Vossius sur les historiens latins. Et le pillage de sa belle maison de Cormeille, le désastre de ses pommiers, de ses quenouilles, de ses greffes, tenaient peut-être moins au cœur de Guy Patin que le siége de Paris, le massacre de l'hôtel de ville et la ruine des libraires.

Une chose singulière et qui manifeste bien l'esprit contradicteur de Guy Patin, c'est son excessive facilité à soupçonner le mal là où il n'est pas, et à le nier où il semble être apertement. Rien ne lui eût ôté de la tête que M. le prince allait mourir empoisonné au château de Vincennes, en 1650, et qu'il allait être convié à manger de la viande des dieux, comme dit Suétone. A peine si la vue du prince, sain et sauf et en liberté, un an après, put le dissuader de cette opinion qui bouleversait toutes ses idées. En revanche, la mort de Puy Laurens, en 1635, et celle de Mme Henriette, en 1670, le trouvèrent également incrédule. Par suite du même esprit, le jour où le surintendant est arrêté, il se trouve, non point du tout par un sentiment de générosité chevaleresque, mais par le fait même de sa nature, du parti de Foucquet contre Colbert et Letellier. Bien plus, Foucquet devient à ses yeux blanc comme neige; il est accusé par des fripons, il n'y a guère lieu d'en douter, la cour étant une mauvaise hôtellerie pour les gens de probité. Pour un peu, il accuserait le roi de vouloir voler son ancien surintendant et lui dépêcher son patrimoine. Il est si avare! Imaginez qu'avec lui les pauvres n'ont que faire d'attendre du soulagement, et n'ont plus qu'à mourir, par toute la France, de maladie, de misère, d'oppression et de désespoir. *Eheu miseros! miseram Galliam!* Les Topinambous ne sont-ils pas infiniment plus heureux en leur barbarie? La moisson a été mauvaise, le blé sera cher; et que fait le roi? pense-t-il à diminuer la taille? Le roi? Il a fait faire un grand caveau dans lequel il serre ses pistoles, et d'où il n'aime point à rien tirer; puis quand ce grand caveau-là sera plein, il en fera faire un autre; et voilà où mène l'éducation mazarinesque : à ne considérer au monde que l'argent, à faire, moyennant finance, d'un pleutre un duc et pair, et à ramener pour la patrie les temps de Philippes, où Brutus pouvait crier, sur le cadavre de la liberté romaine : Vertu, tu n'es qu'un nom!

La cour sous Louis le quatorzième, c'est la même chose que sous Richelieu. On y hait les remontrances, tout s'y tourne à la despotique. Les évêques, jadis d'or avec des crosses de bois, sont des évêques de bois avec des crosses d'or. On n'y rencontre que scribes et saducéens, pharisiens et antimoiniens. On se rue en servitude. Le roi, qui avec tous ses défauts ne laisserait point que d'aimer son peuple s'il n'avait les yeux bandés par des coquins de ministres, donne des carrousels splendides, et Paris est sans pain; et dans l'attente de la mort prochaine de la reine-mère, on ne renouvelle point les livrées, on n'habille point de neuf les pages à la nouvelle année, pour ne point faire double dépense, le cas de deuil survenant.

Sous le roi Louis le quatorzième encore, la France jouissait d'une police qui n'était pas sans quelques oreilles, et l'on n'aimait pas plus que de nos jours, sous l'empire, les discussions trop acharnées et qui montent les têtes comme des accens de clairon. La violence de Guy Patin sur le fait de l'antimoine faisait un esclandre d'autant plus grand qu'il avait affaire à forte partie, ses adversaires étant en général fort bien en cour. Ses propos transpiraient sans qu'il s'en souciât fort. Il soutenait de certaines thèses retentissantes sur toute sorte de sujets, et à Bâville, chez le premier président de Lamoignon, *des magistrats le plus aimable*, il avait délibérement déclaré que, s'il eût été dans le sénat romain lorsqu'on tua Jules César, il lui eût porté le vingt-quatrième coup. Si Despréaux avait fait sa chanson (elle est de 1672) sur Bâville après une pareille conversation, elle eût pu passer pour une assez jolie épigramme. Le grand Colbert, d'ailleurs, le ministre des fabriques, était antimoinien pour sa part, et trouvait fort mauvais que ceux qui pensaient de la sorte ne fussent bons qu'à jeter aux chiens. Tout cela, outre qu'on le taxait d'impiété, mettait Guy Patin en médiocre odeur chez bien des gens. Il était par trop compromettant et observait mal cette sienne maxime : *Non oportet in eum scribere qui potest proscribere*. Aussi le nuage finit-il enfin par crever, et à soixante-huit ans il connut pour la première fois ce que c'était que la douleur.

Guy Patin réduisait volontiers la science de la vie en maximes : il avait entre autres une devise, *benè vivere et lætari*, à laquelle il avait été fidèle autant qu'il était en lui, homme sobre, rangé, casanier; et jusqu'alors ses jours avaient été fort tranquilles. Il lui était né deux fils, Robert en 1630, et Charles, son Carolus, son Benjamin, en 1633. Ces deux naissances avaient été compensées par la mort de son père et de sa mère, et par celle de son beau-père et de sa belle-mère. Des deux premières il n'en parle point; mais quant aux autres, c'est différent : il en parle, et d'une façon tout-à-fait en accord avec son caractere : « Je viens de tirer encore une fois mon beau-père, âgé de quatre-vingts ans, d'une dangereuse maladie, et, bien qu'il soit fort riche, il ne donne rien non plus qu'une statue. » Quant à sa belle-mère, « c'était, dit-il, une excellente femme; mais elle est morte, n'en parlons plus. Il serait tout-à-fait superflu de pleurer, attendu qu'elle était vieille, riche, avare et beaucoup trop souvent malade. » Il ne parle jamais, d'ailleurs, d'une manière fort respectueuse des dames, quelles qu'elles soient, et Mlle Patin, sa femme, est tout comme une autre dans un de ces jeux de mots qui avaient été si chers aux érudits du XVIe siècle, en latin *mulier,* et en français *mule hier*, *mule aujourd'hui, mule à perpétuité.*

Un jour donc son fils Carolus, bibliomane comme lui, et toujours à la piste des éditions rares, des livres prohibés, de toute cette pâture de scandale qui arrivait de Cologne et d'Amsterdam, dans les ballots des faux sauniers, savant éprouvé dans le droit, la médecine et la numismatique, et déjà *pathologiæ professor,* avec un grand concours d'auditeurs, eut vent qu'on

le devait venir arrêter le lendemain matin, pour avoir, disait-on, propagé sous le manteau un libelle scandaleux attribué au comte Roger de Bussy Rabutin, et intitulé *les Amours du Palais-Royal*. Il n'en était rien sans doute, et jusqu'à sa mort Carolus ne cessa de protester de son innocence. Mais le plus sûr en ce temps de Bastille et de lettres de cachet était d'abord de se mettre à l'abri, sauf à se justifier ensuite, et c'est ce que fit à grand'peine, dit-on, Charles Patin. Quoi qu'il en soit, coupable ou non, en butte peut-être à de puissans adversaires qui frappaient le père et le punissaient de ses acerbes et caustiques commérages en la personne du fils, il fut condamné par contumace aux galères perpétuelles. Un si rude coup porta la mort dans l'ame du pauvre Guy Patin; il était vieux déjà : la mort de son fils aîné, qui succomba prématurément deux ans après, acheva de le navrer. Dans deux lettres touchantes et qui montrent en lui une sensibilité si douloureusement éveillée, Guy Patin raconta son malheur à ses amis; il connaissait enfin la vérité d'un mot de Martial qu'il citait souvent : *Pars major lacrymarum ridet et intus habet.* Depuis lors, il ne fit que languir dans une mélancolie continuelle; enfin il mourut le 30 août 1672, âgé de soixante-douze ans, et comme l'a dit Bossuet du cardinal de Retz, menaçant encore le favori triomphant de ses tristes et intrépides regards.

Son extérieur répondait bien à son esprit; il avait la taille haute et droite, la constitution robuste, la voix forte, le visage médiocrement plein, les yeux vifs, le nez grand et aquilin, les cheveux courts et frisés, la moustache en croc, une tournure d'homme de guerre qui eût fait rage à l'occasion, sous sa robe rouge de professeur en pharmacie. Il était, dit Vigneul Marville, satirique depuis la tête jusqu'aux pieds; son chapeau, son collet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines, faisaient nargue à la mode et le procès à la vanité. Il était hardi, téméraire, inconsidéré, mais simple et naïf dans ses expressions, honnête et droit de cœur; ne se repaissant guère d'illusions, ne s'autorisant point d'une morale hypocrite; tandis qu'il écrivait les choses d'une verve si chaude et si mêlée, il les disait avec une mine de verglas emportant la pièce à chaque mot, et Bayle pense que sous ce rapport il eût donné des leçons à Rabelais. Difficile à vivre à ce point, que lorsqu'il parlait de quelqu'un sans en dire du mal, on pouvait croire qu'il en pensait du bien, il était recherché pour son esprit, et l'on raconte que quelques grands seigneurs lui offraient un louis sous son assiette, chaque fois qu'il voudrait dîner chez eux; mais ce métier d'amuseur à gages ne devait guère lui sourire, et lui-même a pris soin de nous dire qu'il n'était ni à vendre ni à acheter. Quant à son talent, il nous faut finir par quelques mots d'explication : notre but, en essayant ce travail sur un homme trop oublié, n'a point été de présenter Guy Patin, par un de ces paradoxes qu'il aimait si fort quand il les trouvait *gentils*, pour un écrivain de génie, et d'inventer presqu'un épistolaire à mettre entre Mme de Sévigné et Mme de Scudéry. Il n'a ni la grace enchanteresse, le style, la facilité, l'enjouément de l'une, ni la tenue, la

raison calme et sereine, la droite intelligence de l'autre. Il est âpre, heurté, aigu, hérissé de citations, incorrect, brusque, tout pétri de bile et de contretemps, inconvenant, comme diraient les Anglais : ce n'est ni un philosophe dans le sens grave du mot, ni un pamphlétaire, ni un historien; c'est tout simplement un homme d'esprit, vif et primesautier, d'humeur colérique et agressive, venu dans un temps qu'il a réfléchi à la façon de ces glaces qui grossissent et qui verdissent les objets. C'est un de ces bons bourgeois sur qui s'appuyait le cardinal de Retz, frondeur par instinct, attaché à ses privilèges et à ses droits, quelque peu hollandais d'aspect, avec sa mine longue et raide sous son manteau noir. Il n'a point songé, lui non plus, à élever un monument littéraire en écrivant ces lettres qu'il ne relisait point; quant au style, il n'y a rien à lui reprocher. A peine si la littérature française, qui jusque-là avait dérivé comme un vaisseau sans lest, venait de jeter l'ancre; et si ses défauts appartiennent autant à l'époque où il a vécu qu'à sa propre nature, on peut dire avec justice que ses qualités sont bien à lui, et que, spirituel par dessus tout, il a eu plus que personne de ces saillies qu'Henri Heine appelle bizarrement les puces du cerveau qui sautent à travers les pensées endormies.

GABRIEL MONTIGNY.

DES

PENSÉES DE PASCAL

PAR M. VICTOR COUSIN.[1]

L'ouvrage posthume de Pascal est parvenu jusqu'à nous mutilé et incomplet; à l'aide du manuscrit autographe, M. Cousin vient restituer aujourd'hui la lettre même, l'intégrité de la rédaction, c'est-à-dire le style dans son originalité native, l'idée dans son audace première. C'est là, avant tout, une œuvre de critique littéraire. M. Cousin s'en est tiré en maître; il a accompli sa tâche avec cette passion d'artiste qu'il sait porter en toute chose et qu'il fera aisément partager ici à quiconque aime encore la belle langue du XVIIe siècle. Jamais la raison n'a rencontré un adversaire plus acharné que l'auteur des *Pensées;* ainsi les penchans philosophiques n'ont point amené M. Cousin à cette étude. Mais il n'y a pas seulement dans Pascal un ennemi de la raison, il y a aussi un merveilleux prosateur. Ce sont donc les sympathies littéraires qui ont surtout excité et soutenu l'illustre écrivain dans cette laborieuse entreprise. Pour comprendre tout l'intérêt, toute la portée du travail patiemment achevé par M. Cousin, il suffit de songer à la place qu'occupe Pascal

(1) Un vol. in-8°, chez Ladrange, quai des Augustins.

dans l'histoire des lettres françaises, à la place qu'occupent les *Pensées* par rapport aux *Provinciales*.

Il a été donné à l'auteur des *Provinciales*, et ce n'est pas la moindre portion de sa gloire, d'arrêter la langue dans le cours mobile de ses transformations et de la fixer à jamais. On peut même dire que cette destinée à part lui revenait mieux qu'à personne, puisque le caractère distinctif de notre littérature, puisque le tour propre de l'esprit français, semblent se révéler tout d'abord dans cette aptitude particulière, dans cette appropriation du génie de Pascal au rôle de législateur de notre idiome. La souveraine originalité de la langue française, c'est en effet d'unir au plus haut degré des qualités qui semblent s'exclure, c'est d'être en même temps un merveilleux interprète de l'imagination et le plus sûr organe du bon sens. Or ces élémens contradictoires, qui se sont fondus sans trouble au sein de la langue, coexistaient préalablement dans la forte intelligence de celui qui la parla le premier avec une autorité irrévocable, de celui qui eut avant les autres ce que Lemercier appelait l'infaillibilité de la plume. C'est ce double don aussi, fatal pour l'ame, glorieux pour l'esprit, ce sont ces conflits de l'imagination et de la raison, qui dans la vie ont fait la misère de Pascal, qui dans les lettres font sa grandeur.

La langue, du moment où il l'a maniée, a été comme en possession d'elle-même; elle a eu dès-lors sa valeur dernière, son incomparable perfection, tout ce qui n'a pas vieilli depuis : c'est une arme vive aux mains du pamphlétaire; c'est un instrument exact aux mains du géomètre; c'est l'éloquence même, avec ses feux et ses audaces, dans la bouche de l'homme qui peint de génie les défaillances de son cœur, les ardeurs de sa passion, les profondeurs imprévues de sa pensée. De là ces facultés si diverses du style français, que Pascal a trouvé prêtes, mais auxquelles il a de son fait donné le développement et la vie, j'entends la vivacité du tour, la solidité de l'exposition, l'éclat de la forme. Avec ses habitudes mathématiques, Pascal ajoute encore, après Descartes, à l'ordre, à la consistance des phrases, à la juste propriété des termes, au lumineux enchaînement des périodes, au tempérament ferme et sain du langage; avec les ressources de son esprit railleur, il donne à son parler le jeu, l'exquise délicatesse, les nuances, les graces discrètes, l'agrément et surtout le naturel; enfin, avec l'enthousiasme inventif de son ame, il soulève la langue jusqu'à d'inaccessibles sommets, et l'y fait briller de splendeurs inconnues. Sans doute tout cela ne deman-

dait qu'à éclore, sans doute bien des efforts (souvent empreints de génie, souvent durables) avaient préparé cette lente perfection à travers les siècles; mais il fallait bien que l'œuvre se trouvât menée à fin par quelqu'un, et que cette ère nouvelle, l'ère des grands écrivains, fût inaugurée avec décision, avec puissance. Pascal était prédestiné à cette tâche.

Au sortir de l'art attrayant, mais chargé et capricieux, des Valois, au sortir de la recherche et de la manière de l'époque de Louis XIII, le style avait besoin d'être dégagé et éclairci : en retenant la naïveté, il devait, sous une forte discipline, acquérir l'énergie, acquérir surtout cette brièveté pleine de lumière que Vauvenargues attribue quelque part à Pascal, et qu'on peut rapporter à l'école française elle-même. Pour un pareil labeur, un homme de génie était nécessaire qui fût doué aussi diversement et aussi hautement que l'auteur des *Provinciales*. Lui seul pouvait d'un coup, et dans tous les sens, porter à ses limites la plus riche, mais en même temps la plus rebelle des langues modernes.

Cette diversité dans la force, cette égalité puissante dans l'exécution, sont précisément ce qui fait à Pascal une place à part. A cet horizon déjà lointain de notre littérature classique, il nous apparaît sous trois aspects très distincts et qui lui sont exclusivement propres. La loi des pamphlets est de devenir bientôt, selon le mot de La Bruyère, des almanachs de l'autre année : eh bien! cet homme a écrit un pamphlet immortel; d'ordinaire, le génie des sciences exactes exclut le don de l'art : cet homme au contraire a été en même temps un mathématicien illustre et le premier prosateur de son siècle, du grand siècle; enfin les monumens les plus achevés résistent seuls au travail destructeur des âges, et il se trouve par exception que les débris informes des *Pensées* demeureront à jamais comme l'une des plus saisissantes créations de l'esprit humain. Aussi la vie, l'œuvre, la gloire de Pascal, tout nous intéresse en lui, par le renversement surtout des lois ordinaires, par cette contradiction de la mélancolie et du rire, de la suprême grandeur et de l'infinie misère. Il s'est pu rencontrer, dans l'inépuisable histoire de l'intelligence française, des géomètres supérieurs encore à Pascal, des promoteurs bien autrement féconds de la pensée; il n'y a pas eu de style plus grand que le sien. Le nom de ce malade sublime et désolé, de ce dévot austère et ironique qui meurt avant l'âge et qui meurt pourtant de vieillesse, ce nom se place dans les sciences aussitôt après ceux de Fermat et de Laplace, dans la spéculation aussitôt après ceux de Descartes et

de Leibniz : n'y aurait-il point là déjà de quoi suffire à plus d'une renommée? Mais ce n'est pas tout, on le sait; Pascal, le premier, s'est emparé en conquérant du sceptre de la prose. Depuis, il a rencontré des rivaux, il n'a pas trouvé de vainqueurs. Y a-t-il, dans les lettres françaises, une plus grande gloire que celle-là?

Ses contemporains le jugeaient comme nous, et Pascal a eu tout de suite, dans son siècle, le crédit et l'autorité qu'il méritait comme écrivain. Les premiers cahiers des *Provinciales* avaient à peine paru qu'à ce charme inoui du bien dire, à cette finesse de raillerie, à cette sobriété surtout, ignorée jusque-là par les meilleurs, le siècle de Louis XIV reconnut sa langue. Il n'y eut qu'un cri d'admiration. Le vieil esprit moqueur venu des trouvères, cet esprit national qui s'était déjà essayé avec bonheur dans *la Ménippée*, trouvait là son style corrigé et embelli, son style définitif; l'ironie française, en un mot, avait à jamais son arme. Avec les dernières *Lettres*, ce fut le tour de l'éloquence; l'imagination aussi triompha, assurée qu'elle était désormais de sa forme, d'une forme simple, brillante et immortelle. On trouve les maîtres les plus illustres, les élèves de Pascal, unanimes à reconnaître ce bienfait de l'invention contenue et du style réglé. Racine ne revient pas de *tant d'art et de netteté;* Boileau estime Pascal *par-dessus tous,* et M[me] de Sévigné le met *de moitié à tout ce qui est beau.* Jamais succès n'a été plus universel en étant plus légitime; on en retrouve des traces jusque dans les monumens religieux d'alors les plus hostiles à Port-Royal, les plus éloignés des lettres, si on peut dire que les lettres fussent quelque part absentes sous Louis XIV. A un évêque qui lui demandait quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait s'il n'avait pas fait les siens, est-il vrai que Bossuet ait répondu : *Les Lettres Provinciales?...* Voltaire l'assure; on peut le nier. Mais qu'importe! ce qu'il y a de certain, c'est qu'au plus vif de sa querelle avec l'auteur des *Maximes des Saints,* Bossuet n'avait pas sous la main d'exemple plus frappant pour mettre en suspicion l'humilité de son adversaire, par l'éloge même de son talent, que de lui dire : « Continuez.... faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les graces des *Lettres Provinciales.* » L'influence de cet admirable libelle fut immense, tout le monde le lut alors; depuis, tout le monde a voulu le lire. Fénelon, auquel le venin du pamphlétaire répugnait autant que *l'erreur affreuse* du janséniste, le doux Fénelon se laissait cependant *enchanter l'esprit* par ce style, par *ce je ne sais quoi de touchant et de gracieux,* et il n'osait même point dérober ces dangereuses pages aux mains de son royal élève : « Je crois, écrivait-il à

M. de Beauvilliers, qu'il est à propos que le prince les lise; aussi bien les lira-t-il un peu plus tôt ou un peu plus tard. La grande célébrité de ce livre ne permettra pas qu'il l'ignore toute sa vie. » Cette célébrité s'est continuée, elle est désormais une des gloires permanentes de notre littérature, et l'histoire du duc de Bourgogne s'est renouvelée pour chacun. Si futile que dût paraître le fond même des *Provinciales* à l'école philosophique du XVIIIe siècle, Pascal, par le charme de l'esprit, était sûr de gagner encore sa cause au temps des *Lettres Persanes* et de *Candide*. L'ingratitude (elle sait se glisser jusque dans les choses de l'intelligence) n'alla point jusque là, et Voltaire ne cacha jamais son admiration pour l'homme qui avait trouvé la satire avant Boileau, la comédie avant Molière, le sublime avant Bossuet : « Ce fut, dit-il, le premier livre de génie qu'on vit en prose, et toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. » Enfin, dans l'ordre littéraire, les *Provinciales* n'ont eu que des adeptes. Si Joseph de Maistre a osé dire que cette lecture l'ennuyait, c'est que sa colère cherchait maladroitement un complice dans le sommeil.

J'insiste à dessein sur l'accueil universel qu'on fit aux *Provinciales* et qui fut comme un triomphe des lettres au sein des partis; j'insiste parce que le succès des *Pensées*, quoique très réel, n'eut point dès l'abord un pareil éclat. Un seul fait, qu'a très bien relevé M. Cousin, suffit à mettre en lumière ce contraste tout-à-fait digne de remarque en ce qu'il semble expliquer, tout d'abord et pour une bonne part, les procédés des premiers éditeurs des *Pensées*, ces retranchemens et ces substitutions dont le siècle de Louis XIV lui-même, par son goût réservé comme par la simplicité calme de sa foi religieuse, fut jusqu'à un certain point le complice. On le sait, deux ouvrages de Pascal voient le jour pendant le grand règne. Le premier est une satire contre une corporation trop célèbre que l'auteur lui-même publie avec toute sorte de scandale; le second est une démonstration du dogme catholique laissée par un mourant, et dont l'amitié pieuse de Port-Royal recueille les débris. Les *Provinciales* paraissent en 1656, quand Bossuet est encore obscur, quand Fénelon n'est qu'un enfant; les *Pensées* sont imprimées en 1669, alors que Bossuet prend déjà possession de la gloire, alors que Fénelon sort de la jeunesse avec la passion des lettres. Eh bien! il se trouve qu'au sein d'un siècle religieux et d'une monarchie dévote, ces deux grands docteurs ne se font pas scrupule de louer le talent déjà ancien du pamphlétaire, tandis qu'ils ne trouvent pas une place pour citer, pas un mot pour louer l'éloquence plus récente, le génie posthume de l'apologiste

du christianisme. Qui croira que ce silence vienne seulement du hasard?

N'est-ce pas plutôt que la religion convulsive et inquiète de Pascal répugnait à son temps? M. Cousin l'a dit avec ce tour grandiose et ferme qu'il sait donner à son style, cette foi sombre et mal sûre d'elle-même, ce fruit amer éclos dans la région désolée du doute, cette croyance fille de la peur plutôt que de l'amour, tout cela peut convenir à un âge troublé comme le nôtre, à Faust ou à Manfred convertis; mais ce n'était point là le christianisme solide et simple de Bossuet, ce n'était pas cette alliance de la raison et du sentiment qui s'était consommée dans l'ame de Fénelon et de Malebranche. Ni la lassitude, ni les angoisses du scepticisme, n'ont jeté dans la foi les esprits du XVIIe siècle, qui fut par excellence le siècle de la règle et de la discipline. On pouvait alors, comme Mme de La Vallière, expier dans la pénitence les faiblesses du cœur, les désordres de la vie; mais personne ne sentait en soi l'impérieux besoin de racheter sous le cilice les faiblesses de l'ame, les désordres de l'intelligence. Ni les croyans, ni les esprits forts de cette grande époque n'étaient faits pour sentir, pour goûter ce qu'il y avait de poésie triste et amère dans les *Pensées :* c'était encore chez la plupart la foi tranquille de Bossuet, c'était déjà chez quelques-uns l'impiété leste et dégagée de Voltaire. Racine a dit en parlant de Pascal : « Ses *Pensées* peuvent faire juger de l'impression vive que les grandes vérités de la religion avaient faite sur son esprit. » Cette *impression vive* dont parle Racine fut un drame qui eut pour théâtre l'ame de Pascal, un drame terrible auquel le XVIIe siècle assista sans le comprendre. Ce n'était plus la Vénus païenne, comme chez le poète, c'était le doute lui-même *à sa proie attaché;* c'était ce tourment de l'inconnu, ce mal sans nom qu'avait pleuré Job, et sur lequel Lucrèce aussi s'était interrogé avec terreur : *Morbi quia causam non tenet æger.* On ne prétend pas dire à coup sûr que l'époque de Louis XIV n'était pas capable de comprendre, d'apprécier les beautés littéraires des *Pensées;* Bayle, au contraire, a dit : « Ce qu'on a trouvé parmi les papiers de M. Pascal a été publié et admiré. » Mais ce que je veux remarquer, c'est que le XVIIe et le XVIIIe siècles, l'un avec la prudente sécurité de ses croyances, l'autre avec l'insouciante légèreté de son scepticisme, tous deux avec leur sentiment délicat de l'art, étaient bien plus faits encore pour goûter le style, même risqué et audacieux, que la foi maladive des *Pensées.* Tandis que les grands controversistes chrétiens du XVIIIe siècle, Bergier et le cardinal Gerdil, n'osaient pas s'appuyer

de l'autorité dangereuse de Pascal, Voltaire réfutait à diverses reprises ce misanthrope sublime qui lui apparaissait debout, comme il dit, sur les ruines de son siècle. Ainsi, quand Condorcet, qui avait eu connaissance du manuscrit des *Pensées*, en donna, au profit de son parti, une édition augmentée, mais perfide, il arriva de Ferney tout un commentaire où le scepticisme religieux de Pascal était de nouveau tourné avec aigreur contre la religion. L'auteur des *Provinciales* fut bientôt mis sans façon sous les pieds de Condorcet, et Voltaire écrivit à d'Alembert sur cette réimpression des *Pensées* : « C'est l'anti-Pascal d'un homme très supérieur à Pascal. »

Voilà comment le XVIIIe siècle, par la violence de ses penchans, devait naturellement méconnaître ce qu'il y a de touchant dans ces anxiétés douloureuses, dans ce spectacle d'une ame qui se débat contre le doute. Vauvenargues, avec son génie mélancolique et fin, était le seul alors qui pût deviner l'ascendant propre de Pascal, ce je ne sais quoi qui *confond et trouble*. Mais c'est à notre âge surtout, après tant d'épreuves, après tant de sourdes commotions, c'est à l'âge amèrement poétique qui s'est lui-même dépeint dans *René* et dans *Childe-Harold*, que devait être accordé le triste privilége de mieux comprendre (sans en profiter, hélas!) cette foi inquiète que Pascal avait rapportée avec épouvante des profondeurs de son entendement. De là vient l'intérêt particulier, et en quelque sorte actuel, que semble avoir pour nous le livre des *Pensées*. Il se trouve que l'écrivain traité aujourd'hui comme un ancien par M. Cousin est un moderne, et même, à certains égards, un contemporain. Le piquant s'ajoute ainsi au sérieux de l'entreprise. Le travail de M. Cousin est tout simplement une *récension*, une confrontation du texte même et des éditions des *Pensées*, confrontation minutieuse et patiente, mais qui n'est pas sans résultats, puisqu'elle donne au style défiguré de Pascal son vrai caractère, puisqu'elle met en lumière un nombre très notable, non pas seulement de traits caractéristiques jusqu'ici omis, mais de passages supprimés par une prudence méticuleuse ou par un goût timoré.

Il suffit d'avoir tenu un instant entre les mains le manuscrit autographe de Pascal, tant de lambeaux informes, tant de brouillons indéchiffrables, tant d'ébauches raturées et imparfaites, pour être convaincu que tous ces fragmens d'un livre (que l'auteur demandait dix ans pour achever) ne pouvaient dès l'abord être publiés intégralement, et que des changemens préliminaires étaient indispensables. M. Cousin lui-même l'a dit, c'eût été une superstition de se les inter-

dire. Port-Royal était donc dans son droit, il était dans les convenances; il accomplissait un devoir rigoureux par ce travail préalable de retranchemens et de corrections. Mais Port-Royal (qui y mit le temps, puisque les *Pensées* ne parurent que sept ans après la mort de Pascal) se tint-il dans de justes limites? se tira-t-il de sa tâche avec bonheur? Il y a des griefs nombreux. J'avoue que les miens sont encore plus littéraires que philosophiques. Sérieusement et en entrant, comme il est juste, dans les vues austères, dans les desseins de Port-Royal, qui étaient avant tout des desseins de piété et d'édification, on ne pouvait pas attendre, on ne pouvait pas exiger que les témérités de l'esprit de Pascal trouvassent chez ces dévots et calmes reclus des éditeurs vigilans et scrupuleux. Mais il n'en était pas ainsi du style et de la forme. Là surtout Pascal avait droit, de la part de tous, à une vénération absolue. Port-Royal, au contraire, dans sa rhétorique sèche et timide, a supprimé bien des délicatesses, atténué bien des audaces, gâté bien des pages qui, hier encore, et ainsi mutilées, nous paraissaient cependant sublimes, mais qui aujourd'hui ne supportent plus la comparaison. Trop souvent les caprices de l'artiste, le feu de l'expression, la vie, en un mot, se sont éteints, sous l'effort des correcteurs, dans la régularité et l'exactitude. C'est ce magnifique désordre de l'éloquence, ce sont ces naturels élans du grand prosateur que M. Cousin vient nous rendre dans leur originalité première. Là est l'intérêt capital de son livre, là est surtout la cause des légitimes rancunes qu'il faut garder à Port-Royal.

En ce qui touchait les querelles religieuses, le cartésianisme ou la piété, Port-Royal me semble avoir eu le plus souvent des motifs graves, quelquefois plausibles, toujours respectables, pour agir avec réserve, pour agir comme il le fit, dans la publication des *Pensées*. Et d'abord, quant à toutes les allusions, quant à tous les argumens qui, dans les papiers de Pascal, se rapportaient au jansénisme, au molinisme, et par conséquent aux jésuites, les pieux éditeurs se devaient à eux-mêmes de garder le silence, d'effacer les dernières traces des disputes passées. C'était au lendemain de cette conciliation célèbre qu'on appela *la paix de l'église*; par devoir, par tact, par prudence, les suppressions ici étaient de toute nécessité : autrement on manquait au roi et au pape qui venaient de s'immiscer en pacificateurs dans ces luttes religieuses, autrement on méconnaissait les obligations de tout sujet fidèle, de tout croyant soumis. Voilà, sur ce point, comment s'expliquent ou plutôt comment se justifient les omissions faites par Port-Royal : on ne pouvait pas, on ne voulut pas donner dans

les *Pensées* une suite des *Provinciales*. Les suppressions relatives à la philosophie et à Descartes ne trouvent pas, j'en conviens, leur excuse dans des raisons aussi impérieuses; il faudrait être cependant bien sévère pour refuser de comprendre les loyales intentions qui guidèrent ici les amis de Pascal. Pascal, qu'on veuille bien le remarquer, n'était pas un écrivain isolé, indépendant; il faisait partie d'une corporation célèbre dont il avait accepté l'esprit et qu'il avait défendue avec passion, avec éclat. Sa mémoire n'eût pas été seule responsable de ses assertions posthumes; jusqu'à un certain point Port-Royal, surtout en publiant l'édition, devenait solidaire, ou, si l'on veut, complice aux yeux du public, aux yeux de la censure, aux yeux du pouvoir. On sait dans quelles luttes était alors engagée cette école, quels ennemis elle avait à redouter, quelles persécutions prochaines la menaçaient. La stricte unité des doctrines devenait de plus en plus une condition extérieure tout-à-fait nécessaire, et c'était le moment plus que jamais, dans cette guerre défensive, de ne plus tenir compte des dissensions intestines. Or, en philosophie, Port-Royal, par Arnauld et par Nicole, était semi-cartésien : l'édition donc ayant été préparée, sinon sous les yeux de ces deux docteurs, au moins sous leur influence immédiate, on omit naturellement (n'était-on pas habitué déjà et un peu autorisé à choisir dans la publication d'un recueil de fragmens ainsi imparfaits et mutilés?), on omit les passages contraires à Descartes. Ce n'était pas fausser la pensée de Pascal, c'était garder le silence sur un détail. A considérer les exigences habituelles des partis et les concessions que trop souvent ils arrachent, il n'y eut là (en se plaçant dans les conditions mêmes des éditeurs et dans des idées du temps), il n'y eut là rien de décidément répréhensible; seulement il sembla inutile aux amis de Pascal d'ajouter un dissentiment à tant de dissentimens. Quant à certaines défaillances sceptiques qui trahissaient les combats intérieurs de cette grande ame, quant à certains mots crus ou à certaines brutalités de langage qui lui étaient échappés dans le seul à seul d'une rédaction première, Port-Royal n'en regarda point la reproduction littérale comme un devoir; il traita Pascal comme un frère, comme un des siens, comme Pascal lui-même se serait traité sans doute. Le but chrétien du livre était le vrai but; Port-Royal crut donc rester, il resta fidèle aux suprêmes intentions du mourant, en appropriant l'édition au goût des lecteurs pieux. En un mot, on songea bien moins à la littérature qu'à l'utilité pratique, à l'édification.

Toutes les éliminations, tous les changemens (la plupart touchent

au style) que subit le livre des *Pensées* eurent donc Port-Royal pour auteur, et je suis de ceux qui pensent que la censure ecclésiastique n'eut ici aucun besoin d'intervenir : elle fut prévenue par la prudente réserve des éditeurs. Dans son culte exclusif pour la mémoire d'un frère, Mme Périer avait désiré, ainsi que son mari, que la publication des papiers laissés par Pascal fût complète et fidèle : il y eut même à ce propos beaucoup d'allées et de venues, bien des insistances et bien des objections. Assurément, pour les lettres, pour nous, qui n'avons plus tous ces scrupules et qui ne nous les expliquons qu'historiquement, Mme Périer avait raison. Mais Port-Royal, dans la sévérité de son point de vue religieux, comme dans son intérêt de parti, devait résister; il résista. Arnauld fut même obligé d'entrer en correspondance, à ce sujet, avec Mme Périer; il fallait, lui disait-il, « prévenir les chicaneries par quelques petits changements, » et il insistait, à plusieurs reprises, sur ces modifications à apporter aux *Pensées :* « On les doit changer, disait-il encore; d'autres les ont remarquées. » La crainte de ces *remarques*, la crainte du scandale l'emporta; les changemens eurent lieu sur des copies préparatoires, et le comte de Brienne, qui d'abord avait montré un *front rechigné* à tous ces projets d'arrangement préalable, finit par écrire à la sœur de Pascal : « Je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. Dubois, de M. de La Chaise, qui tous conviennent que les *Pensées* de M. Pascal sont mieux qu'elles n'étoient. » C'est ainsi, amendée et abrégée, que la première édition parut, en 1669.

Par malheur, Arnauld, alors au plus fort de ses combats théologiques, n'avait pas eu le loisir de *beaucoup examiner cela;* Nicole aussi, occupé ailleurs, ne s'en était guère mêlé que pour les questions de foi. Le détail et l'exécution étaient surtout revenus à un tiers, ami de Pascal et de Port-Royal, au pieux duc de Roannez, qui outrepassa sa mission en bien des endroits. En effet, le maladroit éditeur, croyant *embellir et éclaircir,* rature et corrige ce style sans pareil; à la fougue du maître, il substitue çà et là sa phrase lourde et enchevêtrée; aux formes inattendues, un tour banal; aux audaces du génie, une rhétorique vulgaire. Ce ne fut pas assez; après avoir gâté la forme, le duc de Roannez et ses collaborateurs retranchèrent, coupèrent, transposèrent à leur guise, et cela souvent sans aucun prétexte et seulement par manque de goût. Si on songe au mot de La Bruyère, qu'un livre d'esprit n'est guère l'ouvrage de plusieurs; si on songe aux qualités si rares, si nouvelles du style des *Pensées,* on s'ex-

pliquera jusqu'à un certain degré ce travail fatal de démembrement. Pascal, avec son style original, trop original, comparut là devant une sorte de commission qui avait un pouvoir discrétionnaire. Or, on sait quel est toujours, quel est forcément le style complexe d'une commission, même quand cette commission est composée de gens d'esprit; c'est un style d'*adresse parlementaire*, dans lequel tout relief s'efface, dans lequel toute délicatesse particulière s'atténue et se fond dans l'ampleur commune et terne de la rédaction générale. Quelque chose d'analogue semble s'être passé pour Pascal. Je le répète, là est le méfait grave de Port-Royal; là, en même temps, est le triomphe de M. Cousin. Le nouveau travail sur les *Pensées* demeurera comme une admirable restitution académique et littéraire que, par son penchant bien explicable pour le grand style, M. Cousin mieux que personne semblait appelé à entreprendre.

Port-Royal avait donné une édition mutilée; mais le manuscrit restait, dont plusieurs personnes eurent successivement connaissance, jusqu'à ce qu'il fût enfin déposé à la Bibliothèque royale, où l'a pris M. Cousin. Des fragmens inconnus furent donc successivement publiés, dans le courant du XVIIIe siècle, par le père Desmolets dans ses *Mémoires*, par Condorcet dans sa réimpression des *Pensées*, par Bossut enfin dans son édition de Pascal, qui, avant l'ouvrage de M. Cousin, passait pour un travail définitif. Par malheur, ces restitutions successives furent très incomplètes, très superficielles, très fautives. On se contenta d'imprimer quelques morceaux nouveaux, sans confronter le style, sans se donner la peine de rendre aux paragraphes leur forme première, sans même intercaler les lambeaux inédits à leur vraie place. C'est dans ce désordre incroyable, c'est grossies peu à peu, augmentées sans soin, remaniées sans intelligence, que nous sont arrivées les *Pensées*. M. Cousin n'a pas de peine à démontrer qu'une nouvelle et complète édition de ce livre est devenue tout-à-fait nécessaire. C'est un monument digne de tenter le célèbre éditeur de Descartes, et, au nom des lettres, nous ne désespérons pas de voir un jour M. Cousin se décider à l'entreprendre.

J'ai dit que la continuelle et inutile altération du style de Pascal était le plus grave, était l'inexcusable délit des premiers éditeurs. Le duc de Roannez, en effet, ne manque pas une occasion d'émousser les tours vifs, d'allanguir les images où l'imagination déborde, de substituer la périphrase au mot propre, enfin d'effacer autant que possible ce qu'il y a d'individuel dans la manière de Pascal. Il est vrai (qui ne serait prêt à le reconnaître?) que la plupart du temps il

échoue dans cette tâche; chez les grands écrivains, la forme est souvent si peu distincte du fond, que tous les efforts ne sauraient rompre cette merveilleuse alliance de l'idée et du style. Port-Royal n'y réussit, à l'égard de Pascal, qu'en tronquant obstinément les phrases, qu'en introduisant des termes sans couleur, qu'en supprimant arbitrairement ce qui choque par trop l'étroite régularité de ses habitudes littéraires.

Un des secrets de Pascal dans l'art d'écrire, c'est de savoir ajouter encore à la grandeur du sentiment qu'il veut rendre par le contraste de l'expression familière, quelquefois même par la trivialité du langage. Ce moyen lui est ordinaire, et il en use avec une incroyable habileté; mais souvent M. de Roannez y met bon ordre. Quelquefois ce sont les corrections les plus puériles du monde; ainsi Pascal, se plaignant de la vanité de l'homme et des mille causes d'ennui qui l'obsèdent, disait : « La moindre chose, comme un billard ou une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir. » Ce mot de *billard* paraît trop mondain à Port-Royal qui généralise aussitôt, et croit faire merveille en mettant : *la moindre bagatelle*. Voilà comment le ton personnel et animé de l'inimitable prosateur se trouve incessamment glacé par les froideurs de l'abstraction. Il y a un admirable passage des *Pensées* où Pascal compare l'homme s'étourdissant sur la vie future à un accusé qui, n'ayant plus qu'une heure pour apprendre son jugement, se mettrait à *jouer au piquet;* Port-Royal, qui a horreur du mot franc, raie le *piquet*, et écrit : *à se divertir*. Ailleurs, traitant des inventeurs, Pascal assure qu'on les méconnaît le plus souvent, et que ceux qui n'inventent pas leur donneraient volontiers *des coups de bâton;* cette image-là paraît trop forte à Port-Royal qui imprime tout bonnement : « On les traite de visionnaires. » A un autre endroit encore, Pascal se moque de l'habitude qu'on a de se figurer Aristote et Platon avec de grandes robes *de pédant;* Port-Royal rature et dit : *Comme des personnages toujours graves*. On tient maintenant le secret des éditeurs; dans le détail, c'est une trahison perpétuelle et gauche.

Sans doute on conçoit que des mots aient été modifiés quand il y avait sous jeu quelque intérêt religieux; on conçoit, par exemple, que le *prédicateur* soit remplacé par un *avocat;* que les *dévots* qui ont plus de zèle que de science, deviennent simplement des *zélés;* et enfin que ces figures de l'Ancien-Testament, *un peu tirées aux cheveux*, s'appellent seulement des images *moins naturelles*. A ces corrections, au moins, il y avait un motif de piété, de convenance, des

prétextes de dévotion; mais pourquoi, à tant de places indifférentes, tant de substitutions malheureuses? On en trouve des traces choquantes jusqu'au milieu des passages les plus justement célèbres; ainsi dans une magnifique tirade, que tout le monde sait par cœur, au lieu de ce mot sur l'homme, qui nous frappait déjà : « amas d'incertitude!... » on trouve au manuscrit cette autre rédaction plus accentuée encore : « cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers! Qui démêlera cet embrouillement? » Presque partout les nuances sont supprimées ou faussées de la sorte. Qui n'a admiré la magnificence d'expression de Pascal, quand il montre du doigt l'immensité de la nature à l'homme enfermé dans l'univers, à l'homme enclos *dans l'enceinte de cet atome imperceptible?* Eh bien! la version véritable n'est pas celle-là; la version véritable est plus grandiose; Pascal seul pouvait dire : « ... dans l'enceinte de ce *raccourci* d'abîme. » Ce sont là des hardiesses extrêmes que le goût borné de Port-Royal ne devait pas apprécier; Port-Royal avait la main malheureuse. Ainsi encore, pour citer un dernier trait de détail, lorsque Pascal, dans la plus étonnante page peut-être des *Pensées*, peint l'homme cherchant avec anxiété une dernière base pour y édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini, il ajoute : « Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » C'est là du moins la leçon que donnent les éditions. Dans le manuscrit, l'idée est plus effrayante, le tour plus véhément s'il est possible; ce n'est pas, en effet, l'*édifice* seul qui craque, c'est le *fondement* lui-même, c'est la certitude qui s'abîme dans l'infini. Rien n'est petit, rien n'est indigne d'attention chez un aussi grand écrivain que Pascal.

Ce ne sont là sans doute que des variantes, mais les variantes du prosateur qui a fixé la langue française. Par ce perpétuel rapprochement, par ce contrôle piquant de la rédaction spontanée et de la rédaction corrigée, il semble qu'on surprenne mieux les secrets du maître, qu'on soit initié de plus près à sa pensée, qu'on entre plus intimement dans la confidence de son art. Cette pratique est féconde; il y a là des trésors pour qui a le don de sentir. Je sais bien qu'il faut aimer les lettres, qu'il faut être doué d'une nature délicate pour se complaire à des détails qui ont l'air d'être peu de chose, et qui en réalité sont beaucoup. Ceux qui n'y regardent point de si près (je ne parle pas seulement du public, il y a beaucoup d'écrivains dans ce cas), ceux qui tiennent peu de compte des nuances et qui visent seulement à certaines qualités générales, à certains effets d'ensemble, ceux-là pourront trouver que M. Cousin a perdu son temps et que

ces vétilles de forme, ces rognures de style, ne valaient point la peine d'être recueillies. Comme les choses de goût ne se démontrent pas, il n'y a absolument rien à répondre à qui parle ainsi, sinon qu'il suffit d'un peu d'art, du jeu d'un rayon, pour transformer en un monde vivant d'atomes cette poussière que vous dédaignez; sinon que le style est un ennemi perfide qui joue de très mauvais tours à ceux qui le dédaignent. On ne dure pas sans le style : c'est le relief nécessaïre, et peut-être serait-il prudent de croire que ce qui rend l'idée immortelle vaut bien la peine qu'on s'y arrête et qu'on examine. Qui n'aime d'ailleurs à pénétrer dans l'atelier de l'artiste? La perfection du chef-d'œuvre se révèle mieux à côté de l'imperfection de l'ébauche.

L'étude minutieuse de la forme des maîtres ne se fait jamais sans profit; mais, dans Pascal, elle offre un intérêt tout particulier. C'est chez lui surtout que la saillie des détails est marquée; l'écrivain de génie se trahit à chaque pas par quelque tour superbe, par quelque expression trouvée. Souvent même son ame semble s'échapper dans un mot, la grandeur de sa passion éclate en un accent inconnu, ou bien illumine tout à coup quelque locution vulgaire de je ne sais quel reflet créateur. Nul n'a aussi vivement empreint sa langue d'un sceau original et profond. On reconnaît Pascal tout d'abord : *ex ungue leonem*. Il y a comme un dieu qui s'agite en lui et qu'on entrevoit. Cette puissance native, cette faculté créatrice, ne donnaient pas à Pascal d'illusions sur son talent. Personne n'a obéi avec plus de soumission à la loi sainte du travail, personne ne s'est fié moins que lui à la première inspiration, personne n'a plus corrigé et n'est revenu sur son œuvre avec autant de soins. Il y a souvent, dans le manuscrit, plusieurs leçons, plusieurs essais successifs d'une même pensée. C'est ainsi que la fameuse phrase sur le nez de Cléopâtre a été refaite jusqu'à trois fois. On saura gré à M. Cousin de publier, par occasion, quelques-uns de ces brouillons préparatoires que les éditeurs ont dû d'abord négliger, mais auxquels la consécration de la gloire donne maintenant un inappréciable prix. Ce sont les esquisses, les cartons d'un grand peintre, et il y a même çà et là, dans le tableau définitif, des figures qu'on regrette, des traits magnifiques qui ont disparu et sur lesquels on revient avec charme. Je n'en citerai qu'un exemple. On se rappelle le beau paragraphe où il est parlé d'un homme abîmé dans la pensée de la mort de son fils et qui subitement oublie sa peine à la vue d'un sanglier poursuivi par une meute. Pascal, dans sa première manière, ajoutait : « Cet homme, né pour connoître l'univers, pour juger de toutes choses, pour régler

tous les états, le voilà occupé et tout rempli du soin de prendre un lièvre! Et s'il ne s'abaisse à cela, et qu'il veuille toujours être tendu, il n'en sera que plus sot, parce qu'il voudra s'élever au-dessus de l'humanité; et il n'est qu'un homme, au bout du compte, c'est-à-dire capable de peu et de beaucoup, de tout et de rien : il n'est ni ange, ni bête, mais homme. » Pascal eût pu raturer de plus mauvais passages.

Nous avons vu les infidélités de Port-Royal porter jusqu'ici sur des membres de phrases, sur des expressions. Mais les éditeurs ne s'en tinrent pas là. Des traits charmans ou hardis ont disparu. Ici, c'est un mot qui est comme la rhétorique de ceux qui ne sont pas rhéteurs : « L'éloquence continue ennuie. » Là, c'est une boutade contre l'homme : « Le plaisant dieu que voilà! *o ridicolosissimo eroe!* » Quelquefois c'est une image supprimée, par exemple, à propos du joueur qui se crée un sujet de passion et s'échauffe là-dessus jusqu'à la colère ou la crainte; Pascal ajoutait : « Comme les enfans qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. » Quelquefois c'est une pensée interrompue brusquement dès qu'elle tourne à l'audace. Dans les éditions, Pascal dit que Platon et Aristote ont écrit leurs traités de politique *en se jouant et pour se divertir;* dans le manuscrit, il va bien plus loin : « S'ils ont écrit de la politique, c'étoit pour régler un hôpital de fous; et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose, c'est qu'ils savoient que les fous à qui ils parloient pouvoient être rois et empereurs; ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se peut. » Sous Louis XIV, on ne pouvait faire autrement que de passer la plume sur ces hardiesses : le grand roi n'eût pas trouvé la comparaison flatteuse.

Il y a d'autres suppressions dont il est tout-à-fait impossible de deviner le motif et qu'il faut absolument rejeter sur le caprice littéraire des amis de Pascal. J'en citerai quelques exemples : ce ne sont pas les moins curieux.

On sait combien l'auteur des *Pensées* (il insiste à diverses reprises sur ce point) aimait peu qu'on eût une *enseigne,* qu'on tînt, par exemple, bureau de poésie, qu'on se parât du brevet officiel de savant : sur un coin de papier, qui porte en titre *Honnête homme,* on lit ce paragraphe où l'idée familière revient, mais avec un tour expressif et nouveau : « Il faut qu'on n'en puisse dire, ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme, on se souvient de son livre, c'est mauvais signe; je voudrois qu'on ne

s'aperçût d'aucune qualité que par la rencontre et l'occasion d'en user, de peur qu'une qualité ne l'emporte et ne fasse baptiser. Qu'on ne songe pas qu'il parle bien, sinon quand il s'agit de bien parler; mais qu'on y songe alors. » Ne voyez-vous pas, sous ces recommandations piquantes, et derrière cette figure idéale du galant homme, se dessiner un malicieux portrait du lettré et du rhéteur?

Pascal, dans ces fragmens inédits, a plus d'un mot qu'on croirait de La Bruyère. L'auteur des *Caractères* eût-il autrement, eût-il mieux défini *le docteur :* « Il parle un quart d'heure après avoir tout dit, tant il est plein du désir de dire. » Cet autre trait déparerait-il le livre de La Rochefoucauld : « Il n'y a rien qu'on ne rende naturel; il n'y a naturel qu'on ne fasse perdre. » Tout le secret du style de Pascal me paraît se trahir dans ces deux petites phrases jusqu'ici omises : « Je hais également le bouffon et l'enflé; » et plus loin : « Trop de deux mots hardis. » La force qui sait se contenir, la haine de la trivialité et de l'emphase, voilà toute la rhétorique de Pascal : c'était alors, c'est encore aujourd'hui une rhétorique peu pratiquée. Qu'on en soit sûr, Pascal ne visait pas le moins du monde à faire de l'extraordinaire, il ne courait pas après les idées étranges, et, ce qu'il y a de mieux, ce manque d'imprévu n'effrayait guère sa vanité d'auteur : « Qu'on ne dise pas, écrit-il, que je n'ai rien dit de nouveau; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » Pascal, dans sa modestie chrétienne, semble ici ne pas soupçonner qu'il est de ceux à qui le dernier coup appartient, pour ainsi dire. Qui serait assez audacieux, dans ce jeu du style, pour reprendre sa *balle* à Pascal et lui faire vis-à-vis?

Les sujets les plus divers sont brusquement abordés dans ces courtes notes jetées à tout hasard sur le papier comme une graine qui pourra fructifier plus tard. L'art, un art exquis et singulier, était si naturel, si inhérent au génie même de l'auteur des *Provinciales*, qu'on le retrouve empreint jusque dans les moindres de ces indications fugitives que, dans les intervalles de sa maladie, Pascal déposait sur son calepin, sauf à en tirer profit un jour. Quoiqu'il corrige beaucoup son style, tout d'abord le tour est net, dégagé; d'elle-même l'expression arrive pleine de vie. Évidemment, c'est là un don exceptionnel et souverain. S'il est vrai qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, je me figure qu'il ne doit guère y avoir de grand écrivain pour son secrétaire. Et comment serait-on initié, sans désenchantement, à cette toilette préalable du style, à ces se-

crets manéges du penseur qui arrange sa pensée pour le public? Rien de pareil, aucune de ces faiblesses chez Pascal; on reconnaît tout de suite le sublime artiste jusque dans le déshabillé de son langage, jusque dans le vêtement provisoire de sa pensée. Tantôt c'est quelque vérité morose enchâssée sous la forme vive d'un petit récit : « Il n'aime plus cette personne qu'il aimoit il y a dix ans. Je crois bien, elle n'est plus la même, ni lui non plus; il étoit jeune et elle aussi; elle est tout autre; il l'aimeroit peut-être encore telle qu'elle étoit alors. » Tantôt on dirait une gravure de Callot, quelque phrase fantasque d'Hoffmann : « Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne; mais, à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne. » Ici, c'est la lassitude du penseur qui semble se laisser deviner : « La nature de l'homme n'est pas d'aller toujours; elle a ses allées et ses venues. » Là il s'agit du progrès, tel qu'il peut se produire en ce monde : « Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès. Tout ce qui a été faible ne peut jamais être absolument fort. On a beau dire : il est cru, il est changé; il est aussi le même. » Selon Pascal, l'homme est, de lui-même, incapable de tout bien : « Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contrepoids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires. Otez un de ces vices, vous tombez dans l'autre. » On le comprend, au bout de cette philosophie désolée il n'y a que le dégoût. C'est ce qui ressort de cette autre pensée inédite qui, dans l'original, porte pour épigraphe ce mot significatif, *Ennui :* « Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans divertissement, sans application; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide : incontinent il sort du fond de son ame l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le désespoir. » Je le demande, n'est-ce pas le voile qui se déchire encore une fois, et ne croyez-vous point entrevoir les angoisses même du cœur de Pascal? Le bonheur pour l'homme, c'est donc de se fuir lui-même, c'est de s'échapper en quelque sorte! Mais il a beau faire; en vain il s'efforce de s'éviter : toujours il se retrouve avec amertume. *Se quisque modo fugit... quem... effugere haud potis est.* Pascal parle le langage de Lucrèce. Lucrèce et Pascal, deux noms qui se repoussent, deux penseurs pourtant que j'aime à rapprocher. Les voyez-vous, en effet, se réfugier violemment comme aux

pôles de la pensée humaine, l'un dans le néant de l'athéisme, l'autre dans les profondeurs de la foi? Mais, prenez garde! tous deux se touchent par un milieu commun qui les réunit et qui en même temps les sépare, j'entends l'inquiétude de l'avenir, la peur de la mort. C'est à l'honneur de Lucrèce que je le dis: peut-être ne serait-il pas impossible de montrer dans ces deux ames une anxiété, un trouble pareils, des sentimens analogues. Sous l'impie qui blasphème, comme sous le dévot qui prie, se trahirait vite l'homme qui souffre. Au premier abord on peut ne voir dans cette opposition de noms qu'un paradoxe étrange, qu'un thème puéril à la déclamation. Il y a pourtant là autre chose; il y a, j'en suis convaincu, un rapprochement plus fécond encore que bizarre, un rapprochement que je demanderai peut-être un jour la permission de préciser et de poursuivre dans ses nuances.

Si on n'était pas un peu apaisé par le charme de la découverte, un peu séduit par le piquant des restitutions inattendues de M. Cousin, on en voudrait davantage à Port-Royal. Mais soyons indulgens, puisque l'infidélité des éditeurs (contre leur gré, il est vrai) nous a ménagé cette surprise. Il y a cependant, il importe de le dire, deux ou trois cas où Port-Royal est impardonnable et même tout-à-fait blâmable moralement. Passe encore quand il supprime; passe même quand, effrayé d'une idée hardie, il ne fait qu'ajouter en supplément quelques phrases restrictives, comme dans la démonstration de Dieu par les règles des jeux de hasard. Mais ce n'est pas tout; à diverses reprises, Port-Royal va jusqu'à fausser la pensée de l'auteur, jusqu'à donner même à son idée une signification absolument contraire. Ainsi Pascal ose dire qu'en un certain sens l'athéisme déclaré est une *marque* de force d'esprit, Port-Royal imprime un *manque*. Si c'est là une faute d'impression, elle est fatale. Mais il n'y a pas de faute d'impression, à coup sûr, quand le manuscrit met que Montaigne a *raison*, et que l'imprimé, au contraire, assure positivement que Montaigne a *tort*. En aucun cas, une falsification pareille ne saurait être excusée; ici Port-Royal, il faut le dire haut, s'oublie jusqu'à emprunter les armes peu honorables dont usaient volontiers ses adversaires, les adversaires qu'avaient flétris les *Provinciales*. Il arrive aussi que le duc de Roannez est infidèle, faute de comprendre : plus d'une sottise s'est trouvée de la sorte, et bien gratuitement, mise sur le compte de l'auteur des *Pensées*. Pascal, par exemple, avance que nous connaissons la vérité non pas seulement par la raison, mais aussi par le *cœur*.

Dans sa simplicité, cette assertion paraît sans doute banale aux éditeurs, et les éditeurs substituent aussitôt à cette remarque excellente je ne sais quel galimatias qui transforme cette faculté du *cœur* en *une intelligence vive et lumineuse.* Ailleurs un seul mot modifié, un seul mot mal compris a suffi à changer le sens de tout un morceau célèbre. Pascal écrivait : « L'*imagination* dispose de tout; » Port-Royal, au contraire, imprimait l'*opinion :* par là toute la série des raisonnemens perdait d'un coup sa signification véritable. Il ne faut pas trop se plaindre de cette inadvertance; M. Cousin a très spirituellement excusé cette erreur de Port-Royal : « L'imagination, dit-il, c'est l'ennemi domestique du philosophe. Pascal ni Malebranche ne pouvaient s'y tromper; mais Port-Royal, qui n'était pas assez tourmenté par l'imagination pour se révolter contre elle, a pris un ennemi pour un autre; il a mis le sien à la place de celui de Pascal. » Par malheur, l'inintelligence de Roannez n'a pas toujours de pareils prétextes : là où je trouve surtout le bon duc inexcusable, c'est quand une courte phrase du texte devient toute une longue page de l'édition; c'est quand il se permet de développer dans une prose lâche et incolore quelque brève indication du maître. C'eût été tout à l'heure une grande impertinence de m'imaginer que je citais trop, alors qu'il s'agissait de fragmens inédits de Pascal; mais ici j'ai l'amour-propre de croire que personne ne demandera à être convaincu par des exemples. Le plus sûr est assurément de croire M. Cousin sur parole; chacun, dans son souvenir, en voulait un peu à Pascal pour certains paragraphes maussades qui faisaient tache : on est heureux de les voir restituer au véritable auteur.

Il est un point sur lequel Port-Royal, on l'a vu tout à l'heure, devait obstinément garder le silence. Dans l'édition princeps on ne trouve pas, en effet, une seule allusion aux *Provinciales,* au jansénisme, on ne trouve point d'épigrammes contre les jésuites : ce n'est pas (qui ne le devine?) qu'elles manquent dans le manuscrit. A chaque instant, au contraire, sur les marges et dans les coins des pages, au milieu des pensées les plus étrangères à ces querelles, Pascal trouve occasion de satisfaire en passant sa haine contre la Société. Déjà Condorcet avait donné bon nombre de ces mots malins ou sanglans sur les jésuites, mots qui sont comme une amusante guerre d'escarmouches après la grande bataille des *Provinciales;* à son tour M. Cousin trouve encore à glaner plus d'un trait piquant. Celui-ci me frappe entre tous : « S'il se faisait un miracle aux jésuites!... » Est-ce là seulement

de l'ironie?... Les terreurs du dévot crédule mêlées, chez ce génie puissant, aux rancunes passionnées de l'homme de parti, c'est un trait de lumière pour qui sait comprendre. Pascal est là tout entier.

Je n'ai pas besoin de dire que, sur ce point aussi, M. Cousin rétablit incessamment l'expression vraie, l'expression du manuscrit dans toute sa verdeur. Là où, par prudence (beaucoup plus que par affection), Port-Royal mettait *il y a des gens*, il faut lire *ces bons Pères;* là enfin où le père Desmolets, publiant un paragraphe supprimé, imprime *mœurs licencieuses*, passez un trait, et écrivez : *mœurs escobartines*. Port-Royal, je le suppose, n'a pas dû ajourner sans regret ces insinuations sur les jésuites. C'est aussi par réserve, par peur seulement de la censure, que, quand Pascal dit : « On a surpris le *pape*, » les éditeurs détournent le sens, et lui font dire : « On a surpris le *peuple*. » Par malheur, c'étaient là des infidélités presque inévitables, commandées impérieusement par les convenances du temps. Que l'esprit altier de Pascal se soit félicité jusqu'à la fin d'avoir donné les *Provinciales*, Port-Royal ne pouvait pas le dire le lendemain de la paix de l'église; on croyait toutefois le savoir par un passage, souvent invoqué depuis, et que Bossut a le premier et subrepticement introduit dans les *Pensées*. Mais c'est là tout simplement un fragment des Mémoires manuscrits de Marguerite Perrier, nièce de Pascal, auquel Bossut (il a plus d'une fois employé le même procédé) a donné le tour d'une rédaction personnelle. Cependant si ce morceau, plus que suspect, doit être rejeté des *Pensées* pour aller grossir, avec bon nombre d'autres paragraphes également apocryphes, les matériaux d'un *Pascaliana*, M. Cousin, en revanche, publie, pour la première fois, des passages qui expriment la même conviction. Ce tour inflexible, obstiné, répond bien à l'idée qu'on se fait de Pascal. Qu'il avait fallu de froissemens à cette ame, si résolument soumise, pour qu'elle laissât sa pensée s'échapper par ces issues extrêmes, pour qu'elle en vînt à écrire ces lignes rebelles : « Après que Rome a parlé et qu'on pense qu'elle a condamné la vérité, et que les livres qui ont dit le contraire sont censurés, il faut crier d'autant plus haut qu'on est censuré plus injustement, et qu'on veut étouffer la parole plus violemment; jusqu'à ce que vienne un pape qui écoute les deux partis, et qui consulte l'antiquité pour faire justice. » Certes, personne ne reprochera sérieusement à Port-Royal de ne pas avoir imprimé, sous Louis XIV, des phrases comme celle-là : à cette date, c'eût été un véritable scandale. Voilà la stricte orthodoxie de Pascal presque compromise par ces tardives révélations; voilà qu'on trouve encore

de nouveaux sujets de déchirement pour cette ame déjà saignante de tant de plaies, pour cette ame rebelle que le cilice, les austérités, la prière, n'avaient pas suffi à dompter! Le silence de Port-Royal n'eût pas été ici une obligation que la critique se ferait un devoir de l'excuser. On conçoit ces répugnances de l'amitié pieuse et chrétienne à traduire devant le public les combats cachés d'un autre chrétien leur frère, à faire de l'intérieur d'une ame chère un carrefour pour la foule bruyante. Il y a là quelque chose des respects du fils de Noé. Selon l'esprit sévère de l'école janséniste, une pareille impatience du joug devait être enfouie dans les ténèbres de la conscience, et n'avoir d'autre confident que Dieu.

C'est, j'en suis convaincu, (outre les vues de piété) un sentiment analogue qui a également imposé à Port-Royal une extrême réserve au sujet de ces pensées sinistres qui traversaient quelquefois l'ame de Pascal, au sujet de ces vertiges du doute auxquels ne succombait çà et là ce grand esprit que pour se rejeter ensuite avec plus d'emportement jusqu'aux dernières limites de la foi. Déjà quelque chose de ces préoccupations sceptiques transpirait dans les citations qu'on a lues; mais j'ai omis jusqu'ici, et à dessein, les témoignages les plus frappans, parce que ces témoignages s'éclairent les uns les autres et ne veulent pas être séparés. On a beaucoup parlé dans ces dernières années du *scepticisme* de Pascal, qui aujourd'hui inspire à M. Cousin, au milieu de ses restitutions des *Pensées*, des pages vraiment éloquentes et où la couleur n'est que l'éclat de la force. Mais il faut s'entendre sur ce point; il faut s'entendre sur les mots : ce n'est pas là un scepticisme qui atteint la religion, c'est un scepticisme qui atteint la philosophie; c'est une mauvaise forme de la foi. Même aux époques de sa dissipation la plus mondaine, Pascal, qu'on le remarque, n'avait jamais repoussé la révélation, jamais il n'était devenu un *esprit-fort*. Sa conversion ne fut donc pas un recours violent au christianisme, après de longs égaremens; ce fut une simple et vive rentrée au sein des croyances de sa jeunesse que le tourbillon de la vie avait un moment tenues dans l'ombre. Pascal n'est donc pas une intelligence d'abord captive dans les liens du doute, et qui plus tard agite encore avec douleur les débris de sa première chaîne jusque dans l'asile de la foi; c'est un croyant au contraire, mais un croyant malade et agité qui s'en prend à son esprit du trouble de son cœur, et qui, poursuvi par l'imagination, accuse sa raison. Chrétien pénitent, il se plaît ainsi à faire passer par tous les abaissemens cette même raison, précisément parce qu'elle est ce qu'il

a de plus noble et de plus grand en lui. Montrer que ce qu'on sait n'a d'autre valeur que de porter à croire ce qu'on ne sait pas, tel est le grand effort de Pascal : trouvant la raison humaine humiliée dans la religion, il l'humilie encore plus dans la philosophie. C'est là *l'air despotique et méprisant* qui blessait Voltaire; c'est là probablement le parti pris auquel voulait faire allusion Vauvenargues quand, dans ses *Dialogues*, il prêtait ce mot à Pascal : « J'ai fait un système et j'ai voulu ramener toutes choses à ce système. » Mais en définitive le scepticisme, ici, est bien plutôt une élégie plaintive, un cri douloureux, qu'une doctrine. Spectacle touchant et sublime! On assiste dans les *Pensées* à la lutte même de l'homme et du chrétien : c'est le combat de l'ange et de Jacob, c'est l'éternel dialogue qui s'établit au sein des ames ainsi faites entre ce qui est soumis et ce qui est rebelle, entre ce qui veut croire et ce qui refuse de croire. Le doute de Pascal est celui dont parle Dante, en si magnifiques termes, dans le quatrième chant du *Paradis;* c'est ce doute qui naît comme un rejeton au pied de la vérité et qui, grandissant en même temps, ne cesse d'enlacer ses rameaux avec elle.

L'empreinte laissée à ses écrits par Pascal était indélébile : Port-Royal ne put l'effacer. Même dans la première publication des *Pensées*, on trouvait quelques traces de ces agitations, de ces malaises : moins scrupuleux, moins retenus par les considérations de personnes, les éditeurs subséquens ajoutèrent à ces révélations pénibles. Déjà la physionomie de Pascal se présentait à nous pensive et ayant sur les lèvres je ne sais quel mélange de terreur et d'ironie; aujourd'hui, grace au travail de M. Cousin, elle se dessine encore de plus près à nos yeux avec ses traits sillonnés, avec l'égarement de son sourire. C'est un portrait de Rembrandt mis sous une lumière plus vive. Qui oserait le décrire? Ici encore il importe de citer. On éprouve un sentiment profond de respect et de pitié en remuant les restes d'une grande pensée : hier, c'étaient autant d'éclats, pour ainsi dire, douloureusement détachés de l'ame de Pascal; aujourd'hui ce ne sont plus que des fragmens d'un art incomparable, que des œuvres rendues immortelles par le style.

On a inséré à tort, dans le recueil des *Pensées*, plusieurs petits traités écrits antérieurement par Pascal et dont quelques-uns même datent d'avant les *Provinciales*. En ces morceaux, l'influence des idées cartésiennes est reconnaissable : Pascal a foi encore à la philosophie. Dans les *Pensées*, au contraire, il en est arrivé, on le sait, à croire que toute la science ne vaut pas une heure de peine. S'il

avoue que « la lecture de Platon peut disposer au christianisme, » s'il convient qu'à l'aide des doctrines on a vu des philosophes « dompter leurs passions, » c'est seulement une concession qui lui échappe par hasard, par inconséquence, et qu'il a mille fois occasion de rétracter. M. Sainte-Beuve l'a remarqué, les *Pensées* ne sont autre chose qu'un combat contre Montaigne, comme les *Provinciales* étaient un combat contre les jésuites. Seulement, dans les *Pensées*, Pascal est souvent du parti de l'ennemi, ou plutôt de son propre parti, car Montaigne, après tout, c'est lui-même : l'aveu est précieux, il lui échappe : « Ce n'est pas dans Montaigne, dit-il, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » Il y a là toute une révélation. Lui et Montaigne, comme le dit excellemment M. Cousin, tels étaient ses deux livres habituels. Pour emprunter l'expression des *Essais*, c'est à lui-même que Pascal donne une *nazarde* sur le nez de Montaigne.

Croire, selon Pascal, c'est être délivré des importunités de la raison : « Il est bon, dit-il, d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au Libérateur. » Il n'y a d'ailleurs de grand que la foi : « Les philosophes, ils étonnent le commun des hommes. Les chrétiens, ils étonnent les philosophes. » L'autorité humaine est nulle; ses maximes « tiennent de la tige sauvage sur quoi elles sont entées. » La religion n'est donc point le sommet de la philosophie, elle en est la base nécessaire, elle est l'unique dépositaire de toute vérité : « Tous ceux qui ont prétendu connaître Dieu et le prouver sans J.-C. n'avoient que des preuves impuissantes... Sans médiateur promis et arrivé, on ne peut prouver absolument rien, ni enseigner ni bonne doctrine, ni bonne morale. » Voilà la foi sombre, âpre, exclusive de Pascal; pour lui, la raison est comme si elle n'était pas; elle est tout-à-fait impuissante, et il faut l'immoler sans attendre au pied de la croix. C'est le sentiment de la faiblesse humaine, si souvent et si admirablement exprimé par Pascal, qui l'avait amené à ces extrémités intolérantes. Dans les passages inédits que publie M. Cousin, Pascal a encore des couleurs nouvelles, des couleurs plus fortes pour peindre cette faiblesse : « Connaissons, dit-il, notre portée : nous sommes quelque chose et ne sommes pas tout; ce que nous avons d'être nous dérobe la connaissance des premiers principes qui naissent du néant, et le peu que nous avons d'être nous cache la vue de l'infini. » Et plus loin encore, dans ces lignes frappantes qui, je ne sais pourquoi, sont barrées dans le manuscrit : « Voilà une partie des causes qui rendent l'homme si imbécile à connaître la nature; elle est infinie en deux

manières, il est fini et limité; elle dure et se maintient perpétuellement en son être, il passe et est mortel; les choses en particulier se corrompent et se changent à chaque instant, il ne les voit qu'en passant; elles ont leur principe et leur fin, il ne connaît ni l'un ni l'autre; elles sont simples, et il est composé de deux natures différentes. » Pascal s'anime, s'excite lui-même, dans la guerre acharnée qu'il fait à la raison; il ne tarit pas contre ces *grands dogmatistes*, contre ces *régens du monde* qui ont l'immoralité de penser que la morale est écrite dans le cœur de l'homme, et que l'homme, par la seule force de son esprit, peut s'exhausser jusqu'à la notion de Dieu. « Il faut l'achever, » dit-il en parlant de la raison, comme Voltaire bientôt dira « écrasez l'infame, » en parlant du christianisme. Ainsi l'homme n'a pas de *prises capables de saisir la vérité*. Pascal est forcément induit, on le devine, il est bientôt poussé aux derniers excès : « Toute la dignité de l'homme, s'écrie-t-il, est en la pensée. Mais qu'est-ce que cette pensée? Qu'elle est sotte! » Et alors, dans cette ame dévastée, se dresse le fantôme du scepticisme auquel il faut bien qu'elle rende hommage comme une vassale : « Les impressions de la coutume sont renversées par le moindre souffle des pyrrhoniens. On n'a qu'à lire leurs livres, si l'on n'en est pas assez persuadé; on le deviendra bien vite et peut-être trop. » Déjà au XVIIIe siècle, on avait donné une pensée où il était dit : « Le pyrrhonisme a servi à la religion; » mais on n'avait pas alors osé transcrire le vrai texte qui est : « Le pyrrhonisme sert à la religion. Le pyrrhonisme est le vrai.... » Voilà comment Pascal, attaché, serré à la croix, tire vengeance de la raison avec toute sorte de cruautés; du sein de la foi, il brave, il défie l'intelligence humaine.

Dans les conditions qu'il s'est faites, l'auteur des *Pensées* ne peut se tirer du doute qu'en niant la raison. Aussi est-ce aux sommets les plus escarpés de la foi que semble se complaire Pascal; il s'y tient d'une main ferme et se penche en même temps dans le gouffre. « Les vrais chrétiens, dit-il, obéissent aux folies; non pas qu'ils *respectent* les folies, mais l'ordre de Dieu, qui, pour la punition des hommes, les a asservis à ces folies. » Pascal se trompe, il a plus que du *respect*, il a de l'amour pour ce joug, pour cette *folie de la croix :* c'est le sentiment qui éclate dans une phrase à jamais mémorable et jusqu'ici inédite. Il s'agit de l'exemple que fournissent à ceux qui doutent ceux qui croient après avoir douté : « ... Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyoient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Actuellement même

cela vous fera croire et vous ABÊTIRA. Mais c'est ce que je crains : et pourquoi? Qu'avez-vous à perdre? » Est-ce là le dernier mot de la religion de Pascal? ou plutôt n'est-ce point le juste châtiment de sa révolte insensée, de cette espèce de suicide de la raison? On ne saurait que le plaindre. Au milieu des pratiques de la plus étroite dévotion, il lui prend des accès de désespoir qu'il réfrène bientôt, mais qui l'accablent.

Encore une fois, c'est là un spectacle qui est plus fait pour exciter la pitié que les rancunes de la raison. Assurément Bayle, dont le propre, ainsi que le dit de lui La Fontaine, était de *voir clair aux ouvrages*, Bayle n'y regardait pas de bien près et il était loin de soupçonner l'existence des pensées supprimées, quand il écrivait : « M. Pascal distingua exactement toute sa vie les droits de la foi d'avec ceux de la raison. » Le propre, au contraire, le malheur de la doctrine de Pascal, est de ne pas établir cette distinction. Pour immoler l'orgueil de l'homme, l'implacable chrétien frappa imprudemment sur l'esprit humain lui-même; il ôta toute base solide à la foi, et sa vie se consuma en efforts pour soutenir cette tour que lui aussi il voulait élever jusqu'au ciel, et qui chancelait dans son fondement. Sans doute, ainsi qu'en convenait Voltaire, plusieurs de ces pensées peuvent avoir été jetées sur le papier comme des doutes, comme des propositions que Pascal projetait peut-être de réfuter lui-même. Mais si l'objection est quelquefois acceptable dans le détail, elle ne l'est pas dans l'ensemble : le caractère général de cette philosophie (qui n'est autre chose qu'une négation de la philosophie) ressort de toute part. L'impression qu'on garde de la lecture est profonde assurément : cependant elle ne saurait ramener à la foi que des cœurs dégoûtés de tout, que des cœurs souffrans du mal d'Obermann. A la rigueur, les *Pensées* de Pascal pourraient donc, dans un temps de trouble comme le nôtre, devenir pour quelques ames le livre révélateur qu'une voix d'en haut indiquait à saint Augustin; mais en un autre âge, mais à une époque saine, alors que toutes les facultés de l'homme se développent également dans une harmonique activité, un pareil livre ne convertirait personne; car il n'y a précisément de démonstration sérieuse que celle qui s'adresse à cette raison que veut détruire Pascal. La terreur peut être un moyen provisoire : durant une ère calme, elle n'est pas un argument définitif. Cette foi rapportée des abîmes, ce grand génie courbé dans le tremblement et la prière, tout cela certes est fait pour émouvoir; mais, dans de pareilles matières, émouvoir n'est pas la même chose que

convaincre. On assure qu'en ses macérations pieuses, Pascal frappait souvent du coude sur son cilice pour faire entrer les aiguillons dans la chair. Eh bien! la raison aussi fut comme le cilice de son esprit, et on eût dit que ses efforts contre elle provenaient également, provenaient surtout de je ne sais quel vain désir de mortification et d'humilité intellectuelles.

S'il y a une foi digne d'envie, assurément ce n'est pas celle-là; ce n'est pas celle qui va jusqu'à mettre *les balais au rang des meubles superflus,* et jusqu'à trouver édifiant de vivre *dans l'ordure;* ce n'est pas celle qui, à propos du projet de mariage d'une nièce, ne sait que parler d'*homicide* et de *déicide.* Les lettres inédites de Pascal et les documens que publie M. Cousin, dans les pièces justificatives qui terminent son volume, éclairent d'une lumière nouvelle et triste plusieurs points de cette importante biographie.

Depuis un an, il s'est fait autour du nom de Pascal toute une renaissance curieuse. Chez nous l'Académie a suscité et couronné plusieurs éloges de mérite fort inégal; en Allemagne, le docteur Reuchlin a donné une *Vie de Pascal* intéressante et approfondie; mais ce qui, dans ce singulier et attentif mouvement de retour, honorera le plus dignement la mémoire du grand écrivain, ce sera assurément le beau travail de M. Cousin, ce sera la place considérable que M. Sainte-Beuve a faite à l'auteur des *Pensées,* dans cette spirituelle histoire de Port-Royal où la science le dispute à l'art.

La principale importance de la longue et difficile révision achevée avec tant de zèle par M. Cousin est évidemment de restituer à notre admirable prose du XVIIe siècle son plus original monument, un monument qui jusqu'ici se trouvait altéré dans le style, faussé dans l'esprit. C'est un service véritable que M. Cousin vient de rendre aux lettres; mais, on l'imagine, pour aborder aujourd'hui la critique littéraire, pour intervenir dans des questions de goût et de langue, M. Cousin n'a rien perdu des fermes qualités de sa méthode, ni de l'éclat habituel de sa forme. En recueillant patiemment ces variantes, en signalant, avec une sagacité pleine de ressources et d'esprit, les arrangemens arbitraires, les intercalations fautives, les additions oiseuses, les compositions mensongères des précédens éditeurs, en ressaisissant le fil cent fois brisé et renoué de la pensée de Pascal, en rétablissant enfin les suppressions intéressées comme les mutilations maladroites, M. Cousin n'a pas oublié qu'écrivain éminent luimême il était naturellement appelé à juger Pascal comme écrivain, que philosophe il avait à apprécier l'auteur des *Pensées* comme ad-

versaire de la philosophie. J'ai déjà signalé les pages brillantes où sont mis à nu le triste scepticisme, la foi presque aussi triste de Pascal. Sans parler des fines remarques qui viennent incessamment remplir l'intervalle des citations, il convient de signaler, entre les morceaux qui se rapportent plus particulièrement à la littérature, l'ingénieuse conclusion dans laquelle M. Cousin cherche, d'après quelques indications du manuscrit, à montrer quels eussent été et le plan grandiose et la forme animée, vivante, entremêlée de dialogues et de lettres, que Pascal projetait de donner à son grand ouvrage, à cette apologie étrange du christianisme dont il n'est resté que des débris, mais des débris qui ont la majesté des ruines. Je ne parle point de l'introduction importante que M. Cousin a mise en tête de son livre; c'est une réponse étendue à la polémique religieuse qui s'est produite avec tant d'amertume depuis deux années: nous n'en mêlerons pas aujourd'hui l'examen à une discussion toute littéraire. Remarquons seulement que le nom de Pascal porte malheur aux jésuites: voilà que M. Cousin essaie de montrer qu'après avoir été battus par le pamphlétaire, les jésuites ont cependant accepté l'héritage de sa mauvaise philosophie. Les adversaires de M. Cousin en conviendront eux-mêmes, ce n'est ni l'esprit ni l'éloquence qui manquent à cette *provinciale*.

Une nouvelle édition des *Pensées* est devenue indispensable: il serait digne du gouvernement ou de l'Académie de s'intéresser à cette entreprise, de la prendre sous ses auspices. Maintenant la renommée de Pascal, comme écrivain, ne peut que gagner à une restitution sinon littérale (cela serait souvent impossible), au moins plus fidèle, mieux entendue de son style; sa réputation, comme penseur original et hardi, ne saurait que s'accroître par la tardive et curieuse publication des fragmens jusqu'ici inédits. Qu'on ne l'oublie pas, c'est là un monument unique de notre littérature. Dans les *Provinciales*, on n'a qu'un éloquent et spirituel prosateur; dans les *Pensées* c'est autre chose, c'est plus encore; l'homme n'y est pas distinct de l'artiste, et par là les deux plus grands sentimens du cœur humain, deux sentimens contradictoires, se trouvent imposés en même temps à l'ame du lecteur, je veux dire la pitié et l'admiration.

CHARLES LABITTE.

BULLETIN.

Quand la situation est aussi grave, quand le parlement et les hommes politiques les plus considérables s'en montrent si sérieusement préoccupés, est-il bien habile, de la part de certains apologistes du ministère, de chercher à donner le change sur le fond des choses, et d'achever de tout envenimer par une polémique voisine de l'injure? Il n'est plus question que d'intrigues et d'intrigans. A entendre certaines gens, il n'y aurait plus nulle part ni sincérité, ni conscience? Les hommes que vous avez connus les plus dévoués à la cause de l'ordre, que vous avez toujours vus porter dans leurs actes politiques tant de mesure et de sagesse, ces hommes, par une métamorphose aussi singulière que soudaine, sont devenus des brouillons, on nous l'assure; le démon de l'intrigue a tout égaré, tout corrompu; enfin il y a une vaste conspiration dans laquelle sont entrés les meilleurs citoyens.

C'est étrange : nous avions, pour notre compte, porté sur la situation un tout autre jugement. Il nous semblait, au contraire, que c'était sans préméditation et surtout sans goût pour l'intrigue que beaucoup d'hommes consciencieux et éclairés avaient peu à peu retiré la confiance qu'ils avaient pendant un temps placée dans le ministère. Ces hommes nous avaient paru ne céder qu'à l'évidence et à la plus impérieuse conviction. Nous trouvions la preuve de leur bonne foi dans la lenteur qu'ils avaient mise à montrer leur mécontentement et leur blâme. Cette patience à attendre des actes plus satisfaisans, qui malheureusement ne sont pas venus, ces longues hésitations à prendre un parti, étaient à nos yeux et, nous le croyons, aux yeux de bien du monde, autant d'indices de droiture et de sincérité. Eh bien! nous nous abusions tous. Ces hommes si patiens et si mesurés n'en étaient que des intrigans plus dangereux; leur circonspection, leur silence, tout cela n'était qu'hypocrisie.

Nous l'avouons, nous sommes ébahis de cette manière de défendre le ca-

binet, et il y a dans toute cette polémique une sorte de désespoir qui aboutit à la maladresse; car enfin accuser d'intrigue des membres du parti conservateur, au nom du ministère, c'est se retourner contre ceux qui jusqu'alors avaient été ses soutiens, c'est aggraver les antipathies, les incompatibilités qui pouvaient exister déjà, c'est aussi émettre la prétention qu'en dehors de la combinaison du 29 octobre il n'y a plus, pour le parti conservateur, ni gouvernement, ni avenir. Si cela était, il faudrait se garder de le dire; si cela était, il faudrait éviter de révéler la faiblesse d'un parti qui est un des appuis les plus nécessaires de notre constitution politique. Il n'est pas permis, quand on est au gouvernement ou quand on parle au nom du gouvernement, de se défendre ou de défendre ses amis en risquant de compromettre les grands intérêts de l'ordre et du pouvoir. C'est un tort grave de dire : *après nous le déluge!* Heureusement il n'y a point de vérité dans les alarmes qu'on travaille à répandre : le parti conservateur est plus puissant et plus libre que n'affectent de le croire certains défenseurs du ministère.

Dans la pratique du gouvernement représentatif, on a pu remarquer que toute nouvelle chambre voulait composer, avoir son ministère. Le parlement de 1839 a été dissous en 1842, parce que le ministère du 29 octobre avait lui-même reconnu l'impossibilité de gouverner avec une majorité aussi inconsistante et aussi faible. Après les élections générales de l'été dernier, il fut évident que le ministère n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, il n'avait pas trouvé cette majorité consistante et nombreuse qui lui semblait indispensable pour qu'il pût continuer de rester au pouvoir avec quelque honneur et quelque force. Il était même question pour le cabinet d'une retraite volontaire, quand le funeste évènement du 13 juillet vint non pas tout changer, mais tout suspendre : on n'eut pour le moment qu'une pensée, qu'un souci, la loi de régence et l'affermissement de notre ordre constitutionnel. Cela fait, les choses reprirent leur cours, et l'on s'occupa de nouveau du peu d'harmonie qui paraissait exister entre la nouvelle chambre et le cabinet. Voilà les faits : nous ne sommes ici au-delà ni en-deçà de la vérité. Lorsqu'il y a six semaines le parlement se rassembla, il parut inévitable que la question ministérielle fût posée : cependant une autre question devint une cause d'ajournement; nous voulons parler du droit de visite, affaire dans laquelle le cabinet était fort compromis, mais que les chambres voulurent traiter sans y mêler des préoccupations étrangères à cet important sujet. Aujourd'hui enfin le moment est venu d'aborder la question ministérielle, qui, depuis près d'un an, paraît à tous les esprits inévitable, urgente.

Si aujourd'hui les conservateurs ne peuvent pas porter un jugement impartial et indépendant sur la politique du ministère, ils ne le pourront jamais. Ce sera au contraire faire preuve d'une sage prévoyance que de profiter du calme profond où nous sommes pour apporter dans la sphère gouvernementale les modifications reconnues nécessaires pour élargir la base du pouvoir en l'affermissant. Si les conservateurs se laissaient dénier ce droit, s'ils cédaient à l'espèce d'intimidation morale dont on essaie à leur

égard en ce moment, ils abdiqueraient, ils ne seraient plus un parti considérable et puissant au sein duquel plusieurs nuances politiques se rattachent à certains principes fondamentaux. Désormais ils suivraient en aveugles une politique qu'ils ne seraient plus même admis à discuter; ils marcheraient dans des voies périlleuses sans oser ni faire halte, ni prendre des directions plus sûres.

Nous doutons fort que les conservateurs acceptent cette condition qu'on veut leur faire. On leur signifie aujourd'hui avec hauteur qu'on espère bien qu'ils ne se rendront pas coupables de désertion, et qu'on veut bien compter encore sur leur fidélité. Fidélité à qui? désertion de quoi? Ce n'est donc pas le ministère qui doit être fidèle à la véritable politique des conservateurs; ce sont les conservateurs qui doivent être fidèles au cabinet en toute circonstances, quels que soient ses tendances et ses actes. Les rôles sont changés : ce n'est plus par la majorité constitutionnelle telle qu'elle est sortie de l'urne électorale cet été qu'est représentée la politique conservatrice; cette politique s'incarne uniquement dans le cabinet, hors duquel il n'y a pour elle qu'impuissance et avortement. On n'a jamais plus fièrement professé, il en faut convenir, l'esprit d'intolérance et d'exclusion.

On conçoit qu'un cabinet attaqué par de nombreux adversaires s'emploie à repousser les agressions dirigées contre lui : on ne saurait lui demander de rendre son épée sans combat. Mais il reste toujours du devoir et de la dignité de ceux qui sont au pouvoir de ne pas user à leur profit les ressorts mêmes du gouvernement. Faut-il, pour garder un portefeuille quelques semaines de plus, risquer de déconsidérer la majorité qui n'appartient pas à à tel ministre, mais qui est la force du gouvernement et l'expression légale du pays? Ces hommes que vous appelez des intrigans peuvent, dans quelques jours, être les successeurs de ceux que vous défendez avec tant d'emportement. Vous les désignez d'avance à l'opposition systématique des partis extrêmes comme des ambitieux sans principes qui n'ont d'autre mobile que la convoitise du pouvoir, et vous êtes les premiers à calomnier des hommes d'ordre et de gouvernement dont le pays et le roi peuvent d'un instant à l'autre réclamer les services. Ce n'est pas ainsi que nous entendons les devoirs d'une presse qui se dit gouvernementale. Il est permis sans doute d'avoir des préférences pour des nuances et des hommes politiques, mais il ne faut jamais leur sacrifier les principes de notre gouvernement et les intérêts généraux. Il y a deux ans, nous avons vu avec regret le ministère du 1er mars quitter les affaires; néanmoins, comme sa retraite était inévitable, nous n'avons pas hésité à reconnaître les nécessités temporaires qui légitimaient l'avénement du ministère du 29 octobre : nous nous sommes occupés beaucoup des choses, très peu des personnes. Maintenant que ces nécessités temporaires ont disparu, nous n'avons pas dissimulé qu'à nos yeux le cabinet du 29 octobre n'avait plus les mêmes raisons d'être, et que tout indiquait l'opportunité d'une modification, d'un changement. Mais pour cela il ne nous est pas venu à l'esprit de calomnier grossièrement les intentions des hommes qui sont

encore assis sur les bancs du ministère. Si la composition du ministère du 29 octobre, si ses tendances ne répondent plus aux exigences de la situation, ce n'est pas une raison pour méconnaître la valeur particulière de quelques hommes distingués qui sont dans le cabinet; nous ne les accuserons pas d'intrigue et de basse ambition. Pourquoi donc ceux qui les défendent se croient-ils tout permis contre leurs adversaires? Quelle est donc cette manie malheureuse de répandre partout l'injure, de semer partout l'irritation?

Nul ne peut prévoir le résultat de la lutte qui va s'ouvrir mercredi prochain; mais il est déjà certain que les violences des défenseurs du cabinet ont mis entre eux et les hommes les plus modérés un abîme. Il faudra désormais, s'il reste aux affaires, qu'il se passe de leur concours, il faudra qu'il gouverne sans l'appui de ces *intrigans,* appui que cependant jusqu'aujourd'hui il n'avait pas trouvé inutile. Ce sera pour le ministère une situation d'exclusion, d'isolement; ce sera pour le pays une situation mauvaise. Il n'est pas régulier, il n'est pas normal que tant de grandes influences, tant d'hommes éminens soient en dehors de toute participation au gouvernement. Le pouvoir s'en trouve trop affaibli et l'opposition trop fortifiée. Voilà le secret de la répugnance avec laquelle les partis extrêmes voient s'approcher une modification ministérielle; ils préfèrent de beaucoup une situation où la base du pouvoir est tellement étroite, que les hommes les plus sages et les plus dévoués au gouvernement de 1830 se trouvent refoulés dans l'opposition. C'est par la même raison que nous appelons un remède, car assurément nous ne pouvons nous rencontrer avec les sympathies et les vœux des radicaux et des légitimistes.

Les préoccupations politiques qui en ce moment pèsent sur tout le monde, ont porté l'attention sur une chose qui, en d'autres temps, eût passé inaperçue, nous voulons parler de la soirée qu'a donnée mercredi dernier M. le ministre des affaires étrangères. Cette soirée avait pour le ministre qui ouvrait ses salons à un *raout* l'inconvénient de l'obliger à des choix, à des exclusions parmi les membres du parlement, inconvénient auquel du reste il eût pu échapper en invitant les deux chambres en masse; mais il a préféré choisir. Aussi s'informait-on, avec quelque curiosité, de la liste et du nom des invités, on y cherchait des indications politiques. On s'est occupé aussi de l'absence de quelques conservateurs éminens qui, bien qu'invités, se sont abstenus de paraître à la soirée de M. le ministre des affaires étrangères. Le plus notable de ces absens est, sans contredit, M. de Salvandy, qui n'a pas voulu, à la veille d'un grand engagement parlementaire, paraître à l'hôtel des Capucines. Il y a dans cette conduite du tact et de la dignité. Le *raout* de M. le ministre des affaires étrangères empruntait des circonstances une signification politique qui faisait une loi même à des invités de s'en tenir à distance. Cela était vrai surtout pour des hommes qui, comme M. de Salvandy, ont à remplir de grands devoirs, et pour qui le moment est venu de suivre les inspirations d'une politique intelligente et vraiment conservatrice.

Pendant que le ministère s'apprête à une seconde lutte, le cabinet anglais

a aussi ses rencontres parlementaires. C'est plutôt contre les radicaux que contre les whigs que sir Robert Peel a eu à lutter, et la maladresse singulière d'un orateur radical, M. Cobden, a donné à une partie du débat une physionomie toute dramatique. M. Cobden combattait la motion d'enquête de lord Howick, parce qu'elle ne s'étendait pas à la détresse agricole aussi bien qu'à la détresse manufacturière de la Grande-Bretagne. C'est alors que, s'adressant particulièrement à sir Robert Peel, il lui a demandé ce qu'il comptait faire en présence du paupérisme, qui faisait tous les jours de nouveaux progrès, et du commerce avec l'étranger, qui déclinait si rapidement. Je le proclame hautement, n'a pas craint de dire M. Cobden, toute la responsabilité de l'état actuel du pays, à la fois lamentable et dangereux, pèse sur les épaules de l'honorable baronet. On trouvera dans ces paroles une bien remarquable imprudence, si l'on se rappelle que quelques semaines auparavant un misérable, un insensé, avait assassiné le secrétaire intime de M. Peel, croyant frapper le ministre lui-même, avec lequel l'infortuné M. Drummond avait quelques rapports de taille et de corpulence. Aussi M. Peel a-t-il répondu avec une émotion visible. Il a déclaré qu'il ne se laisserait jamais intimider par de semblables menaces; ses paroles ont été accueillies par des acclamations presque unanimes de la chambre, et l'orateur de l'opposition a dû désavouer les paroles qu'il avait prononcées.

Ce qui distingue M. Peel, ce qui fait qu'il parle vraiment en premier ministre, c'est qu'il met toujours dans ses affirmations une mesure qui, sans en exclure la force, n'engage pas trop avant l'homme d'état qui les émet. Ainsi, dans la question des céréales, sir Robert Peel a déclaré qu'il ne songeait pas à modifier les lois en vigueur. Mais, a-t-il ajouté, « on m'a demandé si je m'engageais à ne jamais les modifier; ma réponse a déjà été celle que doit faire tout ministre quand il s'agit de réglemens de commerce, et non d'une question de principes, comme le maintien de la monarchie, ou le rappel de l'union : je ne prends aucun engagement de cette nature. » C'est avec cette circonspection, c'est avec cette habileté, que M. Peel maintient sa ligne entre les tories exagérés et les whigs. A l'immobilité des premiers, aux théories des seconds, il oppose un esprit à la fois résolu et pratique qui sait se défendre de trop innover dans le présent et ne pas s'interdire l'avenir.

Fidèle à la tactique qui, au surplus, lui réussit presque toujours, M. Peel, après s'être défendu, a porté l'attaque dans le camp ennemi. Il a glorifié sa propre administration, et il s'est félicité d'avoir pu, dans l'espace de seize mois, terminer deux guerres. Il a provoqué lord Palmerston qui paraissait faire un signe d'incrédulité. Malgré son outrecuidance, l'ancien ministre whig n'a pas relevé le gant. M. Peel a insisté particulièrement sur la perspective qui s'offrait à lui d'établir une amitié parfaite avec la France. Il a mis fort habilement en présence le maréchal Soult et le duc de Willington, il a montré les deux représentans illustres de la gloire militaire des deux pays exhortant leurs concitoyens à dépouiller leurs jalousies nationales. M. Peel a trouvé piquant d'opposer à ces deux célèbres vétérans les journalistes anonymes et irresponsables

qui n'épargnent pas leurs efforts pour envenimer la querelle entre les deux pays. Il y a dans ce rapprochement plus de causticité que de justesse. La presse française, dont il n'est pas juste d'ailleurs de dire qu'elle soit anonyme comme la presse britannique, a toujours montré un amour sincère de la paix. Elle a revendiqué le maintien des anciens principes favorables à la liberté des mers, mais elle n'a pas jeté de cri de guerre. Eh ! qui donc, en Europe, veut combattre? Qui croit à la possibilité d'une lutte ouverte ? A coup sûr ce n'est pas M. Peel, qui annonce des réductions considérables dans le budget de la marine et le budget de l'armée de terre. Le ministre anglais se félicite de ces économies, et il les oppose avec orgueil à la gestion si ruineuse des whigs et de lord Palmerston, qui avait, avec tant d'imprudence, allumé les deux guerres de la Chine et de la Syrie.

Mais ce langage de M. Peel ne vient-il pas en aide à ceux qui, en France, demandent que, tout en conservant la paix avec l'Angleterre, on l'établisse sur des bases honorables? L'Angleterre regarderait comme une folie toute guerre qui ne serait pas marquée du caractère de la plus évidente nécessité; elle a besoin de faire des économies, elle a le plus vif désir, et ses hommes d'état ne s'en cachent pas, de conclure avec nous un traité de commerce. Quelles circonstances plus favorables pouvons-nous désirer pour nous entendre avec nos voisins sur la révision des conventions de 1831 et de 1833? Nous ne demandons, ce nous semble, à la Grande-Bretagne aucun sacrifice d'intérêt et d'honneur, et elle souhaite ardemment d'établir entre les deux pays un échange de débouchés. Où sont donc ces obstacles formidables qui s'opposent à l'ouverture prochaine de négociations sur le droit de visite? S'il faut dire notre pensée, les obstacles sont ici plutôt dans les hommes que dans les choses. Nous concevons qu'il répugne, à ceux qui ont consenti et signé le traité de 1841, de demander maintenant la révision des traités de 1831 et 1833 : il y a dans cette situation quelque chose de faux et de contradictoire, nous ne le nions pas; mais enfin ces difficultés ne tiennent pas à la nature des choses : c'est beaucoup. Qu'on ne vienne donc plus nous présenter l'image menaçante de la guerre : l'Angleterre désarme; le pays peut maintenant reconnaître combien sont mal fondées les craintes qu'on a cherché à lui inspirer.

Les débats du parlement anglais ont été marqués par un épisode qui veut être relevé. La proclamation de lord Ellenborough, dont nous avions, dès le principe, signalé la grotesque bizarrerie, a été l'objet de la plus vive censure dans la chambre des communes. Il faut avouer, au surplus, que cette excentricité du gouverneur-général des Indes était des plus inattendues, même pour un peuple où les excentriques ne manquent pas. Mais les bizarreries anglaises portent plutôt sur les actes que sur les paroles. C'est peut-être la première fois qu'on voit un Anglais se compromettre comme il arrive souvent à des Français, c'est-à-dire en faisant des phrases dont il aurait pu se dispenser. Tout avait été au mieux pour lord Ellenborough, il était sorti triomphant de la barbare expédition du Caboul; l'humanité gémissait, mais

l'orgueil national pouvait s'applaudir. S'il eût gardé le silence, lord Ellenborough eût été dans son pays l'objet d'une approbation universelle. Malheureusement il s'avise de composer une proclamation où, se mettant au point de vue du fanatisme hindou le plus extrême, il se félicite d'avoir rapporté de Ghazna les portes du temple de Somnauth. Lord Ellenborough prétendait ainsi avoir vengé les idoles de l'Inde d'un outrage qu'elles avaient reçues au XIe siècle de notre ère, de la part du sultan Mahmoud le Ghaznévide, zélé musulman comme chacun sait. Le trait était touchant de la part d'un général anglais, d'un général chrétien. Quand la proclamation de lord Ellenborough fut connue en Europe, elle fut accueillie avec la gaieté qu'elle était bien faite pour inspirer. En Angleterre surtout, la presse s'en empara; ce fut un déluge de plaisanteries plus ou moins heureuses, et l'éloquence du gouverneur-général des Indes fut l'objet des plus bouffons commentaires. Les choses n'en restèrent pas là. Le ministère avait déclaré, dès les premiers jours de la session, qu'il était prêt à justifier tous les actes du gouverneur-général des Indes; il n'entendait pas parler, il est facile de le croire, de sa malencontreuse proclamation, mais de sa gestion politique et de sa conduite militaire. Mais les conservateurs les plus orthodoxes, les chrétiens les plus fervens, comme sir Robert Inglis et lord Ashley, ont lancé l'anathème contre lord Ellenborough et sa proclamation; ils ont solennellement adjuré le ministère de les désavouer, et le ministère a dû obéir à cette injonction. En France, nous nous serions sans doute contentés de rire d'une proclamation ridicule; nous eussions amnistié l'élucubration oratoire, en prenant en considération les résultats militaires. Il eût mieux valu au contraire, pour lord Ellenborough, perdre une bataille contre les Afghans, que d'avoir fait de la théologie hindoue, et il est difficile qu'il puisse garder long-temps son gouvernement.

On s'est assez occupé, ces jours derniers, d'une pétition que le commerce de Bayonne vient d'adresser aux chambres au sujet de nos relations avec l'Espagne. Jusqu'à présent, il y avait, pour la navigation des deux pays, des conditions réciproques d'égalité. Le commerce de cabotage s'exerçait réciproquement dans les ports d'Espagne et de France. Cet état de choses a été confirmé et sanctionné à toutes les époques; il l'a été en 1793, en 1795, en 1814. Mais le gouvernement d'Espartero ne l'a pas respecté : il a décrété que le commerce de cabotage entre les ports d'Espagne ne pourrait être fait que par des navires de construction et de propriété espagnole. Ce n'est pas tout : le gouvernement du régent a encore décidé que les navires espagnols ne jouiront pas de la faveur accordée à leur pavillon pour l'importation des marchandises étrangères quand ils les transporteront des ports de Bayonne, de Bordeaux, de Marseille, et des autres ports français; c'est-à-dire que par cela seul qu'un bâtiment espagnol vient d'un port français, il est mis hors du droit commun de son propre pays. Le commerce du midi de la France proteste vivement contre un état de choses aussi intolérable. Si dans son aveuglement, disent les pétitionnaires, si dans sa préférence pour des intérêts commerciaux contraires à ceux de la France, l'Espagne persistait dans des

mesures injustes, hostiles, violatrices des traités, ce n'est pas à vous que nous dirons comment une nation comme la nôtre doit défendre ses droits et faire respecter sa dignité. On a reconnu la nation qui profite de l'exclusion qui nous est donnée. C'est encore l'Angleterre; c'est à coup sûr sous la funeste influence de ses sugestions, que le gouvernement d'Espartero s'est déterminé à rendre l'ordonnance dont se plaint notre commerce. La réciprocité du commerce de cabotage avait été stipulée par le pacte de famille, et ses conventions avaient toujours été respectées jusqu'en ces derniers temps. Si tous les faits signalés par les pétitionnaires sont exacts, nous ne serions plus même aujourd'hui pour les plus simples rapports de voisinage et de commerce dans les conditions du traité d'Utrecht. Le ministère saura-t-il poursuivre avec fermeté la révocation de prescriptions aussi insolites, aussi funestes aux intérêts français?

La presse anglaise n'en veut pas avoir le démenti : elle persiste à dire qu'il a été question du rappel de M. Lesseps entre le gouvernement espagnol et M. Guizot. S'il faut en croire le *Times,* le cabinet de Madrid a fait ses réserves à ce sujet dans la note accompagnant les rectifications publiées par la *Gazette officielle.* Ces réserves, si elles existent, seraient un moyen de faire renaître le différend diplomatique au premier moment où cela pourrait convenir à l'Angleterre.

Cette semaine, la chambre s'est occupée de l'Algérie dans ses bureaux. Le système de l'occupation restreinte et le système de l'occupation étendue se sont trouvés en présence. Il s'agissait de nommer les membres de la commission qui doit examiner la demande de crédits supplémentaires en faveur de l'Algérie. Ce n'était encore qu'un débat préliminaire, et déjà cependant, ni les plans de campagne, ni les plans de colonisation n'ont manqué. M. de Tocqueville s'est plaint de l'omnipotence militaire du gouverneur de l'Algérie; il préférerait une autorité civile. On lui a répondu avec assez de raison que diminuer aujourd'hui les pouvoirs du gouverneur, ce serait multiplier des embarras inextricables. Sans doute il faut, comme l'ont dit dans les bureaux MM. de Tocqueville et Corcelle, mener de front la colonisation et la guerre. Nous croyons maintenant la guerre assez avancée pour permettre de commencer l'œuvre pacifique de coloniser notre conquête, et, pour le dire en passant, c'est au système d'occupation étendue pratiqué avec vigueur qu'on doit la possibilité d'essayer aujourd'hui la colonisation. Mais il ne faut rien faire qui affaiblisse notre puissance, notre autorité. Au surplus, dans toutes les nuances de l'assemblée, le système de l'occupation étendue a eu des défenseurs. M. de Chasseloup-Laubat, conservateur prononcé, a signalé le système qu'on suit aujourd'hui comme le seul bon, le seul utile. Il a remarqué avec raison que c'est l'occupation restreinte qui a fait toute la puissance d'Abd-el-Kader. Des membres de la droite et de la gauche ont soutenu la même opinion. M. Baude désirerait qu'on occupât l'Afrique comme nous avions occupé autrefois les provinces illyriennes; il voudrait aussi qu'à l'instar des Romains, on cherchât à organiser les indigènes. Enfin, chacun a dit son mot,

apporté son point de vue. Au surplus, à travers toutes ces idées un peu divergentes, on sent une même conviction, c'est que désormais l'Afrique est irrésistiblement liée à la fortune de la France. En vertu de cette conviction, les chambres arrivent aussi à reconnaître la nécessité de grands efforts pour atteindre dans le plus court délai possible les meilleurs résultats. Il faut mettre à profit la paix européenne; il faut que, dans quelques années, l'Afrique soit en état de nourrir elle-même une armée qui, par sa brillante activité, entretienne dans une époque pacifique les grandes traditions militaires du pays.

Théatre-Italien. — Malgré les bals, les raouts, les soirées plus ou moins musicales dont cette dernière quinzaine abonde, les représentations des Italiens n'en sont pas moins suivies avec l'empressement ordinaire de leur public habituel. Les femmes, il est vrai, arrivent plus tard, s'en vont plus tôt, mais le peu de temps qu'elles restent, l'éclat de leurs diamans, l'élégance de leur parure, donnent à la charmante salle Ventadour un aspect inaccoutumé. Pour notre part, nous désirerions vivement que ces exigences de toilette existassent toujours chez les femmes qui vont au théâtre. Quoi de plus singulier et de plus disparate que ces rangs de loges si différens les uns des autres? Aux premiers des coiffures de fleurs et des bras nus, aux seconds des bonnets et des pèlerines, aux troisièmes des capotes et des châles soigneusement attachés sous le menton; cet assemblage ne fait-il pas l'effet d'une salle de spectacle aux colonies, où les blancs sont au premier rang, les mulâtres au second, les nègres au troisième?

La représentation de *Don Juan* au bénéfice de Lablache a été assez médiocre; les Italiens goûtent peu la musique de Mozart, ils ne se donnent pas la peine de chercher le sentiment, d'en pénétrer l'intention. Les tentatives faites depuis Garcia, comme depuis Mlle Sontag, ont prouvé qu'une belle voix, un beau talent dramatique, ne suffisaient pas toujours pour chanter don Juan et dona Anna. Nourrit et Mlle Falcon, à l'Opéra, furent les seuls qui comprirent, après les deux grands artistes que nous venons de nommer, l'œuvre sublime du maître. On se rappelle encore le frémissement qui parcourait l'auditoire lorsque cette belle fille, à jamais regrettable, déclamait l'admirable récitatif rempli de sanglots et de cris désespérés qui précède l'air *or saï;* la honte, le désespoir, la vengeance, venaient tour à tour prêter un accent à cette voix passionnée, à ce geste hardi. Nourrit avait donné une physionomie bien véritablement patricienne à ce galant don Juan qu'on avait habitude de voir courir les carrefours et la campagne en costume de troubadour, chaussé de souliers blancs à rosettes. Avec quelle grace caline il s'appuyait contre un pilier sous le balcon d'Elvire, pour chanter du bout des lèvres cette ravissante chansonnette dont l'accompagnement railleur semble narguer les paroles amoureuses! Comme il savait prendre à temps les grandes manières d'un gentilhomme, et tirer vaillamment l'épée contre don Ottavio! Mais à quoi bon revenir sur ce passé déjà si loin, oublié de presque tous, pour parler de Tamburini, de sa voix molle, de son jeu d'étudiant en goguettes? Le rôle de don Juan n'a jamais convenu au talent de cet artiste; son organe manque du mordant, du *brio* nécessaires pour en accentuer les côtés saisis-

sans, comme du charme et de la tendresse pour en adoucir les parties contraires. Dans cette représentation, où tout semblait aller à la débandade, deux artistes se sont occupés sérieusement du public, Mme Persiani dans Zerlina, Mlle Nissen dans Elvira; on sait avec quelle finesse et quelle grace rustique Mme Persiani caresse toutes les notes perlées de ce rôle charmant. Mlle Nissen a mis un peu trop de rudesse dans son air d'entrée; Elvire se lamente, mais ne montre pas les poings; peut-être, du reste, Mlle Nissen faisait-elle tant de tapage par la même raison que les peureux, qui chantent bien fort lorsqu'ils sont dans les ténèbres.

La reprise d'*Otello* a permis à Mlle Grisi de prendre une magnifique revanche sur dona Anna, et à Mario de soulever de nouveau l'enthousiasme de ses admirateurs dans un des plus beaux rôles du répertoire de Rubini. Ce n'était pas sans quelque appréhension que l'on voyait aborder à cette voix si fraîche et si pure les accens énergiques et sauvages du More de Venise. Le succès du jeune chanteur a dépassé tout ce que l'espérance la plus flatteuse pouvait faire concevoir; c'était au duo du second acte, à cet andante que Rubini avait laissé inabordable par la puissance de son souvenir, qu'on attendait Mario. Les premières mesures ont été écoutées dans le plus religieux silence; puis, quand cette voix s'est élevée, claire, vibrante, chargée d'émotion et de tendresse, sur cette phrase : *Il cor mi si divide*, le passé glorieux de l'un a été oublié pour l'avenir brillant de l'autre. Le reste de l'opéra n'a été qu'une suite de triomphes pour Mario. Une fois l'obstacle tourné vaillamment, la confiance et l'approbation du public devaient le soutenir et ne lui ont pas manqué. Depuis long-temps Mlle Grisi n'avait joué Desdemona. Ce rôle avait été généreusement cédé par elle au répertoire de Mlle Pauline Garcia. Quand les forces de Mme Viardot se sont épuisées d'une façon si déplorable, Mlle Grisi est rentrée glorieuse et superbe dans la jouissance de son bien. Les bouquets, les couronnes, les colombes même, sont venues au troisième acte tomber à ses pieds pour lui exprimer la joie de ses admirateurs de la retrouver là comme dans *Norma* et *Semiramide,* chanteuse et tragédienne passionnée et sublime.

En fait de nouveautés, on parle déjà, pour la saison prochaine, de la reprise du *Crociato* de Meyerbeer. Ceux qui se rappellent Donzelli dans le commandeur de Rhodes, qui se souviennent de la Sontag sous les traits de la fille de l'émir, qui ont pu entendre la pauvre Malibran essayer les premiers sons de sa voix, alors rebelle, dans le rôle de Felicia, et qui n'ont pas encore oublié le grand récitatif d'Armando tel qu'il tombait des lèvres de Velluti, ceux-là feront peut-être un douloureux rapprochement entre le présent et le passé; mais ce sera toujours d'un haut intérêt que de se retrouver face à face avec le premier élan d'un grand maître, dont les tendances depuis lors ont pris une direction si opposée.

— L'ornement indispensable aujourd'hui aux concerts particuliers est Ronconi, le nouveau baryton italien, que se disputent les salons de Paris. « Jamais, pour employer les expressions d'un de ses admirateurs, on n'a vu se former une opinion plus décidée et plus unanime sur le compte d'un chanteur qui ne s'est pourtant point encore fait entendre en public. Une seule chose excite une surprise générale, c'est que l'on ne puisse pas encore compter avec sûreté sur Ronconi pour la prochaine saison des Bouffes. Nous sommes

convaincus, du reste, que cette incertitude ne saurait se prolonger long-temps, car les prétentions de Ronconi sont d'une modération telle que ce ne peut être que quelque considération secondaire qui arrête l'administration en cette circonstance. Nous revoyons déjà se renouveler pour lui ces soirées animées et si pleines d'enthousiasme, les soirées de triomphe de Rubini; et vraiment on ne saurait à qui mieux le comparer. Ronconi représente exactement parmi les barytons ce que nous représentait Rubini parmi les ténors; c'est cette même verve et cette même tendresse, cette même énergie et cette même langueur. Vous retrouvez en lui ces cris de désespoir et ces plaintes amoureuses, ces sonores vibrations d'une voix parfois voilée, et dont l'éclat s'amortit sous la puissance de l'émotion comme la lumière s'éteint et s'étouffe sous les chaudes vapeurs de l'orage. C'est Rubini qui nous est rendu, mais Rubini plus jeune et entraînant à sa suite toute une école nouvelle, une école dont nous nous doutons à peine, et qu'il est temps enfin de substituer à tous ces chefs-d'œuvre qui, depuis douze ans qu'on les répète, se sont usés dans les applaudissemens. »

Après Ronconi, l'enthousiasme des gens du monde se passionne pour un élève de Paganini, Camille Sivori. Malgré le succès de cet artiste et les tours de force prodigieux qu'il exécute sur son instrument, il est impossible de l'écouter sans éprouver la sensation de son archet sur tous les nerfs du corps. Son jeu a quelque chose de sec, de pointu, de grinçant, qui doit produire à la longue des spasmes ou des vapeurs chez les gens délicatement organisés. Nous réservons une admiration plus réelle à un pianiste auquel nous ne craignons pas de prédire les plus légitimes sympathies. M. Halle, si nous ne nous trompons, est un élève de M. Listz, à qui il n'a pourtant rien pris de son style échevelé. Nous l'avons entendu jouer plusieurs morceaux du philosophe hongrois, entre autres celui du finale de la *Lucia*, et nous n'hésitons pas à dire que la manière dont il exécute ce morceau nous paraît même préférable à celle du compositeur lui-même. M. Halle joint à la force et à la rudesse qui distinguent l'école de Listz une expression, on pourrait presque dire une tendresse, qui jusqu'ici a été le signe distinctif d'une école tout opposée. Ce qui nous plaît surtout dans ce talent remarquable, ce qui nous paraît en être une condition de succès sérieux, c'est sa grande simplicité, l'absence de tout charlatanisme, et le profond et vrai sentiment musical que l'on y découvre. — Après cela, nous ne savons si M. Halle est destiné à fonder une école, à faire briller une méthode nouvelle, à part. Il joue fort rarement de ses propres compositions et sert plus volontiers d'interprète aux grands maîtres, à Beethoven, à Weber, à Mozart. Comprendre ces hommes de génie est une marque d'intelligence, et excepté dans certains cas tout-à-fait exceptionnels, tels par exemple que Paganini, Thalberg, Listz, et deux ou trois autres que l'on pourrait nommer, ne vaut-il pas toujours mieux nous traduire sur un instrument une idée du *Don Juan* ou de la *Symphonie pastorale* que de nous forcer à écouter des morceaux originaux et inédits, d'autant mieux que la plupart du temps il ne s'agit que d'une suite interminable de variations plus ou moins bruyantes, cousues sur le premier thème venu d'un opéra-comique quelconque?

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.